Séoul, Kim Sugŭn et le groupe Espace (Konggan) : 1960-1990

Alain Delissen

▶ **To cite this version:**

Alain Delissen. Séoul, Kim Sugŭn et le groupe Espace (Konggan) : 1960-1990 : Identité nationale et paysages urbains. Histoire. EHESS - Paris, 1994. Français. NNT : . tel-02965056

HAL Id: tel-02965056
https://hal.science/tel-02965056

Submitted on 13 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

Thèse pour l'obtention du titre de
DOCTEUR en HISTOIRE

Sujet :

SEOUL, KIM SUGUN ET LE GROUPE ESPACE (KONGGAN) : 1960-1990

Identité nationale et paysages urbains

Directeur de Recherche : M. Augustin BERQUE , Directeur d'Etudes

Candidat : Alain DELISSEN

Jury : M. Jean-Robert PITTE, Professeur
M. Christian HENRIOT, Professeur
M. Bertrand CHUNG, Maître de Conférences
M. Pierre-François SOUYRI, Maître de Conférences

Date de la soutenance : 18 janvier 1994

Pour le *hyo*

A mes parents, bien sûr

Pour le *ch'ung*

REMERCIEMENTS

De la France à la Corée, de Paris à Séoul, en passant par Lyon, Los Angeles ou la Provence, du milieu des années 80 au presque milieu des années 90, des bancs de l'université aux estrades, ce travail est au moins autant un grand rassemblement de pages qu'une succession de moments, d'aventures, de rencontres qui, bien heureusement, ne doivent pas tout à la chose académique. Certes, tantôt cahin-caha, tantôt dans le calme et la sérénité, cette petite décennie nous aura permis, depuis les premiers mots balbutiés de coréen, d'en arriver à un gros discours sur la Corée : manière sèche d'au moins payer son dû en rendant un peu -trop peu sur le fond et beaucoup trop sur la forme- de ce qu'on avait appris.

On doit donc beaucoup à certaines institutions françaises qui, à un moment ou à autre, nous ont laissé explorer, voire ont encouragé nos bizarreries exotiques. Qu'elles soient ici remerciées à travers ceux qui nous prodiguèrent encouragements, encadrement ou financements. Marcel Roncayolo, Marianne Bastid, Paul Bady à l'Ecole Normale Supérieure ; Serge François, Paul Alexis, Jerôme Pasquier, au Ministère des affaires étrangères ; Augustin Berque et les chercheurs du Centre Japon (EHESS-CNRS URA 942) ; Bertrand Chung et la petite famille du Groupe de Recherches sur l'Economie et la Société de la Corée (EHESS) ; Daniel Bouchez et Li Ogg avec l'équipe "Etudes coréennes" (Université Paris 7-CNRS URA 1474) où l'on n'oubliera pas Marc Orange ; enfin, Christian Henriot et l'Institut d'Asie Orientale (Université Lyon 2 et Lyon 3 - CNRS URA 1579) ainsi que Jean-Marie Hombert (Université Lyon 2) pour leur aide matérielle, logistique et amicale au moment crucial : l'achèvement.

En République de Corée, on remerciera l'Académie d'études coréennes (Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn) et O Mansòk pour nous avoir accueilli en 1992. Que Konggan ainsi que MM. Chang Seyang et So Hùngnyòl soient de même remerciés pour avoir accepté d'entendre nos questions indiscrètes.

Ces remerciements seraient incomplets si, au-delà des institutions, on ne reconnaissait pas aux rencontres passagères et aux amis de tous les jours une influence aussi impondérable qu'essentielle. Tous ne peuvent être cités. Pour les paroles et idées qu'on leur aura volées au détour d'une conversation ou pour la mauvaise humeur qu'ils auront dû subir lorsque les dictionnaires ou les autobus séoulites résistaient, que soient ici plus particulièrement remerciés : Fabrice d'Almeida, Hélène d'Almeida-Topor, David Bank, Annie Bazin, Frédéric Boulesteix, Marc Bourdier, Michèle Brocheux, Cho Sònghwan, Chòng Kiyong, Paul Claval, Eckart Dege, Martine Delumeau, Armelle Enders, André Fabre, Eric Genevois, Frédérique Gore, Jeanne Grivel, Hò Chònga, Hong Kwangyòp, Keith Howard, Im Yòngbang, Jean-Noël Juttet, Kang Hongbin, Kang Hùisòn, Kim Hwayòng, Kim ònja, Kim Wòn, Kim Yonggyu, Yveline Lecler, Thomas Lemot, Francis Macouin, Patrick Michel, Lucien Monteix, Etiennette Nodot, Xavier Papais, Philippe Pelletier, Pierre Petitmengin, Jean-Robert Pitte, Eric Seizelet, Sim Sùngja, Sin Yongha, Sin Yonghak, Sòng Wan'gyòng, Fayçal Tazi, Yang Yunjae, Yi Chunsòn, Yi Kònyòng, Yi Kyumok, Yi Pyòngju, Yun Chòngsòn.

Que tous les autres soient assurés qu'ils sont ici ou là présents dans ces pages.

Pour le travail de relecture, ingrat, sans plaisir et sans gloire et pour mille autres choses plus légères et passionnées, que soient tout particulièrement remerciés Alexandre Guillemoz et Olivier Descour.

Un grand merci enfin à Augustin Berque pour sa patience laconique et stimulante et pour ses suggestions aussi discrètes que pénétrantes.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Règles générales

- Les systèmes de transcription utilisés sont le Pinyin pour le chinois, le McCune-Reischauer pour le coréen, le Hepburn pour le japonais.
- Les limites du clavier utilisé ont imposé de remplacer le signe diacritique "˘" par "^".
- Le respect des signes diacritiques a rendu nécessaire ici ou là de renoncer aux majuscules.
- Lorsque les textes cités s'inspirent d'autres systèmes, les mots sont retranscrits entre crochets.
- Lorsque les textes comportent des mots indo-européens non lexicalisés en coréen, on a de même rétabli entre crochets leur écriture en alphabet latin. On a ainsi gardé *ap'at'ù* (appartement) qui est d'emploi courant en coréen, mais rejeté *rek'ùreisyòn* pour [recreation]. Le dictionnaire coréen *Sae kugò taesajòn* de HAN Kapsu a fixé la règle

- Le système McCune-Reischauer de transcription du coréen, créé en 1939, ne s'est pas encore imposé aussi légitimement que le Pinyin ou le Hepburn. Il pose de plus un certain nombre de problèmes. On en trouvera les règles commentées in A. GUILLEMOZ, "Système de transcription de McCune-Reischauer", *Revue de Corée*, n°24, vol. vii, printemps 1975, p. 98-102.
L'esprit dominant présidant à cette transcription est le rendu phonétique. On transcrira ainsi *tongnim-mun* et non *toglip-mun*. Cela dit, un certains nombres d'exceptions orthographiques viennent s'y surimposer. Ainsi, le "h" intermédiaire doit être conservé. On écrit donc *pukhak* là où *puk'ak* serait attendu.
- Le problème majeur réside dans l'unité syntaxique fixée pour utiliser le système. L'usage paraît s'établir de transcrire mot après mot, ce qui est souvent contradictoire avec son esprit général : se rapprocher de la prononciation réelle. Ainsi, pour suivre l'usage actuel, on écrit *kù kòs-ùn* là où la prononciation réelle et les cohérences internes du système exigeraient *kù gòs-ùn*.
- Ces difficultés s'accumulent lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas des textes originaux portés en annexes, de transcrire des phrase entières. Faute de définition précise de ce que représente l'idée de mot pour le système, on a essayé de rester le plus proche possible de la prononciation réelle. Il s'agit d'un essai.

Les noms propres

- On a respecté l'usage chinois, coréen et japonais de mettre le nom de famille avant le nom personnel.
- Les noms propres coréens apparaissent souvent dans les textes avec de très nombreuses variantes de transcription. Dans le cas d'un texte publié par un Coréen en alphabet latin, on a gardé la transcription personnelle en lui ajoutant, entre crochets, la transcription McCune-Reischauer. Par exemple : LEE Ki-baik [YI Kibaek]. On a revanche systématiquement supprimé le tiret, inutile, des noms personnels.
- Dans les notes infrapaginales les noms d'auteurs apparaissent selon la formule initiale du prénom + nom de famille, pour les patronymes "occidentaux". Contre l'usage, la rareté relative des patronymes coréens, nous a poussé à conserver le nom personnel, postposé, en entier.
- On a conservé les transcriptions d'usage pour les noms de lieux connus : Séoul et non Sòul, Tokyo et non Tôkyô, Pékin et non Beijing.

Je sais qu'à Séoul et en d'autres centres de la côte il y a des gens sérieux qui s'occupent d'éducation, d'hygiène, du développement industriel du pays ; d'autres font de la politique, professent un nationalisme aigu et vont jusqu'à prendre part à des mouvements révolutionnaires.

Dans ces villes, nous trouvons des écoles, des hôpitaux, des gares, des bureaux de poste, le télégraphe, le téléphone, des hôtels confortables, enfin tout ce qui constitue le "progrès moderne". Mais le pays est très grand et ces quelques centres ne sont que de petites fourmilières affairées dans une immense forêt calme. La forêt, il est vrai, ne vit pas moins intensément à sa manière que les fourmilières ...

Le Coréen n'est semblable ni au Chinois, ni au Japonais. L'Asie inépuisable a produit ici un type d'homme et une civilisation de plus. De grandes forces sommeillent peut-être encore en Corée, forces auxquelles les conditions actuelles ne permettent pas de se manifester. L'étrange impression de vide, mais non de vidé, que donne ce pays est semblable à celle qu'on éprouve devant un champ en jachère.

La Corée dort. J'ai pu me promener dans son rêve. Il n'est pas dit qu'elle ne se réveillera pas un jour fraîche et reposée."

I. de Manziarly, *Pérégrinations asiatiques*, 1935.

INTRODUCTION

Deux théâtres d'ombres de l'histoire sud-coréenne

Les récits qui nous disent l'histoire de la Corée du sud contemporaine, depuis la fin de la guerre de Corée en 1953, ont souvent quelque chose du théâtre d'ombres. Dans une large mesure, ils mettent en scène la grande machinerie de l'histoire économique animée par des acteurs aussi abstraits que puissants et monolithiques : pouvoir d'Etat autoritaire maniant sur un mode martial des troupes tantôt soumises, tantôt révoltées ; technocratie performante levant haut les courbes de croissance et tirant des plans invariablement réussis. Quand ce ne sont pas les graphiques, les tableaux économiques, les plans quinquennaux qui mènent cette danse un peu inhumaine, c'est l'écume événementielle d'une vie politique intérieure aussi agitée que confuse qui finit par brouiller l'image. D'un côté, la Corée du sud gagne des galons de "modèle", de l'autre, elle dégage un parfum tenace d'atelier militarisé sans week-ends. Dans tous les cas, les hommes concrets et les individus disparaissent et avec eux, leurs idées, leurs valeurs et leurs espoirs.

Certes, un second théâtre essaie de rendre cette épopée industrielle à la très longue histoire d'une culture nationale sinisée qui n'avait rien perdu de ses particularismes après deux mille ans d'influence chinoise, un siècle de modernisation à l'occidentale et quarante années de colonisation japonaise. Au mieux, l'effort aboutit à réinjecter un peu d'exotisme dans l'impeccable et trop neutre processus de développement. *Deus ex machina* ultime, le "confucianisme" par exemple, dont on rappelle trop rarement combien il doit au trafic des textes et à la propagande gouvernementale, vient planer très haut au dessus de cette aventure. Au pire, un très vague discours dans le style "tradition et modernité" achève de prendre au pied de la lettre le discours commode -mais qui n'explique rien- tenu par les autochtones au "long nez" occidental en quête des secrets de fabrication du miracle sud-coréen. Dans tous les cas, le nationalisme contemporain qui marqua l'histoire de la Corée du sud est mal compris ou mal décrit. L'historiographie sud-coréenne, elle-même nationaliste, n'est pas la mieux placée pour en rendre compte et l'historiographie occidentale, fondée sur les sources coréennes, est d'une intense rareté.

Par biens des aspects, on se situera pourtant dans la continuité de cette historiographie contemporaine, qu'elle se fasse dans la péninsule ou à

l'étranger. Comment rendre compte de la rapide modernisation du pays ? En quoi consiste le nationalisme sud-coréen contemporain et quel est son rôle ?

Deux fois deux Séoul

Ces deux questions sont assez considérables pour qu'on ne cherche pas à les aborder de front. Séoul sera, à divers titres, notre champ d'investigation. Autrement que les statistiques et le raisonnement économique, la métropole nous offre un nouveau récit de la modernisation sud-coréenne.

En 1960, Séoul comptait deux millions et demi d'habitants et n'était que la capitale épuisée d'un pays clivé qui se remettait mal de plusieurs décennies de colonisation, de guerre mondiale, de guerre civile. Délabrée et assaillie par des flots de réfugiés, elle vivotait péniblement à l'ombre de la manne financière américaine qui la retenait d'entrer clairement dans la catégorie des villes du Tiers-Monde. Elle reflétait assez exactement l'état général d'un pays ruiné et démoralisé. Au traumatisme de la division nationale s'ajoutaient les pesanteurs d'une vie politique intérieure tendue. Pour les Séoulites, les incertitudes de la vie quotidienne le disputaient aux angoisses de l'avenir. Que restait-il de l'effort de modernisation accompli dans des conditions difficiles depuis la fin du XIXe siècle ? A quoi pouvaient bien servir les prestiges d'une capitale dynastique, fondée près de six siècles auparavant, sinon d'ultime refuge matériel à une nation défaite ?

En 1990, la capitale sud-coréenne s'achemine vers les onze millions d'habitants avec un air de qui revient de loin. On sait quel concert de superlatifs a répondu à ces trente années de bouleversement. Le Phénix, qui dans le bestiaire chinois des animaux magiques est son symbole, paraît approprié au résumé de ce "miracle sur le Han". La vieille capitale parvint à surmonter ses handicaps et à devenir le moteur et la vitrine du développement national. Derrière ses autoroutes, ses gratte-ciel et les métamorphoses continues de son paysage, elle témoigne d'un insolent dynamisme que la cohorte des problèmes urbains ne suffit pas à enrayer. Les changements intervenus dans son environnement international et régional et le slogan nouveau de l'"ère du Pacifique" lui donnent aujourd'hui des ailes. N'est-elle pas à mi-chemin de

Pékin et de Tokyo, de Shanghai et de Vladivostok, ainsi placée au coeur du carré magique de la croissance nord-est asiatique ?

Ce tableau contrasté d'une même ville, à deux moments de son existence, est un des procédés classiques pour rendre compte d'une histoire marquée par l'ampleur et la rapidité d'une mutation. Pourtant, le Séoul porté par notre titre ne se limite pas à une ville et à un espace bâti. Car Séoul n'est pas n'importe quelle ville de la péninsule. Il s'agit d'une capitale. Outre sa longue histoire, ses fonctions politiques et ses commandements économiques, elle est un symbole de la nation coréenne. C'est pourquoi, au prix d'une simplification destinée à alléger notre intitulé, Séoul vaudra aussi à titre de métaphore. On désignera d'un même nom la ville réelle et la ville symbolique. Capitale, Séoul se doit d'être à la fois le coeur de la modernisation et l'expression de l'identité nationale. Pour les Séoulites, pour les Sud-Coréens et pour les étrangers, elle doit aussi veiller à dire ce qu'est la culture coréenne.

Celle-ci n'était pas moins mal en point dans les années 60. Le pays souhaitait au plus tôt se débarrasser d'un passé pesant et traumatique, du sentiment d'arriération qu'il en concevait et de la pauvreté qui lui était attachée. Ce passé et cette culture furent cependant loin d'être jetés par dessus bord. L'assurance et la confiance en soi gagnées à la fin des années 80 et le passage à l'offensive culturelle, après la percée commerciale, témoignent d'un mouvement de recomposition et d'un déplacement des valeurs dominantes. C'est ce processus là qu'on tentera aussi de saisir.

Le Séoul de notre titre est donc double. Il permettra de relier la question du changement, lié au développement et la question des ancrages, exigés par le discours national sur l'identité.

Sujet et problématiques : identité nationale et paysages urbains

Même réduites à la capitale sud-coréenne, les questions générales de la modernisation et du nationalisme coréens contemporains sont encore trop considérables pour être traitées de manière satisfaisante. Pour éviter à la fois une approche trop monographique et des sujets trop généraux et trop vastes, on tentera de relier trois sujets différents. L'entrelacement de ces trois sujets, qui sont autant de problématiques, nous permettra d'enfermer dans

un filet aux larges mailles trente ans d'histoire de la Corée du sud et de rendre compte non seulement de dimensions variées de cette histoire, mais encore des liens qui existent entre elles.

Notre première problématique générale sera celle de l'idéologie nationale contemporaine. Quels en sont les fondements et les structures ? Quels discours sont tenus sur l'identité nationale ? Comment évoluent-ils et selon quelles logiques sur trente ans ? Quels acteurs ont produit cette idéologie et pour quels usages ? Comment l'Etat et les élites culturelles s'y conjoignent-ils avant de s'y opposer ? En quoi la période 1960-1990 fait-elle sens dans cette élaboration ? On se situera donc ici à la rencontre de l'histoire des idées, de l'histoire politique et de l'histoire de la culture.

Notre seconde problématique sera consacrée aux paysages urbains de Séoul. En quoi la puissante poussée d'urbanisation produit-elle une morphologie urbaine spécifique dont le caractère apparemment chaotique trahit une puissante logique ? Quels acteurs fondamentaux sont aux sources du paysage ? A quelles échelles du paysage fait sens la question de l'identité urbaine ? Est-il possible de ramener la périodisation des évolutions à un principe unique ? On aura ici recours à une approche géographique qui partira des enquêtes de terrain pour remonter le continuum historique grâce à nos sources primaires et secondaires.

Notre troisième problématique introduit enfin l'exigence qu'on s'était fixée de rendre à l'histoire contemporaine de la Corée du sud un visage humain et individualisé. L'architecte Kim Sugùn (1931-1986) et son groupe, Konggan, n'offrent pas simplement un point de vue intellectuel sur nos deux Séoul. Ils interviennent aussi comme acteurs influents, à la fois sur la scène culturelle et idéologique et sur la scène urbaine. Ils constituent le *carrefour central* de cette recherche. Dans un premier temps, on tentera de les décrire pour eux-mêmes. Comment se crée et selon quelles dynamiques une institution culturelle influente ? Comment fonctionne une micro-société et quels en sont les individus marquants ? En quoi le groupe se distingue-t-il par ses idées et ses combats du milieu intellectuel sud-coréen ? Ses positions et ses pratiques connaissent-elles des évolutions ou des revirements ?

Ces trois champs d'investigation fourniront les grandes articulations de notre plan. Toutefois, la question de ce qui relie ces trois questionnements n'est pas moins essentielle. Elle se lit à la fois dans l'organisation générale des

parties, qui nous a conduit à placer Kim Sugùn et Konggan entre la question nationale et la question urbaine, mais elle apparaît aussi dans les articulations internes des sous-parties et des chapitres. Au-delà des préoccupations et des métiers qui caractérisent Konggan, le passage de la nation à la ville est rendu possible par un apport idéologique fondamental : Kim Sugùn construit l'identité coréenne autour des valeurs d'une spatialité nationale reconstruite et d'une redécouverte des leçons de l'architecture et du milieu de vie classiques. Sa problématique de la tradition créatrice lui permet d'utiliser ce corpus dans une critique indignée de la ville contemporaine et de militer pour une synthèse nouvelle, subtile et ambiguë, entre le monde classique et le monde moderne. Elle pose sans cesse et à diverses échelles paysagères la question de l'identité urbaine séoulite.

La première partie sera donc consacrée à la question de l'identité et de l'idéologie nationales sud-coréennes. La seconde, à Kim Sugùn et à son groupe. La troisième, aux paysages urbains de Séoul. En introduction à la première et à la troisième partie, on lira cependant des développements qui ne concernent pas directement notre période. Toutefois, ils ne procèdent pas d'un pur désir de mise en perspective avec la longue durée antérieure. La question de l'identité nationale ou urbaine qui les anime trouve en effet dans ce passé un ressort essentiel et une ressource pour son fonctionnement contemporain. C'est dans ce corpus d'images et de faits du passé que nos idéologues de l'identité coréenne viendront puiser leurs matériaux... ou enfouir leurs tabous. Enfin, le tout dernier développement (troisième partie, seconde sous-partie) mettra en résonance tous les éléments présentés auparavant en tentant de montrer combien fut complexe l'histoire de l'articulation entre nos trois sujets.

Les Trente Glorieuses sud-coréennes et leurs sources

Les trente années ici explorées constituent un cadre chronologique assez souple. Les dates posées, 1960-1990, n'ont aucune valeur de rupture nette. Les trois champs d'investigation qu'on s'est donnés conduisent nécessairement à une prolifération des périodisations internes. Ainsi, les débats sur l'identité nationale sont à la fois déterminés par l'ouverture du pays sur le monde et par les grandes dates politiques du champ idéologique sud-coréen. Quant à la ville,

elle peut être appréhendée à travers des phases d'urbanisation liées à la planification économique et territoriale, mais aussi à ce qu'a pu lui apporter le pur hasard du calendrier olympique. Les différentes échelles du paysage urbain sont de plus très éloignées de participer d'une périodisation supérieure et de rythmes d'évolution identiques. Pour chacun de ces champs, on veillera donc à discuter à chaque fois les périodisations internes.

Cela dit, les trois décennies qui courent entre 1960 et 1990 nous paraissent avoir une cohérence historique rapportée aux questions plus générales de la modernisation et du nationalisme coréens. Un mouvement de fond s'y dessine. A dire vrai, si l'on a pu hésiter sur le *terminus ad quem* à donner à notre découpage, la question ne s'est pas posée pour le *terminus a quo*. L'année 1960, qui annonce les exigences nouvelles du peuple coréen en faveur d'une politique différente de celle menée par Yi Sùngman, est grosse de cette révolution qui portera Pak Chònghùi au pouvoir pour presque vingt ans. Chronologies politiques, économiques, sociales et culturelles se superposent pour l'instituer en moment zéro commode de la nouvelle Corée du sud. L'année 1990 est loin d'être aussi convaincante. Il n'y va pas ici de la simple proximité dangereuse qu'elle nous impose. Elle témoigne surtout qu'à la fin de notre période chacun des champs évoqués plus haut vit à son rythme propre et que les grandes dates politiques n'ont plus qu'une pertinence très limitée lorsqu'il s'agit de rendre compte du mouvement des idées, du changement social ou des évolutions paysagères. Pourtant, la fin des années 80 et le début des années 90 constituent au moins un palier. Un nouvel environnement international, une nouvelle donne nationale viennent en partie clore, non sur le mode de la rupture, le cycle ouvert trente ans auparavant. Les réflexions inquiètes et les débats actuels en Corée du sud parlent à juste titre de "tournant" *(chònhwan'gi)*, même si ce concept est historiquement peu explicite. Une page de l'histoire coréenne paraît tournée dont il nous reviendra de faire le bilan.

Dans les deux domaines généraux que sont la nation et la ville, les travaux sont à la fois peu nombreux et inégalement utiles. On n'évoquera pas ici l'historiographie publiée en langues européennes qui, continent nord-américain y compris, offre très peu d'exemples de recherches historiques sur la Corée contemporaine, fondés sur les sources coréennes. Du côté sud-coréen, au moins sur le versant du nationalisme, les publications ne manquent pas. C'est

en apparence une des questions les plus étudiées. Toutefois, outre que ces travaux relèvent souvent d'une historiographie positiviste, événementielle et elle-même nationaliste, ils ne nous livrent que très peu d'éléments sur la période qui nous concerne. Lorsque c'est le cas, les débats politiques internes et les enjeux idéologiques plus contemporains les rendent difficilement utilisables.

Sur le versant des paysages urbains et des études consacrées à Séoul, la situation est encore plus diffuse. A la mesure d'un champ des sciences sociales assez largement influencé par l'Amérique du nord, la géographie est quasiment inexistante. L'objet "paysage urbain" n'en fait visiblement pas partie. L'histoire urbaine et ses questionnements propres ne sont pas mieux traités. Il faut alors trouver ses sources dans un ensemble éclaté de disciplines diverses, intéressées par un biais ou par un autre à la ville. Les enquêtes de terrain, l'iconographie et les cartes tenteront ici de compenser l'absence de tout travail de base consacré à Séoul et à ses paysages. Faute d'avoir une vision d'ensemble de ces sources secondaires, plus souvent publiées en articles qu'en volumes, on en a limité l'usage. Elles sont dans tous les cas assez éloignées de nos différentes problématiques. On se situera donc dans ce travail par rapport aux deux théâtres d'ombres qui fondent la perception actuelle de la Corée du sud, plutôt que par rapport à des travaux historiques précis précédant notre recherche.

Nos sources primaires renvoient à Kim Sugùn et à *Konggan*, la revue mensuelle qu'il créa en 1966. Dans le cas de l'architecte, on dispose du recueil édité de ses écrits. Il fut publié à Séoul en 1989 et rassemble une centaine de textes étalés sur trente ans. Non seulement ils nous permettront de rencontrer enfin un visage humain de Corée et de donner un témoignage concret sur le développement du pays, mais encore ils nous rendront accessibles dans le détail les débats et combats d'une époque. La revue *Konggan* intervient en contre-point dans cet ensemble de sources primaires. Elle nous placera cette fois sous le signe de la pluralité des sujets, des auteurs et des lignes éditoriales. Elle nous laissera donc suivre en continu les problématiques de l'identité nationale et du paysage urbain séoulite. Pour chacune des question traitées, les sources et l'historiographie actuelle seront présentées dans le corps du texte.

Au terme de ce travail, il sera temps de revenir sur le sens d'une mutation idéologique, culturelle et urbaine et d'établir un bilan précis du rôle que jouèrent Kim Sugùn et Konggan dans les différents épisodes de cette *renaissance coréenne*. On verra alors en quoi ces trente années nous permettent d'éclairer le sens du nationalisme sud-coréen contemporain et pourquoi le présent du pays procède aujourd'hui de nouveaux équilibres et de nouvelles questions.

PREMIERE PARTIE

LA NATION

"Et lorsque, rempli d'espoir, j'ai lancé sur la terre de Corée un grand mouvement de modernisation, j'ai eu à coeur de faire revivre l'esprit et la sagesse de nos ancêtres"
Pak Chònghùi

PREMIERE SOUS-PARTIE

IDENTITE ET IDEOLOGIE NATIONALES DANS LA CULTURE COREENNE

INTRODUCTION

L'identité nationale se nourrit de récits imagés et expressifs, de mythes. La Corée plonge ainsi les racines de son passé dans une série d'événements surnaturels où les dragons et les enfants prodiges le disputent aux oeufs magiques, aux bêtes sauvages et aux femmes inquiétantes. Le moine Iryòn, au 13e siècle, en a laissé la chronique dans une des rares sources coréennes, les *Anecdotes des trois royaumes*, qui nous parle de la Corée ancienne. S'y découvre une péninsule divisée en une multitude de petits royaumes chacuns dotés d'un récit fondateur particulier. Mais l'identité nationale coréenne se déduit autant des ressemblances remarquables qui les traversent que de la généalogie qui les anime et les unit. En effet, tous procèdent d'un mythe fondateur premier qui fait naître la Corée de Tan'gun, le seigneur du bouleau : "Il est écrit dans le *[Weishu]* : 'Il y a deux mille ans, [Tan'gun], appelé aussi Wanggòm choisit Asadal [...] pour résidence royale et fonda une nation qu'il nomma [Chosòn] [...]'[1]". La nation coréenne, ainsi baptisée "Matin clair", trouve ici un puissant instrument d'unité nationale qui situe sa naissance en 2333 avant notre ère. Le mythe fondateur et la figure de Tan'gun accompagnèrent dès lors l'histoire de la nation coréenne jusqu'à l'aube du XXe siècle où un petit fontionnaire, Na Ch'òl (1863-1916)[2], en fit le centre d'une nouvelle religion. Aujourd'hui encore Tan'gun est fêté par le pays, en octobre et les plus irréductibles nationalistes affectent d'user au quotidien d'un comput qui renvoie l'origine de l'histoire coréenne plus de deux mille ans avant Jésus Christ.

Réserve faite de la critique historique du mythe, la question de l'identité nationale coréenne s'inscrit donc dans la très longue durée d'un peuple installé depuis le paléolithique dans la péninsule. Il serait illusoire d'en tenter ici un résumé. Nul espoir non plus de se tirer brièvement d'un rappel des traits

---

1– Ilyon [Iryòn], *Samguk Yusa, Legends and History of the Three Kingdoms of Ancient Korea*, Séoul, Yonsei University Press, 1972, p. 32.
Les transcriptions sont rétablies entre crochets conformément aux transcriptions McCune-Reischauer pour le coréen, Pinyin pour le chinois et Hepburn pour le japonais. Quand cela est possible. Par ailleurs, les textes cités sont annexés en fin de chapitre dans leur langue originale transcrite.

2 - Fonctionnaire-lettré avec charge de Vice-correcteur, il se scandalisa du traité de 1905 qui faisait de la Corée un protectorat du Japon et créa en 1909 une religion nommée Taejonggyo. Source : YI Ihwa (dir.), *Dictionnaire historique de la Corée moderne et contemporaine, 1860-1990, (Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990)*, Séoul, Karam kihoek, 1990, p.125 b. La titulature de l'époque Chosòn est empruntée à M. COURANT, *Répertoire historique de l'administration coréenne*, Paris, Collège de France, 1986, § 633 et 654 .

ethniques, linguistiques, géographiques, anthropologiques qui fondent l'unité coréenne dans son originalité et dans ses différences aux peuples voisins, chinois, japonais ou sibériens[3]. L'équation "pays égale nation égale Etat" portée par le mot *"kuk"* ou bien celle qui identifie race, peuple et nation dans le mot *"minjok"* éclairent un fait national ancien et incontestable. On n'essaiera pas davantage de retracer à trop grands traits la progressive mise en place d'un Etat-nation unifiant sous une même bannière dynastique les populations coréennes de la péninsule dans les frontières actuelles des deux Corées.

Car des deux grandes dimensions du fait national, la dimension politique, habitée par la volonté d'un peuple à maîtriser son destin dans le cadre d'un Etat territorial indépendant, d'une part et la dimension culturelle fondée sur la reconnaissance de valeurs et de sens communs et spécifiques, d'autre part, c'est la seconde, comme représentation de soi, qui nous retiendra davantage. En effet, l'historiographie coréenne actuelle, hantée par la perte d'autonomie puis d'indépendance pendant la colonisation japonaise, traumatisée par la division nationale, a plus largement mis l'accent sur le nationalisme politique, tenant pour moins essentielle la construction sensible et intellectuelle des lieux contemporains de l'identité nationale. Celle-ci, volontiers donnée comme un acquis, est laissée à l'archéologie et à l'anthropologie. A charge pour elles d'administrer la preuve de ce qui est vécu comme une évidence première. Il serait toutefois malvenu de vouloir s'en tenir à une dichotomie factice : la question de la culture nationale et du nationalisme culturel est étroitement liée aux chocs politiques, voire socio-économiques, subis par la nation même au XXe siècle. Le problème de l'identité culturelle fut donc loin d'être absent des débats qui agitèrent -et agitent- groupes intellectuels et opinion publique. Il est notable toutefois que les historiens actuels s'en sont moins préoccupés, laissant le champ libre à d'autres acteurs, plus proches de la propagande et de l'idéologie, que des nécessités descriptives et de l'identification des symboles de l'identité coréenne et de leur usage social[4].

---

3 - On en trouvera le détail dans les manuels classiques d'histoire de la Corée et surtout chez Li Ogg [Yi Ok], *La Corée des origines à nos jours*, Paris, Léopard d'or, 1988, 451 p.

4 - Chez les historiens "professionnels", on se reportera aux nombreux travaux de SHIN Yong-ha [SIN Yongha] sur le nationalisme coréen et en anglais à son *Formation and Development of Modern Korean Nationalism*, Séoul, Dae Kwang Munhwasa, n.d., 401 p. Chez les historiens "francs-tireurs", aux travaux de CH'ôN Kwanu et surtout à son *Histoire coréenne révisée* (*Han'guksa-ùi chae palgy'ôn*), Séoul, Iljogak, 1974, 378 p. L'histoire, ici culturelle, du nationalisme est clairement mise au service de l'idéologie et de l'édification nationale.

On ne lira donc ici ni un récit de la construction de la nation coréenne depuis Tan'gun ni de son opiniâtre résistance aux malheurs de l'histoire, non plus qu'un discours ethno-anthropologique sur l'identité coréenne. Moins que les faits matériels ou mentaux qui témoignent de l'originalité d'un peuple, on s'intéressera aux représentations, aux valeurs, aux sensibilités, aux symboles, en un mot : à l'idéologie nationale. S'il paraît utile de remonter à l'époque Chosòn (1392-1910) c'est au moins autant pour les images de soi qu'elle véhicule que pour la société qui les élabore et les transmet.

Par culture, on entend en effet à la fois la culture nationale comme discours sur soi et sur le monde et comme condition de possibilité de ce discours : l'existence d'une classe sociale[5], d'une élite culturelle, d'une vie culturelle avec ses producteurs, ses produits, son public. Ces deux dimensions de la culture ne se superposent qu'imparfaitement. Il est clair qu'en dehors des élites culturelles peut exister non seulement une intime conscience nationale, mais aussi un discours sur la nation. A l'inverse, les préoccupations des élites culturelles trouvent à s'exprimer dans des idées et dans des oeuvres qui se défaussent volontiers du problème de la culture nationale. Si ce second cas est clairement en dehors de notre problématique, le premier nous laisse sans sources écrites abondantes ou sans méthodologie maniable pour en traiter de manière satisfaisante.

Mais évoquer la période Chosòn ne constitue pas un simple préambule à l'histoire de la Corée contemporaine. La vision de la culture nationale qui domine ce long moment de l'histoire coréenne, pour brutalement perturbée qu'elle fût par la période qui s'ouvrit avec le sac de Pékin par les Français et les Britanniques en 1860, a poussé jusqu'à aujourd'hui bon nombre d'images fortes. De même, la société culturelle qui la caractérisait continue de donner sens à certains phénomènes de la vie culturelle coréenne contemporaine. A rebours, l'époque du grand Silla (668-918) et l'époque Koryò (918-1392), qui jouent certes un rôle considérable dans la construction politique de la nation, outre l'éloignement extrême où elles nous laissent de la Corée contemporaine, paraissent moins capables de préserver à l'articulation nation-culture, les continuités plus évidentes de représentations et de structures que lui réserve la dernière dynastie.

---

5 - On emploie le mot dans un sens commun et sans référence à la terminologie marxiste.

I - LA CULTURE NATIONALE CLASSIQUE - LE "PREMIER" CHOSON

L'usage du cadre dynastique est toutefois embarrassant. Outre le poids démesuré qu'il reconnaît aux événements et aux structures politiques dans lesquelles les autres mutations, économiques, sociales et culturelles se trouvent contraintes, il tend à négliger souvent les périodisations plus fines ou indépendantes qui scandent l'exceptionnelle longévité de la dynastie des Yi. Le modèle apogée-déclin si caractéristique de l'historiographie dynastique des pays sinisés[6] conduit fréquemment à un tableau en deux temps où une brillante première période (*Chosòn chòn'gi*) est suivie par un irrémédiable déclin (*Chosòn hugi*). On ne cache donc pas la difficulté qu'il y a à parler en bloc de l'époque Chosòn. Toutefois la notion de "culture classique" permet ici de contourner partiellement un obstacle trop imposant pour nos compétences et objectifs. Celle-ci ne récuse en rien les mouvements fins, les événements qui marquent des tournants de la culture nationale, mais elle suppose la relative stabilité d'un cadre qui donne à ces cinq cents longues années ses références, ses structures et ses images. Il donne au Chosòn sa culture dominante.

A - La Corée classique - nation et vision du monde

L'identité nationale ne procède pas de la pure image de soi. Elle s'inscrit à la rencontre de celle-ci et d'une vision du monde. Le regard *sur* l'autre, le regard *de* l'autre en sont aussi des ressorts fondamentaux. Parce que le fait national est étroitement lié à l'existence d'un Etat, sanctifié par des frontières, il se dote d'une dimension géo-politique. Comment la Corée classique a-t-elle pensé son inscription dans le monde ?

---

6 - Elle n'est pas le propre de l'Asie orientale et elle n'est pas, beaucoup s'en faut, la seule historiographie chinoise possible mais elle semble être restée un cadre plus prégnant. On se reportera à *Extrême-Orient Extrême-Occident* n°9, "La référence à l'histoire", Paris, 1986 et plus particulièrement à l'article d'A. CHENG "La 'Maison des Han' : avènement et fin de l'histoire", p. 29-43.

1- Ombre chinoise, ombres japonaises

Pendant près de deux mille ans l'ombre de l'énorme empire chinois a plané sur le petit royaume coréen comme un monopole. Des relations internationales entre les deux pays depuis l'époque des commanderies chinoises du nord[7] on parlera moins ici que des regards croisés qui les accompagnèrent.

Assez précocement, à l'époque du grand Silla et des Tang, la Chine s'est installée dans le rôle du grand frère protecteur d'un royaume coréen inoffensif et point tout à fait barbare. La Corée, elle, réaliste, s'est assez volontiers glissée dans cette vision chinoise du monde qui la laissait, tranquille, aux marges de l'empire du milieu. Aux phénomènes de diffusion culturelle introduisant dès avant l'époque des commanderies des éléments de la culture matérielle et mentale chinoises se substituèrent les échanges plus systématiques d'un Etat coréen clairement tributaire de son grand voisin. Il reviendrait aux maîtres non-chinois de l'empire chinois, Mongols ou Mandchous, de mettre la Corée en porte-à-faux avec ses fidélités consenties. En tout cas, la nouvelle dynastie installée à Hanyang (Séoul) à la fin du XIVe siècle a d'autant plus repris ce pli ancien qu'elle avait affaire, avec les Ming, à une dynastie chinoise-Han née quelques décennies avant elle. L'expression qui traduit sa position au monde et sa posture diplomatique, *sadae*, "servir ce qui est grand" ne vaut que pour la seule Chine "chinoise"[8]. Des peuples barbares pesant sur le monde des steppes, la Corée se sentait protégée par un épais glacis montagneux, un *limes* vide de peuplements... et les garanties de l'alliance chinoise. Elle se pensait dans l'insularité.

Les rapports du royaume coréen avec son voisin japonais furent moins clairement désirés et situés. Il leur fallut souvent composer idéalisme et réalisme. D'un côté, situé plus à l'est encore que le "royaume de l'est"[9], le pays des Wae (Wa) était trop éloigné du modèle chinois orthodoxe. De lui, la Corée n'attendait rien. Le Japon n'appartint pas à son horizon signifiant. Les temps des échanges fréquents et libres de biens, de personnes et d'idées que furent

7 - Etablies par la Chine des Han en 108 avant notre ère, elles disparurent au IVe siècle.
8 - Cf. Ki-baik LEE [YI Kibaek], *A New History of Korea*, Séoul, Ilchogak, 1984, p.189.
9 - Pour *Tongguk*, un des noms de la Corée dans les sources chinoises. On notera que, royaume tributaire et sinisé, la Corée échappe à la catégorie infamante, au troisième cercle, des barbares.

l'époque des Trois Royaumes (Ier-VIIe siècle) étaient passés. De l'autre, pour illégitime et barbare qu'il fût, le Japon devint peu à peu une puissance régionale avec laquelle il fallait compter. L'époque Chosòn commença ainsi de fixer pour les Coréens l'image d'un Japon agressif et dangereux. Les deux campagnes militaires menées par Hideyoshi en 1592 et 1597, qui installèrent pour longtemps dans la mémoire nationale le souvenir de Japonais belliqueux et destructeurs, constituent un tournant majeur de l'histoire coréenne : l'évidence d'un royaume fragile.

D'où l'attitude ambiguë de la dynastie des Yi envers son inquiétant voisin. Il lui fallut à la fois tenir compte de cette puissance naissante et s'efforcer de la tenir à distance. Les échanges furent donc réduits au minimum. Le commerce se vit essentiellement confiné au comptoir japonais de Pusan (district de Tongnae), contingenté en volume et limité à certains produits[10]. Les missions diplomatiques, aussi rares que grandioses, se tinrent uniquement à Edo, la capitale des Shogun Tokugawa[11]. En dépit des prétentions de ces derniers à y voir l'expression d'un hommage tributaire au Japon, la Corée ne reconnut jamais le Japon comme un de ces "Grands" qu'il fallait servir[12]. En fait de fenêtre sur le Japon et sur le monde alentour, la Corée se réfugiait derrière ses persiennes, éclairée de la seule lumière intérieure chinoise : pouvait-elle y percevoir les changements de l'ordre du monde ?

2 - La Corée sinisée - la Chine comme référence complexe

Dressé le cadre dissymétrique des relations entre Etats et la place centrale qu'y occupe la Chine, la culture nationale coréenne prospère donc sous la protection éclairée d'un grand frère à imiter. Un adjectif bienvenu apparaît sous la plume d'André Fabre pour résumer la situation : la Chine occupe en Corée une place "*obsédante*[13]". Il ajoute : "De tous les pays sinisés, la Corée est

---

10 - Cf. M. COURANT, "Un établissement japonais en Corée Pusan depuis le XV° siècle", in *Etudes Coréennes de Maurice Courant*, Paris, Collège de France, 1983, p. 253-291.

11 - Entre 1607 et 1811, soit deux cents ans, il y eut 12 grandes ambassades : presque une tous les vingt ans. Ce rythme contraste avec les ambassades plus régulières et plus fréquentes auprès de la cour des Ming et des Qing où la Corée recueillait son calendrier. On notera une autre dissymétrie : les ambassades chinoises pouvaient, elles, se rendre jusqu'aux portes de Séoul. Sur les grandes ambassades coréennes au Japon, voir *Les grandes ambassades [japonaises] de l'époque Chosòn* (*Chosòn sidae t'ongsinsa*), Séoul, Musée national central, 1986, 155 p.

12 - Cf. F. HERAIL *et al.*, *Histoire du Japon*, Le Coteau, Horvath, 1990. Cette question est traitée par H. NINOMIYA, p. 313-315.

13 - A. FABRE, "La Corée et la présence obsédante de la Chine", *Critique*, 1976, p. 1132-1145. Souligné par moi.

sans aucun doute celui qui a été le plus profondément marqué par la Chine[14]". La question de la sinité coréenne ouvre ici un champ immense et de très longue durée qu'on ne peut même tenter d'effleurer. L'influence fut générale, touchant les cadres mentaux, les pensées religieuses, les formes de l'Etat et de son idéologie, la langue et son lexique, les arts et la culture matérielle etc. On ne pourra pas davantage avancer un descriptif complet de toutes les procédures d'acculturation des idées et réalités chinoises au sol coréen.

Car penser en termes de culture sinisée attire assez l'attention sur un fait important : la culture coréenne ne fut pas chinoise. Les strates profondes de l'identité nationale sont demeurées comme un socle, altéré très inégalement par la prégnance du modèle chinois. Chaque domaine de la vie culturelle nationale voit ainsi ses spécialistes actuels témoigner des procédures de traduction, distorsion, adaptation, décalage, en un mot de métamorphose que subirent en Corée les choses de la Chine. Si le syncrétisme est un mode d'acculturation bien établi dans le domaine des religions[15], il n'est, jusqu'aux formes de l'Etat pourtant imbu d'orthodoxie, aucun champ qui ait méconnu ce travail d'ajustement[16].

Mais la Chine fut présente dans la Corée du Chosòn à deux titres. D'une part, à travers ces réalités de la culture sinisée dont il serait souhaitable, suivant les thèmes, de peser la part d'influence profonde et celle du formalisme superficiel ; d'autre part et c'est plus original, à travers la pensée qui institua au 17e siècle la Corée comme pur parangon d'une sinité universelle et idéale. En effet, la chute des Ming et l'avènement des Qing, dynastie non chinoise, mirent le royaume coréen dans une très singulière position. A peine trente ans après les invasions japonaises, Chosòn, fidèle aux Ming, connut la rigueur des armes mandchoues et dut se rendre dès 1644 aux nouveaux maîtres de l'empire. Pourtant, au-delà de la défaite militaire et de l'allégeance forcée, la Corée s'installa durablement dans le quant-à-soi de la sinité outragée : elle se sentit

---

14 - *Idem*, p.1144.
15 - La question est étudiée de manière systématique par J. H. GRAYSON, *Early Buddhism and Christianity in Korea: a Study in the Emplantation of Religion*, Leiden, E. J. Bril, 1985, 164 p. Il y montre comment bouddhisme et christianisme se sont adaptés aux réalités coréennes pour s'implanter dans la péninsule. Ailleurs, il expose les cas de "rétro-syncrétisme" où les religions autochtones adoptent les formes et formules des nouvelles religions importées. Voir à ce sujet du même auteur "Reverse syncretism and the sacred area of Muak-tong: The Accomodation of Korean Folk Religion to the religious forms of Buddhism", *Papers of the British Association for Korean Studies*, vol 3, Londres, 1992, p. 125-145.
16 - Une partie considérable de l'historiographie coréenne est réservée à cette question. On se reportera aux bibliographies incluses dans les manuels cités *supra*.

seule au monde désormais à suivre la voie tracée par les saints ancêtres des origines de la Chine.

D'où l'un des traits paradoxaux de la culture nationale coréenne : s'être perçue parfois plus authentiquement chinoise que la Chine elle-même. La Corée surenchérit donc dans l'orthodoxie d'une Chine idéale. Il ne s'agit pas ici d'un simple discours. Ce comportement coréen correspond aussi au schéma connu d'une culture minoritaire soucieuse de s'intégrer à un ordre du monde accepté et signifiant[17]. L'hyper-correction dans la réalisation des formes chinoises est une des caractéristiques remarquables et anciennes de cette sinité coréenne[18]. Elle agit comme compensation -se savoir capable de faire *mieux* que le modèle- et comme instrument de communication diplomatique -en tendant à la Chine un miroir flatteur et d'obéissance. Aux réalités géo-stratégiques de la péninsule coréenne, répondit donc une posture culturelle mettant en avant des talents d'élève brillant, mais sachant rester -sagement- modeste. Moralement, elle se sentait ainsi égale à son modèle chinois. Ici elle adaptait et dénaturait, là elle surpassait le maître. Inventant son chemin à travers l'inévitable influence chinoise elle y gagna non seulement une relative liberté, mais aussi la capacité à surmonter le tenace complexe d'infériorité que lui imposaient l'histoire et la géographie. De la longue durée de sa relation avec la Chine, il nous semble que la Corée a tiré une manière de voir le monde et d'être au monde. A l'insupportable conscience de sa petitesse et de sa faiblesse s'adjoint toujours l'intime conviction de sa grandeur. Cette attitude pourra resservir.

B - La Corée classique - structures de la vie culturelle

Transposé à la vie intérieure du royaume, ce modèle où s'opposent Chine et Corée, civilisation et rusticisme, donne naissance à un modèle socio-culturel où semblent cette fois s'opposer culture des élites et culture populaire.

---

17 Cf. A. DELISSEN, "Des villes invisibles: l'urbanité dans l'histoire coréenne", *l'Espace Géographique*, tome XXI, n°1, 1992, p. 69-77.

18 - Cela vaut notamment pour les rites confucianistes. Dans le domaine des formes littéraires, F. MARTIN, analysant de manière quantitative et comparée les recueils de poèmes réguliers en langue chinoise, trouve aux auteurs coréens un bien plus grand respect des formes canoniques qu'aux auteurs chinois. Voir son article "Expression chinoise et spécificité coréenne", *Cahiers d'études coréennes n°5*, Paris, 1989, p. 147-167.

Celui-ci rend assez bien compte des procédures de diffusion de la sinité en Corée. Ici encore toutefois, on en laissera de côté les modalités. De la culture de Chosòn on retiendra moins les oeuvres et l'organisation que les éléments structurels qui paraissent susceptibles d'apporter un éclairage à la vie culturelle nationale contemporaine.

1 - Un modèle socio-culturel

La dynastie des Yi semble s'être installée dans les vêtements qu'avaient endossés avant elle le nouveau pouvoir Ming. Habitée par ce qu'on nomme en Occident le néo-confucianisme, elle en reprit aussi les aspirations à un ordre social fonctionnel dominé par la présence du lettré. En théorie donc, la hiérarchie sociale officielle, selon le système *sa-nong-kong-sang*, subordonne au lettré, le paysan, l'artisan et le marchand[19]. Dès lors, parler d'une culture des élites peut dans le domaine sinisé paraître un peu redondant. Par définition en effet, le pouvoir est donné par la culture et le savoir. En dépit des accommodements que put souffrir au départ le modèle pour une dynastie née, comme les autres, sous la tente des militaires, on trouve au sommet de l'échelle des valeurs sociales la figure du lettré qui émergea dès la fin du Koryò. Ayant par ses vertus propres réussi aux examens, *kwagò*, le lettré devient disponible pour le service de l'Etat. Bien vite pourtant, suivant encore en cela une tendance chinoise, les deux ordres de fonctionnaires *(yangban)*, l'ordre civil *(munban)* et l'ordre militaire *(muban)* virent le premier l'emporter nettement en considération sur le second. Une équivalence généralisée mit alors sur un même pied morale personnelle, savoir et culture, pouvoir politique et statut social élevé. Elle ouvrait la porte, par l'intermédiaire du système des concours, à l'ascension sociale de tous et inversement, par le canal des instituts scolaires confucianistes, permettait la diffusion vers la base d'un nouveau système de valeurs et de références.

Aux bonnes intentions du système, on n'opposera pas ici la réalité des pratiques. L'essentiel est ailleurs. La valeur accordée au savoir, à l'éducation, le respect accordé au lettré, à l'intellectuel occupent une place centrale et jamais démentie jusqu'à aujourd'hui dans le système de valeurs de la société coréenne.

---

19 - Cf. J. GERNET, *Le monde chinois*, Paris, Colin, 1972, p. 342 *sq.*

Le lettré n'est ni l'ornement de la cour royale ni le savant oisif replié sur son cabinet[20], il est au coeur du système social. Certes, on vient de laisser sous le boisseau un facteur important et qui méritera qu'on y revienne : le savoir et la culture, qui donnent au lettré sa légitimité et lui permettent de réussir aux concours d'Etat, renvoient aux contenus et aux formes de la culture chinoise. Textes anciens, chinois classique, calligraphie mènent seuls aux plus hauts niveaux du pouvoir. La formation des lettrés de haut vol semble s'effectuer -gage de son universalité- en dehors de l'histoire concrète, des préoccupations immédiates et même de la langue commune. On rappellera pourtant, pour effacer cette impression, le projet national et éducatif qui présida à la création d'une écriture adaptée à la langue coréenne. Le "vrai roi" [21] que fut Sejong (1397 : 1419-1450) témoigne avec le *Hunminjòngùm (La prononciation correcte pour instruire le peuple)* d'un idéal qui ne lie pas la culture coréenne à la reprise éternelle du corpus classique chinois. Entre culture des élites, sinocentrée, écrite et culture populaire, coréenne, orale s'esquisse donc peu à peu la possibilité d'une culture intermédiaire.

2 - Les élites culturelles

Mais il n'est pas suffisant, pour espérer rendre compte de la vie intellectuelle contemporaine de poser ainsi un modèle idéal en la figure du lettré du Chosòn. La société des lettrés fut variée et ses modes de fonctionnement internes et ses acteurs ont laissé des traces qui paraissent pertinentes à la compréhension du présent. Trois éléments entrent ici en jeu.

D'abord le jeu des factions. Celles-ci ont été depuis longtemps décrites dans leurs rapports au système monarchique et à l'affaiblissement de son efficace politique[22]. S'il n'est pas nécessaire de rappeler les différentes dimensions conjoncturelles, familiales, personnelles qui pèsent sur leur mise en place c'est qu'elles se présentent aussi sur la scène historique du Chosòn comme purs débats intellectuels à forte connotation morale. La morale confucianiste ne transigeait pas. Il ne s'agit pas avec elle de parvenir à une

---

20 - On mettra parmi eux les sages religieux, essentiellement bouddhistes, tenus en marge de la culture confucianiste dominante. Leur magistère est moral et métaphysique.
21 - Cf. ETIEMBLE, *Confucius*, Paris, Gallimard, 1956, p. 238 sq.
22 - La bibliographie sur cette question est considérable. On se reportera essentiellement à J.B PALAIS, *Politics and Policy in Traditional Korea*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1975.

vérité établie dans le travail commun de discussion. En effet, la connaissance qui est en jeu n'est pas à inventer. Elle repose de toute éternité dans les écrits des sages chinois. Les abcès de fixation nés de tel ou tel point d'interprétation des textes anciens ne peuvent être vidés par aucun arbitre supérieur. Si l'autorité royale ou étatique peut préférer une proposition à une autre, les conséquences n'en affectent que le champ du pouvoir. La faction défaite décampe de la cour et des ministères, mais campe sur ses positions. Comme l'écrit Andrew Nahm : "Dans la tradition confucianiste et plus encore dans le Confucianisme coréen, il n'y avait pas d'espace politique pour la réconciliation ou le compromis lorsque venaient à différer les opinions concernant la politique, les rituels de la cour et les questions éthiques et morales. Le compromis y était tenu pour malhonnête, déloyal et dépravé[23]". A l'inverse, des condamnations d'ordre strictement politique se trouvèrent justifiées par un argumentaire philosophique et moral. Placer les lettrés au coeur du système politique revenait à exposer le gouvernement des hommes à d'interminables débats théologiques. Outre le tour métaphysique qu'ils prirent volontiers, la logique des traditions intellectuelles, des fidélités régionales ou familiales, des générations qui les portaient, aboutit à un fréquent mouvement, tantôt de scissiparité, tantôt de fusion, des factions lettrées. L'obsession doctrinaire donna à la vie intellectuelle du Chosòn... et de la Corée son penchant dogmatique.

S'en déduit partiellement la figure de l'intellectuel dans le sens qu'il a pris en Occident à compter de l'affaire Dreyfus : un représentant du monde des idées se posant à la fois contre le champ politique et contre celui des élites établies en prétendant faire jeu égal avec elles dans la domination -ici symbolique- de la société[24]. L'intellectuel coréen qu'est le *sònbi* possède pourtant des caractéristiques propres[25]. Au départ, le mot coréen *sònbi* se détache mal des équivalents qui le traduisent en chinois : il vaut pour *yangban* ou *sadaebu* (les lettrés). Mais il paraît avoir pris un sens différent au cours de la dynastie des Yi. Il semble alors plutôt désigner à la fois les lettrés ayant réussi

---

23 - A. NAHM, *Korea, Tradition and Transformation*, Séoul, Hollym, 1988, p.119.

24 - Expliquer le transfert du concept exigerait un travail en soi. On renverra pour la genèse socio-historique des intellectuels à C. CHARLE, *Naissance des "intellectuels", 1880-1900*, Paris, Minuit, 1990, 271 p. Le mot *chisigin*, intellectuel, paraît récent en Corée et sans doute venu du Japon au début du 20e siècle..

25 - On pourra lire en anglais , Yi Kwang-rin [YI Kwangnin], YI U-song [Yi Usòng] et CHOI Young-ho [CH'OE Yòngho], "Sonbi culture of Korea" in *Upper-class Culture in Yi-dynasty Korea*, Séoul, Sisayongo-sa, 1982, p. 160-189. Ou Yoon-ki LEE [YI Yun'gi], "The *Sònbi* Spirit and Its Manifestation in the Political Domain", *Korea Journal*, avril 1989, p. 12-17. En coréen, on se reportera à ChòNG Ch'angsu,, "Sònbi chòngsin-gwa chisigin sang" (Ethos du *sònbi* et figure de l'intellectuel), *in* Im Hùisòp (éd.), *Han'guk sahoe-ùi paljòn-gwa munhwa. (Développement et culture de la société coréenne)*, Séoul, Nanam, 1988, p. 155-176.

aux examens d'Etat, mais non pourvus de poste et ceux qui appartenaient aux factions exclues du pouvoir. Dès lors, l'idée de *sònbi* traduit une potentielle participation au gouvernement (parce qu'il est lettré) et en même temps une distance au pouvoir (qu'il y ait été placé par l'Etat ou de son propre chef). Plus que les fonctions traditionnelles de la Censure ou de la Remontrance, contrôlées par des lettrés en poste et se posant face au seul souverain, ce sont les *sònbi* des factions minoritaires ou reléguées en province qui endossaient une fonction critique par rapport à l'*ensemble* du gouvernement. Pareils aux intellectuels occidentaux, ils s'inscrivent comme opposition politique. Toutefois en tant que lettrés, jouissant de l'aura symbolique qui s'y rattachait, leur influence sociale n'eut pas besoin de ces relais médiatiques de masse qui expliquent largement le pouvoir nouveau des intellectuels à l'époque contemporaine. Leur pouvoir critique fut assez précocement porteur d'influences sociales perturbatrices pour qu'un individu aux idées dangereuses fût souvent envoyé en exil sur quelque îlot reculé du littoral coréen.

En marge du pouvoir, plus que le lettré en poste accablé de rapports au roi et d'ordres administratifs à diligenter, le *sònbi* put consacrer tout son temps aux nobles activités du gentilhomme campagnard. Poésie, calligraphie, peinture des quatre plantes nobles *(sagunja)*, arts topiaires, joutes intellectuelles étaient au menu de ce qu'on désigne aujourd'hui communément comme "culture des *sònbi*". Car l'intellectuel coréen gagne au moins autant ses galons à l'étude des grimoires qui sanctionne un savoir qu'au halo d'esprit "artiste" qui doit le nimber. S'y constitue, avec une assez profonde unité par-delà les écoles, les genres et les moyens d'expression, le goût coréen classique qui domine Chosòn. Pour résumer, l'intellectuel coréen réunissait la fonction critique, la potentielle participation au pouvoir et les charmes d'une sensibilité esthétique où les références savantes le disputaient à l'idéal de spontanéité du coeur.

On ajoutera, pour conclure, un troisième élément pertinent du système culturel du Chosòn : le rôle établi qu'y jouent les étudiants. Le prestige accordé au lettré semble rejaillir sans difficulté sur ceux qui s'apprêtent à passer les examens ou ceux qui reçoivent leur formation à l'université confucianiste de Sònggyun'gwan. Relève des lettrés en poste et honneur de la nation, les étudiants furent à la fois les enfants chéris et les enfants terribles du système. Dans les limites rituelles de l'étiquette, on leur reconnut le droit d'être des agitateurs. Ils y apprenaient leur rôle, étroitement régulé, de fidèles et honnêtes

conseillers du monarque[26]. Petit groupe de la vie culturelle du royaume, sur lequel on ne s'étendra pas, faute de sources, le monde étudiant participe pleinement, fonctionnellement et légitimement, de la vie intellectuelle et culturelle du Chosòn. Qu'il vienne à s'étoffer et il pourra jouer un rôle plus important dont la dynastie des Yi a établi le principe.

3 - Le modèle détourné - l'usage social de la Chine

Entre le modèle méritocratique affiché du lettré et la pratique qui s'est instaurée en Corée, les décalages n'ont pas manqué. Moins que les raisons sociales ou politiques qui ont conduit ce gauchissement, voire ce détournement nous intéressera ici le motif national qui s'y est glissé. La Corée du Chosòn, dans cette seconde partie de son histoire décrite ici ou là comme une pente vers le déclin, a en effet singulièrement modifié l'esprit du système. Il ne s'agit donc pas ici du décalage qui demeura entre l'idéologie officielle, confucianiste, sinocentrée[27] et les réalités, coréennes, du terrain. Les rites du mariage par exemple montrent que les résistances au modèle chinois existaient au coeur même de la classe sociale qui s'en faisait pourtant le héraut[28]. Car plus que de môles isolés de résistance, il faut parler d'un détournement de l'esprit global du système, instauré par Yi Sònggye et son ministre Chòng Tojòn au début du Chosòn.

Sous couvert de monarchie et d'idéal méritocratique, le système politique du Chosòn fut en fait progressivement confisqué par une oligarchie aristocratique qui détourna à son profit le système des concours. Les *yangban* du second Chosòn eurent pour originalité coréenne de diverger, par leur obsession lignagère et nobiliaire, du modèle chinois. Or, dans le même temps, ceux-ci n'en fondaient pas moins la source de leur légitimité sur un système de

---

26 - Cf. KiM Tong-wook [KIM Tonguk], "The life of the Literati in the Sònggyun'gwan", in *Upper-Class Culture of Dynasty Korea, op.cit.*, p . 40-65. L'auteur de l'article remarque que ce milieu estudiantin est très mal connu et peu couvert par les sources. Ici, comme pour les lettrés ou les *sònbi*, on a beaucoup de mal à peser le poids démographique de ces divers groupes. Les relevés de comptes de Sònggyun'gwan, vu les détournements de fonds, ne sont pas davantage utilisables.

27 - La nécessité répétée de promouvoir des "codes provinciaux" *(hyangyak)* à des fins de contrôle social, d'organisation du travail rural et de purification des moeurs en témoigne. Le premier fut promulgué par T'aejo en 1398. Mais sous le règne de Hyojong (1619 : 1650-1659), cela parut encore nécessaire. Voir LI Hong [Yi Hong], "Le développement agricole en République de Corée : le Saemaùl Undong", thèse de doctorat, Université Paris 7, 1988, p. 101 *sq.*

28 - Cf. M. DEUCHLER, "The Tradition : Women during Yi Dynasty" in S. MATTIELI (éd.) *Virtues in Conflict*, , Séoul, Royal Asiatic Society, 1977, 214 p., p. 17.

références et de pratiques institutionnelles fondé sur l'universalité supposée de l'empire du milieu et le respect de l'orthodoxie. Les "usages de la Chine" jouèrent dès lors moins ce rôle d'ouverture sociale qu'ils avaient eu au début de la dynastie qu'au contraire, le rôle inverse de justificatif à la fermeture sociale[29]. L'échec de l'écriture vernaculaire, renforcé au XVIIe siècle par cette conscience intime d'être devenu l'ultime conservatoire du trésor de la sinité vraie, n'est pas peu révélateur. L'"écriture vulgaire" *(ònmun)*, ainsi qu'on la nomma alors, ne parvint par exemple ni à s'inscrire dans la culture de l'Etat, ni dans les formes avouables de la culture dominante. En outre, arc-boutés sur leur position sociale, les *yangban* finirent par dégrader le goût classique en académisme stérile. La sinité, coupée de ses sources vivantes, devint un formalisme.

Enfin, les tendances anciennes à l'insularité tranquille, loin du fracas des grands, s'en trouvèrent renforcées. Des décisions politiques cèlèrent le pays dans sa carapace de "royaume ermite", donnant peut-être le jour au proverbe "Quand les baleines chahutent, les crevettes trinquent[30]". Au moment où l'Occident poussait, avec insistance, ses premiers navires de commerce et ses premiers missionnaires en Asie orientale, la Corée choisissait la voie du blocus volontaire[31].

---

29 - Le dressage linguistique est ici essentiel. Cf KIM Tong-wook [KIM Tonguk], *art. cit. supra*, p. 55 : "Ceux qui adoptaient des styles vernaculaires ou goûtaient les fleurs rhétoriques devaient être exclus de l'école [Sònggyun'gwan][...]"

30 - *Korae ssaum-e saeudùng t'òjinda.*

31 - On peut ici renvoyer au récit qu'en laissa H. Hamel, retenu prisonnier en Corée de 1653 à 1667 : H. HAMEL, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert avec sa description du Royaume de Corée*, Paris, L'Harmattan, 1985, 111 p.

II - VERS UN NATIVISME COREEN ? LA QUESTION DU *SIRHAK*

Claquemurée dans le royaume, engoncée dans la sinité, la culture dominante coréenne paraît vouloir donner tout droit, à partir du 17e siècle, dans le mur de l'appauvrissement crispé. Avant le séisme. On touche là pourtant les limites de cette vision de l'histoire qui fait de la seconde moitié du Chosòn une période de déclin. A décrypter en effet le mouvement complexe et foisonnant que fut le *sirhak*, la connaissance du réel, on serait tenté d'en prendre le contre-pied. La question est difficile et donne lieu à un débat historiographique passionné[32]. Il est déjà malaisé de dater un phénomène diffus qui participe largement de l'histoire des idées. Selon le thème de discussion qu'on en retiendra, on le fera naître au milieu du 17e siècle ici, du XVIIIe siècle là. Vu du côté des idées, la confusion est inévitable. Ramené aux phénomènes de leur diffusion, du débat élargi marquant la société intellectuelle d'une époque, le *sirhak* nous semble davantage prendre son essor dans ce qui fut, malgré tout, un "beau XVIIIe" coréen.

Il serait audacieux de s'engager ici dans une synthèse du mouvement *sirhak* aussi décevante que prématurée. Rappelons simplement un contexte. Si l'ordre classique, politique, social, économique et culturel, qui présida aux premiers temps de la dynastie, craque sous son vernis, c'est largement en vertu de phénomènes internes à la Corée. Le dévoiement du système politico-social fut d'autant plus mal vécu que la population connaissait une poussée démographique largement entraînée par la révolution des techniques rizicoles[33]. La multiplication des lettrés sans postes -et menacés dès lors de perdre leur statut privilégié de *yangban*- s'y ajouta, donnant à cette école intellectuelle sa thématique politique et son réformisme social. Les usages sociaux d'une sinité figée enfin la dotèrent de sa dimension nationaliste. On n'oubliera pas toutefois le poids des facteurs externes. Malgré qu'il en eût, le "royaume ermite" gardait ouverte sur le monde la porte des ambassades vers

---

32 - Pour se limiter à deux historiens contemporains qu'on a déjà mentionnés, elle joue un rôle central chez CHòN Kwanu. (Cf. *supra*, note 1, p. 3.) et chez YI Usòng, *Une historiographie coréenne (Han'gug-ùi yòksa sang)*, Séoul, Ch'angjak-kwa pip'yòng-sa, 1984. Le *sirhak* y devient le socle de la refondation moderne de la Corée.

33 - Voir YI Chunsòn, *Le village clanique en Corée du sud - et son rôle dans la vie rurale*, Paris, Collège de France, 1992, p. 62-71.

Pékin et Edo. A travers ce filtre, il restait sensible tant aux mutations propres que connaissaient la Chine et le Japon qu'à la nouveauté essentielle qui s'y diffusait : les idées et techniques occidentales. Mais celles-ci n'ont pas encore au XVIIIe siècle le pouvoir de faire vaciller les cadres mentaux coréens de manière décisive. L'ordre du monde ne s'en trouva pas d'un coup bouleversé. En revanche, ces nouveautés, une fois encore adaptées, traduites, décalées, donnèrent au mouvement *sirhak* les armes d'une culture nouvelle et peut-être, d'une contre-culture.

En ses sources théoriques, le *sirhak* se réfère à l'école de pensée chinoise du *Kaozheng Xue* [34] opposée à la pensée néo-confucianiste. On pourrait alors penser que s'en dégagerait à terme une sorte de sinité renouvelée, maintenant pour la Corée les ancrages signifiants traditionnels tout en faisant face aux mutations d'une époque. La grande nouveauté du *sirhak* nous paraît au contraire qu'il posa les jalons d'un nationalisme culturel et d'une coréanité désormais plus pensée et théorisée que ressentie et vécue.

A - L'ébranlement de la référence chinoise

Le *sirhak* apporte en Corée de l'air frais. Il serait tentant d'y voir, en faisant un parallélisme avec le Japon des Tokugawa, le premier moment d'une Asie orientale entrant brutalement en contact avec un ordre historique dominé par la puissance mondiale de l'Occident. Au royaume ermite correspondrait le *sakoku* (fermeture du pays) japonais. A la fenêtre nippone des "Etudes hollandaises" (*rangaku*), celle du *pukhak* coréen[35]. Ce parallélisme, qui a sa part de vérité, pêche pour la Corée de manquer une étape essentielle où se transforme sa vision du monde. A cela deux raisons. D'une part, l'Occident des armes modernes et des techniques prodigieuses ne fut pas immédiatement perçu en Corée à l'aune des miracles diaboliques dont il était capable. Pour la Corée, installée confortablement dans sa vision sinocentrique du monde, l'Occident entrait clairement dans la catégorie des barbares. Qui plus est, de

34 - Voir L. FREDERIC, *Corée, dictionnaire du voyage*, Paris, Editions du Félin, 1988, p. 349. Elle fut condamnée comme hétérodoxe en 1786.
35 - Pour le Japon voir F. HERAIL *et al.*, *op.cit.*, p. 372 *sq.* Le *pukhak* (études du nord) coréen en est l'équivalent structurel. Il se rattache assez naturellement au mouvement plus global du *sirhak*. Voir Ki-baik LEE [Yi Kibaek], *op.cit.*, p. 235-236.

barbares non répertoriés par les sources historiques[36]. D'autre part et cette distinction est essentielle, le Japon était toujours resté en marge de l'ordre sinisé. Impérial, militaire et réellement insulaire, il n'avait pas à faire le deuil d'une référence centrale. Ce n'était pas, beaucoup s'en faut, le cas de la Corée.

Alimenté tant par le renouveau des connaissances cosmographiques et cartographiques de la planète que par le conscience nouvelle d'une autre histoire possible de l'humanité, le *sirhak* instilla dans la pensée coréenne un poison inouï : le décrochage progressif de la référence chinoise. Le XVIIIe siècle produisit d'abord la contestation géographique de l'idée d'empire du milieu[37]. On citera ici un des pères fondateurs du *sirhak*, Chòng Yagyòng (alias Tasan, 1762-1836) : "Je ne vois pas pourquoi on appelle la Chine "Royaume du milieu" et la Corée "Pays de l'est". [...] Il est clair que si l'on désigne le centre par rapport à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, n'importe quel endroit peut être considéré comme "royaume du milieu[38]". Première étape : la Corée peut se situer au centre de sa propre vision du monde. Deuxième étape : le décrochage par vétusté de la référence morale chinoise. L'insolence paraît plus lourde : "[...] il y a bien longtemps que la leçon politique et philosophique des anciens sages a été transmise à notre pays. C'est pourquoi, nous n'avons plus guère besoin d'entreprendre de voyages d'études vers la lointaine Chine[39]". La métaphore du voyage inutile fait office de libération historique de la culture coréenne. Autrement dit, les coups de boutoir porté à la référence chinoise vont bien au-delà de l'attaque détournée contre les *yangban* sinocentrés. Leur importance et leur efficace dépassent le champ de la vie politico-sociale coréenne. Elles tentent de restituer la Corée à son destin. Avant de connaître les rigueurs d'autres "grands" qu'il faudrait servir *(sadae)* la Corée ressentit le besoin de se servir elle-même.

Cela ne se fit pas sans mal. Ce décrochage sacrilège fut vécu progressivement et dans la douleur... surtout pour des lettrés qui avaient été élevés dans la dévotion aux sages de l'antiquité chinoise. Il n'est pas surprenant

---

36 - Les analyses de M. DEUCHLER pour l'ouverture forcée du royaume au XIXe siècle valent parfaitement pour la description de ce sentiment. Voir son *Confucian gentlemen and barbarian envoys: The opening of Korea, 1875-1885*, Seattle, University of Washington Press, 1977.

37 - Tout ce passage doit beaucoup à SHIN Yong-ha [SIN Yongha], *op.cit.*, p. 16-29.

38 - Le texte ici traduit en anglais est intriguant. Il insiste sur la terminologie "royaume du milieu" au lieu du plus traditionnel "empire du milieu". On n'a pu se référer ici ni à l'original (en chinois classique) de Tasan ni à la citation, sans doute traduite en coréen moderne ,de l'ouvrage original de SIN Yongha. On soupçonne ici une sur-traduction. Dans l'hypothèse inverse, ce glissement lexical servirait idéalement notre démonstration.

39 - *Idem*, p. 21. Les références à l'oeuvre de Tasan ne sont pas données précisément.

dès lors qu'il se soit d'emblée largement diffusé dans la population du Chosòn qui y trouva plutôt, elle, comme en témoigne l'histoire du sombre XIXe siècle coréen, matière à contester le pouvoir des *yangban*.

B - La mutation des structures culturelles

En effet, le modèle de la culture classique qui oppose culture des élites et culture populaire paraît aussi devoir être remis en question. Certes, on sait par ailleurs que même pour la culture classique son pouvoir descriptif connaît des limites[40]. Dans le cas coréen toutefois les points de passage entre culture savante, écrite, des élites et culture spontanée, orale, du peuple paraissent, à cause de l'existence de deux langues de culture assez différentes, plus difficiles à établir. S'y rattache alors une disproportion dans le volume des sources. Elle explique en partie une historiographie de la culture coréenne qui continue d'empiler les oeuvres majeures, de tenter des généalogies formelles et d'aligner des tendances en dehors de toute description du système culturel global, de ses productions de qualité secondaire, de ses producteurs et de ses consommateurs[41]. Or la culture dans laquelle le *sirhak* a pris son essor semble témoigner d'une mutation profonde. On aimerait fonder cette intuition sur des données chiffrées essentielles : la diffusion des institutions scolaires publiques et privées, le taux d'alphabétisation des hommes et des femmes, la circulation des écrits. On avoue ne pas les avoir trouvées. Ici et là, on devine pourtant le rôle qu'ont pu jouer tant les *sònbi* durablement tenus en marge du pouvoir -et qui pouvaient tirer revenus de la création d'écoles privées[42]- que la classe intermédiaire des *chungin*, lettrés de rang subalterne, en charge des aspects techniques de l'administration. On subodore aussi l'apparition d'une culture marchande spécifique où se mêlèrent les sous-cultures particulières des différentes classes sociales qui s'adonnaient à cette activité récemment libérée

40 - Voir la préface à l'édition de poche (1991) du livre inaugural de R. MUCHEMBLED, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Champs-Flammarion, 1978.
41 - Ce travail est en cours pour autant qu'on puisse avoir une vision satisfaisante d'une période abordée de seconde main. Les manuels classiques d'histoire de la Corée n'en produisent nulle part la synthèse.
42 - On nous permettra, par exception pour sa grande qualité littéraire et le sérieux historique de son récit, de renvoyer au remarquable roman historique qu'est *Le Poète*, de Yi Munyòl (Arles, Actes Sud, 1992). Il donne à travers la vie de Kim Sakkat (1807-1863), poète "vagabond" de la fin du Chosòn, un récit saisissant de l'ambiance culturelle de la période.

des monopoles[43]. Les liens systématiques entre société et culture restent à établir.

Dans la perspective qui nous intéresse de l'articulation entre culture et nation, on retiendra de ce XVIIIe siècle l'apparition de plus en plus légitimée d'une culture intellectuelle exprimant les réalités nationales dans la langue de la nation. En partie impulsée par l'Etat et des monarques éclairés[44], la diffusion de l'écriture coréenne, impulsée par Sejong plus de trois cents ans auparavant, connut alors son véritable départ public. Le genre du roman court, allégorique ou édifiant et surtout l'apogée de popularité des poésies régulières *sijo* témoignent à eux seuls de la diffusion élargie de la lecture et des textes. A propos de ce genre littéraire, B. Walraven écrit : "Ainsi les *[sijo]* nous disent d'une part comment leurs auteurs réagissaient aux événements historiques et d'autre part indiquent la façon dont ces événements historiques sont devenus partie prenante de la mémoire collective, 'sociale' du peuple coréen : ils ont permis de donner une forme à la conscience historique des Coréens[45]". Cette nouvelle culture de l'écrit, de plus en plus affranchie de la langue chinoise, ne gagna pas d'emblée ses lettres de noblesse. Certains historiens prêtent à son rôle secondaire, à ses connotations vulgaires la raison de l'anonymat fréquent de cette littérature. D'autres renvoient à son établissement écrit tardif après une longue histoire de diffusion orale. Les deux argumentaires ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Vu du côté des intellectuels légitimes, le premier paraît cependant plus fort : l'éloignement de la sinité, même pour les intellectuels du *sirhak*, ne se fit pas sans déchirements. Il n'est pas peu révélateur que les textes cités plus haut, qui plaident l'abandon de la référence chinoise, soient écrits en chinois classique...

Il ne semble pas douteux en tout cas qu'intellectuels et artistes aient pu trouver quelque avantage créatif à cette double pratique. L'existence ou l'oeuvre d'un peintre comme Kim Hongdo (alias Tanwòn, *ca.* 1760-1820) est très représentative de cette époque. Tanwòn appartenait en effet à cette classe, plus étoffée et socialement mieux établie au XVIIIe siècle, des fonctionnaires non

---

43 - Voir YU Wòndong, *Le déclin des marchands privilégiés en Corée. Fin du XVIIIe siècle-Début du XIXe siècle*, Paris, Collège de France, 1984.

44 - Voir Li Ogg [YI Ok], *op. cit.*, p. 302.

45 -Cf. B. WALRAVEN, *"River of living history, Shijo, History and Historical Consciousness"*, tiré à part, 3 p. Document extrait des actes du "Séminaire sur la littérature coréenne" (Paris, 1990).

yangban [46]. Peintre du palais, il sut à la fois pratiquer les deux grandes traditions de la peinture classique, fixer la geste monarchique et illustrer les codes fixant l'ordre protocolaire des pompes rituelles[47]. Mais dans le cadre-même de son métier, il brouilla les frontières et mêla les genres. Enfin, il inventa. Avec d'autres, mais avec un talent éclatant, il donna naissance à cette "peinture de genre" qui avançait pour la première fois sur la scène picturale coréenne le monde réel des gens de Corée, du travail et des menus détails de la vie quotidienne. Une esthétique particulière, remarquable pour sa "ligne claire", s'en déduisit.

On assista donc bien, en ce XVIIIe siècle, à la conquête par la culture nationale des formes majeures de la vie culturelle et partant, à l'ambition d'accéder à une position dominante. Celle-ci ne se sait pas encore tout à fait en mesure de rivaliser pleinement avec une tradition pluri-centenaire de sino-centrisme. Elle se sent pourtant capable de coréano-centrisme.

C - Naissance d'un nativisme coréen ?

1.- La science nationale

Que la culture nationale acquière ses lettres de noblesse est une chose. Qu'elle devienne un des fondements du nationalisme coréen en est une autre. En effet, le nationalisme tel que l'histoire contemporaine[48] nous le laisse découvrir ne réside pas tant dans la conscience du fait national ou de la différence entre les peuples que de son érection en moteur premier du cours de l'histoire. De réalité anthropologique, la nation devient principe. On vit donc s'esquisser en Corée, avec le *sirhak*, un mouvement de pensée qui tentait de construire en pensée une originalité, un génie national. Les réalités, les différences culturelles y devenaient autant d'armes à organiser dans l'unité d'un système visant à créer une image claire, purifiée de soi. Ce projet est plus

---

46 - Ses origines sociales sont mal connues. On se reportera au beau catalogue de l'exposition *Tanwòn Kim Hongdo*, Séoul, Musée national central, 1992, et plus particulièrement aux p. 106-108.
47 - Pour la peinture, voir O. ANN-BARON, "Quelques caractéristiques de la peinture des lettrés en Corée, comparées à la Chine", *Arts asiatiques*, T. XLV,1990, p. 97-113.
48 - On use ici du cadre terminologique de l'histoire de l'Occident. On reviendra sur les problèmes qu'il pose pour l'histoire coréenne.

fort que celui qui consiste simplement à promouvoir sa langue vernaculaire ou à témoigner des réalités nationales. Ici règne davantage la sensibilité, là plutôt le discours et la théorie. D'où la référence qu'on fait ici au terme de "nativisme", emprunté à H. D. Harootunian[49], qui pourrait, par delà dates et auteurs, donner sa cohérence au mouvement diffus du *sirhak*.

Le révisionisme historique y devint une tâche urgente. L'attitude d'un Pak Chiwòn (1737-1805), *yangban* trop fantasque pour avoir durablement appartenu aux cercles du gouvernement, contraste ici par son radicalisme avec celle de Tasan. Ce dernier encourageait certes l'étude des textes historiques coréens : " Si les rejetons de notre noblesse sont dans l'ignorance des classiques de leur propre pays et ne chérissent pas la sagesse de leurs ancêtres, on ne peut pas réellement les considérer comme des lettrés, quelle que soit leur maîtrise (des Classiques chinois)[50]". Mais il prônait ici l'étude des sources coréennes écrites en chinois, selon le canon historiographique chinois. Par contraste, Pak Chiwòn récuse celles-ci et mène une attaque en règle contre l'historiographie officielle qui s'exprime dans l'*Histoire des trois royaumes (Samguk Sagi)* de Kim Pusik (1075-1151) : " Kim [Pusik] a obscurci la véritable chronique du peuple coréen en rendant compte exclusivement dans son *Samguk Sagi* des faits qui étaient compatibles avec les chroniques chinoises[51]". En matière d'histoire coréenne, il plaida une révolution copernicienne qui ouvrait la voie à l'historiographie moderne de la nation.

On mettra sur un même plan le travail de connaissance de la Corée accompli à la fois du côté officiel et des intellectuels indépendants. Donnant du grain à moudre au réformisme social du mouvement *sirhak*, il dressa surtout un tableau du royaume dégagé du modèle trop rigide des encyclopédies chinoises. Structures administratives, système foncier, compilations de sources nouvelles, descriptions géographiques, traités de médecine ou de linguistique coréenne complétèrent l'oeuvre de redéfinition historiographique[52]. Dans l'ensemble pourtant, ces diverses productions ne parvinrent pas réellement à produire un "nativisme" qui eût les cohérences de son équivalent japonais. Le souci de soi qui le caractérisait ne trouva pas à être formulé autour d'une représentation

---

49 - Le mot "nativisme" traduit le japonais *kokugaku*, la science nationale. Il tente par ce néologisme, fortement influencé par la pensée de Michel Foucault, de prendre mesure de l'unité idéologique qui traverse des pensées et des auteurs différents. Cf. H. D. HAROOTUNIAN, *Things Seen and Unseen, Discourse and Ideology in Tokugawa Nativism*, Chicago, University of Chicago Press,1988.
50 - Cité par SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 21.
51 - Cité par SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 23.
52 - Voir LI Ogg, *op. cit.*, p. 299-303.

nationale clairement identifiée par des valeurs communes ou des représentations fortes. L'idéologie nationale est ici seulement en germe. On pourra expliquer ce décalage d'une part par la résilience de la référence chinoise, d'autre part, par la moindre exposition à l'Occident où demeura la Corée, comparée au Japon. Ainsi, à lire une oeuvre aussi originale dans sa construction et son projet que le fut le *Guide pratique pour choisir son lieu de résidence (T'aengniji)* de Yi Chunghwan (1690-1752?), on prend la mesure de l'effort qui fut nécessaire pour que les yeux se dessillent. Le texte s'ouvre sur un mot, quintessence de sinité : les "quatre plantes nobles" *(sagunja).* Le *Yi Jing,* prend immédiatement la suite. Confucius et *sadaebu* sont les deux piliers lexicaux -certes subversifs- de cette description géographique où l'idéalisme se mêle au réel[53]. On touche là une des limites du *sirhak.*

2 - La simplicité coréenne, première figure du génie national ?

A s'efforcer de trouver les racines historiques des représentations nationales qu'ont aujourd'hui les Coréens d'eux-mêmes, on croise nécessairement de ces auto-stéréotypes dont les naissances sont difficiles à établir. La question de la "simplicité coréenne" est de celles-là. Une valeur esthétique, un mot-culture incarnent alors tout un peuple. Il est bien malaisé de dater précisément l'apparition de cette conception dans l'histoire de la Corée. Traquer la naissance des mots et la fréquence de leur emploi -ce qui est rigoureusement impossible dans l'état actuel de la lexicographie coréenne qui ne date même *aucune* première occurrence écrite- ne garantit en rien l'existence des faits et leur caractère significatif. Encore faudrait-il s'appuyer -ce qui n'est pas le cas- sur la fréquentation extensive et intime des sources de la période. Installés dans la transparence à soi d'un fait culturel devenu comme naturel et essentiel, les travaux actuels qui nous parlent de cette esthétique nationale du simple, peuvent de leur côté être soupçonnés de la rabattre, à contre-temps, sur l'ensemble de l'histoire coréenne. Ici on nous dira que le roi Sejong s'attacha, contre l'esthétique plus opulente du Koryò, à donner naissance à un art coréen,

53 - Voir YI Chunghwan, *T'aengniji,* Séoul, Chinmyòng Ch'ulpan-sa, 1987. Edition de l'original en chinois et de sa traduction en coréen moderne. A propos de ce texte, se reporter à YOON Hong-key [YUN]Honggi], "T'aengni-ji: a Classical Cultural Geography of the Korean Settlement", *Korea Journal,* août 1976, p. 4-12.

simple, dont les subtiles céramiques blanches, *paekcha* furent le parfait exemple[54]. Là on rappellera que la fréquentation par les lettrés-artistes des textes confucianistes et taoistes faisait déjà de la simplicité, un idéal expressif canonique[55]. La neutralité apparente des catégories descriptives actuelles (le "simple") se trouve, jusqu'à preuve serrée du contraire, brouillée par la valeur nationale qui s'en est emparée depuis. L'absence, dans le *sirhak*, d'un discours nativiste structuré, nous laisse dans l'imprécision. Passé cet embarras méthodologique, reste l'évidence d'un art qui semble, en dehors de toute théorie, avoir préféré les voies de l'humilité. Une sensibilité nationale s'esquisse sous Chosòn qui, peut-être, s'est affirmé comme trait nationaliste dans le sillage du *sirhak*.

Deux adjectifs, dont il faudrait donc retracer les emplois à travers les sources du Chosòn, incarnent cet idéal de simplicité : *sobakhada* (simple, naïf, rustique) et *tansunhada* (simple). Petit pays sans grandes richesses, la Corée a porté au pinacle de ses valeurs la modestie, le naturel, le spontané, le mal dégrossi, le monochrome, le viril. Dans l'imaginaire dynastique des Yi cet idéal ne fut pas, au départ, sans jouer un rôle dans la dépréciation des Wang du Koryò, trop enivrés de la sophistication chinoise des Song et trop préoccupés de poésie pour avoir su faire face aux armées mongoles. Mais surtout et sur la longue durée, il se pose là et s'oppose à une Chine opulente, sophistiquée, ornementale, artificielle, polychrome, efféminée. La Chine est *la* civilisation, brillante, urbaine. La Corée s'avance dans l'humilité et sur fond de naïveté rustique voire bourrue. Le contraste est forcé : il prétend cristalliser l'originalité du royaume. Ce fait esthétique national, qui n'est pas encore un discours, est cohérent avec la vision du monde décrite plus haut. Ni les réalités multiples de la culture chinoise vivante ni certain goût coréen pour un baroque déchaîné ne parviennent -et ne parviendront- à extirper les racines d'un stéréotype chevillé tant à la fière conscience d'être un peuple original qu'au sentiment de ne pouvoir faire jeu égal avec la Chine. De nécessité fut fait vertu et d'un complexe d'infériorité, valeur positive. Cela parut une voie plus authentique que la surenchère de correction dans les formes chinoises établies.

L'alphabet coréen, à l'époque du *sirhak* où il revint à la surface des préoccupations de l'Etat, fut lui-même gagné par cette thématique du simple. Yi

---

54 - Voir L. FREDERIC, *op. cit.*, p. 36.
55 - Voir O. ANN-BARON, *art.. cit.* p. 98b et 101b.

Kyugyòng (1788-1856), dont la filiation garantissait pourtant le plus total respect de la complexe écriture chinoise -son grand-père était bibliothécaire du roi-, se laissa lui-même aller à l'éloge de ce système d'écriture : "Chaque pays du monde a son propre système d'écriture. [...] Les alphabets de langues comme le Sanskrit, le Mandchou, le Mongol, l'Européen (sic), le Russe, le Birman et le Thai ne sont pas aussi simples et faciles à apprendre que celui de notre pays[56]". De vertu esthétique nationale, la simplicité coréenne prend avec certains penseurs du *sirhak*, tous les attraits d'une efficace sociale. Elle annonce un projet pédagogique. On comprend que pour les historiens contemporains de l'art coréen de cette période, cette idée de simplicité entre idéalement en résonance avec les formes nouvelles d'expression artistique qui la marquèrent. An Hwijun écrit ainsi : "Au fond, ce qui donne toute son importance à la peinture populaire *(minhwa)* c'est qu'elle reflète le mode de vie quotidien de la seconde moitié de l'époque Chosòn et qu'elle assume sans détour cette conscience esthétique du simple caractéristique de la période[57]". La preuve reste à administrer de manière plus convaincante que cette figure nationale de la simplicité trouve un début d'expression consciente pendant le XVIIIe siècle.

D - Conclusion sur le *sirhak*

Le mouvement de pensée du *sirhak* fut ainsi à la fois pour l'histoire du nationalisme coréen un moment essentiel et limité. Ses limitations tiennent moins au caractère diffus d'une idéologie qui ne trouva pas son brillant théoricien qu'à son absence de mise en actes. De toutes les réformes politiques, administratives et sociales qu'il proposa et dont on a laissées ici la description de côté, il faut retenir l'archaïsme des idées où elles s'enracinaient. L'impossible affranchissement de la sinité ne savait pas voir l'âge d'or autrement que comme retour au temps des sages anciens ou aux vieilles formules "socialistes" de Mencius. La modernisation du pays entée sur l'universel nouveau des sciences et techniques apportées par l'Occident n'y fut jamais un horizon pertinent.

---

56 - Cité par SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 26. Souligné par moi.
57 - Cf. le catalogue *Chefs d'oeuvres de l'art populaire [coréen], (Minhwa kòljak chòn)*, Yongin, Musée Hoam, 1983, p. 101. Mots soulignés par moi.

Cette lacune s'explique en partie par la classe qui porta ces nouvelles idées. Tous étaient des *yangban* ou gravitaient dans le monde des *yangban*. Il leur était difficile d'aller trop loin sans saper leur position sociale, leur autorité intellectuelle et leur conception du monde. Même un Pak Chiwòn, dont le célèbre *La vie du Yangban (Yangban chòn)* raille pourtant allègrement la classe privilégiée, laisse transparaître son mépris des hommes nouveaux qui prétendaient à la noblesse. Le réformisme du *sirhak* resta profondément paternaliste. La modernité critique du mouvement ne proposa aucune nouveauté radicale à la pensée du système politique et social. Au mieux, elle visait un *revival* : le retour de vrais lettrés, savants, moraux et bons au gouvernement du pays.

En mettant toutefois l'accent sur les visions nouvelles de la nation qu'il imposa, on découvre au contraire le rôle considérable qu'il joua. A travers sa mise en avant de l'identité culturelle coréenne et sa volonté inouïe de décrochage de la référence chinoise, il posa les bases et les premiers thèmes d'un nationalisme culturaliste qui devait, dans un contexte historique bien moins favorable, courir à travers le second XIXe siècle coréen.

III - NATION ET MODERNISATION - 1860-1910

La maîtrise sur le plan symbolique des images de l'identité nationale pouvait-elle suffire à garantir, pratiquement, l'indépendance de la nation coréenne ? A lire le douloureux siècle d'histoire qui s'ouvre en 1860, la réponse est clairement négative. Découvrant avec l'arrivée des Occidentaux en Asie orientale la pensée de la souveraineté nationale, la Corée ne put se contenter des formules de l'insularité rêvée et du travail sur soi qui avaient fait leurs preuves pendant la période précédente.

L'année 1860 constitue ici un tournant. Elle marque dans le découpage de l'histoire coréenne l'entrée dans la période "moderne" *(kùndae)*. Un événement fait ici basculer toute une époque. Le rôle qu'il joua dans les faits et dans les têtes n'est pas loin de rappeler le sac de Rome par les barbares du Ve siècle, qui marqua si profondément la conscience historique occidentale[58]. A l'automne 1860, le sac du palais d'été des Qing par une troupe franco-britannique commença pour la Corée d'ébranler plus sérieusement l'idole chinoise. Ch'oe Cheu (1824-1864), qui allait devenir l'inspirateur du mouvement nationaliste et populiste du *tonghak* (le savoir oriental), a laissé dans ses souvenirs la remarque suivante : "En 1860, j'eus vent d'une nouvelle étrange. Les bandits occidentaux envahissaient la Chine, élevaient leurs cathédrales et propageaient leur foi. Alors je réalisai : en périrons-nous aussi ?[59]". Le travail intellectuel et les mutations culturelles qui avaient conduit la Corée du *sirhak* à se penser sans l'ombre de la protection chinoise trouvèrent leur point mort lorsque la grande Chine, blessée au coeur de son empire, se vit incapable de maintenir elle-même son indépendance politique. Ses ouailles pouvaient s'inquiéter. Le siècle des impérialismes demandait des nations qu'elles fondassent leur existence sur des réalités plus tangibles que la cohérence des représentations nationales. Un nouveau cadre géo-politique, celui de la "question d'Orient", s'imposa durablement à la nation coréenne. On aimerait ici connaître parallèlement l'accueil qui fut réservé en Corée à l'événement antérieur qui força les portes du Japon : l'arrivée en baie d'Edo des canonnières

58 - Voir A. PIGANIOL, *Le sac de Rome, 5e siècle*, Paris, Albin Michel, 1964.
59 - Cf. SHIN Yong-ha, *op.cit.*, p. 39-40.

du commodore Perry lors de l'été 1853[60]. Hélas, la question des relations nippo-coréennes pendant la première moitié du XIXe siècle -rappelons que la dernière grande ambassade (*t'ongsinsa)* eut lieu en 1811 et qu'elle suivait de 47 ans la précédente![61]- semble briller de leur inexistence. Pourtant, au moment où le Japon faisait, après des hésitations, le choix de l'ouverture aux forces nouvelles d'une histoire devenue mondiale, la Corée, confrontée à des demandes identiques de la part des puissances occidentales, choisit la voie de l'isolationnisme renforcé *(swaeguk)* [62].

Par-delà l'aveuglement devant les conditions historiques d'une époque et les adaptations forcées et brutales qu'elles impliquaient, on peut comprendre la position du gouvernement coréen du régent Taewòngun (1820-1898, régence : 1864-1873). Avec l'arrivée des Occidentaux, ce ne fut pas simplement un équilibre géo-politique qui se défaisait, mais tout autant les cadres mentaux pluri-centenaires qui portaient la nation. La puissance de la Chine s'était certes exprimée pour la Corée à travers le poids de la richesse, la puissance des armes et l'excellence de l'administration lettrée. Mais ce qui rendait cette hégémonie signifiante c'était une certaine idée de l'universel : l'autorité d'une très longue histoire, la fondation d'une civilisation, la cohérence de la pensée. Aux valeurs morales, le XIXe siècle impérialiste demanda pourtant de nouveau qu'on en revînt à l'évidence première de la puissance brute, à l'universel intolérable et vulgaire des sciences, des techniques, des armes et de l'Etat bureaucratique moderne[63]. L'universel efficace était en Occident et portait le nom de modernisation.

Les temps étaient donc passés de l'effacement de la référence chinoise comme *idée*. A partir de 1860, la Corée dut penser cet effacement comme un *fait* qui faisait rebondir la question nationale. La patrie était en danger non seulement sur le plan de l'identité, exposée à l'urgence de nouvelles valeurs et à l'ouverture sur le grand large, mais sur le plan, bien plus inquiétant, de la survie politique et de l'indépendance. De la souveraineté nationale.

On ne fera pas ici l'histoire du nationalisme coréen à travers ce long siècle qui vit la Corée passer du statut de sujet de sa propre histoire à celui d'objet puis à celui de sujet clivé par la séparation de la péninsule en deux Etats

60 - Cf. F. HERAIL *et al., op. cit.*, p. 416.
61 - Cf. *op. cit.* note 11.
62 - Voir Ki-baik LEE, *op.cit.*, p. 261 *sq.*
63 - Sur cette question, voir M. DEUCHLER, *op. cit.*

indépendants et hostiles l'un à l'autre. Ce serait affronter une totalité où la question nationale domine et détermine presque l'ensemble de l'historiographie. Cette histoire est aussi brûlante que complexe. La menace sur la souveraineté nationale y rejoue sur le mouvement des idées, sur les formes institutionnelles, sur les structures sociales. Elle envahit tout l'espace. Des grands moments héroïques qui animèrent le combat pour l'indépendance, réformes de Kabo (1894-1895) ou mouvement du 1er mars 1919, on retiendra essentiellement la place fondamentale qu'ils jouent comme lieux de mémoire[64] dans la conscience nationale moderne. On maintiendra de même les grandes articulations périodiques de cette histoire qui situe la colonisation japonaise (1910-1945) au coeur d'un découpage largement politique. En effet, sauf exceptions, la question de l'identité nationale comme système idéologique s'inscrit seulement au second plan de cette période. Enfin, on évoquera la difficulté de percevoir celle-ci à travers des travaux coréens reçus de seconde main. Car dans la plupart des cas, l'histoire coréenne du nationalisme coréen est et s'annonce volontiers histoire nationaliste du nationalisme[65]. La tendance dominante aujourd'hui consiste surtout à ressourcer la modernisation coréenne dans un moment de l'histoire nationale qui ne doive rien à l'action des Occidentaux ni surtout à celle des Japonais. Celle-ci est alors perçue, tant dans le domaine des réformes sociales et politiques que dans celui de la modernisation économique, comme, au contraire, l'élément perturbateur d'une histoire nationale qui aurait, sinon, poursuivi d'elle-même la tâche historique de transformation. La part du prescriptif l'emporte souvent sur celle du descriptif. Cette posture historiographique prend forme dans la "théorie des germes de modernisation" *(kùndaehwa-ùi maenga)* et trouve peut-être ses modèles dans les puissantes théories de la pré-modernité qui ont cours dans l'historiographie actuelle du Japon, voire de la Chine[66]. Ici, on tirera du second Chosòn l'émergence d'un nouveau système économique, capitaliste et urbain, dont les idées réformatrices du *sirhak* seraient les Lumières[67]. Là et plus

---

64 - On reviendra sur cette notion.

65 - Cette question demanderait -et demande- un travail en soi. On parle ici uniquement de l'historiographie qui a cours en Corée du sud.

66 - L'idée d'une modernité proprement asiatique accompagne l'émergence économique de la zone Pacifique à la fin du XXe siècle. Les argumentaires sont plus ou moins convaincants. Sur le versant "sérieux" de cette tendance voir pour le Japon, Ph. PONS et P.-F. SOUYRI, "Moderne sans être occidental", *Le Monde des Débats*, novembre 1992, p. 16-17 et pour la Chine, J. D. SPENCE, *The Search for Modern China*, New York, Norton, 1990, 876 p.

67 - Voir par exemple, SON Chòngmok, *La société urbaine à l'époque Chosòn (Chosòn sidae tosi sahoe yòn'gu)*, Séoul, Ilji-sa, 1977, 560 p. Et plus particulièrement p. 112-200. On notera aussi que le cadre d'analyse du

raisonnablement, on reconnaîtra à la période 1895-1905, le premier moment d'une modernisation relativement autonome de la Corée[68]. La critique de ces histoires du nationalisme coréen moderne par des historiens moins impliqués dans le débat est en cours[69].

Du nationalisme coréen de la période 1860-1910 on ne fera donc ici ni le récit politique ni le détail des idées et des mouvements. On essayera plutôt d'en isoler les thèmes pertinents à la dimension idéologique et culturelle.

A - Idées et thèmes

1 - la jeunesse et le grand large

Le souci d'ouverture aux tendances lourdes qui menaient l'histoire du monde procédait d'un sentiment d'urgence qui tarda à s'imposer aux consciences et aux gouvernements comme la seule voie possible pour la survie de la nation coréenne. Si la Corée, comme nation, perdit un temps précieux à vouloir maintenir les cadres sociaux, politiques et diplomatiques anciens, certains intellectuels, qui s'étaient nourris de la pensée du *sirhak*, eurent davantage le sens de l'histoire. Les ratés politiques de leur démarche n'en avancèrent pas moins quelques évidences. L'Orient n'était plus en dehors du monde et la Chine ne faisait plus l'histoire. La force des nations dans ce nouveau contexte reposait sur l'assimilation des sciences et des techniques, la garantie des armées et une réforme politique, sociale et économique instaurant monarchie constitutionnelle, souveraineté nationale, abolition des privilèges et capitalisme industriel. A lire l'ambitieux programme de réformes qui présida, autour du "Parti progressiste" *(Kaehwa dang)* et de Kim Okkyun (1851-1894), au coup d'Etat avorté de 1884, on mesure le chemin parcouru depuis Yi Kyugyòng[70]. L'assimilation rapide de la situation et des expériences de modernisation menées au Japon depuis la restauration Meiji (1868)

---

mouvement de modernisation coréen s'inspire plus que fréquemment des analyses soboulo-marxistes de la Révolution française. Il abuse de "féodalisme".

68 - Voir A. NAHM., *op. cit.*, p. 189 *sq.*

69 - Sur l'aspect économique, Cf. C. J. ECKERT, *Offspring of Empire, The Koch'ang Kims and the Colonial Origins of Korean Capitalism, 1876-1945*, Seattle, University of Washington Press, 1991. Voir p. 2-6.

70 - Cf. SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 49-105.

témoignaient d'un profond désir de changement pour une partie de la population coréenne. La tâche de modernisation trouvait à répondre à des attentes intérieures. Elle ne fut donc pas totalement un indésirable empiétement extérieur sur la tranquillité coréenne. La curiosité du monde dont avaient fait preuve marins, soldats et commerçants des dynasties antérieures n'avait pas été totalement entamée par la prison forcée du royaume ermite. Si l'inquiétude pour la nation pesait sur les réformateurs, la peur du grand monde ne les hantait pas. Cette faim de nouveauté et d'ouverture qui poussait le Parti progressiste s'explique par d'autres raisons que la pression des événements. Démographie et phénomènes de génération paraissent y jouer leur rôle. Dans le sillage de la révolution agraire du XVIIIe siècle et malgré l'énorme imprécision des recensements menés par l'Etat, s'inscrivit une poussée de la population coréenne qui doubla approximativement son chiffre entre le début et la fin du XIXe siècle[71]. La jeunesse prit alors un poids nouveau qui la posait comme force sociale face à des fonctionnaires-lettrés dont la barbe blanche devait être le signe même de la compétence. La jeunesse du roi Kojong (1853-1909 : r. 1864-1907) et de son épouse, la reine Min (1851-1895), accentua la percée de cette jeunesse sur le plan politique. Les protagonistes du coup d'Etat de Kapsin (1884) sont remarquables par leur âge. Kim Okkyun a 33 ans cette année-là, Pak Yònghyo 23 ans, Pyòn Su 23 ans, Hong Yòngsik 29 ans, So Kwangbòm 25 ans, enfin Sò Chaep'il et Yun Ch'iho respectivement 18 et 19 ans[72]. L'effet de génération et la fermentation des idées réformistes du *sirhak* puisées au "salon" de Pak Kyusu (1807-1876) se traduisirent aussi par l'ouverture sociale de ces premières élites nationalistes. L'influence des jeunes *yangban* dans le mouvement ne peut faire oublier la montée en puissance de la classe des *chungin* que leurs fonctions administratives et leurs savoirs (interprètes, fonctionnaires chargés des dossiers techniques) prédisposaient à l'ouverture. S'y ajouta enfin celle des militaires *(muban)* qui, dans le nationalisme, trouvèrent leur revanche sur le mépris où les tenaient tant le système administratif des Yi que les mentalités séculaires.

---

71. Passant de 7,5 millions d'habitants en 1807 à 14,8 en 1910. Chiffres tirés de A. NAHM, *op. cit.* p. 132 et 229. L'évasion censitaire a rendu le pouvoir incapable de peser correctement le mouvement.
72 - Par comparaison, les signataires de la Déclaration d'indépendance de mars 1919 seront plus souvent des hommes ayant dépassé la quarantaine.

L'ouverture sur le monde vint de son côté briser les rêveries du royaume ermite. Désirée par certains, elle n'en fut pas moins politiquement arrachée. L'année 1876 fait ici office de pierre de touche. A deux titres. D'une part en ce qu'elle contraignit le gouvernement à répondre positivement, à la fin du siècle, à des demandes européennes d'ouverture qui avaient commencé dès les années 1830. D'autre part, en ce qu'elle s'effectua d'abord non au profit des Britanniques, des Russes, des Français ou des Américains, mais à celui du Japon. Le Traité de Kanghwa (26 février 1876) confirma les craintes de 1860 en leur ajoutant un acteur imprévu qui n'avait rien à voir avec les "bandits occidentaux". On pourrait, à partir d'ici, se satisfaire d'un récit faisant la part belle à la litanie des concessions forcées, des traités inégaux et de l'invasion de la Corée par le prosélytisme des missionnaires chrétiens et la rapacité des négociants japonais de riz. Le nationalisme moderniste en fit plutôt son miel. La jeunesse du Parti moderniste eut une faim insatiable de nouveautés étrangères qui la poussa dans un travail d'apprentissage des langues, de traductions, de voyages d'études que la monarchie, parfois, encouragea. Le Japon de Meiji fut la première destination. Mais la Chine qui se modernisait sur son littoral à deux pas de la Corée (Tianjin) et les Etats-Unis ne furent pas en reste. L'histoire de cette ouverture sur le grand large retient Yu Kiljun (1856-1914) comme ancêtre fondateur de la diaspora des étudiants coréens à l'étranger. Né dans une famille de *yangban,* il accompagna avec une soixantaine de personnes la première mission d'études vers le Japon en 1881 et étudia auprès de Fukuzawa Yukichi. Deux ans plus tard, il visitait les Etats-Unis dans le cadre de l'établissement des relations diplomatiques et entrait à l'université de Boston pour travailler avec le biologiste américain E. Morse. En 1885, il faisait son "tour" de l'Europe[73].

Le nationalisme coréen ne fut donc pas -beaucoup s'en faut- une simple forme de rétraction ou de repli crispé sur soi.

Ces ferments de modernisme véhiculant une conception nouvelle de la nation portaient en eux une vision tournée vers l'avenir. Il leur fallut encore dix ans pour s'imposer aux forces politiques qui croyaient toujours soit aux formules de l'isolationnisme soit à la résilience de la Chine. Au passé. La guerre sino-japonaise de 1894-1895, perdue par la Chine en Corée, fut un nouveau

---

73 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990 op. cit.*, p. 126-127. En français voir KIM Pyòngha, "Les idées économiques de Yu Kil-chun", *Revue de Corée*, automne 1978, p. 3-33. Le parallélisme de profil, d'idées et de destin avec Fukuzawa est saisissant. A ce sujet, voir F. ABBAD, *Histoire du Japon, 1868-1945*, Paris, A. Colin, 1992, p. 27-28. et ses renvois bibliographiques.

tournant. Amenant au pouvoir les réformateurs, elle fit bientôt de la Corée un empire et habilla son monarque de jaune. Au moins les symboles tombèrent-ils, à commencer par les ordonnances qui interdirent aux hommes le port du chignon nobiliaire et abolirent le système sacro-saint des concours. A terme, cette politique remettait en question, sous l'action de forces nouvelles, l'originalité obstinément préservée et élaborée qu'elle prétendait défendre. Indépendance nationale et identité nationale entrèrent en conflit pour donner naissance à un nouveau paradigme de la conscience nationale.

2 - La nation entre tradition et modernisation[74]

Deux conceptions de la nation s'affrontèrent ayant chacune les meilleurs arguments pour s'affirmer garantes de l'identité nationale.

Tirant les leçons de l'échec du Parti progressiste, les membres du Club de l'indépendance *(Tongnip hyòphoe)*, fondé en 1896 autour de Sò Chaep'il, Yun Ch'iho, Yi Sangjae[75] (1850-1927) et Yi Sùngman[76] (1875-1965) firent plus qu'entretenir la flamme de la modernisation. Celle-ci, placée sous la tutelle de capitaux et de conseillers étrangers, ne suffisait pas en effet à garantir l'indépendance nationale. Tout au plus permettait-elle la survie de l'Etat. C'est le concept même de nation qui devait changer. L'importation de l'idée de souveraineté nationale, outre les lourdes conséquences politiques dont elle était porteuse, impliquait une métamorphose de la nation tout entière : "Il y eut [...] un réel effort pour obtenir [le] soutien [de la base populaire] en prenant conscience que la faiblesse de la Corée n'avait pas simplement pour cause la faiblesse de son gouvernement. La faiblesse du gouvernement était le pur reflet de la faiblesse générale de la société coréenne[77]." Mais pour faire face au paradoxe de la modernisation, soulevé par Max Weber, qui impose aux nations de se perdre dans l'universel des techniques et de la gestion au moment même où elles se créent et survivent comme Etat-nations modernes, le Club de

74 - Cette question s'inspire des travaux non publiés de K. DE CEUSTER. Plus particulièrement à sa communication "The Ambiguity of Tradition, Problems of Interpretation in Korean Nationalism", 25 p., au colloque "Tradition et développement en Corée du sud" (EHESS, 30-31 mars 1992).
75 - Voir Ch'OE Choon, "Yi Sang-Jai : sa vie et ses idées", *Revue de Corée*, 1973, V, 4, p. 3-11.
76 - C'est-à-dire Syngman Rhee. On conservera, au prix d'un inconfort passager pour le lecteur, la transcription correcte qui s'impose de plus en plus dans la littérature coréanologique.
77 - Voir K. DE CEUSTER, texte non publié : "Qu'est-ce qu'une nation ? The Nation Concept among Korean Cultural Nationalists". Communication au Congrès de l'Association Européenne d'Etudes Coréennes (AKSE), (Berlin, 1993).

l'indépendance conçut le projet pédagogique d'un enseignement de masse, garçons et filles, tourné vers l'industrie, le commerce et le grand large. D'une certaine manière, il ouvrait l'identité nationale à l'inconnu en la situant dans une dynamique permanente et brutale d'adaptation au monde moderne qui contrariait les stabilités, supposées, de l'ordre classique et réelles, des mentalités.

D'où la dichotomie tradition-modernisation où s'enferre, pour longtemps, le débat sur l'identité nationale. On peut comprendre en effet que les résistances aux mutations proposées et imposées se soient parfois muées en franche réaction. Une bonne partie du phénomène renvoie certes à ce qu'avait de politiquement et socialement inacceptable l'idée de souveraineté nationale. Contre des *yangban* officiellement "abolis", mais demeurant, par leur assise foncière, au sommet du système social, elle introduisait l'idée de démocratie. Contre une monarchie suspecte d'attachement à ce qui était devenu un "ancien régime", la république n'était pas loin. Il est intéressant toutefois que le parti de la "réaction" se soit moins avancé sur ce terrain glissant que sur celui d'une conception nativiste de la nation. On retrouve donc volontiers à partir de cette période en Corée les deux filons du nationalisme qui naquirent de la Révolution française. Au Club de l'indépendance reviendrait plutôt la vision de "gauche" : la nation est la volonté de vivre ensemble selon des valeurs communes. Aux tenants de l'orthodoxie -néo-confucianiste- et contempteurs du nouveau cours des choses *(wijòng chòksa* : rétablir l'orthodoxie, réfuter l'hérésie) correspondrait la vision de "droite" qui associe étroitement la nation à un sol, à une race, à des coutumes ancestrales. Pour ceux-là, la modernisation conduisait la Corée à sa perte et c'est uniquement en cultivant la voie suivie par la nation "depuis le fond des âges" qu'elle parviendrait, quelle que fût la dépendance politique de l'Etat, à vivre conformément à soi. Plus de mille ans de dépendance politique envers la Chine témoignaient assez de la logique de cette position et de l'attrait qu'elle put exercer. Ils n'avaient en rien entamé l'essence profonde du peuple coréen : "Depuis que notre pays a été fondé, nos monarques ont toujours confirmé et perpétué les traditions établies par leurs prédécesseurs. [...] Notre pays est une petite péninsule, mais nous tirons fierté de ce qu'il est colonne de lumière parmi la nuit qui s'amoncelle. [...] Même le roi

a coupé son chignon. [...] Nous ne pouvons attendre et regarder les bras croisés le spectacle de la crise nationale. Il nous faut nous lever et nous battre[78]".

Définir ce qu'était la coréanité, l'essence de la nation devint un combat qui prit autant les armes qu'il élabora de manifestes. D'où la tentation de prolonger la dichotomie modernisation-tradition qui s'installa alors selon un schéma où s'opposeraient, aussi clairement, modernisation et réaction, jeunes et vieux, démocrates et aristocrates, ouverture et fermeture, futur et passé, cosmopolitisme et nativisme. Ce serait gravement méconnaître la réalité complexe de ce nationalisme coréen dont les combats mobilisèrent et mêlèrent tous les enjeux et les ressorts d'une société. Entre les partisans du *statu quo ante* et les tenants d'une métamorphose totale de la Corée, les positions intermédiaires furent les plus nombreuses. Chaque groupe essaya à sa manière d'inventer une voie qui ne mettrait pas l'identité nationale à la merci de l'indépendance nationale. Soit en navigant erratiquement de l'une à l'autre, soit en tentant de tenir la barre au centre. Par delà des positions changeantes, on retiendra un fait majeur : l'exigence de modernisation était au tournant du siècle entrée dans presque toutes les têtes. Le travail de rénovation accompli par la monarchie entre 1895 et 1905 témoigne de ce qu'il était devenu légitime. Restait alors d'une part à définir ses modèles de modernité, d'autre part à affirmer une tradition nationale.

B - Références et pratiques

1 - Un cadre nouveau - Orient et Occident.

Un nouveau cadre de référence permit à la Corée de penser son existence au monde. Avant même les relations diplomatiques bilatérales, plus ou moins amicales et intéressées, qu'elle entretint avec d'autres nations, elle se perçut dans l'ordre plus général où s'opposaient Orient et Occident. Par là, elle assumait moins une géographie, on le verra, qu'une histoire. Elle restait donc en partie solidaire de la Chine et partiellement du Vietnam dont elle reçut

78 - Déclaration de Yu Insòk (1842-1915) commandant les "armées de vertu" *(ùibyòng)* en 1896. Texte cité dans SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 217-218.

l'écho troublant de la colonisation par la France. Chez certains, on mobilisait l'Orient dans l'épaisseur de son passé historique et de ses valeurs, chez d'autres on mobilisait l'Occident pour l'évidence de sa supériorité technique. Le modèle, cette fois, correspond assez bien au discours qui s'installe entre tradition et modernisation : ici, il devient civilisation et barbarie, là, arriération et civilisation. Or cette vision bipolaire n'est pas loin de fonctionner exactement comme celle qui avait existé de longue date avec la Chine : servir ce qui est grand *(sadae)*. On y retrouve presque tous les anciens modes d'interaction, réels et symboliques, d'un pays qui se perçoit ou se sait faible avec ce qu'il perçoit ou sait puissant. D'où les débuts d'une modernisation réelle qui équivaut à l'idée d'occidentalisation : installer des tramways à Séoul, porter des costumes trois-pièces, apprendre l'anglais, fréquenter les églises chrétiennes et les nouvelles écoles. Tout cela est porteur de mutations, dont, comme dans le cas de la Chine, il faudrait mesurer où elles agissent, pourquoi et jusqu'à quelles profondeurs. Ce travail d'anthropologie historique reste à faire.

Car sur le plan symbolique, la Corée conservait par ailleurs toutes les ressources immédiates qui lui avaient permis à travers l'histoire de charger de sens et de rendre positif ce que lui imposaient les circonstances. A voir les phénomènes de mode vestimentaire ou la décoration intérieure des bâtiments "à l'occidentale" du palais Tòksu -réalisés avant l'annexion japonaise- on retrouve l'hyper-correction raide dans la réalisation de formes empruntées qu'on découvrit à la poésie coréenne en chinois. On suspecte, ici ou là, l'existence d'un même formalisme de surface rendu plus probable encore par les durées d'acculturation incommensurables entre elles de la sinisation et de l'occidentalisation.

Mais plus intéressantes sont les procédures qui détournèrent le modèle Orient-Occident au profit de l'identité nationale coréenne. On en citera deux, situées très différemment sur l'échiquier politique du Chosòn finissant, mais qui aboutirent au même résultat : la volonté de grandeur dans la faiblesse.

La première procède par fragmentation d'image et parallélisme. On la trouve sous la plume de Sò Chaep'il qui en attribue la paternité à Kim Okkyun : "Il nous disait toujours : 'Puisque le Japon prétend devenir l'Angleterre de l'Orient, faisons de notre pays la France de l'Orient'. C'était son rêve et sa seule

ambition[79]". L'argument se déploie en deux temps. D'abord il ouvre la porte à la possible égalité de l'Orient et de l'Occident à travers l'avancée du Japon. Premier handicap levé. Mais immédiatement, il se désolidarise du schéma général en s'installant dans ce qu'il suppose la position d'égalité -de lutte ?- entre France et Angleterre. Brisée l'entrave chinoise, la Corée se voit émerger comme puissance faisant jeu égal avec les autres nations d'Asie orientale : deuxième handicap levé. Le jeu de l'identification avec les différentes grandes nations européennes est une des constantes de la perception de l'identité nationale coréenne. Selon les traits choisis, culturels, mentaux, culinaires, psychologiques etc. l'identité coréenne est soumise au jeu spéculaire des sept familles du stéréotype national européen. S'y lit une claire affirmation de soi qui s'est adaptée aux conditions nouvelles de cette fin du XIXe siècle et a rapidement appris l'histoire de l'Occident.

La seconde tentative procède au contraire d'une sorte de néo-syncrétisme. A rebours, elle consiste ici à effacer les marques d'origines pour placer la Corée en avant. Il s'agit du mouvement *tonghak*, pensé par Ch'oe Cheu en 1860 et qui alluma les guerres paysannes de 1894[80]. Son syncrétisme fut d'abord religieux. Quand il décrit l'inspiration et le message qu'il reçut du ciel de créer cette voie du "Savoir oriental", le modèle coréen chamanique de la "séance de descente" *(naerim kut)* semble le disputer à la révélation prophétique qu'il tire du catholicisme. Mais surtout, jouant sur le nom ancien de la Corée comme "royaume de l'est" *(Tongguk)*, il fit de la Corée non plus une petite Chine, mais le flambeau nouveau de l'Orient face à l'Occident. Pays de l'est, la Corée se trouvait *ipso facto* le centre d'un monde original de sens aux avant-postes contre l'occidentalisation. Le syncrétisme entre modernisation et tradition orientale fut moins convaincant, car il mêlait les vieilles utopies chinoises au désir de modernisation efficace et à l'organisation démocratique moderne. S'il ne réussit ni théoriquement ni pratiquement à s'imposer autrement que sous la forme d'une secte religieuse (le *Ch'òndogyo*, Eglise de la voie céleste), le *tonghak* montrait la vitalité de tentatives syncrétiques tournées vers l'avenir.

---

79 - Extrait de ses souvenirs de la Révolution de 1884. Texte cité par SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 99-100.
80- Voir toujours SHIN Yong-ha, *op. cit.* p. 107-165. Pour une référence plus accessible du même auteur, voir son "Le mouvement révolutionnaire des paysans du Tonghak à la lumière de la Révolution Française", *Revue de Corée*, Automne 1989, p. 50-58. Alors que les liens semblent évidents, on n'a jamais vu mentionnée l'influence, plus que probable, du mouvement chinois des Taiping sur le Tonghak.

Ouverte au courant de l'histoire mondiale, la Corée ne pouvait plus penser le monde selon le modèle concentrique chinois. Il lui fallut élargir son horizon et trouver un principe de mise en ordre nouveau. Le couple Orient-Occident lui permit de faire un premier tri. A cette attitude rationalisée s'ajouta peu à peu, face à la pénétration de plus en plus vivement ressentie des étrangers en Corée, une xénophobie diffuse usant volontiers de l'insulte et de l'invective pour décrire ses dangereuses nouveautés : "Jetez donc un oeil sur Séoul, notre capitale. Elle en est réduite à être la bauge de bêtes barbares. [...] L'ensemble de notre population se trouve aujourd'hui entre les griffes de bêtes sauvages et notre patrie, dont l'histoire remonte à cinq mille ans, connaîtra sous peu la catastrophe de la dispersion et du démembrement[81]." L'ouverture avait ses limites.

2 - Le jeu des nations

Le dangereux jeu de bascule diplomatique auquel s'essaya la Corée entre 1895 et 1905, pour maintenir les puissances impérialistes en équilibre autour d'elle, pourrait laisser penser qu'elle réservait un rang identique à chacune d'entre elles. La Russie vaudrait l'Angleterre, la France l'Allemagne et le Japon les Etats-Unis, dans la référence modernisatrice. Une première chose est claire : la Chine ne peut plus, après 1895, servir de point de repère pour cela. En fait et sous réserve d'une démonstration précise par la prosopographie ou par la lexicographie, il nous semble qu'aucune puissance européenne n'appartint au premier cercle des références coréennes de l'époque. Les missions d'études de 1881 et des années suivantes le montraient déjà. L'Europe, autre creuset de civilisation, valut comme Chine alternative : le monde des idées, l'histoire politique, le mouvement des arts en feraient la référence convenue et indispensable. Nul doute que la dimension "moderne" des nations européennes, comme en témoigne leur présence même en Corée, à travers concessions minières ou ferroviaires et conseillers techniques, ne mette un bémol à cette affirmation. Mais de négociations secrètes en partages ouverts du monde, il est clair que les grandes nations impérialistes européennes n'eurent,

81 - Extrait d'un manifeste du Tonghak rédigé lors de la convention de Poùn en mars 1893. Texte cité par SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 123.

de leur côté, qu'un intérêt modéré pour les affaires de Corée. La "question d'Orient" valait pour un prometteur empire chinois en décomposition ou pour les conséquences que pourrait avoir dans une Europe sous tension un affaiblissement remarqué de l'empire russe. La guerre russo-japonaise de 1905, qui eut aussi la péninsule comme terrain de combats, montre bien chez les journalistes français qui la couvrirent que la "question coréenne" était des plus secondaires[82]. Car le jeu des références nationales fut bien sûr plus que largement déterminé par une géographie qui ouvrait la Corée sur le Pacifique et par des positions géo-stratégiques qui, Chine et Russie défaites, l'exposait aux manoeuvres du Japon et des Etats-Unis. On ne peut pas totalement négliger toutefois la fascination purement symbolique qu'exercèrent ces deux nations en Corée dès les années 1880. L'une, comme jeune nation qui s'était débarrassée du poids de ses attaches européennes et menait grand train dans la course industrielle, commerciale et militaire ; l'autre, comme vieille nation asiatique qui avait réussi l'exploit de se distancier d'elle-même pour venir battre la Chine, talonner les puissances européennes et vaincre la Russie. Dans ces deux pays, la Corée trouva des points de repère pour elle-même. Mais dans ce XXe siècle qui s'annonce, les Etats-Unis étaient encore trop éloignés de la Corée. Ils y transformèrent d'autant moins leur poids symbolique en présence réelle sur le terrain qu'un protocole secret, signé avec les Japonais en 1905, plaça celle-ci dans le seul champ d'opération du Japon[83].

Le Japon occupa donc peu à peu tout l'espace. On touche ici une question embrouillée qui mériterait un travail en soi. L'image du Japon en Corée semble, *dès avant* la colonisation, singulière et ambiguë. On se souvient qu'à partir du XVIe siècle, un décalage se produisit entre un Japon sans valeur morale pour la Corée et un Japon menaçant par sa puissance. Or, pendant la seconde moitié du XIXe siècle le Japon a pu, un moment, conquérir un sens. Qu'il fût positif ou négatif, il prenait sa revanche sur plusieurs siècles d'indifférence ostensible voire de condescendance coréenne. D'une part, il

---

82 - Cf. *Les événements en Corée et en Extrême-Orient vus par les journalistes français (Kyòktong-ùi kuhanmal yòksa-ùi hyònjang)*, Inch'òn, Centre culturel français, 1986, 140 p. Catalogue d'exposition en coréen dont le titre est bilingue.

83 - La question du "protocole" Taft-Katsura de 1905 est une des plus obscures. Dans l'historiographie dominante, il est daté d'octobre et donne un prolongement secret au Traité de Porsmouth (septembre) mettant fin à la guerre russo-japonaise. Le Japon y serait reconnu, en échange du geste réciproque sur les Philippines, comme protecteur de la Corée. Voir *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.* p. 90. Pour A. NAHM, *op. cit.*, p. 206, il date de juillet et n'est qu'un vague mémorandum sans engagement des Américains qui, n'importe comment, n'étaient pas intéressés directement par la Corée.

devint le modèle rêvé de cette voie que les modernistes voulaient voir emprunter à la Corée. Certes, les forces réactionnaires renforcèrent de leur côté le vieux modèle qui mettait le Japon en situation bancale : barbare d'être bizarrement sinisé, il le devint davantage d'en rajouter à ce décalage en s'acoquinant avec plus barbare que les barbares[84]. On ne sut plus dès lors à quel ordre il appartenait. Le plus souvent, ce qui réclame de nous un effort mental, le Japon des sources coréennes de l'époque n'est pas rangé dans la catégorie "Orient" évoquée plus haut. Il n'est pas davantage cité comme pays occidental, mais toujours à côté des Occidentaux. Il resta entre deux catégories. Tant qu'il s'agissait du pur travail de la référence -jeu dont elle avait conçu la longue pratique- la Corée pouvait se reconnaître dans l'image du Japon (voie orientale, machines occidentales[85]). Elle lui laissait envisager de garder tous les bénéfices d'une identité tournée vers l'avenir de la modernisation et toutes les ressources d'une tradition transformée volontairement, avec un rythme et des procédures choisies.

Cela devint plus difficile lorsque la Corée n'eut plus le choix. Apparemment, l'assassinat de la reine Min par une faction ayant reçu l'aide des Japonais en 1895 constitue un tournant. En dépit des dix années de répit ouvertes par la protection russe, il donna aux protagonistes du nationalisme coréen la mesure de l'ambition japonaise sur leur territoire. Le Japon, modèle pour son mode de modernisation, devint en même temps l'ennemi clairement identifié. Dès lors, non seulement la référence japonaise devint interdite, mais elle enfonça un coin dans le débat politique. L'indépendance nationale devenue un enjeu concret plus urgent que le débat abstrait sur l'identité nationale dans la modernisation, l'accusation de "collaboration" ou de traîtrise à la patrie gagna le devant de la scène. Réelle ou supposée, elle aggrava des stigmates du sacrilège les divisions de la période antérieure. Une ère du soupçon s'ouvrit, dont l'historiographie coréenne actuelle se fait l'écho lorsqu'elle cherche le héros nationaliste exemplaire -et introuvable- habité tant par la tâche de modernisation du pays que par le refus du compromis avec le Japon. Elle nous cèle, focalisée qu'elle est sur des positions trop clairement tranchées, l'opinion et les réactions du *Coréen moyen* lorsqu'en 1905, le pays devint protectorat japonais. Faute qu'on puisse, avant le mouvement du 1er mars 1919, peser le

84 - Il s'agit là non seulement de la réaction orthodoxe et réactionnaire des "armées de vertu" mais aussi de celle du mouvement Tonghak. Voir SHIN Yong-ha, *op. cit.* p. 43-44 et 123 *sq.*
85 - En coréen, *Tongdo sògi*.

poids des forces en présence, cette période de l'histoire coréenne est aujourd'hui soumise à la valse des réputations et au "révisionisme" permanents. L'évocation du Japon, avant même 1910, prend des allures de *casus belli* majeur. Elle solidarise dans le nouveau patriotisme la question de l'identité nationale et celle de l'indépendance nationale tout en le laissant profondément divisé sur le plan des priorités et des moyens d'action.

3.- Naissances du patriotisme

Quel que fût le contenu qu'ils donnèrent à l'idée de nation et aux tâches de transformation qui l'attendaient, les patriotes coréens trouvèrent, par la perte de leur indépendance nationale, à inscrire leurs débats nationalistes dans l'exigence d'un combat unitaire. On mesure l'intensité de ce sentiment à la rapidité avec laquelle les uns et les autres adoptèrent et hissèrent haut les symboles nouveaux de la nation. Proclamée empire du grand Han (*Taehan cheguk)* en 1897, la Corée s'était, dès avant, dotée de tous les symboles de reconnaissance de la souveraineté nationale. Les membres du Club de l'indépendance montraient là leur connaissance du nationalisme européen et du travail de reconstruction symbolique accompli par la Révolution française[86]. A commencer par le choix d'un drapeau national, le *T'aegùkki.*[87] Mais le patriotisme investit aussi le temps et les lieux de la communauté nationale. "Une journée de l'indépendance fut célébrée pour la première fois en 1895 en commémoration du traité de Shimonoseki [...] proclamant l'indépendance de la Corée. Un autre jour férié fut instauré en honneur de la dynastie régnante. D'abord réservés aux diplomates étrangers et aux hauts fonctionnaires, ces festivités furent popularisées par le Club de l'indépendance[88]". Enfin, sur l'ancienne route des ambassades de Pékin, on jeta en 1896, la Porte de l'indépendance *(Tongnim mun)* en même temps qu'on

---

86 - On comparera avec le premier volume de P. NORA (ed.), *Les lieux de mémoire, I -La République,* Paris, Gallimard, 1984, 674 p.

87 - Lors des incidents armés qui opposèrent, en 1875, Corée et Japon (Incident d'Unyangho) et précédèrent le Traité de Kanghwa, l'armée japonaise était apparue sous la bannière de son *Hi no maru.* Un débat s'en suivit sur la nécessité de doter la Corée d'un drapeau. Un premier dessin fut proposé par Pak Yònghyo lors des négociations du traité de Chemulp'o en août 1882. Il devint emblème officiel l'année suivante. C'est l'actuel drapeau de la Corée du sud. Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.,* p. 45.

88 - Source : K. DE CEUSTER, "The Ambiguity of Tradition, Problems of Interpretation in Korean Nationalism", *art. cit.,* p. 6.

transformait la résidence réservée aux plénipotentiaires des Qing en Maison de l'indépendance.

Mais si chacun disposa et usa de ces symboles communs et plaida l'union nationale, la réalité d'une voie commune de résistance trouva plus difficilement son expression. Dès 1904, les héritiers du courant conservateur, au départ crispés sur des valeurs réactionnaires, choisirent la voie des armes et déclenchèrent la guérilla de l'"armée des justes" *(ùibyòng)*. Toutefois, il est loin d'être certain que ceux qui les suivirent adhéraient aux visions idylliques du passé qui prétendaient justifier le combat. Si l'on accepte le chiffre d'environ 150 000 combattants avancé par Shin Yong-ha pour la période 1904-1914, c'est plutôt le choix de la lutte directe, fût-ce à mains nues contre les fusils japonais, qui parut dicter les choix. La présence du petit peuple et d'anciens esclaves sans terres ni maîtres dans ses rangs, vidant le combat de son initiale dimension "traditionaliste", témoigne surtout de la priorité accordée à l'action : expulser *manu militari* les Japonais[89]. Leurs attaques de harcèlement empêchèrent ainsi les Japonais de faire de la Corée une colonie, lorsqu'en 1907 l'empereur Kojong abdiqua : l'action militaire recouvra honneur et légitimité.

De leur côté, les héritiers du Club de l'indépendance, dissout en 1899 pour répondre à un sursaut des forces conservatrices et au "danger" démocratique que constituait pour la monarchie, l'Assemblée populaire *(Manmin kongdong hyòphoe)* qu'il avait suscitée, ne retrouvèrent pas une structure institutionnelle unifiée lorsque le pays devint protectorat du Japon. La nébuleuse nationaliste-moderniste réunit pourtant sous la bannière des "Lumières patriotiques" *(aeguk kyemong)* les idées anciennes du Club et la plupart des animateurs qu'il avait eus. Elle compta diverses associations patriotiques, dont les principales furent : l'Association pour l'auto-renforcement du Grand Han *(Taehan chagang hoe)*, L'Association pour un nouveau peuple[90] *(Sinmin hoe)* et la Ligue du Grand Han *(Taehan hyophoe)*. Cette dispersion du mouvement patriotique n'accusait pas la faiblesse d'un patriotisme tourné vers la dénonciation des associations concurrentes guidées en sous-main par les

89 - Sur ces chiffres qui paraissent faibles (en admettant une iso-répartition des hommes et des femmes, cela ferait 2% de la population masculine) et considérables quand on suit le récit des attaques menées par quelques centaines d'homme seulement, SHIN Yong-ha , *op. cit.*, p. 271, n'apporte pas le détail et les raisons de son calcul. Sur l'inflexion idéologique du mouvement voir *Idem*, p. 259. A. NAHM, *op. cit.*, p. 216, estime à 50 000 le nombre de combattants des "armées de vertu". Li Ogg, *op. cit.*, p. 347, compte environ 53 000 morts et blessés entre 1907 et 1909.

90 - On peut entendre aussi "Nouvelle association populaire". L'anglais qui traduit *Sinminhoe* par "New People's Association" conserve l'ambivalence.

Japonais[91]. Organisé selon des lignes confessionnelles -qui enracinèrent le christianisme au coeur du patriotisme coréen-, régionales, professionnelles, le mouvement patriote s'adapta ainsi aux conditions d'existence semi-clandestines que lui imposait le nouveau résident général japonais. De plus, elles tiraient ainsi les leçons des mouvements nationalistes précédents qui s'étaient montrés trop limités aux élites intellectuelles et urbaines. Le mouvement put dès lors se diffuser à l'ensemble du pays[92].

Par ailleurs, il modifia plus que sensiblement le programme politique qui avait animé le Club de l'indépendance. Tout d'abord en plaçant sur un même plan de nécessité l'action armée contre l'occupant japonais -l'indépendance nationale- et le travail de mobilisation nationale par la résistance culturelle -l'identité nationale. A la différence de l'"armée des justes", il jugea plus réaliste, face à l'incontestable supériorité japonaise, de situer ce programme dans le long terme et dans la reconquête graduelle de la souveraineté nationale. D'où, sur le plan militaire, le choix de l'exil que firent ses partisans. La Mandchourie surtout, devint ainsi la base arrière d'où partirait, après organisation et formation, la reconquête. Mais c'est davantage le travail sur la culture nationale et sur ses formes nouvelles d'organisation qui prit un tour nouveau.

Certes le Club de l'indépendance avait déjà conçu la modernisation du pays à travers la diffusion d'un enseignement de masse. Il n'avait pas négligé non plus qu'à côté des enseignements ouvrant la Corée sur la modernité scientifique et industrielle, la diffusion d'une culture nationale selon des moyens modernes s'imposait. La création du journal *l'Indépendant (Tongnip Sinmun)* en 1896, rédigé en écriture vernaculaire avec un supplément en anglais, témoigna jusqu'à sa suppression en 1899 de cette double volonté. Son tirage ne dépassa pourtant jamais les 3000 exemplaires[93]. Les conditions nouvelles de la perte d'indépendance nationale imposèrent qu'à la veille de l'annexion cette voie fût renforcée. La course à l'alphabétisation conjoignant les efforts des nouvelles missions chrétiennes et des anciennes écoles confucianistes *(sòdang)* inscrivit un tournant majeur dans l'histoire de

91 - Essentiellement au départ l'Association vers l'unification (avec le Japon) *(Iljin hoe)*. On notera que phonétiquement, les deux premiers caractères signifiant "s'avancer vers l'un" *(il)* pouvaient s'entendre "s'avancer vers le Japon "*(Il)*.
92 - Sur les structures du mouvement voir SHIN Yong-ha, *op. cit.*, p. 277-312.
93 - Chiffre pour la fin 1898. Source : A. NAHM, *op. cit.*, p. 191.

l'éducation en Corée : "Vers 1905, un mouvement général d'éducation pour la nation' était en marche. Le résultat de cette explosion d'énergie patriotique fut l'ouverture en milieu urbain de cours du soir, de cursus de formation continue pour les travailleurs et de centres organisant des stages. Le mouvement apporta aussi des changements dans le curriculum de certains *sòdang*. Partout, livres et périodiques traitant des problèmes d'éducation rencontrèrent un lectorat avide[94]".

L'essor d'une édition et d'une presse de plus grande diffusion accompagna aussi ce projet. Livres, magazines, quotidiens connurent alors le premier moment d'une circulation élargie véhiculant les valeurs de la culture nationale. Le *Quotidien de la Corée (Taehan Maeil Sinbo)*, tribune patriotique à partir de 1904, découvrit les voies d'une synthèse culturelle qui satisfaisait les tenants de la culture classique et ceux de la promotion nationaliste en mêlant, pour la première fois, caractères chinois et écriture *ònmun*. Il n'est pas sûr, loin de là, que ces nouveaux journaux aient eu un tirage considérable, mais la multiplication des titres et l'invention des premières revues modernes trahissent une montée en puissance de la presse[95]. Au-delà du combat politique qu'ils menaient, l'exaltation de l'identité nationale trouva un second souffle. Les sectateurs du patriotisme des Lumières retrouvèrent les voies nativistes qu'avait inaugurées le mouvement *sirhak*. Ici, on renouvela et développa l'étude de la langue coréenne et de son écriture. Fixer la langue dans une grammaire commune et prôner sa standardisation, tâches que se fixa Chu Sigyòng (1876-1914), revenait à participer, par la science, à la reconstruction de l'unité nationale[96]. Là, Na Ch'òl rameutait en 1909 la figure mythique de Tan'gun pour en faire l'objet d'un culte : le Taejonggyo. Ailleurs, Chang Chiyòn (1864-1921) tentait de renouer avec la pensée de Tasan en travaillant au renouvellement de la géographie péninsulaire parallèlement à son activité de journaliste. Mais la figure la plus représentative de l'entreprise d'élaboration d'une science nationale revint à Sin Ch'aeho (1880-1936). A travers une vie dont le caractère romanesque confine à l'épopée, il fut de toutes les expériences et de tous les combats patriotiques et occupe une place de choix dans le panthéon

---

94 - Source : P. TSURUMI, "Colonial Education in Korea and Taiwan", p. 275-311 in R. MYERS et M. PEATTIE, *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1984, 540 p.

95 - On n'a trouvé aucune donnée sur la diffusion de ce quotidien. Elle doit se situer entre les 3000 exemplaires atteints par *l'Indépendant* en 1898 et les quelque 40 000 du premier journal des années 20, le *Tonga Ilbo*. La fourchette est loin d'être satisfaisante.

96 - Ce travail avait trouvé son origine dans les difficultés de rédaction en pure écriture coréenne du quotidien *l'Indépendant*. Sources : *Han'gŭk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 129-130.

des patriotes coréens[97]. Le travail historiographique qu'il accomplit, puisé aux exigences du positivisme européen, constitue la base fondamentale d'une réévaluation de l'antiquité coréenne. Mais son souci de scientificité fut l'envers d'un projet ayant pour visée l'identification des traits spécifiques de la nation coréenne (*kuksu)* : "[...] c'était l'essence des qualités particulières des moeurs, de la langue, des coutumes, de l'histoire, de la religion, de la politique, du climat, de la température et de toutes les autres choses d'un pays[98]".

Un rail pour la constitution d'un savoir national et d'images patriotiques par les nouvelles élites intellectuelles, un rail pour la modernisation des conditions de leur diffusion à des fins de mobilisation du pays profond : la voie du nationalisme culturaliste coréen était posée pour la période coloniale.

---

97 - Né dans une famille de lettrés pauvres, il adhéra en 1898 à la première Assemblée populaire. et au Club de l'indépendance. Journaliste au *Quotidien de Corée* en 1906 il participe l'année suivante à la création de l'Association pour un nouveau peuple. Rédigeant entre 1908 et 1910 la plupart de ses travaux d'histoire coréenne, il quitte la péninsule lors de son annexion pour participer à la défense en exil. En 1913, il adhère au Taejonggyo tout en poursuivant son travail de recherche sur l'antiquité Il participe en 1919, à Shanghai, à la formation du Gouvernement provisoire où il s'oppose à Yi Sùngman. Les années 20 voient la réalisation de sa seconde salve d'études sur l'histoire coréenne et l'affirmation de se;;s options anarchistes. Fabricant de fausse monnaie et de bombes, il est arrêté à Taiwan en 1928. Il fut condamné à 10 ans de travaux de forcés mais mourut en février 1936. Sources : SIN Yongha, "L'idée patriotique pour éclairer le peuple de Sin Ch'ae-ho", *Revue de Corée* n°4, hiver 1980, p. 27-50.
98 - SIN Yongha, *art. cit.*, p. 46.

IV - LA PERTE DE SOI - 1910-1945

"Avant d'arriver dans ce faubourg miséreux de la Porte de la Grande Ourse où germaient toutes les calamités et tous les forfaits de la terre -bagarres, adultères, meurtres, cambriole, mendicité, forçats- Pongnyò et son époux appartenaient à l'honorable classe des paysans[99]". Publié en 1925 par Kim Tongni (1900-1951), le court roman *Patate (Kamja)*, dès ses premières lignes, inscrit la période coloniale sous le double signe de la mutation de toute une société et d'une ambiance funèbre. Nuit et brouillard sur la péninsule.

D'une manière cependant, le petit demi-siècle d'emprise japonaise sur la Corée est plus simple à décrire que celui qui le précède. Le traitement donné à la période par l'historiographie coréenne contemporaine y aide beaucoup. Il brosse volontiers un tableau qui force les contrastes. Bons et méchants, ombres et lumières, héroïsme et trahison ignorent les variétés de gris, les revirements, les hésitations et surtout, trop souvent, les périodisations internes d'un épisode historique vilipendé en bloc. Le phénomène de "collaboration" avec l'occupant japonais, par exemple, y ressortit de l'action isolée de quelques individus infâmes. La nation coréenne y fait figure de pure victime. Il faut ainsi parfois que l'histoire s'écrive ailleurs pour que, levée la pression des passions coréennes, le débat ouvre des perspectives plus nuancées[100]. L'historien américain Carter Eckert a ainsi montré combien il fut impossible aux nouvelles élites économiques, malgré qu'elles en eussent, de préserver leur activité, sans compromis, plus ou moins actif, avec la puissance coloniale[101].

On ne produira pas ici un récit chronologique qui nous éloignerait de l'objectif fixé d'articuler pour chaque période culture et nation. Il semblerait nécessaire toutefois, avant d'en évoquer les thèmes pertinents, de resituer cette question dans le contexte plus général de l'empire colonial japonais et de ces différents moments. En effet, s'il est plus que compréhensible que les historiens coréens voient la colonisation comme un tout, il est plus surprenant que l'histoire occidentale des empires coloniaux le laisse sur la touche. Au mieux,

---

99 - Kim Tongin, *Kamja (Patates)*, 1925., p. 1.
100 - Cette situation n'est pas exceptionnelle à la Corée, beaucoup s'en faut. Au-delà du problème de l'accès aux archives, il est compréhensible par exemple que l'histoire de Vichy ait été renouvelée sous le regard américain.
101 - Cf. Carter J. ECKERT, *op. cit.*

l'empire colonial japonais devient alors le point de passage obligé d'un impérialisme militariste qui mène droit à la seconde guerre mondiale. Mais les spécificités et variétés d'un mode de construction, d'organisation et d'exploitation des colonies nippones mériteraient une description dépassant de beaucoup nos possibilités[102]. On fixera donc simplement et brièvement un cadre chronologique.

Entre 1895 et 1920, le Japon hésita entre vision géo-stratégique et vision impérialiste de la colonie. La première l'amena, de coups de force militaires en diplomatie secrète, à vouloir se protéger par un glacis de pays dépendants, des empiétements des nations occidentales en Asie orientale. Alors, partageant avec celles-ci des ambitions sur les richesses chinoises, il conçut au tournant du siècle d'endosser leurs formes coloniales : le glacis militaire, étroitement contrôlé par une armada policière ruina en Corée les mouvements de résistance armée à l'annexion [103].

Au-delà, 1920 et 1931 constituèrent les autres coupures marquantes. 1920 instaura un empire où, dans l'esprit wilsonien de l'après Grande guerre et suite aux révoltes coréennes et chinoises de 1919, la formule policière se vit flanquée d'une politique dite "culturelle" *(bunka seiji)*. Elle se voulut plus respectueuse des identités locales et inaugura la collaboration d'une partie des élites culturelles. Ce nouveau cours politique n'en impliquait pas moins la mise en valeur, surtout agricole, des territoires colonisés. Elle s'effectua au profit du Japon et d'une minorité d'entrepreneurs locaux, mobilisant les travailleurs, nés de la transition démographique, dans la nasse de l'ordre policier. Cette fenêtre "culturelle" fut en Corée de courte durée et les signes d'un raidissement japonais apparurent dès la seconde moitié des années 20.

Mais c'est surtout avec 1931 et l'agression japonaise en Mandchourie que l'histoire de l'empire colonial japonais prit ses couleurs les plus sombres. L'empire fut mis au service de la guerre nippone. Il se militarisa et développa un tissu industriel lourd entraîné par les entreprises d'armement. Les populations de l'empire, mobilisées contre l'Occident par les slogans du pan-asiatisme et les mirages de la sphère de co-prospérité, subirent une oeuvre sans

---

102 - Sur ce sujet, voir R. MYERS et M. PEATTIE (eds.), *op. cit.*
103 - Voir la satisfaction que Gotô Shimpei tira de son passage à Taiwan comme administrateur civil entre 1898 et 1905. Source : ôKUMA Shigenobu (ed.), *Fifty years of New Japan (Kaikoku gojûnen shi)*, Londres, Smith, Elder & Co., 1909, vol 2, p. 530-553.

précédent de pillage économique et de déculturation planifiée. Elle projette aujourd'hui ses ombres sur l'ensemble de la période.

Annexée en 1910, la Corée conserva en partie les dilemmes de la période précédente où s'opposaient tradition et modernisation, identité nationale et indépendance nationale. Mais réduite à l'état d'objet, elle n'eut souvent comme seule possibilité d'action que les ressources de la résistance[104]. Plus que les épisodes de ce combat, on retiendra les événements et mutations qui affectèrent l'identité nationale.

A - La nation en miettes

Deux phénomènes d'inégale portée exposèrent la nation coréenne au risque de perdre son existence même entre 1910 et 1945. D'une part le processus de modernisation, imposé de l'extérieur, qui provoqua cette mutation sociale, mentale, culturelle dont le récit de Kim Tongni donne un bref aperçu. La Corée n'en maîtrisa, à la différence de la période précédente, ni les rythmes ni les procédures. D'autre part, un travail de sape active, conduit par la puissance coloniale, manipula les symboles de l'identité nationale ou en tenta l'éradication.

1 - Les forces de dissolution

Le désir de modernisation et d'ouverture sur le grand large qu'avaient connu les réformateurs du XIXe siècle dut s'adapter à une vision du monde qui s'était soudain rétrécie en 1910. En effet, la colonie qu'était devenue Chôsen (son nom japonais) vécut désormais le monde à travers la visière de son rattachement au Japon. Pour ceux qui voulaient garder un oeil sur les diverses sociétés d'Occident et y trouver modèles de modernisation, la voie de l'exil fut la seule porte ouverte. Encore le peu d'empressement que mirent Européens et Américains à prendre en compte les sonnettes d'alarme indignées qu'agitaient

104 - Le traité de 1910 porte un titre d'apparence plus neutre en coréen : *Hanil happang choyak*, soit "Traité de fusion de la Corée et du Japon". L'empereur de Corée reste donc nominalement au pouvoir. On comparera avec le maintien par la France au Vietnam de la dynastie des Nguyen.

les patriotes coréens au seuil des conférences et expositions internationales, témoigne de ce que ceux-ci n'étaient pas près de secouer ce joug colonial. Et pour cause : "La Corée ne peut que gagner à se trouver sous le protectorat du Japon ; la méthode et la patience des Japonais arriveront certainement à organiser et développer cet Etat qui était jusqu'à présent dans une situation profondément chaotique[105]". Le thème du "chaos coréen", dont il fut rarement rappelé ce qu'il devait à l'action du Japon, apparut comme argument central de la propagande nippone. Le monde oublia donc de son côté la "question coréenne"[106]. Légitimée internationalement, la colonisation japonaise se traduisit dès lors par des échanges moins fréquents avec les étrangers. Ceux-ci, de leur propre chef ou encouragés par le Gouvernorat général de Corée, quittèrent peu à peu le pays. Seuls restèrent, non sans difficultés, les missionnaires chrétiens qui avaient découvert dans la péninsule le terrain d'une pastorale prometteuse. Leur activité, on y reviendra, fut assez étroitement contrôlée.

Dès lors, le processus de modernisation conçu comme réception des formes et des valeurs occidentales passa entièrement par le filtre du Japon. Par exemple, les procédures anciennes qui avaient lu et retravaillé les formes de l'art chinois à la lumière de la sensibilité coréenne ne purent plus fonctionner que dans un cadre sous influence. D'où l'ambiguÎté de l'idée d'occidentalisation dans le cas coréen. Vouloir maintenir le contact avec un univers esthétique et idéologique occidental, indissociable du projet de modernisation, impliquait d'en passer par l'archipel lui-même. En effet, là où la Corée coloniale vivait dans un état de semi-fermeture où l'écran du Japon lui celait le monde, les cultures de Meiji puis de Taishô eurent davantage de possibilités d'ouverture. A travers les sous-cultures et les mouvements qui les animaient, les jeunes Coréens purent y découvrir ce qu'elles véhiculaient, même de plus subversif. A commencer par la lecture des textes marxistes. Pour les artistes, il fallut de même faire le voyage de Tokyo. Ko Hùidong (1886-1965) fut ainsi le premier peintre coréen "dans le style occidental" à devoir quitter la Corée : "J'avais 24 ans. J'avais tout juste entendu parler de la peinture occidentale [...] C'est dans cette ignorance totale que je suis allé à Tokyo". Il ajoute : "Il y avait au plus cent

105 - J. DAUTREMER, *L'Empire japonais et sa vie économique*, Paris,Guilmoto, n. d. (vers 1910 ?), p. 302.
106 - Les voix discordantes sont rares et ne peuvent remettre en question le fait colonial lui-même. Cf. F. CHALLAYE, *Le Japon*, Paris, Larousse, 1915, p. 291 : "Les meilleurs amis du Japon doivent condamner la politique de violence qu'il a pratiquée en Corée. Les Coréens ont sur la Corée autant de droits que sur le Japon les Japonais. Les Japonais devraient s'attacher à respecter l'originalité de leur colonie".

étudiants coréens à Tokyo. Ils étaient tous venus là pour respirer un nouvel air frais, pour acquérir de nouvelles connaissances[107]". De même, ce que le Japon transmettait de cette culture nouvelle en Corée subissait le filtre de la censure selon que telle forme ou telle idée pouvait y devenir perturbatrice de l'ordre établi. L'architecture offre ici l'exemple du Mouvement Sécession qui connut de beaux jours à Tokyo, mais ne passa pas le détroit de Corée. Parce qu'il était porteur des premières contestations régionalistes et poétiques d'un mouvement moderne qui se voulait universel et rationnel, il pouvait alimenter dangereusement le nationalisme coréen[108]. A évaluer les effets de cette fermeture contrainte de la Corée, O Kwangsu, historien de l'art, est sévère. Il y décèle tout le pouvoir de dissolution nationale qu'avait en germes cette politique : "[...] La civilisation occidentale n'a pas été introduite directement, mais à travers le Japon. [...] Les circuits directs étaient complètement bloqués. [...] Le retard de cette introduction de la culture occidentale et les déformations qu'elle a subies ont essentiellement été causés par cette déviation du cours de la modernisation du pays. [...] L'art occidental a donc été présenté en Corée après avoir été filtré par la sensibilité des Japonais[109]". Vaut d'abord l'argument du retard de la modernisation : en fermant le monde à la Corée, le Japon a coupé court au processus de fermentation intellectuelle qui mettait la Corée en route pour le moderne par frottement avec le grand large. Ensuite, en jouant de la faim coréenne pour cette modernité occidentale il soumit, en fait, la sensibilité coréenne non à l'Occident, mais au Japon.

Pourtant la dissolution progressive de l'identité nationale a connu en Corée des moyens autrement efficaces que cette relative fermeture du pays qui anémia les désirs et orienta les sensibilités. Car c'est toute une société qui fut bouleversée par la mise en oeuvre de l'exploitation de la péninsule dont Joseph Dautremer affirmait le poids de civilisation qui l'accompagnait : "Il est d'ailleurs certain que les pays qui se sont trouvés, par la force des armes, annexés à l'Empire du Soleil Levant, vont prendre leur part de civilisation et participer à son progrès industriel et commercial[110]". S'ouvre ici l'épais

---

107 - Citations de 1954, provenant de deux textes différents de Ko Hùidong et tirés de O Kwangsu, "L'assimilation et l'interprétation des beaux-arts occidentaux", *Revue de Corée*, été 1988, p. 48 et 50. Sur ce peintre voir *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 246-247.
108 - Source : *Han'guk kònch'ukka (Architectes coréens)*, "Han'guk hyòndae kònch'ug-ùi hoesang" (Retour sur l'architecture moderne en Corée) [Débat], Séoul, Konggan-sa, n. d., p. 9-10.
109 - O Kwangsu, *art. cit.*, p. 46.
110 - J. DAUTREMER, *op. cit.*, p. 302.

chapitre de l'immense changement économique, social, mental que provoqua en Corée la colonisation. Chôsen en garda la marque profonde et durable. Mais sauf à réécrire l'histoire, il est difficile d'imaginer les voies qu'auraient choisies les Coréens s'ils avaient accompli eux-mêmes cette tâche. Leur admiration pour le Japon de Meiji aurait-elle produit les mêmes formes de modernisation ? Il ne paraît pas nécessaire cependant de revenir en détail sur le récit, de mieux en mieux connu, de cet épisode[111].

Au changement économique qui bouleversa la structure professionnelle du pays s'ajouta le poids des mutations démographiques. Celles-ci se traduisirent au moins autant par le gonflement brutal de la population -qui atteignit 25 millions d'habitants pendant le Seconde guerre mondiale- que par une énorme mobilité spatiale qui jeta des Coréens, talonnés par le chômage et par la faim, sur toutes les routes de la Corée et de l'Asie japonaise. Elle contrastait fortement avec l'immobilité obligatoire qu'avait voulu le royaume du Chosòn. Au pillage économique incontestable des ressources coréennes par le Japon, on opposera la métamorphose du mode de production et des mentalités, plus significative dans la longue durée. L'image du Coréen joueur et paresseux, laissée par les chroniqueurs européens qui découvrirent la Corée du XIXe siècle, explosa sous l'évidence de l'effort. Le travail rapportait, les compétences et les savoirs s'accumulaient : les esprits prirent le pli industriel. Enfin, l'implacable pouvoir japonais transmit à la Corée le penchant qu'il avait pour l'Etat bureaucratique, obsédé de comptabilité tatillonne, de planification et abusant d'un appareil policier pléthorique. L'armée et les militaires y gagnèrent pour longtemps leurs galons de force sociale, moderne et stable.

D'une manière, cette mutation demeura à la Corée comme un capital culturel et mental, chèrement payé, mais inaliénable. Or, en même temps que par le développement économique, elle maintenait la Corée dans le cours de l'histoire économique mondiale et lui laissait ces ressources -culturelles- pour l'avenir, la colonisation japonaise coupa la Corée d'un authentique processus de modernisation. La Corée n'eut pas le choix de sa nouvelle image, imposée de l'extérieur. Elle n'en maîtrisa ni la formation, ni surtout le rythme de transformation. Faute que la Corée fût le sujet de sa propre histoire, les effets d'anomie liés à ce changement forcé et rapide ne furent pas compensés par l'idéal symbolique de puissance nationale où il se justifie d'ordinaire. Le

111 - On en trouvera l'exposé synthétique et complet dans A.NAHM, *op. cit.*, p. 223-260.

sentiment de rancoeur *(han)* trouva là à se poser durablement dans la psyché nationale pour décrire l'état d'esprit de tout un peuple. Il exprima l'intolérable d'un destin contrarié et se nourrit de la contradiction qui apparaissait entre un pays qui se construisait et une nation qui se défaisait.

Mais le mécanisme de dissolution nationale le plus puissant fut celui qui, par le système d'éducation, enfonçait un coin entre les générations en promettant aux enfants coréens de devenir, dès leur plus jeune âge, de loyaux sujets du trône du chrysanthème. Le pouvoir japonais saisit rapidement tout le parti d'assimilation qu'il pouvait tirer de la faim coréenne de savoir et de modernisation. Aussi, loin de revenir sur le mouvement qui, à la fin du XIXe siècle, avait vu le bourgeonnement des institutions scolaires, il en accentua la vigueur. On découvre là un des traits originaux de la colonisation japonaise qui oeuvra à un développement de l'appareil scolaire, depuis le primaire jusqu'à l'université, sans commune mesure avec les autres empires coloniaux. Au moment où la France coloniale s'aveuglait d'assimilation en faisant passer l'agrégation à une poignée de Vietnamiens ou de Sénégalais, le Japon scolarisait un grand nombre de jeunes enfants et formait des milliers de techniciens et de cadres intermédiaires. Prolongement de l'accent qu'il mettait sur l'exploitation du capital humain, il encouragea dès lors les formations pratiques et découragea, à l'inverse, les cursus d'humanités, trop susceptibles de produire une classe intellectuelle désobéissante[112].

Dès avant l'annexion, il s'attacha à faire passer sous son contrôle tant l'enseignement public, réformé la décennie précédente, que les écoles privées, confucianistes ou chrétiennes : "On demanda aux écoles privées qu'elles sollicitent l'approbation du résident général pour poursuivre leurs opérations. Mais à la fin de 1909, seules 820 demandes d'autorisation d'enseigner sur 1995 avaient connu une issue positive[113]". Sans jamais totalement interdire ces écoles privées, le gouvernorat général imagina avec le rescrit sur l'éducation de 1922 de leur imposer des programmes et des manuels qui faisaient la part belle à l'enseignement du japonais. A la base du système scolaire, il étouffa peu à peu *sòdang* confucianistes et écoles chrétiennes dans le manteau d'écoles publiques

112 - Sur cette question voir P. TSURUMI, *art. cit.*, p. 275 *sq.*
113 - Cf. P. TSURUMI, *art. cit.*, p 296.

qu'il ouvrit partout. Au sommet, il limita l'influence des lycées et "colleges"[114] chrétiens qui avaient vu le jour à partir des années 1880. Moins en y envoyant beaucoup des enfants japonais de la colonie qu'en ne réservant aucun débouché acceptable aux Coréens qui en sortaient diplômés. La japonisation du système s'accentua dans la seconde moitié des années 20. Désireux de couper l'herbe sous le pied des patriotes coréens qui avaient ouvert une souscription nationale pour créer une Université coréenne, le gouvernorat général suscita en 1926 la création de l'Université impériale de Keijô, qui deviendrait, à la libération, l'Université nationale de Séoul[115]. Elle resta très peu accessible aux Coréens eux-mêmes. Enfin, la réforme de 1929 fit basculer l'époque sur le versant de l'autoritarisme militariste et de la japonisation forcée. Né en 1931, l'architecte Kim Sugùn se souvient de ce qu'il en coûtait d'oser s'exprimer autrement qu'en japonais : "Sur le chemin qui menait au terrain de sport où l'on allait souvent vider le seau de la classe, [le mari japonais de mon institutrice] avait pris l'habitude de nous accompagner armé d'une badine. Venait-on à laisser échapper un mot de coréen qu'il nous infligeait, les fesses à l'air au milieu de salle des professeurs, une correction qui durait trois heures [...][116]". Le dressage linguistique fut l'outil au long cours d'une politique qui visa par ailleurs à extirper des esprits l'empreinte des ancêtres.

2 - Les actes de démolition

Avant d'en arriver au patient travail de déconstruction symbolique puis d'éradication par les Japonais de l'identité nationale coréenne, un point particulier, important, mais difficilement situable, reste à éclaircir. On a dit le caractère pointilleux d'une colonisation japonaise qui se voulait scientifique. S'y rattache la pratique des grandes enquêtes qu'elle lança pour mieux connaître le terrain où elle mettait les pieds. Largement fondée sur le désir de contrôler la

---

114 - Pour *hagwòn*. "College" doit être entendu ici au sens américain de premier niveau de l'enseignement supérieur, mais en dessous de l'Université (*Taehak*).. On trouvera une liste des établissements confessionnels dans Ki-baik LEE, *op. cit.*, p. 333-334.

115 - Le mouvement fut lancé en 1922 par Yi Sangjae avec l'appui du *Tonga Ilbo*. Sur les problèmes, largement internes, qu'il rencontra voir *Korea, Old and New*, Séoul, Hollym, 1990, p291. Le chapitre "Nationalism and Social Revolution ,1919-1932" a été écrit par M. ROBINSON.

116 - Kim Sugùn, "Kasùm mewòttòn yòja tamimsònsaeng" (L'institutrice que j'avais au fond du coeur). Texte de 1968 in *Chohùn kir-ùn chobùlsurok chok'o nappùn kir-ùn nòlbùlsurok chot'a (Gentils chemins et vilaines rocades)*, Séoul, 1989, p. 18. Ouvrage cité ci-après sous l'abbréviation *CKNK* avec une date de rédaction et la pagination.

population et d'asseoir l'impôt sur une base foncière enfin rigoureuse, cette politique produisit un corpus de savoirs sur la Corée remarquablement précis. Certains savants japonais ethnologues, archéologues, historiens ou linguistes laissèrent un travail important dont on ne peut pas a priori penser qu'il avait pour visée première la destruction du peuple coréen. Il constitue même parfois une première base établie selon des critères scientifiques. En témoigne par exemple le travail de l'ethnologue Akiba Takashi -qui ne parlait pas coréen!- sur le chamanisme des années 30. Alexandre Guillemoz, spécialiste contemporain de cette question en dit : "L'impression qui se dégage [...] est qu'Akiba Takashi était un chercheur de grande envergure, [...], qu'il s'est posé des questions que se pose encore aujourd'hui l'ethnologue confronté au terrain coréen et qu'il sut ouvrir sa réflexion aux problèmes des transformations des sociétés[117]".

On peut donc affirmer que, même au coeur de la période noire, un petit nombre de savants japonais mirent les passions de leur science avant les passions nationalistes et qu'ils ne furent pas tous des valets du gouvernorat général de Corée. Sur d'autres terrains et surtout sur celui de l'archéologie et de l'histoire ancienne, le soupçon pèse pourtant d'un travail systématique de détournement des textes voire de sabotage des fouilles : il fallait ruiner Chosòn à la racine[118]. Savoir qui entérina ou ignora l'impératif de falsification mériterait une étude approfondie. Il est clair en tout cas, que le récit historique, placé au coeur de la construction nationale depuis le mythe de Tan'gun, fut de même placé au coeur du système japonais de déculturation de la Corée. Trafic sur les faits ici, interprétations dépréciatives là, toute la gamme des manipulations historiques était ouverte. L'idée de "dégénérescence morale de la Corée" développée par l'historien japonais Aoyagi Tsunatarô participe clairement de la seconde pratique[119]. Elle reçut sa consécration par l'imprimatur donné à une histoire officielle de la Corée *(Chosòn sa)* écrite du point de vue japonais. Son influence se fait toujours sentir quarante années plus tard.

---

117 - Voir A. GUILLEMOZ, "Manuscrits et articles oubliés d'Akiba Takashi", *Cahiers d'Extrême-Asie* n°6, 1991-1992, p. 149.
118 - On en trouvera l'évocation critique dans Li Ogg, *Recherches sur l'antiquité coréenne, Ethnie et Société de Koguryò*, Paris, Collège de France, 1980, p. 4.
119 - Sur Aoyagi, voir in R. MYERS et M. PEATTIE (eds.), *op. cit.*, l'article écrit par M. PEATTIE : "Attitudes toward Colonialism", p. 109-110. Ce texte présente un éventail nuancé des opinions intellectuelles japonaises par rapport à la colonisation.

Malgré ce qui reste encore obscur de la colonisation japonaise et sauf enquête approfondie à venir sur ce sujet, on se risquera à dire qu'il n'y eut pas, semble-t-il, de "commissariat à la propagande" chargé d'assurer systématiquement la cohérence du travail de démolition. La volonté d'aller dans cette voie n'en apparaît pas moins incontestable. Pour ceux qui ne pouvaient être exposés au patient travail de sape mené par le système scolaire ou qui n'étaient pas accessibles aux querelles académiques, la solution de la maîtrise des symboles était plus efficace. Le poids d'identité intime que représente pour une culture son rapport au temps ou à l'espace pouvait ici jouer à plein. Avec eux, les Japonais apportèrent un nouveau calendrier. Une nouvelle manière de dire le comput des années, de nommer les jours, de nouvelles fêtes rythmant le temps colonial, instillèrent dans les têtes une démonstration de force, moins ostentatoire, mais plus subtile, que la simple exhibition de la puissance militaire et policière. De même, l'espace fut sollicité. Une légende, dont on n'a pas retrouvé les sources originelles et qui court toujours en Corée, rappelle qu'au temps déjà des campagnes militaires d'Hideyoshi, les soldats japonais avaient veillé à planter dans les montagnes coréennes de grosses barres de fer. Ils visaient ainsi à briser ces lignes d'énergie terrestre dont on pensait à l'époque qu'elles donnaient au pays et à la dynastie sa puissance[120]. On n'insistera pas ici sur Séoul, qui, en tant que capitale plusieurs fois centenaire de la Corée, fut un champ idéal de déconstruction et de reconstruction symbolique. On y reviendra. Mais partout, avec ses institutions nouvelles et leur architecture classique nipponisée, le pouvoir colonial fragmenta et marqua de son sceau l'espace coréen. Par ailleurs, le déplacement -citation hors contexte- qu'il imposa à certains édifices typiques de la dynastie déchue eut pour résultat de leur faire perdre leur sens. Ainsi en va-t-il de ces grands bélvédères *(nu)* que les fonctionnaires-lettrés avaient autrefois ouverts, dans les administrations et les écoles, sur les grands sites pittoresques de la péninsule : "Soit ils furent délaissés au profit des nouvelles installations scolaires, soit, déplacés, ils commencèrent de perdre toute leur spécificité spatiale originelle[121]". La part du changement spatial porté par les mutations

120 - On rappellera avec A. BERQUE qu'au Japon, et plus particulièrement dans l'espace, "le symbole est efficace". Voir son *Vivre l'espace au Japon*, Paris, 1982, p. 61-89, p. 81.
121 - Cf. An Kyebok, "Han'guk Nu-Chòng yangsingnon : Han'guk chònt'ong chòngwòn non-eso pon Nu-Chòng yangsig-ùi maengnak" (Belvédères et kiosques : la cohérence formelle cachée dans la tradition coréenne des jardins), *Hwan'gyòng & Chogyòng (Environnement et paysagement)* n°29, Séoul, 1989, p. 78-82.

socio-économiques, évoquées plus haut, se détache difficilement de ce qui fut parfois, le clair projet de défigurer et de ridiculiser.

Dernière possibilité ouverte au travail de démolition progressive : couper la population de l'effort têtu que poursuivaient les intellectuels coréens en tentant de maintenir en vie la flamme de l'esprit national. La censure vint ici compléter efficacement le dispositif policier. Tout en autorisant l'existence de publications corénnes portant haut la bannière de la langue nationale, le pouvoir colonial choisit les voies tortueuses et subtiles de lois sur la presse (1907 et 1909) qui lui offraient plusieurs outils de contrôle. Les organes de presse ouvertement hostiles au Japon furent tout d'abord supprimés au nom d'une disposition légale invoquant le maintien de l'ordre public. Les autres durent se soumettre à la fois au système de l'autorisation préalable et à celui de la censure préalable, pratique qui fut étendue aux magazines et aux livres. En dépit des surcoûts liés à ce dispositif, éditeurs et entreprises de presse eurent le choix entre la recomposition des publications et le caviardage le plus apparent. Mais l'arme financière fut peut-être la plus efficace. Elle instituait un distinguo entre presse à capitaux coréens et presse à capitaux japonais. Seuls les seconds avaient la possibilté de stabiliser leur capital autour des lecteurs abonnés. Face à l'encore petit nombre de lecteurs et à la menace, lourde de conséquences financières, de saisie définitive du matériel d'édition, on comprend que la période ait vu ses principaux titres n'atteindre qu'une diffusion de quelques dizaines de milliers d'exemplaires et que la durée de vie des titres fût souvent météoritique. La censure contraria savamment la fidélisation des lecteurs à un titre... et à une cause[122].

Peu à peu, avec la montée du militarisme au Japon, la situation changea en Corée. Ainsi, la porte semi-ouverte qui avait rendu possible d'aller goûter l'air plus libre de Tokyo se ferma. Autorisations policières et passeports intérieurs devinrent nécessaires. L'arrivée à Séoul, en 1931, du général Ugaki Kazushige (1868-1956) signifia clairement la fin d'une période de très relatif libéralisme[123]. La Corée ne pouvait plus être un pays à part. Elle devait au contraire servir de trait d'union entre l'archipel et les territoires conquis en

122 - Sur ce sujet voir in R. MYERS et M. PEATTIE (eds), *op. cit.*, la contribution de M. ROBINSON où l'on a pris nos sources, "Colonial Publication Policy and the Korean Nationalist Movement", p. 312-343.
123 - Il avait fait un premier séjour en Corée en 1927. Il fut gouverneur-général de 1931 à 1936.

Mandchourie. On plaida, dans l'unité de la mystique impériale, la solidarité de la Corée avec le Japon. Ces discours unitaires qui ne trouvèrent jamais, bien au contraire, à doter les Coréens des droits -supposément- reconnus aux citoyens japonais, imposèrent une chape de devoirs : se fondre dans le moule de la japonité. Répondant à l'outrage du chignon qu'on avait fait aux nobles près de cinquante auparavant, le nouveau gouverneur général s'en prit à son tour au costume coréen et à sa blancheur immaculée. La propagande contre son aspect peu "pratique" et peu "économique" ne suffisant pas : "[...] Le gouvernement en arriva à des mesures répressives. La police et [les] fonctionnaires parcouraient les lieux où la population affluait pour l'asperger d'encre ou de peinture [...] et la contraindre à teinter ses habits anéantis[124]". La couleur blanche, entrant en résonance avec l'esthétique de la simplicité coréenne, devint un symbole de résistance. Plus grave, l'enseignement du coréen fut totalement interdit à partir de 1938. A l'enrégimentement forcé de la jeunesse dans les armées de Shôwa répondit, dans les classes, une instruction civique tournée vers l'empereur et mettant à l'honneur les exercices physiques et les vertus martiales. Enfin, la politique de déculturation, qui imposa le shintoïsme pour culte obligatoire connut son apogée avec Minami Jirô (1874-1955) pour gouverneur général (1936-1942). Elle culmina dans un projet inouï pour des Coréens élevés dans la révérence du lignage et la fierté de très vieux patronymes. L'ordonnance n°20 d'avril 1940 exigea en effet des habitants de Chôsen qu'ils sacrifiassent leur nom de famille et leur nom personnel en adoptant des noms japonais privés de toute aura d'ancienneté. La volonté d'extirpation, coupant la population des mânes ancestraux, prétendit ainsi aller jusqu'au fond des âmes[125].

B - La nation ressaisie

Pour rude que furent les coups portés par le Japon à l'identité nationale, celle-ci ne se laissa pas totalement subjuguer. Au contraire, elle trouva le ressort pour maintenir son existence têtue et en transmuer le trésor en force de

124 - Cf. A. NAHM, *op. cit.* p. 254. Sur les autres aspects de la japonification, voir *Idem*, p. 230-233 et 254-258.

125 - On aurait aimé conclure ce développement sur la manière dont l'idéologie -japonaise- du pan-asiatisme affecta en Corée le cadre Orient-Occident qu'on avait vu naître lors de la période présente. On n'a hélas trouvé aucune référence susceptible d'ouvrir ce paragraphe.

libération. La courte période ouverte par le mouvement du 1er mars 1919 et qui s'étend jusqu'au milieu des années 20 avait permis à l'identité coréenne de reprendre son souffle et à l'idéologie nationaliste de creuser les formules culturalistes apparues au tournant du siècle. Toutefois, à l'aune des puissantes forces auxquelles il s'opposait et malgré les divisions, très lourdes de conséquences néfastes, qui finirent par le ruiner, le mouvement culturel *(munhwa undong)* de cette période, semble avoir eu peu de portée historique immédiate. Avec le recul, on lui reproche d'une part d'avoir été incapable d'enrayer efficacement une déculturation dont il devint *de facto* complice. D'autre part, incapable de critiquer sa propre pratique et de souscrire à l'impérieuse exigence d'unité nationale, il lança la nation, à tombeau ouvert, sur la voie de la division et de la séparation[126]. L'événement qui ouvre cet épisode, la révolte coréenne de mars 1919, paraît moins susceptible d'un tel désaccord. Au contraire, il joue dans la reconstruction nationale du pays le rôle du geste fondateur.

1 - Le 1er mars 1919 - lieu de mémoire et lieu d'identité

Au seuil de l'oeuvre de longue haleine qui préside à l'entreprise historiographique française des *Lieux de mémoire*, Pierre Nora, son maître d'oeuvre, tente d'établir la notion.[127] Il essaie ainsi de distinguer les deux notions "voisine(s) et pourtant différente(s)" de lieu d'identité et de lieu de mémoire. A la première reviendrait les symboles incontestables, éclatants, publics, autour desquels se reconnaît la nation. Le *T'aeggùkki*, drapeau coréen dont on a évoqué la création serait de ceux-là. Inscrit dans l'évidence de ce qui "se présente historiquement comme un donné, aussi difficile à saisir que l'air que nous respirons et qui pourtant nous fait vivre[128]", le lieu d'identité n'en est pas moins accessible au travail de l'histoire qui en repère les naissances et les transformations. Il devient alors, entre histoire et mémoire, ce lieu "où la mémoire travaille[129]". Mais vouloir identifier ces lieux où la mémoire travaille

126 - La critique de cette épisode se trouve dans M. ROBINSON, *Cultural Nationalism in Colonial Korea, 1920-1925*, Seattle, University of Washington Press, 1988, 217 p. Les développements qui suivent y trouvent leur source essentielle. On en trouvera un compte-rendu critique par A. NAHM dans le *Korea Journal*, septembre 1989, p. 55-56.
127 - P. NORA (dir.), *Les lieux de mémoire I. La République*, Paris,Gallimard, 1984, p. VII-XIII et XVII-XLII.
128 - *Idem*, p. X.
129 - *Ibid.*

conduit nécessairement à s'intéresser à des espaces et à des thèmes qui n'ont pas forcément l'ampleur d'évidence, le caractère public et "bien connu" des lieux d'identité. D'où une entreprise -qui a ses cohérences conceptuelles- qui institue un travail encyclopédique de topologie mémoriale d'une nation, où "la couverture blanche de la N.R.F." le dispute au "14 juillet"[130].

On aimerait, revenu au cadre coréen, pouvoir poser pareille distinction sémantique et hiérarchiser les lieux de la mémoire nationale coréenne selon qu'ils sont diffus dans l'ensemble de la société ou limités à de petits groupes, voire à des individus. Ils les construisent dans l'ignorance de l'alchimie mystérieuse qui, parfois, va les transmuter en symboles nationaux. D'une manière, avoir dans ce bref récif introductif mis autant l'accent sur l'idéologie nationale coréenne que sur les structures culturelles qui la rendaient possible et en assuraient la diffusion revenait à camper les grandes lignes d'un paysage. Le travail collectif qui donne à l'identification des lieux de mémoires français son pouvoir de résolution n'est pas accessible dans le cas coréen et dépasserait, de très loin, la tâche qu'on s'est ici fixée.

La date du 1er mars 1919 nous semble toutefois un des lieux essentiels, presque premier, de l'identité et de la mémoire nationale coréenne contemporaine[131]. L'habitude qu'on a prise en Corée de désigner certains événements selon un format spécifique de datation semble y trouver sa première occurrence. En effet, cet événement fondateur apparaît sous le nom de *samil undong*, qui signifie mot à mot "mouvement du trois-un" (c'est-à-dire du premier mars). Le format canonique de la date sera reproduit pour d'autres moments décisifs de l'histoire contemporaine et, par exemple, va désigner très couramment *toute* la guerre de Corée par les chiffres, fermés au profane étranger, de "six-vingt-cinq" (pour le 25 juin 1950, date de son déclenchement). Il entre en concurrence avec une manière, non moins fréquente, d'écrire les événements historiques sous le nom d'"incidents de..." *(...sagòn)*. Certes les grandes dates de l'histoire sont une des manières les plus universelles de poser l'identité nationale. On reconnaîtra pourtant au format coréen la capacité particulière que lui donne son extrême brièveté. Si l'on peut partout et à loisir, marquer l'espace d'une date symbolique et mémorielle en baptisant par exemple une rue, le mot "samil" a cette concision qui lui permet de flotter

130 - La classification proposée des thèmes paraît, elle, moins clairement fondée.
131 - Dans un contexte historique similaire et avec une synchronie remarquable, il serait intéressant de comparer avec le mouvement chinois du 4 mai 1919.

comme un radical libre dans l'atmosphère coréenne. Outre l'indispensable avenue du 1er mars *(Samillo)*, il est aujourd'hui présent dans un grand nombre d'appellations, de noms de lieux ou de marques. Célébré -c'est un signe- tant en Corée du sud qu'au nord, il prend une place toute particulière dans le calendrier des jours fériés et capitalise à lui seul toute la puissance symbolique d'un 14 juillet et d'un appel du 18 juin. Rupture et reconstruction, il signe un moment de communion nationale.

Il ne paraît pas nécessaire de reproduire un récit de cet épisode épique de l'histoire nationale coréenne[132]. Rappelons un contexte : après plus de dix années de répression japonaise, l'espoir fut rendu aux patriotes coréens par l'ouverture, en France, des négociations mettant fin à la Première guerre mondiale. La participation américaine sous la bannière idéaliste des "14 points du président Wilson" se fondait sur la louable intention d'en finir avec un mouvement des nationalités qui s'était terminé dans le sang. Quelle meilleure occasion que l'ouverture de la conférence de paix le 18 janvier 1919 pour aller rappeler aux puissants le droit de la nation coréenne à disposer d'elle-même ? En Corée même, en Mandchourie, en Russie, aux Etats-Unis et même au Japon, on commença fébrilement à envisager de tirer parti de cette aubaine et de tenter l'union des différents mouvements patriotiques. Le 21 janvier mourait l'ex-empereur Kojong. La date des funérailles fut fixée au 3 mars. Dans l'intervalle, les mouvements patriotes trouvèrent la voie de l'action commune, préparèrent une déclaration d'indépendance et fixèrent au 1er mars le moment d'un soulèvement qui prit le pouvoir colonial totalement au dépourvu.

Rédigée par la plume lyrique de l'écrivain et historien Ch'oe Namsòn (1890-1957) -qui n'en fut pourtant pas signataire- la déclaration d'indépendance achevée le 15 février mériterait d'être reproduite *in extenso* et longuement commentée[133]. En fait, elle se pose comme synthèse idéale de tous les thèmes de l'identité et de l'indépendance nationale qu'on a isolés jusqu'ici. Datée de l'an 4252 (de Tan'gun), elle ne cesse de rappeler son double attachement à préserver l'originalité d'un peuple et à l'ancrer dans le monde moderne. D'un côté ressurgissent les thème des "cinq mille ans d'histoire", de l'"harmonie" ancienne, de la "noblesse et de la dignité nationale" ; de l'autre, l'entreprise de

132 - En coréen, on aura, outre le récit des événements, un aperçu complet des thèmes, acteurs et lieux du mouvement dans *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 158-168. En anglais, voir Shin Yong-ha, *op. cit.*, p. 313-385.
133 - On en trouvera la traduction en anglais dans A. NAHM, *op. cit.*, Appendice E, p. 538-540.

"domination, tyrannie et oppression" du Japon : "ses professeurs dans les écoles, ses hommes politiques dans leurs actes ont vu en nous, peuple de haute civilisation, des sauvages [...] et ont montré leur mépris pour les traditions sans âges de notre société". Pourtant, l'ouverture sur "les nations du monde" et "la poursuite légitime de la vie et de la prospérité" restent de mise pour délivrer la Corée d'"un passé de douleur" et d"un présent de souffrance". Pour cela, on doit reconnaître aux Coréens l'"urgence [où ils sont] de se penser eux-mêmes et de se moderniser d'eux-mêmes" dans le respect de leur "énergie créatrice propre". De même, on y rappelle le rôle central que peut jouer le pays dans la stabilisation et la création d'un Orient de "relations amicales" où l'on pardonne au Japon en l'exhortant à abandonner ses "penchants malheureux" tout en "courant au secours de la Chine"[134].

Mais le mouvement du 1er mars fut révélateur à un autre niveau que celui de son élaboration idéologique. D'une part en ce qu'il réussit, pour la première fois, à fédérer peu ou prou tous les groupuscules et toutes les classes d'âges qui, en Corée et à l'étranger, avaient l'indépendance nationale pour ambition. La savante composition et l'ordre même des trente-trois signataires de la Déclaration rendent compte de l'effort de compromis qui fut atteint à cette occasion. Mais c'est surtout l'accueil qui lui fut réservée et qui mit l'ensemble du pays sur le chemin de la révolte anti-japonaise qui témoigna d'un tournant majeur. Désormais, le combat national n'était plus le fait des seules élites intellectuelles et urbaines, coupées d'une population amorphe et plus préoccupée par d'immédiats problèmes de survie. Le soin apporté à la diffusion de cette déclaration, rédigée dans un style clair et mobilisateur, la pleine utilisations des moyens modernes d'impression et de distribution inaugurèrent la diffusion réellement nationale d'un combat. On en trouvera pour preuve ultime la participation des femmes, certes éduquées dans les "colleges" chrétiens, aux marches de protestation pacifiques qui bourgeonnèrent dans la péninsule. Symbole de leur entrée subreptice sur la scène politique coréenne, le mouvement du 1er mars 1919 montra que la nation s'était ressaisie.

Certes, les cris d'indépendance que poussèrent, par centaines de milliers, Coréennes et Coréens pendant tout le printemps 1919, rencontrèrent, en dépit de leur caractère pacifique et de leur refus affiché de la vengeance, les

---

134 - Toutes ces citations sont extraites *passim* de la traduction d'A.NAHM, citée *supra*.

fusils et les geôles de la police japonaise[135]. Débordé par l'ampleur de la protestation, le Japon conçut d'abandonner sa politique de terreur et lança la "politique culturelle".

2 - La "politique culturelle"

Par "politique culturelle" *(bunka seiji)*, Saitô Makoto (1858-1936), le gouverneur général dépêché en Corée entre 1919 et 1927, entendait bien confirmer la présence japonaise en Corée. De fait, l'expression "politique culturelle" n'a pas ici le sens qu'on lui connaît aujourd'hui d'action de l'Etat en faveur des arts et de la culture. Elle signifie qu'un temps, le Japon accepta, pour rallier les suffrages du peuple colonisé, de laisser plus libre champ à ses particularismes et à ses acteurs. D'où l'ambiguïté d'une expression comme celle employée par Michael Robinson pour décrire la période sous le terme de "nationalisme culturaliste". Car elle trouva aussi bien son expression dans le mouvement économique qui tenta de fonder une industrie "indigène" entièrement financée par des capitaux coréens. La Société pour l'encouragement des produits coréens *(Chosòn mulsan changnyò hoe)*, créée en 1923 participe pleinement du phénomène nationaliste coréen, mais on voit mal ce qu'elle a de "culturel" et cet adjectif nous paraît propre à induire en erreur. "Politique d'indigénisation", n'était la lourdeur, rendrait plus exactement *"bunka seiji"*.

A dire vrai, cet épisode colonial est embarrassant[136]. C'est vrai, le pouvoir colonial sollicita les intellectuels coréens pour répondre au versant clairement culturel de son idée d'"indigénisation". Mais la porte qu'il entrouvrit aux défenseurs de la langue coréenne ou des savoirs nationaux fut assez largement un outil politique qui lui permit d'une part de poursuivre par ailleurs sa politique d'assimilation, d'autre part, de faire éclater le front d'union nationale qui s'était constitué lors du mouvement du premier mars. A ces

---

135 - Shin Yong-ha, *op. cit.*, p. 360 annonce environ deux millions de manifestants, 7500 tués, 16 000 blessés et 50 000 arrestations. Il tire ces chiffres, non discutés, d'un historien, acteur et témoin du mouvement : Pak ùnsik (1859-1926). A. NAHM, *op. cit.*, p. 263, semble contester cette unique source et plaide pour cinq cent mille. Li Ogg, *op. cit.* [1989], p. 366, précise que ce chiffre est une source japonaise et annonce un million quatre-cents mille. Il n' y a pas de discordance majeure sur les chiffres de tués et d'arrestations. Les Japonais n'eurent que très peu de pertes (une dizaine de morts).

136 - Au delà de la difficulté de son interprétation, il l'est encore davantage de devoir se fonder presque entièrement sur le travail très fouillé de M. ROBINSON, *op. cit.*, [1988],dont le titre fauteur de trouble et qui n'est jamais réellement défendu ne remet pas en question l'apport.

intellectuels, faire-valoir du régime, il rendit les délices anciennes de l'intellectualisme coupé des populations. Maniant avec art les lois sur la censure, il les conduisit peu à peu du compromis à la compromission, en leur donnant l'illusion qu'ils existaient et qu'ils poursuivaient l'entreprise nationale. Le parcours d'un Ch'oe Namsòn, auteur, on l'a vu, du texte de la Déclaration d'indépendance et finissant en 1945 sur le banc des accusés de la Commission d'enquête sur les activités anti-nationales est ici édifiant. On aimerait toutefois reconnaître à ses savants le même bénéfice du doute qu'aux quelques scientifiques japonais ayant fait oeuvre de coréanistes. Les passions proprement scientifiques ont pu obscurcir le contexte qui les faisaient naître et les bénéfices qu'en tira le pouvoir colonial[137]. Faut-il juger le travail accompli à l'aune du long terme, de l'accumulation de travail et d'oeuvres qu'ils laissèrent ou à l'aune du court terme des aveuglements sur les conséquences de leur action ? Les hauts et les bas de réputation d'un écrivain comme Yi Kwangsu (1892-?), qui fait figure de Céline coréen dans le panthéon littéraire national, montrent, si besoin était, que les passions ne transigent pas.

Pourtant, à cet embarras sur le "nationalisme culturaliste", s'ajoute celui de ne pas être totalement persuadé de la nouveauté qu'il apporta à la construction de l'identité nationale. D'une certaine manière, il confirma plus qu'il ne révolutionna le pli pris à la fin du XIXe siècle. Les sociétés savantes poursuivirent l'entreprise précédente de connaissance de l'histoire coréenne (Ch'oe Namsòn, Yi Nùnghwa (1868-1945)). De même, des études aboutirent à l'invention et à la diffusion du mot "*han'gùl*" pour désigner l'alphabet coréen, grâce à la Société de linguistique coréenne (*Chosòn òhak hoe)*, créée en décembre 1921. A partir de 1926, le *han'gùl* eut son jour de commémoration[138]. Le travail continua donc de s'accumuler. Les premiers travaux consacrés à la culture populaire, aux religions, en un mot à tout l'éventail mal connu auparavant des cultures dominées de l'époque Chosòn, virent le jour, ouvrant de nouvelles possibilités pour l'avenir, à l'élargissement des champs de la coréanité. Le trésor en pouvait grossir, au fond des livres, dans le moment même où il s'étiolait dans les réalités de la péninsule.

---

137 - Sur le phénomène d'épuration, il serait utile de comparer avec P. ASSOULINE, *L'épuration des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, 1985, 175 p.
138 - Sources : articles "Chosòn òhak hoe", "Han'gùl" et "Han'gùl nal" du *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p.240-241. Voir le chapitre 3 de M. ROBINSON, *op; cit.*, p. 78-106

Plus nouvelle fut sans doute l'incontestable ambiance d'efflorescence intellectuelle qui marqua la période. Revues et magazines, nombreux dès avant la "politique culturelle" montrent combien la diffusion de l'écrit avait fait son chemin en Corée malgré les impedimenta de la censure. Ils répondaient assez bien par des genres et contenus définis[139], à un lectorat segmenté en niches confessionnelles, professionnelles et en classes d'âge. Mise en page -écriture en ligne et non plus en colonne-, réclames, illustrations : la modernité éditoriale était là en marche. On mesurera moins leur importance à leur durée d'existence ou à leurs tirages encore modestes qu'à l'effort qu'ils firent de diffuser par le texte une nouvelle esthétique littéraire. Moins exposées aux ciseaux de la censure que les publications clairement intellectuelles, la fiction et le genre nouveau du long roman *(changp'yòn sosòl)*, mais aussi la poésie, empruntèrent les voies corrosives du témoignage réaliste, qui avaient donné aux oeuvres européennes du XIXe siècle européen leur efficace politique. Des faits culturels aussi peu intégrés à la culture nationale dominante, que croyances populaires et chamanisme, y firent leur apparition comme décor légitime traduisant un intérêt pour les formes de la sensibilité nationale assez éloigné du positivisme obligé de l'époque précédente[140].

Pourtant, tout en risquant sans cesse pénalité légales et confiscations de matériels, quelques publications purent devenir plus ouvertement des tribunes du combat national. L'essor et l'existence mouvementée du *Quotidien d'Asie Orientale*, le *Tonga Ilbo* en firent un pilier représentatif de cette période de "politique culturelle". Il le fut d'abord d'avoir pu, adossé à une famille de capitalistes coréens et à leur fortune, encaisser plus facilement les coups de la censure et de la confiscation[141]. Il le fut ensuite d'avoir inauguré un projet éditorial clairement politique : "Le premier numéro du *Tonga Ilbo* annonça son intention de représenter les masses *(minjung)*, promouvoir la démocratie et encourager la diffusion du culturalisme *(munhwajuùi)*[142]". Il le fut enfin d'avoir été le premier quotidien coréen à connaître des tirages touchant aux 50 000 exemplaires et à avoir eu une influence de masse. Du côté, non moins efficace, de l'influence des tribuns intellectuels, un mensuel comme *Genèse (Kaebyòk)*

---

139 - Voir M. ROBINSON, *Idem*, p. 48-77. Et plus particulièrement les données chiffrées p. 50 dont une présentation graphique est donnée en annexe.
140 - Cf. A. NAHM, *op. cit.* p. 293.
141 - Dans l'énorme travail qu'il a consacré aux Kim de Koch'ang, famille de *yangban* qui fonda un des premiers conglomérats coréens et le journal *Tonga Ilbo*, C. ECKERT, *op. cit.*, n'envisage pas le quotidien en soi mais en relation aux activités économiques du groupe.
142 - Cf. M. ROBINSON, *Ibid.*, p. 53.

attira à lui, à partir de 1920, les meilleures plumes du temps. Adossé pour sa part à l'alors puissante Eglise de la voie céleste *(Ch'òndogyo)*, issue du mouvement *tonghak*, il bénéficia de la sorte de sa "couverture" confessionnelle et de ses capacités d'organisation. Les textes de Yi Kwangsu, à commencer par sa *Théorie de la reconstruction nationale (Minjok kaejo ron)* publiée en mai 1922 marquèrent peu à peu un tournant plus clairement politique pour cette publication. Ils ne furent pas loin de retrouver les voies paternalistes de l'époque *sirhak* : à la place des jeunes *yangban* lettrés, de jeunes intellectuels urbains formés dans les universités japonaises. Au cadre socialo-confucéen d'analyse des misères du peuple, se substitua un ensemble de références plus clairement inspiré du marxisme ou des socialismes internationaux. L'analyse des spécificités nationales du peuple coréen resta décevante, reposant sur des valeurs morales abstraites (morale, ritualisme, formalisme) et rebattues. Elle n'eut d'original que d'avancer une synthèse du *sirhak* et du *tonghak* en leur adjoignant les teintes d'"harmonie" et d"humanité" qu'elle tirait de la pensée de Ch'oe Cheu[143]. Sa véritable originalité résida en fait dans la justification théorique qu'elle donna à l'action historique différée, ce que Robinson appelle l'"approche gradualiste". D'après Yi Kwangsu, le mouvement national vers l'indépendance ne pouvait aboutir en Corée parce que le "peuple" (pour *minjok*, la censure interdisant le mot "masse", *minjung)*, pour aliéné qu'il fût par les changements socio-économiques, n'avait pas les "lumières" pour prendre la mesure de sa situation et des actes rationnels qu'il fallait accomplir. D'où l'option d'une maturation progressive, sous la houlette d'intellectuels éclairés et veillant par l'auto-censure à ne pas indisposer la puissance coloniale. Comme l'écrit Michael Robinson : "Les moyens étaient conservateurs, mais les objectifs [...] révolutionnaires[144]". Avant même qu'il n'entrât, avec les années de guerre, sur la voie de la franche collaboration, le nationalisme culturaliste permit à la puissance coloniale de concentrer tous ses efforts sur les éléments radicaux de l'opposition au Japon et sur les partisans d'une voie plus rapide vers l'indépendance : le beau temps de l'unité nationale était déjà passé.

Autant les dangers qu'elle subit de la colonisation japonaise que les désaccords entre patriotes, sur les moyens et rythmes d'action, exposèrent la

143 - Les données fondamentales viennent de M. ROBINSON, *Ibid.*, p. 55-64 pour la revue *Genèse* et p. 64-73 pour le *Traité* ...de Yi Kwangsu. Le parallélisme avec le *sirhak* est de nous.
144 - *Ibid.*, p. 74.

nation coréenne au risque de se perdre. L'idéologie nationale, qui était née d'une situation historique particulière, fut abandonnée au combat des petits chefs de clique, dispersés à travers le monde et céda la place, avec le même dogmatisme obstiné qu'on avait vu aux factions politiques du Chosòn, à un combat radicalisé *entre* idéologies nationales elles-mêmes. L'identité nationale y trouva certes de nouveaux thèmes, de nouvelles figures, mais dont l'usage même pouvait aboutir à ce que, mise au service d'un combat politique, social, économique entre deux mondes en lutte totale, la nation fut clivée en deux faces irréconciliables.

V - LE TRAUMATISME DE LA GUERRE CIVILE - (1920) 1945-1960

La courte période de quinze ans qui nous sépare de l'arrivée au pouvoir, en Corée du sud, d'un appareil militaire habité par un idéal de modernisation selon le modèle capitaliste, est l'une des plus riches et des moins aisément maîtrisables, de l'histoire de la péninsule coréenne. L'ambition de débusquer la naissance et l'évolution des lieux de l'identité et de l'idéologie nationale à travers les perceptions et réalités, troublées, de l'inscription de la Corée dans le monde, ne peut que laisser sur la touche un récit détaillé de ces épisodes. Leur proximité historique ajoute d'ailleurs à la confusion. L'approche qui nous a conduit à isoler des thèmes, des acteurs et des contextes pour ces "constructions" nationales justifie donc la double naissance chronologique donnée à ce chapitre. En effet, le poids des idéologies qui opposent radicalement deux modèles de société, deux structures étatiques et deux politiques économiques, finit par l'emporter largement sur le souci de l'identité nationale. De plus, la modernisation économique qui ouvrit un fossé entre masses paysannes, appauvries et affamées et bourgeoisie capitaliste coréenne donna un poids de réalité sociale à ces luttes idéologiques.

Il est clair que les conditions de la guerre froide qui naquit, en principe, en 1947 permirent que les uns et les autres s'emparassent du thème de la nation à des fins instrumentales, pour eux-mêmes ou pour leur camp. Or il nous paraît aussi, en dépit de la lourde prégnance qu'eut pour la Corée l'ordre mondial de la guerre froide, que le traumatisme qui va venir briser la péninsule trouve en partie ses origines de la période qui précède. En cela aussi, on suit la leçon d'André Fontaine lorsqu'il fait commencer son *Histoire de la guerre froide* en 1917[145]. Enfin, plaider les continuités qui annoncent le choc de la division nationale nous permet par ailleurs de renoncer à faire un bilan de la colonisation japonaise et un tableau de la péninsule lorsqu'elle connaît sa libération le 15 août 1945.

On ne choisira pas pour autant de faire un récit de l'apparition de la pensée marxiste en Corée et de l'organisation progressive, dans la péninsule et

145 - Cf. A. FONTAINE, *Histoire de la guerre froide*, Paris , Seuil, 1965 et 1967.

en dehors d'elle, du mouvement communiste. Dans la foulée, avouons d'emblée qu'on ne lira pas non plus ci-après une chronique de la guerre de Corée (1950-53). Ces multiples silences de contournement ont plusieurs justifications.

D'une part, c'est l'essentiel, cet épisode central de l'histoire du pays n'apporte pas d'éléments bien nouveaux au *débat* sur l'identité nationale. Il ne s'agit plus ici d'en définir le contenu ou de trouver les moyens de la préserver, mais d'assumer l'intolérable *réalité* d'une identité devenue dualité. Et d'un dualisme de guerre. D'où l'utilisation qu'on fait ici du mot "traumatisme". C'est pour conjurer ce traumatisme-là que les deux Corées se sont lancées, chacune selon sa voie, dans la course au rattrapage de l'unité perdue. Ainsi, rendue à l'autonomie de sujet de son histoire, la Corée vit s'aggraver, dans la guerre civile puis la lutte économique, la faille d'un 38e parallèle qui l'instituait, après quinze siècles d'unité nationale, en sujet clivé. Essayer d'amener pour la suite les voies qu'imagina la Corée du sud pour faire face à cette tâche schizophrénique, nous amènera dès lors à laisser dans l'ombre ce qu'il advint en Corée du nord des lieux de l'identité nationale et de leur utilisation dans le Kimilsòngisme. La guerre de Corée et l'existence d'*une autre Corée* sont pertinents *comme événements* pour comprendre l'idéologie nationale en Corée du sud contemporaine, mais ne réclament pas de description *pour elles-mêmes*. Dans le même esprit, l'évolution politique, économique et sociale du régime du président Yi Sùngman, après 1953, ne fera pas l'objet d'un exposé détaillé.

D'autre part, il est clair que les épisodes de ce qui aurait pu devenir un rebond de la Seconde guerre mondiale, font l'objet d'une foire d'empoigne historiographique où la mauvaise foi le dispute à la manipulation des sources. Un récit n'en serait que plus délicat. Depuis 1985, date de l'arrivée au pouvoir de M. Gorbatchev en URSS et, plus encore, depuis l'établissement de relations diplomatiques entre Corée du sud et ex-pays socialistes du bloc soviétique, les archives commencent de livrer des données nouvelles, passionnantes, mais embarrassantes d'être livrées au compte-goutte. La pratique est a priori suspecte. Mais cette nouvelle situation n'enlève rien à ce qui reste l'un des derniers lieux d'une guerre froide plutôt chaude. La guerre des archives, qui a le mérite de ne tuer aucun vivant, n'a encore vu ni la Chine populaire, ni bien sûr la Corée du nord, entrer dans la ronde des révélations déconcertantes. Il semble donc urgent d'attendre et d'être prudent sur la période 1945-1960.

A - La grande lueur née à... l'ouest

1 - Les premiers pas du socialisme coréen

Au prix d'une entorse passagère à la chronologie fixée, revenir à la période coloniale permet de situer en continuité les sources de la division nationale et l'effet qu'elles eurent sur l'après-Seconde Guerre mondiale. En effet, ouverte sur le mouvement du monde, la Corée du tournant du XXe siècle avait réussi, on l'a dit, à se frotter dans l'archipel japonais aux pensées socialistes puis marxistes européennes. Elles avancèrent leurs positions jusque dans les revues "culturalistes" des tenants de la "voie graduelle" en leur donnant un nouveau cadre pour l'analyse de la situation sociale coloniale. Mais avoir lu d'un peu trop près les "lois marxistes" de l'histoire leur donna aussi l'assurance d'être ces avant-gardes bourgeoises et éclairées, qui annonçaient, pour demain, les relevailles de tout un peuple souverain et l'indépendance nationale.

La "grande lueur " née de la révolution bolchévique d'octobre 1917 ne passa sans doute pas la rampe de silence que les Japonais avaient édifiée autour de la péninsule. Il est clair cependant qu'elle ne tarda pas à atteindre les Coréens en exil. Dès 1918, Yi Tonghwi (1873-1928), rescapé de l'"armée des justes" et impliqué dans ce complot nationaliste qui visa, en 1911, le général Terauchi Masatake (1852-1919), co-signataire du Traité d'annexion, fonda à Khabarovsk, le premier Parti socialiste coréen *(Hanin Sahoe dang)*[146]. Ici et là dans toute l'Asie, adoptant le mode de marcottage des Soviets, apparurent des cellules coréennes favorables à l'idéologie communiste. Mais plus que le programme politique et social dont elle était porteuse, l'inflexion que lui donna Lénine justifia son ancrage dans le combat nationaliste coréen. Le léninisme solidarisa en effet, révolution sociale et révolution mondiale dans l'idée d'un combat global contre l'impérialisme, qui rendit l'espoir aux pays colonisés.

Plusieurs événements nous amènent donc à situer en 1920 la réelle ouverture de cette perspective nouvelle en Corée. Il y eut d'une part la déception que connurent les Coréens à la lecture de ces Traités de paix qui crurent mettre fin à la Grande guerre, en 1919 et 1920. Les Européens, qui

146 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p.216.

refusèrent déjà l'égalité raciale au Japon, étaient loin d'être prêts à libérer un pays asiatique d'un joug colonial dont ils étaient eux-mêmes les champions. L'échec final du mouvement du 1er mars 1919 ajouta au malaise d'avoir entrouvert la voie de l'unité nationale sans avoir été capable, par pacifisme, de transformer l'essai. Le Congrès de Bakou de 1920, où Lénine exposa lui-même sa vision de l'avenir et de l'organisation du communisme en Asie, fut la pierre angulaire qui théorisait le mouvement des nationalités dans le cadre colonial[147]. Elle permit la naissance, dès 1922, d'un *Korburo*, chargé des affaires coréennes dans le cadre du *Komintern*. Enfin, la "politique culturelle" pratiquée par Les Japonais à partir de cette même date "laissa" les partisans du communisme s'exprimer dans la péninsule-même.

2- Nation et *minjung* - une naissance dans les années 20?

En retrouvant avec le terrain coréen, les réalités de la nation, on retrouve aussi l'ambiguïté qu'on avait découverte à l'idée de "politique culturelle" *(bunka seiji)* et au tableau qu'en fit M. Robinson[148]. Elle ne signifia pas un instant que le pouvoir colonial souhaitait voir s'établir en Corée un débat démocratique ouvert à toutes les opinions. En fait de politique culturelle, les mouvements d'inspiration socialiste furent particulièrement exposés aux dispositions les plus radicales des lois sur la presse. Ils prirent parfois, à la faveur d'un desserrement de l'étreinte policière, le caractère d'institutions ouvertes, mais pour la plupart ils en restèrent au stade, déjà risqué, de sociétés prosélytes. Société du samedi *(T'oyo hoe)* et Société du vent du nord *(Pukp'ung hoe)*, créées à Séoul en 1923 et 1924, furent par exemple de celles qui s'organisèrent dans la discrétion pour diffuser le message révolutionnaire. D'autres, sous couvert d'activités intellectuelles et scientifiques, tirèrent parti de la libéralisation "culturelle" pour s'avancer à visage plus découvert. Ainsi, la Société pour l'Etudes des Pensées Nouvelles *(Sin sasang yòn'gu hoe)* prétendit, en 1923, donner un tour plus rigoureux à un courant d'idées qui chérissait

147 - On n'a trouvé aucun nom de participant coréen au Congrès de Bakou. On sait en revanche qu'au Congrès des Représentants des Peuples d'Asie Extrême-Orientale *(Kùktong inmin taep'yo taehoe)*, réuni en 1922 à Moscou, participèrent 52 Coréens venus de ... 23 sections. Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 215-217. La même notice affirme pourtant qu'il y avait des Coréens au Congrès de Bakou.

148 - Voir son chapitre "La critique radicale", dans *Cultural Nationalism in Colonial Korea, 1920-1925*, p. 107-136.

plutôt romantisme révolutionnaire et anarchisme. Mais dès qu'il fut choisi de passer à l'action, l'année suivante, elle retrouva le penchant des sociétés secrètes pour les noms simples et mystérieux, en devenant Société du mardi (*Hwayo hoe)*[149]. La multiplicité des groupes concurrents aux premières loges du "grand soir", celle des lieux d'exil différents d'où ils tiraient mots d'ordre et ordres, enfin, la tournure virulente que prit l'analyse des enjeux de la "politique culturelle" ne permit la naissance d'un Parti communiste coréen, à Séoul, qu'en 1925... au moment où les Japonais resserraient la vis. Parfois, tirant parti de l'incapacité des Japonais à bien comprendre le coréen, quelques publications de cette obédience réussirent, l'espace d'une dizaine de numéros, à tromper la vigilance de la censure[150].

Mais malgré les difficultés qu'eut le mouvement socialiste à s'unir, il donna à l'idéologie nationale les ressources d'un nouveau concept. En effet, il prit la pleine mesure des théories de la souveraineté nationale qui faisait reposer l'esprit d'une nation, non dans son élite cultivée, mais dans son peuple, ses masses. Grâce aux réélaborations théoriques du léninisme, on commença de placer dans l'action radicale du *minjung*, l'espoir *indissociable* de la révolution sociale *et* de la libération nationale. On comprend que le censeur japonais ait donné doublement la chasse à ce mot dangereux. Parallèlement, on tira le mot "culture" du côté de la "culture de classe" pour en faire un moyen d'action historique. Dans les pages de la revue *Vie nouvelle (Sin saenghwal)*, le journaliste et syndicaliste Kim Myòngsik témoigne en 1922 du glissement de sens qui c'était introduit avec le marxisme : "On n'entend pas par là, (à parler de changement culturel), la substitution d'une culture nouvelle à une culture ancienne, mais la création (de culture) sur un plan entièrement nouveau : un saut qualitatif. Le flux de la culture du féodo-aristocratisme au capitalisme en était resté au même plan, celui d'une culture de minorités. L'âge nouveau est celui de la culture du travail ou de la culture de masse[151]". A lutte des classes pour l'avènement d'un ère nouvelle, lutte des cultures. D'où la critique aussi, puis la lutte, qui opposa cette approche radicale aux tenants de l'approche

149 - Sur ces sociétés secrètes voir *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p.218-222.
150 - Cf. M. ROBINSON, *Idem*, p. 115.
151 - Cité par M. ROBINSON, *ibid*, p. 119. On n'a trouvé aucune source indiquant les dates de Kim Myòngsik. De tous les théoriciens de ce radicalisme anti-gradualiste cités par M. ROBINSON aucun nom n'est retenu par les dictionnaires et manuels historiques coréens qu'on a consultés. Ce qui pose à la fois le problème du caractère représentatif et de l'audience de cette tendance. Leur nom n'est pas davantage évoqué dans les histoires "prolétariennes" de la tendance *minjung* des années 80 dont on dispose. Il aurait été ici utile, au-delà des nouvelles idées, de savoir si et comment elles pénétrèrent le mouvement syndicaliste des années 20 qui fut, lui, bien vivace.

gradualiste, considérés tantôt comme "intellectuels petit-bourgeois", tantôt comme "néo-aristocratie". Le cycle des insultes vint enrichir des fleurs de la rhétorique communiste le fonds pluri-centenaire de l'invective morale des factions confucianistes.

A dire vrai, il est difficile de situer l'influence réelle de ces nouvelles pensées aux allures étonnamment gramsciennes. Elles trouvèrent certes une part de leur inspiration dans les propositions du *Komintern.*, mais elles prirent en Corée -comme en Chine-, cette coloration "paysanne" qui la différenciait à la fois du modèle orthodoxe, industriel et ouvrier, que prétendait imposer l'URSS et des avatars actuels de l'idéologie *minjung*. Dans les pages de la revue *Genèse*, Sin Paegu, un socialiste, membre de la Société du mardi, écrivit en 1924 : "La vie de la nation est la vie du fermier ; sa civilisation est une civilisation agraire. La richesse coréenne est celle de la terre. C'est là que réside le caractère unique de la Corée[152]". Mais les difficultés d'interprétation de ce premier *minjung* sont innombrables. L'apparition d'idées situables dans des textes nous renseigne essentiellement sur des individus et leurs lectures. Au mieux, d'une revue à l'autre, peut-on repérer la naissance d'un débat. Au-delà, les choses sont plus floues. Il est loin d'être sûr que d'une part, le terme *minjung* signifiait la même chose pour tous les groupes qui l'utilisaient, d'autre part, que tous lui conféraient cette dimension "paysanne" et agrarienne. Il est clair aussi, à la lecture des textes recueillis et traduits par M. Robinson que l'identification de la nation à ses masses paysannes ne donna pas le moindre début de contenu concret à l'idée avancée de "culture paysanne". La simplicité coréenne, la frugalité du lettré, la thématique du sol, la noblesse de l'activité, le souvenir des paysans-soldats du *tonghak*, vinrent-ils, à cette époque, fusionner dans un mythe paysan devenu emblème de l'identité nationale ? Du nativisme japonais à la Révolution nationale vichyssoise, la figure du paysan national paraît pourtant un universel de l'idéologie et de l'identité nationale de sociétés qui s'industrialisent. Or, on peine, dans le cas coréen, à établir précisément le moment où elle devint puissante. Les préoccupations pour le monde nouveau du travail et des ouvriers ne furent certes pas absentes, mais elles ne laissent pas encore émerger de rôle social concurrent à celui du paysan abstrait.

152 - Cité par M. ROBINSON, *op. cit.*, p. 125. C'est nous qui soulignons.

3 - Les jalons de la contre-culture prolétarienne

Faute de savoir sonder reins et coeur pour connaître l'influence réelle de l'idéologie nouvelle et plus encore de séparer chez ses sectateurs la part du combat nationaliste de celle des espoirs révolutionnaires, on peut retenir l'idéal qui se développa de mobiliser les masses par l'élaboration d'une contre-culture. Présentées comme alternatives aux intellectuels "installés" de la période coloniale, les formules de la culture prolétarienne prétendirent non seulement donner forme à la "conscience de classe" qui manquaient aux masses, mais aussi découvrir des formes d'expressions nouvelles pour cela. Le rôle que joua ici la KAPF (*Korea Artista Proleta Federatio*, en coréen *Chosòn p'ùrollet'aria yesul tongmaeng)* est pourtant paradoxal à plus d'un titre. Le plus embarrassant réside dans une période de fonctionnement qui vient totalement contredire le découpage chronologique qui voit en 1931 la fin définitive de la fenêtre "culturaliste". Or la KAPF vécut et oeuvra entre 1925 et 1935, date de sa dissolution par les Japonais. Le mystère plane sur ce contre-temps[153]. Son ambition de fonder une culture nouvelle rappelle clairement les espoirs de l'*Agit'prop* des débuts de la Révolution soviétique. La grande nouveauté réside ici dans la confiance placée en de nouveaux instruments de communication avec les masses : théâtre, cinéma, musique, beaux-arts et bien sûr littérature furent investis d'une charge de pédagogie et de propagande capables d'agiter la bannière des classes et de la nation. Réunissant prés de deux cents membres, elle eut comme figures de premier plan le poète et romancier Pak Yònghùi (1901-?) et le critique Kim Kijin (1903-1985). Sans appartenir formellement à la KAPF, mais proche d'elle, un metteur en scène comme Na Un'gyu (1902-1937) donna à l'histoire du cinéma coréen son premier film national et nationaliste, *Arirang*[154]. De même, le compositeur Chae Tongsòn (1900-1953) jeta les premières bases d'une musique nationale entée sur la connaissance des canons classiques et refusant tout compromis avec l'occupant japonais[155]. Un second paradoxe s'annonce pourtant, opposant ces outils nouveaux, capables de porter la culture nationale et d'en forger l'imagerie nouvelle, aux réalités de leur

153 - Ni les longues pages que lui consacre A.NAHM, *op. cit.*, p. 292-296, ni la notice "KAPF" du *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 255-258, n'évoquent ce problème qu'on est incapable de résoudre.
154 - La première partie, anonyme, fut créée en 1926. Deux autres suivirent en 1930 et 1936. *Arirang* tire son titre d'une chanson populaire, symbole de la coréanité. Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p.244-245.
155 - Cf. Yi Sangman, "Chae Tongsòn, kù saengae-wa chakp'um-gwa sasang" (Chae Tongsòn, sa carrière, son oeuvre, sa pensée", *Konggan* n°188, février 1983, p. 29-40.

influence immédiate. D'une part et c'est la grande différence avec la "révolution culturelle" que tentèrent, un temps, les Soviétiques, le pouvoir en place resta en Corée l'occupant colonial. Assez tôt, le Japon, du haut de sa domination, conçut d'utiliser ces nouveaux moyens d'expression à ses propres fins de propagande. Dans un texte de souvenirs portant sur la période de guerre, l'architecte Kim Sugùn raconte ainsi que les Japonais projetaient des "contre-westerns" où les Américains apparaissaient comme des démons massacrant de jeunes Indiens désarmés[156]. Ressemblance physique entre Indiens d'Amérique et peuples asiatiques et théories raciales forçaient l'interprétation analogique et imposaient d'elles-mêmes les conclusions. Dès lors, on voit mal comment ces oeuvres prolétariennes produites par la KAPF trouvèrent le chemin du public. S'en déduit la seule pratique qui restait ouverte et qui vida le projet de son contenu original : la plupart des oeuvres remarquables de cette tendance et qui laissèrent une trace, furent des romans. Au fond, la KAPF ne fut donc pas si différente, sur ce point, des "intellectuels petits-bourgeois" qu'elle vilipendait. C'est moins ici l'ornière du réalisme socialiste qui étouffa une esthétique, que son incapacité finale à accomplir son programme d'éducation et de mobilisation des masses[157].

Il paraît donc tentant, pour reprendre l'expression de Carter Eckert, de voir dans la vie culturelle de la période japonaise, un moment de l'histoire coréenne où la "logique de classe s'imposa à la logique nationale" (*Class over nation).* Est-ce suffisant pour rendre compte de la division nationale ?

---

156 - *CKNK,* 1978, p. 23.

157 - La situation d'un Brecht et ses espoirs de "collectivisation" des oeuvres théâtrales se rapproche du cas de la Corée, en ce qu'elle échoua à animer réellement d'autres groupes qu'intellectuels et critiques et à trouver le public qu'elle prétendait viser. Sur l'histoire et la théorie de l'art prolétarien au XXe siècle en Europe, on se reportera utilement à *Esthétiques du peuple- Révoltes logiques* Paris, La Découverte, 1985, 276 p.

B - Le sud et le nord

1 - Décomposition et reconstruction nationales

Les prudences indispensables qu'on réclamait plus haut interdisent de porter un jugement rapide sur les origines de la division de la péninsule et sur la guerre de Corée[158]. Si l'on considère que la guerre froide commence en 1917, il est clair que le poids du choc des idéologies et des structures sociales amène à décaler en amont l'éclosion de la pomme de discorde inter-coréenne. Y ajouter le caractère structurant de la guerre froide, réelle, à partir de 1947 revient à la voir s'amplifier des forces dégagées par le choc des titans américain et soviétique. Il nous semble toutefois que le débat qui entoure cette question accorde trop de place aux positions idéologiques et au rôle des grandes puissances. Sans amoindrir l'influence d'une position géostratégique de la Corée, qui amenait les acteurs de la guerre froide à une confrontation directe, il ne fait pas de doute que les difficultés d'organisation du mouvement de libération coréen jouèrent un rôle considérable.

Celle-ci ne provient pas exclusivement, beaucoup s'en faut, d'un clivage idéologique insurmontable. Car à l'intérieur-même des deux camps en présence, aucun chef de guerre incontestable n'émergea. Eclatée en lieux d'exil différents, pourchassée efficacement par la police japonaise ou bridée par le *Komintern*, la résistance coréenne n'eut pas de Londres unique où caler son action, pas de totem à révérer. A Shanghai même, siège du gouvernement provisoire, plusieurs tendances s'opposèrent qui devaient plus aux querelles de personnes qu'aux options idéologiques. Chacun se croyait propriétaire du combat national. Le moindre paradoxe n'étant pas qu'aucun des protagonistes en exil, du drame de la libération ratée, ne connaissait plus suffisamment cette nation au nom de laquelle il prétendait parler et agir. Ayant vécu des dizaines d'années à l'étranger, loin des transformation d'un peuple devenu l'instrument d'un discours sur la lutte des classes, les attentes réelles du pays s'en trouvèrent comme trahies. Fruit de longues manoeuvres politiques, un certain autoritarisme s'y affirma, ayant pourtant sans cesse à la bouche le vocabulaire

158 - La question est amplement traitée par B. CUMINGS dans *The Origins of the Korean War: Liberation and the Emergence of Separate Regimes, 1945-1947*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

de la souveraineté nationale. Les manoeuvres d'épuration internes à chaque camp, après la libération, ne paraissent donc pas moins importantes que la lutte idéologique entre capitalisme et communisme. Si la guerre de Corée fut incontestablement un épisode de la guerre froide, elle fut aussi pour partie une guerre civile qui trouva ses raisons ailleurs[159]. Le vieux penchant du Chosòn pour les luttes de factions, qui laissaient chacun sûr de son bon droit moral, reprenait le dessus, en passant par pertes et profits les attentes d'une nation épuisée par un demi-siècle de colonisation et de guerre. Mais la séparation du pays dès 1945 et le chaos qu'elle provoqua, n'aident guère aujourd'hui à saisir précisément les désirs de l'opinion publique et les soucis du Coréen moyen. L'histoire contemporaine de la Corée se satisfait ici trop souvent d'un récit événementiel et du tableau de positions idéologiques toujours trop tranchées. La propension de tout un peuple à la guerre civile, après des décennies de graves difficultés, reste à démontrer. Or, sauf à faire la critique des élites politiques qui menèrent la danse et partant, à donner des arguments au camp adverse, l'histoire de la guerre de Corée et de la division durable de la péninsule, préfère enfouir la question de la guerre civile sous celle, finalement plus confortable, de la guerre froide. L'épaisseur de propagande rétrospective qui entoure aujourd'hui cette question empêche toutefois de se risquer bien au-delà.

Armés de part et d'autre de la certitude, fût-ce au prix d'élections douteuses, d'incarner la légitimité et la souveraineté retrouvée, les protagonistes de la séparation coréenne installèrent assez rapidement tous les symboles de leur identité. Chacun usa donc des armes de l'"authenticité" pour asseoir pouvoir et légitimité. Le nom choisi pour dire la Corée est de ceux-là. En partie, il s'inscrit dans une tradition géographique où la péninsule antique séparait peuplades coréennes du nord et du sud. La légitimation essentielle fut bien sûr mythologique et historique. En choisissant de désigner la Corée sous le nom de Chosòn, la République Démocratique et Populaire de Corée *(Chosòn Minjujuùi Inmin Konghwaguk)*, née en 1948, ne faisait nullement allusion à la dynastie déchue des Yi. Encore moins au Chôsen qu'avaient intelligemment choisi les Japonais pour donner l'illusion de la continuité. La suppression des

159 - Ces remarques doivent beaucoup au séminaire de B. CHUNG sur l'histoire contemporaine de la Corée (EHESS, 1989-90).

caractères chinois au nord, dès 1946, déconnectait l'appellation de sa possible prononciation japonaise. Le terme renvoyait bien sûr, suprême gage de légitimité, à ce royaume de Chosòn qu'avait créé Tan'gun cinq mille ans auparavant. C'est bien le nord qu'il avait choisi pour établir son peuple. Il faut reconnaître que l'actuelle République de Corée *(Taehan Min'guk)*, née la même année, ne put mettre à son service une mythologie aussi puissante. Il est peu probable qu'elle ait choisi son nom par référence au malheureux Empire du grand Han de Kojong. C'est, plutôt, la profondeur de l'histoire qui vient ici pallier le manque à gagner mythologique. En effet, le terme "Han", renvoie à ce peuple, revêtu de toute la légitimité des sources historiques et de l'archéologie, qui occupait le sud de la péninsule au premier millénaire avant notre ère : les trois Han *(Samhan)*[160]. Tous les véhicules courants de la coréanité se trouvèrent partagés selon ce double filon lexical d'identité. A travers les formes abrégées de Chosòn et de Han'guk, le coréen devint ici *han'gugò*, là *chosònò* et le précieux alphabet de Sejong, *han'gùl* ou *chosòn'gùl*. Le clivage, doublé d'interdit, gagna les parties sensibles du vocabulaire en partageant le "peuple" coréen plus que par le 38e parallèle. Au nord, le peuple ou le citoyen est *inmin*. il ne peut être au sud que *kungmin*.

Du côté sud, affirmer la nation consista aussi à en sophistiquer les lieux officiels d'identité et de communion nationale. Le drapeau *T'aegùkki* retrouva sa place et essaya de faire oublier par sa profusion, le choix, peut-être symboliquement malheureux, que fit le gouvernement du président Yi Sùngman, de s'installer dans les murs honnis du Capitole bâti par les Japonais. A ses côtés, apparut en août 1948 un hymne national, l'*Aegukka* (Chant de l'amour du pays). La légende en attribue les paroles à Yun Ch'iho : elles ancrent la Corée éternelle dans un sol de nature et de paysages qui pose le peuple coréen comme ces fleurs nationales ou ces pins qui y croissent. La musique, composée par An Ikt'ae (1906-1965) s'inspire d'une célèbre chanson écossaise[161]. De cette période et sous bénéfice d'inventaire, date peut-être cette pratique qui consiste à poser d'autres symboles de l'unité nationale dont la logique est clairement empruntée à de nouveaux modèles. Animal national (la pie, la grue), arbre national (pin, forsythia), fleur nationale jouent des coudes dans la désignation d'un folklore identitaire contemporain. Le cas de l'hibiscus

160 - Rappelons que notre mot "Corée" provint de la dynastie du Koryò qui le laissa aux voyageurs portugais.
161 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 246. Il s'agit d'*Auld lang Syne*

(*mugunghwa)* est clairement établi puisqu'il apparaît dès le début de l'hymne national et qu'il entre en résonance avec la poésie de la résistance anti-coloniale. Cette pratique semble tout droit venue de la fréquentation assidue des armées américaines. En effet, les Etats-Unis ne disposant pas de l'épaisseur d'histoire qui permet d'associer lieu d'identité et monument, villes et Etats y ont souvent adopté comme symboles un animal ou une fleur. Il est étonnant que la Corée, qui avait d'autres ressources, ait pris ce pli. S'y lit peut-être la répudiation d'un passé dont le pays n'avait que trop souffert et une refondation en nature. Enfin, les hommes ne furent pas exclus du travail mémorial. Mais, signe de la rancoeur du temps qui travaillait le pouvoir, la Ière République de Yi Sùngman ne sut pas inventer ces "grands hommes" auxquels la patrie pouvait être reconnaissante. S'il n'y eut pas de chasse aux sorcières de grande ampleur, il était nécessaire toutefois que le pays scellât son indépendance retrouvée dans le jugement des collaborateurs. Pays victime plus que pays coupable, la Corée du sud ne connut que marginalement les grands procès d'épuration qui permirent à l'Allemagne ou au Japon d'assumer -ou d'enfouir- un passé, sous l'égide de l'ONU. Aussi, comme en France, l'épuration fut d'abord le fait des autorités sud-coréennes. Le 22 septembre 1948, fut votée par l'Assemblée nationale une "Loi d'épuration" (*Pan minjok haengwi ch'òbòl pòp* : mot à mot : Loi pour la punition des activités anti-nationales). La définition très large des "activités anti-nationales", incluant notamment les activités économiques et entérinant la confiscation des biens japonais en Corée, rendit cette loi difficilement applicable. Elle aboutit à un très petit nombre de procès mettant en avant magnats des conglomérats (Pak Hongsik, fondateur du groupe Hwasin) ou intellectuels compromis (Ch'oe Namsòn, Yi Kwangsu). Seuls sept personnes furent condamnées ... à des peines corporelles *(ch'ehyòng)*[162]. Ces procès, que ne vint compenser aucune contre-mythologie positive de la résistance -pour cause d'héritiers en conflit-, eurent la conséquence immense de ne satisfaire personne et de crisper la situation. Onze personnes inculpées et sept condamnées, c'était ou trop, ou trop peu. Quand la loi fut abrogée en août 1949, il était devenu clair qu'en fait de facteur de reconstruction, elle avait été un ferment de décomposition nationale : "Ainsi, après la libération, la question de

162 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 307.

la collaboration pro-japonaise et des restes de japonophilie demeura comme une tâche impossible à jamais affronter[163]".

2 - L'envers du conflit coréen - de la division au désir de puissance

Le 26 juin 1950, tirant parti de la confusion qui laissait le sud sans pouvoir fort et interprétant en sens unique les signaux ambigus émis par Etats-Unis et URSS, les armées du nord franchissaient la ligne de démarcation. Trois années de combats meurtriers, voyant passer le spectre du bombardement atomique, jetèrent dans la mêlée les puissances du temps[164]. Au premier degré, elles réouvrirent la péninsule aux pays qui se l'étaient déjà disputée à la fin du XIXe siècle. Chine et URSS firent ici un retour remarqué aux côtés des Etats-Unis et des pays engagés sous la bannière des Nations Unies. Au second degré et de manière plus médiate, elles rétablirent aussi le Japon dans ses prérogatives. Le vieux proverbe des "baleines et des crevettes" pouvait resservir. Aux réalités du clivage qui opposait deux faces d'une même identité nationale, on ajoutera le retour d'une image ancienne : celle d'une Corée victime de ses puissants voisins. Deux attitudes s'en déduisirent pour la perception, par la Corée du sud, de son existence au monde.

D'un côté, la conscience renouvelée de sa relative infériorité. De ce moment de guerre et de sa dépendance matérielle et technologique d'alliés bienveillants, la Corée tira pour l'avenir une posture nouvelle : un désir de puissance. Sur le plan de la force brute et à travers le million de morts coréens que laissèrent les combats, la Corée ne conçut plus d'affirmer son indépendance dans la simple modernisation de ses structures économiques et sociales ou la pure construction identitaire. Au nord comme sud, l'armée devint dès lors une force centrale dans l'affirmation de la nation. Les désirs pacifistes du Chosòn, qui avaient survécu dans la résistance grâce à l'idéologie de l'Eglise de la voie céleste *(Ch'òndogyo)*, cédèrent le pas à la volonté de poser très clairement sa force militaire. Si les pouvoirs militaires marquèrent la vie politique du sud, c'est autrement que comme une variation de ce qui s'observa ailleurs dans le Tiers-Monde naissant. Ici, l'armée s'imposa d'être la seule force sociale qui opérait la fusion de la culture de l'ordre -par son mode d'organisation- et de la

163 - *Idem*, p. 307.
164 - Cf. C. DELMAS, *Corée 1950, paroxysme de la guerre froide*, Bruxelles, Complexe, 1982, 191 p.

mobile culture de modernisation -tirée des technologies d'armement. En Corée, fût-ce au prix d'un face-à-face dangereux de surarmements, l'armée assit la puissance de l'Etat, pour la première fois depuis l'Etat du Koguryò (37 av. J.-C.-668). Cela vaut bien sûr dans le cadre de l'affrontement nord-sud qui fait aujourd'hui mentir le nom qu'on donna à la frontière inter-coréenne : "[...] baptisée avec un humour très noir DMZ, zone démilitarisée. Peu d'endroits au monde regorgent autant d'armes[165]". Mais cette situation pose aussi les deux Etats coréens par rapport au monde. Pour pasticher la formule de Mao Zedong : le tigre coréen n'est plus, sur ce plan, un tigre de papier.

D'un autre côté, les événements qui conduisirent à la division de la péninsule et à la guerre de Corée, maintiennent parallèlement dans les esprits une perception de la situation coréenne comme pure victime du jeu des grands. Certes, la lecture des déclarations de Churchill qui "réglaient" la question coréenne lors de la Conférence du Caire (27 novembre 1943) apporte de l'eau au moulin de cette thèse : "... en temps voulu, la Corée deviendra libre et indépendante". La mythologie commode de puissances se partageant le monde rappelle ces caricatures du XIXe siècle où les Européens découpaient le gâteau chinois. Mais le caractère obsédant et obsidional que prennent ces trois mots ("in due time"), jette un voile pieux sur les conditions internes de la Corée qu'on a évoquées plus haut.

Rappelons ici comment la Corée, au temps de l'emprise chinoise, vivait une situation déséquilibrée. Très vieille nation, mais petit pays, elle avait conçu la voie d'une existence paisible et maîtresse de son destin, en reconnaissant des réalités géostratégiques (*sadae*, servir ce qui est grand) et en déployant tout l'arsenal des symboles qui la laissaient être elle-même (être grand de son indépendance et de son originalité). Cette structure profonde de la psyché nationale ne fut en rien remise en question par la division de la péninsule. Elle s'adapta aux conditions nouvelles. La différence est pourtant sensible quant au premier terme. Si les deux Corées appartiennent à des alliances militaires qui pourraient laisser croire à la simple reproduction du *sadae*, elles ne sont plus simplement de pauvres Etats-crevettes broyés par des Etats-baleines. En dépit du discours récurrent au sud sur la "petite Corée", la guerre et les leçons qu'en tirèrent les Coréens ont fait basculer la perception qu'ils avaient d'eux-mêmes. A l'image où ils se voyaient "petits" *et* "grands" se sont ajoutées, du militaire à

165 - Tiré de P. MAURUS, *Les Bouddhas de l'avenir*, Arles, Actes Sud, 1993, p. 43.

l'économique, les nécessités puis les évidences de la puissance. L'ensemble n'est pas encore clairement hiérarchisé. Jouant parfois de ces apparentes contradictions, la Corée du sud se présente tout à la fois comme petite, faible, grande et puissante. On pourrait parler d'image émergente dont les ressorts sont toujours à l'oeuvre aujourd'hui. Mais c'est l'épisode de la guerre de Corée qui déclencha le processus moral de recomposition. L'arbre de la division nationale et de la destruction matérielle d'un pays masque la forêt de la montée en puissance et de l'affirmation de soi des Etats coréens.

A dire vrai, le non-règlement du conflit coréen en 1953 et le maintient pour longtemps du cadre diplomatique de la guerre froide expliquent en partie la difficulté qu'eurent les images à se fixer. De fait, l'affirmation de la volonté nouvelle de puissance, même inscrite sur le plan militaire, ne suffit pas à poser un pays dans l'ordre mondial, surtout quand il n'appartient pas au congrès officiel des nations qu'est l'ONU[166]. Ici, les rythmes de développement, là, l'affaissement économique, partout, le rappel des tensions fréquentes entre les deux Etats, empêchèrent une perception globale de ce phénomène sous-jacent.

Après un conflit qui réduisit en cendres tout ce que la colonisation japonaise avait abandonné et qui laissa la division du pays comme une cicatrice sans cesse rouverte et s'élargissant, les deux Corées ne s'abandonnèrent pas au désespoir. Plus que survivre à un passé intolérable, elles conçurent, chacune selon sa voie, d'en finir avec lui.

166 - Aboutissement de la fin du régime soviétique et des mutations chinoises, les deux Corées sont entrées simultanément à l'ONU en 1991. On ne pourra pas prendre la mesure des événements récents et du retour, sous une forme sérieuse, du dialogue des Corées et de la réunification. Mais à côté du discours sur son "coût" économique, le discours de la puissance d'un Etat coréen réunifié, fort de 70 millions d'habitants et des ressources du nord est le prolongement de cette logique de puissance qui habita la Corée après la guerre.

C - Retour du grand large et désirs de Corée [167]

1 - Totem américain et tabou japonais

Il n'est pas utile de produire un tableau détaillé de la Corée du sud lorsque s'achevèrent les combats en 1953. Le pays était en ruines. La population, jetée par la guerre sur les routes du pays, essayait au moins de retrouver les siens et d'assurer, au prix des pires difficultés, ses besoins les plus élémentaires : manger, se loger, s'habiller. Pour ceux qui avaient vécu ces années noires dans la foulée de la colonisation et de la guerre mondiale, le scandale de la division nationale pesait moins que les horreurs de la guerre et de ses conséquences. L'événement induisit dans l'histoire politique du sud de puissants effets de génération.

Pour conjurer le passé, l'"admirable pays" *(Miguk)* qu'étaient les Etats-Unis devint dès lors, à plus d'un titre, la référence obligée. D'abord en ce qu'il incarnait l'avenir et qu'à son image de nation jeune, tendue vers le futur, s'ajoutaient les réalités de sa puissance. Ensuite parce que celle-ci avait permis à un pays de survivre. Comme en Europe en 1945, les Etats-Unis ne furent donc pas présent au simple titre d'acteurs de la guerre et de sauveurs. Les bataillons de marines effacèrent le mauvais souvenir d'éléphant dans un magasin de porcelaine qu'avait laissé en 1945, le général Hodge : ils avaient montré de la compassion pour un petit pays bien éloigné de leurs intérêts immédiats. Porteurs d'un universel nouveau de liberté et de démocratie, leur présence avait été non seulement nécessaire, mais aussi désirée. La Corée leur accorda une immense reconnaissance. Ils remplacèrent la Chine, dans le rôle de ce "grand" qui faisait sens tant par ses richesses et ses armées que par ses valeurs et sa culture. Qui plus est, protecteur bienveillant il laissait la Corée exister comme Etat autonome. Plus encore, il apporta même son aide à ses relevailles.

L'analyse qu'on pourrait faire des réalités de l'intérêt américain pour la Corée, inutilement soupçonneuse et dépréciatrice de sa générosité, ne saurait effacer ce que leur arrivée rendit aux Coréens : un sens à leur existence. "C'était l'époque où Séoul croyait que le repas le plus riche en calories était une sorte de

---

167 - A partir d'ici, on emploiera, sauf précision contraire, le mot "Corée" pour désigner la seule Corée du sud.

potée faite de déchets récupérés sur la base américaine[168]". Certes, la cohabitation de Coréens avec une américanité, portée surtout par les GIs, ne fut pas toujours un modèle d'harmonie et de compréhension. De puissants stéréotypes nationaux en naquirent, parfois teintés d'un soupçon de xénophobie. Mais la présence américaine en Corée fut signifiante au-delà du folklore littéraire et cinématographique montant en épingle trafics en tous genres et prostitution rampante[169]. Si l'on remet la lorgnette à l'endroit, la population trouva avec l'armée américaine une organisation efficace qui lui permettait de faire face à ses besoins les plus urgents. L'architecte Kim Sugùn, associe ainsi toujours les Etats-Unis aux nuages de DDT qu'ils déversèrent sur les moustiques et autres parasites du pays. La montée en puissance des églises protestantes donna de son côté un complément bien venu à l'aide alimentaire qui transitait par l'armée. Celle-ci, relayée peu à peu par diverses agences des Nations-Unies (surtout l'UNKRA, *United Nations Korean Reconstruction Agency)* accomplit un énorme travail de reconstruction des infra-structures, lança des programmes de logement et apporta son aide à l'agriculture. De plus, la collaboration quotidienne entre armée américaine et armée sud-coréenne, eut des effets de long terme bien plus considérables. Certains soldats coréens avaient certes déjà connu le contact modernisateur de la période japonaise, mais dès les années de reconstruction, l'appareil militaire fut à la fois un lieu où se formaient, pendant trois longues années, les recrues coréennes du service national et où s'opéra un transfert de technologie quasi gratuit au bénéfice de la péninsule.

Enfin, couronnant de sens plein cette entreprise de relèvement, la culture occidentale déferla sur un pays qui n'en avait pas oublié la faim Avec les Etats-Unis, la Corée retrouva son ancien désir de grand large et cette fascination pour la modernité qu'avait bâillonnée le Japon. Sauf à donner dans les classiques caricatures de la culture américaine de masse -tabac blond, boissons gazeuses et divas hollywoodiennes-, la réouverture de la Corée permit aussi de rétablir le contact avec des formes d'expression artistiques et intellectuelles plus conformes aux standards européens de la culture légitime. La Corée devait à la fois rattraper le temps perdu -en découvrant par exemple

168 - Tiré d'une nouvelle de Pak Wansò, "Celle que j'ai rencontrée à l'aéroport" in *L'oiseau de Molgyewol*, Paris, Editions Saint Germain des Prés, 1988, p. 27.
169 - Du côté américain en pensant au film *MASH*, (Robert Altman, 1970), du côté coréen avec l'abondante littérature sur les horribles Yankees obsédés par les Coréennes.

les opéras de Puccini- et constater avec stupeur la tournure qu'avait prise en Occident la modernité artistique. Le déplacement du centre mondial de l'hégémonie "moderniste" des capitales européennes vers New York, renforça encore l'attrait de l'"admirable pays". De cet ancrage quasi monopolistique de sens, naquit rapidement un sentiment de gêne qui eut deux conséquences. D'une part, il commença de pousser les étudiants coréens qui souhaitaient donner essor à leurs désirs de modernité à partir pour les Etats-Unis. D'autre part, il jeta une lumière crue sur ce que la Corée percevait désormais comme son arriération. Un sentiment de honte, par rapport à des coutumes collectives, à des idées, fit associer la coréanité, qui avait vaille que vaille survécu à la déculturation, à des vieilleries négligeables dont il fallait se débarrasser.

Le totem américain parut pouvoir emporter tout ce que les Japonais avaient laissé : la Corée retrouvait son vieux paradoxe de la modernisation.

A avoir été ainsi tendue vers l'avenir et son phare américain, la Corée ne pouvait guère que donner au Japon le mauvais rôle du tabou permanent. Avec l'anti-communisme, l'anti-japonisme fut un des ferments d'unité les plus puissants pour le sud et pour son existence au monde. Le refoulement du passé colonial y avait ses raisons. Mais il ne s'agissait pas seulement ici de prendre en compte la période japonaise de colonisation. Le contentieux s'aggrava d'un profond sentiment d'injustice lié à l'histoire de l'après-guerre. En effet, le Japon, aux premières loges de la guerre froide en Asie, ne paraissait qu'avoir fait très médiocrement son *mea culpa* de vaincu. Le caractère limité et provisoire de l'épuration au Japon resta pour longtemps -et reste- le prétexte de relations diplomatiques plus que tendues[170]. Ce que le phénomène devait aux intérêts américains resta au départ dans l'ombre. Bien pire pourtant, la guerre de Corée fut vécue comme un scandale insupportable : au moment même où elle achevait de détruire la Corée, elle permettait au Japon de se reconstruire, d'ouvrir le cycle insolent de ses booms économiques et d'être réintégré en 1951 dans la communauté internationale. Prédateur éternel du peuple coréen, le Japon n'y fut plus présent qu'au titre de la rancune tenace, voire de la haine. Il était inévitable, qu'au parfait totem s'opposa le parfait tabou. Pourtant, la Corée de Yi Sùngman caressa trop ce penchant qui la jetait dans les bras lointains des Américains et lui faisait oublier les réalités d'un voisinage. Elle en oublia le réalisme qui lui aurait permis de parvenir à ses fins en devenant enfin cette

170 - Voir J.-M. BOUISSOU, *Le Japon depuis 1945*, Paris, A. Colin, 1992, p. 27-32.

"France" de l'Extrême-Orient qu'elle avait voulu être au XIXe siècle. Or, pas d'affirmation de la France sans affirmation corrélative de l'existence de l'Angleterre...

2 - La politique culturelle et la gestion des symboles nationaux

D'une certaine manière, la présidence de Yi Sùngman fut placée sous le signe de l'absence de réalisme. Agé de 73 ans lorsqu'il arriva au pouvoir, le président était l'homme d'un autre âge. Ayant vécu toute sa vie à l'étranger dans l'atmosphère de combines politiciennes de la résistance en exil, il connaissait mal une nation où dominaient les jeunes gens et fut incapable de comprendre que le peuple coréen attendait autre chose qu'un discours crispé, anti-communiste et anti-japonais. A ses maladresses s'ajoutait la certitude où il était d'être le père protecteur de la nation. Son passé de résistant lui fit oublier qu'il n'était pas propriétaire de la souveraineté nationale et que les urgences de la situation ne justifiaient que très médiocrement une pratique autoritaire du pouvoir et un immobilisme économique. La drogue quotidienne de l'aide américaine, plaçant la Corée sous perfusion, pouvait-elle être une solution? Donner des gages aux militaires en les dotant d'un budget et d'un prestige conséquents, attendrir les étudiants en décrétant en 1953 un "jour des étudiants" (*haksaeng-ùi nal*[171]) ne suffisait pas à calmer le jeu des revendications pour l'avenir et la démocratie. A dire vrai, cette période est un peu la mal aimée de l'histoire de la Corée du sud. Elle dégage un parfum de "IVe République" coréenne : même instabilité politique, même crises extérieures, même effondrement dans l'anarchie, même arrivée au pouvoir d'un... militaire. Si la comparaison doit raisonnablement s'arrêter avant ce dernier point, il reste à rappeler que l'entreprise économique pourrait, elle, rentrer dans la comparaison. Si les prestiges graphiques d'un net décollage économique semblent introuvables, il semble que le travail de reconstruction entrepris par les Coréens eux-mêmes n'ait pas été si négligeable. Dresser ainsi les arrières-plans d'une période agitée, nous permet pourtant de revenir sur le premier

171 - En commémoration du soulèvement anti-japonais des étudiants de Kwangju en 1929. Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, op. cit.*, p. 185-186.

travail de reconstruction de l'identité nationale qui fut accompli par le gouvernement de Yi Sùngman.

En effet, un changement considérable apparut alors, introduisant un nouvel acteur dans l'idéologie nationale : l'Etat. Devenue indépendante et quoique divisée, la Corée ne laissa pas la production de l'idéologie nationale aux seules élites cultivées, aux écrits, aux structures de la vie culturelle dominante. L'Etat coréen du Chosòn avait bien sûr mis en avant et voulu défendre l'indépendance nationale. Or, ce qui simplifie pour la suite l'histoire de l'idéologie nationale en Corée, la nation n'eut plus à partir de 1945 à se battre pour préserver son existence politique. Mais le Chosòn finissant n'avait pas réussi à tenir un discours sur la nation. Il en était resté au rappel de la légitimité dynastique doublé de son vieil ancrage chinois. Nulle part en Corée n'existaient ces ressources japonaises de la double structure politique, qui permirent à Meiji d'abattre un régime politique et de le fonder en même temps dans une dynastie unique et incontestable. La révolution-restauration de Meiji trouva alors dans l'Etat lui-même et dans les manipulations de l'identité nationale, autour de l'institution impériale, à se poser au coeur de l'idéologie nationale. La Corée ne retrouva que tardivement un Etat et il était loin de pouvoir compter sur d'aussi puissants outils. Cette moindre "légitimité" historique laissa reposer la question sur le seul socle de la souveraineté nationale. Celle-ci devait-elle parler par la voix de l'Etat, qui l'incarnait, ou par celle du peuple lui-même, qui en était la source vive ? La question de l'identité et de l'idéologie nationale, débarrassée des complexités du combat d'indépendance, découvrait alors pour longtemps celles du combat démocratique. Plusieurs porte-voix, plus ou moins puissants, prétendirent être les dépositaires de l'identité nationale. Ce facteur nouveau apparut avec la Ière République.

C'est pourquoi, en plus de l'installation de la nation dans ses symboles en 1948, l'Etat imagina une politique culturelle -au sens commun cette fois- qui tendait à affirmer l'identité nationale. Cette politique est en germes sous Yi Sùngman. Dès avant la guerre de Corée, le gouvernement s'attacha à ressouder la nation autour de festivals officiels de folklore populaire. En creux, le besoin de renaissance, qui les guidait, accusait la déculturation japonaise. Le choix de Kyòngju, capitale de la dynastie qui avait unifié la péninsule fut bien sûr plus

que symbolique[172]. Le Festival du Silla *(Silla che)*, visait à refonder et faire renaître *(Toesegi, toesal)*, l'âme du Silla *(Silla-ùi òl)* à travers des figures emblématiques de la Corée : savants-chevaliers *(hwarang)* et vêtements blancs[173]. Ces Festivals reprendront à la fin de la guerre. Ils eurent ceci de tout à fait particulier de poser les jalons d'une invention des traditions coréennes. La place de l'Etat, inconnue jusque là, au coeur de fêtes populaires est le premier signe d'un déplacement. L'expurgation des éléments chamaniques -synonymes d'arriération- indispensables souffles des festivals locaux anciens, constitue un second élément de reconstruction. Le formalisme qu'on avait pu dépister dans les procédures d'acculturation aux formes culturelles extérieures rejoue donc ici avec des formes culturelles *intérieures*. Preuves qu'elles étaient déjà devenues étrangères et qu'ils leur fallait se saisir d'un sens nouveau. : dire l'identité nationale, la Corée, non la communauté villageoise *(maùl)*, ni la parentèle *(chiban)*. La Corée chercha à s'acculturer à elle-même. De même, les formes plus hautes de la culture classique furent sollicitées pour séduire les couches intellectuelles : en janvier 1950, le Ministère de l'Education nationale et de la Culture *(Mun'gyo bu)* créait un Institut de la Musique nationale *(Kungnip kugagwòn)*. Dans la formulation de l'identité nationale, les ministères apparurent donc comme des lieux concurrents de la vie culturelle. A travers des Salons officiels *(Kukchòn)* ils se posaient, parallèlement, en promoteur d'une culture artistique de la modernité. La culture coréenne entrait dans une nouvelle époque.

172 - L'histoire désigne cette période après le VIIe siècle sous le nom de *T'ongil Silla*, que nous traduisons par "grand Silla". Il faut toutefois noter que le mot *"t'ongil"* est d'usage en Corée pour dire aujourd'hui "réunification". Enfin, la référence fréquente à Silla a pendant très longtemps occulté le fait que ce royaume n'unifia que le sud de la péninsule. L'oubli du royaume sino-coréano-sibérien du nord, Parhae (Pohai) est aussi significative.

173 - Source : *Korea, 20 Years in Pictures*, Séoul, Kyònghyang Sinmun-sa, 1968, p. 36.

CONCLUSION

Sur le plan de l'élaboration et des mutations de l'idéologie nationale, la Ière République de Yi Sùngman annonça une rupture par rapport à la période précédente et posa les jalons pour la suivante. Certes, les plaies douloureuses ouvertes par la colonisation et par la guerre de Corée, occultent en partie un phénomène important. D'un côté, conséquence d'une vision de son passé difficile et d'une présence au monde compliquée, la Corée cherchait ses marques. Qu'elle ait, en dépit de son ancrage américain, pressenti les nécessités de la puissance nationale, fut un premier changement. Mais par ailleurs, commençant de donner du sens à l'avenir en se reconstruisant, malgré la division, elle travailla dès cette époque à reconstruire aussi son passé. L'apparition de l'Etat, dans la formation des lieux de l'identité nationale, fut une nouveauté. Son autorité et les puissants relais que représentait son contrôle du système d'éducation, affirmèrent au mieux une concurrence, au pire une lutte, avec d'autres voies et canaux de l'idéologie nationale : milieux intellectuels et culturels, médias, journaux qui reprenaient vie et puissance dans les années 50. On n'oubliera pas non plus qu'à partir de 1946, la langue coréenne fut pour la première fois dans l'histoire du pays, enseignée dans les écoles publiques. De langue orale elle devint langue de culture. Ce nouveau dispositif donnera toute sa coloration à la période suivante, en faisant de l'identité nationale et de ses symboles un enjeu de la démocratisation du pays.

Pourtant, en partie pour les défauts évoqués plus haut, le nouveau régime de cette Corée indépendante ne sut pas prendre la mesure de ses forces et de ses faiblesses. Ayant vécu trop longtemps un même combat, il ne perçut ni les enjeux politiques nouveaux, ni les attentes de ses concitoyens, ni les réalités du monde alentour. D'où une gestion soit incomplète, soit irréaliste du sentiment national coréen. Ainsi il ne fit pas marcher à plein la machine subtile de la recomposition de l'identité nationale par la propagande et se contenta d'un anti-japonisme crispé, lourd d'irréalisme économique. Chassé du pouvoir le 29 juillet 1960, le vieil homme laissait la place à de nouveaux acteurs.

Sources écrites autres qu'en français

- Note 1 : "In The *Wei-shu* it is written, "Two thousand years ago [...] [Tan'gun], otherwise called Wanggòm, chose Asadal [...] as his royal residence and founded a nation, calling it [Chosòn] [...]".

- Note 23 : "In Confucian tradition, especially that of Korean Confucianism, there was no room for political reconciliation or compromise in dealing with differences of opinion concerning policy, court rituals, and ethical and moral issues. Compromise would have meant dishonesty, disloyalty, and depravity"

- Note 26 : "These who followed vernacular styles or rhetorical flourishes would be expelled from the school [...]"

- Note 38 : "I do not know why China is called the Middle Kingdom and Korea the Eastern Country. [...]As is obvious if we talk about the center of the east, west, north and south, any place can be considered as the "Middle Kingdom"".

- Note 45 : "Such shijo [sijo] on the one hand tell us how their poets reacted to historical events and on the other hand indicate how these historical events have become part of the collective, "social" memory of the Korean people: they have helped shape the historical consciousness of Koreans".

- Note 50 : "If the scions of our gentry are ignorant of the classics of their own country and are not abreast of the wisdom of their ancestors, they cannot really be called learned, however well-versed they are (in Chinese Classics)".

- Note 56 : "Every country of the world has its own writing system. [...] Alphabets of such languages as Sanskrit, Manchu, Mongolian, European (sic), Russian, Burmese and Thai are not as simple to learn as that of our country".

- Note 57 : "Usòn minhwa-nùn Chosòn wangjo sidae t'ùkhi hugi-ùi saenghwal munhwa-rùl panyònghae chugo ikko tangsi-ùi sobakhan miùisig-ùl soljikhage nat'anaego ittanùn chòm-esò taedanhi sojunghan ùimi-rùl chinigo itta".

- Note 59 : "In 1860, I heard strange news. The Western bandits invaded China, built their cathedrals and propagated their faith. And I realized, 'won't we perish as well'".

- Note 77 : "There was however a real effort at getting this support as a new awareness had grown that Korea's weakness was not just caused by a weak government. The weakness of the government was merely a reflection of the Korean society at large".

- Note 78 : "Eversince our country was founded, our monarchs have upheld and perpetuated the traditions set by their predecessors. [...] Ours is a small peninsula country, but we take pride in saying that ours is a column of light in the gathering gloom. [...] Even the king got his top-knot cut. [...] We cannot wait and watch with folded arms the spectacle of national crisis. We have to rise up and fight."

- Note 79 : "And he would always say to us, 'Since Japan wants to be the England of the Orient, let us make our country the France of the Orient'. This was his dream and it was also his only ambition."

- Note 81 : "Just cast a glance at Seoul, our capital city. It has been reduced to be the lair of barbarian beasts. [...] The entire population of our country today is in the clutches of the wild beasts and our motherland whose history traces back five thousand years will shortly witness the disaster of dispersion and dismemberment".

- Note 88 : "Indepandance day was for the first time celebrated in 1895 in commemoration of the signing of the Treaty of Shimonoseki [...] proclaiming the independance of Korea. Another festivalday was celebrated in honour of the reigning dynasty. Though at first limited to festivities for foreign representatives and high officials, they would be made into popular festivals by the Independance Club".

- Note 94 : "By 1905 a country-wide movement of 'education for the nation' was underway, and as a result of this burst of patriotic energy, night schools, laborers' schools, and short-term training centers were opened in urban areas. The movement also brought changes in curricula of some *sòdang*, and everywhere books and periodicals discussing education found eager readers".

- Note 99 : "Ssaum, kant'ong, sarin, toduk, kugòl, chingyòk, i sesang-ùi modùn pigùk-kwa hwalgùg-ùi kùnwònjiin, Ch'ilsòngmun pakk pinmin gul-lo ogi chònkkajinùn, Pongnyò-ùi puch'ò-nùn, (Sanonggongsang-ùi che 2 wi-e tùnùn) nongmin iyòssòtta".

- Note 112 : "All private scholls were required to obtain approval of the residency-general for continued operation, but by the end of 1909 only 820 out of 1,995 requests from private schools for permission to conduct classes had been granted".

- Note 116 : "Undongjang pat'-e chul inbunt'ong-ùl mego wattakatta hal ttae-nùn nùl kù-ga hoech'ori-rùl tùlgo ttara tanyòssùmyò, ònjenka urimar-ùl ssùdaga palgapòkkin ch'ae yòrò sònsaeng-i innùn kyomusir-esò se sigan tongan pòr-ùl [sòtta]".

- Note 121 : "Hyanggyo taesin saeroun kyoyuk kigwan-i saenggimyònsò hwech'òldoegòna ijòndoemyònsò pollae-ùi konggan t'ùksòng-ùl ilkhe [toeòtta]".

- Note 124 : "[...] The government resorted to forceful measures, and police and others officials went about wherever people congregated spattering ink or paint [...] , forcing them to dye their ruined clothes".

- Note 142 : "The inaugural edition of the *Tonga ilbo*, for example, announced the paper's intention to 'represent the masses' *(minjung)*, promote democracy, and encourage the spread of culturalism *(munhwajuùi)"*

- Note 144 : "The means were conservative, but the goals of the cultural nationalist program were revolutionary".

- Note 151 : "We do not mean (speaking of cultural change) the subsitution of new culture for the old but creation (of culture) on an entirely new plane, a qualitative leap. The flow of culture from feudal aristocratic to capitalist was all on the same plane, they were minority cultures. The new age is a labor culture or mass culture".

- Note 152 : "The life of the nation is the life of the farmer, its civilization is an agrarian civilization.Korea's wealth is the wealth of the land. In this fact lies the uniqueness of Korea".

- Note 163 : "Irossò haebang hu ch'inilp'a mit ch'inil chanjae ch'òri munje-nùn tto tasi haegyòldoeji mothan kwaje-ro namgyòjyòtta".

DEUXIEME SOUS-PARTIE

IDENTITE NATIONALE, VIE CULTURELLE ET MOUVEMENT DES IDEES EN COREE DU SUD - 1960-1990

INTRODUCTION

"A peine débarqué, il sautait aux yeux que tout était plus modique, recollé, rudimentaire [...]. A la douane, un quidam en sandales de paille et bourgerons de forçat nous avait arrosé d'insecticide [...] comme des veaux, avec une lance et un vaporisateur à bretelles qui venait tout droit de la ferraille[1]". Ces quelques lignes du voyageur-écrivain Nicolas Bouvier datent de 1970. Pour qui n'a rencontré la Corée qu'à la fin des années 80, ces images d'un Tiers-Monde sont toujours surprenantes. Elles paraissent surgir d'un lointain passé médiéval, d'une brousse recluse et bricolée. Elles n'ont pas trente ans.

On comprend que l'histoire de la Corée du sud contemporaine ait donné prise à la terminologie du "miracle". Aussi bien, par delà les rythmes de croissance prodigieux et le récit convenu d'un développement économique tenu pour modèle, les textes qui nous disent cet épisode échouent à bien décrire l'état initial de pauvreté et de peines où était la Corée des années 60. Elle prenait la course des "Trente glorieuses" embarrassée de lourds handicaps. Le poids de la colonisation, les destructions massives de la guerre de Corée, le trop lent redémarrage d'une économie tenue à bout de bras par la manne américaine campaient un tableau sombre de la situation matérielle du pays. Les mêmes raisons, doublées du traumatisme et des menaces de la division nationale et du drame personnel des familles séparées, semblaient devoir y ajouter les pesanteurs de l'abattement moral. N'étaient l'évidence de l'alliance américaine et le transfert de ressources qu'elle provoqua, le sud de la péninsule entrait clairement dans la catégorie du Tiers-Monde. Démographie y comprise : au début des années 70, le géographe Pierre Gourou faisait des rythmes de croissance et de la densité de population l'essentiel du "grand problème" sud-coréen[2]. Les réalités plus riantes des années 90 font oublier qu'au départ rien n'était gagné d'avance : la mutation coréenne fut une succession de paris audacieux. La Corée du sud parvint à surmonter ses handicaps.

Une bonne part de l'explication du "phénomène coréen" réside bien sûr dans les choix administratifs, économiques et techniques qui furent faits à

1 - N. BOUVIER, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot, 1990, p. 110.
2 - Voir P. GOUROU, *L'Asie*, Paris, Hachette, 1972 p. 244.

compter des années 60. La modernisation, commencée à petits pas un siècle plus tôt, adopta alors la foulée rapide du cycle vertueux du développement. Le récit de cette transformation et de ses modalités constitue l'essentiel de la littérature coréanologique contemporaine. La masse des travaux qui lui sont consacrés, essentiellement américains, permet chaque année d'affiner un peu plus les descriptions et de revenir sur les mirages d'une recette de développement aux ingrédients aisément identifiables et aux formules exportables. Ceux-ci, trop souvent coupés des sources en coréen, mettent bien sûr en avant l'analyse des données économiques. Le langage universel des chiffres et des statistiques permet par ailleurs de pousser le descriptif jusqu'à l'analyse des mutations structurelles de la société sud-coréenne. Nul doute qu'il faille continuer dans cette voie pour montrer combien le développement coréen ne fut pas monolithique. Toutefois, le risque de trop suivre ce sillon réside dans le caractère à la fois partiel et trop mécaniste donné à l'explication de ces trente années turbulentes. Au mieux, il peut rendre compte de la manière avec laquelle la Corée a surmonté peu à peu ses handicaps matériels. Ils nous apprennent très peu de ce qui lui permit de surmonter ses handicaps moraux.

Il nous semble pourtant que le ressort psychologique a joué un rôle profond, continu, dans l'émergence de la Corée du sud comme puissance économique. L'effort tenace de tout un peuple ne peut être tenu pour un reliquat embarrassant pour l'impeccable raisonnement économique. Les frustrations qu'avait connues la Corée d'un développement colonial déstructurant et que ne compensait aucune satisfaction nationale, la logique de puissance que rendirent nécessaire les leçons de la guerre de Corée, trouvèrent leur aboutissement dans un accord général sur l'objectif de développement du pays. La part qu'y prit la poursuite récompensée des intérêts individuels n'enlève rien à une modernisation dont la dimension nationaliste est évidente. Sensibilité ou idéologie, le phénomène nationaliste en Corée du sud contemporaine gêne ses chroniqueurs étrangers. Au mieux, il est perçu dans l'agacement porté à une maladie de jeunesse aussi inévitable qu'exaspérante. Acné passager. Au pire, il donne naissance à des remarques suspectes d'ignorance ou de malveillance : "Il reste beaucoup d'obstacles entre la Corée et [la réalisation de] l'Etat de droit. On pourrait en faire une liste détaillée, mais l'un d'entre eux, en particulier, mérite mention : la mentalité raciste. Souvent décrite comme "nationalisme" elle envahit la pensée coréenne et imprègne

puissamment presque tous les aspects de la vie coréenne contemporaine[3]". Si l'on peut approuver sans réserve la seconde proposition, décrire le nationalisme coréen comme "raciste" semble difficilement acceptable.

D'où l'intérêt porté ici à cette idéologie nationaliste envahissante. Elle apporte un éclairage à la période et justifie qu'on renonce à chercher une cause ultime et unique au développement coréen. Celui-ci ne peut valoir comme modèle que rendu à ses complexités. La nécessité d'une approche "complexe" commence d'ailleurs de gagner, grâce aux théories de la régulation, la description économique elle-même. Elle y gagne l'ampleur descriptive d'un concept. Mario Lanzarotti, dans l'une des études les plus convaincantes et les plus prudentes sur le développement économique coréen, écrit : "[...] On cherche à isoler au sein de cette expérience concrète l'*essentiel,* [...] [qui] est lui-même *complexe* [...] Mais l'idée de complexité ne se limite pas à celle de la diversité de causes d'un développement concret ; elle souligne en outre la possibilité de leur indépendance. [...] Il y a *confluence de causes multiples et indépendantes entre elles* [...][4]".

Le nationalisme participe pleinement de ce développement complexe. Il est lui-même complexe. Comprendre la Corée contemporaine, c'est aussi tenter de décrire le rôle et le fonctionnement de l'idéologie nationale. La recherche des lieux d'identité nationale, les institutions du patrimoine, les enjeux politiques qui les animent, trahissent pour la Corée une volonté d'être au monde qui est loin d'être uniquement économique. L'idéologie nationale procède autant de nécessités intérieures que d'une ambition affirmée de rayonnement extérieur : exporter des chaussures de sport, des voitures ou des magnétoscopes ne suffit pas au bonheur d'un pays.

On tentera donc d'esquisser un tableau de ce nationalisme coréen, à la fois dans ses structures et dans ses mutations, pendant trente ans. Le poids important des milieux culturels et intellectuels, à côté de l'Etat, permettra de poser un "milieu" culturel où l'architecte Kim Sugùn et son groupe, Konggan, viendront prendre sens et affirmer leur originalité.

---

3 - N. EBERSTADT, "Some Comments on Democracy and Development in East Asia", *in* T. ROBINSON (éd.), *Democracy and Development in East Asia, Taiwan, South Korea, and the Philippines,* Washington, AEI Press, 1991, p. 268. On ne voit pas d'autre traduction que "racisme" au mot *"racialism"*. Il jette une ombre soupçonneuse et, à notre avis totalement excessive sur l'ensemble des Coréens.
4 - M. LANZAROTTI, *La Corée du sud : une sortie du sous-développement,* Paris,IEDES-PUF, 1992, p. 243. Les italiques sont de l'auteur.

I - LE SYSTEME DE L'IDEOLOGIE NATIONALE - 1960-1990

A - Définitions

Avant d'aller plus avant dans l'enquête sur la nationalisme contemporain de la Corée du sud, il est nécessaire de préciser un vocabulaire et d'annoncer quels objets retiendront notre attention.

L'identité nationale ne pourra ici nous retenir dans la dimension politique que pose l'Etat-nation. En effet, bien que jamais dotée, pendant toute notre période, de la reconnaissance internationale ultime que signifie le statut d'Etat-membre de l'ONU, la Corée du sud n'en a pas moins été un Etat légitime. Ouverte clairement sur le monde, sa "surface diplomatique" ne fut qu'assez peu gênée par cette lacune. La Corée du nord n'étant pas elle-même membre de l'ONU, elle n'a pu provoquer l'embarras diplomatique qui pèse, par exemple, sur l'existence de Taiwan. De plus, le second XXe siècle lève toute hypothèque sur l'indépendance *nationale* de l'Etat coréen. Menacée par un autre Etat coréen, la Corée du sud y risque la perte d'un régime politique, de profonds bouleversements socio-économiques, non son autonomie par rapport aux puissances qui l'environnent. Le tour complexe pris par l'articulation entre identité nationale et indépendance nationale lors du siècle précédent s'en trouve dissout. Sans appartenir à l'ONU, le Sud a donc tiré tous les bénéfices de l'ordre mondial qui garantit, après 1945, le maintien et la protection des Etats existants.

L'identité nationale nous intéresse dès lors comme phénomène culturel : qu'est-ce que la Corée au-delà de sa définition juridique? La réponse à cette question ne pourra ici constituer en un inventaire de traits nationaux établissant par touches successives une originalité de civilisation. La démarche ne sera ni anthropologique ni ethnologique. La langue ni les systèmes de pensée ni les pratiques sociales ni les coutumes n'entrent au registre de nos préoccupations. L'identité nationale nous intéresse au titre, moins profus, d'une image de soi, d'un discours sur soi produits par la Corée.

Or la Corée n'est pas une personne, elle ne présente pas face au miroir les claires limites d'un corps individuel. De fait, ce discours sur soi, cette image

de soi existent eux-mêmes à l'état diffus dans l'ensemble de la société coréenne contemporaine. Les stéréotypes nationaux sont ainsi de ces expressions de l'identité nationale qui flottent dans tous les esprits d'une nation. Ils disent autant une identité sous l'espèce de l'auto-stéréotype (image de soi) que sous celle de l'hétéro-stéréotype (image des autres nations). Tenir les promesses d'une enquête sur le nationalisme coréen devrait reconnaître à ces constructions une place de choix. Or, sauf à prendre au comptant ces images "flottantes", on voit mal comment les dépister, en identifier le contenu, en peser la diffusion. Un travail sérieux sur les stéréotypes nécessite une méthodologie très lourde, impliquant la passation de questionnaires bien délicats à interpréter. L'idéal d'une enquête de masse permettrait d'établir, par exemple, l'influence de la classe sociale, du sexe ou du niveau d'éducation sur la formation des stéréotypes. Celle-ci s'avère totalement impraticable. Les travaux de Marc Bosche, qui ont emprunté cette voie à des fins pragmatiques de problématique des relations interculturelles, valent ici pour leur rigueur et leur prudence. Mais la qualité des résultats et des enseignements qu'il en tire sont à la mesure d'un lourd traitement statistique portant sur une *petite centaine* de répondants[5]. Surtout, pour l'historien des représentations nationales, il serait nécessaire de pouvoir suivre un même questionnaire sur une période donnée et voir comment, sous le poids de quels événements, les stéréotypes nationaux se modifient. Cela est encore moins faisable. Par le nombre de questionnaires nécessaires pour asseoir les images, par l'impossibilité d'une pratique rétrospective de l'enquête, cette voie est donc doublement fermée. Aussi, faute de savoir donner un statut, pertinent pour l'histoire du nationalisme coréen, aux discours qui affirment ou nient que "les Coréens mentent facilement", que "les Coréens supportent bien l'alcool" ou que "les Coréens ont des difficultés à manier l'abstraction", on renoncera aux stéréotypes[6]. A regret.

L'identité nationale qui reste accessible ne peut l'être que pour des "objets" moins diffus. C'est pourquoi on choisit de la traiter sur son versant idéologique. Dans l'idéologie nationale, le diffus se structure. Les images et discours se précisent pour gagner une certaine cohésion. Voire : une cohérence

---

5 - Voir M. BOSCHE, "La problématique interculturelle : une étude exploratoire sur le thème du management avec la Corée du Sud pour terrain", Thèse non publiée, Université Paris IX Dauphine, 1991, 429 p. On en trouvera une synthèse dans son article "Représentation des comportements en affaires et stéréotypes culturels : vision de Corée du Sud" in F. GAUTHEY et D. XARDEL (eds.), *Management interculturel - Modes et modèles*, Paris, Economica, 1991, p. 115-135.

6 - Items tirés au hasard de la thèse de M. BOSCHE, *op. cit.*, p. 296, 302 et 307.

qui les rend lisibles. Elle propose des ancrages identitaires dont l'efficacité est de ramener le complexe au simple, le divers à l'un et le changeant à l'intemporel. D'où la terminologie dont on fait usage posant des lieux, des images, des figures, des emblèmes, des symboles ou des formules. Tous opèrent cette transmutation qui leur fait dire les variétés concrètes et insaisissables de la nation dans l'évidence simplifiée d'un objet-quintessence du pays. Comme ces fleurs de papier japonaises, il leur suffit de l'eau de la sensibilité nationale pour que d'un coup les figures se déploient en rhétorique de l'identité.

Il peut s'agir d'objets (un masque de danse *t'alch'um*), d'idées abstraites (la simplicité, *sobakham)*, de sentiments (la fraîcheur -nationale- du bien-être : *siwònham)* ou de lieux (Kyòngju et l'âme du Silla). Il peut s'agir aussi d'expressions. Penser en termes de "voie orientale, machines occidentales" *(Tongdo sògi)*, n'enlève rien à l'extrême complexité du processus concret d'industrialisation en Orient. Ramené à une formule, celui-ci tire son éclat de la simplicité conquise. Elle permet, sans trop se poser de questions, de faire sens pour le plus grand nombre. Aussi le stéréotype qui peut en naître ne saurait être critiqué à l'aune de son schématisme simplificateur. C'est précisément parce qu'il est un schéma qu'il fait sens. Il permet de comprendre le monde. A charge pour chacun de ressentir ou pas le besoin d'aller au-delà des schémas.

Aussi, lorsqu'on parle d'idéologie nationale, on ne fait pas ici référence à l'établissement très serré d'une philosophie reposant sur des concepts forts. L'identité nationale qui s'y exprime tient davantage du bric-à-brac ou de la caverne d'Ali Baba que de l'ordre impeccable de l'abbaye cistercienne ou, si l'on préfère, du monastère *Sòn* (Zen). Il ne s'agit donc pas de faire de l'histoire des idées autour de leurs fermes théoriciens. Il s'agit de saisir une *idée vague* et une *sensibilité*, à mi-chemin de la théorie assignable et des stéréotypes flottants. Une difficulté surgit alors : pourquoi privilégier telle construction identitaire plutôt que telle autre? L'idéal insaisissable serait de traquer la naissance des figures identitaires, d'arrêter un corpus de textes et d'iconographie et de voir comment il évolue sur trente ans. Car comment être sûr autrement du caractère représentatif et signifiant des thèmes relevés?

A dire vrai, la difficulté n'est pas si grande. D'abord par ce qui est ici visé. Tenter un tableau du nationalisme coréen contemporain ne vaut pas simplement pour ce qu'il représente dans l'histoire d'un pays. Il nous permet

surtout de situer la pensée d'un intellectuel, Kim Sugùn, les ambitions d'un groupe, Konggan, dont l'une des tâches essentielles fut l'élaboration, dans un champ spécifique, de cette identité nationale nouvelle. On essaie donc de mettre cette entreprise en situation, en la comparant à d'autres, dont le relevé exhaustif est impossible. Mais pour palier ce manque, reste la possibilité d'effectuer un descriptif du "système global" de l'identité coréenne. On s'attachera dès lors à établir quelles structures permirent l'existence de ce discours national, puis à montrer comment les thèmes en évoluèrent entre 1960 et 1990 et pourquoi.

B - Contenus

1 - Le cadre global

L'identité nationale ne surgit pas comme un donné impermanent du fond des âges. Elle ne s'affirme pas non plus simplement comme perception de soi et discours sur soi.

D'une part en effet, elle se pose par rapport à l'autre, aux autres nations. Etre au monde implique de s'y situer autrement que de manière géographique. Or les visions nationales du monde opposent rarement une individualité nationale à l'ensemble du monde extérieur. A l'horizon surgissent d'abord nations voisines et nations d'influence mondiale. L'ordre du monde s'en trouve hiérarchisé entre nations qui font sens -à divers titres- pour l'identité nationale coréenne et nations laissées dans le lointain ou dans l'oubli. A travers le récit de la période précédente, on a déjà montré comment géographie et civilisation interféraient pour doter la Corée de points de comparaison signifiants pour elle. Qu'ils fussent positifs ou négatifs. En plus du cadre de pensée qui commençait d'opposer Orient et Occident, Chine, Japon, Etats-Unis et Europe ont fourni des références et des amers ou caler l'identité coréenne. On verra par la suite comment cette vision du monde a pu changer, selon quelles données et quelles hiérarchies nouvelles.

Mais situer une identité par rapport à une altérité revient aussi à porter un regard sur l'altérité interne qui travaille la nation. Par là, on n'entend pas la

diversité sociale et culturelle susceptible de dénier à l'identité nationale ses cohésions, mais le passage du temps. L'identité nationale doit aussi se penser dans l'histoire qui transforme la nation elle-même. Or, on l'a vu, l'une des résistances les plus farouches au procès de modernisation ouvert au XIXe siècle, provenait d'une certaine vision : se croire en dehors du temps et imperméable aux forces de l'histoire qui ne venaient pas du temps sanctifié des sages chinois. Par comparaison, les choix que fit la Corée du sud à partir de 1960 signifièrent clairement le renoncement à un irréalisme qui s'était révélé coûteux. Dès lors, la question de la modernisation du pays est loin d'être un thème extérieur à celui de l'identité nationale. Les premiers dilemmes repérés entre modernisation et tradition ne cesseront de faire rebondir la question de l'identité nationale, ces trois dernières décennies. Ces deux thèmes apparaissent comme deux urgences parallèles et contradictoires.

Pourtant, avoir montré comment changeait le cadre global où se pensa à travers l'histoire l'identité coréenne, laissait aussi deviner que ce *pays neuf* qu'était la Corée du sud, disposait de l'acquis, d'un capital de "postures" culturelles et de thèmes identitaires, hérités d'une *très vieille nation*.

2 - Le capital identitaire et ses plus-values

La Corée du sud ne partait pas les mains vides lorsqu'elle se lança dans la course à la modernisation. Le mot "capital", dans le lexique sino-coréen, provient moins de la tête *(caput)* que des racines *(chabon)*. Il est le produit d'un sol. Or le travail antérieur sur la coréanité avaient réussi à produire un humus épais de références et de thèmes. Dès lors, une bonne partie du corpus identitaire ancien se trouva disponible pour une redéfinition contemporaine. Ici et là, l'entreprise de construction de la coréanité moderne s'attacha à reprendre le trésor qu'avaient laissé les ancêtres du *sirhak* ou des périodes suivantes. Ce capital fut audacieusement mobilisé et réinvesti plutôt que sagement épargné. Deux grands types d'investissement se détachent.

Parfois, tentant de camper un paysage moins schématique de l'identité nationale, ses différentes figures en furent reprises et retravaillées pour donner naissance à des récits ou images plus complexes. Mise en configuration, l'identité nationale prit le poids plus puissant d'allégories où tous les thèmes

anciens entraient en résonance. On y rangera tant les écrits individuels et multiples, produits par des acteurs autorisés du champ intellectuel, que ce qu'affirma par exemple la propagande de "revitalisation" *(yusin)* menée par le gouvernement du président Pak Chònghùi. On pourra alors parler de véritables "coréanologies" *(Han'guginnon)*. Terme qu'on s'efforcera de préciser par la suite.

D'autre part, on assista à un élargissement du "savoir national". En effet, on se souvient que plusieurs causes contribuaient à rendre la Corée mal connue à elle-même. D'abord, la période Chosòn n'avait laissé que peu d'espace aux cultures illégitimes ou hétérodoxes émanant du peuple. Ensuite, la colonisation japonaise avait imposé son cortège de mutations forcées et de falsifications historiques. Vouloir refonder une coréanité impliquait donc de développer les "études coréennes". La Corée du sud offre ainsi le cas de figure assez inattendu d'un pays qui entreprit un travail d'auto-ethnologie rétrospective. Les méthodes de l'ethnologie le disputèrent à celles de l'archéologie. Ce travail, patiemment poursuivi, a abouti à l'approfondissement progressif du champ de la coréanité. Un thème aussi fondamental et d'aussi longue durée que le chamanisme coréen n'a ainsi trouvé que bien tardivement les voies d'une meilleure connaissance. Mais l'histoire qui en est faite, à cause du conflit des méthodologies évoqué plus haut, s'en trouve souvent embarrassée.

Ainsi, la difficulté à fonder un savoir sur des sources biaisées ou inexistantes explique largement la frontière étroite qui sépare parfois "coréanologies" et "études coréennes". S'y esquisse aussi le transfert facilité des analyses savantes au profit du discours identitaire. Par exemple, un thème nouveau comme celui du *madang* (la cour, au sens spatial), a pu trouver naissance dans des travaux sur les pratiques culturelles populaires du Chosòn. Or il est devenu peu à peu une sorte d'emblème de la communauté coréenne, un lieu de communion nationale, assez répandu dans la culture contemporaine pour faire l'objet d'un marketing. Pourtant, l'alchimie qui va progressivement transformer une donnée scientifique en symbole national, un fait produit par les élites savantes en stéréotype "évident", reste mystérieuse. Elle tire ses forces du hasard des recherches et des événements qui modifient le système de l'identité nationale. Au-delà des contenus s'impose donc une meilleure connaissance des acteurs du discours sur la nation.

C - Les acteurs du "dedans"

1 - L'Etat et les milieux intellectuels

Le système qui produit l'identité nationale comme discours repose sur deux piliers fondamentaux. D'une part l'Etat, d'autre part ce qu'on appellera, faute de mieux pour l'instant, les milieux intellectuels. Si chacun dispose du même accès au thesaurus des images de l'identité, les objectifs et moyens d'action posent assez fréquemment ces deux acteurs en opposition l'un à l'autre. Il faut bien rappeler ici que le rôle de l'Etat dans la mise en place d'une idéologie nationale coréenne est tardif, comparé aux plus vieux Etats-nations. Rien n'existait dans la Corée du Chosòn, à cause de son ancrage chinois, qui fût comparable aux puissants outils idéologiques mis en place par la France et l'Angleterre, dans la genèse de l'Etat moderne aux XIV et XVe siècles. La jeunesse de l'Etat-nation coréen, au sens moderne du terme, explique que le nationalisme produit par l'Etat y soit si pesant à l'époque contemporaine.

De leur côté, les élites intellectuelles coréennes avaient sur ce plan quelques longueurs d'avance. Pour marginal que fût politiquement le *sirhak*, il avait posé les jalons d'une idéologie qui n'entrait pas dans le cadre autorisé des pensées orthodoxes.

Historiquement, les acteurs de l'idéologie nationale sont donc apparus, en Corée, en sens inverse de l'histoire moderne européenne. Ici, l'Etat royal a suscité et nourri les argumentaires intellectuels. Là, c'est une classe intellectuelle qui a appelé à la naissance de l'Etat moderne. On ne saurait pousser trop loin un parallélisme grossier. Il ne vaut que par l'effet d'exotisme produit. Que l'Etat coréen soit si présent dans l'idéologie nationale est la pleine expression de sa jeunesse et de son souci d'affirmation. Une comparaison avec les débuts de la période japonaise de Meiji y trouverait des échos plus évidents. Dès lors, Etat et élites intellectuelles entrent d'un côté en collusion-collaboration pour cette tâche de reconstruction nationale et d'un autre, en concurrence, voire en opposition pour en préciser les contenus et les attentes. L'Etat, parce qu'il dit officiellement la nation au monde et tire en principe sa légitimité d'élections au suffrage universel, se pose en ange-gardien ultime de l'identité nationale. Les élites culturelles et intellectuelles, parce qu'elles disposeraient d'une conscience

morale et de savoirs supérieurs et qu'elles se doivent de critiquer les pratiques réelles du pouvoir prétendent dire ce qu'est le "pays réel".

A travers les avatars du système politique sud-coréen, la question de la souveraineté nationale et de la démocratie fit ainsi éclater le front commun d'élaboration de l'identité nationale. Pas d'union sacrée en Corée du sud.

2- La censure et les atteintes aux libertés publiques

Il faut bien rappeler qu'entre 1960 et 1990, sous couvert de reconstruction nationale et de menace communiste, les régimes politiques sud-coréens restèrent bien éloignés de la démocratie qu'ils prétendaient être. Coups d'Etat militaires et anarchie civile alimentèrent une chronique politique toujours houleuse et souvent tragique. Aussi, identifier l'Etat comme acteur de l'idéologie nationale revient ici à se limiter aux officines de propagande administrées par le gouvernement. Pouvoir législatif et pouvoir judiciaire en furent les instruments et les relais plus que les contre-poids.

Si l'on évoque la censure et l'atteinte aux libertés publiques au titre des structures qui produisirent les variétés de discours sur l'identité nationale, c'est qu'elles marquèrent toute la vie intellectuelle de notre période. Car la démocratisation réelle, ouverte à partir de 1987, fut un tournant certes décisif, mais aussi tardif que progressif. Dès lors, la censure fut un moyen efficace, à côté des lois d'exception et d'un arsenal répressif de sanctions, pour museler l'opposition et imposer la voix de l'Etat[7]. Elle aboutit naturellement à radicaliser tous les discours y compris ceux sur l'identité nationale : d'un côté, la propagande, de l'autre, la subversion.

Toutefois, elle fut aussi assez efficace -comme pendant la période japonaise- pour enfoncer un coin au coeur des producteurs de coréanologies. Elle laissa donc exister officiellement les discours identitaires bénins, qui ne remettaient pas en cause le pouvoir politique, tout en contraignant les autres à la clandestinité. Formés dans les académies militaires japonaises, les militaires sud-coréens au pouvoir en avaient parfaitement retenu les leçons et les recettes.

Les dispositions constitutionnelles et légales qui entravaient

7 - Ces remarques doivent pour partie leur substance à une communication, non publiée d'E. SEIZELET, "Les libertés publiques et le droit en Corée du Sud", (EHESS, GRESCO, 1992), 10 p.

l'expression publique d'opinions "inacceptables" opposèrent dès lors un discours identitaire d'Etat, relativement monolithique et puissamment relayé par des institutions (appareil scolaire, service militaire et médias d'Etat), à une pluralité très fragmentée et sans grands moyens d'action ni porte-voix puissants, de discours identitaires sans grands rapports entre eux. Entre le discours sur l'identité nationale tourné vers un passé nostalgique d'harmonies perdues et celui osant, contre tous les interdits, invoquer la Corée du nord et l'avenir d'une coréanité préservée par le *Chuch'e* [8], les liens étaient maigres. D'où la difficulté à donner une image cohérente et d'assigner de claires positions aux diverses coréanologies qu'on pourra croiser. Les enjeux politiques internes n'y sont jamais bien loin. Certes, un "monument" comme le *Tonga Ilbo* retrouva pour sa part sa position risquée d'institution critique du gouvernement, mais il ne pouvait totalement aller à l'encontre d'un pouvoir qui ne manqua aucun des moyens à sa disposition pour l'amener à résipiscence. Aussi, comprendre le discours sur l'identité nationale ne saurait se contenter du strict plan désincarné des idées et des thèmes. L'histoire des idées ne peut faire abstraction des prudences ou des dangers qu'elles firent subir à ceux qui les exprimaient. Dans ce domaine, la Corée du sud fut loin d'être un pays où la sérénité était d'avance garantie aux débats. Les restrictions imposées à la liberté d'opinion doivent rester à l'esprit lorsqu'on lit les sources de cette période, surtout lorsqu'elles réussirent de passer la censure.

Malgré tout, l'atmosphère de radicalisme n'épuise pas le descriptif du système de l'identité nationale et de ses producteurs.

3 - Un système radicalisé en apparence?

Il serait indécent de renvoyer les uns et les autres dos à dos. Malgré les délices du dogmatisme manichéen où se complaisent certains récits de cette période, il faudrait, comme on le souhaitait des périodes précédentes, en savoir un peu plus sur ce qu'en pensèrent les Coréens eux-mêmes. S'il est clair que des élections manipulées étaient un indice peu convaincant des attentes du pays profond, il faut rappeler que la légitimité des gouvernements reposait aussi sur

8 - Concept et slogan de Kim Ilsòng qui signifie, en gros, "maîtrise de ses propres voies". Elaboré à la fin des années 50, il est une des façons nord-coréennes d'affirmer un discours nationaliste, cette fois contre la Chine et l'URSS.

des bases moins branlantes que les voies douteuses de son accession ou de son maintien forcené au pouvoir. La modernisation *réalisée* du pays, le discours de propagande sur l'identité nationale et le thème lancinant de la réunification en constituèrent d'autres fondements. A ces trois piliers indispensables de la légitimité politique en Corée du sud, le mouvement de démocratisation tente aujourd'hui d'ajouter le non moins indispensable pilier de l'Etat de droit.

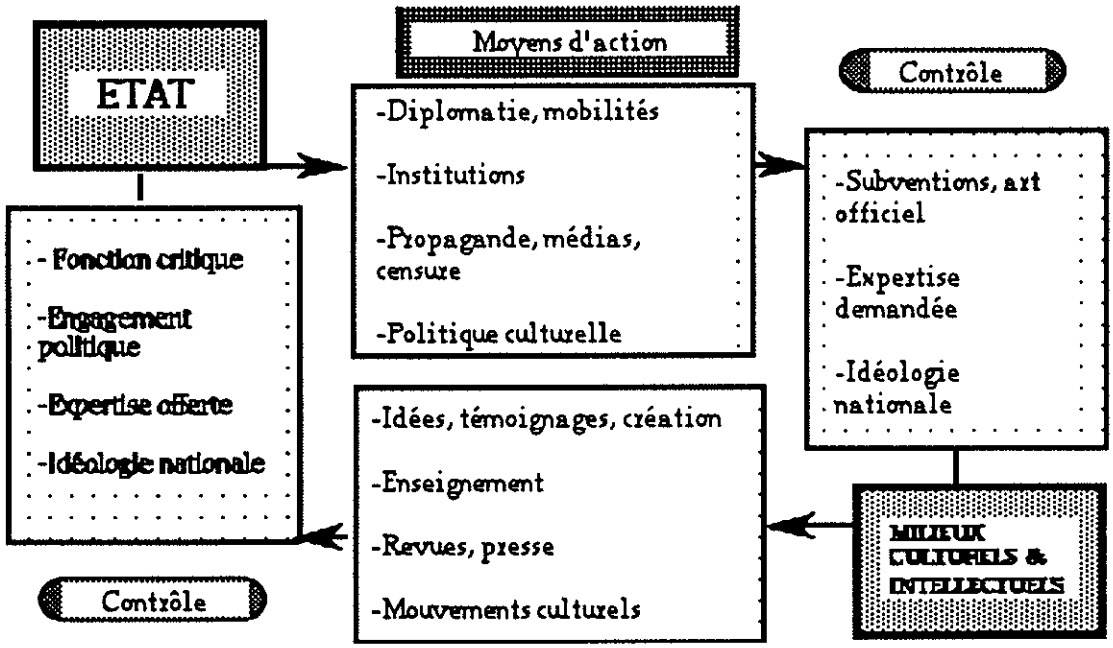
Dès lors, il est difficile d'être totalement satisfait par un schéma où s'opposerait en bloc, l'Etat et ses séides, les opposants intellectuels et leurs martyrs. Cette réalité a existé -avec son cortège de prisons, de tortures, de meurtres-, mais elle n'est pas peu empreinte de ce romantisme républicain qui laissait Victor Hugo, en exil à Guernesey, défiant seul le Second Empire. Il est vrai que cette radicalisation de la vie politique sud-coréenne, pour relativement minoritaire qu'elle fût en termes de participants, a donné à toute la période sa couleur particulière.

Mais au-delà des apparences, l'ensemble de la classe intellectuelle ne se trouva pas mobilisé contre l'Etat militariste et autoritaire pour constituer un contre-pouvoir et élaborer une contre-idéologie nationale. De la collaboration à la résistance en passant par l'indifférence, toutes les attitudes coexistèrent. On trouvera à un bout de la chaîne ces élites bureaucratiques nouvelles qui s'associèrent soit à l'entreprise de modernisation du pays, soit à l'élaboration-même de ses justificatifs et de sa propagande identitaire. A l'autre bout, espérant fuir un débat politique qui étouffait l'art de ses slogans obligés, naquirent des pratiques littéraires ou artistiques caressant le "poétisme" sans références au présent ou le modernisme abstrait. Ce qui revenait au même : se mettre dans le hors-jeu de "l'art pour l'art" *(yesuljisangjuùi)*..

A terme, vouloir situer Kim Sugùn et le groupe Konggan parmi d'autres hérauts de l'identité coréenne impliquera donc d'aller au-delà de la simple mise en situation de leurs idées dans ce champ polarisé. Chacun dut concevoir les voies difficiles de l'autocensure, choisir entre liberté créatrice ou engagement dans un art de combat, essayer la parabole aux sens multiples... Avant d'en arriver là et d'aborder le récit chronologique de ces débats, on proposera un schéma récapitulatif des acteurs qui y jouèrent un rôle.

Son apparence bipolaire, entre Etat et milieux culturels et intellectuels, pose certes deux pôles différents de légitimité, mais aussi les liens complexes, loin d'être seulement d'opposition, entre ceux-ci. L'idée de "milieu culturel" est pour l'instant laissée ouverte à une large acception qui comprend par exemple les mouvements religieux. Elle sera précisée plus tard.

Tableau 1 : Le Système producteur de l'identité nationale



Camper ainsi la scène intérieure où se joua l'idéologie nationale de la Corée du sud contemporaine ne suffit pas à épuiser les structures d'un nationalisme qui tire aussi sa vigueur d'exister dans le monde ouvert des nations libérales.

D - Les échos du "dehors"

La sensibilité nationale coréenne n'a pas connu, entre 1960 et 1990, une de ces invasions brutales et massives de "nouveautés" étrangères susceptibles de lui avoir donné un sentiment obsidional. La restauration d'un Etat ayant la pleine responsabilité de ses frontières a fait de celles-ci un enjeu national dépassant de loin les conflits territoriaux qui restaient en suspens avec le Japon ou avec le Nord. En effet, entre le monde extérieur et la Corée, les écrans, sans jamais s'être érigés en murailles comme à l'époque coloniale, ont eu un poids certain sur la connaissance qu'eurent les Coréens du monde et sur le sens de ce qui leur arrivait comme modernisation.

1 - Filtrages

Il est possible, à évaluer le rôle de l'Etat coréen dans l'accès au monde qu'eurent ses ressortissants, de poursuivre le chapitre ouvert sur les limitations des libertés publiques. La gestion des hommes ne fut pas si différente de celle qui s'imposait aux produits. On sait par exemple combien la stratégie de développement fondée sur le soutien aux exportations n'a en rien fait de la Corée du sud un champion du libéralisme commercial et du démantèlement des frontières. L'ouverture sur le monde qui s'y dessinait, fut puissamment encadrée, planifiée, contrôlée par l'Etat. A l'inverse, l'image d'une Corée-forteresse, inondant la planète de ses produits sans en accepter aucun venu de l'étranger serait tout aussi trompeuse. L'Etat prit à la fois la casquette du douanier sévère et la mallette de l'entrepreneur volant. Peu à peu, les pays que visaient les produits coréens se diversifièrent. De même, les barrières et autres obstacles aux importations furent progressivement levés ou déplacés[9]. Cette "libéralisation gérée" *(managed liberalization)* trouva son pendant dans les limitations imposées aux mobilités des hommes et dans le contrôle de ce qui venait de l'étranger.

---

9 - Sur ce rapport élastique au monde voir R. LUEDDE-NEURATH, "State Intervention and Export-oriented Development in South Korea", in G.WHITE (ed.), *Developmental states in East Asia*, New York, St Martin's Press, 1988, p. 68-112.

Le discours officiel -qui avait ses logiques et ses arguments- affirma que la parcimonie extrême avec laquelle les Sud-coréens eurent droit à un passeport pendant trente ans provenait d'un souci évident de contrôle des changes : pas de voyages à l'étranger, pas de rares devises nationales dépensées. Il est vrai, de fait, que la pauvreté générale des Coréens jusqu'aux années 80, ne fit pas ressentir cette entrave comme gravement liberticide. Il semble toutefois que, ce faisant, le gouvernement du pays prenait aussi le contrôle des références extérieures. D'une part, il orienta surtout étudiants et hommes d'affaires vers les pays-cibles qu'il avait choisis. Le partage du monde en aires d'influences acceptées retrouva là une tendance ancienne : massivement, les scientifiques furent orientés vers les pays qui véhiculaient les réalités ou les mythes de la puissance technologique : Etats-Unis, Allemagne et dans une moindre mesure Japon les accueillirent. Au reste du monde, autant dire l'Europe, revinrent les disciplines moins immédiatement rentables. C'est en France, en Angleterre, en Italie qu'on laissa partir linguistes, littéraires et artistes. On notera que les sciences sociales, en tant que sciences, ignorèrent presque totalement l'Europe pour goûter "outre-Pacifique" les délices de la période "quantitativiste" qui eurent pour elles tous les prestiges et les garanties de sérieux de la modélisation mathématique. Enfin, cette structuration fut souvent redoublée par la division des sexes : aux jeunes filles les choses de l'art, aux garçons le monde des techniques[10].

Mais ce "contrôle des échanges" fut aussi utilisé à des fins intérieures. En effet, la grâce du passeport ou du visa ne pouvait être accordée qu'aux intellectuels peu suspects d'aller barguigner avec des représentants du Nord ou d'aller prendre à l'étranger des idées dangereuses. Le régime eut ses favoris et ses privilégiés que récompensèrent les joies d'un séjour à l'étranger. Encore, au sommet de la période autoritaire des années 70, l'octroi d'un passeport était-il subordonné à un concours sur l'histoire et l'éthique nationale puis à un "stage" patriotique, pour prévenir ses porteurs des dangers du monde extérieur et user à bon escient des précieuses devises étrangères.

L'arrivée en Corée des rumeurs du monde connut de son côté un dispositif de filtrage. On pourrait ici évoquer, comme autre entorse à l'Etat de

---

10 - L'étude de la diaspora estudiantine coréenne constituerait un sujet en soi. Elle permettrait de peser statistiquement ces tendances. On se fonde ici sur la fréquentation des milieux académiques coréens où la carte de visite indique souvent l'origine du diplôme. Ce tableau global souffre bien sûr bon nombre d'exceptions, et plus l'on se rapproche des années 90 plus il est inadéquat.

droit qui eut des conséquences sur la connaissance du grand large, le contrôle par l'Etat des médias les plus influents. Les années 70 et 80 laissèrent ainsi télévision et radios sous la coupe tatillonne de l'Etat[11]. En dépit de l'importance, en Corée comme partout en Asie, d'une presse écrite par ailleurs soumise à la censure, elle informa puissamment une vision du monde bipolaire avec les Etats-Unis comme référence politique et idéologique et le Japon comme référence techno-économique. L'information ne laissa ainsi entrer en Corée que des événements dépouillés de leur potentiel de nuisance intérieure. A côté du blocus sur des publications mises à l'index -la littérature marxiste et les écrivains coréens qui avaient rejoint le Nord- les échos de l'extérieur firent l'objet d'un certain filtrage. Par exemple, la redécouverte actuelle de la guerre du Vietnam, où participèrent plusieurs dizaines de milliers de soldats coréens, montre a posteriori combien elle fut, sur le moment, présentée sous l'angle exclusif de la croisade anti-communiste. Sauf enquête approfondie sur ce sujet, il est plus que probable que les mouvements d'opinion américains qui lui étaient hostiles ne passèrent pas la rampe de la diffusion élargie.

De même, il serait intéressant de savoir l'accueil qui fut réservé en Corée du sud, aux divers mouvements de protestation de l'année 1968. En effet, dans l'histoire de la culture mondiale cette date marque un tournant. Moins pour ses formes et ses contenus qu'en ce qu'elle fut l'esquisse intellectuelle et culturelle du "village planétaire". De Berkeley à Tokyo, en passant par Paris ou Prague, elle ouvrit une ère de communication rapide, d'échanges d'idées à travers les continents, sans commune mesure avec le beau XVIIIe siècles des épistoles savantes. Elle créa une ambiance culturelle mondiale, portée par un milieu souvent jeune, maniant l'anglais et multipliant les voyages, aussi riche de concepts partagés à l'échelle de la terre que de phénomènes de mode reproduits en masse. Or la Corée fut très loin d'en avoir reçu les mirages maoistes de la Révolution culturelle, la culture Rock revisitée par le marketing ou les essais de contre-culture (des paradis artificiels à la libération sexuelle). Sur ce plan, elle resta déphasée. La littérature de l'époque ne produisit ainsi aucun équivalent du récit décoiffant que laissa par exemple Ryu Murakami du Tokyo de la période [12]. Certes, à travers le "mouvement étudiant d'opposition à

11 - Voir J. BARRAT, *Géographie économique des médias, diversité des Tiers Mondes*, Paris, Litec, 1992, 468 p.
12 - Cf. RYU M., *Bleu presque transparent*, Paris, Laffont, 1979, 192 p. Pour préciser le contraste d'ambiance culturelle entre Corée et Japon, on se reportera à J.-M. BOUISSOU, *Le Japon depuis 1945*, Paris, Colin, 1992, p. 93-94 et 144-145.

la réforme constitutionnelle" *(Kaehòn pandae undong)* de 1969, la Corée montrait qu'elle n'était pas du tout imperméable aux événements extérieurs[13]. L'information passait par d'autres voies et se voyait retraduite pour les besoins intérieurs. Elle resta cependant confinée à un petit milieu. De la "culture 68", les étudiants coréens ne retinrent ainsi que très marginalement le message "ultra-gauchiste" : "guitares, cheveux longs et jeans" suffisaient à installer le mouvement dans une version symboliquement "contestataire" et volontiers "néo-romantique"[14].

Enfin, on ne peut oublier ce qui procéda pendant toute cette période d'un évident protectionnisme culturel. Les produits culturels, livres, films, musiques ne furent pas simplement retenus aux frontières au titre des interdits idéologiques qui pesaient sur eux. Le thème de l'"invasion culturelle" et de ses possibles influences délétères -débauche américaine et mercantilisme japonais- sur l'"ordre" social coréen justifia une politique qui explique largement l'atmosphère culturelle, un peu étriquée, de toute cette période[15]. Le cinéma, qui voyait sa vie fragilisée d'être un grand consommateur de devises, fut le premier touché. Au-delà des grands succès inoffensifs du cinéma hollywoodien, les films d'auteur européens ou japonais ne parvinrent pas à franchir les frontières. Se frotter à d'autres esthétiques, à d'autres ambitions que la rentabilité financière, impliquait par exemple de subir les inconforts et les très longues files d'attente du Centre culturel français de Séoul. Cette fermeture qu'imposa ici l'Etat explique, comparé au Japon et même à Taiwan, les limitations du cinéma coréen. Seule la littérature tira son épingle du jeu pour des raisons sur lesquelles on reviendra.

La Corée du sud offre donc la figure inattendue d'un pays qui s'ouvrit profondément au monde à travers son économie et qui par ailleurs maintint une porte inégalement ouverte aux cultures du monde. Cette attitude, lourde de conséquences pour l'esthétique et la création d'un pays, tira argument tant des priorités économiques que des soupçons politiques. La dimension

---

13 - Cf. *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.*, p. 390.
14 - On doit ces images et expressions à un entretien avec M. KIM Hwayòng, qui vécut cette époque comme étudiant et qui est aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université Koryò. (Date : juillet 1992).
15 - Pour citer un document récent : "Holà ! à l'invasion culturelle nippone !" *in Le Courrier de la Corée*, 24.11.1990, p. 24. Le commentaire de la photo illustrant l'article de cette publication gouvernementale précise : "Protégeons nos jeunes de l'infiltration des publications mercantilistes japonaises".

nationaliste d'un protectionnisme culturel, croyant rendre service au pays, s'y ajouta.

2 - Traductions

Ce cadre institutionnel qui maintenait la culture nationale dans un corset étouffant et octroyait à certains les privilèges de l'air du grand large, laissa pourtant quelques espaces plus libres où artistes et intellectuels pouvaient donner libre-cours à un nationalisme culturel de leur crû. Un certain nombre de portes restèrent ouvertes qui permirent l'entrée de références extérieures. L'importation de coûteux livres et magazines étrangers -très fréquemment du Japon-, le privilège ahurissant donné à l'armée américaine de disposer d'une chaîne de télévision *(AFKN, American Forces Korea Network)*, renforcèrent une vision du monde limitée à l'Amérique et au Japon. Elles expliquent une perception brutale et biaisée de l'Occident *(Sòyang)* où un Français a bien du mal à se reconnaître.

Il serait toutefois inexact de se contenter des images d'une Corée crispée sur elle-même. En effet, l'Etat encouragea par ailleurs l'incorporation tous azimuts de certains savoirs et de certaines informations en provenance du monde entier. La rude empoignade au sujet du respect des droits d'auteur par la Corée du sud tend ici à mettre trop souvent l'accent sur les pillages de technologie et la falsification des marques déposées. Elle souligne rarement combien cette attitude prédatrice fit faire à un pays pauvre de belles économies et combien elle témoignait de sa faim pour le monde. Mais, sans faire ici d'éloge du piratage -qui a toujours contre lui d'être grossier-, cette attitude eut aussi son équivalent dans le domaine culturel et intellectuel. L'irrespect absolu des lois internationales sur les droits d'auteur jusqu'en 1987 permit à la Corée de se lancer dans un énorme travail de traduction. Si la chronique retient qu'un prix Goncourt -*L'Amant*, dans le cas d'espèce- a pu être traduit en coréen dans les 48 heures suivant sa désignation à Paris, l'anecdote dissimule derrière la piètre qualité de bon nombre de ces traductions un phénomène important : l'accumulation des savoirs, le frottement du monde. S'en déduit largement la qualité des oeuvres littéraires qui émergent de la Corée actuelle. De même, bien que surtout orientées vers les Etats-Unis, les sciences sociales coréennes purent

progresser. En fait, sciences et techniques ouvrages de vulgarisation, micro-encyclopédies furent les genres éditoriaux étrangers les plus consciencieusement pillés.

Pourtant, le nombre de titres piratés ne laisse voir que la partie immergée de l'iceberg. Car ne pas tenir compte des droits d'auteur permit aussi de laisser la bride sur le cou à la valse des photocopies. Pris à leur propre jeu, les éditeurs coréens "pirateurs" se sont vus à travers toute la période, piratés à leur tour par des "éditeurs" sauvages, réalisant à des coûts imbattables des copies de copies... D'une part cette pratique provoqua la diffusion incontrôlable, mais massive des savoirs. D'autre part, affaiblissant en cela les éditeurs patentés et leur donnant des arguments pour leurs pratiques, ces publications parallèles tirèrent à la baisse le prix des livres et des revues. Au cercle vicieux des piratages répondit le cercle vertueux de la diffusion élargie.

Mais à côté des petites économies réalisées ainsi le phénomène de traduction fut souvent porteur d'un travail d'effacement des marques originales. Traduites, coupées de leurs références, les idées venues de l'étranger paraissaient surgir du seul sol coréen. La pratique fut subtile et généralisée. Nulle surprise de voir la propagande de Pak Chònghùi effectuer un sourd travail de "déréférencement" de ce qu'il a retenu de Meiji ; nul étonnement de lire des coréanologies qui oublient de citer leurs sources. L'attitude devient plus franchement contestable dans des écrits qui se veulent scientifiques. Les procédures traditionnelles d'adaptation du monde à la Corée, l'impératif national passèrent ici avant l'universel supposé de la rigueur académique.

On pourra en trouver mille exemples chez l'architecte Kim Sugùn. Son premier texte, publié en 1962 dans le *Han'guk Ilbo (Le Quotidien de la Corée)*, porte un titre anodin : "Image de la ville future"[16]. Il montre sa connaissance des références modernistes, évoque Le Corbusier, le critique et indique la voie à suivre pour ouvrir la ville d'Extrême-Orient à l'automobile. Or le hasard nous a fait découvrir dans un ouvrage de Françoise Choay qu'en 1960 se tint au MOMA de New York une exposition intitulée "La ville de l'avenir", que cette même année, l'urbaniste américain Kevin Lynch publiait son célèbre *L'image de la ville* et qu'en 1961 le rapport Buchanan appelait en Angleterre à une

16 - *CKNK*, p. 155-157 : "Images de la ville future" *(Mirae-ùi tosi sang)*. Publié en janvier 1962 dans le *Han'guk Ilbo* (pas d'autre précision).

redéfinition de la ville autour de la circulation automobile[17]. A travers revues étrangères importées et traductions, la Corée restait dans l'air du temps. A travers le déréférencement, elle adaptait au pays et ne disait rien d'autre que : la Corée. Cette procédure vaut pour des slogans plus généraux. Lorsqu'on voit aujourd'hui reprendre partout dans la presse coréenne et dans les catalogues des éditeurs, le terme de "Société d'information" *(Chòngbo sahoe)*, on peut penser au retour d'une vieille idée américaine des années 60. Or sa fréquence, comme référence et concept mobilisateur, est bien plus grande que dans la presse américaine. Il semble que son omniprésence provient de ce qu'elle est aussi un thème récurrent de la presse japonaise. La référence a disparu. Elle n'a pas lieu d'être -surtout s'il s'agit du Japon- : la Corée s'empare de l'universel.

D'où pour conclure une écriture académique souvent originale. D'un côté, elle ne manque aucun des formalismes qui montrent son ancrage et sa connaissance des idées qui parcourent le monde. Le prestige des notes infrapaginales en alphabet latin le dispute aux garanties de sérieux anciennes que signe l'abondance des caractères chinois. Une seule page tirée d'un article de *Konggan* en serait une parfaite illustration. Par exemple, un article de Yang Hoil, intitulé "Réflexion sur le caractère mythique du design de communication" [18] multiplie les uns et les autres. La seule page 77, sans qu'on puisse ici reproduire les caractères chinois ni relever tous les mots en alphabet latin enchaîne à jet continu sur trois colonnes : "Sign-Gestalt", "Schemata", "Minerva", "daemonic", "Levi-Strauss", "Jung" etc. Il ne s'agit pas ici de défigurer une pensée, mais de montrer comment travaille la référence. Car à côté de ce "sur-référencement", la pratique du déréférencement supprime toute allusion à l'origine d'une idée, au pays dont elle provient et où elle fait sens. Il y devient difficile, faute d'avoir lu et retenu les livres de la planète entière, de toujours savoir d'où viennent les références qui animent en sous-main les débats coréens. C'est bien que l'objectif est atteint : reste alors la seule évidence d'un travail d'adaptation qui, lui, est incontestablement coréen et unique. La critique ne doit pas être celle du soupçon. Pillages et références cachées trahissent une intelligence du monde pour soi.

---

17 - Voir F. CHOAY, *L'urbanisme, utopies et réalités, Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965, p. 56 *sq.*, 321 *sq.* et 384 *sq.*

18 - Yang Hoil, "Kòmyunik'aesyòn dijain-ùi sinhwasòng-e kwanhan sach'al", *Konggan* n°188, février 1983, p. 72-88. Les mots "sinhwasòng" (caractère mythique) et "sach'al" (réflexion) sont en caractères chinois. Les autres sont des mots anglais.
On a mis en annexe une reproduction de la page 77 de cet article.

Le nationalisme n'est donc pas présent dans les discours au seul titre d'un thème explicite et de la recherche des images de l'identité. Il l'est aussi comme ensemble de pratiques qui règlent, dans les institutions de l'Etat et dans l'usage de la référence, un rapport au monde sans cesse travaillé.

E - Périodisations

Avant d'en arriver au récit chronologique qui va donner sens et animer le système global des discours sur l'identité nationale, il reste une dernière tâche de mise au point. Celle qui consiste à justifier notre périodisation et ses découpages internes.

La période étudiée, qui pose 1960 comme *terminus a quo* et 1990 pour *terminus ad quem*, ne prend pas ces deux dates au pied de la lettre. Comprendre ces deux "Séoul" que sont d'un côté une capitale qu'on a faite symbole du nationalisme coréen et une ville concrète qui se transforme ne peut se satisfaire de dates rondes. 1960 n'est pas un tournant absolu pour l'histoire du premier, 1990 ne vient pas clore un chapitre du destin urbain de la seconde. Ces dates sont de grosses dates. Les trente années qu'elles encadrent permettent de saisir des évolutions, elles constituent un rythme historique qui paraît pertinent tant pour l'histoire culturelle que pour l'histoire urbaine. En gros, elles signifient aussi le passage d'une génération. Les années 90 sont ainsi un moment où la course au "rattrapage économique" des cycles d'industrialisation doit inventer de nouvelles formules pour continuer sur sa lancée. Démographie et génération expliquent aussi l'arrivée sur le devant de la scène d'acteurs qui n'avaient pas connu la guerre de Corée. L'année 1987 fut ainsi celle ou la classe d'âge des 20-25 ans pesa le plus dans la structure démographique du pays. De là aux puissantes manifestations d'étudiants, il n'y avait qu'un pas.

Pourtant, seule la date qui ouvre la période est réellement satisfaisante. Le départ forcé du président Yi Sùngman, un bref épisode agité de démocratie et le coup d'Etat militaire du 16 mai 1961 ouvrirent pour la Corée du sud une période entièrement nouvelle. Elle a le retentissement des trois coups de marteau au début de la pièce. L'arrivée de Pak Chònghùi au pouvoir n'apporta pas au pays les slogans rebattus de la modernisation. Elle la réalisa à marche

forcée. A l'inverse, la chute du régime militaire du général Chòn Tuhwan en 1987 et la première élection d'un président au suffrage universel n'ont pas le même caractère d'évidence. Un acte est certes terminé, celui de l'autoritarisme au sommet de l'Etat. Ce n'est pas peu. Mais la période de transition qu'il ouvrit, qui connut l'immense progrès d'être calme, est toujours en train. Aussi le choix d'arrêter notre enquête en 1990 est-il à la fois plus autoritaire, plus prudent et moins intrinsèquement historique. La mort de Kim Sugùn en 1986, l'événement olympique en 1988 nous font choisir cette articulation imprécise et arbitraire par défaut d'aucune autre coupure évidente.

Restent les divisions internes qui marquèrent ces trois décennies. L'habitude -rarement critiquée- s'est prise en Corée de diviser le récit de la période contemporaine, en décennies. Années 60, années 70 et années 80 semblent y être des objets naturels. S'y rattache au premier chef le primat de l'événementielle politique et des rythmes économiques. Les ruptures politiques de 1960-62, 1971-72 et 1979-80 donnent, *par hasard*, quelque consistance à cette périodisation. Le poids reconnu à la planification économique quinquennale confirme la pulsion décennale au point qu'en étudiant l'économie sud-coréenne, Lanzarotti parle de la période Pak Chònghùi comme des "Vingt glorieuses" du pays[19]. Vu de plus prés, en s'en tenant à des objets simples, ces découpages sont contestables. Ainsi, le véritable boom économique commence davantage en 1965 qu'en 1960. De même, les grands équipements lourds du pays commencèrent dès cette date et non, comme l'officialisent les Plans économiques, au début des années 70.

Vu du côté de la vie culturelle et intellectuelle, le marquage en rondes décennies est aussi peu satisfaisant. Il fait soit la part trop belle aux effets immédiats des choix économiques de modernisation, soit accorde trop d'importance à des dates politiques sensées déterminer totalement la création d'une époque. Or par exemple, la volonté d'évitement de la censure et d'oubli des radicalismes politiques montre que, de la poésie "intemporelle" -qui publia plus de titres que la poésie engagée- au formalisme moderniste de l'art abstrait, bon nombre de créations ignorèrent totalement le rythme décennal. A l'inverse, un mouvement comme le *minjung* enjamba, face à deux régimes militaires, années 70 et années 80. S'en déduit une première "décennie Pak Chònghùi", les années 60, qui n'eut pas tous les traits répressifs de la dictature militaire.

---

19 - M. LANZAROTTI, *op. cit.*, p. 15.

Pourtant, ces réserves faites, on reconnaîtra un pouvoir de mise en ordre remarquable à la pulsion décennale. Venue la nécessité de décrire des phénomènes complexes où mutations économiques, ouverture sur le monde, réformes politiques, mouvements des idées, institutions culturelles participent du nationalisme coréen, des configurations particulières, des "ambiances" se dégagent. Le cadre décennal décrira donc efficacement pour la suite, non tous les éléments, mais les caractères *dominants* pour chaque période de l'articulation entre idéologie, culture et nationalisme.

II - LES ANNEES 60 - IL FAUT ETRE ABSOLUMENT MODERNE [20]

A - modernisation et construction nationale

1 - Les mots

Faire le récit de la modernisation sud-coréenne, c'est ce que se proposent presque l'ensemble des études consacrées aujourd'hui à la République de Corée. Il est clair qu'on ne reproduira pas ici un résumé des aspects économiques, administratifs et techniques de ce que fut cette période de développement[21]. Il nous revient toutefois de fixer un vocabulaire. Développement et modernisation ne sont pas des idées équivalentes. Au seuil de consacrer un gros livre à la Corée, un sociologue américain, Norman Jacobs, précise pour sa part ses définitions. Par "modernisation" il entend : " [...] l'introduction de moyens nouveaux pour améliorer les performances d'une société, mais avec pour visée que ces changements ne mettent pas en danger et même, en fait, renforcent certaines valeurs privilégiées et certains modes d'organisation[22]". Le terme s'oppose à l'idée de "développement", " [...] en tant que maximisation des potentiels d'une société, quels que soient [les conséquences sur ses] valeurs en cours et ses modes d'organisation[23]". Si l'auteur a le mérite d'arrêter un lexique et de s'y tenir, ses deux définitions nous paraissent beaucoup trop éloignées du sens moyen réservé à ces mots. D'abord en ce que l'idée avancée de "modernisation" est ici réduite à du changement technique ou scientifique. Lui correspondrait mieux la terminologie économique qui parle alors de processus d'"innovation". Ensuite, en ce qu'elle jette un soupçon sur les arrières-plans du processus dont le but ultime serait le maintien final de structures sociales et de valeurs "originelles". Elle suppose

---

20 - La phrase est prise au pied de la lettre. Chez Rimbaud, dont elle provient, elle est moqueuse et péjorative.
21 - En français, on se reportera, outre les travaux déjà mentionnés à J.-R. CHAPONNIERE, *La République de Corée, un nouveau pays industriel*, Paris, La Documentation française, 1982, 172 p. P. JUDET, *Les nouveaux pays industriels*, Paris, Editions ouvrières, 1986, 161 p. Enfin à l'ouvrage collectif, *La République de Corée, concurrent ou nouveau partenaire ?*, Grenoble, IREPD, 1987.
22 - Cf. N. JACOBS, *The Korean Road to Modernization and Development*, Chicago, University of Illinois Press, 1985, 355 p., p. 6.
23 - *Idem*, p. 6.

une sorte de méta-sujet, qui serait la société, et qui maîtriserait assez le processus pour en limiter les effets à la seule sphère de production. A l'inverse, le terme de "développement" prend une valeur positive chez cet auteur puisque, au-delà du processus d'innovation, il serait porteur d'une mutation globale du système social et d'une redéfinition de ses valeurs.

On ne suivra pas cette mise en ordre. En effet, il nous semble que l'emploi ordinaire du mot "développement" assume à la fois le processus d'innovation technique, de changement du mode de production et de mutations sociales. L'idée de modernisation est pour sa part bien plus complexe. Aucune acception moyenne ne semble vouloir émerger des différents mots nés de "moderne". Modernisation, modernité, modernisme s'emploient dans des sens très divergents et sont investis tant par un poids de théories concurrentes que par des usages flous[24]. Lorsqu'on l'emploie pour notre part, elle renvoie aussi au *sens* qui est donné par des acteurs, par une société, aux processus de changement technique et social subis. La naissance de l'art moderne correspond ainsi étroitement au passage de la révolution industrielle. Elle l'accompagne, elle l'habite, elle entretient de valeurs cette mutation continue, ouverte par la recherche du progrès. De même en architecture, l'idée de modernisme -quelles que soient les écoles et les styles- se pose comme critique du mode de production industriel de l'espace, des villes, du milieu. Moins en ses naissances pour en ralentir le rythme que pour au contraire l'accomplir pleinement. Elle vise à la création d'un "ordre classique industriel" qui compenserait les désordres et l'anomie nées du changement.

On préfère donc en général employer le mot de "modernisation" qui est plus riche et qui prend en compte le regard que les sociétés portent sur elles-mêmes dans le changement.

Pourtant, venu le moment de proposer une histoire et qui plus est une histoire de la Corée, les difficultés s'accumulent. En effet, l'idée-même de "moderne" revêt pour l'histoire occidentale le caractère sacré d'une période clairement identifiée. Cette ferme définition, pratiquée par des techniciens qui y posent les limites de leurs savoirs et métiers, n'enlève rien aux ambiguïtés d'un usage moyen qui confond volontiers l'idée de "moderne" et celle de

24 - Voir par exemple, dans le champ de la théorie littéraire, les travaux de H. MESCHONNIC et surtout : *Modernité Modernité*, Lagrasse, Verdier, 1988, 313 p.

"contemporain". Transportés en Asie, ces outils deviennent mal aisés à manipuler. Le contemporain, qui part de notre présent, ne pose pas de problèmes particuliers. Mais que peuvent bien signifier "Antiquité", "Moyen-Age" et "Epoque moderne" en Asie? Aussi le flou qui caractérise notre usage *moyen* des mots "moderne" et "contemporain" se retrouve-t-il fréquemment dans le récit *historique* produit en Corée. La frontière entre *kùndae* et *hyòndae* est encore moins étanche. Il faut lire la table des matières pour savoir quelles périodes couvrent ces mots sur la couverture des livres d'histoire.

En fait, l'usage se stabilise peu à peu dans le champ de l'histoire. *Kùndae*, peut être rendu par "moderne". Il est clair qu'il vient avant *hyòndae*, qui rend l'idée de contemporain[25]. Cet usage paraît provenir des divisions -plus adéquates pour une comparaison avec l'Occident- de l'histoire japonaise. La période d'Edo (1603-1868) correspond à l'époque moderne *(kindai)* ; ce qui suit, à l'histoire contemporaine *(gendai)*. Or, faute d'être convaincu par la "théorie des germes de modernité" dans le cas coréen, il faut faire commencer raisonnablement la période *kùndae* en 1860, voire plus tard, en 1876. S'en déduit un télescopage des notions. La Corée vécut *en même temps* sa période moderne et sa période contemporaine. Là aussi toutefois, le désordre n'est qu'apparent. Lorsque les sources coréennes nous parlent de *kùndae*, elles mettent l'accent sur l'arrivée en Corée de la modernité occidentale sous ses aspects techniques, scientifiques et industriels. Lorsqu'elles emploient *hyòndae*, c'est plus ce processus réflexif sur le cours du changement qui est mis en avant. L'un est plus concret, matériel, l'autre plus abstrait et théorique. Ainsi, pour rendre par suffixation l'idée de modernisme, la langue coréenne emploiera -rarement- le mot "*hyòndaejuùi*", jamais "*kùndaejuùi*". En fait, elle s'en tirera plus souvent en employant un anglicisme : "*modònijùm*". L'ultime difficulté proviendra des mots traduisant le processus-même de modernisation. Dans ce cas, puisqu'il s'agit aussi bien de mutations matérielles que de redéfinitions des valeurs, les mots *kùndaehwa* et *hyòndaehwa* sont employés en concurrence.

Faut-il pourtant leur trouver deux traductions différentes lorsqu'on les rencontre dans un même texte? La discussion sur les mots ne vise pas ici au raffinement sémantique. La modernisation coréenne ne fut pas d'abord dans les mots. La discussion ne visait pas au nominalisme. Il s'agissait de poser des définitions et d'avertir de possibles embarras de traduction.

---

25 - C'est le mot qu'on connaît à travers la marque d'un des conglomérats coréens : *Hyundai*.

2 - *Choguk kùndaehwa*

Arrivé au pouvoir par coup d'Etat -sans victimes- en mai 1961, le général Pak Chònghùi (1917-1979)[26], endossa, en 1962, les habits d'un président civil après purges politiques et plébiscite constitutionnel. En fait de nouveauté, les voies parallèles d'accès au gouvernement et la mainmise autoritaire sur l'Etat avaient un air de déjà vu. En revanche, l'apparition des militaires au sommet du pouvoir et le lancement d'une politique de développement furent des événements considérables. " [Les Coréens] furent quelque peu surpris quand, en lieu et place des objectifs militaires ou politiques, [Pak Chònghùi] fit de l'avancement économique la priorité des priorités. C'était assurément le plus cher désir de la population même si elle doutait qu'un militaire sache vraiment s'occuper de cela[27]". La IIIe République coréenne, à la différence des régimes précédents, ne s'en tint pas aux slogans convenus de la reconstruction. Avec une poigne très martiale, elle fit de la modernisation moins un mot d'ordre qu'un impératif catégorique. A travers l'armée et la présidence, Pak Chònghùi réinstalla d'abord en Corée un véritable Etat, une machinerie bien rôdée mettant en branle la société pour la réalisation d'objectifs communs : puissance nationale et bien-être.

D'où l'expression, difficile à traduire, qui décrivit le cours nouveau : *choguk kùndaehwa*. Présentés comme véritable "révolution" *(hyòngmyòng*[28]*)*, les projets du nouveau président visaient certes à la modernisation *(kùndaehwa)*, mais avec pour objectif supérieur la "construction du pays" *(choguk)*. L'expression est riche de sens. On se rappelle en effet que le mot *"kuk"* désigne aussi bien l'Etat, la nation que le pays. Dès lors, le processus "révolutionnaire" ne pouvait se limiter à simplement accomplir le tardif développement du pays. S'y ajouta une volonté de puissance qui passait par la restauration de l'Etat et l'affirmation de la puissance, militaire et économique. Tout autant, Pak Chònghùi prit la mesure de ce que la Corée du sud était un pays neuf et qu'il lui fallait créer un sentiment national propre. Il entrevit les nécessités d'une reconstruction de la nation. Aussi, lorsqu'il usa du mot "révolution", ne l'entendait-il pas simplement au sens politique pour décrire la rupture

26 - La littérature coréanologique utilise encore fréquemment la transcription anglicisée ancienne de Park Chung-hee.
27 - Cf. J. WORONOFF, *Asia's "Miracle" Economies*, Tokyo, Yohan, 1986, 404 p., p. 95.
28 - Cf. Le livre de Pak Chònghùi, publié en 1963 : *La nation, la révolution et moi, (Kukka-wa hyòngmyòng-gwa na)*. On n'a pas lu ce texte.

constituée par son arrivée au pouvoir. Il y mit surtout l'exigence d'un processus continué. La révolution devait être une révolution culturelle. Elle impliquait d'un même geste le dépassement de tous vers le futur et l'approfondissement de la conscience de soi[29].

3 - L'idée de modernisation chez Pak Chònghùi

Il semble difficile d'évoquer l'ambition modernisatrice qui traversa la Corée pendant trente ans, sans consacrer un peu de temps au personnage considérable que fut son inspirateur et son animateur. Pak Chònghùi, que les photos du coup d'Etat militaire présentèrent dans le tenue peu engageante de l'homme au treillis et aux lunettes noires, était né en 1917 prés de Taegu, cadet d'une famille de paysans pauvres. Brillant, il eut la chance de pouvoir fréquenter une de ces institutions d'élite que les Japonais avaient créées, l'Ecole normale de Taegu *(Taegu sabòm hakkyo)* dont il sortit diplômé en 1937. De 1940 à 1946, il étudia en Mandchourie dans l'Académie militaire *(Manju kun'gwan hakkyo)* pan-asiatique qui était née en 1939[30]. Elle prétendait former conjointement les cinq nations de l'empire : Japon, Corée, Mandchourie, Mongolie, Chine. En fait, elle donna à tous ses élèves ce "pli japonais" *(ilbonhyòng)* qui marqua si fort la personnalité de Pak. Au sentiment d'appartenir à une élite, s'ajouta l'admiration portée aux recettes nationalistes de modernisation qu'avaient inventées au Japon la révolution-restauration de Meiji. Ce nationalisme ne pouvait qu'inspirer Pak et lui donner par rapport au Japon un sentiment profond d'ambivalence *(ijungsòng, yangmyònsòng[31])*.

De plus, son origine sociale et le spectacle d'un Corée coloniale ravagée par les mutations forcées, les désordres, la pauvreté et la faim, donnèrent à sa pensée une sensibilité "sociale" qui le conduisit aux formes spécifiques de paternalisme qu'il donna à la modernisation : austérité pour lui-même et ambitions de développement égalitaire. "De son enfance à son adolescence, puis de la période [...] de domination coloniale au chaos de l'après-libération, Pak Chònghùi tira une relation avec la gauche, puisée au contact des hommes

---

29 - On se réfère *passim* à l'ouvrage collectif, *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16 (Comprendre l'histoire contemporaine, vol 4 : Pak Chònghùi et sa période)*, Séoul, Tonga Ilbo-sa, 1990, 535 p.
30 - Sources : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.*, p. 369-370. Et YI Kit'ak, "Pak Chònghùi-wa Ilbon" (Pak Chònghùi et le Japon) *in Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16, p. 187-203.*
31 - Voir YI Kit'ak, *art. cit.*, p. 190 et 191.

et qui différait qualitativement de [celles qui régnaient dans le] système scolaire japonais[32]". Ce faisant, il désira dans sa philosophie de "reconstruction nationale par la société" *(Sahoe chaegòn kukka)* faire la synthèse des idées de Meiji et de Sun Yatsen[33]. Sa définition du mot "révolution" y renvoie explicitement. Elle fit pièce aux références que constituaient pour lui, Bismarck, Mustapha Kemal, Nasser et Adenauer.

Dès lors, l'idée de modernisation s'articula chez lui autour de quatre thèmes essentiels. D'abord, l'"amour du pays dans le respect de ses originalités" *(kuksujuùijògin aeguk)*. Ensuite, l'"effort" d'adaptation au pays des pensées étrangères selon le modèle Meiji de la "japonisation" *(oegug-ùi sasang-ùl ilbonhwahanùn de sònggong)*. Par ailleurs, l'"émancipation de l'esprit féodal" et sa "relève par des forces entièrement nouvelles" *(ponggònsòng t'alpi-wa sinjin kiun [...] chosòng)*. Enfin, l'"acculturation au capitalisme et l'acceptation du système impérialiste comme préalable à l'aristocratie des nations" *(chabonjuùi-rùl yuksònghago [...] kwijog-ùl kukka-ùi wòllo-ro hanùn chegukchuùijòk ch'eje-rùl hwangnip'ada[34])*. Il ne nous revient pas ici de critiquer ces idées à l'aune des réalités sud-coréennes de la modernisation. Le slogan, typiquement Sun Yatsenien dans sa formulation, qui affirma par la suite les priorités : "D'abord le développement, ensuite le bien-être social" *(Sòn kaebal, hu pokchi)*, mesure l'ampleur possible des décalages entre mots d'ordre, mythologies politiques et effets sur le terrain de la politique suivie. La question du caractère "égalitaire" du développement sud-coréen en devient une des plus discutées qui soient[35].

Mais moins que la propagande à finalités socio-politiques intérieures, on retiendra ici le caractère nationaliste donné à l'ambition de modernisation du pays.

---

32 - *Idem*, p. 192.
33 - Voir KO Yòngbok, "Pak Chònghùi-ùi kùndaehwa inyòm" (Le concept de modernisation chez Pak Chònghùi), *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16, op. cit.*, p. 261-296.
34 - *Idem*, p. 263. On notera l'apparition inattendue de la terminologie marxiste dans le discours officiel. Au sens propre, la Corée des Yi, ici visée, n'a *jamais* connu le phénomène féodal.
35 - On s'en fera une idée dans U. MENZEL et D. SEBGHAAS, "Des nations émergentes. Nouveaux indicateurs pour le développement", *EspacesTemps*, n°45-46, "Sortir du tiersmonde", 1991, p.27-43.
Les discussions font une confiance trop grande aux indicateurs officiels (indice de Gini) sans assez tenir compte des revenus non-salariaux et des phénomènes d'économie souterraine (marchés financiers parallèles, corruption, spéculation foncière).

4 - Anti-américanisme et retour du Japon - la traversée des apparences

Si les discours sont une chose, les réalités de l'être au monde de la Corée, changèrent aussi beaucoup avec l'arrivée au pouvoir de Pak Chònghùi. Comparé à Yi Sùngman, il sut faire prendre au pays un tournant diplomatique aux répercussions profondes et subtilement gérées. On se souvient que la Ière République avait vécu sur l'anti-communisme et les mirages de la réunification proche ; sur la dépendance unique des Etats-Unis ; sur la haine du Japon. Pak Chònghùi eut l'intelligence du réalisme et l'art de la communication politique. Ainsi, il sépara soigneusement la question de l'anti-communisme, qui resta un pilier idéologique essentiel, de celle de la réunification. Quelles qu'aient été les très nombreuses tensions qui marquèrent ses vingt années de pouvoir, il veilla aussi à mobiliser le pays dans l'idée d'une compétition économique avec le Nord. La vivacité du décollage des années 60 provint aussi d'une volonté d'en découdre, autrement que par les armes, avec une Corée du nord qui vécut de son côté une brillante décennie.

La Corée connut par ailleurs une redéfinition de ses relations avec Etats-Unis et Japon. "[...] Dans son *for* intérieur et par son état d'esprit, Pak donnait prise à une réaction et à un rejet psychologique du mode de vie *(munhwa saenghwal)* relâché des Américains. De plus, la conscience nativiste *(kuksujuùi)* et l'autoritarisme qu'il avait conçus, comme officier dans l'armée japonaise, lui firent monter sur les grands chevaux du nationalisme, aboutirent à des éruptions d'anti-américanisme et provoquèrent des frictions avec les Etats-Unis[36]". A aucun moment pourtant, le régime ne remit en question l'alliance américaine, garantie de sécurité. Il s'installa par rapport à l'"admirable pays" dans une attitude plus critique[37]. Importent ici moins les tracasseries et escarmouches qui marquèrent les relations entre les deux pays que le sentiment de liberté que le président Pak signifia pour lui et pour son peuple. Toutes griffes identitaires dehors, il affirmait son indépendance.

Le cas japonais n'est pas moins intéressant. En effet, Yi Sùngman n'avait pas su voir le rôle que pouvait jouer ce pays voisin en plein essor dans le processus de modernisation sud-coréen. Pak Chònghùi fut assez réaliste sur ce plan pour imposer au pays, malgré l'émoi que cette décision provoqua, le

36 - Cf. CHòNG Yongsòk, "Pak Chònghùi-wa Miguk" (Pak Chònghùi et les Etats-Unis) *in Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16, op. cit.*, p. 167.
37 - On comparera utilement avec l'anti-américanisme à la française.

rétablissement des relations diplomatiques avec le Japon[38]. La manne japonaise -une part de "dommages de colonisation", une part d'investissements directs- vint très utilement remplacer une aide américaine qui se tarissait de devoir soutenir en urgence le Vietnam du sud. Dès cette période, les échanges de personnes, de capital, de biens et d'idées se développèrent assez pour faire du Japon un des tout premiers partenaires économiques de la jeune république. Deux exemples de cette mutation, moins convenus que ceux utilisés couramment, en fourniront l'illustration et donneront d'autres mesures du phénomène.

D'une part, dans le sens "le monde vers la Corée", les indications que fournit le tourisme. En 1965, les deux principales sources de visites étrangères en Corée étaient les Etats-Unis (42 000 visiteurs) et le Japon (15 000 visiteurs). Dès 1971, avec un renversement de tendance confirmé jusqu'à aujourd'hui, la proportion s'inversa : Japon, 41 000 visiteurs, Etats-Unis, 25 000 visiteurs[39]. Le Japon faisait son retour.

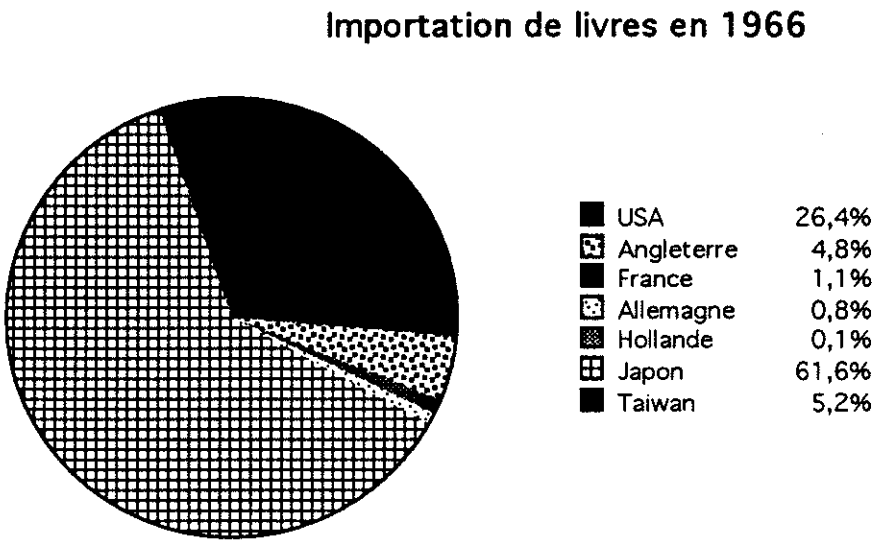
D'autre part, dans le sens "la Corée vers le monde", l'échange des savoirs. On a dit combien à travers l'importation de livres et de matériaux étrangers de connaissance, la Corée trouva le moyen d'être en phase avec les mutations des pays avancés. Ici, le compas fut aussi en permanence fixé en direction du Japon. Quatre graphiques nous le montrent [40].

38 - De grandes manifestations eurent lieu à travers tout le pays en 1964, où se précisait la conclusion d'un traité, et jusqu'en 1965. Le Traité fondamental Coréano-japonais *(Hanil kibon choyak)* fut signé le 22 juin 1965. Sources : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.*, p. 380-384.

39 - Source : CHòNG Changho, *Han'guk chiri, (Géographie de la Corée)*, Séoul, Sòksòng munhwa-sa, 1986, 401 p., p. 227.

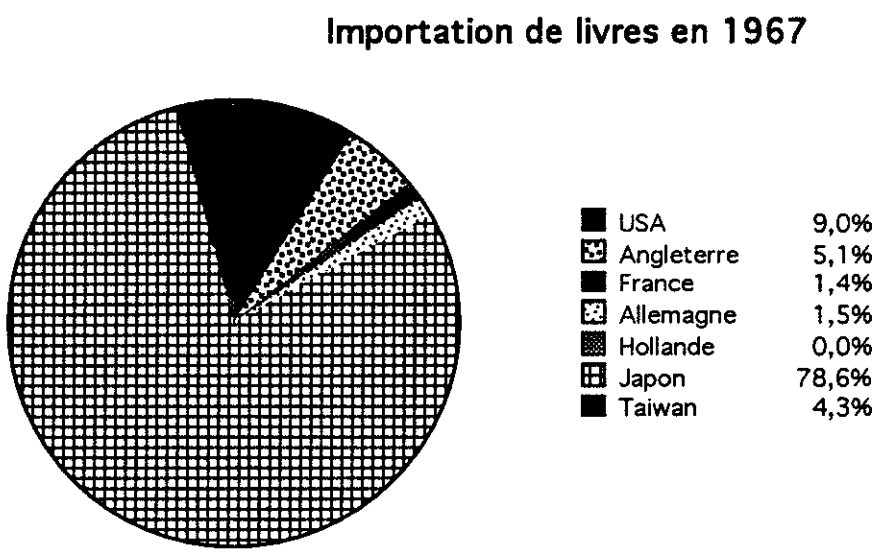
40 - Source des données : *Korea Annual 1967*, Séoul, p. 265 et *Korea Annual 1968*, Séoul, p. 296. La source originelle des statistiques n'est pas mentionnée. Les tableaux portent des indications de date difficiles à interpréter : octobre 1966 pour le premier, avril 1967, pour le second. Enfin, ils n'apportent aucune précision sur la collation des données. On les lira moins à la lettre des chiffres absolus que pour la pesée du phénomène qu'ils expriment.

Graphique 2



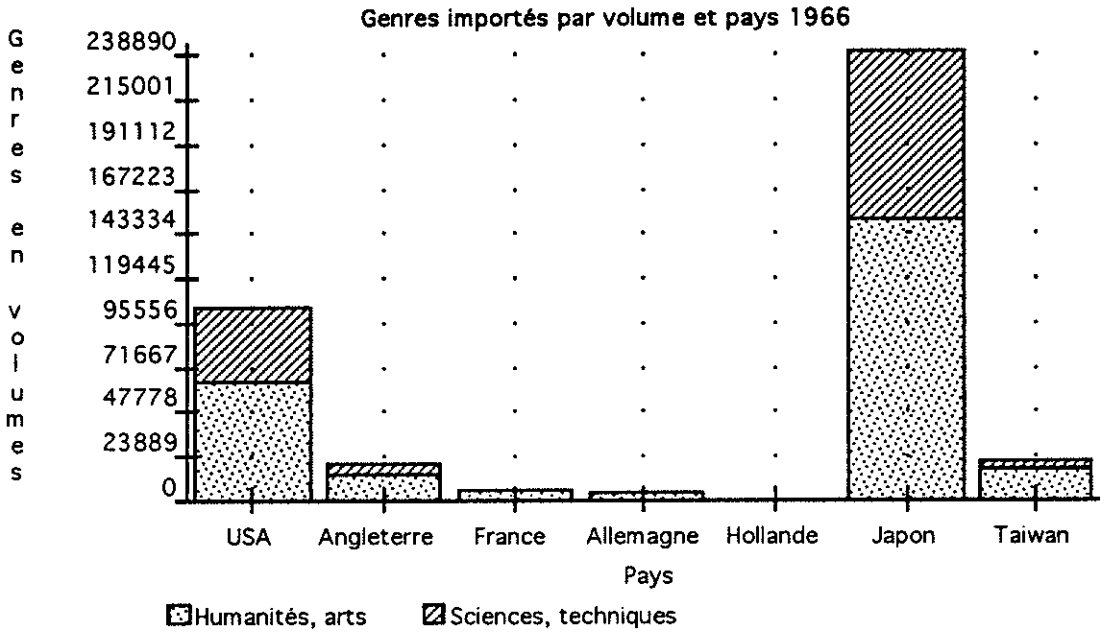
(% du nombre de volumes importés)

Graphique 3

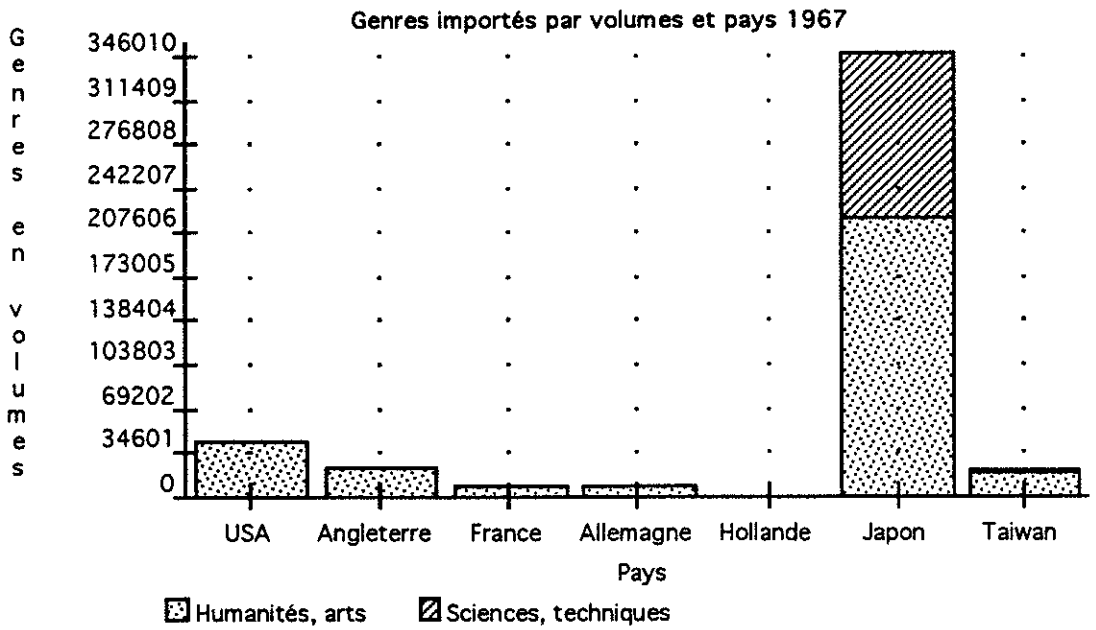


(% du nombre de volumes importés)

Graphique 4



Graphique 5



Ces quatre graphiques nous disent d'abord le poids différent des uns et des autres. Japon et Etats-Unis s'y taillent la part du lion. Ils confirment aussi cette "division internationale" du travail de la référence qui voit l'Europe confinée aux champs des humanités et des arts. Ils nous montrent partout l'importance croissante du Japon dans ces années 60.

On n'en déduira pas que le Japon était devenu un amer acceptable pour la Corée du sud. Il ne put que rester une référence cachée. Aussi bien le travail de déréférencement toucha-t-il plus particulièrement ce pays. Omniprésent et invisible, il a donné à la Corée sa culture formelle de modernisation. Modes de planification, organisation administrative, système juridique ont, à travers l'Etat de Pak Chònghùi, profondément marqué la Corée. Cela ne signifie pas, encore une fois, que la pratique réelle s'y soit fondée. La référence n'enlève rien à la capacité de création. De plus, cet Etat-Pak Chònghùi pétri de Japon sut gérer assez efficacement les symboles pour ne rien laisser paraître de ce qui l'inspirait. L'entente cordiale diplomatique fut très loin d'être au rendez-vous et les occasions de rouvrir les vieilles querelles ne manquèrent pas.

La propagande intérieure et les slogans du nationalisme nativiste surent faire oublier le modèle. Les pratiques se chargèrent de s'en affranchir.

B - Culture de la modernisation et nationalisme

1 - Les élites et la population - la protension temporelle

Le processus concret de modernisation accomplit ses promesses pour une Corée qui voulait se débarrasser de son présent. Aussi réalisa-t-elle sous son nom un large consensus national. La description des caractéristiques techniques du développement coréen a souvent mis l'accent sur la participation des élites à une entreprise qui modifia profondément la "culture administrative" du pays[41]. L'appareil d'Etat, qui avait été autrefois une force de résistance ou un môle d'inertie, fut l'instrument nouveau d'une politique tournée vers l'avenir. La pénétration des militaires à tous les niveaux de l'administration, en relais avec leur présence dans les grandes entreprises,

41 - Idée qui renvoie au concept classique de "culture politique".

permit une unité de *leadership* que les réunions mensuelles et obligatoires de la Maison bleue[42] renforcèrent. La machine économique fut gérée avec le volontarisme planifié d'un Etat-major. Ces aspects sont aujourd'hui bien connus[43]. Ils signifièrent la naissance d'une bureaucratie de spécialistes, assurant la pérennité et la cohésion de l'Etat dans la poursuite de la politique suivie : "Les changements innovants introduits par l'administration "civilitaire" ne furent en rien des facteurs négligeables dans la stimulation de bureaucrates conservateurs et immobilistes, à réagir aux nouveaux défis. Ils mirent l'accent sur une 'approche managériale' de l'organisation et sur la mise en place de la planification et des systèmes de contrôle. [...] Une fois un plan adopté par l'administration "civilitaire", elle exigeait sans discussion rapidité, efficacité et mise en oeuvre réelle[44]". Pourtant, au-delà de l'appareil d'Etat, la modernisation mobilisa aussi les élites savantes du pays. Dans tous les domaines, des sciences les plus dures aux arts les plus libéraux, les élites sud-coréennes furent partie prenante au titre de leur expertise. Par l'intermédiaire d'institutions para-gouvernementales (par exemple le KIST, *Korean Institute of Science and Technology* ou le KEDI, *Korean Education Development Institute)* ou à travers des missions de recherche et commissions d'experts, l'osmose entre élites modernisatrices fut réalisée. Cet aspect plus informel, qu'on découvre à la lecture des *curriculum vitae,* est loin d'être aussi bien connu.

Surtout, l'imaginaire et les réalités de la planification s'imposèrent partout. Celui-ci recouvre plusieurs aspects significatifs. Au-delà de ce qui fut souvent son volontarisme forcené, il mit au premier plan stakhanovisme de la statistique et ivresse des pourcentages de croissance. Le culte des chiffres et l'énorme masse de données recueillies par l'"INSEE" sud-coréen marquèrent une claire rupture avec le laisser-aller des recensements dynastiques. La religion des superlatifs s'en déduit. Les discours coréens, jusqu'à l'agacement, entonnent l'antienne du "plus". "Plus vite, plus haut, plus fort", la devise olympique vint en 1988 poser sur le gâteau coréen de la modernisation une cerise cultivée dès les années 60. Elle franchit un degré supérieur dans la fierté,

---

42 - Pour Ch'ŏngwadae, siège de la présidence de la République.
43 - Outre le "classique" de L. JONES et IL Sakong, *Government, Business and Entrepreneurship in Economic Development: the Korean Case,* Cambridge (USA), 1980, voir le plus récent ouvrage collectif, G. CAIDEN et KIM Bun-woong (eds.), *A Dragon's Progress, Development Administration in Korea,* West Hartford, 1991, 273 p.
44 - LEE Changsoo, "Civil-military Relations and the Emergence of Civilitary Bureaucrats in Korea", in LEE Changsoo (ed.), *The Modernization of Korea and the Impact of the West,* Los Angeles, 1981, p. 95. On a gardé le néologisme "civilitaire". Les guillemets sont de nous.

plus ou moins légitime, du "le plus". Le discours récurrent du "Korea, Number One" *(Han'guk cheil)*, d'un pays réalisant "pour la première fois au monde", le "premier produit P" sur la base de recherches "purement coréennes" témoigne, si besoin était, que la Corée ne se situe pas mollement dans le monde concurrentiel du XXe siècle. Les ridicules de cette forfanterie, dont la Corée du sud n'eut bien sûr pas le privilège, ont ceci de plus intéressants qu'ils exprimaient une foi dans l'avenir et une capacité de projection dans le futur sans commune mesure avec celles qui régnaient ailleurs dans les démocraties libérales. La dynamique visionnaire du plan trouva de meilleurs équivalents rhétoriques dans les "grands bonds en avant" et autres "bottes de sept lieux[45]" ayant cours en Chine populaire ou en Corée du nord. Une remarque cependant : le discours fut mobilisateur sur le long terme, la pratique, réaliste sur le court terme. Aussi ne doit-on pas se surprendre du crédit accordé à des projections économiques -dont le plus piquant reste qu'elles avancent souvent des décimales- dans la propagande qui mobilisa le pays vers les "lendemains qui chantent". Le "retour sur mise en oeuvre" fut des plus constants et les retournements de conjonctures toujours pris en compte dans la réalisation des objectifs. Fût-ce au pris d'un décalage patent entre le plan officiel et la politique réelle suivie, ces ajustements ne perdirent pourtant à aucun moment de vue l'horizon final à atteindre.

Celui-ci se résume en un mot : *sònjin'guk*. Il créa un nouveau découpage du monde. Par-delà les clivages de la guerre froide, la planète se vit divisée en deux groupes. D'un côté, les "pays avancés" *(sònjin'guk)*. De l'autre, les "pays arriérés" *(hujin'guk)*. L'électricité créée entre ces deux pôles porta- et porte- la modernisation sud-coréenne. Selon les besoins et de la même manière qu'elle se voyait autrefois à la fois petite et grande, la Corée se para tantôt du reproche d'être un pays "arriéré", tantôt de la fierté d'être clairement un pays "avancé". Ici encore, l'image se moquait des nuances. Elle posa une cible précise dont le contenu pouvait changer. Les années 60 s'en tinrent à la croissance, au repère indépassable des chiffres de PNB par habitant. Les années 70, mirent en avant les volumes de production, le capital, les savoir-faire exportés. Les années 80 caressèrent technologies et reconnaissance olympique. Un désir d'OCDE habite les années 90 depuis que les deux Corées sont entrées à l'ONU.

---

45 - Sous couvert de "voie propre vers le socialisme", Kim Ilsòng emprunta beaucoup à la phraséologie maoïste. Les "bottes de sept lieux" traduisent, librement, *"ch'òllima"* : le cheval qui parcourt trois mille kilomètres en un jour.

Cette protension temporelle qui caractérise la Corée du sud est présente dans l'ensemble de la société. Aux slogans officiels répondirent les visions portées par la presse et l'édition. Ainsi les débats qui occupent le devant de la scène, paraissent-ils toujours en déphasage avec le présent du pays. Le thème déjà évoqué de la "société d'information" semble mettre la charrue avant les boeufs pour un pays qui continue de s'industrialiser, qui a à peine achevé son industrialisation lourde et qui garde une forte population paysanne. Celui du "post-modernisme" rebondit aujourd'hui dans la confusion de ce que peut bien être déjà le modernisme coréen. En toutes choses, la Corée du sud s'est installée dans des préoccupations qui n'étaient pas celles de ses réalités. Ce phénomène joua un rôle puissant dans le mouvement continué du progrès économique : il manifeste une vision *(anmok)* et un désir permanent de perspectives *(chònmang)*.

Il est clair que les Coréens, qui connaissaient encore la faim et la pauvreté dans les années 60, ont bien reçu le message. L'accent mis ici ou là sur les entrepreneurs aventureux qui fondèrent l'essor économique sud-coréen ou sur l'efficace bureaucratie qui géra la machine, ne peut faire oublier ce que les efforts individuels donnèrent à cette ambition nationale. Pour tous, l'impératif de modernisation prit la dimension d'un objectif individuel : mieux vivre *(chal sara pogetta)* et réussir *(sònggong haja)*. L'aspect potentiel ou le mode optatif des verbes mentionnés ne poussa pas les ambitions du côté de l'hédonisme immédiat. L'effort fut soutenu et construit. Encouragée chaque année par la rétribution d'une croissance à deux chiffres, la stabilité de l'Etat et l'accent qu'il mettait sur la mobilité sociale, la population marqua son attachement au projet à travers deux paris essentiels qu'elle fit sur l'avenir. L'un et l'autre sont bien connus et repérés dans les récits du développement coréen. D'une part, elle épargna tout en sachant investir[46]. D'autre part, elle plaça une partie considérable de ses espoirs dans ses enfants. Le passage rapide au malthusianisme, qui fit de la transition démographique un épisode brutal de l'histoire coréenne, permit aussi de pouvoir donner aux nouvelles générations toutes les possibilités de l'ascension sociale. L'argent investi, même chez les plus humbles, dans les études des enfants fut un phénomène essentiel.

46 - Cf. J. WORONOFF, *op. cit.*, p. 171 *sq.*

A la révérence ancienne pour les lettrés, à la légitimité socio-politique des étudiants, s'ajoutèrent de nouveaux idéaux de savoirs et d'intelligences, cette fois, entièrement tournés vers l'avenir[47].

2 - La vie culturelle - de la modernisation à sa critique

a - L'institution du patrimoine

L'exigence de modernisation, on l'a dit, ne laissa pas de côté un souci nationaliste fondé sur d'autres désirs que la puissance économique et militaire. Le nativisme *(kuksujuùi)* s'y imbriqua. Il s'agissait de conserver une "originalité" que la référence constante aux "cinq mille ans d'histoire" renvoyait bien sûr à Tan'gun. Ce désir n'était pas nouveau. Dès Yi Sùngman, la Corée en avait produit l'esquisse. Sur ce plan, les années 60 présentèrent une continuité remarquable avec la période précédente. Pourtant, affirmer ou redécouvrir un passé ne garantissait en rien d'inscrire cette ambition au tout premier plan des impératifs budgétaires. Aussi cette question resta-t-elle davantage un thème de discussion véhiculé par les médias, une entreprise laissée aux universités qui bourgeonnaient à travers le pays et ouvraient des départements d'études coréennes qu'une priorité de l'Etat. La rareté des ressources financières d'alors explique largement la place où se confina celui-ci : "[...] Le gouvernement joua un rôle tout-à-fait périphérique dans l'émergence [du] nationalisme culturel. Préoccupé de stabilité politique, de développement économique, de sécurité nationale et d'une foule d'autres problèmes plus urgents et plus immédiats, le rôle du gouvernement se limita aux tâches, plus faciles à gérer, de préservation du patrimoine, matériel et immatériel[48]". Cette action ne nous semble pas si périphérique. Donnant à la persistance du passé dans le présent une légitimité, elle créa une institution nouvelle : le patrimoine. Celui-ci, en tant que "mentalité et institution"[49], fut partie prenante du processus-même de modernisation. En

---

47 - Ce qu'on a appelé ici "protension temporelle" est bien décrit, dans le champ des religions, par P. MAURUS, *op. cit.*

48 - Voir Kim Yersu [Yòlsu], *Cultural policy in the Republic of Korea*, Paris, UNESCO, 1976, p. 16-17. L'auteur rappelle la controverse qui naquit à la fin des années 50, en Corée, suite à la publication à Tokyo du livre de C. OSGOOD, *The People and Culture of Korea* (ouvrage non lu). Celui-ci y identifiait le chamanisme comme essence de la culture coréenne. Pour une Corée qui associait alors chamanisme à superstition et arriération, ce regard extérieur, supposé dévalorisant, était particulièrement choquant.

49 - Cf. F. CHOAY, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, p. 9.

Corée du sud, dès après le coup d'Etat de 1961, furent adoptés des textes entérinant la présence de l'Etat dans le champ culturel d'une part, instituant le patrimoine d'autre part (Loi 961 du 10 janvier 1962, *Munhwajae poho pòp*)[50]. L'inventaire des "Trésors nationaux" fut à l'ordre du jour selon des catégories tout droit venues des lois japonaises de préservation[51]. De maigres moyens budgétaires furent dégagés pour mettre en place une administration spécifique chargée d'établir un inventaire des biens culturels, classés selon leur nature et leur intérêt. On mit au premier rang les "biens culturels importants" (*chungyo munhwajae*) sub-divisés en biens "tangibles" (*yuhyòng*), bâtiments, calligraphies, peintures et biens "intangibles" (*muhyòng*) : arts, techniques, nourritures. Vinrent ensuite les "monuments" (*kinyòm mul*), investis de la fonction mémoriale propres aux objets, aux sites importants de l'histoire nationale. S'y ajouta enfin la catégorie plus floue de "matériau ethnographique" (*minsok charyo*) dévouée aux formes "mineures" ou "populaires" de la culture nationale : coutumes régionales, vêtements, architecture vernaculaire etc.

Peu à peu le catalogue s'étoffa. La référence à un catalogage unifié dissimule pourtant une des difficultés du patrimoine coréen : son extrême dispersion. En effet, la base d'une muséographie nationale ne pouvait en Corée reposer sur l'énorme travail d'accumulation des oeuvres entrepris par ces dynasties royales qui donnèrent naissance aux grands musées européens. La référence aux canons chinois des monarques Yi, la coupure entre cultures orthodoxe et hétérodoxe, les pillages japonais enfin ne laissèrent pas un fonds capable d'alimenter des collections publiques conséquentes. L'accès aux oeuvres s'en trouvait embarrassé puisqu'il impliquait la fréquentation de fondations privées dispersées à travers le pays. D'où la tâche parallèle qui s'imposa de mettre en place un musée national susceptible de rendre compte de tous les aspects de la culture coréenne ancienne. Dans l'enceinte du palais Kyòngbok, fut décidée en 1966 la construction d'un Musée du folklore national (*Kungnip minsok pangmulgwan*). L'installation du vieux palais royal au coeur du dispositif patrimonial coréen est révélatrice d'une volonté nouvelle : en 1962, son site fragile avait accueilli les pavillons d'une Foire commerciale

---

50 - Sur le détail du dispositif légal, voir PARK Jong-guk [PAK Chòngguk], "Politique culturelle coréenne", texte du séminaire "*Architecture et grands équipements culturels en France et en Corée*", Séoul, Juillet 1987, p. 2-1 à 2-12.

51 - On en trouvera la preuve dans C. GALLIAN, "Système de protection du patrimoine dans la ville japonaise", *La Qualité de la ville 1. Urbanité française, Urbanité nippone*, Tokyo, Maison Franco-Japonaise, 1987, p. 139-146.

internationale et toutes les attractions foraines s'y rattachant. Une page était tournée en 1966. Les magnifiques parterres à la française entourant les pavillons de bois coréens du XIXe siècle allaient disparaître.

b - Aux grands hommes, la patrie reconnaissante

Dans le même esprit, Pak Chònghùi sut accomplir les gestes qu'avait refusés Yi Sùngman, en tirant un trait sur l'épisode raté de l'épuration. Il s'attacha à construire la mythologie positive de la résistance anti-japonaise et des grands hommes qui l'animèrent. Faute de panthéon, une titulature posthume de "héros de la résistance" fut créée par l'octroi de "médailles de la (re)-construction nationale" : *kòn'guk hunjang*. La terminologie, effaçant la référence au Japon, permettait de lire l'idée de construction dans divers sens possibles. Héros idéologiques, modernisateurs, acteurs de la résistance purent accéder à cette distinction. Les hommes et femmes ainsi honorés furent au nombre de 52 et presque tous désignés en 1962. Cinq noms s'y inscrivirent en 1963 et un en 1977[52]. Les choix qui s'imposèrent pourraient faire l'objet d'une analyse en soi. L'élimination des "nationalistes" douteux, celle des partisans du communisme ne sont pas une surprise. On est plus étonné de n'y voir entrer que très peu des participants du mouvement du 1er mars : l'événement vaut pour lui-même, lieu de mémoire nationale, il laisse dans l'anonymat la foule anonyme de ses acteurs et porte-parole. D'où l'accent porté, en forme de réhabilitation, sur les héros plus obscurs de l'armée des justes. Mais autant que ce travail sur la mémoire de la résistance, la rapidité avec laquelle le régime de Pak Chònghùi procéda à sa mise en forme est riche d'enseignements. Aux nécessités de la réconciliation nationale s'ajouta l'urgence de fonder la légitimité du nouveau pouvoir. Il y trouva des ancêtres-fondateurs.

Grand homme auquel la patrie se devait d'être reconnaissante, Yi Sùngman ne pouvait l'être. Car la IIIe république se voulait plus une rupture par rapport à la Ière qu'à l'éphémère IIe république. Les demi-mesures eurent alors cours. A défaut de décorer un Yi Sùngman, fondateur du Club de l'indépendance, mais exilé aux Etats-Unis, son décès, en 1965, lui valut les honneurs d'une place de choix au nouveau Cimetière national de Séoul achevé en 1956. La symbolique politique qui se dégage des nouvelles pratiques du

52 - Le détail et les sources sont en annexe.

régime est un phénomène important. Car par delà le politique elle signait surtout une capacité à affronter les blessures de l'histoire du pays. Aussi ne firent-elles pas du passé un usage nostalgique. En cela la pratique était moderne.

c.- Un modernisme officiel

Le soutien apporté par le pouvoir militaire aux intellectuels et artistes qui découvraient dans les années 60 les tendances nouvelles de l'art mondial pourrait surprendre. A tort ou à raison, l'institution militaire n'apparaît pas dans l'histoire du monde goûter le charme des innovations esthétiques, surtout celles du XXe siècle. Le cas coréen est donc particulier. Habité d'une part par son cauchemar de l'"arriération", d'autre part, par sa si remarquable protension temporelle, il eut pour souci que les artistes coréens ne soient pas en retard d'un train. La consommation anxieuse de mots en "-isme" en fut le signe. D'une part, elle signifiait que la Corée n'était pas en reste, d'autre part, elle venait donner oeuvres et valeurs au processus global de modernisation. Un soutien au modernisme, fût-il mal compris ou peu apprécié en réalité, était l'aboutissement logique de la "révolution culturelle" voulue par Pak. La peinture y trouva ses écoles nouvelles. Salons officiels, médailles des arts, expositions à l'étranger, soutinrent à la fois l'art "moderne" (sous le nom d'art "occidental") et les praticiens de l'art "classique" (sous le nom d'"art oriental"). Ces divisions, dont le carcan s'imposa jusqu'aux facultés des Beaux-Arts, se fondaient à la fois sur un formalisme simpliste (la couleur, la mimésis, le non-figuratif pour le moderne ; le noir, la transfiguration, les genres établis pour le classique) et sur des techniques d'exécution incontestablement différentes. Mais l'écriture, de la prose à la poésie, les sciences sociales et leurs paradigmes à la mode n'ignorèrent pas l'impératif des années 60 : il faut être absolument moderne.

L'artisan de cette osmose inattendue entre art officiel et art moderne fut Kim Chongp'il (1926-). Neveu par alliance du président, il joua un rôle central dans la mise en place du régime. Diplômé de l'Académie militaire de Séoul (8e promotion), il fut au coeur du coup d'Etat de 1961 et placé à la tête du stratégique ministère de l'information. C'est lui aussi qui négocia avec le Japon la reprise des relations diplomatiques. Il fut donc, avant d'entrer en désaccord

avec le régime après 1975, l'un des hommes-clés des années 60 [53]. C'est lui qui rallia au programme de modernisation les intellectuels récalcitrants. En effet, face à un président visionnaire, mais qui avait contre lui d'être un militaire, Kim Chongp'il était passé dans le saint des saints de la légitimité intellectuelle et sociale coréenne : l'Université Nationale de Séoul. Il servit alors de messager entre le président et les élites extérieures à l'administration. Un penchant personnel pour la modernité dans les arts, les voyages à l'étranger et un sobriquet familier et moderne ("J.P.") permirent à la fusion d'opérer.

Aussi la culture coréenne des années 60 offrit-elle un singulier visage. Elle donna naissance à une culture et à des modes d'organisation semblables à ceux qu'avait inventés la IIIe République française. Au sommet de la consécration : une sélection pour participer à la grande Exposition Officielle de Peinture Nationale *(Minjok kirok hwajòn)*. La première d'entre elles eut lieu en juillet 1967 : "L'exposition s'enorgueillit de ses incomparables dimensions. Elle avait exposé un milliers d'oeuvres importantes de cinquante-cinq artistes [54]". La critique est ambiguë. Pourtant, et la différence est essentielle par comparaison avec le cas français, cet art officiel ne donna pas naissance à une esthétique officielle ni à un goût officiel. Dans l'art que soutint l'Etat, les chefs d'oeuvre côtoyèrent l'académisme, le moderne s'ajouta au classique. A côté des artistes installés à l'étranger que la Corée essayait de tirer à elle comme des héros d'une modernité proprement coréenne -au premier chef le peintre [Kim] Whanki [Hwan'gi]-, la statuaire officielle, par exemple, parut vouloir rivaliser avec la laideur guindée des réalismes socialistes [55]. De son côté, parce qu'elle était moins dépendante des crédits de l'Etat et qu'elle avait depuis longtemps un public acquis, la littérature échappa largement à l'emprise de l'art officiel. La très influente Société des gens de lettres, les prix nationaux de littérature ne purent pas donner le la à un art plus segmenté et plus autonome. Mais les arts plastiques, eux, eurent besoin du soutien de l'Etat pour pouvoir exister sur un marché de l'art qui, faute d'argent disponible, commençait tout juste d'émerger.

A la tribune des expositions intérieures, répondit un désir d'affirmation à l'extérieur. Ici encore, grâce au soutien de l'Etat, les différents arts coréens

---

53 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 370.

54 - Cf. CHOE Yòl, *Han'guk hyòndae misul undong sa, (Histoire des mouvements artistiques de la Corée contemporaine)*, Séoul, 1991, p. 147. Le mot *"hyòndae"* couvre ici la période 1920-1990. C'est la première histoire de l'art contemporain coréen qui traite des oeuvres en relation avec un milieu culturel, une situation politique et un fonctionnement économique sur le marché de l'art.

55 - Entre autres exemples, la statue de l'amiral Yi Sunsin, installée sur l'avenue Sejong en 1968. Voir *Korea, 20 Years in pictures, op. cit.*, p. 347.

purent gagner peu à peu des publics internationaux qui découvraient pour la première fois un patrimoine coréen totalement inconnu[56]. Mais la politique culturelle ne manqua à aucun moment de poser au yeux du monde une Corée parée des signes de la modernité et de l'"avancement". Au terme de notre période, la participation à l'Exposition universelle d'Osaka fut un impératif et un des horizons pertinents de cette décennie de modernisation tous azimuts. On se souvient qu'elle vint clore, pour la majorité des pays du monde libéral, une période de croissance accélérée et de rêveries technologiques. Le Japon officiel des "technutopies" ne pouvait offrir à la Corée qu'un miroir de ses propres attentes. Commentant l'événement, l'écrivain japonais Abe Kobo affirmait : "Le vrai critère, aujourd'hui, est d'être moderne[57]". L'Asie orientale y garda ses espoirs en ignorant pour sa part la fin des trente glorieuses. La Corée, avec son pavillon dessiné par Kim Sugùn, ses charpentes métalliques et ses tubulures, ne manqua pas de signifier à quelle époque elle appartenait : l'avenir. Mais les colonnes portantes en acier ne venaient-elles pas, dans le même temps, rappeler au monde les formes et techniques d'une architecture coréenne millénaire?

En fait, le modernisme officiel trouva rapidement ses limites. D'abord au titre des empiétements mal vécus de l'Etat sur la création et sur la collation des honneurs. Dès 1963, une polémique s'était élevée sur la sélection des participants coréens aux Biennales de Sao Paulo et de Paris. Cent-huit artistes signèrent une "contre-proposition de solidarité" *(chakka sònjòng pandae kònùisò)* engageant les heureux élus à refuser leurs concours si les laissés-pour-compte ne passaient pas "au rattrapage" [58]. "Ainsi l'élan fut brisé. A cause du mondialisme d'artistes modernes qui avaient sombré dans la facilité de la prétendue modernisation ou si l'on veut, de la mondialisation, ils trahissaient d'eux-mêmes, avec maladresse, l'incapacité où ils étaient de gagner directement les masses [59]". Installé du côté de la culture officielle, le modernisme ne pouvait que générer ses privilégiés, ses opportunistes et ses conformistes.

---

56 - Le pavillon coréen de l'Exposition universelle de Paris (1900) resta un événement isolé. Voir le compte-rendu qu'en fit M. COURANT, "La pavillon coréen au Champs de Mars", *op. cit.*, 1983, p. 223-231.
57 - Cité par G. BONNOT dans "Osaka ou le mirage technologique", *L'Express* (13 avril 1970). On trouvera ce texte dans un numéro récent des *Cahiers de l'Express* consacré au Japon, n°19,1993, p. 4-7.
58 - Cf. CH'OE Yòl, *op. cit.*, p. 147.
59 - *Idem*, p. 147.

Pour ceux qui commençaient d'avoir d'autres ambitions, qui faisaient une autre lecture du processus en cours et trouvaient suspecte voire incohérente la double mobilisation nationaliste-moderniste par le seul pouvoir d'Etat, le temps des critiques était venu. La mode existentialiste, qui transformait le quartier séoulite de Myòngdong en succursale enfumée de Saint Germain-des-Prés, souhaita qu'on prît la mesure du mal de vivre d'une époque.

III - LES ANNEES 70 - REALISMES ET REVITALISATION

A - Changement d'ambiance

1 - Les bouleversements de la modernisation

L'histoire économique retient que les troisième (1972-1976) et quatrième (1977-1981) plans quinquennaux sud-coréens lancèrent le pays sur la voie de l'industrialisation lourde. Après une décennie où l'accent avait été mis sur la seule richesse du pays, une main d'oeuvre abondante, bien éduquée et bon marché, la Corée conçut l'idée audacieuse d'un passage rapide à l'industrialisation à haute intensité de capital. L'accueil de technologies nouvelles, l'aménagement du pays à des échelles réellement industrielles signèrent une volonté de brûler les étapes pour rejoindre le groupe des pays industrialisés. Malgré la pauvreté qui subsista en ouvrant un fossé grandissant entre villes et campagnes, entre régions privilégiées et arrière-pays délaissés, le Sud émergea du Tiers-Monde dans ces années 70. La culture de la modernisation n'installa donc jamais l'économie dans la satisfaction des paliers atteints et elle conserva jusqu'à aujourd'hui une exigence permanente de mobilité. Agressivité commerciale, bonds en avant technologiques et amélioration continuée des performances interdisaient de trop regarder en arrière. Au prix d'un endettement grandissant -qui fut un autre pari sur l'avenir- les récompenses se traduisirent par un rythme de croissance annuelle peu ordinaire et la rétribution ultime, mais tardive [60], d'excédents commerciaux.

L'ouverture sur le monde, rendue plus que jamais nécessaire par les nécessités d'une accumulation du capital fondée sur les exportations, donna à ce petit pays qui n'avait jamais couru les mers du monde et qui s'était longtemps vu sous la coupe protectrice de plus grands que lui la confiance qui lui manquait au départ. L'accroissement du nombre d'Etats avec lesquels il

---

60 - En dépit d'une mythologie tenace la Corée du sud ne connut sur notre période que quatre années d'excédent commercial, de 1986 à 1989. Ce trait négatif ne doit pas dissimuler une tendance profonde qui vit ces exportations multipliées en valeur par 1500 entre 1961 et 1989. Voir *La Corée*, Paris,PUF, 1991, p.115.

entretint des relations diplomatiques fut un premier signe de ce déploiement. Reconnue en 1961 par 17 pays, la IIIe république de Pak Chònghùi en avait gagné 60 autres en 1972 [61]. Mais l'ouverture fut aussi économique. Après une période de méfiance à l'égard des investisseurs étrangers, les zones franches et le recours aux crédits internationaux suppléèrent la rareté des financements locaux. L'aventure de la sidérurgie coréenne fut ainsi largement financée et alimentée de technologies par l'extérieur : "Rejeté avec constance par les banquiers occidentaux et les pourvoyeurs d'aide, comme trop gros et trop complexe pour la Corée, [le projet sidérurgique] vit finalement le jour en coopération avec les Japonais [62]. Le retour du Japon, sans provoquer d'effacement brutal des Etats-Unis, s'en trouva confirmé.

Pourtant, restant aussi mobile en cela, la Corée veilla à partir à la conquête d'horizons entièrement nouveaux pour elle. Dès la seconde moitié des années 70, elle se porta sur la piste des pétro-dollars du Moyen-orient. Elle y gagna plus que les devises rapportées et le poids considérable pris par ses grandes entreprises de Travaux Publics (Hyundai en particulier) : une reconnaissance mondiale, une aura de succès qui vint briser l'image ancienne d'un pays hanté par les tragédies de l'histoire. En effet, sur ces nouveaux marchés, elle n'arrivait précédée d'aucun passé de grande puissance, d'aucun stigmate d'agressivité, d'aucun péché colonial. On comprend qu'à côté des trois autres dragons asiatiques (Hong Kong, Singapour, Taiwan), elle en ait gagné la légitimité d'un modèle. Pour la première fois, fût-ce au prix de simplifications et de mirages explicatifs, le monde lui renvoyait une image positive d'elle-même. La Corée du sud devint à son tour une référence pour les autres. Elle ne le fut d'ailleurs pas seulement auprès de ces pays du Tiers-Monde qui virent en elle un exemple à suivre. Car à travers le discours et la théorie économique des pays-centres du capitalisme mondial, elle vit son expérience commentée et critiquée. Dans cette "décennie du développement" proclamée par l'ONU, son aventure fit l'objet d'une foire d'empoigne théorique opposant des lectures antagonistes du "petit phénomène". L'idéologie de la Banque mondiale s'attacha à y voir un parangon de développement fondé sur le pur libéralisme. Les tenants néo-marxistes des théories de la dépendance crurent l'enchaîner

---

61 - Source : A. NAHM, *op. cit.*, p. 455.
62 - Cf. J. WORONOFF, *op. cit.*, p. 110.

pieds et poings liés aux forces supérieures du "système" mondial [63]. Les uns et les autres en prirent souvent à leur aise avec les réalités d'un pays qui en resta, au fond, mal connu.

Pourtant dans ce cas précis, la Corée ne tenait pas totalement à échapper à cette image réductrice. Elle goûta sans conteste possible les douceurs qu'elle lui procurait et se plut à ce miroir flatteur. La grille permettant de lire le monde s'en trouva plus complexe. Aux réalités géographiques du voisinage, à celles géostratégiques et signifiantes des grandes puissances mondiales, au cadre Orient-Occident, enfin au couple *sònjin'guk-hujin'guk* s'ajouta une catégorie dynamique : les puissances émergeantes et les puissances déclinantes. L'Amérique du sud déclinante et endettée devint alors la menace sans cesse brandie, à finalités intérieures, sur la tête de Coréens qui souhaitaient souffler : voyez où cela vous mènera si...

2- Le tournant 1969-1972

Le récit, volontiers contradictoire, qui décrit la Corée du sud comme un pays affligé par les luttes politiques civiles d'une part, mais qui manie à la baguette des masses de travailleurs, drogués de travail et disciplinés, d'autre part, mériterait de revenir en détail sur les réalités de la vie politique et sociale coréenne. La chronique précise nous retiendra pourtant moins que l'accent mis sur le tournant des premières années 70. Face à un Etat qui s'était immiscé partout, le "pays réel" commençait de bouger. La fin des années 60 fut déjà plus difficile pour le régime de Pak. Le contexte avait changé et le pays avait changé. La poussée d'industrialisation avait provoqué d'énormes mutations démographiques et sociales. La mise en place d'une classe ouvrière, le travail des jeunes femmes, le nombre grandissant des étudiants accédant à l'université, enfin un phénomène puissant d'urbanisation firent vaciller un pouvoir qui avait pourtant appelé de ses voeux cette révolution coréenne. Il fut victime de son succès et des rythmes puissants de transformation qui y oeuvraient.

D'une part l'opposition politique au régime s'organisa et, d'élection en élection, montra l'affaiblissement du soutien populaire au gouvernement. Les

---

63 - Sur les "lectures" du développement sud-coréen, voir, A. FOSTER-CARTER, "Explaining Korean Development: Some Issues of Ideology and Method", *Papers of the BAKS* (British Association for Korean Studies), vol 3, Londres, 1992, p. 19-35.

bases rurales qui l'avaient légitimé au départ protestaient d'avoir en partie financé l'industrialisation par l'impôt, sans avoir vu venir les investissements en retour. Ouvriers, jeunes et urbains ne pouvaient de leur côté se satisfaire d'un régime mené par un militaire et qui mettait l'impératif de développement *(sòn kaebal)* bien avant la concrétisation de ses promesses de bien-être *(hu pokchi)*. Il était devenu clair que le gouvernement donnait plutôt naissance au grand capitalisme coréen et favorisait ses champions en priorité : les *chaebòl* ou conglomérats. L'amélioration incontestable des conditions de vie et l'enrichissement général du pays ne surent pas répondre à des attentes grandissantes et plus intriquées qui, non satisfaites, donnèrent prise à un sentiment de frustration.

S'il est difficile de juger de l'ambivalence des Coréens envers ce régime et de trancher la question du caractère "égalitaire" du développement national, la vie politique prit à travers toutes les années 70 un tour beaucoup plus tendu que lors de la décennie précédente. Les premières manifestations estudiantines de 1969 marquèrent bien ce changement d'ambiance. Encore marginales, elles n'en furent pas moins extrêmement visibles. Dès lors, chahuté par les élections de mai 1971 alors qu'il avait tout fait pour se maintenir au pouvoir en amendant la Constitution, le président Pak renforça le pli idéologique et autoritaire de son régime. Faute que le slogan nouveau du "relèvement national" *(Minjok chunghùng)* fût suffisant à apaiser les esprits, le régime procéda le 17 octobre 1972 à un "auto-coup d'Etat", décréta la loi martiale et institua un nouveau régime, la IVe République de la "revitalisation" *(yusin)*. Le contrat national de modernisation s'en trouva déchiré.

La brutalité de ces évolutions trouva des arguments dans la situation extérieure plus instable où se trouvait le pays. Engagée massivement aux côtés des Etats-Unis dans de la guerre du Vietnam [64], la Corée du sud connut le doute lorsque la doctrine Nixon ramena la Chine populaire sur la scène internationale en 1971 et, comme membre permanent, au Conseil de sécurité des Nations Unies. Alliée attentive du Nord depuis la guerre de Corée, celle-ci inquiétait le Sud. Le régime de P'yòngyang, commençant de connaître des difficultés économiques, ne cessa alors de souffler le chaud et le froid, alternant sans logique clairement compréhensible pourparlers avec le sud (1972) et

64 - Ce qui lui permit aussi de continuer à bénéficier de l'argent et des technologies américaines. Le *chaebòl* Hyundai [Hyòndae], construisant bâtiments et routes pour l'armée américaine, y prit son essor.

attentats divers contre lui. Celui qui coûta la vie à l'épouse de Pak, en août 1974, justifia un raidissement du pouvoir et son installation dans un sentiment obsidional [65]. Pourtant, l'anti-communisme ne suffisait plus au navire politique d'un régime prenant l'eau de toutes parts. Il lui fallait impérativement remobiliser la nation. L'idéologie nationale de Yusin prétendit faire passer auprès de la population coréenne la potion amère de l'autoritarisme.

Enfin, plus que la politique elle-même, la culture politique qui avait fait gérer le pays comme un corps d'armée rencontra ses limites et ses critiques. Peu à peu, son penchant autoritaire fut dénoncé à la mesure des erreurs commises : faute de discussion et de contrôle démocratique suffisant, l'administration faisait des erreurs. S'annonça aussi en germes, dans les années 70, la relation très spéciale qui s'installa entre l'Etat et les grands acteurs de la vie économique. Ceux-ci courtisèrent à la fois l'Etat pour la protection qu'il offrait (dans les situations difficiles) et se plaignirent de ses interférences (dans les situations faciles). Du côté des élites intellectuelles, la tutelle étatique ne parut pas moins pesante et la vie culturelle se fractionna en groupes plus au moins hostiles et plus ou moins sensibles aux honneurs accordés par le régime. Mais elle eut surtout pour nouvel objectif pendant cette décennie de porter le regard sur le décalage, qui devenait frappant, entre le discours triomphaliste des chiffres, la noria des progressions, l'auto-satisfaction des technocrates et les réalités de la vie quotidienne des humbles, la laideur des villes qui se bâtissaient, les évidences d'une culture traditionnelle qui s'effilochait. A l'obsession étatique de l'avenir, au discours officiel sur la culture nationale, s'opposèrent l'urgence du présent, la force des témoignages, l'impératif du réalisme national.

B - Le retour du réel

L'exigence d'une attention soutenue au présent, au vécu laborieux des acteurs anonymes de la modernisation coréenne marqua très profondément les ambitions intellectuelles et culturelles de la décennie. Elle tenta de poser une

---

65 - L'épaisse couche de propagande qui entoure les relations inter-coréennes interdit d'aller trop loin dans les épisodes et les explications de cette période. On se reportera à A. NAHM, *op. cit.*, p. 453-464.

nation dans des corps concrets à travers le lot commun des peines et des joies partagées par tous. Elle s'intéressa aux gens *(saram)* et à leur vie *(salm, saenghwal)*. Contre les slogans désincarnés propagés par l'Etat, la nation se fit chair à travers les arts plastiques et la littérature.

1 - Un art réaliste

La propension coréenne pour les mouvements, les querelles théoriques et les mots en -isme partagea cette ambition en chapelles exclusives, en labels protégés -réalisme, naturalisme, symbolisme- dont les raffinements ne pourront nous retenir. Le phénomène global rapporté à l'histoire mondiale des mouvements artistiques semble plus riche de significations. Il procède de l'inversion. Comme le régime, contre toute attente, avait fait du modernisme un de ses chevaux de bataille, celui-ci perdit en Corée une bonne part du pouvoir de subversion qu'il avait eu dans l'histoire de l'art occidental. Il y devint précocement un académisme dont le formalisme mimétique ne disait rien de la Corée, ne disait rien à la Corée. Le goût pour l'abstrait, le non-figuratif, le non-référentiel ne put être vécu comme rupture esthétique puisqu'il faisait partie de la culture légitime et dominante [66]. D'où un apparent "retour en arrière" dans l'impératif réaliste : dire ce qui était enfoui, montrer ce qui était caché. L'apparente régression sur le plan du langage esthétique se muait en fait en progrès d'essayer de faire sens et de perturber les représentations convenues et les arts établis. Avec une violence digne des plus grands Courbet, la peinture naturaliste *(chayònjuùi)* rencontra l'efficace politique. Une histoire de l'art et de la culture en Corée se tromperait donc de méthode et de perspective en mettant en avant la pure forme des oeuvres et l'histoire sainte, irréversible et supposée universelle, des avant-gardes successives.

En ce sens, le réalisme des années 70 fut plus intrinsèquement moderne que le modernisme. Il eut sur la société un pouvoir de transformation.

Mais moins qu'aux grands naturalistes du XIXe siècle européen, il se référa, avec cette posture si constante de prendre sens pour soi dans le monde,

66 - Ses remarques valent pour la production d'ensemble de la période. Elles n'enlèvent rien aux talents individuels de grands artistes qui se moquèrent de ces débats et restrictions et purent produire des oeuvres, même abstraites, de très grande qualité. On pense par exemple à Kim Kich'ang (1914- alias Unbo).

aux mouvements qui marquaient l'art américain de cette époque. Pop'Art et happening, Warhol et Lichtenstein furent certes présents en Corée à travers leur "coréanisation", mais il le furent davantage dans un rejet qui s'esquissa alors de la trop fréquente référence américaine : "[...] C'étaient les produits de cette civilisation très avancée *(kodohwadoen)* qu'était la société américaine. En tant qu'art urbain radical, ils étaient représentatifs de ce 'naturalisme' américain qu'incarnait la société décadente et pourrissante de New York. Mais de fait, le Pop et le néo-dada que la Corée *(uri)* transplanta ne furent que de pâles copies, des imitations grossières qui n'étaient même pas un 'naturalisme' séoulite, fondé sur la vie quotidienne des gens de Séoul [67]". La critique nous rappelle ce que tentèrent les penseurs du *sirhak* avec la Chine : après avoir adoré l'idole américaine, on la tourmenta. De nouveau et ailleurs qu'au niveau de la politique d'Etat, la Corée se pensait pour elle-même. L'ambition s'afficha peu à peu d'être au monde autrement que dissout dans l'anonymat de petits pays suivistes. Le programme de modernisation ne pouvait valoir que comme programme critique, comme adaptation à la nation coréenne et rejet d'une pure occidentalisation. Signe des progrès accomplis de la confiance en soi, les milieux culturels éloignés de l'art officiel souhaitèrent donc se démarquer par un contre-temps esthétique des tendances mondiales. D'où l'aspect nationaliste que prirent les mouvements réalistes dans les arts.

Le mouvement s'organisa dans les arts autour d'un document : le *Manifeste des compagnons du réalisme (Hyònsil tongin sònònmun).* Au départ, dans un mouvement d'opposition qui rappelle l'apparition du Salon des indépendants lors de la IIIe République française, une contre-exposition réaliste avait été programmée pour faire pièce aux salons officiels. Le contexte politique difficile de 1969 et les embarras créés par le gouvernement la rendirent impossible. D'où la solution qui fut retenue de publier un manifeste qui allait ouvrir la longue série d'un genre abondant et apprécié.

Ce manifeste fut riche de propositions et d'élaborations théoriques. Il posait d'abord ses ennemis. Moins au fond les cliques modernistes en soi que celles-là mêmes qui proposaient une représentation "inacceptable de la Corée" : " [...] On critiqua le mensonge d'une esthétique de la "couleur locale" pratiquée

---

67 - CH'OE Yòl, *op. cit.*, p. 151. L'ensemble des données relatives à ce paragraphe provient de ce livre, p. 148-170. Cette histoire de l'art contemporain coréen appartient clairement à la catégorie des histoires nationalistes. D'où son ton et son vocabulaire parfois véhéments. Elles doivent aussi certains éléments à des entretiens avec le critique d'art, Sòng Wan'gyòng, en 1988-89 et 1992.

par le clan suiviste de l'abstraction. 'L'échec de cet art pour l'art, élevé à la dimension de 'tragédie de la transplantation' [provenait de ce qu'elle] n'avait aucun lien avec le sentiment de spécificité nationale *(minjokchòk t'ùksu kamsòng)*, qui s'en trouvait concrètement bridé' [68]". Dès lors, le débat ancien où s'opposaient tradition et modernisation se compliqua des désaccords sur le contenu de la "coréanité" et sur l'expression appropriée qu'elle devait revêtir. Contre un folklore bénin et jovial, le réalisme imposa les images plus glauques voire crépusculaires du présent. D'où ces ressemblances frappantes, par leur double dimension "socialisante" et nationaliste, qui mènent des artistes de la KAPF des années 1925-1935 aux divers réalismes coréens des années 70 et 80. Elles mirent l'accent sur la xylographie facilement reproductible, le contraste souvent expressionniste du noir et blanc, les scènes intimistes criantes de déréliction et les grandes compositions à fresque mettant en scène le peuple et la foule [69].

D'après Ch'oe Yòl, le réalisme se mit en place autour de cinq traits essentiels. Plutôt qu'un résumé, on citera ici assez longuement les extraits et commentaires qu'elle a retenus du *Manifeste* d'octobre 1969. D'abord une définition : "Ce qu'on appelle "réalisme", c'est l'état actuel de la vie et des choses qui existent objectivement et leur unité essentielle. C'est un mouvement qui domine, pénètre, fait fusionner la totalité du réel. [...] C'est le réel de la vie sociale cristallisé dans une situation". Deuxièmement, "Le réalisme a pour contenu cette conscience qui saisit pleinement la réalité et les choses dans toutes les dimensions du vécu des hommes. [...] Il en convoite et choisit les objets pour les interpréter de manière active". Troisièmement, "Mis sous tension par une réalité où se reflète la discorde entre d'une part, le réalisme comme tendance historique et d'autre part, les nécessités de la création et les enjeux esthétiques, il en recherche la synthèse". Quatrièmement, il recherche "des procédés spécifiques adaptés à l'époque". Cinquièmement et finalement, "En s'exprimant pour la première fois par montages et découpages, parfois aussi par la caricature, la satire ou l'humour, il sollicite une pensée aux contenus élevés [...] et les procédés de l'art conceptuel [70]". Pourtant l'intérêt du mouvement ne résida pas vraiment dans l'élaboration théorique ou la

---

68 - *Idem*, p. 150.
69 - Les documents annexés en fin de thèse montrent ces continuités.
70 - *Ibid.*, p. 151-152.

consommation de manifestes et de contre-manifestes. Il n'est pas évident que, rapportées aux théories qui avaient cours dans le monde esthétique des années 70, elles aient revêtu un caractère très original. La force du réalisme n'est pas là. Elle valut d'abord pour sa volonté de démarquage des tendances dominantes des arts établis (par l'Etat ou les marchands d'art), en Corée et dans le monde. Elle valut ensuite pour la capacité de témoignage qu'elle porta à la scène politique coréenne. Ici on mettait l'accent sur la dimension nationale, là, sur l'opposition politique. N'étaient les moyens de communication avec le public et les moyens d'expression finalement peu différents des années 20 et 30, le réalisme des premières années 70 annonçait les années *minjung* à venir.

2 - Une littérature réaliste

" Tous les soirs, dans chaque chambrée, on se mettait à boire des alcools à bon marché ; c'était presque toujours la foire, on se bagarrait si bien qu'il fallait attendre le matin pour entendre les gars ronfler. Dès qu'on s'approchait des portes, on sentait une odeur dégoûtante de chair humaine malpropre [71]". Cet extrait d'une nouvelle de Hwang Sògyòng, publiée en 1972, pourrait être l'écho du passage liminaire du *Patate* de Kim Tongni, cité auparavant pour la période japonaise. Pour le réalisme littéraire aussi, avec des enjeux différents, la continuité esthétique et sensible d'une période à l'autre fut remarquable. Pourtant, s'y limiter nous priverait de dire l'importance considérable qu'avait pris le réalisme littéraire dans les années 70. Kim Tongni lui-même, confirma et accentua la tendance ancienne en définissant l'idée de "littérature populaire/nationale" [72] : "Ce que j'appelle "littérature populaire/nationale" c'est une des variétés de littérature humaniste. [...] Il faut que cette littérature laisse un portrait-type campant les traits essentiels des Coréens. Pour ma part, j'ai d'abord voulu exhumer ceux-ci des biographies du *Samguk Sagi*. Puis j'ai changé d'avis et ce fut le chamanisme. [...] [Mais] il faut aussi que la vraie littérature populaire/nationale soit en même temps une littérature mondiale.

---

71 - Hwang Sògyòng, "Le sang" (1972), *in Liberté sous clef*, Paris, 1981, p. 45.
72 - Le mot *"minjok"* définit à la fois ces deux idées.

Plus elle est elle-même, plus elle est nationale, plus la création prend un caractère universel [...] [73]".

L'impératif réaliste traversa donc le champ des arts coréens avec les mêmes tableaux désolés -mais plein d'humour et de vie- de l'existence quotidienne des gens ordinaires. Il trouva ses ressources dans le réservoir encore préservé des campagnes reculées où les fêtes populaires "vraies" [74] et les religions ancestrales subsistaient. Mais tout aussi bien dans ces villages urbains bâtis à la hâte au coeur des mégapoles par les migrants ruraux.

On ne saurait toutefois limiter la littérature coréenne des années 70 au seul réalisme et encore moins au genre du roman. La poésie fit les beaux jours des éditeurs. Il ne s'agit ici ni d'une histoire globale de la culture ni même d'une histoire littéraire, dont l'ampleur dépasseraient nos compétences. Kim Tongni par exemple, ne fut pas, beaucoup s'en faut, un parangon d'opposition au gouvernement. Le caractère très segmenté de la vie culturelle fit de l'impératif réaliste une exigence flottante non un front cohérent. Les nécessités d'un descriptif, précis jusqu'aux coteries, de cette période littéraire se font d'ailleurs moins sentir depuis que la littérature coréenne est plus abondamment traduite en français. Elle se voit heureusement précédée d'introductions qui éclairent bien les enjeux du champ strictement littéraire [75]. On y ajoutera essentiellement les institutions où elles trouvèrent à s'exprimer. Revues littéraires, revues culturelles furent le coeur passionné des débats de la période pour les cercles intellectuels. Les universitaires patentés s'y taillèrent bien sûr la part du lion. A côté de la vieille revue mensuelle *Littérature moderne (Hyòndae munhak)* toute à l'existentialisme, apparurent dans les années 70 de nouvelles tribunes portant ou contestant la bannière du réalisme. La principale, née dès 1966, fut *Création et Critique (Ch'angjak-kwa pip'yòng)*. Elle ouvrit largement ses colonnes aux débats critiques, à la théorie du réalisme, à la poésie et au roman. Mais elle fut aussi un pilier de la vie intellectuelle pour avoir donné une large place aux critiques sociales, politiques et économiques de la modernisation coréenne.

---

73 - KIM Tongni *(Wòlgan munhak,* mai 1974), cité par KIM Yòngmin, p. 18, "Minjok munhak iron-ùi chòn'gae-wa pyònmo" (Naissance et métamorphoses des théories de la littérature populaire-nationale), *in Chònhwan'gi-ùi uri munhwa, (La culture coréenne en transition),* Séoul, 1991, p. 13-40.

74 - Le mot "*Chinjòng hada"* signifiant "vrai", "authentique" est d'un emploi constant et polémique. Seul un européo-centrisme malvenu pourrait le relier à de l'"ancien". Le passé n'est pas plus vrai que le présent. L'idée est plus morale. Elle renvoie non à une substance perdue mais à une époque -mythique- où les choses étaient simples, naturelles : *siwòn hada*. C'est un état psychologique, une légèreté, une transparence *(kkaekkùt hada),* non une chose.

75 - On se reportera aux diverses traductions, surtout chez l'éditeur ActesSud, de Mmes Ch'oe Yun et Lebrun, et MM. Maurus, Leverrier, Kang Kòbae et Kim Hwayòng.

Autour de Paek Nakch'òng, elle eut clairement une aura gauchiste. A côté d'elle et parfois contre elle, l'autre grand phare fut la revue *Littérature et Intelligence (Munhak-kwa chisòng)*. Fondée en 1970 par des universitaires (les Quatre Kim) [76] elle mit moins l'accent sur le réalisme et la critique du régime que sur les liens forcés qui s'établissaient trop souvent entre création et engagement, art pour l'art et art de combat. D'où le choix qu'elle fit avec l'éditeur Iljogak de publier aussi des travaux de fond moins embarrassés par les polémiques d'un moment.

Ce tableau est très loin d'être exhaustif [77]. Il pose des institutions dominantes caractéristiques. La dimension nationale y fut double. D'une part, à travers l'exigence du témoignage, elle donna un visage concret et varié aux spécificités de la nation. Celles qui passaient comme celles qui demeuraient et se transformaient. Mais à travers la volonté de se démarquer, elle rechercha aussi une essence de la coréanité, une identité indépendante dans -et de- l'histoire du monde. Celle-ci, tendue entre deux temporalités contradictoires, s'attacha tant au passé du pays qu'à son état présent et à la formulation de son avenir. Sur son versant culturel et parfois culturaliste, l'identité nationale mêla donc les temporalités comme le font tous les mythes et tous les discours identitaires. Ainsi, au-delà des enjeux politiques immédiats, sous l'ambition d'une pure description "objective" du présent perça donc toujours l'idéal d'une refondation nationale plus ou moins enracinée dans un passé mythique. Dès lors, par-delà un tableau global qui gomme trop les nuances, il serait donc nécessaire de préciser pour chaque tendance comment le retour au présent donna naissances à des options différentes de coréanité. Par exemple, des réalités mal digérées d'un pays en mutation brutale, une revue et un groupe culturels comme *L'arbre aux racines profondes (Ppuri kip'ùn namu)*, créés en 1975, ne conçurent aucun penchant au réalisme [78]. Ils cherchèrent plutôt la pédale du frein. Le travail sur le passé, l'exhumation des mémoires, certaine nostalgie parfois lui firent entonner le discours exclusif de la "tradition". Il ne fut pas moins hostile que les réalismes à la politique du gouvernement. De même, et l'on s'attachera par la suite à en décrire précisément les fondements, la création du groupe Konggan au début des années 70 provint essentiellement d'un

---

76 - Kim Pyòngik, Kim Hyòn, Kim Ch'isu et Kim Chuyòn. Trois d'entre eux enseignant le français.

77 - Sources : Entretien avec M. Kim Hwayòng (juillet 1992) et *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 452-455.

78 - Ce titre provient du premier texte en *han'gùl* de l'histoire coréenne, *l'Apothéose du dragon (Yongbi òch'òn ka)*. Il s'agit d'un récit-fondateur de la dynastie des Yi. Son second vers, "l'eau de la source profonde" *(saem-i kip'ùn mul)*, donne son titre à un magazine pour la jeunesse, faisant connaître les grandes gloires du passé coréen.

regard négatif jeté sur le présent. Il s'essaya à une voie qui n'était ni réaliste ni nostalgique ni moderniste. On y reviendra.

On ajoutera pour conclure sur ces réalismes qui dominèrent la période l'embarras où ils mirent le régime Pak Chònghùi. Même présenté sous un jour exagérément sombre, l'envers de la modernisation coréenne ne pouvait être poursuivi pour atteinte à la sécurité nationale. Pourtant, dans sa version symboliste, à travers la figure tutélaire d'un Kim Chiha, poète célèbre pour ses vers obscurs où le régime et l'opinion publique croyaient lire un message subversif, le réalisme finissait par montrer son influence dissolvante. Il fallait réagir et faire taire la poésie.

C - La contre-attaque de la revitalisation

1 - Renforcement de l'Etat policier

Au lieu de lâcher du lest, affectant de croire que les mécontentements et frustrations de la population coréenne n'étaient que l'expression d'une minorité radicale, le régime accentua son pli autoritaire. Sur le plan politique l'enlèvement à Tokyo du leader de l'opposition, Kim Taejung, montra en 1973 que malgré la nouvelle constitution qui concentrait des pouvoirs extraordinaires entre les mains de la présidence, la férule militaro-policière ne suffisait pas. C'est pourquoi le plébiscite que suscita Pak en 1975 pour mettre fin aux discussions sur la légitimité du régime de Yusin fut une indication ambiguë des attentes et des incertitudes du pays. Le "un tiens" de l'ordre et de la croissance parut s'imposer au "tu l'auras" de la démocratie et du bien-être immédiat. Quant aux rapports entre conglomérats et Etat, contrairement aux idées reçues, ils ne furent pas si simplement dominés par l'appareil de la planification économique [79]. Précocement polarisée, l'économie coréenne donna naissance à des mammouths qui furent des partenaires de plus en plus jaloux de leur indépendance. Ils avaient, dans les arcanes comptables de leurs filiales, ces ressources propres qui purent, pour les affaires courantes, contrarier le

79 - Cf. M. BLANC et J.-R. CHAPONNIERE, "Les 'Jaebuls' coréens à l'heure de la globalisation", *Revue Tiers Monde*, t. XXXI, n°124, 1990, p. 789-806.

contrôle absolu qu'avait pris le régime sur les banques. De plus, la machine économique devenant plus lourde à gérer, les croisades industrielles et certains ratés de la fin des années 70 n'enchantèrent pas toutes ces entreprises. Le géant Samsung fut ainsi de plus en plus souvent en porte-à-faux dans ses relations avec un régime qui mania également à son endroit la carotte et le bâton.

Mais le pli autoritaire gagna aussi les remuantes institutions intellectuelles et culturelles. Le 24 octobre 1974, le très respecté *Tonga Ilbo* publia son bruyant *Manifeste sur l'usage de la liberté d'opinion (Chayu òllon silch'òn sònòn)*. Le gouvernement y réagit de manière inattendue. Il substitua aux emprisonnements qui créaient des héros, les armes de la finance : il fit pression dans toute la mesure de ses moyens pour dissuader les annonceurs de faire paraître leurs publicités dans le quotidien en indélicatesse. Cette part des recettes baissa immédiatement de 98 % [80]. De plus, la refonte ministérielle de la fin des années 60 lui permettait de faire donner à plein la machine de la propagande. En 1968, l'ancien ministère de l'éducation et de la culture fut scindé pour donner naissance à un nouveau ministère chargé de la culture et de l'information. Lire propagande. La réunion de ces deux champs donna bien la mesure du travail que souhaitait accomplir l'Etat pour faire face aux craquements du régime : donner une ampleur nouvelle au discours nationaliste officiel et s'adonner au chantage du patriotisme.

2 - La politique culturelle et le contrôle idéologique

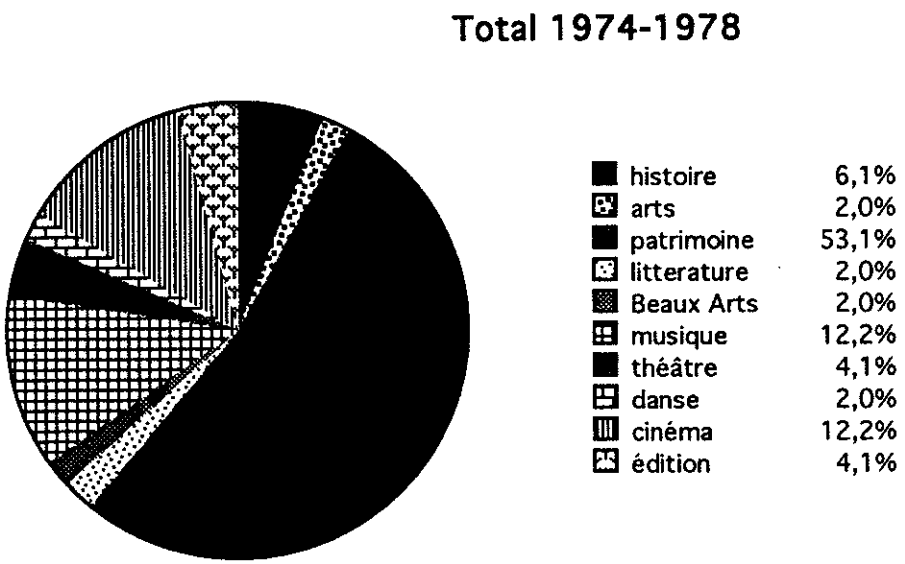
La politique culturelle et l'institution du patrimoine n'avaient pas été absentes des préoccupations des années 60. Pourtant, elles étaient largement restées en continuité avec le régime précédent et, faute d'argent suffisant, avaient eu un impact idéologique limité face à l'impératif de modernisme. En ce sens, les années 70 furent très différentes. Le modernisme fut joué un ton plus bas et la culture nationale, l'ivresse de la coréanité *(uri nara)* gagnèrent le devant de la scène officielle. En cela, elle correspondit mieux à l'état d'esprit des militaires au pouvoir qui goûtaient moyennement les bizarreries conceptuelles des "cliques" abstraites.

---

80 - *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 441.

La loi sur le patrimoine trouva ainsi dans les années 70 de l'argent plus abondant et plus régulier. "Dans le message accompagnant le budget de 1972, le gouvernement indique son intention d'établir un projet à long terme pour développer l'héritage culturel et les arts traditionnels et sa volonté de créer une nouvelle culture nationale, fondée sur le patriotisme et l'esprit d'indépendance [81]". Quel message plus clair? La mobilisation par l'anti- (communisme, japonisme) ne faisant plus recette, il fallut trouver des valeurs positives. La loi sur la promotion de la culture et des arts fut adoptée en août 1972 et permit la création d'une Fondation coréenne pour la promotion de la culture et des arts *(Han'guk haksul chinhùng chedan)*. L'effort d'organisation par l'Etat d'une politique culturelle ne pouvait cependant trouver d'efficacité que dans la mise en place d'un budget suffisant. Certes, comparés aux 20% absorbés par le ministère de la défense, le petit 0,5% de la politique culturelle paraissait frêle. C'était peu. Ce n'était pas rien. Entre 1971 et 1975, il doubla et il accumula de 1974 à 1978, 25 milliards de wòn [82]. Comment furent ensuite ventilés ces crédits? Un tableau des affectations budgétaires cumulées nous donne ce graphique :

Graphique 6 : La répartition des crédits de la politique culturelle [83]



81 - PARK Jong-gug, *art. cit.*, p. 2-6 et 2-7.
82 - Source : KIM Yersu, *op. cit.*, p. 24-25.
83 - *Idem*, p. 20. Source : Ministère de la culture et de l'information.

L'accent mit sur le patrimoine est patent. A l'endroit où intellectuels et artistes s'efforçaient d'attirer l'attention sur les ombres du présent, l'Etat inventa de magnifier les lumières du passé. Le catalogue s'amplifia de nouveaux objets. Des lieux entiers furent érigés en symboles de la nation. C'est à cette date que fut par exemple décidée et réalisée la restauration du patrimoine du Silla à Kyòngju. Fouilles archéologiques, création d'un Parc des Tumulus royaux ouverture d'un nouveau musée, restauration du grand monastère national de Pulguk-sa, enfin réinvention d'un jardin sur bassin (Anapchi), furent au programme des réjouissances patrimoniales. L'opération fut menée rapidement sous la houlette attentive du président Pak. La mise en place de ce joyau du passé coréen eut un énorme impact sur une ville qui avait perdu son passé de capitale depuis mille ans et sur une nation qui avait besoin d'un contre-pôle "historique" pour faire oublier les transformations de Séoul. Elle devint en quelque sorte le Kyôto coréen. La comparaison mérite un détour. La continuité historique de l'institution impériale japonaise avait mené la ville, avec des hauts et des bas, jusqu'aux abords du XXe siècle. De plus, l'entretien d'un bouddhisme vivant au coeur de la capitale japonaise avait renforcé la capacité de ce passé à être de plain-pied avec l'époque contemporaine. Rien de tel en Corée où la dynastie des Yi avait chassé peu à peu le bouddhisme des villes aux XVe et XVIe siècles. Kyòngju fut donc l'enjeu d'un énorme travail de reconstitution. Les lacunes du système coréen de protection du patrimoine s'y révélèrent de manière criante. Elles avaient de la préservation une idée très éloignée des idéaux ruskiniens. En fait de retapage, le décapage fut plutôt à l'ordre du jour. La critique ne vaut pas ici à l'aune de nos catégories européennes de l'authentique. On sait qu'en Asie orientale et c'est vrai de la Corée, "la forme prime la substance" dans l'accès à l'"authentique" [84]. La reconstruction à intervalles réguliers du temple principal du sanctuaire d'Ise accomplit la continuité d'un geste. En théorie, s'y exprime le caractère performatif de techniques et d'artisanats liant dans une tradition le passé au présent. Or, dans le cas coréen et très largement à cause de la période coloniale, les artisanats classiques, les techniques anciennes, les gestes et savoirs immémoriaux furent réduits à néant. D'où une reconstitution approximative,

84 - Cf. A. BERQUE, *op. cit.*, p. 80-84.

n'ayant eu aucun scrupule à employer des matériaux incongrus dans le travail de reconstitution. L'urgence de l'impératif patrimonial -dont les dégâts ne sont pas irrémédiables- trouva son point d'achoppement dans des techniques de préservation inadéquates qui ne prirent ni le temps de réfléchir à ce que voulait dire "préserver" ni d'effectuer au préalable une archéologie des artisanats perdus. Le cas de Kyòngju est symbolique. Il est loin d'être isolé. Il fallait frapper fort plus que frapper juste : avant tout les images.

La part importante réservée à la musique sur le budget de la culture de cette période est surprenante. En fait, il s'agit moins de musique que de grands travaux. Ce ne fut pas un prolongement du "Théâtre musical classique" *(yek kùrin)* qu'avait suscité Kim Chongp'il dans les années 60 [85]. Cette manne musicale fut essentiellement dévolue à la réalisation du Centre culturel Sejong, à Séoul, sur l'avenue du même nom. Constitué surtout d'une salle de concert aux dimensions imposantes, il se devait bien sûr de mimer aussi sous le béton une coréanité architecturale. Des matériaux modernes placés au coeur des formes anciennes aux formes anciennes surgissant des matériaux modernes, les continuités identitaires s'affirmèrent.

On remarque enfin que l'histoire bénéficia d'une bonne partie de ces investissements. "Démocratie libérale" entée sur un imaginaire dynastique sinisé, la Corée se dota de cet objet étrange que représente le genre des histoires officielles. On se souvient que la tendance au révisionnisme historique était ancienne. En soi, elle n'avait rien de choquant. L'investissement de l'Etat dans la mise au point d'un credo historique le serait davantage si la pratique n'était si constante en Asie orientale : "Rectifier une version tendancieuse de l'histoire nationale exigeait une évaluation exhaustive et objective des documents culturels historiques qui dormaient dans la poussière de centres d'archives divers et de collections privées. Seule la compréhension adéquate de la tradition culturelle ainsi conquise pouvait donner au développement de la créativité culturelle et artistique contemporaines un certain sens et une certaine direction sans être la simple imitation de formes et de traditions déjà établies ailleurs [86]. D'où la création d'une phalange d'historiens, d'un corps de chercheurs dotés des prébendes de l'Etat pour accomplir cette tâche. Le

---

85 - Pour "*Yennal kùrihayòtta*" (C'était ainsi autrefois). Donnée recueillie auprès de M. Kim Hwayòng (entretien cité).

86 - KIM Yersu, *op. cit.*, p. 19. Cette publication de l'UNESCO peut être considérée comme ayant reçu l'imprimatur officiel coréen

président Pak Chònghùi, loin d'instituer un dépôt d'archives nationales unique, dispersa les sources historiques anciennes dans diverses institutions. Par exemple, l'Académie des Etudes coréennes (*Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn*. Mot à mot : Institut pour l'étude de la culture spirituelle coréenne) fut fondée en 1978 autour d'un joyau de document dynastiques anciens. Elle correspondait tout-à-fait aux objectifs définis plus haut. Conçue comme un monastère à bonne distance de Séoul, elle offrait les garanties de calme pour mener à bien une entreprise de relèvement moral [87].

Utilisée comme centre de formation idéologique des enseignants coréens de lycées, cette institution témoigne aussi de ce que l'oeuvre de propagande n'échappa pas aux prérogatives du ministère de l'éducation nationale. La création d'un catéchisme national, dispensé pendant les cours d'instruction civique ajouta, sa pierre au dispositif. C'est dans les pages des manuels officiels que se déploya à l'envi, le retour inattendu du confucianisme. En effet, on se souvient de ce que celui-ci était globalement déconsidéré lorsque Pak prit le pouvoir. Sans entrer ici dans le détail des confusions suspectes régnant sur cette notion [88], elle avait contre elle d'avoir été ce trait négatif empêchant le développement de l'Asie (Max Weber) et d'avoir donné naissances à ses *yangban* dont plus personnes en Corée ne voulait entendre parler. Idéologiquement, elle fit donc l'objet d'une redéfinition et d'une métamorphose remarquable des années 70 aux années 80. L'austérité du président Pak, son penchant paternaliste et sa fibre "sociale" firent du retour au vieux Kongzi -en jouant le confucianisme contre le néo-confucianisme- un allié de poids. Les manuels pour école primaire offrirent ainsi un mélange de notions morales tirés du confucianisme et du taoisme (empathie, modestie, abnégation, dépassement etc.) et de sombres tableaux de la Corée du nord. Ils enracinaient dès le plus jeune âge les représentations nationales : "La diffusion de stéréotypes culturels, en particulier par l'enseignement apparaît [...] comme un élément du contrôle social [89]".

---

87 - Comme ailleurs, la tendance idéologique dominante n'affecte pas nécessairement le contenu de tous les travaux produits. On notera enfin la courageuse réforme de la fin des années 80 qui a permis à cet établissement de s'échapper du carcan de dogmatisme où on l'avait fait exister. L'accueil qu'il fit à notre travail témoigne assez d'un changement notable.

88 - Voir KIM Kyòngdong, "Confucianisme introuvable, Confucianisme retrouvé", *EspacesTemps*, n° 45-46, 1991, p. 62-72. Cet article est un point de vue critique sur cette question.

89 - Voir M. BOSCHE, thèse citée, p. 227 et 223-227 pour ces remarques sur l'éducation civique. On comparera pour le Japon avec E. SEIZELET, *Les petits-fils du soleil : la jeunesse japonaise et le patriotisme*, Paris, POF, 1988, 192 p.

On n'en déduira pas son efficacité totale. La population put tout à la fois se moquer d'une propagande dont elle n'était pas dupe et utiliser à ses fins propres - le discours servi au "long nez" étranger- les thèmes et figures dont il était porteur. L'idéologie n'est pas le réel. Pourtant, à rester dans ce domaine assignable qui nous a retenu, on ne déduira pas davantage que la recomposition du passé entreprise par le régime de Yusin mobilisa à son profit toutes les dimensions de celui-ci. La sélection des objets pertinents, le rejet des éléments embarrassants furent une pratique constante. Porté vers l'avenir, le travail sur le passé national ne pouvait oublier sa répulsion pour tout ce qui pouvait signifier l'arriération".

Le mouvement des nouvelles communautés *(Sae maùl undong)* fut le pendant modernisateur de la politique du patrimoine. Face au coup de tonnerre attendu d'élections annoncées difficiles, Pak Chònghùi se souvint en octobre 1970 des promesses non tenues qu'ils avait faites aux paysans coréens. Il annonça un grand projet de modernisation des campagnes pour 1971. Avec lui, il voulait regagner une base politique, accroître le contrôle idéologique du pays et réduire la fossé grandissant entre urbains et ruraux [90]. Pak mit tout son poids dans la balance pour dégager les ressources nécessaires sans amputer les crédits industriels et alla, dans une sorte de catéchisme pour adulte, jusqu'à composer lui-même un hymne du *Sae maùl* [91]. Eliminer l'"arriération" économique des campagnes, ce fut aussi en éliminer les signes extérieurs. L'architecture vernaculaire, les, maisons de bois aux toits de chaume avaient la face de la pauvreté. On leur imposa de manière autoritaire les murs de ciment, les toits plats, les tuiles vernissées de couleurs criardes, le "riant" style *Sae maùl.* Moderne. Mais les ambitions furent aussi sociales. Le mouvement choisit ses champions en espérant briser mentalités et sociabilités "terriennes" : il enfonça un coin entre jeunes et anciens et promut les femmes. Restaient alors ces signes inextirpables de l'"arriération" : les croyances locales et les dispendieuses cérémonies chamaniques. "Pensées chamanique et fétichiste contrôlaient la vie sociale et les comportements économiques. Au lieu de s'occuper d'irrigation, on faisait des offrandes pour la pluie ; vu qu'il n'y avait ni cliniques ni argent pour la médecine, on faisait en guise d'exorcisme des prières de longue vie et santé

---

90 - Sur le *Sae maùl,* on se reportera à une thèse non publiée de LI [YI] Hong, "Le développement agricole en République de Corée : le Sae maùl undong", Université Paris 7, 1988, 433 p. et à A. GUILLEMOZ, *Les algues, les anciens, les dieux,* Paris, 1983, p. 92 *sq.*

91 - Cité *Idem,* p. 140. dans sa traduction officielle en français. Ce document intéressant a été annexé.

pour la famille et le bétail. D'où l'idée d'éduquer le peuple à ne compter que sur soi [92]". Il y eut des cas où l'"arriération" coréenne prit dans la propagande toutes les couleurs de l'obscurantisme. Si la sueur devait venir de la base, les lueurs devaient venir d'en haut.

3 - Une coréanologie - la revitalisation selon Pak Chònghùi

La construction nationale portée par le régime de Yusin nous permet pour une fois de quitter le domaine de la politique générale d'une époque pour entrer dans les lieux d'une pensée. Que ce soit celle de Pak Chònghùi lui-même n'est pas indifférent. On a vu comment en toute chose, il paya de sa personne. Même si l'élaboration théorique de ses idées devait à des amitiés et à des conseillers, il eut à coeur d'élaborer un système d'idées susceptibles d'inspirer le respect -ce militaire était donc aussi un lettré- et d'animer de thèmes la propagande du régime. L'intérêt grandissant dans le monde des années 70 pour l'expérience de développement coréen justifie en sus que ces idées aient été traduites en français. En 1978, parut à Séoul *La voie du renouveau de la nation (Minjok chunghùng-ùi kil)*, traduit à Paris chez Stock dès l'année suivante. Aux photos martiales du coup d'Etat, la couverture parisienne substitua le portrait inattendu d'un président en chemise hawaïenne et tout sourire dehors. Pourtant, sur le fond, les idées de Pak n"avaient pas changé radicalement. L'esprit des années 40 mandchouriennes y rodait encore sous le vocabulaire de Meiji [93]. Avec Yusin, elles prirent une teinte plus philosophique, plus systématique, puisée à l'existentialisme heideggerien. Une fois encore, cela mérite d'être rappelé, le commentaire qu'on en fait ne vise pas à passer sous silence l'énorme décalage entre le discours et les pratiques du régime.

Les pages de Pak sur une "démocratie à l'asiatique", qui ne peut suivre sur ce plan le modèle occidental (sous-entendu "droits formels" ou droits de l'homme) pour clause d'exception culturelle, sont un modèle du genre par le culturalisme pan-asiatique qu'elles véhiculent. Le pont aux ânes oriental de

---

92 - Cf. YI Pyòngdong, "Pak Chònghùi-wa Sae maùl undong" (Pak Chònghùi et le Mouvement des nouvelles communautés", *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16, op. cit.*, p. 358. Même pour un texte de 1990, l'objectif de la lutte contre les "superstitions" est plus légitime que le maintien d'un trait national honteux...

93 - Ces remarques sont dues à une communication de M. CHO Sùngbok (GRESCO-EHESS, 1991).

"l'individualisme occidental" y fait aussi une apparition remarquée (Cf. "La morale de la société démocratique" [94]).

Avantage : elles nous restituent ce cadre Orient-Occident dans lequel, la Corée se situe à géométrie variable. Pak Chònghùi partagea donc l'"orientalisme" d'allure benoîte de ses "confrères" en autoritarisme, de Taiwan et de Singapour. Il y insista peut-être davantage. En effet, conséquence de regards croisés, la Corée avait bien noté que l'orientalisme occidental avait en Extrême-Orient deux références uniques : la Chine et le Japon. A travers son discours sur la "sagesse orientale", il se sert du levier de l'orientalisme pour tenter d'y réintégrer une Corée mal connue et bénéficier du regard positif et fasciné porté sur l'Asie. Si les silences éloquents de Pak sur les prisons du régime ne peuvent nous retenir, c'est moins par indifférence que par souci d'une autre visée : de quoi est faite la coréanité d'Etat?

La construction générale de son livre est sans surprise. Elle s'articule en cinq chapitres dont les titres sont déjà parlants : 1- Partir de ce qui est nôtre, 2- La Rénovation d'Octobre et le progrès politique, 3 - Le Saemaùl Undong et la reconstruction, 4 - Le défi à la société industrialisée, 5 - La place du peuple coréen dans le monde. On y a affaire à un *digest* de nationalisme modernisateur. Tous les thèmes évoqués précédemment entrent en résonance. Faute de place pour en désintriquer le réseau, on retiendra ici deux approches. D'une part, l'usage de la référence historique. D'autre part, les champs sémantiques qui se dégagent d'une analyse lexicographique plus précise.

Le tout premier chapitre procède ainsi d'un mode de construction étonnant : il entrelarde l'oeuvre de Yusin de référence à des épisodes "lieux de mémoire" de l'histoire nationale.

Onze paragraphes jettent les éléments d'une allégorie de coréanité. 1* - La réforme de Yusin, 2 - Les royaumes de Silla, [Paekche] et Koguryò, 3 - Le roi Sejong, 4* - Le Saemaùl Undong, 5 - L'institution des Hwarang, 6 - Le mouvement du bouddhisme pour la protection de l'Etat, 7 - L'invasion de Hideyoshi, 8 - Le mouvement d'indépendance du premier mars, 9 - la philosophie du bienfait pour l'humanité, 10 - Les quatre-vingt mille planches

---

94 - *Idem*, p. 79. On se réfère à la pagination de l'édition française.

sculptées du tripitaka coréen, 11- le bateau-tortue [95]. L'une des grandes spécificités du bric-à-brac de la coréanité imaginé par Pak est la très rare référence faite à la dynastie des Yi. Koryò, dynastie mal aimée de l'histoire coréenne est sans grande surprise absente. Mais il est très parlant que cinq siècles de Chosòn se résument à la seule figure du roi Sejong. Trop empêtrée dans l'histoire moderne que le pays veut conjurer, elle ne peut faire sens pour Pak. Les lointains prestiges d'un Silla trouvent tout leur poids d'être totalement dégagés du présent. Cela vaut a fortiori pour la référence indispensable à Tan'gun et à sa philosophie du bienfait pour l'humanité *(Hongik in'gan)*. C'est de ce terreau de sens que naît Yusin. L'allégorie vaut démonstration, sens, mobilisation.

Le lexique récurrent chez Pak Chònghùi n'est pas moins riche de significations [96]. Il s'organise selon deux axes temporels. Le futur et le passé. Nulle surprise ici de voir le présent oublié puisqu'il s'agit précisément de *le faire oublier*.

Au prix d'une énumération un peu rébarbative, on a laissé ses thèmes dans l'ordre aléatoire de la lecture. C'est parce qu'ils y flottent qu'ils s'imprègnent d'échos réciproques. Une première liste dit le futur, le moderne, le positif. Deux autres disent le passé sous ses traits positifs et négatifs.

Ils constituent la vision nationale du président de Yusin.

Liste 7a : Le vocabulaire du moderne, du futur, du positif :

Action, puissance, pratique, sérieux, scientifique, jeunesse ouvert, reste du monde, Allemagne, Etats-Unis, Japon, France, Suisse, Lincoln, Roosevelt, de Gaulle, pays avancés, société industrialisée, diplomatie sage, puissance militaire, révolution de l'esprit, plan, vision, éducation, bien-être (=emploi), lois économiques, industries de pointe, société équitable, amour de la nature, pays=parc, qualité industrielle, stable, Asie-Pacifique, efficace, productif,

---

95 - *Ibid.*, p. 9-13. Les *hwarang* étaient la fleur de la chevalerie-lettrée du Silla. Kyòngju vit reconstruire par Pak, un Institut des *hwarang*. Les bateaux- tortues furent inventés par l'amiral Yi Sunsin, dont on a évoqué la statue, pour repousser la flotte japonaise d'Hideyoshi.

96 - On n'a bien sûr pas pu procéder à un travail de lexicographie statistique. Le relevé propose une carte des thèmes utilisés *passim* sans indiquer le relief de chacun. Les guillemets n'ont pas été ajoutés pour chaque mot. Les parenthèses indiquent un développement. Par exemple, Pak limite le bien-être social au plein emploi que connaît la Corée comparée aux démocraties occidentales.

miracle, objectif, précis, ambition, volonté, conviction, humain, hommes, christianisme, réussir, mission sublime, femmes, vraie démocratie, voie propre.

Liste 7b : Le passé rejeté :

Résignation, torpeur, fléaux, rien (capital-ressources), pauvreté, influences confucéennes, oisif, servilité, dépendance (des individus, de la nation), dissension, mode, imitation de l'étranger, fausse démocratie, parole, idéologie, théorie, philosophie, instable, individualisme, ambitions personnelles, coutumes surannées, intellectuels négatifs, gaspillage, attitude dépravée (des riches), sentiment de supériorité (des hiérarchies), fermé, Corée du nord.

Liste 7c : Figures du passé national

Héritage, force latente, 5000 ans d'histoire, ancêtres, indépendance, originalité, pur, morale, cultivé, créateur, sagesse, autonomie, communauté, harmonie, respect de la culture, pacifisme, 1er mars 1919, remonter le cours du temps, amour du pays, sagesse orientale, résilience, bonnes et magnifiques coutumes, lettrés comme service public, intellectuels, solide, stable, sain, généreux, propre, limpide, enraciné, trahison de la nation (Corée du nord).

Tout fut mobilisé. A ces deux grosses listes, on ajoutera deux plus courtes. D'une part celle qui disait l'Occident, d'autre part ceux des Coréens qu'attendait Pak, pour servir de relais à ses visions.

Occident égalait : vide moral, hippie, individualisme, luxe, matérialisme, crise écologique, alors que milieux intellectuels, fonction publique, classes influentes, hommes politiques, personnalités, guides étaient appelés à venir assister le président visionnaire dans sa tâche.

Pourtant, la première partie de ce chapitre nous a dit combien cette construction était loin de pouvoir être entendue et qu'aux lacunes de son discours idéologique nationaliste, les milieux intellectuels sollicités portèrent le

fer insidieux du réalisme. S'en déduit l'*élaboration de coréanités concurrentes.* Dans les années 70, elles ne sont pas encore totalement radicalisées. Il faut attendre la fin de cette décennie pour que l'idéologie *minjung* s'empare d'un nationalisme bien plus virulent pour le pouvoir, que les revues insolentes animées par une poignée d'universitaires. Elles donneront d'autant plus le ton aux années 80, qu'un tour inattendu de l'histoire vit l'assassinat de Pak Chònghùi, par son propre chef des services secrets, le 26 octobre 1979.

V - LES ANNEES 80 - *MINJUNG* ET INTERNATIONALISATION

A - Les années de plomb

1 - Images floues ou croisade démocratique?

La difficulté de rendre compte de la décennie 80 ne provient pas simplement de la proximité où nous sommes de la période ni des limites finales incertaines de cet épisode. Un professeur d'administration publique, Rhee [Yi] Chongik, écrivait en 1988 : "Durant les neuf dernières années [...], nous avons déjà vécu trois républiques différentes et à coup sûr ces neuf années furent, le moins qu'on puisse dire, une décennie turbulente. Incertitude et imprévisibilité n'ont pas disparu et constituent un défi permanent pour les Coréens et la Corée[97]". L'évolution du pays après le départ forcé, en 1987, d'un militaire sans légitimité et son remplacement ambigu par un militaire élu au suffrage universel ne garantissait en rien la stabilisation d'un régime, l'effacement de l'armée et l'installation progressive d'une démocratie plus conforme aux standards occidentaux et aux aspirations de la population coréenne. L'élection d'un civil dans des conditions de pluralisme politique acceptables en 1992 et le passage à l'alternance, ne se lisaient en rien dans la situation de 1988, même sous la plume d'un spécialiste de la vie politique coréenne.

Aussi le chapitre ouvert par l'assassinat de Pak Chònghùi en octobre 1979 ne se laisse que très imparfaitement décrire par un ou deux traits dominants. La galerie des personnages de premier plan s'élargit, la scène sociale devint plus complexe : jeunesse et classes moyennes urbaines donnaient un nouveau visage au pays. La poursuite de la croissance, à un rythme sidérant, et l'internationalisation grandissante de l'économie et des mentalités ajoutèrent à ces complexités. Si les hiérarchies intérieures chancelaient, les bouleversements inouïs de l'ordre mondial à la fin des années 80 - réémergence de la Chine continentale, démantèlement de l'URSS, ambitions japonaises et disparition partielle de la guerre froide-, vinrent profondément entamer les

---

97 - RHEE [Yi] Chongik, *Korea: The Turbulent Decade*, Séoul, 1989, p. 6.

stabilités où avaient vécu la Corée et l'Extrême-Orient asiatique. Aujourd'hui, de nouvelles marques doivent être trouvées pour donner corps et sens à cette période que, faute de mieux et dans l'inquiétude, les Coréens appellent un "tournant" *(chònhwan'gi)* de leur histoire contemporaine [98].

Par contraste avec ce puissant moment de maturation et de redéfinition qu'on sentait déjà poindre à la fin du régime Pak, le pouvoir militaire des années 80 ne sut souvent que maintenir les formules dépassées de l'autoritarisme et de la raideur. Sans grande imagination, sans vision et même sans charisme, il installa la Corée du début de la décennie dans des années de plomb. Certes, celles-ci n'eurent pas pour expression privilégiée le face à face d'un appareil d'Etat légitime luttant contre les attentats ultra-gauchistes et ultra-minoritaires d'un parti souterrain de la révolution. La Corée des années 80 ne fut pas l'Allemagne ou l'Italie des années 70. Les camps y étaient inversés. Pour autant, l'ambiance politique, les débats nationaux furent marqués par un radicalisme de plus en plus exacerbé, un dogmatisme sans compromis possible. Ce discours dominant laissait une fois de plus dans l'ombre, tant du côté des gouvernements que du côté des opposants radicaux, les réalités plus complexes d'une société qui avait mûri et qui ne se reconnaissait qu'imparfaitement dans la lutte agonistique du combat démocratique.

Il en va de même sur le plan de la culture et de l'identité nationale. Une approche convenue voudrait voir la culture coréenne des années 80, entièrement dominée par la polarisation politique et la lutte démocratique. L'image n'est pas fausse. Mais elle échoue par trop à peser dans le discours nationaliste la part de l'histoire politique immédiate et celle, plus structurante à long terme, de l'ouverture accentuée du pays sur le monde. Elle oublie aussi de nous dire que les rôles y étaient inversés. L'Etat, qui avait dominé de toutes les voix de la propagande le discours nationaliste des années 70, fut pendant la décennie 80 sur une position défensive. En matière d'idéologie, il ne sut renouveler ni ses idées ni ses moyens d'intervention. D'où par contraste, l'importance et l'écho réservé aux théories et aux modes d'expression spécifiques des mouvements *minjung*. Ils renouvelèrent considérablement le champ de la coréanité tant à dessein politique qu'à dessein nationaliste.

---

98 - On se reportera par exemple au dernier volume de *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 5 : Minjokchuùi, minjujuùi, munhwajuùi-ùi onùl-gwa naeil, (Comprendre l'histoire contemporaine : nationalisme, démocratie et culturalisme en Corée dans les années 80)*, Séoul, 1990, 412 p. Ce volume est en fait presque entièrement prescriptif et décrit très peu les situations concrètes.

Aussi, sans lâcher la proie pour l'ombre, on ne saurait négliger dans ces années 80, le poids pris par l'internationalisation du pays *(kukchehwa)* à côté de l'exigence de démocratisation. Si l'expression, comme telle, n'est réellement apparue comme thème mobilisateur qu'à la fin des années 80, elle fut, avec pour horizon final les Jeux olympiques de Séoul en 1988, une dimension essentielle et concrète de toute la période. De là, un sentiment national qui s'exacerba à mesure que la Corée ouvrait ses frontières et qu'elle découvrait de nouveaux terrains pour son expansion mondiale. Ainsi, le genre des coréanologies, souvent indifférent au combat démocratique et bien éloigné des options radicales du *minjung*, a commencé de fleurir pendant cette période. De même, le thème récurrent et moralisateur de l'invasion culturelle, crispé sur les icônes dérisoires, mais hautement significatives du Coca-Cola et des *Fast-food* a pour sa part placé sur le devant de la scène culturelle l'argent étranger "corrupteur" de la nation.

Sans que la grille de lecture soit ici aussi clairement articulée que pour les périodes précédentes, on tentera d'en décrire les éléments essentiels.

2 - Incertitudes et coup d'Etat militaire

L'assassinat spectaculaire du président Pak ne se produisit pas dans un ciel serein. Inattendu, il venait à la rencontre des attentes d'une population lassée par vingt années de régne sans partage. Le régime de Yusin, de décret d'urgence en décret d'urgence, abusait depuis 1975 des lois d'exception. Il dériva presque vers le culte de la personnalité présidentielle. Surtout, au-delà de graves frictions avec une Corée du nord nerveuse qui se voyait chaque année distancée un peu plus par le Sud [99] l'ordre international issu de la seconde guerre mondiale commença de se défaire et d'ébranler la péninsule.

D'une part, le second choc pétrolier (1979) déstabilisa profondément un commerce international où la Corée était chaque jour davantage partie prenante. Pour les pays qui en perçurent tous les enjeux, il signifia une redéfinition des modes de productions dominants (fordisme) et un bouleversement des hiérarchies de la puissance dans le système du capitalisme

---

99 - Signe de ce décrochage, la disparition de statistiques pour le Nord dès le début des années 70. La répétition continue des mêmes objectifs par la planification socialiste montre par ailleurs que ces objectifs n'étaient pas atteints.

mondial. La Corée y rencontra ses premières sérieuses difficultés économiques depuis le début du programme de modernisation et de rattrapage des pays avancés. Les hasards de la météorologie ajoutèrent à ces difficultés structurelles une mauvaise passe conjoncturelle liée aux très mauvaises récoltes de 1979. Surtout, l'économie nationale ayant pris de l'ampleur à travers deux décennies d'industrialisation rapide, il devenait de plus en plus mal aisé de gérer la machine par la seule grâce technocratique de l'Agence de planification économique *(Kyòngje kihoek wòn)* [100]. Les difficultés s'accumulèrent de subordonner la prise de décision aux analyses d'une administration centrale moins clairvoyante et beaucoup trop lourde.

D'autre part, sur le plan des relations internationales, la présidence indécise de Jimmy Carter (1976-1980), les derniers feux expansionnistes du régime soviétique (Afghanistan, 1979) et les questions soulevées par les luttes de pouvoir en Chine populaire, après les disparitions de Mao et Zhou (1976-1978) produisirent un noeud d'incertitudes semblable à celui qui, une décennie plus tôt, avait poussé Pak sur la voie de Yusin. L'allié américain, paralysé par le traumatisme de l'échec vietnamien et habité par l'idéalisme d'un président démocrate, parut même vouloir se retirer de Corée en ce moment crucial.

Mais la crise qui vit passer trois présidents au pouvoir entre 1979 et 1981 ne fut pas simplement liée aux premiers craquements du vieux système international. A lire la chronique politique intérieure qui suivit la mort de Pak, l'histoire coréenne parut aussi bégayer. Comme après la libération, comme après la chute de Yi Sùngman, le pays *sembla* sombrer dans le chaos et l'anarchie civile. Aux difficultés externes, l'effet libératoire provoqué par la fin d'un régime, ajouta l'ivresse des libertés recouvrées et les illusions d'une démocratisation portée par la pure alternance. En réalité, la classe politique coréenne se montra une nouvelle fois incapable de faire face à la situation : la libération des prisonniers politiques de Yusin remit sur les rangs des leaders nationaux, plus préoccupés de reprendre le contrôle de leurs formations que de s'organiser en opposition autour d'un programme de gouvernement.

---

100 - Il n'y a guère de justification au maintien de la traduction anglaise, fréquente dans les publications en français, par EPB (Economic Planning Board). Cette agence a rang de ministère, son directeur, rang de vice-premier ministre. Voir *in* G. CAIDEN et KIM Bun-woong, *op. cit.*, l'article de CHOI Byung Sun [CH'OE Pyòngsòn], " The Structure of the Economic Policy-making Institution in Korea and the Strategic Role of the Economic Planning Board", p. 95-106.

L'éphémère régime du président Ch'oe Kyuha (1919-) [101] ne sut ainsi ni faire face aux revendications d'une population qui n'étaient pas, beaucoup s'en faut, purement politiques ni rassurer des militaires qui s'estimaient les garants supérieurs de l'ordre et de la sécurité nationale. "A l'époque, la question qui inquiétait vraiment la plupart des gens n'était pas tant de savoir si les politiciens civils avaient la capacité de mettre en place un gouvernement nouveau et viable, mais si les militaires leur en laisseraient l'occasion. En fait, la réponse fut : non. Elle s'imposa avec une violence inconnue depuis la guerre de Corée [102]". Le cycle "chute du régime-phase de démocratisation-coup d'Etat militaire" paraissait accomplir les menaces brandies d'une évolution coréenne sur le mode sud-américain. Le "modèle" sud-coréen des années 70 dérivait-il vers la dictature bananière?

Pourtant, le coup d'Etat militaire du 12 décembre 1979 ne fut en aucune manière l'écho tardif de l'arrivée au pouvoir de Pak Chònghùi. L'homme qui s'imposa, le général Chòn Tuhwan [103] (1931-), n'avait ni le passé ni le profil ni l'étoffe de son prédécesseur. Né comme lui dans la province du Kyòngsang, il sortit de l'Académie militaire en 1955 (11e promotion). Après un séjour aux Etats-Unis et un passage par l'Ecole de guerre de l'armée de terre, il occupa rapidement des fonctions importantes dans les institutions où Pak casait militaires et pays. En 1970, il combattit au Vietnam à la tête d'un corps de parachutistes. A partir de 1976, il rejoignit le cabinet présidentiel pour devenir en 1979, commandant de la sécurité militaire [104]. Les pratiques du régime furent ainsi un mélange de "culture para" et de sécurité politique. Les prisons qu'avait vidées Ch'oe Kyuha retrouvèrent leur lot d'opposants et la chape de plomb d'un pouvoir policier renforcé s'abattit très brutalement sur le pays. Les premières victimes furent les troupes et commandements légalistes de l'armée.

Un Victor Hugo coréen n'aurait pas manqué de produire pour Chòn Tuhwan l'appellation insolente de "Pak Chònghùi, le petit". En effet, presque en tous points, le nouveau pouvoir s'installa dans les mots et les vêtements d'un rôle conçu par et pour un autre. La rhétorique économique du second "décollage", le chantage à la "sud-américanisation", les fleurs du patriotisme

---

101 - Il conserva le cadre constitutionnel de la IVe République de Yusin. Les débats scandalisés sur cette question et les promesses d'une nouvelle constitution, sont souvent mis en avant. Il n'est pas sûr que la population, qui avait des revendications sociales et économiques ,se soit passionnée pour ce débat.

102 - *Korea, Old and New, op. cit.*, p. 373. Le chapitre est de Carter ECKERT.

103 - On trouvera aussi fréquemment Chun Doo-hwan.

104 - Source : *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 437.

nationaliste prétendirent effacer les stigmates d'un régime illégal. Ils ne parvinrent *jamais* à lui donner une légitimité. Comme institution l'armée sud-coréenne était allée un coup d'Etat trop loin. Préoccupé d'ordre et de stabilité, le nouveau pouvoir vécut sur la chimère que la Corée n'avait pas changé et que le pays était majoritairement prêt à sacrifier ses libertés aux impératifs décidés par un Etat stable et soi-disant éclairé. Or vingt années de maturation, le passage d'une génération, la diffusion des connaissances et l'ouverture sur le monde avaient peu à peu donné naissance en Corée du sud à une société civile capable de savoir ce qu'elle voulait et soucieuse de mieux maîtriser ses mutations. C'est pourquoi, quelles qu'aient été ses justifications immédiates, le retour des militaires fut perçu comme un inacceptable contre-temps. Il manqua de cette clairvoyance politique et de ce charisme qui donnèrent un temps à Pak, malgré ses erreurs voire ses crimes, une certaine base politique. Faute d'être en phase avec les exigences du pays, le nouveau régime ne put s'installer réellement à sa tête qu'au prix de purges massives dans les administrations, les universités, les syndicats [105], les milieux des médias et de la culture : l'heure fut à la glaciation. Les passions lui répondirent.

3 - Le drame de Kwangju et la chute de la maison US

La violence armée déployée par le pouvoir militaire fut le stigmate ineffaçable de l'époque Chòn Tuhwan. Les événements qui endeuillèrent la ville de Kwangju en mai 1980 eurent un poids symbolique assez grand pour saper l'assise du régime et devenir le lieux de mémoire d'une contre-culture d'opposition farouchement opposée aux hommes en place. Le récit de l'épisode, pour ne rien dire de son interprétation, soulève des difficultés innombrables. Les faits eux-mêmes sont sujets à caution. On restera donc prudent.

Kwangju, capitale de la province du Chòlla du sud, au sud-ouest de la péninsule traînait déjà derrière elle, depuis la dynastie des Yi, l'image d'une ville rebelle au pouvoir central. La période coloniale avait confirmé sa propension au soulèvement. Il n'est pas certain cependant que l'épisode qui l'érigea en symbole fût la simple expression d'une tendance pluri-séculaire à

105 - Les syndicats suscités par les régimes militaires furent des instruments officiels du pouvoir, non des interlocuteurs libres de la vie économique et sociale.

lutter contre Séoul et à exprimer sa rancoeur contre les hommes du Kyònsang, province voisine, qui y tenaient systématiquement le haut du pavé. Il est vrai que Pak Chònghùi, natif de Taegu, avait confirmé la tendance ancienne et transféré par l'industrialisation du sud-est, une part considérable de la richesse nationale. Il faut en effet noter que les réactions au coup d'Etat de décembre 1979 agitèrent de la même manière les grandes villes de province, à commencer par Pusan. La résistance au coup d'Etat montra donc aussi la volonté du pays à ne pas voir limiter les débats et l'action politique à la seule capitale. Aux manifestations de masse qui continuaient sans relâche cinq mois après le coup d'Etat, le régime politique répondit par l'arsenal des décrets d'urgence en utilisant toutes les ressources des lois d'exception. Le 15 mai, une manifestation de 150 000 personnes devant la gare de Séoul connut son premier mort civil. Kwangju résista davantage et se souleva le 18 mai 1980 lorsqu'elle découvrit dans la ville les bérets noirs des troupes aéroportées, envoyées sur place. Jusqu'au petit matin du 27, elle s'opposa aux forces de police et à l'armée sans qu'il soit possible de déterminer précisément l'ampleur du soulèvement dans une cité qui comptait 700 000 habitants. Mise en état de siège, elle fut reprise par l'armée régulière et exposée à la violence ouverte de la répression. Les pertes subies par la population lors de cet épisode font l'objet d'estimations divergentes. Le gouvernement reconnut 200 morts. Les observateurs d'Asia Watch, environ 2000 [106].

Le crime fondateur du régime eut un écho immense dans le pays. Au-delà du sens strictement politique qu'on put lui donner, il trahissait aussi l'émergence de forces sociales nouvelles. L'arrivée à maturité d'une classe d'âge qui n'avait connu ni la période coloniale ni les difficultés de la guerre de Corée justifia des exigences de liberté chez des individus que la diffusion massive de l'enseignement pendant deux décennies,avait dotés d'une conscience politique plus aiguë. Les étudiants des universités furent le fer de lance du combat démocratique. Mais dans son ensemble, le mouvement de résistance au coup d'Etat montra aussi les effets sociaux de l'industrialisation. Il fut très largement un mouvement urbain qui déborda l'élite étudiante pour dégager avec les jeunes ouvriers les solidarités d'une jeunesse insatisfaite et rageuse. Elle ne pouvait se contenter des chiffres lénifiants de la croissance, d'un imaginaire

---

106 - Source C. ECKERT, *Korea, Old and New, op. cit.*, p. 375. Voir aussi *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 468-472.

limité à la planification et d'une société dominée par des élites vieillissantes. Par delà la modernisation et le changement, le lien social, la hiérarchie des valeurs et des personnes restaient proches des modèles anciens.

L'époque bascula de même en matière de références extérieures. En effet, Kwangju signifia aussi dans les esprits de la nation la chute de la maison US. Jusqu'alors, l'anti-américanisme coréen s'était confiné aux susceptibilités du pouvoir et aux dénonciations convenues des élites intellectuelles. L'immobilisme américain face au coup d'Etat emporta les Coréens dans la conviction d'une collusion de fait avec la nouvelle dictature. Référence ancienne et indépassable de démocratie et de libéralisme, la population découvrit tardivement et douloureusement, sous la présidence de Carter, l'évidence d'une Amérique qui mettait la guerre froide et son intérêt avant ses principes et les dictateurs alliés avant leurs peuples. Cette très puissante dégradation de l'image américaine trouva certes une partie de ses origines dans la mini-guerre froide qui vit l'Amérique du premier mandat Reagan (1981-1984) dénoncer de nouveau l'"empire du mal" soviétique et relancer la course aux armements. En Corée du sud, par réaction plus que par profonde conviction idéologique, elle leva l'interdit qui pesait sur la pensée communiste. Clandestinement, durement exposées aux lois d'exception, ces nouvelles idées se mêlèrent au mouvement *minjung* sans pourtant qu'il s'y confonde. Retournant la propagande d'Etat sur la réunification et exploitant le filon nationaliste ancien, elles mirent en avant le paradis socialiste purement coréen du *chuch'e* de Kim Ilsòng. D'où cette ambiance crispée qui régna par exemple au coeur des universités jusqu'en 1987. Le régime militaire eut beau jeu de faire l'amalgame entre mouvement *minjung* et communisme subversif. En apparence, la guerre civile était de retour.

S'y annonçaient les malentendus de la démocratisation menée dans la seconde moitié des années 80.

4 - Ajustements

On peut comprendre que Chòn Tuhwan n'ait pu à aucun moment recueillir sur sa personne un semblant de popularité. Celle de Pak avait été ambiguë, la sienne fut introuvable. Il est vrai que l'homme manquait singulièrement de charisme. Comparé aux envolées lyriques parfois

boursouflées des discours du premier, ceux du second restèrent de longs tunnels sans lumière, alignant généralités d'usage et mobilisation par les statistiques [107]. De plus, au mode de vie rigoriste de Pak, Chòn substitua non seulement des dépenses somptuaires qui le mirent sur un grand pied, mais aussi un népotisme sans précédent. Epouse, frères, cousins furent dotés de sinécures, alimentés par les caisses de l'Etat, l'argent de la corruption et le racket "officiel" pratiqué sur les grandes entreprises. La morgue personnelle du président acheva, si besoin était, de lui aliéner la population.

On ne saurait toutefois limiter les années Chòn (1980-1987) à la police politique, à l'atmosphère de délation, aux brigades spéciales et aux troupes anti-émeutes qui noyèrent Séoul sous un déluge de bombes lacrymogènes assez impressionnant pour faire les belles images, passagères et illisibles, d'un Journal télévisé occidental. La Ve République, née en mars 1981, eut à son actif quelque clairvoyance en matière économique. En effet, là où le régime se crispait sur des formes politiques dont personne ne voulait plus, la technocratie sud-coréenne, alimentée par le vent de néo-libéralisme qui dominait le monde, eut assez d'influence pour engager le pays sur les voies de la libéralisation et de l'ouverture. L'urgence d'un ajustement aux nouvelles conditions de l'économie mondiale conçut de rendre plus de liberté aux acteurs de la vie économique sans perdre de vue les grands objectifs de la planification. Les banques qui avaient été le nerf de la guerre sous Pak virent l'étreinte de l'Etat se desserrer. Vouloir que les entrepreneurs réagissent plus rapidement aux mutations fréquentes de la situation internationale impliquait en effet de renoncer à un système centralisé où dominait une administration de moins en moins capable d'être partout à la fois. Cette première esquisse de "dérégulation" encore timide n'empêcha nullement l'Etat de faire pression sur les *chaebòl* lorsqu'il y s'agissait d'imposer les grandes orientations. Mais le souci de combler l'écart entre marché intérieur et marché mondial, le soutien continu aux industries à haute intensité de technologie furent les succès d'un régime qui renforça le poids de ses champions. Aux menaces fiscales ou à la carotte des subventions, il préféra les voies plus subtiles et plus impénétrables d'une régulation par voie administrative, proche de la pratique japonaise. La libre logique du marché pénétra donc progressivement et de manière amortie les domaines où

---

107 - Ces discours ont été recueillis et traduits en anglais à Séoul, sous le titre *The 1980s, meeting a new challenge*, 1983, 2 vol.

l'économie coréenne connaissait des faiblesses. L'Etat, par la voie de l'Agence de planification économique, servit tout à la fois de protection et de stimulus pour cette mue [108]. L'économie coréenne en sortit renforcée, débarrassée de l'inflation et elle commença d'accumuler des excédents commerciaux qui lui permirent de se désendetter [109].

Cette politique d'ajustement menée par la Ve République eut ses laissés pour compte. Elle rendit plus évident, dans les années 80 le tableau d'un développement coréen qui était loin d'être égalitaire. Les paysans furent les premières victimes de l'ouverture des frontières et du renchérissement du crédit. De même, les ouvriers à qui l'on demanda l'effort de changer de métier et de s'adapter à la nouvelle donne virent leur pouvoir d'achat progresser moins vite que leur productivité. On ne saurait en déduire simplement que l'Etat, comme sous Pak Chònghùi, favorisait le seul grand capitalisme. Les classes moyennes urbaines et le monde des services trouvèrent dans cette période, du boom du commerce mondial à la spéculation foncière, en passant par la fièvre olympique, de nombreuses occasions de s'enrichir [110]. Le petit monde des intellectuels, des artistes, des universitaires, qui avaient tenu haut les décennies précédentes la double bannière du nationalisme et de la critique socio-politique, se vit contesté sur ses marges : il tirait profit avec bonne conscience du système qu'il dénonçait.

S'en déduisit le pouvoir de mobilisation et les formes du mouvement *minjung*.

---

108 - Voir l'article de WHANG In-joung, "Government Direction of the Korean Economy", *in* G. CAIDEN et KIM Bun-woong, *op. cit.*,p. 85-94.

109 - Voir M. LANZAROTTI, "Chocs exogènes, ajustement et changement structurel en Corée du Sud", *Revue Tiers Monde*, t. XXXII, n° 127, 1991, p. 633-653.

110 - Voir MOON Chung-in, "The Politics of Structural Adjustment in South Korea: Analytical Issues and Comparative Implications", *Korea Journal*, automne 1991, p. 54-68.

B - Qu'est-ce que le *minjung* ?

1 - Essai de définition critique

Il n'est pas facile de suivre à la trace l'origine et l'emploi des mots coréens. La plasticité des caractères chinois y ajoute la capacité des pays sinisés à user librement de leur fabuleux trésor. Les deux caractères qui constituent ce mot, le peuple-la nation et la multitude, lui donnent à la fois une valeur sociale, politique et nationale. Ce mot existe en chinois comme en japonais pour désigner la foule, la populace *(minzhong, minshû)*. En coréen, une traduction unique par "masse", "peuple" ou "nation" échouerait précisément à nous dire qu'il signifie tout cela à la fois. D'où l'option prise de le garder tel quel. "Après tout, des éléments chinois et japonais ont été ajoutés à notre culture et il se peut qu'on voit introduire bientôt quelques mots coréens. Pourquoi [un mot comme *minjung*] sonnerait-il plus étranger que *Tao* et *haiku ?* [111]".

On se souvient que pour son sens ambigu il avait été banni par la censure dès l'époque japonaise qui imposa *minjok* pour dire "le peuple coréen". Revenu dans notre période, il prit brièvement une tournure officielle avec la création en 1965 d'un Parti *minjung (Minjungdang)*, dirigé par Pak Sunch'ôn [112]. S'il fut clairement un parti d'opposition, il n'eut aucun rapport évident avec le *minjung* des années 80. Comme les mots "démocrate" ou "libéral" dans le monde occidental, il peut prendre des sens très variés et ne renvoie clairement à aucun système idéologique établi. Enfin, on a rappelé dans le chapitre précédent comment les insatisfactions nées du régime de Yusin avait donné naissance au mouvement tel qu'il nous intéresse. Si l'on en fait la description pour la seule période des années 80, c'est à la fois parce qu'il y devint réellement puissant et que la coupure glaciaire des années de plomb et la répression de Kwangju lui donnèrent tout son élan.

Une fois ces précisions faites, l'embarras n'est pas moindre. Le *minjung* des années 80 ne fut ni un parti ni une association ni une petite coterie ni l'expression d'une classe sociale. Au mieux, on ajoutera sa dénomination à la

---

111 - W. SASSE, "Minjung Theology and Culture", *Papers of the BAKS*, vol 1, 1991, p. 29-43.
112 - Voir *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* p. 386 et le tableau des partis d'opposition, p. 559.

déjà fort longue liste des différents "mouvements" *(undong)* coréens [113]. Il se présente essentiellement sous la forme d'un mouvement culturel *(munhwa undong)*, qui tenta de regrouper les forces d'opposition au pouvoir, aux élites, à la culture dominante et à l'internationalisation culturelle. S'il apparaît dans cette première définition comme étant fondamentalement contre ou anti-, le mouvement *minjung* veilla à établir un programme pour la démocratisation, pour les ouvriers et les paysans, pour une expression culturelle qui toucherait les masses dans la langue de la spécificité nationale. D'où la définition, faisant suite à la propagande d'Etat, d'une sorte de contre-coréanité parfois qualifiée de "culture *minjung*". Dès lors, l'emploi du mot hésite entre le mouvement et ses organisations et le sens spécifique qu'ils voulurent donner à la culture coréenne "vraie". *Minjung* vaut ainsi tantôt comme une forme d'action, tantôt comme un contenu supposé objectif. Il suppose qu'il existe quelque chose comme une essence du peuple ou une essence de la Corée. D'un côté, il procède de l'usage moyen véhiculé par les médias et les conversations, de l'autre, il fait l'objet d'une véritable élaboration philosophique. La question est donc passablement embrouillée et il semble prématuré d'en tenter l'explication. Elle nous mènerait au-delà de l'objectif essentiel de décrire une ambiance culturelle et intellectuelle en liaison avec la définition d'une idéologie et d'une identité nationale [114]. On en fournira donc les traits essentiels.

2 - Un mouvement polymorphe

Il est clair que dans son usage moyen, le *minjung* renvoie fondamentalement à l'*action politique*. La tragédie de Kwangju constitua son point de départ réel. Elle fit de lui une force puissante du combat démocratique. C'est pourquoi il apparaît à première vue étroitement lié au mouvement étudiant. Pourtant, il le déborda largement pour réunir les autres catégories de la jeunesse : artistes, intellectuels, leaders ouvriers et paysans

---

113 - On a relevé 50 occurrences du mot *undong* dans les entrées du *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn* qui ne tient compte que des mouvements à caractère politique. Savoir ce que cache le mot dans l'histoire contemporaine de la Corée, constituerait un travail de science politique en soi.

114 - La bibliographie sur cette question est aussi immense qu'hétéroclite et propice à la logorrhée. Outre la mise au point de W. SASSE, on pourra se reporter à CHO Hung-youn, "The Caracteristics of Korean Minjung Culture", *Korea Journal*, novembre 1987, p. 4-18, pour le contenu. A PAK Inbae, "Munhwap'ae munhwa undong-ùi sòngnip-kwa kù hyangbang" (Formation et orientation des mouvements culturels), *Han'guk minjokchuùi ron (Théories du nationalisme coréen)*, vol 3, Séoul, 1986, p. 420-455, pour les problèmes d'organisation.

exclus des syndicats officiels en firent pleinement partie. L'émotion créée par le massacre de mai 1980, justifia aussi que se soient adjoints au mouvement des individus d'autres générations qui ne se reconnaissaient ni dans la critique "établie" ni dans les formules d'un réalisme qui mettait ses "témoins" à l'abri de l'action politique concrète.

D'où par delà le politique, la *dimension sociale* voire socialiste du mouvement. Elle conçut d'abord le rejet des élites établies. Hommes politiques, cadres des entreprises, universitaires et artistes courant le cachet des galeristes, tout ce qui représentait un *Establishment* concourait, disait-on, à maintenir le régime en place et à préférer les douceurs de l'embourgeoisement à l'audace. On en déduisit logiquement les héros exemplaires : paysans forcés à l'exode, ouvriers exploités des usines. Selon les cas, l'analyse prit clairement une tournure marxiste. Mais plus souvent, sans référence ni projet de "grand soir", elle fut cette sensibilité douloureuse exprimant les difficultés d'un pan considérable de la population.

A cet endroit précis, le *minjung* rencontra les *mouvements religieux*. On sait que depuis la fin du XIXe siècle la Corée avait fait l'objet d'une pastorale intense et efficace de la part de l'Eglise catholique. En première analyse, elle s'opposait au christianisme des élites protestantes en mettant l'accent sur la base populaire et la pastorale des quartiers démunis. L'arrivée des multiples sectes américaines et la précarité des conditions d'existence urbaine relancèrent dès après la guerre, la compétition des chapelles et obédiences sur le marché coréen des religions. Les théologies de la libération, frottées de marxisme et de tiers-mondisme, rencontrèrent en Corée un terrain d'expansion privilégié. Par ailleurs, en mettant l'accent sur le nationalisme nativiste, elles donnèrent naissance à des églises néo-syncrétistes, mêlant chamanisme, bouddhismes, christianismes et autres [115].

D'où la masse d'élaborations théoriques qui entoura le *minjung* pour en faire un véritable *mouvement intellectuel*. Philosophie sociale et historiographie y furent au tout premier plan. La réflexion sur le peuple conduisit à voir en lui un véritable sujet qui, du "féodalisme" des Yi à l'instrumentalisation par l'industrie, en passant par la déculturation japonaise, avait toujours été réduit à l'état

---

115 - Par exemple, le néo-*Chòndogyo* de l'église du *Chùngsan'gyo*.. A ce sujet voir KIM Kwangòk, "Socio-cultural implications of the recent invention of tradition in Korea: an overview", *Papers of the BAKS*, vol. 1, 1991, p. 7-28. Chùngsan est le pseudonyme littéraire de son fondateur, Kang Ilsun. Avec d'autres caractères, bien plus communs, il peut s'entendre comme "production".

d'objet [116]. Elle renvoie aux théories du sujet dans la modernité. De plus, découvrant en cela une tendance de l'historiographie européenne qui n'avait pas gagné la Corée, le *minjung* s'attacha à montrer que l'histoire qui comptait n'était ni celle des batailles ni celle des têtes couronnées, mais précisément celle du peuple. D'où une réécriture de l'histoire coréenne qui aurait pu avoir son utilité si elle avait reposé sur des sources identifiées et citées, non sur des fantaisies indémontrables et si surtout, elle n'avait prétendu être la seule histoire "vraie" [117]. Le *minjung* y prit volontiers son tour anti-moderne et ses nostalgies d'une "vraie" société coréenne, harmonieuse et paisible.

De là, cette mise en place d'un *culturalisme* et d'une coréanité idéale. Contre la modernisation qui aliénait les masses, contre l'internationalisation renforcée du pays pendant les années 80, contre cette culture commerciale qui se répandait partout, le *minjung* voulut réagir. D'une part, en faisant vibrer la corde patriotique et moraliste chez tous les Coréens soupçonnés d'avoir un goût immodéré pour les "débauches" américaines et le "mercantilisme" japonais. Le ton xénophobe s'y accentua. D'autre part, en dénonçant un milieu culturel et artistique qui, la modernisation aidant, était clairement entré dans l'ère des marchands d'art, du marché des oeuvres, voire des industries culturelles.

L'essentiel est là : le *minjung* accomplit un énorme travail de *réinvention des traditions* coréennes. "Elles sont, pour simplifier, des réponses à des situations nouvelles qui prennent la forme de référence à des situations anciennes ou bien qui établissent leur propre passé par répétition quasi-obligatoire. C'est le contraste entre le changement et l'innovation permanents du monde moderne et la tentative d'y structurer au moins certaines parties de la vie sociale comme du permanent et de l'invariant [...] [118]". La définition donnée par l'historien britannique, Eric Hobsbawm, entre en résonance particulière avec celle de lieu de mémoire et vient donner le juste éclairage à l'entreprise.

---

116 - Voir par exemple, SONG Du-yul, "Minjung: Subjekt einer post-, anti- oder transmodernen Strategie? Eine semantische und soziologische Skizze", *tiré à part*, Congrès de l'AKSE (Berlin, 1993).

117 - Voir par exemple, les deux volumes de *Paro ponùn uri yòksa (Notre histoire vue de manière correcte)*, Séoul, 1991, 240+262 p. On notera -effacement *minjung* de l'auteur- que le livre est anonyme. Il est publié par l'Institut historique de Kuro (quartier industriel de Séoul). Enfin, le titre est dans la présentation réduit à trois syllabes : *Pabò sa*, qui veut dire : "Histoire des imbéciles"...

118 - E. HOBSBAWM, "Introduction : Inventing Traditions", *in* E. HOBSBAWM et T. RANGER (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983, p. 2.

3 - Le vrai peuple et la chamane

A première vue, le projet culturel du mouvement *minjung* ne semble pas si différent des ambitions de l'art prolétarien des années 20 et 30. Les idéaux de la KAPF y sommeillent encore. Les propos d'un folkloriste comme Lim Jae-hae en témoignent : "[...] C'est de la culture populaire que nous allons parler. C'est parce que seule cette culture reste authentique. La tradition aristocratique est celle des privilégiés qui jouissent de la prospérité économique aux dépens des classes exploitées. De même, la culture aristocratique n'aboutit qu'à entraver le progrès de la société. Il nous semble donc naturel que nous nous intéressions aujourd'hui à la tradition populaire, car celle-ci contribue à assurer une vie libre et égalitaire pour le peuple et à délivrer les gens d'un joug injuste [119]". Comme pour la KAPF, la figure idéale du paysan coréen et de la vie rurale est mise en avant. En dépit du discours sur les ouvriers, la culture industrielle et urbaine ne parvient pas à être reconnue autrement que comme pure aliénation politique, sociale et nationale. D'où l'ambition de puiser dans le vivier rural pour inventer une culture ouvrière et urbaine qui soit libre et coréenne. Aux grandes revues-phares qui avaient dominé la scène intellectuelle des années, se substituèrent des myriades de petites publications mettant l'accent sur les arts plastiques, les performances et enchaînant les manifestes aux manifestes [120].

Pourtant à y regarder de prés, les différences avec les années 30 sont importantes. Les artistes de la KAPF subordonnaient l'expression de leur nationalisme anti-japonais aux vertus des formes culturelles de la modernité des masses. Même si l'on a dit l'échec qu'il rencontra à imposer par exemple le cinéma prolétarien coréen, il restait dans des modes d'expression mis au point et théorisés dans l'*Agit Prop'* ou le *Prolet Cult'*. Pour le *minjung* des années 80, la culture de masse est perçue comme culture commerciale et comme culture étrangère. D'où son désir d'effacement du concept "bourgeois" d'auteur, son refus des lieux et institutions patentées de la vie culturelle et son ambition de créer une culture de masse différente. Aussi le *minjung* n'est-il, on l'aura deviné, en rien conservateur. Lorsqu'il monte en épingle la tradition coréenne ce n'est

---

119 - LIM Jae -hae [IM Chaehae], "Continuité et transformations de la tradition suivant les changements de la société coréenne", *Revue de Corée*, vol. 24, n°1, juin 1992, p. 7.

120 - On se fera une idée de ce bouillonnement dans CH'OE Yòl, *op. cit.* qui consacre la moitié de son travail à la période 1860-1970 et le reste à la seule décennie 1980-1990. Les annexes p. 361-390 proposent un relevé des différents acteurs, théoriciens, manifestes et publications impliqués.

pas pour y retrouver un passé mort. C'est au contraire dans la certitude d'y trouver une force assez vivace pour donner naissance à une culture d'avenir pour le "peuple". Ce désir, qui ne cesse de marteler contre les tenants "traditionalistes" de la tradition son souci du futur, n'en repose pas moins sur un mythe puissant. Celui-ci réinvente purement et simplement une arcadie ancienne : le vrai peuple coréen des communautés *(maùl)* qui vivaient dans l'harmonie collective *(taedong)*, travaillaient dans l'entraide *(ture, kye, p'umasi)* et s'amusaient ensemble *(nori)* dans des lieux publics, symboles de communauté et de communion *(madang)* [121]. On n'est pas loin de la pastorale. Il est vrai que Céladon, le héros de *L'Astrée*, a laissé son nom aux poteries coréennes bleu-vert dans les langues occidentales...

Nulle surprise de voir dès lors malmenées les sources historiques, de voir les références disparaître et l'amalgame vertigineux s'imposer en mode de pensée. Installé dans un projet idéologique, le discours *minjung* mime la rigueur académique pour établir sa légitimité. Ainsi qu'on l'a déjà noté, l'idée d'authenticité ne renvoie pas à la vérité du passé, mais à la continuité morale de ses valeurs. Ce qui la hante, c'est la perte de l'harmonie et du "bien-être ensemble" supposés des sociétés rurales d'autrefois. Derrière une discussion sur les formes concrètes, il impose l'idée abstraite de l'esprit *(chòngsin)* qui y travaille en dehors des contradictions et tensions de la société réelle. L'invention de toutes pièces des rites de la monarchie britannique au XIXe siècle ne procéda pas autrement. Ils continuent de faire sens et de paraître antiques, un siècle plus tard [122].

La spécificité du mouvement culturel *minjung* réside surtout dans les formes culturelles qui furent mises à l'honneur et firent l'objet d'une réélaboration. Danse théâtrale masquée *(t'alch'um)*, théâtre *(yòn'gùk)*, artisanats *(p'ungmul)*, ballades folkloriques *(minyo)*, danses classiques *(muyong)*, chansons *(norae)* et jeux populaires *(nori)* en furent les formes d'expression privilégiées. Ils montrèrent que les temps étaient passés d'une perception du folklore

---

121 - *Taedong* est difficile à traduire. Ce n'est pas l'harmonie supérieure du grand Tout *(chohwa)*, c'est plutôt l'unité, l'homogénéité, qui ne laisse passer que les petites différences individuelles sans que s'établissent de différences sociales ou culturelles. *Ture* désigne les équipements collectifs, banaux. *Kye* renvoie à toutes sortes d'associations culturelles, professionnelles, locales sur la base d'une tontine. *P'umasi* exprime l'échange de services, notamment dans les travaux agricoles. *Nori* est un terme générique qui signifie "jeu" mais qui peut aller jusqu'à "fête" voire "festival". Enfin, *madang* désigne à l'origine la cour intérieure, mais non privée, d'une maison. Par extension, il devient une sorte de place publique pour le *nori*.

122 - Voir D. CARRADINE, "The Context, Performance and Meaning of Ritual : The British Monarchy and the 'Invention of Tradition', c. 1820-1977", *in* HOBSBAWM et RANGER, *op. cit.*, p. 101-164.

national comme un signe d'arriération insupportable. En ce sens, ils prétendirent aussi retrouver une authenticité formelle qui avait été mise à mal par les festivals folkloriques officiels depuis les années 50. Ceux-ci furent dès lors placé au centre d'une vigoureuse dénonciation. L'idée du régime Chòn de réunir sur l'immense place de Yòùido, à Séoul, un festival national annuel de folklore *(p'ungsok)* fut particulièrement visée. " Les discussions sur la méthode ont été poussées au point de parler d'une 'lutte culturelle' qui consiste à créer une contre-culture pour abattre la 'pseudo-culture élitiste', la 'culture populaire commercialisée' et la 'culture traditionnelle fabriquée par le gouvernement" [123]". En fait, l'idéal d'authenticité fut donc clairement subordonné à la guerre culturelle ouvrant un cycle interminable de débats sur la tradition coréenne dont les accents furent plus à la polémique qu'à la méthodologie [124]. Si ces reconstitutions eurent un écho plus large dans la population, c'est qu'à la différence des nombreuses autres "traditions" coréennes recréées, cette "petite tradition" des gestes quotidiens, des comptines était restée vivante jusque dans la population des villes. Avec elle, la société coréenne se sentait de plain-pied.

De même, les survivances et mutations du chamanisme coréen firent une apparition remarquée sur la scène de la culture légitime. Pendant les années 80, le nombre des jeunes chamanes s'accrut à Séoul et les études s'orientèrent vers l'adaptation du chamanisme en milieu urbain et au bricolage du vieux fond religieux à fins politiques et idéologiques [125]. Un temps, le chamanisme eut tous les avantages : il était totalement indigène ; il avait subi quinze siècles de dénégation par la culture dominante et avait su résister ; il en avait gardé une plasticité telle qu'il pouvait s'adapter aux conditions et aux combats du jour. Quel meilleur symbole? D'où, dans le cadre de ces grands festivals étudiants *minjung*isés des années 80, la tenue de séances chamaniques *(kut)* sans chamanes, déployant tout l'attirail télégénique des vêtements, des ustensiles et des instruments de musique idoines. Des universités aux spectacles de rue, des petits théâtres alternatifs au *kut* télévisés avec chamane-vedette, la pulsation des tambours et le rythme syncopé des danses imposèrent les évidences d'une coréanité aux sens multiples et ouverte dès lors à toutes les

---

123 - LIM Jae-hae, *art. cit.*, p. 11.

124 - Cette question envahit le roman de YUN Humyòng, *L'amour de Dunhuang*, Arles, 1993, 138 p. Publié à Séoul en 1983.

125 - On se reportera aux travaux d'A. GUILLEMOZ, "Seoul, la veuve et la mudang : les transformations d'un chamanisme urbain", *Diogène* n°158, 1992, p. 104-115 et plus particulièrement à "En chamanisme coréen, Kut pour le mort , pour les vivants ?", *Bulletin de l'EFEO* 79.2 (1992), p. 317-358, qui comprend une bibliographie récente.

lectures. Le folklore n'était plus l'apanage des spécialistes, mais devenait spectacle vivant. On commença de fabriquer des masques de *t'alch'um* en plastique pour boutiques de souvenirs...

La coréanité devenait prête pour les grands recyclages du post-modernisme et le butinage-collage des codes et références culturels. La Corée jouissait du spectacle d'elle-même et finissait, par la richesse et l'originalité des formes réinventées, à perdre de son vieux complexe d'infériorité : "L'accent fut déplacé de la Corée comme partie de la culture mondiale à la culture coréenne comme partie de la culture mondiale [126]". Il s'agissait bien d'être présent au monde autrement qu'à grand renfort de semi-conducteurs performants et bon marché. On ne peut pourtant deviner dans quelle mesure les traditions réinventées par le *minjung* auront une capacité de survie comparable aux rituels de la monarchie britannique. Elles ne sont liées aux permanences d'aucune institution. Voire : l'association suspecte entre le mode d'expression choisi et la revendication socio-politique, le flirt embarrassant avec le chamanisme et, dans le domaine des arts plastiques, le choix qui fut fait de pousser le réalisme dans la voie de la laideur volontaire, furent très loin de rallier les suffrages du public. Pourtant et ce fut son succès, les thèmes strictement nationaux se diffusèrent. *Madang* et *nori*, sont en passe de devenir des thèmes bien installés dans l'identité culturelle coréenne. En partie, vidés de leur message politique, ils s'offrent à la consommation culturelle des nouvelles classes moyennes.

C - Les classes moyennes et l'internationalisation

1 - Classes moyennes, Jeux olympiques et chute du régime

On l'a dit, on ne peut limiter la description des années 80 au face à face tétanisé du régime militaire et des éléments radicaux du *minjung*. L'énorme mutation socio-culturelle qui donna naissance à une large classe moyenne est passé, dans les récits de la période, à la trappe d'une description confinée à l'événementiel et au choc des contraires. La question commence tout juste d'être

126 - W. SASSE, *art. cit.*, p. 33.

soulevée [127]. La difficulté à voir cette évidence reconnue provint essentiellement des conditions politiques où se trouvait le pays. Radicalisation et dogmatisme, querelles théologiques et chapelles théoriques empêchèrent une perception des réalités du pays.

Il est vrai que le gouvernement Chòn Tuhwan perturba les représentations autrement que par sa poigne militaire. Sa politique d'ajustement structurel modifia les composantes professionnelles de l'économie coréenne et renforça l'émergence d'une classe moyenne réunissant le monde des services, les cadres et employés des entreprises et administrations, les milieux de la culture et des médias. De fait, cette nouvelle classe, largement urbaine, fut la grande gagnante des années 80. Le régime en eut bien conscience et espéra y gagner une base politique en lui élargissant les privilèges autrefois réservés à une élite étroite. Il en devint son propre fossoyeur. En effet, il poursuivait les buts contradictoires de l'ordre *et* de la flexibilité, de l'autoritarisme *et* de l'exhortation à la responsabilité individuelle. L'exigence d'ouverture, réclamée par l'économie, impliquait par exemple de desserrer l'étau des passeports parcimonieux. Ces voyages plus fréquents à l'étranger jetèrent une lumière crue sur l'anachronisme que constituait la junte militaire. De même, les Jeux olympiques accordés à Séoul en 1981 dotèrent le pays d'un horizon international bien rendu par son slogan mobilisateur : "Séoul pour le monde, le monde pour Séoul *(Sòur-ùn segye-ro, segye-nùn Sòul-lo)*. Ils exigeaient une démocratie impeccable, des prisons vidées des opposants politiques. Le régime navigua alors de demi-mesures en demi-mesures, promettant la démocratie civile pour l'après-Jeux et tentant de remobiliser la population dans le nationalisme olympique.

Pourtant, sa politique culturelle et sa propagande restèrent en large continuité avec celle de Pak. La politique du patrimoine se renforça d'objets neufs -les tissus urbains anciens- et elle ouvrit quantité de nouveaux musées, sans trop savoir ce qu'elle y exposerait. Elle créa des institutions académiques à son service, comme l'Institut Irhae, affecté aux relations internationales et au discours officiel sur l'internationalisation [128]. Mais l'essentiel de la création et les idées nouvelles ne cessèrent de lui échapper. La mise en branle de la

---

127 - Cf. MUN Okp'yo (ed.), *Tosi chungsanch'ùng-ùi saenghwal munhwa (Le mode de vie des classes moyennes urbaines)*, Séoul, 1992, 232 p. C'est souvent l'anthropologie du contemporain qui impose aux sciences sociales coréennes de nouveaux questionnements. L'histoire ne suit que de très loin.

128 - Les fonds furent obtenus par pression sur les *chaebòl*. La démocratisation a depuis libéré l'institut de son obédience trop visible et l'a rebaptisé Institut Sejong.

machine *Sae maùl undong*, en milieu urbain, n'eut pour effet que de mettre grossièrement en évidence, une propagande dépassée que le nationalisme du *uri nara*, ne rachetait pas [129].

D'où le malaise qui entoura la préparation des Jeux olympiques. Pour la population, des élites au Coréen moyen, leur venue en Corée était le signe de cette reconnaissance internationale tant désirée et la preuve que le pays rejoignait enfin les rangs des *sònjin'guk*. Elle était la récompense de trois décennies d'effort. Mais comment s'associer à cette fête nationale sans apporter sa caution au régime détesté? Le grand événement fut ainsi un mélange d'anxiété modernisatrice -sommes-nous à la hauteur?-, de volonté d'affirmation culturelle - notre tradition vaut bien celle des autres pays d'Extrême-Orient- et de revendication politique -les Coréens ne sont pas leur régime.

Les coulisses culturelles des Jeux en reçurent leurs controverses. Elles montraient l'intrication des enjeux. Dès 1987, la critique s'éleva contre l'inévitable slogan officiel : Corée, tradition et modernité. En effet, le site du nouveau parc olympique avait vu restauré en son coeur une ancienne et fragile forteresse de l'époque Paekche (Ier-VIIe siècle). Outre l'architecture olympique dont elle se trouva cernée, on conçut de réserver le site comme terrain d'exposition de sculptures monumentales "modernes". Ne risquaient-elles pas de fragiliser encore le site, en faisant du collage modernité-tradition une pure image, qui détruisait en fait ces vestiges du passé? [130]. Le débat rebondit sur la sélection des artistes coréens amenés à exposer leurs oeuvres sur le site. Les comités officiels de sélection, hantés par l'obsession de montrer le visage "moderne" et moderniste de la Corée avaient retenus 182 artistes. Seuls 17 d'entre eux représentaient la tendance "classique" de l'art "oriental" quand, *casus belli* majeur, seulement 2 appartenaient à la tendance réaliste, dominante en quantité depuis les années 20 [131]. Elites et Etat se disputèrent une dernière fois la "vraie" image de la Corée.

Les classes moyennes ne mégotèrent pas moins leur soutien à l'Etat chargé d'organiser la manifestation olympique. Elles attendirent du régime qu'il fût leur reflet et non leur donneur d'ordres. D'où, au fur et à mesure que

---

129 - *Uri nara* : notre pays. Vaut pour dire "Corée". La traduction rend très imparfaitement le poids émotionnel que porte en coréen le mot *uri*, "nous.". Le *Sae maùl undong* des années 8, fut l'organe de propagande essentiel du régime Chòn.

130 - Voir le dossier réuni dans *Konggan*, n° 240, août 1987 : "88 Sòul ollimp'ik segye hyòndae misul che nollan" (Controverse sur le Festival d'art contemporain international des Jeux de Séoul), p. 52-63.

131 - Voir le débat et le dossier de *Konggan*, n° 247, mars 1988, p. 27-67.

celui-ci jetait du lest, la volonté qui s'établit peu à peu de s'en débarrasser avant le jour J. L'année 1987 vit ainsi se constituer un véritable front de la démocratisation visant la chute du général Chòn. A travers le mouvement *minjung*, la force de frappe estudiantine s'allia aux syndicats radicaux -et illégaux. Surtout, les classes moyennes mirent tout leur poids dans la balance. Aussi les grandes manifestations qui agitèrent les villes au printemps 87 n'eurent rien d'un mouvement marginal emmené par une petite avant-garde. L'ensemble de la société civile se mobilisa contre un Etat illégal, illégitime et qui errait entre répression violente et concessions *in extremis* : "La classe moyenne que le régime [Chòn] considérait comme la colonne vertébrale de sa base sociale de coalition montra qu'elle roulait pour elle-même [132]".

Le retournement de situation ne devait pas peu non plus aux conditions internationales. La détente mondiale provoquée par l'arrivée au pouvoir en URSS de Gorbatchev, en 1985 et le second mandat de R. Reagan (1984-1988) étaient sur le point de redistribuer les cartes. En 1986, aux Philippines, les Etats-Unis avaient abandonné leur vieil allié Marcos. Chòn Tuhwan n'avait plus aucun appui. Le 29 juin 1987, son dauphin désigné, le général No T'aeu (1932-) [133], annonça à la surprise générale un programme de démocratisation politique qui mettait enfin la Corée du sud sur la voie des démocraties libérales. Elu président fin 1987, il prit ses fonctions en février 1988, donna naissance à la VIe République et recueillit les lauriers olympiques.

On ne peut que renoncer à décrire les changements politiques immenses qui firent suite à cet événement. Pour ambiguë qu'ait été l'élection d'un militaire au passé suspect sur certains points (Kwangju), elle devait tout à la division des partis d'opposition. Signe de la maturité gagnée de la société coréenne, la fébrilité de la liberté retrouvée ne dégénéra pas en désordre. Outre la subtilité politique de l'ex-général, son sens de la formule donna aux classes moyennes qui l'avaient soutenu le seul slogan nouveau où elles pouvaient se reconnaître. Il déclara ouverte l'"ère des gens ordinaires" *(pot'ong saram sidae)*.

D'où l'éclatement du front social démocratique. *Minjung* et mouvements étudiants radicaux se trouvèrent marginalisés dans leurs revendications de révolution sociale et de réunification immédiate. L'attitude des classes moyennes envers les importants mouvements de grèves qui

---

132 - MOON Chung-in, *art. cit.*, p. 65.
133 - On trouvera fréquemment Roh Tae-woo.

marquèrent le pays après 1987 ne pouvait qu'être plus embarrassée. Si les revendications pour une vie meilleure et des salaires plus élevés étaient acceptables, les limites à donner à leur évolution prêtèrent à discussion : l'efficacité descriptive du concept de "classe" dans un pays en mutation accélérée rencontra son point mort. On ne saurait aller au-delà pour décrire les évolutions en cours sans perdre de vue l'essentiel : les mutations de la vie culturelle et les genres nouveaux du discours nationaliste [134].

2- Coréanologies et internationalisation

Les conditions de la vie culturelle connurent avec la démocratisation et l'internationalisation de la Corée une profonde mutation. La suppression de la plupart des dispositifs de censure fut un événement considérable. Elle permit tant à des publications jusque là interdites de paraître, qu'au monde de l'édition et des médias de connaître un impressionnant bouillonnement. Les grandes tribunes de la vie intellectuelle se virent peu à peu noyées par une foule de titres nouveaux qui remit en question leur prédominance. La naissance du quotidien *Han'gyore (La Nation)*, entièrement en *han'gùl*, eut les ambitions et le lectorat d'un *Libé* coréen. Son capital fut réuni par souscription nationale. A bien des égards, la figure de l'intellectuel patenté, chargé de savoirs et des vertus du combat politique s'en trouva amoindrie. Le schéma qui voyait la vie culturelle et le discours nationaliste opposer les deux pôles de l'Etat et d'une élite intellectuelle ne pouvait plus avoir cours. En lieu et place des engagements et des manifestes, la culture coréenne des dernières années 80 connut davantage le poids du marché des idées, des modes, de l'argent et de la publicité. Elle devint comme les autres non sans que les anciennes figures qui l'avaient animée n'entamassent le lamento de la décadence et du mercantilisme. A bien des égards, la création se trouva en effet libérée des contraintes et impératifs qu'avaient générés les dictatures. L'Etat s'effaça et se replia sur des instruments plus classiques d'intervention que la propagande ouverte. La création en 1990 d'un ministère de la culture déchargé de la tâche d'"information" porta au pouvoir un critique littéraire célèbre, Yi Oryòng. Il

134 - Voir V. BRANDT, "South Korean Society" in LEE Chong-sik (ed..), *Korea Briefing 1990*, Boulder, 1991, p. 75-95.

redéploya ses actions du côté d'une classique "politique culturelle" de soutien aux arts coréens et de leur promotion à l'étranger [135].

Le pluralisme qui naquit dans les années 80 finissantes ne remit pas en cause le penchant ancien aux coteries, aux clans dogmatiques, aux fusions-acquisitions en matière de théorie culturelle. D'une manière cependant, ceux-ci s'exprimaient dans le vide. L'heure n'était plus à la théologie. Un groupe d'artistes et critiques comme *Hyònsil-gwa paròn* (Réalisme et prise de parole) tenta de sortir les débats des exclusives où ils se complaisaient. A dire vrai, devenue marché, la culture moyenne en recevait les échos dans la grande presse et se contentait dans sa pratique culturelle de laisser libre cours à la multiplicité de ses goûts. Romans et feuilletons historiques prirent une importance que les controverses passagères à leur sujet ne démentirent pas. De même, les succès d'un écrivain comme Yi Munyòl, instillant brillamment dans les esprits coréens les poisons de l'auto-critique et du doute, traduisirent un changement d'ambiance [136]. Après trente années de dogmatisme, la Corée souhaitait soit s'échapper, soit entreprendre un auto-portrait critique d'elle-même.

D'où la difficulté où l'on se trouve d'assigner clairement des auteurs à la production du discours sur l'identité nationale. Dans un univers culturel plus libre, les idées et les thèmes passent au moins autant par des auteurs et des producteurs que par des moyens de diffusion qui les segmentent, les retravaillent et les déforment. L'histoire des idées devient impossible lorsqu'elles appartiennent peu ou prou à l'opinion publique. L'histoire de la culture ou l'histoire des arts doit s'ériger en histoire du goût moyen, indifférente aux hiérarchies anciennes et à la mystique de l'oeuvre forte. Cet embarras vaut pour les coréanologies qui commencèrent à pulluler dans les années 80 sous le nom de *Han'guginnon*. Jusqu'ici, on avait considéré comme "coréanologies" les discours structurés mobilisant les thèmes et figures variés de l'identité nationale. A compter des années 80, l'idée recouvre aussi un genre éditorial qui vaut pour sa diffusion importante. Surtout, la coréanologie n'est plus si évidemment un discours monopolisé par l'Etat et sa propagande ou les intellectuels en vue. Chacun peut se faire producteur de coréanologie, non par

---

135 - Voir KIM Seong-kon, "On native grounds : revolution and renaissance in art and culture", in LEE Chong-sik (ed..), *Korea Briefing 1990, op. cit.*, p. 97-117.
136 - Bon nombre de ses textes sont traduits chez Actes Sud.

légitimité politique comme autrefois, mais par pure légitimité intellectuelle, par réputation.

Cette transformation des coréanologies semble très clairement liée au phénomène d'internationalisation du pays, à l'accroissement des échanges de biens, de personnes et d'idées. L'internationalisation est un désir et une inquiétude, les coréanologies, une attaque et une défense. On ne peut que constater les rapprochements évidents avec les nippologies... japonaises *(nihonjinron)* [137]. Elles procèdent de deux modes de construction différents. Soit elles naissent sous des plumes individuelles et choisissent de reprendre et réordonner selon un axe privilégié, selon une métaphore supérieure, le bric-à-brac des figures de l'identité nationale. Soit elles procèdent d'un discours flottant dans les médias qui reprend des études savantes en les tirant du côté désiré. On l'a déjà fait remarquer, pour des raisons historiques, la frontière entre "études coréennes" et "coréanologies" est souvent mince. A l'époque des médias de masse elle se brouille encore davantage. Son ressort essentiel est bien sûr le regard de l'autre. Il nous semble qu'il vaut davantage que le regard porté sur soi.

En effet, l'importance réservée au Japon par le genre hétéroclite des nippologies se dessine très largement de l'écho qu'une société en reçoit dans les commentaires étrangers. Si les nippologies n'étaient si souvent commentées sur le mode outragé par la presse internationale, voire produites par les japonologues patentés, si elles ne donnaient naissance à des contre-nippologies, le genre se serait éteint faute de combattant dans cette lutte des caricatures. Si les coréanologies sont moins visibles, au grand dam de leurs auteurs, c'est bien que les affaires coréennes et le milieu des coréanistes sont moins au premier plan sur la scène internationale. On trouvera pour preuve de ce besoin du regard extérieur pour que la coréanologie "prenne" les tentatives qui furent faites pour en traduire en anglais.

Que trouve-t-on dans ces coréanologies nouvelles des années 80? Le choix qu'on en fera ne pourra être qu'arbitraire et lié au hasard des rencontres dans les librairies séoulites. D'une part on y mettra aussi bien, par passage à la couleur complémentaire, toutes ces publications récentes qui disent aux Coréens ce que sont les pays étrangers. Les "nippologies coréennes", les

---

137 - On en trouvera des exemples anciens et récents chez A. BERQUE, *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 1993, 247 p.

ouvrages sur l'Amérique ou sur l'Occident en font clairement partie et s'expriment jusque dans la bande dessinée [138]. On se gardera d'y voir un ensemble de brûlots nationalistes et xénophobes. Certains oeuvrent pour la bonne cause "internationale" en construisant des mythologies positives de l'autre. Cela mérite d'être signalé.

Mais on s'intéressera plutôt aux coréanologies qui parlent de la Corée elle-même. Si le contenu peut en être varié, le mode d'écriture reste identique. Loin d'administrer la preuve de leurs affirmations, elles évoluent de postulat en postulat, goûtent la comparaison et l'amalgame, abondent en métonymies, métaphores et paralogismes. On en prendra deux exemples. D'une part l'ouvrage de Kim Yòlgyu, *Coréens qui sommes nous ?*, d'autre part celui de Choi Min-hong, *La philosophie Han et le 21e siècle* [139]. Le premier est spécialiste d'"études coréennes", le second, professeur de philosophie. Les objectifs et contenus de ces deux livres sont très différents. Pourtant ils nous permettent de mettre en évidence les différences entre coréanologies et nippologies. On pourra citer ici le descriptif fait par Bertrand Chung de ce qui fonde une nippologie : "Le *Nihonjin-ron* au Japon comme aux Etats-Unis est fondé sur un même postulat : la société japonaise est particulière, voire unique par rapport aux autres sociétés ; elle est uniforme et homogène par essence. Particularité et uniformité, voilà les deux mots clés qui sous-tendent toutes les approches adoptées (anthropologique, socio-psychologique, sociologique) [140].

Au contraire, les coréanologies qui tentent d'établir les spécificités de la nation coréenne ne les considèrent jamais sur le mode de la spécificité absolue. Loin d'être un discours de l'insularité, elles sont des stratégies de *désenclavement* de la culture coréenne. Elles essaient de montrer en quoi les particularismes coréens se rattachent à l'universel et méritent d'y être *reconnues*. D'où l'emploi qu'elles font des cadres d'analyse classiques pour dégager la Corée des comparaisons dépréciatives convenues avec la Chine, le Japon et l'Occident (réduit aux Etats-Unis) et les retourner en spécificité positive qui devrait faire

---

138 - Pour une nippologie écrite par un Coréen, voir par exemple SIN P'yòng, *Ilbon ttang Ilbon param, Hese-ùi Ilbon kyònmunnok, (Terre japonaise, vent japonais, images vécues du Japon de Heisei)*, Séoul, 1990, 378 p. En bandes dessinées, voir YI Wòlbok, *Mòn nara, iun nara, (Pays lointain, pays proche)*, [vol 1 : La France], Séoul, 1987, 209 p.

139 - KIM Yòlgyu, *Han'gugin uri-dùrùn nugu inka, Han'gugin t'ùgyu-ùi chòngsin-gwa ùisik kujo-rùl semirhi p'ahech'in saeroun Han'guginnon, (Coréens, qui sommes-nous ? Nouvelle coréanologie dévoilant avec précision la structure de conscience et l'esprit particulier du Coréen)*, Séoul, 1986, 351 p.
CHOI [CH'OE] Minhong, *Han Philosophy and the 21st Century*, Séoul, 1990, 129 p.

140 - B. CHUNG, "Le Nihonjin-ron et l'internationalisation du Japon", *Traverses* n° 38-39 "Japon fiction", Paris, 1986, p. 130.

sens *pour soi* et *pour le monde*. Elles invitent les Coréens au recentrage sur leurs valeurs qui seront d'autant plus universelles qu'elles seront plus vraies d'être spécifiques. C'est pourquoi les coréanologies en appellent à un passé *(yennal)* indifférencié, capable de donner un sens au processus de changement. Dans les nippologies, la modernisation disparaît dans le mythe d'une continuité profonde et quintessentielle de la nation, dans les coréanologies, c'est précisément cette continuité qui n'est pas "donnée" qu'il faut s'attacher à découvrir. Aussi le travail des coréanologies, enté sur un désir d'universel, s'attache autant à définir une coréanité en soi qu'à la bâtir sur un passé coréen mythique. C'est surtout ce passé coréen, dans un horrible mélange des sources et la référence continue à un *yennal* sans dates, qui fait l'objet d'une reconstruction mythologique. Elle est culturaliste de faire disparaître les conditions historiques concrètes, les différences sociales, les modes d'organisation réels au profit d'une psyché nationale capable de déterminer à elle seule ce qui adviendra de l'avenir. Sous couvert de description anthropologique, la coréanologie, comme son équivalent japonais, devient un instrument idéologique. Elle prétend donner une direction.

Il est difficile de rendre compte en quelques lignes des deux coréanologies présentées [141]. Le livre de Kim est en apparence entièrement consacré aux croyances populaires et au chamanisme. Il témoigne d'un travail fouillé d'anthropologie religieuse dont le culturalisme caché est de faire des traits dégagés la structure fondamentale de *l'ethos* et de la pensée coréenne. La disparition du bouddhisme ou du confucianisme, pour rester dans l'histoire des idées religieuses classiques, est surprenante de n'être nulle part justifiée. Une coréanologie postule : d'un côté elle fournit une foule de données extrêmement intéressantes sur ce qui lui paraît essentiel, de l'autre elle ne les met pas en perspective. Ici, elle "chamanise" l'ensemble de la pensée coréenne. Le chamanisme ayant conçu de sa très longue histoire une extraordinaire plasticité qui en fit un attrape-tout des pensées religieuses, il s'en déduit par faux syllogisme que toute pensée coréenne, que toute spécificité renvoie au fond chamanique, institué en permanence nationale et moteur de l'ensemble de la coréanité.

Aussi l'ouvrage de Kim Yòlgyu constitue-t-il un véritable compendium des lieux de la coréanité qu'on a déjà décrits. Céramiques, couleur blanche,

---

141 - On trouvera en annexe la table des matières traduite du livre de Kim Yòlgyu.

simplicité, chevaliers *hwarang* etc. s'y retrouvent naturellement. L'accent y est plus particulièrement mis sur la correspondance entre l'espace coréen, petit pays de petites montagnes et l'idée que, petit, il en est plus humain, puisqu'il n'expose pas ses habitants et sa culture à des échelles inhumaines [142] : "C'est justement cette petitesse et cette délicatesse qui sont notre respiration et peut-être comme le reflet extérieur de notre sang intime". D'où l'idée que, les échelles y aidant, la culture coréenne est aussi plus naturelle. Elle n'a pas à se poser contre une nature immense. Dès lors, dans l'entremêlement spéculaire de la nature et de la culture, la pensée que la nature n'a pas besoin d'être transformée puisqu'elle fait sens directement *(sùsùro)* dans l'affinité des échelles et, à l'inverse, la pensée que la culture coréenne est en phase avec la nature et son spontanéisme. Les arts coréens y trouvent leur thématique du brut, du laisser-aller, de l'"inartifice", rendue par l'expression très difficile à traduire de *"chòl-lo chòl-lo"* [143]. Ils s'opposent alors aux pratiques de la Chine et du Japon qui, d'après l'auteur, trahissent une volonté de dépassement de la nature. La Chine en tentant de remplir son immensité par des artifices humains *(in'gong)* gigantesques *(kòdaehan)* et profus ; le Japon en tentant à l'inverse de tirer la nature vers l'amenuisement et la simplification : "Ces deux pays, en posant l'art dans une sphère à part, ont fini par faire s'éloigner l'homme et la vie de la nature. Dès lors et la vie et l'art s'en sont échappés. Avec des options opposées, ils pratiquent l'art de la fuite [face à la nature] [144]". La cause est entendue : la nature coréenne est plus humaine et la culture coréenne est plus naturelle. La boucle indénouable du discours mythique est bouclée.

On pourrait poursuivre le commentaire pour chacun des items avancés par l'auteur. Mais la coréanologie proposée par Choi Minhong, nous fournira plutôt de nouvelles illustrations. Ici, l'écriture et les références sont clairement philosophiques. L'approche comparatiste qui mêle grimoires coréens et philosophes occidentaux montre bien comment ces coréanologies se veulent "désenclavantes". A l'inverse du livre de Kim, celui de Choi pose d'entrée de jeu un trait culturel unique de la coréanité qui va venir caractériser l'ensemble de la pensée philosophique, religieuse et sociale de la péninsule. A la base de la

---

142 - Cf. p. 19 *sq.*. la longue comparaison entre l'"horreur" invivable du parc Yosemite aux Etats-Unis et la délicatesse des monts Sòrak.

143 - Voir p. 21 *sq.* le commentaire des vers célèbres *San chòl-lo su chòl-lo sansu kane na-do chòl-lo / kù sog-e chòl-lo chòl-lo charan mom-i / nùkkido chòl-lo chòl-lo harira* (Inentravés les monts, inentravées les eaux et moi, libre au coeur du paysage / Mon corps a poussé là, libre libre /Puisse-t-il libre libre y vieillir).

144 - *Idem*, p. 70. L'ensemble du chapitre (p. 69-73) est consacré à l'"art du *chòl-lo"*.

coréanité est le *Han*. Un dictionnaire de caractères sino-coréens gros de quinze-mille entrées, dénombre plus de 50 sens différents à ce phonème. Le lexique purement coréen y ajoute deux mots signifiant "grand, large" et le chiffre "un". S'en déduit une philosophie glissant d'une acception à l'autre de manière vertigineuse et qui, soucieuse de montrer que ce mot est toute la Corée, flirte avec le pur délire verbal. La Corée -Han'guk- n'est-elle pas le royaume du Han? Le mot est tour à tout l'"unique", le "large", le "roi", le "lumineux", le "ciel", le "vide" et le "plein", l'"absolu" et le "relatif", la "nature", l'"harmonie" etc. C'est une sorte de super-Tao qui a sur lui de supérieur de n'être pas un concept ésotérique, mais un sentiment concret qui anime la vie coréenne depuis la vie associative (*kye*, p. 58-59) jusqu'à l'art martial du Taekwòn-do (p. 73). "Han est un mot qui décrit un complexe de sentiments profondément enraciné dans le coeur du peuple coréen. Il n'y a pas un seul Coréen qui n'ait fait l'expérience de ce Han, au moins une fois dans sa vie. Aucun étranger ne semble avoir une expérience du Han aussi aiguë que les Coréens ; il n' y aucun mot dans aucune langue étrangère qui puisse bien traduire le mot Han [145]".

On ne peut s'étendre sur cette philosophie dont le contenu manque de consistance de se vouloir l'ultime aboutissement d'une "histoire de la vérité" (p. 43). L'intérêt est ailleurs. La coréanité abstraite qui y est construite participe en effet clairement du désenclavement. Le raisonnement est le suivant (p. 26-30) : la culture chinoise est grande et brillante de ce qu'elle a produit Confucius et a suivi ses enseignements. Or Confucius s'est clairement inspiré de l'observation des coutumes remarquables et du Han du peuple des Dong-yi. Ces Dong-yi sont les ancêtres directs des Coréens. Donc la culture chinoise est une branche de la culture coréenne. De plus, le Han qui est le grand Tout, est la mère de toutes les philosophies. Donc le Han coréen est un universel disponible pour éclairer la planète entière pour un XXIe siècle à la recherche de nouveaux repères et de nouvelles valeurs. Deux citations pour montrer les glissements : "[Le Han] a été une croyance enracinée dans les manières de notre peuple, authentiquement propre à la race coréenne depuis sa fondation nationale. Aujourd'hui, la Corée est l'entrepôt des religions étrangères. Assurément, on peut dire d'une religion qui n'existe pas en Corée, sauf quelques rares cas,

---

145 - CHOI (CH'OE) Minhong, *Han Philosophy and the 21st Century, op. cit.*, p. 17.Il est révélateur que le caractère *"han"*, signifiant la rancoeur, qu'on a évoqué comme autostéréotype de la mentalité coréenne soit ici exclu. Il s'agit, pour être universel, d'être positif.

qu'elle n'existe nulle part au monde [146]"."Basée sur l'idée du "grand Tout" qui est le fondement de sa vision relativiste de la vérité et des valeurs, la philosophie Han rend possible pour le capitalisme et le communisme de s'entendre ensemble. [...] Une idéologie tierce qui ne peut émerger que comme point de vue relativiste finira par guider la mentalité de l'humanité au XXIe siècle [147]".

La Corée parle au monde de l'avenir à travers son passé reconstruit.

3 - L'ère du Pacifique et le post-modernisme

Ce nationalisme culturaliste est aujourd'hui en plein essor. Il dote la Corée de nouveaux cadres de référence dont la logique diffère partiellement de celle qui a cours dans les nippologies. Comme elles, il ne manque pas de se nourrir de l'orientalisme occidental qui accomplit en son miroir une partie du travail de l'identité. Ainsi, comme ailleurs en Asie, la Corée a dans les années 80, saisi au bond la balle du confucianisme érigé en principe de développement[148]. La relégitimation inattendue d'un objet qui reste très soigneusement mal défini permet de poursuivre la quête métaphysique d'un principe unique et strictement incommunicable puisque spécifique. Max Weber y est la référence aussi dominante qu'abusive. Son *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme* autant citée que visiblement non lue [149]. La confusion est à la mesure d'un monde qui change brutalement et le culturalisme dominant en Asie orientale ne se délecte pas peu de l'auto-flagellation facile des nations occidentales. Derrière la "fin des idéologies", l'idéologie bât son plein. Il n'est pas certain qu'elle mène à une meilleure compréhension de ce qui arrive.

La Corée réserve ainsi une place grandissante à l'idée d'"Ere du Pacifique". Elle constitue une version moderne et débarrassée de complexes du vieux cadre Orient-Occident. D'une manière même, les chiffres économiques étant devenus l'ultime preuve de la réalité, les complexes ont changé de camp.

---

146 - *Idem*, p. 14.
147 - *Ibid.* p. 86 et 85. L'original coréen du texte a été publié à Séoul en 1984. La question de la réunification coréenne en est bien sûr la dimension cachée.
148 - Cf. la critique qui en est faite dans P.-E. WILL, "The resilience of "Confucianism" in contemporary societies", *Cahiers d'Extrême-Asie n°6*, 1991-1992, p. 201-207.
149 - Voir comment l'ouvrage de MORISHIMA Michio fut doté par l'éditeur d'un titre qu'il n'avait pas en anglais : *Capitalisme et Confucianisme, Technologie occidentale et éthique japonaise*, Paris, 1987, 314 p.

Une lecture tout aussi abusive des concepts braudéliens leur donne l'indispensable caution des sciences sociales. La Corée, y joue son propre jeu. De moins en moins complexée à l'égard du Japon, elle s'avance en Asie dans la foulée des ajustements structurels et autres délocalisations, comme un champion asiatique que n'obère aucun passé colonial ou belliqueux. Installée dans une puissance qui laisse loin derrière elle les images de la "crevette" chahutée par les baleines, elle mène une diplomatie d'équilibre des puissances : participation au forum du Pacifique, alliance militaire américaine, coopération avec la Russie, affirmation face au Japon et vigoureux développement des échanges avec la Chine populaire. Après cent-trente années d'éclipse, la grande Chine fait un retour remarqué à l'horizon coréen. A la pénétration des nouveaux marchés porteurs du Tiers-Monde ou de l'ex-bloc communiste, s'ajoute la claire affirmation d'une présence culturelle renforcée dans le monde "occidental".

D'où aussi le développement à la fin des années 80 de la thématique post-moderniste. L'histoire en est intéressante. Le dépouillement du magazine *Konggan*, voit cette question arriver en Corée en 1983, par les Etats-Unis et la stricte référence à l'architecture. Le débat reste technique. Il se métamorphose à la fin des années 80 en thème flottant de la presse coréenne [150]. On ne peut qu'y voir une nouvelle incursion subreptice de l'énorme débat japonais des années 80. Le culturalisme pan-asiatique y joue un rôle de premier plan. L'idée de modernité étant associée à l'Occident et à sa longue domination du monde, le post-modernisme en appelle nécessairement à une post-modernité. Celle-ci s'en trouve "logiquement" érigée en post-occidentalité. Or le long travail accompli pour mettre en évidence une pré-modernité intrinsèque de l'Asie d'une part, le thème nouveau de l'ère du Pacifique d'autre part, désignent clairement les futurs "maîtres" de la planète. Aux images convenues de la "guerre commerciale" s'ajoutent les questionnements et revendications de l'hégémonie culturelle. La Corée du début des années 90, sans perdre de vue l'envolée des budgets militaires dans toute la zone, s'inscrit pleinement dans ce nouveau paradigme. On ne peut guère que laisser ces questions en pointillés. Ce discours néo-orientaliste pan-asiatique est émergent. Il dissimule les tensions

---

150 - En français, la lecture suivie du *Courrier de la Corée* montre que le post-modernisme vise surtout à mettre en évidence que la Corée est dans la modernité du moment. Les querelles théoriques le disputent aux mouvements de mode et au "labélisme".

qui demeurent entre Etats asiatiques et nécessiterait pour l'avenir une étude comparée. Pour l'Asie et pour la Corée, il constitue un thème mobilisateur.

CONCLUSION

Le chemin parcouru par la Corée dans l'affirmation de soi aux yeux du monde et d'elle-même est considérable. Il vaut dans la longue durée qu'avait retracée notre chapitre introductif. Il vaut aussi pour la Corée du sud dans les trente années turbulentes qui l'ont vue sortir de l'extrême pauvreté et du désarroi. Les raisons de cette confiance -elle ne se départit pas d'un fond d'inquiétude lié aux mutations rapides du XXe siècle finissant et au caractère récent des acquis- trouvent une partie essentielle de leur force des changements concrets intervenus dans le pays. Industrialisation, bouleversement social, éducation, affirmation de l'Etat etc. y jouent un rôle considérable. Le tour pris par les relations internationales, les phénomènes d'interdépendance, l'accroissement des échanges de toutes sortes, sans sombrer dans l'irénisme, n'y sont pas étrangers non plus.

Mais ces trente années témoignent pour la Corée du sud d'une ambition plus grande que de simplement survivre comme nation de second rang. A travers tous les moyens possibles de la puissance (diplomatie, armée, économie), elle s'est peu à peu sortie d'une timidité et d'un complexe d'infériorité. Celui-ci trouvait aussi une partie de ses causes dans une perception incertaine de sa valeur culturelle et de son identité. Le regard dépréciatif des autres, l'indifférence ou les visions de la coréanité comme succursale pauvre de la sinité, n'aidaient pas le pays à se sentir bien avec lui-même. La volonté de désenclavement de la culture coréenne réclamait un effort gigantesque de devoir se poser à la fois contre la Chine, contre le Japon et contre l'Occident. C'est pourquoi on ne saurait négliger le ressort nationaliste, souvent culturaliste, dans l'explication du développement sud-coréen.

Contre un passé de stabilité des références qui était devenu la prison de la nation coréenne comme Etat indépendant, la Corée déploya toutes les vieilles recettes de l'adaptation au monde, de l'adaptation du monde. Il fallait rattraper le temps perdu et surtout revendiquer d'y être présent autrement que comme question diplomatique et marchand tardif de transistors... Des coréanologies on retiendra la rareté de celles qui se veulent en dehors du monde. Mais l'idéologie nationaliste permit aussi de s'inventer des lieux d'identité, des points d'ancrage marqués du sceau du spécifique et de l'unique. L'invention des traditions, la reconstruction mythique du passé national permirent de se trouver un havre de

stabilité quand, tout autour, la Corée changeait si puissamment. Aussi n'y a-t-il que l'apparence d'une contradiction dans l'idée que la Corée s'est modernisée et coréanisée. La puissance nationale avait besoin de ces deux mouvements. L'identité nationale s'y dessine de n'être pas une essence immuable. L'identité est un rapport. Un rapport à l'autre, à l'étranger en dehors de soi. Un rapport à l'autre, à l'étranger de l'histoire qui travaille en soi. Pour que cette identité dont le pays avait besoin pour vivre "prenne", il fut nécessaire d'en passer par une période fortement engagée dans le discours et l'idéologie nationaliste. L'idéologie n'a pas simplement pour ambition de cacher. La lecture soupçonneuse manque son efficacité réelle. En simplifiant, en schématisant, en arrêtant les pendules et le mouvement des pensées, elle donne sens pour le plus grand nombre à des phénomènes qui lui échappent.

Aussi bien n'a-t-on pas vu pendant ces trente années changer fondamentalement le corpus de la coréanité. La plupart des lieux de l'identité nationale étaient déjà présents dans le mouvement *sirhak*. Ils firent l'objet d'un approfondissement, d'une remise en ordre et parfois, d'une recherche de principe supérieur. La force d'un schéma vient de sa simplicité même. Le cadre des références extérieures, cette manière de se poser par rapport à d'autres nations, de découper le monde fut nécessairement plus exposé aux vicissitudes de l'histoire mondiale. En dépit de certaines continuités, qui laissent au premier plan un environnement géostratégique et les influences diverses des puissances mondiales, c'est surtout un mode permanent d'adaptation, un travail de traduction, un sens du contexte débordant les frontières médiocres des terroirs qui marquent l'intensité d'un sentiment national. L'heure ne fut pas au repli sur les particularismes.

En revanche, les acteurs qui animèrent ce double travail du souci de soi et d'usage du monde ont plus que sensiblement changé du début à la fin de notre période. La mutation engagée par la démocratisation attendue de 1987 a laissé pendant presque trente ans la Corée du sud dans une vie culturelle et avec un milieu culturel un peu anachroniques par rapport à la société libérale qu'elle prétendait être. Le rôle de l'Etat y fut aussi massif que tardif dans l'histoire du pays. De la politique culturelle, des privilèges et des grâces à l'artillerie lourde de la propagande, il fut pendant longtemps un acteur attentif de l'idéologie nationale. Face à lui, très souvent contre lui, les élites intellectuelles furent l'autre acteur dominant. Groupes artistiques, mouvements

religieux, revues littéraires témoignent de ce que les débats sur la nation furent monopolisés par de petits groupes. Les conditions de la lutte idéologique dans la péninsule et de la lutte anti-gouvernementale dans la vie politique, envahirent assez l'espace culturel et intellectuel pour faire oublier qu'il pouvait y avoir une vie culturelle en dehors de ces nobles objectifs et de ces coteries exclusives.

La fin des années 80, avec une rapidité dont la Corée est coutumière, a remis les pendules à l'heure d'une vie culturelle plus ouverte au pluralisme des goûts et des pratiques. Les médias sont en passe de détrôner des intellectuels en pleine interrogation et qui n'ont plus d'autre ennemi à combattre que le "mercantilisme" et les "délétères influences de l'étranger". Les plus lucides se replient sur leur oeuvre. Les conditions ont profondément changé et rendraient nécessaire une meilleure connaissance pour l'ensemble de notre période des pratiques culturelles réelles, de la réception des oeuvres, du goût dominant, du sens donné par la population à toutes ces coréanités nouvelles, moins vécues qu'objets de consommation. Une telle étude demanderait des moyens énormes et une méthodologie serrée [151].

De la même manière, évoquer le vie culturelle ou les milieux intellectuels des années 60 aux années 80, à travers des discours dominants et les institutions qui leur sont liées, n'est guère satisfaisant. Si cela nous restitue une ambiance, on en apprend peu sur le fonctionnement réel de la vie culturelle. L'absence d'aucun travail d'histoire contemporaine, même de seconde main, sur la vie culturelle coréenne de cette période ne nous a pas permis d'aller au delà de ces premiers gros traits.

D'où l'urgence où l'on se trouve d'abandonner les grandes catégories pour s'installer dans le détail d'un acteur spécifique. En plaçant l'architecte Kim Sugùn et son groupe, Konggan au coeur de ce travail, on peut en effet à la fois travailler en extension et en détermination. D'une part, on a enfin une pensée assignable, des écrits, une oeuvre datée qui a ses cohérences et ses ruptures sur trente ans. D'autre part, on a affaire à un groupe culturel influent qui a ses particularités et ses ramifications dans l'ensemble du milieu culturel coréen. Or, ce groupe et cette pensée ont aussi de particulier qu'ils eurent pour ambition de

---

151 - On se reportera aux communications de K. HOWARD, "Cultural awareness in Korea, A survey of Korean attitudes toward culture and its presentation " (Congrès de l'AKSE, Dourdan, 1991) et "Changing times, frozen culture ?" (Colloque GRESCO-EHESS, 1992). Ces enquêtes par questionnaire ont reçu un trop petit nombre de réponses (66) pour être vraiment interprétables.

développer les savoirs coréens et de mener la bataille de la culture coréenne *et* moderne. S'y affirme un type, spécifique et unique, de coréanologie basée sur le concept d'espace et sur une certaine sensibilité issue du milieu physique coréen. Ses valeurs coréennes vont dès lors devenir disponibles tant pour la lecture qui sera faite de Séoul comme espace concret, comme ville, que pour la pratique architecturale et la critique des mutations urbaines. A travers Kim Sugùn, idéologie nationale et formes urbaines se rencontrent

Sources écrites autres qu'en français

- Note 3 : "Many obstacles stand between Korea and such a rule of law. A variety of them could be listed, but one in particular deserves mention: the spirit of racialism. Often described as "nationalism," it pervades Korean thinking and impresses itself forcefully upon almost every aspect of contemporary Korean affairs".

- Note 21 : Modernization : "[...] as the introduction of novel means in order to improve a society's performance, but with the aim that those changes do not challenge, and, in fact, reinforce, certain cherished goals and organizational procedures"

- Note 22 : Development : "[...] as the maximization of the potential of a society regardless of the society's existing goals and organizational procedures".

- Note 26 : "They were somewhat surprised when, rather than military or political goals, he made economic advancement the top priority. This is assuredly what was most wanted by the population, although they doubted a military man could do much about it".

- Note 31 : "Pak Chònghùi-ùi òrinsijòl-esòbut'ò ch'òngnyòn'gi-e irùgikkaji ttonùn singminji ch'iha ranùn sigi-robut'ò haebang chik'u-ùi hollan'gi-e irùgikkaji-ùi sigi-e Pak Chònghùi-nùn Ilbon kyoyukkwa-nùn chiljòg-ùro tarùn in'ganjògin yudae-wa yòn'gye-esò chwaik-kwa yòllyudoenùn kòsida".

- Note 35 : "[...] Saengnijòg-ùro naesòngjògin Pag-ùi ùisikkujo-nùn kaebangjògin Miguk saenghwal munhwa-e kòbupanùng-ùl irùkhyòkko Ilbon kun changgyo-rosò hullyòndoen Pag-ùi kuksujuùi-wa kwònwijuùi ùisig-ùn ttae-ronùn minjokchuùi-ro sokkuch'yò panmi kamjòng-ùro p'okparhayo Miguk-kwa mach'ar-ùl pikkido hayòtta".

- Note 43 : "The innovative changes introduced by the civilitary were by no means negligeable factors stimulating the stagnant conservative bureaucrats to react to the new challenge. They included emphasis on the application of a 'managerial approach' to organisation and the institution of planning and control systems; [...] Once a plan was adopted by the civilitary, they demanded speed, efficiency and effective implementation with little politicking".

- Note 47 : "[...] The government has played an essentially peripheral role in the emergence of [this] nascent cultural nationalism. Preoccupied with political stability, economic development, national security and a host of other more immediate and pressing problems, the role of government was confined to the more manageable tasks of preserving both tangible and intangible cultural properties".

- Note 58 : "Iròhan kigamak'in sat'ae-nùn, hyòndaehwa-nùn kòt segyehwa ranùn tosig-e ppajin hyòndaejuùi misulga-dùrùi segyejuùijòk hwansang-e kiinhanùn kòsimyò chasin-dùl sùsù-ro taejung-ùl hwiktùkhal su òmnùn han'gye-ùi waegoktoen p'yohyòn iyòtta".

- Note 62 : "Repeatedly turned down by Western bankers and aid donors as too big and complicated for Korea, it was finally erected in cooperation with the Japanese".

- Note 67 : " I kòs-ùn Miguk sahoe-ùi kodohwadoen munmyòng-ùi sanmul imyò ch'òljòhan tosi misul-losò pup'ae hago t'arakhan [New York] sahoe-rùl tùrònaenùn Migukchòk chayònjuùi-ro kyujòng hago kùròna uri-ga isikhan [Pop]-wa [néo-dada]-nùn Sòul saenghwar-e kich'ohan Sòuljògin 'chayònjuùi' choch'a anin saenggyònghan kùgòs-ùi mobang, hyungnae naegi il ppunirago chijòk handa".

- Note 68 : "[...] Isiktoen ch'usang misul kyeyòr-esò saektong p'a-ùi kòjittoen chònt'ongjòk saekch'ae kyònghòm-ùl minjokchòk t'ùksu kamsòng ttawi-ùi kuch'ejòk cheyak-kwanùn tomuji ch'onsu-ga òmnùn sunsujuùi mihag-ùi p'at'an iyo kù isig-ùi pigùk irago pip'an handa".

- Note 70 : "Hyònsir iran kaekkwanjòg-ùro chonjaehanùn samul mit saeng-ùi hyònsang-gwa kù hyònsang-ùi ponjir-ùi t'ongil imyò, hyònsang-ùi undong-ùl 'sanghwang-ùro apch'uktoenùn sahoejòk saeng-ùi hyònsang' iranùn kòsida".

"Hyònsil ùisigiran in'gan-i iròjòròhan samul-gwa hyònsir-ùl insikhago p'ahakhanùn ùisik, ùisik naeyong-ùrosò [...] kù 'taesang-ùl ùiyokhago sònt'aekhamyò nùngdongjòg-ùro haesòk' hanùn kòs-ùi naeyongida".

"Hyònsil tongin-ùi hyònsiljuùi misul iron-ùn 'yòksajòk kyònghyang-ùrosòùi hyònsiljuùi-wa' 'yesuljòk insik mit ilbanjòk ch'angjak pangbòp', [...] ,'tu kungmyòn-ùi kaldung-i hyònsir-ùi saengdonghanùn panyòng iranùn panghyang-ùro kinjanghamyònsò t'ongildoenùn paljòn' [ida].

"[...] Kisuljòk kyònghyang, 't'ùksuhan kyonghyangjòk kibòb'-ùl ùimihanùn kòsida".

"'[Montage]-wa pubun kanjo-ro tùrònage toemyò [...] kù kòs-ùn [caricature] ,p'ungja-wa haehak ttaeronùn 'kodohan sasang-ùi naeyong-gwa kù chòn'gae-rùl sigakhwahago p'yohyònhanùn inyòm yesur-ùi kibòp' tùngirago handa".

- Note 73 : "Nae-ga chujanghanùn minjok munhagiran in'ganjuùi munhag-ùi hanain kòsida; [...] Han'gugin-ùi chònhyòng, chùk Han'gugin sang-ùl kùrinùn munhagiraya handa... Na-nùn ch'òùm Samguksagi-ùi yòljòn-ùl chungsim-urò Han'guginsang-ùl ch'uch'urharyò hayòtta... yògisò nae-ga

saenggag-ùl tollin kòs-i kot [Chamanisme] iyo. [...] Han'gug-ùi chinjònghan minjok munhag-ùn kot segye munhag iòya handa... Kajang kaeinjògimyò kajang minjokchògin tongsi-e kajang pop'yònjògin sònggyòg-ùi ch'angjo [...]".

- Note 92 : "Musok-kwa mulsin sungbae sasang-i sahoe saenghwal-gwa kyòngje hwaltong-ùl cheòhago issòtta. Suri saòp taesin-e kiuje-rùl chinaego, pyòngwòn-i òpko ch'iryobi-ga òpsùnika p'udak kòri-ro kajok-kwa kach'ug-ùi mubyòng changsu-rùl piròtta. Chumin-ùi chajoryòg-ùl yuksòng handanùn ttùs-i yògisò pirottoen kòsida".

- Note 97 : "During the last nine years, [...], we already lived through three different republics and certainly these nine years have been a least to say a turbulent decade. And the uncertainty and unpredictability is still in existence here, and this is a continuing challenge for us Koreans and Korea".

- Note 102 : "The question of real concern for most people at the time was not so much whether the civilian politicians had the ability to put together a viable new government, but whether the military would let them.

The answer, as it turned out, was negative, and it came with a violence that had not been seen since the Korean War".

- Note 111 : "After all, Chinese and Japanese elements have been added to our culture, and we may soon see some Korean words introduced. Why should the words *minjung* and *han* sound stranger than *Tao* and *haiku* ?".

- Note 118 : "In short, they are responses to novel situations which take form of reference to old situations, or which establish their own past by quasi-obligatory repetition. It is the contrast between the constant change and innovation of the modern world and the attempt to structure at least some parts of social life within it as unchanging and invariant, that makes the 'Invention of tradition' so interesting for historians of the past two centuries".

- Note 126 : "Stress thus shifted from Korea becoming part of world culture to Korean culture becoming part of world culture".

- Note 132 : "The middle class, which the Chun regime considered the backbone of its social coalitional base, turned out to be a free rider".

- Note 142 : "Pa-ro kù chagùm-gwa aejanham-i nae kasùm-ùi kyòl iyo nae p'i-ùi kòtmosùbim-ùl òtchòkennùn ka".

- Note 144 : "Tu nara yesur-ùl iò nonùn sònsang-esò chayòn-gwa in'gan-ùn, kùrigo saenghwar-ùn mòlli tongttòròjyò itta. Saenghwal-gwa chayòn-i kù-dùrùi yesur-esò pòsònan kòsida. Tu nara-ùi yesur-ùn pòsònam-ùi yesur-ùi kùgida".

- Note 145 : "Han is a word for a set of feelings deeply rooted in the hearts of the Korean people. There is not a single Korean who has not experienced this Han at least once in his or her lifetime. No foreigner seems to experience Han as acutely as Koreans ; there is no word in any foreign language into which the word Han can be adequately translated".

- Note 146 : "[The Han] has been a faith rooted in folkways sheerly indigenous to the Korean race ever since her national foundation. At present Korea is the entrepôt of religions. A religion absent from Korea, except only a few cases, may safely be said to exist nowhere else in the world".

- Note 147 : Based on the idea of 'one-wholeness', which is the foundation of Han philosophy's relativistic views of truth and values , Han philosophy deems it possible for capitalism and communism to get along together [...] A third ideology, which can be envisioned only from the standpoint of the principle of relativity, is expected to guide the mentality of mankind in the 21st century".

DEUXIEME PARTIE

KIM SUGUN ET KONGGAN
1960-1990

"On a un pays, il se perd ; perdu, on peut le faire renaître"
Kim Sugùn

INTRODUCTION

A - Kim Sugùn et Konggan - les objets visés

L'histoire de la Corée du sud contemporaine disparaît trop souvent derrière les tableaux statistiques et la dévotion au récit politique événementiel. Elle oublie les hommes derrière les rouages de la machine. Ils en deviennent presque les instruments abstraits.

Aussi a-t-on souhaité rendre les acteurs de la modernisation coréenne à leur existence concrète. Le choix qui fut fait de l'architecte Kim Sugùn et de son groupe Konggan ne doit bien sûr ni au hasard ni à l'ambition monographique. Ce furent des acteurs importants de la vie culturelle coréenne et de la scène urbaine séoulite. Mieux : ils nous permettront de relier l'une à l'autre. On les verra intervenir, avec un impact inégal, du côté des idées, de l'idéologie nationale, du patrimoine, de l'impératif modernisateur, de l'ouverture mondiale. On les retrouvera dans une posture critique, animés par un projet et un combat original dévoué à l'action culturelle et à l'entreprise pédagogique. Animateurs de la vie culturelle, ils furent aussi des praticiens des lieux réels de l'espace coréen, de la ville et de l'architecture. Konggan, lieu de passage, noua de manière complexe ces différentes dimensions. Kim Sugùn eut les ambitions et la vocation d'un passeur.

On se concentrera pour le moment sur ce qu'on a par métaphore nommé le "premier" Séoul. C'est-à-dire tout ce qui renvoie au système de l'identité et de l'idéologie nationale. Konggan et Kim Sugùn appartiennent pleinement à cet ensemble d'acteurs qu'on a précédemment identifié comme milieu culturel et intellectuel dans la production du discours national. Dès lors, tout ce qui dans l'oeuvre de Kim, de papier ou de briques, participe du débat sur la ville concrète, sur le milieu physique coréen, et des réalisations architecturales, sera retenu pour des développements ultérieurs. On restera ici dans le champ de la coréanité. Largement identifiée à une "spatialité", elle pourra par la suite investir le débat sur la ville. C'est donc Konggan comme projet et comme mouvement d'idées qui fera l'objet du présent chapitre.

S'en déduit que deux approches ont aussi été rejetées. D'une part la biographie. Il est clair que des données biographiques tenteront de rendre un personnage à ses complexités, à ses obsessions voire à ses échecs. Elles serviront d'éclairage. Une biographie de Kim Sugùn se lira en creux de ce qu'on aura retenu comme pertinent pour l'histoire de la culture ou l'histoire des idées. Outre qu'il ne nous a pas été donné de rencontrer un homme décédé en 1986, et qu'il est difficile de se faire même une opinion sur les anecdotes qui courent à son sujet, les témoignages qu'on a pu recueillir aux "meilleures" sources, frôlent plus que souvent l'hagiographie. On en déduira au moins l'impact énorme qu'eut l'homme sur son entourage et le charisme qu'il dégageait.

Au-delà des divergences d'opinion sur son talent et son rôle, on a aussi entendu de vives critiques. Elles doivent beaucoup au parfum de scandale, à l'excentricité, à une vie privée agitée qui sont inacceptables pour qui veut recevoir la patente d'"intellectuel coréen". D'autres sont plus intrinsèquement liées à l'oeuvre réalisée et proviennent parfois d'acteurs qui furent proches de Kim et de son groupe. Cela ajoute à la difficulté de manier l'entretien comme source primaire. Dans ces quelques cas, pour des raisons compréhensibles, on évitera de nommer précisément ceux qui furent nos informateurs critiques.

De même, on ne lira pas ici l'histoire d'une institution économique. L'accent exclusif mis sur les *chaebòl* dans l'histoire du développement coréen, rendrait pourtant plus que nécessaires l'étude monographique de petites entreprises. Konggan en fut une. Sa double dimension culturelle et matérielle en ferait un sujet de choix. Mais outre que l'histoire économique n'est pas notre visée, il aurait fallu pouvoir accéder à des archives privées, à des livres comptables, aux menus secrets d'une entreprise. En Corée, comme dans nombre d'autres pays, une requête en ce sens trouve rarement une oreille ouverte. Konggan subsistant et grossissant comme groupe depuis la mort de Kim, il reste vivant et soucieux de sa bonne image. Certaines données sont donc hélas restées dans le flou (financements du groupe, subventions gouvernementales, tirages exacts de la revue, parrainages, propriété du groupe depuis 1986, etc...).

B - Les sources

Dès lors, les sources primaires de ce travail s'en tiendront aux sources éditées. Elles se divisent en deux groupes. D'une part, la production écrite de Kim Sugùn. Sans avoir produit de traité exposant sa philosophie de l'architecture, Kim Sugùn a, sa vie durant, écrit quantité de courts articles, libelles, pamphlets et longs discours. "Si, comme beaucoup d'autres, il fut un homme particulièrement débordé, il savait toutefois, jusque dans ces moments où la vie n'est plus que tourbillon, jeter sur le papier esquisses et idées. Cette impressionnante masse de mémos constitue le fonds d'archives d'un esprit en révolution permanente". Préfacier du recueil choisi de ces textes, Yi Kyòngsòng ajoute : "A lire ses essais, on retient cette très peu commune mobilité qui fut celle d'un homme aux multiples facettes. Elle était l'homme-même. De fait, les textes qui constituent ce recueil ont été l'objet d'une difficile sélection parmi plusieurs centaines [1]".

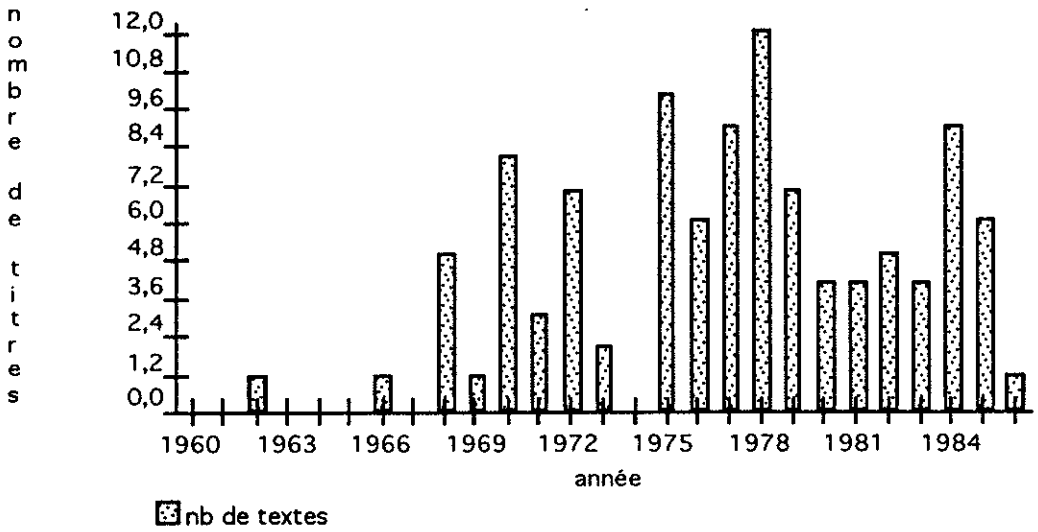
Source éditée, les textes de Kim sont donc aussi une source tronquée. A dire vrai, l'architecte martelant sans cesse les mêmes grands thèmes, on retient déjà des 105 textes présentés en 310 pages, certaine répétition. Il est peu probable d'y manquer des données ou idées importantes. Leur inégale abondance selon les périodes est plus problématique. On trouvera dans le graphique qui suit leur répartition. On dispose de très peu de textes pour le début des années 60. Le gros des troupes se trouve massé entre 1975 et 1985. Mais faute d'avoir eu accès au corpus entier, il est impossible de dire si cette répartition est conforme à la production écrite de Kim Sugùn ou si elle provient des effets de la sélection. Aux premières années 60 on ne pourra accéder que de manière indirecte par les souvenirs de Kim lui-même, le numéro commémoratif publié lors de son décès et bien sûr les entretiens.

Le recueil a d'autre part été l'occasion d'une organisation des textes par grands thèmes. La première partie réunit les textes "privés", les souvenirs personnels. La seconde évoque une sensibilité, des goûts personnels, une humeur. La troisième traite de la maison et du logement. La quatrième est

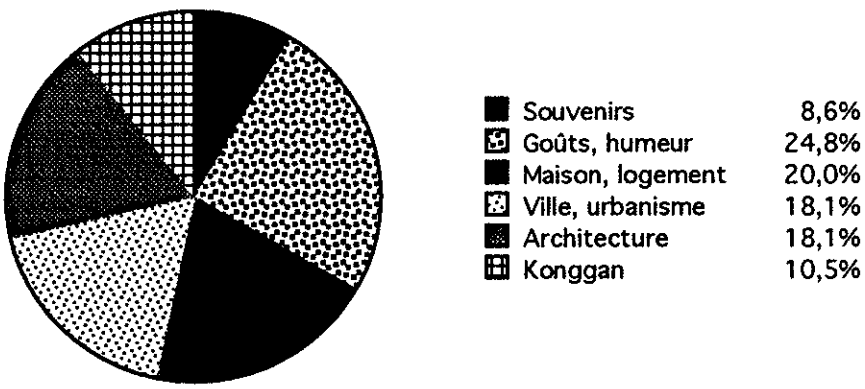
---

1 - *CKNK*, 1989, p. 6. Le chiffre de plusieurs centaines de textes nous a été confirmé par M. SO Hùngnyòl, membre du groupe et proche de Kim Sugùn (Lettre du 26 juin 1993).

Graphique 8 : Kim Sugùn, sources recueillies (1960-1986)



Graphique 9 : Kim Sugùn : thèmes des écrits édités



consacrée aux écrits sur la ville. La cinquième parle du métier d'architecte. La sixième et dernière rassemble des données sur l'histoire du groupe Konggan.

Ces choix de rangement ne sont pas toujours convaincants et l'ordre interne des parties paraît sans autre justification que la variété pour l'agrément du lecteur. Aussi dans leur présentation et commentaire a-t-on choisi de préciser leur date de rédaction avant la pagination [2].

Le titre du recueil mérite par ailleurs un commentaire. Naturel en coréen, il est, traduit mot à mot en français, d'une lourdeur insupportable. *Chohùn kir-ùn chob-ùlsurok chok'o nappùn kir-ùn nòlb-ùlsurok chot'a* devrait être rendu par : "Plus les bonnes voies sont étroites mieux c'est et plus les mauvaises voies sont larges mieux c'est"... Sans conviction marquée, on réduira ce titre impossible, à la mesure du poids moral porté en coréen par bon *(chohùn)* et mauvais *(nappùn)*, par "Gentils chemins et vilaines rocades". Ce titre-même provient, repris de manière inversée, d'un texte de Kim publié en 1977 (p. 102-107). *"Nappùn kir-ùn nòlb-ùlsurok chok'o chohùn kir-ùn chob-ùlsurok chot'a"* est un long texte consacré aux rues de la ville coréenne. Le sens de *kil* (le chemin, la voie, la méthode, la manière) peut tirer cette phrase vers un sens plus métaphorique et signifier *Ad augusta per angusta.* Les portes étroites sont les meilleures. On se tirera de ce titre peu maniable par l'abréviation *CKNK*, désignant le recueil.

D'autre part, on a procédé au dépouillement de la revue *Konggan* créée en 1966. Elle constitue l'autre partie de nos sources. Publiée à un rythme mensuel, elle rassemble pour notre période prés de 300 numéros dont le volume oscille entre 100 et 200 pages. La difficulté provient ici, à l'inverse, de l'abondance d'un matériau qui occupe dans les rayonnages des bibliothèques coréennes qu'on a fréquentées, cinq bons mètres linéaires.

Une première sélection involontaire a réduit ce volume. En effet, pour des raisons qu'il est difficile de saisir, cette collection s'est révélée incomplète en plusieurs endroits. Difficultés du dépôt légal, rupture des lignes de crédit et emprunts sans retour ont laissé des lacunes [3]. L'hémorragie touche plus particulièrement les années 1968, 1971, 1973 et 1975. Au siège de la revue, les

---

2 - Voir la partie sources et références.
3 - Les numéros suivants n'ont pu être trouvés : 5, 6, 10, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 31, 32, 33, 36, 39, 45, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 60, 61, 66, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 79, 80, 83, 85, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 103, 111, 117, 132, 135. Soit 20 % de masse manquante. Par chance, les quatres années plus particulièrement décimées nous ont laissé bon nombre de textes de Kim Sugùn.

collections ne sont pas davantage complètes. Y manquent par exemple les précieux tout premiers numéros. Au prix d'une course à travers toutes les bibliothèques publiques et privées du pays, il aurait sans doute été possible de retrouver les numéros absents [4]. On avoue avoir jugé la tâche démesurée. Elle aurait, avec un bénéfice incertain, entamé plus qu'un peu la toujours trop brève durée des séjours de recherche en Corée. On ajoutera enfin que, derrière la couverture présente, les données sont parfois partiellement absentes. Pages manquantes et photos découpées marquent même les numéros de la collection *princeps* du siège de Konggan [5] ...

A cette disparition non voulue de matière, il n'a pas moins fallu ajouter l''impératif de sélection pour rendre maîtrisables et lisibles les quelques trente-mille pages restantes du corpus. Une première limite a été mise sur les dates. Ainsi, la revue n'a pas été dépouillée *systématiquement* au-delà de décembre 1988 (n° 256). Certes, pour avoir disposé à Paris des numéros publiés entre cette date et 1993, on a pu retenir les articles qui nous paraissaient pertinents pour notre sujet. Ils ne sont toutefois pas entrés en lice dans les comptages et relevés systématiques. La mort de Kim Sugùn en 1986, les changements apportés à la direction du groupe, le passage des Jeux olympiques où Konggan aura été partie prenante, nous ont fait choisir cette limite ultime. Tous les numéros antérieurs ont été visés, toutes les tables des matières lues, tous les volumes parcourus. Cela permit une sélection des articles. En effet, revue culturelle aux ambitions multiples *Konggan* s'est attaché à rendre compte de tous les aspects culturels de la vie artistique et intellectuelle de la Corée et du monde. Seule la littérature, parce qu'elle disposait en Corée d'autres porte-voix influents, est restée en dehors de ses centres d'intérêts. Il était hors de question de lire la totalité et encore moins de rendre compte à travers elle de l'ensemble de l'histoire de la culture coréenne depuis 1960.

Aussi a-t-on procédé en deux temps. Les tables des matières nous ont permis de décrire, à travers plus de vingt ans, ce que fut le contenu global, la ligne et les évolutions de la revue. De même, ils rendirent possible une esquisse de prosopographie par relevé systématique des noms, spécialités et institutions des collaborateurs. On en déduira la "surface" intellectuelle et les réseaux qui marquèrent cette institution. Au-delà, on a sélectionné et copié tous les articles

4 - L'aide de M. SO Hùngnyòl nous a ainsi permis d'avoir accès aux premiers numéros.
5 - En France, la bibliothèque des Instituts d'Asie (Collège de France) réunit la collection complète de *Konggan* depuis 1987.

se rapportant à notre sujet : le savoir national, les débats sur la tradition et la modernité, les reportages sur le patrimoine, les critiques d'architecture, les polémiques sur l'urbanisme et les descriptions des mutations de l'espace urbain, ont été retenus. Ils constituent, à côté des écrits personnels de Kim Sugùn, l'autre coeur de nos sources primaires [6]. Ce corpus second est gros d'environ cinq-cents titres qui dissimulent un matériau très varié. Certains font quelques pages. D'autres sont fort longs. Il est rarissime qu'un article n'y soit pas accompagné d'une iconographie abondante. Voire, certaines séries sont fondées uniquement sur la photographie ou l'illustration. Venu le temps d'évoquer les paysages urbains de Corée, ces sources apparemment "marginales" seront souvent plus importantes et significatives que le contenu écrit de l'article, plus sensible aux modes intellectuelles du moment. On a donc affaire à un matériau riche et hétérogène où le texte n'est pas nécessairement roi. La revue *Konggan* sera ci-après abrégée en *KG*, suivi d'un numéro, d'une année et de la pagination pour les articles et documents utilisés.

C - Périodisation

Dans un texte de 1968, Kim Sugùn revient sur son enfance et remarque comment les tournants importants de son passage à l'âge adulte se sont faits par échelles de cinq années. 1940, 1945, 1950 et 1955 furent pour lui des moments où il eut à faire de nouveaux choix ou à en confirmer d'anciens [7]. Les trente ans de son activité d'architecte n'ont pas méconnu non plus ce rythme quinquennal. Rentré du Japon en Corée en 1961, il fonda la revue *Konggan* en 1966. En 1971, il donnait à son groupe ce nom et un nouveau siège. Jusqu'en 1981, il s'éloigna des questions urbaines et du pouvoir. Il meurt en 1986 après avoir retrouvé Séoul, les honneurs et le chantier olympique. On ne saurait toutefois faire trop confiance à un découpage mêlant le développement d'une pensée, l'action culturelle et la pratique de la ville et de l'architecture. Il n'est pas évident que chacune de ces activités avance à un même rythme. La longueur des grands chantiers se plie difficilement à la mobilité de pensée du

6 - On trouvera de même, en annexe, la liste de ces articles-sources classés par année.
7 - *CKNK*, 1968, p. 18.

personnage. Il y va en partie du décalage entre l'idée et sa réalisation. Mais par ailleurs, Kim Sugùn n'est pas Konggan et Konggan n'est pas Kim Sugùn. Saisir évolution et continuités implique de désigner précisément les rapports de l'un à l'autre. Certaines idées nouvelles de Kim peuvent n'être que des reformulations de thématiques anciennes, puisées à la fréquentation de quelque nouveau membre du groupe. Ainsi, la pensée "négativiste" des années 80 ne semble pas étrangère à l'influence grandissante du philosophe So Hùngnyòl auprès de Kim[8].

Pour autant, le couple Kim-Konggan ne vit pas en dehors du temps coréen. Le retour de Kim en Corée est lié à des raisons politiques (l'éphémère IIe république). La création du magazine et son penchant patrimonial surviennent au moment où la Corée se lance dans l'aventure de l'industrialisation lourde. La "bouderie" de Konggan par rapport aux questions urbaines, entre 1972 et 1981, n'est pas étrangère à la censure du régime Pak et à l'échec ressenti que Kim n'ait pas réussi à s'ériger en architecte éclairé du pouvoir. Le hasard olympique -Séoul fut choisie en 1981- et le changement de régime dessinent une configuration nouvelle qui pousse ensuite Konggan et Kim à rester soigneusement à distance des trop radicaux mouvements *minjung*. Par rapport aux grands traits de la vie culturelle et de l'idéologie nationale, brossés au chapitre précédent, Kim et son groupe font preuve d'une relative autonomie. Ils rendent compte des débats d'une époque et s'en démarquent en même temps.

La remarque vaut pour une Corée que Konggan s'est efforcé de mettre dans une culture mondiale qui a sa chronologie propre. Apporter les débats mondiaux aux Coréens par-delà censure, protectionnisme et passeports sous contrôle ou bien participer activement à la reconnaissance de la culture coréenne, comme culture majeure de l'Extrême-Orient et du monde, a partiellement imposé le tempo des idées et créations circulant à travers le monde pendant trois décennies. Après le peintre Whanki, le vidéoartiste Nam-june Paik [Paek Namjun] fut le héraut célébré d'une modernité coréenne qui faisait sens à New York ou à Berlin. Dans le sens inverse et dans un autre domaine, les discours urbanistiques de la fin des années 70 et du début des

---

8 - Entretien avec JAHN Jin Sam [CHòN Chinsam], rédacteur en chef de *Konggan* en Juillet 1992. Professeur à l'université Ihwa, So Hùngnyòl devient membre de la rédaction *(senior editor)* en avril 1979. C'est lui qui formule la "philosophie de l'architecture" de Kim. Voir son article "*Ch'òrhak - Kònch'uk-kwa injòngmi* "(Philosophie, architecture et sensibilité), *in Kim Swoo-geun*, Séoul,Konggan-sa, n. d. (vers 1980), p. 36-41.Par effet-retour, Kim Sugùn précise en 1980 sa philosophie du négativisme.

années 80, alimentés par l'anthropologie américaine, mirent l'accent sur l'image de la ville, sur les pratiques urbaines, sur le "*small is beautiful*". On les retrouve dans *Konggan*, volontiers déréférencés, dans l'effacement du thème urbain au profit du "milieu" *(hwan'gyòng)* et d'un intérêt pour des échelles d'intervention paysagère moins ambitieuses. Mais dans le même temps où l'architecte des années 70 se voit à Séoul réduit à la pratique des petits bâtiments, au discours sur l'urbanité sans prise efficace sur la ville concrète, le même élabore des plans gigantesques pour l'exportation vers le Moyen-Orient...

D'où la difficulté de donner un clair découpage chronologique à cet objet complexe qui réunit Séoul, Kim Sugùn et Konggan. Les échos qui circulent de l'un à l'autre empêchent de considérer aucun tournant comme ayant la franche évidence d'un événement de pensée ou d'action. Les mutations n'en sont pas moins lisibles. Elles procèdent par retouches, par reprises, non par rupture. Aussi les dates ici proposées n'ont-elles qu'une valeur indicative.

Au développement chronologique de ce que fut Konggan et de ce que pensa Kim entre 1960 et la fin des années 80, s'ajoutera la description des structures du groupe et du contenu de la revue.

I - PREMIERS PAS (1960-1965)

A - Les origines

On l'a fait remarquer, on dispose de très peu de textes de Kim Sugùn datant des toutes premières années 60. De plus, les éléments pertinents au portrait en pied du personnage sont difficiles à réunir. Certes, des textes postérieurs nous livrent des souvenirs d'enfance et le récit rétrospectif de l'aventure Konggan. Ils sont discontinus. Les entretiens recueillis à Séoul auprès d'amis proches de Kim constituent donc l'essentiel des sources. Il a été mal aisé de les obtenir auprès du groupe Konggan actuel. Venu le moment d'évoquer les origines familiales, les questions étaient éludées : "cela est trop compliqué, nous en reparlerons". Quel grand secret se révélait ainsi indicible ? Il n'est sans doute pas besoin de voir si grand ni si loin. Interroger l'enfance de Kim, né en 1931 à Séoul, amène nécessairement aux réalités vécues de la période coloniale. On a dit combien, par-delà la résistance, et particulièrement dans la vie économique, le combat national le céda à l'inévitable collaboration. Cette question qui jette, en bloc, le soupçon d'infamie sur les acteurs sans patente de résistant grand-teint, explique pour partie certaines réticences. Sans nous contraindre à la suspicion, celles-ci nous laissent dans le doute. De plus, la situation familiale des Kim, vue depuis le moralisme chrétien-confucianiste obligé d'aujourd'hui, avait quelque chose d'assez peu orthodoxe pour qu'on préfère taire les faits embarrassants. Les effets hagiographiques se trouvent multipliés de devoir servir à l'étranger fouineur une "légende dorée" de silences.

La famille Kim est originaire de l'actuelle Corée du nord et de cette province du Hamgyòng que borde la mer de l'est [9]. Discret dans les textes de Kim, le père semble avoir été à la tête d'une fortune certaine. On nous l'a décrit ici comme propriétaire de mines d'or, là comme propriétaire terrien, ici comme

9 - Un informateur nous a parlé de Wònsan, dans le Hamgyòng du sud, un autre, avec autant de conviction, de Ch'ongjin, qui se trouve dans le Hamgyòng du nord. Un texte de Kim (*CKNK*, 1981, p. 28-30) raconte comment, en 1945, il tenta de rejoindre sa famille au nord. Les toponymes cités (Ch'òrwòn et Wòljòng-ni) n'ont pu être retrouvés et situés.

exportateur de grains, là comme armateur de bateaux de pèche... Cette implication dans la vie économique de la péninsule coloniale explique sans doute que Kim Sugùn soit né séoulite. La famille résidait dans l'arrondissement de Chongno, dans ce prestigieux "quartier du nord" *(pukch'on)* où la noblesse des Yi avait autrefois demeure.

Cette figure paternelle qu'on nous a campée comme celle d'un homme aventureux et de stature imposante, donna à son fils le goût précoce des voyages : "peu de gens de mon âge, habitant Séoul, ont visité de fond en comble, avant 1945, Japon, Mandchourie et Corée du nord. Ce que je fis fréquemment avec mon père avant d'entrer à l'école primaire [10]". Kim Sugùn n'est donc pas un de ces hommes nouveaux produits par le développement sud-coréen et la pure méritocratie des années 60. Si nulle part il ne revendique un passé familial plus ancien, son enfance, sa formation et sans doute sa fortune personnelle sont assis sur ce socle premier de modernisation que fut la période coloniale. Kim en reçut le capital matériel, social et mental. Sa fascination pour les moyens de transports modernes (le train puis l'avion), le souvenir qu'il rappelle d'avoir lancé un club de photographie au collège [11], disent assez que pour lui les racines terriennes et la pauvreté caractéristiques de l'époque étaient des réalités éloignées. Il était né aîné, aisé et urbain. Une photographie des années japonaises - la tête est rase pour accompagner l'uniforme scolaire nippon- nous le montre à l'étude aux côtés de sa mère, dans une pièce meublée à l'occidentale où saute aux yeux une volumineuse bibliothèque aux titres couverts de caractères chinois [12]. Elle nous semble à elle seule révélatrice d'une enfance privilégiée et mêlant dans l'univers familial les références de la culture mondiale qui couraient la bourgeoisie coréenne de l'époque.

Cette mère est davantage présente dans les textes de notre architecte [13]. Face à un père que retenaient au loin les affaires, elle restait l'ancrage tutélaire du foyer. Kim insiste souvent, dans d'autres textes, sur cette figure première de la féminité. Il est vrai que la chose n'a en soi rien de surprenant. L'insistance est pourtant d'autant plus significative que la structure familiale de la maison Kim

---

10 - *CKNK*, 1981, p. 28. Cette remarque et sa géographie tendraient à aller dans le sens d'une activité économique familiale fortement liée à la puissance coloniale.
11 - *CKNK*, 1980, p. 17.
12 - *KG*, n° 230, septembre-octobre 1986, p. 275. Ce numéro, publié à l'occasion du décès de Kim, est riche de photographies. Il apporte peu d'éléments biographiques nouveaux et constitue davantage un "tombeau" critique de l'architecte.
13 - La mère de Kim Sugùn était toujours vivante en 1992. Faute d'avoir privilégié l'axe biographique, on n'a pas eu l'occasion de la rencontrer.

avait toutes les allures du clan aristocratique. Du père de Kim, personne n'a pu nous donner le nom personnel ni la profession exacte, mais tous en ont retenu l'image d'un grand amateur de femmes. Aussi Kim Sugùn, fils aîné, vécut-il dans une famille élargie aux nombreuses épouses secondaires, aux "petites mères" *(chagùn òmòni)* et entouré de frères plus jeunes, tous issus de lits différents. D'où sans doute aucun, la réticence de nos interlocuteurs à évoquer aujourd'hui un mode de vie que, sinon toujours la loi, la société tient pour condamnable.

De l'enfance coloniale de Kim on a déjà évoqué ces souvenirs d'une culture et d'une langue coréenne qui n'avaient pas droit de cité dans les murs de l'école. Ici et là, on en saisit d'autres, témoignant de la peur qu'inspiraient les soldats japonais, ou des mutations de Séoul qu'un regard d'enfant ramenait à la disparition des bois de pins où jouer [14]. Le jeune Kim s'y dessine d'avoir été à la fois timide avec les autres et intrépide pour lui-même. Il racontera comment plus tard, en ce mettant au football américain, il réussit à vaincre sa timidité et son embarras. Il aimait les défis qu'il s'imposait à lui-même. Le récit de son équipée, en 1945, sans passeport, à travers la ligne de démarcation, les troupes japonaises en débâcle, les troupes soviétiques puis, au retour après trois mois sans communication avec sa famille, à travers les armées américaines et leurs poétiques nuages de DDT a peut-être connu la loupe du grossissement épique. Il ne cadre pas moins avec un personnage doté d'une capacité d'action et d'une volonté d'agir tendues jusqu'à l'enthousiasme inconscient. Cette intensité à agir et à découvrir ne compte pas peu dans le charisme qui l'auréola par la suite.

Rien ne laissait pourtant présager qu'elle aurait l'architecture comme moyen d'expression majeur. Cette décision de devenir architecte ne peut cependant faire oublier un désir, un idéal plus profond qui hanta Kim comme un regret, voire comme un complexe : être un artiste [15]. La perception de l'architecte comme pur technicien de la construction est de celles qui déchaînent régulièrement ses foudres. S'il y va du contexte architectural coréen, on sent parfois que plus fondamentalement, de la "patte" de ses nombreux croquis, au soin porté à la rédaction des textes les plus brefs, l'architecte voulait sortir des fonctions qui lui étaient assignées par métier. On ne peut totalement exclure le rôle joué par cette atmosphère d'enfance cultivée, entourée de livres et d'objets

14 - *CKNK*, 1979, p. 54.
15 - *CKNK*, 1975, p. 273.

d'art, pour rendre compte de cette frustration permanente : n'avoir pas su s'exprimer dans les formes les plus hautes et les plus libres de la vie sensible. Aussi Kim se désira-t-il intellectuel et artiste, en se moquant parfois de cette prétention. Au coeur de l'enthousiasme travaillait toujours le doute. Mais s'il en eut par rapport à son travail [16], il ne remit jamais en question sa passion essentielle : être un architecte.

B - La vocation d'architecte et les beaux jours de Tokyo

En 1945, à la libération, Kim avait quatorze ans. Il était encore assez jeune pour n'avoir pas une idée très précise de ce qu'il voulait faire de sa vie. Ce n'est pas l'ambiance coloniale et ses puissantes transformations urbaines qui avaient pu allumer en lui un précoce désir d'architecture. Celle-ci n'y était enseignée qu'à travers les "colleges" techniques et ne laissait que peu de débouchés aux Coréens. Elle était de plus entièrement tournée vers la connaissance technique et la redite essoufflée du vocabulaire néo-classique japonisé [17].

Le grand appel se fit entendre à l'arrivée des fourgons de l'armée américaine. Rentré à Séoul après son équipée trans-frontalière, Kim trouva sa capitale toute à la mode américaine : "Les Américains s'étaient transformés en pères Noël apportant d'énormes boîtes de "bonbons de la défense nationale". Mais surtout, je ne puis oublier celui qui fut mon meilleur maître. Car cet Américain fit de moi un architecte [18]". Le hasard des rencontres, qui fera plus tard goûter à Kim l'ambiance de cour et de fête qui régnera parfois autour de lui, le mit sur la route d'un jeune soldat américain qui visitait le palais Tòksu. Ayant perdu de son ancienne timidité et sans autre anglais qu'un "hello" décisif, il l'invita dans la maison familiale du quartier de Kahoe-dong [19]. Le récit de Kim se fait vif et savoureux : "J'appris qu'il était étudiant en architecture. A l'époque, j'ignorais ce que ça pouvait bien vouloir dire. C'était même la

---

16 - On se reportera par exemple au texte de l'architecte Kim Wòn, "2 nyòn tongan saenggakhan il" (Deux ans de réflexion), *KG*, N° 250, juin 1988, p. 26. Il commente une phrase que lui fit Kim à la veille de sa mort : "je me suis mal comporté" *(nappùn chis-ùl mani haetchi)*.
17 - On reviendra dans la seconde partie sur l'histoire de l'architecture en Corée.
18 - *CKNK*, 1978, p. 23.
19 - *CKNK*, 1980, p. 16-17.

première fois que je croisais ce mot en coréen : *kònch'ukka*, l'architecte. Aussi je le pressai de mille questions. Il me répondit que ce n'était ni un artiste ni un technicien. C'était un architecte, point. A cause de la maigreur de mon anglais, ou parce qu'il trouvait mal commode d'avoir à éclairer un enfant trop inquisiteur, il lui vint à l'esprit de me dire que l'architecte était la personne la plus importante du monde. Moi je croyais, avant ça, qu'à défaut de président, la personne la plus importante du monde était un ministre, un général, un docteur... mais un architecte : première nouvelle! Je voulais être sûr d'avoir bien compris : "tu veux dire que c'est une personne plus importante que le président des Etats-Unis et que..." Mais bien sûr, me répondit-il en éclatant de rire! J'étais à genoux sous le choc. [...] "Le plus extraordinaire des présidents ne peut vivre sans toit et sans toit ne peut donc être président. C'est pourquoi la personne la plus importante du monde est bien celle qui lui donne un toit [...]. A cette idée, je décidais, sur le champ, de devenir architecte [20] ".

Pourquoi ne pas prendre au sérieux cette belle histoire d'une vocation assez foudroyante pour en imposer même à la Maison blanche? Si la rencontre fut décisive, Kim prétend aussi qu'elle lui donna les lanternes essentielles de l'architecture. Elles sont au nombre de cinq et n'ont, on s'y attend, rien à voir avec la maîtrise des techniques de construction. Devenir architecte implique d'abord de s'adonner à la littérature pour développer l'imagination *(sangsangnyòk)*. Il faut aussi connaître l'art de la photographie en noir et blanc pour avoir le sens de la "composition" *(kusònghanùn him)* et aiguiser son "sens de l'observation" *(kwanch'allyòk)*. Il est de plus indispensable de savoir dessiner, et pour cela, il faut fréquenter les départements d'art. Par ailleurs, il est impératif d'être sensible à la musique puisque " l'architecture est de la musique congelée" *(naengdong ùmhak)*. Enfin, il faut avoir le goût du voyage pour élargir son "regard" *(anmok)*. Ce vade-mecum du parfait architecte est en fait moins convaincant de vraisemblance biographique. Dans d'autres textes, Kim attribue à d'autres rencontres l'impératif des fréquentations littéraires [21]. De plus, une métaphore comme celle de la "musique congelée" renvoie très clairement à Ruskin. Celui-ci, *jamais cité*, apparaît en maints endroits dans la pensée et les formules de Kim Il fut un évident auteur de chevet. L'idée de vision, de regard, d'intuition de l'époque *(anmok)* est, elle, omniprésente chez un auteur influent

---

20 - *Idem*

21 - Cf. *CKNK*, 1976, p. 218-219. Le titre du texte est "Architecture et littérature" *(Kònch'uk-kwa munhak)*. Il y attribue l'affinité des deux arts à un professeur coréen d'architecture nommé No.

comme Lewis Mumford, dont les travaux étaient tout récents en 1945 [22]. Faut-il en déduire que le jeune ami américain lui en conseilla les lectures? La question est sans importance. Dire une enfance et une vocation nécessite les ressorts de la petite mythologie des confessions. Le message enjolivé est plus fort d'être plus dense et donné comme on fonde un monde nouveau. Littérature mise à part, il donne sa vision et sa cohérence à un caractère et à un projet qui sera Konggan.

Il restait à Kim à devenir architecte. Entre 1945 et 1950, il fréquenta à Séoul le lycée Kyònggi. La précision n'est pas anecdotique. Cet établissement constitua pendant longtemps le passage obligé pour les rejetons de la bourgeoisie coréenne et la porte d'accès privilégiée aux diverses élites de la nation. Il avait l'aura d'un Louis-le-grand séoulite. La transformation de l'Université impériale de Keijô en Université Nationale de Séoul lui fournit l'occasion de connaître l'autre point de passage obligé du parfait cursus honorum coréen. Un département d'architecture s'y était ouvert à la Faculté de technologie. Fidèle à sa vocation, il y entra en 1951, par concours, en pleine guerre de Corée. Les conditions de fonctionnement d'une institution qui s'était repliée, face aux armées du Nord, dans le réduit de Pusan et la désorganisation du pays peuvent expliquer, en partie, la décision qu'il prit de quitter le saint des saints au beau milieu de sa seconde année. A le lire, l'insatisfaction où le laissait un enseignement tout entier tourné vers la technique ajouta au malaise.

Les conditions dans lesquelles Kim put obtenir un passeport pour gagner le Japon, alors que son pays était en guerre et qu'il n'entretenait pas de relations diplomatiques avec l'archipel, sont obscures. Le choix du Japon est lui-même surprenant. A une époque où la Corée ne jurait que par l'allié américain et diabolisait le Japon, la démarche n'était pas si courante. Outre que c'était un pays proche et moins coûteux que les Etats-Unis, il est vraisemblable que le réseau des relations d'affaires paternel fut un élément décisif. Un ami du père, directeur d'une filiale japonaise de la Banque nationale de Corée, permit le transit des subsides et des courriers [23]. Pour autant, la vie au Japon ne fut pas toujours facile. Il fallut d'abord préparer les concours d'entrée des universités japonaises. Parlant mal, de son propre aveu, le japonais lorsqu'il arriva à Tokyo

---

22 - Pour toutes les références aux théories de l'urbanisme et de l'architecture, on a utilisé, F. CHOAY, *L'urbanisme, Utopies et réalités, Une anthologie*, Paris, Le Seuil, 1965, 445 p.
23 - Source : KIM Wòn (entretien, juillet 1992).

en 1951, il dut s'inscrire dans une école préparatoire [24]. De ces dix années de jeunesse où il fut absent du pays malgré la fin du conflit coréen, Kim garda le pli profond. Ces écrits rappellent combien, dans un Japon en reconstruction et qui connaissait encore le rationnement, la vie était difficile. On n'y mangeait pas à sa faim, on y avait froid et il fallait se débrouiller pour gagner un peu d'argent en donnant des cours d'anglais et de mathématiques aux enfants du voisinage : "Commença une existence un peu plus ouverte. Très vite, j'ai obtenu d'emporter oreiller et couvertures dans mes trois tatami en pension. [M. Mitsushima] nous offrit café, eau chaude, tasses et cuillères et jusqu'à la bouilloire. A vingt ans, séparé de ma mère, j'ai retrouvé avec émotion en sa femme une mère adoptive. [...] Elle insistait pour que je mange davantage [...] et bientôt, elle s'occupa de ma lessive [25]".

Cette mère par substitution lui permit aussi d'accomplir son projet de devenir architecte. Ayant appris son désir, elle battit le quartier à la recherche d'un étudiant japonais en architecture. Celui-ci, en cours de cursus à l'université Waseda, l'encouragea à apprendre plutôt l'architecture dans une faculté d'esthétique et d'histoire de l'art. Il l'aiguilla donc sur l'encore plus prestigieuse université de Tokyo (Tôdai) : "ces conseils qu'il me donna eurent d'immenses répercussions [...] [26]". On retrouve Kim, "bachelier" de Tôdai en 1958, titulaire d'une maîtrise en 1960 et docteur en urbanisme en 1962. Il avait eu trente ans l'année précédente. En ces premières années 60, à la veille des jeux olympiques de Tokyo, le choix du Japon n'était pas si mauvais pour qui souhaitait apprendre l'architecture. Kim y trouva pour partie cette sensibilité à l'esthétique, cette interpénétration des arts qu'il appelait de ses voeux et que Séoul n'avait pu lui offrir. Il y fit aussi la rencontre avec les grands courants de pensée de l'architecture moderne qu'une génération d'architectes nippons avait puisée auprès de Le Corbusier ou de Franck Lloyd Wright. Ses premières oeuvres, dans l'orientalisation des formes extérieures, dans le traitement plastique du béton, témoignent ainsi de l'influence d'un Tange Kenzô et d'un Maekawa Kunio.

Pourtant, la seule référence avouée resta celui qui avait été son maître : Yoshimura Junzô (1908-). Comparé à la renommée mondiale des précédents, cet architecte japonais fait un peu figure de second couteau. Son oeuvre est

---

24 - *CKNK*, 1984, p. 20-22.
25 - *Idem*, p. 21.
26 - *Ibid...*, p. 22.

restée essentiellement japonaise, ceci expliquant peut-être cela [27]. Il semble qu'il fût surtout un professeur remarquable. Si son nom est associé à une de ces querelles de la "japonité architecturale" qui marquèrent l'après-guerre - il fut l'architecte du palais impérial reconstruit de Tokyo, mais démissionna à la suite des interférences de l'Agence impériale-, son oeuvre resta dominée par l'intérêt qu'il portait à la maison japonaise, à ses espaces spécifiques et à l'usage des matériaux qu'elle proposait à l'architecte contemporain. Au moment où Kim Sugùn entre à Tôdai (1955), son professeur, Yoshimura, venait de réaliser pour le MOMA de New York sa "maison japonaise traditionnelle" (1954). Il faut de plus signaler qu'avant d'enseigner à Tokyo, il travailla pour l'agence japonaise de l'architecte américain Antonin Raymond (1848-1976). Certaines filiations s'en déduisent. En effet, A. Raymond séjourna aux côtés de F.L. Wright au Japon, de 1919 à 1937. Il y fut de retour dès 1948 [28]. Plus encore que l'illustre architecte américain, il fut de ces passeurs qui mirent en contact l'architecture moderne occidentale et certaines traditions de l'architecture japonaise. Le jeu des influences réciproques est ici des plus complexes. Il ne laisse pas la Corée hors jeu. On sait par exemple que F.L. Wright fut l'inventeur du chauffage par le sol moderne -qui est propre et désentrave la pièce chauffée. Il tira, dit-on, son inspiration des auberges coréennes à hypocauste *(ondol)* qu'il fréquenta au Japon. A l'inverse, à travers les travaux de Yoshimura sur la maison japonaise et l'étude des villas du maître américain, Kim Sugùn amorça dans son propre travail une fusion nouvelle avec les spécificités du milieu et de la maison coréenne. Dans les écrits de Kim, la référence précise à des noms d'architecte est très rare. La plus fréquente est sans conteste F.L. Wright.

On ne saurait cependant limiter l'influence du long séjour japonais de Kim à l'enseignement qu'il reçut et à l'architecture. Il noua de solides amitiés avec le petit groupe d'étudiants coréens qui bravaient les difficultés de leur séjour illégal au Japon. L'attrait de Tokyo qui les avait réunis, ce fut aussi certaine ambiance urbaine, certaine ouverture intellectuelle : aux duretés matérielles du temps, la métropole japonaise opposa l'éclat d'une renaissance culturelle. A suivre Jean-Marie Bouissou, l'après-guerre fut "créatrice" et les années 50, un "apogée" de la culture japonaise [29]. Le catalogue des grandes oeuvres y aligne en effet une série impressionnante de noms : Tanizaki,

---

27 - Ces données proviennent de l'*Encyclopédie Kodansha.*
28 - Source : *Encyclopédie Kodansha.*
29 - J.-M. BOUISSOU, *op. cit.*, p. 53-54 et 76-79.

Kawabata, Mishima en littérature, Mizoguchi, Ozu, Kurosawa dans le cinéma y produisirent leurs plus brillantes réussites, bientôt accompagnés d'un Inoue, d'un Endô, d'un Kobayashi ou d'un Imamura. L'époque fut à la profusion. Kim Sugùn en fit son miel, se délectant ici et là dans ses textes de littérature japonaise et surtout, des *tanka* désespérés et glauques de Takuboku (1885-1912).

Mais cette atmosphère culturelle brillante ne fut pas simplement celle de la culture japonaise. L'ambiance tokyote avait pour elle d'ouvrir grandes les portes sur l'ensemble de la culture mondiale. A Tokyo, le jeune Kim courait les expositions (Rouault), écoutait Karajan, découvrait les ballets du Bolchoï... toutes délicatesses qu'une Corée exsangue ne pouvait s'offrir [30]. Kim Sugùn fera de cette période un âge d'or d'urbanité, chevillant étroitement une vie urbaine à l'intensité et à la profusion de sa vie culturelle. La ville ne se limite pas à un espace bâti. Elle s'amplifiait d'une sociabilité mêlant les artistes et les arts, les hommes et les femmes et bien sûr les nations. Au centre, loin de la timidité d'autrefois, Kim animait son monde comme un chef de bande. D'une manière, Konggan serait la volonté de transplanter à Séoul ces beaux jours de Tokyo qui prirent une dimension mythique. On peut comprendre qu'il ait tardé à regagner la péninsule.

C- Retour au pays

Au début des années 60, flanqué d'une épouse japonaise dont il aurait trois enfants, Kim Sugùn retrouva la Corée. Le temps des études était terminé. On tenait à Tokyo ce discours : "Vous rentrez au pays et il vous faudra donner toutes vos forces au développement des remarquables ressources humaines de la Corée et participer personnellement à sa métamorphose [...] [31]". Outre les diplômes, il ne rentrait donc pas les mains vides. Il avait un horizon : apporter son concours à la modernisation indispensable de la Corée du sud. Par la suite, il ne manquera jamais de fustiger ces Coréens, incapables de quitter les douceurs européennes ou américaines après leurs études, et de sacrifier leur

---

30 - Voir le récit qu'en fit le musicologue PAK Yonggu, "Tongyòng sidae, kurigo kù ihu ..."(La vie à Tokyo et après), *Konggan*, n° 230, septembre-octobre 1986, p. 42-43.
31 - *CKNK*, 1975, p. 80.

style de vie confortable à l'amélioration du visage de la péninsule [32]. Il y avait là une sorte de trahison nationale. A dire vrai pourtant, le retour aux sources fut provoqué par un événement particulier. Depuis 1959, la Corée architecturale bruissait d'un de ces tout premiers concours publics pour la construction d'une assemblée nationale *(kukhoe ùisadang)* sur les pentes séoulites du mont Namsan. Avec ses amis de Tokyo, Kim se mit à sa planche à dessins. En octobre 1960, en plein changement de régime, il recevait le premier prix. Dès janvier 1961, alors qu'il n'avait pas encore achevé son travail de doctorat, il créait sa première agence *(Kim Sugùn kònch'uk yòn'guso)* [33]... quelques mois avant le coup d'Etat militaire de Pak Chònghùi. Le temps n'était plus guère aux assemblées nationales. De cette mauvaise première expérience Kim ne tira pas de méfiance de la chose politique : "Il n'y a dans aucun pays d'exemple de chantier pour une assemblée nationale que le pouvoir ait commencé par vouloir modifier pour ensuite l'interrompre. Mais l'idée de blâmer cette situation n'avait pour moi aucune importance [34]". Il se fit fataliste en expliquant que le client -l'Etat- était le premier maître des projets d'architecture publics. Sa colère venait de ce qu'on réalisa finalement, avec un autre architecte, une assemblée nationale, sur un site très différent -l'île de Yòùido- qui s'inspirait furieusement de ses propres travaux préliminaires.

Dans sa vie d'architecte, Kim eut d'autres occasions de voir s'effondrer dans les aléas de la politique des projets importants. Ces périodes d'instabilité rendaient surtout difficile de donner une santé financière à la toute nouvelle agence. Pourtant, en 1945, on avait laissé Kim Sugùn en héritier désigné d'une belle fortune familiale. Qu'en était-il advenu? Comme pour beaucoup de familles de la bourgeoisie et de l'aristocratie coréennes, ce que la colonisation avait donné, ce que la division du pays n'avait pas pris, la guerre civile le réduisit en cendres. Elle eut de puissants effets de rabotage -à côté de la réforme agraire- sur les fortunes de la péninsule. L'évocation des difficultés financières de Kim, qui perdurent jusqu'aux années 70, montre assez que la situation familiale avait changé. Il restait toutefois dans la corbeille du jeune architecte les propriétés foncières acquises par le père. Les terrains de Séoul, situés au coeur de la capitale, expliquent qu'en dépit d'une assise financière

---

32 - Cf. *CKNK*, 1977, p. 198 et 1979, p. 184.

33 - Selon les sources, on note de sérieuses divergences sur les dates. La biographie de Kim qui accompagne le recueil de ses écrits et le numéro spécial de 1986, fixent cette création en janvier 1961. La plaquette institutionnelle du groupe Konggan (1992) affirme novembre 1960.

34 - *CKNK*, 1968, p. 212.

incertaine, le siège du groupe Konggan soit aujourd'hui le voisin direct du palais Ch'angdòk. Il s'y interpose au siège du puissant *chaebòl* Hyundai... Pourtant, ces valeurs foncières n'avaient guère de sens lorsqu'il s'agissait, au début des années 60, de faire "tourner" une agence d'architecture. Faute que le développement économique fût là, le métier dépendait largement de la commande publique. Dans ces premiers temps, la fortune des uns provint des écoles qui couvrirent le pays, quand d'autres exploraient avec profit le créneau des églises [35]. Kim avaient d'autres objectifs.

L'ambition du nouveau pouvoir d'investir dans la modernisation du pays ne pouvait que venir à la rencontre des attentes de ces jeunes diplômés coréens qui souhaitaient s'exprimer et sortir du chômage. Se rallier à la bannière de Pak Chònghùi ne posait pas de douloureux problèmes éthiques dans les premières années 60. Aussi ne s'étonne-t-on pas de retrouver Kim Sugùn dans le projet qui présida en 1961 à la réalisation de l'hôtel Walker Hill. Pour satisfaire chacune des grandes agences, qui avaient commencé d'apparaître à la fin des années 50, le pouvoir imagina de tronçonner le concours en plusieurs parties. Il revint à Kim de poser un pavillon futuriste en forme de W, au sommet d'une colline. Les contacts étaient pris. Le messager auprès des intellectuels que fut alors Kim Chòngp'il recueillit notre architecte dans son escarcelle.

Nos interlocuteurs n'ont cessé de souligner combien Kim Sugùn fut un homme de relations publiques. On l'avait découvert à Tokyo réunissant autour de lui artistes et intellectuels. On le devine, dans cette période qui précède la création de la revue *Konggan*, multipliant les contacts pour lancer son affaire. Le passeport "KS" -lycée Kyònggi, Université de Séoul- le met, quasiment de droit, en relation avec les élites du pays. Si le pouvoir connaît d'autre réseaux -le régionalisme du Kyòngsang et l'armée-, la filiation "KS" a pour elle la noblesse et l'ancienneté [36]. Proche de Kim Chòngp'il (alias "JP"), dont il dessina la résidence en 1966, Kim Sugùn pouvait d'autre part accéder aux élites politiques et économiques. Ni les PDG des grands groupes coréens ni les maires de Séoul ne furent pour lui des inconnus. On n'en déduira pas à la collusion pour expliquer l'émergence de Konggan et de Kim au centre de la scène architecturale coréenne. Les relations publiques, une certaine mondanité purent

---

35 - Cf. *Han'guk kònch'ukka*, op. cit., p. 14.

36 - C'est grâce à ce réseau qu'on a pu obtenir les rendez-vous attendus pour nos entretiens ..

être un penchant qui servait son dessein de briser les frontières d'une société propice aux cloisonnements et aux réseaux. Elles ne firent pas de lui un instrument du pouvoir. Capable de démissionner du "placard" des commissions de spécialistes où l'Etat attirait intellectuels et experts, il sut parfois se réfugier sur l'Aventin, au prix d'une disgrâce de commandes publiques. Ces questions sont inévitablement obscures et ouvertes à la rumeur. Lorsque les liens avec les puissants venaient à se distendre ou à se révéler sans profit, le repli sur l'action culturelle jouait les compensations.

Ces profits, Kim ne les attendait pas en espèces. A le lire, il fut un architecte célèbre et pauvre. Faute de pouvoir être souvent le conseiller architectural du monarque, il pouvait travailler à la modernisation culturelle du pays. Dès son retour, il trouva ainsi à enseigner à l'université Hongik qui reste la référence coréenne en matière d'enseignement des arts [37]. Se rappelant les années 60 et son retour en Corée, Kim déploie une double thématique. D'abord, comparé aux belles années tokyotes, il déplore le côté étriqué de la vie culturelle séoulite. Ayant fait la rencontre d'un client qui lui commanda une de ses toutes premières villas, il s'émerveille du site splendide qu'il lui offre sur fond de Jean-Sébastien Bach. Il ajoute : "Il m'a apporté une confiance presque totale. Il m'a donné une des oeuvres qui me tient le plus à coeur et dans ce *climat de désolation*, il m'a rendu cette sensation durable du bonheur enrichissant d'être architecte. [...] Il avait toujours un mordant critique lorsqu'il évoquait le *climat artistique* de cette époque [38]".

D'autre part, il fallut prendre connaissance du monde mal connu des choses coréennes *(Han'gug-ùi kòt)* : "Il y a un proverbe coréen : 'si tu as soif, creuse un puits'. C'est comme ça que je me suis lancé dans l'aventure Konggan. A la fin de la guerre, j'étais en deuxième année de collège et je n'avais connu que la colonisation japonaise. Cinq ans plus tard, me voilà parti étudier au Japon. Après cinq autres années années loin de chez moi, je suis rentré au pays totalement ignorant de ce qu'était la Corée. [...] Il y avait en moi ce désir profond de partir à la recherche de cette part de nous-mêmes dont la colonisation nous avait séparée. J'avais en tête déjà qu'on pourrait trouver là un

---

37 - L'université Hongik a reçu ce statut en 1949. La faculté des arts ne fut créée qu'en 1967. Kim Sugùn commença donc d'y enseigner dans les départements d'études pour ingénieur. Source : *Tonga Paekhwa sajòn (Encyclopédie Tonga).*

38 - *CKNK*, 1968, p. 206-209. Souligné par moi.

fonds créatif tourné vers le futur [39]". Ce souvenir tardif pose, à lui seul, le rapport de Kim à la coréanité. Celle-ci vaut dans l'entreprise archéologique. Il s'agit de retrouver une identité perdue. Mais il y va ici autant de ce qui la détruisit ou l'oblitéra que d'une entreprise personnelle : la Corée s'est aussi effacée dans les esprits des Coréens. Le pays est dans l'ignorance de lui-même. Il revient à certains individus, dans le travail de la modernisation, de retrouver ce qui fut perdu et oublié (le verbe coréen *irhòbòrida* peut avoir ces deux dimensions). Mais la force qui pousse en ce sens n'est pas la force froide de l'histoire ou de l'archéologie. Elle s'annonce comme "désir profond". La recherche de l'identité nationale coréenne se trouve d'autant moins exposée à la démarche historique qu'elle doit mettre au jour une réalité disponible pour l'avenir. Elle doit être un capital capable d'animer la création du présent. Konggan s'esquisse ainsi, au milieu des années 60, de devoir participer à la modernisation culturelle de la Corée tout en accomplissant le travail d'exploration et d'exhibition de l'identité nationale.

D - L'homme et le style

De ces premières années certains traits de caractère se dégagent. On se permettra ici une entorse passagère au découpage chronologique pour poursuivre et achever le portrait de notre architecte. Modernisation et coréanité furent les mots d'ordre de Kim. Mobilité, mélange, relations publiques furent sa méthode. A travers Konggan, il se voulut après 1966 agitateur, brasseur d'hommes et d'idées. L'efficace de l'entreprise, sinon totalement son contenu, provinrent de cette énergie à mobiliser, à convaincre et à former des disciples. La personnalité de l'individu y entra pour beaucoup. Elle avait sa part d'aura physique. Kim, que poursuivait une tendance à la rondeur, eut un charme que confirma -rareté chez l'homme coréen- une discrète élégance. Certain anti-conformisme s'y ajouta. Lorsqu'aujourd'hui l'homme de la rue connaît son nom c'est rarement comme architecte. L'homme public, qui se dépensa à être présent

---

39 - *CKNK*, 1986, p. 307. Il s'agit d'un entretien avec l'architecte japonais Isozaki Arata. C'est le dernier document de Kim Sugùn. La part du rétrospectif n'est sans doute pas négligeable ici. On notera que Kim ne prend en compte que les cinq années de son séjour à Tôdai.

par ses notules dans la grande presse coréenne, et l'animateur culturel effacent souvent le créateur et ses styles.

Mais les aventures de sa vie privée firent de lui un de ces acteurs, supposément représentatifs, de ce que l'opinion publique fantasme comme bohème urbaine des intellectuels. Son nom vient immédiatement à l'esprit lorsqu'il s'agit de désigner un incorrigible Don Juan de la Corée contemporaine. "Kim Sugùn et les femmes" pourrait être l'intitulé d'un paragraphe entièrement dévoué à la rumeur biographique. Qu'il ait en cela repris l'image du père aventureux est une hypothèse. A dire vrai, cette réputation de coureur de *ch'ima* participe pleinement du mythe Kim Sugùn et de sa légendaire vitalité. Il en devient un personnage, un homme plus grand que nature et qui aimait par dessus tout séduire plus que convaincre lourdement. Il ne dédaigna pas, dans ses écrits, en confirmer ce qu'elle avait pour lui de flatteur. Assumée, la chose avait une aura de scandale pour le moralisme chrétien-confucianiste dominant les valeurs sociales sud-coréennes. Elle perturbe son image d'intellectuel. Proche des pouvoirs, nimbé d'une ambiance de fête et évitant soigneusement toute prise de position radicale, il pouvait difficilement lutter avec la parfaite icône de martyr de la démocratie qu'incarnerait par exemple, le chansonnier Kim Min'gi. Il n'eut pas davantage l'impeccable tenue du professeur d'université aux costumes étriqués et dont l'autorité se mesure à la lenteur élocutoire du coréen. Les lampions d'une marginalité, largement ludique, perturbent ici l'image du travail accompli. Cette odeur de soufre se retrouve dans certains dessins de nus -art où il excellait- qu'il laissa [40]. De même, les pages de *Konggan* eurent plus tard à coeur, de braver les pudibonderies de la censure et de faire du nu un argument-choc où le manifeste esthétique le disputait au marketing bien compris [41]. Père de famille, Kim Sugùn ne pouvait toutefois totalement vivre à contresens. Aussi bien sa réputation d'homme à femmes laisse-t-elle transparaître une vision bien conventionnelle des rôles sociaux sexués. L'anti-conformisme avait ses limites. La féminité, dans ses écrits, est presque entièrement réservée aux tâches maternelles et domestiques. La femme coréenne ne travaille pas. Une seule fois, il se laisse aller à fantasmer un corps de police féminine qui, des simples vertus du sexe, rendrait la

---

[40] - On trouvera en annexe une sélection de ses dessins.

[41] - C'est ce que nous ont avoué certains des lecteurs de la revue. Précisons toutefois que ces images-chocs, même rendues au contexte coréen, sont marginales en volume. *Konggan* n'eut pas des ambitions de *tabloïd* mais ne dédaigna pas secouer le cocotier du conformisme

circulation automobile apaisée et douce... Pour le reste, et cela vaut plaidoyer *pro domo*, la femme qui n'est ni la mère ni l'épouse devient sous sa plume le parfait parangon de la femme libérée, désirée par le canon "bourgeois" masculin : l'amante jeune, "qui est ouverte à l'impureté, qui fait des mensonges charmants, qui aime les hommes, qui fume et qui boit [42]". Derrière la vie scandaleuse, se profilent les stéréotypes figés d'une féminité duale n'ayant pas d'autre figure que l'épouse vertueuse et la néo-*kisaeng* [43]. La foule des travailleuses, qui oeuvra massivement au développement industriel de la Corée du sud, ne trouve place nulle part. Dans bien des domaines, à force d'esthétisme et de d'urbanité cultivée, les réalités de la société coréenne échappent à Kim.

On pourra poursuivre ce portrait psychologique du personnage par un nouveau trait de son franc-parler. Un thème revient sans cesse sous sa plume dont il est bien difficile de rendre raison. On se souvient de l'anecdote coloniale de la fessée publique. Elle avait pour point de départ le transport du seau de la classe vers un champ d'épandage. Or, par la suite, le thème scatologique, le bonheur des toilettes *(pyònso)* reviennent dans rien moins que quatre textes de Kim [44]. Tantôt les toilettes sont le lieu-même de ce que doit être l'aménité *(k'waejòksòng)* des lieux, tantôt elles sont un repère de la modernisation, tantôt elles sont l'association étroite d'un temps absolument libre dans un lieu absolument solitaire : "Je m'asseois sur la cuvette et je me délecte de ce moment pendant assez longtemps [45]"... Y va-t-il ici de la truculence coréenne touchant les choses du corps? De la volonté amusée de choquer? Du souci de donner un sens de plénitude aux moments les plus matériels de l'existence? Ou d'une obsession personnelle faisant pièce au célèbre passage de la fessée rousseauiste? On se gardera bien sûr d'aucune interprétation. L'anecdote attire l'attention sur les libertés du personnage et sur un discours du "moi", de qui a l'intime conviction d'être un homme de caractère ayant la force de se mettre à nu.

Cette aura de non-conformisme est cependant ambiguë. D'une part, elle dissimule sous le ludique la part du travail et sous la "petite forme" le soin

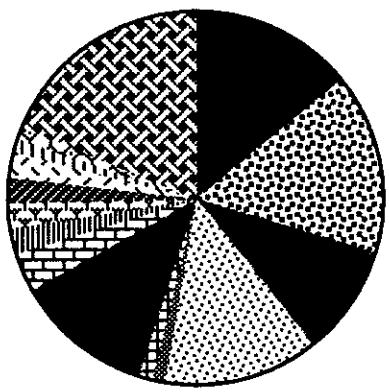
---

42 - *CKNK*, 1976, p. 68-69.
43 - Les *kisaeng* étaient les "dames de compagnie ludique" des sociétés masculines de la dynastie des Yi. En dépit de la parenté phonétique, les caractères chinois ne sont pas ceux utilisés pour écrire leurs équivalents japonais que furent les *geishas*.
44 - *CKNK*, 1975, 122-123 et p. 146-147 ; 1977, p. 26-27 ; 1984, p. 40-42.
45 - *CKNK*, 1977, p. 26.

apporté à son élaboration. Kim Sugùn n'écrivit pas de traité. Seul les discours lui donnent l'occasion de structurer une pensée et de la développer en argumentation. Mais la multiplicité de ses courts textes ne s'explique pas simplement, comme le faisait Yi Kyòngsòng, par l'emploi du temps chargé de l'architecte. Il s'agissait bien d'une manière spécifique de communiquer. Les revues et journaux de l'époque privilégièrent ce genre de contact, par brèves notules, avec la communauté intellectuelle et artistique. Les voies de l'essai académique et de la démonstration formelle pouvaient couper un auteur du large public qu'ils espéraient toucher. Dès lors, l'agrément pris à la lecture, le caractère vivant des textes se paient parfois d'une pensée trop habitée d'effet pédagogique pour s'expliquer clairement et daigner préciser ses affirmations. L'absence de références, les apories du raisonnement s'en déduisent. En effet, si *Konggan* tant par son contenu que par sa forme fut une revue intellectuelle, la prose de Kim goûte davantage les anecdotes, les paraboles, l'ironie mordante, l'allusion.

Le graphique suivant montre les publications qui reçurent les textes édités de Kim Sugùn.

Graphique 10 : Pour qui écrit Kim Sugùn? [46]



Han'guk Ilbo	14,3%
Tonga Ilbo	15,4%
Chosòn Ilbo	9,9%
Sòul Sinmun	13,2%
Chungang Ilbo	1,1%
Sina Ilbo	1,1%
Saemt'ò	12,1%
Etudes politiques et économiques	3,3%
L'arbre aux racines profondes	2,2%
Sin Tonga	2,2%
Marée haute	2,2%
Génération	2,2%
Décoration	1,1%
L'eau de la source profonde	1,1%
autres (17 titres différents)	18,7%

46 - Le comptage porte sur 91 textes édités en dehors des pages de *Konggan*. On rappelle que ces sources éditées ont fait l'objet d'une sélection. Les titres des quotidiens et revues connues n'ont pas été traduits. Les autres titres traduisent respectivement, *Chòngyòng yòn'gu, Ppuri kip'un namu, Milmul, Sedae, Kkumim, et Saem-i kip'un mul.*

Il est frappant de constater que plus de la moitié des textes de Kim qui ne furent pas accueillis dans les pages de la revue *Konggan*, l'ont été dans les grands quotidiens de Corée. Or ces quotidiens connaissent des tirages millionnaires. C'est à ce public-là, au Coréen moyen, que s'adressent les textes de l'architecte. Aussi, même dans la catégorie des titres "autres", ne rencontre-t-on pas davantage de revues académiques d'architecture. S'il s'adresse aux architectes de son pays, c'est toujours depuis la tribune du grand public. On verra pourquoi. D'où cette écriture qui cherche à être vivante et simple et qui part toujours d'un exemple personnel ou concret. Il évoque ainsi, dans un de ses textes, un des saints-sages de la Chine ancienne, Ruan Ji [Wanjòk en coréen]. Celui-ci, qui vivait dans la montagne au IIIe siècle de notre ère, fut un jour sollicité, contre promesse d'un palais fabuleux, pour devenir conseiller du monarque. Il lui répondit : "N'as-tu rien de mieux à m'offrir qu'une demeure immense et somptueuse? Promets-moi le toit du ciel, le plancher de l'herbe, les murs du roc et je viendrai aussitôt". Le roi s'en retourna [47]. Sur la base d'une histoire bien connue, Kim enchaîne sur les délires ostentatoires des maisons construites par la nouvelle bourgeoisie coréenne. Luxueuses, elles manquent d'architecture et n'ont pour sens que la vanité. L'histoire tourne à l'apologue. La difficulté vient parfois de ce que le texte efface le point de vue de qui l'écrit. Il met en avant des ridicules sans chercher à les commenter et évite soigneusement de nommer précisément qui l'ironie attaque. L'asyndète fréquente -qui supprime les propositions adversatives-, et la possibilité laissée par la syntaxe coréenne de ne pas exprimer le sujet de l'élocution entretiennent jusqu'à la fin du texte le suspense de l'opinion qui écrit. En un mot, derrière leur apparente brièveté et leur incontestable légèreté, les textes de Kim sont écrits avec soin. Il s'agit, idéal pédagogique sur lequel on reviendra, de guider le lecteur, de le séduire et non de lui asséner en bloc sa vérité. On y est loin de l'ivresse égologique et des oukases d'un Le Corbusier. Lorsqu'il raconte comment il eut toutes les peines du monde pour épargner un magnifique pin lors du chantier, à Namsan, du Chayu Center (Centre de la liberté), il conclut sur la cruauté des choses et sur sa propre vanité : l'arbre mourut bientôt rongé par les insectes [48]. La conviction d'avoir un fort caractère ne se départit jamais d'une certaine distance critique par rapport à soi.

---

47 - *CKNK*, 1973, p. 188.
48 - *CKNK*, 1969, p. 74-75.

Sans entrer dans une stylistique qui n'aurait pas lieu d'être pour qui ne fut pas écrivain, on remarquera pourtant comment les textes étaient écrits soigneusement jusque dans les détails. La lanterne "littéraire" du métier d'architecte eut des conséquences heureuses. Le choix du vocabulaire en témoigne. Au discours sur l'identité nationale correspond parfois certaine volonté, peu naturelle dans la langue moyenne, d'affirmer contre le vocabulaire sino-coréen, le lexique purement coréen. La phrase suivante par exemple, qui signifie très prosaïquement : "l'eau courante est déjà incapable de s'évacuer convenablement et pour peu qu'il pleuve, à cause d'un tout-à-l'égout très approximatif, des mers se forment, et l'eau boueuse monte pour s'accumuler dans les creux de la chaussée ; la mauvaise humeur de votre bonne femme achève de rendre la journée cafardeuse...", signale les errements de l'édilité coréenne. Mais la phrase coréenne écrit : "sudo**mur-ùn kolgoru torakajido mothamyò** hasudo-**nùn taegangdaegang haeduòsò piman omyòn mulpada-ga toeò kumòngnan** p'ojangdoro-**e koen hùkt'angmur-ùl twijibò ssò manura-ga tchajùng naeni** chongil uur**haejigo**...[49]". Les caractères gras, marquant le lexique purement coréen, sont ici d'une exceptionnelle densité. Ils ont pour visée de rendre la phrase expressive. Assonances et allitérations sont ainsi un des ressorts favoris de l'écriture de Kim [50]. Ailleurs, les jeux de mots sur les caractères chinois donnent prise à d'autres variations. Parfois, les mots sino-coréens sont glosés et redoublés en coréen pur : *"in'gan"* (l'homme + l'intervalle) qui signifie en sino-coréen l'"humain", au sens générique, se voit glosé en coréen par *"saram* (l'homme) *sai-e* (entre) *saram* (l'humanité) *ikko* (se trouve)" :" entre les hommes est l'humanité" [51]. Enfin le jeu des homophones cachant des caractères chinois différents ouvre la porte à tous les effets d'écho. Le mot *"hwajang"*, qui peut signifier le maquillage ou bien la destruction par le feu, donne par exemple naissance à la fugue suivante : "La peau de Tokyo au seuil de notre époque était comme le maquillage *(hwajang)* virginal d'une *moga* anglophile, mais détruite par le feu *(hwajang)* du tremblement de terre du Kantô, on ne reconnut plus rien de cette peau à l'anglaise. Sur ce, exposées au feu destructeur *(hwajang)* des forteresses volantes B29, les maisons de bois basses se sont retrouvées après-guerre maquillées *(hwajang)* comme des *miss*

---

49 - *CKNK*, 1972, p. 164.
50 - Cf. par exemple *CKNK*, 1981, p. 194-195 : "**Kwagò**-ùi ollimp'ik kaech'oeji-esò iròn **kwao**-rùl pòmhan ye-nùn hana tur-i anida" (Dans l'organisation des Jeux du passé, les erreurs commises furent légions) qui est construite sur l'assonance et l'allitération entre *kwagò* (le passé) et *kwao* (l'erreur).
51 - *CKNK*, 1977, p. 64.

américaines...[52]". On pourrait à l'envi multiplier les exemples. Mais la cause paraît claire : les textes de Kim Sugùn pour brefs qu'ils aient été, pour anodins qu'ils paraissent, témoignent d'un travail à la fois sur le plan de l'écriture et de l'effet pédagogique recherché. C'est en partie en ce sens que Kim peut être considéré comme un intellectuel.

Réserve faite du problème des sources tronquées par sélection en recueil, si les textes de Kim sont bien plus nombreux à partir du milieu des années 70, c'est aussi qu'il devient peu à peu une personnalité plus connue, un pilier de la vie culturelle et intellectuelle coréenne. *Konggan,* seule revue généraliste d'art à l'époque, lui fournit un marche-pied vers la publicité que son métier d'architecte ne lui aurait jamais donné. Elle lui permet de faire passer son message sur l'architecture et l'urbanisme. Mais elle lui donne aussi le pouvoir symbolique de s'exprimer librement sur tous les sujets qui retiennent son attention. L'intellectuel se différencie ainsi de l'expert par cette capacité à sortir de son champ de compétence, tout en tirant de son autorité d'expert la légitimité qui permet de se mêler d'affaires diverses. C'est pourquoi les textes de Kim Sugùn, par-delà l'architecture, nous fournissent aussi un témoignage précieux, une chronique de la vie coréenne de toute une époque. Il y va là du journalisme critique ou de l'essayisme, alimenté tantôt par les mouvements d'humeur, tantôt par la constance d'un objectif. Kim ne cessa ainsi de se faire le pédagogue de la modernisation coréenne. L'ambition fut de mettre la Corée dans le monde et d'acclimater au pays les idées, les mouvements qui avaient cours dans les "pays avancés". Il y avait là une "mission" *(samyòng)* [53]. Mais la modernisation et la modernité ne se limitent pas simplement au domaine des arts et de la vie culturelle. S'il critique la modernisation réduite à l'ivresse de la technique, Kim ne manque pas dans ses textes d'endosser la blouse de l'instituteur. Le commentaire d'un raz de marée au Pakistan lui offre par exemple le tremplin pour une longue variation sur la géologie, le climat et les écosystèmes [54]. Le culte coréen des chiffres et des pourcentages y pointe son nez au prix de quelque difficulté à manier les grands nombres [55]. Les dérapages

---

52 - *CKNK,* 1972, p. 170. La phrase coréenne est la suivante : "[Tokyo]-ùi p'ibu-nùn kùnse-e tùròsò Yònggug-ùi 'modòn gòl' ch'onyòsig-ùro **hwajang**-ùl haettaga **hwajang** (= [Kantô] taejijin) tangham-ùrossò Yòngguksik p'ibu-ga [Tokyo]-e chòkhapch'i ant'anùn kòs-ùl arakko mokcho chòch'ùng kònmur-i tto tasi **hwajang** (B29 p'okkyòk) tanghanùn param-e chònhu-en Miguk agassisik **hwajang**-ùro pakkum-ùrossò..."

53 - Cf. *CKNK,* 1979, p. 56.

54 - *CKNK,* 1971, p. 190-193.

55 - *Idem,* p. 190. L'âge de la terre serait selon lui de 4 ou 500 millions d'années *(sao òngnyòn).* Outre une possible erreur du copiste, les grands nombres font l'objet d'erreurs très fréquentes dans les publications

gratuits ne manquent pas : "Comparés aux humains d'aujourd'hui, les hommes primitifs étaient bien plus puissants et splendides. [...] On ne peut s'attendre à ce que l'humanité évolue pour former une belle espèce. [...] Elle semble plutôt sur le chemin du déclin [56]". De même qu'au coeur enthousiaste de son action, subsiste toujours le doute, de même, le credo moderne est parfois chez Kim soumis à une pulsion pessimiste sur le destin de l'humanité. Le vocabulaire du déclin *(myòlmang)* ou de la décadence *(t'arak)* est comme le fond discret d'une pensée qui oscille entre indignation et abattement rapportés à l'histoire de la planète, de l'humanité ou de la Corée. Elle lui donne le ressort de réagir.

Cette position d'intellectuel et d'homme public lui autorise aussi quelques snobismes élitaires. S'il critique par exemple la politique parcimonieuse des passeports [57], il prend pourtant un certain goût à exhiber ses privilèges de grand voyageur, courant les continents et les aéroports de la planète. Intermédiaire entre la Corée et le monde, il se met alors autant en scène comme acteur indispensable de la vie intellectuelle coréenne qu'il transmet à ses concitoyens des informations et des savoirs inconnus. Parfois, il remporte le gros lot lorsqu'il peut livrer à l'opinion le récit de ses contacts avec les Coréens du nord. Avec prudence, le cadre des foires internationales ou des congrès d'architecture permettait en effet des rencontres qui assuraient à leur protagoniste un quart d'heure de gloire médiatique au Sud. En 1973, Yusin oblige, une première rencontre à Tripoli tourne court et alimente un banal couplet anti-communiste [58]. En 1978, les choses vont plus loin en Malaysia et Kim tente de convaincre un Coréen du nord que son *chuch'e* est doublement factice puisque ses cigarettes portent, transcrit en alphabet cyrillique, le mot "Filter" [59]. Le dégel arrive en 1984. Un congrès d'architectes à Tokyo réunit Coréens du nord, du sud et du Japon . Kim se paie alors un franc succès lorsque, venu le temps inévitable des chansons, il entame l'air national du "Arirang" [60]. Ces sorties ne manquaient pas d'effet et confirmaient Kim comme personnage haut en couleur de la vie publique coréenne. A côté de cela, le petit snobisme des mots anglais émaillant fréquemment son discours (de

---

en coréen. La numération coréenne fonctionne, sur le modèle chinois, par puissances quatrièmes de 10 (*òk* -100 millions- égale 10000 fois 10000 -*man*)) là où la numération "occidentale" fonctionne par puissances troisièmes (un million égale 1000 fois 1000, un milliard égale 1000 millions, etc.). Le passage d'un système à l'autre tend à oublier ou ajouter fâcheusement des zéros.

56 - *Ibid...* p. 191.

57 - *CKNK*, 1970, p. 89.

58 - *CKNK*, 1973, p. 78-79.

59 - *CKNK*, 1978, p. 94-95.

60 - *CKNK*, 1984, p. 90-91.

negat'ibijùm, négativisme à *rek'ùreisyòn*, récréation), sans doute très peu accessibles au Coréen moyen, lecteur des grands quotidiens, était des plus véniels. La pédagogie du moderne devait avoir un air de modernité et mettre aussi en valeur son héraut.

Kim Sugùn se laisse donc saisir à travers ses textes. Ils nous disent, mieux que l'hagiographie véhiculée par ses thuriféraires, un individu plus nuancé. Il nous reste, passé ce portrait psychologique par touches, à revenir à la chronologie annoncée. Celui qu'un journaliste nomma le "Laurent de Medicis coréen" doit encore fonder Konggan.

II - FONDATION ET INSTALLATION (1966-1971)

A - Mise au point - le nom des institutions

Une mise au point terminologique s'avère ici nécessaire. En effet Kim Sugùn paraît faire un avec Konggan. Les deux noms, sans loin de là être interchangeables, semblent toutefois indissociables. Or, le terme "Konggan", mot banal qui désigne en coréen l'espace géométrique, n'est apparu auprès de Kim qu'en 1966 pour désigner *la seule revue mensuelle.* On se souvient en effet que l'agence créée en 1961 avait pour nom "Agence Kim Sugùn". Le terme *yòn'guso* qu'on traduit ici par "agence" peut désigner une foule de réalités en coréen, qui vont du gros centre de recherches public au petit bureau d'études privé. Il est très fréquent parmi les métiers de l'architecture. A suivre les documents officiels produits par le groupe actuel, Kim Sugùn aurait fondé *(sòllip)* en septembre 1966, deux mois avant la création du magazine *Konggan,* une nouvelle institution. Son nom était : *Han'guk chonghap kisul kaebal kongsa.*

Cette appellation pose d'autant plus de problèmes qu'aucune source directe ne nous éclaire sur elle. *Kongsa* désigne d'ordinaire un office public et est rendu par l'anglais *"corporation."* La traduction complète en anglais, dans les documents produits par l'actuel groupe Konggan, donne : "Korea Engineering Consultants Corporation" [61]. On avoue renoncer à trouver un équivalent acceptable en français. Mais il semble qu'il y ait dans la présentation du groupe des effets de raccourci. Rien ne paraît entériner que l'agence Kim Sugùn ait soudain été propulsée office public. Seule une publicité, présente dans les premiers numéros de *Konggan,* parus fin 1966, nous éclaire sur cette institution insaisissable qui participe supposément du code génétique de l'institution actuelle. Elle témoigne de ce que Kim fut partie prenante d'une nouvelle aventure, mais non son animateur-décideur. Loin de là. Cette corporation est bien d'inspiration gouvernementale. Elle est typique de ces créations de l'Etat Pak Chònghùi : il fallut précocement, avec l'aide du budget national, s'ériger en marieur d'entreprises et jouer au mécano industriel. La publicité affirme : "pas

---

61 - Source : plaquette institutionnelle du groupe (1992).

de développement économique sans développement technologique [62]". Il semble donc que Kim Sugùn et son agence aient pris part à une entreprise qui voulait s'instituer en institut polytechnique industriel, au service de la planification dans tous ses états. Il est notable que le document en question mentionne des coopérations *(chehyu)* étrangères [63], mais n'apporte aucune précisions sur les parties contractantes coréennes ni ne mentionne Kim Sugùn. D'après Yi Kyumok, professeur d'urbanisme paysager, Kim ne pouvant imposer ses idées dans un organisme qui abordait tous les problèmes dans l'urgence et avec une volonté de globalisme *(chonghap)*, finit par démissionner [64]. La date ne fut pas précisée. A lui seul, l'épisode témoigne de ce qu'il pouvait être assez proche du pouvoir pour faire partie des heureux élus de la confiance gouvernementale et assez indépendant pour ne pas se laisser enfermer dans des liaisons dangereuses. Il est clair que pendant ce temps, même alimentée de commandes publiques, l'agence ancienne n'était pas dissoute. Elle ne s'appelait pas encore Konggan.

Mars 1969 fut un nouveau tournant de la dénomination. A cette date, et cette fois les données sont confirmées par nos interlocuteurs, Kim Sugùn mit en place l'Institut pour la planification de l'environnement humain *(In'gan hwan'gyòng kyehoek yòn'guso)*. Les changements de raison sociale ne sont pas innocents. On mesure déjà ici un déplacement. On est peu à peu passé de l'architecture à l'environnement humain après le court intermède fourvoyé de la planification technique. L'horizon des intérêts s'y élargit. L'agence d'architecture opère ici un rapprochement de ce qui, depuis 1966, donne un sous-titre à la revue *Konggan* : architecture-ville-art. Avec l'institut, elle se dote d'une structure de recherche capable d'accueillir les étudiants et les stagiaires. Former les nouvelles générations à autre chose que ce que continuent d'enseigner les départements d'architecture coréens -faire que les constructions tiennent debout-, fait de l'agence de Kim un lieu de formation intellectuelle et artistique. Mais ce n'est qu'en 1972, à la faveur d'un nouveau siège ayant valeur de manifeste architectural, que le groupe adopta Konggan pour nom. Outre l'agence d'architecture et la revue, il accueillit aussi une galerie d'art. D'autres

---

62 - *KG*, n°1, 1966, dernière page. Cette publicité est annexée au présent chapitre.
63 - Leur répartition est significative. Etats-Unis : 17 noms. Japon : 7 noms. Canada : 2 noms. France : 1 nom. Italie : 1 nom.
64 - Source : YI Kyumok, entretien (été 1992).

"départements", d'autres filiales viendront s'y ajouter par la suite et pleinement justifier l'appellation de "Groupe Konggan".

Cette mise au point faite, on pourra continuer de parler de Konggan comme d'un tout, par souci de simplification.

B- Le tournant de 1966-1967 et l'influence de Ch'oe Sunu

A plusieurs égards, l'année 1966 fut un tournant pour Kim Sugùn et Konggan. D'une part, en ce que la Corée s'avançait réellement sur des voies nouvelles. Le pouvoir en place était solidement établi. Il avait su montrer que le développement économique était sa priorité. Il récoltait les premiers fruits de sa stabilisation et engrangeait les ressources pour lancer la phase suivante de l'industrialisation. A côté des *chaebòl* en qui l'Etat sélectionnait ses champions, les offices publics de développement se multiplièrent. Le boom de la construction, qui devait voir l'industrie du bâtiment sud-coréenne émerger plus tard au faîte de la puissance mondiale, était en marche. Les architectes et marchands de béton avaient à faire. Les plus audacieux à y redire.

Après cinq années où il avait multiplié les contacts, pris ses marques, accumulé quelques solides relations dans la haute administration de la ville de Séoul et commencé de jeter ici et là dans la ville ses premières oeuvres, Kim pouvait se rappeler ses exigences anciennes : moderniser la vie culturelle coréenne, se faire le passeur gracieux entre la Corée et le monde, retrouver l'essence perdue de la Corée, donner sens par l'art à la vie des hommes et par l'architecture à leur milieu de vie. Telle fut l'ambitieux programme qui présida à la naissance de la revue *Konggan*.

Le premier numéro parut en novembre 1966. Derrière sa couverture monochrome au format 21-29,7, qui portait en coréen et en anglais le titre et le sous-titre, il s'ouvrait sur un jeu de photos en noir et blanc magnifiant, presque pleine page, les rugosités du tissu urbain séoulite. Suivait un article sur le schéma directeur d'aménagement de Séoul, précisément établi en 1966.

Avant toutefois d'aller plus avant dans la description de ce que furent ces premiers numéros, il est nécessaire d'évoquer une autre rencontre qui fut décisive dans la vie de Kim et de Konggan. Il s'agit de Ch'oe Sunu. Un très long

texte de Kim, publié en 1985 à l'occasion de son décès, nous en restitue l'influence [65]. En 1963, Kim enseignait à l'université Hongik dont le peintre Whanki [Kim Hwan'gi] était le président. Ce dernier organisa au musée du palais Tòksu, qui tenait lieu à l'époque de musée d'art moderne, une exposition de céramiques et d'art floral *(kkotkkoji)* : "A l'époque j'avais pour désir exclusif d'accaparer de mes soins le grand peintre et oubliant mon jeune âge, j'étais entré dans le palais d'exposition comme à la recherche des racines d'un vieil arbre. Aujourd'hui encore je me souviens bien de cet instant. A gauche de la salle, dans un coin, sur une jarre de céramique blanche en forme de lune et datant du Chosòn, j'aperçus une unique tige fleurie déployée à l'horizontale. J'en reçus l'énorme choc en retour de ces vieilles racines qui s'étaient enfuies. Je me mis en quête de l'auteur de cette oeuvre qui incarnait une vision *(anmok)* lapidaire, simple *(sobak)* et sublime : ce fut justement Ch'oe Sunu [66]".

Ch'oe Sunu (1916-1985), spécialiste d'histoire de l'art coréen, fut le maître de Kim en matière d'esthétique coréenne. Il publia, entre autres, un ouvrage devenu classique, intitulé *Le sens coréen du beau (Han'gug-ùi mi)* [67]. C'est lui qui initia l'architecte aux valeurs d'une esthétique nationale portée par les concepts de *mòt* et de *mat* et qui l'étendit à l'architecture et au sens de l'espace : "Si je n'avais pas eu des milliers de fois ce commerce avec Ch'oe Sunu, j'aurais été un architecte incapable de comprendre la beauté coréenne et, sans aucun doute, je serais demeuré un technicien du bâtiment, un dessinateur généraliste[68]". Dès 1966, lors de la réalisation du musée de Puyò, Ch'oe abreuve le jeune architecte de ses suggestions. Mais il n'y va pas ici, ce qui provoque d'autant l'admiration de Kim pour ce maître, d'un enseignement formel et magistral. En fait de leçon, Ch'oe entraîne ses amis à la découverte de la Corée sur les sentiers perdus des montagnes où les monastères n'ont encore été rejoints ni par l'eau des lacs de barrage, ni par les routes goudronnées... ni par la restauration et les activités commerciales. Le monastère de Pusòk-sa, dans la région montagneuse du Kyòngsang du nord, fut ainsi l'occasion d'équipées

---

65 - *CKNK*, 1985, p. 31-38.

66 - *Idem*, p. 32. L'événement est surprenant. Les sources iconographiques qui nous représentent les intérieurs de la dynastie des Yi ne manquent pas de fleurs sous l'aspect fréquent du soliflore. émergeant de fioles ventrues *(hwabyòng)* ou en branches, posées sur un plateau *(suban)*. On n'a jamais vu de composition à l'horizontale. Voir *Minhwa kòljak chòn (Chefs d'oeuvres de la peinture de genre)*, catalogue d'exposition, Yongin, musée Hoam, 1983, 128 p.

67 - Sur Ch'oe Sunu, voir le dossier *KG*, n° 212, 1985, p. 28-57 et de CHO Kisun, "Chònt'ong chugò konggan-ùi chae ch'angjo" (la recréation d'un espace d'habitat traditionnel), *KG*, n° 223, p. 102-103. Cet article présente la maison de *yangban* de Ch'oe, telle qu'elle fut réaménagée à Séoul par Kim Sugùn.

68 - *CKNK, Ibid...*, p. 32.

répétées au cours des années 70. Il en deviendra pour Kim une parfaite icône d'architecture classique. Sur place, le maître, par quelque tour bien connu de la pédagogie bouddhiste voire confucéenne, se tait. Son enseignement est celui du regard. Au point qu'il emmène l'architecte sur les sites d'anciens temples dont ne demeuraient que les socles des colonnes. Leur espacement et le paysage environnant permettaient, selon Kim, d'imaginer entièrement le volume et la forme du bâtiment disparu. Mais au-delà de l'architecture religieuse, c'est avec Ch'oe aussi que Kim va courir ensuite les villages de la péninsule à la recherche des reliefs de l'architecture domestique vernaculaire mis en péril par le *Sae maùl undong*. C'est avec lui encore qu'il parcourra les marchés de province pour traquer les porcelaines anciennes, les lanternes et les objets quotidiens de la dynastie des Yi. Ch'oe, qui devint au début des années 70 directeur du Musée national de Corée, fut l'"antiquaire" qui sensibilisa l'architecte au réseau esthétique des objets et figures d'une sensibilité nationale. Il fut très naturellement un des piliers de la revue *Konggan*. "D'une certaine manière, il fut pour moi tantôt un père, tantôt un grand frère, tantôt un ami, tantôt un maître et tantôt un conseiller. En tout cela il fut un soutien précieux [69]".

Ch'oe Sunu fut donc l'un des inspirateurs et des animateurs de la revue *Konggan*. A lui revinrent les beautés du passé et l'archéologie des figures de la coréanité. A consulter ces tout premiers exemplaires de la revue, on est cependant surpris. D'ordinaire la création d'un organe de presse nouveau est l'occasion d'annoncer un projet, d'énoncer un manifeste et de poser une ligne éditoriale. Or on ne trouve rien de la sorte dans aucun des numéros fondateurs. Le numéro un ne comporte même pas d'éditorial. Le second pas davantage. L'un comme l'autres s'ouvrent sur des articles extrêmement techniques exposant des questions de planification urbaine. Cette ouverture brutale est ensuite relayée par une première série d'articles [70], tout aussi techniques, sur les constructions architecturales de très grande taille (stades, cathédrales, opéras, tour Eiffel, etc.). Inexistantes dans l'architecture coréenne classique, les grandes structures étaient précisément ce qu'un pays en pleine industrialisation se devait de maîtriser au plus vite. On n'y oublie pas tout ce que le grand, le mathématique, le "plus", le technologique garde de vendeur pour une Corée qui se perçoit petite et "arriérée". Immédiatement à la suite, et avec une

---

69 - *Ibid...*, p. 37.

70 - On désigne par "série" les dossiers thématiques qui se suivent sur plusieurs numéros. On parlera de "dossier" lorsqu'un thème est traité en plusieurs articles dans un seul numéro.

proximité de pagination qui vaut analogie, commence une seconde série sur les grands monuments de l'architecture classique coréenne (le sanctuaire dynastique de Chongmyo dans le n°1 et la villa de Naksònjae -du palais Ch'angdòk- dans le n°2). Une troisième série propose ensuite le feuilleton ambitieux d'une histoire de l'architecture mondiale "de la Grèce au *Bauhaus*" emmenée par le jeune architecte Kim Wòn (1943-). Enfin, une quatrième et dernière série, intitulée "Rumination de la tradition coréenne" *(Uri chònt'ong-ùi panch'u* [71]) présente plans de fouilles, tessons de jarre et statuettes diverses. Le reste des volumes se partage entre d'une part, la chronique assez brève des événements artistiques en Corée et dans le monde, des compte-rendus de livres et d'autre part, plusieurs pages de spécificatifs de matériaux de construction avec leur prix.

A maints égards, ces deux premiers numéros furent des numéros d'essai. Ils ratissaient large tout en restant encore timides. D'où le saut incongru, d'une page à l'autre, entre des documents archéologiques, le prix du ciment, un temple grec et un gros plan "graphique" sur les lattis *(munyang)* des palais. L'hétérogénéité des contenus et des thèmes est le propre de nombreuses revues d'architecture. A lire *Konggan,* dont les objectifs sont multiples, le penchant généraliste paraît parfois faire désordre. Quelques remarques toutefois s'imposent. D'une part, en dépit des coûts, *Konggan* laisse toujours une très large place à l'illustration, au dessin, à la photographie, à la reproduction d'oeuvres. Un photographe réputé et de talent comme Im ùngsik fut ainsi présent dès le premier numéro. Fidèle à l'enseignement du maître Ch'oe, la revue préfère éduquer l'oeil que transmettre des gloses. La mise en page, soignée dès le début, faisait de *Konggan* une revue visuelle.

D'autre part, les catégories éditoriales manquent pour décrire précisément d'un seul mot le contenu de la publication. En partie, *Konggan* fut un magazine qui rendait compte de l'actualité des domaines qui le concernaient. En le dépouillant précisément dans toutes ses dimensions, on pourrait ainsi tenir la chronique de la vie culturelle coréenne et des rapports qu'elle entretenait avec le mouvement mondial des idées et des oeuvres. Mais c'est aussi, terme qu'on a privilégié, une revue. Sous sa bannière, elle creuse un sillon, elle affirme des axes de recherche dont les sous-titres nous disent la

---

71 - On traduit systématiquement *"uri"* par "coréen,ne". Ce mot qui veut dire "nous" prend une valeur collective bien plus forte en coréen. *"Uri chip"* (notre famille), *"Uri nara"* (notre pays) sont employés bien plus fréquemment que les noms propres idoines.

hiérarchie. Elle travaille sur le fond, dans le souhait encyclopédique d'accumuler des connaissances. D'où cette pratique si constante de poursuivre en feuilleton mensuel des séries fleuves, qui, mises bout à bout, finissent par créer un gros livre [72]. Elle ne manque donc, à côté des articles éphémères et des idées à la mode, aucun des traits de ce qui pourrait constituer une revue savante, avec force caractères chinois et notes infra-paginales. Ces genres éditoriaux qui ne correspondent bien à aucune de nos catégories "occidentales" sont fréquents en Corée et témoignent de modes différents de lecture et de circulation des savoirs, qui mériteraient une étude comparée [73].

On se retrouve donc sans récit fondateur. Voire sans fondateur puisque le nom de Kim Sugùn n'apparaît pas dans le premier numéro, même à la notice technique. L'apparence est trompeuse. *Konggan* n'a pas besoin d'un mythe des origines faisant d'elle une individualité arrivant au monde toute seule. Elle ne vaut et n'existe qu'à travers une famille. Elle naît, comme l'enfant coréen, entouré de parents, de frères, de cousins éloignés. Après ces deux ballons d'essai, le numéro inaugural de janvier 1967 (n°3) vient mettre en avant les pièces du réseau "familial". Kim Sugùn y fait sa première apparition dans un débat polémique qui réunit quatre personnes. Pour le reste, la sociabilité coréenne des aînés et des cadets joue à plein. Ainsi, Kim ne pouvait pas créer une revue d'architecture sans la collaboration inaugurale de l'autre grand architecte coréen, Kim Chungòp (1922-1988). Outre qu'il est son aîné, il a déjà derrière lui en 1966 une certaine réputation : ne vient-il pas de donner une des plus belles réalisations d'architecture coréenne moderne avec l'ambassade de France à Séoul? A ses côtés, on trouve d'autre part Yun Sùngjung. Pour Kim, c'est un cadet (1937-), un *"hubae"* (au sens où il a fait l'Université nationale de Séoul après lui) et un architecte associé à son agence. Faut-il ajouter que le quatrième personnage qui anime le débat est rien moins que le prince Yi Kyu, prétendant et héritier direct du trône coréen [74]? Au centre d'une toile d'araignée de relations publiques, Kim respecte et connaît les anciens -qui comptent- et pousse les jeunes prometteurs. Quelques pages plus loin, inaugurant une

---

72 - La revue fut ainsi un banc d'essai et, en effet, certaines séries se sont vues ensuite publiées en livre chez un autre éditeur.

73 - Cf. aussi l'apparition dans les années 80, du terme de "mook" (magazine +book), vraisemblablement venu du Japon, qui ne correspond à rien de connu ou d'aussi présent en Europe. On doit ces informations à KIM Ch'isu et M. ORANGE.

74 - Il a fait des études d'architecture aux Etats-Unis.

longue série sur le mobilier des lettrés du Chosòn, on trouve pour la première fois, le nom de Ch'oe Sunu.

Comme il l'affirmait plus haut à son propos, ces relations ou ces sociabilités n'étaient pas purement instrumentales *(tamjang)*. Elles n'empêchèrent en rien d'authentiques amitiés *(ch'in'gu)*. Mais ce n'est pas un hasard si Kim recourut d'abord à la terminologie familiale *(abòji, hyòngnim)* pour décrire son maître *(sònsaeng)*. Avant d'être un groupe, Konggan fut une *chiban*, une parentèle. Si, par la force des choses, le nombre des personnes ayant participé de près ou de loin à Konggan finit par être énorme, si comme dans toute famille, les nouveaux venus succédaient aux partants, le groupe garda toujours le carré des fidèles réunis depuis le départ autour de Kim. On y reviendra en détail.

Ces remarques peuvent nous permettre une lecture rétrospective des deux premiers numéros. Yi Kyòngsòng (critique d'art), Pak Naegyòng (historien de l'art), Kim Ch'òlsun (critique d'art), Kim Wòn (architecte) et Im ùngsik (photographe) y sont déjà présents. Ils demeureront au coeur du système familial. Cachés derrière des articles ayant pour contenu le patrimoine architectural, ils font au départ oublier que la revue lorgne du côté du monde des arts. Mais on ne saurait oublier dans ce premier portrait de famille, les cousins éloignés. Kim se veut citoyen du monde. Il n'est pas prêt de laisser sa revue repliée sur son petit monde coréen. Il a visiblement pris soin d'envoyer à ses contacts internationaux des photos de son nouveau né. Les lettres de voeux qu'il reçoit à l'occasion de ce numéro de janvier sont autant de parrainages prestigieux qui viennent ajouter au poids du parrainage local. L'architecte autrichien Richard Neutra (1892-1970) le tutoie dans sa carte de voeux, traduite pour l'occasion. La liste des architectes ayant fait de même aligne entre autres, Walter Gropius (1883-1969), Ieoh Ming Pei (1917-) et Maekawa Kunio (1905-). Ce n'est pas peu.

De la même manière, on se rappelle qu'en septembre 1966, Kim participait à la création de la fameuse *Korea Engineering Consultants Corporation*. Aussi, comment ne pas voir dans ces deux premiers numéros envahis par les articles techniques et les tableaux de chiffres sur la planification séoulite l'expression et le relais du travail qui s'effectuait là-bas? En fait de fondation, *Konggan* n'avait pas besoin au départ d'affirmer une ligne. La propitiation des

bons génies de la sociabilité tenait lieu de berceau plus solide. C'est peu à peu qu'un ton s'affirme et que les convictions s'affinent.

C - Deux polémiques de l'année 1967

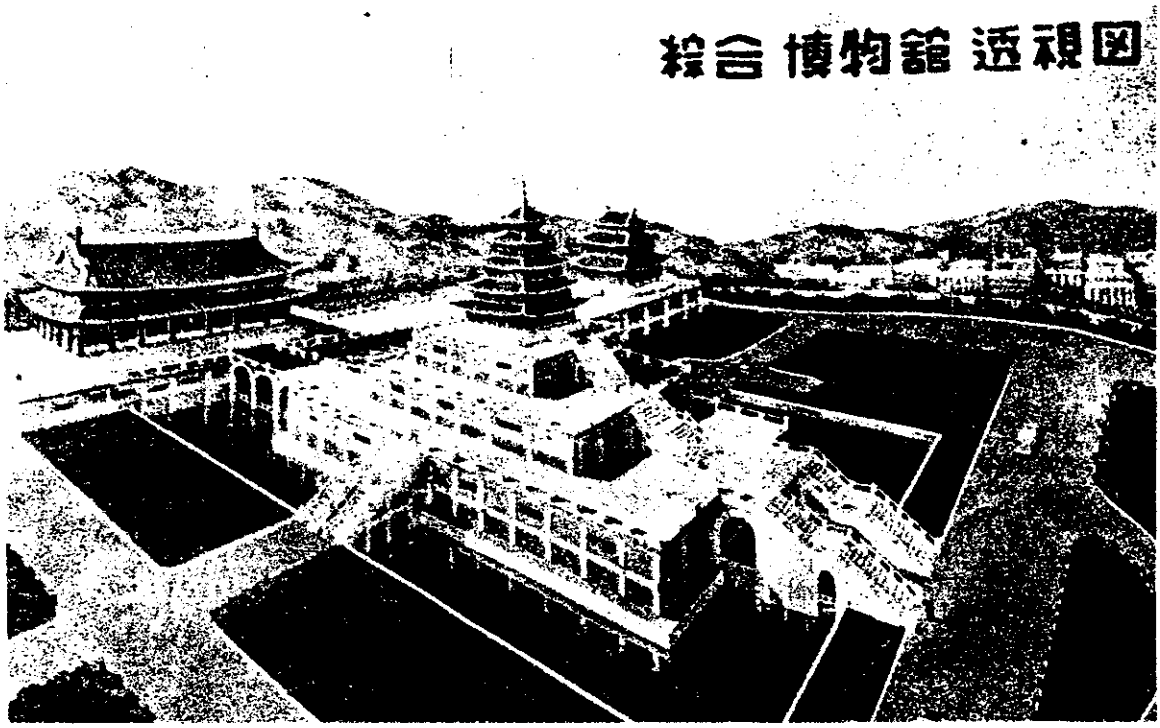
On se souvient que le gouvernement Pak Chònghùi avait commencé au milieu des années 60 de mettre en place une politique au long terme de la culture et du patrimoine. Cette "patrimonialisation" du passé national était la contre-partie indispensable des mutations brutales impulsées par l'industrialisation et un puissant outil de propagande nationale. Pour donner aux collections publiques le musée qui leur convenait il fut décidé d'édifier un nouveau musée sur le site du palais central, Kyòngbok-kung. Celui-ci, déjà affligé en façade par le Capitole japonais, masquant de sa coupole les montagnes protectrices, se vit proposer sur son arrière un bâtiment nouveau qui serait, lui, de style coréen [75]. Si l'événement vaut pour Séoul et pour l'architecture, c'est en ce qu'il mit en branle une de ces querelles de la tradition qui fit réagir notre architecte dans les colonnes de *Konggan*, qu'on lui a laissé place ici. Elle fut la première du genre.

La question des musées est de celles qui fascinent le plus les architectes. L'ambition de Kim de donner à la Corée une vie culturelle qui soit digne de son glorieux passé ajouta pour lui à cet intérêt. Ici et là en Corée, il fut lui-même l'auteur de nombreux bâtiments de ce genre. Outre leur caractère monumental, ne leur revient-il pas d'annoncer dès l'extérieur qu'ils sont la culture nationale? Aussi n'est-ce pas le fond du projet qui provoque la polémique [76]. Signe d'une conscience du patrimoine encore embryonnaire, aucun des trois architectes ne remet pourtant en question l'utilisation d'un site historique fragile, pour y édifier un nouvel édifice de grande taille. La table ronde qui réunit Kim Sugùn, Kim Chungòp, Yi Kyu et Yun Sùngjung s'intitule : "Est-ce là transmettre notre tradition architecturale?" *(Kònch'uk chònt'ong-ùl kyesùnghanùn kir-ùn?)*. Un front commun se dégage entre les deux Kim pour trouver "problématique" -manière

75 - Rappelons qu'à l'époque le gouvernement occupait toujours le bâtiment du Capitole qui ne fut à son tour transformé en musée qu'au début des années 80.
76 - Voir *KG*, n° 3, 1967, p. 6-17.

polie de dire abominable- le projet retenu par la Commission du patrimoine *(Munhwaje kwalliguk)*. En voici l'illustration.

Illustration 11 : Le projet de musée central. Palais Kyòngbok (1966-1967)



L'ouvrage en question, dessiné par Kang Pongjin, se présente, vingt ans avant le post-modernisme, comme le collage sur une structure en béton de trois socles-terrasses *(kidan)* à ballustres, surmonté d'une réplique de la pagode à cinq avant-toits du monastère Pòpchu-sa, le tout flanqué d'escaliers monumentaux dans le style du monastère Pulguk-sa. Plus qu'un collage de motifs sur une structure cohérente, l'ensemble renvoie aux moqueries d'Horace au tout début de son *Art poétique* [77]. Outrée, l'une des associations d'architectes coréennes *(Han'guk kònch'ukka hyòp'oe)* se saisit de l'affaire, alerte la presse et décide un boycott des concours d'architecture. Les dessous institutionnels de l'affaire sont obscurs. Seul Yun Sùngjung, parce qu'il a participé à la sélection du projet, trouve l'énergie de le défendre un peu. D'après lui, l'idée de réunir en

77 - " Si un peintre voulait ajuster sous une tête humaine le cou d'un cheval et appliquer des plumes de diverses couleurs sur des membres pris de tous côtés, dont l'assemblage terminerait en hideux poisson noir ce qui était par en haut une belle femme, pourriez-vous, introduits pour contempler l'oeuvre, vous empêcher de rire, mes amis?". HORACE *Art poétique*, Paris, 1967, p. 202, (trad. F. Villeneuve).

un même lieu des formes différentes est bonne parce qu'elle a valeur éducative. Elle est fausse cependant de ne respecter en rien les techniques traditionnelles de construction et de manquer gravement au sens de l'échelle en grossissant ainsi les éléments sélectionnés selon une pure règle géométrique.

En fait, le nouveau musée n'est que le prétexte général d'une discussion sur la création architecturale qui laisse le prince Yi en dehors du jeu. Comme le veulent les lois du genre en Corée, la discussion ne tourne ni à la dispute ni ne met en avant des positions irréconciliables. Il faut retourner aux textes de Kim Sugùn pour le voir s'écrier, plus tard et sans référence précise : "Peut-on raisonnablement reconnaître comme notre tradition l'attitude qui consiste à poser sur du béton un toit de tuiles inspiré de l'architecture des temples? [78]" On voit bien qui est visé... Kim Chungòp et Kim Sugùn posent ici la tradition comme un rapport au passé qui n'a rien de matériel. L'un et l'autre mettent alors en avant le travail de création et la vision dont le musée incriminé serait l'antithèse. Le premier avance : "Ce qu'on appelle tradition n'est pas un fait originaire transmis de main en main, non plus qu'une chose qui se révèle facilement et naturellement dans l'oeuvre [79]". Le second ajoute : "Il y a bien un lien entre le patrimoine *(kojòn)* et la tradition, mais la tradition est une chose vivante et le patrimoine une chose morte [80]". Ce n'est pas par hasard que les deux hommes sont aujourd'hui les figures tutélaires de l'architecture contemporaine coréenne. Il y va d'une exigence commune. Par la création, l'architecture échapperait au style "régionaliste" qui s'affirme dans les années 60 et décevant de n'apporter rien de neuf ; par la tradition, l'architecture coréenne échapperait au "style international" moderniste, supposé uniforme voire uniformisant. Aussi, en matière de patrimoine architectural, la seule solution consiste à instituer le passé comme mémoire : elle affirmera la continuité d'un "esprit" à travers des *formes et techniques* variées et permettra l'inspiration pour l'avenir [81]. L'influence de la philosophie ruskinienne est donc présente chez les deux hommes.

Il est donc nécessaire de séparer chez Kim et dans *Konggan*, deux activités complémentaires mais non superposables. La création, soutenue par

---

78 - *CKNK*, 1977, p. 127.
79 - *KG, Ibid...*, p. 6.
80 - *KG, Ibid...*, p. 13.
81 - Avant de fréquenterl'Atelier de Le Corbusier, Kim Chungòp étudia à l'université de Yokohama à partir de 1942. Il est possible, ce qu'on n'a pu vérifier, que les idées ruskiniennes aient été influentes dans le Japon de Taishô et de Shôwa.

une vision et qui doit laisser quelque chose de neuf aux générations futures est l'impératif premier. Elle doit, d'après lui, s'exprimer dans le champ de l'architecture. Mais vues les conditions culturelles et le passé malheureux de la Corée, elle ne peut laisser de côté la dimension nationale. Elle s'impose avant la recherche individuelle du créateur : "La Corée est une nation en voie de constitution. Lorsqu'on y pratique l'architecture, il faut mettre l'accent sur la nation, sur le peuple coréen, plutôt que se mettre soi en avant [82]". D'où la nécessité de servir le patrimoine, non pour l'imiter mais pour en tirer ce que, faute de mieux, il faut bien appeler, une inspiration. *Konggan* s'attache donc dans ses pages à provoquer dans les arts coréens un *réarmement sensible*. Celui-ci ne peut se contenter de la seule architecture. Il ne peut davantage se contenter de gérer un patrimoine subsistant puisque celui-ci a largement disparu. D'où la double tâche qui consiste non seulement à exhumer ce qui a été perdu, mais plus loin, de retrouver ce qui lie ces re-découvertes entre elles : l'esprit national, la coréanité profonde et secrète qui les anime. D'où cette multiplication des points de vue et des disciplines qui, vue de loin, fait désordre. Elle est tout au contraire recherche d'un ordre caché. Travailler en extension revient aussi à travailler en détermination. Aussi, ce premier débat vient-il réellement mettre au point un projet qui n'apparaissait que de manière sous-jacente dans les deux premiers numéros. Au seuil de cette entreprise, il n'est guère étonnant que Kim Sugùn n'ait encore d'autre ressources que ces vieilles figures de la coréanité qu'étaient la petitesse *(chagùm)* et la simplicité *(sobakham)* [83]. Il faut attendre que les choses coréennes se déploient et trouvent leur ordre. Entre temps, le musée polémique vint achever de défigurer le site du palais Kyòngbok.

L'année 1967 fut riche en rebondissements. Une nouvelle polémique éclata, qui plaça cette fois Kim lui-même au centre des débats. Moins que d'architecture, il fut question de style. Moins que de style, de style national. Proche de Ch'oe Sunu, haute personnalité du patrimoine national, proche du pouvoir, Kim s'était vu confier la réalisation du musée de Puyò. Cette ville du sud-ouest avait été, sous le nom de Sabi, la capitale d'un des trois anciens royaumes de Corée, Paekche. Le développement de l'archéologie péninsulaire

---

82 - *CKNK*, 1986, p. 305.
83 - *KG, Ibid...*, p. 13.

avait permis d'y constituer de nouvelles collections. La ville avait besoin d'un musée.

Dans un volumineux dossier qui montre, si besoin était, comment *Konggan* restait ouvert aux critiques qui touchaient l'oeuvre de Kim, nous sont présentés tous les protagonistes du drame qui se déclenche sur un article du *Tonga Ilbo* en date du 19 août 1967 et dure tout l'automne [84]. De quoi s'agit-il? Le titre de l'article annonce bien les enjeux : "La querelle du musée de Puyò : copie de sanctuaire japonais ou trace de la culture de Paekche?" [85]. Rappelons un contexte. En 1965, l'Etat coréen et l'Etat japonais ont rétabli leurs relations diplomatiques. Si les profits, pour l'un et pour l'autre, furent évidents, l'événement avait provoqué l'indignation de l'opinion publique coréenne et de grandes manifestations. Le bâtiment de Kim, achevé en 1967, vint rallumer les braises. Il est vrai que pour qui a l'habitude des temples et monastères coréens aux savants jeux de toitures entuilées où dominent les lignes horizontales, la silhouette du musée, avec son toit très haut et très incliné, et ses poutres outre-passées, était rien moins que familière. Pouvait-elle passer pour coréenne? La chose est d'autant moins sure que, pour qui a, de la même manière, visité le sanctuaire japonais d'Ise, pareille forme rappelle plus qu'un peu, à première vue, le temple même où s'ancre la nipponité. Provocation de l'architecte? Faute de goût pour l'étiquetage des styles, on n'entrera pas dans le débat architectural et son argumentaire. C'est bien la dimension nationaliste qu'on retiendra ici.

Une illustration du bâtiment contesté permettra en tout cas de se faire là-dessus une opinion [86].

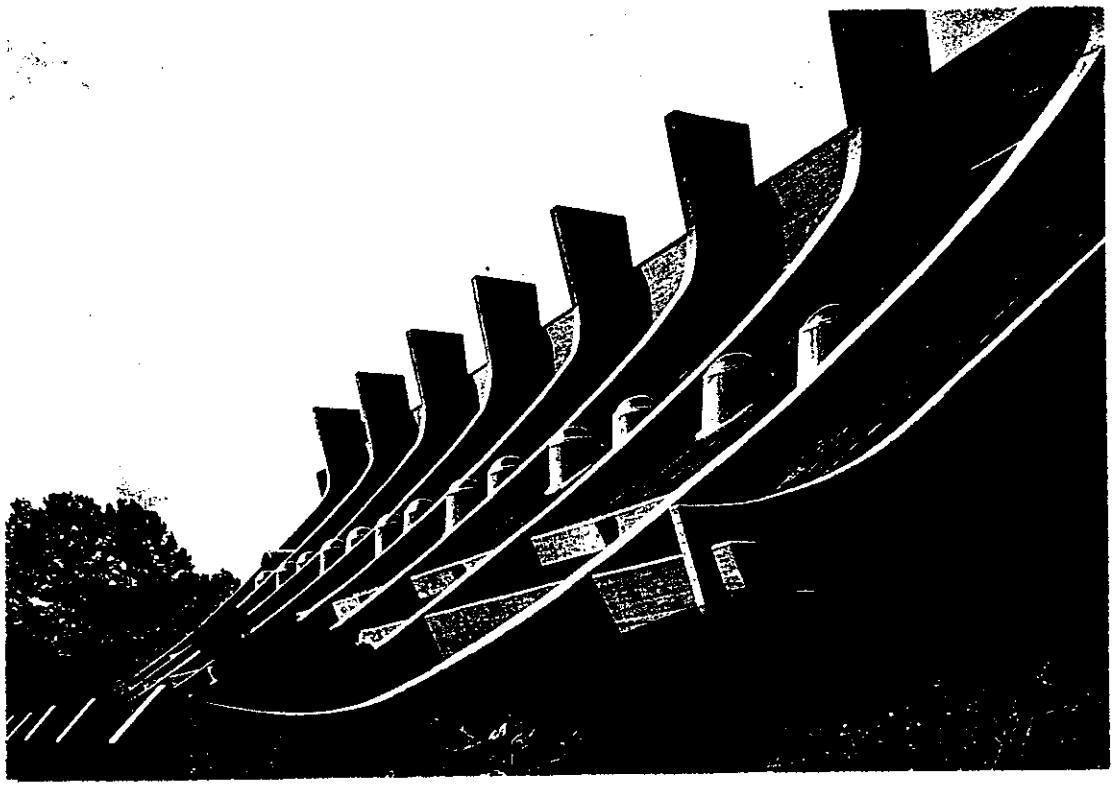
---

84 - *KG*, n° 12, 1967, *"Han'guk hyòndae kònch'ug-ùl wihan"* (Pour une architecture coréenne moderne), p. 8-24.

85 - *"Puyò pangmulgwan kònch'uk yangsig-e malssòng : Ilbon 'sinsa'-wa kat'a, 'Paekche munhwa koyu-ùi kòt'"*. "Sinsa" (jap. jinja) désigne un sanctuaire shintô.

86 - Sur l'architecture des temples shintô, et le vocabulaire technique afférent, on se reportera à C. KOZYREFF, "Le sanctuaire shintô, expression de la tradition nationale", *in* article "Japon", *Le grand atlas Universalis de l'architecture*, Paris, 1988, p. 46-47.

Illustration 12 : Le musée de Puyò (1967) [87]



Dans une Corée prompte à la nippophobie, l'accusation était grave. Pour ceux qui n'avaient pas fait le voyage d'Ise, la chose délictueuse rappelait le sacrilège sanctuaire shintô installé à Séoul par les colons japonais au sommet du mont Namsan, temple des esprits chamanistes nationaux. Kim dut s'efforcer de se dégager. Une première tentative de réponse, indirecte et anticipée, s'était faite en juillet 1967. Dans son numéro 9, *Konggan* consacrait un volumineux dossier à l'architecture japonaise contemporaine. Pour qui fréquente les revues d'architecture internationale, il n'y avait là rien que de très normal vu le vivier créatif japonais de l'époque [88]. Il s'agissait de montrer, très imprudemment, ce qui se passait de neuf et d'éclairant dans l'archipel. Pour *Konggan*, ce dossier

---

87 - Sauf précision contraire, les photos d'oeuvres de Kim proviennent du numéro spécial (n° 230) préparé lors de son décès. Toutes les oeuvres y sont cataloguées chronologiquement, entre les pages. 124-219, sans pagination interne.

88 - *KG*, n° 9, 1967, p. 5-57.

aura ceci d'intéressant qu'il sera en plus de vingt ans, le premier... et le dernier. Pourtant, en fin de dossier, l'appel de Wòn Chòngsu précisait bien en quoi le Japon pouvait être exemplaire : "Les moyens et méthodes pour faire le tri parmi les savoirs des pays avancés ont abouti à ce que le Japon devienne l'égal de l'Europe ; comme exemples de court-circuit temporel et d'effort précieux pour brûler les étapes, ils pourraient être pour la Corée d'un grand secours [89]". Ces précautions ne suffisent pas.

La polémique se déchaîne. Elle circule à travers tous les grands quotidiens de la presse coréenne et *Konggan* se félicite de ce que l'architecture est désormais un enjeu public. La notice de présentation du dossier feint d'oublier que l'architecture est très peu en jeu ici et que seule l'identité nationale outragée travaille le débat. L'article qui embrase la scène et qui trouve que l'entrée du musée ressemble quand même beaucoup à un *torii* japonais prête à Kim Sugùn la justification suivante [90] : l'accusation serait injuste, puisque ce style procèderait du patrimoine caractéristique *(koyu)* de Paekche, lequel aurait d'ailleurs inspiré l'architecture shintô du Japon. Le journaliste recueille la contre-expertise négative et laconique d'un spécialiste de ce royaume (Hong Sangjun) en soulignant perfidement que ce bâtiment, même pas coréen, a coûté au contribuable 45 millions de wòn. Plus surprenant, l'avis de Ch'oe Sunu est sollicité. Il affirme que tout ce style n'a rien à voir avec Paekche et qu'il est propre au Japon... Or, un autre texte de Kim nous déclare que Ch'oe l'a assisté dans ce travail [91]... L'affaire est embrouillée. Kim commente : "A cause d'un article du *Tonga Ilbo* et d'une photo du musée de Puyò, un certain nombre de personnes, à commencer par certains journalistes à la fibre patriotique, se sont émus. Suivirent les éditoriaux et le courrier des lecteurs : un charivari qui commença par une salve de critiques pour finir en scandale social. [...] Même ma mère s'y est mise : 'quelle tête de mule tu es, comment vas-tu réparer cette gaffe, ce machin japonais?'" [92]. On citera en vrac arguments et contre-arguments déployés : c'est du style japonais ; ça ressemble à du style japonais ; c'est du style de Paekche et le style de Paekche a influencé le Japon ; ce bâtiment ignore tout des techniques japonaises de construction ; ça n'est en aucun cas du style de Paekche ; c'est un style propre à l'Asie orientale et qui a ses variantes

89 - *KG, idem, "Han'guk kònch'ug-esò Ilbonjògin munje"* (la question japonaise dans l'architecture coréenne), p. 56-57.
90 - *KG*, n° 12, 1967, p. 11.
91 - *CKNK*, 1985, p. 32.
92 - *CKNK*, 1967, p. 300. NB : le texte édité précise une date nécessairement fautive : 1966.

nationales ; c'est du Japon déformé et grotesque - le propos est dans la bouche de Kim Chungòp- ; c'est une tentative régionaliste intéressante pour dépasser le style international [93] ; c'est un style individuel, une recherche personnelle ; cette querelle est du pur chauvinisme... Par l'accent excessif porté sur la typologie, la critique d'architecture donne naturellement prise aux stéréotypes et au débat national voire nationaliste.

Assurément, la défense de Kim est embarrassée. Elle repose sur deux axes. Le premier consiste à déconnecter la querelle des questions historiques de filiations stylistiques : le journaliste était malveillant, je n'ai jamais dit que l'architecture de Paekche avait un rapport avec celle du Japon, cet homme ne comprend pas le coréen. La photo accompagnant l'article est elle-même contestée pour son cadrage tendancieux : en cadrant une table selon certain angle, on pourra sans peine la faire passer pour un *torii*... L'autre, est plus tangible : "Kim Chungòp, mon aîné, a écrit que ce musée était du shintô déformé et que tant ses proportions que sa forme étaient grotesques. Voilà une vraie critique. Mais ce que je veux dire clairement c'est que ce bâtiment c'est du style "Kim Sugùn", spécialiste d'architecture moderne qui se moque du style Paekche comme du style shintô [94]". Kim dégage en touche. Il s'agira à l'avenir d'être prudent. De cette mésaventure, il concevra le désir de préciser son rapport à la tradition nationale dans sa création. Elle ne compte pas peu non plus dans sa volonté de contester une critique d'architecture embuée par les questions stylistiques et commentant les bâtiments comme on commenterait une sculpture. Les années 70 iront en ce sens.

D - La vie de *Konggan* à la fin des années 60

La tempête essuyée ne remit pas en question l'entreprise *Konggan*. Le projet initial mettant l'accent sur le réarmement sensible de la Corée en restait même plus que jamais d'actualité. Pourtant, des tout premiers numéros à ceux

---

93 - Le dossier sollicite des appuis. En la personne d'un certain Wallace Baldinger, directeur de musée américain, on trouve la surprenante assertion suivante (Ibid., p. 23) : "Il n'est absolument pas question ici d'une simple imitation, ni d'affinités importées de France ou d'ailleurs. En dépit de tout ce qui le lie à l'architecture internationale avancée, le musée de Puyò est aussi authentiquement coréen que la pagode P'alsangjòn du monastère Pòpchu-sa". Souligné par moi.

94 - *CKNK, idem,* p. 301.

qui viendront marquer le tournant des années 70, un glissement progressif va s'opérer. Des querelles qui marquèrent une époque et des réalisations de Kim qui se multipliaient en Corée, Kim et *Konggan* tirèrent déjà un territoire. En peu de temps, assez bien protégé par le caractère parcimonieux avec lequel l'Etat accordait des licences de publications, le magazine prit de l'ampleur et changea de maquette et de format (24,5 x 25,5) dès 1968. Outre qu'il contrariait les tentatives de photocopie, il introduisait la couleur. Dans son genre, il était unique sur le marché coréen de la presse. Ces premières années creusent essentiellement deux sillons.

Le premier est celui qui se consacre à la redécouverte du patrimoine coréen. *Konggan* accompagne là l'entreprise d'Etat, en consacrant de très nombreuses pages et de vastes séries à l'architecture coréenne ancienne. Ces articles, illustrés de savantes photos et de graphiques, passent en revue les édifices royaux et les grands monastères. Ils forment le catalogue des hauts lieux de la péninsule tout en donnant des explications détaillées sur leur histoire, leur style, leurs techniques de construction. Ainsi dans le n°4 de 1967, un texte illustré sur le grand monastère Haein-sa est suivi d'un essai de Sim Yonghun sur l'assemblage des charpentes qui préside à la construction des temples [95]. Peu à peu, selon qu'un spécialiste, parfois même un étudiant en cours de recherches, se présente, le monde des objets coréens s'étend à des champs nouveaux et *Konggan* se fait le relais de positions de thèse. Plus souvent, les auteurs sollicités font assaut d'érudition dans de longs et âpres papiers dédiés à de menus objets. En 1970, le même Sin Yonghun, accompagné de Kim Tonghyòn, se lance dans un inventaire fouillé des tuiles coréennes [96]. Le projet pédagogique tente ici de conjuguer savoirs et plaisirs de l'oeil. Il s'agit autant d'attirer l'attention du gouvernement sur des objets patrimoniaux en cours d'inventaire que de construire un corpus critique qui soit capable d'une part d'alimenter les études coréennes savantes, d'autre part d'inspirer ceux qui choisissent les voies de la création et qui ont souci de coréanité. Les débats sur ce que peut dire, sur ce que doit être la tradition, tels que nous les avons croisés, se chargent de mobiliser cet ensemble et d'indiquer des directions. D'où leur éternel retour dans les pages de la revue, à mesure que la coréanité

---

95 - *KG*, n°4, 1967, SIN Yonghun, "Méthode d'assemblage des charpentes de l'époque Chosòn", *(Yijo mokcho kònch'ug-ùi iùmmae)*, p. 61-67.

96 - *KG*, n° 46 et 47, 1970, SIN Yonghun et KIM Tonghyòn, *"Han'guk ko kònch'uk kiwa"*, (Les tuiles dans l'architecture coréenne ancienne", p. 69- 79 et 85-95.

explorée se dote de figures nouvelles qu'il faut incorporer. Entre les voies multiples de la création et leurs discours, et l'idéal sous-jacent d'un tout de la coréanité, la polémique rebondit sans cesse pour définir *ce qui est réellement* coréen et de là, *ce qui doit être* coréen dans l'avenir. Il est bien sûr impossible de rendre compte dans le détail des opinions des différents auteurs qui s'expriment sur ce sujet. Chacun a sa manière personnelle de privilégier telle référence, telle époque et d'organiser son monde de coréanité. *Konggan* ne prétend pas imposer une orthodoxie mais soutenir une exigence : entretenir la flamme de l'esprit national quelles que soient ses manifestations.

C'est pourquoi la création la plus contemporaine intéresse au plus haut point notre revue. A la pédagogie du passé, répond la pédagogie du moderne. Celle-ci n'est pas moins tous azimuts. Devenir un pays avancé c'est aussi porter à ses concitoyens les savoirs recueillis ailleurs. Régulièrement, la revue informe ses lecteurs de ce qui se passe dans d'autres revues. Le non-respect des droits d'auteur aide à ce que le transfert soit peu coûteux. Elle présente par ailleurs en traduction les tables des matières des grandes revues qu'elle reçoit. Le n°8 de 1967 nous permet ainsi d'apprécier quelles pouvaient être les références de *Konggan* en matière d'architecture contemporaine. S'y côtoient dans l'ordre *Architecture d'Aujourd'hui, Architectural Record, Architektur und Wohnform, Detail, Progressive Architecture et AIA Journal* [97]. Comment ne pas noter que le numéro présenté d'*Architecture d'Aujourd'hui* (janvier-février 1967) consacre un large dossier aux centres culturels, thème qui est précisément celui du n°8 (juin 1967) de *Konggan?* La difficulté est précisément ici que dans ce premier temps, le discours moderniste de *Konggan* est presque exclusivement consacré à la ville, à l'urbanisme et à l'architecture. Ce seront autant de sources précieuses.

Mais pour ceux qui connaissent une revue dont les contenus ont stabilisé depuis les années 80 le poids des diverses rubriques, et qui tiennent *Konggan* pour une publication largement consacrée aux questions d'art moderne, la surprise est grande. Les questions d'esthétique n'émergent en fait que progressivement à la fin des années 60. Si *Konggan,* dès ses premiers numéros tient la chronique de la vie artistique coréenne, elle ne présente pas tout de suite d'articles sur ce sujet. Il faut attendre l'arrivée des critiques d'art, Yi Il et O Kwangsu comme collaborateurs réguliers, pour que peu à peu cette thématique s'affirme. Le premier dossier sur l'art abstrait en Corée apparaît en

---

97 - *KG*, n°8, 1967, p. 90-91. Soit trois références américaines, deux allemandes et une française.

décembre 1967 (n°14) [98]. Le n°46 de septembre 1970 est presque entièrement dévoué à l'art contemporain. Certes, il y va là de variations de contenu guidées par l'actualité et qui pourraient, d'un numéro sur l'autre, ne pas avoir de signification historique particulière. On verra pourtant dans le cadre d'une analyse globale, comment il n'en est rien et combien cela participe d'une tendance de fond en partie guidée par des événements extérieurs à la revue. Pour le reste, on se souvient des ambitions premières de Kim Sugùn : moderniser la culture coréenne, c'était rendre possible le dialogue non seulement des écoles esthétiques mais aussi des arts entre eux. Paradoxe dont on a posé les raisons dans le caractère inquiet et enthousiaste de l'architecte, si les années 60 ont été décrites par lui comme "années de désolation culturelle", *Konggan* n'en présente pas moins en 1968 (n°24) un copieux dossier montrant que la renaissance attendue des arts coréens ne partait pas les mains vides. La modernisation vient de loin et constitue le capital sur lequel faire fructifier le présent. Celui-ci, intitulé "60 ans de culture nouvelle" *(Sin munhwa 60 nyòn)*, présente un historique convaincant de la littérature, de la musique, du théâtre, du cinéma et des arts plastiques coréens [99]. D'un côté, on exhume un passé ancien oublié, de l'autre, on recule en amont le commencement de la modernisation coréenne.

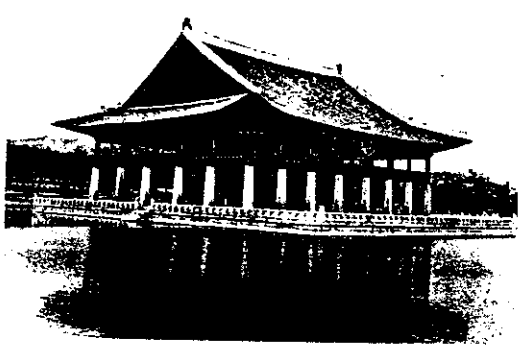
Mais l'internationalisation désirée ne se limite pas pour *Konggan* à faire venir en Corée les modernités des pays avancés. Il s'agit de même, dans l'optimisme techno-progressiste des années 60, de rendre la Corée présente au monde. En 1969, l'homme américain a posé le pied sur la lune, épopée dont Kim se fait avec émotion l'écho fréquent dans ses textes. En 1970, l'exposition internationale d'Osaka vient tirer le dernier brillant feu d'artifice de la fête des Trente glorieuses. Pour la Corée, il était indispensable d'y être présente. C'est Kim qui, très fréquemment, sera pour l'Etat coréen le héraut architectural de la modernité coréenne. On ne saurait donc totalement prendre au comptant les différentes bouderies et critiques qu'il signifia au pouvoir politique. S'il est souvent déçu de n'être pas l'éminence grise des édiles coréens, il ne perd jamais de vue ses contacts et intérêts. La fréquence avec laquelle, il représenta son pays à l'étranger témoigne de la continuité d'une bonne relation sinon avec le gouvernement, du moins avec la haute administration. En 1969 déjà, il réalisait

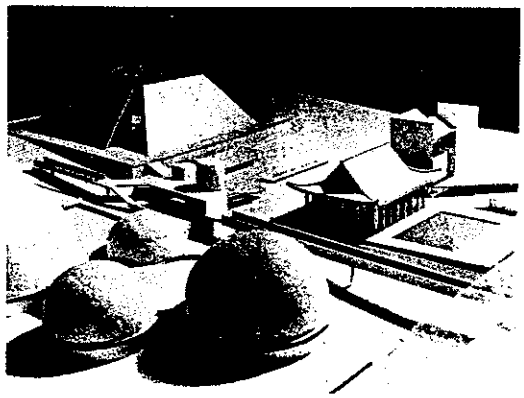
98 - *KG*, n°14, 1967, *"Han'guk ch'usang hoehwa 10 nyòn"*, (10 ans de peinture abstraite coréenne), dossier p. 67-92.
99 - *KG*, n°24, 1968, p. 7-36.

le pavillon coréen de l'exposition de Montréal. L'Etat coréen et Kim avaient besoin l'un de l'autre.

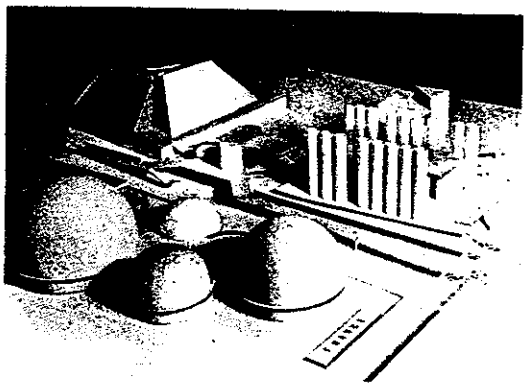
Il nous dit dans un texte ironique les débats qui marquèrent la participation coréenne à l'exposition d'Osaka : "Ce serait, comparé à Montréal, une exposition gigantesque. Si l'on y mettait trois millions de dollars, alors on serait sûr de ne pas avoir honte. Quant aux choses à montrer, il fallait du neuf. Mais quoi? 'Des trésors nationaux, enfin... des objets de ce genre...', 'C'est-à-dire?' 'Eh bien...' 'On a aussi des voitures!' 'Quelles voitures?' 'Notre petite dernière, la Corona!' 'Mais... n'est-ce pas un modèle d'origine japonaise?' [100]". La moquerie paye de retour les ridicules et les prétensions, et d'une certaine manière... l'affaire mal digérée du musée "japonais" de Puyò. Toujours mordant, il poursuit sur l'architecture du pavillon : "On proposa un bâtiment ayant la forme d'une couronne d'or de Silla ou bien celle d'un tambour coréen. Invariablement, on tendait à fonder l'architecture sur des images. Comme il y avait beaucoup de monde sur ce projet, on proposa à la fin d'édifier un complexe de bâtiments qui aurait, au sol, la forme d'une de nos lanternes de pierre [101]". La critique d'une coréanité au petit pied se précise. Le projet final, qu'on a déjà évoqué, se voudra non l'imitation mais la transfiguration du grand pavillon des fêtes de Kyònghoe-ru (palais Kyòngbok). Les mesures en seront modifiées légèrement pour qu'il ne disparaisse pas dans les constructions alentours. On en trouvera ici les maquettes.

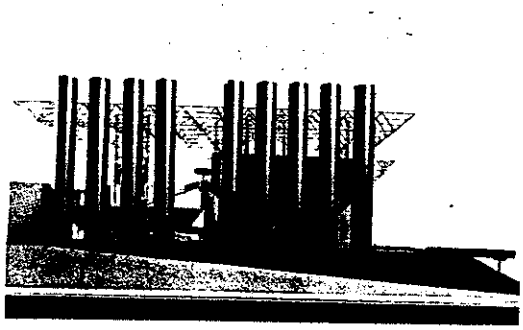
Illustration 13 : De Kyònghoe-ru au pavillon coréen d'Osaka (1970) [102]





100 - *CKNK*, 1970, p. 76-77.
101 - *Idem*, p. 77.
102 - Source : *KG*, n°29, 1969, p. 27.





La quête de coréanité a ses exigences qui ne se satisfont pas de ressasser des lieux communs. De même, en ce début des années 70, Kim commence de mettre un frein à son ardeur modernisante. Certes, les idées de 68 sont peu ou prou passées par là. De retour d'Osaka, il écrit un texte signifiant son désappointement d'une exposition universelle qui ne laissait aucune place à l'échange, aux rencontres, à l'art et qui, à la différence de Montréal, n'avait montré aucun intérêt sur ce qui se passait depuis dix ans en Corée. Il commente : "ce fut l'exposition universelle... du monde libéral capitaliste [103]". Kim savait être aussi parfois un déçu du Japon.

Au rythme où se poursuivit le développement coréen à partir des années 60 -la croissance fut de 10% par an entre 1961 et 1976-, il n'est guère surprenant que le sentiment fréquent de vivre une période "tournant" *(chònhwan'gi)* ait marqué ses acteurs et ses commentateurs. Cinq ans à peine après les débuts de *Konggan*, l'atmosphère avait changé. L'ivresse des techniques et l'enchantement des sciences a disparu des pages de *Konggan* en même temps que les notices techniques sur les poutrelles métalliques. Il y allait en partie de l'écho assourdi réservé en Corée au malaise de civilisation exprimé par les jeunesses occidentales en 1968. Pour autant, la Corée ne pouvait perdre de vue ses objectifs et le sens des réalités : elle restait un pays pauvre et encore rural. Mais la posture à l'égard du mode de développement se fit plus critique. La mauvaise humeur s'était déjà manifesté en 1968, lorsque l'Etat avait désigné -sans concours ouvert- six architectes pour concevoir l'assemblée nationale de

---

[103] - *CKNK*, 1970, p. 86-87.

Yòùido. Kim s'était permis des courriers de protestation [104]. Aussi ce n'est pas par hasard que fut créé par lui en 1969, l'Institut pour l'environnement humain. Il constituait la réponse à une marche forcée vers des jours meilleurs entièrement dominée par l'appareil technocratique. On n'oubliera pas davantage que sur le plan politique intérieur, le régime de Pak, de plus en plus contesté, s'acheminait vers un raidissement et le renforcement de la propagande. Sa fréquentation directe n'était plus si honorable que cela. Pour partie enfin, ce tournant provint aussi pour Kim de l'échec à imposer ses idées d'urbanité au sein de la *Korea Engineering Consultants Corporation*. Le schéma d'aménagement urbain qu'elle proposa pour l'île de Yòùido fut vivement critiqué. A maints égards, il se détourna des questions techniques d'urbanisme et *Konggan* avec lui. Ils se replièrent sur de nouveaux champs à explorer et sur une réorientation de leurs objectifs initiaux. Ici encore, le tournant n'est pas brutal. Les années 69-72 sont une période indécise pour le groupe. Elles se renforcent des troubles du régime. Si l'on a arrêté la chronologie de cette première période de fondation en 1971, c'est qu'à cette date le groupe a commencé de gagner son nouveau siège et qu'il est sur le point de changer de nom. Afin de fonder cette périodisation glissante et de décrire *Konggan* dans ses contenus, ses structures et ses fonctionnements, on interrompra pour un temps le récit chronologique.

---

104 - *KG*, n°23, 1968, p. 20-21.

III - KONGGAN - PORTRAIT DE GROUPE (1966-1988)

A - Les données matérielles

Les données présentées ici procèdent du dépouillement systématique des collections de *Konggan*. On a expliqué plus haut quelles étaient les particularités de ce corpus et les choix qui avaient été faits pour en maîtriser l'imposant volume [105]. L'essentiel de la présentation matérielle a de même déjà été décrit : l'épaisseur de la revue oscille entre 100 et 200 pages et le format est fixé à partir du numéro 22 (1968) dans ses dimensions actuelles, presque carré et peu ordinaire. Entièrement en noir et blanc au départ, la couleur y fait son apparition de manière progressive pour y être la règle dès le milieu des années 70.

La première de couverture est très exceptionnellement consacrée à la reproduction d'une oeuvre figurative ou architecturale. Presque toujours, elle présente avec un sens aigu de la composition, une oeuvre abstraite, le plus souvent une peinture d'un artiste coréen. Elle a toutes les apparences extérieures d'une revue d'art. Cette couverture porte par ailleurs le titre de la publication, *Konggan* (en caractères chinois) et en anglais *(Space)*. Il en va de même pour les sous-titres thématiques. Elle témoigne d'une volonté d'être présent à l'étranger à travers la langue internationale. Il en va de même pour les tables des matières. Sauf très rares exceptions -vacances ou maladie du traducteur?- le sommaire coréen est toujours doublé par un sommaire en anglais.

Celui-ci pose plusieurs problèmes. D'une part, il est toujours moins complet que son équivalent coréen. D'autre part, il propose parfois des traductions de titres assez éloignées de l'original. Ce sont plus souvent des adaptations, lorgnant avec talent sur la brièveté des chapeaux de la presse anglo-saxonne. On a toujours pris ici le parti de la précision dans la traduction en français de l'original. Le problème le plus épineux de cette volonté de dépasser les frontières coréennes réside pourtant largement dans la

105 - Cf. l'introduction du présent chapitre.

transcription des noms propres. Or ils sont indispensables au repérage et à la mention des individus. On ne fera pas ici l'historique des difficiles problèmes posés par la transcription du *han'gùl*. Ils sont caducs dès lors qu'on en arrive aux noms propres. Soit ils ont été imposés par le ministère de l'intérieur lors de l'octroi d'un passeport et, dans ce cas, leur prononciation est conçue pour les seuls anglophones (*e.g.* Im Young-sook pour Im Yòngsuk). Soit ils ont été choisis et bricolés par les individus eux-mêmes, selon la langue occidentale qu'ils pratiquaient (*e.g.* Zozayong pour Cho Chayong). La difficulté naît ici du désordre et des hésitations ou remords des auteurs qui changent plusieurs fois de transcription. A cela s'ajoutent les très nombreuses coquilles commises par des clavistes, peu familiers de l'alphabet latin, et les hésitations de la revue dans l'usage, tantôt fréquent, tantôt rare, des caractères chinois... Seule le champ traité et les données biographiques permettent alors de reconnaître un même individu sous cinq appellations différentes (*e.g.* Lee Kuyol, Yee Kooyeol, Lee Kooryul, Lee Guyul et Lee Kuyeol pour le même Yi Kuyòl). Par souci de standardisation et de comptage, on a toujours choisi de revenir au système McCune-Reischauer. Kim Swoo-geun restera Kim Sugùn, en dépit des remarques qu'on nous a faites, d'irrespect d'une transcription qu'il avait choisie lui-même. On a de même systématiquement supprimé les tirés séparant les deux caractères du nom personnel, dont on ne voit bien ni la justification ni l'intérêt [106]. Précisons pour finir sur ce point que, pendant les années 80, - la pratique a disparu aujourd'hui- la table des matières en anglais était doublée d'un résumé des principaux articles. Bien plus rarement, certains articles et discours sont présentés dans leur traduction intégrale.

Il est inévitable, vu la longue durée du mensuel *Konggan*, que la maquette ait plusieurs fois changé. Ces questions ne peuvent nous retenir. Elles doivent trop à la mode et aux techniques d'édition. Les premières années, les imperfections techniques, les alignements défectueux, les clichés imparfaits sont nombreux. La plus grosse difficulté réside ici dans l'harmonisation typographique du *han'gùl*, des caractères chinois et de l'alphabet latin. L'ensemble est volontiers hétéroclite et l'on a surpris parfois des annotations correctrices de la main de Kim Sugùn dans les pages de la collection *princeps*. Il semble plus essentiel de dire combien les pages de *Konggan* sont des pages lourdes et denses. Sur deux ou trois colonnes, elles proposent des textes dont la

106 - On s'en excuse par avance auprès de ceux qui ne retrouveraient pas leur identité.

longueur est appréciable. Elles expliquent qu'un article tienne souvent en moins de dix pages et qu'une série de quinze finisse par faire un livre.

Pour le reste, les genres éditoriaux présents dans le mensuel sont variés. Ouvert par un éditorial (*sarangbang* : la pièce de la mondanité masculine dans la maison classique coréenne) dévoué à une question du moment, la revue poursuit avec des articles sur thèmes et des séries. Elle présente par ailleurs des oeuvres récentes d'artistes coréens. Suivent alors, dans une partie qui participe davantage du magazine, des commentaires et critiques sur la vie intellectuelle, artistique et architecturale coréenne. Parfois, un cahier final est ajouté sur un thème érudit, qui joue le rôle de supplément détachable. Ce schéma resta à peu près le même, toujours accompagné d'une abondante illustration [107].

Venu le moment d'évoquer les bases financières de la revue, les choses sont moins claires. Une entreprise d'édition doit vivre de son lectorat. Or il est difficile de se faire une idée sur la diffusion du magazine. Nos interlocuteurs nous ont donné un chiffre moyen de trois mille exemplaires mensuels. Il paraît toutefois douteux que ce chiffre soit resté stable sur trente ans. On aurait aimé avoir une courbe et savoir comment la ligne éditoriale, la maquette ont pu être des réactions éventuelles à l'érosion ou la lassitude des lecteurs. On aurait aimé aussi connaître la part des envois gratuits, des abonnements et de la diffusion en kiosques. Ces informations restèrent introuvables. On se trouve donc contraint, avec des réserves, de commenter ce seul chiffre de trois mille. Pour qui connaît les gros tirages de la presse quotidienne en Corée, ces chiffres paraissent faibles. Ils le sont aussi comparés à d'autres magazines pour la jeunesse ou pour les femmes. Cette faiblesse situe d'ailleurs le champ du mensuel. *Konggan* n'est en aucun cas une revue grand public. Par ses thèmes, par son langage, par son tour académique, elle participe bien de la revue savante. Son influence ne se lit pas dans son tirage, mais dans ses idées et le public choisi à qui elle est destinée. Il faut cependant rectifier un peu cette approche. D'une part, on l'a dit, à cause de la règle générale qui veut que pendant des décennies les photocopieuses privées aient mis sur le marché, des exemplaires pirates de toutes sortes de publications [108]. L'erreur d'appréciation sur la diffusion peut en devenir considérable. D'autre part, il est plus

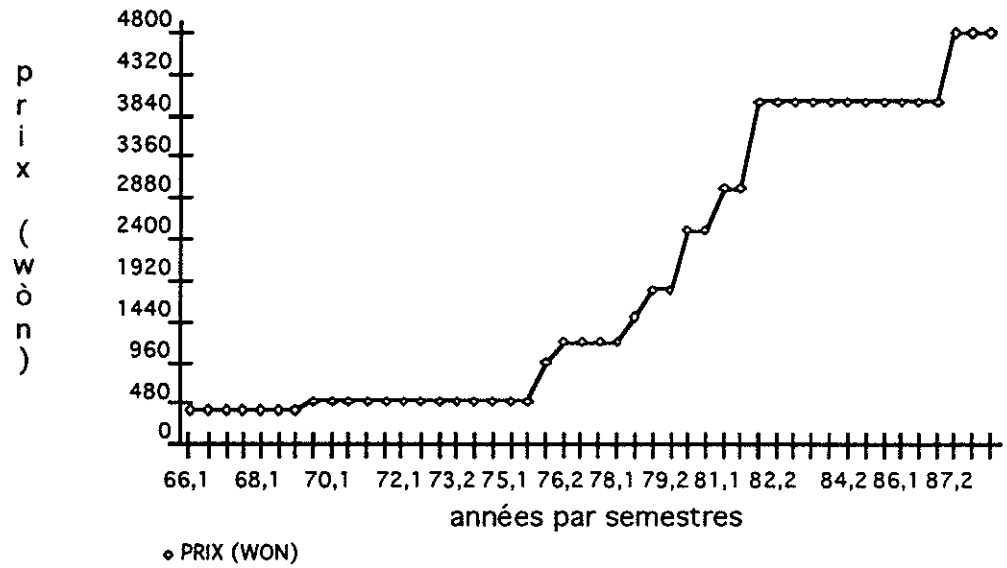
---

107 - On a annexé deux sommaires, en anglais et en coréen, de la revue.

108 - Brochure comprise. La pratique avait cours jusque dans les bibliothèques universitaires. Il n'est pas certain que la photo couleur et le changement de format fussent si dissuasifs.

raisonnable de comparer avec des revues du même genre. Un numéro spécial d'*Architecture d'Aujourd'hui* (n°272, décembre 1990 [109]) a ainsi entrepris de faire son propre historique, de plus ancienne et de très prestigieuse revue d'architecture. Elle commence en 1930 avec 1200 exemplaires pour atteindre, peut-être, 10 000 en 1940. Elle redémarre après-guerre avec 7000, pour plafonner ensuite autour de 25 000 exemplaires. Or il s'agit là d'une publication de renommée mondiale, presque totalement vendue sur abonnement et qui a l'aura d'une vieille institution. De retour sur la scène coréenne, un tirage de trois mille n'est sans doute pas si négligeable. Les revues d'architecture ne sont jamais des *best-sellers*. D'où leur prix toujours élevé. Un numéro d'*Architecture d'Aujourd'hui* coûte aujourd'hui cent cinquante francs. Un numéro de *Konggan* coûte 4800 wòn [110] contre 500 wòn pour un grand quotidien. Le rapport d'un type de publication à l'autre est *grosso modo* de 20 en France (en prenant *Le Monde* pour jauge) et de 10 en Corée. *Konggan* y est donc comparativement moins un objet de luxe. On trouvera ci-après la courbe d'évolution du prix du mensuel depuis sa création.

Graphique 14 : Le prix de Konggan (1966-1988)



109 - *Architecture d'Aujourd'hui,* "Soixante années d'architecture d'aujourd'hui", n°272, décembre 1990. Sur les tirages voir p. 54-55.
110 - Donnée : Juillet 1993. Soit 35 francs français.

Pendant toute cette période, *Konggan* tente de maintenir son prix et le saut brutal observé entre 1975 et 1981, n'est que le reflet d'une inflation généralisée [111]. Cette courbe serait isomorphe à la courbe des taux d'inflation annuels. On a donc d'une part un lectorat faible et d'autre part un prix de vente contenu : où *Konggan* trouve-t-elle les ressources pour améliorer sans cesse sa qualité et sa présentation?

On ne peut totalement oublier la part de revenus apportée par les annonceurs. La publicité est présente dans la revue. Elle est pourtant discrète. Elle occupe presque toujours la dernière de couverture. Un calcul, par sondage, en porte le volume de pagination à 10% par numéro. Ces annonces sont regroupées en cahiers au début de la revue. Elles rassemblent des entreprises de bâtiments, des producteurs de matériaux et des designers de mobilier. On y observe une certaine fidélité des annonceurs qui n'oublient pas, comme c'est l'usage en Corée, de personnaliser leur message lorsque la revue publie un numéro anniversaire. Ici encore, les moeurs éditoriales diffèrent plus qu'un peu des pratiques connues en France. On ne sait trop toutefois la part que représentent ces publicités dans les ressources du mensuel.

La question du financement d'une revue d'aspect luxueux reste donc problématique. Mécènes et parrains semblent absents dans ce domaine. La part des subventions d'Etat aussi. Certes, on sait par ailleurs que l'envoi gratuit de *Konggan* dans les bibliothèques orientalistes du monde est prise en charge par le gouvernement coréen. Cela ne peut aller bien loin. Le souci d'indépendance semble avoir été le plus fort. Les textes de Kim Sugùn ne cachent pas les difficultés financières rencontrées par son groupe : en 1971, au moment de la construction du siège, sa maison et le terrain du siège étaient hypothéqués [112]. En 1975, il écrit : "*Konggan*, à cause de ses lourdes pertes est toujours en danger" pour ajouter aussitôt : "Mais le but que nous nous sommes fixé et vers lequel nous tendons nos forces c'est de donner du lustre à la vie spirituelle du Coréen en tant que Coréen [113]". Aussi le lamento financier est-il, à la même date, compensé par la fierté du chemin accompli malgré les difficultés : *Konggan* est présent à la bibliothèque de Harvard ; ce n'est pas un magazine qu'on jette mais une véritable collection *(chech'aek)* ; il devient la source et le corpus des études

---

111 - L'inflation fut de 27% en 1974 et de 34% en 1981. Sur ces chiffres voir CHAPONNIERE, *op. cit.*, p. 89.
112 - *CKNK*, 1979, p. 24-25.
113 - *CKNK*, 1975, p. 275-277.

coréennes en Corée et dans le monde [114]. Les numéros anniversaires - numéro anniversaire de la fondation ou numéros à nombre symbolique, 100, 200, 300- n'oublient la question financière qu'au cours des années 80. On peut certes prendre au sérieux l'affirmation de Kim, lorsqu'il écrit que les collaborateurs permanents de la revue étaient mal payés [115]. Les raisons de l'équilibre financier global sont cependant ailleurs. Il y va en partie de cette structure "familiale" du groupe : contre la pratique dominante en Corée, même dans le monde des revues académiques, il semble que la plupart des contributions à la publication aient été non rémunérées. Il y va surtout de la structure du groupe lui-même. Les grands contrats de construction décrochés par le bureau d'architecture n'ont sans doute pas peu compté dans le renflouement de la revue déficitaire. La santé - olympique- des années 80 est ici éclairante. Faute pourtant d'avoir pu forcer les portes de la comptabilité, on en restera là sur ce point. On notera simplement que certains numéros au contenu minimal de l'année 1973 [116] ou certains numéros doubles [117] peuvent être mis au crédit de ces angoisses financières.

Le personnel fixe du mensuel pourrait constituer le dernier descriptif des données matérielles fondamentales qui le concernent. On doit reconnaître que la chose est aride et peu signifiante. Elle pose déjà un problème de terminologie dont les fondements renvoient aux lois coréennes sur l'édition. Car quel sens réserve le coréen à l'idée de "directeur de la publication" *(parhaengin)* et à "éditeur en chef" *(p'yònjibin)*? Kim Sugùn n'apparaît comme directeur de la publication qu'en 1969 (n°27) pour prendre en sus la casquette de rédacteur en chef en 1970 (n°37). Les termes changent aussi en cours de route. En 1974 (n°81), apparaît un gérant *(chugan)* et Kim n'est plus que conseiller *(unyòngwiwòn)*. En 1976, il est de nouveau directeur mais flanqué d'une double structure d'administration distinguant les conseillers et les

---

114 - *CKNK*, 1975, p. 272-274.

115 - *CKNK*, 1975, p. 274.

116 - Cf. les numéros 76 et 78, qui sont chacun en seul cahier, présentant uniquement des planches sur les motifs décoratifs des céramiques du Koryò et du Chosòn.

117 - A partir de janvier 1968 (n°15), *Konggan* ne numérote plus sa parution "à la suite" mais par année. Le retour au comput originaire s'effectue, avec un décalage inexplicable de deux numéros par rapport au compte des mois, en août 1972 (n°67) Or c'est précisément dans cet intervalle que les lacunes dans les collections sont les plus importantes. En comptant depuis le début et depuis la fin, pour présenter ici une numérotation cohérente, on ne parvenait pas à recoller les morceaux. Seule explication possible : l'existence de deux numéros doubles (n°60 et 61) ou bien une interruption de deux mois entre novembre 71 et février 1972. A dire vrai, les décrets d'urgence de décembre 1971 et la censure ne sont sans doute pas étrangers à ce petit problème. On notera de même que la revue ne parut pas en décembre 1979 -coup d'Etat de Chòn- et publia un numéro double "anodin" en janvier (n°150-151).

directeurs de rédaction *(p'yònjibwiwòn)*... Moins que les changements naturels d'une structure qui grossit et évolue, ce seront les personnes qui nous retiendront. Les titres changent et les individus restent ou sont remplacés. Aussi, on réservera au paragraphe sur le "personnel académique" de *Konggan,* le traitement de ces données [118] . Dans l'intervalle, il est temps de s'interroger sur ce que fut la ligne éditoriale de *Konggan* et l'évolution de son contenu.

B - Lignes éditoriales et contenus

On se souvient que la particularité du mensuel *Konggan* est de s'être créé sans affirmation explicite de ligne éditoriale et sans manifeste. Au-delà de l'analyse des implicites, un certain nombre de données concrètes nous permettent d'en savoir davantage sur les objectifs et les redéfinitions. Le numéro 101 donne à la revue l'occasion de faire un bilan et de relancer un projet. Lorsqu'on se rappelle que le monde éditorial coréen a pendant longtemps été marqué par la prolifération de revues aussi brillantes qu'éphémères, le passage du cap "100" signifiait l'ancrage profond du mensuel dans le paysage intellectuel et artistique coréen. Il s'agissait de plus, en 1975, de rendre raison de ces années de mutations qui avaient vu les questions, au départ prioritaires, d'urbanisme, le céder à d'autres problématiques. A compter de cette date et jusqu'à la fin de notre période, *Konggan* se voit donc précédée d'une bannière flottant au dessus des sommaires.

Sa version coréenne affirme : "*Konggan* ressasse et réinterprète *(toesaegida)* la tradition et l'histoire de tout ce qui touche à l'art, à l'environnement et à l'architecture. Pour que les Coréens connaissent mieux la Corée. Tournée vers l'avenir qui nous paraît souhaitable, elle propose documents, évaluations et critiques de notre situation présente. Le contenu de *Konggan,* même consacré à notre actualité la plus immédiate, éclaire l'esprit des Coréens d'aujourd'hui et plus il est brillant plus il donne de dignité à notre identité de Coréen. Il a pour ambition de rester, pour les temps futurs, le

---

118 - Pour information, on se reportera en annexe aux données recueillies. Elles pourront être complétées par un article de KIM Wònsòk, *KG,* n°290, "Konggan chi-ùi p'yònjipcha-dùrege ch'anggan 25 tor-ùl majihanùn òje-ùi kamhoe-rùl onùr-e chòkta", (Aux rédacteurs de Konggan : Une note d'aujourd'hui en souvenir d'hier pour le 25e anniversaire), p. 8.

témoignage de nos valeurs [119]". Ce résumé ne nous apprend rien de neuf. Il fixe et résume une ligne.

Au départ, sa traduction en anglais reflète précisément le texte original. Or cette bannière révèle une pure ambition coréano-coréenne. A partir de 1977, un autre texte, en anglais, apparaît, qui s'est éloigné de l'original : "En mettant fortement l'accent sur les problèmes d'environnement, d'architecture contemporaine et d'art, vus sous un angle historique adéquat, notre évaluation du passé et du présent coréens rend possible de les connaître mieux et de forger la vision puissante d'une Corée meilleure pour tous nos lecteurs. Que signifie la Corée pour le reste du monde et réciproquement? Dans chacun de nos numéros, chers lecteurs philosophes, nous avançons des réponses en portant toute notre attention à l'art, l'environnement et l'architecture. S'il n'y avait rien dans ces domaines de l'activité humaine passée, présente ou future qui méritât contemplation la vie n'aurait pas de sens [120]". L'apostrophe au lecteur montre une volonté nouvelle de communication vers le monde. Elle témoigne d'un déplacement progressif des ambitions. Outre l'auto-portrait en revue d'histoire que livre ici *Konggan*, on notera cependant son hésitation dans l'ordre de ses thèmes principaux.

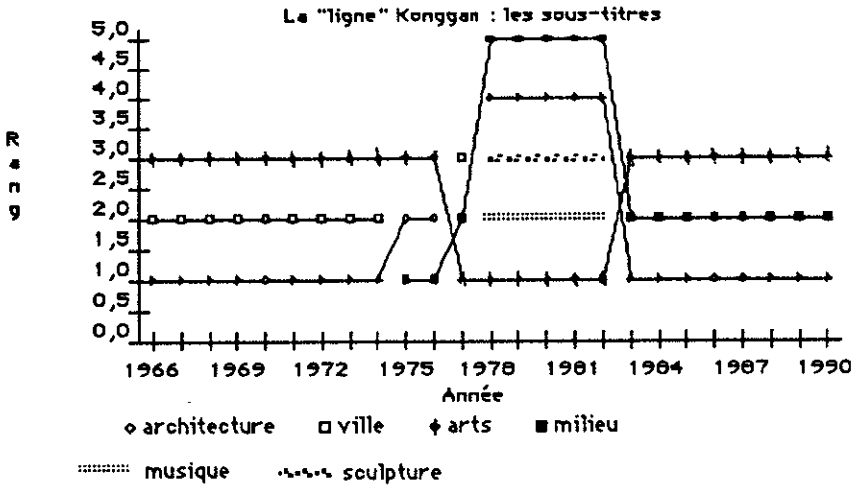
Ses sous-titres nous fournissent une autre indication des changements opérés de priorités. La hiérarchie des champs évolue d'une période à l'autre. Ce n'est évidemment pas un hasard. Plutôt que d'encombrer l'espace par un texte laborieux, on a donné à ces mutations une représentation graphique. Les chiffres de 1 à 5, indiquent le rang du thème dans l'écriture du sous-titre.

---

119 - Ce bandeau a disparu dans les années 90. Le verbe *toesaegida* est ici traduit par un hendiadyin. Il veut dire, au sens du dictionnaire, "ruminer". Il vaut aussi comme composé de *toe* -qui indique le retour d'une action- et de *saegida*, qui signifie interpréter, expliciter.

120 - Voir annexes pour l'original.

Graphique 15 : l'évolution des lignes éditoriales par les sous-titres (1966-1990)



On voit bien ici comment, du début des années 70 au début des années 80, la revue hésite entre les sujets et les priorités. La ville disparaît pour laisser place au thème du milieu et de l'environnement *(hwan'gyòng)* [121], tantôt en première place et tantôt en dernière. Art et architecture oscillent autour de cet axe. Musique et sculpture font une brève incursion. Ces changements, jamais commentés et jamais annoncés, sont significatifs d'une certaine plasticité thématique. Revue d'"art total", *Konggan* se "positionne" selon les combats d'un moment, les attentes du marché, la demande sociale ou les empiétements de la concurrence. En 1993, l'ordre a de nouveau changé. On y est revenu, comme en 1975, à "environnement, art et architecture".

Ces données nous fournissent une première indication sur le contenu de *Konggan* pendant trente ans. Elles restent très insuffisantes. L'idéal d'un dépouillement attentif et précis, pour aller plus loin, consisterait à fixer un certains nombres de thèmes et de catégories et de procéder à un comptage du nombre de pages consacrées à chacun d'entre eux. Pour près de trois cents numéros épais, la tâche était fastidieuse et démesurée. Aussi, l'analyse du contenu de *Konggan* procède-t-elle ici par sondage. Celui-ci ne pouvait être

121 - Dans le monde sinisé -on y reviendra- ces deux termes se distinguent mal. De manière provisoire, on les emploie en concurrence ou ensemble.

qu'aléatoire. Or, dépouiller et comptabiliser un numéro par année, choisi au hasard, pose le problème suivant pour établir le poids relatif des thèmes traités : il suffit d'un numéro spécial, d'un événement particulier pour que le contenu réserve subitement un nombre de pages très élevé et non significatif à, disons, l'architecture contemporaine occidentale. Pour palier cette difficulté, on a donc établi deux séries parallèles de données. S'il y apparaît un numéro spécial, la tendance lourde de l'équilibre relatif des sujets traités se lit cependant clairement. Comme il s'agissait d'un sondage, on a pu ajouter le traitement des années 1989 et 1990, exclus ailleurs. Autrement dit, les données recueillies ici proviennent de deux fois 24 numéros (pour 24 années, de 1967 à 1990) à raison de deux numéros par an, traités séparément [122]. Précisons de plus, que seule la partie "revue" du mensuel a été comptabilisée. Les éditoriaux, les notes brèves, la partie magazine et bien sûr les annonces diverses n'ont pas été prises en compte. Seul le coeur de ce que Kim Sugùn présentait plus haut comme "corpus" des études coréennes a été pris en compte. D'où un volume global de pages souvent éloigné du volume réel du numéro dépouillé.

Les thèmes choisis pour procéder au comptage ne posent pas moins de problèmes de méthode. Ils se divisent en trois grandes catégories : le thème national, le thème historique et enfin le sujet traité.

-Le thème national. *Konggan* se veut une revue d'explicitation et de redécouverte de la coréanité mais elle se veut tout autant le relais vers la Corée des aventures de l'esprit du monde entier. Quelle est la part de l'une et de l'autre? Un premier problème, qui vaut pour les autres rubriques, est celui du chevauchement possible des catégories. En effet, l'unité pertinente du comptage a été l'article. Il était impossible de compter paragraphes ou lignes. Or, il arrive plus que souvent qu'un même article traite en même temps de la Corée et d'autres pays. Le comptage ayant été effectué par lecture, même rapide, de l'article en question, il tranche en faveur du sujet dominant. Dans les cas où c'est précisément la relation du monde à la Corée qui est en jeu, ces pages sont comptées deux fois puisqu'importe ici de peser un contenu relatif. D'où des volumes globaux qui sont parfois supérieurs au nombre réel de pages. De plus, il est facile d'identifier un article portant sur la Corée mais venu le moment de préciser les nations impliquées sous l'étiquette "monde", il aurait fallu désigner aussi les pays. Cela aurait aidé à définir la vision coréenne du monde, propre à

---

122 - On trouvera en annexe le relevé de ces comptages et les modes de sondages.

Konggan. Pour des raisons identiques de chevauchements possibles, l'entreprise aurait été confuse. D'où l'agglomération des données sous la seule rubrique "pays autres que la Corée". Il est clair, on le prouvera par d'autres moyens, que cette vision du monde est en fait assez conforme à celle qu'on a pu décrire dans le chapitre précédent. Le Japon mis hors jeu par déréférencement ou occulté, le monde se réduit à l'Occident -les autres cultures sont rarissimement présentées- et l'Occident massivement américain. On notera enfin, qu'en dépit d'un discours latent sur la culture orientale asiatique, la Chine est très peu présente dans les pages de la revue. Lorsqu'elle l'est c'est presque toujours au titre de la culture classique... et de son dépassement coréen.

Le thème historique. *Konggan* hisse la bannière d'un périodique qui laisse une large place aux dimensions temporelles du passé, du présent et de l'avenir. Or le discours sur la tradition et sur l'histoire est un des ressorts fondamentaux du discours nationaliste sur l'identité. Il importait donc de préciser quelles temporalités furent privilégiées. On retrouve ici les difficultés posées par le découpage des périodes de l'histoire coréenne. On a jugé bon d'ouvrir quatre rubriques simplifiées et révélatrices : l'ancien, le moderne, le contemporain et le traditionnel. L'ancien est certes bien vaste. Il échoue à identifier les références favorites du passé coréen. Aussi nous faut-il faire remarquer le fait suivant : massivement, le passé coréen sollicité est celui de la dynastie des Yi. La dimension patrimoniale de la revue n'est pas étrangère à ce fait. On a de plus, en dépit de sa difficulté, souhaité ouvrir une période "moderne". Elle désigne ici les dates 1860-1945. Par contemporain, on entend la période qui suit mais tout autant l'actualité et le présent vécu de la revue. La catégorie "tradition" est précisément celle qui, soit s'annonce comme telle, soit met en branle une foule de figures d'un passé indifférencié pour donner sens aux créations du présent.

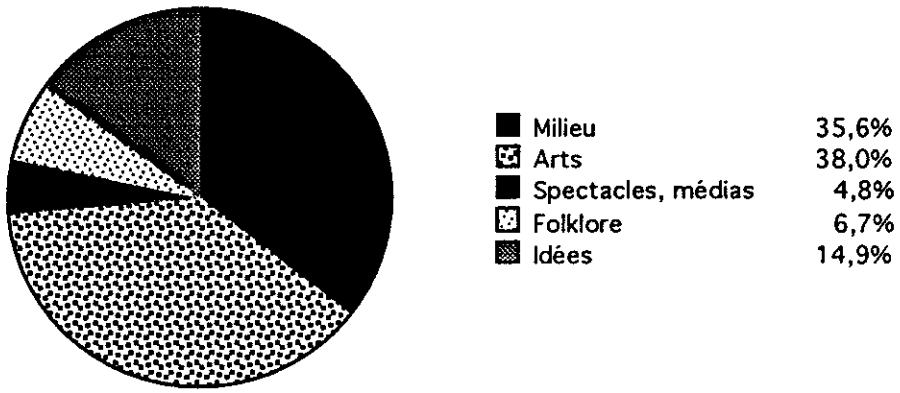
-Les sujets traités. La méthode de comptage et la prise en compte des chevauchements fut ici identique. Le sujets ont été rangés en cinq rubriques. On a ouvert un dossier "milieu" réunissant les thèmes de l'architecture, de la ville et du paysage ; un dossier "art" avec peinture, sculpture et musique ; un dossier spectacles et médias rassemblant les essais sur le théâtre, la photo ou le cinéma ; un dossier "folklore" traitant de l'ethnographie, des religions ou des artisanats ; enfin un dossier "idées" dévolu aux débats, aux essais théoriques et aux questions de méthodologie -notamment sur la critique dans les arts coréens et

sa fonction. Pour insatisfaisantes que soient ces catégories agglomérées et pour arbitraires et subjectifs que soient certains critères, ces données résument cependant assez bien le contenu de *Konggan* et son évolution [123]. Avant de présenter ces séries chronologiques, on montrera par deux graphiques (16 et 17) portant sur les sujets, les effets de biais liés au sondage. Ils portent ici sur la moyenne des numéros sélectionnés. Presque les trois quarts des numéros du sondage sont consacrés aux rubriques annoncées par les sous-titres de *Konggan*. Les autres thèmes n'en constituent que des extensions. Si la seconde série montre des variations, la tendance lourde est claire. Les deux graphiques diffèrent peu [124].

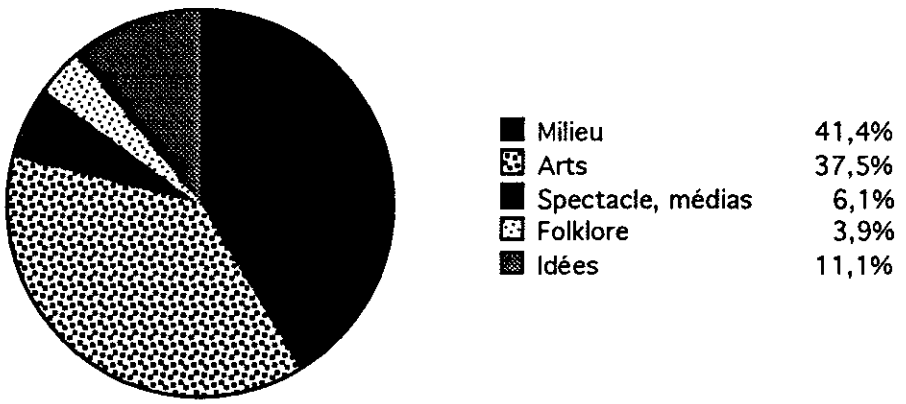
On lira à la suite l'évolution chronologique et le poids moyen des thèmes définis (graphiques 16 à 29) : les nations, les époques, les sujets.

123 - Les limitations de notre tableur pour les graphiques à colonnes empilées nous ont de plus empêché, dans le cas des sujets, de représenter toutes les données sur un même schéma.
124 - On trouvera en annexe les données recueillies. Le calcul de ces moyennes y est accompagné de celui, non moins indispensable, des écarts-types.

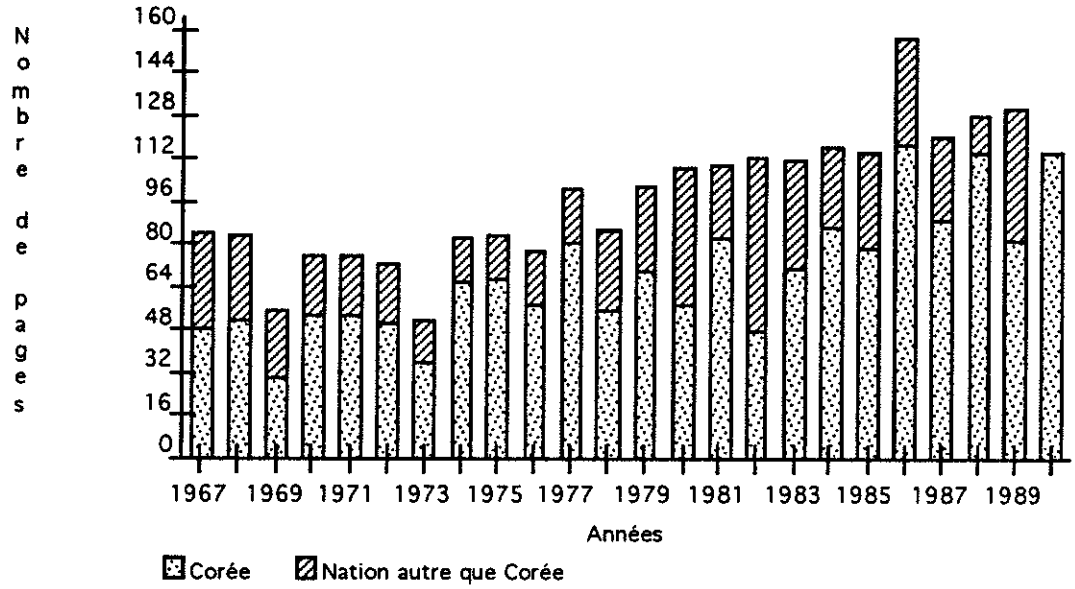
Graphique 16 : le biais du sondage : le champ "sujets" dans la première série



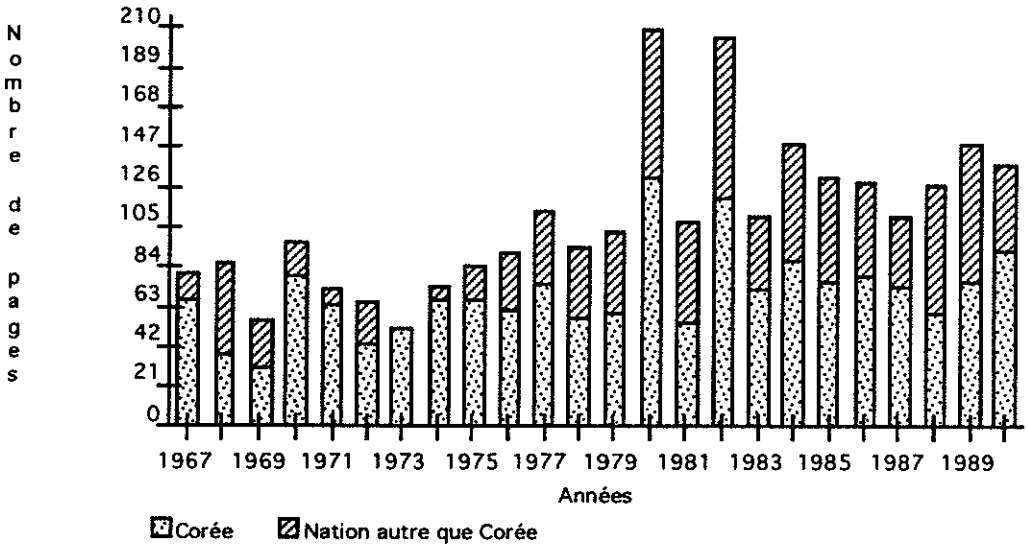
Graphique 17 : le biais du sondage : le champ "sujets" dans la deuxième série



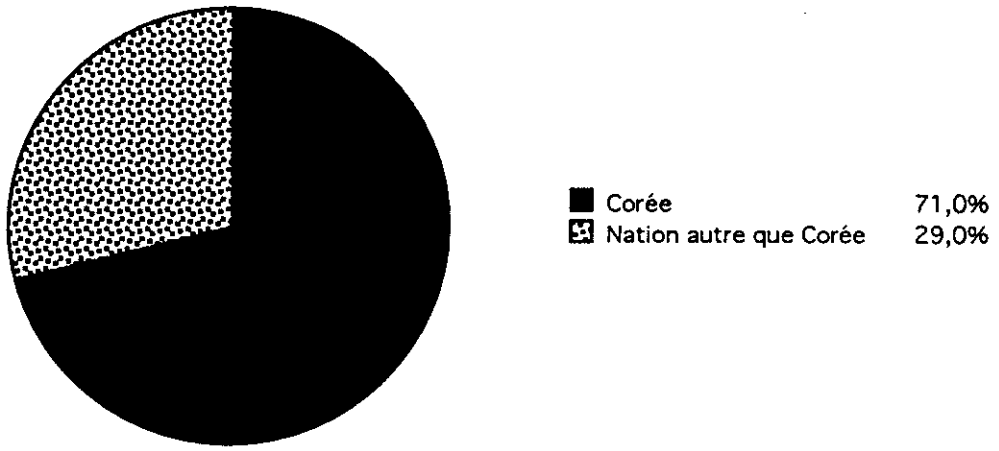
Graphique 18 : le champ national dans *Konggan* - série 1 (1967-1990)



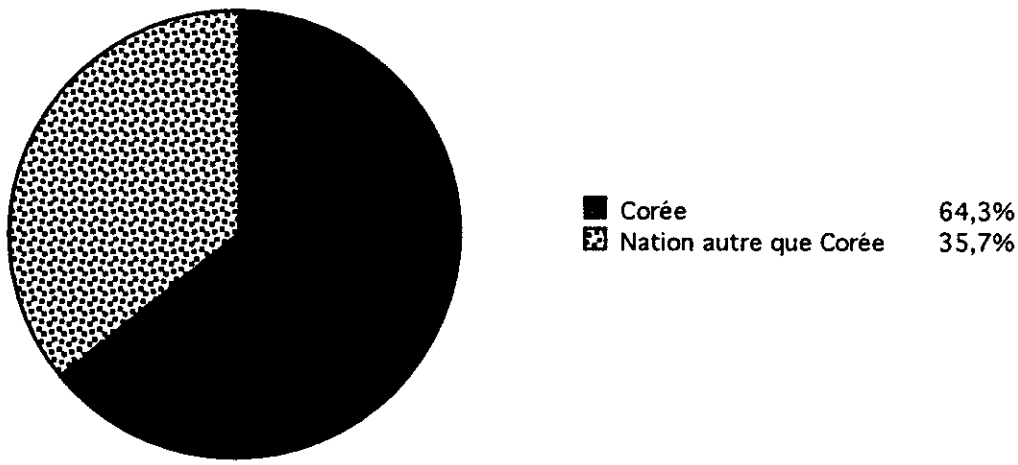
Graphique 19: le champ national dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)



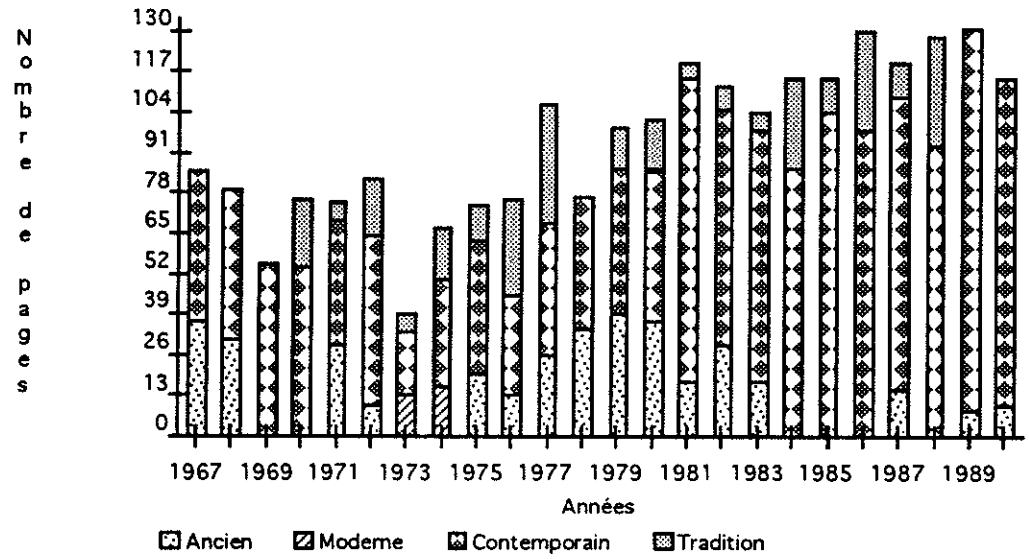
Graphique 20 : le champ national dans *Konggan* - série 1 (moyenne 1967-1990)



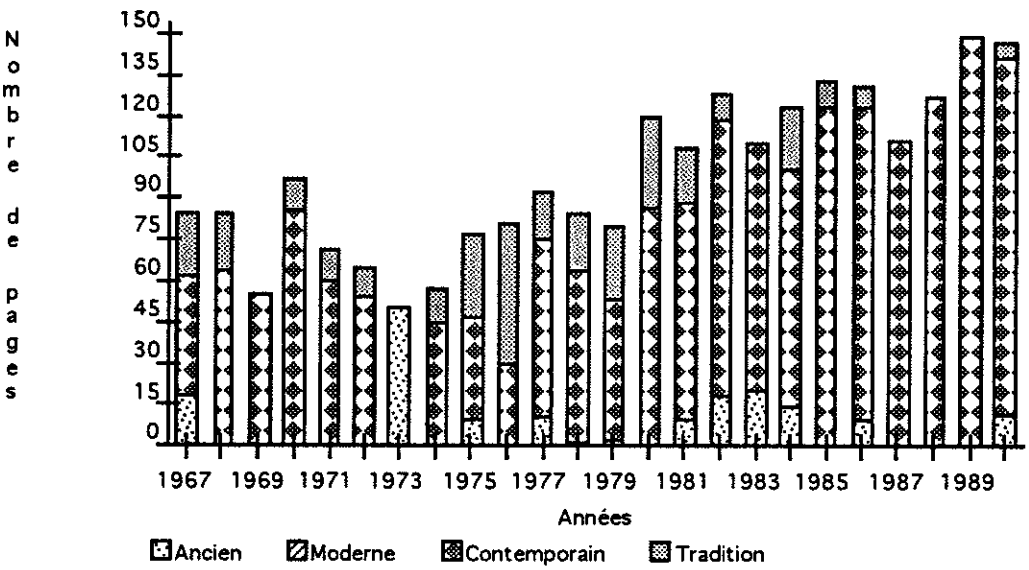
Graphique 21 : le champ national dans *Konggan* - série 2 (moyenne 1967-1990)



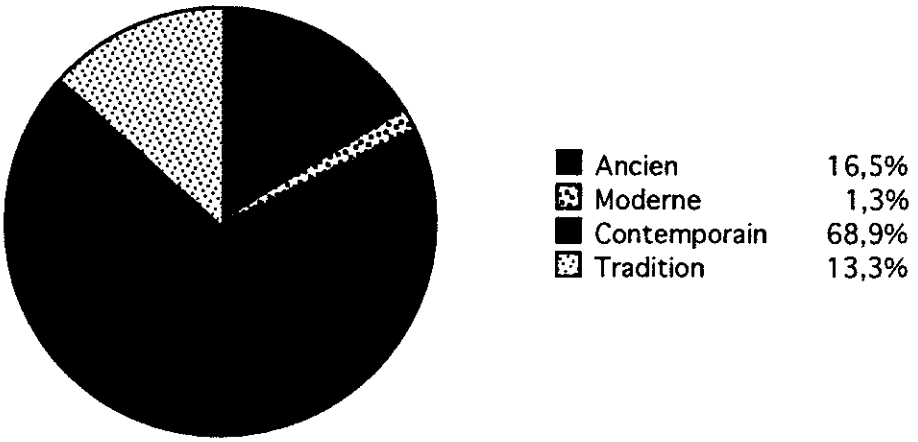
Graphique 22 : le champ temporel dans *Konggan* - série 1 (1967-1990)



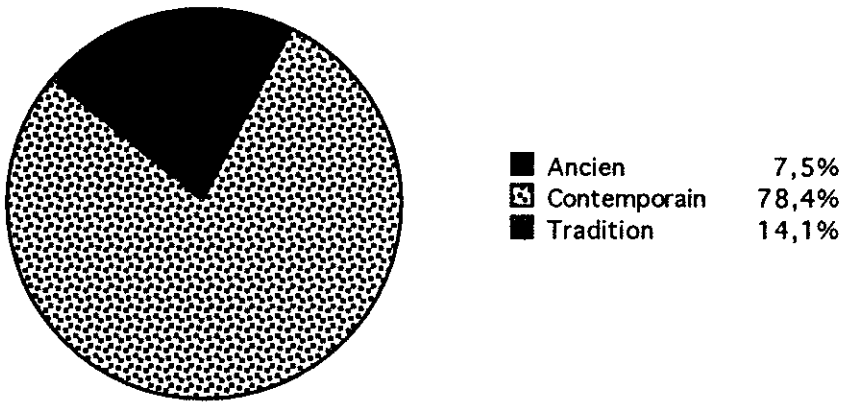
Graphique 23 : le champ temporel dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)



Graphique 24 : le champ temporel dans *Konggan* - série 1 (moyenne 1967-1990)

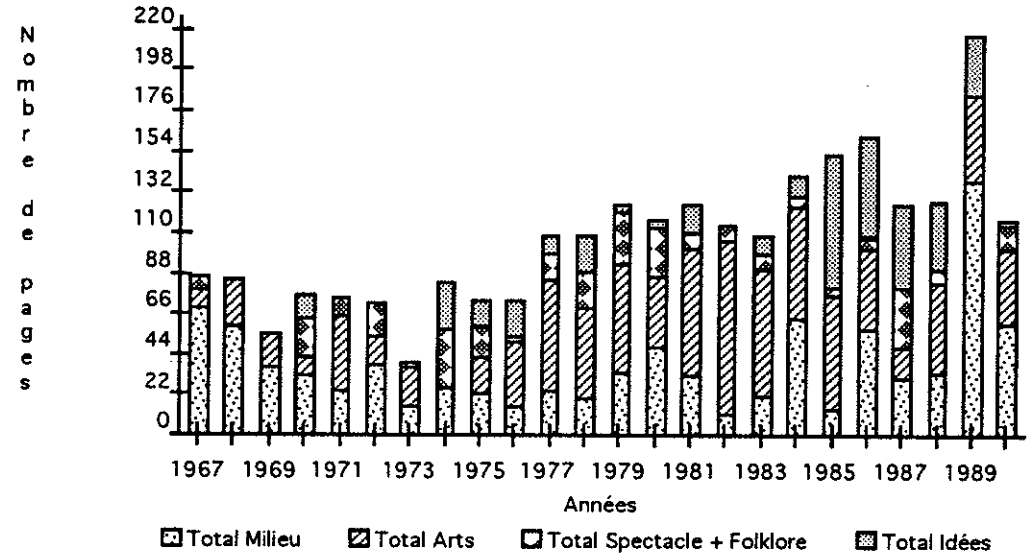


Graphique 25 : le champ temporel dans *Konggan* - série 2 (moyenne 1967-1990)
125

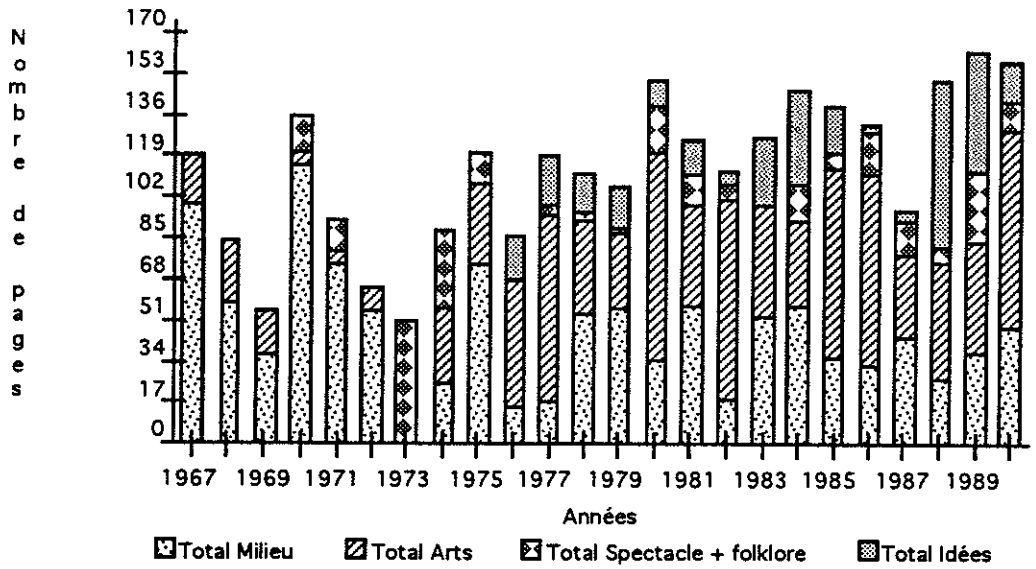


125 - On prendra garde que la palette graphique est "décidée" par le tableur. L'absence d'une catégorie, dans le graphique 25, implique un codage différent des gris.

Graphique 26 : le champ "sujets" dans *Konggan* - série 1 (1967-1990) [126]

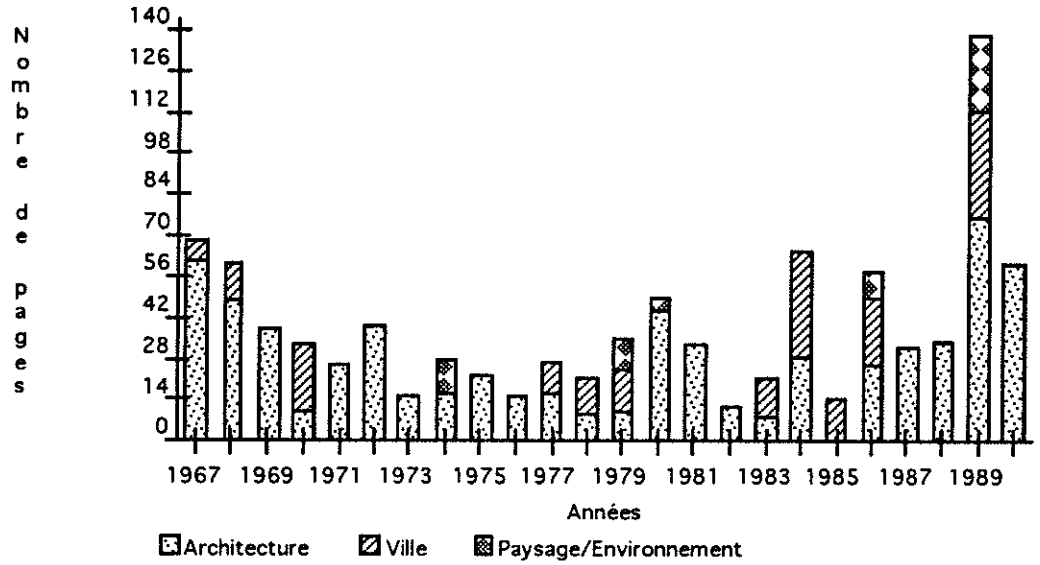


Graphique 27 : le champ "sujets"dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)

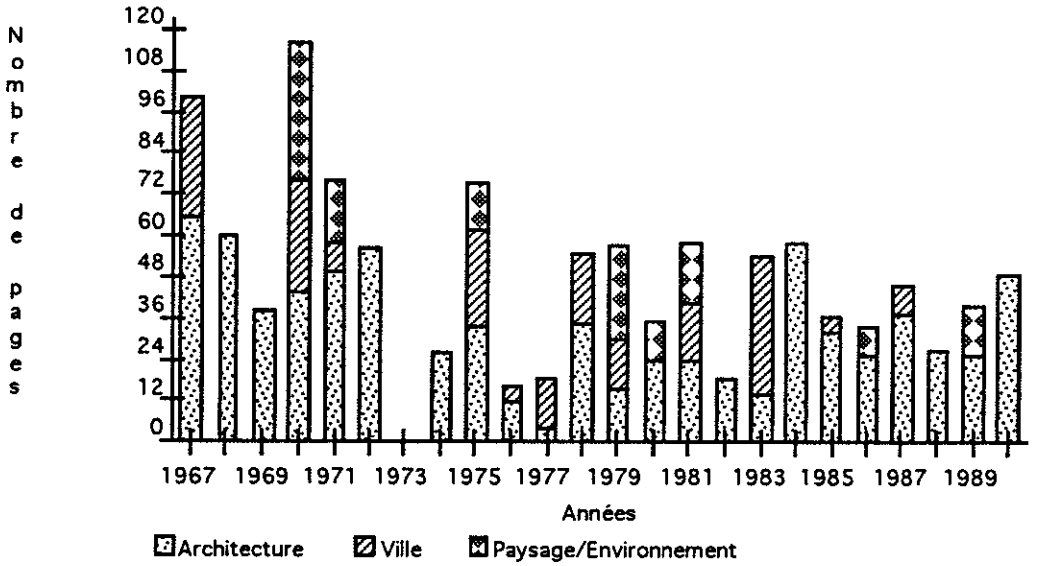


126 - Le tableur ne "sait" pas davantage empiler plus de quatre lignes de données. Aussi a-t-on été ici contraint d'agglomérer les deux catégories les plus minces, Spectacles et Folklore.

Graphique 28 : le détail du champ "milieu" dans *Konggan* -série 1 (1967-1990)



Graphique 29 : le détail du champ "milieu" dans *Konggan* -série 2 (1967-1990)



Ces quatorze graphiques résument le sondage du contenu de *Konggan*. Ils méritent cependant commentaire.

-Le champ national (graphiques 18 à 21) est le plus simple à traiter. On remarque qu'en moyenne, entre deux-tiers et trois-quarts de la pagination de *Konggan* sont consacrés à des sujets coréens. Le projet de refondation sensible et savante de la culture coréenne, la volonté d'être un catalyseur et un baromètre de la vie intellectuelle ne restent pas lettre morte. La coréanité est un discours qui s'affirme dans la pluralité des nombreux sujets abordés. Les séries chronologiques offrent peu de prise au commentaire, sinon que la part des articles traitant des autres nations du monde a été constamment importante dans les années 80, en phase d'internationalisation accrue de l'économie et de préparation olympique.

-Le champ temporel (graphiques 22 à 25) est riche d'enseignements. En dépit de son affirmation comme revue d'histoire, *Konggan* est massivement consacrée à des sujets contemporains. L'élargissement du monde créatif coréen tant du côté des arts plastiques que du côté de l'architecture et, de même, une ouverture accrue sur les idées planétaires, poussent la revue à faire la chronique au présent de l'art qui se fait. A la lecture, cette constatation nécessite cependant une précision. On se rappelle que la bannière de *Konggan* prétendait mettre l'accent sur le présent. Cette tendance aurait pu correspondre à ce mouvement profond des arts et de la culture coréenne, qui goûtait le témoignage et le réalisme. Cette dimension a en effet son importance lorsqu'il s'agit de rendre compte et de critiquer les évolutions urbaines en Corée. Pour le reste, le contenu de *Konggan* est très loin de proposer dans ses pages un tableau concret de l'existence du Coréen. Les sujets sociaux par exemple, qui pourraient donner à son combat esthétique une dimension plus riche, sont extrêmement rares. Revue des élites intellectuelles qui dédaigne par trop les enjeux immédiats, par crainte ou lassitude de leurs échos politiques, *Konggan* trouve là une de ses lacunes les plus constantes. Les Coréens, au nom desquels elle prétend parler et qu'elle prétend éclairer, sont des figures totémiques plus que des êtres de chair avec un métier, une position dans la société, des problèmes individuels. Cela ne sera pas sans conséquences.

Les catégories de l'"ancien" et de la "tradition" sont à peu près au même niveau d'importance. Dans le premier cas, les articles sont bruts de décoffrage et alimentent le corpus des savoirs coréens. Dans l'autre, le passé se voit

transformé et mobilisé au service de l'idéologie nationale. Il traverse les catégories précédentes. Enfin, le choix qu'on a fait d'ouvrir une catégorie "moderne" est des plus révélateurs. Elle reste, alors qu'elle concerne une période longue et essentielle de l'histoire du pays (1860-1945) quasiment vide. La refondation nationale passe par l'occultation majeure de presque un siècle d'histoire contemporaine. Aussi la vision de l'histoire nationale véhiculée par la revue est-elle finalement conforme à celle qui domine par ailleurs la psyché nationale. Le discours sur l'histoire débouche plus sur un mythe gonflé de silences et de périodes glorieuses -le beau Chosòn- que sur leur démontage. *Konggan* a ses conformismes de combat.

On notera enfin une évolution chronologique. Jusqu'aux années 80, la part cumulée de l'"ancien" et de la "tradition" équilibre, et parfois dépasse, celle dévolue au contemporain. Il y va du projet initial : une didactique des "choses coréennes". Il semble bien toutefois que peu à peu le filon s'épuise. On ne peut, sauf à pratiquer la répétition, présenter sans cesse les mêmes articles sur la maison traditionnelle ou les grands monastères coréens. La coréanité exhumée dépend ici des recherches effectuées en amont que ne maîtrise pas la revue. L'analyse des sujets nous en montrera le fonctionnement et les déplacements. La part accrue du contemporain, à la toute fin des années 80 et au début des années 90, vaut ici prise de conscience. La nouvelle direction paraît tentée par une rupture avec l'héritage de Kim. Il s'agit de rester en contact avec un lectorat qui à d'autres soucis que la "tradition" et qui consomme le patrimoine selon des modalités nouvelles.

-Le champ "sujets" (graphiques 16, 17 et 26, 27) est plus difficile à manipuler. C'est là que les effets de biais liés au sondage sont les plus forts. Les écarts-types élevés pour les deux rubriques centrales -le milieu et les arts- en témoignent. Elles se disputent le devant du contenu. On commencera par le plus simple : les catégories marginales. Le monde des médias, le thème de la "société d'information", les arts de la scène ne font pas l'objet d'un investissement considérable dans *Konggan*. Ils sont présents dans la partie "magazine" du mensuel, mais donnent peu prise à des articles de fond. A cause du protectionnisme culturel par exemple, les questions d'esthétique cinématographique sont massivement absentes de ce tableau en mutation des arts coréens. Quant à la partie "folklore et artisanats", elle est inégalement présente. Renouveau des thèmes de la coréanité à la fin des années 70, levée des

interdits intellectuels et épuisement de la propagande rationaliste et scientiste gouvernementale dans les années 80, expliquent par exemple l'apparition suivie dans la revue, d'articles consacrés au chamanisme et à la religion populaire. Il s'agit, sur certains points, de se mettre en phase avec le discours *minjung* de l'époque.

De même, les grands articles sur des sujets abstraits et méthodologiques, ou les débats réunissant plusieurs personnalités autour d'une table polémique ne sont pas si nombreux. Ceux-ci l'emportent sur ceux-là. La théorie n'est pas le champ d'expression privilégié des auteurs qui s'expriment ici et l'on voit, avec une belle régularité, revenir la ritournelle des questions anciennes : qu'est-ce que la modernité? Que veut-elle dire en Corée? Qu'est-ce que la tradition? Que veut-elle dire pour les Coréens? Faute justement d'avoir une approche historique, démythifiante et concrète, de ces problèmes, les questionnements n'avancent pas ou peu. Ils cherchent le Graal d'une identité comme essence révélée par un style. La dimension nationaliste qui les porte s'en trouve constamment occultée ou, au mieux, ramenée à une double pétition de principe, condamnant parallèlement internationalisme et chauvinisme. *Konggan* ne peut à la fois vouloir construire et déconstruire. On remarque toutefois l'avancée du "théorique" vers la fin de notre période. Le sentiment d'un palier atteint, les mutations coréennes de 1987 et mondiales des années 90 se traduisent par des interrogations nouvelles de tous ordres.

L'évolution du poids relatif des différents sujets traités dans la revue ne met en évidence claire qu'une seule donnée. On voit bien comment, après des débuts très impliqués dans les questions de ville et d'architecture, cette dimension s'amenuise au cours des années 70 au profit des problèmes d'esthétique. Dans les deux séries, 1982 consacre un étiage bas des premières et haut des secondes. Les années 80 suivantes sont plus équilibrées même si, derrière l'étiquette "milieu", se cachent des problématiques qui n'ont plus grand-chose à voir avec les questions techniques d'urbanisme des années 60.

Cette première fresque brossée de ce que fut le contenu de *Konggan*, on ne peut perdre de vue nos problématiques sous-jacentes concernant le nationalisme coréen et les questions urbaines. L'analyse quantitative des contenus nous a éclairé sur la première question dans les deux premières rubriques. Il nous reste donc à commenter les derniers graphiques (28 et 29) qui "désagrègent" les données chiffrées de la rubrique "milieu" selon trois axes :

l'architecture, la ville et le paysage/environnement [127]. On s'en aperçoit en comparant l'allure des piles, plus l'on descend dans la précision des sujets plus les effets du sondage se font sentir. On atteint là la limite de l'outil d'investigation. C'est l'architecture qui emporte ici le morceau de la constance. Elle est toujours présente, d'une manière ou d'une autre, coréenne ou étrangère, classique ou moderne, dans les pages de la revue [128].

A l'inverse, le thème du paysage et de l'environnement est très irrégulièrement présent. Lorsqu'il l'est, il s'agit le plus souvent de questions de pollutions urbaines ou de mutations paysagères sur fond de lamento esthétique. Une vision plus globale des problèmes paysagers ne réussit pas à émerger : faute de bien comprendre ou d'accepter la hiérarchie des valeurs d'une une société qui met constamment le développement avant les gloires du passé et l'argent avant le patrimoine, la critique purement esthétique manque en partie son but. Elle se replie sur l'espoir d'une éducation sensible, et à long terme, de la population, sans prendre en compte les limites de son lectorat.

Enfin la ville est elle même l'objet d'une attention flottante. On ne peut dire qu'elle n'est pas régulièrement présente dans les rubriques de *Konggan*, soit sous la forme de questions générales d'urbanisme, soit sous la forme d'enquêtes plus limitées sur thèmes ou sur lieux. Mais il est clair que sur ce point, la revue n'a pas réellement de ligne affirmée. Les avis qui s'y expriment sont plus que multiples et sont fréquemment éloignés des visions que propose par ailleurs Kim Sugùn. Il n'y a donc pas d'"école urbaine" *Konggan*. Ce défaut apparent se révèle une qualité essentielle pour qui enquête sur la ville coréenne. La multiplicité des points de vue, la variété des choix iconographiques en font une source assez plurielle pour nous permettre, par la suite, une lecture des formes urbaines. On notera pour conclure, qu'en fait de ville coréenne, l'intérêt des spécialistes urbains de *Konggan* ne daigne que rarement jeter un regard sur ces très grosses villes de province que sont Pusan ou Taegu. Inch'òn et la nébuleuse urbaine de la province du Kyònggi -zone métropolitaine de Séoul- y sont encore plus rares. Certain pli élitiste du mensuel, certaine défiance des sciences sociales ramènent alors la ville sur la pente caressée par ses architectes : un goût prononcé pour les capitales, pour les villes-centres, pour les centres-villes et

---

127 - Ici dans le sens moyen de réalité objective et qui regroupe les questions de pollution et d'écologie.
128 - Le vide de 1973, au graphique 29, vient rappeler que pour certaines années on n'a pas eu le choix de nombreux numéros lorsque les collections étaient si incomplètes. Cf. *supra*, note 3 de cette partie.

pour l'architecture monumentale de prestige. L'idéal d'urbanité et les symboles de la cité cachent en partie la ville.

On achèvera cette analyse des contenus de *Konggan* par une donnée moins abstraite que les nombres de pages recueillis. A raison d'une moyenne de quinze articles de fond par numéro, les quelques trois cents volumes de la collection rassemblent donc 4500 sujets dont on ne peut donner des exemples de manière aléatoire, puisque, faute d'avoir lu ceux qui ne se rapportaient pas à nos axes de lecture, on ignore ce que leur titre peut dissimuler. On a donc choisi ici, à des fins d'illustrations concrète et diachronique, d'établir la liste des séries *(yònjae)* qui parurent dans le mensuel. Il a fallu, une fois encore, établir un critère. On été retenues ici toutes les séries qui s'étendaient sur plus de quatre numéros.

Liste 30 : les séries dans Konggan (1966-1990) [129]

1 - 1966-1967, De l'architecture grecque au Bauhaus *([Greece] kònch'ug-esò [Bauhaus] kkaji)*, Pak Naegyòng, 7 numéros.
2 - 1967-1972, Miscellanées sur l'architecture coréenne ancienne, *(Han'gug-ùi ko kònch'uk tanjang)*, Sin Yònghun et Kim Tonghyòn, 32 numéros.
3 - 1973-1974, Matériaux pour une histoire de l'art moderne en Corée, *(Han'guk kùndae misulsa charyo)*, Yi Kyòngsòng, 9 numéros.
4 - 1974, Le paysage sensible de nos routes, *(Kòri-ùi chònggyòng)*, Kim Wòn, 6 numéros.
5 - 1974-1975, L'espace scénique du théâtre populaire-national coréen, *(Minsokkùg-ùi mudae konggan)*, Sim Usòng, 8 numéros.
6 - 1974-1975, L'espace extérieur dans l'architecture coréenne, *(Han'guk kònch'ug-ùi oebu konggan)*, An Yòngbae, 9 numéros.
7 - 1975, L'artiste et sa problématique, *(Chakka-wa kù munje)*, Pak Naegyòng, 7 numéros.

---

129 - Ces articles étant numérotés à la suite, on peut restituer la longueur des séries malgré les numéros manquants

8 - 1975-1977, Le goût de l'architecture ancienne coréenne, *(Han'guk yek kònch'ug-ùi hyanggi)*, Sin Yònghun.

9 - 1975-1978, Les particularités esthétiques de la musique coréenne traditionnelle, *(Han'guk chònt'ong ùmag-ùi mijòk t'ùksaek)*, Hwang Pyònggi, 15 numéros.

10 - 1976-1977, Le patrimoine vivant de la Corée, *(Hanguk yusan-ùi myòngmaek)*, Im Yòngsuk, 7 numéros.

11 - 1976-1978, Mille ans de peinture extrême-orientale, *(Tongyanghwa 1000 nyòn)*, Hò Yònghwan, 13 numéros.

12 - 1976-1978, Un dialogue avec la beauté, *(Arùmdaum-gwaùi taehwa)*, Hò Manha, 14 numéros.

13 - 1976-1977, Vie et oeuvres de nos maîtres disparus, *(Saram-ùn kago yesur-ùn namda)*, Kim Hyangan, 9 numéros.

14 - 1976-1978, L'art et l'âme (en français), René Huyghe (traducteur Kim Hwayòng), 13 numéros.

15 - 1977-1979, Lumières et vitalité de l'art coréen, *(Han'guk misur-ùi kkaedarùm-gwa saenghwal)*, Kim Chòlsun, 26 numéros.

16 - 1977, Philosophie de l'histoire de la musique, *(ùmaksa-ùi ch'òrhak)*, Yi Chesan, 9 numéros.

17 - 1977-1978, Les sensibilités coréennes, *(Han'gug-ùi maùm* [130]), Yi Hùngu, 8 numéros.

18 - 1977-1980, Menuiserie et ébénisterie en Corée, *(Han'guk mokkong ye)*, Pak Yònggyu (et parfois Ch'oe Sòngho), 26 numéros.

19 - 1977, Le design ornemental dans la maison de l'époque Chosòn, *(Chosònjo chut'aeg-ùi changsikchòk ùijang)*, Chòn Pyòngok, 10 numéros.

20 - 1979, Les voies pavées de Corée, *(Han'gug-ùi tolgil)*, Yang Hoil, 5 numéros.

21 - 1980-1983, L'état actuel de la tradition, *(Chònt'ong-ùi hyònjang)*, Chòng Pyòngho, 30 numéros.

22 - 1980, Les origines du nouveau réalisme, (titre en français), Chòng Pyònggwan, 7 numéros.

23 - 1981-1983, Les temples coréens abandonnés, *(Han'gug-ùi p'yesa)*, Yi Chaejun, 27 numéros.

---

[130] - Le mot *"maùm"* (le coeur en coréen) pose des problèmes de traduction. Pour qui a lu Lafcadio Hearn et connaît le Japon, il n'est pas éloigné du japonais *"kokoro"*. C'est un état particulier de la *sensibilité* qui n'est ni le pur affect, ni la pure pensée, mais entre deux. En termes claudéliens, c'est la rencontre d'*animus* et d'*anima*. D'où la traduction ici par "âme".

24 - 1982-1983, Orient-Occident : les influences réciproques dans l'art contemporain, *(Tongyang-gwa Sòyang munhwa-ùi sangho chagyong-gwa hyòndae)*, Ch'oe Sòngho, 7 numéros.
25 - 1982-1984, L'art moderne en Occident depuis 1939 (titre en allemand : *Westkunst*), Glozer Laslo, 27 numéros.
26 - 1983, Une histoire de l'Ecole du Sud, *(Namjong hoehwa sa)*, Ch'oe Pyòngsik, 13 numéros.
27 - 1985-1986, Les artistes et leur langage dans l'art contemporain, *(Hyòndae misur-ùi yongò-wa chakka)*, Yun Uhak, 19 numéros [131].

Konggan a donc publié vingt-sept séries d'ampleur inégale. Elles se suivent ou se superposent, dès la création, mais surtout entre 1975 et 1983. A la fin des années 70, un numéro de la revue peut n'être plus qu'une suite de feuilletons aux sujets variés. Sauf une exception, cette pratique est abandonnée à partir de 1983. On retrouve donc ici un de nos tournants : les aspects didactiques, un peu indigestes, sont laissés de côté dans les années 80, pour laisser place aux débats et à un traitement plus journalistique des informations. Les auteurs qui menèrent ces différentes séries étaient, dans leur majorité, des contributeurs qui, avant de les commencer, avaient déjà alimenté de textes individuels les pages du mensuel. On y croise des membres fondateurs appartenant au coeur du groupe (*e.g.* Yi Kyòngsòng), des architectes (*e.g.* Kim Wòn), des "trésors nationaux vivants" (comme le joueur de *kayagùm*, Hwang Pyònggi) et des professeurs d'ethnologie (*e.g.* Chòng Pyòngho). On voit aussi que *Konggan* peut entreprendre un gros effort de traduction pour publier en feuilleton des essais esthétiques, peu accessibles au public coréen (par exemple René Huyghe).

Mais dans l'ensemble, les sujets sont ici des sujets coréens. Ils trahissent les déplacements de ligne et de centres d'intérêt déjà repérés ailleurs. L'architecture ancienne s'efface peu à peu pour laisser place à d'autres expressions de la culture nationale (musique, théâtre, artisanat), et l'on voit même publiée, au coeur des années *minjung*, cette longue série ethnographique de Chòng Pyòngho sur les séances chamaniques *(kut)* de diverses régions

131 - Tous ces numéros ne se suivent pas nécessairement d'un mois sur l'autre et leur rythme peut se faire très irrégulier.

coréennes. Il faut se faire l'écho des préoccupations du moment et donner du grain à moudre à la jeunesse qui se passionne pour ces questions. Enfin, le patrimoine reste un horizon permanent. Au départ, il était nécessaire d'attirer l'attention des autorités en charge du classement, sur les hauts lieux de la péninsule qui menaçaient ruine. Quinze ans plus tard, les enjeux sont ailleurs. La longue série de Yi Chaejun passe en revue des sanctuaires disparus dont on n'a plus que les plans de fouilles ou les pierres de touche : on pourrait presque les reconstruire. L'ambition patrimoniale de *Konggan* retrouve ici les nécessités et urgences propres au pays : il ne s'agit pas simplement d'y préserver mais aussi de retrouver et réinventer [132].

C - La famille Konggan et ses cercles

La mise au point qu'on a pu faire sur les aspects institutionnels de Konggan comme groupe, les remarques qu'on a risquées sur la personnalité de Kim Sugùn et son rôle, enfin le récit d'une fondation et la mise en place d'un projet ne suffisent pas à nous éclairer sur ce que fut Konggan comme acteur de premier plan de la vie culturelle coréenne. Ni le discours patrimonial ni l'éloge de la coréanité ni la fréquentation des puissants ne suffisent à eux seuls à poser une influence et à imposer une institution. Konggan n'a pu le devenir qu'au terme d'une évolution qui a rassemblé des hommes et des femmes venus d'horizons différents et qui participèrent peu ou prou, de et à, son état d'esprit. En effet, il nous reste ici à nouer le dernier lien essentiel : celui qui rattache Konggan à la vie culturelle décrite au chapitre précédent et qui situe son importance. Le vocabulaire, pour rendre compte de ce que fut, socialement, Konggan est difficile à inventer.

L'idée de groupe est commode, mais ramenée aux personnes il vaudrait mieux parler de nébuleuse : des fidèles de la "famille" aux individus de passage, les formes d'appartenance ne furent pas organiques ni institutionnalisées. Konggan n'est pas un club. Il n'y existe ni carte ni droit d'entrée [133]. Konggan ne réunit pas les membres d'une chapelle. Ce n'est pas un

---

132 - Voir à Kyòngju la reconstitution de toutes pièces du jardin d'Anapchi, disparu depuis mille ans.
133 - Il n'y a donc pas de fichier des "gens" de Konggan. Source : Lettre de M. So Hùngnyòl (juillet 1993).

de ces cercles esthétiques comme on en peut croiser dans la vie intellectuelle coréenne. Ce n'est pas non plus un mouvement *(undong)* rassemblant en masse, pour une durée limitée et sur des objectifs précis, des segments variés de la société. Par sa continuité et sa philosophies sous-jacente, il tient des premières, par la multiplicité de ses participants, par la généralité de ses objectifs, il tient du second. On renonce donc à trouver un mot pour décrire cet ensemble. Seule l'appellation, un peu lâche, de "micro-société" pourrait ici convenir. Il reste cependant à la décrire plus précisément. On aura ainsi la possibilité de connaître un peu mieux une de ces élites culturelles qui participèrent au développement sud-coréen, des idées à la pratique. En révolution autour de Kim, cette micro-société explique, à l'inverse, comment un simple architecte a pu, un temps, devenir une figure intellectuelle de son pays.

Ici et là, dans les champs de la vie politique ou économique, dans les relations amicales, on a pu esquisser certaines connections que trahissaient les sources. Venu le moment d'avoir une vue d'ensemble, seule *Konggan* comme revue, nous permet de saisir un portrait de groupe. Le biais est certain. Mais la revue est précisément, de sa bannière à ses sous-titres, ce qui réunit les différentes parties du groupe, qui mêle les métiers et les genres, qui brasse les personnes. Elle en est le pilier essentiel. Les artistes exposés dans la galerie Konggan, les acteurs et dramaturges invités dans le théâtre Konggan y contribuent nécessairement. On a donc procédé systématiquement au relevé des noms qui prêtèrent leur plume au mensuel entre 1966 et 1988. C'est là un second biais : on n'a pas, par exemple, pris en compte les participants à des débats ou les artistes et acteurs qui lui donnaient une interview. Car laisser son nom dans une publication, pour le milieu académique ou culturel, est déjà le signe d'une adhésion minimale. De plus, le nombre d'individus croisés est assez imposant pour que le problème des lacunes des sources ou des biais de notre sélection soit ici secondaire puisqu'on tente d'identifier et de peser des sous-groupes [134]. On cherche ici, au-delà des amitiés identifiées de Kim, de saisir les structures de cette micro-société rassemblée abstraitement dans les pages d'une publication. Le poids éditorial des uns et des autres est un premier enjeu. Pour cela, on a donc procédé au comptage du nombre d'articles écrits par chaque auteur. C'est ce nombre qui nous permet un classement. Par exemple, la

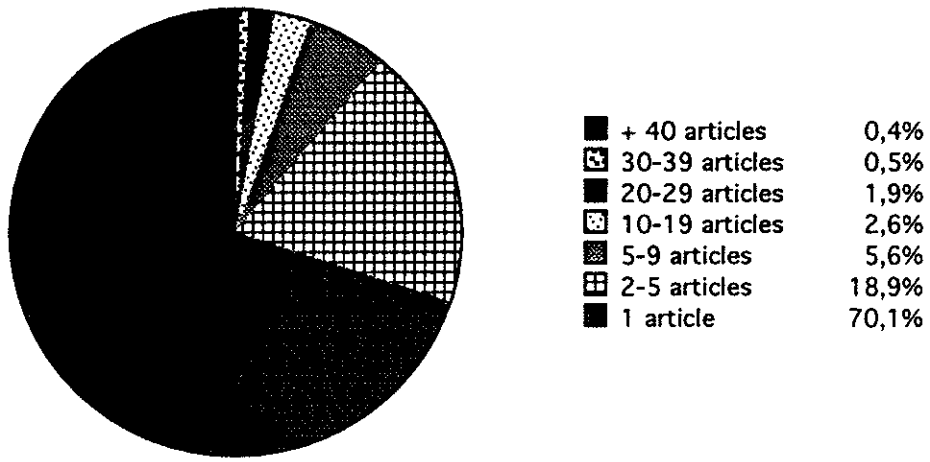
---

134 - La remarque vaut pour les éventuelles erreurs de comptage qu'on aura pu commettre. Fâcheuses dans le détail, elles ne remettent pas en question la pesée globale.

cohorte des auteurs n'ayant produit qu'un seul article en trente ans est considérable. Elle dessine les limites extérieures, floues, de la nébuleuse. A l'inverse, les cercles plus intérieurs pourront être hiérarchisés. Mieux : grâce aux brèves indications biographiques fournies par la revue avec le patronyme on pourra préciser à quelles autres planètes institutionnelles est aussi liée Konggan et fournir une esquisse prosopographique du "noyau dur" du groupe.

Ce cadre méthodologique posé, on a dénombré, entre 1966 et 1988, 962 signatures dans les pages de *Konggan*. Ce nombre est considérable. Il donne une idée de la "surface intellectuelle" du magazine sur une vingtaine d'année et du travail de rassemblement accompli à partir du petit groupe initial de critiques, d'historiens de l'art et d'architectes. Le nombre d'articles écrits par chacun permet un premier classement dont on trouvera la représentation dans le graphique suivant. Rien moins que 674 auteurs n'ont été présents dans la revue qu'une seule fois. Ils peuvent être des experts commis sur une question technique d'urbanisme, d'histoire, de philosophie esthétique ou de jeunes artistes présentant leur travail. On ne peut dire d'eux qu'ils "appartiennent" à *Konggan*. S'ils sont présents, c'est soit parce que la revue leur offre une tribune inespérée, soit qu'ils en jugent les colonnes assez prestigieuses pour y être présents. Ils sont donc la limite extérieure de la nébuleuse et le premier relais vers les 3000 personnes du lectorat assidu. La tranche de 2 à 5 articles (182 auteurs) n'est guère différente. Elle ajoute certaines personnalités plus connues qui n'ont pas vocation à être présentes souvent dans *Konggan*. Il peut s'agir de l'"ennemi intime" de Kim Sugùn qu'est l'architecte Kim Chungòp, ou d'individus qui sont assez connus ou assez indépendants pour n'avoir besoin ni de promotion ni de produire un commentaire sur leur travail (le peintre Kim Kich'ang ou le poète Cho Pyònghwa). Ils ne font là que passer. Ces tranches sont toutefois des conventions de comptage. Il n'y a pas de saut de l'une à l'autre. Aussi les voit-on progressivement s'amenuiser à mesure que le nombre d'articles écrits est plus grand. 54 auteurs ont écrits entre 5 et 9 articles, 25 entre 10 et 19, 18 entre 20 et 29, 5 seulement entre 30 et 39, 4 enfin ont dépassé les 40 contributions. Ces gros contributeurs retrouvent certes en partie les auteurs de séries isolés plus haut. Mais le champion de la présence dans *Konggan*, le critique et historien d'art O Kwangsu, n'a, malgré 53 articles, écrit aucune série dans la revue. On reviendra en temps voulu sur ce noyau dur du magazine.

Graphique 31 : les classes d'auteurs par nombre d'articles écrits dans *Konggan* (1966-1988)



Au-delà de ces premières données, on peut en effet s'interroger, de manière plus systématique que dans les précédents sondages, sur les champs de compétence qu'expriment ces auteurs. Le nombre de fiches traitées se réduit un peu. Sur 962 noms d'auteurs, 42 fiches sont restées vides de données sur la profession ou trop imprécises pour être utilisables. On ne mesure donc plus ici les sujets traités mais quels types d'auteur interviennent et entrent dans la nébuleuse Konggan. Le graphique suivant, organisé selon des champs thématiques sensiblement différents de ceux utilisés auparavant [135], est révélateur de qui la domine. S'y confirme que la littérature n'est pas le créneau éditorial de la revue. S'y affirme que les sciences sociales en sont le parent pauvre [136]. La surprise vient de l'équilibre nouveau qui se dégage entre d'une part, le monde des architectes, urbanistes et autres planificateurs et d'autre part, le monde des artistes, historiens de l'art et philosophes esthéticiens. Ces derniers sont bien plus nombreux et écrivent moins fréquemment, alors que les

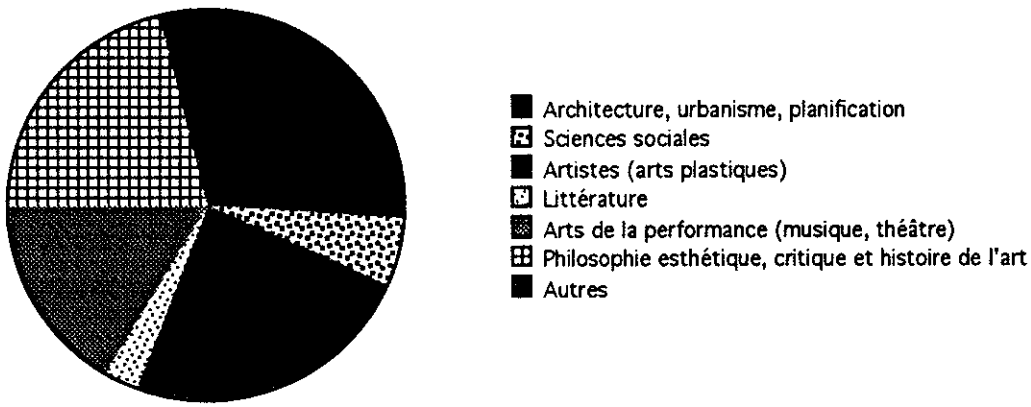
---

135 - Les données biographiques et professionnelles permettent plus de précision que le champ "sujet" porté par un titre d'article.

136 - Avec la réserve que l'histoire de l'art est très présente dans *Konggan*. Mais elle l'est presque toujours au titre de questions de style.

premiers sont moins nombreux et y écrivent davantage, puisque, on l'a vu, architecture et arts se partagent à égalité la pagination de la revue.

Graphique 32 : les auteurs et leur champ de compétence dans *Konggan* (1966-1988)



Konggan, presque jusqu'au seuil des années 90, est la seule revue généraliste d'art en Corée [137]. Elle est en position de quasi monopole et c'est très naturellement que les artistes, quel que soit leur moyen d'expression, doivent en passer par elle pour se faire connaître et reconnaître. Elle consacre. A l'inverse, l'audience de la revue provient de la multiplicité de ses contacts avec ce large monde des arts. C'est son image de marque. Toutefois, cette influence comme revue d'art pluraliste permet justement d'acheminer le lectorat vers d'autres discours. Parce que l'idéal de rénovation de la vie culturelle et le discours sous-jacent de refondation de la coréanité servent de lien, Kim Sugùn peut faire rejaillir sur l'architecture et les problèmes d'espace, l'influence exercée dans les arts. La sensibilisation à ces thèmes se fait par la bande. A travers les artistes, Kim et ses amis architectes ont pu diffuser leur thématique

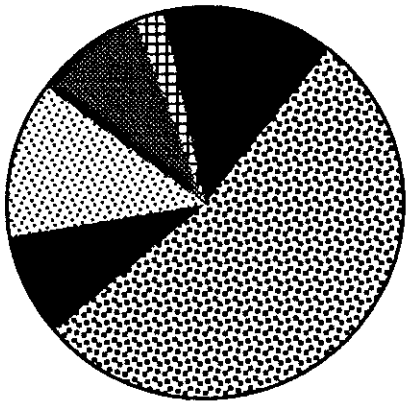
137 - D'autres publications existent sur ce sujet, mais plus étroitement liées à une université ou à une "école" de pensée, elles sont diffusées de manière plus confidentielle.

d'une spatialité coréenne ou d'une coréanité spatiale en dehors des cercles restreints de leur plus petit milieu professionnel. Pour cela, il fallait aussi que les questions d'architecture et de milieu séduisissent le monde artistique. Cette osmose, rare, d'un domaine à l'autre fut sa formule. En mettant l'accent sur l'art comme environnement (sculpture, land art, installations) elle pouvait glisser subrepticement vers l'idée de l'environnement comme un art : l'architecture.

Les individus qui écrivent dans *Konggan* ne trahissent pas simplement un métier. Ils appartiennent aussi à des institutions. D'où la possibilité ouverte de les connaître pour décrire les ressorts de l'influence de Konggan. Le nombre de noms d'auteurs accompagnés d'une appartenance institutionnelle se réduit encore. On a relevé 520 entrées sur sujet. Cette perte d'information est en partie explicable. Comme *Konggan* ouvre largement ses pages à l'expression écrite des artistes, elle a en majorité affaire à des individus qui mènent leur art indépendamment de toute attache ou qui n'expriment pas le besoin de donner trop de sens au travail dans une commission d'experts ou à une charge de cours légère. De ces 520 mentions on peut retirer celles qui renvoient au groupe Konggan lui-même. On en ici compté 56. Autrement dit, les architectes du groupe ou les membres à plein temps de la rédaction ne comptent *grosso modo* que pour 10 % du total. La revue est donc largement ouverte sur le monde extérieur des intellectuels et artistes coréens. Kim Sugùn lui-même est discret dans les pages de cet instrument qu'il a fondé pour rassembler et animer au-delà de sa seule personne d'architecte.

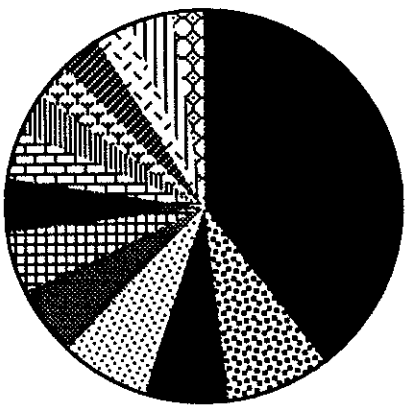
Quels sont donc ces institutions qui viennent un moment prêter un de leurs membres à *Konggan?* Une fois retirés les artistes, le petit monde de Konggan est un monde académique et savant. Il pèse plus de la moitié des données. La revue y trouve de nouveaux relais vers le monde extérieur et une partie de son penchant didactique. Cette catégorie professionnelle mérite toutefois commentaire.

Graphique 33 : les institutions présentes dans *Konggan* à travers les auteurs (1966-1988)



Konggan	10,8%
Monde académique et para-académique	53,1%
Agences d'architecture	8,7%
Presse, médias	12,7%
Fonction publique	9,2%
Milieux associatifs	2,1%
Autres	3,5%

Graphique 34 : les universités coréennes dans *Konggan* (1966-1988) [138]



UNS	39,7%
Hongik	8,3%
Chungang	7,1%
Ihwa	7,1%
Sòngsin	5,8%
Hanyang	5,1%
Pusan	4,5%
Sungjòn	3,8%
Kungmin	3,2%
Sònggyun'gwan	3,2%
Sungmyòng	3,2%
Tan'guk	3,2%
Tongguk	3,2%
Chònnam	2,6%

138 - Ce type de graphique ne peut présenter plus de quatorze données. On a représenté ici les quatorze uiversités les plus souvent "présentes" dans *Konggan*. En tout, cinquante noms d'universités apparaissent. On a 52 occurrences pour l'UNS, 4 pour Yònse et 3 pour Koryò ; 169 pour Séoul et 49 pour la province.

Elle comprend des étrangers. Les universitaires américains, souvent d'origine coréenne, apparaissent sous les bannières prestigieuses du MIT, de Harvard ou de Columbia. On y trouve aussi fréquemment le monde des grands musées américains, japonais et, moins souvent, européens (Louvre, FIAC).

L'idée de monde para-académique est plus difficile à asseoir. Elle recouvre cette multitude de centres de recherches et instituts *(yòn'gu so)* dont on ne peut deviner sans les connaître, ni la taille ni l'importance scientifique. L'essentiel des institutions invoquées n'est pourtant pas là. Dans plus des trois-quarts des cas, on à affaire à l'université coréenne. *Konggan* est une tribune de professeurs. Leur répartition est révélatrice, ainsi qu'en témoigne le second graphique.

Deux remarques s'imposent. D'une part, la domination remarquable de l'Université Nationale de Séoul (UNS). Si *Konggan* goûte le mélange des genres, des sujets et des personnes, elle n'en garde pas moins le sens des hiérarchies. Kim Sugùn étant lui-même un ancien de l'UNS, la plupart des amis et auteurs réunis autour de lui procèdent de cette même filiation. Les effets de réseau font boule de neige pour imposer ce déséquilibre. La hiérarchie des autres universités ayant un lien avec la revue s'en trouve peu significative. On notera toutefois que, concurrence et exclusivisme obligent, les autres universités coréennes du "dessus du panier" sont invisibles. Ni Yònse ni Koryò ne sont présentes à la mesure de leur importance -parallèle- dans la société coréenne. Aussi, les autres universités mentionnées sont celles qui disposent d'une faculté ou d'un département d'arts plastiques influent. D'autre part, et c'est la seule occasion qu'on a de peser le phénomène, ces universités sont massivement séoulites. En matière de culture et de vie intellectuelle, "Séoul et le désert coréen" pourrait faire image. Nul salut vers la notoriété à partir des institutions provinciales. A travers ses hiérarchies implicites, *Konggan* est aussi le reflet des hiérarchies globales de la société coréenne.

Réserve faite pour le moment des architectes et des agences d'architecture, les autres institutions présentes dans les pages de *Konggan* sont surtout des institutions de presse et des administrations. Les premières ne donnent guère prise à un commentaire poussé. Les journalistes coréens qui s'expriment dans notre revue appartiennent presque tous aux grandes institutions de presse du pays. *Tonga Ilbo, Han'guk Ilbo, Chosòn Ilbo* y casent parfois quelques uns de leurs rédacteurs. A dire vrai, c'est plutôt la presse

étrangère spécialisée qui se fait ici remarquer à travers les articles traduits. Les magazines d'art américains et surtout *Arts in America et Art News* font l'objet de nombreux emprunts. Il n'y a ici aucun lien institutionnel entre publications, tout au plus, des échos réciproques entre titres influents du monde de la presse. Ainsi *Konggan* n'ouvre pas ou peu ses colonnes aux micro-revues, aux folicules d'un jour qui agitent le milieu intellectuel coréen. Institution de premier plan, elle demeure avec ses pairs médiatiques.

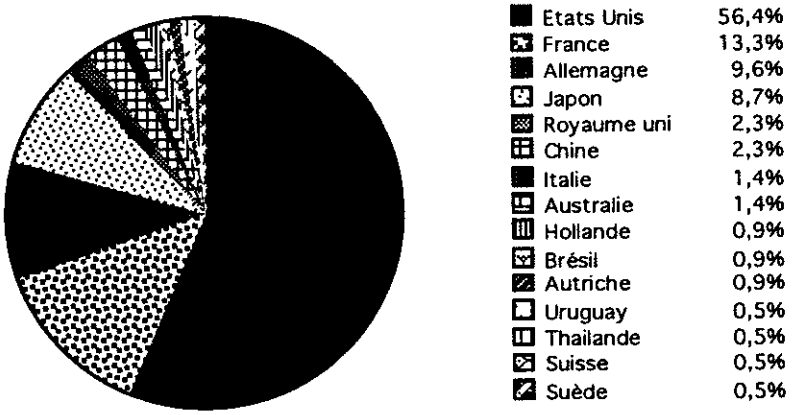
Les membres de la fonction publique peuvent pour leur part être divisés en deux groupes essentiels. On y trouve d'une part les fonctionnaires en charge du patrimoine et de la muséographie. La Commission du patrimoine *(Munhwajae kwalliguk)*, le Musée national central *(Kungnip chungang pangmulgwan)* et le Musée national d'art moderne *(Kungnip hyòndae misulgwan)* entretiennent, autour d'un petit nombre de personnes (Ch'oe Sunu ou Yi Kyòngsòng), des liens très étroits avec *Konggan*. D'autre part, et de manière moins soutenue, se tissent des liens avec les grandes corporations ou agences qui présidèrent au développement coréen dans ses dimensions techniques et planificatrices. Le ministère de la construction *(Kònsòlbu)*, l'Institut coréen pour la Science et la technologie (KIST), voire la "DATAR" coréenne *(Kukt'o kaebal yòn'gu wòn)* y sont les plus représentés.

Revue coréenne, *Konggan* est aussi une revue qui se veut ouverte sur le monde et qui entretient des contacts avec la communauté internationale des intellectuels et des artistes. Cette ouverture ne peut en effet se résumer au choix des sujets traités et aux emprunts faits à des publications étrangères. Elle précise aussi pour nous cette vision et ces découpages du monde qu'on avait tenté de restituer pour l'ensemble de la culture nationale coréenne. *Konggan,* qui s'est affirmée lieu de passage entre le monde et la Corée déploie-t-elle une vision du monde différente de celle qui a cours dans le pays? Sa pratique est-elle à la mesure de ses ambitions? Les signatures étrangères sont ici tout aussi révélatrices.

Les hiérarchies nationales s'y voient subtilement modifiées comme le montre le graphique suivant. Les Etats-Unis, comme partout ailleurs, se taillent la part du lion. Leur hégémonie culturelle va de l'architecture aux arts. *Konggan* n'est donc en aucun cas habitée par l'idéologie du multi-culturalisme, du métissage généralisé et des références tous azimuts. Elle reste sensible aux

hiérarchies héritées et tournée essentiellement vers les cultures "mondiales" dominantes. Mais sa vision du monde participe à la fois de sa spécificité coréenne et de son créneau éditorial esthétique. D'où la place du Japon (4e), qui est typique de sa perception ambiguë et des interdits qui pèsent sur lui. Mais le plus souvent, lorsque une signature japonaise est sollicitée, c'est pour tenir un discours sur la Corée. Il s'agit alors soit de rappeler les influences anciennes de l'art coréen sur l'art japonais, soit de solliciter l'avis d'un cousin enrichi sur la création contemporaine de la Corée : examen de passage du modernisme asiatique.

Graphique 35 : les auteurs non coréens dans l'écriture de *Konggan* (1966-1988) [139]



La Chine, ainsi qu'on l'a fait remarquer, n'est guère présente. Elle se limite à l'autre cousinage qui, jusqu'aux années 90, liait la Corée du sud au seul régime de Taiwan. Le culturalisme pan-asiatique est donc très discret. Il vaut par le vieux cadre d'analyse Orient-Occident. S'il prend une nouvelle coloration, post-modernisante, au cours des années 90, cette thématique reste faible par rapport à la concurrence nationaliste *entre* nations asiatiques. Les

139 - Le graphique porte sur 229 auteurs étrangers.

échanges réels d'idées "asiatiques", traduits ici en signatures étrangères, sont donc faibles dans *Konggan*.

La surprise vient surtout de la bonne position de l'Europe parmi les auteurs de *Konggan*. Sans pouvoir rivaliser, beaucoup s'en faut, avec les Américains, l'Europe occidentale n'est pas, comme dans tous les autres domaines des échanges coréens, réduite au rôle de figurant. A y réfléchir, la chose n'est pas si surprenante. Il ne s'agit pas ici de commerce extérieur, de modèles organisationnels ou de technologies. Cette bonne performance européenne est un effet des champs qui occupent notre revue : les idées, les arts, l'histoire de l'art, le patrimoine. L'Europe y vit sur son capital. Elle conserve, malgré ses efforts et des réalités plus nuancées, les prestiges indéracinables d'un creuset de civilisation brillant et ancien. Nul étonnement dès lors de voir la France faire si bonne figure. On parle alors culture classique, muséologie, patrimoine architectural, Paris et Ecole de Paris, au mieux Nouveaux Réalismes et, bien moins souvent, urbanisme, architecture ou planification françaiS. De même, l'Allemagne n'échappe pas aux stéréotypes de son histoire et les experts allemands sont appelés à la rescousse dès qu'il s'agit de parler musique... D'où l'extrême rareté des références à d'autres continents de l'expression sensible ou à d'autres aventures des milieux humains. Ni les mégapoles du Tiers Monde, où Séoul trouverait peut-être plus échos à sa situation qu'en rêvant sur les villes d'Europe ni les univers artistiques d'Afrique ou d'Asie du sud ne passionnent les rédacteurs de *Konggan*. Réserve faite de données objectives [140] qui expliquent ces hiérarchies et ces images, *Konggan* tend donc à confirmer lorsqu'elle a recours à des auteurs étrangers, la vision du monde qui domine la société coréenne.

Ultime catégorie qui apparaît dans le traitement des auteurs : les architectes et les agences qu'ils représentent. Ce groupe est plus étroit encore. Cent d'entre eux nous ont laissé leur nom par leurs écrits, dont le nombre est plus abondant dans les années 80. Il est vrai que le milieu des architectes coréens ne peut peser autant que l'ensemble des artistes de tout bord. Il est tout aussi clair que peu d'entre eux ont un penchant pour l'écriture ou le commentaire. On notera cependant que la critique d'architecture

---

140 - On ne peut totalement exclure les difficultés techniques liées à des problèmes de traduction ni le rôle joué par la diaspora coréenne à l'étranger. Celle-ci ajoute une dimension actuelle aux anciennes visions du monde.

professionnelle, à plein temps, est très marginale. Celle-ci est prise en charge par des architectes en exercice dont le mordant peut s'en trouver émoussé. Mais ce milieu des architectes coréens est celui qui se serre le plus étroitement autour du maître Kim Sugùn. On voit ici passer les générations et les liens personnels s'affirmer. *Konggan* ignore donc superbement les très grosses agences d'architecture adossées aux entreprises de bâtiment et aux *chaebòl*. Ainsi, l'agence la plus fréquemment mentionnée est Wòn tosi, qui deviendra par la suite Archiban. Or, l'un de ses fondateurs est Yun Sùngjung, né en 1937, et qu'on avait vu apparaître dès le numéro 3 de la revue. C'est un ancien de l'agence "Konggan". Kim Wòn, né en 1943, dauphin et ami de Kim Sugùn, y participa de même avant de créer sa propre agence, Kwangjang. Les agences Chòngnim kònch'uk, Ilgon, Sòul kònch'uk et Chonghap kònch'uk forment le reste de la clientèle fidèle et des institutions alliées.

Il y va d'effets de clan évident. La plupart des architectes créateurs ou directeurs de ces agences font partie de la famille. Il peut s'agir de compagnons d'âge : le fondateur de Chonghap, Yi Sùngu est de la même année de naissance que Kim. En Corée, une telle donnée n'est pas anecdotique. Il s'agit aussi le plus souvent de diplômés de l'Université nationale de Séoul comme Kim Chòngch'òl (né en 1932), et fondateur de Chòngni Parfois, les effets de classement se superposent : Kang Ilgon est de la génération de Kim (né en 1937), diplômé de l'UNS et ancien architecte de "Konggan". A travers les individus et leur parcours professionnel, l'esprit Konggan marcotte vers des institutions nouvelles. Les jeunes générations y trouvent matière à sauter d'une institution à l'autre. Autre dauphin et protégé de Kim, l'architecte Min Hyònsik (né en 1946) a ainsi fait ses classes à l'UNS, reçu l'onction de Kim Sugùn, participé à son Institut sur l'environnement humain avant de gagner le groupe Archiban. Ces départs sont naturels. Ils démultiplient le message. Aussi, venu le moment pour *Konggan* d'octroyer son prix annuel d'architecture, elle retrouve volontiers ses alliés naturels. Ses héritiers [141]. Enfin, le seul architecte exerçant à l'étranger qui s'exprime notablement dans la revue, est un américain d'origine coréenne, Kim T'aesu.

D'où le fait que l'architecture et les problèmes d'espace sont traités par un plus petit nombre d'auteurs. Autant dans le domaine des arts et de la vie culturelle, le pari est tenu de faire de la revue, sans ligne bien établie, un

---

141 - Toutes les données proviennent de *Han'guk kònchukka, (Architectes de Corée), op. cit, passim.*

baromètre stimulant et critique de la création contemporaine, autant en matière d'architecture les options créatrices, les idées, une certaine *doxa* ouvrent seules les pages de *Konggan*. Elle sépare alors sans hésiter les vrais architectes de ceux qu'elle tient pour de vulgaires ingénieurs. Elle y défend aussi, implicitement, sa part du marché concurrentiel de la construction. Revue adossée à une agence d'architecture qui la finance, elle ne peut pas non plus faire trop de publicité à des concurrents dont tous ne sont pas si clairement des assembleurs de préfabriqué. D'où cette présence embarrassée du maître Kim Chungòp. *Konggan* ne peut faire l'impasse sur un créateur puissant et qu'elle respecte. Elle ne peut davantage pousser trop loin son éloge. On notera pourtant qu'elle aurait pu donner dans le travers inverse : devenir l'organe officiel de la pensée Kim Sugùn. Une certaine élégance l'a pourtant détourné de cette facilité. Kim écrit davantage dans d'autres publications que dans sa revue. Souvent, il se contente d'un éditorial. De plus, ses oeuvres réalisées ne font pas l'objet d'un traitement particulier. La pensée de Kim se satisfait autant d'être au contact de cette nombreuse famille, où elle trouve à se transformer, qu'elle y voit la certitude discrète de faire école de manière plurielle en instillant quelques fermes convictions.

On en arrive donc au noyau dur des membres de la famille rapprochée. Ce n'est plus l'institution d'appartenance, le métier, l'origine scolaire, la nationalité qui comptent ici, mais la fréquentation amicale et quotidienne du fondateur, inspirateur et animateur. Une première approche de celle-ci passe par ces piliers éditoriaux de *Konggan* que furent ses plus gros contributeurs. En dépit de la déformation produite par les séries, il est intéressant de fournir une esquisse prosopographique des auteurs qui lui fournirent plus de quinze articles [142]. En fait, cette liste des 35 principaux auteurs constitue un raccourci des thèmes évoqués jusqu'ici. Les critiques et historiens d'art y dominent. Les architectes y sont discrets. L'ensemble est largement constitué d'enseignants des universités coréennes. Musées et institutions du patrimoine forment l'appoint. On y retrouve naturellement, outre les amis personnels de Kim, ceux qui sont présents dans les structures administratives et éditoriales de la revue. Une seconde approche pourrait consister dans le dépouillement du numéro commémoratif publié lors du décès de Kim Sugùn en 1986. A dire vrai, elle

142 - Ont été exclues les séries traduites d'auteurs étrangers. Cette liste est reproduite en annexe

serait un peu superfétatoire. On y trouverait des amitiés privées que les pages de la revue et les sources directes n'ont su établir. On y retrouverait les architectes formés par Kim et les membres de la rédaction de *Konggan*. L'information devient redondante.

Elle mérite désormais une mise en perspective. L'analyse des données, même résumée en quelques graphiques éclairants, ne suffit pas. Elle manque de nous dire combien Konggan fut une micro-société qui exista autrement que dans la cohabitation passagère et abstraite d'auteurs placés sur une même étagère. Konggan fut en partie un réseau d'amis, un rassemblement de groupes sociaux et professionnels mais ce fut aussi une certaine sociabilité. Elle fut le prolongement du charisme de Kim Sugùn et de son goût des relations publiques. Par delà le travail et les oeuvres, un certain sens de la fête et de la convivialité se laisse percevoir. Les photos d'"événements" artistico-mondains publiées par la revue nous le prouvent. L'autorité d'une institution ne se mesure pas simplement à la conviction avec laquelle elle impose ses idées ou son projet. elle repose aussi sur sa capacité de communication avec ce qui lui est extérieur.

La galerie-musée Konggan, inaugurée en même temps que le siège fut un des premiers lieux où continuer pratiquement ce brassage des individus. Car le rite des "débuts" -prononcé à l'américaine- ou des vernissages pompeux et couverts de gerbes constitue un moment fort de la vie culturelle coréenne, sans aucune commune mesure avec le relâché mondain des équivalents germanopratins. Par ailleurs, l'adjonction en 1977, d'un théâtre de poche permit d'ouvrir le groupe sur le puissant mouvement théâtral coréen des années 80 et de trouver d'autres occasions de mêler les arts et les artistes. Mais Konggan fut aussi un lieu public. Son siège fut doté d'un de ces *coffee shops* où, rareté dans un Séoul dévoué au café lyophilisé, on pouvait goûter à l'expresso dans un cadre choisi. Ce lieu fut, un temps, un lieu à la mode [143]. L'ensemble eut les allures d'un petit centre culturel. De même, la sociabilité propre aux membres du groupe trouvait d'autres occasions de se renforcer lorsque les membres de la proche famille, et plus particulièrement les jeunes architectes de l'agence,

---

143 - Sur Konggan comme centre culturel, voir l'éditorial inquiet de YI Kùnsam, à la mort de Kim Sugùn, "Les fleurs de Konggan doivent vivre", *(Konggan hwarang-ùn saraya handa), KG*, n°229, 1986, p. 24.

pouvaient partir à la découverte du patrimoine coréen en voyage d'"agence" ou bénéficier de subventions pour découvrir Rome ou Paris [144].

D'autre part, les différents concours organisés par la revue, en architecture et en arts, donnèrent à la revue son attrait sonnant et trébuchant. Dès 1967, elle lançait un concours d'urbanisme sur le thème du logement urbain pour famille élargie (un couple, une mère âgée, deux garçons et une fille) doté d'un premier prix de cent mille wòn. Il s'agissait bien sûr de lancer des idées et de repérer des talents. Les étudiants furent le premier public visé. Peu à peu, d'autres concours furent ajoutés. L'un, international, récompensait les meilleures contributions à l'art de la miniature gravée [145]. D'autres s'adressaient aux différents secteurs de la création coréenne : architecture, musique, arts furent dotés de prix plus importants, s'élevant à plusieurs millions de wòn à la fin des années 80. Mais la pure création ne fut pas la seule à être sollicitée. Des prix de critique esthétique puis de critique architecturale furent aussi mis en place. Il ne s'agissait pas uniquement dans ces opérations de réaliser à bon compte, une opération de publicité. En effet, la constance de la pratique et la multiplicité des concours plaident pour un projet pédagogique et culturel global. Mais surtout, et les comptes-rendus ne cessent de le souligner, Konggan organise des concours qui se veulent exemplaires : sujets précis, calendriers, recevabilité des candidatures, formats, composition des jurys et publications de ses attendus prétendent fonder des pratiques nouvelles qui ne doivent rien aux obscurités douteuses des autres concours et prix coréens. Les concours publics d'architecture sont particulièrement visés. Konggan prétend à la vertu.

On notera aussi que, modestement, Konggan eut une activité d'éditeur. Le créneau est architectural. Outre les ouvrages consacrés aux réalisations de Kim, il produit un catalogue et un historique de l'architecture coréenne contemporaine unique en son genre: *Architectes coréens*. En 1986 fut aussi publié, sous la plume de Kim Pongnyòl, un remarquable guide sur la Corée ancienne, intitulé *Architecture de Corée* [146]. Il avait fait l'objet d'un banc d'essai dans les pages de la revue.

---

144 - Le premier voyage fut organisé en 1979 avec le soutien du ministère de la culture et de l'information. Il passa par Paris, Londres, Milan, Florence, Rome et Athène. Voir *KG*, n° 147, 1979, p. 10. Son thème était : "A la recherche de l'architecture et de l'environnement urbain européens". Sur trente participants, neuf appartenaient à Konggan. L'année suivante fut consacrée aux Etats-Unis et au Canada. Voir *KG*, n° 152, 1980, p. 24.

145 - En réaction affichée au gigantisme dominant ailleurs dans les arts.

146 - KIM Pongnyòl, *Han'gug-ùi kònch'uk*, Séoul, 1986, 293 p.

Enfin, ultime aboutissement de l'entreprise pédagogique de rénovation et de réinvention de la culture coréenne, Konggan souhaita donner naissance à une véritable institution académique. Toute agence d'architecture est aussi normalement atelier de formation. Ce fut vrai dès les débuts de la première agence de Kim. Il souhaita pourtant aller plus loin. Son projet de création d'une "Ecole de Corée" *(Han'guk hakp'a)* [147] était déjà assez avancé à la fin des années 80. Kim Sugùn, à l'étroit dans ses locaux du centre de Séoul, avait conçu un nouveau siège, à Kongnùng, au nord de la ville, qui aurait pu accueillir les jeunes Coréens et opérer dans un espace concret, et non plus dans les pages d'une revue, la fusion rêvée des moyens d'expression. L'unité de lieu rendrait possible la cohabitation du projet pédagogique et du procès créateur à travers une coréanité réconciliant les traditions du passé et des perspectives de l'avenir. Sa mort et les difficiles problèmes liés à sa succession en empêchèrent la concrétisation. Une "académie d'été", organisée aujourd'hui par le groupe, est tout ce qui reste de ce projet.

Il faut donc lire le mot "konggan" autrement que comme référence à une idée abstraite faisant sens pour la seule architecture. Pour Kim Sugùn, l'espace est ce qui relie. Le mot désigne un territoire d'exploration et le lieu de rencontre ouvert des acteurs de la vie culturelle et intellectuelle coréenne. D'où ce qui le distingue des autres groupes culturels du pays. S'il règne un état d'esprit dans Konggan, s'il existe un projet, celui-ci n'est pas fermé sur des positions théoriques ou sur des écoles esthétiques. On lira ainsi très peu dans les pages de la revue de ces manifestes si importants ailleurs. Elle préfère donner la parole à des voix multiples quitte à ce que son image s'en trouve floue. De là, cette impression donnée par nos interlocuteurs extérieurs au groupe, que Konggan fut une institution importante dans la vie culturelle coréenne mais sans impact intellectuel majeur. Seules l'architecture et les questions d'espace font ici exception d'être entées sur les convictions d'un inspirateur central.

Cette pluralité vocale de *Konggan* est pour l'historien un avantage. La multiplicité des points de vue permet précisément d'obtenir, à travers une source unique, des opinions différentes. Qui voudra tenter une histoire des arts coréens après 1960 en fera une source privilégiée. On retiendra toutefois que cette pluralité revendiquée a ses limites. *Konggan* ne peut raisonnablement

---

147 - L'expression est employée en français par les membres du groupe. "Ecole" désigne en partie le projet pédagogique, mais il faut aussi l'entendre -c'est le sens du coréen "p'a" comme école de pensée ou parti de la Corée.

occuper toutes les positions et rendre compte de tous les points de vue. D'une certaine manière, elle met même un point d'honneur à ne pas emprunter les chemins trop battus. En matière de peinture par exemple, elle joue volontiers la carte de l'"art oriental" -ancrage dans la tradition- et celle de l'abstraction moderniste - projection vers l'avenir- contre les tendances intellectuellement dominantes au réalisme. Elle leur reproche une esthétique de la laideur et la répétition de problématiques prolétariennes "dépassées" sur le plan de l'expression formelle. Elle se déjoue ainsi de leur dimension immédiatement politique. Ce faisant, elle se coupe peut-être des réalités matérielles de la société coréenne. L'esthétique paraît, à première vue, être sa seule politique. Mais, habitée par son projet humaniste pédagogique, elle récuse aussi le travers du pur formalisme. Aussi, on peut la voir sensible aux conditions du présent. Ainsi, l'activité du petit théâtre Konggan permit de donner une chance à de jeunes troupes, de surfer sur la vague théâtrale des années 80 et d'entrer en phase avec certaines préoccupations du mouvement *minjung* lorsqu'il tentait de réinventer un art de masse proprement coréen. Chaque champ, chaque sujet mériterait ainsi une mise en perspective. Les deux axes qu'on a choisi d'explorer en offrent la possibilité. L'élaboration d'une coréanité d'une part, la pratique de l'espace et du milieu d'autre part. En faisant le bilan de 25 années d'activité, l'architecte "Konggan" qu'est Kim Wònsuk, trouve les mots simples pour décrire ce qui reliait le groupe à Kim Sugùn : "C'était sa vraie nature que de transformer cet éclectisme de qualité *(mirhoe)* en actes pratiques [148]". Il est donc temps de revenir à notre récit chronologique et de reprendre où on l'avait laissé, la formulation d'une idéologie coréenne spécifique.

---

148 - Kim Wònsuk, *KG*, n° 290, 1991,*"Konggan chi-ùi p'yònjipcha-dùrege", art. cit.* p.8.

V - LES ANNEES 70 - ELOGE DE L'ESPACE COREEN

A - Une période difficile et brillante

Au-delà de l'animation de la vie culturelle coréenne, la grande affaire des années 70 restera pour Kim Sugùn et pour Konggan de donner un contenu concret et créatif à leur recherche de l'identité coréenne. Les échos du passé, recueillis dans les pages de la revue pendant la seconde moitié des années 60, firent l'objet d'une mise en ordre. En animant le bric-à-brac des "choses coréennes", on mettait au jour leur unité cachée et longtemps ruinée, on y inventait des valeurs. Ce sens sous-jacent, venu droit d'une époque où la Corée était heureuse, unique et indépendante, ne demandait qu'à revivre, ainsi mis en pleine lumière, dans la création contemporaine du pays. Autour de Kim Sugùn, les collaborateurs de *Konggan* explorent un territoire spécifique. Celui qui fait parler l'identité nationale à travers son architecture classique. Comme ces graines du désert qui attendent l'averse du siècle pour éclore, l'architecture domestique nationale va permettre, presque à elle seule, de rendre à la Corée toutes les floralies de la coréanité. La démarche est originale. L'identification des figures de l'identité nationale ne se fonde ici ni sur des idées abstraites (structures sociales, mentalités religieuses) ni sur des données ethnographiques. Elle se fonde sur un objet concret, fréquent au bord des chemins et qui devient, chef d'oeuvre inconnu et modeste, le thésaurus de toute une culture.

L'arme secrète de Konggan n'est pas innocente. Elle est le produit d'un contexte. La Corée des années 70, continue, à grand train, son développement économique. La croissance ajoute chaque année 10% au PNB. Le territoire national fait l'objet d'un aménagement planifié sans précédent. Dans le sillage de l'industrialisation lourde, il voit émerger en contre-poids sérieux à Séoul, les grandes villes du sud-est de la péninsule. Ulsan se couvre d'usines, de raffineries, de chantiers navals. Elle devient une grosse ville polluée. Partout, le mouvement du *Sae maùl undong* traque l'"arriération" rurale, là où il trouve des appuis politiques et où il juge l'investissement rentable. En très peu de temps, le paysage rural se modifie. Les rizières sont remembrées, les digues tirées au

cordeau. Les tuiles vernissées de couleur remplacent le chaume alors que sous des lacs de PVC s'étendent des banlieues potagères. Les montagnes reculées perdent leurs villages noyés par les lacs de barrage qui régulent les cours d'eau capricieux. Les autres s'étiolent sous les coups de l'exode rural [149]. Le pays est bouleversé.

Il est aussi beaucoup moins à l'aise avec le gouvernement qui mène la danse du développement sans guère le consulter. Aussi les années 70 furent, après l'auto-coup d'Etat de Yusin, un moment de lourdes tensions politiques et sociales. Les jeunes urbains, les ouvriers n'acceptaient plus pour comptant les promesses, toujours remises, des lendemains qui chantent. Le pli autoritaire du régime ne rendit que plus vives les critiques d'un mode de développement trop technocratique et trop visiblement inégal. Mais sauf à faire l'expérience des geôles ou des brimades administratives, il fallut cependant souvent en rabattre des revendications ouvertes. L'accusation d'attentat à la sécurité nationale, politique ou économique, tenait l'opinion dans un mélange de fierté pour le chemin accompli et d'insatisfaction larvée.

Dans ce contexte, Kim Sugùn et Konggan ne furent pas moins mal à l'aise. L'offensive de charme du pouvoir auprès des intellectuels tournait cours. Le relais qu'avait été au départ Kim Chongp'il prit lui-même ses distances avec Pak Chònghùi. Toute cette décennie fut celle d'une posture critique assez embarrassée. Il fallait cependant être prudent. Kim Sugùn n'avait visiblement aucune vocation au martyre politique. Chef d'entreprise, il était soucieux de faire "tourner" la machine sans trop de compromissions. Il fallait pour cela obtenir des marchés publics. Aussi était-il souhaitable de mesurer ses paroles. Un architecte pouvait devenir *persona non grata* autrement que par ostracisme des maîtres d'ouvrage.

L'exemple de Kim Chungòp invitait ici à la réflexion. En avril 1970, dans le quartier Map'o de Séoul, un immeuble d'habitation achevé depuis décembre s'effondrait et laissait 33 morts. Un énorme scandale s'en suivit : l'affaire de l'immeuble Wau *(Wau ap'at'ù punggoe sagòn)* [150]. L'enquête découvrit que cet immeuble, destiné aux populations modestes de la ville, avait été bâti

---

149 - Les récits du développement coréen oublient souvent cette profonde mutation des campagnes qu'éclipse le changement de structure économique. On en trouvera les évidences dans E. DEGE, *Entwicklungsdisparitäten des Agraregionen Südkoreas*, Kiel,Kieler geogràphische Schriften, 1982, 332 p. + 19 cartes.

150 - Voir *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.*, p. 418. Kim Sugùn s'en fait l'écho discret dans *CKNK*, 1970, p. 162-163.

sans fondations sur béton armé. Elle révéla par ailleurs que prés de 700 autres immeubles du même type avait subi pareil traitement. La chronique coréenne du bâtiment est fertile en histoire de ce genre. Aux devis sous-évalués, et aux détournements de fonds vers d'autres usages, répondirent parfois, pour les entreprises soucieuses de ne perdre ni argent ni contrat, des pratiques de construction délictueuses. L'architecte Kim Chungòp commit l'imprudence de dire tout haut ce que chacun chuchotait et de mettre en cause le pouvoir. Sa carrière en fut durablement brisée. Il était trop connu pour être jeté en prison pour outrage à la personne présidentielle. Aussi fut-il contraint à l'exil. La France et l'atelier de Le Corbusier l'accueillirent jusqu'à son retour en Corée, après l'assassinat de Pak [151].

D'où l'attitude plus circonspecte de *Konggan* et de Kim. Il pouvait être dangereux de critiquer de trop près la politique urbaine du moment. La disparition du thème urbain des pages de la revue n'est pas étrangère à ce fait. L'échec de Kim auprès de la *Korea Engineering Consultants Corporation* et sa critique de l'aménagement de Yòùido l'éloignèrent malgré tout du pouvoir. Pourtant, on ne le voit pas prendre de positions radicales. Kim Chungòp hors jeu, ne restait plus en lice comme architecte de talent que le créateur de Konggan. Pendant ces années, on voit Kim oeuvrer au nouveau campus de l'UNS, construire des résidences pour les ambassades coréennes à l'étranger et prendre part aux énormes projets d'urbanisme du Moyen Orient. Il est loin d'être laissé pour compte. D'une part *Konggan* évite de traiter des sujets trop sociaux et trop susceptibles d'interprétation politique. Elle se réfugie dans l'art et dans le thème plus vague de l'environnement, dans son sens premier. Elle juge que ce combat en vaut bien un autre et fait le pari risqué d'une cécité volontaire sur des réalités entières de la société coréenne. D'autre part, l'architecte ne désespère pas, par sa pratique, de convaincre sur pièces de la possibilité de faire en Corée une autre architecture selon une autre morale.

Mais surtout, une critique feutrée et par la bande se dessine entre les lignes d'articles publiés dans d'autres médias. Kim Sugùn ne se prive pas de Philippiques. Elles ont pour tête de turc favorite non le gouvernement, mais les experts, les technocrates, les spécialistes *(chònmun'ga)* de tout bord qui tirent l'architecture et la ville du seul côté du fonctionnel et du quantitatif. Il brocarde de même l'obsession planificatrice réglée, l'impératif du "tout se suite" et la

---

151 - Voir le dossier consacré à Kim Chungòp, *KG*, n° 250, 1988, p. 27-69.

propension coréenne au gigantisme comme preuve de modernité. Dans ce cas, il vise non seulement les "décideurs" mais aussi ses concitoyens enrichis qui auraient perdu tout sens des valeurs coréennes [152]. Parfois l'audace est plus nette. On l'a annoncé avant de le montrer, un objet unique, l'architecture domestique classique, peut à travers la lecture de Kim devenir parangon de l'identité coréenne. Il vaut aussi dès lors comme figure critique des réalités du pays. Ainsi dans un texte publié à la fin du règne de Pak, consacré à la maison coréenne, Kim écrit : "Modeste et simple, la maison coréenne est l'anti-autoritarisme même [153]". Le mot n'est pas innocent. Un an plus tard, lorsque le régime est chahuté de toutes parts, il publie dans le *Tonga Ilbo* une satire cruelle intitulée "Une journée dans la vie de l'ingénieur Yi". Elle retrouve son vieux mépris des ingénieurs. Mais le texte va plus loin. : "L'ingénieur Yi aperçoit, avec un sentiment d'incongruité, les toits jaunes et rouges accrochés à la montagne d'en face. 17 heure 30, on entend l'hymne national. Raide comme un piquet il regarde le drapeau national descendre. Raide comme un piquet...[154]". En matière de politique intérieure, les attaques comme celles-ci sont rares et discrètes. Ce n'est pas ce combat-là qui a été choisi. En matière de critique politique et sociale, *Konggan* caresse le non-dit. On lui laissera le bénéfice du doute : le non-dit ne se ramène pas si évidemment à l'impensé dans ce contexte coréen si pesant.

On reviendra sur les critiques pratiques qui ont été adressées par Kim et *Konggan* aux effets de la politique gouvernementale. Elles sont réactives. A l'inverse, et par contraste avec cette attitude un peu embarrassée par la situation des années 70, l'architecte et sa revue cherchent une voie d'affirmation positive. Ils tentent de poser une conviction, de trouver une formule et de creuser un sillon. La ritournelle de la coréanité spatiale ou de la spatialité coréenne invite à un dépassement des thèmes anciens du discours national et à la découverte de nouvelles figures.

---

152 - Voir par exemple, Kim Sugùn, *"In'gan-gwa chayòn-ùi hoebok"*, (la restauration de l'homme et de la nature), *KG*, n° 38, 1970, p. 64-65.
153 - *CKNK*, 1978, p. 100.
154 - *CKNK*, 1979, p. 59.

B - Illustration de l'espace coréen et icônes de coréanité

En 1971, Kim Sugùn recueillit les fruits de son travail de création à l'étranger et de relations publiques internationales. Il reçut sa première distinction extérieure de l'AIA *(American Institute of Architects)*. Le diplôme stipulait : "Cette citation pour l'architecture pan-Pacifique couronne des oeuvres architecturales de haute tenue réalisées dans la région du Pacifique et établit que le travail de [Kim Sugùn] affirme une créativité singulière et l'excellence d'un design [155]". En 1957, le premier récipiendaire avait été Tange KenzÔ. Honneurs nationaux et internationaux furent aussi l'occasion pour Kim de faire le point sur son travail et de développer ses idées de manière un peu plus fouillée que dans ses autres brefs articles. Il produit donc un discours de réception mobilisant et récapitulant dix années de travail en Corée. Adressé à un public étranger, il articule aussi l'évolution contemporaine de la péninsule aux débats qui traversent la scène urbaine et architecturale internationale du moment [156].

"En Corée, nous connaissons les mêmes problèmes que dans les sociétés des pays avancés *(sònjin'guk)* et en plus, nous avons nos propres problèmes. Pendant des siècles, nos ancêtres *(sònjo)*, malgré les difficultés des temps, ont enseigné aux jeunes la profondeur *(kip'i)* de la vie *(saeng)*. A leur tour, ceux-ci ont péniblement mis toute leur dévotion désintéressée *(hònsin)* au service de leurs successeurs. Aujourd'hui, je suis l'un de ces nombreux disciples, partis à la recherche enthousiaste d'un héritage *(yusan)* dispersé -cette source d'inspiration qui permit à nos ancêtres de survivre à plusieurs siècles de difficultés.

Le prix que vous m'attribuez n'est donc pas tant destiné à récompenser dix années de pratique architecturale qu'à encourager puissamment les architectes de notre patrie *(moguk*, la "matrie") dans leur effort pour affronter nos propres problèmes et pour éclairer l'humanité entière *(i segye-ùi modùn illyu)*.

---

155 - *KG*, n° 56, 1971, p. 33-41. L'exposition des maquettes présentées à Hawaii pour le prix est décrite in *KG*, n°59, 1971, p. 13-21. On trouvera enfin ce texte, avec une date fautive (1976), *in CKNK*, p. 259-265.

156 - Ce texte a été lu par Kim en anglais et édité dans *Konggan* en version bilingue. Il y a peu de différences sur le fond. Lorsqu'il s'agit de préciser le vocabulaire, on se réfère à la version coréenne. Pour le reste et par souci d'accessibilité des sources, c'est ici l'anglais qui a été annexé en fin de chapitre, avec les corrections qui s'imposaient pour les fautes et faux sens évidents.

Notre temps est un temps de confusion *(hondon)* marqué par des mutations de grande ampleur et au rythme rapide. Aussi, venu le moment de comprendre notre environnement *(hwan'gyòng)*, il faut abandonner le point de vue de l'observateur extérieur. Il faut le comprendre comme un tout *(chònch'e)* et selon une multiplicité d'angles *(tagak)* [157]".

Ces quelques lignes situent une parole et annoncent un message. D'une part elles nous restituent l'une des constantes de la pensée de Kim : la référence permanente aux "ancêtres". Ceux-ci ne sont ni décrits précisément ni ramenés à une période spécifique de l'histoire coréenne. L'idée assume la totalité vivante d'un passé, dont tout Coréen serait gardien, d'être simplement coréen. Mais pour que vivent les qualités spirituelles des ancêtres, tournées vers le concret du vivant et fortes de leur capacité de résilience, elles ont besoin d'intermédiaires dévoués et enthousiastes. L'individu s'efface derrière un principe supérieur qui lui impose de penser aux générations futures. Il s'agit d'oeuvrer à l'avenir de la nation tout entière. La nation est trans-historique d'être la chaîne interrompue des générations, soucieuses de leur passé et préoccupées de l'héritage qu'elles auront à leur tour à transmettre. Cette proposition, qui dut paraître très abstraite au public américain qui écoutait le discours, l'était bien sûr beaucoup moins pour un Coréen. L'idéologie nationale se nourrit en partie du suc, renouvelé pour la cause, du culte aux ancêtres. Aux fondateurs du lignage se substituent les ancêtres anonymes. La révérence ne leur est pas moins due.

D'autre part, Kim fait entrer en résonance les conditions propres à une Corée qui cherche à retrouver les valeurs d'un passé perdu et les interrogations de la civilisation industrielle, caractéristiques des pays développés des années 70. Les hasards de l'histoire font pour lui se rencontrer et s'entremêler ces deux quêtes. Comme la Corée "résume" en l'espace d'une décennie l'idée et le procès de modernisation, comme elle a assimilé le "capital de développement" de ses prédécesseurs, elle aurait aussi une conscience aiguë des problèmes posés par ce type de changement historique. Elle en concevrait peut-être des réponses plus pertinentes. D'où cet autre horizon de pensée chez Kim : la possibilité qu'aurait la Corée de pouvoir apporter sa lumière *(palgùn pich'-ùl pich'yòjuda)* à l'ensemble de la terre. Les ancêtres coréens parlent au monde entier. Kim Sugùn appartient donc bien à cette famille des idéologues de la nation qui

---

157 - *CKNK*, p. 259.

posent la coréanité non comme un isolat absolument spécifique mais comme dépositaire d'un universel caché, dont son époque désenchantée connaîtrait justement la faim. C'est précisément grâce à cette universalité, utile pour le présent de la planète, que l'identité spécifique de la Corée pourrait accéder à la reconnaissance mondiale. La Corée de Kim aspire a prendre place dans l'ordre signifiant des grandes civilisations et de l'histoire de l'humanité. Elle veut faire sens pour le monde et non s'enfermer dans les satisfactions du particularisme.

Troisième pierre de touche, c'est la pensée coréenne ancestrale de l'"environnement" qui pourrait devenir cette référence valable pour l'humanité[158]. On pourrait s'attendre à ce que la suite du discours cherche à fonder cette conviction. Pourtant, l'ensemble ne prend a aucun moment la consistance d'un argumentaire. L'explication n'est jamais produite sur le mode de la justification. La pensée s'avance d'analogie en métaphore, et de métonymie en allégorie. Elle préfère séduire que convaincre. Poursuivant son propos, Kim établit ainsi le diagnostic, convenu, d'une pathologie universelle : "perte de la nature humaine", "approche uniformisante", "révolution industrielle", "division sociale du travail", "culture occidentale", "rationalité fonctionnelle", "superstition de la technologie", etc. Le classique lamento "humaniste" et anti-industriel est à l'oeuvre. Avec des réticences cependant. Certes écrit-il, il y a des sciences qui s'essaient à comprendre l'espace et le milieu de manière moins réductrice que le credo moderniste-rationaliste. Elles n'aboutiront jamais cependant qu'à ajouter aux schémas anciens des "modèles" *(patterns)* plus complexes, mais toujours parcellaires et isolés. Les sciences sociales s'en trouvent disqualifiées : effort louable mais inutile sur le fond. Car il faut une approche "globale" et "supérieure". D'où l'éloge qui est fait des "humanités", car la seule approche globale est celle qui remet l'esprit *(chòngsin)* au premier plan et rend ainsi l'homme à son unité [159]. On pourrait croire que Kim rencontre ici l'influence qu'eut l'approche phénoménologique sur une partie des sciences sociales et de l'architecturologie des années 70. Il n'en est rien. On a plutôt affaire à une sorte de pulsion religieuse. Kim se défie tellement du mode de pensée analytique "moderne", qui décompose le réel en

---

158 - Voir aussi *CKNK*, 1979, p. 54-56, p. 56 : "Je suis fier de l'environnement de mes ancêtres *(chosang-dùl)* et je tire toute ma confiance en moi de cet héritage magnifique. J'essaie d'en faire le coeur de mon activité d'architecte".

159 - *Idem*, p. 260.La version anglaise du texte commet un contre-sens. Elle affirme que "les humanités apparaissent maintenant *(chigùm)* en Occident". L'adverbe est déplacé et rend la phrase impropable pour un homme cultivé comme Kim. Il vaut mieux lire : "Le terme d'"humanités" est apparu pour désigner de manière générique ce qui correspond maintenant à plusieurs disciplines en Occident".

unités manipulables et désolées, il goûte à ce point le mélange des genres et la grande fusion créatrice, qu'il dérive fréquemment vers le raccourci et la pure et simple confusion. Il est habité par la perte du grand tout : "L'homme devrait retourner au jardin d'Eden et restaurer en lui l'enfance. La spécialisation conduit toujours les gens à se détourner des actions que devrait guider leur conscience sociale *(sahoejòk yangsim)*. A cet égard, l'artiste peut être vu comme la conscience sociale elle-même [160]".

Tout cela n'est pas très clair. Les postulats s'enchaînent aux postulats. D'où la difficulté de soumettre cette pensée à un classique travail d'explication analytique. On bute rapidement sur des mots qui sont vides de sens, faute d'être précisés. Le mot *"hwan'gyòng"* lui-même n'est jamais défini, ce qui rend difficile sa traduction : "Une des missions que peuvent remplir les architectes pour leur société est de rendre l'homme capable d'une maîtrise de son "environnement" en l'aidant à restaurer sa nature humaine perdue. En tant qu'il s'efforce d'être un artiste, l'architecte peut donc se faire non seulement leader mais serviteur [161]"... L'obscurité s'épaissit. Que faut-il comprendre par "nature humaine perdue", par "leader et serviteur" (en anglais dans le texte coréen)? Le ton est philosophique mais la pensée lorgne vers l'unité supérieure d'un "liant" religieux. L'artiste est le prophète, et l'architecte est artiste. Le poète, ou le démiurge si l'on veut, assume alors la double humanité qui relie les vivants entre eux et ceux-ci aux ancêtres morts. S'agit-il d'esbroufe intellectuelle, de génie laconique, d'apories profondes, de banals effets de discours ou de pure provocation? La chose est indécidable. L'originalité des longs textes de Kim n'est donc pas dans leur tenue analytique [162]. Sauf à se tromper de lunettes, on ne transformera pas Kim Sugùn en philosophe coréen méconnu. Il faut situer la cohérence de sa pensée à un autre niveau qu'à celui de l'élaboration d'un système d'idées articulant fermement des concepts abstraits. On peut certes au moins admettre que son "romantisme de l'artiste" ait pu servir comme machine de guerre, roublarde, contre l'utilitarisme sec des planificateurs coréens. Mais l'intérêt est ailleurs que dans les obscurités d'une "philosophie" de l'environnement, mal dégagée de son inspiration chinoise ou que dans les

---

160 - *Ibid.*
161 - *Ibid.*
162 - Il faut en outre rappeler que la pratique de la citation, même pour les textes académiques, est pour l'écriture coréenne plus mutilante qu'en français. Les phrases tirent leur sens du propos général du texte et produisent plus volontiers un sens impressioniste qu'une vigoureuse démarche analytique. La rhétorique de la persuasion - et non le "génie de la langue"- procède ici d'autres règles et idéaux.

banalités d'un humanisme, vide d'hommes concrets : "Je ne cherche pas à réfuter entièrement le rationalisme. Ce que j'essaie d'avancer, en mettant le doigt sur les limites de l'architecture rationaliste, c'est le besoin pour l'architecture moderne d'une dimension plus haute. [...] Peut-être sommes nous oublieux des problèmes essentiels. La création artistique, par nature, contient des éléments irrationnels. Or, ce qui donne à l'homme sa grandeur, c'est qu'il est fondamentalement un être imparfait et irrationnel. La nature humaine est souvent dans cette imperfection même. Dans la mentalité coréenne, il existe un sentiment de résignation face à cette nature imparfaite et irrationnelle [163]". Suit un poème zen... On prendra bien garde que les idées avancées ne donnent pas si évidemment dans l'anti-rationalisme, dans l'anti-moderne ou dans l'anti-industriel. Une telle attitude aurait été surprenante, vu le parcours de Kim dans les années 60 et les positions clairement modernisatrices de la revue *Konggan*. Ses remarques ont en apparence pour seul point d'application l'architecture et l'espace. Elles pourraient n'être qu'une banale variation coréanisée de la critique du modernisme, déjà bien entamée dans les années 70, au moins sur la plan théorique.

Mais ces lignes disent aussi autre chose. D'une part, elles posent en sous main l'influence *déterminante* de l'espace concret sur le sens de la vie des hommes. Si l'articulation théorique des concepts est rarement convaincante, Kim ne se prive pas de créer des notions, des schémas, qui animent sa réflexion et sa création. Il établit ainsi une classification spatiale qui distingue "espace primaire", "espace secondaire" et "espace ultime". Le premier est celui qui assure à l'homme une protection physique contre la nature. C'est la maison. Il comprend aussi l'espace symbolique et monumental : "les pyramides, le Parthénon et Chartres" seraient la maison des divinités. Soit. Le second est celui qui assure la production. Il comprend les usines, entrepôts, gares et les bureaux. La révolution industrielle et la production de masse ont conduit ces espaces à occuper un espace considérable et à être déterminés par la rationalité fonctionnelle et l'efficacité économique. Le troisième espace est plus abstrait et donne prise à une parabole. A plusieurs reprises, Kim s'émerveille du geste accompli par l'astronaute américain Allen Shepherd qui avait déjoué toute la minutieuse machinerie de la NASA en emportant secrètement sur la lune une balle de golf, pour un swing en apesanteur. Au coeur du plus calculé des

163 - *Ibid..*, p. 262.

exploits, il ramenait la magie d'un acte libre et gratuit, poétique : "Ce "je ne sais quoi" est au coeur de l'esprit humain. En prendre la mesure est ou devrait être aussi important que de créer des espaces primaires et secondaires. [...] On appellera ce nouvel espace, l'"espace ultime". L'espace ultime est de l'espace en plus *(extra space)* dans le temps et du temps en plus *(extra time)* dans l'espace. C'est-à-dire une réserve d'espace et de temps. C'est un espace qui ne produit pas des choses mais où au contraire se produit l'inconnu *(a space for happenings)*[164]". La création architecturale de Kim, on verra comment, a été guidée par la recherche de cet espace ultime et par la conviction qu'il pouvait changer la vie de l'homme industriel du XXe siècle. C'est ici l'équation posant l'architecte comme artiste et donc comme producteur de sens, magique et gratuit, pour ses clients, sa société nationale, voire l'humanité, qui permet à Kim de faire sortir son art du ghetto technique et d'acheminer le débat architectural vers les sphères plus hautes de l'*éthos*, de la morale de la vie moderne. Devenue catégorie mentale, l'espace peut procurer la joie. Le concept ne se ramène donc pas au sens géométrique et aux deux dimensions du plan. C'est ce spatialisme élaboré, presque déterministe [165], qui soutient la création de notre architecte.

D'autre part, cette vision de l'espace trouve sa naissance dans un corpus d'idées dont les sources sont clairement orientales, voire orientalistes. Spatialisme et orientalisme construisent une spatialité spécifique. Celle-ci est celle des "ancêtres". Réarmée, elle pourrait devenir un antidote à la modernité fonctionnaliste occidentale : les formules de l'avenir passent par le redécouverte et la conciliation du passé. Pourtant, dans ces premiers textes des années 70, la pensée de Kim ne se réfère pas explicitement aux bouddhisme, taoisme et confucianisme qui la sous-tendent. Si la catégorie de l'"oriental" est utilisée dans ce discours de 1971, c'est au titre de l'offensive de charme. L'Occident de l'après 1968, le public américain qui écoute le discours, ont faim de cet orientalisme nouveau qui fait fureur sur les rivages de Californie. Ils sont tout prêts à recueillir cette sagesse comme Orient intérieur. Mais Kim ne peut laisser son projet national se dissoudre dans cette catégorie trop large pour les ambitions coréennes. Il oublie donc de préciser, même succinctement, ce qui fonde sa

---

164 - *Ibid.*. p. 261-262.

165 - Cf. par exemple deux textes de *CKNK*, "Le bonheur comme but du projet", 1977, p. 198-199. et "Designer de *mood*", 1977, p. 66-67. Cette typologie spatiale (vivre, produire, se distraire) n'est pas sans rapport avec Le Corbusier. L'ambition de donner à l'homme le bonheur par l'architecture aussi.

conception du milieu et de rappeler son fondement philosophique chinois. Il s'appuie exclusivement sur des exemples coréens. C'est bien là, au-delà du propos général, un peu bancal d'être asséné sans argumentaire, que se situe l'intérêt essentiel du texte.

La coréanité de Kim Sugùn et le message de *Konggan* s'expriment à travers une spatialité exhumée de l'oubli. Le discours de 1971 en fournit deux exemples. Il fait d'une part l'éloge de la maison de la dynastie des Yi, à travers cette pièce réservée au maître lettré de la maison qu'en fut l'étude (*munbang*, la pièce des lettres). Il met d'autre part en avant ces pavillons coréens (*chòngja*) que les *yangban* du Chosòn disséminèrent sur les sites pittoresques à travers toute la péninsule. Ces deux exemples ont une double fonction. Ils construisent l'identité coréenne sur des objets, transformés en icônes, qui n'ont pas, jusqu'à Kim, retenu l'attention des explorateurs de l'identité nationale. C'est sa part de découvreur. Mais aussi, ils sont remis en situation comme formules spatiales capables de prendre sens pour une humanité qui cherche à retrouver les plaisirs du monde. Ils tirent l'identité coréenne vers l'universel. C'est sa part d'idéologue et de visionnaire. Accrocher la culture coréenne au train des grandes civilisations mondiales implique de mettre en évidence l'épaisseur d'un passé créateur. Celui-ci ne peut passer par la littérature ou la peinture classiques, à première vue trop chinoises. Les subtilités philosophiques ou théologiques de la pensée coréenne sinisée sont trop ésotériques et n'auraient guère de sens que pour les érudits. Quant aux originalités ethnographiques et aux coutumes, elles enfermeraient la Corée dans un particularisme pour seuls ethnologues. La revue *Konggan* tente de contredire ces visions convenues. Mais chez Kim Sugùn, contexte mondial et passion architecturale conspirent pour imposer l'espace coréen de l'architecture classique en icône majeure d'une identité absolument nationale, mais compréhensible pour l'univers et signifiante pour l'humanité affligée par le modernisme. On ne peut ici qu'être réservé sur la seconde partie du projet. Elle est inévitablement prescriptive. Elle s'adresse qui plus est au futur. On y reviendra en partie, lorsqu'il s'agira d'évaluer ces idées à l'aune de leur mise en pratique dans le paysage urbain de Séoul. Pour le moment, c'est bien sûr l'élaboration d'une coréanologie spatiale qui nous retiendra.

Les textes qui creusent ce sillon sont nombreux sur toute cette période. En écho aux convictions de Kim, les articles de *Konggan* entreprennent l'exploration du patrimoine architectural coréen dans des directions différentes de celles qui présidaient au premiers numéros. On assiste même à un renversement. On se souvient que les années 60 avaient tenté d'établir que l'architecture nationale était capable de trouver en elle les ressources, pour réaliser ces édifices de grande taille, indispensables à la modernité industrielle. D'où ces séries sur les palais et les grands monastères coréens. Les années 70 oublient presque totalement ce filon. *Konggan* se désintéresse du monumental en même temps qu'elle boude les questions d'urbanisme. Le ton mondial des années 70 fut au *"small is beautiful"*. Il convenait parfaitement à un discours coréanologique qui prisait le "petit" et trouvait sa grandeur dans les valeurs supérieures de la simplicité et de la modestie. La Corée avait dans cette voie un capitale pluri-centenaire d'expérience. D'où le déplacement des enquêtes et des éloges du côté de l'architecture domestique. Mais il rendit aussi possible pour *Konggan*, de manière encore une fois distante, de rester en prise avec les interrogations de la société coréenne de l'époque : un oeil sur le dehors, un oeil sur le dedans. Le mouvement *minjung* commençait de poindre le nez, les artistes dénonçaient la modernisation et le gigantisme au nom du réalisme et des humbles. La revue ne pouvait faire moins que magnifier la petite maison coréenne : *min'ga*. Le terme est ambigu, comme tous ceux qui utilisent le caractère *"min"*. On ne sait trop s'il désigne la maison du peuple par opposition aux palais ou s'il désigne la maison proprement coréenne par rapport aux autres nationalités architecturales. Comme beaucoup d'autres de ces mots, il est sans doute assez récent. Kim emploie plus volontiers le terme plus neutre socialement, et plus explicite nationalement, de *"Hanok"* (maison coréenne).

Un texte de 1972 décline la maison coréenne sous l'espèce de la chaumière paysanne *(ch'oga)*. Sacrifiée par le *Sae maùl undong* sur l'autel de la modernisation, elle fut l'objet d'un débat passionné dont Kim rappelle les enjeux. D'un côté les nostalgiques, les sentimentaux, les "amoureux des couleurs et des formes". De l'autre, les technocrates, l'administration, les "amoureux du contenu" qui veulent substituer au chaume, la tuile ou le zinc. Kim se refuse à s'associer aux uns ou aux autres car cette chaumière est tout à la fois un cloaque et un joyau. Ceux-ci ont bien raison de vouloir venir à bout de la pauvreté rurale et d'entraîner à leur tour les campagnes coréennes sur les

voies du XXe siècle. Ceux-là ont bien raison de mettre en avant l'accumulation de sagesse qui a su adapter parfaitement la chaumière à son environnement naturel : "Il faudrait faire une distinction entre "être de son temps" *(kùndaehwa)* et donner dans le modernisme *(hyòndaehwa)*. [...] Il est inconvenant de se satisfaire du seul *sentimentalisme*. [...] Au nom de l'entreprise de modernisation, l'incontinence administrative finira par nous couper de notre *originalité* [166]. En quoi consiste cette originalité?

D'abord, elle est très étroitement associée aux mesures du corps humain: "Dès l'origine *(wòllae)*, les pièces de la maison coréenne *(Hanok)* ne sont pas grandes. Elles sont étroitement ajustées aux mesures humaines *(in'gan ch'òkto)* et chaleureuses. La maison coréenne n'en jette pas [167]". Le discours sur l'"échelle humaine", comme caractéristique fondamentale de l'architecture domestique coréenne, est d'autant plus surprenant qu'il doit passer par un anglicisme *(human scale)* pour avancer la notion. Il y a là comme un modulor sensible que Kim ne définit jamais [168]. Ni l'idée d'échelle, qui pose pourtant problème à tout architecte ni l'idée d'ajustement aux mesures de l'homme ne sont développées. Car l'enjeu est national et non strictement architectural. On pourrait en effet lui opposer l'objection suivante : cela n'est pas moins vrai de toute architecture domestique pré-industrielle. De plus, Kim passe sous silence l'arsenal des lois somptuaires du Chosòn qui bridait théoriquement la taille des constructions. Il balaie pourtant de telles réticences.

Il ne s'agit pas de limitations objectives liées à un état des techniques ou à des données sociales, mais d'une valeur consciente de la sensibilité coréenne. L'exemple des pagodes revient ici fréquemment sous sa plume : "Les pagodes sont révélatrices. Reçues de Chine et transmises au Japon, les Coréens les ont adaptées à ce qu'ils étaient. Ainsi la pagode de bois à neuf étages, unique vestige actuel du monastère de Hwangnyong-sa, avait au départ une hauteur de 72 mètres (270 *ch'òk*). Au gré de ses reconstructions, elle fut ramenée à 18 mètres (60 *ch'òk*). Je suis persuadé qu'il y va d'un ajustement à notre corps et à notre environnement naturel [169]". Nul besoin et nulle idée d'entrer dans le détail de la démonstration historique et d'évoquer d'autres facteurs possibles de

---

166 - *CKNK*, 1972, p. 136-137.
167 - *CKNK*, 1978, p. 100-101, p. 100.
168 - Un essai de critique architecturale portant sur ce sujet et faisant l'éloge du local fut primé par la revue *Konggan* : Cf. SIN Yòngyong, *"Chibangjòk imyònsò in'ganjògin kòs-ùro"*, (Le plus local est le plus humain), *KG*, n°138, 1978, p. 33-38.
169 - *CKNK*, 1977, p. 130-131.

cet amenuisement des pagodes de bois [170]. La mobilisation du passé n'est jamais historique, mais poétique. De même, la maison coréenne devient une illustration supplémentaire du discours national sur le "petit". La Corée est un petit pays de petites montagnes où s'ajustent de petites maisons aux petites pièces : il n'y a pas de décrochage d'échelle, du corps humain au paysage. Kim pose et impose l'évidence d'un hypothétique schème sensible national [171].

La sagesse spatiale des ancêtres consistait à savoir passer du plus local -le corps- au plus démesuré -le cosmos-, par une suite continue d'enveloppes emboîtées. La géomancie chinoise (*fengshui, p'ungsu* en coréen) constitue la base fondamentale de cette représentation. Il est notable que Kim mentionne une seule fois ce mot dans ses textes. Plus souvent, c'est un discours vague qui est tenu sur la maison comme interface entre l'homme et la nature environnante : "Nos ancêtres de la dynastie des Yi, lorsqu'ils bâtissaient leur maison, prêtaient moins d'attention à la technique de construction qu'à l'emplacement et à l'orientation. Ils préféraient savoir comment, les nuits de clair de lune, les branches du plaqueminier planté dans la cour viendraient projeter leur ombre sur le treillis des cloisons. [...] Ces treillis, au Japon sont faits de lamelles plates où l'on se coupe les doigts. En Corée, leur arète est arrondie. Ils s'annoncent déjà comme visages humains [172]".

Faute d'autres textes pour préciser l'usage que Kim faisait de la géomancie, on n'en décrira pas les fondements ici. Toutefois, cette discrétion géomantique est étonnante, vu son extrême importance dans les conceptions coréennes, classiques et actuelles, du milieu. Le *p'ungsu* a sans doute contre lui quelques handicaps. Il renvoie à un corpus théorique compliqué et chinois. La machinerie divinatoire du Yin et du Yang peut d'ailleurs d'autant moins retenir Kim, qu'elle traîne un parfum de superstition insupportable pour un intellectuel coréen des années 70. Aussi, d'une certaine manière, cette référence est ici sécularisée : elles est tirée exclusivement du côté de l'aménagement matériel et esthétique du milieu. Elle se voit de plus subtilement coréanisée et "Kim Sugùnisée". En effet, l'harmonie paysagère et écologique née du *p'ungsu* ne provient pas simplement de ses règles de composition spatiale et de ces idéaux-types. Si le *p'ungsu* est supérieur au *fengshui,* c'est qu'il y ajoute les

---

170 - Assauts de l'Etat confucianiste contre le bouddhisme, perte des techniques de construction et des artisans liées aux invasions de Hideyoshi et surtout, dramatique déboisement de la péninsule à partir du XVIIe siècle (diffusion autorisée de l'hypocauste dans chaque foyer).

171 - On en fera la critique plus tard.

172 - *CKNK*, 1984, p. 226-239, p. 232.

vertus coréennes de l'échelle humaine. Il n'est pas, comme il le sous-entend du cas chinois, une configuration terrestre abstraite et déliée de toute mesure, mais cette série continue d'enveloppes qui ont pour référent le corps de l'homme. L'homme est au coeur de ce dispositif, par ses mesures et par sa pensée, alors que dans la théorie géomantique il est présent comme seul interprète de données qui lui sont supérieures. Les tribulations du souffle terrestre (*qi* en chinois, *ki* en coréen) n'intéressent aucunement notre architecte. Il se contente de poser un schème sensible et spatial qui semble tellement naturel qu'il n'est pas commenté.

La maison coréenne est donc au coeur du dispositif mésologique [173] "modeste" et "humain" exalté par Kim. Elle est fermée sur la nature pour le protéger des éléments, mais ouverte sur le paysage pour amener à lui le cadre naturel. Le jeu de l'ouvert et du fermé, à travers la forme de l'enveloppement, est bien une base de la géomancie. Elle est assez grande pour contenir l'homme, mais assez petite pour ne pas l'écraser ; elle est assez grande pour être remarquée et remarquable dans le site qui l'accueille, mais aussi assez petite pour ne pas le déborder. Ce site est lui-même assez grand pour être une marche de transition vers la démesure du cosmos, mais les montagnes coréennes sont assez petites pour n'être pas effrayantes et inhumaines, etc. Un jeu d'*échelles affines* permet de relier l'homme au monde sans solution de continuité. D'où cette conception du *hwan'gyòng* coréen comme un emboîtement continué ou comme un feuilleté d'interfaces, où le dedans annonce le dehors et où le petit exprime le grand. Tout lieu est en même temps un environnement au sens étymologique du terme. La maison est un lieu, mais elle est l'environnement de l'homme. Le site géomantique est un lieu, mais il est l'environnement du village, etc. A chaque étape, s'entrelacent la nature et la culture, puisqu'on passe progressivement des jardins aux montagnes sauvages, par les vergers et par les bois : le *munbang* du lettré, évoqué dans le discours de 1971 et les pavillons, *chòngja*, sont autant d'éléments de ce lien physique et sensible qui pose un échange spéculaire infini. "Le *munbang* est une pièce affranchie de la vulgarité du monde *(sokki)*. C'est un espace pour la contemplation et la sérénité, un espace pour le travail créatif. C'est une pièce où l'on atteint à l'harmonie par immersion *(morip)* dans la nature. [...]. Il rend possible l'intimité *(chin'gyo)* de

---

173 - Adjectif forgé par A. BERQUE sur le mot "milieu". Voir *Le Sauvage et l'artifice, Les Japonais devant la nature*, Paris,Gallimard, 1986, 314 p. On se reportera au lexique proposé p. 165-166.

l'homme et de la nature. Il est l'espace ultime du déploiement simultané *(tongsi)* du jeu et du travail, qui y coexistent *(kongjon)* en harmonie *(chohwa)* [174]". Tantôt l'homme apparaît sur fond de nature, tantôt la nature sur fond humain. Cette intimité vaut comme antithèse du rationalisme dissolvant de la modernité occidentale, construisant la nature comme objet face au sujet-roi de l'humanité[175]. Ces idées n'ont rien de bien original pour qui est familier de la pensée chinoise du milieu. Pas plus qu'ailleurs Kim Sugùn ne déploie une philosophie formelle. On met ici en scène les sous-bassements de sa pensée. L'intérêt réside bien dans la conviction, que, plus encore que les autres peuples sinisés, les "ancêtres" coréens ont suivi ce pli qui fut comme "potentialisé" et magnifié par l'exigence nationale du modeste et de l'échelle humaine.

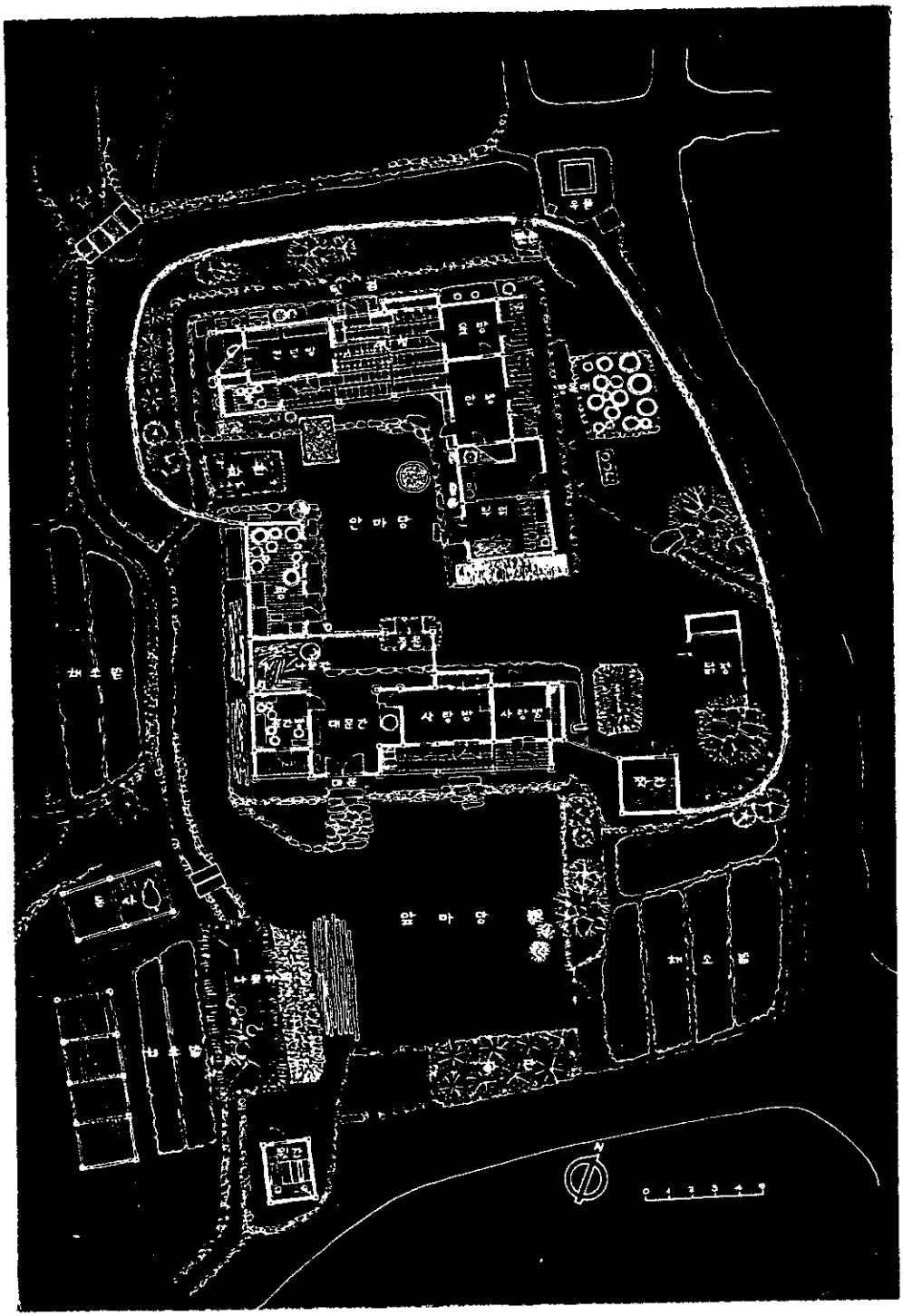
Mais Kim Sugùn est architecte. Son silence sur le système global de la géomancie s'explique par l'accent qui est mis sur la maison coréenne. Car au-delà de son inscription parmi les échelles affines d'un milieu harmonieux, elle apporte à son travail d'autres enseignements. En compagnie de Ch'oe Sunu, il court la campagne coréenne à la recherche des maisons nationales avant qu'elles soient transformées par la vague modernisatrice du *Sae maùl undong*. Ces équipées donnent naissance à une petite série laconique publiée dans *Konggan* en 1972 [176]. Le commentaire écrit est bref, organisé selon les rubriques suivantes : environnement *(hwan'gyòng)*, approche *(ap'uroch'i)*, entrée *(ent'ùransù)*, cour intérieure *(anttùl)*, lieu *(so)* et habitants *(saram)*. Les photos mettent justement l'accent sur les étapes successives de cette focalisation qui se fait sans heurt et aboutit à l'élément humain. L'usage du noir et blanc accentue encore l'homogénéité esthétique de l'ensemble. Le parcours s'effectue donc de la nature à l'homme, à travers une suite de séquences spatiales affines, construites comme une déambulation. A l'inverse, le plan produit l'effet contraire. En signifiant le construit par un tracé blanc sur fond noir, la maison et ses alentours se trouvent comme dissouts dans le paysage. Parallélement, l'accent y est aussi porté sur les procédés de transition entre la maison et son arrière-plan naturel par dessin de la topographie rapprochée (courbes de

---

174 - *CKNK*, discours cité, 1971, p. 264. La version anglaise étant sur-traduite, on s'est ici référé au coréen.
175 - Pour indiquer à ce stade deux références sur ce sujet, voir J.B. CALICOTT et R.T. AMES, *Nature in Asian Traditions of Thought, Essays in Environmental Philosophy*, Albany, SUNY, 1989, 335 p. et A. BERQUE, *Médiance, de milieux en paysages*, Montpellier, Reclus, 1990, 163 p.
176 - Quatre reportages cosignés ont été publiés. On a pu en retrouver trois, *KG* n° 62, 1972, p. 18-23, *KG*, n° 63, 1972, p. 16-28 et *KG*, n° 67, 1972, p. 28-39.

niveau, cours d'eau). De même, il décrit précisément les élément naturels du jardin (arbres, haies, puits, potagers) à la fois dans et à l'extérieur de l'enclos des murs. Cette double représentation permet de saisir une intimité, de l'homme à la nature, dans un cheminement -qui ramène au corps concret des habitants- et dans une vision à vol d'oiseau qui institue le lien abstrait indissoluble entre l'humain et le naturel. On est bien dans un modèle géomantique. L'idéal d'enveloppement par les montagnes, se voit ici redoublé, d'une part par la mise en évidence de l'enceinte extérieure, et d'autre part, par la disposition et l'orientation des différents bâtiments de la maison qui constituent une troisième enveloppe.

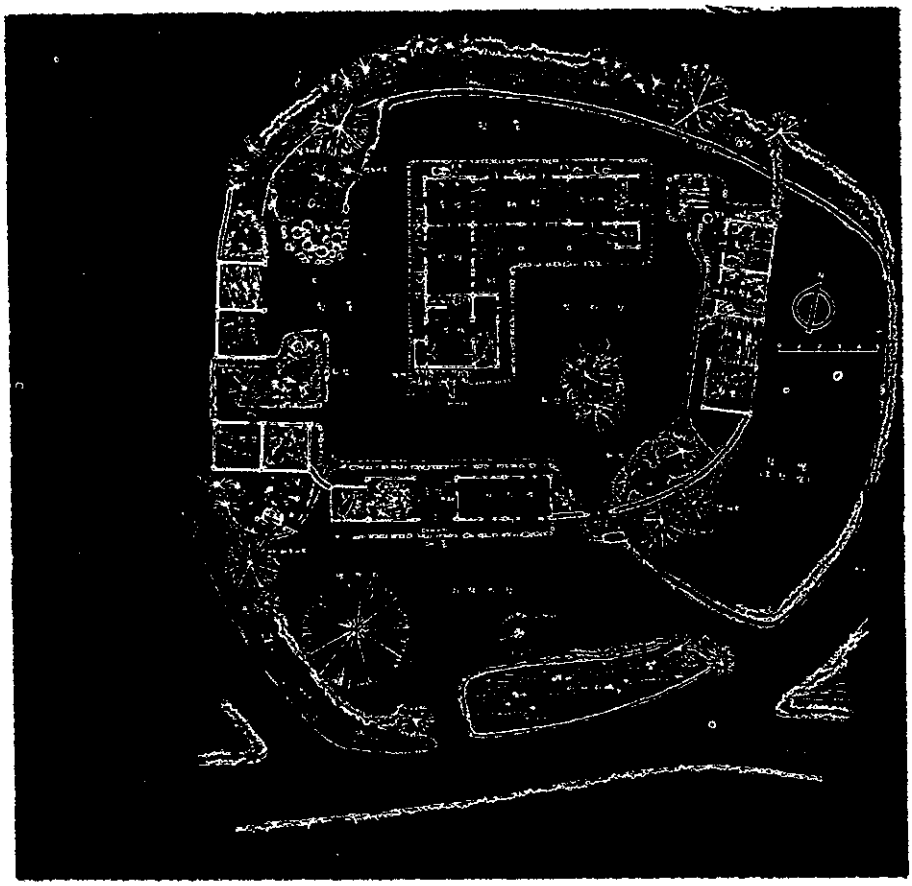
Illustration 36 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - les interfaces du dedans et du dehors [177]



位置：京畿道加平郡上面徳峴里187
家主：成遠模
年輪：約70年
建坪：안채 23坪
바깥채 23.6 坪
기타 14坪
環境：清平을 지나 峴里가는길辺 右側에 앞으
는 朝宗川, 뒤로는 青雨山을 배경으로
고 있다. 18家口중 16家口가 成氏이다
寫眞：金慶煥
實測：金男炫, 林 彬.

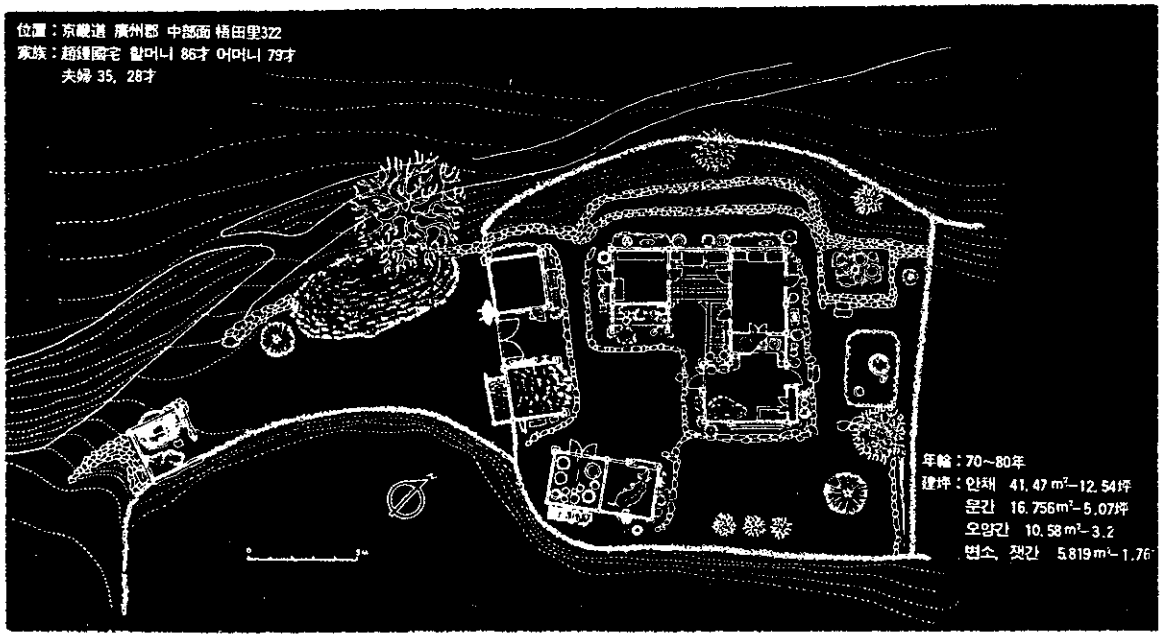
177 - *KG*, n°67, 1972, p. 28-39. (pas de pagination interne).

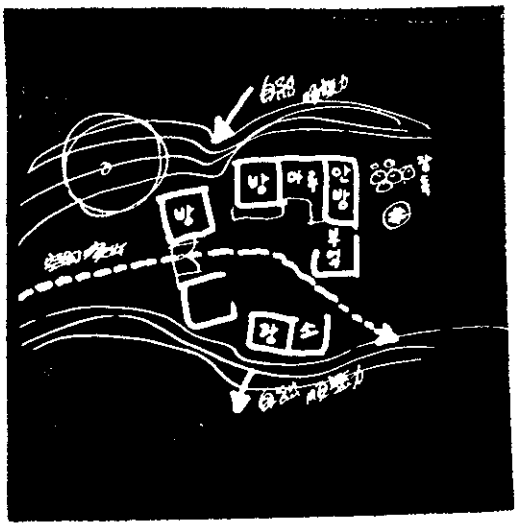
Illustration 37 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - enveloppes et ouvertures [178]



178 - *KG*, n° 63, 1972, p. 16-28. (idem).

Illustration 38 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - adossement [179]





179 - *KG*, n° 62, 1972, p. 18-23 (idem).

Illustration 39 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - approche topologique et unité esthétique [180]

180 - *KG*, n° 62, 1972. On reproduit ici l'ensemble de la couverture, y compris la calligraphie manuscrite. Elle n'est pas par hasard introduite à côté de cette série de photos sur les compositions spatiales de la maison coréenne.

Toutefois le matériau apporté est plus riche que les textes précédemment cités. Il nous restitue une composition spatiale élémentaire de la géomancie qui est l'adossement. Dans la mesure du possible, maison et villages doivent être adossés à une pente au nord et regarder vers l'ouvert, au sud. Les trois cas présentés s'y efforcent. Emboîtement et adossement se composent pour opposer fortement l'avant de la maison à l'arrière ou, si l'on préfère le "corps extérieur" *(pakkatch'ae)* au "corps intérieur" *(anch'ae)*. Mais si Kim privilégie les différentes enveloppes et les figures de l'emboîtement, il n'oublie pas qu'il est essentiel aussi de bien montrer les ouvertures. Le modèle géomantique n'est pas une suite de poupées russes. L'enveloppe reste ouverte pour qu'y circulent éventuellement l'énergie terrestre et surtout, pour lui, les regards et les hommes. Pourtant cette échappée sur le dehors ne se fait pas selon le modèle italien du Quatrocento : le regard à la fenêtre ne se perd jamais à l'infini, dans les brumes de l'horizon. Il ne goûte pas davantage l'impeccable alignement des constructions palatiales d'inspiration chinoise. L'échappement de l'enveloppement se fait par un jeu de chicanes. Les différentes voies d'accès aux enveloppes intérieures sont ainsi décalées les unes par rapport aux autres et fuient toute axialité. De même, la disposition des bâtiments au sol ne se fait pas selon une figure géométrique simple et récuse les angles droits. La maison est polylocale et propose sur son site un déplacement qui n'est pas un parcours forcé. Kim propose pour cela l'idée de "chagalisme" (*chagal* : le galet en coréen[181]). De même encore, la maison coréenne est ouverte sur des pans de nature paysagère qui sont discontinus : un obstacle -montagne, rideau d'arbres, autre bâtisse- empêche toujours l'horizon, inhumain de rondeur et de totalité, de s'y former. Le regard est appelé par quelque chose qu'il ne voit pas et qu'il sait pourtant présent au-delà. Le démesuré se voit décadré.

Refus du continu, refus de l'axialité, refus de la disposition géométrique, la maison coréenne idéale qu'illustre Kim par des exemples choisis, trouve d'autres formules de liaison. Le modèle géomantique, ses enveloppes et ses chicanes fournissent une partie des références inavouées. L'idée de *kan* (parfois *"k'an"*) en constitue l'autre versant. Ce caractère chinois, extrêmement courant, représente la lumière calée entre les battants d'une porte.

---

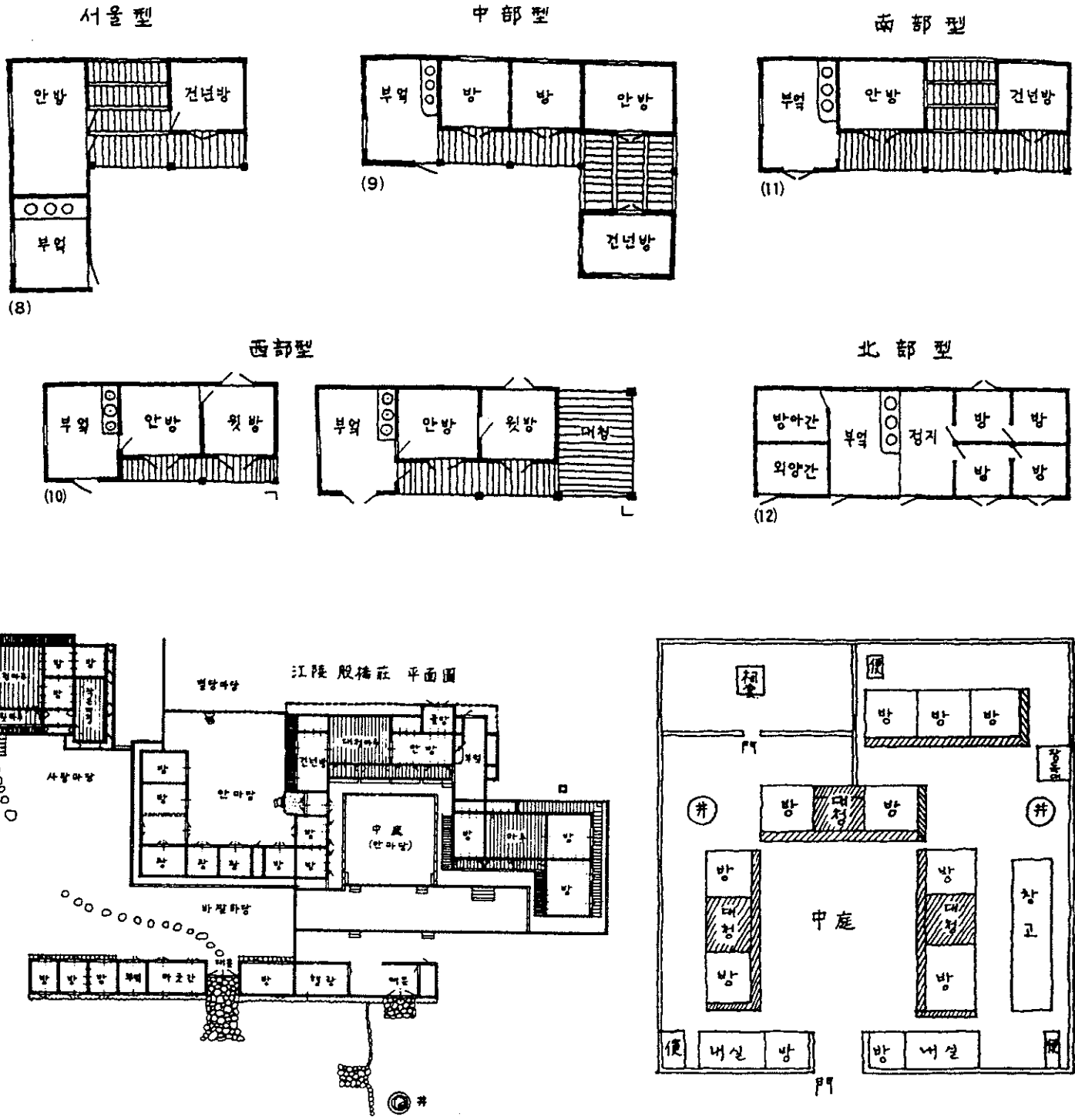
181 - *"Chagal chagal"* désigne chez lui l'antithèse du parcours contraint et continu. Comme les "chemins de pierres" qui servent à passer les rivières. La discontinuité et la multiplicité des pas envisageables ne rend pas moins possible de traverser. Le parcours est chaque fois inventé.

Il désigne l'intervalle. L'entre deux. En architecture coréenne, il est mesure. En effet, le fondement essentiel de toute construction est constitué par l'ensemble piliers et toit. Les murs sont légers et ne portent rien. Le *kan* est l'espace entre deux piliers porteurs. Lorsqu'il désigne une surface, par exemple dans les prescriptions somptuaires, il s'agit de l'espace dégagé entre quatre piliers. La maison coréenne se ramène ainsi sur un plan, à une juxtaposition de modules carrés qui bornent l'espace sans le limiter par clôture. L'interdiction d'élever un étage, sauf pour les bâtiments officiels et certains édifices des monastères, n'a pas poussé l'architecture domestique à se lancer dans des morceaux de bravoure technique pour essayer de dégager au sol des espaces inentravés par la succession des piliers : l'utilisation de consoles pour élever le toit et reporter son poids vers l'extérieur était elle-même strictement réglementée. D'où cette scansion spatiale par les piliers, omniprésente et discrète. Une topologie du discret s'oppose à une topologie du continu, que véhiculerait une architecture fondée sur des murs porteurs. On notera enfin que cette mesure de l'espace ne se fonde pas sur une norme. L'entre-colonnement change d'une pièce à l'autre, et d'une catégorie sociale à l'autre. Il est rythme non métrique [182].

---

182 - On en trouverait des échos très significatifs dans les théories actuelles du langage. Voir H. MESCHONNIC, *Critique du rythme, Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982, 713 p. De nombreux chapitres, consacrés aux formes littéraires, témoignent d'une affinité avec l'esthétique du *kan*.

Illustration 40 : la segmentation intérieure de la maison coréenne [183]



183 - Plans tirés de CH'ÒN Pyòngok, *KG*, n° 118, 1977, p. 80-87.

L'idée de *kan* chez Kim Sugùn n'est pourtant pas des plus claires. Si le sens technique du mot ne pose pas ici problème, la signification qu'il lui donne se voit déclinée en hypostases d'un mystère supérieur jamais bien défini. L'architecte tourne autour. Le commentaire s'en trouve embarrassé à plus d'un titre. On peut au moins tenter de classer les discours. Au plus près de l'espace concret de la maison coréenne, Kim retient d'abord du *kan* qu'il structure l'espace interne en le segmentant. C'est cette qualité qui permet précisément à la maison coréenne, aux pièces étroites et basses de plafond, de devenir une des enveloppes du corps humain. Elle se distinguerait fortement de la maison japonaise qui, tout en étant pareillement fondée sur le *kan-ma*, aurait évolué dans une direction différente en supprimant l'articulation intérieure des pièces de la maison [184]. Kim tient beaucoup à cette segmentation de l'espace intérieur. Couplée à l'usage coréen de l'hypocauste, il en développe même la notion d'"espace-matrice" *(mot'aejòk konggan)* : petit, chaud et enveloppant [185].

Mais comment concilier l'idée de segmentation portée par le *kan* avec celle, non moins soulignée, d'intervalle ou d'entre deux qui implique une ouverture? "Dans cette grande pièce à plancher surélevé *(maru)* qu'on appelle *taech'òng*, on escamote complètement, en été, les portes couvertes de papier. On est proche de l'espace extérieur. En hiver, elles sont closes bien hermétiquement et le *maru* devient alors un espace intermédiaire qui nous rapproche de l'espace intérieur [186]". Comme les montagnes protègent le village sans l'enfermer, comme l'enceinte enveloppe la maison sans la claquemurer, comme les piliers délimitent un espace sans le borner, les parois intérieures ou extérieures de la maison respirent l'air du *kan* : elles peuvent être ouvertes ou fermées. Elles sont amovibles. Tantôt intérieures et tantôt extérieures, elles sont des fantômes de murs.

L'idée se précise. Le fond noir des plans présentés plus haut l'annonçait déjà. C'est le vide, l'espacement, qui donnent position et sens aux choses du monde. D'où le caractère énigmatique et fuyant du seul texte consacré explicitement au *kan*. Il se joue des nombreux homophones du caractère et entretient le tournoiement des significations en alternant le sino-coréen et son

---

184 - L'essentiel est ici la transcription d'un entretien tardif entre Kim et l'architecte japonais Isozaki Arata, *CKNK*, 1986, p. 303-308. Kim avance que le *kan -ma* rapproche la Corée du Japon, mais tire le mot vers le concept d'"entre-deux". Isozaki s'en saisit et l'interprète comme "espace enveloppant", correspondant à l'ancienne pratique architecturale de la "pièce" *(shitsu* en japonais, *sil* en coréen). Voir p. 306.

185 - Cf. l'entretien de Kim Sugùn avec Ch'oe Chòngho, *"Mot'aejòk konggan"*, (L'espace-matrice), *in Kònch'ukka Kim Sugùn, op. cit.*, p. 42-49.

186 - Entretien avec Isozaki, p. 306. Sur ce sujet voir aussi, *CKNK*, 1978, p. 100.

équivalent purement coréen : *sai* [187]. "Sans *kan*, pas de musique *(ùmak)* et pas de son *(sori)*. Car ce qu'on appelle son *(ùm)*, c'est l'intégration *(chòkpun)* des mesures *(kan)* et ce qu'on appelle joie *(ak)* c'est l'intégration des jeux *(nori)*". C'est le silence entre les notes (*kan'gyòk*, l'intervallement) qui rend possible la musique, comme la peinture prend vigueur des marges vides *(yòbaek)* et non du trait. Le concept de *kan* est là et absent. Comme ce qu'il veut saisir : l'alibi de ce qui est là et la présence de ce qui est ailleurs. Mais comment comprendre "Sans écurie *(magukkan)* pas de cheval, sans petit-coin *(twikkan)* pas de vie. Sans *kan* comment faire la sieste, sans *kan* comment rêver? Sans saumure *(kan)*, comment les aliments auraient-ils du goût? Ainsi le *kan* est la totalité de la vie, il en est comme l'essence [188]"? Un autre texte, plus tardif, apporte une réponse : "Qu'est-ce qui fait qu'il existe quelquechose en plus *(poram)*, ou, si l'on préfère, du sens *(ùiùi)*? [...] C'est l'intervallement *(sai-kan)* qui rend possible que, comme les pétales liés sont la fleur, les hommes accèdent à la valeur de la vie *(saengmyòng-ùi kach'i)*, d'être liés par le temps *(sigan)* et l'espace *(konggan)* [189]". Le *kan* est lien et sens.

Notre embarras se trouve redoublé de la possibilité paresseuse où l'on serait de reprendre *mot pour mot* l'exploration du concept japonais équivalent de *ma* -c'est le même caractère- entreprise par Augustin Berque [190]. Elle conviendrait parfaitement : "Celui-ci [le *ma*] serait produit par la combinaison d'un vide (un blanc, un silence, un arrêt, une pause) et d'un *décalage* (lequel chargerait sémantiquement ce vide, non seulement du contenu qu'une stricte régularité laisserait escompter , mais aussi d'une infinité de possibles puisque le vide n'impose rien). [...] Ce qui va s'établir dans le *ma*, par conséquent, c'est *l'alliance* et non pas la dispersion des points de vue possibles. Le *ma* serait donc le lieu de la pleine communication [191]". Ce que Kim ajoute à ce descriptif c'est la dimension cosmique du lien avec la nature qui fait du modèle géomantique, une des hypostases du *kan*.

Augustin Berque ajoute, à propos d'un analyste du *ma* japonais : "Takeuchi oublie de mentionner la dette de cette tradition [l'accent sur les

---

187 - Ce texte bref, *CKNK*, 1977, *"Kan-ùi ch'an'ga"*, (L'hymne du *kan*), p. 64-65, est traduit en annexe.
188 - Jeu de mots intraduisible. En coréen pur *"kan"* signifie "le salé". *Kanjang* est l'indispensable sauce de soja accompagnant les plats.
189 - *CKNK*, 1985, p. 48-49, p. 49. La citation a été légèrement recomposée. On a laissé en annexe l'ensemble du développement.
190 - A. BERQUE, *Vivre l'espace au Japon, op. cit.*, p. 62-67. On pourrait d'ailleurs y annexer le paragraphe suivant sur la coexistence *(en)*, p. 67-71. Ces paragraphes commentent l'exposition parisienne de 1978 sur le *ma*, préparée par... Isozaki. Kim Sugùn l'avait vue puisqu'il en parle dans son entretien avec lui.
191 - *Idem*, p. 65. Les italiques sont de l'auteur.

vides] à l'égard de la Chine, mais c'est un détail [...] [192]". C'est en effet un détail lorsqu'on cherche à éclairer les fondements matériels et mentaux du sens de l'espace japonais. Ce fut certes l'une des ambitions de Kim que de tenter pareillement de poser les raisons d'une spatialité coréenne : "Quelles sont les spécificités de la conscience de l'espace *(kongganùisik)* et de la conscience des formes *(chohyòngùisik)* propres au Coréen? [193]". Mais ce n'est pas notre projet, qui a fait au contraire de ce détail sa cible. On ne cherche pas ici à fonder une spatialité coréenne -concept qui nous paraît même problématique- sur un seul "théoricien" mais à montrer comment l'espace coréen est investi d'un projet identitaire et contribue à l'idéologie nationale. Ce qu'oublie cette entreprise nous est donc aussi précieux que ce dont elle se nourrit.

Elle oublie ici en effet, de rendre la discussion à son contexte philosophique chinois [194]. La philosophie du *kan* est reconstruite à partir du seul exemple de la maison coréenne, dont il est indéniable qu'elle se distingue de ses homologues chinoises et japonaises. Elle procède d'autre part par induction : à partir de quelques cas, une spatialité coréenne est mise en place. D'où l'absence des références historiques et des typologies régionales. Il existait en effet, dans la partie nord de la péninsule, des maisons coréennes où les murs étaient de pierre et porteurs. Climat obligeait. La maison fonctionne bien comme icône identitaire. Kim voit fusionner en elle l'esthétique du *kan*, un modèle géomantique de relation écologique et spatiale à la nature demeurant implicite et les vertus proprement coréennes du petit et du modeste. Ce qu'il y retrouve, peut-être inconsciemment, c'est l'idée ancienne que la Corée serait, comme royaume de l'est, une quintessence de l'esprit oriental et que, plus que ses voisins, elle serait restée fidèle aux grands principes d'une civilisation. L'architecture domestique en serait le trésor. C'est pourquoi elle donne prise aussi au discours identitaire sur le *mòt*. L'influence de Ch'oe Sunu se fait ici sentir.

Mòt est un de ces mots-cultures qui prétendent résumer un pays. On pourrait, par exemple, le comparer à la notion d'*iki* au Japon qui couvre en

---

192 - *Ibid..*, p. 64.
193 - *CKNK*, 1977, p. 140-142, p. 140. "L'hymne du *kan*" a été écrit quatre mois plus tard.
194 - Sur ces arrières-plans voir F. CHENG, *Vide et plein, le langage pictural chinois*, Paris, Seuil, 1991, 157 p. et F. JULLIEN, *La propension des choses*, Pour une histoire de l'efficacité en Chine, Paris, Seuil, 1992, 281 p.

partie le même registre sémantique [195]. Plus-value identitaire inégalable, il a sur elle l'avantage d'être un mot purement coréen et donc de ne pouvoir être écrit qu'en *han'gùl*. Un spécialiste des arts populaires coréens, Cho Chayong, écrit : "L'art est une expression du *mòt* mais ce mot, difficile à définir, peut être utilisé dans la vie quotidienne pour désigner une attitude qui a quelque chose d'artistique. [...] En ce sens, le peuple coréen est sensible à la valeur artistique de chaque petit événement de la vie et non aux seules choses désignées comme "art". [...] Un tel événement doit avoir pour caractéristiques, la spontanéité, la vitalité, la générosité, l'ouverture, l'honnêteté, le raffinement, la largesse et la simplicité [196]". Suit une liste d'autres mots-cultures, intraduisibles en droit national, qui recoupent le *mòt* : *siwònhada* (la fraîcheur revigorante au coeur de la canicule, le bien-être du soulagement) ; *òullinda* (l'harmonie des complémentaires, le roc et le pin, un beau mariage) ; *t'òlt'òrhada* (simple et sans apprêt, naturel) ; *agijagi* (le charme de la satiété, le bonheur du peu de choses) et *pudùròpta* (la douceur du touché, l'apaisement). Le catalogue de la coréanité a pour enseigne lumineuse : *mòt*. Quant aux dictionnaires, ils retiennent plusieurs couches de sens : comme adjectif, il signifie "élégant", "raffiné" et de là, "savoureux", "spirituel". Comme nom, il veut dire "situation", circonstances". Il désigne le champ ouvert à l'action d'un sujet (*"mòt-to morùgo* : sans même penser aux circonstances ; inconsidérément). Il rejoint alors l'expression idiomatique de *"mòttaero"*, qu'on peut traduire exactement par "à sa guise", "selon son bon plaisir".

Kim Sugùn préfère affirmer que le mot est indéfinissable. Voire ineffable. C'est l'épiphane de la culture coréenne. Aussi se retrouve-t-il partout en fugaces apparitions : "Dans le costume des Coréennes, on se sert pour fermer le surplis *(chògori)* d'une sorte d'attache à cinq crans. Cela permet d'ajuster la longueur de façon qu'il tombe juste en froufroutant *(ch'iròngch'iròng)*. Ce jeu *(yòyu)* des mesures est le *mòt*. Il y a aussi les manières de table. Au Japon, on sert autant de riz qu'il paraît correct d'en absorber, et dès lors, ne pas vider son bol est mal poli. En Corée, il est d'usage de mettre à l'aise *(yòyu)*. Aussi on s'arrange pour que le bol de riz ne soit jamais vide. [...] Cette réserve est le *mòt*

---

195 - Voir J. PIGEOT, "La structure d'iki", *Critique*, n°308, 1973, p. 40-52. L'auteur fait le compte-rendu d'un ouvrage du Japonais Kuki Shûzô.

196 - CHO Chayong [Zozayong], "Folk Paintings and Folk Aesthetics", *Korea Journal*, février 1977, p. 4-11, p. 5.

même [197]". Le meilleur équivalent qu'il lui trouve est le mot *"yòyu"* : surplus, réserve, place libre, aise. C'est donc une autre expression possible du *kan*. Mais le *mòt* est moins une herméneutique générale du monde, qu'une poétique des situations. Il est centré sur une subjectivité qui peut, *en situation*, s'inventer un langage créatif qui ne soit pas hanté par les notions de style et d'ego. Le *mòt* est une poétique du *kan* qui ignore les concepts du romantisme occidental d'auteur, d'oeuvre et d'art. D'où l'accent qui est mis dans son analyse sur le "spontané", qui feint d'oublier que le pouvoir des "configurations dynamiques[198]" se lit dans un regard. D'où aussi l'éloge qui est fait du *mòt* comme absence de facture, et que la culture coréenne du simple et du modeste, tire vers un paradoxal "débraillé artiste". le *mòt* y devient un idéal d'expression sans expressivité. Ces idées sont profondément ancrées dans l'ensemble du monde sinisé. Prises dans le filet des valeurs nationales, elles adoptent la couleur locale qui, à son tour, transforme l'idée originelle en trait d'identité d'autant plus incontestable qu'il est au passage devenu intraduisible. Voilà pourquoi, dans une circulation interrompue des significations, la maison qui est le trésor coréen du *kan*, est aussi un trésor de *mòt*. Et comme le *mòt* est l'essence de la coréanité... Les miroirs de l'identité aboutissent nécessairement à de telles mises en abyme.

Un texte de 1970 résume cette danse du *kan* autour de la maison coréenne : "Il y a cette vieille expression : 'Une bonne maison se construit au long du temps'.[...]Aujourd'hui, la tendance est plutôt à tout faire en un clin d'oeil. Toujours plus vite! Il y a peu, consulté sur le chantier de l'Assemblée nationale de Yòùido, j'ai pu rencontrer son président et lui dire : 'Ne vous pressez pas. Soyez déjà content d'avoir été un initiateur et tâchez de laisser une marge *(yòbaek)* pour l'usage des générations à venir. Une maison est comme un arbre : plus les cernes sont marqués, plus elle a de *mòt*. Plus l'arbre est âgé, plus ses racines sont profondes. Et d'un tronc bien droit, pousse une ramée luxuriante. De même, si les fondations et les structures de la maison sont solides, elle peut voir passer le temps à travers ses fenêtres. Ce qui est bon. [...] En architecture, il faut aussi rendre possible ce métabolisme *(sinjindaesa)* et cette métamorphose *(pyònsin)*. Il faut donner à la maison un espace de liberté *(yòyu)*

---

197 - *CKNK*, 1984, 226-239, p. 229. On notera, échange symbolique de concepts et de relations nippo-coréennes, que la Galerie Ma de Tokyo a organisé en 1993 une exposition sur Kim Sugùn, intitulée *"Mòt"*.

198 - C'est une des traductions proposées par F. JULLIEN du concept de *che* (*shi* en Pinyin, *se* en coréen, *sei* ou *ikio* en japonais).

capable de répondre aux exigences d'hommes nouveaux et de leurs réformes. [...] Ce travail de reprise ayant besoin de temps et d'intimité sensible *(ch'inmilgam)*, il se charge d'une dimension culturelle [199]". Toutes les apparitions du *kan* sont ici reprises. Elles nous permettent d'en finir avec cette question. Les valeurs du *kan*, puisées dans la maison coréenne et la sagesse des ancêtres, sont projetées dans une critique de la modernité. Contre un univers du plein et de la signification univoque, contre l'esprit du calcul et de la métrique, le *kan* est un vide ouvert à la pluralité du sens, il est valeur esthétique et force créatrice, il doit relier l'homme au monde et regagner l'esprit des architectes.

Avant d'en finir avec ces années 70 de mise en exergue d'une spatialité coréenne autour de l'architecture domestique, il nous reste à préciser quelques données à son sujet qui procèdent des précédentes [200]. On remarquera d'une part, que Kim Sugùn ne réduit pas la notion d'espace à un plan. La spatialité coréenne, entendue comme rapport à l'espace et à l'environnement, ne se déduit pas moins d'une attention aux volumes. L'idée de *chohyòng* (la forme structurée) tire moins immédiatement l'architecture du côté de la sculpture qu'elle n'essaie de prendre en compte la troisième dimension : le haut et le bas.

De la maison coréenne et de ses petites pièces, comme enveloppes corporelles, Kim tire son goût pour les espaces bas de plafond. Il ne manque pas non plus la multiplicité des niveaux sur laquelle se construit la maison coréenne. Les pentes, si nombreuses dans un pays montagneux et si nécessaires à caractériser un "bon site", procurent un premier effet d'étagement. Les socles-terrasses *(kidan)* qui supportent les bâtiments principaux, réglementés en hauteur et matériaux par les lois somptuaires, y ajoutent une hiérarchisation supplémentaire. Les jardins sur bancs de terre, adossés au mur (du côté féminin de la maison), les terrasses pour jarres à *kimch'i (changdoktae)*, les cheminées de l'hypocauste *(kulttuk)* et les billons des potagers en seraient les variations fines. Enfin, l'opposition entre pièce à *ondol* et pièces à *maru*, c'est-à-dire entre pièces à hypocauste, au sol dallé couvert de papier vernis et pièces planchéiées, est

---

199 - *CKNK*, 1970, p. 200.

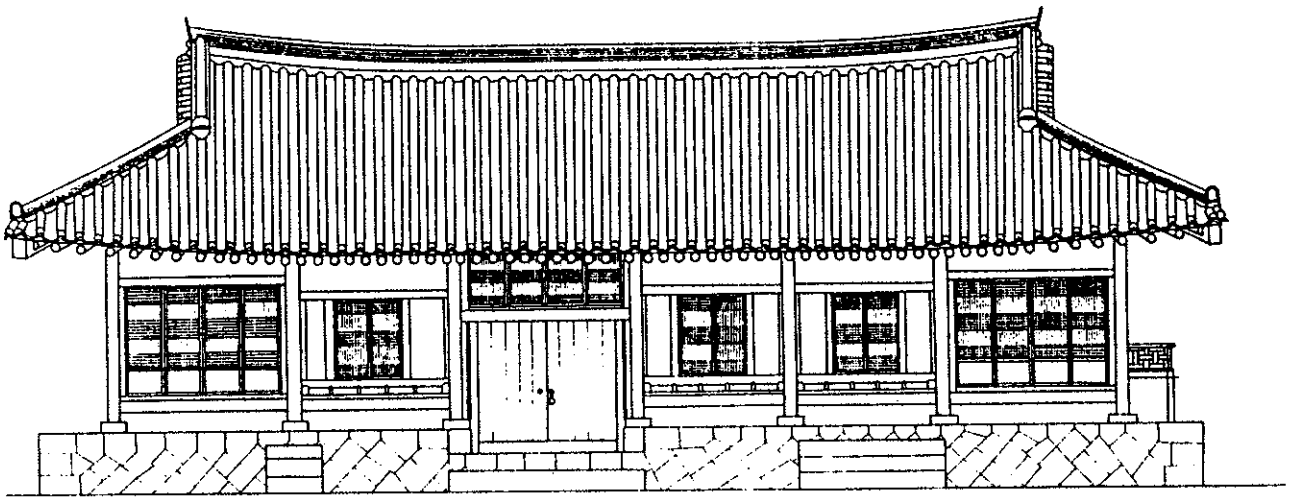
200 -On ne peut ici entrer dans un exposé général sur la maison coréenne. Elle attend son Pezeu-Massabuau. Le vocabulaire descriptif est lui-même loin d'être fixé. Ainsi, à côté de *maru* -mot qui peut désigner le faîte du toit !- existent *mallu, mari* et *marò*. On se référera en français à C. ROBIN, SHIN [SIN] Yonghak, B. JEANNEL, *Les espaces hybrides à Séoul*, Rapport au Ministère de l'urbanisme (1985), 196 p. En coréen voir CHANG Poung, *Han'gug-ùi min'ga yòn'gu, (Etudes sur la maison coréenne)*, Séoul, Pojinjae, 1981, 296 p.

essentielle. Techniquement, elles répondent, comme les murs amovibles, aux contrastes du climat coréen. Le *maru*, surélevé, permet la circulation et l'aération de la maison pendant les touffeurs d'été. A l'inverse, pour que l'air chaud circule en hiver sous les dalles de *l'ondol*, le foyer qui l'alimente doit être placé en contre-bas. L'espace dégagé ainsi au dessus de la "cuisine" *(puòk)*, permet d'aménager le comble en grenier *(tarak)*. A la segmentation plane de l'espace, correspondent des décrochements verticaux par rapport au sol. De plus, cette partition verticale de l'espace est lisible, pour qui à l'oeil exercé, sur les façades de la maison. Les fenêtres ne sont pas au même niveau, ont des tailles différentes selon qu'elles s'ouvrent sur un *maru* ou un *ondol*. Les matériaux des pans de murs sont eux-mêmes différents. Cette variation en quart ou tiers de niveau sera retenue par Kim comme procédé de liaison verticale conforme à sa philosophie du *kan* : liaison et décalage. Elle aboutit chez lui à un éloge de l'escalier : "L'escalier *(kyedan)* est un type de voie remarquable. Il n'a pas pour fonction unique de servir à monter. [...] Ce n'est pas un accessoire *(pusokp'um)* de la construction. Il faut plutôt le voir comme une sorte de dispositif *(changch'i)* positif qui sollicite des hommes un travail *(hwaltong)*. [...] En fait, il réhausse *(yunt'aekhage hago)* la vie et l'espace urbain [...] [201]". Et de citer le geste gratuit des marches romaines de la place d'Espagne.

---

201 - *CKNK*, 1977, p. 102-107, p. 105-106.

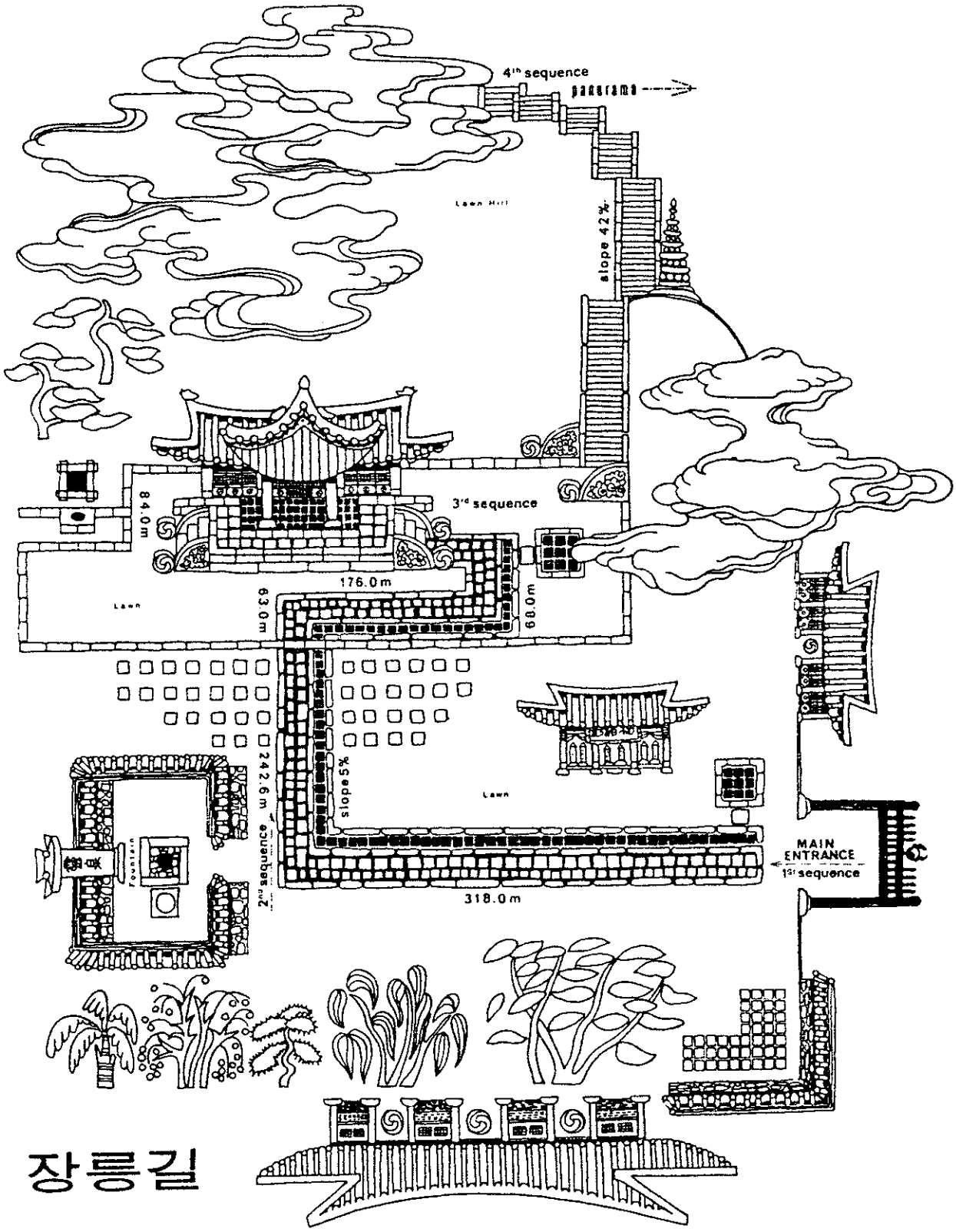
Illustration 41 : les niveaux de la maison coréenne d'après les façades [202]



Ⅰ-20 북촌댁 안채정면도

202 - Document tiré, pour la clarté du tracé, de ROBIN, SHIN, JEANNEL, *op. cit.* La source originale est un recueil sur le village clanique de Hahoe (province du Kyòngsang du nord) daté de 1979. On remarque nettement pièces à *maru*, pièce à *ondol* et *tarak*.

Illustration 42 : chicanes et étagements - un site de sépulture (Changnùng) [203]



203 - YANG Hoil, *KG*, n° 144, 1979, p. 45.

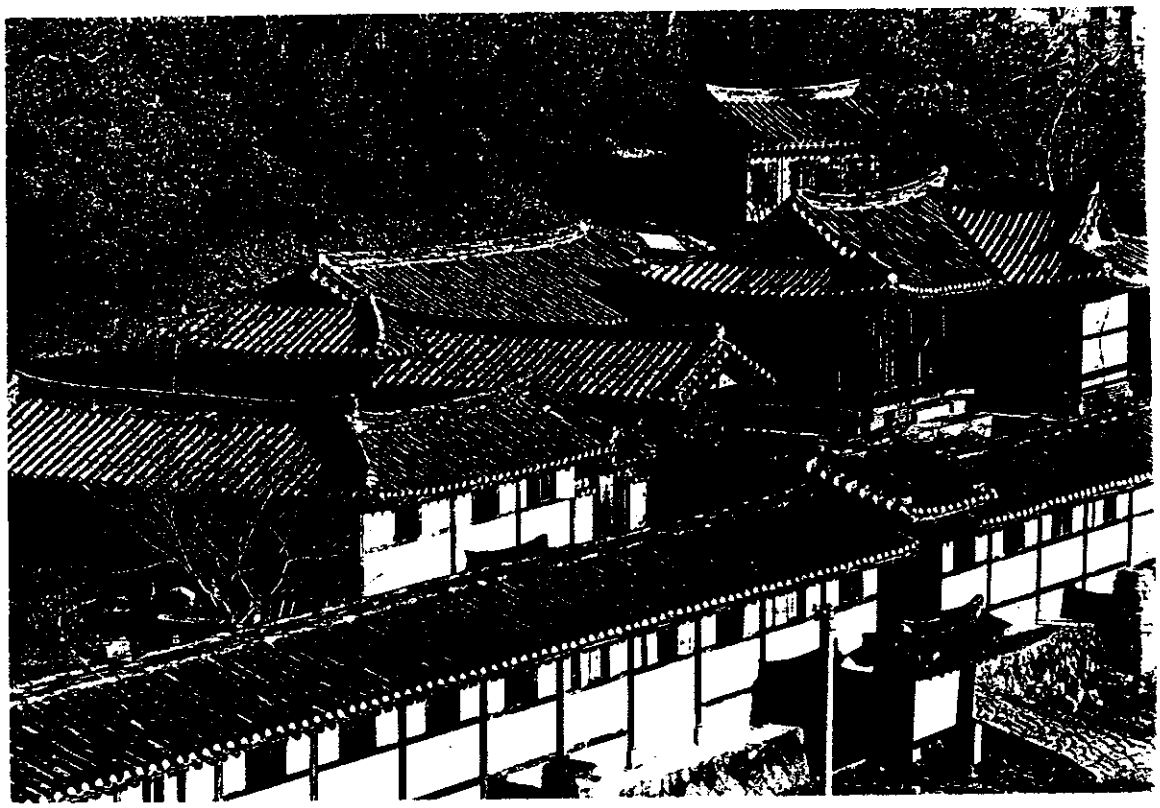
Second point : la maison coréenne n'est pas seulement ouverte sur un environnement. Elle est elle-même un environnement. Lorsque Kim Sugùn parle d'espaces de qualité, il ne s'agit pas seulement de configuration d'un lieu, même en trois dimensions. L'espace est aussi ambiance. Ainsi le *munbang* du lettré " devait inclure le sens du temps qui passe, l'ouïe, l'odorat et le toucher de l'espace. Le bruit de la pluie, le cri des oiseaux, le souffle du vent à travers le papier translucide des fenêtres, le sifflement de la bouilloire pour le thé, l'odeur des fleurs qui remplissent les oreillers, celle de l'encens, les grelots agités par les courants d'air témoignent de l'intimité *(chin'gyo)* de l'homme et de la nature. [204]". Ce propos n'est pas neuf. Il précise l'idée d'harmonie. L'espace est ambiance *(punwigi)*. On reste dans le vocabulaire mésologique. Pourtant cette harmonie de la maison coréenne inspire Kim à un autre titre. Les photos publiées avec ses reportages attestent une autre lecture : les matériaux et l'ornementation de l'architecture domestique exhibent eux-mêmes un sens profond de l'unité dans la variété, de l'effort de composition sans emphase expressive. Dans la maison coréenne, Kim trouve le contre-exemple parfait à ce que lui offrent le paysage des villes modernes coréennes ou des villages "sae maùlisés" : un ordre esthétique. Avec toutes les fleurs d'une rhétorique subtile des matériaux et des motifs, la maison parle un langage unique, celui du monde clos et serein du classicisme : "Les toits de tuiles, humides sous la grosse averse d'un après-midi d'été, dans un bruit assourdi pareil au calme battement des vagues, répandent une lueur et se fondent dans la cadence sombre *(kòmùn yultong)* de l'ombre des arbres. La blancheur *(hwinsaek)* des murs de chaux gris-pâle *(hoebyòk)* achève la cristallisation *(kyòljòng)* complète *(kyòljòngjòk)* de ce sentiment poétique *(sijòng)*. On entend silencieuse une symphonie *(kyohyangak)* évidente de clarté *(malko)* et rassérénante de bien-être *(siwònhage)* [205]". La métaphore de la symphonie est l'une des plus constante de l'écriture de Kim Sugùn. Ainsi, la maison coréenne n'est pas seulement un répertoire encyclopédique de la spatialité et du sens coréen du milieu. L'ensemble est animé par un sens supérieur de l'harmonie et de l'unité. C'est pourquoi ce texte consacré précisément à la couleur blanche comme symbole de l'identité coréenne commence par elle.

---

204 - *CKNK*, 1971, p. 264.
205 - *CKNK*, 1978, p. 60-61, p. 60.

L'unité perdue, que Kim et *Konggan* recherchent en faisant parler l'architecture domestique, n'est pas purement celle d'un milieu réenchanté dans l'unité indissoluble de l'homme et de la nature. Elle est aussi profondément influencée par un ordre sensible et mental. Prétendant réhabiliter la culture coréenne ancienne au nom de ses valeurs éternelles, ils construisent un classicisme. L'identité coréenne est invitée à se conformer à la culture spatiale et mésologique des lettrés de la dynastie des Yi. Elle rêve à une république des *sònbi* : *mòt,* calme et volupté.

Illustrations 43 à 46 : la maison coréenne - le bonheur d'être *sònbi* [206]



206 - Ces illustrations auraient pu être tirées des pages de *Konggan,* n'était la mauvaise qualité de nos photocopies. Il s'agit ici de cartes postales d'une maison de *yangban,* décrite comme *min'ga* et située aux environs de Kangnùng (province du Kangwòn). Elle a pour nom Sòn'gyojang

On aurait pu diviser ce long développement en paragraphes distincts. Avoir mis l'ensemble des thèmes de la spatialité coréenne dégagés par le travail de Kim pendant les années 70, a au contraire permis, à travers un nombre importants de textes différents, de revenir sur une impression de décousu que pourrait donner une première lecture. Si la tenue analytique de chaque texte, pris individuellement, est parfois contestable à force de laconisme et d'affirmations sans preuve, la pensée a la cohérence d'une conviction et les continuités d'un travail de mise en forme. Cette unité sous-jacente procède des arrières-plans philosophiques qui l'animent, des échos démultipliés que les figures favorites de la coréanité entretiennent d'un texte à l'autre, et surtout, de la construction d'un concept : la spatialité coréenne. On s'attachera à en faire la critique et à en saisir les modes de construction. Il nous reste pourtant, avant d'en arriver là, à compléter le récit des métamorphoses de la coréanité spatiale pendant les années 80.

V - LES ANNEES 80 - APOGEE OU DECLIN?

A - Une décennie agitée et essoufflée

La difficulté de rendre compte de l'évolution des idées et entreprises de Kim Sugùn pendant les années 80 ne provient pas essentiellement d'un manque de recul. Cette période se trouve pour nous doublement tronquée. D'abord à cause de la maladie et de la mort de l'architecte. Atteint d'un cancer du foie, déclaré dès 1985, il ne vit pas l'aboutissement des grands travaux qui rendirent l'espace d'un lustre, son emploi du temps très chargé. Le chantier olympique, les activités croissantes du groupe, le travail d'enseignement et le projet de création d'une "Ecole de Corée" tirèrent son activité du côté de l'action. Le temps pour la réflexion se trouva réduit et les idées nouvelles restèrent à l'état d'ébauche. La plupart des textes écrits pendant cette période sont la reprise des thèmes évoqués la décennie précédente. On se trouve cependant frustré d'y sentir le frémissement de nouvelles propositions qui semblaient vouloir en finir avec l'ambition première de forger une culture nationale et avec les formules élaborées d'une coréanité spatiale. La mort laisse sur ses esquisses un éloquent point d'interrogation. Les énormes mutations de la Corée pendant cette période ajoutent à ces difficultés. On ne parle pas ici des remarquables progrès économiques enregistrés par le pays, mais du tournant pris par la vie politique du pays à partir de 1987. Les trébuchements de la démocratisation, l'émergence d'une société civile face à l'Etat modernisateur, la recherche d'un "nouvel ordre mondial", la reprise cahotante du dialogue avec le Nord ont profondément modifié l'ambiance culturelle et psychologique qui avait permis à *Konggan* de devenir une institution importante et à Kim de s'affirmer comme intellectuel coréen. Comment aurait-il réagi face à cette nouvelle donne?

On ne peut toutefois passer totalement sous silence, les conditions matérielles dans lesquelles ces interrogations nouvelles commencèrent à poindre. La décennie 80 acheva de bouleverser profondément le visage de la Corée. D'après les critères traditionnels de la croissance de la richesse nationale, la Corée du sud caracola en direction des *sònjin'guk* de l'espoir au rythme

toujours soutenu de 9% par an [207]. Seule la Chine populaire la devança d'une tête au classement mondial de l'enrichissement. Ces chiffres relatifs échouent cependant à montrer les effets cumulatifs du phénomène. Ces performances s'ajoutèrent à celles des deux décennies précédentes. La Corée s'arracha à l'"arriération" qui la hantait. Elle ne devint pas un pays riche, mais elle oublia les stigmates de la pauvreté -sous-alimentation, infra-structures improbables, logements insuffisant ou précaires, exode rural massif- qui marquaient encore les années 70. L'essor sans précédent du commerce mondial joua là un rôle important. Le pays et ses maisons de commerce *(chonghap sangsa)* se mirent sur les rails de la globalisation et de l'internationalisation. Après les difficultés du tournant de la décennie, les mesures d'ajustement, qui modifièrent le système de production en faveur d'activités à haute intensité de capital et de technologies, confirmèrent ce déploiement accentué sur le monde extérieur. L'octroi de passeports fut facilité et profita aux nouvelles classes moyennes urbaines qui, devenues consommatrices, alimentaient en retour le moteur de la croissance par le marché intérieur. Les Jeux olympiques de Séoul, en 1988, furent le couronnement de ces évolutions. Enfin, l'euphorie économique mondiale à la fin de la décennie, avec son cortège d'exaltations financières, de course au gigantisme et de certitudes gestionnaires n'épargna pas le pays : aux excédents commerciaux nouveaux répondit une spéculation foncière urbaine jamais vue. Du haut de son PNB, le Sud pouvait alors regarder le Nord s'essouffler dans sa phraséologie véhémente et s'enfoncer dans l'appauvrissement. Malgré les dérapages d'un discours récurrent tenu par les Coréens sur eux-mêmes -lamento permanent sur les "difficultés" de l'économie nationale, credo "confucéen" anti-consumériste [208]- cette courte période, précédant le grand flou anxieux des années 90, fut une belle époque de l'économie coréenne. Le PNB par habitant s'y vit multiplié par quatre. La Corée rejoignit l'Espagne.

La situation politique et sociale en fut la part obscure. Le nouveau pouvoir militaire, entaché de sang, ne sut précisément pas voir que les attentes de la population avaient changé et qu'elle ne voulait plus se satisfaire du pur miracle des chiffres. Les évidences d'une amélioration spectaculaire des

---

207 - Source *Le Courrier international*, n°151, septembre 1993, citant une source FMI pour la période 1983-1992.

208 - Structurellement, et dans un même contexte de forte croissance économique et de course à la grandeur, on pourrait utilement le comparer au poujadisme français des années 50 et suivantes.

conditions élémentaires de vie ne suffisaient plus. Les Coréens souhaitèrent avoir voix chapitre dans un développement qui stratifiait la société en classes et régions inégalement favorisées et qui préférait l'arrogance technocratique aux évidences d'un environnement dégradé et d'un mode de vie obsédé par le travail. Cette affirmation passait par la revendication démocratique et sociale. Elle fut d'autant plus vive et tragique, que le régime militaire en prenait déjà à son aise avec les libertés individuelles et les droits de l'homme les plus élémentaires. Le boom économique fut éclipsé par la chape de plomb, pesant sur une scène intérieure tendue, puis survoltée.

Aussi l'image de Konggan et de Kim Sugùn nous semble moins claire pendant cette période. Les relations au pouvoir politique et économique sont très peu lisibles des seuls textes disponibles. On voit bien ici ou là Kim Sugùn émettre quelques avis timides sur la situation coréenne. Il explique ainsi dans un texte de 1980, que la vraie démocratisation n'est pas dans le système politique, mais dans l'attitude des hommes les uns envers les autres. Il use pour cela d'une métaphore : il faut frapper à la porte avant d'entrer quelque part. Cette politesse de base, qui signe un respect des individus et de leurs libertés, est le fondement de toute citoyenneté : "Essayons donc d'être une nation où l'on frappe à la porte avant d'entrer. Alors tout se passera bien dans la vie politique, à l'école et dans l'armée. Je crois même que cela nous rapprochera de la réunification [209]". Il ose même, une fois, une référence interdite et anodine à Marx [210], avec la même discrétion qu'il mettait autrefois à employer le mot "classe sociale" *(sahoe kyech'ùng)* [211].

En dépit du contexte des années 80, Kim reste donc discret sur les questions politiques. La tendance n'est pas neuve : son combat n'est pas là. Il l'est sans doute d'autant moins qu'il se retrouve, en 1981, figure de proue architecturale du chantier olympique coréen. L'enjeu est bien trop important pour être compromis par des bouderies prolongées ou des escarmouches avec le gouvernement. L'urgence de la tâche impliquait de maintenir un contact assidu avec les plus hautes autorités de l'Etat. Les silences de Kim sur les pratiques autoritaires du régime Chòn Tuhwan ne signifient pourtant en rien une adhésion. D'une part, l'attribution, en 1981, des Jeux olympiques à Séoul ne fut pas l'événement qui mit en avant un architecte bien en cour. La décision

---

209 - *CKNK*, 1980, p. 43-45, p. 45.
210 - *CKNK*, 1984, p. 40-42, p. 40.
211 - *CKNK*, 1978, p. 249-258, p. 254. Le mot est *happax* sur 300 pages.

d'édifier un complexe sportif sur le site séoulite de Chamsil avait été prise dès 1977. Le nouveau pouvoir opta pour la continuité et Kim travailla à l'extension de son projet initial. D'autre part, le ton des textes publiés dans les années 80 est souvent extrêmement critique. Les technocrates "réducteurs de tête" et les architectes sans vision sont le plus souvent en ligne de mire. Mais le discours vise aussi volontiers, de manière vague, les "autorités" *(tangguk)* : "Les gens qui décident et fondent la politique de ce pays sont bien trop pressés", écrit-il après avoir invoqué Confucius, Mencius et Laozi, retournant ainsi le catéchisme moral officiel pratiqué dans les écoles [212]. Ailleurs, les médias coréens contrôlés par le pouvoir sont mis en accusation : "Que dire de notre télévision? On peut bien admettre comme acceptables des biographies de capitaines d'industrie et d'hommes politiques, mais il faut se lever de bonne heure pour trouver quelque chose sur nos artistes d'autrefois ou sur nos *sònbi* [213]". D'où, parallèlement, des diatribes fréquentes sur l'obsession nouvelle de l'argent dans la société coréenne. Les pages de *Konggan*, qui connurent un renouvellement important des contributeurs et furent plus ouvertes à la couverture critique des réalités coréennes de cette période, accompagnèrent le mouvement. L'architecte Kim Hongsik vint ainsi par exemple s'y faire le porte-voix des idées "gauchistes" et y instiller ses théories de l'architecture *minjung* [214].

En 1981, Kim Sugùn, sensible à l'air changeant du temps, remet donc son activité et celle de Konggan en perspective. L'occasion lui en est donnée par le quinzième anniversaire de la revue. Le titre du papier est significatif : "La culture coréenne qui devient majeure" *(Sòngnyòn'gi-ùi Han'guk munhwa-rùl parapomyònsò* [215]). Il remarque tout d'abord que 36 années se sont écoulées depuis la libération et l'indépendance de la Corée : elles effacent les 36 années d'occupation japonaise. Cette période, écrit-il, a été une période de brutales mutations dans tous les secteurs de la vie coréenne. Mais elle a eu pour point faible, l'absence de développement de la vie intellectuelle *(chòngsin)*. Son principal défaut fut la réception non-critique de la culture étrangère *(mubip'anjògin oeraemunhwa-ùi suyong)* : "En vertu du progrès économique, nous avions tourné notre regard exclusivement vers l'extérieur après 1960, mais peu à peu, nous avons commencé de le retourner vers nous-mêmes *(an-ùro)*. Nous

---

212 - *CKNK*, 1985, p. 52-53. p. 52.
213 - *CKNK*, 1984, p. 297-299, p. 298.
214 - Cf. KIM Hongsik, *"Sayongja-rùl wihan kònch'uk -Minjung kònch'ungnon"*, (Théorie de l'architecture *minjung* : une architecture pour l'utilisateur), *KG*, n° 131, 1978, p. 22-25.
215 - *CKNK*, 1981, p. 291-293.

nous somme efforcés de savoir ce qui nous appartenait en propre. On observa une montée en puissance des débats consacrés à la coréanologie *(kukhak)* ou au problème d'un développement en continuité avec nos traditions [216]". Il ajoute que ce fut là justement l'entreprise tâtonnante *(mosaek)* de *Konggan*, qui veilla à se défier dans cette quête de tout "chauvinisme" *(syobinijùm)*. Kim périodise de la manière suivante les trois âges de la culture nationale coréenne contemporaine. Une enfance (les années 40 et 50) montra une faim de savoir, et ne cessa de poser des questions aux adultes (les *sònjin'guk)*. Une adolescence (les années 60 et 70) lui succéda, avec ses défis, son affirmation de soi et la volonté de répondre seul aux questions. Avec les années 80, annonce Kim, la culture coréenne devient majeure. Ses champs d'intérêt s'approfondissent et s'élargissent. Elle atteindra dans la maturité l'équilibre : que la culture coréenne soit présente dans le monde et que la culture mondiale soit présente en Corée.

Tel est le programme fixé pour les années 80. Il était en germe dans les ambitions des périodes précédentes. Les Jeux olympiques à l'horizon, il devient tangible [217]. C'est pourquoi la thématique de la coréanité et les séries d'archéologie des choses nationales ne sont plus si essentielles pendant cette période. Elle se font plus discrètes et moins didactiques. Comme si quelque chose avait été conquis. Si la matière s'appauvrit pour notre premier axe de lecture, la construction de l'identité nationale, elle s'enrichit au contraire d'une attention nouvelle aux villes, qui servira notre second.

L'activité architecturale et urbaine de Kim pendant cette période est en effet considérable. Sur le plan professionnel Kim Sugùn est un architecte "arrivé". Il a cinquante ans lorsque lui échoit la consécration olympique. Konggan est une agence qui marche et les difficultés financières de la période précédente semblent avoir disparu. Depuis 1975, Kim était présent, comme beaucoup d'autres entreprises coréennes de bâtiment, sur le très lucratif marché des pétro-monarchies du Moyen-Orient. Il y travaillait à la réalisation d'une ville nouvelle entière en périphérie de Téhéran. Pourtant, la révolution islamique de 1979, qui réduisit le projet à néant, ne semble pas avoir perturbé outre mesure, l'assise financière de l'entreprise. Il y eut, sans doute, des compensations gouvernementales. En juin 1980, Konggan obtenait la première

---

216 - *Idem*, p. 292.

217 - Cf. *CKNK*, 1975, p. 80-81 : "Dans l'histoire, il n'y a pas beaucoup d'exemples de percées réussies du seul fait de l'économie. [..] La percée économique attise la haine et il faudrait être conscient que la percée culturelle attise l'affection".

licence d'exportation octroyée en Corée pour une agence d'architecture *(Haeoe kònsòl myònhò)*. En 1984, il ouvrait un bureau à New York [218]. L'argent olympique joua sans doute sa part dans l'expansion du groupe. Mais la réputation de son président fut loin d'être négligeable. Kim récolta les fruits de quinze années de travail pour la culture nationale.

Dans la péninsule, il est l'architecte en vogue, voire, l'architecte officiel. Il continue de décrocher des chantiers de prestige (musées nationaux, ambassades, palais de justice de Séoul, campus, grands hôtels, sièges sociaux, etc.). Et quand il n'est pas présent, comme candidat, dans les concours d'architecture, il l'est comme membre ou président du jury. Il est aussi l'homme des discours quand il s'agit de présenter la Corée à l'étranger, ou, dans le cadre des associations professionnelles coréennes, pour affirmer ses convictions stylistiques et éthiques sur l'architecture. Enfin, outre l'influence qu'il gagne à faire passer dans son agence plusieurs générations de jeunes architectes coréens, il dispose aussi d'une tribune extérieure puisqu'il enseigne le design d'architecture *(chohyòng)* à l'université Kungmin. En 1979, il devient doyen de la faculté des Beaux-Arts.

A l'extérieur de la Corée, le bilan est plus mitigé. Kim n'est pas devenu un architecte-star présent dans les revues d'architecture du monde entier. Le nombre considérable de chantiers coréens en cours dans les années 80 explique peut-être son absence des concours internationaux de la période. Gardait-il un souvenir cuisant de son échec en 1971, lorsqu'il présenta un projet pour Paris et le plateau Beaubourg? Aucun texte ne nous parle de cet épisode. On n'en conserve que les maquettes d'un bâtiment magnifiant ses idéaux d'alors : la micro-segmentation des espaces proposés est l'anti-thèse absolue du bâtiment qui sera réalisé au même endroit par Piano et Rodgers. Pourtant, revanche tardive, Kim reçut en 1982, une nouvelle distinction internationale : il devint membre honoraire du puissant *American Institute of Architects* (AIA). Renzo Piano était à ses côtés pour recevoir le même honneur... [219] Réserve faite des qualités intrinsèques de son architecture, qui ne peuvent nous retenir ici, sa mort prématurée en 1986, explique sans doute largement son impossibilité d'émerger sur une scène architecturale mondiale qui n'affirmera sa faim de stars exotiques que plus tard. La Fondation Kim Sugùn, créée en 1988,

---

218 - Source : plaquette institutionnelle du groupe.
219 - Voir *KG*, n° 183, 1982, p. 148-150.

l'exposition de Tokyo organisée en 1992, travaillent au moins à une reconnaissance posthume.

Il faut donc revenir sur la scène coréenne pour juger du travail de Konggan et de Kim pendant les années 80. La revue évolue. Elle montre qu'elle est sensible aux mutations du pays tout en restant prudente sur les débats les plus chauds de l'époque. Dans la réflexion sur l'identité nationale, elle semble toutefois plus suiviste des tendances dominantes qui animaient la vie culturelle, que capable, comme la décennie précédente, de s'inventer un espace nouveau et propre. Tout d'abord, on la voit accueillir dans ses pages de nouveaux sujets. Années de maturation dans la recherche de ce que pouvait bien être l'originalité cachée de la Corée, les années 80 en arrivaient aux strates inexplorées de la psyché nationale. L'intérêt se déplaça vers la culture populaire. D'où ces longues séries sur les campagnes coréennes, encore préservées du "mercantilisme japonais" et de la "décadence morale américaine" qui mettent en avant la méthode d'enquête ethnographique. Contre plusieurs décennies de propagande officielle, dénonçant les superstitions rurales et leur poids dans l'arriération coréenne, le chamanisme connut son heure de gloire et fut la grande affaire du moment. Il eut toutes les vertus d'une contre-culture aux multiples légitimités : il prenait racine au fond des âges, là où la Corée n'avait pas même encore subi l'influence de la culture chinoise ; comme la nation coréenne, il avait survécu, rebelle et vivace, à des siècles de persécutions; il était le coeur vivant du vrai peuple et de la vraie culture coréenne car il donnait sens à la vie des dominés : les femmes contre les hommes, l'oral contre l'écrit, les paysans contre les *yangban*, voire, le monde rural profond contre les villes modernisées et la province contre Séoul. Sous le projet ethnographique, l'icône identitaire et la revendication politique pointaient. *Konggan* écrit : "Nous nous efforçons de mettre au jour les racines *(maek)* de notre culture populaire-nationale *(minjung)* partout dans le pays. Soit elles sont encore vivaces et continuent d'animer un mode de vie et un éthos *(saenghwal ùisik)* sans âge, soit, brisées net, elles sont en train de s'étioler. [...] Nous espérons donner figure nouvelle à cette culture traditionnelle, faussement tenue pour primitive *(migaech'òktoen)* et l'ouvrir sur notre actualité *(hyònjangsòng)* vivante [...] [220]". Le discours est ancien. Seuls les objets ont

220 - Chapeau éditorial de la série sur les *kut* de Corée, *KG*, n° 184, 1982, p. 21.

changé. La revue présente ainsi à la fois des *kut* recueillis scrupuleusement par Chòng Pyòngho dans des lieux reculés de la péninsule, et des *kut* construits comme des *"reality shows"* spirituels avec chamane-star (la *k'ùn mansin* Kim Kùmhwa) et star-chamanisée (la danseuse Ch'ae Hùia) [221].

Mais c'est moins le chamanisme qui nous paraît ici intéressant, que le concept qui le sous-tend. *Konggan* y apporte sa contribution au mouvement *minjung*. Une revue influente, et qui veut le rester, ne peut laisser sur la touche un débat qui domine les milieux intellectuels du moment. Mais au lieu d'aborder le sujet de manière critique, au lieu de présenter les divers modes d'expression qui se réclament de cette idée depuis la fin des années 70, celle-ci, à travers cette longue série sur le chamanisme, est réintégrée dans un projet archéologique estampillé "Konggan". Sa dimension prolétarienne et révolutionnaire est déconnectée, car trop radicale. Dans le livre engagé de Ch'oe Yòl, *Histoire des mouvements artistiques de la Corée contemporaine,* le mouvement *minjung* est en fait le sujet essentiel [222]. L'auteur annexe en fin d'ouvrage les manifestes esthétiques publiés entre 1960 et 1990. Sur 250 références, on trouve *Konggan* mentionnée seulement cinq fois. Il est clair que notre revue n'est pas un des phares du mouvement.

La conception qu'a Kim Sugùn du mot *"minjung"* en témoigne. S'il ne le définit jamais, il est clair qu'à l'acception prolétarienne, il préfère l'acception abstraite et nationale. Pour lui, *minjung* signifie simplement le peuple coréen et l'expression "culture *minjung*" revient à désigner le génie national. Le *minjung* est cette sorte d'énergie expressive, accumulée au cours des siècles en tant qu'expérience propre à la Corée et qui permettrait aux créateurs d'inventer un langage neuf mais habité par un sens national et un système de valeurs *(minjung sònggyòg-ùi kach'igwan)* [223]. Le rôle de l'artiste et de l'architecte est de comprendre et de saisir cette énergie du passé *(kwagò-ùi minjung-ùi saengmyòngnyòk* [224]*)* en la transformant, pour qu'à son tour, la vie du *minjung* actuel, c'est à dire du peuple coréen contemporain, ait un sens. Pour Kim Sugùn, le *minjung* n'est jamais qu'un autre mot pour désigner la tradition. On y est bien loin de la culture prolétarienne et de l'engagement révolutionnaire au côté des ouvriers et paysans. Mais on prendra garde que Kim Sugùn ne se défie

---

221 - Cf. *KG*, n° 185, 1982, p. 66-90. Les très belles photographies sont de KIM Suik.
222 - Cf. CH'OE Yòl, *op. cit.* p. 361-375.
223 - *CKNK*, 1978, p. 252.
224 - *Idem*, p. 253.

pas de la problématique de l'engagement. L'engagement ne peut se faire, selon lui, que dans la préoccupation supérieure de faire passer le message des ancêtres aux générations futures. Il s'engage ailleurs et autrement. Ce qu'il rate en revanche, dans son détournement-évidement de l'idée de *minjung*, telle qu'elle a cours en Corée pendant les années 80, c'est un modèle d'analyse de la culture nationale. Les modèles gramsciens, les modèles socio-historiques (culture des élites, culture populaire) ne sont pas retenus comme pertinents à la description du système de la culture coréenne. Or, réserve faite de sa volonté d'efficace politique et sociale, qu'il ne nous appartient pas ici de juger, le mouvement *minjung* a su faire progresser les savoirs dans ce domaine. Il attire l'attention sur la pluralité des cultures, là où Kim parle comme d'un tout de *la* culture coréenne. On y reviendra.

Il est toutefois, on l'a déjà fait remarquer, plus difficile d'établir une interaction forte entre l'architecte et sa revue pendant les années 80. Si Kim Sugùn n'a plus guère de temps pour réviser ses idées, *Konggan* tient un discours plus pluriel. On ne saurait ainsi réduire cette décennie au recyclage de vieilles idées et à des certitudes dépassées. Ainsi, les années 80 furent très importantes pour le théâtre coréen. Traduite en français, l'idée de théâtre appelle plusieurs images un peu figées : un système institutionnalisé avec ses lieux, ses rites, son répertoire et ses publics. La vivacité du mouvement théâtral coréen ne se ramène pas à cela et mériterait sans doute une étude entière. D'une manière générale, les arts de la performance, les arts du corps, furent un moyen d'expression formidable et privilégié de la période. On a parlé des *kut*, mais on pourrait tout autant évoquer les festivals estudiantins ou les manifestations urbaines, apparemment violentes et chaotiques, mais souvent extrêmement ritualisées. De même, les ethnologues auraient dû s'emparer depuis longtemps d'enquêtes sur les mouvements de grève dans les usines coréennes. Vues depuis la culture ouvrière européenne, elles ont un côté théâtral tout-à-fait inouï. Or ce n'est pas du cinéma. Ce ne sont pas des gestes vides. Ils n'ont pas besoin de caméras pour exister. Tout se passe comme si, dans un contexte socio-politique où l'expression syndicale était bâillonnée et où la presse jouait un rôle ambigu, cette dramatisation - au sens étymologique- avait été le moyen essentiel de communiquer, entre soi et vers l'extérieur. La musique, les drames musicaux, les néo-*p'ansori* furent d'autres genres où s'affina un langage original. Konggan, par l'intermédiaire de son "petit théâtre", fut un des

premiers lieux créés pour exprimer ce mouvement de fond [225]. Mais faute d'avoir vu aucun spectacle en ces lieux et de ne pouvoir tirer grand-chose d'une liste de titres parfois énigmatiques, il est bien difficile d'en dire plus : la société coréenne avait quelque chose à dire qu'elle ne pouvait confier ni aux urnes -et pour cause- ni aux intermédiaires traditionnels qu'avaient pu être autrefois les intellectuels et leurs revues Lié dans son langage au mouvement *minjung*, le mouvement théâtral le déborda très largement.

Enfin, on citera pour mémoire de l'activité de Konggan pendant les années 80 les efforts accomplis pour "travailler" à la réunification du pays. En effet, le travail sur l'identité nationale ne pouvait se limiter à la posture archéologique et à la diffusion des savoirs nationaux. L'idée n'était pas nouvelle: "Travailler à retrouver notre culture nationale, c'est, je crois travailler aussi pour la réunification [226]" disait Kim à Isozaki. Mais les années 80 donnèrent aussi naissance à un véritable mouvement des arts, traitant la question de la division *(pundan)*, non comme un sujet de politique intérieure et extérieure, mais comme un sujet inépuisable de romans, de films, de pièces, etc. Pour que l'architecture ne soit pas en reste, il fallait aussi mouiller sa chemise. Une première campagne eut lieu en 1980, en plein drame de Kwangju. La date n'est pas hasard : s'il n'y avait pas eu la division nationale, il n'y aurait pas de dictature au Sud [227]. Les numéros de *Konggan* qui traitent du sujet [228] et présentent des esquisses de projets affirment qu'il ne faut pas laisser la question de la réunification aux mains des politiciens. Elle doit être le devoir de tous et chacun doit penser concrètement au jour où cela arrivera *(kù nar-i omyòn...)*. Le discours qui tient lieu de méthode de réunification accumule les procédés de liaison symbolique, chers à Kim. D'abord, en ce qu'il se concentre sur la zone démilitarisée (DMZ ou *pimujangjidae)*. Symbole de la division elle est cicatrice. C'est en travaillant sur cet espace qu'on pourrait commencer à ressouder concrètement les deux parties de la péninsule. D'où l'idée d'un parc mémoriel qui assumerait l'histoire contemporaine au lieu de chercher à toute force à en effacer les traces. La mémoire est sens et lien. De plus, idée qui fascine fortement les auteurs, l'espace démilitarisée n'a pas connu d'occupation

---

225 - Un dossier lui est consacré in *KG*, n°241, *"So kùkchang Konggan sarang-gwa munhwajòk pokhap konggan"*, (Le petit théâtre Konggan au coeur d'un espace culturel complexe), p. 115-137.
226 - *CKNK*, 1986, p. 307.
227 - Cf. CHO Chunggwòn, *"Kim Sugùn-gwa DMZ kinyòm chayòn kongwòn chean"*, (Kim Sugùn et son projet de parc naturel et memoriel sur la DMZ), *KG*, n°259, 1989, p. 44-45.
228 - *KG*, n°153, p. 14-22, n°154, p. 28-38 et n°155, p. 10-12.

humaine depuis 1953. Dans l'imaginaire coréen, il se pare des prestiges d'un jardin d'Eden avant la pomme. Il est la nature et le sauvage. Aussi, au lieu d'essayer de suturer les deux parties de la Corée par aménagement des lieux, il conviendrait, le jour venu, de conserver absolument intact ce trésor de sauvagerie. Une faille de nature traverserait la péninsule, aménagée symétriquement de chaque côté, afin que chaque partie vienne s'y ressourcer et goûter cette autre unité profonde : le feuilleté indissociable de l'homme et de la nature. L'esquisse de Kim Wònsuk, architecte de l'agence Konggan, s'assure toutefois de la liaison spatiale des deux espaces par une "mégalopole" nord-sud! [229]. Les modalités pratiques de la réalisation de ce projet -un macro-site géomantique- sont donc laissées à l'imagination des lecteurs.

L'enjeu n'était bien sûr pas là. *Konggan* et Kim jugent essentiel à la bonne marche de la réalité la production d'utopies. Le projet DMZ en est tellement une que, dix ans plus tard, en 1989, la même campagne sera lancée sans grande modification du discours initial [230]. Il s'agit d'être présent dans un débat et d'y glisser subrepticement des idées à soi.

B - Le négativisme et autres coréanités des années 80

Les années 70 avaient été riches par la mise en ordre de l'univers matériel et mental de la coréanité. Elles avaient tenté de produire un type de spatialité, supposément disponible pour la création architecturale du second XXe siècle. Les années 80, on l'a déjà annoncé, sont bien moins fertiles en nouveautés. Les continuités dominent, même sous le manteau de nouvelles formulations. Le plus long texte que nous ait laissé Kim Sugùn (14 pages), un discours prononcé en 1984, nous offre, en chapelet les figures de la coréanité dispersées ailleurs dans une multitude de textes [231]. Le titre vaut résumé d'une pensée et d'une carrière : *Culture et espace (Munhwa-wa konggan)*. Ce texte présente toutefois un autre intérêt. On y retrouve, par la bande, le dialogue avec la culture japonaise auquel s'était jadis essayé Kim, à ses dépens. Sans

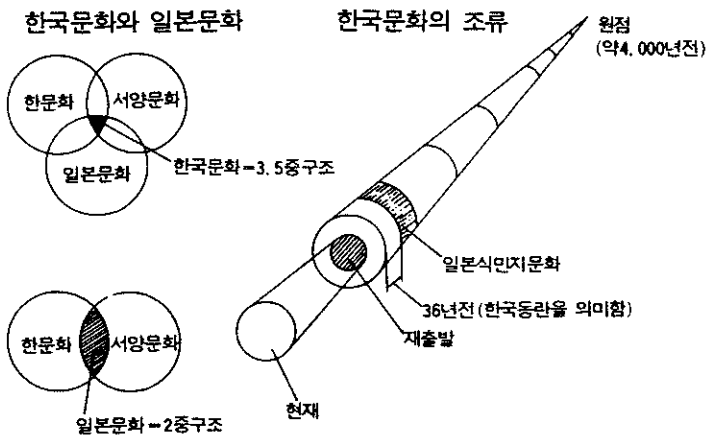
---

229 - *KG*, n°153, 1980, p. 20.
230 - *KG*, n°259, 1989, p. 34-46.
231 - *CKNK*, 1984, p. 226-239. Pour cette raison et malgré sa longueur et des problèmes non résolus de traduction -mots non identifiés : e.g. *torendou*, p. 235- il nous a paru utile de l'annexer.

doute le public comportait-il une part de visiteurs japonais. Mais surtout, vingt années s'étaient écoulées depuis la malheureuse affaire du musée de Puyò.

Adossée à ses succès, ferme sur ses objectifs, la Corée se sentait plus sure d'elle face à son puissant voisin. Il est intéressant d'y noter qu'en dépit de la référence faite à la sphère culturelle sinisée *(Han munhwagwòn)* et malgré deux décennies de travail sur le patrimoine coréen, la Chine ne parvint pas à regagner du lustre dans la vision coréenne du monde. Le poids de l'histoire contemporaine et des échanges commerciaux reste plus fort que la plus longue des influences culturelles. Ce qu'il y a de neuf ici, c'est la légitimation, rendue par un schéma, de l'influence culturelle laissée par le Japon pendant les trente-six années de la colonisation. Kim présente ainsi la culture coréenne actuelle comme l'intersection de trois cercles : la culture coréenne, la culture occidentale et la culture japonaise. Il en déduit une structure complexe qui mêle cinq éléments distinctifs formant le tout de la culture coréenne moderne. A savoir, la culture coréenne pure, le mélange Corée-Occident, le mélange Corée-Japon dont l'une des variantes est la culture occidentale japonisée et introduite en Corée, enfin, l'intersection de tous ces éléments dans un creuset indissociable.

Illustration 47 : les structures de la culture coréenne [232]



232 - *CKNK, idem,* p. 227.

Le propos est donc situé : on ne peut prétendre connaître la culture coréenne d'aujourd'hui en faisant abstraction d'une certaine culture japonaise. Celles de Meiji et de Taishô dans leur version impérialiste. Kim ne manque donc pas de remettre les pendules à l'heure en dénonçant les réalités de la période. Mais pour lui, les faits sont là et il faut en tenir compte. D'où son autre schéma, en forme de cornet à glace, qui restitue la dimension temporelle. L'époque contemporaine est celle des blessures et du sparadrap. La colonisation japonaise est parvenu a attaquer irrémédiablement la couche extérieure de la culture coréenne. L'indépendance regagnée, il a été possible, à partir du coeur inentamé, de panser les plaies et de tenter de retrouver ce qui avait été perdu. Mais ce nouveau départ *(chaech'ulbal)* se fit sur la base d'un coeur qui avait perdu l'un de ses ventricules : "Voilà justement ce qu'on appelle une rupture culturelle. La difficulté, si l'on souhaite rétablir les liens, c'est qu'il faut repartir d'un point de départ reconstitué [233]".

La question du *mòt* vient relancer le débat. Elle se voit illustrée par une nouvelle qualité d'"élégance sobre" reconnue à la chaumière coréenne. Il s'agit précisément de la forme du toit, dont la base n'est pas parallèle au sol. Le toit des *ch'oga* est incliné comme un béret sur les piliers qui le portent. Avec la caution de Yoshimura, Kim voit dans ce port de guingois une autre preuve du refus coréen de l'ornementation expressive et surtout, une sainte horreur de la symétrie : "Nos chaumières coréennes, du moins ce qu'il en reste aujourd'hui, ont un côté [du toit] qui penche lorsqu'on les compare à celles du Japon. Elles ne sont pas symétriques. Au début, je pensais que c'était parce qu'on avait un peu trop coupé d'un côté -je n'avais pas encore l'oeil- mais je me suis rendu compte qu'au contraire, c'était la chaumière japonaise qui n'avait pas le *mòt*. Il n'y a pas dans la chaumière coréenne de symétrie droite-gauche. La chaumière japonaise est ordonnée selon une symétrie droite-gauche alors que celle de Corée, quelque ordonnée qu'elle soit par ailleurs, ne se satisfait pas de la symétrie, et par exemple, son côté gauche est plus relevé [234]".

Enfin, Kim se fonde sur des exemples japonais pour établir la différence entre patrimoine et tradition. Certes, dit-il, il subsiste de merveilleuses architectures venues du fond des âges comme le sanctuaire d'Ise ou le temple de Horyûji. Mais ce n'est là que patrimoine : un objet matériel, "qui se voit" et

---

233 - *Ibid.*, p. 227.
234 - *Ibid.*, p. 232.

qui, par hasard, a survécu jusqu'à aujourd'hui. En revanche, ajoute-t-il en dénonçant une confusion, la tradition est quelque chose qui ne se voit pas. Elle ne s'exprime pas par des formes. C'est l'énergie profonde d'un peuple, qui se transmet d'une génération à l'autre, non du fait d'une institution, mais de la création médiatrice de ses artistes. Ceux-ci tirent leur substantifique moelle du patrimoine et se la réapproprient individuellement, pour exprimer à leur tour toutes les conditions nouvelles de leur propre époque. On ne peut ici ni entrer dans les détails d'une philosophie du patrimoine et de la tradition ni montrer en quoi l'exemple d'Ise n'était pas le mieux choisi pour la cause. L'essentiel est moins dans la pertinence des concepts que dans leur perspective nationale. Faire la moue sur le patrimoine matériel et exalter une tradition spirituelle, c'était s'adapter aux conditions coréennes. En effet, par sa quantité et sa qualité, le patrimoine japonais n'a en Asie orientale aucun rival possible. Rétablir l'équilibre, pour la Corée, consiste dans le discours de Kim, à minorer l'intérêt du patrimoine et à privilégier cette tradition mentale qui fut tout son effort.

Il y a donc, pendant cette décennie 80, une sorte de glissement des idées vers des sphères plus hautes. La pensée prend apparemment un tour plus abstrait. On y retrouve moins ces fétiches nationaux concrets qui donnent à ses écrits une touche exotique. La magie des ambiances disparaît au profit d'interrogations plus anxieuses. La pensée du négativisme est de celles-là. Plusieurs raisons concourent à son élaboration. Sur le plan des influences amicales, il faut sans doute reconnaître le poids pris par le philosophe So Hùngnyòl auprès de Kim Sugùn et dans les institutions de Konggan. Professeur à l'université Ihwa, celui-ci a plus particulièrement consacré sa pensée à l'invention de la modernité philosophique occidentale, aux théories du sujet et au mariage humanisme-science qui en naquit. Bacon est une de ses références constantes. Mais il entretient aussi le dialogue avec les philosophies du monde sinisé. Le rapport de l'homme à la nature, la philosophie socio-éthique née du confucianisme en sont l'autre horizon. Là où Kim tente de rétablir dans l'architecture l'unité perdue du sens, par dépassement de l'alternative Orient-Occident, So Hùngnyòl fourbit les armes de l'argumentaire philosophique.

Il s'agit ici aussi de s'inscrire dans l'histoire universelle des idées. On se souvient que l'exigeante quête d'une universalité, lovée au coeur des

spécificités culturelles coréennes, était un des éléments stratégiques pour la reconnaissance mondiale de la culture coréenne comme celle d'une grande civilisation. Ce n'est pas par hasard que l'idée de négativisme s'exprime à travers un néologisme en *"korglish"* : *negat'ibijùm*. Si, pour la bonne compréhension, l'expression est parfois doublée de sa traduction en coréen *(pujòngjòk sasang)*, celle-ci est lourde et plus rarement utilisée. Elle a surtout contre elle de n'être pas marquée du sceau du sérieux que signe un mot en -isme. Il y a sans doute, au-delà du besoin de reformuler sa pensée, une vague nostalgie dans l'invention du mot. Les années 80 se pensèrent dans l'exil des grands concepts mobilisateurs. Il fallait trouver autre chose.

Enfin, en dépit de son tour plus abstrait, la pensée du négativisme semble directement liée à la pratique de l'architecte. Venu le moment d'intervenir à grande échelle sur l'espace urbain, pouvait-on se contenter d'un éloge de la spatialité coréenne? Pouvait-on bâtir un énorme stade olympique sur la base de la simplicité, de la segmentation, du petit? Faute de réponses concrètes, il fallait déplacer la discussion ou aller plus avant dans l'analyse. Si les formes inventées par les ancêtres de la dynastie des Yi se trouvaient disqualifiées face aux impératifs de la société industrielle, la philosophie qui leur était sous-jacente ne perdait rien de sa pertinence. La pensée sinisée du rapport à la nature restait d'actualité, mais Kim sembla se rappeler pendant cette décennie que l'étude du lettré ou les pavillons paysagers mettaient hors jeu rien moins que l'ensemble de la société. La demande sociale et l'offre architecturale réintègrent en catimini le devant de la scène. *Konggan* témoigne de cette évolution en s'intéressant par exemple un peu plus à la question du logement urbain et un peu moins à l'esthétique du paysage. Il y a pourtant des limites : "A l'heure actuelle, on fait injonction à l'architecte, au designer, à l'architecte d'intérieur de servir de guides pour résoudre de manière globale les problèmes écologiques et sociaux. Pour ma part, je ne ressens pas cette obligation. Ce qui m'intéresse, c'est d'être le médiateur d'une structure tripartite, entre l'homme, la société, et l'espace créatif [235]". L'artiste garde le haute main sur sa création mais il a un devoir moral envers la société. Celui-ci l'empêche d'ailleurs de prétendre apporter des "réponses globales".

Il y a donc un double déplacement dans la pensée de Kim pendant les années 80. De l'entreprise de reconstruction nationale vers la création purement

---

235 - *Ibid..*, p. 235.

individuelle d'une part : "A mon avis, il faut en finir du cadre réducteur où s'opposent occidentalisation et patriotisme. A partir d'aujourd'hui, la véritable création devrait sortir de l'intérieur de soi [236]". D'autre part, de la réflexion intellectuelle dans le champ esthétique vers la réflexion morale : comment agir? Le négativisme se présente donc comme une éthique de l'architecture et, plus globalement, de l'aménagement. Pas davantage qu'ailleurs on ne pourra ici la soumettre à une explication analytique. Les références éventuelles sont invisibles et l'idée de société reste aussi abstraite qu'autrefois l'idée d'homme. Ce que *Konggan* présente, pendant toute la période, comme la grande invention de Kim Sugùn, se révèle décevant sur ce point [237]. S'il y a déplacement des thèmes, il n'y a pas rupture. Et si l'accent est mis sur l'éthique, il faudrait en juger les résultats sur pièce, dans la pratique de la ville et de l'architecture...

On ne saurait toutefois prendre à la lettre l'affirmation faite par Kim d'un désintérêt pour la construction de l'identité nationale. La promotion de la culture coréenne reste un impératif. Sa définition du négativisme garde ici toute sa pertinence pour nous. Confucianisme, bouddhisme et taoïsme se voient mobilisés pour donner naissance à une nouvelle éthique. Ils sont toutefois acceptables dans leur seule version coréenne. On se permettra donc de citer, un peu longuement, les extraits d'un discours qu'il prononça en 1980, à Tokyo, lors d'un congrès de l'UIA (Union Internationale des Architectes).

"Le *confucianisme* considère immoral tout homme qui n'a d'autre quête que le profit excessif.[...]. Le négativisme du confucianisme, c'est de mettre l'accent sur les aspects excessifs non de l'argent, mais de l'obsession de l'argent. La règle d'or du christianisme demande de "faire d'abord pour les autres ce que l'on voudrait qu'ils fassent pour vous". Le confucianisme, négativiste, réclame de "ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent". Le christianisme vise la bonne action, positive, alors que le confucianisme exige de considérer qu'une bonne action positive, peut, même involontairement, causer du tort aux autres.

Le *bouddhisme* enseigne la pensée négative par renoncement ascétique à la vie matérielle. C'est une pensée négative aussi pour sa compassion envers les souffrances et les angoisses de l'homme. La morale bouddhique enseigne que,

---

236 - *CKNK*, 1986, p. 308.

237 - *Konggan* fait, tardivement, la critique du négativisme en soulignant son abstraction et en faisant remarquer que l'architecte ne s'est pas réellement affronté aux dysfonctionnements urbains les plus graves. Voir CHO Inch'òl, *"Negat'ibijùm-Iròk'e saenggakhanda"*, (Ce que je pense du négativisme), *KG*, n°279, 1990, p. 64-73.

plutôt que d'agir positivement pour donner plus de bonheur et de joie aux autres, il faut dans l'action avoir une attitude passive pour ne causer ni le malheur ni le chagrin d'autrui. Il ne s'agit pas de donner un bonheur maximal à un maximum d'hommes -comme le veut l'utilitarisme occidental- mais de viser un utilitarisme négatif pour qu'un minimum d'homme connaisse un minimum de souffrance.

Le *taoisme* a toujours enseigné qu'il n'était pas bon d'être obsédé par le développement technique avec pour seule idée en tête son confort personnel et l'asservissement de la nature. La pensée négativiste s'applique ici au domaine de la technique. Le taoisme rejette l'idée que les outils dont l'humanité a besoin doivent atteindre à la perfection fonctionnelle. Il faut que chaque outil puisse être utilisé de plusieurs manières. Le taoisme propose un fonctionnalisme négativiste. [...] Il enseigne aussi le non-agir, qui est un négativisme absolu [238]".

Il y a bien une inquiétude morale dont on ne sait trop ici si elle procède des modes de pensées décrits ou si, au contraire, elle les reconstruit. Mais l'essentiel est ailleurs : "Ces trois filons idéologiques nous lient étroitement à nos voisins chinois et japonais. Cependant, à cause des spécificités de leur environnement naturel et de leur destin historique, les Coréens y ont mis l'accent sur la simplicité (*sobak)* et sur la valeur du négatif [239]".

On n'en sort pas : la géographie et l'histoire déterminent l'identité coréenne.

---

238 - *CKNK*, 1980, p. 242-243. Ce texte a été traduit en anglais in *KG*, n° 162, 1980, p. 20-21.
239 - *Idem*, p. 242.

CONCLUSION - LES LIMITES D'UNE COREANOLOGIE

On peut d'ores et déjà esquisser un premier bilan et situer l'importance de Kim Sugùn et de Konggan. Dans le domaine de la vie culturelle et intellectuelle, la revue et les institutions du groupe ont pleinement répondu aux attentes de leur fondateur : être un baromètre des valeurs du pays, brasser les idées et les hommes, affirmer des convictions. Peu d'institutions coréennes de cette taille sont parvenues à relever le défi avec si peu de moyens au départ et dans des direction si variées. A travers cette activité, Konggan a su être un pilier de la nouvelle culture coréenne. Certain anti-conformisme ainsi qu'une volonté de décalage par rapport aux tendances dominantes de la scène intellectuelle expliquent qu'elle ait pu *durer* et devenir une *institution.*

La pluralité des thèmes et des genres ne fit pourtant pas de Konggan un groupe sans image et de *Konggan* une revue fourre-tout. Pendant trente ans, le projet archéologique d'exhumation d'une identité nationale, aussi meurtrie par l'histoire que méconnue des Sud-Coréens eux-mêmes, a été le fleuve souterrain emportant la nombreuse parentèle des amis et alliés. Sur le long terme et pour l'avenir, le corpus des savoirs, le rôle de la revue dans les études coréennes ne peut être tenu pour négligeable. Si l'esprit qui anime ces recherches est parfois nuisible à la méthode, ce reproche est relatif. *Un travail s'est accumulé,* qui constitue une "encyclopédie coréenne", riche de sujets neufs, rendus accessibles au plus grand nombre et irremplaçable pour l'abondance de l'iconographie. Si *Konggan* ne couvrit pas, loin de là, tous les domaines des études coréennes, elle persévéra dans le creusement de ce sillon. Les années 70, en dépit d'une assise financière encore fragile, connurent à cet égard une moisson remarquable de découvertes et re-découvertes. On a été sensible toutefois au changement intervenu pendant de paradoxales années 80. Autant Kim Sugùn, par Jeux olympiques interposés, brille au firmament de l'architecture coréenne, autant *Konggan,* malgré qu'elle en ait, paraît incapable de se renouveler en profondeur et de se mobiliser sur de nouveaux enjeux. Le décès de Kim n'explique pas tout. Le projet initial rencontre peut-être ses limites.

Il faut cependant reconnaître à l'architecte d'avoir été un remarquable animateur de son groupe et du milieu culturel coréen. L'hagiographie qui

l'entoure en témoigne. Mais ni les mondanités ni le charisme personnel ne suffisent à rendre compte du cas, finalement assez rare, d'un architecte devenant de son vivant une figure de la vie publique, assiégeant de ses textes les plus grands quotidiens coréens. Un activisme de tous les moments, une réserve de projets, un talent de communication l'ont ici beaucoup servi. On ne peut toutefois négliger le poids d'une *certaine cohérence de pensée*. Kim Sugùn fut un homme d'idées. Certes, il ne fut ni philosophe ni essayiste et la cohérence de surface de ses écrits s'en ressent. Certes encore, malgré la tentative décevante, du "négativisme", il ne fut pas davantage un inventeur de concepts. Mais derrière les coruscations du style et la brièveté des notules, on saisit des constantes qui sont autant de fermes convictions. Si, trop souvent, elles se posent en postulats non démontrés, c'est qu'elles ont en principe pour visée de séduire le plus large public. Ce que Kim apporte à l'histoire mondiale des idées pèse peu au regard de ce qu'il dit pendant trente ans au peuple coréen. Il cherche à donner un sens à son existence. A son *existence de peuple coréen*.

L'unité profonde de sa pensée repose, par delà nuances et reformulations, sur trois piliers. L'un d'entre eux est le *système des figures de la coréanité*. On les retrouve toutes, véritables icônes d'une nation, dans les textes et discours. L'accent est mis sur l'architecture, sur l'espace, sur le milieu. Mais ces trois champs permettent de relire presque l'ensemble de la culture coréenne: ils jouent un rôle symbolique en reliant ce que l'histoire a brisé. Le second pilier procède en partie du premier. Quoique cela ne soit jamais fermement revendiqué, Kim est profondément marqué par les *philosophies chinoises du milieu*. Le rapport à la nature, la notion de paysage, l'impossibilité d'abstraire l'homme de son milieu constituent un horizon prégnant de son mode de pensée. Vu depuis les années 90, alors que les questions écologiques se font plus angoissées et que de nombreux travaux ont été publiés sur l'apport théorique des mésologies orientales, ces idées paraîtront aujourd'hui banales et un peu floues. Il suffira de rappeler que dès les années 60, Kim Sugùn en martèle, une fois coréanisées, l'importance. Enfin, ces développements sont mis au service d'une *critique de la modernité*. Dans une Corée qui longtemps manqua de tout et qui tirait légitime fierté de ses prodigieux rythmes de croissance, Kim donna dans le quichottisme en dénonçant pêle-mêle les technocrates, les autorités, le culte de l'argent, la superstition technologique et l'occidentalisation réduite au fonctionnalisme. Ici et là, il demande une pause au nom du sens de

la vie. Ses concitoyens, plus préoccupés de trouver un logement ou de combattre un pouvoir autoritaire, pouvaient-ils être sensibles à pareil mot d'ordre? Sur fond d'enthousiasme, Kim semble parfois amer et déçu par ses compatriotes. Les objectifs avaient peut-être été fixés un peu haut.

Ces limites proviennent largement d'un point aveugle du discours coréanologique tenu par l'architecte. Il aura beau retrouver auprès des ancêtres les recettes du sens, leur capacité à "prendre" dans les réalités contemporaines du pays ne pourra rester que limitée. Mais Kim n'est pas dogmatique. Il n'aspire pas à être l'unique conseiller du tyran et à imposer le slogan de la "beauté pour tous". Eduquer le peuple coréen et lui faire retrouver des valeurs perdues est un projet de long terme. Après trente ans d'activité, il trouve toutefois que les choses n'avancent pas. Ces déceptions sont autant de désillusions. Elles sont l'envers des illusions où il s'est enfermé lui-même.

Sur le plan de la méthode d'abord. Kim travaille au "feeling" et à l'enthousiasme. Il a besoin d'être exalté. Comme par ailleurs son métier d'architecte l'occupe beaucoup, il bâtit un système de pensée qui abonde en raccourcis. Sa défiance permanente des sciences sociales est de ceux-là. Elle est difficile à expliquer. Il faudrait pour la comprendre avoir une vision générale de leur état en Corée pendant cette période. La domination des modèles américains, quantitavistes, mimant la démarche mathématique, y a sans doute sa part. Plus généralement, les sciences sociales sont, supposément, des sciences. Leur sens se limiterait à la reconnaissance d'une petite communauté qui s'auto-contrôle. Pour Kim, elles ne peuvent qu'échouer à produire du sens pour tous. Seule une esthétisation-"spiritualisation" peut parvenir à ce résultat. Voila pourquoi, tout en montrant qu'il en connaît le discours, Kim les balaie d'un geste. Son rapport aux données historiques, recueillies dans l'exploration du patrimoine, en témoigne. L'explication d'une évolution est toujours ramenée à un *principe unique* : les ancêtres ont fait ceci et cela par souci esthétique et exigence morale. D'où, parallèlement, le discours extraordinairement abstrait tenu sur les conditions concrètes de la vie sociale. Kim a la bouche pleine d'un mot : l'"homme". Plus tard, il dira la "société". Mais ces deux mots sont pour lui des concepts. Les hommes réels, les groupes sociaux, les faits têtus sont absents. On pourrait comprendre la position si elle était précisément celle d'un philosophe de l'humanisme. Elle peut être aussi sciemment dirigée contre les tendances profondes, ultra-technocratiques, qui oeuvrent au développement de

la Corée. Mais dans la bouche d'un architecte, elles sont un peu inquiétantes. Kim parle d'hommes abstraits et tombe dans ce que Michel Foucault appelle "le sommeil anthropologique" [240].

La quête de coréanité ne peut donc s'effectuer que sur fond d'unité perdue. C'est pourquoi elle devient une *coréanologie*. Une idéologie coréenne. Ce retour à l'unité passe par une certaine forme de nostalgie. Kim Sugùn a besoin, comme les autres, des ressources du passé coréen pour poser les bases de l'identité coréenne. Mais en dépit d'un discours constant sur les "ancêtres", l'image qu'il en donne ne cherche pas à s'inventer un intemporel identitaire, une essence. Si son discours est idéologique, c'est sur un point précis : il construit une véritable mythologie de la dynastie des Yi. Seule l'époque Chosòn fait pour lui référence. Tan'gun et les brumes du mythe ne l'intéressent pas. L'accent sur cette période vient probablement de la démarche : Kim Sugùn reconstruit l'identité coréenne à partir du maigre patrimoine qui subsiste. Il n'est pas loin d'avoir été contaminé par la philosophie occidentale du patrimoine : ce qui reste *en substance* est vrai, authentique, même si c'est une tradition aussi spirituelle qu'ineffable qui y parle. D'où l'érection de la maison coréenne en icône identitaire. Mais il trouve aussi sa justification pratique dans l'histoire. La culture coréenne a été pervertie par la colonisation japonaise. En la reprenant *juste à la veille* de cet événement historique, ou en redécouvrant ces maisons rurales qui n'ont pas été touchées par la modernisation japonaise, on est au plus près de ce à quoi avait *abouti* la civilisation du Chosòn. Revenir à Silla n'aurait pas grand sens. Ce serait nier l'histoire d'une culture.

Ce n'est pourtant pas de l'architecture des Yi que Kim conçoit la nostalgie, c'est de l'*ordre* qui s'y exprime. Le portrait idyllique de la culture des Yi se fonde ainsi uniquement sur les correspondances harmonieuses d'un univers matériel et spirituel. Les échelles sont affines, le *mòt* règne partout, de la cuisine au vêtement, les homme travaillent et s'amusent en même temps, la nature est au coeur de la maison et la maison au coeur de la nature, les couleurs se répondent, des murs de chaux aux porcelaines *paekcha*. Aucune faille ne vient perturber l'élégant ordonnancement des lieux. Le monde est sans solution de continuité, du coeur de l'homme-poète à l'infini du ciel. *Le monde classique est un monde plein, un monde du sens plein, un monde plein de sens*. Il n'est cependant

---

240 - M. FOUCAULT, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 351-354.

pas nécessaire d'être très savant en histoire de la Corée pour comprendre qu'un tel tableau est très loin des réalités de l'époque. Les colères désastreuses de la mousson, l'asservissement domestique des femmes, la morgue des *yangban*, la pauvreté et l'analphabétisme des paysans, enfin, l'incurie de la monarchie ont disparu du paysage. Kim Sugùn se rêve en *sònbi*. En matière d'histoire et de faits, les écrits de Kim Sugùn n'ont quasiment aucune validité. Leur point d'accomplissement n'est pas là. Il s'agit, dans un même élan, de construire une identité nationale qui soit pan-signifiante et qui ait une efficace dans la critique de la modernité.

On prendra donc garde que la coréanologie élaborée par Kim Sugùn ne sombre pas dans les incohérences, évoquées pour d'autres, au chapitre précédent. Il n'y existe pas de Corée éternelle. De plus, l'identité n'est pas construite comme une essence mais comme un *moment*. Si l'on peut contester l'interprétation et les valeurs qu'il donne au moment Chosòn, il ne prétend jamais vouloir reconstituer aujourd'hui cet idéal perdu. Kim ne s'est pas claquemuré dans sa belle demeure "classique" de Kahoe-dong. Il tente, à travers *Konggan*, de reconnecter le sens plein d'autrefois à un sens plein de demain. Sa problématique de la tradition, qui met l'accent sur les valeurs spirituelles et non sur les formes, s'applique à la fois aux créations, qui doivent naître du nouveau terreau culturel coréen et au public, qui sera capable de les recevoir et d'en faire son miel. Il rêve là à une république des *sònbi*. De même, il prend garde, dans son refus de toute forme d'imitation, d'enfermer la culture coréenne dans l'alternative patriotisme-occidentalisation. En refusant un nationalisme chauvin, il veut éviter à la Corée de se penser dans l'insularité. Elle s'y étiolerait, comme au temps... des Yi, et ne parviendrait pas à gagner le *nirvana* national : prendre place parmi les grandes cultures du monde.

La coréanologie de Kim Sugùn a ses défauts et ses illusions d'optiques, mais elle ne procède jamais d'un nationalisme étroit. En ce sens, elle reste disponible pour la période actuelle. Elle signifie une manière d'être au monde dans l'assurance de ses valeurs. Une certaine maturité a été conquise. Paradoxalement, les véritables limites qu'elle rencontre sont ailleurs que dans l'affirmation de cette posture. Elles proviennent d'une part, d'un aveuglement sur son propre élitisme, et qui plus est, sur un élitisme esthétisant et philosophant. Dans le milieu culturel, beaucoup plus concurrentiel, des années 90, *Konggan* pourra-t-elle maintenir sa place, avec pour seul message une

transformation du monde centrée sur l'esthétique et la tradition et pour exigence un peu abstraite, une critique éthique de la modernité? Ou bien, doit-elle se résigner à devenir une NRF coréenne, forte d'une histoire prestigieuse et d'un fondateur révéré, mais éloignée des structures de la vie culturelle et des préoccupations dominantes de son temps? La question reste ouverte.

Il en est une autre, toutefois, qui méritera une réponse moins évasive : l'identité coréenne, exaltée par Kim, fondait une certaine philosophie du milieu, appelait de ses voeux une éthique nouvelle de l'architecture et de l'urbanisme, et voyait dans la spatialité reconstruite des Yi un catalogue de formules adaptables pour une modernité critique. La pensée de la ville et du paysage urbain, une urbanité guidée par la seule esthétique, la pratique architecturale et l'interaction ville-identité nationale furent le second versant de cette aventure.

Elle nous amène au bord du Han.

Sources autres qu'en français

- Les textes de Kim Sugùn

- Note 10 : "Uri yònnyòng-urosò Sòur-e chib-ùl tun saram-ùro 8.15 haebang ijòn-e Ilbon, Manju, Pukhan tùngji-rùl satsat'i yòhaenghan saram-ùn kùri manch'inùn anhùrira yògyòjijiman, na-nùn kungminhakkyo iphak hagi ijòn-e abòji-rùl ttara chaju tanyòbon kiòg-i saensaenghada.

- Note 18 : "Kù twi-e Migug-ùn Kukpangsaeg-ùi k'ùn [candy] kkangt'ong-ùl kajigo onùn [Santa Claus] harabòji-ro pyònhaetta. Tto chohùn ùnsa-rosòdo ijùl su òpke toeòtta. Na-rùl kònch'ukka-ro mandùrò chun kòtto Miguk saraminika".

- Note 20 : Kùrigo kònch'ug-ùl kongbuhanùn haksaeng im-ùl aratta. Kùrònde kù ttae na-nùn kònch'ug-ùl handanùn kòs-i muòsinji moratta. Kù-nùn 'kònch'ukka [architect]-ga toendanùn kòsida. Kònch'ukkaran mal chach'e-rùl chòùm tùrùn na-nùn kònch'ukka-nùn muòs-ùl hanùn saram inyago kkoch'ikoch'i mutchi anùl su òpsòtta. Kù-nùn 'yesulga-do anigo kisulja-do anida' go haetta. Kònch'ukka-nùn kònch'ukkarago haetta. Tto tchalbùn yòngò-ùi taehwa injira i ch'òngnyòn-ùn sonyòn-i nòmu muròtaego chal ihae-rùl mot hanika kwich'anhattònji sesang-esò kajang chungyohan saramira challa marhaetta. Na-nùn kùttaekaji kajang chungyohan saramiran taet'ongnyòng animyòn changgwan, changgun, paksa tùngdùng-ùro algo issònnùnde 'kònch'ukka'ran chigòb-ùn ch'omun iòtta. Tasigùm kù-ege chilmunhagi-rùl kùròt'amyòn 'Migug-ùi taet'ongnyòng podado chungyohan saramiran mariyo ? ' rago toemurò poatta. Kù-nùn ttak challasò k'un sori-ro kùròt'ago taedaphaetta. Na-nùn ch'unggyòg-ùl padatta. [...] Amuri hullyunghan taet'ongnyòng-do chib-i òpsùmyòn saljido mot hago taet'ongnyòng-do mot haji. Kù-ege chib-ùl maryònhae chunùn kòs-ùn kònch'ukkanika tò chungyohaji muòya' [...] Na-nùn sun'gan taet'ongnyòng poda tò chungyohan chigòp, 'kònch'ukka'-ga twaeyagettanùn maùm-ùl mògòtta.

- Note 25 : "Chogùmtchùm yunt'aekhan saenghwar-i sijaktoeòtta. [...]
Kedaga k'òp'irado kkùrhyò mògùramyòn k'òp-gwa sùp'un, chujònkaji maryònhae chuòtta. Sanae nai 20 imyòn òmòni-ùi ult'ari-esò pòsònal ttaedo toeòkkònman, kù puin-ùi chaaeroun onjong-e irhòttòn òmòni-rùl tasi ch'ajùn tùthan ttasùhan chòng-i nùkkyòjyò mog-i mak'in ch'ae nunmur-ùl kakkasùro samk'idòn kiòg-i chigùm saengsaenghada. [...]
Nùl han konggi tò mòkko sip'un saenggag-i kanjò[rhaetta] [...] òlma hu-enùn ibùl kòt ppallae tùngsokkaji kòkchòng [haetta].

- Note 26 : "Chigùmdo kù kwònyu-rùl padadùrin kòs-i chònman tahaeng iòttanùn saenggag-i tùnùnde [...]".

- Note 31 : "Kwigukhagòdùn kwigug-ùi usuhan injòk chawòn-ùi kaebar-e himssòya kwigug-ùi pònyòng-e chikkyòldoel kòsiyo".

- Note 34 : "Kukhoeùisadang kongsa-ga chònggwòn-i pakkwòtta haesò chungdandoen ye-nùn ònù nara-edo òpsùmnida. Kùròna na-nùn kùgòs-ùl tathal saenggag-ùn ch'uho-do òpsùmnida".

- Note 38 : "Kù-nùn na-ege kòùi chònchògin silloe-rùl chuòssùmyò, kùrihayò kù-nùn na-ege maùm-e tùnùn na-ùi chakp'um na-rùl chuge hayòkko, *hwangnyanghan p'ungt'o* sog-esò sil-lo oreganman-e kònch'ukka-rosòùi poram-ùl tasi hanbòn nùkkige hayò chun kòsida; [...] Kù-nùn ttae-ro usu-e chamgin òlgur-ùl hago issòssùna uri chuwi-ùi *yesul p'ungt'o*-e kwanhayònùn hangsang sillarhayòtta."

- Note 39 : "'Mongmarùn cha-ga mònjò umur-ùl p'anda' nùn Han'guk soktam-i issòyò. Che-ga Konggansa-ùi hwaltong-ùl sijakhan kòs-ùn kù ttaemun ieyò. Ilbon singminjihwa-e t'aeòna chunghakkyo 2 hangnyòn ttae chònjaeng-i kkùnnatchiò. 5 nyòn hu-e Ilbon-e yuhakhan chò-nùn chasin-ùi nara-rùl 5 nyòn chòngdo pakk-esò kyònghòmhago tasi toraol ttaekaji Han'gug-ùl chòngmal mollassòyò. [...] Kù kòs-ùn akka marhan singminjibaesi irhùn pubun-ùl ch'ajanaeryònùn undong imyò, kaeinjòg-ùronùn changnae ch'angjag-ùi kich'o-ro samùryògo saenggakhaessòyò."

- Note 42 : " Pujòng-ùi kanùngsòng-ùl kajin yòja, kwiyòun kòjimmar-ùl hanùn yòja, namja-rùl aemoginùn yòja, tambae, sur-ùl chal hanùn yòja ..."

- Note 45 : "Yoksir-ùi pyòn'gidae-e anjasò sigan-i hòrakhanùn han changsigan paesòr-ùi k'waegam-ùl chùlgida".

- Note 47 : "Kodaegwangsil hohwajut'aeg-ùro ch'ijamyòn i chippoda tò chohùn kos-i òdi ikkessoika. Chibung-ùn hanuriyo. Kudùr-ùn chandiyo. Pyòg-ùn ch'ùngamjòlbyògini ipoda naùn chib-i issùmyòn na-n kùrigo kagessoida".

-Note 56 : "Hyòndaein-e pihae wònsiin-dùrùn ch'am-ùro kanghaekko hullyunghaettago saenggaktoenda. [...] Illyu-ga chal chinhwadoeò kasò chohùn chongjog-i ch'urhyònhal kòsira kidaehanùn kòs-ùn pulganùnghan irin kòt kat'a. [...] Kyòlgug-ùn myòlmang-ùi kilpakk-enùn kal kos-i òpsùl kòt kat'a".

- Note 66 : "Suhwa sònsaeng-ùi posalp'im-ùl tokchòmhadasip'i hadòn sijòrira, chòlmùn punsu-e nòmge ch'ulp'um-ùl haryògo komokppuri-rùl kuhaesò Tòksugung-e tùlgo kassòtta. Chigùm-do kù kiòg-i hwaksirhande, chònsijang oentchok kusòg-e tal moyang-ùi Chosònjo paekcha hangari wi-e kkotkaji hana-rùl sup'yòng-ùro nop'yò nohùn kòs-ùl pogo na-nùn k'ùge ch'unggyòg-ùl padadùlgo wattòn komokppuri-rùl toedùlgo nagaryògo haessòtta. Kù kangyòrhago sobakhan koch'awòn-ùi anmog-ùl kajin chakp'um-ùi chuin'gong-ùl ch'ajùni kù pun-i paro Ch'oe Sunu sònsaengiòtta".

- Note 68 : "Nae-ga manir-e Ch'oe Sunu sònsaeng-ùl mot mannattòramyòn Han'gug-ùi mi-rùl chal ihae mothanùn kònch'ukka tto-nùn kònch'ukkisulja, ilban sòlgyega-rosò mòmullòssùl kòsim-e t'ullim òpta".

- Note 69 : "òtchettùn sònsaeng-ùn na-egenùn ttae-ronùn abòjich'òròm, ttae-ronùn hyòngnim, ttae-ronùn ch'in'gu, ttae-ronùn sònsaengnimch'òròm, ttae-ronùn sangdamja-rosò manùn toum-ùl chusyòtta".

- Note 78 : "Sach'al moyang-ùi kiwajibung-ùl [concrete] wi-e ònjanùn kòs-i chònt'ong-ùl iòttago saenggakhandamyòn orhùl kòsinka".

- Note 80 : "Kojòn-gwa chònt'ong-ùi kwan'gye inde... , chònt'ong-ùn san kòsigo kojòn-ùn chugùn kòsimnida".

- Note 82 : "Kukka-rùl mandùnùn sigi-e innùn Han'gug-esò kònch'ug-ùl hamyòn kaein poda kukka-na minjog-i chònmyòn-e nawayo".

- Note 94 : "Kim Chungòp sònbae-nùn Puyò pangmulgwan-i sinsa-ùi [déformé]igo [proportion] ina hyòngt'ae-ga maeu [grotesque] hadago handa. Kù kòs-i t'ùk'i Puyò pangmulgwan iranùn kòs-ùl pinanhago itchiman nae-ga myònghwakhi marhal su innùn kòs-ùn i sògye-nùn Paekche-ùi yangsik-to Ilbon-ùi sinsayansik-to anin hyòndaekònch'ug-ùl chòn'gong-ùro hanùn paro Kim Sugùn-ùi yangsigiranùn kòsida".

- Note 100 : "[Canada] -ùi ye-rùl poa sambaengman [dollars] -nùn issòya kùraedo ch'angp'isùròpchi anhùl kòsiranùn ùigyònida. Kùròndae musùn mulgòn-ùl kajigo ol kòsinka ? Pangnamhoeran sin'gihan mulgòn-ùl kajigo onùn kosirago insikhago-dùl itta.
'Muòs-ùl kajigo olka ?' 'Kukpo-rùl kajigo wayaji -. Mullon silmuriòya haji', 'Muòs-i issò ?', kùlsse...', 'kùrigo chadongch'a-do kajigo wayaji', 'musùn chadongch'a ? Uri sinjin [Corona] !', 'kùròn kòt ? Kù kòs-ùn wòllae Ilbon kòs anya ?' ...".

- Note 101 : "Kùmgwan hyòngt'ae-ùi chip, changgo moyang-ùi chip, yòrò kaji-ùi sowi aidiòra pulliwòjinùn kòs-i sokch'urhaetta. Kònch'ug-i ònù imiji soosù-rùl marhae chuòya toel hyòngp'yòn-i kyesoktoetta. Manùn saram-i moyòsò manùn mar-ùl hayò kyòlgwajòg-ùro kudòjin kòs-i sòktùng moyang-ùi chipkuniòtta".

- Note 103 : "Segye che 1 chong man'guk pangnamhoe-ga, Tongyang-esò chòùmiranùn i Taep'an [NB : Osaka] man'guk pangnamhoe-ga chòùm irilnùnji morùgetta".

- Note 113 : "<Konggan>-i ajikto maktaehan ch'urhyòn-ùl murùpssùgo chihyanghagoja hanùn chisangmokp'yo-nùn Han'gugin-ùi Han'gugin-ùrosòùi chòngsinjògin saenghwar-ùl yunt'aekhage hanùn kòsida".

- Note 153 : "Hanog-ùn kyòmhòhago sobakhago pan'gwònwijuùi ida".

- Note 154 : "Yi kisa-nùn kònnò sankisùlg-e charijabùn p'arak'o ppalgan kiwajibung-dùrùl natsòlge parabonda. ohu 5si ban, aegukka-ga tùllyòonda. Yi kisa-nùn kkokkosi sòsò t'aegùkki hagang-ùl chik'yò pogo issòtta. kkokkosi sòsò."

- Note 157 : "In Korea we have many of the same problems [that] exist in the advanced societies and in addition, we also have problems only peculiar to Korea. For many centuries, our ancestors through the trouble [d] times had taught profundity of life to their younger ones who in turn painstakingly gave their selfless devotion to their followers. Today, I am one of the many students who with great enthusiasm [are] in search of the scattered [remains] - the sources of inspiration for life which enabled our ancestors to overcome many centuries of difficulties.
The Award you have given to me is not for what I have done for the last ten years of my professional practice , but it is an enormous encouragement for all of us architects back home in our [endeavour] so it may shed some light to the problems [of] our own and to all people of [our very own planet].
Our time is full of ambiguity. Our time is [a] time of rapid changes indeed. When we try to understand our environment, however, we must comprehend [it] not as an outsider or an observer. We must understand [it] wholeheartedly [*sic* : pour *chònch'ejòg-ùro*] from a manifold angle".

- Note 158 : "Na-nùn na-ùi chosang-dùrege hwan'gyòng-e kwanhan han charangsùròpko hullyunghan yusan-ùl mullyòpadattago chabuhago tto kù kòs-ùn na-ùi kònch'uk chagòb-ùi chungyohan pubunigido hada".

- Note 159 : "Version anglaise : "At present, the term "humanities" has emerged in Europe and America as a general noun embracing all branches of learning".

Version coréenne : "Chigùm Kumi-esònùn yòrò hangmun-ùl mangnahan ch'ongch'ing-ùrosò "humanities" ranùn yongò-ga tùngjanghaessùmnida".

- Note 160 : "Man should return to the Garden of Eden and restore his childhood. Specialization always makes people deviate from actions dictated by their social conscience. In this respect, artists can be regarded as social conscience itself".

- Note 163: "I do not propose to negate rationalism entirely. What I am trying to say is the need of modern architecture to a higher dimension by pointing out the limit of rationalist architecture. [...] Perhaps we are forgetful of the most important proble Artistic creation, by nature, contains irrational elements. However, what makes man great is that he is essentially an imperfect and irrational being. We often find human nature in imperfectness. [In] the minds of Koreans, there is [a] feeling of resignation to the imperfect and irrational nature".

- Note 164 : "Recognizing of this something special is or may be just as important as creating the mentioned Primary and Second Spaces. [...] Shall we call this new space the ULTIMATE SPACE. THE ULTIMATE SPACE is EXTRA SPACE IN TIME, EXTRA TIME IN SPACE. This I mean : RESERVE IN SPACE, RESERVE IN TIME. This is a non-productive space. This is a space for HAPPENINGS".

- Note 166 : "TTo hyòndaehwa-wa kùndaehwa-do kubyòldoeòya hagetta. [Sentimentalism] -eman kùpkùphaesòdo an doel kòsida. [...] Ohaedoen kùndaehwa chagòb-ùi irùm arae uri-ga oraettongan kòllyòsò irukhae ogo ch'ukchòkhae on uri-ùi [originality]-rùl ùisik'aji mothan ch'ae òpsaeryò hago itta".

- Note 167 : "Uri Hanog-ùi pang-ùn wòllae k'ùji ant'a. In'gan ch'òkto-e ùatch'un anùkhago ch'abunhan konggan-ùro mandùròjyò itta. Uri Hanog-ùn ppomnaeji anùn chibida".

- Note 169 : " Uri nara-ùi t'ap-to mach'ankajiida. Chunggug-ùl t'onghayò t'ab-i uri nara-wa Ilbon-e chònhaejyònnùnde, uri nara-esònùn uri-e makke kù k'ùgi-rùl pyònhyòngsik'yòttòn kòsida. Chigùm-ùn t'ò-man nama innùn Hwangnyongsa-ùi kuch'ùngmokt'ab-ùi kyòngu ch'oech'o-nùn 270 ch'òg-e irùròtchiman chaegòn-ùl kòdùphago tasi pogwòndoenùn kwajòng-esò chòmch'a 60 chòk kkaji churò tùròtta. Kù kòs-ùn uri-mom-e, uri chayòn hwan'gyòng-e makkeranùn sasir-ùl chal sisahae chundago saenggakhanda".

- Note 172 : " Yijo sidae-ùi chosang-dùrùn taedanhi chohùn ch'wimi-rùl kajigo issò chib-ùl chiùl ttae-enùn ottòk'e chinnùnka podanùn òdi-e chinnùnka, ottòk'e paech'ihanùnka-rùl tòuk chungyosi haessùmnida. Kù kòs-ùn porùm-e apttùr-e innùn kamnamu kaji-ga ch'angsar-e ottòk'e kùrimja-rùl pich'il kòsinka hanùn kòs-ùl tòuk chungyosihan kkatalgimnida. [...] Ttohan i kòs-ùn tarùn iyagi imnida. Taman Ilbon ch'angsar-ùi ki-rùl poado son-i peòjil chòndo-ro taep'aejil toeò issùmnida. Han'guk ch'angsar-ùi ki-nùn tunggùlge toeòsò i kòt-to injòngmyòn-e issòsò sangihan yerago saenggakhamnida".

- Note 174 : "Munbang-ùn sokki-ga òmnùn pangimyò, sasaek-kwa p'yòngjòng-ùl wihan kongganimyò ch'angjojin ir-ùl wihan kongganimyò, chayòn sog-e moriptoeò chohwa-rùl irugo innùn pangimnida. [...] I-nùn in'gan-gwa chayòn-i ch'in'gyo-rùl kajinùn kòsimnida".

- Note 176 : "Han'gugin-mani kakko innùn t'ùgyu-ùi kongganùisik-kwa chohyòngùisig-ùn muòsinka ".

- Note 185 : "Taech'òng iranùn nòlbùn marubang-esò yòrùm-e nùn ch'anghoji mun-ùl chònbu kòdùmyòn oebu konggan-e kakkapko, kyòur-enùn i kòs-ùl chamgùmyòn naebu konggan-e kakkawajinùn chungganjògin [space] ijiyo".

- Note 189 : "Poramina ùiùi-ga ittanùn kòs-ùn muòsilka.

Kyòlguk in'gan-ùn kaein-manùl wihayò sanùn kòs-i anira illyu-ùi sòngjang-ùl wihayò sanùn kòsiranùn saenggag-ùl hage toenda. Kù kòs-ùn kot in'gan-ùi kach'i-rùl ollinùn irida. [...] In'gan-ùi saengmyòng-ùl ùiùi ikke (yuùiùi) hamyò, sòro nùkkige hanùn irirago hal su itta. Kùròmyòn ton-ùi kach'i-do, kwòllyòg-ùi kach'i-do, saengmyòng-ùi kach'i-do saeroun ùimi-rùl nak'e toenda.

Sigan-ùrona konggan-ùrona modùn saram-dùl sai-esò kùròn kach'i-ga sero (sigan)-ro iòjigo karo (konggan)-ro yòn'gyòldoendamyòn, nunkamtchakhal sai-ga iòjyòsò yòngwòn-ùl irundanùn yaegi-ga toenda. [...]

Kùròn kach'i-rùl ottòn saramch'òròm han ip'-ùi kkoch'-ùro piyuhandamyòn modùn sigan-gwa konggan-ùi sai (kan)-ga kùròn kkoch'-ùro yòn'gyòldoel su itta".

- Note 197 : "Han'guk yòsòng-ùi pokchang-e 'chògori'ranùn kòs-i innùnde i chògori-rùl maegi wihayò 5 ch'i chòngdo-ùi korùm-i issùmyòn kanùnghande silje-nùn pal kkùtkaji ch'irònggh'iròng hadorok kilge maego innùn kòsimnida. I-wa kat'ùn sarye-nùn kùmank'ùm yòyu-ga ittanùn kòs-ùro kù kòs-ùl 'mòt' ittago pyohyònhal su innùn kòsimnida.

Kù kòs-ùn tto ùmsingmur-esòdo marhal su issùmnida. Ilbon-ùi siksa-nùn mògùl su innùn mank'ùm-ùi yang-ùl papsang-e olligo ta mòkchi ank'o namgimyòn an toendanùn sasang-ùl kajigo siksahamnidaman Han'guk siksa-ùi kyòngu-nùn chòkkarak-to taeji annùn manùn kaji su-wa manùn yang-ùi panch'an-ùl yòyu ikke papsang-e olligo issùmnida. I kòs-ùn [...] yòyu innùn siksa-rossò 'mòt' irago hal su issùmnida".

- Note 198 : "'Chib-ùn oraeorae chiùlsurok chot'a'nùn mar-i itta. [...] Kùròndae onùlnar-enùn tansum-e chib-ùl chiò pòriryònùn kyònghyang-i innùn kòt kat'a. [...] òlma chòn-e Yòùido-ùi kukhoeùisadang-ùi chamun ttaemun-e kukhoejang-ùl poel kihoe-ga issòsò 'ùijang-kkaesònùn wan'gonghan kòs-ùl poryògo

sòdurùji masipsiyo. Sijakhasin kòs-ùro manjok haejusigo taùm sedae-egedo sondael su innùn yòbaeg-ùl namgyòdunùn kòs-i chok'essùmnida.

Chibiran mach'i sumok-kwa kat'asò yòllyun-i tut'òwòjilsurok mòs-i tòhanùn kòsida. Orae charan namuilsurok kù ppuri-nùn taeji sok kipsukhi chòngch'akhago kògi-esò ppidò orùn chulgi-enùn kaji-wa namun nip'-i ugòjinda. Kich'o-wa kujo-ga t'ùnt'ùnhamyòn ch'ang tùng chib-ùi p'yojòng-ùn sigan-e ttara tallajyòdo chot'a. Namu-nùn sinjintaesa-wa pyònsin-ùl kòdùpham-ùrossò chayòn-ùl hyòngsònghayò in'gan-ùl chùlgòpke haejunda. [...] Chib-ùn saeroun sedae-ùi pyònhyòk-kwa saeroun in'gan-ùi yogu-rùl pudanhi manjoksik'yò chul su innùn yòyu-rùl chinigo issòya hal kòsida.

Kù pyònhyòg-ùn tansum-e iruòjiji annùnda. Kù pyònhyòg-ùn orae sigan-ùl tugo in'gan-gwa maejòjin ch'inmilgam-ùl pat'ang-ùro haesò kyesokchòg-ùro sonjir-ùl ham-ùrossò munhwa-ùi yangsang-ùl ttige toenda.".

- Note 201 : "Kyedan-ùn hullyunghan kirida. Kyedan-ùn ollakagi wihaesòman innùn kòs-ùn anida. [...] Ohiryò saram-dùri hwaltong-ùl pullò irùk'inùn iljong-ùi chòkkùkchògin changch'irago pol su itta.

[...] Kùròna kyedan-i chòkkùkchòg-ùro tosi saenghwal sog-e toipdoeò saenghwal-gwa konggan-ùl tòuk yunt'aekhage hago ittanùn sasil [...]".

- Note 204 : "These design of yhe MUNBANG was to include the sense of time, hearing, smell and touch of space, the sounds of rain, birds, wind through the translucent paper window, the sound of the teakettle, flower filled pillow, incense, wind belles were an attempt to form a happy whole of man and nature".

- Note 205 : "Yòrùmnal ohu sonagi-rùl hùmppòk mògùmùn kiwa chibung-i chanjanhi mulgyòlch'idùt chòùm-ùro pich'-ùl naemyònsò namu kùrimja-ùi kòmùn yultong-i chohwadoemyòn hoebyòg-ùi hwinsaeg-ùn kù sijòng-ùi kyòljòngjòk kyòljòng-ùl irukhae chugo sori òmnùn kyohyangag-i malko siwònhage tùllinda".

- Note 209 : "[Knock] hanùn kungmin-i toeò poja. Kùròmyòn chòngch'i-do hakkyo-do kundae-do modu chal toel kòsigo kù kòs-i t'ongil-lodo yòn'gyòldoel kòsirago saenggakhanda".

- Note 212 : "Nara chòngch'aeg-ùl surip, kyòlsimhanùn chari-e kyesin pun-dùri nòmu pappùda".

- Note 213 : "TV-manedo kùròt'a. Chaebòripchijòn, chòngch'iipchijòn hòyonghaedo uri yet yesulga-na sònbi-dùrùi iyagi-nùn ch'ajapogi himtùlda".

- Note 216 : " 4.19-wa 5.16-ùl kyòkko nan hu 60nyòncae-ùi kyòngje sòngjang-ùl majùmyònsò chinach'ige pakk-ùroman hyangadòn uri-ùi nun-i ch'ach'a an-ùro hyanghagi sijakhaetta. Uri kòt, nae kòs-i muòsinyanùn munje-ga yòrò punya-esò muròjigi sijakhaetta. Kukhak iranùn marina chònt'ong-ùi kyesùng paljòn-e teahan nonùi-ga hwalbarhage taedudoeòtta".

- Note 217 : "Yòksajòg-ùro salpy'òpoado kyòngjejògin chùngmyòn-esòman chinch'urhayò sònggonghan ye-nùn manch'i ant'a. [...] Kyòngjejògin chinch'ur-ùn mium-ùl sago, munhwajògin chinch'ur-ùn sarang-ùl sandanùn sasir-ùl tasigùm myòngsimhaeya ketta".

- Note 226 : "Kaeinjòg-ùronùn changnae ch'angjag-ùi kich'o-ro samùryògo saenggakhaessòyo. Kùrigo tto hana-nùn t'ongil iranùn munjeinde, t'ongir-ùn yòlmanghajiman chòngch'ijògin t'ongir-ùn hyònsiljòg-ùro ajik murieyo".

- Note 233 : "Chùk munhwa-ùi tanjòriranùn kòs-ùn pa-ro kùròn kòsirago saenggaktoenùn kòsimnida. Tasi yòn'gyòrharyòmyòn, such'uktoen chikkyòng-ùrobut'ò, sijakhayòya handanùn òryòum-i innùn kòsimnida".

- Note 234 : "Ch'ogajib-i chigùm-ùn kòùi òpsòjyòtchiman Ilbon-ùi ch'oga-wa pigyohae pol ttae Han'gug-ùi ch'og-nùn kkùt'i nùròjyòsò Symmetry-ga òpsùmnida. Ch'òùm na-do (chònghwakhan anmog-ùl kakko itchi mot haessùl ttae) chogùm tò tadùmòssùmyòn hago saenggakhaetchiman sasir-ùn Ilbon-ùi ch'oga-ga mòs-i òptanùn kòs-ùl nùkkige toeòssùmnida.

Han'gug-ùi ch'oga-nùn chwau taech'òngin kòs-i hana-do òpsùmnida. Ilbon-ùi Ch'oga-nùn chòngdondoego chwau taech'òng-i toeò issùmnidaman Han'gug-ùi kòs-ùn amuri chòngdondoeò innùn kòsirado chwach'ùg-i ollaga ikkòna symmetry-manùronùn manjokhal su òptanùn marimnida".

- Note 235 : "Tto ch'oegùn-e wasò kònch'ukka-na [designer] ttonùn [interior] kònch'ukka-dùrùn hwan'gyòng munje, sahoe munje-rùl chonghapchòg-ùro yudohanùn [leader]-ga toeòya handanùn mardùrùl chaju tùkko iisùmnida. Kùròna na-nùn kùròch'i ant'anùn saenggag-i tùmnida. Kù kòs-ùn sahoe-wa in'gan, kùrigo ch'angjohanùn konggan, samja -ùi chunggaeja, maegaehandanùn kibun-i na-nùn kòsimnida".

- Note 236 : "Chigùm-ùn sòyang kòt-to aegukchuùi-do an toendanùn sijòm-e on kòs-i anilka hanùn kibun-i tùròyo. Ijebut'ònùn i kòs-ùn nae kòsiranùn chinjònghan ch'angjag-i naol kòt kat'i toeòssòyo".

- Note 238 : "Ch'òtchae, yugasasang-ùn chinach'ige silli-manùl ch'uguhanùn saram-ùl pudodòkhage yòginda. Muljiljògin sonig-e nòmu palgùn saram-ùn in'gyòkchòg-ùro mojaranùn saram-ùro ch'wigùphaeon kòsida. I kòs-ùn sangòpchuùi-na kùmjònmannùngjuùi-ùi pujòngjògin myòn-ùl kangjohae chunùn negat'ibijùmida. Ttohan kidokkyu-esò marahanùn hwanggùmnyur-ùn 'nam-i nò-ege haejuòssùmyòn hanùn ir-ùl mònjò ne-ga nam-ege hara' ranùn kùnhjònjòk pyohyònhyòngsig-ùro toeò issùna, yuga-esònùn 'nam-i nò-ege haji ank'i-rùl paranùn ir-ùn nò-do nam-ege haji malla' ranùn pujòngjòk

pyohyònhyòngsig-ùro toeò utta. Kidokkyo-nùn chòkkùkchòg-ùro sònhaeng-ùl chujanghajiman, yuga-esònùn kù-wa kat'ùn chòkkùkchògin sònhaeng-i kkich'il su innùn pujòngjòk kyòlgwa-rùl koryòhaesò chagi-ùi haengwi-ga nam-ege ottòn ag-ùl chahaenghage toel kòsinji-rùl saenggakharago han kòsida. I kòs-ùn punmyònghi negat'ibijùmjòk sagopangsigida.

Tultchae, pulgasasang-ùn kùmyokchuùi-rùl t'onghayò muljilsaenghwar-e taehan pujòngjòk sago-rùl karùch'inda. Kùrigo pulga-ùi chabijòngsin-do in'gan-ùi kot'ong-gwa pònnoe-e kip'ùn kwansim-ùl kakke hanùn negat'ibijùmjòk chòngsinida. Pulgajòk yulli-do nam-ege haengbog-ina k'waerag-ùl tòhae chunùn chòkkùkchòk haengdongpodanùn nam-ege kot'ong)ina purhaeng-ùl kkich'iji ant'orok haengdonghage hanùn sogùkchòk t'aedo-rùl karùch'inda. I kòs-ùn sòyang-ùi kongnijuùi-ga marhanùn ch'oedasu-ùi saram-dùrùl wihan ch'oedaehaengbog-ùi ch'ugu-rùl haengdong-ùi kijun-ùro hanùn kòs-i anira, ch'oesosuùi saram-dùrege ch'oesohan-ùi purhaeng-ina kot'ong-ùl kajyò oge hadorok noryòkharanùn pujòngjòk kongnijuùi-e haedanghanùn yullisasansida.

Setchae, togasasang-ùn in'gan-i chagi p'yòlli-rùl wihayò ttonùn chayònchòngbog-ùi mokchòg-ùl wihayò kisulkaebar-e chimnyòmhanùn kòs-ùl olch'i mothan kòs-ùro karùch'yòwatta. I kòs-ùn kisulmannùngjuùi-e taehan negat'ibijùmjòk sasangida. Ttohan toga-esònùn uri in'gan-i sayonghanùn togu-ga kinùngjòg-ùro wanbyòkhage toeòya handanùn saenggag-ùl kòbuhanda. Hana-ùi togu-ga han kaji mokchòng-manùl wihae sayongdoeòya handanùn pòp-to òpsùmyò, han kaji ch'ùngmyòn-esòman pol ttaenùn amu ssùlmo òmnùn mulgònijiman, tarùn ch'ùngmyòn-esòman yuyonghan kòs-i toel su-do ittanùn kòsida. Kùròm-ùro kojòngdoen kinùng-manùl koryòhanùn kinùngjuùijòk sago-e taehayò negat'ibijùmjògin pan'ginùngjuùi-rùl karùch'inda. Kùppunman anira togasasang-edo in'genhaengdong-ùi yòkkinùngjògin myòn-ùl kanjohaesò kinùnghan han in'gan-ùi ùisikchòk noryòg-ùl p'iryo-ro haji annùn chayònjògin pangbòb-ùro modùn ir-i iruòjige haranùn 'muwi'-ùi sasang-i itta. I kòs-ùn kùktanjògin negat'ibijùm-ùi pyohyònirago hel su itta".

- Note 239 : "Kùrònde uri-nùn i-dùl sasang-e kwanhan ius-ùi Chunggug-ina Ilbon-gwa kkok kat'ùn munhwa chònt'ong-ùl iòpadawatta. Kùròmyònsòdo uri-ùi chayòn chogòn-gwa yòksajòk sanghwang-ùi t'ùkisòng ttaemun-e kùròn sasang-dùrùn padatùrinùn de issòsò Chunggug-ina Ilbon-gwanùn chomdarùn myòn-ùl kangjohae oge toeòttago saenggakhanda. Kùròhan ch'aijòm-ùro uri-nùn 'sogukchòg'-i radùnji 'sobakhan' iran mal-lo pyohyònhal su-do ikke[tta]".

2 - Textes tirés de Konggan

- Note 79 : "Chònt'ong iram wòllae-ga son-esò son-ùro namgyò chunùn kòs-i anigo tto sonshwipke iò padùn chagòb-i iruò chinùn kòt-to anilt'endeyo".

- Note 89 : "Ilbon-i Kuju-waùi kyundùnghwa-rùl kkoehan sònjin'gug-ùi yòn'gu kyòlgwa-rùl kanch'uryònaen sudan-gwa pangbòb-ùn kùpchindo-rùl wihan kwijunghan noryòk-kwa sigan-ùi tanch'ug-ùl kajyòon ye-rosò uri-ege chohùn charyo-ga toel su itta".

- Note 92 : "P'ilja-ùi sòlgye-ro kònch'uk chungin Puyò pangmulgwan-ùi sajin-gwa Tonga Ilbo sahoemyòn kisa [...ùi] kùl-lo inhae aegugjògin saga-rùl pirothan myòt pun-ùl hùngbunsik'igo tto sasòl - nondan - tokcharan - hoengsòlsusòl tùng-ùro ittara pinan-ùi hwasar-ùl p'òbuùm-ùrossò sahoe-ekaji murùi-rùl irùk'in de teahae siminjewi-ege choesongsùròpta. [...] òmoni-kajido 'kojib-ùl puriji malgo Ilbon kòt-kwa kattanùn kòs-ùl ttùròg0ch'imyòn ottònya".

- Note 93 : "There is however, no question of mere imitation here, no question of imported French or other affinities. For all its advanced international-architecture connections, the Puyò museum is as indigenous to Korea as is that magnificent pagoda, P'alsangjòn of Pòpchu-sa...".

- Note 119 : "<Konggan>-ùn yesul-hwan'gyòng- kònch'ug-ùi munje-dùre aehan chònt'ong-gwa yòksa-rùl toesaegigo, Han'gugin-i tòuk Hangug-ùl aldorok hago, hyòndae-ùi sanghwang-ùl kirok - chòngni pip'yònghamyò paramjikhage iisòya hal mirae-rùl chihanghanda. <Konggan>-e tamginùn naeyong-dùrùn chigùm tangjang chogùnssigirado hyòndae-rùl sanùn Han'gugin-ùi chòngsin-ùl yunt'aekhage hago Han'gugin-ùi toduò tòuk yun'giikke hamyòn, mòn hùnnal kkajido kach'iinnùn kirog-ùro namùl su innùn kòs-i toedorok handa".

- Note 120 : "With foremost emphasis on the problems of our environment and on contemporary architecture and art, properly focused in a historical perspective, our evaluations of the past and present day Korea will enable us to understand her better and will forge a powerful vision of a better Korea for all of our readers. What does Korea mean to us here and the rest of the world, or vice-versa? in each of our fresh issues, our dear philosophical readers, we attempt an answer, with all our emphasis on art, architecture and environment, for when nothing is contemplated about the past, present and future in those fields of human endeavor, life might even prove meaningless".

3 - Autres textes cités

- Note 1 : "Kù-nùn pujirònhan saram iòsò tarùn saram kat'ùmyòn mònghago innùn sun'gan kkajido kù-nùn sùk'ech'i-rùl hagòna susang-ùl chògò nokhon haetta. Marhajamyòn kù-ege issòsò su manùn sùk'ech'i-wa susang-ùn yongsosùmch'inùn aidiò-ùi memo yòttòn kòsida.

Kù-ga namgyònohùn susang-ùl pomyòn kù-ùi in'gan toemdoemi ch'òròm tayanghagi han-i òpta. Kù tayangsòng-ùn Kim Sugùn iran in'gan-ùi tayangham-esò onùn kòsida. Ttarasò Kim Sugùn susang chib-e tamgyòjin kùr-ùn subaek p'yòn-ùl hearinùn kùl chung-esò ch'uryònaean kòsida".

- Note 165 : "The Hawaii chapter, American Institute of Architects having established the Pan Pacific Architectural Citation to encourage architecture of the highest order seeks to recognize works of exceptional architectural merit in and proximate to the Pacific area and hereby acknowledges that the work of [Kim Sugùn] demonstrates a singular individuality and excellence in design".

- Note 196 : "Art is an expression of mòt. Indeed, the highest term used in every day life, mòt, can be applied to any artistic happening. It is difficult to pinpoint in scholarly terms what mòt is or should be, but easier to use the colloquial approach. [...] It means that Korean people sense art in every common happening of life instead of feeling it solely for things identified as "art". A happening with mòt must be, first of all humorous, also creative and splendid ; it must be unpretentious and contain such artistic characteristics as spontaneity, vitality, generosity, openness, honesty, refinement, breadth and simplicity".

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

Thèse pour l'obtention du titre de
DOCTEUR en HISTOIRE

Sujet :

SEOUL, KIM SUGUN ET LE GROUPE ESPACE (KONGGAN) : 1960-1990

Identité nationale et paysages urbains

Directeur de Recherche : M. Augustin BERQUE , Directeur d'Etudes

Candidat : Alain DELISSEN

Jury : M. Jean-Robert PITTE, Professeur
M. Christian HENRIOT, Professeur
M. Bertrand CHUNG, Maître de Conférences
M. Pierre-François SOUYRI, Maître de Conférences

Date de la soutenance : 18 janvier 1994

TROISIEME PARTIE

LA VILLE

"Ecrasés entre la ville et la civilisation nous sommes un peuple ébranlé qui cherche le bonheur par bribes"
CHO Pyònghwa

PREMIERE SOUS-PARTIE

LES IDENTITES D'UNE CAPITALE

INTRODUCTION

On pourrait espérer passer au Séoul concret qu'est la capitale coréenne, à partir des soins vigilants que lui ont prodigués Kim Sugùn et Konggan. Les points d'articulation ne manquent pas. La réflexion sur l'espace, les comparaisons étrangères, les propositions sans lendemain de la table à dessin constituent la base d'une pensée urbaine. Celle-ci alimente en retour une vigoureuse critique des modalités de l'urbanisme péninsulaire et un lamento répété sur les lacunes de l'urbanité coréenne contemporaine. On accéderait ensuite aux propositions du groupe, qui vont des constantes d'un combat en faveur du patrimoine urbain à la pratique de l'architecture et de l'urbanisme, en passant par l'exhumation de la ville classique du Chosòn. Ainsi, on assisterait à l'aboutissement d'une démarche dans l'interaction maintenue fermement entre le projet de reconstruire l'identité nationale et celui de bâtir des villes : comment faire pour édifier une *ville coréenne?* A partir de quelles racines? Capitale, Séoul fut l'enjeu privilégié, presque unique, de cette ambitieuse interrogation. Elle sera ici la nôtre.

On pourrait en effet partir de là, si Séoul, seule "ville mondiale" du monde en développement[1], était déjà une métropole bien connue et amplement couverte par les études urbaines. Une enquête rapide parmi les publications accessibles en langues occidentales la fera plutôt apparaître, malgré ses onze millions d'habitants, comme un *no man's land* sans voix. Le silence est particulièrement impressionnant lorsqu'on en vient à la période 1960-1990 qui vit surgir la mégapole. En général, on ne peut guère compter que sur des guides touristiques, sur des bribes anciennes -dans le gros travail de Lautensach datant des années 40...-, ou sur d'excellent récits de voyage -de Varat au XIXe siècle à Patrick Maurus aujourd'hui. Les morceaux se recollent mal. L'éloignement, la langue, un intérêt à éclipses pour la Corée, les images sans relief de l'actualité font le reste pour maintenir Séoul dans l'ombre.

---

1 - L'idée de "ville mondiale" est récente et liée au concept de globalisation de l'économie. Les critères ne sont pas bien fixés. Elle provient ici de la densité, dans une métropole, des entreprises "globales" classées par le magazine américain *Forbes*.. Avec Tokyo et New York au sommet, Séoul apparaît au 17e rang, seule du monde "en développement" d'un classement qui dénombre 26 centres de "management planétaire". Voir R. A. HARPER, "A new world force: the global network of major metropolitan management centers", *in* LIM Gill-chin et CHANG Wook (eds.), *Dynamic transformation: Korea, NICs and beyond*, Séoul et Urbana, Consortium on Development studies, 1990, p. 29-35.

Vu du côté coréen, la situation est différente mais tout aussi peu lisible. Il ne manque assurément pas de travaux sur la ville de Séoul. La bibliographie en est d'ores et déjà immaîtrisable. L'ensemble reste toutefois dispersé en une myriades d'articles savants ou techniques sur des sujets souvent assez pointus pour que, passé quelques années, leur intérêt se soit émoussé. Les études urbaines, en Corée comme ailleurs, restent un champ très cloisonné de disciplines qui ne communiquent pas entre elles. De plus, en vertu de l'influence dominante des sciences sociales américaines, la géographie, à qui la tradition européenne fait obligation d'une approche globale de l'objet urbain, y reste une discipline marginale. On pourra donc en Corée trouver ses sources sur Séoul dans trois champs différents. Tout d'abord, celui qui réunit dans l'urbanisme opérationnel les sciences appliquées à la ville : planification, transports, réseaux, droit, économie spatiale, environnement, etc. Ensuite, celui qui tire parti des modèles dominants des sciences sociales américaines : anthropologie urbaine, sociologie de la modernisation, écologie urbaine dans la droite ligne de l'"Ecole" de Chicago [2], "études sur le développement" *(development studies)* plus ou moins inspirées des programmes des Nations Unies ou de la Banque Mondiale et concentrées quasi exclusivement sur la "question" du logement précaire.

Enfin, l'histoire n'ignore pas la ville. Un historien issu du journalisme comme Kim Yòngsang a consacré une large partie de sa vie à réunir les documents historiques portant sur la capitale pour constituer une énorme somme publiée sous le titre *600 ans de Séoul* [3]. Elle tient davantage de la compilation, dans la plus pure tradition historiographique dynastique, que des problématiques de l'histoire urbaine. Séoul y est le cadre neutre d'une histoire qui a ses fondements ailleurs. Ce n'est pas l'histoire de Séoul *comme ville* qui y est traitée. Aussi, plus essentiels sont les travaux de Son Chòngmok. Son *Etude de la société urbaine du Chosòn* [4] est à tous égards unique par l'ampleur de la documentation et la constance de la problématique. Elle est prolongée par d'autres travaux sur les villes coréennes après l'ouverture des ports [5]. Dans son

---

2 - L'une des rares publications en anglais, affrontant Séoul dans son ensemble, est dans la droite ligne de cette "école" : LEE Ki-suk [Yi Kisòk], *A social geography of greater Seoul*, Séoul, Po Chin Chai, 1977, 288 p.

3 - Ce titre dissimule plusieurs publications de formats et épaisseurs variés. On s'est référé à KIM Yòngsang, *Sòul yukpaengnyòn*, Séoul, Han'guk Ilbo-sa, 1989, 335 p.

4 - SON Chòngmok, *Chosòn sidae tosi sahoe yòn'gu*, Séoul, Ilji-sa, 1977, 560 p.

5 - SON Chòngmok, *Han'guk kaehanggi tosi sahoe kyòngje sa yòn'gu, (Histoire économique et sociale des villes coréennes à la fin du XIXe siècle*, Séoul, Ilji-sa, 1982, 406 p. et *Han'guk kaehanggi tosi pyònhwa kwajòng yòn'gu, (Les mutations urbaines en Corée à la fin du XIXe siècle)*, Séoul, Ilji-sa, 1982, 479 p. Ces deux livres sont arrivés trop tard dans notre bibliothèque pour être lus. Merci à Kim ònja de nous les avoir communiqués.

premier volume inaugural, la compréhension de la ville des Yi est mise au service de la "théorie des germes" qu'on a déjà évoquée. La société urbaine et ses mutations trahiraient la naissance, difficile mais réelle, d'une modernité marchande, technique et sociale, asiatique et autonome. Les besoins de la démonstration poussent l'auteur à couvrir l'ensemble des villes coréennes et ce, sur une très longue durée. La personnalité des villes concrètes s'y trouve dissoute. Cela vaut pour Séoul. De plus, au-delà des propos éclairants tenus sur le réseau des villes, l'espace urbain, ses rapports à la société et à l'économie, sont largement laissés de côté. L'ordre spatial n'est pas invité à parler.

A l'heure actuelle, il n'existe donc toujours aucun premier travail de synthèse traitant de Séoul dans sa double dimension historique et géographique. Toutefois, l'époque est prometteuse. En 1994 Séoul fêtera le six-centième anniversaire de sa fondation. Expositions, colloques, publications seront certainement à l'ordre du jour pour rendre accessibles trente années de recherches urbaines. Il nous a fallu, dans l'intervalle, nous débrouiller avec cet objet aussi massif que fuyant. Il était bien sûr impossible d'attaquer de front une mégapole à l'histoire pluri-centenaire et prétendre à cette première synthèse. On essaiera pourtant, par delà notre visée problématique sur l'interaction entre identité nationale et formes urbaines, de fournir ici les données essentielles qui rendront compréhensibles les questions posées par Konggan et Kim Sugùn. L'entreprise a sa part de risques d'être isolée et prématurée. Ces données préliminaires seront toutefois mobilisées au service d'un thème sous-jacent : les formes et les paysages urbains comme éléments de l'identité urbaine.

Les notions de paysage urbain et d'identité urbaine sont pourtant loin d'être évidentes et mériteront d'être précisées. Elles nous ont toutefois paru assez riches pour répondre à l'exigence qu'on s'était fixée de sortir la Corée des approches monographiques. Le paysage urbain de Séoul, comme le discours sur l'identité nationale, permettent de croiser les idées et les faits qui marquèrent le développement coréen. D'une manière aussi, le choix de l'objet "paysage" inscrit cette recherche dans un sol européen. Les études consacrées en Occident à la Corée proviennent dans leur immense majorité du continent nord-américain. Economie, sociologie et politologie en sont les lignes de force. Certaine tradition européenne -plus particulièrement française et italienne- gagne ici à projeter vers des sujets nouveaux ses outils favoris, qu'on les

nomme géographie urbaine, morphologie ou paysage. Ils nous disent, autrement que les statistiques et les courbes, ce qu'est la Corée contemporaine et quelle fut son histoire.

C'est bien sûr sur ce terrain, mêlant histoire et géographie, espace et culture, qu'on retrouvera Konggan et Kim Sugùn. En tant qu'architecte il ne pouvait être indifférent à ses questions. Sa conception de l'espace et du milieu ne pouvait que l'amener à rencontrer la ville au delà du bâti. Mais sa conception de la vie culturelle ne pouvait que l'amener à rencontrer aussi l'ambiance urbaine, le parfum d'urbanité, au-delà de la ville. Le paysage n'est pas le cadre de vie. Il en est aussi le sens. Pour la capitale, il doit être marqué du sceau de l'identité nationale. Il réclame des images fortes.

I - SEOUL, AU COEUR DE L'ASIE DU NORD-EST

A - Le site - autour des sept montagnes

"Nulle beauté plastique ni aucun de ces signes de distinction que sont les murailles et les portes ne donnent au paysage [coréen] de dignité. Telles furent mes premières impressions. Mais plus tard je me suis rendu compte, en courant les routes, de sa beauté et de son pouvoir de fascination pour peu qu'il apparaisse, idéal et en gloire, dans l'atmosphère sans rivale d'un ciel coréen d'hiver. Son souvenir me ravit encore. De même le site de Séoul, grâce à je ne sais quel étrange pittoresque, le dispute favorablement a presque toute autre capitale [6]."

"Au nord, la montagne de Hoachan [?] entoure la ville comme une formidable armure ; à l'est, s'étend une chaîne dont chaque passage était jadis gardé, tandis qu'au loin, à l'ouest, se dessine le contour sinueux des côtes baignées par la mer, et qu'au sud le Han kang forme comme une ceinture [7]".

On pourrait ainsi multiplier les références à ses premiers voyageurs occidentaux qui, habités de géographie et de paysages, laissèrent du site de Séoul un tableau impressionné [8]. Pour qui découvrait d'un coup la ville, du haut du col de Namsan, après un pénible voyage depuis le port de Chemulp'o (Inch'ŏn), le nid douillet de la capitale des Yi avec son amphithéâtre de montagnes et ses toits de chaume, avait sans doute les charmes d'une cité de conte de fée. A lire Varat, elle a des allures de Lhassa coréen. Le regard saisit immédiatement l'aplomb abrupt des falaises blanches dominant, au nord, la cité royale. Mais il est sensible aussi aux eaux qui traversent le site. Rivières et

---

6 - I. BIRD BISHOP, *Korea and her neighbors*, Séoul, Yonsei University Press, 1970, 488 p., p. 36. Le texte fut publié à New York en 1898, après quatre séjours en Corée (1894-1897).

7 - C. VARAT, "Voyage en Corée", in *Le Tour du monde*, Paris, Hachette, 1892, p. 289-368, p. 296. L'auteur, "explorateur chargé de missions ethnographiques par le ministère de l'instruction publique", visita la Corée en 1889.

8 - Par différence. H. HAMEL, au XVIIe siècle, ne sait pas lire le paysage. Voir son *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de Quelpaert avec la description du Royaume de Corée*, Paris, 1985 [1ère éd. 1670], L'Harmattan, 111 p. On se reportera par ailleurs à F. BOULESTEIX, "Quelques images de Séoul dans les récits des voyageurs français au début du XXe siècle", *Revue de Corée*, vol. 19, n° 2, été 1987, p. 60-74.

montagnes *(kangsan)* sont les deux éléments fondamentaux du brocart des paysages coréens [9].

Le site originel est donc celui d'un petit bassin ovale, large d'environ cinq kilomètres sur son axe ouest-est et de trois sur l'axe nord-sud. Séoul n'est cependant ni une ville de montagne ni une ville d'altitude. Loin de là. Le palais Kyòngbok étend ses jardins à 40 m du niveau de la mer. L'ensemble de la cuvette s'incline lentement vers l'est, jusqu'à 20 m et guide le système de drainage vers la rivière Chungnang-ch'òn, affluent du fleuve Han. Au sud-ouest, une ligne de partage des eaux reliant les monts Inwang-san à Namsan court entre la grande porte de l'ouest (Sòdae-mun) et la grande porte du sud (Namdae-mun). Sur l'axe nord-sud, les pentes se relèvent lentement jusque vers cent mètres d'altitude. Au-delà, tout change. Le passage aux sommets qui entourent Séoul se fait par un versant brutalement relevé dont la pente quasi rectiligne achemine soudain à plus de trois cents mètres. Au nord, le mont Pugak, représenté dans les illustrations précédentes, domine l'ensemble du haut de ses 342 m. L'accompagnent à l'ouest le mont Inwang (338 m) et, plus modestes, le mont Namsan au sud (265 m) et le mont Naksan à l'est (111 m).

Le site de Séoul est donc une partie de ce système complexe de collines montueuses de la province du Kyònggi où les montagnes de l'est viennent se perdre dans la plaine maritime qui borde la mer de l'ouest par un dédale de crêtes et de cuvettes. Les modelés spécifiques proviennent à la fois des variations du matériau géologique et d'un système de failles qui oriente le relief [10].

On opposera ainsi les granites aux gneiss. Le granite à biotite *(hwagangam)* donne à Séoul ses parois de roc clair et dénudé. Elles prennent la forme, au nord, de pains de sucre pentus (mont Pugak), au sud du Han, d'étroites échines déchiquetées (monts Kwanak) [11]. Raideur des pentes (60°), commandement des sommets (200 m) et raccordement aux pédiments par l'intermédiaire d'un *knick* [12] expliquent que ces petites montagnes qui bordent

---

9 - Cf. P. BARTZ, *South Korea*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 203 p., p. 17.

10 - On ne peut ici s'étendre sur la géomorphologie coréenne, ni entrer dans des considérations où se lirait rapidement notre incompétence. Outre P. BARTZ, *op. cit.*, on se reportera à l'indispensable H. LAUTENSACH, *Korea, a Geography based on the author's travels and literature*, Berlin, Springer Verlag, 1988, [1ère éd. en allemand, Leipzig, 1945], 598 p. + cartes . Trad. C. et E. DEGE. Voir surtout p. 282 *sq.*

11 - H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 286.

12 - P. BARTZ, *op. cit.*, p. 13.

Illustration 48 : le site originel de Séoul sous les Yi [13]

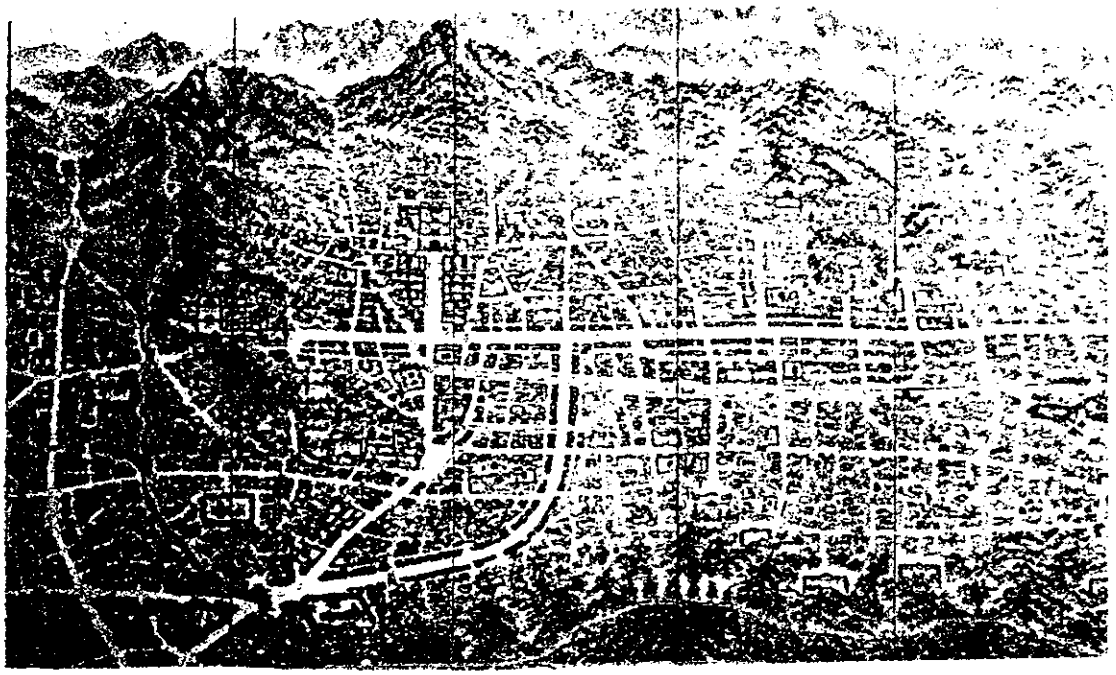
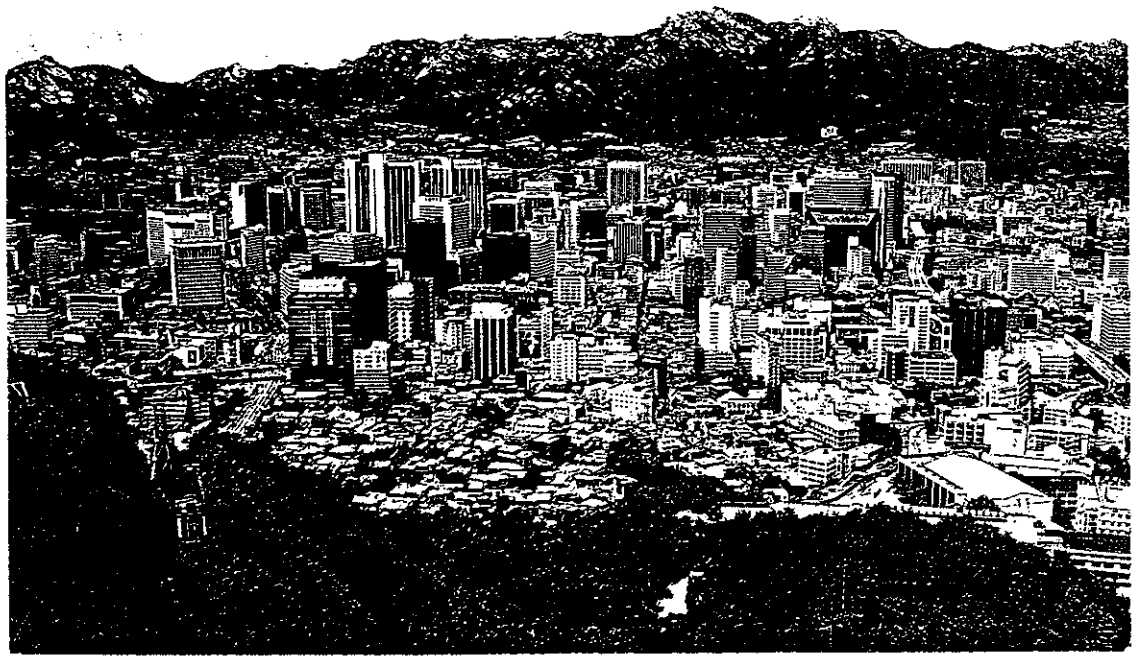


Illustration 49 : le site originel de Séoul aujourd'hui (vers 1985) [14]



13 - Source, *KG*, n°102, 1975, *"Hoehwa sog-e chaehyòndoen yes Sòul"*, (Le vieux Séoul retrouvé dans la peinture), p. 38-43, p. 38. Aucun des documents présentés n'est daté. Il s'agit très probablement d'une peinture de la fin de la dynastie des Yi. Le nord est en haut.

14 - Carte postale non datée. Le point de vue est sensiblement le même qu'en 1.

Séoul aient un air de grandeur. Les granites fournissent à l'architecture coréenne ses blocs de pierre gris-pâle et solides. Arénisés, ils procurent à la cuvette originelle la couleur jaune de ses sols. Au-delà de ce premier site, là où s'est développée la mégapole séoulite, dominent les gneiss *(chòngpy'ònmaam)*. Plus ou moins érodés, ils développent ces croupes molles qui marquent l'ensemble de l'espace urbain. Leur structure en écailles rend possible de les tailler facilement en pierres plates. Elles serviront dans la maison à la construction de l'hypocauste *(ondol)*. Altérés, les gneiss donnent naissance à ces sols argileux et rouges qui seront la matière première des briques, omniprésentes dans la construction contemporaine [15].

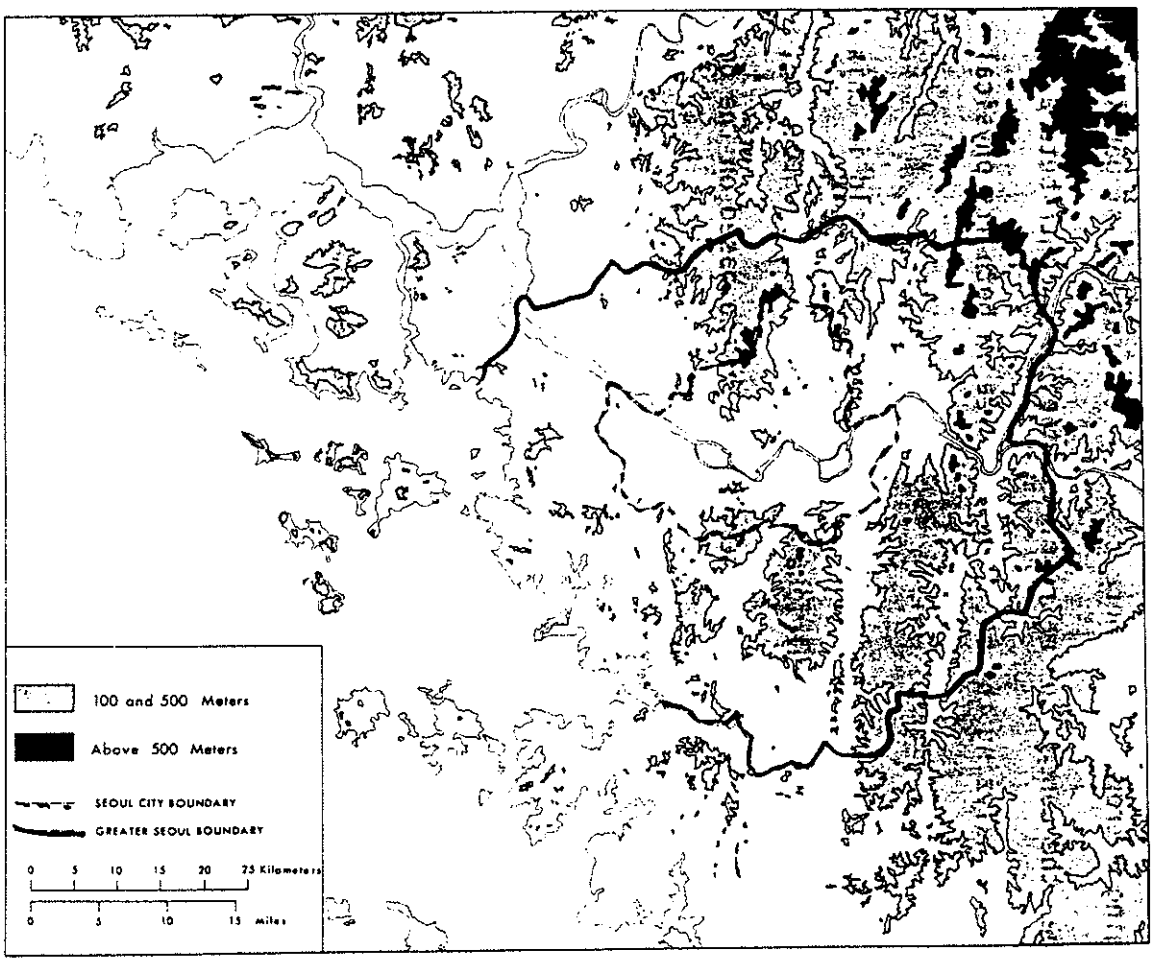
Il convient donc de mentionner aussi les points de repères qui caractérisent le site élargi actuel de la ville. Une seconde enveloppe montagneuse, plus haute, déploie autour de la première une nouvelle série d'orients. Au nord, les monts Pukhan-san culminent à 837 m. Lui répondent au sud, les monts Kwanak (629 m) et à l'est, le pic Yongma-bong (348 m), à l'ouest enfin, le mont An-san (209 m). Les limites administratives de la municipalité de Séoul *(Sòul t'ùkpyòlsi)* correspondent ainsi largement à une frontière naturelle, calquée tantôt sur une ligne de partage des eaux, tantôt sur un chenal d'étiage. Ainsi qu'on l'a fait remarquer, ces reliefs sont orientés par un champ de lignes de failles, où les affluents du Han ont fait leur lit et déposés leurs alluvions sablonneuses, selon une direction dominante nord-sud. Ils seront autant de couloir d'urbanisation. Les limites du Séoul actuel ressemblent donc à une fleur mollement indentée ou à une étoile de mer dont la cuvette originelle serait le coeur. Il s'agit, en gros, d'un bassin versant.

Si ces données globales de la topographie séoulite n'ont guère subi de grand changement depuis la fondation de la ville, il n'en va pas de même des formes de détail. La cuvette initiale est restée, jusqu'à l'époque japonaise, piquetée de monticules et de collines basses qui ont aujourd'hui presque entièrement disparu par la grâce du génie civil. La toponymie en a cependant conservé la trace à travers le sino-coréen *hyòn* et le coréen *kogae*, qui désignent une passe ou un col. La montagne, comme partout ailleurs en Corée, est donc l'horizon omniprésent du paysage. Son importance ne se mesure pas en altitudes.

---

15 - Source : *Sòul munhwa, (Séoul, portrait d'une ville)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1991, 248 p. Ce texte, sans nom d'auteur, est assez largement mis à contribution dans le portrait physique ici esquissé. Voir surtout p. 1-32.

Illustration 50 : Séoul et le relief de sa région [16]



16 - Document tiré de LEE Ki-Suk [YI Kisòk], *A Social geography of greater Seoul*, Séoul, Po Chin Chai [Pojinjae], 1977, 288 p., p. 236.

Illustration 51 : la double enveloppe topographique du site de Séoul [17]

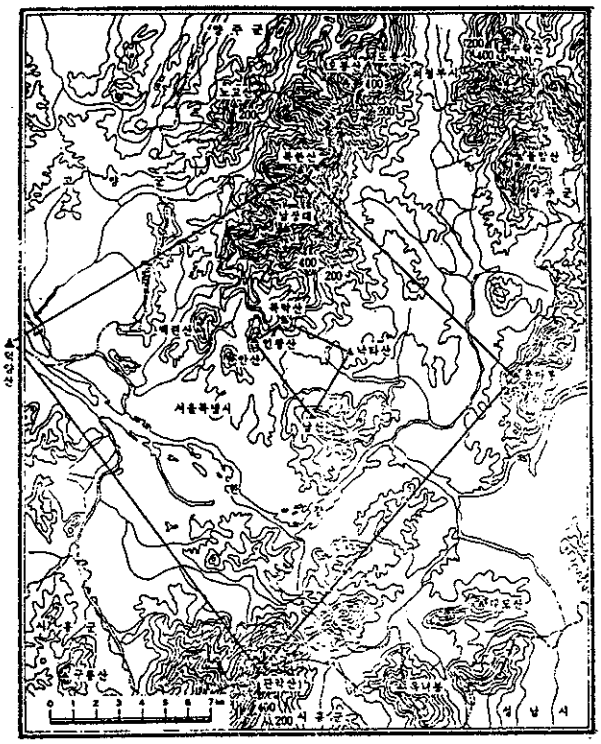
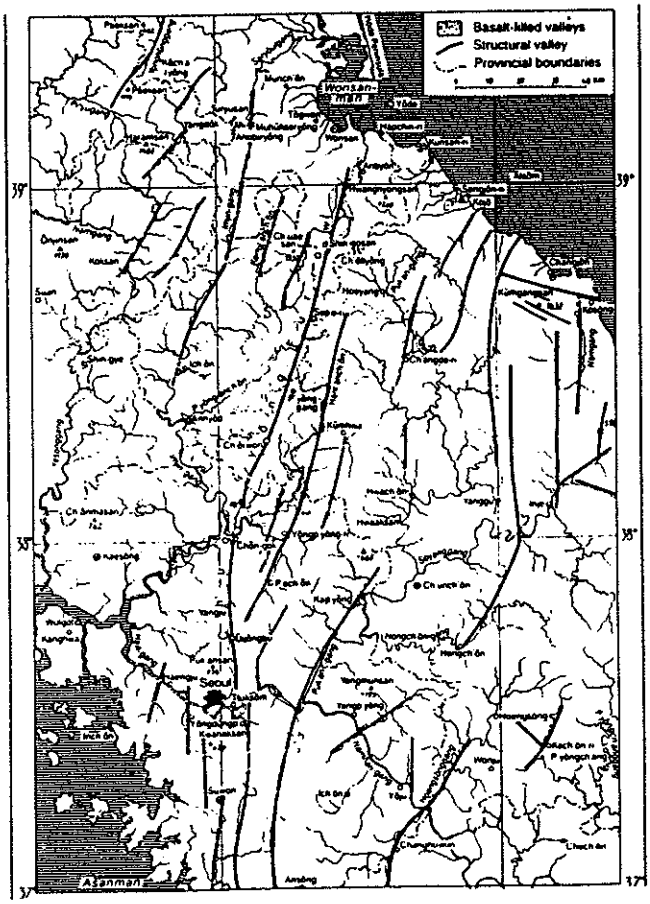


Illustration 52 : un relief orienté [18]



17 - Document tiré de CH'OE Ch'angjo, *Han'gug-ùi p'ungsu sasang, (La géomancie en Corée)*, Séoul, Minùm-sa, 1984, 337 p., p. 218.
18 - Tiré de H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 312 (Fig. 66).

Les eaux ne sont pas moins essentielles. Certes, pour qui visite aujourd'hui le centre historique de la ville de Séoul, il faut plus qu'un effort d'imagination pour visualiser un site choisi pour la qualité et l'abondance de ses torrents et rivières. La pièce centrale du dispositif hydrographique était la rivière Ch'ònggye-chòn qui dévalait au nord-ouest le passage ouvert entre les monts Inwang et le mont Pugak [19] pour bifurquer à angle droit vers l'est, une fois arrivée au milieu de la cuvette. Elle séparait la ville en deux moitiés presque égales. Témoin d'une attention fine à la variété du paysage, le cours d'eau change de nom de l'amont à l'aval et parfois aussi, selon les saisons. Du nord et du sud, ses affluents le rejoignent en ligne droite, au prix, ici et là, d'un tracé en baïonnette. Ainsi, à la ronde matrice de l'amphithéâtre des montagne répond un quadrillage des eaux, naturel et pourtant presque orthogonal. Au coeur de la ville, la rivière assurait la double fonction d'adduction en eau potable et claire, et d'éduction des eaux usées. On y reconnaît cette particularité commune à toutes les rivières coréennes : la proximité du niveau de base général et la vigueur de l'orogénie qui bascula vers l'ouest le vieux socle cristallin raboté en font des agents d'érosion particulièrement actifs. Elles charrient massivement des alluvions qui ne demandent qu'à se déposer, la première rupture de pente venue. Régulièrement, il fallait donc dégager les chenaux de ses empâtements pour assurer un meilleur écoulement en prévision des hautes -et dangereuses- hautes eaux d'été. Une administration royale (le *kaech'òn togam* [20]) y pourvoyait tant bien que mal. Il est assez clair que ce cours d'eau n'assurait pour la ville aucune fonction de transport. Non navigable, il n'était pas non plus un obstacle à la communication entre le nord et le sud de la ville puisqu'une dizaine de ponts le franchissaient sous les Yi. La rivière quittait l'enceinte du vieux Séoul par une porte, au sud de la grande porte de l'est (Tongdae-mun [21]). Elle y rejoignait la plus imposante rivière Chungn(y)ang-ch'òn au moment où celle-ci s'apprêtait elle-même à rencontrer le fleuve Han.

---

19 - Le toponyme *san* est selon les cas rendu par un singulier, s'il désigne un sommet bien individualisé ou un pluriel s'il s'agit d'un massif.'

20 - Cf. *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 17. *Kaech'òn* signifie "ouvrir la rivière". M. COURANT, *op. cit.*, [1986], p. 153, notice n° 832, lui attribue la surveillance des corporations. Ce qui s'explique mal.

21 - Par souci de simplification, on emploie les toponymes qui ont cours actuellement. Contre la terminologie savante, imposée par le pouvoir confucianiste (la grande porte de l'est est en fait Hùngin ji-mun, la porte de la très haute bonté), le peuple de Séoul a fini par imposer des appellations plus pratiques.

Ici encore, la petite matrice du site originel se voit doublée par la plus grande du site élargi. En effet, de même que la rivière Ch'ònggye coupait la capitale des Yi en son milieu, de même, le fleuve Han sépare aujourd'hui rive droite et rive gauche du nouveau Séoul. Les différences sont notables cependant. D'une part, le fleuve s'écoule vers l'ouest en direction de la mer de Chine et non vers l'est. D'autre part, sa taille en fait un monument très imposant du Séoul contemporain. Large d'un kilomètre, il n'a pu être franchi par des ponts qu'au début du XXe siècle. Il fut donc pendant cinq siècles une barrière efficace à l'extension de la ville vers le sud.

Comme bien des rivières urbaines, le Han a cependant connu de telles transformations que son aspect actuel de canal raide et peu engageant ne donne qu'une idée approximative de ce qu'il fut et de ce qu'il est vraiment. Son apparence puissante paraît le mettre à la mesure des grands fleuves continentaux. Il reste pourtant assez peu profond pour qu'aujourd'hui encore, la navigation y soit presque inexistante. Poussant un train de méandres mous avant de rejoindre la mer, il accumule en effet sur son lit des bancs de sable redoutés. D'une carte à l'autre, du XIVe siècle aux années 70, son profil connaît des métamorphoses constantes et les îles qui parsèment son cours grossissent ou fondent. A la rive bétonnée et rectiligne d'aujourd'hui, correspondaient il y a encore peu, des berges indécises et rêveuses.

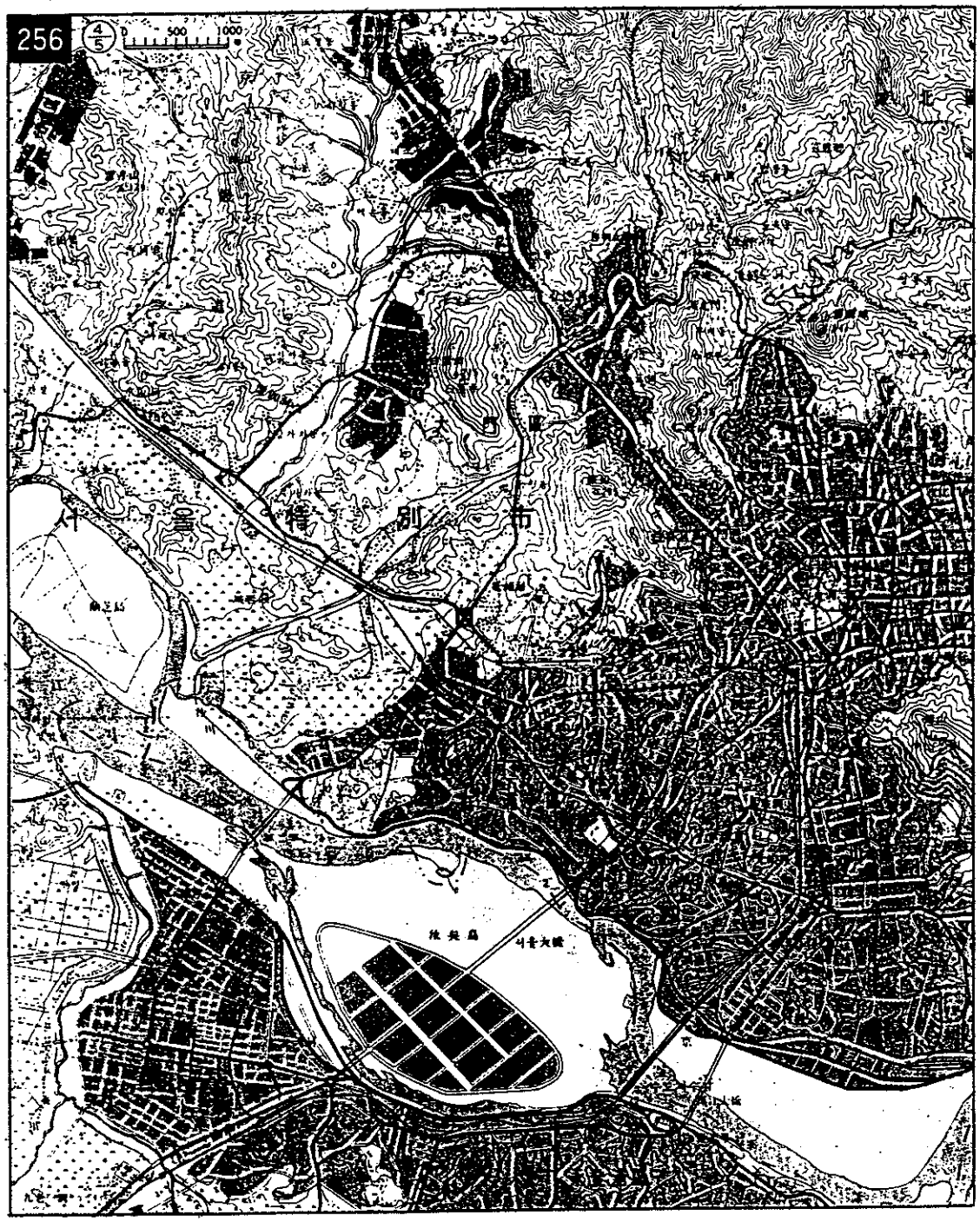
A l'époque Chosòn, il joua cependant un rôle considérable dans l'économie et l'administration du royaume. Les péniches à faible tirant d'eau et les radeaux s'accommodaient des difficultés de la navigation [22] et assuraient au transport des pondéreux et des personnes une vitesse qu'étaient loin de pouvoir atteindre les voies routières souvent en très mauvais état. Vers Séoul convergeaient les marchands, organisés en guilde fluviale, les trains de bois roulé et le riz des impôts *(kongsemi)*. Le Han était l'artère nourricière de la capitale. Séoul disposait ainsi de cinq débarcadères fonctionnant comme autant de modestes ports fluviaux (Yongsan, Map'o, TTuksòm et Yanghwa-do au nord, Noryangjin, au sud [23]).

---

22 - Sur la navigation fluviale et ses bateaux, voir YI Wònsik, *Han'gug-ùi pae, (Bateaux de Corée)*, Séoul, Taewòn-sa, 1990, 131 p.

23 - Cf. *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 22.

Illustration 53 : les berges du Han au début des années 70 [24]



Enfin, comme la rivière intérieure, le Han recevait sur ses deux rives des affluents orientés nord-sud qui divaguaient sur des couloirs d'alluvions fortement inondables. Au Chungnang-chòn déjà cité, répondait

24 - Source, YI Chiho et YI Yòngt'aek, *Kukt'o-wa chido, (Le territoire par les cartes)*, Séoul, Pojinjae, 1972, p. 130-131.

symétriquement au sud-est la rivière Yangjae-chòn alors qu'à l'ouest se faisaient face la Pulgwang-chòn et l'Anyang-chòn.

Faut-il rappeler ici l'importance, pour une économie fondée sur la rizière inondée, de tels environnements, plats et proches de l'eau?

Site de rivières et d'eaux claires abondantes, site de montagnes majestueuses mais modestes, la médaille avait son revers. La très forte irrégularité dans l'année du régime pluviométrique en était le premier. La saignée inoccupée et innocente d'un ruisseau d'hiver se muait en été en fleuve de boue ravageur. Le choix du site de la capitale correspondait aussi aux analyses d'un climat. Il n'est sans doute pas utile de revenir ici sur les généralités du climat de mousson [25]. La Corée ajoute au brutal emballement des précipitations les difficultés d'une topographie aux pentes raides et souvent dénudées. En régime "normal", les mois d'été voient tomber sur Séoul, 60% des 1400 mm moyens de pluie qu'elle reçoit annuellement [26]. Cette donnée brute est elle-même sujette à de fortes variations d'une année sur l'autre. 1940 fut ainsi l'année la plus arrosée du siècle (2135 mm) et 1949 l'année la plus sèche (633 mm). Surtout, les orages du front inter-tropical peuvent concentrer en quelques heures un pourcentage énorme de l'ensemble annuel.

L'inondation fait partie du paysage. Les annales de la dynastie des Yi ont ainsi retenu 176 inondations majeures entre 1400 et 1859. Sous le règne de Yòngjo, en 1763, la modeste rivière Chònggye atteignit la cote de 6 m. Quant aux données contemporaines, elles retiennent 1925 comme année noire. Du 11 au 13 juillet, Séoul reçut 400 mm de pluie puis, du 16 au 18, 650 mm -soit un mètre en une semaine. Le Han culmina à 12 m 70 en se déversant sur Map'o, Yongsan et Yòngdùngp'o devenus des lacs. Un nouveau cours d'eau apparut au nord, qui a laissé son nom à l'actuel quartier animé de Sinch'òn (la nouvelle rivière). Le pays fut inondé pendant plus de deux mois. La chronique météorologique coréenne est riche de ses à-coups que les aménagements les plus récents échouent à totalement contenir : en septembre 1990, l'effondrement d'une digue sous les assauts d'un typhon, entraîna à Séoul la mort de 70 personnes.

---

25 - On se reportera aux géographies citées sans discuter ici du bien fondé du mot "mousson" qui semble indéracinable.

26 - Toutes les données climatiques proviennent de *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 26-31. On les a regroupées en annexe.

On comprend mieux l'une des particularités de l'implantation humaine à l'époque des Yi. Villes et villages se tiennent soigneusement à distance respectable de ces cours d'eau imprévisibles. Séoul n'est donc devenue capitale fluviale qu'au terme de sa formidable expansion spatiale. Le site initial était protégé des pires colères du fleuve Han. Il n'était pourtant pas question de percher les villages ni d'installer les villes au coeur des montagnes. L'accès à l'eau était aussi indispensable que la distance à l'eau. Pour le reste, Séoul n'a pas a redouter d'autres cataclysmes naturels. Les séismes de la zone Pacifique peinent à ébranler violemment le vieux socle coréen.

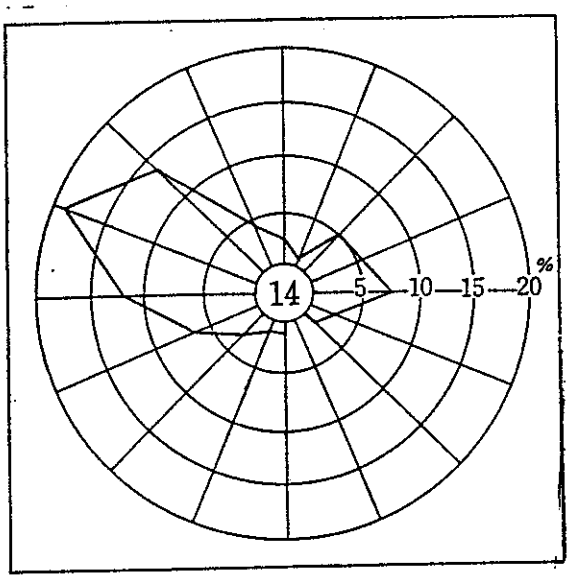
En comparaison, les grands ciels intenses de l'hiver offraient à l'homme du Chosòn et aux émois d'Isabelle Bishop un modèle de sérénité. Ils ne pesaient pas sur le site. Ils le magnifiaient. C'est pourquoi les autres données climatiques paraissent à première vue moins fondamentales au tableau du site de Séoul. Certes, la ville accuse une continentalité climatique typique, dans l'hémisphère nord, des climats de côte est. L'été est chaud et humide (+25° en août) et l'hiver est froid et sec (-4° en janvier ; 5% des précipitations annuelles). La température moyenne y est supérieure d'un degré (11,6°) à celle de Paris [27]. Un autre type de considération plaida pourtant en faveur de l'installation de la capitale dans la cuvette originelle. Les montagnes ont une autre fonction que scénique et "psychologiquement" protectrice car elles forment un écran efficace aux flux dominants du vent.

La situation du palais principal de Séoul, le palais Kyòngbok, a sans aucun doute une justification immédiatement "toposymbolique" : associer la grandeur royale à la majesté du mont Pugak. Mais son relatif décentrement vers l'ouest, par rapport à l'axe nord-sud de la cuvette, peut aussi répondre à des préoccupations micro-climatiques. Il permet à la demeure des rois de s'adosser plus étroitement aux plus puissantes montagnes de l'ouest en se protégeant des vents dominants et de s'éloigner d'autant des zones inondables qui bordent la rivière Chungnang.

---

27 - *Ibidem*, p. 26, un lien est établi, entre la destinée de la Corée et le climat de Séoul. Les auteurs font remarquer que la température a une influence déterminante sur l'activité mentale et que toutes les villes qui comptent dans le monde ont une température moyenne comprise entre 10 et 15°. Montesquieu est mis au service des ambitions de la "ville mondiale".

Illustration 54 : la rose des vents à Séoul [28]



Mais les rois ont déserté Séoul et les hivers ne sont plus ce qu'ils étaient. A y regarder de près, les températures et les pressions ne sont pas quantité négligeable quand il s'agit d'évaluer le site actuel. D'une part, -c'est la rançon de la très grande ville-, elle finit par générer son propre climat. L'homme et ses activités n'y comptent pas moins que le défilé des dépressions et les errements d'un cyclone. Les changements sont certes graduels. La température moyenne de Séoul s'est ainsi élevée d'un demi-degré en trente ans. D'autre part, le régime des hautes pressions d'hiver, la topographie et cette température accrue, installent au dessus de Séoul une couche d'inversion nuisible : en fait de grands ciels clairs d'hiver, on admire aujourd'hui plus souvent un voile jaunâtre de suie. Le mode de chauffage dominant -un charbon riche en soufre-, les fumées et autres gaz d'échappement ont fini par doter Séoul d'un authentique *smog*, de pluies acides et les Séoulites, d'une kyrielle de difficultés respiratoires hivernales. La cuvette est devenue marmite méphitique. Les experts, commis il y a six cents ans au choix du site, n'avaient pas prévu l'anthropisation du climat.

Enfin, rejeton de la topographie, de l'hydrologie, du climat et du sol, le site de Séoul offre une couverture végétale qui, par montagnes interposées, est

28 - Document tiré de CH'OE Ch'angjo, *op. cit.*, p. 234.

une composante visible du paysage. L'histoire naturelle se mêle toutefois trop à l'histoire des hommes pour avancer des certitudes sur ce qu'était le site à la fin du XIVe siècle. Poésie et littérature recomposent la nature selon des lois qui ont leur logique propre. Le pin *(sol, sonamu, pinus densiflora)* y est autant un symbole de civilisation chargé de significations qu'une forme végétale climacique.

> "Entre les pins, sorti d'un somme, j'ouvre grand mes yeux brumeux
> Dans le port du soir, c'est bien moi, là, ce goéland
> Et peut-être, suis-je le seul, à connaître ce paysage [29]".

Le pin appelle le paysage qui appelle la poésie.

Dans l'ensemble cependant, les résineux de toutes sortes ont trouvé sur ses sols acides un terrain favorable que leur disputent érables et ginkgos [30]. Mais il est une chose qui n'a pas changé depuis l'époque de T'aejo : le jeu saisonnier des couleurs. Fondamentalement, le site de Séoul se décline en vert ou en jaune. Des premières pluies de printemps à la fin de l'été, se déploie un festival de verts. D'octobre à avril, le jaune des pelouses assoiffées donne sa dominante morne au long hiver coréen. La verdeur permanente du pin y gagne toute sa symbolique de fidélité. Par rapport à nos propres repères, les saisons des couleurs sont donc inversées. Certes, pour satisfaire au discours coréen qui insiste tellement sur l'existence de quatre saisons tranchées, il faut reconnaître au printemps et à l'automne un flamboiement de fleurs et de feuilles plus éclatant que le camaïeu raisonnable de nos campagne. Lorsque l'automne allume le rouge vif des érables, le jaune doré des ginkgos sur fond de pins vert-sombre, l'effet est saisissant. L'attention portée, au printemps, à l'effloraison des cerisiers ou des forsythias n'est pas moins le signe d'un moment privilégié. Pourtant, ces deux saisons intermédiaires sont courtes et ne durent guère plus d'un mois. Leur éclat n'en est que plus vif.

---

29 - *Sijo* de Kim Samhyòn (pseudonyme non identifié d'un poète du XVIIe siècle).
"Songgan-e sònjam kkaeò ch'wian-ùl yòlgo poni
sògyang p'ogu-e na-donùn i paekkuroda
amado i kangsan al inùn na-ppunin'gi hanora".

30 - Sur ce sujet voir *Han'gug-ùi karosu, (Les voies complantées de Corée)*, Séoul, Tosòch'ulp'an chogyòng, 1989, 199 p. et plus particulièrement le chapitre historique p. 46-51.

La question du couvert végétal dans le site de Séoul est cependant intéressante à un autre titre. Au début du Chosòn, dit-on, les tigres, grands favoris du bestiaire national, rôdaient encore dans les montagnes d'Inwang-san. Il fallut que le roi condescendit à demander l'aide des esprits de la montagne (*sansin* [31]) pour chasser ses bêtes vers le Yalu (Amnok). Une tigresse, encombrée de petits, ne put faire le voyage et sa descendance continua de perturber longtemps la vie des habitants [32]. Ces légendes, qui ont leur part de réalisme, attirent l'attention sur l'inquiétude qu'inspirait encore aux Coréens ces montagnes obscures, impénétrables et couvertes de forêts de pins.

Le tableau qu'en laissèrent les voyageurs occidentaux à la fin du XIXe siècle est tout autre. "Dans son aspect général, le pays est nu et monotone. Exception faite des vergers et des pins dégingandés, il n'y a pas d'arbres [33]", écrit Isabelle Bishop. "Presque tous les mamelons sont dénudés. Partout, des taches noires en manifestent la cause : les incendies allumés par brutale insouciance ou fidélité à des coutumes absurdes" ajoute à la même époque Villetard de Laguérie [34]. Brûlis ou *ondol* sont ici et là mis en cause pour rendre compte d'un trait du paysage qui marqua tous ses observateurs. La période coloniale ajoute cette question au chapitre des récriminations. Il semble en effet que les choses se soient aggravées. L'écrivain japonais, Takami Jun fait dire à un de ses héros visitant Séoul : "Mais une chose, plus que tout le reste, aimantait mes regards : une succession ininterrompue de collines chauves, [...]. Pas un seul arbre ; rien que de la terre rouge. J'en tirai, un peu hâtivement, la conclusion que les montagnes coréennes étaient naturellement ainsi dénudées : j'ignorais que c'était le résultat d'un déboisement forcené [35]". Cette question est compliquée. Il est incontestable que l'occupant colonial se servit de la péninsule comme réserve de bois. A la déprédation répondit toutefois une politique de reboisement qui introduisit en Corée une sylviculture moderne. Le bilan reste à faire. Il est non moins incontestable aussi que la calvitie coréenne caractérisait le site de Séoul bien avant l'arrivée des Japonais et que le reboisement actuel de ses montagnes fut une des réussites de la Corée du sud.

---

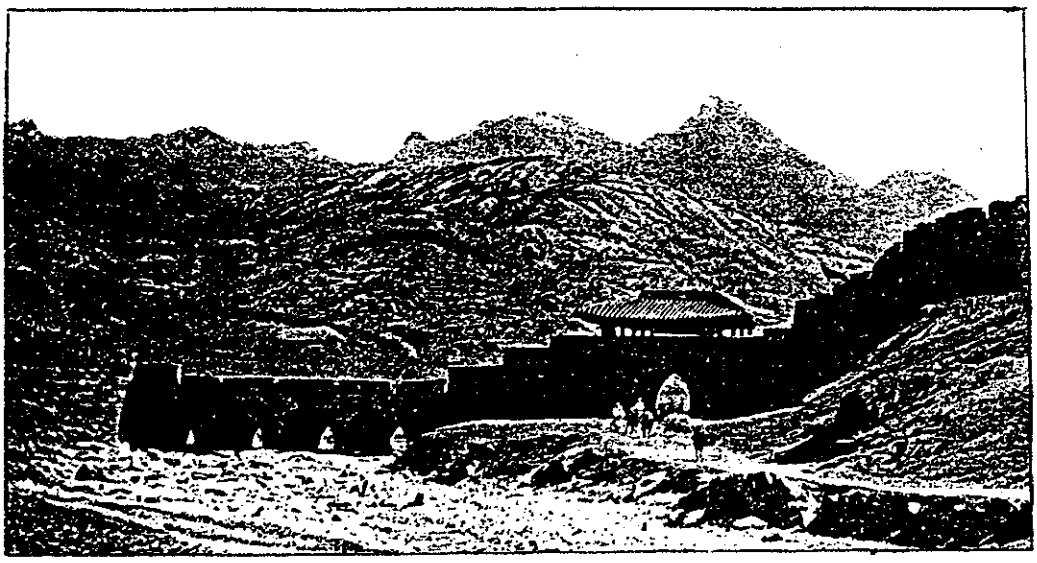
31 - Ils sont représentés sous l'apparence d'un lettré chevauchant un tigre.
32 - Voir *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 11.
33 - I. B. BISHOP, *op. cit.*, p. 36.
34 - VILLETARD de LAGUERIE, *La Corée, indépendante, russe ou japonaise*, Paris, Hachette, 1898, p. 75.
35 - TAKAMI Jun, *Haut le coeur*, Paris, Le Calligraphe/UNESCO, 1985 [Tokyo, 1960-63], p. 137-138. Le roman se passe dans les milieux anarchistes japonais des années 30 et pour partie à Séoul.

Du site ancien de la ville à la cuvette actuelle du centre-ville, un effort fut donc accompli pour rendre au cadre des montagnes leur apparence ancienne. Montagnes et pins, torrents et cascades sont de nouveau accessibles à deux pas du coeur de la mégapole. On verra dans quelles conditions juridiques - et avec quelles violations- la chose fut rendue possible lors des trois dernières décennies. En revanche, le coeur du bassin que représentait autrefois la citadelle a continué de voir ses traits naturels perturbés par l'urbanisation contemporaine. La micro-topographie des buttes en fut la première victime. Mais plus visible encore fut la disparition totale du système hydrologique qui donnait au paysage son charme et ses dangers. Dès 1959, la rivière Chònggye fut recouverte d'un couvercle de béton aménagé en avenue (Ch'ònggyechòn-no) et doublé d'une autoroute suspendue (Samil *kokadoro)*. Tous les autres torrents ont disparu sous un corset hermétique.

Il est donc clair que les données du site d'une ville ne sont pas une constante. Elles guident autant les cheminements de la cité humaine que celle-ci à son tour s'en accommode, les modifie, les supprime ou imagine au contraire les rendre à un état originel. L'histoire des techniques et des mentalités y jouent un rôle à la mesure de leurs possibilités et des valeurs du moment.

La notion, non moins classique, de situation connaît pareille relativité.

Illustration 55 : le déboisement des environs de Séoul au début du XXe siècle [36]



36 - Source : F. CHALLAYE, *Le Japon*, Paris, 1915, p. 285. Le cliché est attribué à Underwood, "pilier" de la communauté protestante "coréanisée" des étrangers de Séoul.

B - La situation d'une capitale

L'idée de situation dépend étroitement des fonctions qui dominent la ville. Villes de marché local, villes industrielles, villes de commandement politique, villes de défense, villes d'échanges inter-régionaux ou internationaux, villes d'art, d'histoire et de culture sont caractérisées par des fonctions dont le rayon d'action est plus ou moins long. Il peut s'arrêter dans le premier cas à quelques kilomètres des portes de la cité et, dans le dernier cas, franchir mers et continents. On mettra l'accent ici sur ce qui s'impose avant tout : Séoul est une capitale. Elle est née capitale. Cette fonction fut un commencement et non l'aboutissement d'une longue histoire urbaine antérieure. Le niveau d'analyse national et international sera donc ici privilégié.

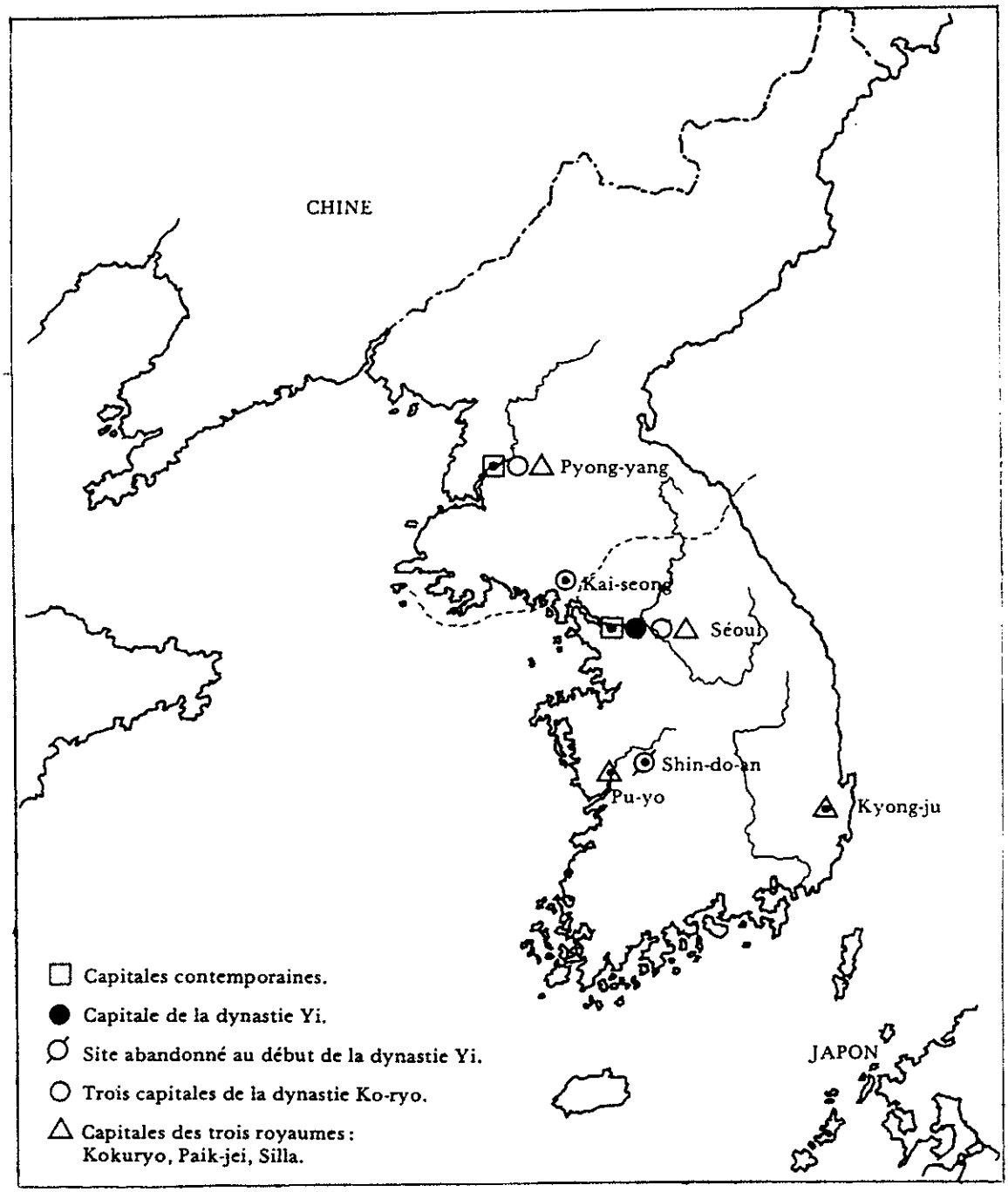
Le territoire coréen a connu dans son histoire de nombreux sites de capitale. La coexistence de royaumes concurrents, les replis ou extensions de l'espace national, enfin, l'aspect allongé de la péninsule ont conduit à des localisations variées. Elles correspondaient *grosso modo* au contrôle du bassin-versant d'une ou plusieurs des grandes rivières de la péninsule : celui du Naktong pour Kyòngju, celui du Han pour Séoul et Kwangju (province du *Kyònggi,* ancienne capitale du Paekche), celui de la Kùm pour Sabi (aujourd'hui Puyò) et Kongju (toutes deux, capitales de Paekche), enfin celui du Taedong pour P'yòngyang [37]. Le choix de Songdo (Kaesòng), capitale du Koryò, répond à une autre logique : il fallait s'assurer du contrôle de l'ensemble de la péninsule [38]. Deux dimensions interviennent donc dans le choix d'un emplacement de capitale : la forme et la taille du territoire d'une part, la topographie d'autre part. Kaesòng, pour la première fois, se trouvait située au milieu de la péninsule et presque sur le 38e parallèle. Séoul retrouva les lois de la géométrie politique en s'installant dans la même région, soixante kilomètres au sud.

---

37 - On a exclu ici le problème des capitales du très vaste Etat de Koguryò, qui mordait sur la Mandchourie et ne concerne pas la péninsule actuelle. Ces questions sont amplement traitées, cartes à l'appui, dans LEE Ki-baik [YI Kibaek], *op. cit.*, p. 39, 42, 102, 115 et 177.

38 - Le territoire du Koryò était tronqué, au nord, par rapport à la péninsule actuelle.

Illustration 56 : les capitales coréennes et leur situation [39]



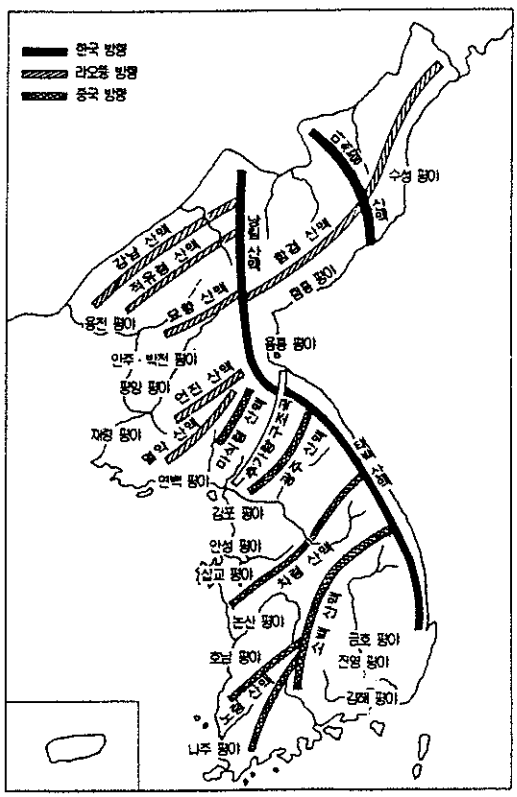
Le contrôle administratif et militaire d'un pays qui avait atteint ses limites actuelles, exigeait un accès facile à toutes les régions du pays -territoire étroit (220 000 km^2 environ) mais fortement compartimenté. Dans cette perspective, la région de Séoul constitue une zone pivot du territoire coréen.

---

39 - Source : S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *Architecture du paysage en Extrême-Orient*, Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, 1987, 239 p., p. 210.

Le poids des données issues de l'analyse du relief est considérable. Séoul est située sur cette plaine maritime de l'ouest qui constitue le plus puissant axe de liaison entre le nord et le sud. Ce feston, large d'une centaine de kilomètres, n'est pas moins piqueté que le reste du pays de collines et de chaînons. Mais il ne manque pas de terrains plats et constitue pour l'économie des deux Corées actuelles le même grenier à riz qu'il avait été sous les Yi. En comparaison, l'étroit liseré côtier donnant sur la mer de l'est est plus hostile et ne dispose que de ressources halieutiques. L'opposition, non moins marquée qu'au Japon entre une Corée de l'envers et une Corée de l'endroit [40], ne pouvait laisser d'autre choix que la façade occidentale pour bâtir, au centre, une capitale.

Illustration 57 : Corée de l'endroit, Corée de l'envers [41]



40 -On notera que pour des raisons d'orientation, le contraste topographique ne s'accompagne pas en Corée d'un contraste climatique. La zonalité et l'altitude l'emportent.

41 - Source : CHòNG Changho, *Han'guk chiri, (Géographie de la Corée)*, Séoul, Sòksòng munhwa-sa, 1986, p. 24.

Illustration 58 : endroit et envers, une représentation figurée [42]

42 - Source : KIM Chinhae, *Sòulsòng, (Séoul, l'essence d'une ville)*, Séoul, Sòul P'oròm, n.d. [vers 1990], première de couverture. Les symboles se superposent. La Corée est représentée comme une branche d'hibiscus (la fleur nationale, *mugunghwa)* qui s'épanouit vers l'ouest et dont Séoul est une des fleurs.

La structure géologique a "voulu" que cette zone centrale soit aussi le débouché naturel d'un axe essentiel au contrôle du territoire. Le fossé d'effondrement du Ch'uga-ryòng, représenté en blanc dans l'illustration 57, montre comment Séoul pouvait à travers lui accéder aux lointains territoires du nord-est, où le fondateur de la dynastie, Yi Sònggye (roi T'aejo), avait ses racines et ancêtres. Vers le sud, le franchissement des montagnes qui barrent la péninsule est moins direct. Les passes sont plus étroites, plus nombreuses, les cols plus raides qu'élevés. Dès la sortie de Séoul, au sud, il faut grimper la passe de Kwach'òn pour se voir ouvrir les "trois riches du sud" (*samnam*, les provinces du Ch'ungch'òng, Chòlla et Kyòngsang). Pour gagner le riche bassin du Naktong et la région de Taegu, il faut de même monter à 548 m jusqu'à la passe de Ch'up'ung-nyòng. C'est la voie qu'empruntaient les lettrés originaires de cette région qui constituaient l'assise du régime.

Les fleuves, avec les restrictions que l'on sait, offraient une autre possibilité de pénétration des montagnes par halage. Certains d'entre eux, antécédence ou surimposition, coupaient même certaines chaînes de montagne en ménageant aux hommes un passage plus facile. Pour résumer, exception faite des montagnes Sòrak-san et Kùmgang-san, situées à l'est à la même latitude que la région de Séoul, le pays offrait des liaisons qu'un premier coup d'oeil rapide sur une carte des reliefs ne soupçonnerait pas. La région de Séoul en était le noeud essentiel. Enfin, puisqu'il s'agit ici d'asseoir un contrôle territorial, rappelons comment la dynastie tirait parti de son royaume au relief mouvementé : "Tout autour de nous sur les montagnes s'allument de grands feux dont le signal, se renouvelant de cime en cime, va dire aux extrémités de la Corée que la paix règne dans la capitale, qui apprend par le retour des mêmes courriers que le royaume est tranquille [43]".

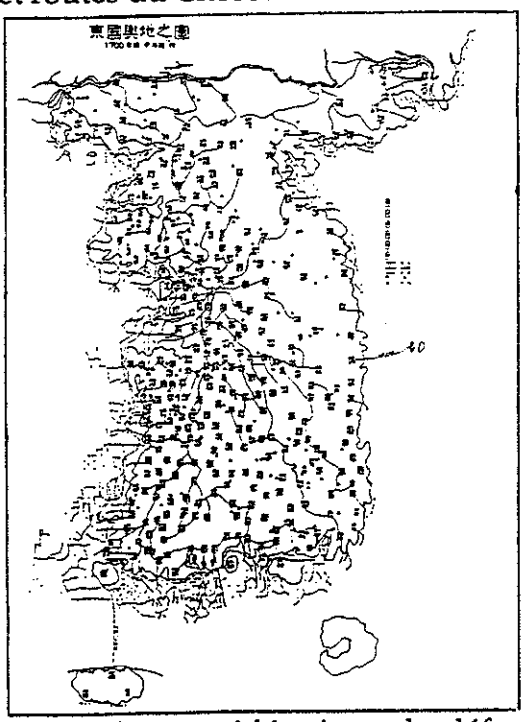
Les routes du Chosòn ont naturellement respecté ces données fondamentales. Pour simplifier, le réseau des chemins du royaume a la forme générale d'un "K" avec Séoul pour centre. La barre verticale est la plus importante. Car si elle lie le nord et le sud, elle relie aussi la Corée à son voisin et seigneur, l'empereur de Chine. Les ambassades vers Pékin prenaient la route terrestre qui longeait la côte. Les bien plus rares ambassades vers Edo prenaient à travers les montagnes pour s'embarquer à Tongnae (Pusan) où les Japonais

---

43 - C. VARAT, *op. cit.*, p. 305.

disposaient d'un comptoir. L'ensemble est fortement radio-concentrique sur la base d'un demi cercle.

Illustration 59 : villes et routes du Chosòn - Un schéma radio-concentrique [44]



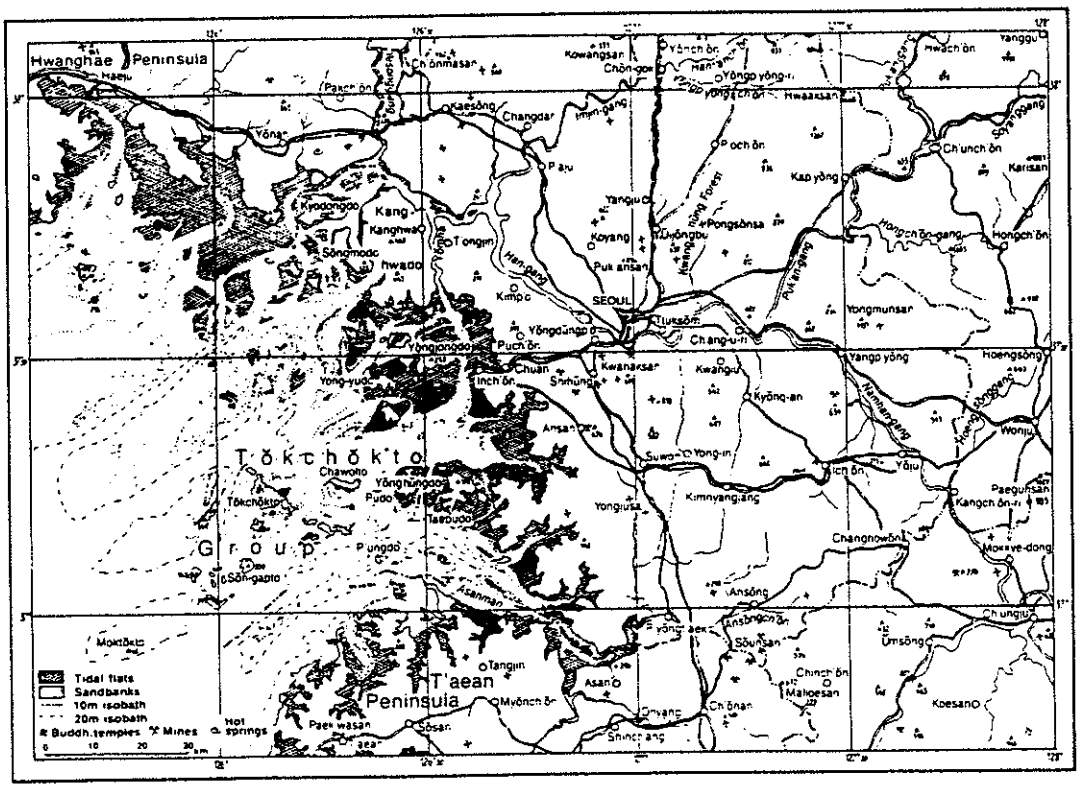
A une autre échelle, les considérations de défense eurent un poids considérable dans le choix de Séoul pour capitale. Situation et site s'emmêlent ici de manière inextricable. Le milieu du royaume garantissait un répit à la citadelle royale en cas d'invasion étrangère. Elle voulut aussi se protéger sur chacun de ses côtés. Le nord était l'inquiétude majeure. Fondateurs d'une nouvelle dynastie, Yi Sònggye et ses alliés n'oubliaient pas que le Koryò avait commencé de succomber à partir des invasions mongoles, au XIIIe siècle. Avant les guerres d'Hideyoshi, au XVIe siècle, les chroniques historiques ne connaissaient d'ennemis qu'en provenance des steppes barbares du nord sibérien. Le puissant massif des Pukhan offrait une première garantie de ce côté. Au sud, le fleuve Han, mal aisément franchissable, pouvait durablement retarder un ennemi. A une époque où la guerre avait ses saisons mortes et ses jours néfastes, il permettait de gagner du temps. L'est ne posait pas de problème. Il était l'Ardenne infranchissable du pays.

---

44 - Carte tirée du *Tongguk yòji jido (Atlas du royaume de l'est,* XVIIe s.) et cité dans HWANG Kiwòn, "Chosòn sidae hyangùb-ùi kongdong konggan", (L'espace public dans les bourgs de l'époque Chosòn), *KG*, n° 237, p. 119-129, p. 123. On notera combien la frontière nord est écrasée. C'est la Corée utile qui est représentée.

L'ouest était plus délicat. Comme la totalité des villes du Chosòn, Séoul se défie de la mer. Peur des pirates, effroi de l'horizon, refus du commerce maritime? Les raisons sont multiples. La ville ne néglige pourtant pas ce qu'apporte la mer à son régime alimentaire. Les marchés à poissons en étaient une institution majeure. A dire vrai, le milieu naturel qu'offre la côte n'est pas aussi hospitalier qu'il y paraît. Vents saisonniers, tempêtes de printemps, typhons d'automne sont le lot de toute la bordure Pacifique de l'Asie. Indentations du rivage, rias, estuaires encombrés de bancs de sable, mascarets, enfin myriade d'îles et d'îlots y ajoutent des difficultés de navigation considérables. Le marnage atteint dix mètres et l'estran peut s'étendre sur plus de dix kilomètres, sables mouvants y compris. Flux et reflux alimentent alors entre les îles des courants d'une très grande violence. Aussi la chronique des naufrages en mer de Chine n'est pas moins remplie que *l'Almanach du marin breton*. On comprend qu'au-delà de l'activité de pêche et du petit cabotage la mer n'ait pas servi ici de moyen de communication privilégié. Plus lente, la voie de terre était plus sûre.

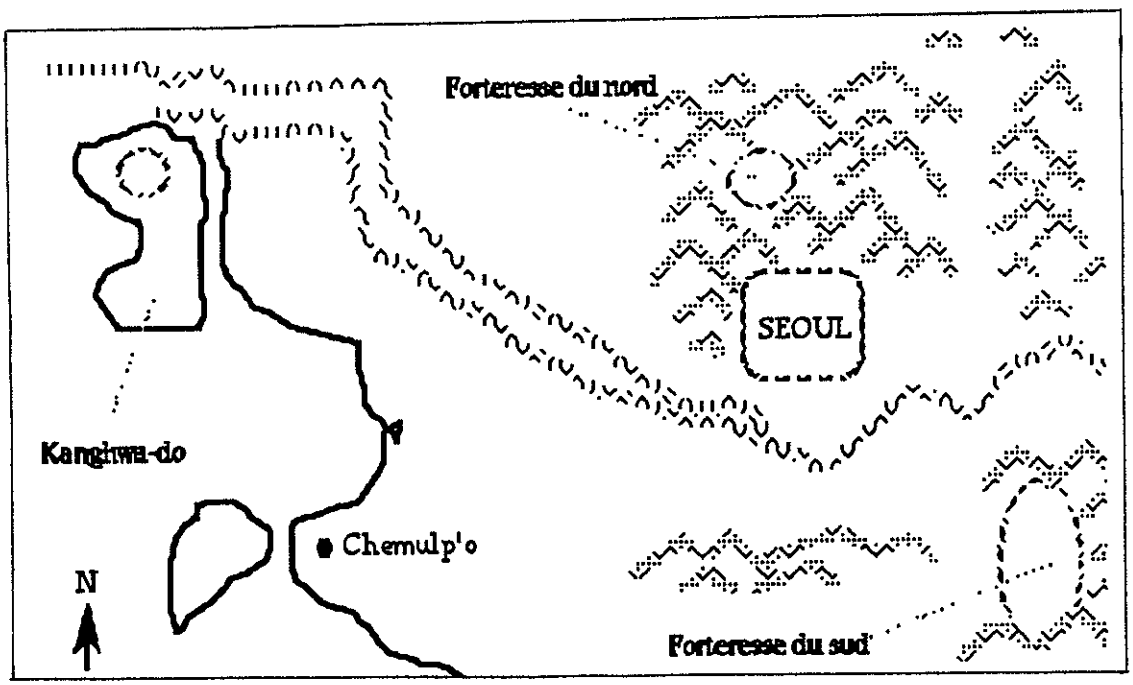
Illustration 60 : la côte à proximité de Séoul [45]



45 - Source : H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 284, fig. n°62.

En termes de défense, ces inconvénients devenaient des avantages. L'histoire de la découverte de la Corée par les navigateurs occidentaux a retenu leur difficulté à rejoindre la capitale par la mer, puis par le fleuve Han. Séoul avait de plus ajouté à la protection de son estuaire la fortification et les garnisons de l'île de Kanghwa. Elles mirent ainsi en échec la première expédition française, lancée sur la Corée en 1866 [46]. On notera enfin, qu'en vue de compléter le système de défense de la capitale, la dynastie avait édifié, au nord et au sud de la capitale, deux "forteresses de montagne" *(sansòng)*, vastes enceintes cultivées et dotées de troupeaux où le roi pouvait se replier avec ses troupes en cas de prise de la capitale. Elles eurent plus souvent comme effet de le couper du reste du pays.

Illustration 61 : la défense de Séoul - Schéma simplifié



Ce schéma fondamental, où se conjuguent site et situation, est resté peu ou prou le même jusqu'au milieu du XIXe siècle. Impuissance du pouvoir

46 - Cf. H. ZUBER, "Une expédition en Corée", in *Le Tour du monde*, Paris, Hachette, 1873, p. 401-416. Officier de marine, il participa à l'expédition malheureuse de 1866.

central et incurie de l'appareil d'Etat dégradèrent toutefois le réseau de communication terrestre qui était une des clés de l'administration du pays.

La fin du siècle vit pourtant se produire une suite de mutations importantes qui confirmèrent l'ancrage territorial de Séoul plus qu'elles ne le remirent en question. On se souvient qu'après l'échec des puissances occidentales à arracher à la dynastie un de ces traités inégaux qu'elles avaient, depuis 1842, obtenus de la Chine, la Corée fut contrainte par le traité de Kanghwa (1876) à ouvrir son territoire. Jusqu'en 1904, elle vécut partiellement sous le régime des concessions *(chogye)*. Dans un premier temps, la flotte de Meiji et dans la foulée ses marchands, emportèrent le morceau. Pour Séoul le changement allait venir de l'ouverture, à Chemulp'o, d'un avant port qui deviendrait en 1883 Inch'ŏn. Les puissances s'engouffrèrent dans la brèche, mais Inch'ŏn demeura une des têtes de pont essentielles de la pénétration japonaise en Corée. Si, sur le plan commercial, elle avait les mêmes fonctions et la même relative autonomie que la ville de Yokohama par rapport à Tokyo, sur le plan politique, elle permettait de contrôler ce qui restait de la monarchie coréenne. A travers Inch'ŏn, qui fit l'objet de vastes aménagements pour rendre son site médiocre plus confortable aux navires, la Corée recevait de plein fouet le vent du monde impérialiste.

Toutefois, restait entier le problème des liaisons entre l'avant-port et la capitale. La distance de l'un à l'autre -une trentaine de kilomètres- occasionnait encore bien des peines au voyageur de la fin du XIXe siècle. Pour faire le trajet en 1894, Isabelle Bishop remarque dans son style acerbe : "Quoiqu'on emploie le mot, il n'y à proprement parler pas de route [pour se rendre à Séoul] [47]". Il lui faut sept heures pour rejoindre, en chaise à porteurs, le bac qui la mènera vers Map'o et de là, une bonne demi-heure encore pour atteindre les faubourgs de la citadelle. Lorsqu'elle regagne la ville en 1896, elle ne dit plus un mot sur ce sujet et ajoute : "Séoul, en bien des endroits, et surtout vers ses portes sud et ouest, était littéralement méconnaissable [48]". La modernisation de Kabo était passée par là. Elle venait aussi du sud-ouest, c'est-à-dire d'Inch'ŏn.

Entre 1895 et 1905, la Corée, navigant entre les puissances, échoua à maintenir son indépendance, mais la concurrence que s'y livrèrent les

---

47 - I. B. BISHOP, *op. cit.*, p. 35. La voyageuse ajoute, en commettant une erreur étonnante, que Chemulp'o se trouve à l'embouchure du Han, mais que le fleuve n'est absolument pas navigable.
48 - *Idem*, p. 435.

impérialismes lui permit de connaître sa première vague d'innovations techniques dans une surenchères de concessions [49]. Les voies ferroviaires furent l'élément central du nouveau dispositif territorial. Il maintint les grandes lignes du "K" coréen en mettant l'accent sur la diagonale reliant ùiju à Pusan qui passait par Séoul. Non moins essentielle fut l'ouverture de la voie ferrée entre la capitale et son avant-port. Concédée d'abord aux Etats-Unis, elle fut reprise en 1898 par le Japon et ouverte au trafic en 1899. D'une manière générale, le réseau urbain coréen fut profondément modifié par cette nouvelle donne. L'idéal de protection montagneuse composait mal avec l'exigence nouvelle d'ouverture au flux des marchandises et des hommes. Certaines capitales régionales perdirent alors leur dignité au profit de villes moins enclavées. Chinju s'effaça ainsi au profit de Pusan (province du Kyòngsang du sud) et Kongju au profit de Taejòn (province du Ch'ungch'òng du sud) [50]. Des villes portuaires naquirent sur toutes les façades de la péninsule. Au sommet de la hiérarchie urbaine, proche de la mer, bien reliée au reste du pays par le chemin de fer, disposant de terrains pour s'étendre, Séoul conserva dans ce bouleversement sa prééminence.

Toutefois, pour accéder à ces nouveaux espaces, la ville devait encore franchir un obstacle majeur : le fleuve Han. La construction de ponts fixes fut la condition indispensable au maintien en vie de la cuvette originelle. A son ouverture, la voie ferrée Inch'òn-Séoul s'arrêtait encore rive gauche, à Noryangjin. En 1900, le premier pont fut jeté sur le Han (Han'gang *ch'òldogyo)* pour rejoindre le segment de ligne ferrée qui menait aux portes de la vieille ville, à l'emplacement de l'actuelle gare centrale de Séoul. Mais il fallut attendre 1917 pour que fût édifié le premier pont non-ferroviaire sur le fleuve, le Han'gang *daegyo* [51].

La période coloniale confirma ses tendances. Le gouvernorat général japonais avait choisi de s'installer à Séoul. Outre que, comme à l'époque des Yi, il y disposait d'un site central pour le contrôle administratif et policier du pays, il pouvait, grâce à l'avant-port d'Inchòn, faire de la ville un des centres de commandement de l'activité économique. L'oeuvre de déprédation passait par la capitale. Il est souhaitable toutefois d'évaluer la situation nouvelle de Séoul à

---

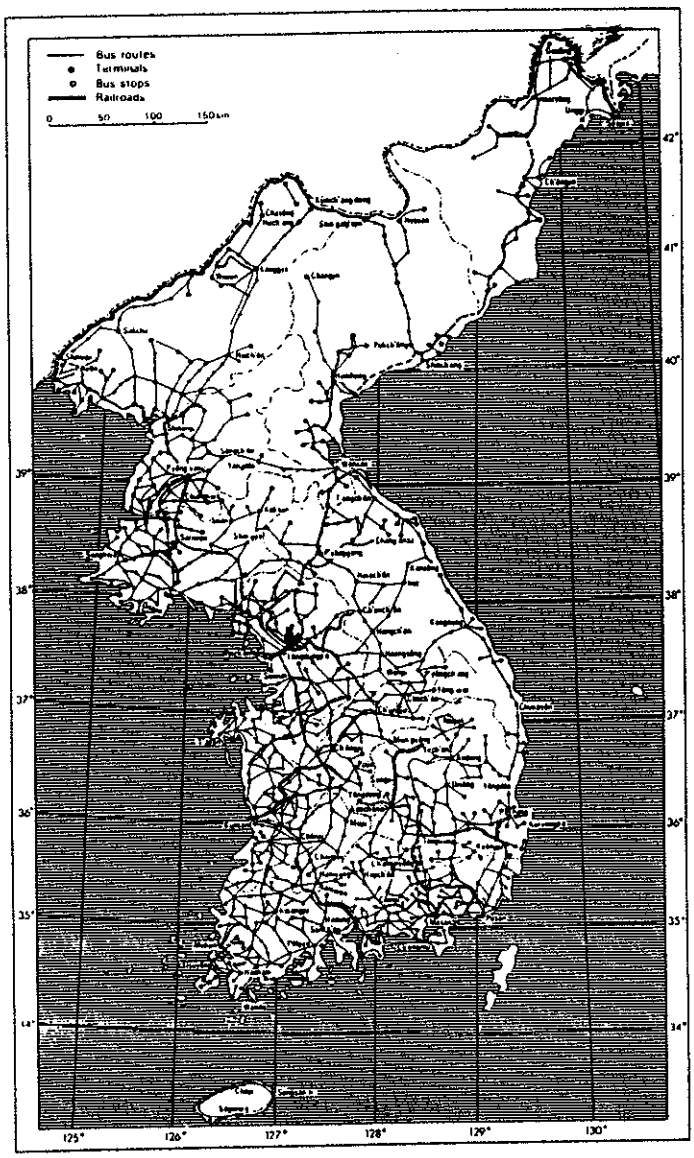
49 - Voir LEE Ki-baik, *op. cit.*, tableau p. 301. La traduction de ce document figure en annexe

50 - La réforme officialisa en 1925 des réalités géographiques plus anciennes. Source : H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 340 et 358.

51 - Source : CHòNG Changho, *op. cit.*, p. 208.

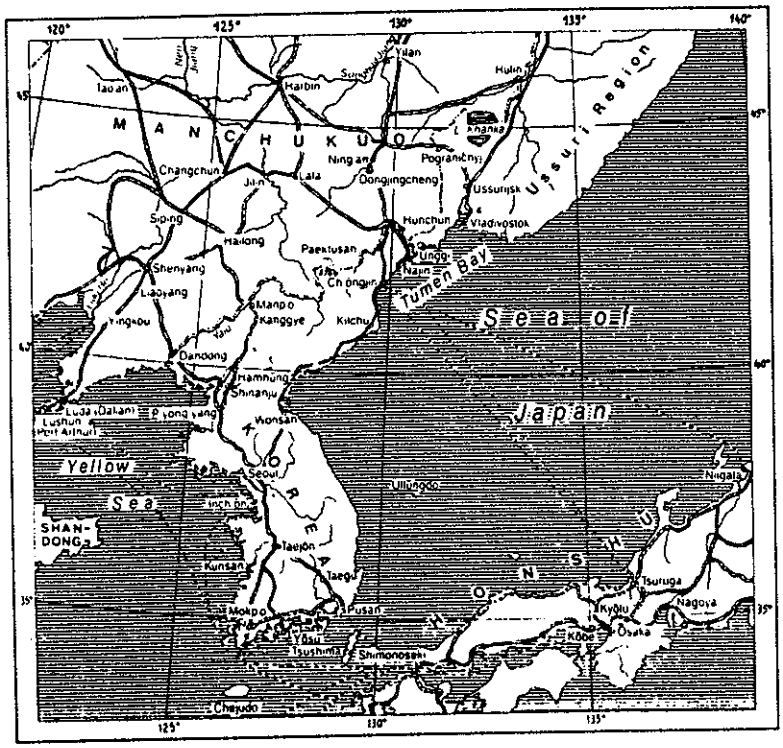
l'aune des intérêts nouveaux dont se dotèrent les Japonais. A partir des années 30, la Corée devint une pièce centrale dans le dispositif de conquête puis d'administration des territoires de Mandchourie. Un jeu de cartes différent permet donc d'avoir une autre vision, internationale, de l'emplacement de Séoul.

Illustration 62 : le développement ferroviaire à l'époque coloniale [52]



52 - Source : *Idem*, p. 209.

Illustration 63 : Séoul et la Mandchourie [53]



La mer du Japon fut un des sous-espaces de l'empire colonial japonais. Le delta du fleuve Tumen y était la fenêtre maritime du territoire mandchou annexé, que rejoignaient des lignes maritimes directes en provenance du Japon de l'envers. Mais l'intérêt stratégique des Japonais poussa aussi au développement militarisé de la Corée de l'envers qui, au nord-est, était restée hors-jeu dans la première modernisation. Apparemment excentrée dans cet espace, Séoul conserve cependant une fonction stratégique importante. Par la mer et Inch'òn, on peut accéder à la péninsule, alors japonaise, du Liaodong et part la passe de Ch'uga-ryòng, on rejoint l'est de la Mandchourie.

Coeur de la Corée, Séoul découvrit au XXe siècle qu'elle pouvait être aussi un point de passage obligé entre l'Asie continentale et l'Asie Pacifique. Elle est aujourd'hui à mi-chemin de l'axe Pékin-Tokyo et à mi-chemin de l'axe Shanghai-Vladivostok. Pour qui aimerait penser que la géographie tient de la géométrie, elle est le barycentre des grandes villes de l'Asie du nord-est [54]. Les

53 - Source : H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 480, fig. 95.
54 - Distances à vol d'oiseau : Séoul-Pékin, 960 km, Séoul-Tokyo, 1140 km, Séoul-Shanghai, 840 km, Séoul-Vladivostok, 720 km.

réalités géopolitiques de l'après-guerre en ont décidé autrement. Outre la division de la péninsule coréenne, la guerre froide a coupé Séoul de ses contacts anciens avec la Chine populaire et l'Extrême-Orient soviétique. Il faut donc revoir la situation de la métropole à cette double échelle. La petite moitié du territoire qu'a héritée la Corée du sud a déporté la métropole dans un coin du pays. On reviendra en temps voulu sur l'évolution du réseau urbain qui en a résulté depuis lors. Surtout, Séoul s'est retrouvée à une cinquantaine de kilomètres de la ligne de démarcation. Offensives et contre-offensives de la guerre de Corée y laissèrent leurs cicatrices. Elle est aujourd'hui à quelques minutes de vol d'un bombardier moderne nord-coréen. Ni le relief général ni la topographie locale n'ont plus désormais de pertinence à l'évaluation des capacités défensives de la ville. Seule importe alors la profondeur du territoire. Pour le coeur de l'économie coréenne, l'environnement immédiat est resté hostile, voire inquiétant pendant plusieurs décennies. Si la fonction militaire est une dimension importante de l'évolution contemporaine de ses espaces urbains, la question d'un déplacement éventuel de la capitale n'a cessé de revenir à la surface des possibilités de la politique urbaine.

A l'heure actuelle, la fin de la guerre froide, encore timide en Asie, paraît susceptible de rebattre les cartes et de rendre du dynamisme à une situation figée. L'animation du golfe de Parhae (Pohai), l'accroissement considérable des échanges commerciaux avec la Chine de Deng (Tianjin, Shanghai) ouvrent à l'ensemble de la façade occidentale coréenne de nouvelles perspectives. Séoul y compris qui devrait en recevoir un second avant-port, en baie d'Asan. Une éventuelle réunification rendrait d'autre part à la métropole sa position de pivot et lèverait pour son développement l'hypothèque militaire. D'ores et déjà, les liens nouveaux avec la Fédération de Russie et le port de Vladivostok ont lâché sur les sentiers du commerce les hommes d'affaire sud-coréens. Ces pages restent à écrire. On peut se demander ici, si Séoul et l'organisation territoriale de l'Asie du nord-est retrouveront les voies -dans de toutes autres circonstances- qui présidaient à l'animation de l'empire colonial japonais ou si elles donneront naissance à une géographie tout autre.

II - SEOUL, CAPITALE DE LA GEOMANCIE [55]

A - Problèmes et définitions

Séoul est une ville asiatique, c'est une évidence, de par sa situation géographique dans le monde. Elle l'est aussi d'appartenir à une sphère culturelle qui a son originalité. Si l'on a préféré, au chapitre précédent, commencer par les données concrètes du site et de la situation, ce n'est pas par fidélité aux récits classiques de la géographie urbaine. On l'a noté, ces deux notions sont difficilement séparables. Elles se répondent ou se confondent selon les échelles, les périodes, les outils techniques et mentaux considérés. Ce ne sont en aucun des données séparées des hommes qui les construisent. Concrètes et non objectives, elles l'étaient précisément d'être variables dans le temps et dans l'espace. En comparaison, certain discours sur la ville asiatique ramène un peu trop rapidement les réalités du terrain à une formule abstraite et simple. La ville y sort tout armée des têtes et renvoie à d'impeccables systèmes de valeurs et d'idées. L'approche culturelle a sa logique, sa légitimité et ses méthodes. Il est clair que les typologies construisant un modèle de ville européenne, de ville musulmane, de ville indienne ou de ville chinoise ont eu un pouvoir descriptif et explicatif souvent remarquable. Le travers culturaliste, qui se nourrit des délices d'un certain exotisme un peu paresseux a cependant ici et là dévoyé ces recherches et produit le retour d'une antienne appauvrie sur la ville. Elle y devient un élément comme un autre dans le système des identités nationales ou régionales.

Aussi faudrait-il essayer de comprendre le retour des "modèles urbains" culturels dans les recherches sur la ville entreprises pendant les années 80. S'ils ont souvent apporté une connaissance plus fine des fondements intellectuels et des pratiques concrètes liés aux modèles, ils n'ont pas fondamentalement renouvelé un discours né avec l'orientalisme. Ils ont même parfois trouvé des appuis dans l'auto-orientalisme des pays concernés. L'attitude trahit souvent

---

55 - Le titre est emprunté à YOSHIDA Mitsuo, "Fûsui no miyako - Kanjô [Hansòng]", in 'Kaleidoscope on urban history', *ISLA* n°3, Tokyo, automne 1992, p. 42-50. Merci à M. BOURDIER de nous avoir communiqué ce texte.

un désarroi des techniciens et des décideurs face aux réalités contemporaines d'espaces urbains affamés de sens : l'unité -construite- des modèles urbains du passé pourrait guider l'avenir de la cité vers l'unité -retrouvée- de demain. Le travail savant fournit des références et des valeurs au discours du politique et une légitimation aux aménageurs [56]. Certes, ambiguïtés et illusions d'optique ne peuvent qu'être injustement attribués à l'ensemble des chercheurs d'un domaine. De plus, il n'est pas plus illégitime de forcer les réalités de la ville pour construire ou reconstruire une identité urbaine qu'il ne l'était de ramener l'identité nationale à un réseau de figures et d'icônes. En revanche, il est urgent de séparer l'ordre du discours et l'ordre des faits. En fait, c'est ici le plan de la ville qui devient formule magique : *mandala*. La simple vision, en deux dimensions, d'un ordre spatial identifié par des figures simples paraît garante de l'unité urbaine. S'y ajoutent un discours édilitaire et des pratiques d'urbanisme *du plan* tentant de retrouver les continuités, noyées dans ce gouffre insignifiant que constituerait, véritable anti-ville, l'agglomération moderne.

La critique de cette position serait un travail en soi. Dans le cas coréen, la géomancie joue pareillement un rôle ambigu. Alors qu'on est souvent dans le dénuement le plus complet sur les villes et l'espace coréen, les publications accessibles sur ce sujet sont relativement abondantes. Situés dans leur démarche, certains travaux sont de pertinentes introductions aux villes coréennes [57]. D'autres, à ranger au rayon "occultisme" des librairies, continuent de véhiculer les vertiges de l'"Orient intérieur".

On peut commencer déjà par fixer un vocabulaire. L'usage a fini par imposer de retenir "géomancie" pour rendre le mot chinois *fengshui* ou son équivalent coréen qu'est *p'ungsu*. Ce mot, qui nous vient du grec *via* l'empire byzantin et qui désigne une pratique arabe de divination, outre qu'il n'est pas familier aux locuteurs indo-européens, rend de plus très imparfaitement compte d'un système complexe d'idées et de pratiques, familières à la plupart des populations sinisées d'Extrême-Orient. Les deux caractères qui le constituent sont celui du vent *(feng)* et celui de l'eau *(shui)*. On notera enfin que

---

56 - La cohabitation des différentes catégories socioprofessionnelles en charge de la ville -qui a ses richesses et ses ratés- a pu alimenter un débat animé dans le cadre de la table ronde "Villes asiatiques" organisée par le CNRS à Meudon en 1989. Les actes de la rencontre doivent être publiés.

57 - En français, on se reportera à S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN *Yonghak, Architecture du paysage en Extrême-Orient, op. cit., en anglais à YOON Hong Key [YUN Honggi], Geomantic relationship between culture and nature in Korea*, Taipei, Orient Cultural service, 1983, 219 p. et à S. FEUCHTWANG, *An anthropological analysis of Chinese geomancy*, Vientiane, Vithagna, 1974, 263 p. En coréen, outre la traduction du livre japonais des années 30, de MURAYAMA Chijun, *Chôsen no fûsui*, on pourra lire deux ouvrages importants de CH'OE Ch'angjo, *Han'gug-ùi p'ungsu sasang, (La géomancie coréenne)*, Séoul, Minùm-sa, 1984, 357 p. et *Chohùn ttang iran òdi-rùl marham inka, (Où et pourquoi : le discours sur les sites propices de Corée)*, Séoul, Sòhaemunjip, 1990, 505 p. Les articles sont trop nombreux pour être cités.

dans les cultures classiques chinoises et coréennes, on pose volontiers l'équivalence entre *fengshui* et *dili*, mot qui en chinois moderne signifie tout simplement "géographie". De la géomancie on peut proposer la définition préalable suivante : *système de pensée et ensemble de pratiques permettant de situer, d'interpréter, d'utiliser et d'aménager un pays ou un paysage afin de profiter de ses qualités propices pour le présent ou pour l'avenir* [58]. Le *p'ungsu* coréen propose ainsi à la fois un *modèle* spatial idéal, lisible à plusieurs échelles et un véritable *mythe* spatial -la nature se raconte aux hommes- qui guide les pratiques. La chose est assez complexe et subtile pour faire l'objet d'approches scientifiques variées. Anthropologie, religions, histoire des idées, sociologie, ethnologie, architecture peuvent être diversement mises à contribution pour en saisir les fondements et les logiques.

A l'historien, le *p'ungsu* pose plusieurs questions qui attendent encore leur réponse. L'histoire de la géomancie en Asie n'est claire ni au plan de la chronologie ni à celui de sa diffusion spatiale et de la mise en place de ses variantes régionales. On pourrait être tenté de retracer son histoire à travers les idées qui la composent. Mais vouloir démêler l'écheveau syncrétique de ces influences conduit, selon qu'on met l'accent sur la divination du Yin et du Yang, sur le taoïsme, sur le bouddhisme ou sur le néo-confucianisme à la retrouver partout. Elle n'est plus dès lors nulle part. Prise du côté des idées, l'histoire de la géomancie paraît nécessairement comme un flux anastomosé et peu lisible. Dans le cas coréen, on sait que la dynastie Wang du Koryò, fortement éprise de bouddhisme Sòn (Zen) contribua largement à sa diffusion, au moins idéologique. La difficulté consiste ici à reconnaître son importance dans la pratique architecturale et paysagère. Seule l'archéologie, qui est rarement disponible, nous apprendrait davantage sur ce sujet. Les paysages que nous a laissés la dynastie des Yi témoignent au contraire de ce que le *p'ungsu* fit l'objet d'une attention constante, tant de la part de l'appareil d'Etat que des particuliers. Le choix des sites de tombe en faisait un outil d'investigation impératif. Le *T'aengniji* de Yi Chunghwan, qui décrit au XVIIIe siècle les sites favorables aux vivants, en constitue le trésor recueilli. Il est toutefois, même pour cette époque, difficile de peser le phénomène. De plus, les arrière-plans politiques, sociologiques et culturels de sa pratique restent encore,

---

58 - On reprend ici assez largement A. DELISSEN, "Des dragons dans le paysage coréen", *L'Homme et la Société* "Anthropologie de l'espace habité", Paris, 1992/2, n°104, p. 15-22.

en dépit du travail de Yun Honggi, trop rapidement évoqués. C'est pourquoi l'édification du *p'ungsu* en schème paysager -c'est-à-dire en structure stable de la perception, faisant office de filtre signifiant entre la diversité du réel et l'unité du modèle- du Chosòn reste à démontrer.

La géographie a mieux répondu aux interrogations posées par la géomancie. On notera d'une part que la péninsule coréenne, plus que la Chine et le Japon, offrait une topographie spécifique et assez uniforme qui correspondait parfaitement aux formes du modèle initial. Nulle surprise dès lors qu'elle se soit mieux et plus développée qu'ailleurs. La place centrale du *p'ungsu* dans le système de l'identité nationale se déduit en partie de ces données géographiques. Les travaux de Yun Honggi et de Ch'oe Ch'angjo montrent par ailleurs amplement comment il permettait, au-delà se son langage ésotérique, une compréhension fine du milieu naturel coréen. Relief, hydrologie, climat et même pédologie justifient son équivalence avec la moderne géographie (*chiri* en coréen). Par ailleurs, les différentes figures du dragon terrestre permettaient de saisir le monde dans la continuité d'échelles affines. Il était derrière la maison, il était la veine de la région, il était la colonne vertébrale du pays. Il avait son correspondant dans le ciel.

Les textes géomantiques pourront toujours être tirés du côté de leurs tentations les plus brumeuses et de leur point d'application prophétique. C'est le point aveugle de leur caractère pré-scientifique -l'absence d'une mise en ordre causal- qui les situe aujourd'hui, pour beaucoup de Coréens, du côté des superstitions *(misin)*. Au départ et fondamentalement, ils constituent pourtant un idéal de lisibilité de la nature pour le plus grand nombre. Le capital d'expérience humaine au coeur des "superstitions" trouvait dans le grand bazar des discours géomantiques à éviter à la fois le déterminisme géographique et l'illusion d'une maîtrise objective de la nature. Cette partie de la géographie actuelle qui s'intéresse aux milieux trouve dans le *p'ungsu* une sagesse oubliée par la modernité technicienne. Elle a été, par divers travaux, bien dégagée de sa gangue divinatoire.

L'autre grand questionnement géographique, l'ordre spatial, est souvent traité de manière moins convaincante. L'existence d'un modèle idéal de site favorable conduit parfois droit au formalisme. Ce serait la variante coréenne du vieux déterminisme géographique. L'idéal devient l'archétype du paysage coréen et la carte, le territoire. Il est d'ailleurs frappant de constater

combien, en matière de paysage coréen, les textes reviennent toujours sur une même petite dizaine d'exemples [59]. Si le paysage est le concept géographique que l'on croit, il devrait s'intéresser *autant* aux régions coréennes qui n'ont pas été touchées par le discours et les pratiques géomantiques. Les sites de plus hautes montagnes, les littoraux et les plaines n'appartiennent pas moins au paysage de la Corée. On pourra sans doute prouver que chaque lieu y est "légende d'espaces" [60], cela ne nous dira pas ce que faisaient réellement les paysans de ces légendes, venu le moment d'épierrer un champ. Les archives liées à la géomancie laissent penser qu'ils savaient, quand cela les arrangeait, susciter une contre-légende plus conforme à leurs attentes. On se gardera donc des interprétations hâtives. L'arbre des sites propices cache la forêt des sites réels. Enfin, l'accent devrait être déplacé aussi vers les efforts accomplis pour compenser les "déficiences" de sites trop éloignés du modèle idéal. Cette question, qui engage précisément l'aménagement de l'espace, est bien sûr évoquée au détour des recherches. Elle devrait devenir centrale. Les distances à l'idéal nous semblent aujourd'hui un terrain d'enquête plus propice à la description du paysage coréen "sous influence" géomantique que le passage des lieux concrets par le lit de Procuste.

B - Le cas de Séoul

Les voyageurs occidentaux qui découvrirent Séoul à la fin du XIXe siècle n'avaient pas besoin de la "grille de lecture" géomantique pour goûter son paysage. Ils avaient la leur, *peut-être* plus universelle, que les sensibilités de l'époque moderne européenne et les concepts de la géographie leur avaient donnée. On ne saurait donc prendre moins au sérieux ce que le *p'ungsu* disait et voyait à Séoul. Entre mythe et réalités, le discours géomantique ajoute sa pierre à l'identité d'une capitale. L'image rêvée de Rome n'est pas moins habitée par sept collines qu'en réalité l'oeil peine à distinguer. Mais qui y songe?

---

59 - Séoul, Yangdong et Hahoe au premier chef. Outre les titres déjà cités voir aussi KIM Sung-gyun [KIM Sònggyun], *Winding river village: poetics of a Korean landscape*, Séoul, chez l'auteur, 1988, 348 p.

60 - Cette expression nous paraît particulièrement indiquée pour décrire le *p'ungsu*, fût-ce au prix d'un étymologisme savant. On l'a empruntée à C. JACOB et F. LESTRINGANT, *Arts et légendes d'espaces, Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1981, 303 p.

Le site de Séoul a été choisi au terme de l'enquête menée par une commission de moines bouddhistes, experts en choses du vent et de l'eau, parce qu'il se rapprochait du modèle idéal. Il faut donc commencer par le décrire brièvement dans ses ressorts. On n'entrera pas ici dans le dédale des nuances philosophiques, religieuses ou métaphysiques qu'une longue histoire lui a surimposé.

1.- Site et situation géomantique.- les principes généraux

Deux grands ensembles de notions sont à la base de la géomancie. D'une part, la pensée du cosmos mis en ordre par les oscillations du Yin, principe négatif et du Yang, principe positif. De là naissent toutes choses qui dans un cycle infini d'engendrement-destruction passent par les cinq états de la matière (feu, bois, terre, métal, eau). Ce premier appareillage théorique reçoit en Corée le nom d'*ùmyangohaeng* (Ying-Yang et cinq échanges). Il intéresse la géomancie à double titre. Il fournit d'abord un cadre cosmologique qui permet de lire et de comprendre un site ou un espace donné, mais il permet aussi, puisque l'évolution du cosmos est elle-même réglée de comprendre ou de prévoir comment il peut changer : il charge alors le paysage géomantique de sa dimension divinatoire. L'idée dominante ici, qui traverse l'ensemble de la pensée et des arts sinisés, c'est que chaque lieu, chaque site, chaque paysage voire chaque pays exprime à sa manière le monde, que le petit dit le grand et que ne planent pas au dessus de la terre des vides effrayants de silence. Tout site terrestre s'articule au cosmos du simple fait de son orientation qui renvoie à l'ordre céleste. A l'aide d'un compas réticulé, proposant tout un système d'équivalences entre le ciel et la terre, les orients et les couleurs, on pourra identifier et nommer les qualités spécifiques d'un site et dans quelles conditions et à quel moment il produira un grand homme d'Etat ou un lettré remarquable.

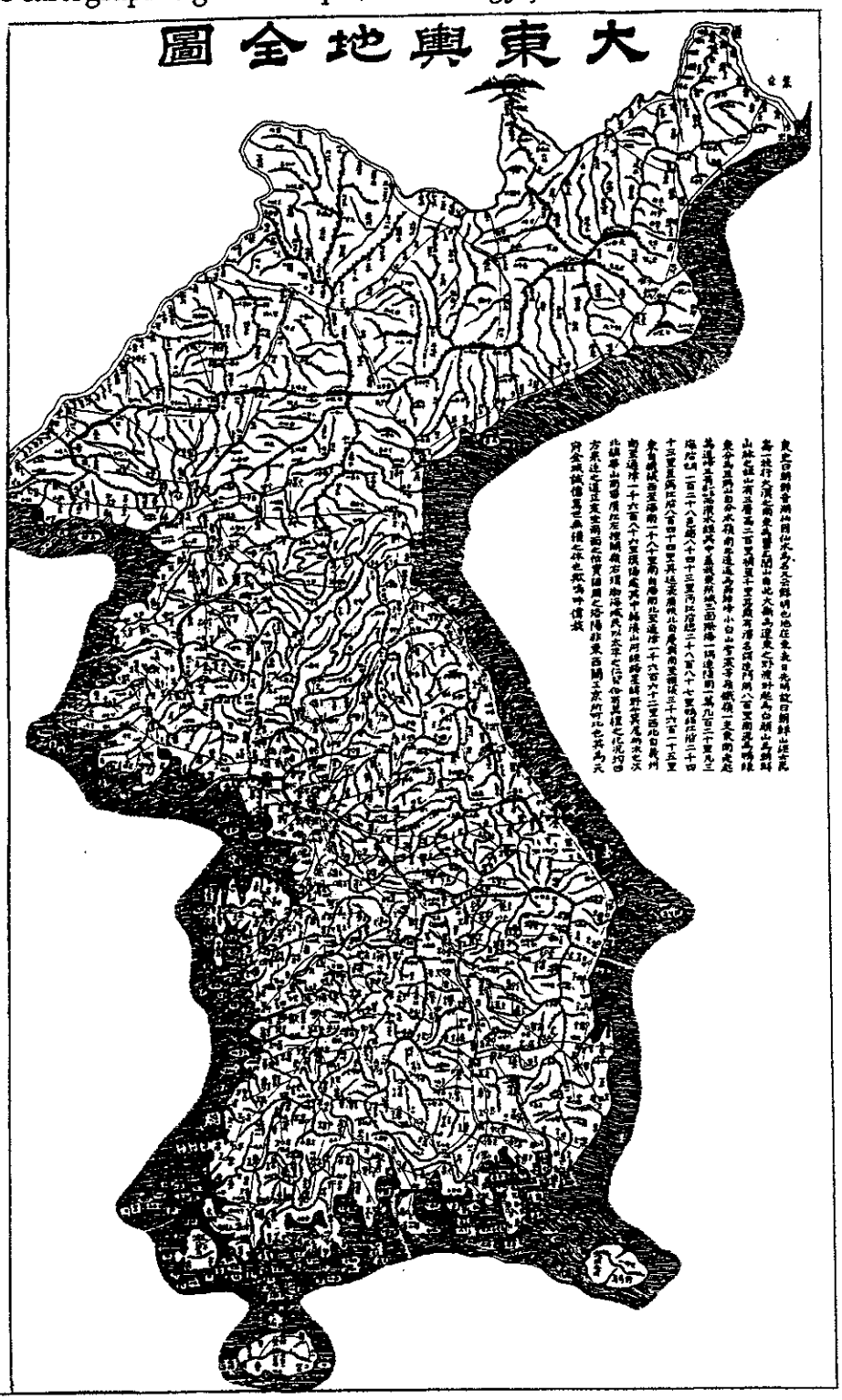
D'autre part, on trouve l'idée de *ki* (*qi* en chinois). François Cheng en a proposé pour traduction le bel *hendiadyin* Souffle-Esprit. Il s'agit d'une sorte d'énergie qui traverse autant la terre que le corps humain. C'est elle qui est à la base de l'acuponcture. De même, elle représente sur terre certain souffle de la nature. Elle irrigue la terre, disparaît, s'étale ou se concentre. Le site local et le territoire sont respectivement l'intensité du *ki* en un lieu donné ou le champ de

ki sur une surface donnée. Le paysage s'analyse donc en termes d'énergies. A l'homme est reconnue la possibilité de les apprivoiser. Il lui suffit déjà de savoir les repérer. L'énergie de la terre circule au moyen du dragon. Si le dragon des eaux a sa place dans le système, prééminence de fait est donnée au dragon-montagne. On imagine bien pourquoi : le profil des pentes peut devenir l'idéale transcription graphique d'une puissance à l'oeuvre. Plus une montagne est haute, plus le *ki* est intense. Le *ki* est l'orogénie même. Dès lors, c'est l'analyse topographique qui va prendre en charge ce second appareillage théorique de la géomancie. Elle va s'intéresser soit à la généalogie des dragons-montagnes, dont le pedigree est gage de vitalité, soit prêter attention au détail de leur forme pour comprendre quelle potentialité, nuisible ou propice à l'homme, elle recèle.

Il semble que dans la version coréenne de la pratique géomantique, l'analyse formelle d'un site et d'une situation ait été privilégiée par rapport à celle de l'orientation. Dans un pays de montagne, il faut d'abord faire parler la montagne. Elle s'intéresse donc à plusieurs échelles de phénomènes. L'énergie primaire vient du toit du monde situé dans la chaîne chinoise des Kunlun. Elle pénètre en Corée, au nord, par le mont "chauve" Paektu-san. Faut-il rappeler que ce mont mythique donna aussi au monde Tan'gun, le premier des Coréens? De là, elle circule dans un parcours compliqué à travers la péninsule. Elle gagne la région de P'yòngyang, bifurque vers le sud en direction de Kaesòng, rejoint naturellement Séoul, emprunte le cours de la rivière Kùm, traverse les massifs du T'aebaek, du Sobaek et du Kyeryòng, rebondit vers la région de Kaya et finit par regagner Kaesòng. C'est du moins le parcours que lui attribue un ouvrage qui eut un grand succès au XVIIIe siècle, *les Prophéties de Chòng (Chònggamnok)*. D'autres cheminements sont décrits ailleurs. Peu ou prou, ces parcours correspondent aux grandes lignes topographiques de la péninsule. Comment ne pas remarquer pourtant, qu'au lieu de mettre en avant les hauts sommets coréens, le circuit du *ki* traverse les sites occupés par d'anciennes capitales? Faute que les Coréens aient osé théoriser pour leurs monarques un mandat céleste réservé au seul empereur chinois, ils ont pourtant associé l'éclat et la longévité de leurs dynasties à l'intensité d'énergie dont bénéficiait la capitale royale. D'où la pratique, pendant le Koryò, des déménagements de capitale lorsque la situation politique devenait critique et l'existence parallèle de capitales secondaires, au cas où... Aussi, en seconde analyse, ce n'est pas si

clairement la hauteur de la montagne qui signe l'intensité vivante du *ki*. C'est sa forme plane et cartographiée.

Illustration 64 : une cartographie géomantique, le *Taedongyòjido* [61]



61 - Document tiré de KIM Chinhae, *op. cit.*, p. 22.

Le *Taedongyòjido, Atlas du grand Est,* réalisé par Kim Chòngho en 1861, constitue l'aboutissement d'un travail de recherche formelle mettant l'accent sur la vigueur du dragon, non seulement par l'altitude, mais encore par le tracé des montagnes. Pour être vivant, le dragon-montagne doit être relié au toit du monde et pour être intense il doit être élevé. L'épaisseur du trait en témoigne. Mais l'homme ne saurait côtoyer pareilles forces. Les plus hautes montagnes sont abandonnées aux esprits et aux dieux. C'est pourquoi les espaces prometteurs préfèrent des montagnes plus modestes mais vigoureuses, d'un tracé qui chérit la bifurcation, la virgation, l'irrégulier. Ainsi naissent, dans un premier temps, les sites de capitale. Nul besoin d'insister sur les échos entretenus entre notre analyse "géographique" de la situation de Séoul et l'analyse "géomantique".

A travers la généalogie des montagnes qui enchaîne montagne Grand-ancêtre *(T'aejo)*, Ancêtre *(Chongsan)*, Petit Ancêtre *(Sojo)*, Parent *(Pumosan)*, Embryon *(T'ae)*, Gestation *(Sik)*, Visage du foetus *(Yuk)* et Nouveau né *(Ing)*, on s'assure des continuités. Elles permettent de parvenir au site spécifique et à son analyse formelle. Celle-ci repose sur une "grille de lecture", rapportée à un modèle -le site idéal- et portée par une méthode. L'observation des sites concrets est en effet guidée, voire hantée, par la poursuite du site parfaitement propice. Ce paysage est un paysage-giron, une matrice dont la représentation fait d'ailleurs beaucoup penser au sexe féminin. Il consiste en une succession de montagnes ancêtres jusqu'à la montagne principale *(chusan)* qui protège un site ouvert mais enchâssé de chaque côté par la double rangée, en éventail, de bras montagneux. A la montagne principale, doit faire face, plus limitée et plus modeste, une montagne "fermant" partiellement le site sur ce qui est dès lors un bassin. Elle reçoit le nom de "montagne à venir" *(chosan)*. Le site est donc orienté topographiquement selon un idéal d'adossement à la montagne principale. Les quatre orients qui bordent le site sont les *sasinsa* (les quatre dieux-sable [62]). Ils tirent leur nom du *Yi jing :* en haut la tortue noire, en bas le phénix rouge, à gauche le tigre blanc et à droite le dragon bleu. Pour que le site soit parfait, il convient toutefois qu'il soit orienté géographiquement. La montagne principale doit être située au nord. A ses pieds, en direction du sud

62 - On avoue que l'interprétation du caractère *sa*, le sable, ne nous est pas très claire.

-la direction de l'avenir-, on découvre alors l'ensemble du site, dans le sens inverse de sa représentation graphique. Le bestiaire coloré devient toporama [63].

Illustration 65 : le site idéal dans la géomancie [64]

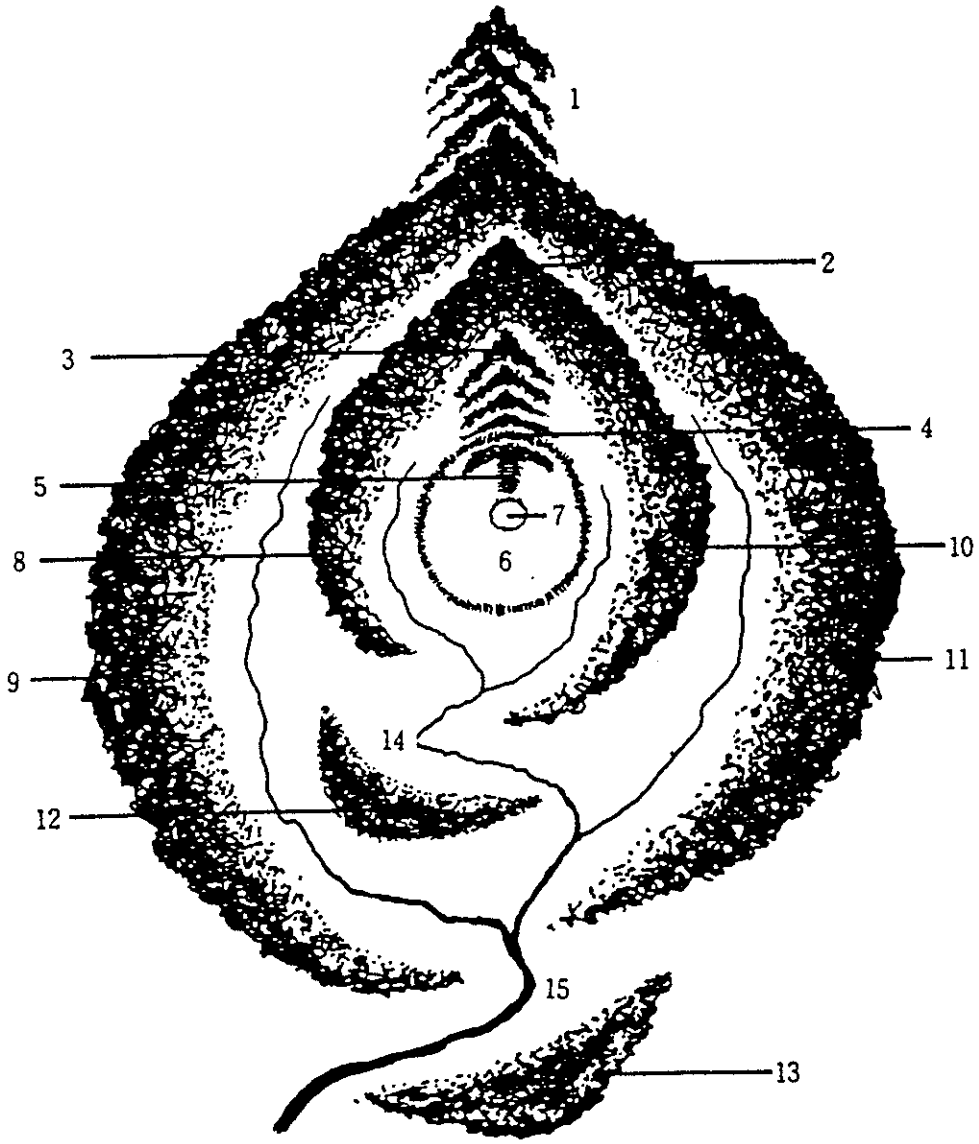


Schéma d'un site : modèle idéal.

1. 祖宗山 Montagne supérieure
2. 主 山 Montagne principale
3. 入 首 Entrée du dragon (sur le site)
4. 頭 腦 Tête
5. 眉 砂 Sourcils
6. 明 堂 Plage
7. 穴 Foyer du site
8. 內白虎 Tigre intérieur
9. 外白虎 Tigre extérieur
10. 內青龍 Dragon intérieur
11. 外青龍 Dragon extérieur
12. 案 山 Montagne avant
13. 朝 山 Montagne vassale
14. 內水口 Porte intérieure des eaux
15. 外水口 Porte extérieure des eaux

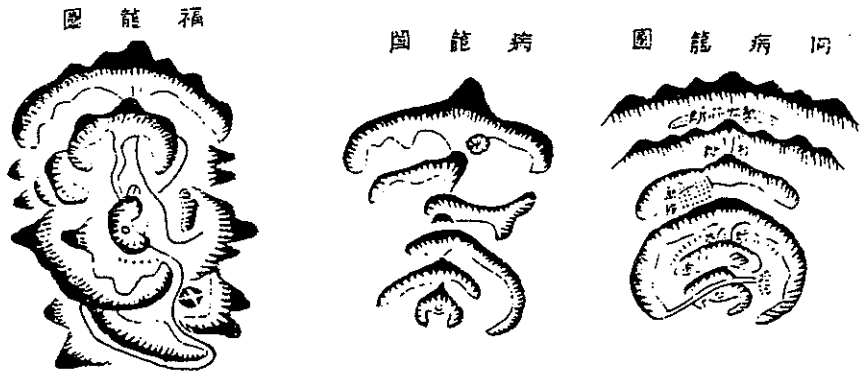
63 - Traduction retenue pour *sa* in S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *op. cit.*, p.65-66.
64 - Source : *idem*, p. 134.

La géomancie propose alors une méthode de lecture des sites dont les étapes sont hiérarchisées et rapportées au modèle idéal. Le premier temps consiste à observer le dragon *(kan yong)*. Cette opération regroupe les opérations déjà décrites : généalogie, continuité, tracé, toporama. Elle atteste de la présence latente d'une énergie. Dans la seconde étape, on cherche à se protéger du vent *(chang p'ung)*, car trop de vent disperse l'énergie d'un site. Ensuite, on s'assure de l'accès à l'eau *(tùk su)*. Elle est un dragon discret du site dont le rôle est ambivalent. Soit elle "potentialise" l'énergie née des dragons-montagnes, soit au contraire elle l'emporte. Dans un site idéal, l'eau doit sortir du site de bassin par chicanes et sa confluence avec un autre cours d'eau ne doit pas être visible. Enfin, il faut trouver le trou *(chòng hyòl)*, qu'on traduira presque mieux par "faire son trou". Le *hyòl* (*xue* en chinois) est la clé de voûte du site géomantique. C'est le lieu invisible où s'exprime l'énergie de l'ensemble, son point d'équilibre. C'est là qu'il conviendra, selon les cas, de bâtir sur la plage qui l'entoure (appelée *myòngdang*, autel de clarté) palais, maison ou tombe. A chacune de ces étapes, par l'intermédiaire du compas réticulé, formes et tracés sont invités à préciser le sens de l'énergie entrevue, c'est-à-dire ses potentialités pour l'homme.

Toutes ces étapes accomplies, le géomancien *(chigwan)*, privé ou public, dresse cartographie des résultats de ses observations.

La diversité des sites concrets est telle qu'il convient de ramener les schémas à des sous-catégories de sites fastes ou néfastes, déduites du modèle idéal. La géomancie y devient, loin de son mouvement premier pour comprendre le milieu naturel selon des règles simples, un savoir obscur, voire ésotérique. Elle s'ouvre à l'interprétation et à la divination. Elle pense dire l'avenir des dynasties et de leur capitale, des maisons et de leur descendance. Il est toutefois une dernière classification qui nous permettra d'achever ce trop rapide parcours d'un système complexe. La géomancie n'est pas simplement destinées aux vivants. Elle est aussi un rapport avec les morts. Avant que de songer à déplacer sa capitale, le monarque pouvait préférer déplacer la sépulture d'un parent qui le hantait.

Illustration 66 : la classification des sites [65]



dragon de la félicité : faste

dragon malade : néfaste

Illustration 67 : deux sites concrets de la péninsule [66]

〈天安坤方50里 盤龍隱山形〉

〈大德鎭岑面 行舟形三槽案〉

65 - Documents tirés *ibid.*, p. 99. Les documents présentés sont d'origine chinoise et sont utilisés pour la qualité de leur reproduction. On trouverait les mêmes en Corée.

66 - Source : YI Subong, *Paekche munhwa kwònyòg-ùi sangyesok-kwa p'ungsujilisòl, (P'ungsu et rites funéraires dans la sphère culturelle du Paekche)*, Séoul, Institut pour la promotion culturelle du Paekche, 1986, p. 271 et 277.

Les difficultés du régime ne pouvaient provenir que d'un esprit insatisfait et malmené dans son repos éternel par un mauvais site. Les Yi demeurèrent à Séoul et déménagèrent leurs morts. C'est ici la taille du *myòngdang*, cette plage où se diffuse l'énergie du site, qui fait la différence. Pour les morts, le *myòngdang* est étroit, pour les vivants, le *myòngdang* est large. Finalement, si le meilleur du panorama revenait à des morts plus haut perchés sur les collines, les vivants pouvaient espérer vivre à leur aise.

2 - Naissance géomantique d'une capitale

Abstraction faite, pour le moment, des données historiques, la création de Séoul comme capitale de la Corée était un événement annoncé. Depuis l'époque du grand Silla, les moines bouddhistes avaient commencé de courir la péninsule et d'en décrire le paysage [67]. Deux d'entre eux, Tosòn (827-898) et Muhak (1346-1405) furent les rois mages annonçant cette naissance. Dans un recueil de prophéties, le premier avait annoncé le règne des Wang -époque Koryò- et stipulé qu'après 160 ans, il y aurait une capitale près de Mongmyòk-san (nom ancien de Namsan). Les Wang s'en inquiétèrent assez pour élever le site de Séoul à la dignité de capitale secondaire et y édifier une villa royale où le roi séjournait parfois. Les oracles de Tosòn annonçaient cependant autre chose : ils prévoyaient qu'aux Wang succéderaient les Yi, la dynastie de Monsieur Prune. Cette prédiction était embarrassante. En 1100, découvrant sur le site un verger de pruniers, le roi Sukchong ordonna qu'ils soient arrachés. Ses conseillers lui firent remarquer qu'il aurait mieux agi en les cultivant : mieux valait un vergers de pruniers qu'une dynastie des Yi [68]. Le déclin du Koryò, après les invasions mongoles, donna du poids à ces visions du IXe siècle et des ailes au chef militaire qu'était Yi Sònggye.

Quand il s'empara du pouvoir, il était embarrassé. Tosòn, en effet, prédisait aussi que la dynastie du Chosòn durerait cinq siècles. Elle laisserait alors place à une dynastie des Chòng dont la capitale serait située plus au sud,

---

67 - Mythes, rêves prémonitoires et prophéties abondent autour de la création de Séoul. On se reportera en français à S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *op. cit.*, p. 209-227 et, pour un inventaire plus complet, à B.A. GALE, "Hanyang (Séoul)", *Transactions of the Royal Asiatic Society- Korea Branch*, vol. 2, 1906, p. 1-43.

68 - B. GALE, *art. cit.*, p. 10.

aux abords du massif du Kyeryong-san [69]. Or, l'occupation du site de Séoul n'avait pas empêché les Wang de sombrer. L'énergie s'en était peut-être enfuie. Il valait sans doute mieux s'installer directement dans les Kyeryong-san. Il donna des ordres en ce sens lorsqu'un rêve lui rappela qu'il ne portait pas le nom de Chòng. C'est ici qu'entre en scène Muhak à qui il demanda confirmation du caractère propice, pour sa dynastie, du site de Séoul. La légende retient que ce moine bouddhiste trouva lors de son enquête des inscriptions laissées par Tosòn à son intention. Le site s'en trouva confirmé. C'était l'année 1394. Entre ses atermoiements initiaux et l'installation définitive du roi T'aejong à Séoul, il s'écoula pourtant une décennie. Dans l'intervalle, outre bien sûr les longs délais d'une construction qui commença en 1396, il fallut d'abord préciser les limites et l'emplacement exact de la capitale et de son enceinte. Tosòn fournissait un premier repère : il interdisait à la ville de s'établir au sud du Han, sous peine de voir un jour le pays séparé en deux... Entre collines et chaînons du nord, il y avait cependant plusieurs sites possibles.

Une première joute intellectuelle opposa donc Muhak au ministre Cho Chun. Pour Muhak, géomancien orthodoxe, le site de Muak, prenant les monts Inwang-san pour sommet principal était plus conforme au modèle idéal. Il a depuis longtemps été rejoint par l'espace urbain séoulite et correspond au quartier de Sinch'òn. Cho Chun est le rationaliste du la commission royale. Il fait d'abord remarquer que le site actuel est bien relié aux routes du pays dans les quatre directions et qu'il est proche du fleuve Han où peuvent circuler des bateaux [70]. Il ajoute que l'emplacement mis en avant par le moine est trop étroit pour accueillir une capitale royale. On se rabattit donc sur le site de cuvette décrit au chapitre précédent. Celui-ci, à la fois par son orientation et par sa topographie, est en effet proche du modèle idéal. Le mont Pugak, qui commande le bassin, est bien relié à ses ancêtres du nord et constitue une tortue noire d'autant plus parfaite que sa forme en pain de sucre l'associe à l'élément propice qu'est la terre. L'amphithéâtre est bien dessiné, avec à l'ouest un tigre blanc convaincant, les monts Inwang-san, qui compensent le manque de vigueur du dragon bleu oriental qu'est Naksan. Enfin, Namsan clôt partiellement le site en lui dérobant à la fois la vue du fleuve Han et de l'effluence de la rivière Chònggye. Au-delà, le second cercle des montagnes

---

69 - D'où le succès du *Chònggamnok* au XVIIIe siècle.
70 - Voir *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 2.

fournit des amers topographiques conformes à ce qu'on peut attendre d'un site de qualité. Les représentations symboliques associent à chaque orient une couleur. Mais les cartes coréennes anciennes n'oublient pas de mentionner que le centre, dans la pensée chinoise, fait partie de ces orients et que lui est associée symboliquement la couleur jaune. Aussi, quelle meilleure confirmation de l'équilibre remarquable du site que de constater que les sols de la cuvettes sont eux aussi jaunes? Lorsqu'il s'agit sur une carte des "huit provinces" de représenter une ville, les cartographes utilisent une pastille jaune. De même, les plans de Séoul datant de l'époque Chosòn en badigeonnent la surface des palais. Le jaune est la couleur du commandement.

Certes, le site n'est pas absolument parfait. Il a ses faiblesses que dénonce Muhak, en suggérant une interprétation fondée sur une autre orientation. On verra pourquoi. L'intérêt réside ici dans les divers aménagements entrepris par l'homme pour pallier ces déficiences. L'hypothèque la plus lourde qui pèse sur la ville est l'influence pernicieuse de la montagne Kwanak au sud du Han. C'est une montagne de feu *(hwasan)*. Si le lexique actuel entend par là un "volcan", dans l'esprit des hommes du Chosòn, cette montagne avait le pouvoir d'allumer des incendies dans la fragile ville de bois. Outre les monstres avaleurs de feu *(haet'ae)* qui furent placés de part et d'autre de la porte principale du palais Kyòngbok pour intercepter cette influence néfaste, il fut décidé l'aménagement sur les flancs mêmes du Kwanak, de réservoirs capables de les prévenir dès leur origine. De même, il parut souhaitable de doper le flanc est de la ville que la montagne Nak-san protégeait insuffisamment. A cet effet, la grande porte de l'est reçut une double enceinte.

L'homme, à la mesure de ses moyens, avait donc la possibilité de modifier à son profit l'équilibre global du site. Ces modifications n'allaient bien sûr pas de soi. Toucher inconsidérément aux énergies, c'était prendre le risque de le voir évoluer dans une direction inconnue. Sagesse du milieu, le *p'ungsu* a ses règles et ses interdits. Il n'est pas, malgré la vision irénique qu'on tente parfois d'en donner aujourd'hui, un livre de recettes qui marchent à tous les coups. Il donne un cadre de pensée, mais laisse la porte ouverte à l'interprétation et à la décision. Ainsi, en 1412, sous le règne de T'aejong, un bureau de dragage urbain *(Kaechòn togam)* fut créé pour la rivière Chònggye qui s'ensablait et devenait menaçante en cas de pluies abondantes.

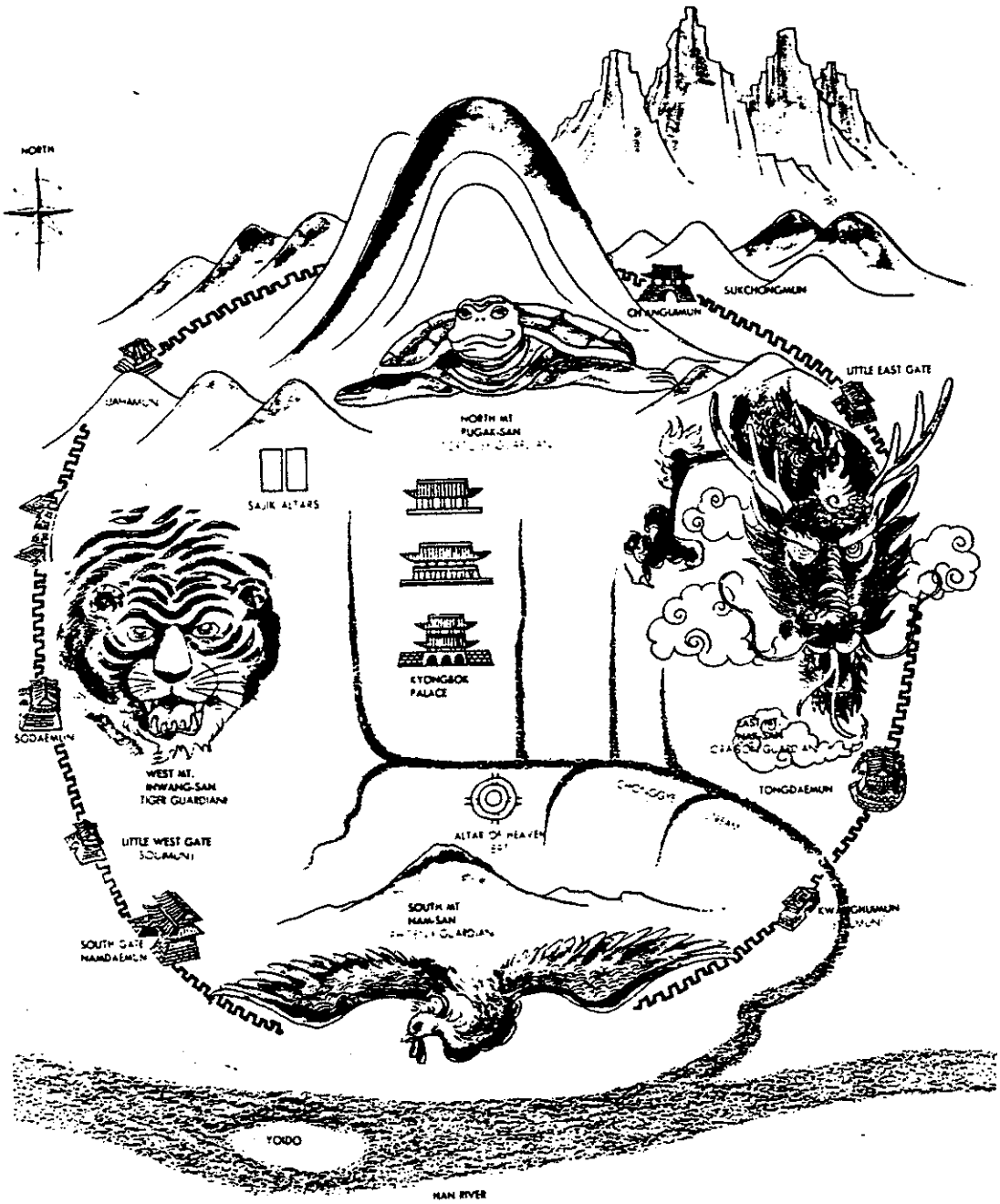
Illustration 68 : les sites alternatifs de Séoul [71]

Un placet fut cependant remis au roi pour qu'il mît fin à des travaux qui étaient contraires à l'équilibre géomantique du site. La sagesse en question respectait sans doute la nature mais oubliait fâcheusement les hommes. Il fallut attendre le règne de Yòngjo, au XVIIIe siècle, et plusieurs inondations, pour que ce bureau pût réellement fonctionner [72].

---

71 - Source : S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *op. cit.*, p. 222.
72 - *Sòul munhwa, op. cit.*, p. 17-18.

Illustration 69 : la capitale idéale [73]



Il est donc clair que le modèle géomantique joue un rôle considérable dans la mise en forme de la ville de Séoul. Cette particularité n'est pas coréenne. Pékin s'est aussi inspirée du modèle lorsque, un siècle et demi avant Séoul, elle fut recréée par les Mongols [74]. Le critère géomantique paraît cependant bien plus déterminant en Corée lorsqu'il s'agit de choisir un site et

73 - Source : S. DWAN, "Seoul - a sacred city?", *Inculturation*, printemps 1991, p. 14-20, p. 17
74 - Voir le schéma de B. JEANNEL in "La Chine - L'architecture urbaine", *Le Grand atlas de l'architecture mondiale*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 27.

d'entreprendre une construction. La topographie du pays répond d'ailleurs bien mieux aux règles véhiculées par le modèle idéal. Pékin est bien trop plat et ses dragons étiques. Il y a donc une réelle intimité entre la forme de la ville et la géomancie. Les politiques de l'"image urbaine" qui s'en inspirent aujourd'hui, dans les logos et les expositions, ne manquent pas de racines profondes. Ce système de références est cependant loin d'épuiser la question du paysage séoulite.

III - SEOUL, LES VISAGES DE LA VILLE SINISEE

A - Un second modèle - Du Zhouli à Chang'an

Une fois le site choisi, tout restait à faire. A commencer par la délimitation de l'espace urbain. "Une nuit eurent lieu d'abondantes chutes de neige qui formèrent des congères sur l'extérieur, mais laissèrent à nu le sol intérieur du bassin [75]". T'aejo en déduisit le tracé des murailles. L'organisation interne de l'espace, ainsi inscrit, posait cependant un autre problème et déclencha une nouvelle controverse entre le moine Muhak et le ministre Chòng Tojòn. Muhak s'était rallié au site actuel. Il se refusait cependant à voir dans la montagne Pugak, au nord, le mont commandant le site et lui donnant son énergie. Il préférait voir dans les monts Inwang-san, à l'ouest, la véritable tortue noire de l'amphithéâtre géomantique. Il proposait donc une rotation de 90 degrés du site actuel. L'enjeu était de situer les axes majeurs de l'espace interne dont le palais royal devait être l'aboutissement et le couronnement. Il jugeait qu'ainsi le palais bénéficierait d'une énergie plus équilibrée puisque les bras du tigre blanc et du dragon bleu l'enfermeraient plus étroitement. De plus, il échapperait dans cette situation à l'influence incendiaire du Kwanak. Son argumentaire était d'ordre topologique.

Chòng Tojòn, ministre d'obédience confucianiste, ne l'entendait pas de cette oreille. L'orientation géographique lui importait davantage. Le site devait recevoir son palais royal au nord. Une autre logique, un autre modèle entraient en concurrence avec le modèle géomantique. Sa légitimité n'était pas moindre. Elle se fondait sur le respect de l'ordre cosmique des orients. Elle s'inspirait surtout du modèle de la capitale chinoise tiré du *Rituel des Zhou (Zhouli)*. A dire vrai, ce texte datant de plus de cinq siècles avant notre ère ne proposait qu'un modèle théorique dont l'archéologie chinoise n'a pas trouvé la réalisation pratique. Fondamentalement, il reposait sur la grille d'un carré, composé lui-

---

75 - Source : YI Chunghwan, *T'aengniji*, Séoul, Sinmyòng Ch'ulp'an-sa, 1987, p. 168. L'original en chinois du XVIIIe siècle se trouve p. 62 en annexe de cette édition traduite en coréen moderne. On notera que cette légende provient d'un jeu de mot. *Sòraból*, forme ancienne du mot *Sòul*, peut correspondre, après un bricolage des caractères sino-coréens, à l'expression "enceinte de neige".

même de neuf carrés égaux. Il était d'essence cadastrale. Pour certains, ce schéma spatial proviendrait de l'interprétation du caractère chinois signifiant "pays" *(guo, kuk)* : l'enceinte carrée, le palais et les armes de la défense [76]. Pour d'autres, il extrapole le caractère signifiant "puits" *(jing, chòng)* dont la forme propose une distribution égalitaire de l'espace que le réformisme social de Mencius tenta de remettre à l'ordre du jour.

La section du *Zhouli* qui prescrit l'organisation spatiale de la capitale, le *Kaogongji (Mémoire sur les métiers)*, installe le palais au centre, flanqué à gauche par le sanctuaire des ancêtres, à droite par l'autel de la terre. Elle l'adosse d'autre part à un marché et le met face à une cour réservée aux audiences [77]. Ces éléments placés, le tracé des routes se déduit selon la formule du gril orthogonal qui mène aux douze portes de l'enceinte. En théorie, les mesures de la villes sont elles-mêmes précisément fixées. Le *Zhouli* faisant partie des *Classiques*, il ne fait aucun doute qu'il fût une référence disponible pour des Coréens sinisés et pour une dynastie qui se réclamait du néo-confucianisme.

On aimerait pourtant voir cette référence fermement exhibée dans les sources. En effet, dans un second temps, c'est moins une variante du modèle théorique qu'une ville chinoise réelle qui peut servir de référence plus évidente : la ville de Chang'an. A première vue, les différences sont minimes. Les enceintes et leurs portes sont là, le palais est toujours central, la symétrie droite-gauche est observée et la trame des rues est orthogonale. La capitale des Tang a cependant pris avec le modèle des libertés non négligeables. De taille d'abord. L'ordre des chiffres, le nombre des portes dépassent les prescriptions rituelles du *Zhouli*. L'ensemble et les sous-unités sont rectangulaires. De plus, si le palais est centré, il n'est plus au milieu. Il est déplacé vers le nord. Dès lors, deux marchés au lieu d'un seul expriment, au sud, la symétrie droite-gauche. Un palais secondaire est ajouté. Enfin, la ville est divisée en quartiers dont le contenu social est préétabli. Il est bien sûr impossible de retracer ici l'histoire urbaine des villes chinoises, fût-ce de la seule capitale de Chang'an [78]. Il vaut mieux rappeler l'influence qu'eut l'empire des Tang sur ses voisins asiatiques.

---

76 - Voir HYòNG Kiju, "Tosòng kyehoek chonggo, Han-Chung-Il pigyo yòn'gu singnon", (L'unité des références dans les modèles d'urbanisme coréens, chinois et japonais), *Chirihak Nonch'ong*, vol. 12, déc. 1985, p. 41-77.

77 - Par rapport aux représentation graphiques, la gauche et la droite sont inversées. La convention fait de l'arrière le nord, auquel on s'adosse pour regarder et dire le paysage.

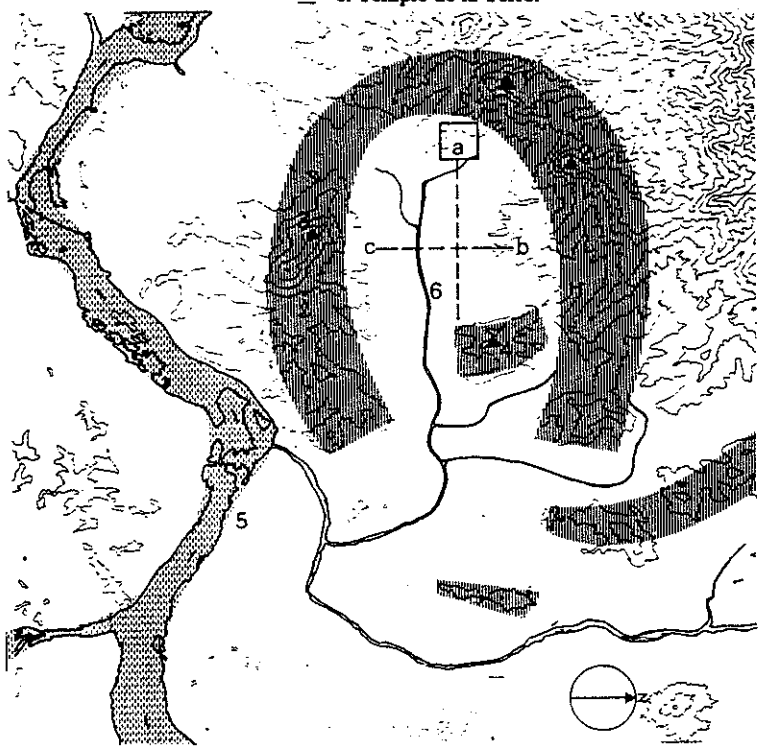
78 - Voir M.A.J . BEG (ed.), *Historic cities of Asia*, Kuala Lumpur, chez l'éditeur, 1985, 320 p. Et plus particulièrement, SEO Tatsuhiko, "The urban systems of Chang'an in the Sui and T'ang Dynasties", p. 159-200.

Illustration 70 : la controverse Muhak- Chòng Tojòn [79]

1. Montagne principale : Puk-ak.
2. Dragon d'azur : Nak-san.
3. Tigre blanc : In-wang.
4. Montagne avant : Nam-san.
5. Fleuve Han-kang.
6. *Myong-dang-son* : rivière Chung-Kye.

a. Palais principal.
b. Sancturaire des ancêtres royaux.
c. Temple de la Terre.

Plan de Chung Do-joen retenu.



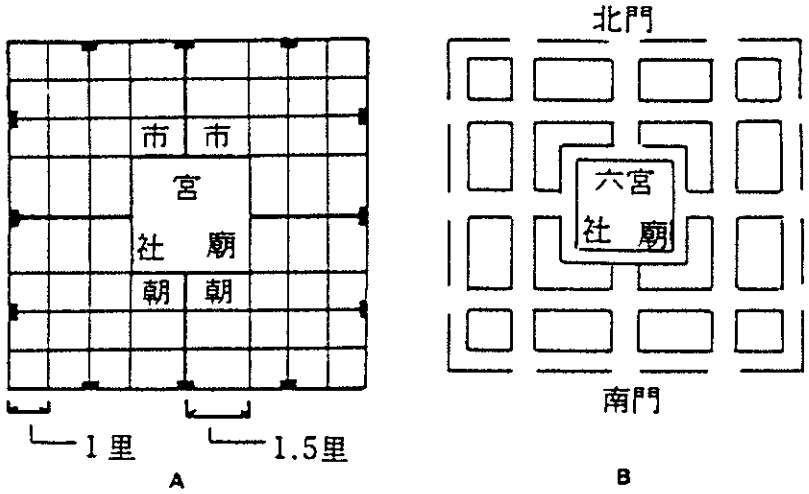
1. Montagne principale : In-wang.
2. Dragon d'azur : Puk-ak.
3. Tigre blanc : Nam-san.
4. Montagne avant : Nak-san.
5. Fleuve Han-kang.
6. *Myong-dang-son* : rivière Chung-Kye.

a. Palais principal.
b. Sanctuaire des ancêtres
c. Temple de la Terre

Proposition de Mou-Hak.

79 - Tiré de S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *op. cit.*, p. 224.

Illustration 71 : la ville du Zhouli [80]



周禮의 都城

Illustration 72 : le "modèle Chan'gan" [81]

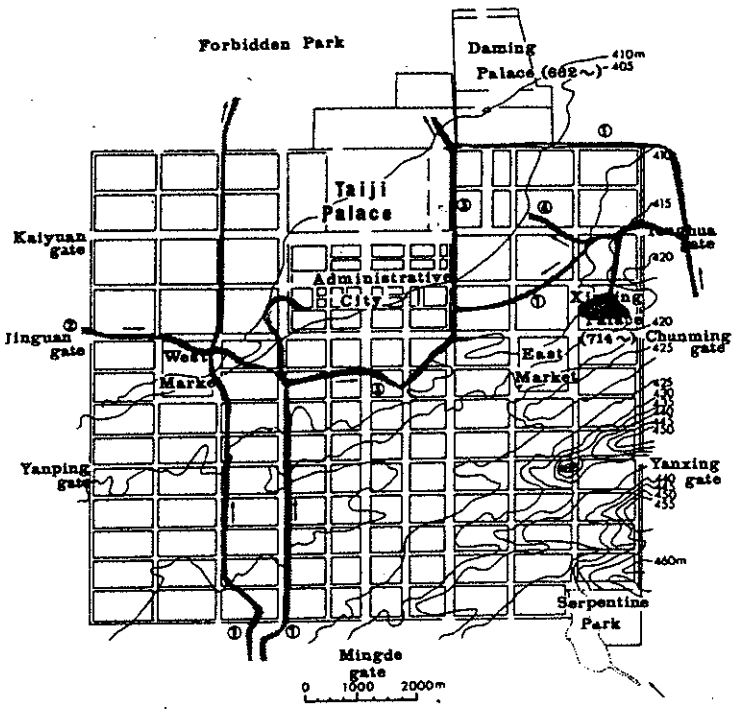
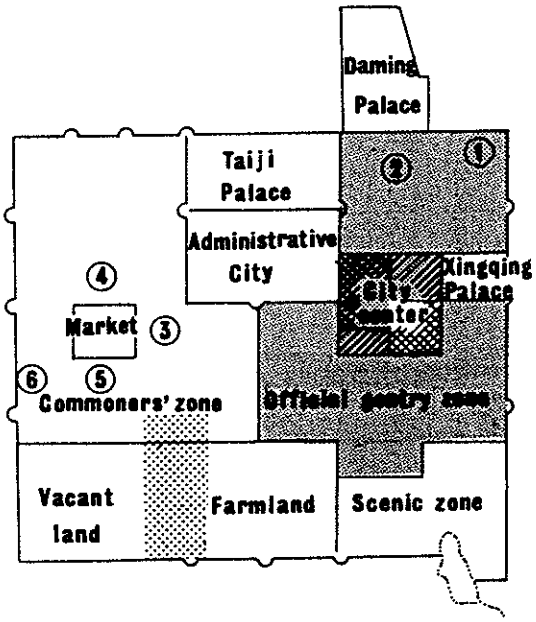


Fig. 1 T'ang Chang'an (Sui Daxing) city plan

80 - Tiré de HYòNG Kiju, *art. cit.*, p. 44.
81 - SEO Tatsuhiko, *art. cit.*, p. 184.

Illustration 73 : Chang'an et son écologie urbaine à la fin des Tang [82]



A travers sa capitale, un modèle urbain marcotte vers la Corée et le Japon. Ces *réalités* n'eurent sans doute pas moins d'importance que le canon urbain tiré du *Zhouli*. Ce n'est pas par hasard que P'yòngyang, la capitale du Koguryò, avait à cette époque pour nom Changan (mêmes caractères). Ici et là, on retrouve, du nord de la Corée aux villes japonaises, en passant par Kyòngju, le même air de famille des plans urbains. On s'y efforce au quadrillage [83]. Partout on adapte. Le cas des villes japonaises est mieux connu grâce à l'archéologie. A Nara et Kyôto, le quadrillage *(jôbô)* et la disposition des éléments fondamentaux de la structure urbaine renvoient au "modèle Chang'an". Mais, dans les deux cas, l'absence des murailles est frappante. De plus, les blocs sont carrés -comme dans le modèle du *Zhouli*- et non rectangulaires. Une axialité méridienne y domine qui accentue l'effet d'orientation des reliefs environnants.

---

82 - *Idem.*, p. 197.
83 - Voir E. DEGE, "Spatial Perception and City Planning in East Asia", *Chirihak*, vol. 9, déc. 1984, p. 453-463. et "P'yòngyang - Ancient and Modern - the Capital of North Korea", *GeoJournal*, 22.1, 1990, p. 21-32 + cartes.

Illustration 74 : la Changan coréenne : P'yòngyang du Koguryò [84]

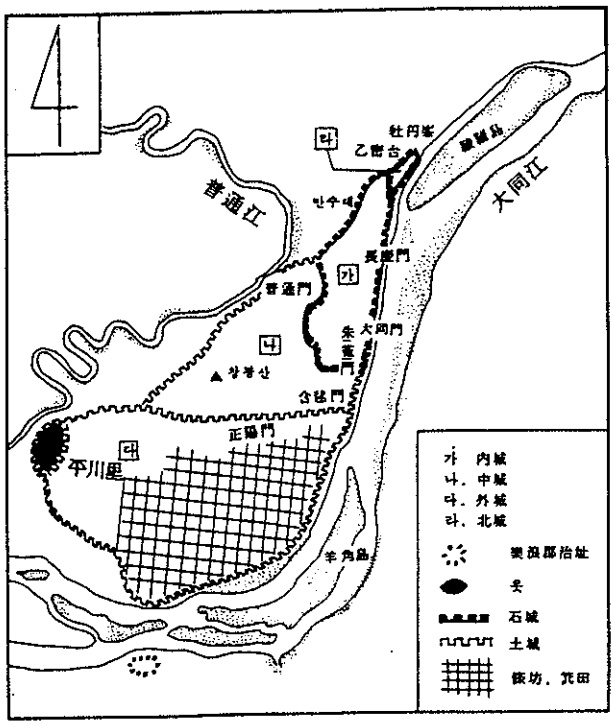


圖 4 . 平壤의 長安城

Les deux villes s'inscrivent et se lovent clairement dans un bassin qu'elles respectent, alors que Chang'an se surimpose à un relief qui s'élève dans son quart sud-est [85]. La tentation est grande, chez certains, d'y identifier immédiatement un type national spécifique. Rien n'indique pourtant que Chang'an se soit déjà imposée *en Chine* comme modèle de *la* ville chinoise ni que Nara soit un modèle de *la* ville japonaise. On devine même qu'on est loin de là [86]. La prudence s'impose. Il en va de même dans le cas coréen. Outre que l'archéologie -en sols partout acides- livre trop peu de choses des architectures de bois, les travaux monographiques manquent pour évaluer la prégnance du modèle urbain chinois en Corée, les déformations qu'il a subies *au départ*, et comment *ensuite* il a évolué au cours de l'histoire concrète des espaces urbains. Après avoir ainsi rappelé que, venu le moment de fonder une ville, les hommes

84 - Tiré de KIM Kònyu, *Paekche Sabi tosòng-ùi chirihakchòk yòn'gu, (Géographie d'une ville, Sabi du Paekche)* Mémoire de maîtrise, Université Sòngsin, Séoul, 1986, 95 p., p. 19. (Source initiale non indiquée).

85 - Voir YAMAMOTO Tadanao, "Development of city planning in ancient Japan - an archeological re-assemblage of palace-cities", in M. A.J. BEG (ed.), *op. cit.*, p. 147-158. Et pour les plans F. HERAIL, *Histoire du Japon, des origines à Meiji*, Paris, POF, 1986, p. 87 et 108.

86 - Voir par exemple la critique des usages politiques de ces modèles urbains chez Ph. PELLETIER, "La machistique -ou le poids du politique dans la constitution des villes japonaises", communication non publiée, Congrès de l'EAJS, Berlin, 1991, 8 p.

disposaient à la fois de références livresques et de villes réelles, on en reviendra au cas de Séoul, dont il n'est pas certain qu'il soit représentatif des villes coréennes.

Le modèle urbain séoulite vaut d'être celui d'une capitale. Il correspond à une naissance donnée et datée. Séoul naît huit siècles après la Chang'an des Sui et des Tang. Elle succède à cinq siècles de capitales du Koryò. Pour passer d'une période à l'autre, on aimerait au moins disposer de renseignements plus précis sur Songdo (Kaesòng), la grande capitale royale et bouddhiste de la dynastie des Wang. Ces sources, à la mesure d'une époque parent pauvre de l'historiographie coréenne, sont fantomatiques. Or, il semble bien que ce soit pendant cette période que l'ordre spatial géomantique ait, à travers les moines bouddhistes, acquis une légitimité remarquable. Une première fusion s'y est sans doute produite [87]. Enfin, Séoul a été créée quelques décennies après la chute des Yuan et de leur capitale, Dadu (Pékin). Celle-ci évoque dans sa forme le modèle Chang'an, mais dans le détail, elle retrouve en partie les idées du *Zhouli*. De plus, le choix de son site y répond clairement à un discours de type géomantique [88]. La dynastie des Yi qui se cherche une capitale dispose donc d'un corpus de modèles théoriques et de références pratiques.

Dans la forme que lui a donné Chòng Tojòn, qui l'emporta finalement sur Muhak, Séoul constitue une synthèse originale de chacun des éléments discutés jusqu'ici.

De la ville chinoise elle retient les enceintes qui firent l'objet des premiers travaux. Celle-ci, longue d'une quinzaine de kilomètres, haute de cinq à sept mètres, récuse la forme géométrique et s'adapte étroitement au relief. Elle colle à la ville là où le terrain est plat, mais prend de l'aise avec elle lorsqu'elle franchit, en s'enlaçant aux chaînons, les monts Pugak et Namsan. D'où sa forme ovale dont les cartes anciennes rendent mal compte. On n'observe donc ni le cas japonais de la capitale sans enceinte ni celui du bourg sous château *(jôkamachi)* ni le système chinois des enceintes multiples et de taille beaucoup plus vaste que l'espace bâti. Comme l'attestent la plupart des villes coréennes anciennes, le système défensif est complété par un système de forteresses périphériques. Au

---

87 - Située dans l'actuelle Corée du nord, Kaesòng n'a pu être interrogée à partir de cartes contemporaines. On en trouvera une, minuscule et datant des années 30,dans H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 277, fig. 61. On y voit en effet une esquisse de composition entre l'axialité du modèle chinois et la "prise" topographique de la géomancie.

88 - Voir Ph. JONATHAN, *Pékin*, Bulletin d'Informations architecturales, Paris, Institut Français d'Architecture, 1983, 15 p.

sud, la très imposante Namhansan-sòng fut édifiée au XVIIe siècle. Pukhansan-sòng, au nord et plus modeste, au XVIIIe siècle.

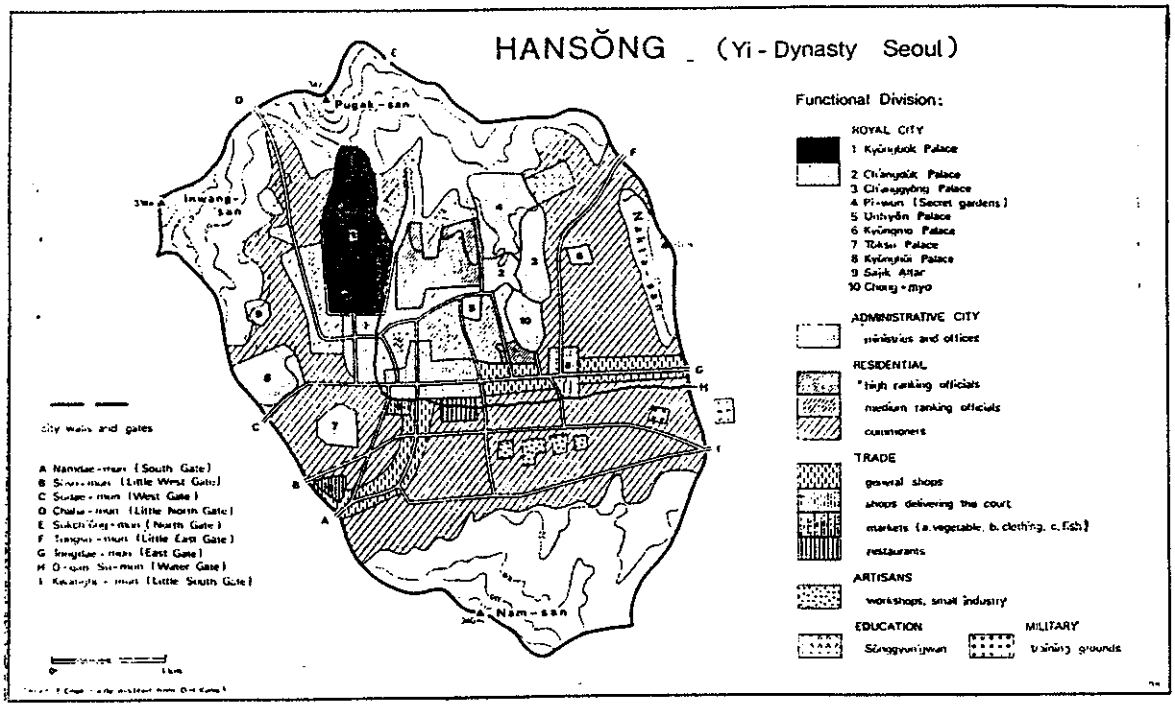
L'ouverture des portes répond de même à l'organisation topographique du bassin. La porte principale, que le modèle place au sud, est en fait largement décalée vers l'ouest. Naturellement, toutes les autres portes s'installent au niveau de cols, de passes ou de seuils. Seule les grandes portes de l'est et de l'ouest correspondent à peu près à l'orientation qu'elles promettent. Ces portes, qui alternent versions larges et versions étroites, sont au nombre de huit, chiffre dont la symbolique politique renvoie au nombre des provinces du Chosòn. Une neuvième, à cinq arches, permet à la rivière Chònggye de quitter l'enceinte.

Le palais royal est le second haut lieu de cet espace. Il répond en partie au modèle Chang'an puisqu'il est décalé vers le nord par rapport à l'axe est-ouest. Mais il satisfait aussi à la géomancie par son décentrement vers l'ouest : c'est là qu'il reçoit l'énergie propice du site et qu'il peut s'adosser au mont Pugak. Dans le détail, la modeste enceinte du palais est elle-même encadrée de part et d'autre par deux cours d'eau qui canalisent le *ki*. Ces deux ensembles de données produisent l'axe fondamental sur lequel va se fonder la trame des rues secondaires. Une fois posé l'axe est-ouest qui correspond à l'actuelle avenue Chongno, le palais lui est raccordé en ligne droite par l'avenue des ministères. Une autre avenue doit partir en biais, depuis Namdaemun, pour s'y fixer aussi. Cet axe méridien échoue donc à être et rectiligne et continu. On a affaire à une sorte de *cardo* qui crée une situation urbaine contradictoire : l'axe nord-sud, qui symbolise le pouvoir, est brisé, alors que le plus bel axe, est-ouest n'est pas doté par les modèles de qualités symboliques particulières. Oiseau de mauvaise augure, Muhak déclara qu'avant deux cents ans, on regretterait cette disposition. En 1592, la ville brûlait sous les armes d'Hideyoshi...

Du *Zhouli*, le Séoul des Yi a retenu en revanche les hauts lieux constitués à l'ouest par l'autel des divinités gardiennes de l'Etat *(Sajik)*, à l'est, par le sanctuaire aux ancêtres *(Chongmyo)*. Il ne pouvait en revanche installer au nord du palais un marché. Il en existe trois à Séoul. L'un est conforme au modèle Chang'an et situé prés de la grande porte de l'est. L'autre est situé conformément à un vulgaire déterminisme géographique : il prend place près de la grande porte du sud, là où, depuis les embarcadères du Han, arrivent les marchandises. Un troisième, réservé aux marchands à brevets, se situe au carrefour de Chongno et de l'avenue qui vient de Namdaemun. Au modèle

Chang'an, on peut peut-être attribuer aussi l'existence d'un palais secondaire, Ch'angdòk, situé plus à l'est. En théorie enfin, les quartiers de Séoul sont divisés en larges secteurs dont le contenu social et fonctionnel est préétabli. Dans le village du nord *(Pukch'on)*, les lettrés de haut rang, la famille royale et l'université confucianiste, dans le village du sud *(Namch'on)*, les lettrés subalternes et les marchands officiels.

Illustration 75 : un schéma simplifié de l'organisation spatiale de Séoul [89]



Les artisans dangereux pour la ville -à cause du feu- ou polluants -fabriques de papier-, les métiers dégradants -la boucherie- sont rejetés à l'extérieur des murailles dans un schéma qui paraît universel des villes pré-modernes.

Le reste de la trame urbaine semble s'efforcer désespérément de satisfaire au quadrillage-modèle, signe d'une cité en ordre. Sur la pente nord du mont Nam-san, courent deux voies parallèles à Chongno qui correspondent aux actuelles ùlji-ro et T'oegye-ro. De même, de part et d'autre de l'avenue

89 - Tiré de E. DEGE, *art. cit.* (1984), p. 460.

centrale, on voit descendre à angle droit des dessertes secondaires. Le quadrillage est esquissé. Le modèle Chang'an s'arrête où commence le modèle géomantique. Deux données nous le montrent. D'une part, la ville se défie presque partout des carrefours où se croisent deux axes, ayant la forme d'un "+". En effet, mis les uns à côté des autres, ces carrefours "directs" finissent par dessiner sur la carte le caractère chinois, déjà évoqué, qui signifie un "puits" *(chòng)*. La sagesse géomantique affirme : "Si les voies prennent la forme du caractère *chòng*, votre descendance s'appauvrira puis s'éteindra [90]". Entre les exigences royales d'une ville cadastrée en *chòng*, et les exigences individuelles de maintenir absolument sa descendance, il fallait trouver un compromis. Le carrefour en "T", multipliant les chicanes, fut la résolution géométrique du problème.

On attribuera aussi à la géomancie les tracés bizarres et entortillés d'un grand nombre de voies secondaires. On est là à mille lieux de Chang'an. Elles sont pourtant les seules traces qui nous restent de cette micro-topographie "collinaire" qui a aujourd'hui disparu et qu'en bon adepte du vent et de l'eau il fallait absolument respecter. D'une certaine manière, la forme ancienne de Séoul trahit aussi la concurrence du public et du privé, de l'idéologie officielle et des croyances populaires dans la fabrique des formes urbaines.

On n'insistera pas davantage sur les autres hauts lieux de la ville de Séoul à l'époque des Yi. Le but n'est pas ici de faire l'histoire de la ville pendant les cinq siècles du Chosòn [91]. Il s'agit d'éclairer une naissance. En même temps qu'elle donne à la ville un nom, elle lui donne un visage. Son paysage.

---

90 - Cité par YI Sanghae, "Hanyang tosòng kyònggwan-ùi wònhyòng", (Les archétypes du paysage de Séoul), *Kònch'uk* vol. 36, n°1, 1992, p. 36-45, p. 43. La source originale mentionnée, Chiridorosò est difficile à préciser, faute de caractères chinois. Peut-être : Ecrits géomantiques sur les routes.

91 - On se reportera aux deux volumes de E. B. ADAMS, *Through gates of Seoul, Trails ans tales of Yi Dynasty*, Séoul, Taewòn-sa, 1974, 393 p. + 378 p.

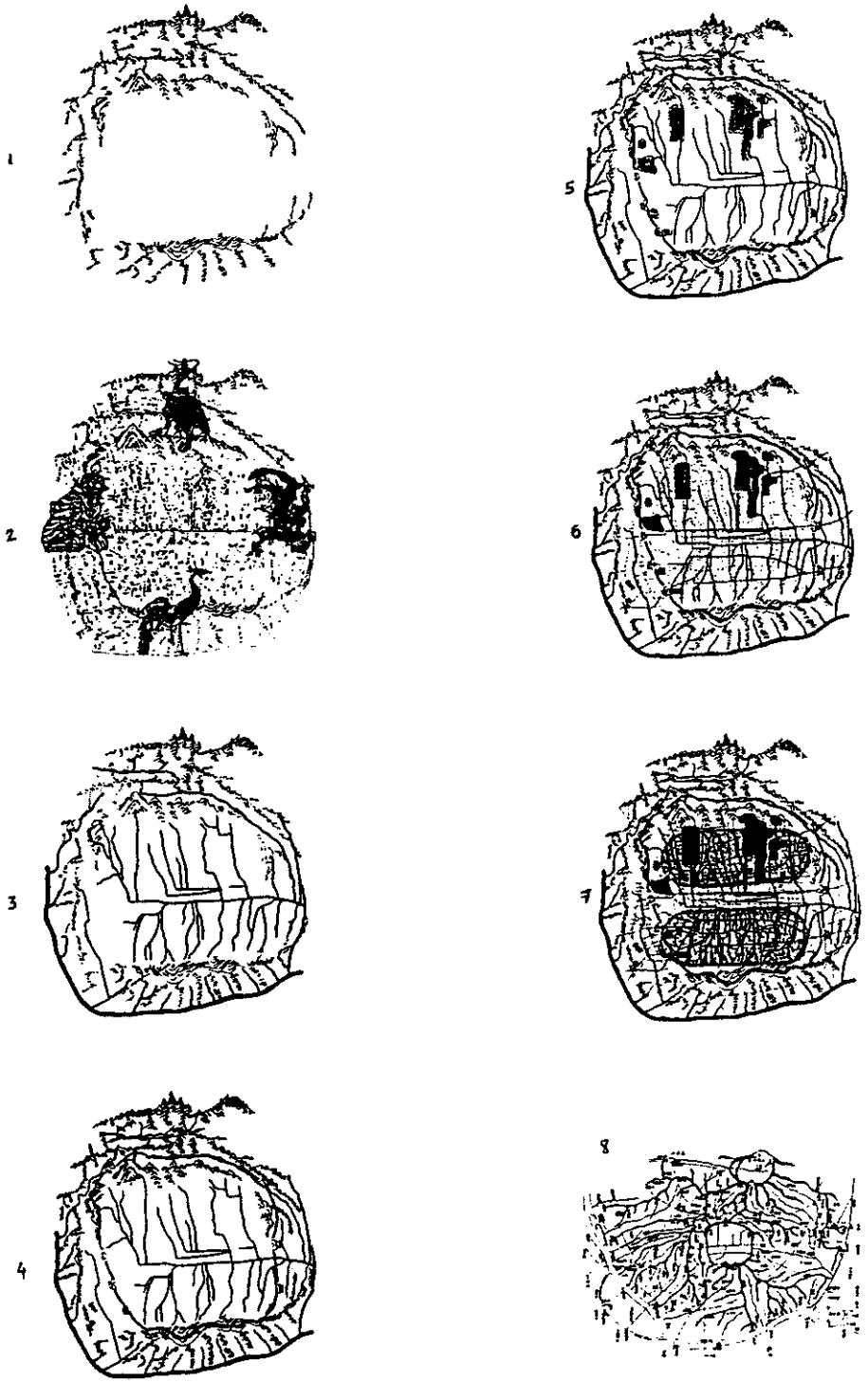
Illustration 76 : l'ordre spatial séoulite [92]

92 - La carte *Susònjòndo* est de KIM Chòngho (?- 1864) et date de 1824. Il s'agit ici d'une version postérieure et modifiée datant de 1885. On l'a tirée de S. CLEMENT, P. CLEMENT, SHIN Yonghak, *op. cit.*, p. 216. Sur les cartes de Séoul et leur chronologie voir HUR Young-hwan [Hò Yònghwan], "Chosòn Dynasty Maps of Seoul", *Korea Journal*, XXX, N°6, juin 1990, p. 21-36.

Illustration 77 : décomposition des structures paysagères de Séoul [93]

1 - montagnes 2 - les orients protecteurs 3 - les eaux 4 - l'enceinte 5 - les palais

6 - la trame des rues 7 - les quartiers 8 - les arrondissement périphériques



93 - Source : KIM Chinhae (ed.), *Arùmdaun Sòul, (La belle Séoul)*, Séoul, Séoul Forum, 1991, 40 +40 +40 p., vol. 1, p. 12-13.

Le moment de la fondation ne marque pas seulement de son sceau le temps de l'histoire urbaine. Il en marque aussi l'espace. Il crée une matrice qui s'inscrit dans la mémoire des habitants et qui, de textes en cartes, devient une image forte à laquelle la ville ultérieure ne peut manquer de se référer. La référence n'implique pas que la ville réelle soit guidée dans son évolution par ce qui n'est, après tout, qu'un schéma. D'autres forces guident les villes que les représentations. En matière de paysages, ces outils sont un premier outil de description commode. Les modèles qui ont été ici évoqués n'ont pu que brasser une matière déjà bien connue dans l'ensemble. Le cas séoulite offre donc, à l'origine, une sorte d'osmose entre trois modèles différents : la géomancie, le *Rituel des Zhou* et la Chang'an des Tang. Idéalement, il resterait aussi à établir, à travers le Koryò, les dynastie Song et Yuan, comment s'établit une *mémoire des modèles*.

Il convient pour finir d'en rappeler la motivation historique immédiate. Fondamentalement, T'aejo ne bricole pas des images pour satisfaire à un sens esthétique ou religieux du compromis. Il accomplit un acte politique. Fonder une nouvelle dynastie est une chose. L'enraciner une autre. L'abondance des légendes autour de Séoul et de sa création témoigne d'une technique classique de légitimation : persuader les hésitants, tels le très confucéen Chòng Mongju, que les faits étaient annoncés. Mais la controverse entre Muhak et Chòng Tojòn dépasse cette dimension. Elle trahit une alliance politique. La monarchie nouvelle ne peut se débarrasser d'un seul coup de l'énorme autorité morale et de la richesse matérielle du bouddhisme. Certes, la classe des lettrés, qui prônaient le retour d'un Etat selon les canons du confucianisme, avait été le fer de lance de la révolte contre les Wang, mais leur domination réelle de la société et de l'appareil politique du Chosòn ne s'est pas faite d'un seul coup en 1392. Dans ces commencements dynastiques, T'aejo ménage les deux sources de l'autorité morale et sociale pour asseoir son propre pouvoir. Le modèle imaginé pour Séoul est la transcription spatiale de ce compromis politique.

Pourtant le moment de fondation ne dure qu'un moment. Les raisons immédiates qui guidèrent une décision finissent par s'effacer. Si la ville perdure dans ses formes c'est que, dans le cas de Séoul, elle n'est pas simplement une ville. Elle est avant tout la capitale. Son identité propre devient celle de la nation tout entière. En ce sens, Séoul constitue bien une ville sinisée. C'est-à-dire, dans le cas d'espèce, coréenne. C'est peut-être pourquoi aussi le modèle

urbain séoulite, qui fut le fruit des circonstances, peut devenir à son tour modèle pour les autres villes coréennes, voire modèle d'arrangement spatial. La fusion intime ordre géomantique-ordre chinois peut devenir une formule.

On en trouvera par exemple pour premier signe la construction du palais Ch'angdòk. Edifié au XVe siècle, il adapte la "recette" au site du palais, qui diffère de Kyòngbok, orthodoxe, chinois et géométrique. Une analyse détaillée montrerait comment hiérarchie spatiale "confucéenne" et hiérarchie topographique géomantique s'articulent. Il est aujourd'hui perçu comme la quintessence du palais royal coréen. Enfin, on pourrait s'interroger dans cette perspective sur la fondation d'une ville nouvelle qui fut entreprise par la dynastie au XVIIIe siècle. Il s'agit de Suwòn. Les origines de la décision prise par le roi Chòngjo d'y établir une capitale secondaire ne peuvent ici nous retenir. De grands travaux furent entrepris dont il reste une remarquable enceinte. Lorsqu'on regarde les plans de cette ville, on évalue toutefois combien le modèle "séoulite" avait pris : la topographie est mise en avant et il ne reste plus des modèles chinois que l'emplacement prévu du palais et l'ordre, très libre, des grands axes [94].

B - Le masque de la capitale lettrée

A parler de ville sinisée, on prend pour amer la ville chinoise. Celle-ci, on vient de le voir, répond d'abord à un type spatial dont la pertinence descriptive est plus ou moins satisfaisante. Dans l'histoire des villes d'Asie cependant, l'idée de ville chinoise peut correspondre aussi à un type socio-fonctionnel spécifique. Cette dimension n'est pas moins importante pour la compréhension du paysage de la ville car elle permet de le saisir au ras du sol, dans ses formes concrètes et dans la vie quotidienne des populations urbaines. Cette question est compliquée, même rapportée au seul cas, il est vrai copieux, de l'histoire des villes chinoises. L'idée que, fondamentalement, la ville chinoise n'est qu'un rouage du système de l'Etat bureaucratique provient des travaux de Max Weber. Il faut en rappeler la perspective. Le sociologue s'interroge sur la naissance de la modernité occidentale à travers d'une part, la genèse de l'Etat

94 - Voir SON Chòngmok, *op. cit.*, 1977, p. 422 et 444.

moderne technocratique, comme Etat de droit et d'autre part, l'invention du capitalisme, par une petite couche de marchands urbains raisonnant à d'autres échelles et selon d'autres temporalités que les traditionnels acteurs du commerce "de proximité".

En Occident, l'existence de villes, en tant qu'unités juridiques relativement autonomes et de cette couche sociale urbaine aux fondements spécifiques - ni ordre, ni lignage- qu'est la bourgeoisie, devient le creuset de la modernité occidentale et le ressort profond de sa domination sur le monde. Ce résumé brutal implique, par passage à la complémentaire, les raisons de l'affaiblissement de grandes civilisations comme l'Inde et la Chine. Si elles possèdent toutes deux des dispositifs écologiques -murailles, densité du bâti- qui ressemblent aux villes d'Occident, elles ne connaissent pourtant pas, au sens weberien, *la* ville. Elles ne sont pas juridiquement abstraites de l'Etat et socialement abstraites des clans : "L'administration autonome leur était inconnue ou n'était connue que dans ses rudiments : mais plus encore -et c'est important- le caractère associatif de la ville et la notion de citadin par opposition à celle de paysan. Même de cela, il n'existait que des ébauches. Le Chinois qui habitait en ville appartenait légalement à sa lignée et par elle à son village natal [95]". Les problèmes posés par le modèle explicatif weberien sont considérables. Il est hors de question de s'y avancer. Les sources sur lesquelles il se fonde d'une part, la méthode de construction par idéal-type d'autre part, l'obsession juridique enfin, apportent autant de lumière au cas de l'Occident qu'elles en retirent au cas de l'Orient.

L'idée de "ville asiatique" a cependant réussi à y trouver une consistance. Un élève de Max Weber, Etienne Balazs, qui lui est sinologue, enfonce alors le clou en reprenant la formule de son maître : "'Ville' égale siège des mandarins sans autonomie administrative - 'village' égale localité avec autonomie administrative et sans mandarin [96]". Les graines de modernité s'en trouvent trop faibles, dispersées géographiquement et marginalisés socialement. Et Balazs de poursuivre, avec la description d'un univers quasi concentrationnaire où les quartiers urbains *(fang)* sont autant de prisons. Il apporte toutefois à son propos plus qu'une nuance par rapport aux leçons du maître allemand. D'une part, l'affirmation ne vaut que dans la chronologie

---

95 - M. WEBER, *La ville*, Paris, Aubier,1982, (Tübingen, 1947), 218 p., p. 38-39.
96 - E. BALAZS, "Les villes chinoises", *La bureaucratie céleste*, Paris, Gallimard, 1968, 346 p., p. 210. L'original allemand est cité en note 2.

comparée de l'Occident médiéval et de la Chine des Tang et des Song. Au-delà, commencent selon lui la Chine moderne et un développement du capitalisme à l'ombre de l'Etat [97]. D'autre part, attirant l'attention sur le biais idéologique qu'occasionnent des sources issues du seul milieu bureaucratique, il fait remarquer que d'autres données, du récit de Marco Polo aux romans chinois anonymes, laissent des grandes villes chinoises une image de civilisation spécifique très éloignée de l'idée de "machine administrative". Maître en art des typologies sophistiquées, il est curieux que Max Weber se soit satisfait de bâtir en bloc *la* ville chinoise. Depuis lors, plusieurs décennies de recherches historiques sur les villes chinoises ont conduit à discuter ces concepts et à produire des descriptions plus nuancées [98]. Le chantier de la ville asiatique reste ouvert.

Séoul, ville sinisée, ne paraît pas moins avoir du mal à échapper au modèle socio-fonctionnel que l'idéologie lettrée a prétendu plaquer sur elle. En dépit du travail de Son Chòngmok, précisément habité par la théorie des germes de modernité urbaine, la société urbaine du Chosòn reste d'une grande opacité. La capitale est une construction idéologique qui dissimule la ville.

Dans un premier temps, il paraît utile de mieux comprendre ce que peut bien être une ville coréenne. Le dispositif écologique est une première indication. La présence de murailles paraît absolument nécessaire à définir l'objet urbain comme centre de commandement. Toutes les grandes villes de province *(mok)* ayant une fonction administrative en sont dotées. Lorsque, situées à un niveau inférieur de la hiérarchie administrative *(hyòn* et *kun)*, elles en sont dépourvues, les grandes structures spatiales de la capitale sont reproduites : l'administration centrale *(agwan)* tient la place du palais, au pied de la montagne principale, l'école confucianiste *(hyanggyo)* est sur sa gauche et la mairie locale *(kaekkwan)* sur sa droite. Le modèle urbain est donc bien vivant dans l'ensemble du pays. Mais ces indications sont insuffisantes. En effet, à travers le système de défense, il existe des unités administratives spéciales

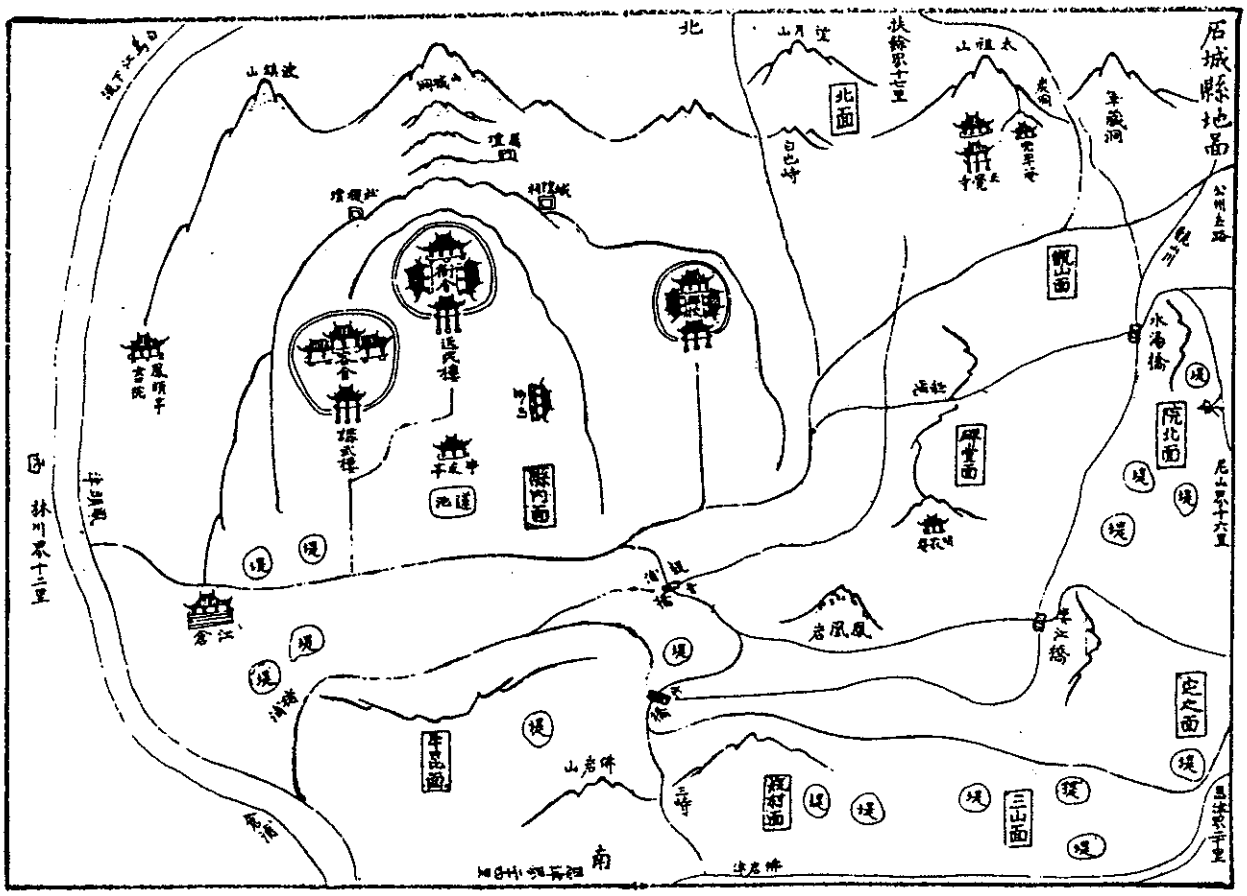
---

97 - Voir E. BALAZS, "La naissance du capitalisme en Chine", *idem.*, p. 209-312. Pour les tenants de l'école des "germes de modernité", il écrit, malicieusement : "Je ne puis donner aucune date exacte pour la naissance du capitalisme en Chine. Tout ce que je sais est que l'on tendra à reculer cette date de plus en plus, du XIXe au XVIIIe siècle, du XVIIIe au XVIIe siècle et ainsi de suite pour arriver enfin à la dynastie Song [...]"; p. 311.

98 - On trouvera une première synthèse de ces nouvelles approches dans C. HENRIOT, *Shanghai 1927-1937, Elites locales et modernisation dans la Chine nationaliste*, Paris, Editions de l'EHESS, 1991, 342 p. Voir surtout p. 17-35.

(tohobu) qui peuvent correspondre à la présence d'une muraille et d'un schéma spatial conforme à la capitale mais qui sont vides d'habitations. Faute d'urbains, pas de ville. On retrouve donc ici le même maquis terminologique des unités administratives que dans le cas chinois [99]. Il nous renseigne peu sur les réalités qu'il annonce.

Illustration 78 : le *hyòn* de Sòksòng, province du Ch'ungch'òng [100]



99 - Voir l'article inaugural de M. CARTIER, "Une tradition urbaine : les villes dans la Chine antique et médiévale", *Annales ESC*, Juillet-Août 1970, n°4, p. 831-841.
100 - Source : *Yòjidosò*. Document cité dans AN Kyebok, "Han'guk nu, chòng yangsingnon", *art. cit.*, p. 81.

Ainsi, les capitales d'anciens royaumes coréens sont situées à un rang administratif sans rapport avec leur influence réelle, non seulement dans la vie économique et sociale des régions, mais dans la vie administrative elle-même. Dans la province du Kyòngsang, le vieux Kyòngju étiolé reçoit rang de *pu* et l'emporte sur Taegu qui n'est qu'un *kun*. Pourtant, au moins pour des raisons fiscales, la monarchie coréenne devait bien avoir un sens des réalités géographiques du pays, découplé de sa grille de lecture administrative. En effet, les activités urbaines, le commerce, les artisanats n'étaient pas moins soumis à l'impôt que les paysans et leurs rizières. Les recensements, qui comptait les foyers fiscaux *(ho)*, pouvaient donner aux choses une autre hiérarchie. Ces données consignées dans les *Annales des Yi (Yijo sillok)* constituent, on s'en doute, une source unique, irrégulière et difficile à manier. L'évasion fiscale en posait les limites. Au début du XXe siècle, un même recensement effectué par le canal dynastique et par le "protecteur" japonais donne rien moins qu'une erreur de 100 %. Les Japonais découvrent une Corée deux fois plus peuplée qu'elle ne s'annonce. La marge d'erreur est relative. Elle n'empêche pas, sauf enquête contraire, d'évaluer la hiérarchie des villes du Chosòn. On reproduit ici le dépouillement du recensement de 1789 tel qu'il nous est rapporté par Son Chòngmok [101].

Tableau 79 : population et densités des vingt premières villes coréennes dans le recensement de 1786

Séoul	189153 h	755 h/km²	**Kyòngsòng**	9102	24
Kaesòng	27769	1985	**Pusan**	9047	270
Pyòngyang	21689	3359	**Kilju**	8641	539
Sangju	18296	203	**Kwangju**	8123	197
Chònju	16694	7801	**Kòjae**	7839	340
Taegu	13734	1900	**Yòngyu**	7754	119
Ch'ungju	11905	130	**Kongju**	7139	127
ùiju	10837	214	**Sòngch'òn**	7085	61
Chinju	10000	1182	**Cheju**	6761	27
Haeju	9958	90	**Chòngju**	6536	363

101 - SON Chòngmok, *op. cit.* (1977), p. 207-217. Les sources proviennent des *Yijo Sillok* et sont ici arrondis à l'unité la plus proche.

Ces données sont éclairantes des décalages entre rang administratif et taille de la population. Au sommet, les hiérarchies sont respectées. Séoul et les deux anciennes capitales du Koryò que sont Kaesòng et P'yòngyang arrivent en tête. Kyòngju, ancienne capitale du grand Silla, n'est pas sur cette liste restreinte et Taegu se trouve en fait deux fois plus peuplée qu'elle. La plupart des "préfectures" de la Corée de l'envers sont invisibles. On voit au contraire apparaître des villes du sud-est et du nord-ouest dont le rang administratif est médiocre. Pusan et Kòjae, une ville insulaire, sont de celles-là. De même Chòngju et Yòngyu. A la fin du XVIIIe siècle, ces villes qui jouent un rôle commercial soit dans les rapports avec le Japon, soit sur la route de Pékin, témoignent d'une autre réalité de la ville coréenne. Une suite de monographies pourrait sans doute en rendre compte et nous dire notamment si ces villes adoptent la structure spatiale qui paraît convenir à la ville administrative.

Mais le recensement montre aussi qu'on échouerait à définir la ville par le simple critère des densités. Elles sont d'une variabilité extrême selon que la ville a ou n'a pas de murailles, que celles-ci sont larges ou étroites, enfin qu'il existe ou pas des arrondissement périphériques au-delà de la muraille -comme à Séoul. La variété de ces données inviterait à construire une de ces typologies dont Max Weber a montré la fertilité. Certes, il est clair que la ville ne correspond pas à une définition juridique autonome et qu'elle n'est pas davantage un concept de la société du Chosòn pour décrire une morphologie sociale spécifique. Ce qui ne veut pas dire, on le voit, qu'elle n'existe pas.

En mettant ces chiffres bout à bout et en fixant la barre à 5000 habitants, Son Chòngmok établit la population urbaine du dernier Chosòn à 8% de l'ensemble. En la situant à 2500 habitants, il parvient à 12 %. Ces chiffres ne semblent guère différents de ceux qu'avancerait un tableau de la France pré-industrielle. Le fait marquant de cette hiérarchie urbaine reste toutefois l'importance de Séoul. Son indice de primatie par rapport à la seconde approche 7. Certes, en chiffres absolus, cette taille de 200 000 habitants semble faible, comparée aux autres grandes villes de la région, Edo ou Pékin [102]. Il convient toutefois de la rapporter à l'ensemble de la population coréenne, bien moins abondante que celle de ses voisins. Entre le XVIIe siècle et le XIXe siècle, le rapport entre la taille de Séoul et la taille de la population coréenne est à peu

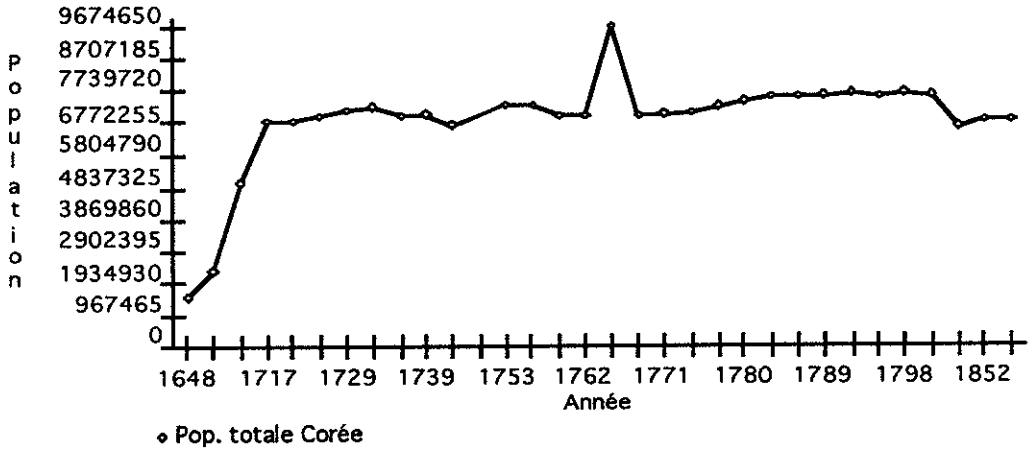
---

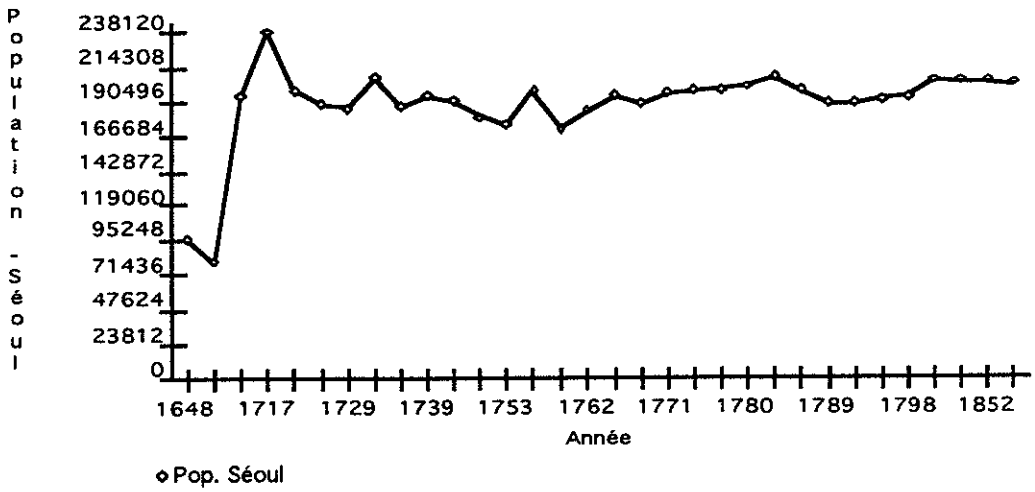
102 - Edo pèse 1 million d'habitants en 1700 pour 31 millions de Japonais, Séoul 230 000 pour 6,8 millions d'habitants en 1723. Le rapport est identique. Source des chiffres japonais : F. HERAIL *et al. op. cit.*, p. 355 et 358.

prés constant. Elle a un poids considérable dans le pays. Ville d'exception, elle est aussi la ville par excellence. Or la littérature ou les arts échouent à nous en montrer le paysage en état de fonctionnement. La façade officielle de capitale confucianiste paraît sa seule enseigne.

Il faut donc parler de capitale omniprésente et de ville invisible [103].

Graphiques 80 et 81 : l'évolution comparée de la population coréenne et de la population de Séoul du XVIIe au XIXe siècle [104]





103 - On reprend ici A. DELISSEN, "Des villes invisibles : l'urbanité dans l'histoire coréenne", *L'Espace Géographique*, 1992, n° 1, p. 69-77.
104 - Son Chòngmok, *Idem*, p. 203. On prendra garde que l'axe des années n'est pas normé.

Quel est donc ce masque que se donne Séoul dans la civilisation des Yi? On en trouve un portrait dans le *Supplément géographique aux Annales du règne de Sejong (Sejong sillok - Chiriji)*, rédigé en 1454. Avant d'en évoquer les rubriques, une mise au point est nécessaire. Jusqu'ici, par commodité, on a désigné la ville sous son nom actuel : Séoul. Celui-ci n'est pourtant pas un nom propre. Il est la forme évoluée du mot, plus ancien et purement coréen, *"sòrabòl"*, dont le sens commun signifie simplement "la capitale". Les origines de cette appellation font l'objet de diverses théories. Certains y voient l'expression de "grande plaine" en coréen ancien. D'autres, rapprochent ce nom d'un ancien peuple, Sara ou Sarò, dont les anciennes transcriptions phonétiques en caractères chinois auraient conduit au nom propre actuel de Silla. Un jeu de mots nouveau sur *Sòlbòl* a, à son tour, donné naissance à la légende de l'enceinte de neige... Du coréen au chinois en passant par les proto-systèmes d'écriture sino-coréens, les interprétations s'en donnent à coeur joie et l'étymologie devient une tâche quasiment impossible. Officiellement en tout cas, Séoul s'appelle pendant l'époque Chosòn Hanyang ou Hansòng. Ce sont ses appellations les plus courantes. Elles coexistent avec d'autres, plus ou moins techniques ou plus ou moins lyriques, comme Kyòngdo Hansòngbu (Ville-capitale, *pu* de la citadelle Han) ou Susòn (Sommet d'excellence).

Fidèle aux modèles encyclopédiques chinois, le *Supplément géographique aux Annales de Sejong* livre tous les renseignements pratiques nécessaires à l'administration du lettré [105]. La logique des listes qui y est à l'oeuvre produit un tableau chorographique de la ville. Le chapitre qui ouvre l'ensemble de cet ouvrage commence, comme il se doit, par un long rappel des antécédents historiques du site. De même, mention est faite de Tosòn et de ses prédictions. "Le grand roi fondateur T'aejo, le 10e mois de la 3e année Kapsul, fonda une ville à cet endroit, la nomma Hansòngbu, y laissa un président *(p'ansa)*, un préfet *(yun)*, un sous-préfet *(soyun)*, un vice-préfet *(p'an'gwan)* et un gardien en chef *(ch'amgun)*. Le 2e mois de la l'année suivante, il y fit bâtir une chapelle ancestrale et un palais royal qui furent achevés le 9e mois [106]".

Suivent en rafale les rubriques suivantes : la citadelle, les découpages administratifs en 5 arrondissements et 49 quartiers, les lieux signifiant la

---

105 - On se réfère à l'édition en coréen moderne, *Sejong changhòn taewang sillok - chiriji*, Séoul, Sejong taewang kinyòm saòphoe, 1972, 462 p.
106 - *Idem*, p. 18.

révérence confucianiste, les palais et les ponts, les trois marchés de la ville, les résidences des plénipotentiaires chinois, le nombre d'âmes (17015 feux dans l'enceinte et 1779 autour), la surface des terres défrichées, les montagnes du site, les autels, les champs affermés, le fleuve Han, les entrepôts de glace, les fabriques de papier, enfin les lieux de culte chamaniques et les temples bouddhiques. Peu ou prou, l'ordre renvoie à l'organisation sociale du pays : au sommet, ce qui procède de l'administration royale et locale, c'est-à-dire la classe des *yangban*, au centre la classe des gens ordinaires *(sangin)*, paysans, artisans et marchands, enfin la classe vile *(ch'ònmin)* qui mentionne chamanes et bonzes mais oublie les "esclaves". On n'apprend rien de fondamentalement nouveau par rapport à ce que nous avaient enseigné les cartes anciennes de la ville.

Les sources officielles n'ignorent donc pas que marchands, bateleurs, prostituées et ouvriers font partie de l'univers urbain, mais elles les réduisent à la portion congrue : quelques lignes à la sauvette. Or, puisqu'il y a des villes importantes en Corée dont le rang administratif est faible, c'est qu'il y a d'autres fondements que l'Etat à l'agglomération des hommes. Comme d'autre part, Séoul est à l'échelle du pays une ville énorme, il est clair que sa société urbaine est très loin de se limiter à l'armada des lettrés. On n'a pourtant aucun moyen de *peser* ces réalités et de montrer en quoi elles produisent une culture et un paysage urbain spécifique. Si une encyclopédie administrative se doit d'être exhaustive dans la mention des faits, l'idéologie de la classe lettrée récuse dans sa production la représentation des réalités urbaines. Alors que les littératures chinoise et japonaise ont laissé leurs marchands jouer aux lettrés (de Saikaku au Japon au *Jin Ping Mei* en Chine), la Corée reste muette. Elle surenchérit une fois encore dans l'orthodoxie.

La capitale, phare moral, est au coeur de l'édifice idéologique de la monarchie coréenne. C'est là qu'on viendra passer les concours prestigieux qui donneront accès à la haute fonction publique. C'est là que seront codifiés les rites et les pompes. C'est de là que partiront les codes moraux dont devront s'inspirer les provinces *(hyangyak)*. A chacun de régler son comportement sur la capitale. Cet idéal impeccable ne peut guère s'accommoder des réalités d'une ville où, en fait de lettrés recrutés par concours, s'impose peu à peu le pouvoir d'une aristocratie qui contrôle l'appareil d'Etat, s'adonne à la rente foncière et s'institue en classe de loisir. La façade -la face- est sauve si tout cela reste tu. C'est sans doute ce décalage entre un idéal politique et moral (la capitale

bureaucratique) et des réalités sociales et culturelles inavouables (la ville aristocratique, ses domestiques et ses plaisirs) qui rend le visage de Séoul si évanescent dans nos sources. On finirait par croire réellement, qu'après tout, Séoul n'est qu'un gros village peuplé de lettrés dont la civilité et les sociabilités se réduisent aux prescriptions rituelles.

Il paraît donc entendu que l'idée de ville bureaucratique, telle que la concevait Max Weber, réclame plus d'une nuance. Les associations de citadins sur la base d'une tontine *(kye)* qui, certes, n'avaient pas d'existence administrative légale pouvaient sans doute se combiner aux réseaux familiaux. Quant aux corporations de marchands et d'artisans, elles existaient bien sur un plan légal à travers l'octroi de monopoles et de privilèges royaux. Enfin, pour certaines villes, on a pu peser la part des différentes couches sociales. En 1708, on compte ainsi à Taegu, ville dont il reste à savoir si elle est représentative, 10% de *yangban*, 36 % de gens ordinaires mais honorables et 54% de population servile et de "gens de rien" [107].

Ce long détour par le modèle idéologique de la ville bureaucratique, répondant au modèle de la "ville chinoise" n'a toutefois pour but, dans le cas coréen, ni d'interroger la problématique weberienne de la modernité urbaine capitaliste ni de produire une description complète de la société urbaine du Chosòn. Il a permis de nous installer dans une certitude : le discours officiel sur la capitale où s'oublie la réalité urbaine ne doit pas être pris au pied de la lettre. Mais cette certitude est la certitude... d'une ignorance de ce qu'est réellement la ville. Beaucoup de problèmes restent donc obscurs, à commencer par l'administration édilitaire de la ville qui se trouve éclatée entre plusieurs ministères d'Etat et plusieurs agences préfectorales. De plus, à travers la vie urbaine des citadins, à travers leurs lieux favoris, à travers leur logement et leur architecture, à travers leurs espaces et leur écologie sociale, on accéderait à un niveau fin de description et de compréhension des formes urbaines qui nous occupent. Sur ce plan, la tentation est grande de projeter en arrière le patrimoine urbain actuel -qui n'a retenu que les maisons de *yangban*- sur l'ensemble de l'espace urbain du Chosòn. La méthode est douteuse. Ni le tracé des ruelles ni la trame foncière sur laquelle plane un lourd mystère [108], ni les

---

107 - Données tirées de SON Chòngmok, *op. cit.*, p. 176.

108 - La monarchie a la propriété de l'ensemble du territoire coréen. Les terrains sont donc prêtés. On ne dispose d'aucun cadastre précisant les découpages. Que deviennent dans la pratique les idées d'espace

réalités de l'architecture domestique ou commerciale ne sont déductibles de cet héritage. Le palais Kyòngbok actuel date lui-même de la fin du XIXe siècle...

En théorie, le grain fin du paysage urbain provient d'un ensemble de lois somptuaires qui précisent la taille des parcelles concédées et l'architecture des logements, selon la hiérarchie des dignités *(p'um)* qui compte, selon les époques, une dizaine de catégories et ignore une bonne partie de la population. A l'époque de T'aejo, la répartition s'effectue comme suit :

Tableau 82 : le système cadastral selon les dignités au XIVe siècle [109]

rang	nb de *pu*	m²	rang	nb de *pu*	m²
1er *p'um*	35	4929	**6e *p'um***	10	1408
2e *p'um*	30	4225	**7e *p'um***	8	1126
3e *p'um*	25	3521	**8e *p'um***	6	845
4e *p'um*	20	2817	**9e *p'um***	4	563
5e *p'um*	15	2112	**bâtards**	2	282

De même, l'architecture domestique est soumise à des régulations : interdiction des étages, taille des maisons (en surface et en hauteur de plafond), usage des matériaux (tuiles ou chaume), code des couleurs, etc. Le schéma fondamental distingue 6 catégories de surface, de 60 à 10 *kan* dans l'édit de Sejong datant de 1431. Il restera identique pendant toute la durée de la dynastie. En revanche, les précisions annexes feront l'objet de révisions nombreuses [110]. Le retour de ces prescriptions nous invite justement à penser qu'en matière d'application les règles n'étaient pas forcément suivies. De plus, ces sources juridiques échouent à nous montrer comment, à l'échelle d'un quartier, ces différentes catégories entraient en composition. Enfin, elles ne

public et d'espace privés ? Les sources juridiques précisent qu'une parcelle concédée qui serait restée inoccupée pendant deux ans retournait à la couronne. Cf. Son Chòngmok, *ibid.*, p. 303.

109 -Source : *Sillok T'aejo*, an 4. Cité *ibid.* p. 304. Chiffres arrondis à l'unité .La manière dont se superposent ou s'articulent en Corée statut civil et fiscal, ordre fonctionnel des métiers, dignités aristocratiques, corps et rangs administratifs, public et privé, richesse et pauvreté est assez compliquée et ne peut faire l'objet d'un développement sur les réalités et évolutions de la hiérarchie sociale du Chosòn.

110 - Voir *Ibid.*, p. 318-319.

nous disent rien de l'aspect des autres constructions : boutiques, entrepôts, quartiers des artisans, logement des individus situés en dehors de la hiérarchie des dignités, etc. Deux données semblent à peu près sures : d'une part, la ligne d'horizon du paysage urbain. L'uniforme horizontalité d'une mer de chaume et de tuiles n'est brisée que par les repères plus élevés des palais et des portes. D'autre part, les zonages résidentiels. Il semble en effet que l'opposition entre village du nord et village du sud ait été respectée. Elle mettait face à face, sur les pentes, les lettrés en poste des factions dominantes au nord et les lettrés sans poste des factions dominées, au sud. Cela devait avoir des conséquences sur l'architecture locale. Mais ce schéma ne nous dit rien des espaces intercalaires. On ne sait rien par exemple de cette "ville basse", linéaire d'est en ouest, qui suivait la rivière Chònggye et l'avenue Chongno. Or c'est là que s'exprimait l'essence de la ville : les lieux d'échange, de service et de distraction. On a donc renoncé à s'engager ici dans une reconstitution d'ensemble à partir de bribes, encore trop décousues et volatiles pour être utilisables.

Jusqu'au seuil de la période moderne, il faut donc se résoudre -pour le moment- à ne connaître de la capitale du Chosòn que ses traits les plus grossiers.

Séoul, ville sinisée, se voit donc doublement échapper au modèle de la ville chinoise. Au modèle spatial d'une part, qu'elle recompose à son gré et qui devient un modèle pour les autres villes administratives coréennes ; au concept weberien d'autre part, qui paraît même difficilement applicable pour toutes les villes chinoises et qui correspond mal aux réalités observées de la grosse ville ou de la capitale. Il est vrai que ces réalités semblent déplaisantes aux voix officielles du Chosòn. Le marchand urbain y reste une catégorie sociale dépréciée qui ne parvient pas à faire pièce à l'idéal du gentilhomme campagnard goûtant la calligraphie et les écrits chinois.

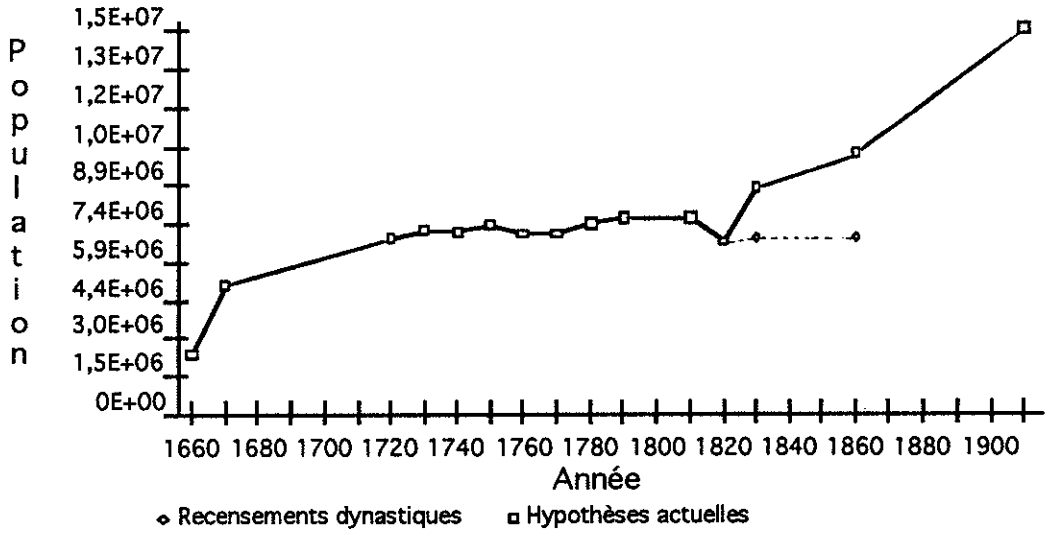
IV - SEOUL, PHENIX DE LA MODERNISATION COREENNE

A - Une modernisation autonome - les banlieues d'Hanyang

L'esquisse qu'on vient de tracer, de ce que fut la capitale des Yi nous semble propre à caractériser la ville telle qu'elle évolua jusqu'au seuil du XVIIIe siècle. Au-delà, on saisit une mutation qui est précisément l'enjeu des débats historiographiques actuels sur l'existence d'une pré-modernité coréenne, dont la capitale serait un des points de départ. La question des chiffres qui la saisissent prend ici toute son ampleur. L'abondance nouvelle des recensements au XVIIIe siècle témoigne, de la part de la monarchie, d'une volonté de mieux comprendre ce qui se passait. Certes, faute de mieux, on a utilisé ces chiffres-là dès le chapitre précédent. Il nous ont paru pertinents dans l'évaluation *relative* du phénomène urbain en Corée et de la taille *relative* de sa capitale. La question de leur pertinence *absolue* reste entière. Les courbes prennent note d'un saut qui commence au milieu du XVIIe siècle, après quoi elles oscillent -inondations et épidémies- autour d'un plateau situé vers 7 millions d'habitants pour la Corée et 200 000 habitants pour Séoul. Ces données, qui expliquent assez mal un autre saut démographique brutal observé à la fin du XIXe siècle, sont aujourd'hui largement contestées. Il semble au contraire que la poussée de la population ait été continue, quoique modeste, tout au long du XVIIIe siècle.

De la Chine au Japon, on sent dans toute l'Asie les cadres anciens bouger. Il est peu probable que la Corée ait échappé au mouvement. Mais c'est moins au sommet, où au contraire les mises en ordre anciennes s'étiolent, qu'à la base, qu'on perçoit cette mutation. Le poids des révolutions techniques (généralisation du repiquage, double récolte), qui permirent un accroissement notable des rendements en riz, a sans doute généré une croissance de la population supérieure à celle perçue par les recensements. Certes, la mutation est encore à la merci d'un climat capricieux ou de poussées épidemiques. Elle

Illustration 83 : les deux courbes de la population coréenne (1650-1910) [111]



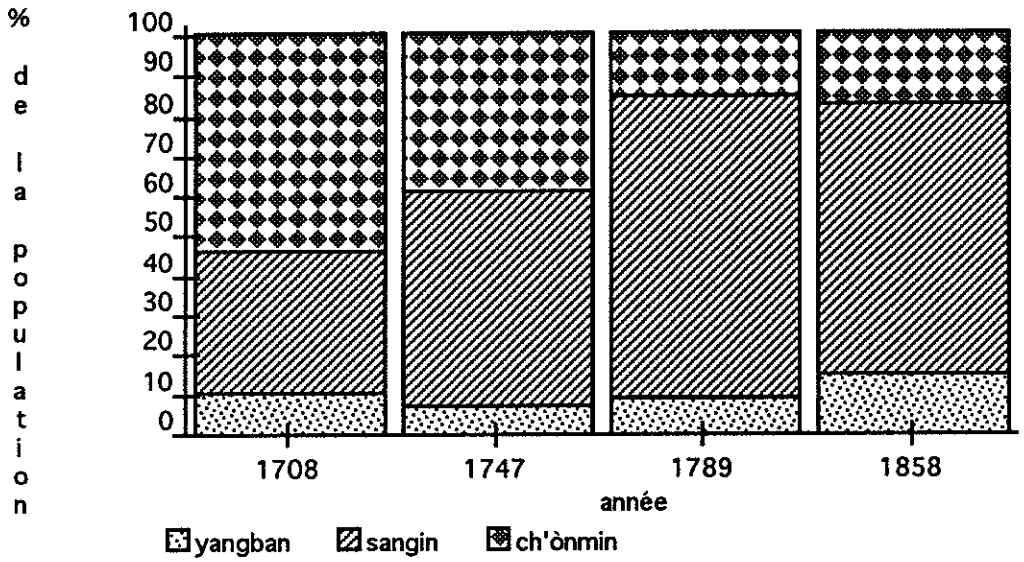
est fragile. Mais les limites des chiffres officiels proviennent sans doute de ce que l'Etat se révèle incapable de bien peser les populations *urbaines* et leurs *mobilités* géographiques [112]. Pression démographique sur les campagnes, accroissement des charges fiscales sur les paysans restants, existence de surplus commercialisables, mise en valeur des territoires du nord, désuétude du système juridique attachant les paysans à la terre *(hop'ae)*, témoignent d'un rapport nouveau à l'espace et de mobilités accrues. Les mutations sociales provoquées en paraissent importantes. Pour les villes, l'abolition en 1800 de l'"esclavage", privé et public, a modifié l'équilibre des sociétés urbaines. Mais plus qu'un commencement, elle entérina une longue évolution, propre à l'ensemble du XVIIIe siècle qui vit fondre la classe des "gens de rien" *(ch'ònmin)*.

---

111 - La première courbe provient des données officielles utilisées plus haut, cette fois normées, et arrondies. La seconde est l'hypothèse de travail actuelle. Source : A. NAHM, *op. cit.*, p. 105, 132, 144 et 228.

112 - La discussion, classique en démographie historique, sur le nombre de personnes, variable dans le temps, que cache la notion de foyer fiscal *(ho)* n'est qu'un aspect du problème. Le coefficient de multiplication et les erreurs d'appréciation sont-ils les mêmes en ville et en campagne ?

Illustration 84 : les "classes sociales" à Taegu du XVIIIe au XIXe siècle [113]



Ces évolutions, dont il n'est pas certain qu'elles caractérisent toutes les villes coréennes, montrent bien un double phénomène d'ascension sociale, vers la classe des *yangban* d'une part et vers la classe honorable d'autre part. On aimerait disposer de pareilles études pour Séoul.

De manière indirecte toutefois, on en saisit aussi la mutation. L'essentiel tient dans l'assaut mené par les commerçants urbains sans privilège pour accéder au marché urbain et obtenir sa relative libéralisation. Une alliance ouverte en résulta entre les grands marchands privilégiés des six magasins officiels *(Yugùijòn)* et l'Etat qui voyait se tarir ses ressources fiscales traditionnelles. Ces marchands à privilèges se transformèrent en fermiers des impôts puis en financiers de la monarchie et tentèrent de se prémunir contre les produits, de plus en plus nombreux, qui se vendaient à Séoul sans passer par les magasins centraux. L'assaut venait des marchés des faubourgs. La banlieue d'Hanyang apparut dans l'univers urbain. Le monde, cher à Max Weber, des associations de commerçants usant d'un mode de régulation juridique -et non rituel- des conflits entra en scène, en perturbant les hiérarchies établies :

113 - Source : Son Chòngmok, *op. cit.*, p. 178.

"L'origine sociale des marchands qui menaçaient les six marchés privilégiés de Séoul est diverse : gens riches de Séoul et leurs valets fonctionnaires, soldat de Kaesòng [...], maîtres d'entrepôts, marchands en gros, négociants et commissionnaires [114] ".

Une partie de la ville s'adonne aux trafics en tous genres et les acteurs de cette nouvelle donne n'entrent pas nécessairement en conflit avec la méritocratie orthodoxe des lettrés. Une alliance entre élites urbaines semble s'esquisser. La société se recompose selon d'autres lignes que le système officiel, inspiré des Ming, qui mettait le marchand au dernier rang de la classe honorable. C'est en tout cas ce que nous dit *La vie du yangban, (Yangban chòn)* de Pak Chiwòn : un vulgaire marchand peut accéder au saint des saints : devenir lui-même *yangban* après avoir fait fortune. On touche ici la pierre d'achoppement du mouvement. L'idéal social reste l'idéal lettré. Mais ces puissantes représentations sociales n'ont pas pu, à elles seules, entamer une mutation alimentée à la base par la croissance démographique et un brassage social encore très mal connu. En fin de compte, ces marchands libres et ces soldats en mal de revenus annexes, qui développèrent tant le commerce international avec la Chine que la monétarisation des échanges, finiront par l'emporter et ruiner le monopole des magasins centraux. Dans la foulée, ils brisèrent en ville le monopole du marché du travail et de la fabrication des produits manufacturés.

On pourrait de même trouver un signe de ce changement dans l'influence nouvelle de cette classe de lettrés subalternes *(chungin)* en charge des questions techniques dans l'appareil d'Etat, qui donna au mouvement *sirhak* certains de ses intellectuels et leur intérêt pour la vie économique : la basse ville des commerçants et des petits lettrés en remontrait aux factions des pentes [115]. On se rappellera alors qu'à la même époque, le peintre Kim Hongdo commença de nous donner d'autres images de la ville. L'univers du commerce et des petits métiers devint un sujet pictural digne d'attention.

On vient pourtant d'être une nouvelle fois contraint à un détour pour évoquer les mutations spatiales et paysagères de la ville de Séoul. Celles-ci ne

---

114 - YU Wòndong, *Le déclin des marchands privilégiés en Corée - Fin du XVIIIe siècle-Début du XIXe siècle*, Paris, Collège de France, 1984, 104 p., p. 67. Voir aussi YOO Wondong [YU Wòndong] et SHIM Sangpil [SIM Sangp'il], *Histoire économique de la Corée du temps ancien à nos jours*, Séoul, Université Sungmyòng, 1986, 131 p. L'idée de "valet fonctionnaire" est étrange et mal expliquée.

115 - On rappelle que la dénomination de *chungin* vient précisément de leur localisation au centre de la ville et non de l'idée de classe moyenne.

se laissent saisir que de biais. On en retiendra, outre l'importance grandissante du commerce dans la citadelle, un phénomène d'une importance considérable : la mise en place d'une banlieue séoulite. La terminologie n'est pas forcée. Dès sa création, les limites de la ville ne furent pas arrêtées à l'enceinte et au bassin originel.

Illustration 85 : la société du XVIIIe siècle chez Kim Hongdo [116]

행상

자리짜기

116 - Tanwòn Kim Hongdo, *op. cit., passim.*

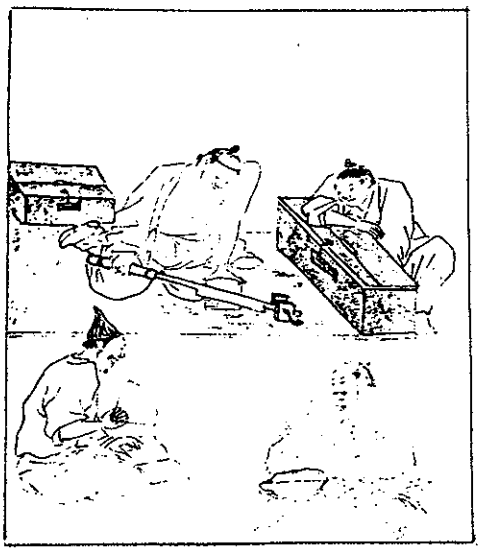
대장간

점괘

우동

씨름

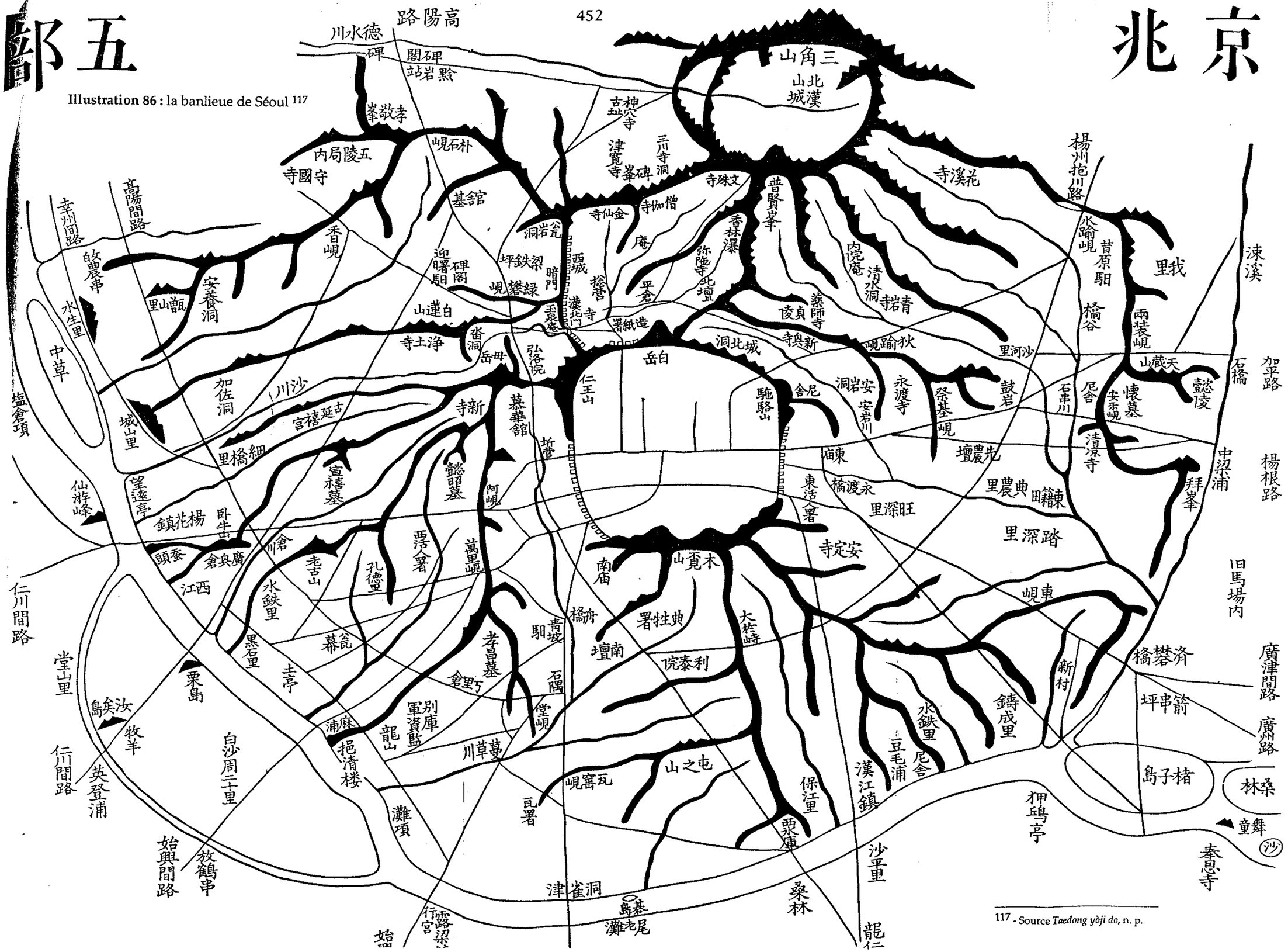
한 눈 기



담배썰기

京兆五部

Illustration 86 : la banlieue de Séoul [117]



117 - Source *Taedong yòji do*, n. p.

Sans franchir le fleuve Han, la juridiction de Séoul s'étendait sur cinq kilomètres au delà des portes. Une première ceinture, comme dans la ville romaine, était réservée aux cimetières et il était interdit d'y couper du bois. Au-delà, Hanyang déployait vers le sud son croissant fertile. Rizières, vergers, prairies, pavillons-guinguettes, temples où les bonzesses s'adonnaient sans doute davantage à la prostitution qu'à la dévotion, villa de *yangban* lassés des pompes rituelles, relais de poste, champs de manoeuvres : on travaillait et on s'amusait dans cet espace hors-les-murs, piqueté de villages et de quartiers d'habitations. Ce monde nouveau, sans aucun doute moins dense, appartenait au paysage de Séoul. Le Han se rapprochait de la ville et ces bribes de modernités, encore difficiles à cerner, donnaient à la capitale les directions à venir de son expansion.

Mais le mot de "banlieue" vaut peut-être au-delà de son sens juridique. S'y rattachent des formes d'occupation de l'espace spécifiques, démarquées de l'ordre supposé de la citadelle : faubourgs désordonnés se pressant aux portes de la ville, gros villages sur la route du fleuve. Chansons et bal(l)ades évoquent ces paysages dont on n'a par ailleurs aucune image [118]. Ils sont perçus comme les lieux d'une liberté plus grande des activités humaines : couvre-feu et fermetures des portes n'y imposent par leur rythmes au temps urbain. Ces lieux trahissent aussi une culture du paysage qui s'adapte à l'environnement urbain et jette autour de la citadelle un réseau de lieux pittoresques mêlant la nature du canon classique -pin, roc, torrent, pavillon- aux réalités des activités humaines [119].

On rappellera enfin que Séoul ne peut être définie en dehors de sa région métropolitaine. Le mot même de *kyònggi*, seul nom commun à désigner une des provinces coréennes, décrit d'un caractère *-ki*, champ + proche- un espace rapporté à la capitale, *kyòng*. Les liens économiques, sociaux, politiques entre la ville et ce territoire restent à définir précisément. A l'origine, cette province était destinée à pourvoir en terres et donc en revenus les serviteurs de la monarchie et de l'Etat. Grenier à riz de la capitale, cette région était par ailleurs densément peuplée : dans quelle mesure sa géographie a-t-elle

---

118 - Voir les *Huit bal(l)ades de Namsan (Namsan p'al yòng)* ou les *Dix bal(l)ades de Handò (Handò sip yòng)*. On en trouvera les étapes-strophes dans KIM Hyòngguk, *"Sae Sòul p'unggyòng 10 kaji"* (Dix paysages du nouveau Séoul), *in Tosi sidae-ùi Han'guk munhwa, (la culture coréenne au temps des villes*, Séoul, Nanam, 1989, p. 99-110 et plus particulièrement p. 101. On trouvera en annexe la traduction de ce texte.

119 - Voir les premières données d'un DEA : OH Woong Sung [O Ungsòng], "Etude sur l'Aménagement du Patrimoine Historique Paysager en Milieux Touristiques. Le Cas de la Région Séoulienne en Corée", Mémoire de DEA, EHESS-Paris La Villette, 1992, 139 p. Voir surtout p. 105-123.

influencé la croissance de la mégapole actuelle? Des documents cartographiques présentés plus haut, on retient le schéma radio-concentrique d'un ensemble de routes qui relient la citadelle aux cols et passes qui permettent de la quitter. Surtout, la densité des voies de communication impose un axe privilégié : elles sont plus nombreuses dans le cadran sud-ouest qui mène de Namdaemun à l'île de Yòùido en passant par Map'o.

Cet ensemble de données nouvelles dresse le tableau encore trop imprécis d'une première transformation de Séoul, à la fois dans et hors les murs. C'est pourquoi l'idée de germes de modernité ne nous paraît pas, *in fine*, manquer d'arguments. L'ouverture du port d'Inch'òn à la fin du XIXe siècle et les mutations spatiales qu'elles provoqueront retrouveront les tracés qu'avaient déjà empruntées ce premier cycle de modernisation de la fin du XVIIIe siècle. Cela dit, on est loin d'y saisir un mouvement de fond dont l'ampleur justifierait, par exemple, un rapprochement avec la plus franche pré-modernité de l'Edo des Tokugawa. De plus, la théorie des germes de modernité repose, et cela vaut pour la ville, sur une idée essentielle : cette première modernisation a été tuée dans l'oeuf par l'arrivée brutale des étrangers impérialistes. Or, on aimerait déjà savoir plus clairement ce qui se passe en Corée et à Séoul entre cette fin du XVIIIe siècle pleine de promesses et la fin du XIXe siècle où une abondance de sources nouvelles témoignent d'un royaume dans un état de délabrement avancé. La part jouée par les herbicides proprement coréens sur l'éradication de ces germes de modernité mériterait au moins autant d'attention.

B - Une modernisation limitée - l'occidentalisation du paysage

Passé sur le versant historique qui nous amène aux sources de la Corée contemporaine, on se heurte dans la description de Séoul à de nouveaux problèmes. Celui de la rareté et du caractère bureaucratique des sources ne se pose plus. On dispose au contraire d'une abondance de références variées qui donnent fréquemment sur la ville un point de vue exotique et qui ont l'immense avantage de nous en offrir les premières photos. Cette abondance nouvelle de matériaux génère immédiatement ses propres difficultés : le champ de recherche qui s'y esquisse est considérable et encore peu couvert. On est

donc aujourd'hui dans la situation paradoxale où l'on a une vision plus *cohérente* de la ville du premier Chosòn que de la ville de la fin du XIXe siècle. La ville de la période coloniale nous apparaît encore plus mal connue. La taille nouvelle des espaces à étudier et le rythme nouveau de leurs mutations peuvent expliquer la rareté des études portant sur cette période. Les recherches sur ce sujet sont en cours [120].

La plupart des travaux disponibles ont privilégié une approche riche mais partielle : l'architecture. L'accent y est mis sur l'introduction dans le paysage urbain de constructions dont le volume, les techniques, les matériaux, le style, diffèrent radicalement de l'ordre paysager de l'époque classique. La modernité impose crûment ses phares dans le ciel de la vieille capitale. Certains quartiers s'en trouvent bouleversés, et pas toujours pour le pire on le verra. Mais ils apparaissent alors dans le même temps, comme autant d'évidences d'une nation qui a perdu la maîtrise de son sol, de ses références et de son cheminement dans l'histoire. S'en déduit aussi l'idée, un peu rapide, d'occidentalisation du paysage séoulite.

Au moment d'aborder cet épisode décisif, il nous paraît donc indispensable de préciser l'idée d'identité urbaine telle qu'on vient d'en donner les déclinaisons. Comme on l'a déjà amplement souligné dans les chapitres précédents, l'identité est une construction. Elle mêle indissociablement les données objectives et les représentations subjectives. L'identité de Séoul rassemble ainsi les *caractéristiques, uniques*, d'un environnement naturel, d'une population et de ses activités ; le jeu des *références à des modèles* spatiaux qui sont composés, adaptés et instituent, à leur tour, la capitale en modèle ; l'*ordre spatial* qui s'en déduit avec son plan d'ensemble, ses trames, ses hauts lieux ; une relative *homogénéité* de la peau urbaine -couleurs, matières, formes- et du grain paysager -volumes ; la *stabilité globale* de cet ensemble de données qui donne naissance à l'idée de *ville classique* ; la *progressivité* des mutations qui laissent la ville réelle respirer et fleurir les premiers germes de modernisation. Cette construction qui donne à Séoul son visage institue donc une superposition d'images qui flottent au dessus de la ville réelle comme une

---

120 - Cf. les nouveaux travaux de SON Chòngmok, déjà cités, sur les villes coréennes entre 1876 et 1905. On n'a malheureusement pas pu lire ces volumes. Les raisons nationalistes déjà invoquées ont leur part dans ce déséquilibre : l'urgence consistait à "refonder" et redécouvrir le Chosòn -indépendant- et non à ouvrir les dossiers d'une période intolérable.

aura. C'est cette stabilité globale et cette progressivité des changements qui lui permettent de s'installer dans les esprits et les mémoires comme le socle fondamental de l'identité urbaine [121].

Venu le cycle de modernisation qui s'ouvre à la fin du XIXe siècle, on découvre que la modernité étatique, commerciale, industrielle impose non seulement que *plusieurs* de ces repères changent *en même temps* mais aussi que ce changement se traduise par des *rythmes* de mutations et des *échelles* spatiales sans commune mesure avec ceux hérités de la ville classique. Ce coup porté à l'identité urbaine et les exigences de recomposition qu'il impliquait fut l'expérience commune de modernisation, partagée par toutes les vieilles villes du monde contemporain. Certaines y gagnèrent la modernité comme nouvelle identité. Il fallut pourtant bien longtemps pour que la formule haussmannienne, par exemple, accède au statut d'identité acceptable, légitime puis défendable [122].

Le cas séoulite est un peu différent. Essentiellement parce que ce bouleversement ne lui appartient pas. Non seulement il est déclenché de l'extérieur mais en sus il est rapidement contrôlé puis imposé par l'extérieur. Le dilemme déjà évoqué entre modernisation et indépendance nationale s'empare de l'identité urbaine. A partir des années 1880, la capitale coréenne devient l'expression symbolique d'un destin national par architecture interposée. La reconstruction du palais Kyòngbok, en 1870, selon les règles du canon palatial chinois et la construction en 1898 de la cathédrale de Myòngdong sont autant de marques chronologiques des enjeux nationaux portés par le paysage urbain. Cela a plusieurs conséquences. Les gestes accomplis dans le paysage -du percement d'une rue au style d'un bâtiment- sont autant de symptômes d'un malaise. Tantôt ils sont lus comme signes de modernisation (neutre), tantôt comme évidence d'une déchirure (négatif), tantôt comme preuve d'une capacité particulière d'adaptation et nouvelle synthèse nationale (positif). Ce poids de l'espace et du paysage dans la formation d'une identité n'échappera ni aux acteurs coréens de la période (Ch'oe Cheu, on s'en souvient, stigmatise les cathédrales insolentes dressées dans la ville) ni aux occupants japonais qui

---

121 - On pourra compléter avec le dossier "Han'guk chònt'ong tosi hyòngt'ae-wa konggan kusòng", (Forme et composition spatiale de la ville classique coréenne), *KG*, n° 237, 1987, p. 113-129.

122 - On se reportera bien sûr à P. PONS, *D'Edo à Tôkyô, Mémoires et modernités*, Paris, Gallimard, 1988, 458 p. et à E. SEIDENSTICKER, *Low City, High City*, Tokyo, Tuttle, 1983, 302 p. pour le cas japonais.

déploieront tout leur talent à l'effacement du vieux code génétique de Séoul. L'enjeu est d'autant plus important qu'il s'agit d'une capitale.

Il nous semble toutefois que l'idée d'occidentalisation pose plus de problèmes qu'elle n'en résout [123]. D'une part, elle met trop l'accent sur les "nouveaux objets architecturaux non identifiés" du paysage urbain. Lâchant la proie pour l'ombre, elle oublie de s'intéresser aux autres échelles, sans doute moins éclatantes, moins chargées du sens d'un combat, des mutations urbaines. La coréanisation de l'"occidentalité" a sans doute plus de poids dans la compréhension des paysages actuels que ces morceaux de bravoure gothico-classico-japonais qui ont largement disparu de la ville d'aujourd'hui. L'idée d'occidentalisation se contente donc un peu trop des architectures monumentales. D'autre part, il reste à évaluer la pertinence d'une expression : que signifie occidentalisation là où les Japonais furent les acteurs dominants?

A dire vrai, ce décalage entre une modernisation chargée de symbolique nationale et la "petite" modernisation des Séoulites découvrant l'électricité et l'hygiénisme urbain sert idéalement notre problématique centrale. Mais il nous installe dans la pure imagerie identitaire et ne nous laisse que des bribes décousues des réalités urbaines plus fines. Or celles-ci ne participent pas moins du portrait de Séoul qu'on essaie de tracer. Leur périodisation ne se ramène sans doute pas si aisément à la progression de l'architecture occidentale monumentale dans le ciel de Séoul. Dès lors, un des moments essentiels pour la compréhension des paysages urbains actuels nous est, pour le moment, inaccessible, faute que de premières synthèses aient été publiées. On ne pourra donc fournir ici que les quelques éléments sur lesquels on a, aujourd'hui, un début de visibilité.

Grâce aux récits de voyage et aux premières photographies, on dispose donc d'une documentation renouvelée pour saisir le paysage séoulite à la veille des grands bouleversements de la modernité industrielle. On prendra garde toutefois que ses sources, comme les autres, méritent critique. La littérature de voyage a ses schémas et ses passages obligés par le pittoresque. Il serait indispensable d'interroger en contre partie les sources coréennes de l'époque.

---

123 - Voir deux essais de YUN Ilju, "Yangsik kònch'uk yuip sigi-e issòsò Han'gugin kònch'ukka-ùi saenghwal-gwa kù chakp'um-e kwanhan chosa yòn'gu", (Vie et oeuvre des architectes coréens au moment de l'occidentalisation de l'architecture) et "Han'guk kaehwagi-ùi yangok kònch'ug-e kwanhan chosa yòn'gu", (Les débuts de l'occidentalisation architecturale en Corée) *in Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu, (Etudes sur l'histoire de l'architecture moderne coréenne)*, Séoul, Kimundang, 1988, 220 p., p. 78-90 et 91-104.

La presse coréenne qui apparaît à cette époque serait sans doute révélatrice. L'image de la ville qui ressort de nos voyageurs et des photographies -dont le réalisme s'arrête au choix du sujet et au cadrage- n'est donc qu'une image partielle. Son intérêt principal réside dans un changement de focale qui saisit la ville au ras du sol et lui rend la foule agitée de ses habitants. Le paysage s'anime enfin. Aussi le contraste est-il souvent puissant entre ces premières visions, panoramiques et idéales, de la capitale et l'effarement des narrateurs devant les réalités moins glorieuse de la scène urbaine. Un nouvel avatar de la ville asiatique apparaît, construit dans le regard exotique sur le monde. Séoul n'échappe pas à la règle : la ville asiatique est claudelienne, c'est-à-dire intestinale [124]. Tortueuse, ramassée, dense, grouillante, en fouillis, encombrée, sale, méphitique, terne, médiévale, barbare. Dans l'oeil européen, lui manquent à la fois les grandes structures spatiales de la ville baroque -axes clairs et nets, places, grands monuments évidents- et les mises en ordre du XIXe siècle édilitaire -redressement des trames, égouts, éclairages, transports, ordre architectural.

Charles Varat écrit au début des années 1890 : "Partout des ruisseaux puants et profonds qu'il faut éviter [125] ". Isabelle Bishop renchérit : "Ses rues sont étroites et sales : basses bicoques faites de clayonnages de boue, sans fenêtres, toits de paille et larges avant-toits, conduits de cheminée à deux pieds du sol, ici et là des trous remplis d'ordures. Chiens errants et gosses aux yeux chassieux, à moitié ou totalement nus, se roulant dans la poussière ou la boue, ou bien haletant et battant des paupières au soleil, visiblement peu affectés par la puanteur ambiante". Elle ajoute toutefois : "Je connais Séoul de jour et de nuit, ses palais et ses taudis, sa pauvreté inénarrable et ses splendeurs évanouies, ses foules oisives, ses processions médiévales dont la barbare splendeur n'a aucun équivalent sur terre, la crasse de ses ruelles surpeuplées. [Je connais] ses tentatives pitoyables de conserver ses us et coutumes et son identité de vieille capitale royale face aux forces de désintégration qui y oeuvrent. Il faut du temps pour se faire à cette ville [126]".

---

124 - La métaphore est filée tout au long de "Ville la nuit" in *Connaissance de l'est*, Paris, Gallimard, 1974, p. 33-37.

125 - C. VARAT, *op. cit.*, p. 294.

126 - I. BISHOP, *op. cit.*, p. 27 et p. 38. L'auteur ajoute en note les résultats du recensement de 1897 : 144 636 habitants pour la citadelle et 75136 habitants pour la population hors les murs. L'importance de ces faubourgs et de cette banlieue, qui n'échappent pas à l'attention des voyageurs, est donc, tardivement, confirmée par un chiffre.

On pourrait citer plusieurs textes de la même eau [127]. Trois ans après son premier voyage, Isabelle Bishop retrouve Séoul et note les changements importants qui y sont intervenus. A une autre échelle, grâce à la surenchère des concessions, ces changements ont déjà été évoqués. Dans le paysage urbain, la voyageuse s'étonne qu'après "avoir été la plus crasseuse, Séoul soit en passe de devenir la plus propre des grandes villes d'Extrême-Orient [128]". Il est vrai que le nouveau préfet de la ville, un certain Ye Cha Yun [129], avait oeuvré sous la houlette d'un compatriote britannique chargé des douanes maritimes, John Mc Leavy Brown. Son sens de l'édilité hygiéniste avait fait merveille. La liste est longue des changements notés : sécurité militaire et gendarmerie ; pavement, calibrage et élargissement des rues, dragage des cours d'eau et interdiction des dépôts d'ordures, remplacement du pisé des murs par des pierres et du chaume des toits par des tuiles ; disparition des quartiers délabrés ; suppressions des auvents de commerce empiétant sur les rues au profit de vitrines, etc. D'après Isabelle Bishop, la ville respire un air de prospérité qui doit beaucoup à la présence d'experts étrangers aux côtés du gouvernement de Kojong [130]. La ville s'est donc dotée des premiers instruments de l'urbanisme : mesures d'édilité et réglementations d'une part, procédures d'expropriation et de remembrement d'autre part.

L'écrivain, qui a fini par prendre goût à la Corée et perdre son ton acerbe, ajoute une remarque intéressante : "On doit remarquer cependant que la capitale est en cours de reconstruction dans une direction coréenne et qu'elle ne subit pas un processus d'européanisation. Certes, Chong-dong, le quartier des légations et des missions aurait bientôt cessé d'être coréen si le roi n'y avait pas établi le palais Kyòngwòn [Tòksu], au beau milieu des résidences étrangères [131]". Tout se passe donc comme si la monarchie avait ressenti le besoin d'une gestion conjointe, dans l'espace, de l'identité nationale et de la modernisation, comme si le poids symbolique des aménagements spatiaux avait été clairement perçu. Sans doute, les préoccupations du monarque furent plus complexes. Cette affirmation d'Isabelle Bishop appelle pourtant un commentaire.

---

127 - Voir F. BOULESTEIX, *art. cit.*
128 - I. BISHOP, *idem*, p. 435.
129 - YUN Yeja ? On n'a pas réussi à identifier cet édile. Voir p. 427 et 435.
130 - Un spécialiste britannique de la police, A. B. Stripling, vint par exemple, après une expérience à Shanghai, bâtir une belle prison "moderne". Voir p. 441-442.
131 - *Ibid.*, p. 437. Souligné par moi.

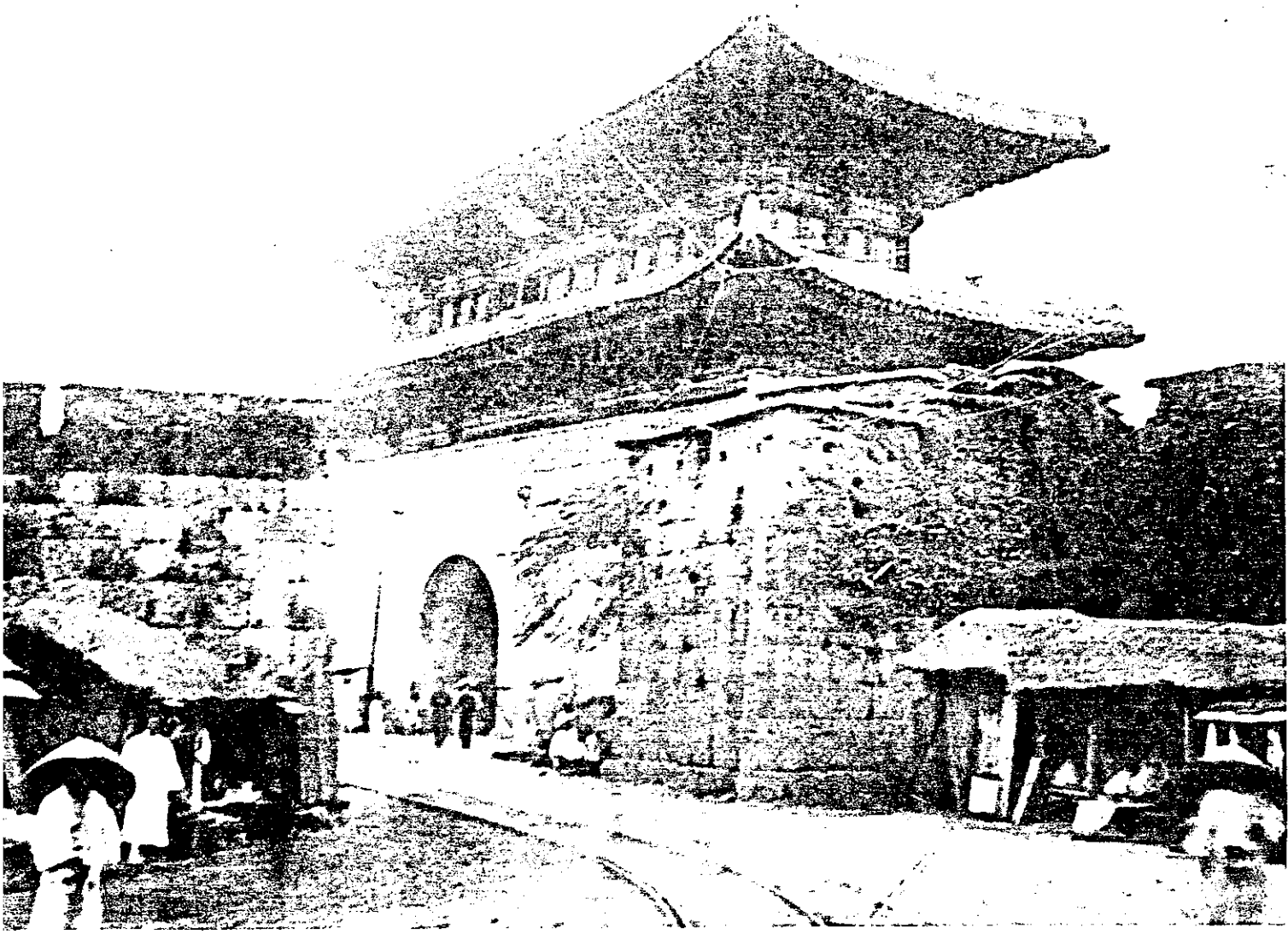
D'une part, elle n'oublie pas de remarquer que c'est le quartier de Chong-dong, où se pressent les ambassades qui constitue le pôle d'inspiration formel des mutations observées. Il correspond aujourd'hui aux alentours du palais Tòksu et à ces quartiers situés entre Namdaemun et Sòdaemun. La direction ancienne de modernisation de la ville, le sud-ouest, est confirmée. Mais pour la première fois, elle gagne l'intérieur même de la citadelle. Un coin est enfoncé dans les vieux tissus urbains du Chosòn. Séoul ne s'ouvre plus sur l'extérieur par faubourgs et flux commerciaux interposés. C'est son coeur originel qui se voit exposé au changement. A quoi servent ses murailles dès lors? D'autre part, une dynamique est engagée qui ne sera pas fondamentalement remise en cause par les difficultés puis l'effondrement du pays face aux menées japonaises. Elle nous invite bien à distinguer petite modernisation et grande modernisation. L'amélioration "hygiéniste" de la maison coréenne, sans rien lui faire perdre, apparemment, de son schéma spatial fondamental, nous semble une donnée fondamentale qui reste très mal connue dans ses procédures fines. Il y eut à travers toute cette période un travail d'adaptation accompli par les Séoulites dont il est probable qu'il s'est poursuivi pendant la période coloniale. A travers le logement, qui touche au plus près la vie des hommes et leurs valeurs, une certaine coréanité, modernisée, a pu perdurer.

Certes ces transformations n'ont pas l'éclat de la grande modernisation qui pose ses phares orgueilleux à travers la ville, mais elles signalent une mutation plus progressive et plus douce, presque invisible et silencieuse, qui joue un rôle fondamental dans la survie d'une identité urbaine. Le paysage s'y recompose par touches. Il attire notre attention sur la nature du patrimoine urbain actuel. Ce qui nous est présenté aujourd'hui comme maison traditionnelle du Chosòn oublie trop souvent de nous rappeler qu'il s'agit d'un Chosòn bien tardif et qu'à visiter les environs de Kahoe-dong, on est sans doute bien loin des paysages urbains que connut le roi Sejong. On peut même croiser dans ce quartier des maisons de style "coréen", qui possèdent un étage.

Illustration 87 : les environs de Tongdaemun vers 1880 [132]

132 - Source : "1900 nyòndae-ùi Sòul, ch'ònggam òrin sigak" (Séoul vers 1900, des images émouvantes), *KG*, n° 182, p. 20--26, p. 22.

Illustration 88 : les abords de Tongdaemun vers 1900 [133]



東大門. 門앞에 電車線路가 보인다.

133 - *Idem*, p. 23. Le sol est dur, les abords dégagés et les rails du tramway installés.

A l'inverse, la grande modernisation est bien mieux connue. Elle se traduit par l'apparition de ces nouveaux bâtiments de pierre, inspirés des architectures occidentales, et qui sont remarquables dans le paysage urbain à plusieurs titres. L'essentiel nous paraît bien, dans un premier temps, le bouleversement qu'ils imposent à la ligne d'horizon. Cathédrales, ambassades, établissements scolaires, plus tard magasins et bâtiments publics, sont doublement étrangers. Une première fois par leur forme, une seconde fois par leurs occupants qui signalent l'emprise des impérialismes sur le territoire coréen. C'est pourquoi l'architecture d'une part et les hauts lieux urbains d'autre part se chargent d'une signification nationale. Après l'assassinat de la reine Min, le roi Kojong avait établi sa résidence au coeur du quartier des légations : il pouvait encore donner le change et, occupant une position centrale, faire semblant de contrôler encore les uns et les autres de ces "diables d'étrangers". Le style du bâtiment était encore coréen. Tribut à la modernité, le palais Tòksu qui le remplaça en 1908 ne manquait pas de montrer à l'inverse, avec un édifice de pierre, que la péninsule s'était pleinement engagée sur la voie d'une mutation décisive. De style "classique" japonisé, il disait aussi avec éloquence l'asservissement du pays.

On ne peut ici entrer dans les détails et dans les listes de ces constructions nouvelles qui se multiplièrent dans le paysage séoulite à partir du tournant du siècle. Dans la citadelle, ils perçaient le vieux tissu urbain. Hors les murs, autour de la nouvelle gare centrale, située à proximité de Namdaemun et le long de la route qui menait à Map'o et Inch'òn, ils servaient d'ancrage à la croissance urbaine et à la coalescence des villages anciens (Tongmari) en agglomération. L'architecture liée aux nouvelles fonctions de transport, les nouveaux établissements de commerce qui n'ont pas, à la différence des cathédrales et universités, résisté aux rapides mutations ultérieures, restent aujourd'hui mal connues [134]. Il en va de même des autres fonctions productives. On n'a par exemple aujourd'hui guère d'idée sur la manière dont évoluèrent les artisanats et les petites industries ni où elles s'établirent dans la ville pendant cette période. On ne peut davantage saisir toutes ces petites mutations qui transformeront par retouches successives l'ensemble des formes

134 - On se reportera aux planches de photos publiées par Son Chòngmok au début de *Han'guk kaehanggi tosi sahoe kyòngje sa yòn'gu, op. cit.*, n. p. On y découvre notamment la gare centrale de Séoul en 1905. Le bâtiment, japonais, actuel date de 1925.

matérielles inventant à chaque geste un dosage nouveau des formes anciennes et des formes nouvelles. La période coloniale nous en apprend-elle davantage?

C - Une modernisation ambiguë - Séoul, capitale coloniale

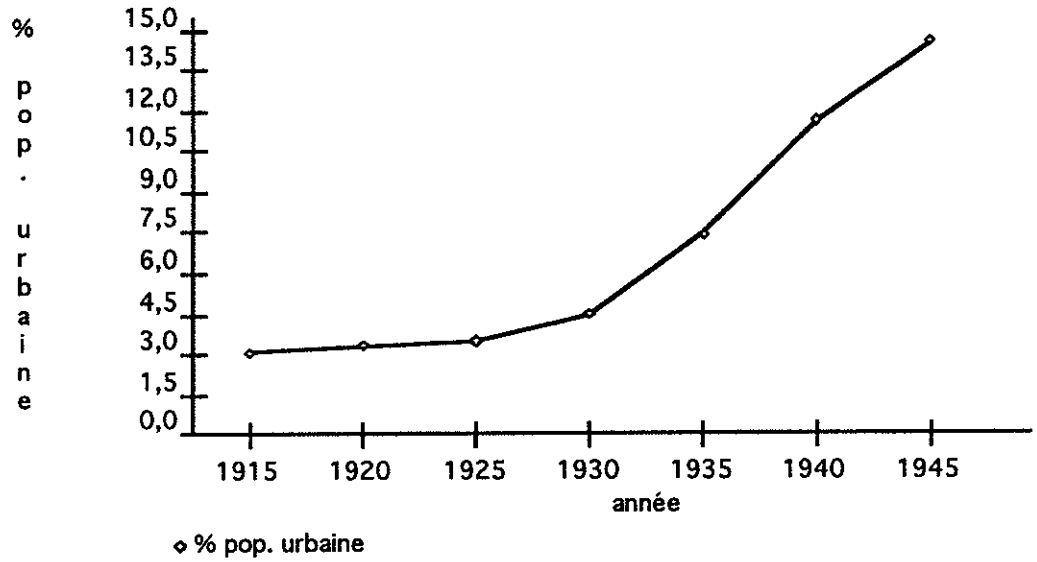
1 - La croissance et les origines des villes coloniales coréennes

Entre 1905 et 1945, un petit demi-siècle d'histoire urbaine vient donner à Séoul un nouveau visage. En partie, sur le plan des structures spatiales fondamentales -la direction du développement urbain- et sur le plan des processus fins d'acculturation à la modernité industrielle et commerciale, les continuités avec la capitale du XVIIIe siècle et le premier cycle de modernisation sont nettes. Les chiffres bruts, les densités, la progression des espaces bâtis, enfin les rythmes de mutation imposent toutefois l'évidence d'un épisode nouveau de la croissance urbaine.

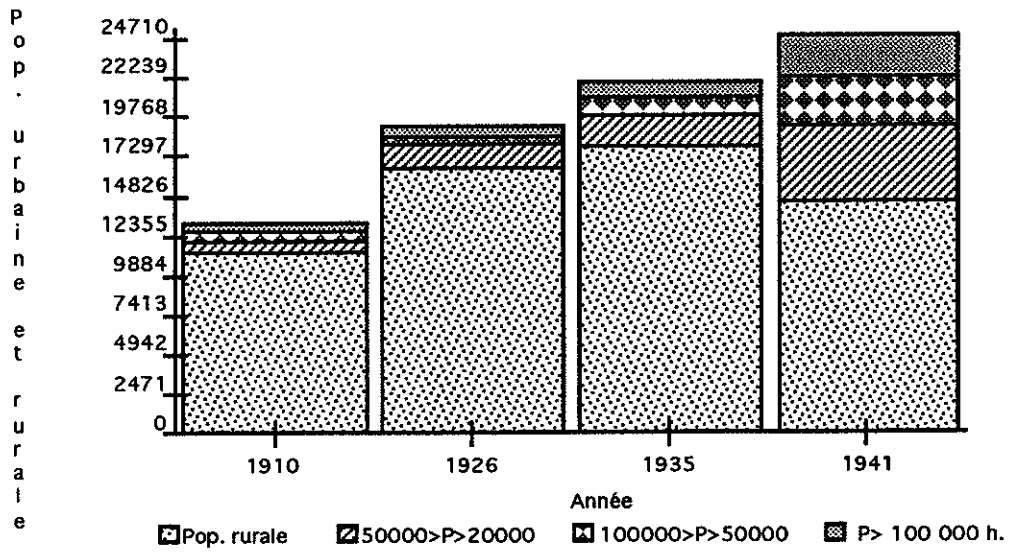
L'occupant japonais s'est en tout cas glissé dans la défroque de l'impérialisme hygiéniste et "scientifique". En effet, les conditions sanitaires se sont assez vite améliorées pour faire apparaître sur la scène coréenne le phénomène de transition démographique : natalité élevée et mortalité en recul rapide. La population coréenne double presque pendant cette période pour atteindre 25 millions d'habitants en 1944 [135]. Au croît naturel de la population, s'ajoutent les mobilités. Internationales, elles font du pays une colonie de peuplement qui accueillera, armée exclue, 700 000 Japonais sur le territoire. Nationales, elles témoignent d'un bouleversement de la géographie péninsulaire guidé par les intérêts militaires, commerciaux et industriels du Japon. La Corée s'urbanise. Le changement *brutal* des catégories statistiques qui, à partir de l'époque coloniale, considère urbaines les unités administratives comptant plus de 20 000 habitants, écrase un peu la perception du phénomène. Pourtant, même à cette échelle sévère, on saisit un rythme d'urbanisation qui s'accélère dans les années 30 avec la décision de transformer la péninsule, de

135 - Voir A. NAHM, *op. cit.*, p. 229 et 235.

Graphique 89 : l'envol de la population urbaine en Corée -1915-1945 [136]



Graphique 90 : populations urbaines et rurales en Corée - 1910-1941 [137]



136 - Chiffres tirés de E. S. MILLS et SONG Byung-nak, *Urbanization and Urban Problems, Studies in the Modernization of The Republic of Korea: 1945-1975*, Cambridge (USA), Harvard University Press, 1979, 310 p., p. 8. Les références statistiques y sont spécifiées.

137 - *Idem*; p. 58. Echelle en milliers dans les colonnes.

réserve agricole en atelier colonial au service des armées de Shôwa : main d'oeuvre abondante, éduquée, peu payée et tenue par une police efficace.

La comparaison de ces deux graphiques qui illustrent l'envolée des années 30 montre aussi, si besoin était, qu'une définition un peu moins stricte de la population urbaine permettrait de saisir le gonflement des gros bourgs avant le passage au *statut* urbain. On notera en effet que, comme à l'époque des Yi, l'idée de ville est la pure rencontre entre un découpage administratif, susceptible de modifications et d'un critère statistique. Elle reste un rouage de l'appareil d'Etat. Mais, *si* ou *myòn,* les réalités physiques de la grosse ville ou de la ville moyenne entre 1905 et 1945 s'inscrivent aussi dans le paysage sous le vocable de *sigaji* : l'espace du marché et de la rue [138]. L'originalité d'un mode de vie et de formes urbaines spécifiques se pose face à la tradition des villages *(maùl)* et des hameaux *(purak).* Un roman-fleuve de Pak Kyòngni, *La terre(T'oji),* tient en dix volumes le récit de cette transformation et des migrations qu'elle généra entre la fin du XIXe siècle et aujourd'hui [139].

Sur fond d'urbanisation générale, Séoul conserve sa position au sommet de la hiérarchie urbaine. Son maintien comme centre du pouvoir colonial et sa situation stratégique dans le contrôle de l'"empire continental" du Japon, n'y sont pas étrangers. Pourtant, la période voit aussi P'yòngyang, Taegu et Pusan se rapprocher en taille de la capitale. La ville est donc une réalité de moins en moins exceptionnelle du paysage coréen [140]. Mais le système colonial ne se contente pas de faire grossir des bourgades anciennes, il crée des villes de toutes pièces selon un schéma spatial où s'opposent ville indigène et ville coloniale. Cette dernière, qui va souvent donner aux villes coréennes de la période contemporaine leur nouveau coeur, mériterait travaux monographiques et typologies. On est ainsi en droit de se demander si le colon japonais inventa une manière propre de faire et de gérer les espaces urbains. A y regarder de plus près, il semble que les schémas en usage dans le régime des

---

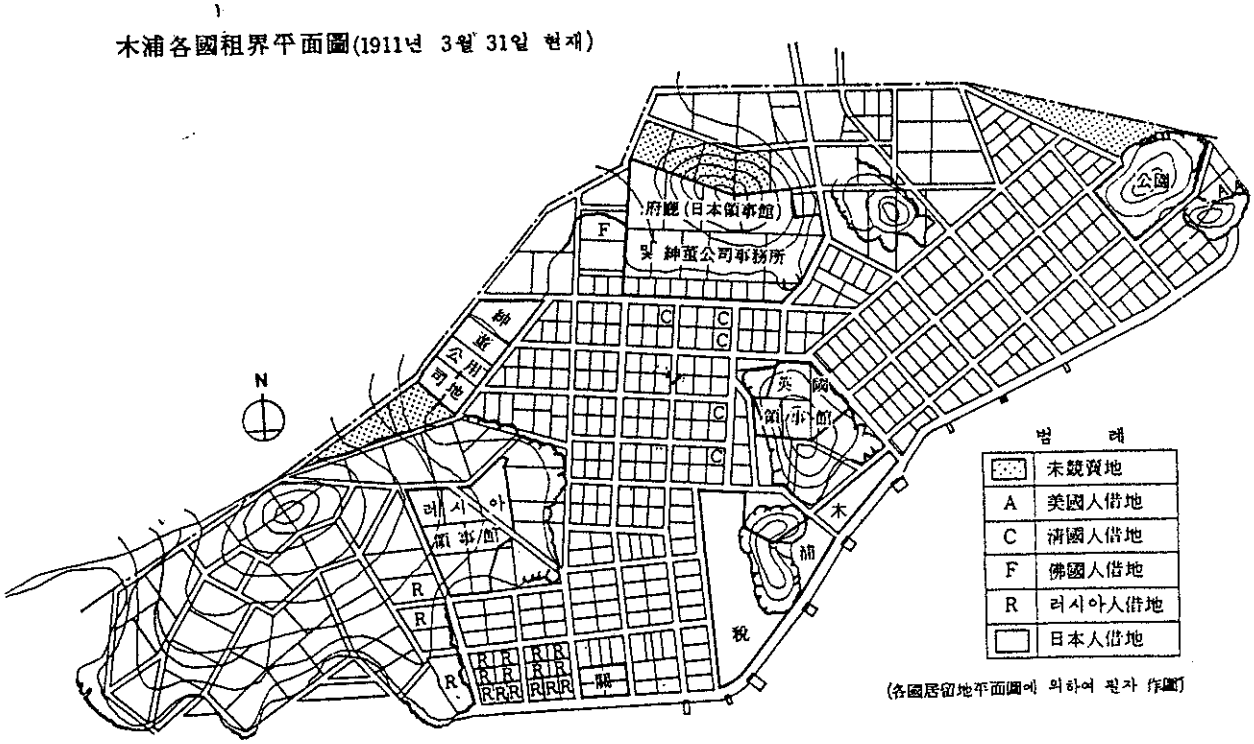
138 - Cette apparition d'un terme urbain réunissant une fonction urbaine et un paysage doit être soulignée. On ne l'a jamais rencontrée dans des documents plus anciens. On ne sait pas de quand elle date. Elle existe par ailleurs en japonais.

139 - Sur l'intérêt de cette saga pour la vie urbaine coréenne Cf. KIM Hyòngguk, "Sosòl "T'oji"-ùi inmul-dùlgwa onùr-ùi tosi saenghwal", (La vie quotidienne urbaine dans les villes d'aujourd'hui et les personnages du roman *La terre), in Saram-ùi tosi, (Gens des villes),* Séoul, Simsòldang, 1985, 247 p., p. 50-62.

140 - Sur l'évolution de la distribution rang-taille voir LEE Ki-Suk [YI Kisòk], *A social geography of Greater Seoul, op. cit.,* p. 87.

concessions territoriales aient fournit le schéma principal. A la ville asiatique, tortueuse et sale, se juxtapose la ville des concessions, occidentale, lotie géométriquement et propre. Le rôle de John McLeavy Brown, le responsable britannique des douanes maritimes coréennes, a déjà été noté pour Séoul, mais il semble avoir joué un rôle dans la formation de tous les nouveaux ports du pays avant son éviction en 1898 [141]. En 1899, une suite de documents est produite, résultant de l'accord entre les nations étrangères présentes en Corée, pour l'aménagement de concessions-villes nouvelles sur le site de plusieurs bourgs coréens.

Illustration 91 : le schéma d'aménagement de la concession de Mokp'o (province du Chòlla) -1911 [142]



141 - Cf. SON Chòngmok, *Han'guk kaehanggi tosi pyònhwa kwajòng yòn'gu, (La métamorphose des villes coréennes à l'époque de l'ouverture des ports)*, Séoul, Iljì-sa, 1982, 479 p., p. 279. Sur Mc Leavy Brown voir I. NISH, "John McLeavy Brown in Korea", *Papers of the BAKS*, vol. 2, 1992, p. 29-50 et sur son rôle pour Séoul, p. 42. Sur ses rapports avec Robert Hart voir LEE Yur-bok [YI Yulbok], "Robert Hart and Chinese Domination of Korea: a Study of Misguided Imperialism", *Papers of the BAKS*, vol. 4, 1993, p. 111-148.

142 - *Idem*, p. 296. Le plan de 1911 reprend largement celui de la fin du XIXe siècle. Voir p. 282.

Ces documents portent les signatures des diplomates suivants : Hayashi pour le Japon, Allen pour les Etats-Unis, Collin de Plancy pour la France, Jordan pour la Chine, Stein pour la Russie, Reinsdorf pour l'Allemagne [143]. Or, lorsqu'on regarde le plan laissé de Mokp'o, trente ans plus tard, par le géographe allemand Lautensach, on s'aperçoit que le plan d'ensemble a été respecté. La ville, laissée aux mains des seuls Japonais, s'est développée conformément aux plans tracés à l'époque des concessions. La ville nouvelle géométrique étend en bord de mer ses casiers inégalement remplis. Elle reçoit gares et quais, coupe la vieille ville coréenne de l'accès à la mer et l'accule à la montagne. Toutefois ces deux villes sont connectées par de grands axes.

Illustration 92 : Mokp'o à la fin des années 30 [144]

143 - Cf. *ibid.*, p. 304 pour Kunsan, p. 312 pour Sòngjin, et p; 332 pour Masan. On notera que la Chine, qui se plaint chez elle du régime des concessions, est partie prenante des concessions coréennes.
144 - H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 372.

On peut donc s'interroger sur l'existence d'un modèle colonial. La série de cartes produites par Lautensach invite à la typologie. Si la référence au régime des concessions et aux plans d'ensemble que leur urbanisme a produits est évidente, on n'oubliera pas qu'au niveau plus fin de la fabrique urbaine, les Japonais avaient adopté pour leurs propres cités, dès les années 1880, le zonage comme vision générale de la ville et le cadastrage comme outil opérationnel [145].

2 - Urbanisation, urbanisme, urbanité de Keijô

Dans ce contexte, le cas de Séoul est un peu différent. Le choix fait par les Japonais de conserver la ville comme capitale de leur colonie du Chôsen répond à des considérations variées. On a déjà évoqué l'intérêt du site et de la situation. La part du symbolique n'est sans doute pas négligeable non plus : pourquoi ne pas endosser ces lieux qu'un long passé avait inscrits dans les esprits coréens? La rhétorique du cousinage Japon-Corée, certes nippo-centrée, avait déjà servi de justification dans la propagande qui fit suite à l'établissement du protectorat. Il pouvait être utile d'y ajouter les illusions d'une continuité géographique. On tenta de rendre la rupture bénigne et naturelle en opposant à la perte de souveraineté le poids de liens supérieurs, ethniques, culturels et historiques. Enfin, on ne saurait négliger un ensemble de raisons plus pratiques : depuis la fin du XIXe siècle, un capital de modernisation s'était accumulé dans la ville sous forme de gares, de bâtiments publics, d'infrastructures fondamentales (transports, réseaux divers, électricité). Il pouvait servir et fructifier.

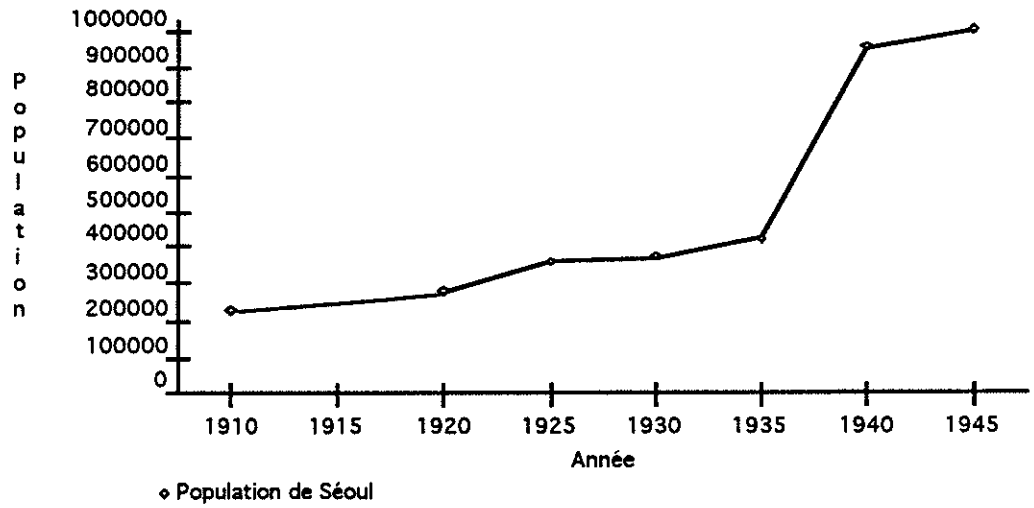
Les mutations de Séoul pendant la période coloniale peuvent s'observer à plusieurs échelles. Un premier cadre, démographique, nous permet de saisir volumes et rythmes de croissance. Comme ailleurs, l'effet urbanisant de l'industrialisation se fait sentir. On ajoutera toutefois un mécanisme qui a sa part dans la vigoureuse poussée des années 30 : l'accroissement de la population japonaise dans les villes coréennes en général, et à Séoul en particulier. De 6% de la population séoulite en 1906, elle passe à près de 30 %

---

145 - Cf. Ph. PELLETIER, *art. cit.*, p. 4-5. L'auteur signale par ailleurs la création en 1869 d'un outil décisif d'intervention urbaine : l'expropriation foncière (Décret *Jôchi meirei*).

en 1935 [146]. S'en déduisent deux mutations d'ensemble. D'une part un phénomène de "métropolitanisation" qui voit l'espace hors les murs, entre l'île de Yòùido et Namdaemun, devenir un espace urbain densément bâti. D'autre part, la modification des limites administratives de la municipalité de Séoul pour accompagner le premier [147]. La distinction ancienne entre ville intra-murale et ville hors les murs commence de se défaire. Le démantèlement des murailles de la citadelle, dans toutes les zones où le terrain est plat, constitue une première mutation visible du paysage. Les conditions dans lesquelles furent alors maintenues, isolées au coeur d'un tissu urbain modernisé, deux grandes portes monumentales d'entrée en ville nous sont obscures. Repères formels commodes pour la réorganisation de la ville ou étrange souci de patrimoine exotique de la part des Japonais?

Illustration 93 : la croissance de Séoul - 1900-1945 [148]

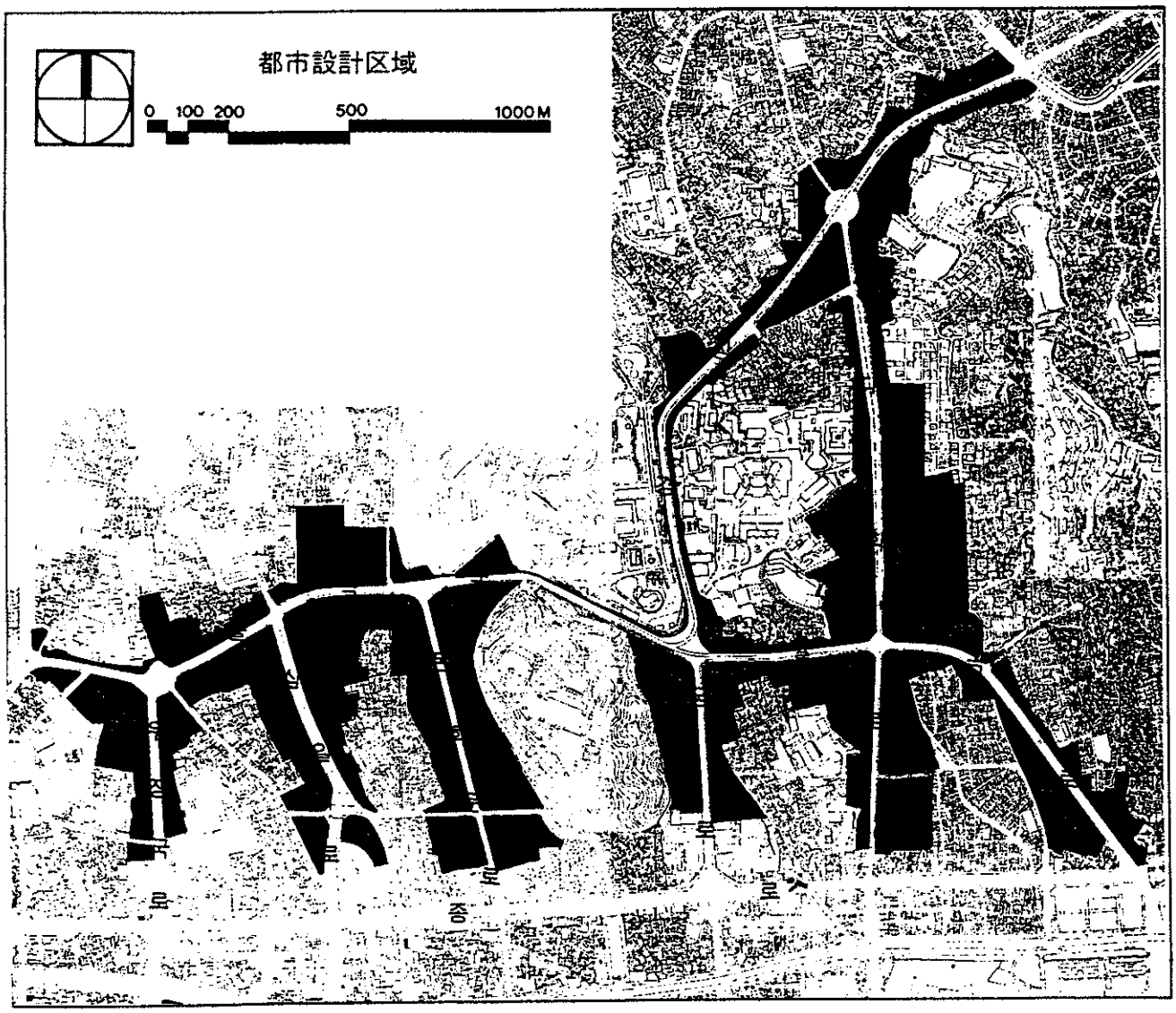


146 - *Idem*, p. 101. On se reportera en outre à la carte des implantations japonaises en Corée dans LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 390. Seule Pusan connaît des chiffres supérieurs.
147 - On mettra en annexe les cartes réalisées par LEE Ki-Suk, *op. cit.*, p. 89, 94, 95 et 115.
148 - Chiffre arrondis tirés de LEE Ki-Suk, *op. cit.*, p. 93.

A une échelle plus fine de perception, il convient toutefois de maintenir pour un temps la distinction entre vieille ville et ville nouvelle. En effet, on y assiste à deux phénomènes différents de formation du paysage urbain. Dans le premier cas, les tissus urbains anciens firent l'objet d'une reprise sur le mode apparent de l'haussmannisation. Les grands axes furent redessinés. Ceux qui couraient à travers la ville, d'ouest en est, existaient déjà à l'époque Chosòn. Leur tracé fut légèrement modifié pour être plus rectiligne et l'ensemble fut élargi et calibré pour répondre aux exigences de la circulation moderne, c'est-à-dire au transit des tramways. Au sud, dans l'arrondissement de Chunggu, quartier principalement occupé par la colonie japonaise, naquirent ainsi les avenues ùlji-ro et T'oegye-ro. Au nord, dans l'arrondissement de Chongno, la topographie et la présence massive des palais rendait plus difficile de tailler une avenue parallèle aux autres. L'avenue Yulgong-no retrouva ainsi par ses sinuosités les traces des rues anciennes. Elle devint pourtant un axe est-ouest joignant de manière directe les palais Kyòngbok et Ch'angdòk à la Grande porte de l'est. Pour cela, il avait fallu passer en force par la petite gorge qui séparait ce dernier palais du sanctuaire dynastique de Chongmyo : deux éléments importants de l'héritage paysager dynastique se trouvèrent séparés.

C'est toutefois la circulation méridienne qui connut les plus grands bouleversements. Le vieil Hanyang, présenté dans les documents précédents, n'avait fait qu'esquisser la grille propre à toute capitale sinisée. Les axes nord-sud préféraient suivre le cours irrégulier des ruisseau et se défiaient des carrefours directs. La période japonaise se chargea d'accomplir les potentialités du plan initial en traçant à vif dans le tissu urbain de nouvelles avenues. En fait d'hausmannisation, Séoul se trouva plus "Chang'anisée" qu'elle ne l'avait jamais été. Au nord-est fut ainsi créée l'avenue des Universités, Taehang-no, appelée à devenir un des hauts lieux de la vie sociale séoulite. Au nord-ouest, l'accès au centre du pouvoir japonais, le bâtiment du Capitole, fit de même l'objet d'un accomplissement-élargissement des trames héritées en donnant naissance en plusieurs étapes à l'avenue Sejong-no. On pourrait ici multiplier les exemples d'une entreprise de redressement de la trame séoulite, commencée au début du siècle et poursuivie jusqu'à nos jours.

Illustration 94 : Yulgong-no et Taehang-no - La trame fondamentale [149]



149 - Document tiré de *Yulgong-no - Taehang-no tosi kyehoek, (Plans urbains pour les avenues Yulgong-no et Taehang-no)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1985, p. 7. Ces documents sont récents. On y voit bien cependant les transformations de l'époque japonaise : séparation de Ch'angdòk et Chongmyo par l'avenue Yulgok qui serpente, tracé de Taehang-no (à l'extrême-est), apparition de nombreux carrefours directs.

Illustration 95 : la naissance de l'avenue Sejong [150]

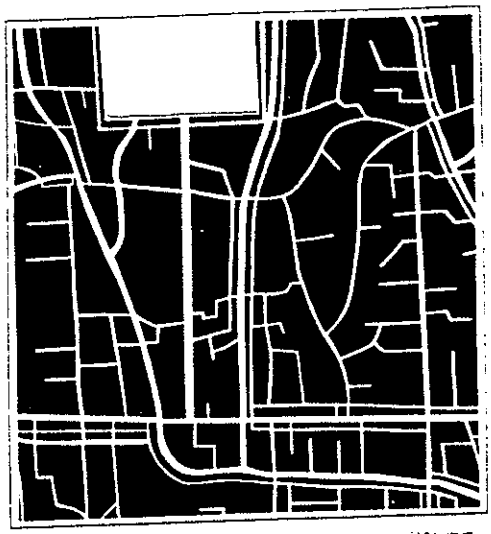


그림7. 李朝期의 世宗路邊 街路體系(「首善全圖」를 參考하여 作成, 作成者 金仙泰)

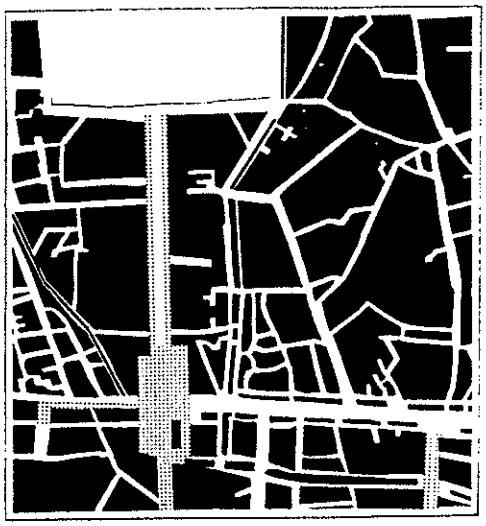


그림8. 1914년의 世宗路邊(金仙泰 作成 明知大 大學院)

그림9. 1938년의 世宗路邊(金仙泰 作成 明知大 大學院)

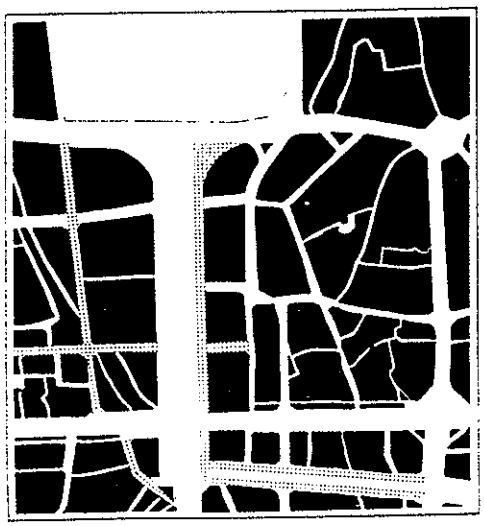


그림10. 1988년의 世宗路邊(金仙泰 作成 明知大 大學院)

Hors les murs, la situation impose d'autres solutions. Pour partie, la nouvelle croissance urbaine, qui va peu à peu remplir presque toute l'étendue séparant la cuvette originelle de l'île de Yòùi-do, trouva des ancrages dans une ceinture de gares périphériques dont les deux principales furent Yongsan au sud et Ch'òngnyangni, ouverte en 1910, à l'est. On conservera aussi à l'esprit

150 - Document tiré de SIN Kich'òl, "Sejong-nobyòn yòksa kyònggwan hoebog-ùl wihan sago", (Idées pour la restauration du paysage historique de l'avenue Sejong et de ses abords), *Kònch'uk* n°164, janvier 1992, 72-82, p. 79.

l'apparition de ponts franchissant le Han et fournissant le premier ancrage de la conquête de sa rive gauche par l'espace urbain à partir du quartier industriel de Yòngdùngp'o. Pourtant, les conditions du passage et les continuités possibles entre l'espace des villages de banlieues et les nouvelles périphéries font partie aujourd'hui de ces zones d'ombre mal connues de l'histoire séoulite. Le quartier de Yongsan fait ici exception. On y assiste à la création d'un tissu urbain sur des bases entièrement nouvelles et selon les modèles spatiaux propres à l'urbanisme des concessions. Yongsan fut choisi pour accueillir les quartiers de l'armée japonaises qui se trouvaient trop à l'étroit dans la vieille ville. Cette banlieue nouvelle se développa donc autour de casernes, de baraquements, de camps d'entraînement. Elle permit aussi à l'importante communauté japonaise de Séoul de trouver de nouveaux logements. La maison individuelle, à étage, avec un seul corps de bâtiment, exposée aux regards extérieurs, l'ordre géométrique et arboré des rues fournissaient d'autre repères à l'architecture domestique et contrastaient fortement avec les tentatives antérieures de moderniser les fonctions sans toucher à la forme générale des habitations de style coréen. Il est difficile de peser la part des pratiques anciennes et des pratiques nouvelles dans la formation du paysage résidentiel du Séoul colonial. Une remarque semble toutefois nécessaire : dans l'ensemble, le logement collectif en immeuble était presque totalement absent du paysage [151].

Mutation de la trame du système voyer, phénomène de métropolitanisation, apparition de nouveaux paysages résidentiels et de nouvelles fonctions urbaines constituent les grands traits de la période japonaise. Deux questions importantes méritent toutefois d'être soulevées concernant ces changements. D'une part les conditions de modification de la trame foncière, d'autre part les instruments de l'urbanisme japonais. Ces deux questions sont bien sûr liées. La première reste des plus opaques. Le problème de la "propriété" de la terre pendant l'époque Chosòn est déjà compliqué lorsqu'on étudie le monde rural. En ville, il est obscur. Or, dans un texte précédemment cité d'Isabelle Bishop, on a vu que la première modernisation de Séoul des années 1895 avait donné lieu à des procédures d'expropriation et

---

151 - Sous le nom de *ryo* (jap. *ryô*) apparaissent des dortoirs pour ouvriers. Il s'agit pour la première fois de logements collés. Les premiers immeubles (Migunigu Ap'at'ù dans le quartier d'Ahyòn-dong et Naeja Ap'at'ù dans le quartier de Naeja-dong) sont mentionnés par YI Kònyòng, *Salgo sip'ùn chip kòtko sip'ùn kòri, (Des maisons où il fait bon vivre, des rues où il fait bon marcher)*, Séoul, Chònyewòn, 1987, 322 p., p. 63.

d'indemnisation. Y avait-il donc un cadastre de Séoul à la fin du Chosòn? Dans le cas de la période coloniale, la situation devrait en théorie s'éclaircir : on sait qu'une des toutes premières entreprises de l'administration coloniale fut l'enregistrement cadastral des propriétés foncières coréennes. Une étude classique de Lee Hoon-K, datant des années 30, relate cet épisode [152]. Pourtant, venu le moment de décrire ce qui se passe en ville, l'auteur devient évasif. On n'a donc aucune idée de la manière dont fut créé le parcellaire foncier de Séoul. D'où l'impossibilité de préciser comment se passaient les procédures d'expropriation et le remembrement des parcelles en zones de redressement ou de percement des avenues. L'auteur et témoin des années 30 nous livre cependant une remarque intéressante : "Autour de ces villes qui grossissent, la spéculation foncière suburbaine est joliment active aujourd'hui. Zonage urbain et planification ont été introduits il y a peu. D'une manière générale, les vieilles villes et les vieux quartiers ont un aspect très irrégulier tant pour [le dessin des] rues que pour les autres utilisations de l'espace, mais les villes jeunes et les quartiers neufs ont été planifiés. C'est pourquoi l'usage du sol urbain se trouve si compliqué [...] [153]". On avait laissé la ville de la fin du XIXe siècle crevée, ici ou là, de phares modernes. Avec la période coloniale, le percement de nouvelles artères se traduit par un phénomène bien connu : les parcelles sont remembrées en bordure des axes, changent de taille et laissent sur leur arrière des tissus urbains non transformés. Toutes les photos du Séoul colonial confirment cette évolution. On peut commencer d'y voir le fort contraste opposant les grandes avenues aux "ruelles de derrière" *(twit mokkil)* [154].

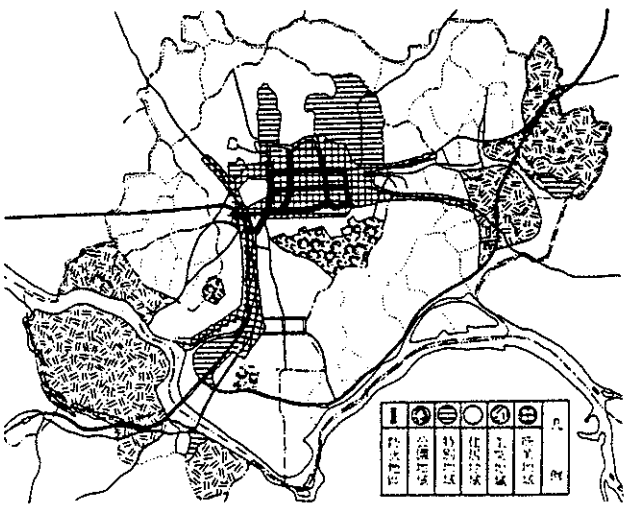
Notre attention est d'autre part attirée sur la question de l'urbanisme colonial. Au delà de sa continuité avec la "culture spatiale" des concessions et des premières mesures de génie civil qui furent prises pour ouvrir la ville aux flux de la modernisation, le pouvoir colonial paraît avoir voulu franchir une étape nouvelle en dotant Séoul d'un plan général d'urbanisme. La seconde moitié des années 20 vit en effet produire un certain nombres de propositions visant non plus tant à accompagner la croissance urbaine par de grandes infrastructures qu'à au contraire anticiper la croissance urbaine en imposant de manière réglementaire des zones à contenu spécifique et en créant par avance le

---

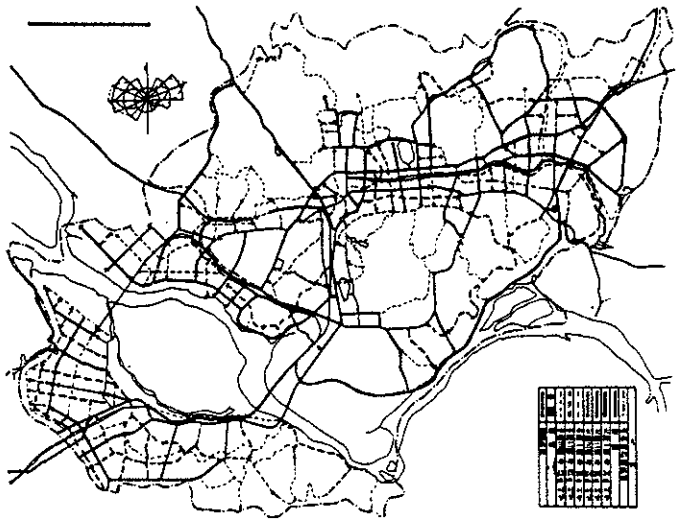
152 - LEE Hoon-K., *Land utilization and rural economy in Korea*, New York, Greenwood Press, [Chicago, 1936], 289 p.
153 - *Idem*, p. 198.
154 - Voir les remarques qu'en fait TAKAMI Jun, *op. cit.*, p. 142.

schéma du développement spatial attendu. Faute de crédits, ces propositions ne furent pas appliquées [155]. C'est seulement dans la seconde moitié des années 30 qu'un plan plus général fut promulgué sur la base d'une toute nouvelle législation urbaine. Le plan de 1934 *(Keijô shigaichi keikaku)* reposait sur l'idée du rééquilibrage de la croissance séoulite vers l'est au bénéfice d'un nouveau pôle urbain (Ch'òngnyangni), capable de faire contrepoids au tropisme vers le sud-ouest. Ces deux excroissances étaient reliées à la ville-centre par un corridor lié au chemin de fer. Le zonage proposé est encore extrêmement grossier. Ces deux pôles nouveaux réservent Yòngdùngp'o et Yòùido d'un côté, le cours de la rivière Chungnang de l'autre, aux activités industrielles. Le centre originel, Map'o et Yongsan sont affectés à la fonction commerciale. La colline de Nam-san devient parc public et l'espace palatial, "zone spéciale". Le reste est destiné à la fonction résidentielle avec une ligne de chemin de fer en demi-cercle reliant la gare de Yongsan à celle de Ch'òngnyangni.

Illustration 96 : le plan d'aménagement de Séoul de 1934 [156]



자료 : 손정목, 일제강점기 도시계획 연구, 일지사, 1990



자료 : 손정목, 일제강점기 도시계획 연구, 일지사, 1990

155 - Voir *Sòur-ùi tosi kyehoek, (L'urbanisme de Séoul)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1991, 78 p., p. 8.
156 - *Idem*, p. 16.

L'ensemble se voit complété d'un schéma d'aménagement global des grandes voies de circulation. Il reproduit le macro-maillage instauré peu à peu dans la ville-centre en orientant les grilles nouvelles vers la cuvette : il reste donc unicentré et ne développe que peu de liaisons transversales. Enfin, les voies sont hiérarchisées en trois niveaux.

Ce plan, conçu pour une ville de 700 000 personnes et 108 km^2 ne fut jamais appliqué. Il resta toutefois comme pierre de touche dans la mémoire de la planification urbaine séoulite. Aussi, l'intérêt explicatif de l'urbanisme colonial ne nous paraît pas tant résider dans ces grandes constructions et ces visions globales que dans l'ensemble de pratiques et les rythmes avec lesquels un urbanisme opérationnel et des procédures d'intervention ont imprimé leurs marques au paysage urbain. Le transfert des images et des concepts, de l'Occident au Japon, et de là en Corée, ne manque certes pas d'intérêt pour l'histoire de l'urbanisme. Dans le cas de Séoul pourtant, il semble plus important de noter combien c'est le "rapport social colonial" qui a rendu possible leur application, même partielle, dans le paysage urbain. Ces belles visions urbaines qui ne purent jamais voir le jour dans l'archipel japonais, fût-ce après un tremblement de terre majeur, ont pu trouver, par autoritarisme colonial interposé et financement à bon compte des opérations urbaines, un début de réalisation en Corée.

Aussi la question de l'héritage japonais sur les formes urbaines nous paraît aller au-delà du simple renouvellement de la trames des grand axes ou du développement d'une nouvelle monumentalité publique ou privée. Il n'y va pas du seul capital matériel et paysager. Héritage réglementaire et capital d'expériences pratiques sont essentiels : les premières lois d'urbanisme, les premiers codes administratifs d'une part, le pli autoritaire dans la manière de gérer les populations urbaines nous semblent mettre en assez large continuité la Corée coloniale avec la Corée du sud contemporaine [157]. La plupart de ces dispositions, qui comprenaient d'autre part des régulations d'ordre architectural -pente des toits, hauteur des étages, matériaux, taille des modénatures, etc. [158]- n'eurent pas le temps de marquer en profondeur le

---

157 - On avance là une intuition qui est presque une conviction. L'accent porté sur l'étude du système politique, constitutionnel et législatif sud-coréen laisse trop de côté le corpus réglementaire créé pendant la période coloniale, dont il nous semble qu'il a été largement repris par la suite. Il faudrait déplacer les études vers ces codes administratifs, qui structurent puissamment la vie des hommes, pour confirmer et préciser ces continuités ...ou infirmer cette proposition.

158 - Voir les premiers éléments dans SIN Yònghun, "Han'guk kònch'uk sa - Tosi kyehoek", (Histoire de l'architecture coréenne - La planification urbaine), *KG*, n° 268, 1989, p. 146-153.

paysage séoulite mais elles resteront disponibles, comme structure dormante, pour l'avenir.

On pourrait espérer descendre à un niveau encore plus fin de description du paysage de Séoul pendant la période coloniale. La modernité industrielle, commerciale et administrative donne à la ville son visage de pierre, ses bâtiments élevés et ses modes de vie nouveaux. Dans l'ensemble, on l'a dit, faute que les paysages résidentiels aient adopté l'immeuble d'habitation, la ligne d'horizon est restée extrêmement basse. Les éminences signalent le pouvoir administratif et, comme partout ailleurs, la rente foncière plus élevée sur les nouveaux axes dominés par la fonction marchande. L'architecture utilise le granite disponible et jette des cubes assez raides avec ornementation néoclassique, en bordure des avenues [159]. Un nouveau matériau envahit toutefois les rues : la brique fabriquée sur place, rouge le plus souvent, vint donner à Séoul un air inattendu d'Europe du nord. Elle avait, cinquante ans auparavant, commencé d'imposer sa présence à des quartiers entiers de Tokyo, comme le Ginza ou, un peu plus tard, celui de Marunouchi [160].

L'ambiance spécifique des quartiers de cette ville qui s'étale et déborde largement de son site ancien mériterait aussi des précisions : les éléments du paysages urbain, matériels et humains, y cristallisent en lieux symboliques de la vie urbaine. Ces questions attendent encore leur historien : des mutations de l'écologie sociale de Séoul entre 1910 et 1945, on ignore encore beaucoup. A quoi ressemblent les quartiers industriels du sud-ouest et de l'est? Y a-t-il formation de zones résidentielles bourgeoises? Où habite et selon quels choix d'architecture cette nouvelle classe sociale coréenne liée aux fonctions nouvelles de la métropole moderne? Face à la pauvreté rurale et à la faim des Coréens pendant les longues années de guerre, la ville fut-elle, au-delà du tableau qu'en laisse le roman *Patate*, un endroit où l'on vivait plutôt moins mal? Autant d'interrogations dont les réponses nous sont inconnues ou trop partielles. Le seul élément de visibilité concerne les fonctions centrales de la ville. En simplifiant beaucoup, l'ancienne ville-centre devient le centre-ville de Keijô. Les fonctions centrales se redéploient à l'échelle de l'ancienne citadelle. Le nord-ouest du bassin originel a conservé ses fonctions politiques et administratives.

---

159 - Voir YUN Ilju, *op. cit.* Et plus particulièrement l'essai consacré à deux architectes influents, l'Américain, William Vories (1880-1964), établi au Japon et le Japonais Nakamura Yoshihei, auteur du bâtiment de la Banque de Corée actuelle, "1910-1930 nyòndae-ùi 2in-ùi oein kònch'ukka-e taehayò", (Deux architectes étrangers des années 10 à 30), p. 131-142.

160 - Cf. E. SEIDENSTICKER, *op. cit.*, p. 59-61.

Au nord-est, autour de l'université impériale, la vie estudiantine s'est greffée non loin de la vieille académie confucianiste de Sònggyun'gwan. Mais c'est le sud de la ville qui a sans doute le plus changé. Le quartier de Myòngdong y est devenu, d'échoppes en grands magasins, de tavernes en maisons de passe, de banques en bureaux, la greffe étonnante d'un morceau de ville japonaise. Au sérieux des activités nocturnes qui investissent l'avant des avenues s'oppose l'arrière des quartiers de plaisir, de l'alcool et de la prostitution. A bien des égards ces *sakariba* cachées [161], cette opposition de l'avant et de l'arrière, ont survécu jusqu'à nos jours autour de l'axe commercial principal, l'avenue Chongno. On notera par ailleurs qu'un lieu animé correspond à la forme urbaine de la rue. La forme de la place, qui joue un rôle si fondamental dans la formation et la vie urbaine des villes de l'Occident baroque, n'a pas droit de cité dans la ville asiatique ancienne ou moderne. Takami Jun nous restitue l'ambiance de ces quartiers pendant les années 30 : "Le même soir, je me rendis [...] dans les ruelles, en arrière de la Rue Neuve, où se trouvaient les maisons de passe. Il y en avait une quantité incroyable, bruyantes, tassées au-delà de ce qu'on peut imaginer, comme un énorme essaim ; c'en était presque effrayant. Comme était effrayante aussi cette atmosphère de brutalité qui s'accorde mal à un lieu de plaisir. Les Coréens n'en étaient pas responsables, mais les japonais qui s'y comportaient en seigneurs et maîtres [162]".

3 - Identité urbaine et identité nationale : une déculturation urbaine?

On vient de suivre le cours bénin et irénique d'une modernisation séoulite. Certes, elle donne à Séoul un visage de modernité qui s'exprime par des banlieues, des symboles architecturaux et des modes de vie nouveaux. Le chemin suivi par la vieille capitale n'est a priori pas si différent de ce que connurent toutes les vieilles cités de la terre à la même époque. Il leur fallut peu ou prou s'adapter ou mourir. A la fin des années 1930, Hermann Lautensach, après avoir rappelé qu'au tournant du siècle Séoul était la seule ville d'Asie orientale à posséder simultanément le télégraphe, le téléphone, l'adduction d'eau publique, les tramways et l'éclairage public électrique" ajoute : "au prix

161 - Sur les quartiers animés, leurs paysages et leurs fonction voir Ph. PONS, *op. cit.*, p. 113-125.
162 - TAKAMI Jun, *op. cit.*, p. 142.

d'une légère exagération, on peut dire que sous la houlette du Japon une métropole totalement nouvelle est apparue. En une seule génération la ville s'est métamorphosé de vieux Séoul en moderne Keijô [163]". Certes aussi, il est clair que ces mutations avaient été, tardivement, anticipées par la monarchie des Yi et qu'elles trahissaient autant des continuités spatiales que des ruptures paysagères. On pourrait donc se persuader que l'identité urbaine séoulite sut comprendre les exigences de son temps.

Pourtant, en fait d'identité urbaine, le nouvel état civil urbain portaient surtout un cachet japonais. Les conséquences de cette situation pour l'identité urbaine sont immenses. Elles dénient toute pertinence à ces tentatives neutres de décrire un paysage, des continuités historiques, des unités géographiques. La Corée n'étant plus maîtresse de son destin, il paraît évident que les évolutions de sa capitale, hautement symboliques d'un destin national bafoué, n'ont rien à voir avec le cours qu'elle aurait suivi si... C'est dès lors l'ensemble du processus d'acculturation à la modernité qui devient ambigu. Ce qu'il apporte de neuf et de souhaitable à la ville ne peut faire l'objet d'un commentaire, même technique. Il est d'avance moralement disqualifié. Partant, le rôle joué par la population séoulite elle-même, dans cette "petite modernisation" qui modifia discrètement, avec mille formules nouvelles, le paysage de la ville, se trouve occulté par l'indignation nationaliste. Comme si les Japonais, malgré qu'ils en eussent, avaient été capables de tout contrôler dans la ville! Enfin, on peut se demander si ne naît pas pendant cette période un discours du type "vieil Hanyang d'autrefois", qui serait doublement nostalgique de vivre douloureusement non seulement ce qu'efface et déchire la modernisation, mais aussi ce que brise et anéantit la colonisation. Ces ambiguïtés ne sont pas nouvelles pour nous. On les avaient déjà repérées dans le champ de la culture. Venu le moment d'évoquer l'identité urbaine, on manque encore de connaître la voix des habitants de la ville sur ce sujet. On touche là les limites de l'idée de paysage. Pas plus que celle d'identité, elle n'est une pure donnée objective qu'il suffirait de remâcher assez longuement pour la connaître exhaustivement. Le paysage est dans le regard.

C'est bien pourquoi les voyageurs occidentaux ne voient pas la même chose qu'un Japonais lorsqu'ils visitent le Séoul d'avant la Seconde guerre mondiale. C'est pourquoi aussi l'interprétation des mutations urbaines varie :

---

163 - H. LAUTENSACH, *op. cit.*, p. 294. Il est sans doute très optimiste pour sa première assertion.

tantôt elles sont perçues comme la conséquence indirecte de l'acculturation à la modernité industrielle, tantôt comme l'exécution urbaine d'un projet planifié de déculturation de la Corée. Comme pour la culture nationale, on ne peut réellement décider.

On ne saurait cependant trop accorder le bénéfice du doute au colonisateur japonais parfaitement au fait de la puissance des signes dans les sociétés extrême-orientales en général, et dans l'espace urbain en particulier. Le seul cas réellement ambigu d'interprétation nous semble être celui des trames urbaines. On se souvient que, pour des raisons d'ordre géomantique, les hommes du Chosòn avaient évité la grille caractéristique du modèle Chang'an. Cette synthèse entre deux impératifs divergents fut précisément la grande originalité séoulite. En construisant une grille -retour aux Tang ou découverte de Chicago, comme on voudra- qui n'était restée qu'en pointillés pendant des siècles, les Japonais effaçaient précisément cette originalité. De plus, ayant à leur disposition des moyens de génie civil que n'effrayaient ni les monticules ni les torrents, l'espace intra-muros perdit une part considérable de son arrière plan, discret mais omniprésent, de micro-reliefs, d'eaux vives et de bois de pins.

Pour le reste, il ne fait guère de doute que la puissance coloniale tenta d'utiliser à son profit cette machine à symboles qu'était pour un pays sa vieille capitale, et pour ses habitants, l'organisation de son espace. La modification du nom de la ville en Keijô (prononcé Kyòngsòng en coréen) fut une toute première étape. Elle échoua pourtant à s'imposer dans la conversation des Coréens. Plus marquante fut la nouvelle géographie paysagère du pouvoir. En façade de l'antique palais Kyòngbok, au coeur géomantique du site magique, le gouvernorat général disposa l'écran massif du Capitole et de son dôme. L'influence bénéfique du mont Pugak lui revenait en partage, mais sa masse imposante et son élévation reléguaient le palais royal à être une arrière-cour invisible au citadin. Les aménagements, déjà signalés, de l'avenue Sejong achevèrent de mener les regards vers lui : les règles de la perspective baroque indiquaient clairement dans le paysage où était le pouvoir. Enfin, la rumeur veut que l'emprise du vaste bâtiment ait sciemment dessiné au sol le caractère *il* (japonais *ni*) auquel répondait au sud-ouest de la citadelle, près de Myòngdong, le siège de l'actuelle Banque de Corée, dont la forme représenterait le caractère *bon* (japonais *hon*). Ilbon ou Nihon, le nom du

propriétaire était comme marqué au fer rouge sur la peau de la ville [164]. Afin que nul n'ignore.

Illustration 97 : le Capitole et les marques "japonaises" en 1926 [165]

D'autres aménagements furent effectués dans le même sens d'une *interception symbolique* : surimposition de légitimités et de formes nouvelles sur des sites entourés d'aura pour les Séoulites et les Coréens. L'établissement d'un sanctuaire shintô au sommet du mont Nam-san, fut de ceux-là. Il remplaça un des lieux sacrés du chamanisme coréen. Mais plus grave pour le patrimoine

164 - Sur la construction du Capitole voir SIN Yònghun, "Chosòn Ch'ongdokpuch'òngsa sinch'uk chònmal", (Les circonstances de la construction du Capitole), *KG*, n° 113, 1976, p. 104-116.
165 - *Idem.*, p. 105. Au premier plan, la "Banque de Corée", au fond le Capitole, entre les deux, la mairie de Séoul, dont la forme générale rappelle la ligne du bâtiment de la Diète impériale de Tokyo.

coréen fut sans doute la déconstruction programmée des vieux palais royaux. La grande porte de Kanghwa-mun, qui signait l'entrée du palais Kyòngbok, fut déplacée sur la façade est du mur d'enceinte ; certains de ses bâtiments furent transférés au palais Ch'angdòk qui vit de son côté défigurer son jardin secret (Piwòn) par l'adjonction de pavillons de style japonais ; dans les cours du palais central, on laissa l'herbe pousser en pelouses -associées aux sépultures pour un homme du Chosòn ; des jardins à la française remplacèrent les jardins de la monarchie pendant que le palais Ch'anggyòng était transformé en zoo, etc. L'inventaire de ces claires tentatives d'effacement de ce que la culture coréenne avait conçu comme un milieu original reste à faire [166].

On comprend que les mutations de la période japonaise soient devenues un enjeu des évolutions du Séoul contemporain. La question de ce Capitole fiché en plein coeur de la ville en fut le serpent de mer identitaire : était-il acceptable d'y voir s'installer le gouvernement sud-coréen? Fallait-il en contrebalancer les tares originelles en en faisant le sanctuaire des collections d'art national? Fallait-il le démolir pour effacer cette marque outrageante rappelant de mauvais souvenirs? Ces débats, sur lesquels on reviendra, n'ont cessé de hanter l'identité urbaine séoulite. La ville avait pourtant une assez longue histoire pour que les changements apportés par la période coloniale n'aient pas suffi à la transformer en ville japonaise. Outre que les interventions "japonisantes" de l'urbanisme colonial n'eurent pas d'équivalents au Japon même, elles suivirent les traces spatiales qu'une histoire pluri-séculaire avaient laissées ou esquissées. Surtout, le paysage urbain séoulite, à travers les espaces résidentiels, fut assez largement laissé à l'initiative des Coréens eux-mêmes. Le traumatisme créé par les symboles arrogants de l'asservissement national efface par trop cette évidence profonde.

D - Ruines et reconstruction - 1945-1960

L'histoire de Séoul n'échappe pas à la situation où l'on est pour la Corée du sud contemporaine, de la méconnaissance relative des épisodes de

166 - Voir à ce sujet E. B. ADAMS, *op. cit., passim.*

l'immédiat après-guerre. On ne peut donc, hélas, qu'être plus rapide sur ce sujet pourtant essentiel.

Le chaos créé d'abord par la division nationale, puis par la guerre de Corée n'affecta pas la capitale du sud au seul titre d'une vie politique plutôt agitée. L'espace urbain en fut assez largement affecté. On notera tout d'abord qu'en tant que colonie japonaise, la Corée n'eut pas à subir le feu destructeur des bombardements aériens alliés. Lorsque Russes et Américains s'emparèrent de la péninsule, ses infrastructures matérielles étaient très largement intactes. Le général Hodge et son administration s'installèrent donc dans le mobilier laissé par les Japonais. Pour longtemps, la base militaire de Yongsan devint une ville américaine dans la ville coréenne. Sur le moment, cela gêna plus qu'un peu la perception du libérateur comme sauveur de la nation coréenne. Sur le long terme, l'existence d'une "concession" militaire au coeur de la capitale annonçait des problèmes d'urbanisme et le retour, avec un nouvel acteur, de ces symboles de l'étranger beaucoup trop voyants dans le paysage.

Les difficultés vécues par la population de Séoul à la libération provinrent essentiellement de la division qui bouleversa l'organisation géographique du territoire national. Tous les approvisionnements, à commencer par l'électricité fournie par les barrages hydroélectriques de la partie nord du pays, mais aussi en matières premières et en produits alimentaires et manufacturés furent sérieusement perturbés. Séoul était peuplée de chômeurs luttant pour survivre dans un monde de pénuries et de désordres. Première grosse ville après la ligne de démarcation, elle se trouvait aussi en première ligne pour subir le déferlements de populations en transit, qui vers le nord, qui vers le sud. Les années 1945-1955 furent ainsi pour la Corée du sud une période de très hautes turbulences démographiques. Le redéploiement des populations entre les deux parties du territoire d'une part, entre le sud du sud et le nord du sud pendant la guerre d'autre part, entre villes du sud par ailleurs, entre villes et campagnes enfin, le tout sur fond de *baby-boom*, décourage toute tentative de résumé simplifié [167]. Les démographes coréens commencent tout juste de désagréger ces mobilités sur la base de recensements,

---

167 - Pour être exhaustif, il faudrait encore évoquer le rapatriement d'un million de Japonais sur l'archipel, le rapatriement des Coréens de Mandchourie et de Chine, le changement des catégories statistiques pour la ville, enfin, le redécoupage des unités administratives en *si* (plus de 50 000 habitants) et *ùp* (entre 20 000 et 50 000) habitants. L'impact de la réforme agraire devrait s'y ajouter avec les effets de la mortalité du conflit coréen ...

qui, on s'en doute, sont pour cette période rien moins que sujets à caution [168]. Dans le cas de Séoul, on retiendra les brutaux à-coups du peuplement-dépeuplement urbain. Un volant d'un million de réfugiés peuple puis dépeuple la ville. En 1945, Séoul a dépassé le million d'habitants. A la veille de la guerre de Corée (début 1950) elle atteint presque 1,7 millions d'habitants. En 1951, elle a perdu 60 % de ce chiffre et retombe à environ 700 000 habitants. En 1955, elle en retrouve 1,5 millions et entame son ascension vers de nouveaux sommets.

Ville de réfugiés, Séoul fut une ville désorganisée. C'est là que s'entassèrent les populations balayées par l'histoire. Elles y trouvaient au moins les ressources d'assistance et la puissante logistique de l'armée américaine et l'aide non moins efficace des missions, majoritairement protestantes.

On ne peut bien sûr évoquer la guerre de Corée sans s'interroger sur les conséquences qu'elle eut sur le bâti urbain. Séoul fut en effet un enjeu stratégique des opérations militaires. Perdue le 28 juin 1950, reprise en septembre, reperdue en janvier 1951, reconquise en mars, elle vit défiler les armées des deux camps. Les destructions d'un capital matériel qu'avaient épargné dix années de guerre asiatique et mondiale s'en déduisent. L'ampleur de ces destructions reste cependant une question très obscure. Il est clair que les infrastructures stratégiques ont été ruinées : il ne restait plus un seul pont vaillant sur le fleuve Han. Usines et installations militaires, bâtiment administratifs et carrefours importants connurent aussi le feu des bombardements d'artillerie ou des combats de rues. L'effet de la guerre sur l'espace résidentiel et la géographie des destructions restent cependant dans le flou [169]. Il semble que la partie sud de la citadelle, c'est-à-dire l'ancien quartier japonais, ait plus particulièrement souffert puisqu'il ne reste presque rien d'une architecture clairement identifiable sur photos. Pourtant, ni le Capitole, ni la mairie, ni la gare centrale ne furent détruits. Le mystère reste donc entier.

On est donc tenté, pour les difficultés urbaines de l'après 1953, de hiérarchiser autrement les causes. Certes, la destruction des ponts, des usines et de toutes les infrastructures essentielles ne pouvait que générer d'innombrables

---

168 - Un remarquable ensemble d'articles consacrés à ce sujet vient d'être publié : *Haebang hu tosi sòngjang-gwa chiyòk sahoe-ùi pyònhwa, (Processus d'urbanisation et mutations socio-spatiales après la libération)*, Sòngnam, Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn, 1991, 412 p. Voir plus particulièrement la contribution de YUN Chongju, "Haebang hu-ùi in'gu idong-gwa tosihwa", (Urbanisation et mobilités démographiques après la libération), p. 1-67.

169 - Un missionnaire catholique arrivé en Corée après l'armistice, le Père Pelisse, nous a affirmé que 75% de la ville était détruite. Ce qui nous semble improbable à voir les photos de ce second après-guerre. La guerre de Corée fut une guerre de terrain et non -mise à part la menace de bombardement nucléaire- une guerre de bombardement aérien comme en connut Tokyo.

problèmes pour la vie des citadins et d'autant plus que l'ensemble du pays avait été atteint dans ses structures de production et d'échange. Sur ce plan, il semble toutefois que la reconstruction ait été assez rapide. Les ponts du Han furent rétablis en 1956. Aussi, c'est plutôt l'appauvrissement général d'un pays ruiné et des problèmes urbains spécifiques, liés à l'afflux des réfugiés auprès de la manne américaine, qui nous paraissent l'emporter et justifier le tableau pessimiste d'une cité meurtrie. *Salm (La vie)*, un gros livre de photos d'Han Yòngsu, portant sur la période 1956-1960, nous restitue bien le contraste dramatique entre les fringuantes images du Keijô des années 30 et le spectacle de désolation et de misère du Séoul, libre mais exsangue, des secondes années 50 [170]. Le problème posé par l'idée de "reconstruction" de Séoul mêle ainsi une part de destructions *locales* liées à la guerre et l'apparition d'une *pathologie globale*, de type Tiers-Monde, liée en partie aux destructions globales de l'économie coréenne mais surtout, aux énormes mutations démographiques du pays. Les séries longues de la transition démographique urbanisante et le poids de la conjoncture doivent donc être pris en compte *en même temps*.

La preuve de l'existence d'un problème urbain séoulite, indépendant des destructions matérielles de la guerre, peut se lire dans le tout premier plan d'urbanisme conçu en 1951 par le gouvernement sud-coréen replié sur Pusan. Il ne peut anticiper des problèmes qui n'ont pas encore été évalués. L'essentiel de ce projet, qui reprend les grandes lignes du plan de 1934, consiste en la désignation comme "zones de réaménagement foncier" *(t'oji kuhoek chòngni chigu)* des banlieues est et sud-ouest -Yòngdùngp'o- de la ville [171]. La zone d'ombre qui plane sur les questions d'appropriation foncière et de développement des périphéries pendant la période coloniale trouve ici l'illustration tardive d'un de ces *tosi munje* (problèmes urbains) qui vont marquer les années 1960-1990. L'ampleur de l'urbanisation des années 30 et 40 puis la crise des réfugiés des années 50 exigent de voir la période de "reconstruction" comme étant, plus largement, une période de "redéveloppement" urbain. La course-poursuite entre urbanisation et urbanisme est engagée. Elle s'enracine en partie dans la période antérieure : l'histoire de l'espace urbain ne se cale pas dans les grandes dates de l'événementiel politique.

---

170 - HAN Yòngsu, *Salm - Korean lives after the war, 1956-1960*, Séoul, Sint'aeyang-sa, 1987, 302 p.

171 - Voir le plan *in Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 16. La taille et les couleurs utilisées nous ont empêchés de produire ce document.

Pour faire face à ce défi, les Sud-Coréens ont désormais les mains libres. Ils ont retrouvé la maîtrise de leur destin. Il leur est donc loisible de réfléchir aux voies souhaitables que doit prendre l'évolution de leur capitale. Est-il besoin de préciser toutefois que d'une part, ces mains libres rencontrent des poches vides et que d'autre part, l'urbanisme a moins pour fonction dans cette période d'anticiper des évolutions à long terme que de gérer au quotidien une situation d'urgence?

Au niveau des pouvoirs publics, les sources de financement possibles étaient limitées par l'appauvrissement général du pays. Aussi, en matière urbaine, l'aide américaine ne fut sans doute pas négligeable. On a signalé le rôle de l'armée américaine. Les agences de l'ONU jouèrent de même leur rôle de conseil. L'aide financière directe, les prêts des organismes internationaux servirent à rendre aux infrastructures leur capacité à réorganiser la vie urbaine. Le détail de l'aide matérielle, organisationnelle et conceptuelle américaine dans la "reconstruction" de Séoul entre 1953 et 1960, nous échappe totalement [172]. Une seule donnée tangible, dont le rôle dans la formation du paysage urbain est considérable, nous permet d'avancer quelques jalons. Elle concerne le logement. En mettant l'accent sur l'importance primordiale du rythme d'urbanisation, on découvre le *chut'aek munje* (la question du logement) au tout premier rang des *tosi munje* séoulites. Le saut brutal de la population urbaine exigeait de renoncer à un mode d'occupation de l'espace impropre et ruineux pour une grande ville pauvre : la faible densité d'un espace résidentiel ignorant l'immeuble. Avec l'aide américaine, les immeubles d'habitation acquirent une présence et une légitimité dans la ligne d'horizon urbaine. Ce n'étaient plus ces dortoirs coloniaux où l'on entassait des ouvriers célibataires. C'étaient des immeubles neufs, confortables, équipés : ils étaient dotés de toutes les vertus du modernisme et représentaient un idéal, comparés aux pauvres maisons de bois, rafistolées et suroccupées, de style coréen. Le prestige de l'*ap'at'ù* (de l'anglais *apartment*) nous paraît à tout prendre aussi, sinon plus, essentiel à la compréhension de cette période inaugurale, que l'apparition des premiers bâtiments administratifs et commerciaux inspirés en droite ligne du mouvement moderne architectural, dans sa version "années 50" : poutrelles

172 - Une première approche serait G. C. ALEXANDRIDES, "The UN Economic assistance to the ROK: a Case Study of Economic Reconstruction and Development", thèse [1960-New York University, indiquant un copyright pour 1966 mais sans nom d'éditeur], viii + 335 p. Sur la ville voir p. 137-143.

métalliques, béton, murs de verre, murs-rideaux, standardisation des matériaux et des équipements. Cette modernité-là est encore rare à la fin des années 50 [173].

Le reste du parc de logements s'achemine dans deux autres directions. D'une part, il répand ces maisons d'habitations à étage et toit-terrasse, aux murs de briques rouges, aux escaliers extérieurs en ciment, qui permettent à un propriétaire de mettre en valeur sa parcelle, par mise en location d'une chambre ou d'un logement entier, annexé à son domicile. D'autre part, les réfugiés venus du nord ou les migrants venus de la campagne développent sur tous les terrains inoccupés -pentes et berges des rivières- des quartiers spontanés assimilables à des bidonvilles. Selon qu'on met l'accent sur l'implantation topographique typique de ces quartiers "illégaux", on les appellera *taltongne* (villages de la lune) ou sur leurs matériaux caractéristiques, *p'anjajip* (maisons de planches). Ces bidonvilles proliférants occuperont une place importante dans la politique urbaine des années 60 à 90. En termes d'identité paysagère, ils ont réussi à maintenir au coeur de la grande métropole qu'allait devenir Séoul un parfum inattendu de coréanité. Leur mode d'organisation spatiale fait donc survivre, outre une sociabilité "urbano-villageoise" bien spécifique, des formes et une architecture venues de la Corée profonde. On prendra garde bien sûr que cet exotisme involontaire avait surtout un parfum de grande pauvreté. Pour les habitants de ces quartiers, l'idéal à atteindre était un clair et net *ap'at'ù*. Une maison à soi avec eau et électricité.

On touche là un point essentiel. La mutation du paysage urbain séoulite entre 1945 et 1960 s'est produite assez largement dans l'espace résidentiel. On y perçoit une nouvelle fois les multiples voies prises par la "petite modernisation" urbaine, selon les moyens, attentes et représentations variés du peuple de Séoul. Car l'apparition d'une pathologie urbaine et le lamento des *tosi munje* ne doivent pas faire oublier que la ville de Séoul était, pour toute la Corée du sud, un lieu ouvert à toutes les aventures de l'ascension sociale. Mieux vivre *(chal sara pogetta)*, c'était vivre en ville. C'était principalement vivre à Séoul. La faim d'une vie meilleure, la faim d'une vie enfin débarrassée de ces relents d'"arriération" que se découvrait, honteusement, le peuple coréen après un demi-siècle d'histoire douloureuse, habitaient tous les esprits. Aussi la

---

173 - Cf. YUN Ilju, *op. cit.*, "Haebang ihu Sòur-ùi kònch'uk (1945-1961)", (L'architecture de la libération : Séoul - 1945-1961), p. 105-120.

hiérarchie des préoccupations et des valeurs de cette société urbaine était claire : confort, réussite et modernité. Les problèmes urbains générés par l'urbanisation rapide et chaotique passaient pour acceptables quand l'argent, le travail et la nourriture étaient par ailleurs une incertitude quotidienne. Pour les pouvoirs publics, qui voyaient les choses de plus haut, ils l'étaient beaucoup moins : déséconomies d'agglomération, chômage, pauvreté, désordres donnaient, par capitale interposée, un raccourci saisissant de ce que la Corée ne voulait plus être : richesse, ordre et modernité étaient l'horizon à conquérir.

Il reviendrait au régime de Pak Chònghùi de guider coûte que coûte la ville vers ces objectifs nouveaux et urgents. Au grand dam de Kim Sugùn, il ne fait aucun doute que les questions de l'identité urbaine séoulite, de la ville coréenne, de l'esthétique architecturale ou de la spatialité coréenne n'avaient aucune sorte d'importance -voire d'existence- dans la plupart des esprits coréens des années 60.

Sources autres qu'en français

- Note 7 : "There is no beauty of form, nor any of those signs of exclusiveness, such as gates or walls, which give something of dignity to a landscape. These were my first impressions. But I came to see on later journeys that even on that road there can be a beauty and fascination in the scenery when glorified and idealized by the unrivalled atmosphere of a Korean winter, which it is a delight even to recall, and that the situation of Seoul for a sort of weird picturesqueness compares favorably with that of almost any other capital".

- Note 33 : "The general aspect of the country is bare and monotonous. Except for the orchards and spindly pines there is no wood".

- Note 47 : "There is, properly speaking, no road, but the word serves".

- Note 48 : "Seoul in many parts, specially in the direction of the south and west gates, was literally not recognizable".

- Note 70 : "Sabang-ùi tori-ga kyundùnghago pae-wa sure kyot'ong-i chohùn i kos-e toùb-ùl chònghanùn ir-i t'adanghada".

- Note 75 : "Haruppam on ch'ònha-e k'ùn nun-i Sòul oesòng-ùl naeryò pakkat'ùn ssahigo antchog-ùn noga pòryòtta. T'aejo-nùn i kòs-ùl kwoesanghage yògigo nun innùn kos-ùl ttarasò sòngji-rùl seudorok myònghayònnùnde i kos-i kot chigùm-ùi sònghyòngida".

- Note 90 : "Kir-i umul 'chòng' ja moyang-i toemyòn chasòn-i kanakhago kunghada".

- Note 105 : "Ponjo T'aejo kanghòn taewang 3 nyòn kapsul 10 wòl kabo-e i kos-e toùb-ùl chònghago Hansòngbu-ro koch'yòsò p'ansa, yun, soyun, p'an'gwan, ch'amgun-ùl tugo, ùrhae 2 wòr-e piroso Chongmyo-wa kungsir-ùl kyòngyònghayò 9 wòr-e modu naksòngtoeòtta".

- Note 124 : "Its narrow dirty streets consists of low hovels built of mud-smeared wattle without windows, straw roofs, and deep eaves, a black smoke hole in every wall 2 feet from the ground, and outside most are irregular ditches containing solid and liquid refuse. Mangy dogs and blear-eyed children, half or wholly naked, and scaly with dirt, roll in deep dust or slime, or pant and blink in the sun, apparently unaffected by the stenches which abound.

- Note 125 : "I know Seoul by day and night, its palaces and its slums, its unspeakable meanness and faded splendors, its purposeless crowds, its medieval processions, which for barbaric splendors cannot be matched on earth, the filth of its crowded alleys, and its pitiful attempt to retain its manners, customs, and identity as the capital of an ancient monarchy in face of the host of disintegrating influences which are at work, but it is not at first that one "takes in it"".

- Note 127 : "[....] and Seoul, from having been the foulest is now on its way to being the cleanest city in the Far East".

- Note 130 : "It must be remarked, however, that the capital is being reconstructed on Korean lines, and is not being Europeanized.
Chong-dong however, the quarter devoted to Foreign Legations, Consulates, and Mission agencies, would have nearly ceased to be Korean had not the King set down the [Kyòngwòn] Palace with its crowded outbuildings in the midst of the foreign residences".

- Note 153 : "Around the growing cities, suburban land speculation is going on pretty busily. City zoning and planning have been introduced in recent years. Generally speaking, the older cities and sections of cities have a very irregular appearance as to streets and other arrangements of land use, but the younger cities and sections have been planned. Hence, utilization of urban land is very complicated by irregularity sites in the one, and simplified in the other".

DEUXIEME SOUS-PARTIE

DE LA MEGAPOLE A LA VILLE MONDIALE
LA CONSTRUCTION DE LA SEOULITÉ

INTRODUCTION

"C'est la saison de la mousson en Corée et Séoul est humide et moite ; c'est un immense désert de banlieues en béton toutes semblables qui entourent un centre-ville dont les habitants sont apparemment si terrorisés par la circulation qu'ils ont décidé de vivre sous terre dans un labyrinthe de voies souterraines bordées de magasins pleins de lumières [1]".

"C'était vraiment un ensemble d'appartements d'une dimension incroyable. Des bâtiments étonnamment uniformes -portes d'entrée, escaliers, fenêtres, auvents- qui ne différaient jamais d'un pouce... Il s'agissait d'immeubles construits avec des éléments préfabriqués. A l'intérieur de l'enceinte, les sentiers, les artères, les terrains libres étaient tous disposés étrangement de la même façon. De haut en bas, de gauche à droite, dans n'importe quel sens on pouvait tracer un trait et toujours obtenir une parfaite symétrie. J'ai lu les immenses numéros inscrits au coin de chaque bâtiment, 207, 208, 209 et aussi les sigles oranges tracés partout, sur les bâtiments, sur les panneaux indicateurs, sur les poubelles, comme avec un fer rouge. En dehors de ce qui bougeait, rien ne venait rompre cet ordre parfait [2]".

Le paysage séoulite qui frappe le regard des romanciers contemporains, le Britannique David Lodge ou le Coréen Yi Tonga paraît autant être l'antithèse des qualités de *mòt*, chères à Kim Sugùn, qu'une dénégation absolue de la "ville asiatique" décrite par les voyageurs européens du XIXe siècle. L'exotisme n'est plus ce qu'il était. Les tableaux les moins regardants du détail ne véhiculent pas moins des propos horrifiés. Ils jouent alors sur le frisson des superlatifs et l'étourdissement des chiffres. La mégapole née entre 1960 et 1990 est teratopole. En dépit du diagnostic et des mots qui rapprochent nos deux peintres du Séoul moderne, on prendra garde que leurs points de vue sont loin de procéder des mêmes considérations. David Lodge voit Séoul avec les lunettes de l'universitaire londonien. Il traîne derrière lui, indiscernablement chevillés au corps, les repères que lui a donnés la ville-centre d'une grande capitale européenne du XIXe siècle. Les références de Yi Tonga renvoient à d'autres

---

1 - D. LODGE, *Un tout petit monde*, Paris, Rivages Poche, 1992, 487 p., p. 429.

2 - YI Tonga, "Le gros rire" *in L'oiseau de Molgyewol*, *op. cit.*, p. 121-142, p. 126. Les sigles en question sont les "logos" des grandes entreprises constructrices de ces cités.

habitudes. On y sent poindre davantage les désarrois d'un urbain coréen de fraîche date, tout juste sorti de son nid de tranquillité campagnarde. Il a en tête l'empreinte laissée par son *kohyang*, son pays natal.

Le paysage urbain n'a de sens que dans le regard et la sensibilité qui s'en emparent. Il paraît inutile de produire ici un rappel des étapes savantes et des très nombreux travaux qui ont peu à peu mis en lumière cette évidence. Elle est un des acquis essentiels du mariage de la géographie et de l'anthropologie : le paysage n'est pas simplement le cadre de vie. Parfois cependant, la sensibilité où naît le "regard paysageant" s'efface au profit du *concept*. Ainsi au chapitre précédent, on a construit l'histoire du paysage de Séoul non comme une réalité absolument objective mais comme une tentative pour comprendre cette réalité au moyen des instruments que nous a légués certaine tradition de la géographie européenne. On s'est ainsi efforcé de rendre compte d'une part des types d'occupation et des arrangements du sol urbain et d'autre part des lieux spécifiques liés aux diverses fonctions, politiques, économiques, sociales et culturelles de la ville. A -trop- grands traits, on a posé les jalons d'une évolution. Ce faisant, on a mêlé la question des "faits urbains" bâtis, façon Aldo Rossi [3] et l'approche plus classiquement géographique. Morphologie urbaine ou paysage urbain, lorsqu'il s'agit de *lire la ville*, la différence ne nous paraît pas essentielle. On a ici et là employé l'une ou l'autre de ces expressions. C'est sur le versant de l'intervention urbaine et du sens de la ville pour ses habitants que le *distinguo* mérite réflexion.

Le paysage de Séoul entre 1960 et 1990 nous pose cependant des problèmes autrement redoutables que l'absence de sources ou de travaux de référence préliminaires. C'est le concept même de paysage urbain qui s'y voit menacé. Pendant ces trois décennies, la population de Séoul -hors zone métropolitaine- passe *grosso modo* de 2,5 à 10 millions d'habitants, la surface de la municipalité de 100 à 600 km^2. L'effort d'unité dans la visée, qu'implique le concept géographique de paysage, se dissout dans les multiplicités incontrôlables, voire imperceptibles, de la grande agglomération. L'"oeil" du concept a ses limites. C'est pourquoi aujourd'hui le paysage urbain se décline au pluriel. Il n'a guère d'autre choix que, selon la vieille formule d'Aristote, travailler soit en extension -en juxtaposant des paysages-types dont l'effet

---

[3] - L'architecte italien en fait la rencontre entre la typologie, issue de l'architecture et une morphologie urbaine matinée de géographie. Voir *L'architecture de la ville*, Paris, Livre & Communication, 1990, 295 p.

d'ensemble disparaît- soit en détermination -en se limitant à une région-quartier pour évaluer ce qui s'y entrecroise [4]. Les seuls outils permettant une saisie un peu unitaire du paysage urbain sont les plans et les cartes. Ils fournissent d'irremplaçables repères. Mais il suffit d'adopter une échelle plus grande pour qu'aussitôt la perception globale vacille : il est difficile de travailler sur les trames détaillées d'une ville de 60 000 hectares. A fortiori, avec le jeu de cartes qu'implique leur étude historique. De plus, ces cartes et plans ne nous disent que très peu des volumes urbains. C'est pourquoi l'outil que représente le profil urbain -ou, si l'on préfère, la *sky-line*-- ne manque pas d'intérêt. Résumé très grossier du paysage urbain, il permet cependant de distinguer des types de ville et par exemple de différencier assez clairement la grande ville européenne et la grande ville américaine. Les choses sont moins nettes lorsqu'on en arrive à la bordure de l'Asie-Pacifique et plus encore à Séoul. Outre la topographie montueuse qu'il faut prendre en compte, le rythme d'urbanisation n'a pas -encore?- réussi à installer de grandes nappes stables de paysages urbains se prêtant au résumé abstrait d'un profil. On doit donc se résoudre à saisir le paysage urbain séoulite avec des outils non seulement partiels mais encore disparates. D'une certaine manière, cette difficulté correspond bien à ce qu'on cherche à décrire : les réalités de la grande ville moderne sont celles de l'agglomération.

Réserve faite du concept géographique, poser que le paysage est construit dans un regard implique une autre série de problèmes. On a fait remarquer plus haut que le point de vue du romancier britannique et le point de vue du romancier coréen procédaient de préalables différents. La perception visuelle du monde n'est pas, en effet, une pure donnée individuelle et physiologique. Entre la saisie du divers et l'unification en image s'interpose une sorte de filtre qui sélectionne et ordonne les sensations. Ce filtre est un construit social et culturel. Il est susceptible de variations géographiques et historiques. Selon la discipline où l'on inscrit on parlera de *sensibilités* ou de *schèmes*. Dans le cas du paysage de Séoul, il faut donc compter avec le poids des civilisations et des sociétés qui pèse dans les regards.

Un des tout premiers travaux consacrés à la ville coréenne propose ainsi le concept d'hybridation pour mettre de l'ordre dans l'apparent désordre

---

[4] - Le concept de "paysage" en géographie mêle ainsi plusieurs échelles.

séoulite [5]. On avoue que cette métaphore nous gêne à plus d'un titre. D'une part, elle laisse penser -tout en avouant les limites de la notion- qu'il existe quelque chose comme deux essences, deux styles purs qui se mêlent. D'un côté la tradition, de l'autre la modernité, d'un côté la coréanité, de l'autre l'occidentalité. D'autre part, elle oublie de nous préciser si les "acteurs" coréens du paysage perçoivent cette dualité autrement que de manière idéologique par référence spontanée à ces catégories nationale-culturaliste que sont précisément la tradition et la modernité. L'hybridation perçue par un professionnel de l'urbanisme, français et parisien n'est sans doute pas la même que l'hybridation perçue par un paysan coréen arrivant en gare centrale de Séoul. Enfin, s'il s'agit d'étudier simplement des formes par rapport à des modèles ou à des idéaux-types, on ne voit pas de paysage urbain au monde dont l'hybridation ne soit pas la caractéristique. Sauf lorsqu'ils sont claquemurés dans des réglementations de type haussmannien ou soumis à une conservation de type patrimonial, les paysages urbains contemporains sont hybrides par nature. Certaine nostalgie de la ville classique et des lenteurs de ses évolutions, certain traumatisme de la révolution industrielle travaillent le concept d'hybridation. On n'affirme pas ici qu'il ne faille pas prendre en compte ce malaise -au contraire- mais que l'idée d'hybridation est ambiguë et peu éclairante. Les concepts plus classiques, issus de l'anthropologie, d'acculturation paysagère ou de déculturation paysagère seraient plus pertinents. Ils laissent la porte ouverte à tous les niveaux d'interprétation sans poser une tradition ou une modernité comme des réalités, sans poser un fossé entre la Corée et les autres.

Cela dit, il y a quelque chose de juste dans l'idée d'hybridation : la mise en contact de réalités assez radicalement différentes, perçue et vécue comme un *hiatus*. Mais ce décrochage n'est pas celui qu'on pense, entre deux identités autonomes. Il s'agit d'une rupture de rythme d'une part, d'une rupture d'échelle d'autre part. La formidable croissance séoulite entre 1960 et 1990 a rendu impossible que les regards suivent le rythme. Les mentalités et les sensibilités changent plus lentement que les sociétés qui changent elles-mêmes plus lentement que les économies [6]. La ville contemporaine est le noeud problématique de ces temporalités divergentes où la résonance des diverses

---

5 - Voir C. ROBIN, SHIN Yonghak, B. JEANNEL, *Les espaces hybrides à Séoul*, Rapport du laboratoire d'anthropologie-architecture (Paris-La Villette), pour le Ministère de l'urbanisme, du logement et des transports, Paris, 1985, 196 p.

6 - La remarque vient d'Ernest Labrousse.

mutations se traduit en cacophonie désaccordée, non en harmoniques. De plus, la modernité industrielle crée des paysages et des rapports à l'espace qui sont incommensurables avec ceux que connaissaient les villes pré-industrielles. Il y va des distances absolues et des vitesses. Les mesures du corps humain n'y ont plus qu'un droit de cité dégradé. Or, en dépit des mutations de la période coloniale, le sud de la Corée était restée un pays largement rural, tout à ses villages dans leur niche géomantique. L'industrialisation massive y fut donc le propre de notre seule période. Les difficultés matérielles et psychologiques propres à l'industrialisation furent le lot de toutes les grandes villes du monde et de tous les pays qui choisirent cette voie de développement. Séoul n'a ici aucune sorte de spécificité. En revanche, le rythme des mutations urbaines a sans doute plus qu'ailleurs créé un sentiment de rupture par rapport aux périodes antérieures.

La question d'une sensibilité proprement coréenne du paysage constitue le prolongement de ces interrogations. On a vu dans un chapitre antérieur comment Kim Sugùn et *Konggan* postulaient son existence et la figeaient sous la forme d'un ordre classique propre aux élites du Chosòn. Un autre classique, régulièrement exhumé pour sa touche d'exotisme ésotérique, est la géomancie. On a déjà évoqué les problèmes particuliers qu'elle posait et la place réelle qu'il fallait lui reconnaître. Il nous semble, pour passer à la question plus générale du paysage urbain, que l'arbre de la géomancie cache la forêt des *kohyang* [7]. Le village coréen, qui ne manque certes pas de se situer par rapport au vent et à l'eau du *p'ungsu*, fut une réalité autrement forte de la vie sociale coréenne. Ses fondements religieux, sociaux, parfois claniques, en font autant de racines *(pon)* et d'ancrages puissants des représentations et des valeurs. Leur ordre spatial, géographique et architectural y compris. Les migrants ruraux qui formèrent l'essentiel de la croissance urbaine des trois dernières décennies avaient sans doute plus profondément en tête les schèmes paysagers de leur village que les orients géomantiques du site de Séoul. Il est loin d'être certain qu'ils pleurent la perte du vieil Hanyang, défiguré par la colonisation et bouleversé par la guerre.

---

[7] - La question du *kohyang* coréen est problématique. Le mot et l'idée sont très fréquemment employés aujourd'hui pour désigner le pays natal avec une nuance de nostalgie. Il recoupe en partie un certain nombre d'autres idées plus neutres : *koguk, ch'ulsaengji, ponji,* etc. Le lien distendu entre lieu de naissance personnel et berceau de la famille rend l'usage assez flou chez les jeunes générations. On notera enfin que, dans la littérature classique, ce mot poétique chinois est fort rare. On peut donc se demander si sa surabondance moderne n'est pas un effet colonial en provenance de sa prononciation japonaise : *furusato*. Merci à Daniel Bouchez de nous avoir éclairé sur ces questions philologiques.

Les problèmes méthodologiques liés à l'idée de schème paysager sont considérables surtout lorsqu'on s'essaie à lui trouver une dimension nationale. Est-il si clair que tous les Coréens, tous les urbains, tous les Séoulites soient habités par une sensibilité commune? L'influence des catégories sociales, des sexes, des classes d'âge et, *in fine* des habitudes et de la culture personnelle sont-ils négligeables? Si le schème est un fait de culture, comment s'invente-t-il et comment se transmet-il? Comment en faire l'histoire? Une plongée dans la culture écrite coréenne serait ici révélatrice : *sijo, hyangga*, chansons et récits de voyages montreraient sans doute comment entre modèles idéaux, aménagements de l'espace, sociabilités du paysage et construction des hauts lieux pittoresques de la péninsule et de la ville, la part du texte et le jeu des pratiques sociales furent déterminants et complexes. De même, on aimerait découvrir dans la littérature moderne un Kafû ou un Tanizaki coréen qui témoignerait des réactions d'une sensibilité d'écrivain aux mutations du vieil Hanyang. On ne peut donc qu'être très prudent pour le moment sur l'idée de schème paysager coréen. De plus, cette notion finit, elle aussi, par se dissoudre dans la multiplicité des mémoires sociales qui la maintiennent en vie et la transforment [8]. Au niveau le plus fin de l'individu, elle est largement déterminée par la pratique quotidienne de la ville et la multiplicité des territorialités de l'espace vécu [9]. Lorsque les repères les plus quotidiens ne cessent de changer qu'est-ce qui tient encore ensemble la ville ou le quartier?

C'est ici qu'intervient l'idée d'identité urbaine. Cette identité urbaine tient d'abord à un nom, dont l'ancienneté et le prestige sont à l'épreuve des réalités d'un paysage éclaté. Il n'est pas besoin d'être proustien pour savoir comment l'aura d'un nom de lieu est le premier pas vers l'identité. Séoul, depuis six siècles, est le phare de la nation coréenne. On n'oubliera donc pas qu'au-delà du lamento convenu sur les problèmes de la grande ville, qu'au-delà du sentiment, inégalement exprimé, que celle-ci n'est pas assez "coréenne", c'est le lieu où il faut être [10]. Un demi-siècle de colonisation japonaise a totalement

---

8 - M. Halbwachs a interrogé les liens entre société, espace et mémoire dans le cadre de la rupture industrielle du XIXe siècle. On en trouvera un commentaire éclairant dans G. NAMER, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, 242 p.

9 - On pourra se reporter pour la Corée à KANG Kyoung-won [KANG Kyòngwòn], *Die räumiche Kognition koreanischer Stadtbewohner*, Kiel, Materialen zur Regional-Entwicklung, 1988, 282 p. Merci à E. DEGE de nous avoir fourni ce document. L'auteur s'inspire de la lourde méthodologie d'enquête sur les espaces vécus (qustionnaires), en établissant le poids des différents "facteurs sociaux". Il repère toutefois un certain nombre de constantes nationales et notamment la propension coréenne à l'enveloppement spatial *(Geschlossenheit)*. Voir p. 141 *sq.*.

10 - Comme dans toutes les grandes villes le double discours est de mise. Les mêmes personnes se plaignent de ses inconvénients, sans souvent vouloir pour rien au monde habiter ailleurs.

fait oublier les masques de pudeur de la ville lettrée. On s'entasse à Séoul pour avoir un emploi, pour gagner de l'argent, pour éduquer ses enfants et pour jouir d'une vie sociale et culturelle plus dense, non pour servir l'Etat. C'est la ville moderne qu'on vient y chercher. Dût-elle n'être que médiocrement coréenne et chaotique dans son paysage. Au début des années 60, il est clair que la question posée d'une identité urbaine, coréenne par le paysage, n'a aucune sorte d'importance pour les Coréens qui se pressent aux portes de la grande ville. On fait injonction au paysage d'y être moderne. L'idée vaut pour ces signaux parfaits de la modernité que sont les grands immeubles et les gratte-ciel, comme pour la mise en place d'une édilité et d'un confort élémentaires. Face aux défis démographiques cela n'allait pas de soi. Aussi la perception de Séoul comme une ville sans image et décousue n'a pu se produire que plus tard quand il était devenu clair que la ville partait en tous sens. Les désagréments de la mégapole se sont substitués ou ajoutés aux désagréments de la pauvreté. Plus massive, plus industrielle, plus standardisée, cette identité moderne a fini par générer le malaise décrit par Yi Tonga : pour les migrants ruraux, la réalité des grands ensembles et des transports interminables finissait par l'emporter sur celle des micro-villages agrippés aux collines de Séoul, dont qui plus est, on voulait les chasser. En revanche, pour les nouvelles classes moyennes, nées et enrichies dans le creuset urbain, la hiérarchie des valeurs avait peu à peu évolué : une fois les conditions élémentaires de vie assurées, la qualité de la vie entrait au programme des préoccupations sociales. La demande de qualité paysagère inventait d'autres idéaux et réclamait, entre autre, une modernité qui rendît mieux compte de ce que la ville était Séoul et non une autre, de ce que la ville était coréenne et non apatride. De même que la construction de l'identité nationale fut un long mouvement de fond accompagnant l'industrialisation et l'internationalisation de la Corée, de même, avec d'autres enjeux et selon d'autres voies, l'identité séoulite ou la séoulité *(sòulsòng)* s'affirma peu à peu comme une exigence.

Voilà qui est sans doute vrai de toutes les autres villes coréennes qui firent face aux mêmes défis. Le cas de Séoul est cependant particulier. Il s'agit de la capitale historique, politique, économique et culturelle de la Corée. L'identité urbaine qui s'y joue ne procède pas de la simple logique locale : elle concerne l'ensemble des Sud-Coréens. Ils doivent se reconnaître dans leur capitale. D'où l'exigence supérieure qui lui est adressée d'être à la fois un phare

de la modernité coréenne et d'être la plus coréenne des villes. L'épaisseur de son passé qui pourra cristalliser sous forme de patrimoine n'est pas sans lui donner un sérieux avantage sur ses petites soeurs de province. L'Etat y devient, aux côtés des milieux culturels coréens, un acteur important de la construction d'une double séoulité, moderne *et* coréenne. S'en déduisent en partie la survalorisation d'Hanyang dans l'exploration du passé et la dévalorisation de Keijô. Double mythe nationaliste. On retrouve donc les acteurs qu'on avait déjà croisés dans l'invention d'une identité coréenne moderne. C'est cette construction qui va donc nous intéresser à travers ce que nous en dit le paysage de Séoul.

Ce long préambule problématique nous permet de poser trois séries de remarques concernant les liens entre identité urbaine et paysage urbain pour le cas *bien particulier* d'une capitale. D'une part, il attire notre attention sur la pluralité des échelles où peut se lire ou décrire le paysage et où peut s'enraciner le sentiment d'identité. D'autre part, il souligne la multiplicité des temporalités à l'oeuvre dans la ville par delà le phénomène global d'urbanisation rapide. Les grandes phases de l'évolution du plan et des schémas directeurs ne concernent qu'imparfaitement le temps des quartiers nouveaux, anciens et "redéveloppés" ou le temps des hauts-lieux où la ville jouit de son propre spectacle. Le temps des styles, des modes et des techniques architecturales procède encore d'une périodisation différente. Enfin, identité et paysage urbains sont tout à la fois perçus et produits par une foule d'acteurs, individuels ou collectifs, privés ou publics dont les attentes, les valeurs et les représentations ne sont pas nécessairement convergentes. Ces complexités posent bien sûr des problèmes d'exposé : comment faire face à cette prolifération?

Puisqu'il s'agit ici d'histoire, on postule qu'il existe, parallèlement à l'urbanisation, une demande d'identité urbaine, coréenne et séoulite, qui émerge peu à peu sur trois décennies. Ce phénomène global n'est pas périodisable même s'il est en partie guidé par des événements marquants comme l'organisation des Jeux olympiques en 1988. C'est pourquoi on a choisi de privilégier dans notre découpage les différentes échelles de perception-construction du paysage urbain. On s'intéressera en trois temps au "macro-paysage" de la ville dans son ensemble, à travers ses plans, ses schémas d'aménagements et ses acteurs majeurs. On passera ensuite à des "méso-paysages" réservés à des parties de la ville, à des quartiers, à des lieux, à des

fonctions. Enfin, on aboutira aux "micro-paysages" qui nous restituent les bâtiments, leur architecture, leur style et leur environnement immédiat. Ces différentes échelles du paysage urbain évoluent selon des temporalités discordantes. Du côté des acteurs et témoins du paysage urbain, on devine où l'on mettra l'accent : Kim Sugùn et Konggan. L'exposé qu'on a fait de leur conception de l'identité coréenne, comme sensibilité et comme spatialité originales, se trouve mobilisé à divers titres face aux évolutions de Séoul : critique de la modernisation technocratique, combat patrimonial, éthique de l'architecture, reconstruction de la mémoire urbaine, pratique de l'architecture privée et publique, volonté de synthèse par la tradition, entre coréanité et modernité, etc. L'accent mis par Konggan et Kim Sugùn sur les aspects esthétiques et paysagers de l'identité urbaine constitue ici l'envers de l'attitude générale des pouvoirs publics qui s'efforcèrent avant tout d'en finir avec les 'problèmes urbains" et de promouvoir une vitrine de modernité.

On s'attachera donc, puisqu'il s'agit ici de relier paysage et identité, à explorer la séoulité comme la version urbaine du dialogue entre modernisation et construction nationale. Cet axe de lecture laissera nécessairement dans l'ombre un *nombre considérable* de paysages qui, en droit, devraient appartenir à Séoul et à l'approche géographique de celle-ci. Notre perspective étant légèrement différente, on les identifiera justement comme zone d'ombres de ce travail. La gageure serait ici de s'attaquer de front à trente années d'une mégapole.

Un mot sur nos outils d'investigation paraît nécessaire pour conclure. Une bonne part de notre information provient des séjours effectués à Séoul depuis 1987. Mais plus que les toujours trop courtes missions exploratoires, la vie quotidienne et les tâches ordinaires de la période 1988-89 ont laissé sédimenter en nous, sans l'urgence d'un rapport à soumettre et sans la grille de l'explorateur pressé, d'autres dimensions du paysage. Un temps, on a donc été Séoulite. Le reste, c'est-à-dire la dimension rétrospective, provient du dépouillement de *Konggan* depuis 1966. Ses photos, cartes et commentaires ont été une source directe et assez plurielle en auteurs pour fournir un premier cadre, assez continu, de la formation du paysage "identitaire" séoulite.

Jusqu'à notre dernier séjour coréen (1992), il était difficile de trouver facilement autre chose que des cartes touristiques de la ville et il était interdit -secret défense obligeait- de sortir du territoire les cartes plus techniques et

professionnelles sans démarches administratives, rédhibitoires de longueur. Par choix et perspective, les plans du parcellaire, très inégalement disponibles et assez éloignés de nos préoccupations, n'ont pas été fréquentés de manière systématique. On notera enfin qu'il n'existe toujours aucun atlas sur cette ville qui vient de franchir le cap des 11 millions d'habitants [11].

11 - Tous les documents à notre disposition sont de plus en coréen, ce qui limite l'usage qu'on peut en faire ici. Faute de pouvoir recartographier nous-mêmes toutes les cartes nécessaires, on s'est limité à celles qui étaient déchiffrables par tous. On essaiera par le texte de situer les lieux évoqués.

I - LA VILLE ET L'AGGLOMERATION

La seule identité dont puisse se parer Séoul au début des années 60 est d'être une ville appauvrie et désorganisée par le double choc des événements de l'histoire nationale et l'ampleur des turbulences démographiques. Les promesses de Pak Chònghùi en faveur du développement économique du pays la concernaient au premier chef. Mettre fin au chômage et à l'"arriération" sud-coréenne impliquait dans un premier temps de créer des emplois là où se trouvaient les chômeurs. La ville en général et la capitale en particulier devaient devenir les moteurs de la modernisation. A l'aune du développement réalisé lors des trois dernières décennies, la résurrection du phénix coréen justifie pleinement qu'on ait pu parler de "miracle sur le Han". Avant d'être victime de son succès, Séoul fut le bénéficiaire de cette réussite. Son irrésistible pouvoir d'attraction en témoigne. Restauration d'un Etat fort et interventionniste et invention du capitalisme national en furent les relais essentiels.

A - La formation de la mégapole

1 - Urbanisation et industrialisation

L'urbanisation coréenne des trente dernières années est très étroitement liée au développement de l'emploi industriel. Pendant les années 60, cette mutation économique confirma les ancrages urbains hérités de la période japonaise : villes littorales et noeuds de communication ferroviaires, villes de l'endroit de la Corée retrouvèrent l'allant de l'époque coloniale tandis que les vieilles capitales provinciales, enclavées ou situées sur la Corée de l'envers, achevaient de s'étioler sur leur unique fonction de marché agricole ou le prestige inutile de leur passé [12]. De la géographie urbaine coréenne, on

12 - Par exemple Andong, dans la province du Kyòngsang du nord, qui cumule ces difficultés. Voir Ph. PONS, "Corée du Sud : Andong, où le passé s'achève encore", *Le Monde diplomatique-Manière de voir*, n°13, octobre 1991, p. 70-73.

retiendra donc quelques données préliminaires importantes. D'une part, la rapidité et l'ampleur de l'urbanisation générale du pays : le rythme de sa croissance annuelle fut en moyenne de 5% pendant trente ans. Selon qu'on agrège ou non population des *si* (population supérieure à 50 000 habitants) et des *ùp* (population comprise entre 20 000 et 50 000 habitants), les chiffres globaux de population urbaine varieront sensiblement. En 1960, la population des *si-ùp* représentait 28% de la population nationale. En 1990 elle dépasse 70% [13]. On attend 78% pour l'an 2000. D'autre part, l'urbanisation s'est caractérisée en Corée du sud par le phénomène de la très grosse ville. Le pays, moins peuplé que la France (43 millions d'habitants en 1990), possède plus de villes millionnaires que celle-ci. Cette situation n'est pas sans rapport avec les données géographiques fondamentales du pays : un petit territoire sans profondeur et très montagneux. S'en déduisent des densités absolues très élevées (430 h/km^2 aujourd'hui) et des densités utiles, rapportées aux 30 000 km^2 de surfaces à peu près planes, encore plus impressionnantes : 1500 h/km^2. Le critère de densité pour établir ce qu'est la ville y a donc beaucoup moins de pertinence. La ville coréenne n'est pas une forme pleine sur un arrière-pays vide. La petitesse du territoire justifie par ailleurs la surpolarisation du réseau urbain autour de quelques très gros centres comme Pusan, Taegu, Taejòn ou Kwangju. Les distances et les densités générales n'entraînent pas la formation, entre la campagne et la ville, de niveaux intermédiaires de la hiérarchie urbaine.

Séoul et sa croissance procèdent de ces différentes données. L'hypertrophie de la capitale, qui rassemble aujourd'hui 25% de l'ensemble de la population coréenne, n'a cessé d'être confirmée malgré la croissance parallèle des villes de province. L'indice de primatie par rapport à la deuxième ville, Pusan, était de 2 en 1960. Il est de 3 en 1990. De fait, les chiffres qu'on vient d'avancer pourraient laisser croire à un phénomène d'urbanisation semblable à celui observé pour les grandes métropoles du Tiers-Monde : le trop plein démographique des campagnes se déverse dans des villes que leurs fonctions économiques ne rendent pas prêtes à les accueillir. Le cas de Séoul est très différent pour de très nombreuses raisons. D'une part, la croissance urbaine fut davantage une conséquence des mobilités que du croît naturel. A partir des

---

13 - Les données statistiques sur la démographie sud-coréenne sont abondantes et assez sures. En coréen, on se reportera à YUN Chongju, *art. cit.* et en anglais à E. MILLS et SONG Byung-nak, *op. cit.* Ce dernier livre ne va pas au-delà de 1975.

années 60 et dans un mouvement qui s'accentue les décennies suivantes, la natalité sud-coréenne accuse le plongeon qui met fin à la période de transition démographique. En 1960, les taux de natalité et de mortalité sont respectivement de 40 ‰ et 16‰. En 1990, ils sont de 16‰ et 6‰. Le décrochage du taux de fécondité s'observe tout au long des années 70 et 80 où il passe de 4,5‰ à 1,2‰ [14]. La population sud-coréenne commence aujourd'hui à vieillir.

C'est donc l'exode rural qui a joué un rôle moteur dans la croissance de Séoul et des villes coréennes. Il a fini par instituer, en diagonale au coeur du sud de la péninsule, un corridor urbain entre la mégapole du Séoul métropolitain et les grosses villes de ce sud-est multipolaire où domine Pusan. Taejòn et Taegu sont les ancrages intermédiaires d'une mégalopole déjà bien dessinée. On peut estimer aujourd'hui qu'elle pèse près de 60% de la population coréenne et 90% de sa population urbaine [15]. Mais si Séoul n'est pas devenue une de ces métropoles du Tiers-Monde, c'est que l'exode rural a été entretenu par la croissance de l'emploi et plus particulièrement dans le secteur industriel. Les plans économiques quinquennaux eurent un effet quasiment mécanique de déclenchement puis d'entretien de l'urbanisation coréenne. Le lancement de l'industrialisation lourde fortement consommatrice de main d'oeuvre, à partir des années 70, accentua encore la corrélation entre urbanisation et industrialisation.

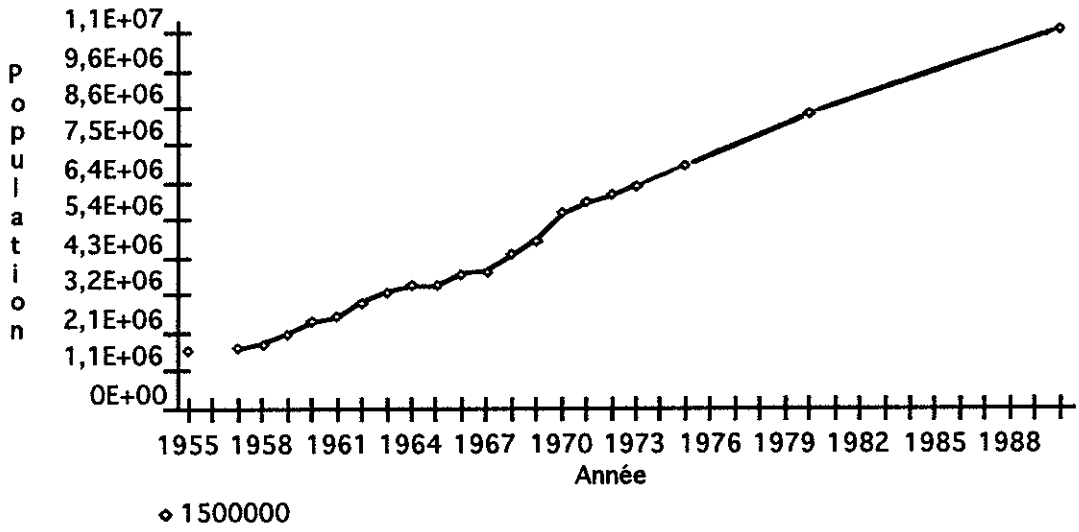
Une série de courbes nous permettra de peser, de périodiser et de résumer ces évolutions. Les quatre graphiques présentés ci-après appellent des remarques. La forte pente du premier d'entre eux met en pleine évidence les volumes et les rythmes d'urbanisation de Séoul. Sa population décuple en quarante ans. Toutefois, en dépit de l'apparence régulière de la courbe, on y saisit différentes phases.

---

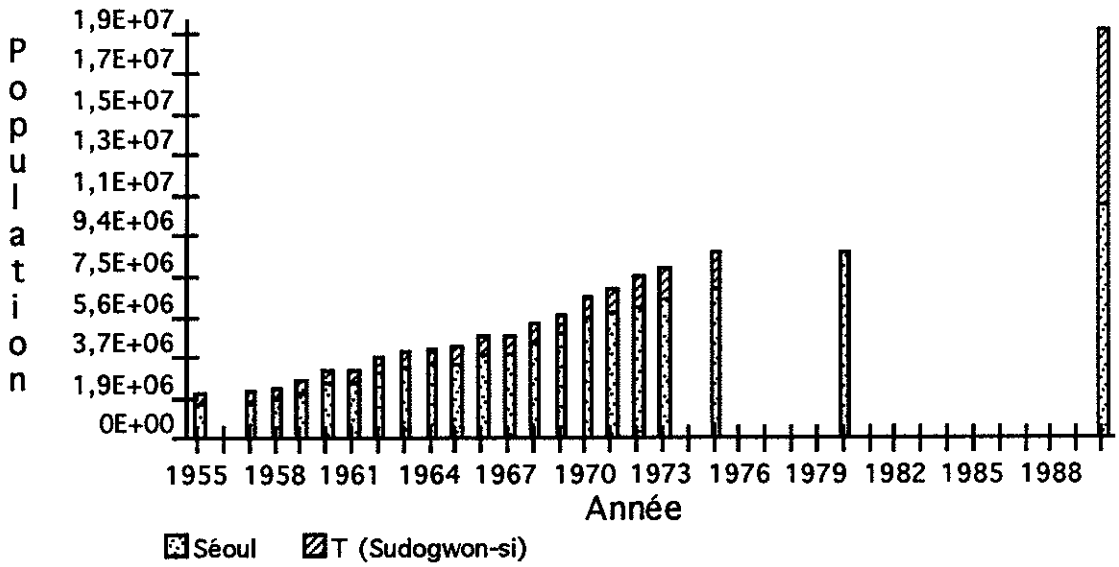
14 - Source : LEE Younghae [YI Yònghae], *The population of Korea*, Séoul, Presses de l'Université nationale de Séoul, 1975, 154 p. Chiffres *passim*.

15 - Sur la base du *Korea Statistical Yearbook 1990*, on a grossièrement additionné les populations des *si* et *ùp* situés sur l'axe Séoul-Inch'òn/Taegu-Pusan.

Graphique 98 : la croissance de Séoul (1955-1990) [16]



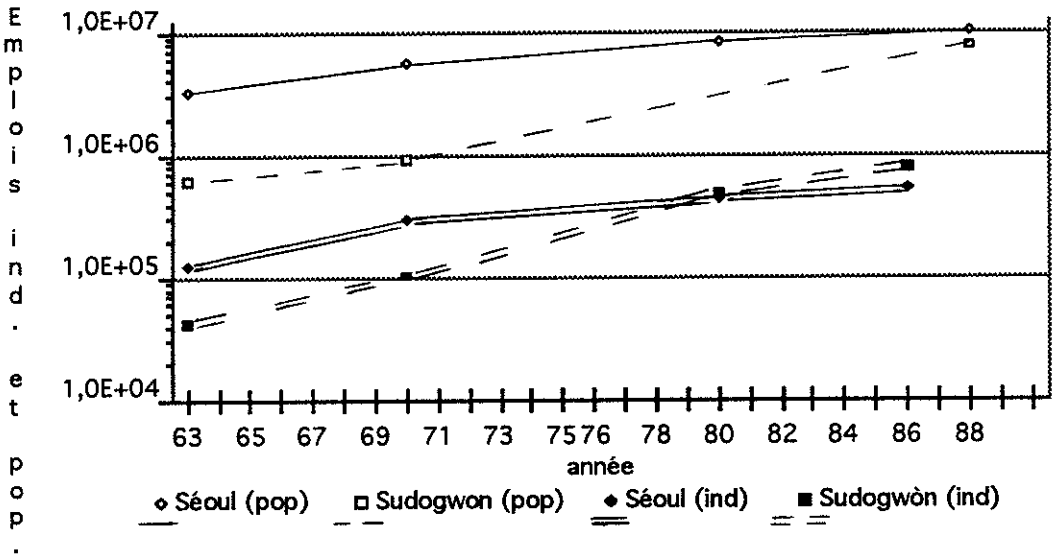
Graphique 99 : Séoul et sa zone métropolitaine (1955-1990) [17]



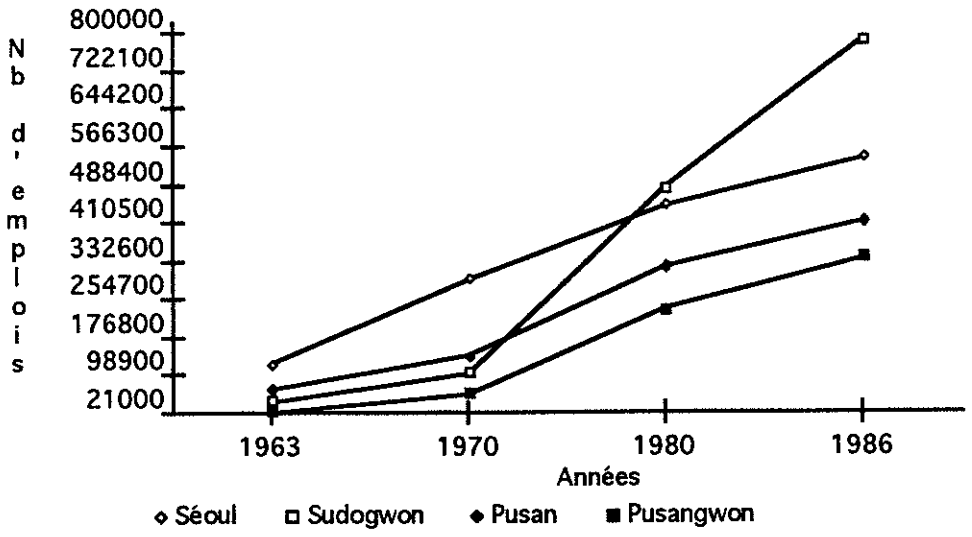
16 - Sources : MILLS et SONG, *op. cit.*, jusqu'en 1975. *Korea Statistical Yearbook* (années variées) pour la suite.

17 - La notion de "zone métropolitaine séoulite" *(sudogwòn)* procède de définitions variées. Tantôt elle est zone d'attraction métropolitaine et revient à la province du Kyònggi, tantôt elle est périmètre d'intervention planificatrice, tantôt elle désigne les villes-satellites de la capitale. On a ici mis ensemble -sauf pour 1980- les chiffres de population d'Inch'òn, Puch'òn, Suwòn, Sòngnam, Anyang et ùijòngbu.

Graphique 100 : Séoul - la population et l'emploi industriel (1963-1990) [18]



Graphique 101 : l'emploi industriel - Séoul et Pusan (1963-1986) [19]



18 - Sources : voir notes *supra* pour la population. Voir L. SCHÄTZL, "Raumwirtschaftspolitische Ansätze in den Wachstumsländern Ost-/Südostasiens", *Geographische Rundschau*, n°44, 1992, p. 18-24. Les chiffres de l'emploi industriel -dont la définition n'est pas donnée- sont p. 19.

19 - Source ; Schätzl, *art. cit.*

Le début des années 60 montre un démarrage lié au Premier plan quinquennal qui met l'accent sur les industries légères de substitution aux importations et à haute intensité de main d'oeuvre [20]. La courbe se redresse plus vivement encore dans la seconde moitié des années 60 où le Second plan quinquennal favorise des activités encore plus consommatrices de main d'oeuvre comme le textile, la confection ou le bâtiment. A partir des années 70, Séoul continue sa course mais à un rythme plus lent et stabilisé. En revanche, la zone métropolitaine *(sudogwòn)* connaît un essor considérable à partir de 1976 et finit par peser en 1990 presque autant que la ville-centre. L'ensemble est lourd de 18 millions d'habitants.

On découvre donc qu'il est nécessaire pour rendre compte de la croissance urbaine séoulite et de ses mécanismes de recourir à plusieurs types de données plus fines. Démographie des mobilités et industrialisation d'une nation n'en sont que les dimensions les plus visibles qui provoquent le mouvement de fond. Les données et les rythmes de la politique économique, les ambitions d'une pratique volontariste d'aménagement du territoire, enfin, les spécificités d'un espace et de sa longue histoire imposent ici de retrouver le territoire concret de Séoul et de brosser les grandes phases de son évolution, sans oublier de jeter un oeil sur ce qui se passe autour.

2 - Périodes et espaces [21]

a - 1960-1970 - le vieux nord

La croissance de la population urbaine séoulite ne s'est pas traduite immédiatement par une densification globale de l'occupation du sol. La métropole a d'abord emprunté, parallèlement, les voies de l'étalement et du remplissage des espaces vides, en conservant sa ligne d'horizon assez basse. D'où des chiffres moyens de densité urbaine qui sont restés longtemps inférieurs à bien des grandes villes du monde. En 1970, on obtenait 769 h/km^2 contre près de 2000 pour Tokyo. Même dans le centre-ville et ses quartiers

---

20 - Sur les phases de l'industrialisation coréenne, sujet bien connu, on se reportera, outre M. LANZAROTTI, *op. cit.* et J.-R. CHAPONNIERE, *op. cit.* , à un article de nature plus géographique d'E. DEGE, "Die Industrialisierung Südkoreas", *Geographische Rundschau*, n°38, 1986, p. 522-530.

21 - On pourra se reporter en anglais à un numéro spécial de la revue *Koreana*, vol. 5, n°1, 1991, consacré dans son entier à Séoul.

périphériques, on était très loin des sommets parisiens avec seulement 4256 h/km^2 [22].

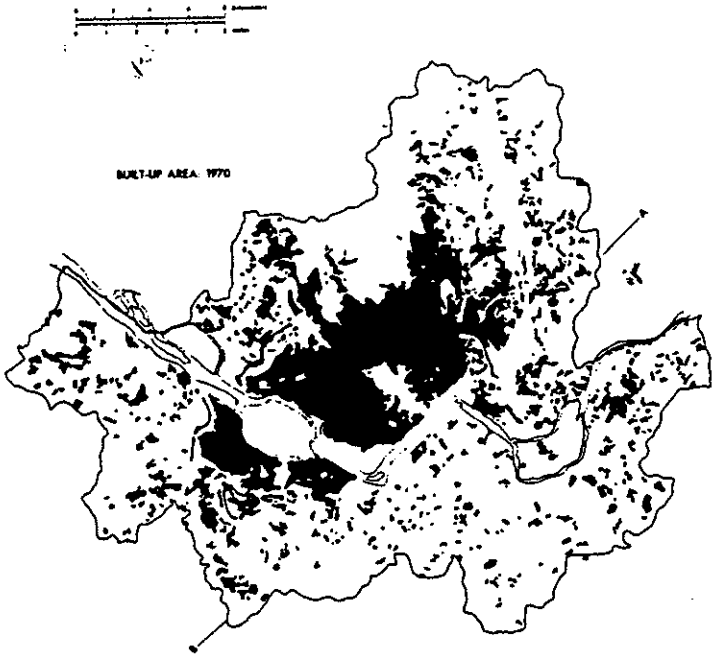
Jusqu'au début des années 70, on voit donc l'espace urbain galoper partout où cela est possible. Au nord-ouest et surtout au nord-est, les deux couloirs ouverts dans la montagne par les rivières Pulgwang et Chungnyang fournissent les directions dominantes et voient d'abord gonfler les gros arrondissements périphériques autour de Sòdaemun-gu et de Tongdaemun-gu. Par ailleurs, la ville conserve son vieux patrimoine génétique en continuant de se développer selon un axe dominant nord-est/sud-ouest. Les "villages de la lune" marcottent sur cet axe en tirant parti des terrains inoccupés, publics ou privés : berges des rivières et pentes d'une part, marges du tissu urbain d'autre part. La logique de leur expansion y répond à une équation complexe qui lie la proximité des emplois industriels (Yòngdùngp'o au sud-ouest, Ttuksòm et Ch'ònho au sud-est), l'accès rapide aux services et commerces du centre-ville, enfin, l'existence ou non d'un réseau de transport collectif par autobus urbains. On assiste donc à un remplissage des espaces vides par de l'espace urbain illégal *dispersé* au coeur même des espaces légaux hérités de Keijô. La géographie de l'emploi industriel est elle-même largement un legs de la ville coloniale.

On saisit bien dans le document suivant ce qui bride l'étalement de Séoul dans d'autres directions : la barrière infranchissable du fleuve Han. Séoul manque dramatiquement de ponts -deux pour plusieurs millions d'habitants- pour accéder aux terrains plus plats de sa rive gauche.

---

22 - Source : MILLS et SONG, *op. cit.*, p. 13. Ces chiffres sont à prendre tels quels. On n'oubliera pas que le site de Séoul est montagneux et inoccupable dans bien des endroits (pentes trop raides, lits d'inondation). Les densité de l'espace réellement bâti ne sont pas disponibles.

Illustration 102 : le bâti urbain en 1970 [23]



La IIIe République de Pak Chònghùi prit assez rapidement la mesure des différents problèmes posés à la fois par l'expansion urbaine légale et par ses modalités illégales. Elle se dota donc assez tôt d'instruments d'intervention adaptés à la situation. Dès 1962, fut promulguée une loi d'urbanisme qui définissait les capacités d'action des pouvoirs publics [24]. L'une de ses toutes premières dispositions concernait le droit et les procédures de l'expropriation. La maîtrise foncière était le préalable indispensable à la maîtrise de la ville. Elle justifia une nouvelle modification des limites de la municipalité dont la surface fut portée en 1963 à son niveau actuel de 600 km^2 [25]. La municipalité espérait ainsi être en mesure de "voir venir" la ville en étendant dans un premier temps sa juridiction. Cela fait, son souci premier fut à la fois de faire de Séoul une machine économique efficace au service des exportations et de venir à bout des "problèmes urbains" *(tosi munje)* hérités du passé et conséquences du présent.

Toutefois, en dépit des corrélations entre urbanisation et industrialisation observées plus haut, on prendra garde que Séoul fut loin

---

23 - Source : LEE Kisuk, *op. cit.*, p. 106.

24 - Sur la législation de l'urbanisme en Corée voir NAM Yòngu, *Tosi-wa kukt'o, (Ville et territoire)*, Séoul, Pòmmun-sa, 347 p. Le texte de la loi d'urbanisme révisée (loi 2291, 1971) est annexé à ce livre p. 304-321. En français, on se reportera aux éléments fournis par KIM Wòn, "Histoire de l'urbanisme de Séoul et perspectives", *Revue de Corée*, vol. 13, printemps 1981, p. 4-25.

25 - On rappelle qu'une carte des différentes limites administratives de la municipalité se trouve en annexe. On n'a pas tenu compte ici d'un réajustement mineur qui fut effectué en 1973, au nord, dans la région de Kup'abal. Chifres exacts : 1963, 613 km^2 1973, 627 km^2.

d'être une ville industrielle, au sens où l'on se représente par cette idée un paysage envahi d'usines de grande taille. Elle connut moins la manufacture que l'atelier et, moins que l'atelier, les services entourants l'industrie ou dédiés à la population urbaine. Centre d'impulsion de la politique économique nationale, elle en fut confirmée comme centre de commandement par l'émergence des grandes entreprises coréennes qui y installèrent leur siège social et leurs armées de personnel de bureau. La partie sud-ouest de l'ancienne citadelle, les abords de la gare centrale et de Myòngdong furent l'embryon d'un quartier des affaires appelé à s'étendre tout au long de notre période.

L'accélération de l'urbanisation séoulite pendant les années 60 fut ainsi la rançon du succès des premiers plans économiques de développement : les campagnes qui ployaient sous la charge d'une transition démographique, produisant une masse de jeunes chômeurs étaient demandeuses de ces nouveaux emplois industriels créés dans la ville. Celle-ci, à partir du second plan quinquennal, cherchait de son côté à passer à des activités plus consommatrices de main d'oeuvre comme le textile, la confection ou le bâtiment. Pourtant, la spirale vertueuse du développement se traduisit en spirale malheureuse d'une urbanisation plus rapide que la musique des infrastructures urbaines : une fois résolu en partie le problème de la misère la plus crue et du chômage massif, apparaissait la lancinante ritournelle des trois *tosi munje* : le problème du logement *(chut'aek munje)*, le problème des transports *(kyot'ong munje)* et le problème écologique *(hwan'gyòng munje)*.

D'où le tournant interne que constitue pour la période 1960-1970, l'année 1966. Face à l'engorgement sensible d'une ville débordée par les migrants et aux effets contre-productifs des déséconomies d'agglomération, les pouvoirs publics mirent en place un nouveau train de mesures [26]. Les plus modestes ne sont pas les moins importantes. Le souci permanent du "suivi édilitaire" de la ville fut une des marques les plus constantes de l'histoire du Séoul contemporain : routes de desserte, raccordements au réseau électrique, développement des réseaux d'égouts et des réseaux d'adduction d'eau, réorganisation de la collecte des déchets furent autant de "petites mesures" essentielles au bon fonctionnement de la cité. Cet équipement urbain minimal était lui-même créateur d'emplois. Il permit aux conditions de vie des citadins

---

26 - On notera ici cette caractéristique du développement coréen : la rapidité du "retour sur information", des réactions et décisions par rapport aux plans achevés.

de s'améliorer continuellement. Une certaine culture de l'urgence présida à la course-poursuite engagée entre urbanisation et urbanisme. Elle se traduisit immanquablement par des ratés et des oublis. Mais si elle eut ses limites, elles ne peuvent faire oublier l'effort considérable et soutenu pour faire de l'urgence et non des nécessités de l'urbanisme théorique, vertu. Bien peu de villages coréens connaissaient à la même époque l'eau courante et la lumière électrique. S'il est convenu de faire remarquer que l'industrialisation du pays se fonda sur un transfert permanent des ressources au profit du secteur industriel manufacturier, il est clair aussi que les ressources de la fiscalité nationale profitèrent à la ville et plus encore à Séoul. Le fossé entre celle-ci et les autres villes, entre ville et campagne commença de s'élargir dans ces années 60. L'attrait de modernité de la métropole s'en trouva encore renforcé.

Pour faire face à l'apparition des "problèmes urbains" et pour anticiper sur la croissance à venir de la ville, l'Etat sud-coréen imagina de confier Séoul aux rails d'un *Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme (Tosi kibon kyehoek)* publié en 1966. Celui-ci prenait la pleine mesure des limites officielles de la municipalité et donnait à Séoul pour nouvelle frontière de la conquête urbaine, les vastes espaces agricoles situés de part et d'autre de Yòngdùngp'o sur la rive gauche du fleuve Han. En ouvrant ces territoires à l'urbanisation, on espérait à la fois trouver un exutoire pour les "populations illégales" de la rive droite, donner de la marge à un marché du logement particulièrement tendu et accueillir les nouvelles vagues de migrants. Le schéma d'ensemble reposait sur une vision radio-concentrique de la capitale disposant une série d'auréoles autour du centre-ville et stoppant l'étalement de l'agglomération au moyen d'une ceinture verte. De même, les grands axes routiers suivaient un modèle unicentré, rayonnant à partir de l'ancienne citadelle et déformé par la topographie. A un niveau plus fin, le contenu dominant des espaces urbains était réglementé par une série de zonages fonctionnels : zones commerciales, industrielles, résidentielles, espaces verts, espaces scolaires et espaces administratifs en étaient les grandes catégories. Un redéploiement des fonctions centrales était prévu à l'échelle de ce nouveau territoire.

Illustration 103 : le schéma directeur simplifié de Séoul- 1966 [27]

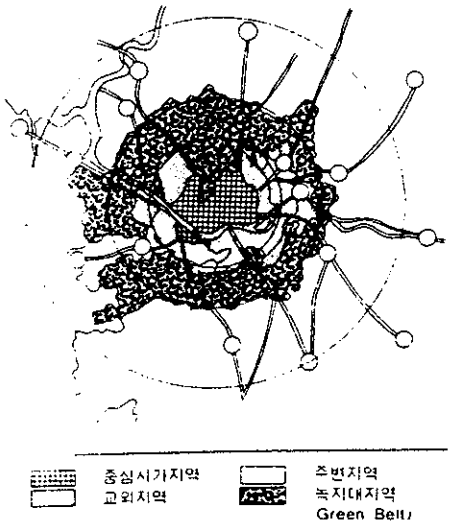
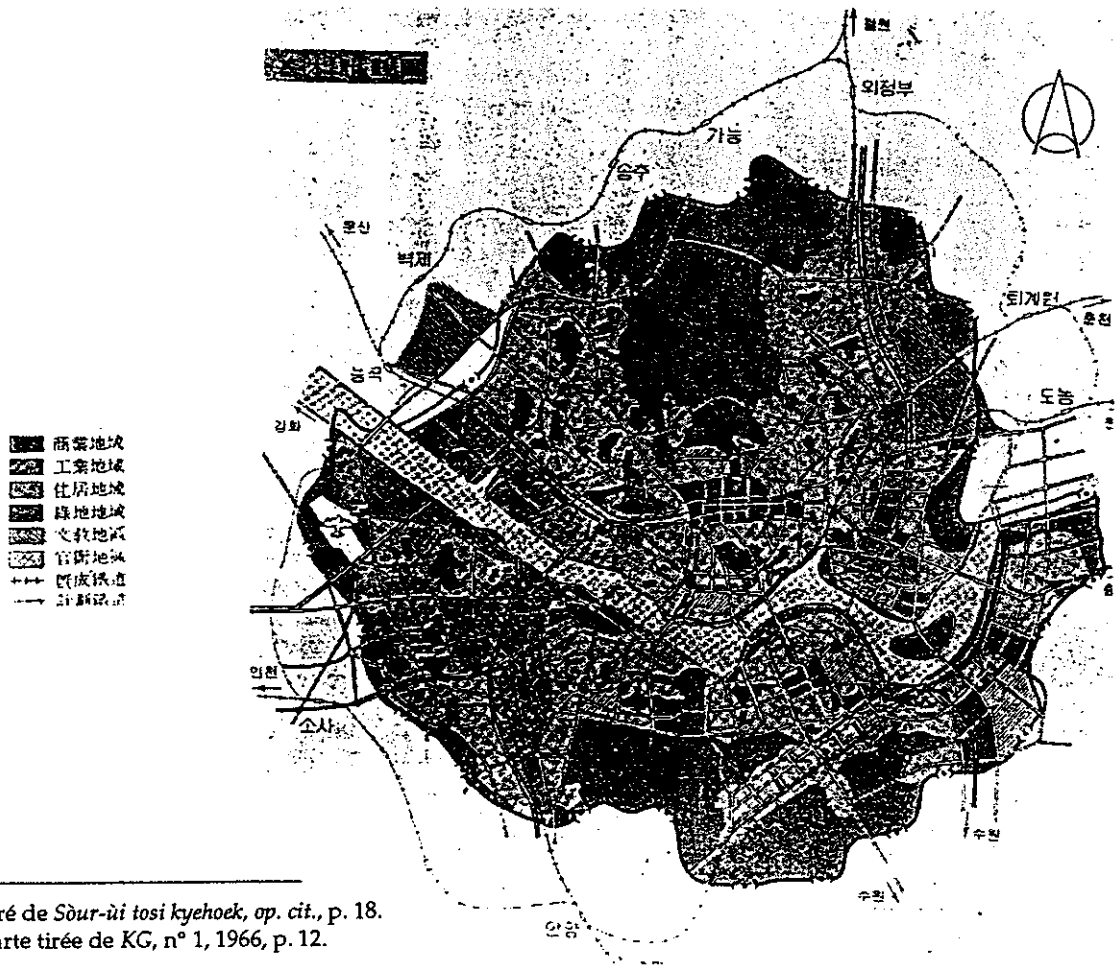


Illustration 104 : les zonages du schéma directeur de 1966 [28]



27 - Tiré de *Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 18.
28 - Carte tirée de *KG*, n° 1, 1966, p. 12.

A un niveau encore plus fin d'instrumentation des mutations urbaines, fut votée la même année une loi portant sur le remembrement urbain. Elle sera appelée à jouer un rôle considérable dans l'évolution du paysage de Séoul. A la différence des grandes villes d'Europe occidentale, qui pèsent souvent dans notre regard, la plus grande plasticité des trames foncières d'une part et l'évolution corrélative entre parcelle et bâti d'autre part sont un ressort essentiel et mal connu de la formation des paysages urbains. Elles lui donnent sa mutabilité et sa rugosité caractéristiques.

La question des modèles théoriques et des références pratiques qui contribuèrent à la naissance des schémas d'urbanisme séoulites constituerait un sujet d'étude en soi. Le schéma directeur publié en 1966 appelle toutefois plus d'un commentaire. Comme tous ceux qui suivront, il peine à appréhender la croissance urbaine à venir. Les erreurs dans l'estimation de la population globale de Séoul sont telles, qu'elles rendent caduques les propositions du plan. Celui de 1966 tablait sur un niveau de 5 millions d'habitants atteint en... 1985. Ce chiffre fut celui de 1975. Les effets d'agglomération et de densification induits par cette poussée continue ne parvinrent donc pas à être pris en compte. D'où l'importance réduite, situable dès 1966, de ces grands schémas directeurs. Les modalités de leur adaptation face aux réalités de la population urbaine et les mesures d'urgence prises au coup par coup par l'urbanisme édilitaire nous semblent donc un champ d'étude plus essentiel pour comprendre comment la formation d'une mégapole, en un temps record, ne s'est pas traduite par une vaste désorganisation urbaine. Ce sujet reste entièrement à découvrir. De plus, parler de schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme revient à invoquer d'autres données que les cartes de zonages et les projets d'infrastructures : la question des moyens financiers mis à la disposition des édiles pour les appliquer ou les réaliser, importe plus que cet instrument, très abstrait, de maîtrise intellectuelle de la ville. Ces questions de budgétisation nous sont totalement obscures. Autant les documents publiés sur les Plans quinquennaux précisent les moyens de leur politique, autant les moyens affectés, théoriquement et réellement, à l'aménagement du territoire et de la ville sont éloquents de silence. Ce second point aveugle reste à éclaircir. L'absence d'application du plan de 1966 -puisqu'il faut bien mentionner le fait- ne se réduit donc pas à des problèmes de projections démographiques irréalistes : le

gouvernement n'avait pas *à lui seul* les moyens financiers de la politique qu'il prônait. On n'en déduira pas que les schémas directeurs publiés en Corée restèrent lettre morte. D'une part, parce qu'ils sont caractéristiques de cette volonté coréenne de projeter sur le long terme avec un enthousiasme, voire un prométhéisme, que n'ont pas entamés les déconvenues diverses -le réalisme du court terme sait composer avec les exigences du long terme et l'idée d'ajustement structurel vaut pour la ville. D'autre part, parce que le plan de 1966 posa les grandes lignes du développement de Séoul tel qu'il s'est réellement déclenché un peu plus tard. Le schéma directeur, à défaut d'être réellement un instrument de régulation, est au moins une idée régulatrice. Les plans qui seront publiés par la suite ne remettront pas fondamentalement en question cette première vision. Ils en seront la réélaboration grâce à un affinement des outils mis en place.

b - 1970-1980 - le sud nouveau

Mario Lanzarotti a utilisé l'expression des "Vingt glorieuses" pour décrire le type de croissance économique de la Corée du sud entre 1960 et 1980. Dans le cas de Séoul, on pourrait l'employer avec un décalage de dix ans pour rendre compte d'un épisode entièrement nouveau de son histoire urbaine : l'invention de Kangnam. Ce mot, qui signifie "rive sud" s'est assez imprimé dans les mentalités séoulites pour qu'on ait dû concevoir de désigner, *par rapport à lui*, la "vieille ville" par "Kangbuk", la rive nord [29]. Ce renversement des valeurs et des orients géographiques fut le fruit des années 70 et le couronnement des années 80. Ces projets, on l'a vu, étaient dans l'air du temps dès les années 60. Il fut choisi de les mettre en pratique dans la seconde moitié du règne de Pak Chònghùi.

Les raisons qui justifièrent cet impératif furent complexes. On n'y peut négliger certaines préoccupations politiques : la nouvelle classe moyenne urbaine constituait l'ossature de l'opposition au régime de Yusin. Il fallait la satisfaire, au moins sur certains plans. On peut évoquer aussi certaines préoccupations militaires : plus australe la capitale, plus loin elle était aussi de

29 - On reviendra sur les ambiguïtés révélatrices qui entourent le mot de Kangnam qui peut désigner soit un arrondissement du sud-est, soit l'ensemble de la rive gauche.

la menaçante zone démilitarisée. Ce sont toutefois des exigences plus directement tangibles, liées à la géographie économique et à l'état d'engorgement de la "vieille ville", qui expliquent le caractère massif et rapide de cette mutation urbaine. La Corée du sud découvrait les effets pervers d'une industrialisation polarisée sur Séoul. Qui plus est, le déséquilibre entre la capitale et le reste du pays devenait vraiment trop voyant. L'aménagement du territoire fut donc institué avec pour visée première de diffuser le développement dans l'ensemble du pays. Le premier *Plan global de développement du territoire (Kukt'o chonghap kaebal kyehoek-1972-1981)* fut promulgué en 1971 avec une préface de Pak Chònghùi *ipse* [30]. La région du sud-est coréen, fief électoral de Pak, y était désignée pour recevoir les industries lourdes et les investissements décidés par le IIIe Plan économique quinquennal. D'autre part, le lancement du Mouvement des nouveaux villages *(Sae maùl undong)* procédait d'une ambition identique : porter aux campagnes le confort élémentaire et les équipements publics de la ville. On tenta d'y rétablir l'assise politique du régime et de fixer sur place une population agricole encore importante mais exclue du développement pendant la décennie précédente. Ces outils macro-économiques d'aménagement ne manquèrent pas d'efficacité : l'essor de la population séoulite fut freiné [31].

Pour Séoul commença l'ère du sud. Les espaces libres et plats y étaient abondants. Deux éléments essentiels ont marqué les années 70 et donné naissance à Kangnam. Le plus important nous semble être la construction de nouveaux ponts. Entre 1960 et 1990, leur nombre a rien moins que décuplé. Dans la partie centrale où ils sont les plus denses, les 25 km du Han comptent 18 ponts aujourd'hui. Tout aussi importante fut l'ouverture, à partir de 1972, des premiers tronçons de l'autoroute Séoul-Pusan *(Kyòngbu kosok toro)*. Elle rendit possible un déplacement vers le sud des fonctions essentielles de l'activité urbaine. Au-delà des limites de la municipalité, elle ouvrait aux activités industrielles un terrain d'expansion métropolitaine qui se développa très vigoureusement après 1976 quand l'autoroute fut achevée. Le tropisme séculaire vers le sud-ouest, qui plongeait dans la mer à Inch'òn, fut donc

---

30 - *Kukt'o chonghap kaebal kyehoek 1972-1981*, Séoul, Gouvernement de la République de Corée, 1971, 139 p. La préface de Pak Chònghùi, qui mentionne nommément le problème de surconcentration *(kwadaejipchung)* de Séoul, se trouve p. ix et x.

31 - La croissance annuelle moyenne de Séoul pendant les années 60 avait été de 9,4%. Elle s'établit à 4,4% dans les années 70. Source : "KOO Hagen, "Urbanizition Pattern and the Emerging Inequality Structure in Korean Development", p. 105 *in* LEE Changsoo (ed.), *Modernization of Korea and the Impact of the West*, Los Angeles, University of Southern California Press, 1981, 310 p., p.101-114.

complété par un tropisme plus fort vers le sud-est : la structure interne de Séoul est donc en partie le reflet de la structure interne du territoire national. Elle prend en compte l'émergence du bassin du Naktong et la naissance de la mégalopole sud-coréenne.

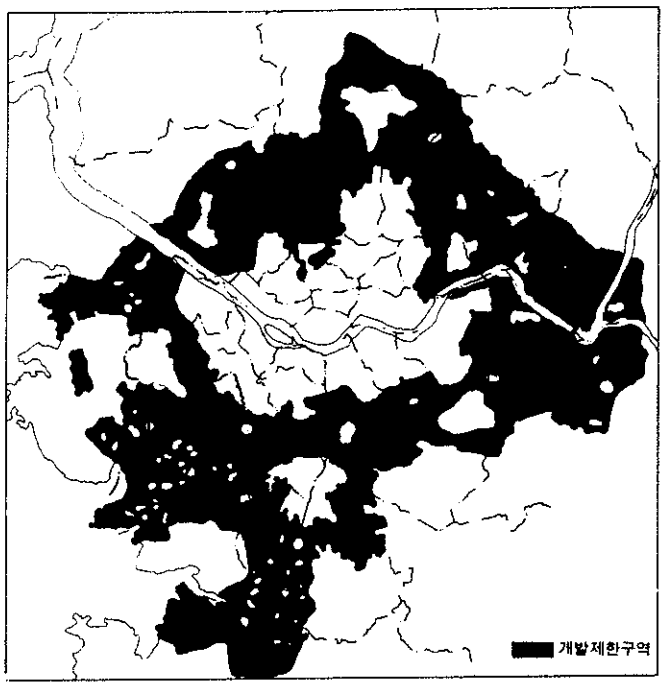
Ce nouveau sud offre le cas, finalement assez rare dans le monde occidental, du développement d'une ville nouvelle intra-municipale [32]. La vaste taille du territoire de Séoul, six fois plus grand que Paris, rendait possible ce particularisme. Il nécessite aussi de fixer le vocabulaire : le coréen parle alors de *sin sigaji,* qu'on peut rendre par "nouveau tissu urbain", expression qui se distingue de *sin tosi,* qu'il faudrait rendre *stricto sensu* par "municipalité nouvelle". Dès lors, il ne s'agit plus d'y accomplir la tâche ingrate de "redéveloppement" ou de rénovation des tissus urbains existants mais de produire, sur fond de rizières, un nouveau paysage urbain. L'Etat précède donc la ville et, pourvu qu'il en ait les moyens, a les coudées franches. Le début des années 70 vit donc voter un ensemble de lois accompagnant ce nouveau cours urbain. L'une des plus importantes fut la désignation, en 1971, d'une ceinture verte entourant la municipalité et débordant largement sur plusieurs autres unités administratives de la province du Kyònggi. Elle avait pour ambition d'empêcher la coalescence des tissus séoulites avec l'inévitable croissance des banlieues et de conserver à la capitale un cadre naturel reboisé de plus de 150 km^2. On évitera toutefois d'y voir une barrière sauvage, impénétrable et inviolable et de trop croire aux cartes qui nous la représentent.

La raison essentielle en est que le coréen ne parle pas exactement de "ceinture verte", même si l'idée est employée dans sa version *korglish.* Les plans et le droit de l'urbanisme ne reconnaissent d'existence qu'à une "zone de développement limité" *(Kaebal chehan kuyòk).* La nuance est de taille et justifie des réalités du terrain assez éloignées des mirages de la carte. On cherchera vainement par exemple un morceau convaincant de ceinture verte entre Séoul et Puch'òn, cette banlieue déstructurée et improbable, située entre la capitale et Inch'òn. A un niveau plus fin, le respect même des limitations imposées aux constructions dans cette zone "privilégiée" est problématique:

---

32 - A pareille échelle, il n'y a guère qu'une ville américaine qui ait pu connaître ce phénomène. On pense par exemple au développement de la "vallée" de San Fernando à Los Angeles. Le rapprochement avec l'actuel projet "Pudong" de Shanghai serait peut-être plus éclairant.

Illustration 105 : la "ceinture verte" de Séoul [33]



passe-droits et violations des réglementations furent assez nombreux pour que les Séoulites parlent de cette ceinture verte comme d'une plus réaliste "ceinture jaune". Dans l'ensemble cependant, on ne peut dénier de réalité à cet écran naturel. Il serait plus approprié de rappeler qu'il correspond à des zones montagneuses, inoccupables autrement.

Une autre loi importante, promulguée la même année, travaillait dans le même sens d'une lutte contre les *hwan'gyòng munje* (problèmes d'environnement) de Séoul. Elle consistait d'une part à limiter toute nouvelle implantation industrielle polluante ou de grande taille dans les limites de la municipalité. D'autre part, elle proposait un système d'incitations fiscales pour la déconcentration hors de Séoul des industries déjà établies. Cette mesure fut d'autant plus appréciable que le IIIe Plan économique mettait l'accent sur l'industrie chimique. L'essentiel de la pollution atmosphérique fut donc réservé à la zone métropolitaine et plus particulièrement au cadran sud-ouest, dense en industries assez lourdes. La ville de Suwòn est aussi célèbre pour son enceinte du XVIIIe siècle que pour ses pestilences chimiques. S'il existe aujourd'hui un

33 - Tiré de *Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 32.

authentique problème de pollution à Séoul même, la part qu'y joue l'industrie est assez négligeable. Le mode de chauffage urbain dominant, fondé sur un charbon particulièrement riche en soufre, est de loin le principal fauteur de troubles : pluies acides, *smog* hivernal et difficultés respiratoires.

L'urbanisme du Schéma d'aménagement et d'urbanisme souhaita enfin donner un cadre à l'expansion programmée de Kangnam. Rien moins que deux plans successifs furent proposés, promulgués et révisés en 1972! Outre qu'ils tablaient tous deux sur des données démographiques rapidement démenties par la réalité (7,5 millions d'habitants en 1991. Chiffre atteint en 1977), il ne fut pas davantage que le précédent, dont il s'inspirait, mis en application. L'idéal qu'il véhiculait d'un Séoul harmonieusement radio-concentrique disposant en couronne autour du centre-ville un chapelet de centres urbains secondaires échoua sur les bancs de sable des abords de Kangnam. Les faubourgs du nord (Mia) ou du nord-est (Ch'òngnyang-ni, Ch'ònho), voire les vieux quartiers industriels du sud-est (Yòngdùngp'o) en furent quittes pour attendre le prochain tour des investissements. Il faut donc se résoudre à abandonner ces différents plans d'urbanisme dont la capacité d'entraînement et de structuration de la mégapole séoulite fut limitée. Leur application fut partielle, liée à des plans d'urbanisme de plus petites tailles dont le pilotage fut laissé à des acteurs variés en fonction des priorités et urgences du moment.

A l'échelle des phénomènes macro-paysagers qui nous intéressent ici, le trait le plus marquant fut la trame fondamentale des tissus urbains créés au sud-est dans les arrondissements de Kangnam-gu et de Sòch'o-gu. Les facilités de la table à dessin, les pouvoirs renforcés du génie civil et la plus grande platitude de ce nouveau territoire ont donné naissance à une grille caractéristique de grands axes découpant un ensemble de macro-blocs carrés de 800 mètres de côté en moyenne. L'arrondissement de Kangnam oriente cette grille de près de 4000 hectares en direction du centre-ville. Si les grands axes se surimposent aux légères pentes du relief, le tracé des voies secondaires en connaît davantage les micro-aspérités. Ce qui surprend ici, c'est moins la forme de la grille qui fut imposée -qui après tout en vaut une autre et avait une longue tradition séoulite derrière elle- que la taille des axes tracés. Larges de 50 mètres, ils anticipent remarquablement sur des flux automobiles qui étaient bien rares au début des années 70.

Illustration 106 : les macro-grilles géométriques de Séoul [34]

La trame fondamentale du grand Séoul a donc pour particularité de composer le modèle radio-concentrique et le modèle orthogonal. Un ensemble de macro-grilles s'oriente en direction de l'ancienne citadelle en fonction des grandes données du relief. L'élargissement du maillage de base vers la périphérie en constitue une autre caractéristique, moins originale cependant.

Enfin, on aimerait ajouter un trait macro-paysager donnant à Kangnam son aspect si particulier. On reviendra plus tard sur ses aspects de détail, qui font sens à une autre échelle. Il s'agit de ce que nous décrivaient David Lodge et Yi Tonga au début de ce chapitre : une masse de barres de logements dont mêmes les plus larges ZUP françaises ne donnent qu'une faible idée. Le phénomène des *ap'at'ù tanji* [35] paraît d'autant plus indissociablement lié à la rive gauche du Han qu'il a laissé le front du fleuve témoin du fossé entre les deux rives : au nord un paysage confus de collines grouillantes de maisons rouges et basses, au sud la grande muraille grise et morne d'un continuum de barres, hautes de dix étages.

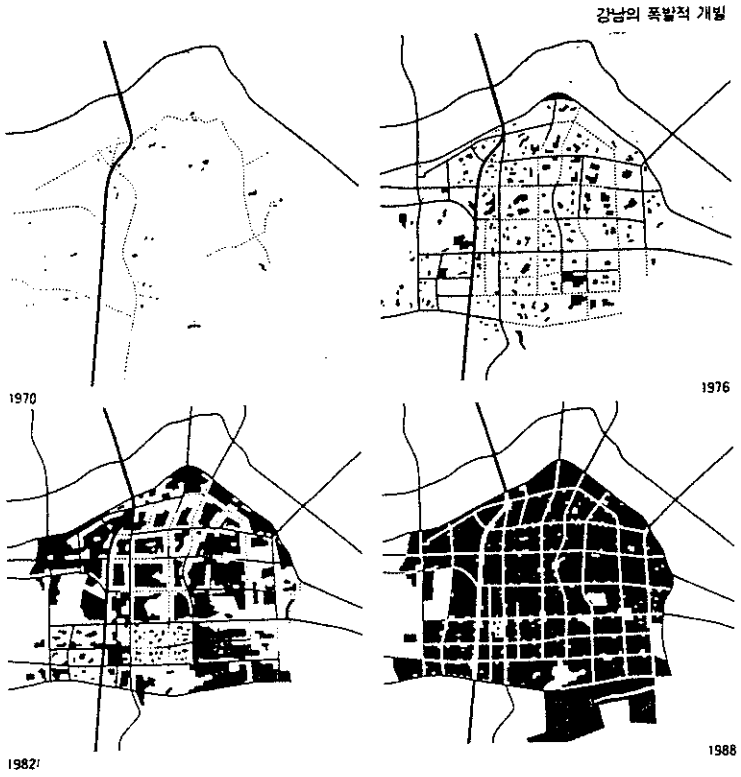
---

34 - Source : *Idem*, p. 39.

35 - Le mot *tanji* est traduit d'ordinaire par "complexe", manière étrange de dire qu'un élément unique y prolifère. Il est donc utilisé aussi pour désigner des zones industrielles ou commerciales. Le terme de ZUP serait à la lettre le meilleur rendu pour *ap'at'ù tanji* s'il n'avait pris en France une connotation sociale spécifique que n'ont *absolument pas* les *tanji* séoulites.

Illustration 107 : l'urbanisation du sud et l'espace bâti (1970-1990) [36]

Illustration 108 : le phénomène Kangnam -1970-1988 [37]



36 - Source : KIM Chinhae, *Arùmdaun Sòul, op. cit.*, livre 1, p. 15. On utilise ces documents faute d'en avoir trouvé d'autres plus grands. Ils traduisent bien le développement de la rive sud du Han. Cela dit, la dernière carte renforce trompeusement le phénomène en y faisant apparaître brutalement Inchòn et les autres villes-satellites de Séoul, non mentionnées sur les cartes précédentes.

37 - Source : KIM Chinhae, *Sòulsòng, op. cit.*, p. 28.

Kangnam a provoqué, pour faire face au lancinant "problème du logement", l'apparition de gigantesques cités intraurbaines dont les plus grosses sont à l'échelle d'une grosse ville française [38]. Le gigantisme est un autre trait dominant de l'urbanisation séoulite contemporaine. On y reviendra.

Entre 1976, date où les populations commencèrent réellement de se déverser sur Kangnam, et 1990 l'étalement de l'espace urbain séoulite fut impressionnant. L'ensemble des 600 km2 de la municipalité se trouve donc occupé à un titre ou à autre, exception faite -et encore- des montagnes les plus raides. Il est toutefois nécessaire de mentionner une différence fondamentale avec l'étalement qu'avait connu la rive droite du Han pendant les années 60. L'élévation du profil urbain se traduisit par une densification très rapide de l'occupation du sol. Séoul, qui était une ville très peu dense en 1970, est devenue en 20 ans une des villes les plus denses du monde. Elle a presque rejoint Paris aujourd'hui [39].

On ne peut donc, en termes de faits bruts, que parler de succès remarquable : le "nouveau tissu urbain" a séduit les Séoulites et a donné naissance, au delà du Han, à de nouveaux modes de vie. Comme pendant la décennie précédente, le "suivi édilitaire" n'a pas manqué d'y jouer un rôle et les formules du "petit urbanisme" et sa remarquable capacité d'adaptation continuent de nous interroger. Un grand progrès fut même accompli par rapport à la période antérieure en matière d'adduction d'eau. Les effets de l'aménagement du territoire et plus particulièrement du bassin-versant du Han ont permis ces avancées [40]. La question du traitement des eaux usées et, plus généralement, de toutes les ordures ménagères est loin en revanche d'avoir suivi le rythme. Comme dans toutes les grandes métropoles, les *tosi munje* (problèmes urbains) se sont déplacés. Au début des années 80, Séoul avait pourtant, au yeux des Coréens, confirmé ses galons de vitrine moderne du pays. Son pouvoir d'attraction restait assez fort pour que les schémas directeurs continuent d'échouer très largement dans leurs prévisions de croissance et pour que la politique globale d'aménagement du territoire n'ait eu un effet que très limité sur l'agglomération séoulite. Ce constat de succès ne manque pas de

---

[38] - 42 000 familles, soit 180 000 personnes, vivent ainsi à Chamsil autour des installations olympiques.

[39] - En comptant 600 km², on obtient 18000h/km². En comptant les hectares utiles, soit 400 km², on passe à 27000. On notera toutefois que ces comparaisons internationales ont perdu une bonne partie de leur sens à l'échelle des agglomérations. Il serait plus pertinent de comparer le "grand Paris" et Séoul.

[40] - Voir *Kukt'o chonghap kaebal kyehoek, op. cit.*, p. 83-103 et p. 94-95 pour le Han.

zones d'ombres. Il fut très loin de répondre à tous les problèmes de la ville -transports collectifs- et de bénéficier également à toutes les couches de la population. En dépit de l'idéologie officielle du "développement sud-coréen égalitaire", les énormes redéploiements de populations entre rive droite et rive gauche du Han d'une part, entre ville-centre et zone métropolitaine d'autre part, se sont accompagnés d'inégalités géographiques marquées face à cette modernisation et d'une ségrégation socio-spatiale inconnue dans la ville des années 60 pour cause de pauvreté générale. On y reviendra.

c - 1980-1990 - le sud, de nouveau

L'Etat sud-coréen, qui a reçu en héritage confucéen certain paternalisme, ne pouvait que souhaiter corriger les déséquilibres, moralement inacceptables et socialement embarrassants, nés de la ville moderne, "libérale", capitaliste. Schémas directeurs et plans d'urbanisme sont donc toujours investis d'une mission dont la finalité avouée n'est pas seulement de créer la ville comme parfaite machinerie de l'économie nationale, mais aussi de rappeler la bénévolence du souverain en titre. Les options du début des années 80 procédaient d'autant plus de cette logique qu'un nouveau pouvoir, illégitime, se devait d'y rappeler son engagement en faveur de la "société de bien-être" *(pokchi sahoe)*.

En 1980, fut donc promulgué pour Séoul un nouveau Schéma directeur *(Sòul tosi kaebal changgi kusang mit chunggi kyehoek : Plan pour le développement de Séoul à long et moyen terme)* [41]. Outre qu'il concernait désormais un espace municipal presque totalement bâti, il témoignait d'une amélioration des outils de la planification. Comme les Plans économiques quinquennaux, il adoptait en partie le dispositif du "plan roulant" permettant d'évaluer les actions d'urbanisme en cours de réalisation. De plus, les zonages s'étaient beaucoup sophistiqués depuis la décennie précédente [42]. Par ailleurs, l'objectif de développement de centres intra-urbains secondaires fut une nouvelle fois mis à l'ordre du jour. Au niveau national, le nouveau plan décennal d'aménagement

---

41 - Voir *Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 18. La couleur et l'affinement des zonages rendent impossible de reproduire les cartes postérieures à 1980.

42 - On y dénombre quinze types de zone : 1- Complexes industriels, 2 - Région semi-industrielle, 3 -Base de transit, 4 - Terminal de transport, 5 - Zone commerciale d'arrondissement, 6 - Zone commerciale de quartier, 7 - Zone d'habitat peu dense, 8 - Zone d'habitat moyennement dense, 9 - Zone d'habitat très dense, 10 - Parc naturel, 11 - Zone de productions vertes, 12 - Zone de développement limité, 13 - Jardins publics, 14 - Equipements sportifs, 15 - Réserve.

du territoire fut publié en septembre 1981 sous l'égide d'un nouvel institut, équivalent coréen de la DATAR [43]. Il tenait compte de l'échec du plan antérieur -qui saupoudrait les crédits et les équipements dans tous le pays- et, avec bon sens, concentrait son attention sur les très gros centres urbains de la péninsule. Développer les autres grandes villes sud-coréennes fut l'alternative opposée à l'irrépressible succès de Séoul. Pour la région métropolitaine *(sudogwòn)* enfin, il poursuivait la tendance au développement de la périphérie sud en accentuant ses investissements dans les villes nouvelles [44]. En fait, les mesures d'ajustement structurel prise par le Bureau de planification économique et la décision de passer à une nouvelle gamme de produits industriels, à haute intensité de capital et de technologie (électronique, machines), provoquèrent la création de nombreux emplois, qualifiés et "propres" et renforcèrent la tendance à l'"australisation". D'où l'explosion urbaine de cette périphérie [45].

Pourtant, toutes ces mesures auraient pu contribuer au double rééquilibrage du pays par rapport à Séoul et de Kangbuk par rapport à Kangnam, si un événement inattendu n'était venu bouleverser ces visions. L'octroi à la capitale coréenne de l'organisation des Jeux olympiques d'été 1988 eut l'effet strictement inverse. D'une part, il déversa de nouveau sur la capitale, à la mesure d'échéances très proches, une masse considérable d'investissements. D'autre part, il canalisa une grande part de ceux-ci sur Kangnam où se situaient les deux sites olympiques majeurs (Chamsil et Oryun-dong). Une nouvelle fois, les schémas directeurs échouèrent donc à donner une évaluation correcte de la population de Séoul et de sa zone métropolitaine et à inverser la tendance [46]. De plus, l'honneur international accordé à la ville imposait de nouveaux enjeux : il ne s'agissait plus simplement d'être moderne au yeux des Coréens. Il devenait nécessaire aussi de l'être au yeux de la planète entière et de devenir la vitrine urbaine de l'internationalisation accrue du pays.

---

43 - *Che 2 ch'a Kukt'o Chonghap Kaebal Kyehoek*, Séoul, Institut de développement du territoire, 1981, 267 p. Sur les projets pour Séoul, voir p. 63-69 et p. 173.

44 - Sur les villes nouvelles coréennes voir LEE Taeil, "New Town Planning and Development in Korea", p. 109-125 et KIM Kwigon, "Environmental Impacts of New Town Development: the Case of [Kwach'òn] New Town, Korea", p. 126-152 *in* D. R. PHILLIPS et A. YEH (eds.), *New Towns in East and South-East Asia*, Oxford, Oxford University Press, 1987, 257 p. Le succès fut mitigé : échec relatif de Panwòl, qui n'était pas bien reliée... à Séoul.

45 - La planification économique -structurelle *et conjoncturelle* - impose ses priorités à la planification géographique. D'où les décalages, souvent importants, entre les plans publiés et leur mise en place. .

46 - Les sources sur ce sujet sont contradictoires. *Sòur-ùi tosi kyehoek* affirme (p. 18) que les objectifs étaient de 9,5 millions d'habitants à Séoul pour 2001 (chiffre atteint en 1986). *Le Second Plan d'aménagement du territoire* (p. 67) espérait ce chiffre pour 1991 mais anticipait 11, 9 millions pour 1991, qui furent presque atteints.

Le travail sur la quantité ayant été accompli la décennie précédente, on s'essaya aussi à la qualité. A Kangnam, où les installations sportives étaient programmées depuis longtemps, on tenta de renoncer à la triste forêt de barres grises pour proposer une autre architecture. On en reparlera. L'essentiel tint pourtant en équipements globaux qui bénéficièrent à l'ensemble de la municipalité. L'énorme chantier du métro séoulite trouva brutalement des financements à la mesure de l'enjeu. La première ligne avait été ouverte en 1974. Elle ne concernait, en gros, que l'ancienne citadelle et reliait les deux grandes gares séoulites : la gare centrale au sud-ouest et Ch'òngnyangni à l'est. Grâce aux Jeux olympiques, le chantier engagé des lignes 2, 3 et 4 qui ajoutaient d'un seul coup une centaine de kilomètres de lignes fut brutalement accéléré. En 1985, au prix d'une véritable course contre la montre, le réseau s'étendait sur 170 km et comptait 102 stations [47]. La ligne 2, circulaire, en était le trait marquant. Elle disposait autour de la ville une très vaste boucle enjambant le fleuve. Parallèlement, les flux de surface reçurent l'appoint de voies rapides intra-urbaines sur un des points faibles du réseau général : la circulation ouest-est. Pour mener les "invités" de la Corée, de l'aéroport de Kimp'o à l'extrême-ouest, aux installations olympiques, à l'extrême-est, une véritable autoroute sur berge fut mise en chantier. Cette nouveauté attire notre attention sur une autre transformation importante qui modifia le paysage de Séoul : l'aménagement du fleuve Han. On ne sait trop comment la juger. Sur un plan -l'amélioration de la qualité de l'eau par ajout de stations d'épurations supplémentaires- l'évolution fut positive. En amont, là où étaient les installations olympiques, on pouvait espérer faire de la planche à voile et retrouver les plaisirs de la pèche et du canotage [48]. Mais sur le plan des options urbanistiques prises pour rapprocher la ville de son fleuve, le constat est plutôt critique. Le ruban guindé des berges et le calibrage du cours ont accentué l'effet de saignée urbaine. Voies rapides et ponts contestables ont achevé de défigurer pour longtemps un des atouts paysagers essentiels de la ville. Elle lui tourne de plus en plus le dos [49]. Pour le reste, un vaste programme d'embellissement permit aux trottoirs de Séoul de

---

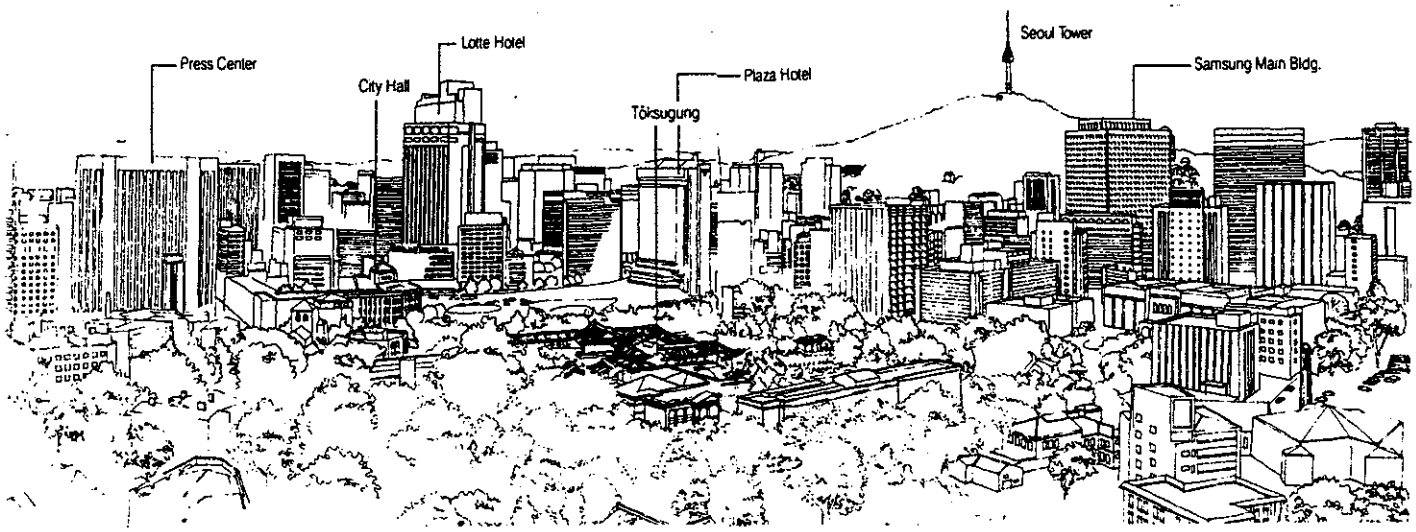
47 - Source : *Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 40 et *Seoul City Guide*, Séoul, Ahn Graphics, 1986, 227 p., p. 4 et 5. On notera que par son échelle, le métro séoulite correspond davantage au RER parisien. Il est un moyen de transit rapide et en aucun cas, un transport de desserte fine.

48 - A la sortie de la ville, après les confluences des rivières Chungnang (au nord-est) et Anyang (au sud-ouest), riches en effluents industriels, les choses sont moins brillantes.

49 - Une voie rapide sur la rive droite était en cours d'achèvement en 1992.

retrouver des arbres et des fleurs... et des revêtements moins inégaux [50]. Rien que de très banal. Les Jeux olympiques profitèrent globalement à Séoul. Ils n'engagèrent pas la politique urbaine sur la voie de projets totalement nouveaux. Ils accélèrent un processus et des décisions qui, ou bien avaient déjà été prises, ou bien étaient sur le point de l'être. Cependant, l'emballement de la modernisation qu'ils provoquèrent eut plusieurs conséquences. Au nord, il permit pour la première fois depuis longtemps de procéder à la rénovation urbaine du centre des affaires. Remembrement et assouplissement des réglementations sur la hauteur des immeubles autorisèrent les gratte-ciel à faire une percée au centre-ville le long des avenues ùlji-ro et Sejong-no : phares de modernité rêvée, ils donnent à Séoul un début de profil urbain nord-américain.

Illustration 109 : le nouveau profil du centre des affaires [51]



Parallèlement, les nouveaux quartiers du sud-est, à la faveur du boom olympique, commencèrent d'émerger indépendamment des fonctions de

---

50 - Le paysage végétal en a subi une importante mutation. Les arbres "traditionnels" de la Corée (Ginkgo et Saules pleureurs) se sont éclipsés au profit des platanes qui constituent aujourd'hui 50% du parc arboré séoulite. Voir *Han'gug-ùi karosu, op. cit.*, p. 100-104. La solution adoptée pour les trottoirs de Séoul, afin d'éviter les trop fréquents percements de l'asphalte, fut de poser un dallage de mauvais granite. Condolements, flaques d'eau permanentes et disjointements en furent la rançon.

51 - Source : *Seoul City Guide, op. cit.*, p. iv et v. Orientation : ouest-est. La ligne a encore changé depuis.

commandement du vieux centre-ville. Les sièges sociaux des nouvelles entreprises, les grands hôtels et l'ensemble des équipements sportifs, les posaient en centre des affaires alternatif, convainquant d'avoir une allure plus jeune et plus aérée. Le gratte-ciel du Centre coréen du commerce extérieur acheva de signifier le fait.

Enfin, la ville profita aussi des Jeux olympiques pour accomplir son toilettage social. Le parfum de Tiers-Monde qui régnait autour des "villages de la lune" ne pouvait guère convenir à une cité qui voulait témoigner de la réussite modèle d'une nation tout entière. Cette immense question préoccupait d'autant plus les édiles, soucieux de leur image de marque, que les mutations des années 70 n'avaient pas réellement résolu le problème... On para donc au plus pressé. Dans les endroits stratégiques de l'image olympique, on procéda *manu militari*. Ailleurs, le poids de l'argent offert en échange d'un gracieux et rapide déguerpissement ne fut pas moins efficace. Dans d'autre cas, on s'engagea dans d'interminables et très conflictuelles négociations. Au pire, on se résolut à installer des cache-misère aux endroits idoines [52].

On vient de poser le dispositif écologique d'une agglomération et les grands moments de sa mise en place à Séoul. La dernière remarque produite nous invite pourtant à nous interroger sur les mécanismes de cette mutation urbaine.

B - Les logiques d'une agglomération

1 - Les forces à l'oeuvre

La formation de l'agglomération, telle qu'on vient de la décrire, procède apparemment de la rencontre entre une série de données économiques et sociales défavorables au départ et d'un Etat planificateur et interventionniste investi d'une mission modernisatrice. On retrouve en ville les schémas explicatifs classiques de l'Etat développeur. L'idée ne manque pas d'arguments.

---

52 - Deux séjours à Séoul, entre 1987 et 1988, ont apporté le témoignage de ce traitement inattendu des bidonvilles : la palissade. La voie rapide rive-gauche fut ainsi ici et là paysagée en écran, le long du Han, pour dissimuler les bidonvilles installés de l'autre côté sur la décharge municipale de Nanji-do. On notera aussi que le phénomène *"taltongne"* n'apparaît pas sur les cartes alors qu'il est visible sur les images satellites.

Elle manque pourtant de réalisme. Il est vrai que l'Etat coréen a joué un rôle assez considérable dans la tentative de gestion de sa capitale. Il est loin d'avoir été le seul. La documentation abondante qui accompagne son action tend à occulter des mécanismes plus obscurs. Forcément plus obscurs.

Il convient tout d'abord de déjà mieux caractériser cette intervention de l'Etat sur la ville. Comme dans les autres domaines du développement sud-coréen, la modernisation urbaine ne s'est pas faite sans l'apport d'un certain nombre de savoirs, de techniques ou de modèles importés de l'étranger. On sait par exemple qu'un expert américain, Oswald Nagler, exerça en Corée, du milieu des années 60 au milieu des années 70, comme conseiller du ministère de la construction *(kònsòlbu)*. Il y jeta les bases d'une première "DATAR" coréenne *(Kukt'o kaebal kongsa)* et développa ses recherches en direction des logiques géographiques présidant à la formation et à la composition spatiale des "villages de la lune" [53]. On vit aussi, en 1966, un ministre coréen de la construction non seulement entreprendre une tournée mondiale des villes-modèles en matière d'urbanisme, mais encore écrire et publier un livre sur ce sujet [54]. Dans le détail des adaptations et dans la pratique qu'en firent-ils?

Il y a un urbanisme coréen au sens précis et spécifique où une autorité supérieure s'empare des "problèmes urbains" et essaie de les gérer au présent et de les anticiper au futur. Dans l'ensemble, on l'a vu, l'urbanisme des schémas directeurs et le pilotage de l'aménagement du territoire n'eurent que des effets limités ou décalés dans le temps par rapport à leurs objectifs. L'échec premier fut en partie lié à l'incapacité d'arrêter efficacement la polarisation séoulite et de guider les mobilités géographiques. Les mirages de la "décentralisation" programmée ne pouvaient qu'entrer en contradiction avec la force, sans cesse confirmée, du pôle séoulite : pouvoir politique, pouvoir économique, pouvoir intellectuel. Le cycle rapide des mutations économiques, planifiées ou privées, n'a cessé d'avoir Séoul pour *centre de décision unique*. Pourtant, les schémas directeurs ont eu certain effet sur la forme globale de la ville, surtout lorsqu'il s'est agi de créer de toutes pièces du tissu urbain nouveau. Les outils classiques de cet urbanisme, en partie issus de la période coloniale, ont réussi à s'affiner jusqu'à aujourd'hui et à rendre la notion de zonage de plus en plus complexe et

---

53 - Donnée recoupée par deux entrevues (KANG Hongbin et YI Kyumok).

54 - Il s'agit de KIM Yeyong (ministre de la construction, 1964-1966). Il visita Israël, Rome (pour l'EUR), Berlin-ouest, la Suède et la Grande-Bretagne. Ces références "pratiques" ne sont pas moins importantes que les outils théoriques. Il publia à son retour*Tosi kyehoek-kwa kukt'o kaebal, (Planification urbaine et aménagement du territoire)*, Séoul, Chegye-sa, 1966, 287 +28 p.

ses découpages de plus en plus subtils [55]. On notera pourtant un travers fondamental de ces schémas : ils croient aux cartes et aux chiffres qu'ils présentent. Ils restent thématiques dans leur cartographie et ne fixent que des objectifs quantitatifs. Ainsi, les projets récents d'aménagement paysager des berges du Han nous font presque oublier les deux voies rapides sur berge... Ils ne les représentent pas [56].

On a essayé d'autre part d'attirer l'attention sur un phénomène plus mal connu de l'urbanisme qu'on appelé "urbanisme édilitaire". Il s'agit de la gestion des besoins fondamentaux qui "viabilisent" l'espace urbain. A la différence de nombres de villes du Tiers-Monde qui ont pu connaître des rythmes de croissance comparables à Séoul, le suivi édilitaire (électricité, eau courante, services postaux, téléphone, etc.) fut remarquablement efficace. Parfois jusque dans les "villages de la lune". Cette efficacité-là a permis de tenir la ville. S'il est incontestable que cette affirmation connaît des limites -énorme problème de la collecte des ordures dans le dédale des ruelles- il convient de comparer Séoul, malgré qu'elle en ait, à des capitales de pays ayant le même niveau de vie que la Corée du sud, non à Tokyo ou à Paris.

Enfin, il faut parler d'un dernier type d'intervention urbanistique sur la ville, qu'on pourrait qualifier d'"urbanisme-coup de poing". Il est des moments, il est des lieux où la puissance publique se décide brutalement à lancer une grande opération de rénovation ou d'invention urbaine et de la mener à tout prix jusqu'à son terme. "Vite", "fort" et "grand" sont les trois mots d'ordre -olympiques- qui donnent un brutal coup d'accélérateur aux évolutions urbaines. Le gigantesque programme de logements lancé par le président No T'aeu [Roh Taewoo] à la fin des années 80 est de ceux-là [57]. L'Etat s'y impose, avec toute son autorité et tout son poids financier, pour rappeler la ville à l'ordre.

Il est donc indispensable de rappeler que l'urbanisme séoulite s'est produit assez largement sous le sceau de l'autoritarisme. Quand ce ne sont pas les ministères techniques (construction, transports) qui décident, c'est la Maison Bleue, siège de la présidence, qui intervient directement à une échelle sans

---

55 - Voir le tout nouveau *Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de Séoul* (1992) qui comprend 19 types de zone et 8 types de voies. On a employé partout l'expression française de SDAU pour simplifier les diverses appellations coréennes.

56 - Voir *Sòur-ùi tosi kyehoek, op. cit.*, p. 74. La remarque vaut pour les espaces verts planifiés en terme de surface non en qualité ni en possibilité d'accès.

57 - Mise en chantier de 300 000 logements dans cinq villes nouvelles (dont quatre au sud) et échancier de construction stupéfiant.

commune mesure avec les "grands chantiers" présidentiels français. La loi d'urbanisme lui laisse d'ailleurs toutes les possibilités légales pour gérer la "matière urbaine" sans trop tenir compte des populations. On dira plutôt aujourd'hui : lui laissait toutes possibilités. Aussi, lorsqu'on a parlé dans les pages précédentes de "puissance publique" ou d'"édiles", on faisait référence à l'appareil d'Etat central et à sa technocratie. La municipalité de Séoul n'est qu'un rouage de cette administration. Non seulement il n'existe aujourd'hui en Corée du sud aucun conseil municipal ou maire *élus* -on en parle-, mais encore, par son statut de "ville spéciale", Séoul est rattachée directement au gouvernement coréen. L'autoritarisme, drapé en service public, est donc un des ressorts de la mégapole coréenne... et de ses réussites.

Cela dit, Séoul n'est pas Singapour. Elle ne répond absolument pas au paradigme urbain du "dragon" défini par Charles Goldblum : une production de l'espace et des paysages urbains entièrement assurée par la puissance publique [58]. L'Etat sud-coréen, outre qu'il n'en a peut-être pas le désir, n'a absolument pas les moyens financiers de se faire le maître ultime d'un destin urbain. Idéologiquement qui plus est, Séoul ne saurait être P'yòngyang. L'articulation entre logique libérale et logique étatiste, entre secteur public et secteur privé est un des enjeux essentiels de l'histoire contemporaine de la Corée du sud. Elle est variable selon les secteurs et les époques. La formation de l'agglomération séoulite, dans le cadre global imposée par l'urbanisme, n'a pu se faire qu'*entre* l'Etat et le nouveau capitalisme national.

Cette question est évidemment une des plus opaques qui soit. Elle implique, au sommet de l'Etat et dans l'élite économique des *chaebòl*, de suivre les liaisons secrètes et mouvantes qui ont donné naissance à l'idée de "Korea Inc". "Séoul Inc", dans le cas d'espèce, mériterait notamment de voir éclairer les liens entretenus entre l'administration et les grandes entreprises de bâtiment et travaux publics. On n'oubliera pas ici qu'en trois décennies, l'industrie sud-coréenne du bâtiment s'est hissée aux tout premiers rangs mondiaux. Hyundai, l'un des plus grand conglomérats du pays, est né d'une entreprise de bâtiment ayant fait fortune auprès de l'armée américaine au Vietnam. La chute de Saïgon en 1975 n'est pas étrangère au boom de la construction observé à Kangnam dans la seconde moitié des années 70. Retour au bercail. Les mille et une cités

---

58 - Voir C. GOLDBLUM, "The Singapore Paradigm: Urban Planning Materiel for making a "Dragon"", *in* LIM Gill-Chin et CHANG Wook (eds.), *op. cit.*, p. 223-231.

"Hyundai" de la ville en témoignent. Face à la crise du logement, elles ont ajouté le paternalisme patronal pour employés méritants au paternalisme d'Etat. D'une manière plus générale, les grandes campagnes de l'"urbanisme-coup de poing" eurent aussi pour ambition d'amortir les crises économiques conjoncturelles. Elles renvoient à une gestion anti-cyclique de l'économie générale : relance et soutien à l'emploi. La logique du profit s'y mêle indiscernablement -et parfois s'y dissimule- à la résolution des grands problèmes urbains. Dans ce contexte, la "question du logement" peut se décliner en opération très rentable.

D'où deux phénomènes indissociables dans la naissance de la mégapole : une intense spéculation foncière doublée d'une intense spéculation immobilière. Les valeurs foncières séoulites ont explosé à Kangnam à la fin des années 80. Elles superposaient la dynamique propre à cet arrondissement depuis dix ans, le supplément de prestige... et d'équipements lié aux Jeux olympiques, et les effets sud-coréens de la "bulle spéculative" mondiale. L'opacité des transactions financières en Corée a encore favorisé le phénomène. Divers prête-noms ont permis aux grandes entreprises coréennes de trouver dans la spéculation foncière des sources de revenus plus réconfortantes que les investissements en Recherche et Développement. S'y rattache par exemple, la présence incongrue de nombreux *practices* de golf au beau milieu des tissus urbains du sud : en attente de plus-value sous couvert d'équipement sportif des quartiers. L'ampleur des sommes en jeu a évidemment produit sa très typique pathologie : corruption et scandales politico-financiers. L'aliénation de terrains publics -ceinture verte ou terrains militaires- par des fonctionnaires indélicats en fut le trait marquant. On pourrait ainsi aligner longuement les preuves de ce libéralisme urbain, sauvage et opaque. Ce sujet reste à étudier sérieusement, en évitant de s'en tenir au moralisme anticapitaliste dont les bouffées confuciano-marxistes assaillent régulièrement la Corée du sud. En effet, il nous semble une fois encore que les grands scandales et les acteurs les plus puissants dans la production capitaliste de la ville sont l'arbre qui cache la forêt.

Car la spéculation foncière et immobilière fut assez largement le fruit de l'action des Séoulites eux-mêmes. Il n'était pas nécessaire d'être multimilliardaire en *wòns* pour y contribuer. Le moindre propriétaire d'une parcelle séoulite a ainsi vu ses revenus s'arrondir par divers moyens. L'opacité de ce phénomène est plus grande encore. L'existence d'un marché financier

parallèle *-curb market-* alimenté en partie par les tontines de quartier a rendu possible que les plus chanceux s'adonnent aux joies urbaines de la rente foncière. Le réseau serré des milliers de petites agences de courtage immobilier -les *pudongsan* [59]- témoigne de la vigueur du secteur. Ainsi, l'élévation générale du profil urbain et la densification de Séoul ne sont pas simplement imputables aux méga-cités des *tanji* évoquées plus hauts. L'heureux propriétaire d'un terrain et d'une maison pouvait commencer d'y louer une chambre pour un jeune travailleur célibataire. Il pouvait ensuite réinvestir l'argent pour ajouter à sa judicieuse maison à toit-terrasse un étage supplémentaire. Il louait alors cet appartement à une famille et ainsi de suite... jusqu'à la formation de ces petits immeubles de brique rouge qui sont une des marques caractéristiques du paysage urbain séoulite [60].

Ces remarques nous conduisent naturellement à nous interroger sur les ressorts de la crise du logement à Séoul. L'idée de *chut'aek munje* (problème du logement) mélange beaucoup trop de problèmes différents et feint d'être la conséquence unique d'une cause unique : le rythme trop rapide d'urbanisation. Les *impedimenta*, financiers et juridiques du statut locatif en sont pourtant une raison essentielle. Le système de paiement des loyers, comme une large partie du secteur financier sud-coréen, reste marqué par des traits archaïques qui n'évoluent que très lentement. Ces lenteurs plaident d'ailleurs pour nous : le micro-capitalisme foncier-immobilier n'a pas d'intérêt immédiat à les voir disparaître. Le loyer consiste ainsi fréquemment dans le paiement d'un gros capital qui sera rendu au locataire à son départ (système dit du "key-money" ou *chònse)*. Entre-temps, le propriétaire aura placé cet argent dans les obscurs réseaux du marché financier parallèle. Plus souvent aujourd'hui, un ou deux ans de loyers sont demandés d'avance *(sakwòlse)*. Le paiement d'un loyer mensuel *(wòlse)* reste une pratique marginale [61]. Devenir locataire implique donc la possession d'un bon capital. De plus, la protection juridique du locataire par rapport à son propriétaire est quasiment inexistante. Etre locataire est un des affres, pire, une des hontes sociales sud-coréennes. Le locataire est un sous-habitant et un sous-citoyen urbain : son ambition dévorante est de

---

59 - Ces *pudongsan* sont souvent nés à partir des marchands de riz des quartiers qui, nécessairement, étaient en contact avec l'ensemble de la population et connaissaient bien leur petit monde.

60 - Avoir vécu ou séjourné plusieurs années de suite à Hannam-dong, sur le flanc sud du mont Nam-san, nous a permis de mesurer l'extrême rapidité de ces mutations.

61 - En 1980, le *chònse* représentait 79% des baux urbains en Corée. Source : BAE Soon Suk [PAE Sunsòk], *"Analysis of the rental housing system in rapidly industrializing environments: feasibility problems and policies for Korea"*, Université de Washington, 1987, 222 p., p. 103.

devenir propriétaire. D'où, à la fois les vives tensions sur le marché séoulite du logement et des statistiques sur les "mal logés" qui surprendront un lecteur non averti : elles agrègent les locataires des luxueux appartements d'Apkujòng-dong et les habitants des bidonvilles. Aucun n'est en effet propriétaire de son logement. Le poids des mentalités, l'attachement coréen indéfectible à *sa* maison *(chip)* constituent donc d'autres obstacles à la résolution rapide du *chut'aek munje* [62].

La logique sociale qui oeuvre à la production du paysage et des espaces urbains nous permet donc *in fine* de relire la formation de l'agglomération telle qu'on l'a décrite au paragraphe précédent. L'invention de Kangnam n'a pas simplement abouti à ce redéploiement des espaces et des fonctions urbaines, dont la géographie détaillée reste à entreprendre. Elle s'est aussi traduite par un vaste redéploiement social à l'échelle de la métropole. Kangnam n'a que fort peu contribué à l'accueil des populations des bidonvilles qui proliféraient au nord ou en périphéries urbaines. Les énormes et rapides déversements de population sur la rive gauche du Han, qui accueille aujourd'hui la moitié des 11 millions d'habitants de Séoul, ont été la traduction urbaine d'un phénomène social nouveau : quinze années de développement avaient produit une classe moyenne dont les ressources provenaient autant des revenus du travail que des revenus du capital... foncier et immobilier. La taille des appartements construits au sud-est témoigne bien de la population à laquelle ils étaient destinés. Il s'agit toujours d'appartements de plus de 100 m^2 que les habitants des "villages de la lune" auraient bien été en mal de financer, même avec l'aide de l'Etat [63]. Les habitants des *taltongne* (bidonvilles) furent invités à trouver un gîte dans la zone métropolitaine du *sudogwòn* (à Sòngnam ou ailleurs), loin des emplois, des services et du métro. Ailleurs, on leur proposa de conserver un droit prioritaire d'accès aux nouvelles méga-cités bâties sur les anciens bidonvilles. Il impliquait toutefois un apport personnel de capital pour accéder aux nouveaux

---

62 - Les études sur le logement urbain coréen sont innombrables, du moins pour ce qui touche les aspects économiques et sociaux du "problème". En français voir SUH Eui Tack [Sò üit'aek], *"Politique du logement en Corée"*, thèse de 3e cycle, Université Paris VIII, 1977, 265 p. L'accent y est partout mis sur la politique officielle. Du côté coréen, qui découvre aujourd'hui les théories castellsiennes d'inspiration marxiste, voir par exemple KIM Kyehyòn, "Sòul si tosi chaegaebal chòngch'aeg-e taehan kujoùijòk chòpgùn", (Approche structuraliste du redéveloppement urbain séoulite), thèse, Université Han'guk [Wedae], 1990, 184 p.

63 - Les premiers journaux spécialisés dans l'immobilier *(Pudongsan Chòngbo Sinmun -L'information immobilière-* et *Pudongsan Kyòngje Sinmun - L'Economie immobilière)*- sont apparus seulement en *1990* pour répondre à une des exigences du marché selon les économistes classiques : la transparence de l'information. On s'est fondé sur ceux-ci pour mettre en évidence cette donnée. Ils ne concernent que le marché du neuf et des appartements. Les données n'y font hélas jamais l'objet d'une cartographie puisqu'elles sont spécifiées par "cités".

appartements. Ceux qui n'en avaient pas, les plus pauvres, mirent donc leur "coupon" -anonyme- sur le marché, donnant une occasion aux trafics de toutes sortes et à la spéculation de s'exercer à un niveau social beaucoup plus modeste. Dans le pire des cas, de graves conflits éclatèrent entre les populations refusant l'expulsion et l'Etat qui se fit le bras armé du droit et des intérêts privés [64].

L'idéologie officielle du développement coréen égalitaire, la rapidité de cette mutation sociale et la difficulté à la lire immédiatement dans le paysage, ont jusqu'ici puissamment contribué à occulter les évidences d'une ségrégation socio-spatiale intimement liée au processus de développement.

C'est pourquoi le modèle qui oppose le vieux nord au nouveau sud dans l'écologie urbaine de Séoul est aussi d'essence idéologique. D'une part, il est outrageusement simplifié. Le sud-ouest de Séoul, c'est-à-dire les quartiers industriels, étalés entre Kimp'o et Yòngdùngp'o, est très loin d'avoir bénéficié des investissements réalisés à Kangnam-gu et d'avoir une image aussi "glamour". D'autre part, le nord a connu un processus de rénovation qui a profité aux fractions inférieures de la nouvelle classe moyenne urbaine (Map'o et Yongsan par exemple). Aussi, outre que l'arrondissement de Kangnam, *stricto sensu*, offrait la *facilité* de terrains libres et plats, le succès de son développement s'explique par la triple rencontre de l'Etat planificateur, du grand et du moyen capital privé, des classes moyennes aisées enfin.

2 - Unité, logique et identité de l'agglomération

Cet exposé rapide de ce que fut et de ce qui guida trente années de Séoul laisse bien sûr dans l'ombre un nombre infini de problèmes et de détails importants. L'essentiel nous a paru ici d'essayer d'y distinguer les idées d'unité, de logique et d'identité urbaine. Si l'identité se mesure en termes d'unité, il est clair que Séoul ne tient plus que par son seul nom et son existence administrative. A la limite extrême, un conseiller en communication, expert en

---

64 - Pour les années 80, le cas de Sanggye-dong, à l'extrême nord-est de la municipalité, est le plus connu. Voir KIM Joochul [KIM Chuch'òl], "Urban Renewal in Korea: A Tale of [Sanggye]-dong" p. 113-123 *in* LIM Gill-Chin (ed.), *Korean Development into the 21st Century: Economic, Political and Spatial Transformation*, Séoul, Consortium on Development Studies, 1988, 146 p. L'esprit "Banque Mondiale années 80" règne souvent dans nombre de textes consacrés à ce sujet. Sur le versant littéraire de cette question, on lira avec profit CHO Sehùi, *La petite balle lancée par un nain*, Arles, Actes Sud, 1991, 89 p.

choses du *p'ungsu* pourrait encore faire remarquer qu'après tout la croissance contemporaine de la mégapole lui a permis de se caler dans son site géomantique élargi. Les quatre orients du bestiaire fantastique continuent de veiller sur la grande ville. Plus sérieusement ou autrement, l'espace urbain et les paysages de Séoul témoignent des réalités de l'agglomération. L'unité de la ville, avec ses limites claires, la lenteur de ses évolutions et l'homogénéité de son paysage s'est dissoute dans son exact envers : immensité mal délimitée de l'espace urbain, rythmes d'évolution stupéfiants et désordre indescriptible du paysage. Le vieil Hanyang ne s'en remettra pas. Voire : le "code génétique" de ces tentatives de modernisation vers le sud-ouest se trouve noyé par l'agglomération qui rampe en toutes directions et préfère d'autres axes. Il faut donc se résoudre et à jamais à chercher l'identité dans l'unité d'une ville rêvée.

Cela dit et réserve faite des sensibilités culturelles propres au sentiment paysager, le désordre apparent que donne une première approche du paysage de Séoul trahit une logique certaine [65]. S'y lit, avec une remarquable clarté, l'articulation entre la production publique et la production privée de la ville. Il nous semble que la véritable hybridation, lisible à Séoul, procède des modalités et de l'histoire de cette articulation. Les grandes grilles orthogonales ne sont pas un signe d'occidentalité ou de modèles urbains étrangers fichés en terre séoulite, elles sont la marque d'un Etat qui se donne les moyens techniques, juridiques et financiers d'intervenir massivement sur la ville. La production urbaine de tissus résidentiels passablement désordonnés n'est pas la marque d'une coréanité traditionnelle -elle est présente à une autre échelle dans les *tanji* comme dans les bidonvilles- mais d'une multiplicité d'acteurs privés de la ville, dotés eux aussi de moyens et de valeurs variés et que ne bride pas ou peu une réglementation tatillonne sur la forme du bâti.

Chaque échelle spatiale, technique et financière d'articulation entre ces deux secteurs se traduit par des paysages différents. Le souci de l'Etat de réduire les tensions sur le marché du logement, la volonté des entreprises de bâtiment de tirer un profit maximal et les attentes de la classe moyenne en matière de confort de l'habitation ont produit les immenses et monotones *tanji* du sud séoulite. Le souhait public de résoudre les problèmes de transport et la possibilité laissée aux classes moyennes aisées de répondre librement à leur

---

65 - Face à l'idée de désordre urbain, Engels et Marx ont montré que la ville du XIXe siècle traduisait au contraire un ordre lié au développement du capitalisme. On a préféré ici le mot de "logique" qui se prête moins à des associations formalistes ambiguës. Voir F. CHOAY, *op. cit.*, 1965, p. 26-27.

désirs privés d'architecture ont provoqué la rencontre de ces macro-grilles et de leur remplissage parfois baroque et tapageur. La gestion conjointe des prestiges liés aux fonctions de commandement a réuni l'Etat et les grands conglomérats sud-coréens dans l'envolée vers le ciel et le redéploiement des centres des affaires, au centre-ville, sur l'avenue Map'o et à Yòùido. Récemment, les gares périphériques de transit métropolitain -Ch'òngnyangni au premier chef- ont été "concédées" à des groupes de grandes distribution (grands magasins) selon une formule qui rappelle Tokyo. La politique de réduction des bidonvilles, à des fins de politique sociale et d'image de la ville, a pu, ici ou là, combler les espérances des Séoulites qui n'avaient aucune sorte de capital. Elle a produit au nord-est et au sud-ouest, puis dans tous les espaces résiduels des zones internes, ces *tanji* du pauvre, tristement alignés ou ces nouvelles barres qui bourgeonnent aujourd'hui sur les collines de la ville autrefois grouillantes de bicoques (Oksu-dong), etc....

D'où en effet, ce mélange étrange de raideur fonctionnaliste et de bazar oriental qui marque le paysage urbain. Cette articulation plus ou moins efficace entre Etat et secteur privé a eu et a ses limites. Outre qu'elle est brutalement autoritaire ici, anormalement laxiste là, elle finit par poser au paysage urbain la question du politique et du social sur un autre mode que la course-poursuite inévitable et infinie entre *tosi munje* et urbanisation. L'autoritarisme, qui a occulté les hommes derrières des procédures d'intervention technocratiques et fonctionnalistes, n'a pas manqué d'avoir des effets positifs : *pour une très grosse ville montée en herbe, Séoul fonctionne bien.* Mais ce fut au prix à la fois d'une ségrégation socio-spatiale accrue et d'une absence totale de concertation avec les populations concernées : l'Etat sait, le capital peut. Cette situation est aujourd'hui en train de changer. La démocratisation ouverte en 1987 et accentuée par l'élection de Kim Yòngsam annonce un nouveau cours urbain dont les recettes du passé ne laissent pas présager la forme à venir [66]. Des expériences ont été tentées de développement ou de rénovation urbaine concertée. On notera cependant que le nouveau *Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de Séoul* (1992) reste un pur produit de la "technocratie éclairée" sud-coréenne. Faute d'élections locales qui rendraient au moins possible de créer une identité urbaine dans une citoyenneté locale, les affaires de la ville

66 - Cf. le numéro spécial de *Sahoe pip'yòng, (Critique sociale),* "Uri-ùi tosi, muòs-i munje inka", (Quels sont nos problèmes urbains?), Séoul, été 1989, p. 14-172. Il témoigne du déplacement vers le politique et le social de la notion, autrefois fonctionnelle, de *tosi munje.*

restent limitées au face à face de l'Etat -service public, société de bien-être et coups de poing urbanistiques- et du capital privé -profit, spéculation, course au confort et à l'exhibition sociale de la richesse. Entre les deux, le paternalisme tient lieu de démocratie.

Que devient alors l'identité urbaine à l'échelle de cette agglomération? Le sentiment d'identité locale a du mal à voir le jour dans un espace qui manque précisément d'unité de lieu. Il lui faut composer des images, mettre en branle des discours, mobiliser des valeurs qui donnent sens et spécificité à l'idée d'habiter Séoul et non ailleurs. Il tient à la fois des valeurs sociales dominantes de cette société urbaine, des sensibilités paysagères propres, de l'invention d'une culture urbaine spécifique et de la pratique régulière de lieux où la ville s'enivre de son propre spectacle. On prendra garde ici que ce sentiment d'identité ou d'appartenance est susceptible chez un même individu de produire des propos contradictoires. Tout dépend de la valeur accordée, d'un moment à l'autre, à une même réalité urbaine. Inutile de s'étendre sur ce point : un même individu selon qu'il est piéton ou automobiliste a une approche très différente du problème posé par la voiture en milieu urbain. Cela vaut pour ce que disent les paysages de l'identité d'une agglomération.

Le désagrément apporté par le chaos paysager devient positif à partir du moment où, dans l'oubli des lunettes sensibles et esthétiques, il est lu pour ce qu'il dit puissamment de la logique du profit ou du progrès à l'oeuvre dans la ville. Ainsi, il est possible que la mutation rapide, massive et permanente de ce paysage soit lue par nombre de Séoulites comme le signe tangible des valeurs sociales dominantes : mieux vivre, réussir. En Corée du sud, la *mobilité* fut une valeur sociale dominant toutes les autres. L'allure générale du changement, l'atmosphère globale de métamorphose, fussent-elles accompagnées de multiples désagréments, est bonne. Cette même ambivalence peut se mesurer dans la "sagesse populaire" face aux *tosi munje.* La litanie accablée des congestions et dysfonctionnements de la grande ville peut parfois se muer en ivresse de la mégapole. Ils sont le signe incontestable de la ville moderne. Elle installe Séoul, d'abord par les chiffres, au rang des grandes villes du monde. Première étape vers la ville mondiale. Ainsi, on se demande souvent si, lorsque les Séoulites font le décompte apocalyptique de leurs heures d'embouteillage ou de transport, il n'en tirent pas en même temps une certaine fierté. Elle en remontre au cousin provincial comme à l'arrogant long nez. D'où

la puissance du modèle Séoul-nord/Séoul-sud qu'on a évoqué. En dépit de ses grossières simplifications, il traduit le sens souhaitable du développement urbain. Au nord, la vieille ville malcommode, montueuse, pauvre, ses maisons inconfortables. Au sud, la clarté des grands axes, l'ordre redoutable des *tanji*, le flot des voitures et les terrasses des cafés. La ville exprime dans ce résumé combien l'ensemble de la population sud-coréenne ne se sent pas "arrivé".

Le malaise par rapport à l'oblitération du passé urbain, à la conquête de lieux sans mémoire marqués du seul sceau d'un nom d'entreprise, par rapport aux désordres ou aux monotonies du bâti urbain, par rapport aux rythmes éreintants d'un changement permanent n'émerge que lentement dans des populations déjà bien établies, plus soucieuses de qualité de la vie que de *wòns* supplémentaires, plus éduquées aussi.

Dans l'intervalle, notre architecte, propriétaire foncier aux abord d'un palais, fréquentant les puissants et les artistes, prêchait pour une autre ville. Dans le vide?

C - Konggan - Plaidoyers pour une ville moderne et coréenne

Ni *Konggan* ni Kim Sugùn n'ont manqué de s'intéresser aux transformations urbaines de la Corée du sud. Dès le départ, à travers le premier texte publié par Kim en 1961 ou le tout premier numéro de la revue, elle est un sujet de préoccupation constant. On notera tout d'abord que, dans une énorme proportion, la question des villes coréennes s'y limite au seul cas de Séoul. Tout se passe comme si Pusan, Taegu, Taejòn, Kwangju voire Inch'òn, agglomérations millionnaires en habitants et dont les problèmes rejoignent ceux de la capitale, avaient disparu de la carte du pays. L'hypertrophie séoulite produit volontiers dans le champ intellectuel et culturel un "séoulisme" aveugle. Il faut attendre la seconde moitié des années 80 pour voir la revue s'intéresser en profondeur à ces grandes villes de province et à leur urbanisme [67].

Il paraît aussi nécessaire de rappeler brièvement ici les grandes périodes de cet intérêt urbain dont on a expliqué les raisons dans un chapitre

---

67 - Voir par exemple le dossier "Pusan", *in KG*, n° 265, 1989, p. 57-79.

antérieur. Dans les années 60, Konggan et Kim non seulement témoignent des grands projets d'urbanisme qui se dessinent à Séoul mais y participent. L'exigence de modernisation leur paraît justifier de s'associer intellectuellement et pratiquement à la mise en place de projets qui concernent l'ensemble de la ville. Les grands schémas directeurs s'y voient longuement commentés [68]. L'heure est à la confiance dans les outils techniques de l'urbanisme mis à la disposition des pouvoirs publics. La période s'achève en 1972 sur une brouille à propos du plan d'aménagement de l'île de Yòùi-do. Konggan avait contribué, dans le cadre de la *Korea Engineering Consultants Corporation*, à l'établissement de cet énorme projet de dalle urbaine hérissée d'un brocard de buildings futuristes. Un tout autre plan bien moins ambitieux et bien moins coûteux fut adopté. D'où, pendant toutes les années 70, cette bouderie urbaine de *Konggan* à l'égard des grands projets d'urbanisme séoulite. On a noté la suppression du mot "ville" dans le sous-titre de la revue au profit du mot *"hwan'gyòng"* (environnement, milieu). Il trahit, au-delà d'une critique générale du mode d'urbanisation techno-capitaliste de Séoul, une volonté de déplacer la réflexion sur des échelles plus modestes du paysage urbain. L'ambiance des années 70, la découverte de l'anthropologie urbaine, la résistance passive au régime de Yusin contribuent à porter les regards vers la question des lieux de la ville et de leur paysagement de qualité. D'où, très curieusement, un éloquent silence de la revue sur le grand événement de la période : l'urbanisation de Kangnam. Elle n'y apparaît qu'en pointillés. La grâce olympique échue à Kim Sugùn, au début des années 80, permit de redresser la barre. Il va pouvoir illustrer sa pensée urbaine à une échelle qu'il n'avait jamais pratiquée jusque là [69]. Il put à la fois prendre contact avec le nouveau quartier de Kangnam, jouer un rôle véritable d'agence d'urbanisme, travaillant en collaboration avec plusieurs architectes et instituts, préciser l'idée de qualité paysagère et enfin disposer des repères architecturaux marquants dans l'espace urbain. On le voit, les modes et échelles d'interaction entre Kim Sugùn et Séoul furent variés dans le temps.

On ne saurait pourtant affirmer qu'il existât réellement une "ligne" ou une "école" Konggan en matière urbaine. Autant les auteurs qui contribuèrent à la formation du corpus et des figures de la coréanité convergeaient vers un dessein identique, instaurer une identité nationale moderne, autant la question

---

68 - Voir *KG*, n°1, 1966, p. 10-16 et *KG*, n°7, 1967, p. 6-10 et *KG*, n°11, 1967, p. 28-43.

69 - Les grands projets iraniens des années 70 restent entourés d'obscurité. On ne sait pas quel était leur état d'avancement lorsque la révolution iranienne les fit avorter.

urbaine s'y réduit moins à un message clair, produit sous l'égide de Kim. La ville y est abordée par de purs techniciens, par des poètes de la table à dessin, par des experts formés à l'étranger, par des historiens à la recherche du vieil Hanyang ou par des spécialistes de sociologie. Kim Wòn, Kang Hongbin ou Yi Kyumok en sont les figures dominantes. La variété des opinions et des approches rend ici impossible de rendre compte des idées de chacun. Le corpus général des articles consacrés à la ville nous permet de cerner des tendances. Les textes "en continu" de Kim Sugùn, de cerner une pensée. Entre les deux subsiste la liberté laissée à des auteurs dont la pluralité est irréductible [70].

La pensée urbaine de notre architecte soulève de nombreux problèmes. Comme pour tous les autres thèmes abordés dans ses écrits, on n'y assiste pas à l'exposé fermement conduit d'une *philosophie formelle* de la ville évoluant sur trente ans. Pourtant, ainsi qu'on l'a montré, cette pensée a ses cohérences intellectuelles. L'idée de tradition, telle que l'a conçue Kim, fait l'effort de comprendre le passé de la nation coréenne, d'en identifier les traits majeurs et projette de mettre la spatialité coréenne exhumée au service de l'architecture et de la ville moderne. Sa pensée de la ville s'organise donc autour des mêmes deux thèmes : ville classique et ville moderne. Leur articulation est pourtant difficile à saisir. Non seulement les idées changent d'une période à l'autre, mais elles exigent aussi d'être mesurées à l'échelle des pratiques et de leur efficacité.

1.- La continuité et les cohérences d'une philosophie de la ville

Frais émoulu de l'Université de Tokyo, doctorat d'urbanisme en poche [71], Kim Sugùn regagne Séoul et donne en 1961 son premier texte au quotidien *Han'guk Ilbo* : "Image de la ville du futur" [72]. Il y pose un certains nombres de définitions qui trahissent une bonne intelligence du phénomène urbain et installent l'architecte dans une posture critique par rapport aux évolutions en cours. "Ce que j'appelle la ville, ce n'est pas un dessin griffonné sur une feuille de papier selon l'inspiration du moment. C'est la sédimentation en histoire et en tradition des forces et des potentialités humaines et dont la

---

70 - On se reportera à la partie "sources".
71 - On n'a pas réussi à savoir quel était le sujet du doctorat en urbanisme soutenu à l'Université Tôdai.
72 - *CKNK*, 1961, p. 155-157. Ce document est traduit en annexe.

nature même est d'être le terrain d'un processus infini de métamorphose. Dès lors, poussée par les forces centrifuges du désir humain d'améliorer la vie quotidienne, la ville se transforme par retouches successives, par effacements. Mais elle bénéficie aussi des forces centripètes que sont le conservatisme en matière de vie quotidienne et l'amour de la tradition. Tout cela fait la ville. Ce que je veux dire simplement, c'est que non seulement la ville ne va cesser de changer -comme elle a toujours changé dans le passé- mais aussi qu'on ne peut pas ne pas être stupéfait par la vitesse et par l'ampleur des changements actuels, comme propulsés par une énergie nucléaire [73]".

Comme dans bien d'autres textes de Kim Sugùn, les influences positives sont effacées et les références négatives mises en évidence. La procédure de déréférencement touche ici les idées en vogue dans la pensée urbanistique des années 60. On y sent, sans être capable de le démontrer, la marque laissée par un cursus japonais où le métabolisme tentait de créer de nouveaux modèles de modernité urbaine [74]. La critique d'un urbanisme réduit au jeu de la planche à dessin en participe assez clairement. Les influences de détail restent à éclairer. Dans l'ensemble, la ville est pour Kim Sugùn le lieu de l'accumulation historique des hommes dans le sens d'un *équilibre* entre "forces centrifuges" et "forces centripètes". La ville *tient* dans le cadre d'une *dynamique*. On n'assiste donc nullement à un plaidoyer nostalgique en faveur d'un dispositif écologique fixé. L'homme est placé au centre de ce dispositif et le transforme par "retouches". Pourtant, fait remarquer Kim, on assiste dans la période moderne à une *rupture* de cet équilibre : les forces centrifuges de la modernisation l'emportent et se traduisent par un décrochage des rythmes et des échelles de transformation : "L'invasion d'échelles in-humaines, qui trouve sa source dans l'énergie nucléaire, transforme hier en jadis et le progrès technique -qui s'applique à l'architecture et à la construction- est parvenu à réduire les distances de manière stupéfiante. Ces gains de vitesse sont inversement proportionnels à la quantité d'espace que consomment les moyens de liaison et de transmission [75]".

Cette évolution, tirée par le "désir d'améliorer la vie quotidienne" est inévitable et souhaitable. Toutefois, ajoute Kim, "Il est certain qu'à cause de

---

73 - *Idem*, p. 155.
74 - Voir F. DAL CO et M. TAFURI, *Architecture contemporaine*, Paris, Gallimard-Electa, 1991, 427 p., p. 347-353.
75 - *Ibid..*, p. 157.

cette mutation de la matière urbaine *(tosi ch'ejil)*, la ville d'Extrême-Orient sera plus facilement bouleversée que la ville européenne [76]". *Horresco referens*, Kim développe alors son point de vue en faisant l'exposé des projets de Le Corbusier pour Paris (Plan Voisin) et de ce que donnerait leur application à Séoul : "La méthode avancée ci-dessus consiste à produire d'énormes grappes de sites artificiels *(in'gong taeji)* et à les relier par des infrastructures lourdes *(ipch'ejòk)*. On va donc envoyer à la casse des logements minables en épargnant uniquement, en guise de faire-valoir culturel de Séoul, les grandes portes monumentales d'Hanyang. Ainsi retrouverait-on le paysage naturel de nos vergers de prunelliers et de pommiers d'autrefois! [77]". L'ironie se fait plus appuyée pour conclure sur Le Corbusier : "En voilà un au moins qui n'avait pas de problèmes pour se représenter la ville du futur! [78]". Ou bien : "[...] on donne l'impression d'avoir pour unique ambition de transformer le tissu urbain *(sigaji)* en réseau quadrillé de routes identiques, semblable à un plateau de *paduk (go)*. Cela n'a aucun sens. Il est temps d'échapper à ses visions dépassées et fixistes venues du XIXe siècle [79]". La critique qui s'esquisse a pourtant plusieurs points d'application. Car, après avoir affirmé que "les grandes visions esthétiques qui renvoient aux seuls critères de la beauté et de la grâce" sont à proscrire, il conclut : " Si l'on appelle 'planification urbaine de Séoul' la pratique qui consiste à bazarder les derniers recoins de monuments anciens qui survivent afin de tracer de belles et larges avenues, alors c'est un métier qui n'aura très bientôt plus rien à se mettre sous la dent. Si cette prétendue 'planification urbaine' méprise et ignore l'histoire et la personnalité propre *(kaesòng)* de la ville, qui est le symbole d'un pays, d'une culture *(minjoksòng)* et d'une tradition, alors autant jeter au feu tout de suite tous les manuels d'architecture. Ainsi l'on pourra confier à nos jeunes têtes d'oeuf, si modestes, le soin de dire pour nous les 'bonnes mesures' *(changdan)* à prendre pour notre civilisation moderne. Ils savent si bien et avec quelle audace sérieuse nous dessiner la ville du futur! [80]". Il s'agit bien de prendre en compte la personnalité de Séoul et le sens qu'elle revêt pour la nation coréenne.

---

76 - *Ibid..*, p. 155.
77 - *Ibid..*, p. 156.
78 - *Ibid..*, p. 156.
79 - *Ibid..*, p. 156-157.
80 - *Ibid..*, p. 157.

Avoir cité un peu longuement ce texte inaugural nous permet donc de caractériser quelle fut la "philosophie" urbaine -le mot y est revendiqué- de Kim Sugùn. Tout d'abord, cette philosophie se définit par une posture critique aux multiples ressorts. En général, le mouvement moderne en urbanisme ou si l'on préfère l'urbanisme des CIAM y est sans cesse vilipendé à travers Le Corbusier, son chef de file. L'attaque est assez juste sur le fond -le prométhéisme urbain- et assez grossière dans le détail. Elle tend souvent au réductionnisme, du mouvement moderne à Le Corbusier d'une part et du "corbusianisme" au pur fonctionnalisme d'autre part. A des fins de combat, Kim Sugùn, comme ailleurs, fait bon marché des subtilités historiques [81]. Plus spécifiquement, c'est surtout le modernisme "à la coréenne" qui est visé. L'ivresse des modèles urbains et des approches "scientifiques" dont se délectent les jeunes diplômés sud-coréens se traduit en portrait-charge : démodée -même pas assez moderne!-, technocratique, prétentieuse, oublieuse des hommes et ignorante de la personnalité urbaine, c'est-à-dire de toutes ces "forces centripètes" qui tiennent la ville. Toutefois, les critiques du modernisme urbain chez Kim Sugùn n'aboutissent pas à la formation d'un contre-modèle moderniste. En cela d'ailleurs, il se démarque d'une éventuelle inspiration "métaboliste". Sagesse ou paresse, Kim n'a pas de goût pour la dogmatique théologique de l'urbanisme moderne. C'est pourquoi, il propose une *philosophie urbaine sans modèle.* On ne trouvera pas chez lui de grande idée "géniale" appelée à devenir le *deus ex machina* des problèmes urbains. Il n'a ainsi aucune complaisance pour le jeu mental que constitue la forme urbaine réduite à un plan. L'identité urbaine n'est pas un dessin, elle est la rencontre en équilibre entre une structure urbaine et une matière urbaine. Le vieux plan d'Hanyang lui est indifférent. D'où la remarque d'assez mauvaise foi sur le quadrillage urbain en cours de réalisation au centre-ville. S'y oublie tactiquement qu'il était présent dans la ville du Chosòn.

Puisque la tendance dominante, matérielle et intellectuelle, est de laisser la ville ouverte aux forces centrifuges, l'accent est donc porté sur les forces centripètes. Pour une part, Kim va donc mettre l'accent sur un certain nombre de contre-références. Dans le cas de Séoul, il est clair que le vieil Hanyang doit servir de repère et acquérir une valeur non seulement pour les

---

81 - La relation distante avec l'"ennemi intime", Kim Chungòp, qui étudia plus tard chez Le Corbusier y trouve une nouvelle explication.

Séoulites, mais pour l'ensemble de la Corée. Ce n'est donc pas la forme d'Hanyang qui est en jeu. Elle ne saurait convenir à une ville de plusieurs millions d'habitants. Il s'agit de retrouver et de tirer à nouveau parti des valeurs spatiales et mésologiques qui s'y exprimaient et en faisaient, avant que le Japon ne vînt les détruire, un modèle idéal et concret d'équilibre entre la nature et les hommes, entre les hommes et le bâti, entre les hommes comme société enfin. C'est pourquoi les chapitres précédents consacrés à l'invention d'une spatialité coréenne et à l'histoire de Séoul ne constituent pas simplement une introduction à la philosophie urbaine de Konggan et de Kim, mais un inventaire de leur travail et de leur capital accumulé.

Il est donc inutile de revenir en détail sur cette question. On en rappellera rapidement les traits distinctifs. La ville classique du Chosòn entrelace l'homme et la nature aux diverses échelles du bâti urbain. Dans son ensemble, elle est un mésocosme qui s'inscrit dans un système d'échelles affines allant du corps de l'homme au macrocosme [82]. La géomancie, qui trahit une compréhension fine et pré-scientifique des phénomènes naturels, permet par ailleurs de lire la nature en termes de culture et la culture en termes de nature. Dans le site de la ville, elle dispose des repères qui sont topo-symboliques, inscrits dans le paysage comme dans les mémoires urbaines. D'autre part, l'aménagement de l'espace coréen met l'accent sur l'intervalle, sur l'espace libre *(kan)*, sur l'entre-deux laissé ouvert au jeu social des hommes -espace a-fonctionnel, lieu où surgit l'événement, réserve d'espace-temps dans le bâti urbain pour les générations futures. L'agglomération qui prolifère sans limites et occupe tout l'espace bâti est l'oubli absolu du *kan*. Le rythme d'urbanisation et le planning cavalier des opérations d'urbanisme sont eux aussi nocifs : il faut laisser à la ville le temps de respirer [83]. L'idée d'"espace ultime", qui s'incarne dans l'étude du lettré, s'oppose de même au strict fonctionnalisme et aux zonages. Enfin, par sa matière et par ses formes bâties, la ville classique exprime un ordre esthétique et sensible : "Au début du siècle, le panorama qu'offrait Séoul depuis Namsan était une magnifique mer grise de tuiles en parfaite harmonie avec l'environnement naturel des alentours. C'était une très belle ville. Ses maisons de bois au toit de tuiles se répondaient

---

82 - D'où les métaphores de la ville comme une "grande maison" (*Ibid..*, p. 155) ou comme une "maison de la maison" (*CKNK*, 1985, p. 214). La référence n'est pas directement albertienne et l'idée de "maison" *(chip)* lui donne des connotations très différentes en coréen.

83 - Voir *CKNK*, 1970, p. 200 et *CKNK*, 1977, p. 201.

harmonieusement grâce à un système de mesures spécifiquement coréen (*koyu ch'òkto)* et donnaient ainsi naissance au beau spectacle de l'unité des rues [84]". La ville coréenne classique, loin des réalités moins ragoûtantes de la "ville asiatique", se résume donc à une métaphore, la symphonie *(kyohyanggok* [85] et à deux sentiments, unité *(t'ongilgam)* et intimité *(ch'inmilgam* [86]). Retrouver dans la mégapole ce bonheur du sens plein de la ville, c'est donc, contre un modernisme appliqué sans discrimination, faire confiance à la vie quotidienne des hommes, connaître l'histoire de la ville et garder en tête dans la planification ces valeurs de la spatialité coréenne.

Ce programme fut celui de *Konggan*. La revue construit un savoir et apporte des références. Au-delà de la spatialité, le travail porte sur la mémoire historique de la ville. Le patrimoine urbain monumental ou résidentiel, les hauts lieux du viel Hanyang sont inlassablement rappelés au bon souvenir des lecteurs [87]. Le combat en faveur des musées et des centres culturels joue le même rôle : équivalents modernes du *munbang* du lettré, ils confient à la culture individuelle des Séoulites le soin de créer cette "république des *sònbi*" qui rendra, spontanément, la ville belle et coréenne. L'esthétisme prêté à Kim Sugùn ne fait donc pas du beau un critère pour planificateurs et architectes. Il fonde son espoir -et ses déceptions- sur un projet pédagogique de long terme qui rendrait aux Coréens leur "amour de la tradition" et des beautés ancestrales du *mòt*.

Les références concrètes de Kim Sugùn ne se limitent pourtant pas au vieil Hanyang. On se souvient en effet que l'une des ambitions de Konggan est de désenclaver la culture coréenne : faire connaître le monde à la Corée et la Corée au monde. L'univers des villes classiques, c'est-à-dire des villes européennes, est mis à contribution par sa fraternité avec le "classicisme" extrême-oriental. Sous la plume de Kim, les références aux villes nord-américaines sont très rares. Elles sont bien assez présentes dans l'esprit des planificateurs diplômés du MIT... et dans les pages de *Konggan*, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en rajouter! New York elle-même est réduite à un modèle européen du XVIIIe siècle [88]. Kim Sugùn parle de "ville baroque". Le terme est

---

84 - *CKNK*, 1983, p. 152.
85 - *CKNK*, 1970, p. 187.
86 - *CKNK*, 1972, p. 169.
87 - Voir les références du chapitre précédent et le corpus des articles dans la partie "sources".
88 - Cf. *CKNK*, 1977, p. 106.

moins ambigu pour les relations troubles -et bien connues- qu'il entretient avec l'idée de "ville classique", qu'une fois encore pour les affirmations rapides qu'il entraîne sur les villes européennes. Après tout, la question n'est pas là. Ce qui séduit Kim dans la ville européenne, "classique-baroque", c'est un fait urbain particulier, la place et, plus généralement, l'articulation étroite qui s'y lit entre architecture et paysage urbain. Albertienne, la ville classique est d'autant plus appréciable que, bâtie en dur, elle résiste beaucoup mieux au choc de la modernisation. Venise et Paris, qui furent, on s'en souvient, le but d'un voyage d'étude préparé par Konggan, sont les références les plus fréquentes qui viennent à l'esprit de Kim. Contre l'urbanisme du mouvement moderne, Kim propose le contre-modèle de la ville baroque, fût-elle haussmannienne dans son principe. Si les échelles changent avec l'haussmannisation -mot que n'emploie jamais Kim-, on saisit bien que la ville européenne dont il s'émerveille [89] a réussi pour lui le miracle supposé de produire un nouvel équilibre entre "forces centrifuges" et "forces centripètes". Elle s'est adaptée, voire a anticipé les mutations techniques sans renier sa personnalité, son unité, son intimité. Les villes-phares de l'histoire de la modernité urbaine aveuglent de leur mythe puissant le mythe parallèle du bel Hanyang.

Dix années après son premier texte général sur la ville, Kim Sugùn se propose un nouvel exercice : l'utopie urbaine. Ce texte de 1972, intitulé "Balade dans une ville de rêve" *(tosi [design] hwansanggok)*, met en scène un certain Kim, de retour au pays après des années d'absence [90]. Il débarque à Inch'òn par vol supersonique et de là gagne le coeur de la ville en vedette rapide au long du fleuve, des rivières et des canaux du site. Le centre-ville a été vidé de ses voitures et les énormes carrefours qui s'élargissaient autrefois en place pour automobile (devant la mairie) ont fait place à des *espaces ouverts*, plantés de grands arbres où l'on se lutine et où l'on cueille des cerises. Ici et là, des palais rendus à leur splendeur et à leur cadre naturel bordent ces living-rooms *(kòsil)* urbains. Enfin, l'horrible stigmate du colonialisme japonais, le Capitole, a disparu du paysage. Monsieur Kim s'étonne de cette mue inattendue qui a totalement fait oublier la ville des années 60 et 70. Il en vient donc à la comparer avec les grands travaux qui transformèrent Paris au XIXe siècle : pour transformer la ville, il est inévitable d'y détruire beaucoup... mais ce qui a été

---

89 - Voir *CKNK*, 1983, p. 152.
90 - *CKNK*, 1972, p. 168-169. Ce texte est traduit en annexe.

détruit dans cet intervalle de temps indéterminé, ce n'est pas le tissu urbain du vieil Hanyang, c'est la vilaine métropole séoulite des années 60 et 70. On a effacé cette étape malheureuse : "La clé de l'urbanisme séoulite du XXe siècle fut finalement le temps du baroque [91]". Ce texte, apparemment anecdotique et primesautier, ne manque pas d'intérêt. Autant Kim Sugùn se méfie des utopies limitées à un dessin, autant l'imagination lui paraît indispensable à la formation de la ville de demain : "Dire que l'on peut imaginer précisément la ville de demain serait un mensonge et la décrire en gros n'a aucune sorte d'intérêt. Dès lors toute planification en est ou problématique ou contestable.

Ma "balade dans une ville de rêve" n'est donc ni une vision du Séoul du futur ni ne donne lieu au petit jeu du pour et du contre [92]". L'utopie joue le rôle d'une idée régulatrice opposée à la régulation du schéma directeur [93]. Elle fonctionne comme une hétérotopie. En même temps, elle ne part pas de rien mais des réalités d'un site et de son histoire, qu'elle restaure en partie et qu'elle efface par ailleurs. Ce texte sur Séoul, qui passe par dessus bord tout ce qui ne concerne pas le coeur mythique du centre-ville, est donc plus précisément encore une distopie. Elle nous offre un Séoul de dessin animé. A lire de plus près le texte, on voit bien toutes les précautions oratoires qui sont prises : plusieurs faits nous rappellent les lourdes années de Yusin et le destin qui attendait ceux qui levaient la voix trop haut contre les grands desseins urbains de la présidence. Comme dans toute utopie, la critique directement politique n'est pas bien loin. L'autre fait marquant de ce texte, c'est qu'il propose une sorte de fusion entre la ville classique coréenne et des faits d'urbanisme de la ville classique européenne. Il ouvre dans la ville des places décrites comme *kòsil* (salon) urbain. Mais la référence est en partie effacée et remise dans la "juste" perspective de la continuité nationale : "Ce n'est pas une grand-place pour la parade comme dans la ville baroque d'Europe. Ce n'est pas une place pour les pompes comme devant St Pierre de Rome. C'est un avatar de la rue du Chosòn [94]". La place nouvelle de la ville moderne et coréenne, de la ville néo-baroque, est le lieu où la culture urbaine se montre à soi-même et où s'exprime l'urbanité

---

91 - *Idem*, p. 169.
92 - *Ibid..*, p. 168.
93 - On notera que, si Kim n'aime pas les grands dess(e)ins urbains, *Konggan* consacre des articles à la poésie des projets utopiques. Voir par exemple, "2000 nyòndae Han'guksang, tosisang", (Image de la Corée et de la ville en l'an 2000), *KG*, n°38, 1970, 36-41. A remettre dans le contexte d'exhibition ultra-moderne de l'Expo internationale d'Osaka. Oubien, "Sòur-ùi tosi kyehoek... kkum-ùi sùk'ech'i", (Esquisses visionaires sur l'urbanisme séoulite), *KG*, n° 140, 1979, p. 17-33. Une partie de ces documents a été portée en annexe.
94 - *Ibid..*, p. 169.

d'un peuple de citoyens heureux. Au début des années 70, la thématique du *madang* n'a pas encore été réinventée. L'espace ouvert retrouve donc le *kan* comme principe d'aménagement des formes urbaines. C'est bien dans ce lieu vide que peuvent naître les événements, inattendus et créatifs, de l'urbanité.

On ne manque donc ni d'idées ni de suite dans les idées à lire *Konggan* ou Kim Sugùn. Mais que faire *concrètement* de cette philosophie urbaine?

2 - Apories et ambiguïtés

Les anciens collaborateurs de Kim Sugùn qu'on a rencontrés en 1992 paraissaient avoir fait leur deuil des idées du maître disparu. Au mieux, ils louaient la constance de son combat pour une esthétique urbaine, au pire, ils faisaient remarquer qu'il n'y avait pas le moindre début d'intérêt pratique dans ces élucubrations décousues. On voit mal en effet ce que Kim peut apporter à la gestion d'une urbanisation très rapide. On voit encore plus mal les solutions qu'il donne à la résolution des lancinants *tosi munje*. Sa seule réponse consiste en effet trop souvent à répéter sur tous les tons qu'il faut tout stopper, s'arrêter, faire une pause, attendre, se laisser du temps, etc. La société coréenne des trente dernières années pouvait difficilement recevoir ce message. Elle avait faim de mobilité. Quant au bien fondé et au caractère salutaire de la fonction critique, il faudrait voir, quand on est architecte et docteur en urbanisme, à ce qu'elle débouche sur des propositions pratiques...

Les propositions concrètes de Kim Sugùn, qui soupçonne toujours technocratisme et scientisme derrière la technique, sont en effet déconcertantes. La question du transport urbain est de celles-là. Certes, il prend toujours la précaution de situer son propos et de rappeler sa philosophie : "Donner carte blanche à un seul individu pour résoudre les problèmes de ce Séoul où nous vivons tous, c'est précisément le genre d'idée qui est séduisante mais dangereuse. Ce serait soumettre la ville "au bon vouloir du marchand de bonbons". La ville est trop complexe et de trop nombreux éléments s'y enchevêtrent pour qu'on lui inflige une seule idée, simple et valable partout [95]". Cela dit, il reprend en guise de proposition sérieuse la plupart des éléments qu'il présentait en 1972 comme procédant du pur fantasme urbain : réserver la

95 - *CKNK*, 1979, p. 180.

voiture aux trajets de loisir, fermer le centre-ville à la circulation automobile, permettre les véhicules électriques pour les personnes âgées, installer un système de "bicyclettes banalisées" en prêt libre. *Une* ligne du texte signale, en passant, le métro comme moyen de transport de masse. On est bien dans une logique de l'arrêt total : pour supprimer les problèmes de transport, supprimons les voitures. La question est réglée. Cela à une époque où bien peu de Coréens possèdent une *mai k'a,* un véhicule privé. Le texte est donc de nouveau un prétexte à s'empresser de réutiliser toutes les voies de circulation pour un autre usage. L'avenue Sejong devient Parc Sejong et la rivière Chònggye, remise au jour, porte des bateaux à voile... "On pourra de nouveau chanter la vieille cantilène séoulite du brocard des rivières et des montagnes *(kùmsugangsan)* [96]". Pas plus qu'aucun autre architecte au monde, Kim n'a d'idée bien originale ou révolutionnaire sur cette question. On s'étonne pourtant qu'il reprenne à son compte de vieilles idées -les moyens de transport individuels et banalisés-, déjà peu aisées à mettre en place ailleurs, mais assez mal adaptées à Séoul. Pour quelqu'un qui ne cesse de chanter l'adaptation des anciens au milieu naturel, il paraît oublier que la rivière Chònggye n'est pas navigable et que la sympathique bicyclette devrait affronter la mousson, l'hiver séoulite et les charmes de la grimpette permanente.

La question du logement n'est guère mieux traitée. Si *Konggan* rattrape Kim Sugùn en consacrant bon nombre d'articles à la politique du logement, il se contente pour sa part d'une attaque constante contre les *tanji.* A tout prendre, affirme-t-il, les bidonvilles sont laids mais non nuisibles. On peut les remplacer. Alors que les *tanji* sont laids, mais pour longtemps installés dans le paysage urbain [97]. Le critère du style architectural -qui a sa légitimité- est appelé en seule réponse à un problème de demande sociale. La question du coût financier de l'architecture lui paraît ici une aberration par rapport à ce qu'il suppose être le coût social à long terme de la seule "pollution visuelle". La contradiction entre les nécessités d'un héritage de valeur et de beauté, laissée aux générations futures et les urgences du présent, se traduit chez lui, spontanément, par un sacrifice des secondes aux premières : "Plus nous prendrons le temps de nous préparer à l'avenir plus nous serons un pays avancé [98]". Kim a toujours un

---

96 - *Idem,* p. 181.
97 - Voir *CKNK,* 1970, p. 186-187.
98 - *CKNK,* 1980, p. 44.

avenir d'avance sur les valeurs dominantes de la société coréenne. Lorsqu'il sent bien les limites de cette attitude, il ne propose aucune autre politique de rechange que le slogan abstrait de "la qualité pour tous". Ce qui est un peu court. Si les grands projets pour la réalisation des cités urbaines lui ont échappé, c'est sans doute moins sur des critères de qualité architecturale que sur le critère économique. Le seul immeuble d'habitation conçu par Kim Sugùn à Séoul fut le luxueux et très sobre Namsan Mansion (1965).

Les grandes et généreuses idées de Kim Sugùn sur la ville ne passent donc pas la rampe et ont du mal à affronter la lumière crue de l'urbanisation ultra-rapide et de l'agglomération. Moins par leur abstraction -ce sont des textes non des propositions professionnelles d'urbanisme- que parce qu'elles reposent en partie sur des apories et en partie sur des aveuglements. La première d'entre elles consiste en l'impossibilité de penser le changement d'échelle aux sources de la "ville industrielle" comme un fait. Il est normatif et prescriptif de rapporter la "chose urbaine" aux rythmes et mesures de changement de la ville classique. Il ne voit de Paris ou de Venise que la formule baroque ou néo-baroque adoptée par la ville-centre d'une agglomération. *Exit* banlieues et périphéries. Sous prétexte des nuisances de l'industrialisation et du changement technique, il escamote donc singulièrement les réalités et les valeurs de la société industrielle, puis de la société de masse. Sa ville idéale est visiblement une ville où l'on ne travaille pas et l'on voit mal comment les valeurs de la spatialité coréenne classique -le petit, la simplicité, les échelles affines- peuvent s'y transformer en usines et en gares de transit métropolitain. Mais comme par ailleurs il n'est pas incorrigiblement idéaliste, il doit composer, sur le mode du doute avec ces réalités puissantes. D'où ses hésitations et revirements sur la morphologie urbaine de contact entre l'ordre spatial de l'homme et l'ordre spatial des machines, comme s'ils étaient radicalement étrangers l'un à l'autre. La question de la rue sur laquelle on reviendra voit ainsi ses positions évoluer sensiblement. D'un côté, il rejette par exemple l'idée de dalle urbaine séparant piétons et voiture, parce qu'elle rend les espaces mono-fonctionnels, de l'autre, il l'adopte, parce qu'elle sauve le citadin de son ennemi supposé naturel, la voiture. Il souhaite tout à la fois que la ville relie, rassemble, fusionne et qu'elle sépare, distingue, éclate. Les concessions faites au second point de vue sont conçues comme un compromis provisoire. Kim Sugùn traîne derrière lui l'irrémédiable nostalgie de la ville et il doit se faire

violence pour accepter l'agglomération. Son rejet du mouvement moderne en urbanisme, au nom de sa trop grossière et arrogante application en Corée, l'amène à faire l'impasse sur sa motivation théorique essentielle : penser l'ordre nouveau de la ville industrielle. D'où son repli, formaliste, sur la ville néo-baroque.

Ces divers compromis traduisent un malaise, des doutes et des ambiguïtés. On n'y sait jamais bien où s'arrête la réflexion théorique et où commence la critique du cas coréen. Ainsi, avec une constance qui fait honneur à son sens de la démocratie, Kim ne cesse de dénoncer l'emprise autoritaire de l'Etat coréen sur l'urbanisme : "Il y a peu, j'ai entendu dire par un urbaniste étranger que la Corée était le paradis enviable de la planification urbaine et que jamais il ne retrouverait de ville où les habitants suivent si bien les propositions de l'urbaniste. Accablé de honte, je me serais volontiers caché dans un trou de souris [99]". Cette dimension critique se fera de plus en plus pressante pendant les années 80. Mais elle amène Kim à jeter le bébé du service public avec l'eau du bain de l'autoritarisme. La solution aux problèmes de la ville serait ici selon lui de faire confiance aux "gens" : "Il ne faut laisser la ville ni au schéma directeur de la municipalité ni au menées de l'administration et pas davantage aux mairies d'arrondissement ou aux maisons de quartier. [...] C'est à partir de la stimulation provoquée par les oeuvres d'art visibles, gratuitement, dans le paysage urbain ou de l'architecture urbaine en tant qu'oeuvre d'art que commence l'embellissement de la ville et la planification urbaine [100]". A peine le principe démocratique est-il posé que son application politique -avoir au moins des élus locaux qui contrôlent le processus d'urbanisme- est dégradée en rêve esthétique et culturaliste de la "république spontanée des *sònbi*". Or, dans le même temps, Kim ne cesse de dénoncer les valeurs de ses concitoyens qui n'ont pour préoccupation que l'argent et qui ne montrent, lourde déception, que des progrès assez lents en coréanité et en souci esthétique [101]. Les doutes de l'intellectuel chargé d'une mission nationale se superposent aux doutes de l'architecte face au problèmes urbains en général et de Séoul en particulier. Ce n'est pas donc pas simplement la nostalgie de la ville ou la philosophie urbaine de Kim qui produit ces incohérences. C'est en partie la situation inconfortable

---

99 - *CKNK*, 1980, p. 44.
100 - *CKNK*, 1983, p. 154. La critique des "maisons de quartier" est aussi politique. Les Jeux olympiques en ligne de mire, le régime de Chòn Tuhwan avait sollicité l'effort national et gratuit des citadins. L'accent mis sur le *sae maùl undong* urbain ne manquait pas d'avoir quelques avantages policiers.
101 - Voir *CKNK*, 1973, p. 188-189.

de l'architecte, qui se trouve être en Corée le *seul* intermédiaire entre l'Etat, l'argent et les attentes de la société. Sa responsabilité est directement et *uniquement* morale et non juridique ou politique. Lourd fardeau pour qui, comme Kim a une haute idée de sa mission. Mais, plus profondément, les difficultés de la pensée urbaine de Kim sont la conséquence d'une aporie intellectuelle plus large. Son spiritualisme culturaliste et esthétisant postule l'unité de l'homme, le sens plein de la vie et la valeur supérieure de l'activité mentale. D'où son propos toujours très abstrait sur les "gens" et sur l'"homme", qui revient en ritournelle et l'incapacité à voir, par exemple, que le même citadin est à la fois piéton et automobiliste et que la ville n'oppose pas l'homme à la voiture. La voiture n'est pas un acteur urbain. De même, l'incapacité à voir comment les mornes *tanji* peuvent être ou non valorisées, selon les multiples niveaux de sens que la maison a pour un individu. Le formalisme de l'humanisme abstrait se surimpose subrepticement chez Kim au plus véniel formalisme spatial ou architectural. Il confond démocratie et humanisme. En cela, il trahit bien les complexités qu'assaillirent les intellectuels sud-coréens de son temps.

C'est pourquoi les années 80 furent pour lui une période de redéfinition et de retrait. Un temps, il essaie d'échapper à la confusion et au malaise. Le passage à la responsabilité urbaine directe, à travers le chantier olympique, le contraint à changer de ton. Il tente de naviguer au mieux entre les exigences de l'Etat planificateur et les limites financières objectives, entre le court terme de l'organisation des Jeux et le long terme de leur impact urbain, entre les valeurs dominantes de sa société et son propre idéal national. Il passe aux travaux pratiques. Un texte de 1983, qui nous permet de poursuivre la scansion décennale d'une pensée urbaine en témoigne. Intitulé "Aménager la zone métropolitaine de Séoul", *(Sudogwòn chòngbi)*, il abandonne les incantations pour faire un historique des diverses politiques tentées face à l'hypertrophie séoulite [102]. "Croissance bloquée ou desserrement, il n'y aucun exemple de ville au monde qui ait réussi dans ce genre de politique. Pour autant qu'une ville est avant tout une concentration d'hommes, elle manque de réalisme [103]". Après avoir prêché l'idéal, Kim adopte le réalisme. C'est pourquoi ses propositions deviennent plus concrètes. Il propose rien moins que la suppression de la

---

102 - *CKNK*, 1983, p. 182-183. Ce texte est traduit en annexe.
103 - *Idem*, p; 182.

ceinture verte, la densification du bâti et l'élévation générale du profil urbain par suppression des limitations en hauteur : révolution copernicienne pour qui ne voyait pas au-delà de la vieille citadelle, critiquait la consommation spatiale et trouvait les immeubles trop hauts.

De même, sans un mot pour l'esthétique de l'énorme *tanji* en construction à Moktong (entre Kimp'o et Yòngdùngp'o), il signale que cette cité intra-urbaine de plus de 400 hectares n'arrivera jamais à répondre à la demande en logements : " Sans aucun doute, y a-t-il quelque chose d'excitant dans cette entreprise urbaine de très grande envergure. Mais à peine sera-t-elle achevée qu'elle pourra tout juste accueillir 120 000 personnes. L'urgence pour la zone métropolitaine serait de faire trois Moktong par an! On en est là en effet qu'il faut aujourd'hui produire 300 000 logements par an. De plus, il faut compter que la moitié de la population n'a pas les moyens d'accéder à la propriété de son logement. Enfin, il n'y a plus de place à Séoul pour bâtir des maisons individuelles (*chip*) [104]. D'où la nécessité de densifier le bâti. Il conclut : "Bien sûr, je ne suis pas en train de dire qu'augmenter sans limites la hauteur des constructions résoudra les problèmes urbains. Commençons déjà par réparer les erreurs du passé, par assumer nos responsabilités, par cesser de tout passer au filtre technique ou politique. Le problème posé par l'expulsion des citadins ne pourra être résolu que lorsqu'on aura pris en compte les intérêts fondamentaux des gens et qu'on s'y sera adapté [105]".

D'où l'invention, au début des années 80 du concept de négativisme. Il est l'envers des références à une coréanité positive, définie par les mythes du vieil Hanyang et les formules de la spatialité coréenne. Sur ce point d'ailleurs Kim Sugùn se fait beaucoup plus discret. S'il renonce, ainsi qu'on l'a montré, à la fois aux propos brumeux d'un humanisme abstrait et aux prestiges du *mòt*, il prétend mettre l'accent sur la morale de l'architecture et de l'urbanisme. Certes, le retrait invoqué de l'architecte ou du décideur par rapport aux conséquences possibles de son action sur la vie des hommes ne met toujours pas à l'ordre du jour une réflexion sur les voies politiques de l'urbanisme. Le négativisme résout ses problèmes de conscience individuelle sans donner de caution aux aventures risquées de la nécessaire décision ni donner de cadre concret à l'action collective. En matière urbaine, il peut tendre, à force de retrait, à se satisfaire

---

104 - *Ibid..*, p. 182.
105 - *Ibid..*, p. 183.

d'une éventuelle inaction. L'articulation entre logique de service public -qui implique de sacrifier des intérêts particuliers- et logique du désir privé -que guiderait non plus l'éducation esthétique de la société, mais la haute tenue morale de tous- en est le point faible. La difficile question de l'action collective et de la responsabilité collective trouve son point mort à l'endroit où désormais la démocratie est confondue avec la morale sociale. Cette idée nouvelle du négativisme ne manque toutefois pas d'intérêt théorique. Outre le fait qu'elle n'apporte aucune réponse concrète aux problèmes d'urbanisme, elle dénie à celui-ci la tentation fatale de leur apporter une réponse globale. Elle fait vaciller toutes les catégories et tous les outils techniques sous le coup d'une modernité appelée à être critique : zonages, fonctions urbaines, trop larges "problèmes urbains" sont soumis à l'évidence de leurs limites intellectuelles et pratiques. Il y a là un progrès plus net que dans la production de distopies toujours trop simples ou dans la critique caricaturale, sans contre-proposition satisfaisante. Sur le plan de l'histoire coréenne, le négativisme nous éclaire aussi sur ce qu'eut de pesant et de frustrant pour les intellectuels de la péninsule la situation où ils étaient. Réduits à être instrumentalisés par le pouvoir politique ou par le radicalisme politique, ils sont à la fois puissants d'être des porte-parole sur fond de non-démocratie et d'autoritarisme, mais écartelés douloureusement entre les multiples responsabilités qui leur échoient dès lors. Entre le marteau et l'enclume, le négativisme vient proposer la solution de la vigilance réservée. On voit ainsi Kim user à plein de sa position d'intellectuel pour faire passer ses idées et propositions et dénoncer en même temps ce pouvoir exorbitant. Ces paradoxes sont propres à l'idée même d'intellectuel. Dans le cadre coréen et dans l'urbanisme séoulite il fut, pour ceux qui s'interrogeaient sur leur savoir et sur leurs pratiques, l'occasion de brutaux accès d'enthousiasme tôt suivis de brutales crises d'abattement. Enfin, on l'a déjà évoqué, le négativisme a dans la pensée de Kim le rôle d'un ultime sursaut de la coréanité. Frappé au coin des spécificités de la pensée nationale, il rendrait possible que la ville de l'avenir, par une nouvelle sorte de formalisme éthique, soit à la fois intensément moderne et intensément coréenne.

De la pensée urbaine de Kim Sugùn on retiendra essentiellement un combat têtu et continu pour que la capitale soit à la fois réellement moderne et coréenne. Philosophie urbaine et ambition pour la culture nationale en sont les

évidentes continuités. Elles eurent au moins l'honneur de la constance et de la conviction même si elles péchaient par irréalisme et par manque de propositions pratiques. De formalisme spatial en formalisme humaniste et de là en formalisme éthique, elles essayèrent de créer des valeurs et de poser aux mutations en cours la question du sens, pour les Coréens du présent comme pour ceux de l'avenir. En dépit des apparentes facilités, des oublis, des ambiguïtés, des apories et des préjugés, elles témoignent d'une exigence inentamée : l'inquiétude du questionnement contre le prêt-à-penser des modèles. La plus grave lacune reste l'impensé politique de cette position. La question de la démocratie locale, qui est une manière parmi d'autres, mais essentielle, de tenir ensemble les réalités éclatées de la mégapole reste un des enjeux les plus importants de la démocratisation coréenne. Celle-ci ne saurait se limiter à l'organisation d'un vrai pluralisme politique, aux élections libres et au respect des droits de l'homme. La question des villes coréennes y trouve ses tout nouveaux enjeux.

Dans l'immédiat, pour revenir aux années 60-90, les effets directs de cette philosophie urbaine sur les paysages séoulites furent plutôt limités. Faute que Kim ait jamais pensé la ville moderne *et* coréenne autrement que comme impératif catégorique ou comme horizon, il nous reste à voir dans la réalité des paysages urbains de Séoul comment, avec *Konggan*, il réservait à des sujets plus spécifiques et à des lieux, des combats moins grandioses et des réalisations concrètes.

II - LA QUALITE URBAINE ET LES RUGOSITES DU PAYSAGE

A - Scènes du désordre urbain

1 - Paysages-ambiances

Dans les réalités de la grande métropole moderne, on ne peut plus parler de paysage au singulier. Le pluriel est de mise selon la taille des espaces qu'on prend en compte et selon les fonctions sur lesquelles on met l'accent. Dans le cadre d'une très grosse ville en croissance rapide et en mutation continue comme Séoul, cette pluralité est indéfiniment ouverte. Il est clair qu'on ne peut ici tenter un inventaire des paysages-types ni entrer dans des monographies consacrées à tel ou tel quartier. Un grand nombre de paysages séoulites seront donc laissés de côté. Essentiellement ceux qui concernent les fonctions urbaines banales : paysages industriels ou paysages de l'activité commerciale. On laissera de même en dehors de nos préoccupations la question, importante et obscure, de l'impact de la "militarisation" de Séoul sur sa géographie et ses formes. On continuera donc de mettre en avant soit les paysages résidentiels, parce qu'ils occupent une place essentielle dans la *masse* du paysage de Séoul, soit les lieux-paysages qui sont chargés d'une forte valeur symbolique pour la ville en tentant de dire sa modernité ou en rappelant son passé et l'histoire de la nation. C'est à ces échelles que prennent sens, de manière plus concrète que dans la réflexion globale sur la ville, la critique et les pratiques de *Konggan* et de Kim Sugùn.

Certains spécialistes se sont pourtant livrés à l'exercice consistant à classer les paysages du nouveau Séoul. C'est ainsi ce qu'a tenté Kim Hyòngguk du point de vue du sociologue urbain. Comme on s'amusait autrefois en Corée, dans le double jeu des mots et des parcours, à créer des circuits-textes enfilant les huit ou dix hauts lieux pittoresques d'une région ou d'une ville, il se propose, en mettant cette fois l'accent sur le spectacle de la vie urbaine et sur les hommes, de décrire les dix grands paysages-lieux humains de la mégapole sud-

coréenne [106]. Les dix grands paysages du Séoul contemporain sont pour lui les suivants : 1- Chamsil et ses cités d'immeubles très denses et très peuplées, symbole d'une classe moyenne active ; 2 - Le centre des affaires de l'ancienne citadelle et les hauts immeubles sur les avenues T'aep'yòng-no, Sejong-no et Namdaemun-no ; 3 - Le grand marché P'yònghwa, près de la porte Tongdae-mun, où dominent les femmes et qui trahit la continuité de la géographie commerciale de Séoul depuis l'époque des Yi ; 4 - Les quartiers nocturnes dont la géographie a suivi le déversement de la population vers le sud. Myòngdong, peu à peu battu en brèche par Apkujòng-dong ou Sòch'o-dong, où s'amusent les enfants de la nouvelle bourgeoisie du sud ; 5 - Myòngdong, qui conserve toutefois son attrait commercial, comme haut lieu de la mode séoulite et des vitrines de luxe et comme l'un des rares espaces piétonniers de la capitale ; 6 - Les palais royaux qui sont la trace vivante de la longue histoire où se mêlent dans la longue durée d'une capitale dynastique, la mémoire d'un pays et la mémoire d'une ville ; 7 - Les églises, cathédrales et autres lieux de culte, dont le plus impressionnant est le méga-centre de l'Eglise pentecôtiste sur l'île de Yòùido ; 8 - Les montagnes du nord avec leurs cascades et leurs forêts, rapidement accessibles depuis le centre-ville ; 9 - Le mont Nam-san fiché au coeur de la ville comme son repère essentiel et dont le nom est évoqué dans l'hymne national coréen ; 10 - Le fleuve Han dont le paradoxe est d'être un milieu naturel assez bien restauré et dépollué mais de plus en plus éloigné du vécu quotidien des Séoulites à cause des aménagements urbains.

Ce classement en vaut un autre. Il a ses silences -industries et ateliers, avenues "invivables" et "villages de la lune"- et ses insistances -le cadre naturel, le poids du passé, le spectacle d'une urbanité moderne qui travaille en col blanc et qui s'amuse dans les quartiers chics. Il construit l'identité séoulite comme un kaléidoscope d'ambiances ou un album d'images. De celles qui frappent le cousin de province et traînent dans les médias nationaux ou internationaux. L'identité urbaine se rassemble dans ces grands coups de projecteurs d'une scénographie en plusieurs tableaux. Il sera donc nécessaire de revenir en temps voulu sur cet aspect de l'identité urbaine.

---

106 - Kim Hòngguk "Sae Sòul p'unggyòng 10 kaji", (10 paysages du nouveau Séoul), *Tosi sidae-ùi Han'guk munhwa, (La culture coréenne au temps des villes)*, Séoul, Nanam, 1989, 259 p., p. 99-110. La traduction de ce texte se trouve en annexe. Cet exercice repose en partie sur un jeu d'homophones. Il substitue au caractère *"kyòng"*, signifiant traditionnellement le paysage, un autre caractère *"kyòng"*, celui qu'on retrouve dans le mot *"hwan'gyòng"*, l'environnement. On passe du pittoresque à l'idée d'ambiance. On notera toutefois que le premier caractère *"kyòng" (kei* en japonais) s'écrit avec, en bas, le caractère de la capitale.

Cela dit, pareille construction ne nous dit rien ou peu de l'impression d'ensemble laissée par le paysage urbain séoulite et qui mérite, avec un pinceau de lumière plus fin, de nous porter au coeur des tissus urbains.

2 - Rugosités - trames, parcellaires, volumes et profils

Il serait possible pour qui voudrait fonder en chiffres l'impression d'hétérogénéité -entre chaos et caserne- qui se dégage du paysage séoulite de se lancer dans un calcul fastidieux mais éclairant de l'irrégularité des trames et de la rugosité des volumes du paysage urbain de la capitale [107]. Les plans du parcellaire fourniraient un premier indice de l'irrégularité des découpages et des surfaces et l'étude du nombre d'étages bâtis sur chaque parcelle préciserait cette donnée. Ce travail de morphologie urbaine fine procéderait d'une finalité, qui n'est pas la nôtre, de description "neutre" de la ville. On souhaite toutefois avancer quelques idées élémentaires sur ce phénomène. Il n'est sans doute pas besoin de revenir sur la mise en place des trames urbaines et sur ce qu'elles signalent de l'articulation entre intervention macro-urbaine de l'Etat et mise en forme privée, micro-urbaine. Quant au parcellaire, surtout au nord, on doit surtout rappeler l'obscurité qui entoure sa formation historique. Le passage à l'appropriation privée de l'espace urbain pendant la période japonaise, les conditions de réappropriation coréenne à la libération et l'officialisation ou non, par un titre de propriété, des surfaces illégalement occupées ensuite, restent mal connus dans l'ensemble. De même, l'étude systématique des procédures de remembrement urbain s'y complique de ne pas simplement mettre en jeu une redéfinition des formes du parcellaire (alignement), mais d'engager leur réappropriation totale ou partielle. Le cas du sud est souvent plus simple. Le terrain plat des rizières fut loti de manière purement géométrique. Mais si ses formes se distinguent du nord par leur module régulier, la taille variée des intérêts privés acquéreurs a donné naissance à des surfaces très inégales, capables d'accueillir une unique maison individuelle ou un *tanji* pour cent mille personnes. En terme d'hétérogénéité des trames, on observe donc un processus différent mais des résultats identiques, au nord et au sud. A ces différents

---

107 - A l'échelle d'un quartier, on pourrait mesurer l'écart-type des surfaces et imaginer un indice synthétique de leur forme (rapport de la longueur des limites internes à la limite externe). De même, un classique indice de rugosité, fondé sur les hauteurs, serait éclairant.

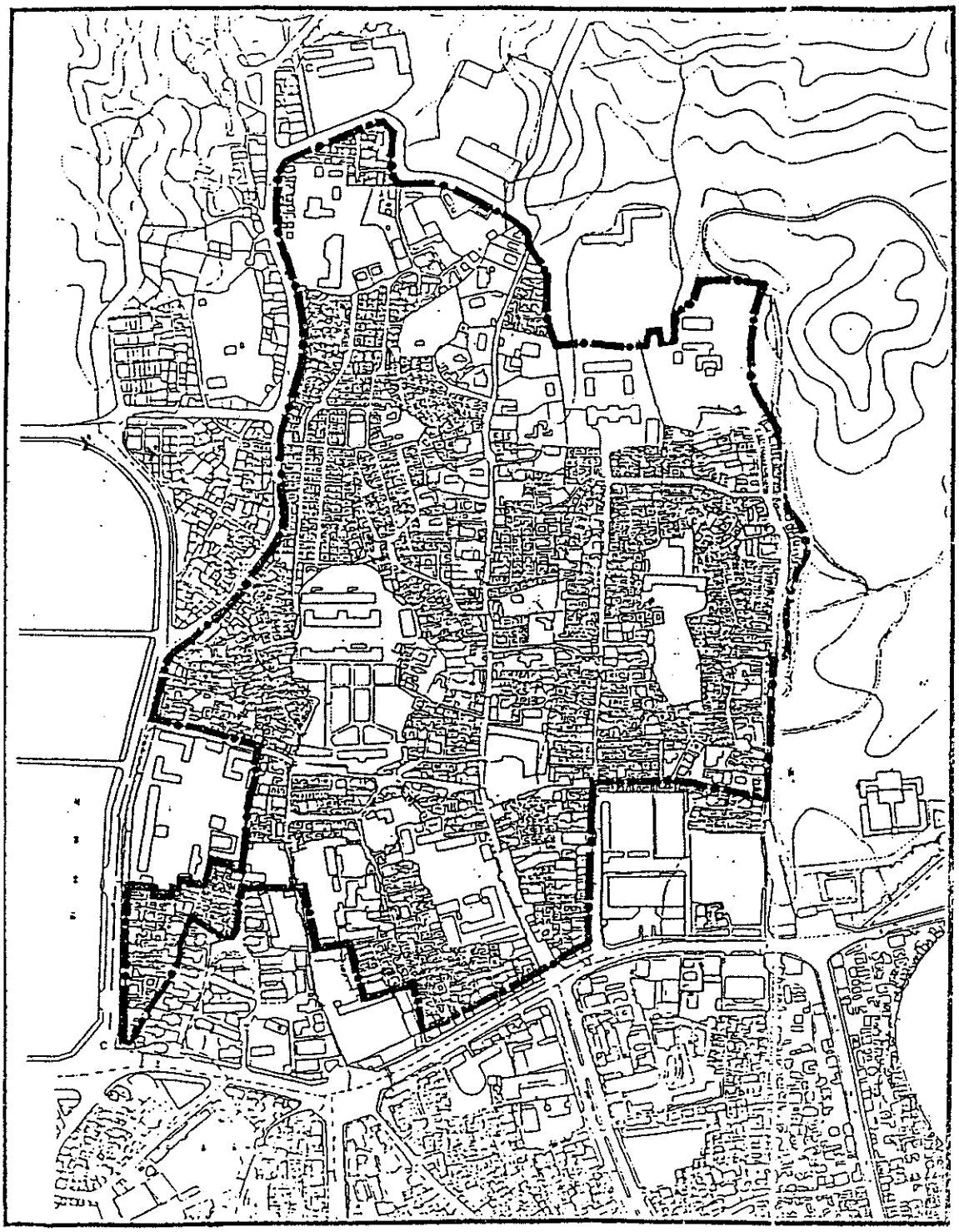
processus (remembrement, lotissement) s'ajoute l'irrégularité propre à la topographie. Un quartier montueux, assez ancien et approprié de manière strictement privée multipliera les venelles et les parcelles aussi irrégulières que petites. Un quartier plus récent, plus plat et procédant d'une opération d'urbanisme semi-publique, semi-privée connaîtra des parcelles plus hétérogènes mais plus vastes et des voies d'accès tantôt géométriques, tantôt contournées, sans que le relief pèse beaucoup sur le dessin. Que dire enfin des "villages de la lune" qui, souvent illégaux, n'enregistrent pas de parcellaire mais en produisent un, spontanément, qui reproduit des schémas du monde des villages coréens?

Trames et parcellaires observés dans un espace donné et à un moment donné procèdent donc de quatre types de données : âge du parcellaire, topographie, lien entre dynamique privée et dynamique publique, appropriation légale ou illégale du terrain. La longue histoire de Séoul et l'ampleur de son urbanisation récente, le relief général de la ville enfin, les complexes rapport entre Etat et marché puis entre légalité juridique et "légitimité" sociale contribuent à générer un parcellaire urbain sans grande unité formelle. Cela vaut pour les rapports parcellaire-voirie. Faute d'inventaire de ces différentes formes, on renoncera à établir des types.

A dire vrai, pour le géographe en quête des fondements du paysage urbain, pour l'urbaniste en quête de logiques et de principes d'action, pour l'historien soucieux des évolutions, l'étude du paysage urbain passe nécessairement par ces outils techniques et un peu abstraits que sont les cartes et les plans. Lorsqu'on souhaite se faire une idée plus générale ou plus moyenne de celui-ci, c'est bien sûr la question des volumes bâtis qui importe. Ils sont pour tous la seule donnée *immédiatement sensible*. Dans le cas séoulite, le rapport entre parcellaire et bâti d'une part, entre voirie et bâti d'autre part est donc plus essentiel. C'est à travers lui qu'on parle de chaos ou de monotonie. En partie, le parcellaire et la loi d'urbanisme en rendent raison. Celle-ci, d'une manière qui n'a rien de proprement coréen, établit un lien direct entre la hauteur et la largeur d'un bâtiment et la taille de la parcelle et sa largeur sur voie. A l'hétérogénéité des surfaces et des formes répond, de manière quasiment mécanique, la rugosité des volumes construits. Zonages limitant les hauteurs et coefficients d'occupation des sols sont les seuls facteurs "lissants" de ce dispositif.

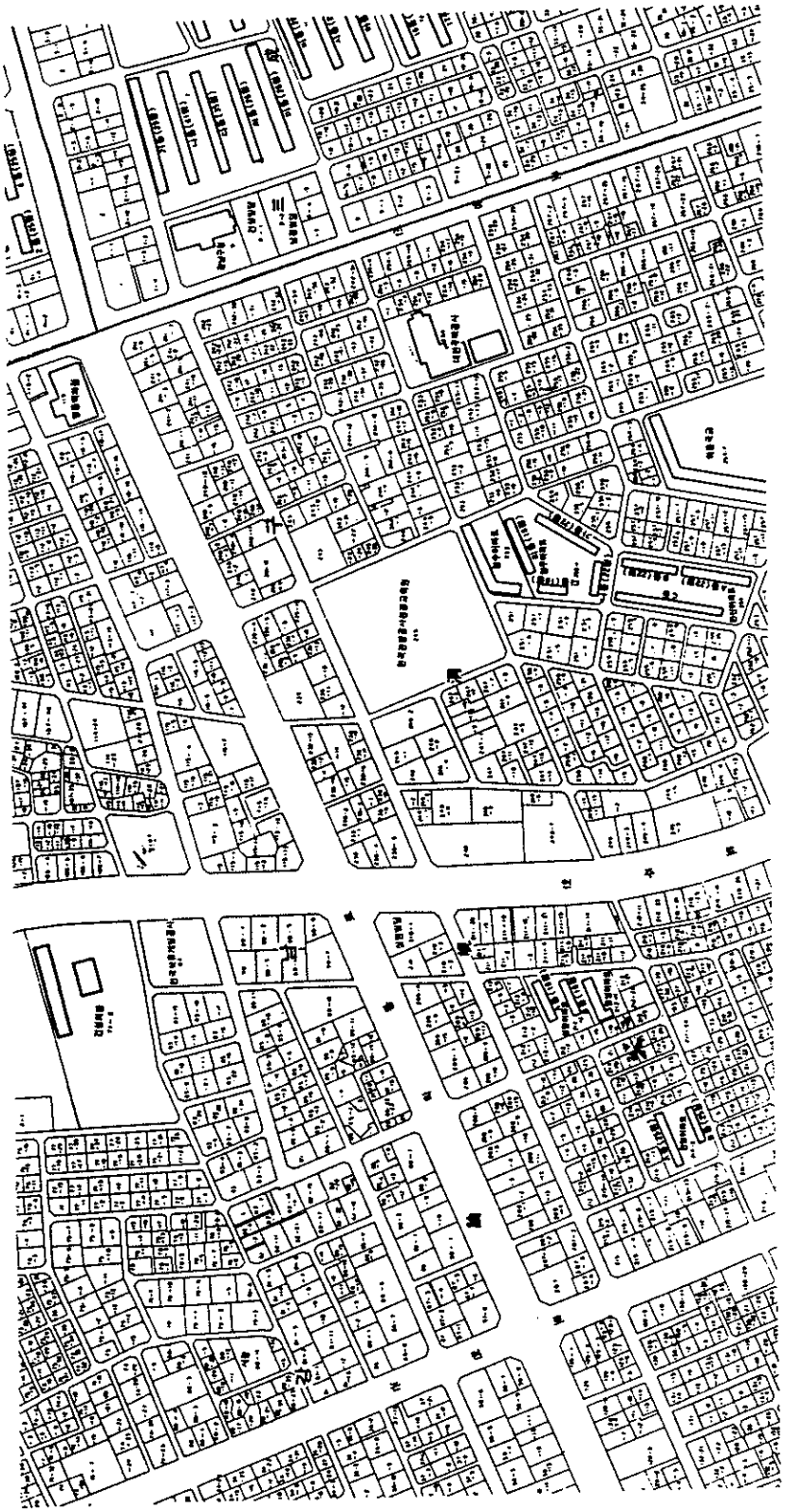
Illustration 110 : parcellaire du centre historique et remembrement en bordure

108



108 - Document tiré de KIM Mijin, *Tosinae Han'ok pojon chigu chijòng wihan kijun-e kwanhan yòn'gu, (Critères pour le classement des tissus urbains historiques coréens)*, Séoul, Mémoire de maîtrise, UNS, 1985, 160 p.

Illustration 111 : parcellaire nouveau de l'arrondissement de Kangnam [109]



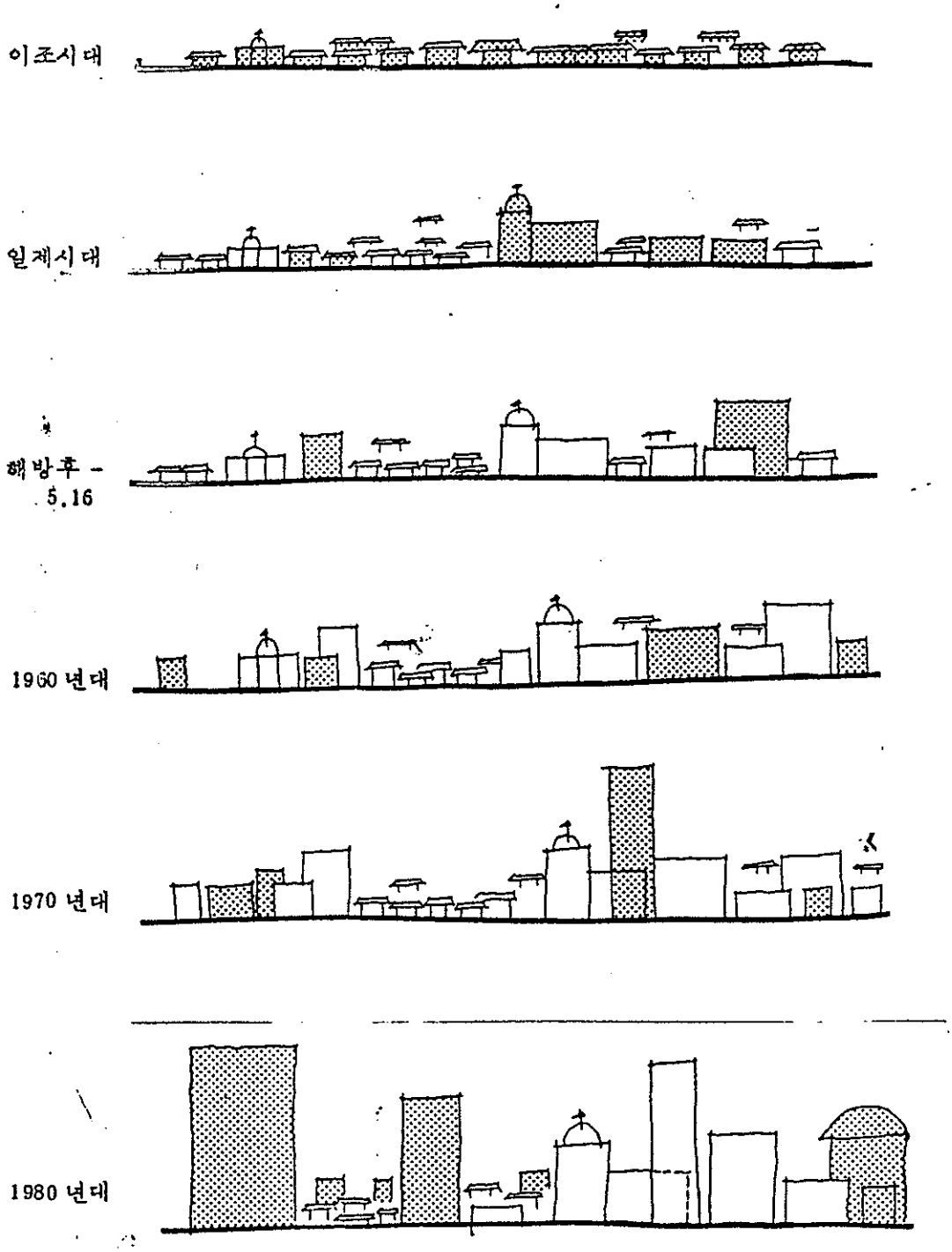
109 - Tiré de KIM Chinae, Sòulsòng, *op. cit.*, p. 122.

On n'a donc à Séoul aucune sorte de réglementation imposant une hauteur uniforme du bâti urbain, frappant d'alignement les immeubles et pourchassant les dents creuses [110]. Ce festival de décrochages latéraux, longitudinaux et d'élévation, qui choque un regard où pèse la ville baroque ou haussmannienne, ne choquerait sans doute pas qui fréquente les autres villes du monde et surtout les villes nord-américaines. Il est plus visible dans la ville coréenne de reposer sur des densités bien plus fortes. L'un de ses traits les plus marquants, puisqu'il crée le paysage des rues et l'opposition qui s'y dessine entre la façade des îlots et l'intérieur des îlots. Qu'elles soient issues d'un remembrement ou d'un lotissement, les grandes parcelles sont assez

Illustration 112 : un exemple de rugosité urbaine : la pente nord de Namsan

110 - Au nom du calibrage des axes les *parcelles* sont frappées d'alignement. Cela dit, l'architecte aura toute liberté de disposer ou non son édifice en bordure de celle-ci.

Illustration 113 : le profil schématique d'une avenue et ses mutations [111]



111 - Document tiré de KIM Hyeran, *"Sòul Insa-dong chiyòg-ùi tosi hyòngt'aejòk t'ùksòng-e taehan yòn'gu", (Morphologie urbaine d'Insa-dong)*, Séoul, Mémoire de Maîtrise, UNS, 1986, p. 78. Il s'agit ici de l'avenue Samil-lo, dans l'ancienne citadelle.

fréquemment disposées le long des grands axes. Elles donnent alors naissance à une sorte de muraille irrégulière qui dissimule un coeur bien moins élevé. Enfin, on observera que dans l'ensemble du paysage urbain, les murs mitoyens sont d'une extrême rareté. Si le plus grand des hasards avait voulu que deux bâtiments soient de la même hauteur, de la même largeur et mieux encore de même style, leur individualité se trouverait encore sanctionnée par un étroit boyaux obscur, envahi par les poubelles et les climatiseurs [112]. Quelque focale qu'on adopte, les discontinuités paraissent l'emporter sur les continuités.

Mais on ne saurait expliquer cette rugosité par simple effet des lois d'urbanisme et du parcellaire. Ceux-ci ne rendent pas compte d'une tendance au renforcement du phénomène. A elle seule, la morphologie urbaine ne peut rendre compte efficacement d'une réalité qui se trouve sans cesse modifiée par les diverses transformations de la ville, globales ou locales dans le domaine des valeurs foncières. On a dit ce qu'il y avait d'encore obscur dans cette spéculation où se rejoignent des forces financières de poids très variable. Le remembrement du parcellaire ne se produit donc pas sous la seule égide de l'Etat et de l'expropriation. Il peut tenir de la coalescence de parcelles privées. Si l'on a déjà signalé la part que jouait ce phénomène dans l'élévation générale du profil de Séoul, il convient d'y ajouter une dimension de détail importante : l'extraordinaire plasticité du bâti. Là où la spéculation foncière se déclenche, elle finit par donner à la valeur des parcelles un poids incommensurable par rapport à la valeur des immeubles. La nature modeste de nombre des constructions séoulites et leur faible qualité architecturale justifient souvent qu'on n'hésite *pas une seconde* à détruire une construction pour densifier l'occupation du sol et gagner en hauteur. Tout cela tire le paysage urbain séoulite vers une rugosité plus forte, selon un processus toujours en cours et dont on ne sait pas s'il finira par se stabiliser en profil urbain un peu stable. Ces tendances expliquent donc à la fois l'immense monotonie des *tanji* d'habitations (méga-parcelles, utilisation au maximum des hauteurs autorisées et des coefficients d'occupation des sols, investissements architectural minimal et standardisation poussée) et le désordre, parfaitement rationnel, des autres

112 - Il paraît difficile d'attribuer ce trait, vraiment fréquent, à des réglementations anti-sismiques. Il peut s'agir de réglementations anti-incendie datant de la période coloniale. Statut jurique de la mitoyenneté et mentalités y jouent sans doute beaucoup. La mutation fréquente du bâti, tôt détruit vite reconstruit, lui donne aussi une justification pratique.

tissus, reposant sur la meilleure équation de rentabilité. La puissance publique n'intervient que très peu dans ces calculs-là.

D'où des tissus urbains dont l'hétérogénéité est indescriptible simplement [113]. On avoue avoir tenté -et échoué- de produire un profil synthétique de la ligne d'horizon séoulite. La taille de la ville et la topographie contraignent de voir les choses de loin et les tissus urbains réels demandent à être lus de près [114]. La variété des hauteurs et des volumes décourage pour le moment ce genre de tentative. Enfin, on notera que cette morphologie paysagère décourage aussi nos habitudes de lecture sociale des formes urbaines et des lieux de la ville. Outre que, pour le moment, la segmentation de l'agglomération n'a pas encore produit de grands espaces susceptibles d'une claire lecture par l'"écologie urbaine" et qu'il faut toujours prendre quartier par quartier, îlot par îlot et versant pas versant, les formes résidentielles correspondent à des contenus sociaux très variés. Il n'y a aucune mesure entre les *tanji* d'Apkujòng-dong, au sud, avec leurs gardiens-voituriers, leurs espaces verts et la qualité technique de leur construction et les *tanji* du nord-est ou du sud-ouest, alignant des méga-barres sans l'ombre d'un arbre et d'un service de proximité satisfaisant. De même, on ne saurait mettre sur le même pied ces collines grouillantes de bicoques, au toit de tôles et de bâches et où dominent l'authentique pauvreté urbaine et d'autres collines, tout aussi grouillantes, qui respirent une petite prospérité derrière leurs maisons de briques et leurs petits immeubles locatifs. Lire l'espace résidentiel séoulite avec les lunettes du "problème du logement" conduit à polariser la vision entre le supposé problème des *taltongne* (qui n'en est qu'une partie) et leur supposée résolution que sont les *tanji*. Toute une catégorie intermédiaire d'espaces, qui vivent et changent, partout dans la ville, ou qui mènent grand train à l'abri des hauts murs de leurs luxueuses villas (par exemple Sòngbuk-tong, au nord), échappe ainsi au regard.

La rugosité des espaces résidentiels qu'on vient de décrire n'est jamais *in fine* que le niveau fin des logiques qu'on avait vues à l'oeuvre dans la formation de l'agglomération. C'est pourquoi, elle vaudrait aussi si on à la

---

113 - Pour éviter d'encombrer ce développement et parce que ces documents sont déjà disponibles en français dans le travail de C. ROBIN, SHIN Yonghak et B. JEANNEL, on a porté en annexe les différents plans du tissu urbain qu'ils présentent.

114 - La remarque vaut pour les maquettes de Séoul qu'on a pu voir. Celle présentée au sous-sol de l'Office coréen du tourisme (Séoul) est particulièrement impressionnante. Certes, il s'agit d'un instrument de communication, simplifié, voire pudique

rapportait aux multiples activités urbaines, productives, commerciales, scolaires ou religieuses qu'on n'a pu décrire ici. Dans ce domaine, l'Etat coréen n'intervient qu'assez marginalement. Son Office public du logement *(Taehan chut'aek kongsa)* ne joue qu'un rôle limité, consistant aujourd'hui pour l'essentiel à remplacer les bidonvilles-sur-collines par des barres-sur-collines. A cette échelle de lecture du paysage, la logique du marché et les différentes forces sociales à l'oeuvre dans le processus de modernisation sont les acteurs de premier plan. Quant aux lois d'urbanisme portant sur les volumes urbains, elles *accompagnent* une logique foncière et parcellaire de production du bâti plus qu'elles ne rêvent de *présider* à une quelconque unité paysagère de ceux-ci. Là-dessus, la politique fut hésitante à la fois sur les limitations en hauteur et sur les zones à prendre en compte.

Ces premières remarques sur les tissus urbains séoulites sont encore bien insatisfaisantes. Le détail des formes et l'échelle encore élargie du quartier et de l'îlot devraient être des étapes ultérieures pourvu que les travaux de base coréens aillent en ce sens [115]. De même, les mécanismes et les acteurs ici évoqués sont restés trop évanescents et mériteraient d'autres monographies. On n'oublie pas toutefois que notre perspective n'est pas ici de rendre compte de la morphologie urbaine séoulite en soi mais de ses effets sur l'identité de la ville.. et sur les énervements de Kim Sugùn. La rugosité des paysages urbains, terme neutre et froid, ne se transforme-t-elle pas en un chaos informe et finalement monotone d'où n'émerge aucun trait saillant capable de *fixer l'image*?

3 - L'eczéma urbain et l'horreur des rues

Cette rugosité est insupportable à celui qui s'est efforcé de penser et de mettre en évidence l'ordre sensible du bel Hanyang. Constat attristé d'une décadence de civilisation *(t'arak)*, les attaques de Kim Sugùn contre les réalités du paysage urbain séoulite ont pour double cible le gigantisme dominant ces opérations urbaines qui oublient la mesure de l'homme et la mauvaise qualité plastique ou le fini des volumes construits. Cette critique prend corps dans la

---

115 - Sur les monographies de quartiers voir LEE Hyojae (ed.), *Life in urban Korea*, Séoul, Royal Asiatic Society, Korea Branch, 1971, 104 p. Sur les *taltongne*, voir YANG Yunjae, *Chòsodùkch'ùng-ùi chugòji hyòngt'ae yòn'gu, (Formes d'habitat des couches à bas revenus)*, Séoul, Yòlwadang, 1991, 138 p. Sur les *tanji* voir MUN Okp'yo (ed.), *Tosi chungsanch'ùng-ùi seabghwal munhwa, (Vie quotidienne de la classe moyenne urbaine)*, Sòngnam, Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn, 1992, 232 p.

métaphore de la "peau urbaine" qui pose un lien puissant entre identité et paysage : "Lorsqu'on parle d'une belle personne, la peau participe au moins autant de cette beauté que le dessin du visage ou le galbe du corps. Comme les gens, [...], la ville aussi a une peau. Selon les pays et les régions, elle prend un aspect caractéristique où se lit le poids de l'âge et la patine du temps. Cette peau entretient de très profonds rapports avec les gens qui habitent la ville. On peut même dire que c'est sa texture particulière qui, structurant la ville, en constitue comme la biographie [116]". On notera la date, 1972, et la première étape d'une volonté de réintroduire en ville une dimension humaine : anthropomorphiser celle-ci. Le texte montre ensuite comment chacune des grandes villes du monde s'identifie au paysage de sa peau. New York est "un champ de stèles funéraires atteintes d'acné". Tokyo a le maquillage vérolé d'une *moga* "qui se cherche un pedigree". Paris est une vieille belle dont "la dignité se serait un peu fanée". Rien de très positif...

Mais c'est Séoul qui recueille le diagnostic le plus indigné du dermatologue : "A cause de cette manie coréenne de se poser la question du style [architectural] et de pérorer sur le rattachement à tel ou tel style, on a commis le crime absurde de négliger ce que nous dit notre style à nous. [...] A partir de la période coloniale, on s'est mis au style anglais avec ces briques rouges, inadaptées à notre climat, qui se sont tellement répandues comme la peste qu'on a fini par les croire nôtres. [...] A la libération, ce sont les revêtements en céramique qui lui ont donné un air de salle de bain. [...] Avec forces enseignes de formes et de couleurs variées, on eut enfin notre période "béton". Faute de savoir bien s'en servir, on s'est donné une peau atroce [117]". La démonstration se fonde ici sur le grain fin des rugosités urbaines que constituent les matériaux et les couleurs : Séoul n'a pas de peau spécifique et celle qu'elle a est horrible. Cet eczéma insupportable provient de la période coloniale et des aberrations de l'urbanisation contemporaine. La ville a oublié cette peau ancienne, mate dans la gamme des gris, qui fut celle d'Hanyang. Son pedigree est perdu [118].

Pareille considération est aussi réservée au contraste saisissant entre les rues du Chosòn et les rues du Séoul moderne. La forme urbaine de la rue *(kil)*

---

116 - *CKNK*, 1972, p. 170.
117 - *Idem*, p. 170-171.
118 - On traduit ici le mot *chokpo* qui a une connotation plus noble et plus forte en coréen puisqu'il désigne les précieux registres généalogiques.

fait l'objet d'un soin constant dans la critique urbaine de *Konggan* et de Kim. Pendant toute cette période, elle est l'axe permanent des attaques contre l'urbanisme en cours. Selon l'architecte, la rue du Séoul moderne est un contresens sur la ville. Au lieu de relier les hommes entre eux et les constructions entre elles, elle n'a plus pour logique supérieure que de relier, le plus vite possible, le plus large possible, deux points abstraits entre eux. Il est clair que l'urbanisme de voirie a été en Corée obsédé par une unique considération : la fluidité du trafic automobile. "La rue n'est plus qu'une sorte de raccourci entre provenance et destination, elle se limite à la bande de la chaussée. [...] Elle n'est plus conçue que comme pur tracé et pure surface. Voilà les concepts qui marchent aujourd'hui [119]". Comme en témoignait David Lodge au début de ce chapitre, quiconque a fréquenté les rues séoulites ne trouvera pas les remarques de Kim caricaturales et esthétisantes. Le paradoxe de cet effort qui confia la rue urbaine aux seuls spécialistes de la mécaniques des fluides fut qu'ils oublièrent totalement que, parfois, c'est-à-dire assez souvent, les voitures s'arrêtaient. Les parkings furent purement et simplement oubliés. Les déboires d'une planification technocratique, arrogante et ultra-fonctionnaliste donnent aujourd'hui une dimension épique moins au *kyot'ong munje* (problème de transport) qu'au "problème du stationnement". Il fallut attendre la fin des années 80 pour s'en apercevoir. Ces absurdités conduisirent à un zonage de fait entre piétons et véhicules qui n'a rien à voir avec les dalles corbuséennes, centrées en théorie sur le confort du piéton. A Séoul, l'apartheid règne au profit du seul automobiliste. D'où la prolifération de ces formes urbaines particulières et éreintantes que sont les passerelles *(yukkyo)* et autres passages souterrains *(chihado)*.[120]

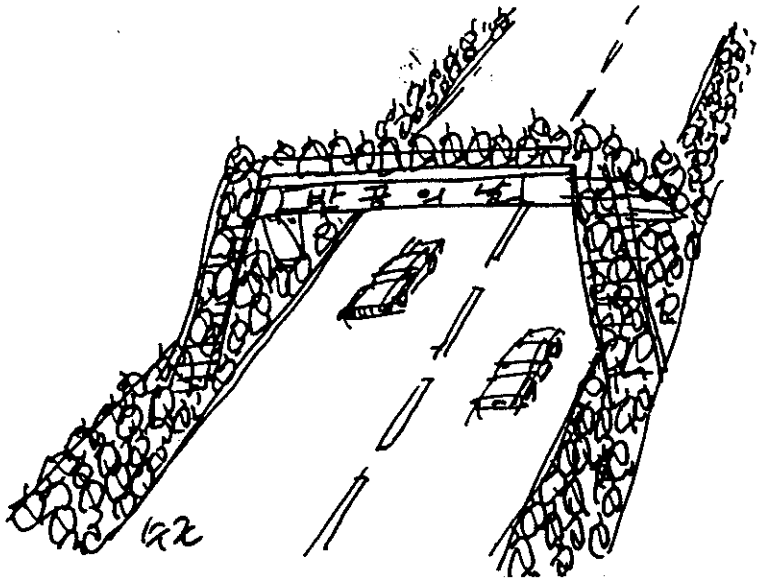
D'autre part, pour les raisons qu'on a évoquées d'alignement-remembrement et de production des volumes bâtis, la rue perd aussi toute continuité physique. Elle n'est plus qu'un collage désordonné de formes sur une axe raide et fermé aux hommes.

---

119 - *CKNK*, 1972, p. 175.

120 - Voir V. GELEZEAU, *"La rue à Séoul : paysages et pratiques quotidiennes d'un espace ouvert urbain"*, Mémoire de maîtrise, Université Paris IV, 1990, 134 p.

Illustration 114 : la rue séoulite d'après Kim Sugùn



Lorsque Kim entreprend une nouvelle fois d'appeler à la rescousse les belles rues du vieil Hanyang, il ne le fait pas dans la nostalgie d'un savoir reconstruit. Cette attention portée aux rues est profondément liée à une enfance séoulite, aux souvenirs et aux expériences qui s'y rattachent. Il est né, a vécu et travaillé toute sa vie dans cet ancien quartier aristocratique du nord de la citadelle qu'est Kahoe-dong. Ses ruelles tortueuses ont certes pour valeur première d'être l'ultime tissu urbain à peu près directement issu du dernier Chosòn. Mais elles permettent aussi ces détours, ces changements de perspective, cette variabilité asymétrique que Kim trouvait au coeur de la spatialité ancestrale. Elles ne reliaient pas moins les hommes entre eux, par des voies plus longues qui connaissaient le bénéfice poétique du détour sur le chemin direct. Elles les reliaient aussi d'être un véritable espace public, moins ouvert que la place, mais plus intime et plus proche des maisons qu'elles prolongeaient. Enfin, la rue du Chosòn exprimait au mieux cet idéal à atteindre : l'ordre de son esthétique et l'ordre de sa composition. "A dire vrai, ce serait une bonne chose que de voir la ville comme la composition de la rue et du bâti. On ne peut pas négliger son rôle de lien entre les choses concrètes. Elle est comme la chaîne d'un vélo. Il est de même essentiel de voir que la vie

proprement urbaine commence par la rue [121]". Contre les formules du mouvement moderne en urbanisme, dont l'option la plus radicale fut de déconstruire l'idée de rue, Kim retrouve à Hanyang ou dans la ville baroque que la première forme authentiquement urbaine est la rue. Comme revue, *Konggan* ne cessa de marteler ce thème [122].

On rappellera enfin et ce n'est pas par hasard, que le titre choisi pour le recueil des écrits de Kim fut celui d'un texte de 1977, intitulé "vilaines rocades et petits chemins" [123]. Il y développe longuement combien la rue qui se respecte est à la mesure de l'homme, pour son pas, son oeil, son oreille et son esprit ; qu'elle est un volume physique comme la pièce d'une maison, mais qu'elle offre sans cesse un spectacle changeant ; qu'elle est intimement liée à une culture et que certaines d'entre elles sont les symboles mêmes de leur ville. Enfin, escaliers et canaux sont, selon Kim, des variantes souhaitables des cheminements urbains qu'offre une vraie rue. Téhéran, ses arbres et ses fontaines, Bologne et ses arcades s'ajoutent à son catalogue personnel des références positives.

Cela dit, il ne s'agit pas de revenir à Kahoe-dong : "Le problème de la rue ce n'est ni la largeur ni le tracé, c'est la cohabitation des hommes et des véhicules. Car ce qu'attend la ville moderne, ce n'est pas le retour aux rues purement humaines d'autrefois [124]". Là dessus, il finira par ce forger une "philosophie" et juger bon qu'on agisse au cas par cas. A Taehang-no, où il intervient abondamment comme architecte mais pas comme urbaniste, il a pour souci premier de préserver ses bâtiments du vacarme extérieur en utilisant force murs aveugles et en profitant de diverses réalisations pour donner un air d'unité, paysagé jusque dans le détail, aux différents bâtiments qu'il édifie. A Chamsil, autour du stade olympique, les conditions sont différentes. Il utilise le principe de la dalle urbaine qu'il dénonçait autrefois. Ailleurs, il fait l'éloge de ces "ruelles de derrière" *(twit mokkil)* montrant que le peuple coréen à la ressource de préserver, au coeur des îlots et loin du fracas des avenues, un paysage semblable aux rues ancestrales. Il justifie de même l'apparition des ces

---

121 - *CKNK, idem*, p. 175.

122 - Voir par exemple le dossier spécial "Tosi-ùi kil, saram-ùi kil" (Des rues pour la ville, des rues pour les gens), *KG*, n° 134, p. 14-39 ou PAK Killyong, "Uri-ùi karo konggan", (Le long de nos rues), *KG*, n° 229, p. 132-139. Dans un esprit identique et avec des auteurs proches de Konggan voir KIM Hyòngguk, KWÒN T'aejun, KANG Hongbin, *Saram-ùi tosi, (La ville des gens)*, Séoul, Simsòldang, 1985, 247 p.

123 - *CKNK*, 1977, p. 102-107. Titre : "Chohùn kir-ùn chobùlsurok chok'o nappùn kir-ùn nòlbùlsurok chot'a".

124 - *CKNK*, 1972, p. 177.

immenses réseaux de rues souterraines qui sont une variante séoulite, un peu glauque, du *shopping mall* nord-américain. La ville invente ses résistances et montre son besoin de rues.

Ainsi, une lecture attentive des textes montre bien comment à l'échelle des problèmes urbains pratiques, la spatialité coréenne construite patiemment par Kim et *Konggan* ne devient pas un dogme formel, utilisable tel quel dans la mise en forme de la ville moderne. L'architecte sait bien que selon l'échelle d'intervention considérée, il pourra ou ne pourra pas tenter de réactiver ces formes. Au-delà de l'impératif assez abstrait et nationaliste pour que la capitale ait une "peau coréenne", il vise avant tout la *qualité urbaine* pour Séoul. En mettant en avant l'idéal que constitue la rue du Chosòn, il opère la fusion entre les valeurs tirées précédemment de l'architecture nationale et le tissu urbain. La rue du vieil Hanyang, dont la ville a gardé des vestiges, permet de réactiver une sensibilité enfouie ou de susciter un désir. Mais il s'agit surtout d'en extirper la *valeur de mise en ordre et d'harmonie paysagère,* non la stricte composition spatiale. Kim utilise donc sans cesse le *levier nationaliste* pour projeter ces valeurs dans le paysage contemporain : les Séoulites ont mille autres préoccupations plus urgentes que l'esthétique urbaine, les urbanistes ont mille raisons diverses de se contenter de leurs certitudes techniques et mille facteurs expliquent que les architectes coréens n'aient pas de "culture architecturale"... mais il suffit d'allumer la petite flamme nationale, d'ouvrir le livre d'images de la coréanité, pour que le *message caché* passe. L'intérêt a été éveillé. Peu à peu, il deviendrait possible d'améliorer dans le détail la qualité urbaine des paysages séoulites, de limiter les effets de leur rugosité et d'arriver enfin, beaucoup plus tard, à cette étape ultime où Séoul aurait retrouvé une peau qui dirait son identité, moderne et coréenne.

Voilà pourquoi la rugosité des paysages séoulites ne peut en aucun cas chez Kim trouver à être transmuée en philosophie du chaos comme, dans un contexte très différent, a pu en proposer l'architecte japonais Ashihara Yoshinobu [125]. D'abord parce qu'en dépit des ressemblances, le chaos séoulite ne dit pas exactement la même chose que le chaos de Tokyo. Outre que les acteurs qui en sont la source donnent naissance à des formes différentes de chaos, l'idée qu'elle dissimule à Séoul ne concerne pas simplement la rugosité

125 - ASHIHARA Yoshinobu, *The Hidden Order, Tokyo through the Twentieth Century,* Tokyo, Kodansha, 1989, 158 p. Ashihara n'utilise pas le terme "chaos", mais l'idée est là.

des volumes. Elle se voit renforcée par l'aspect plus modique, plus pauvre, plus bricolé d'une ville construite à la va-vite et qui est très loin d'offrir aux regards ce chaos formel tokyote admirablement *vernis* par la belle prospérité de l'ensemble. L'"amibe" urbaine d'Ashihara est un désordre de luxe [126]. C'est celui qu'on trouve aujourd'hui à Séoul dans les tapageuses formes architecturales de l'arrondissement de Kangnam. Cet horizon là n'est pas celui de Kim Sugùn lorsqu'il regarde sa ville. C'est aussi que le nationalisme qui anime ces deux architectes n'est pas le même. Corée et Japon, Séoul et Tokyo, nationalisme coréen et nationalisme nippon en sont à des étapes diverses dans l'articulation de leur pays au monde et se fondent sur un passé d'élaborations nationalistes très différent. Ashihara mêle -trop- habilement les idées de chaos formel, de logique urbaine et d'identité nationale. Il en tire l'idée d'un "ordre caché". Soit. Mais outre qu'il est paradoxal de vouloir fonder l'identité nationale d'une ville sur la confusion ordre-logique et sur l'illisible [127], son propos entre dans la longue suite des nippologies : elle substantialise l'Occident contre le Japon et revendique un *dépassement* du modèle occidental qu'elle a elle-même construit. Le désordre apparent de Tokyo devient le signe même de son avance sur l'*autoroute historique de la modernité*. Le souci de Kim Sugùn est tout autre. D'une part, il procède de cette ambition de désenclaver l'identité coréenne déjà signalée. Il ne s'agit pas de dépasser, mais bien au contraire de *rejoindre* l'internationale des grandes villes-phares du monde et de ce qu'il construit de son côté comme leur ordonnancement baroque ou néo-baroque. D'autre part, il s'agit de *fixer une image forte de soi* contre l'ignorance où seraient les Coréens de leur propres références. Il faut donc sans cesse raviver le souvenir des anciens et construire sur un petit nombre de traits un Chosòn idéal. Grâce au levier nationaliste et à la passion coréenne pour la redécouverte de leur passé, il serait possible de doter les habitants de la ville, les architectes-ingénieurs et les urbanistes d'une culture urbaine historique.

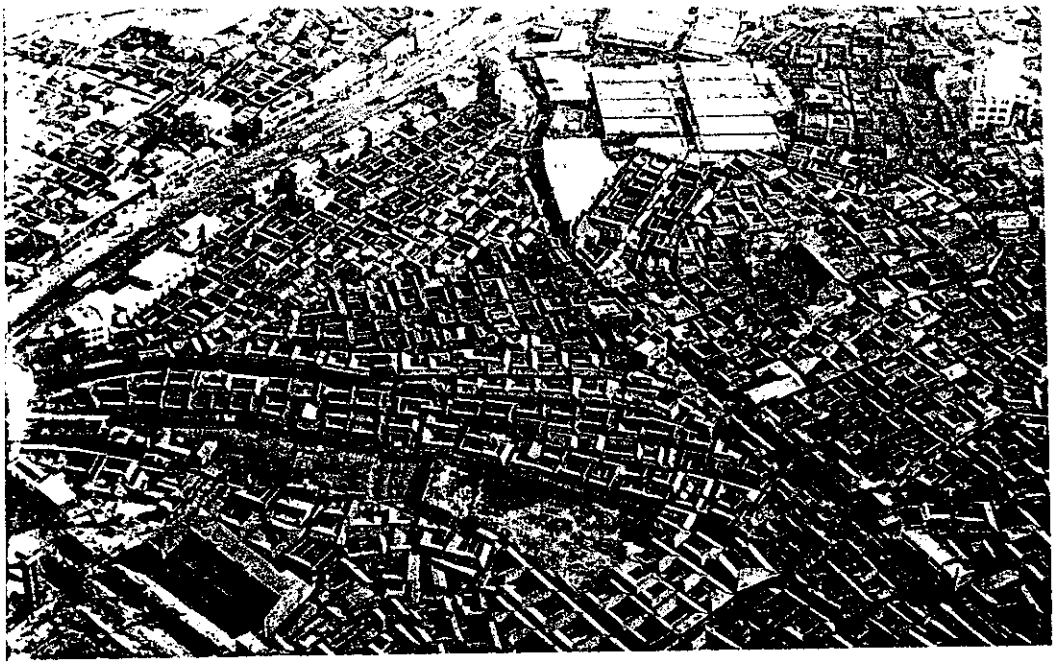
---

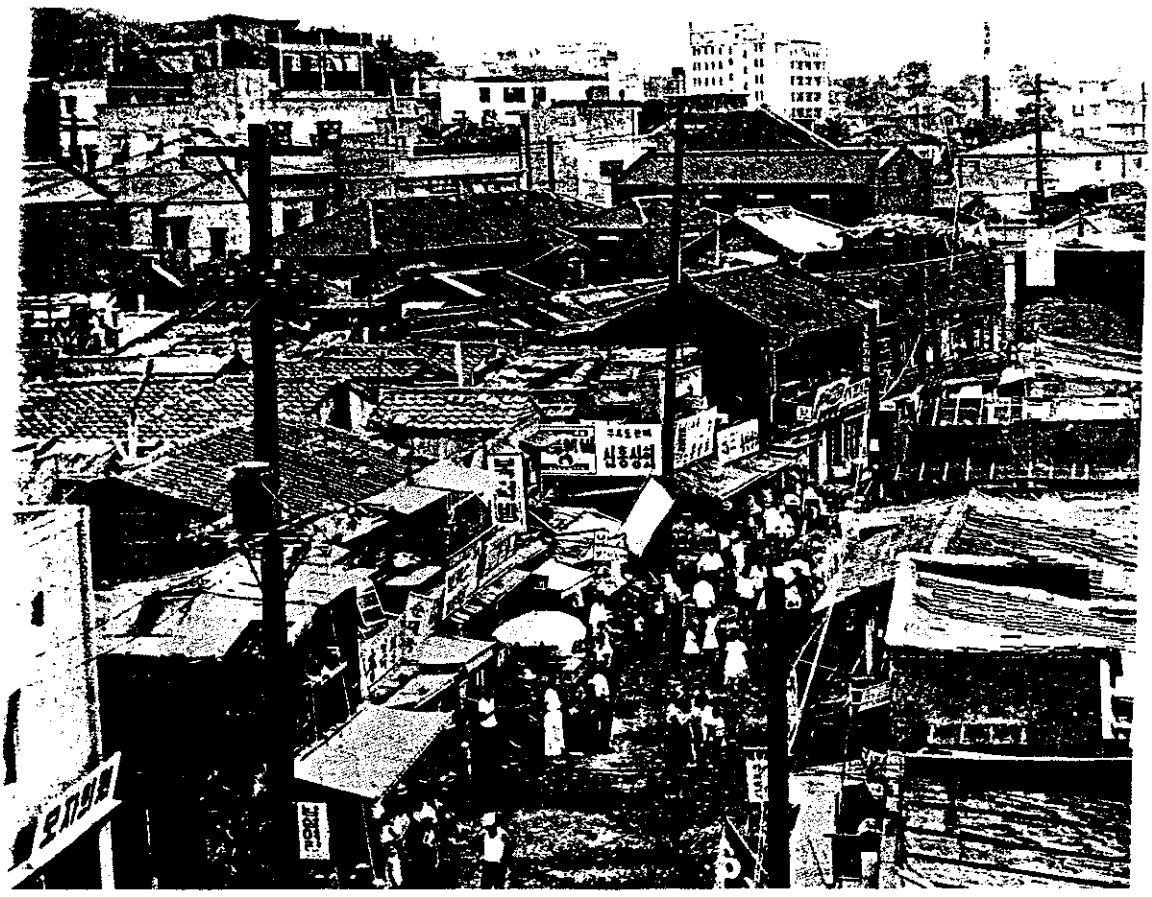
126 - Pour un commentaire d'Ashihara rendu à sa logique japonaise, voir A. BERQUE, *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 1993, 247 p., p. 99 et *passim*.

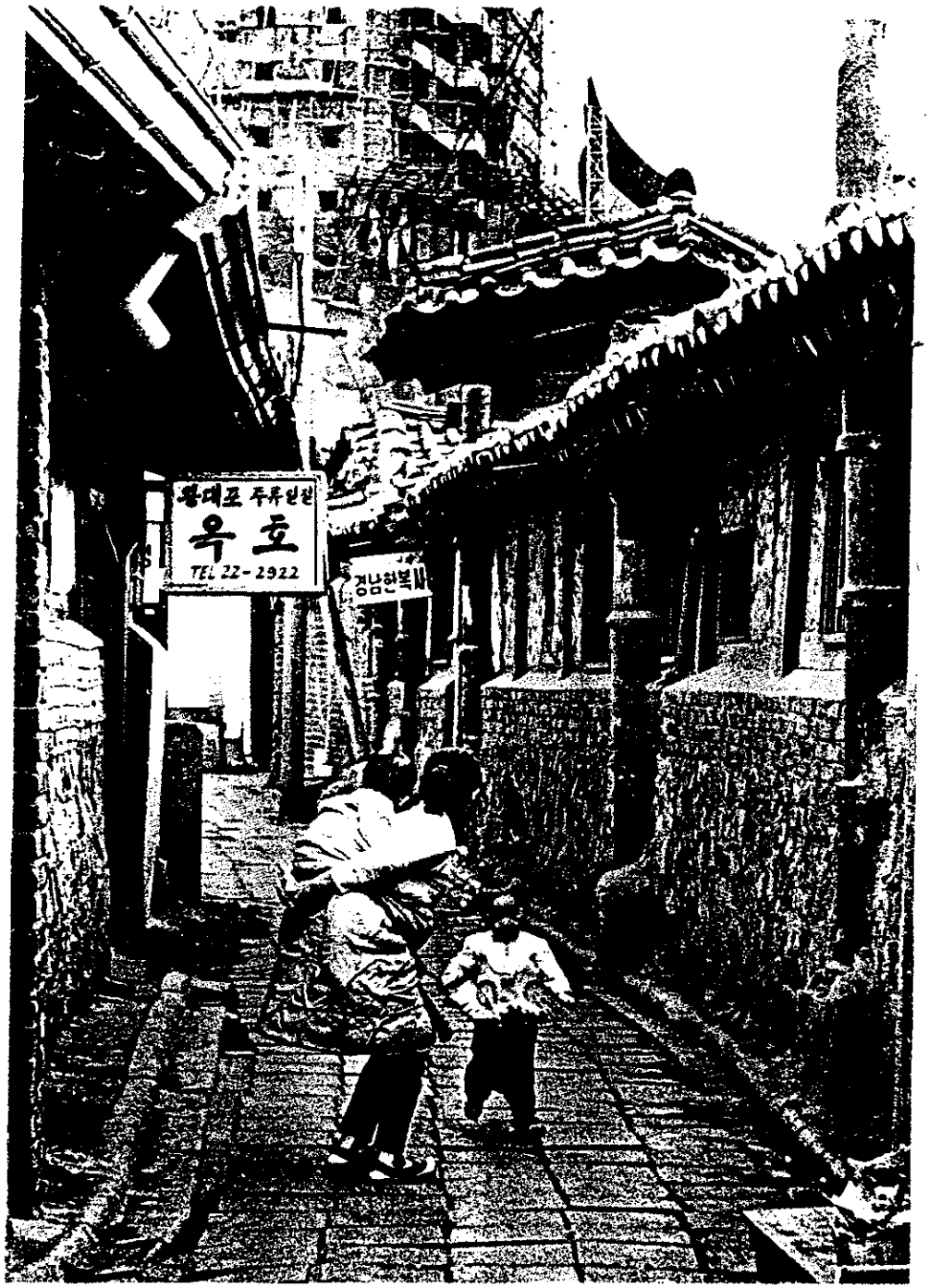
127 - Ashihara pose le type de *la* ville occidentale sous les auspices de l'ordre visuel (p. 56 *sq.*,), ce qui ne manque pas de soulever bien des problèmes Il serait intéressant, dans la concurrence des villes-mondiales villes-phares pour l'hégémonie référentielle, de comparer avec les discours tenus sur Los Angeles, qui donne prise au même type de raisonnements. Voir à ce sujet D. PAYOT, *Des villes-refuges, Témoignage et espacement*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1992, 110 p.

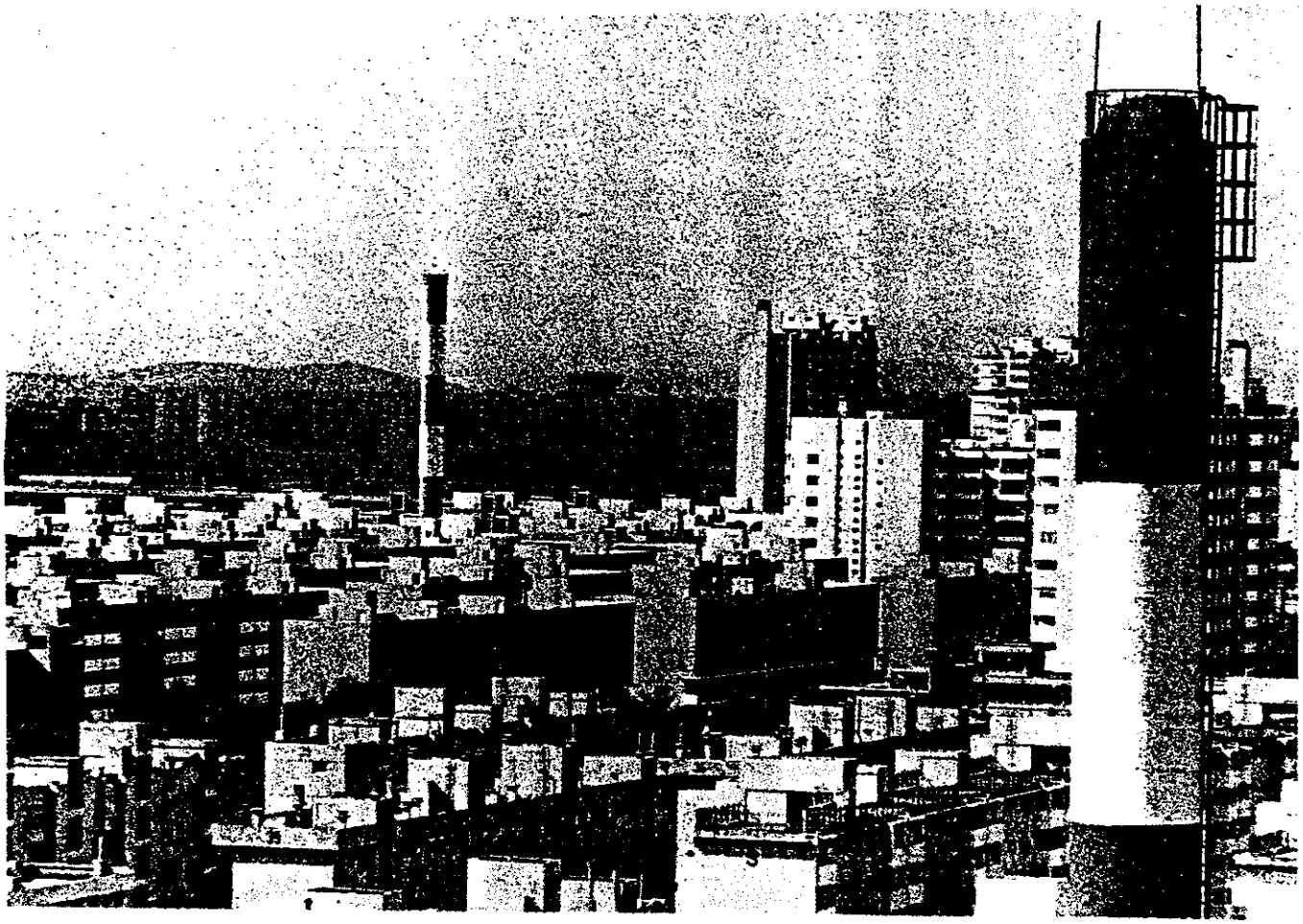
B - Les voies de la qualité urbaine

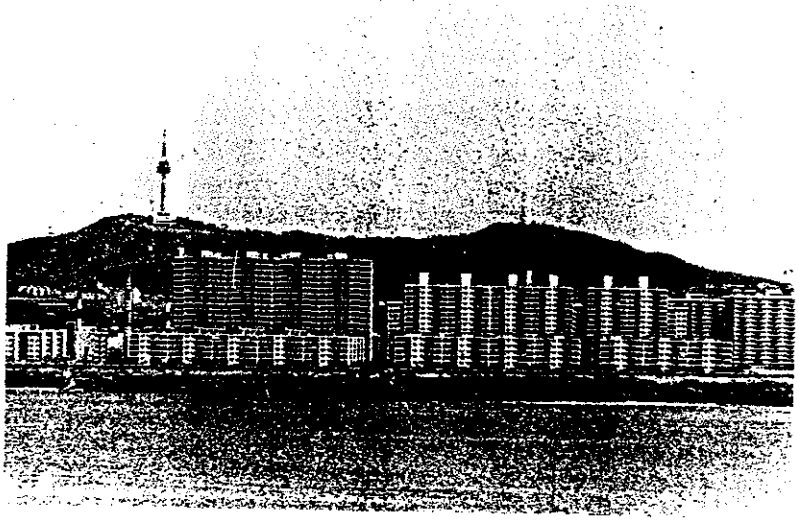
1 - *Konggan* - Reportage (Illustrations 115 - Paysages de Séoul)

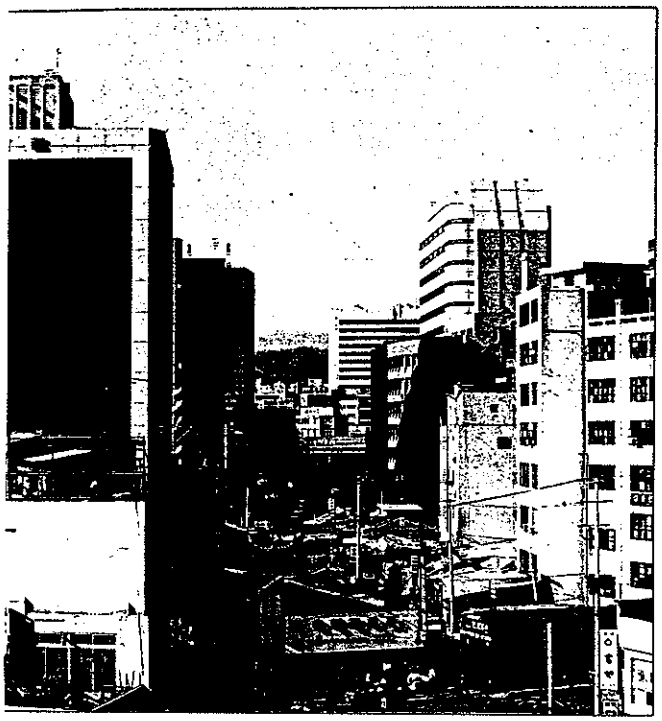


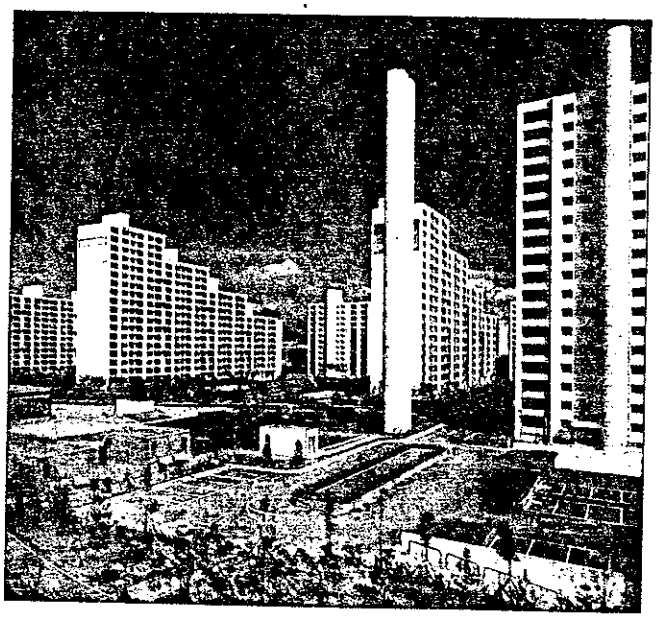


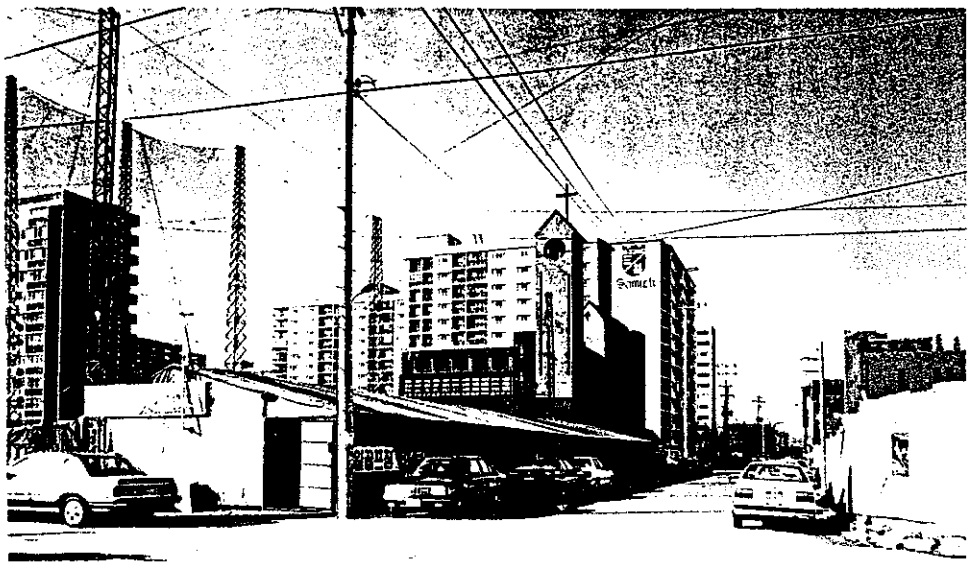

옥호
TEL 22-2922

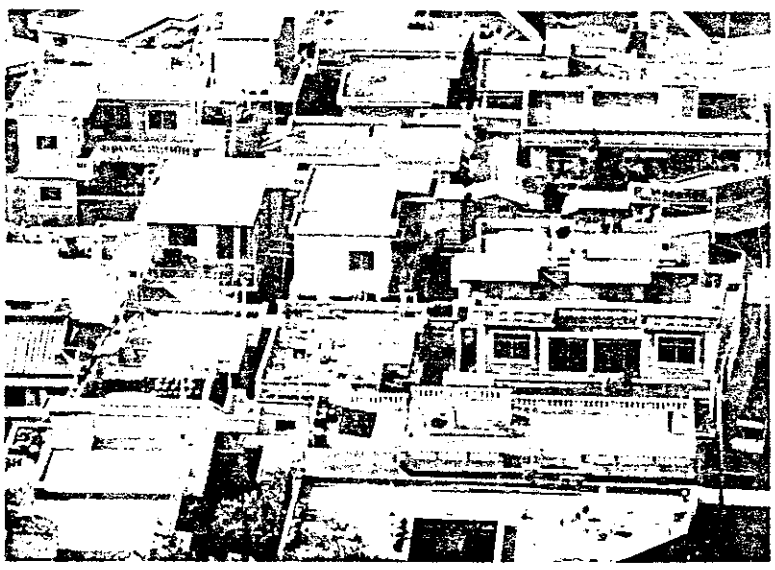


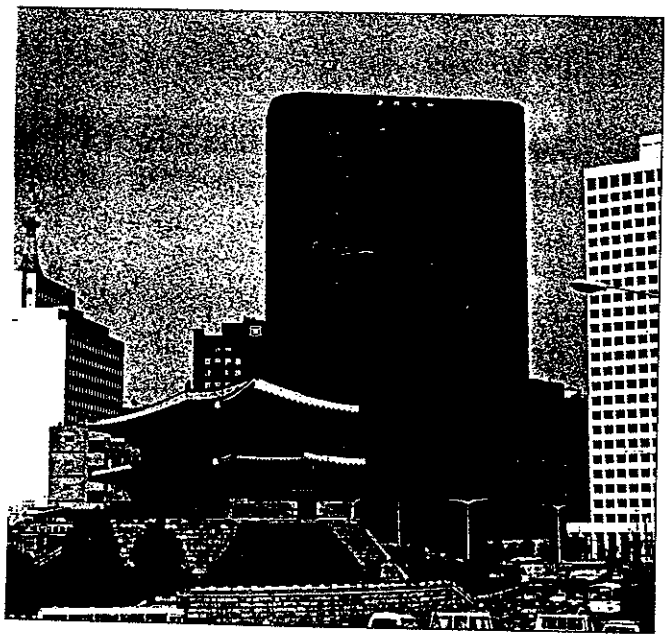


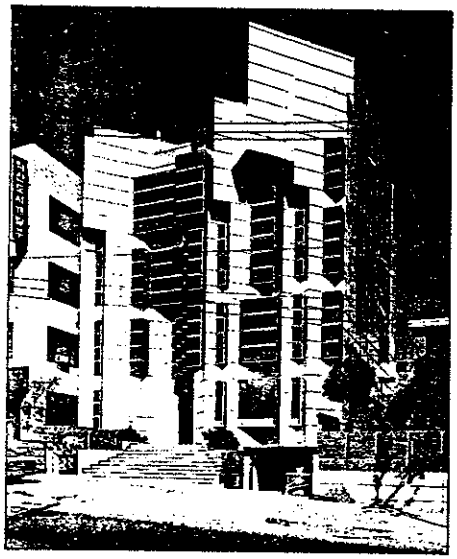


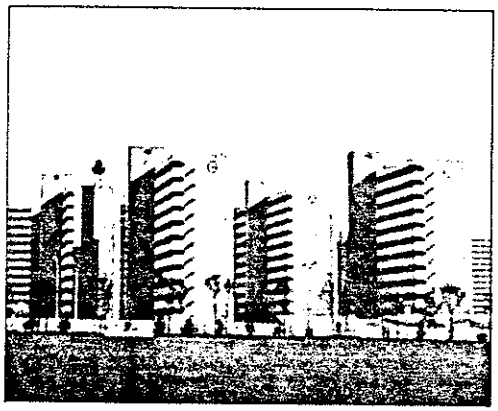


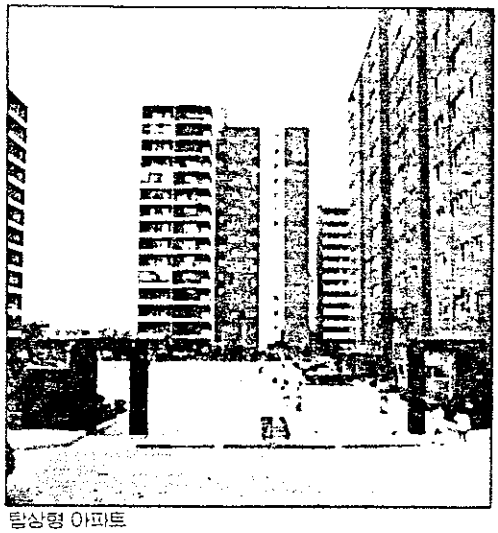




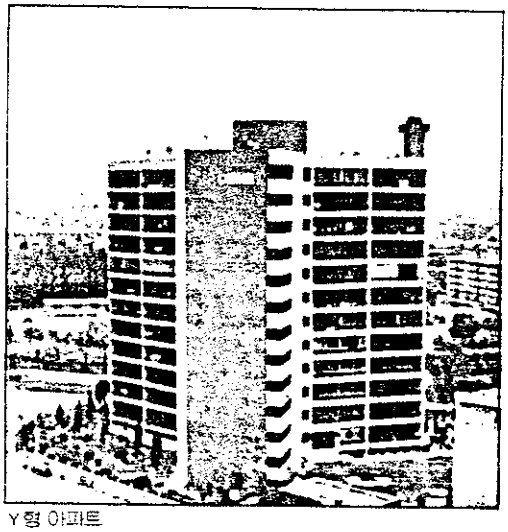




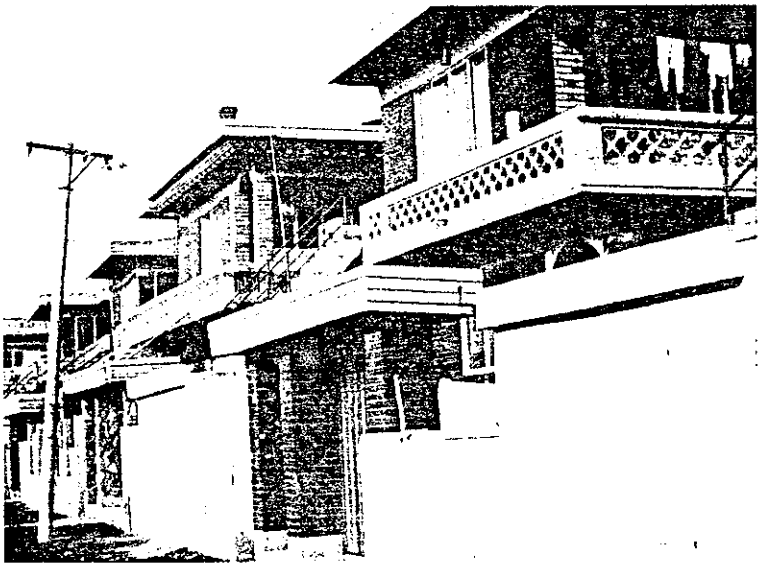


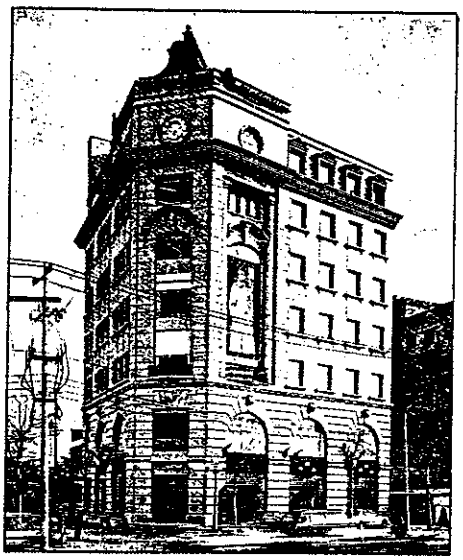


탑상형 아파트



Y형 아파트





- pages 572 et 573 : le Séoul des années 60
(L'héritage du Chosòn ; l'héritage colonial ; les petits immeubles du centre ; les collines d'habitat individuel en périphérie);
- pages 547 à 576 : le Séoul des années 70
(logement social collectif au sommet des collines ; avenue Chongno ; une rue des tissus urbains anciens ; le monde des tanji ; le front du fleuve Han)
- pages 577 à 579 : le Séoul des années 80
(les rugosités du centre-ville ; tanji pour classes moyennes ; pratices de golf, église et appartements : Kangnam ; l'habitat individuel ; l'amélioration de la qualité architecturale et paysagère).

Les photos présentées ci-dessus ne répondent pas simplement au souci pédagogique de donner une illustration sensible à l'aridité analytique d'un texte portant sur les paysages de Séoul. Elles ont toutes été tirées de *Konggan* sur des sujets et des périodes variées. Car la photo urbaine qui abonde dans les pages de la revue n'a pas pour vocation unique de porter témoignage. Elle joue aussi le rôle d'une arme au service d'un combat. Par rapport à d'autres revues plus spécialisées portant sur la ville, comme *Tosi munje* ou sur l'architecture, comme *Kònch'uk, Konggan* y trouve une de ses plus remarquables spécificités. Et d'autant plus, il faut le remarquer, que sur ce créneau elle est en position de quasi monopole [128]. L'usage de la photo est donc hautement stratégique. Sa pratique la plus fréquente et la plus cruelle -qui tourne au procédé- est de juxtaposer par exemple l'image d'une barre d'immeuble et d'une belle maison aristocratique du Chosòn. Effet garanti. A ce niveau de *sensibilisation* d'un public, la problématique défendue de la tradition et les réserves de Kim sur les questions d'échelles disparaissent. C'est de bonne guerre, comme on dit.

C'est pourquoi il est sans cesse nécessaire de lever les ambiguïtés qui entourent ce combat. L'idée de produire une ville qui soit coréenne et moderne est un *horizon*. La *spatialité coréenne* exhumée du Chosòn peut certes servir de *ressource formelle* à la création contemporaine, mais elle a surtout pour fonction de déclencher le réflexe nationaliste et d'aboutir, *par la bande*, à la restauration d'un *paysage de qualité* exprimant un retour à l'ordre. Cette idée de qualité ne se limite pas chez Kim à de pures considérations esthétiques. La qualité de vie, les mesures ordinaires de l'édilité en font partie, même si cet angle d'attaque est plus limité [129]. Enfin, un combat ne se définit pas sans *ennemis*. L'*Etat technocratique* et le monde des urbanistes est le premier visé pour son modernisme désuet et fonctionnaliste. Arrivent en bonne place les *architectes sud-coréens* attaqués tantôt pour leur nationalisme "au petit pied" qui créent de la fausse tradition, tantôt pour n'être que de purs ingénieurs fabriquant des cubes. Enfin, il déplore l'attitude des *Coréens et des Séoulites* eux-mêmes qui, responsables du paysage en tant que clients et en tant qu'habitants, ont perdu tout sens de l'esthétique et de l'ordre ancestral.

---

128 - On a signalé ailleurs, dans un format moins important, l'action parallèle de *Ppuri kip'ùn namu*.

129 - Cf. par exemple *CKNK*, 1972, p. 164-165 sur les difficultés d'approvisionnement en eau au début des années 70 et sur l'horreur des trottoirs défoncés.

Trois thèmes sont plus particulièrement soulignés pour revenir, à long terme, sur ces lacunes intolérables : patrimoine urbain, architecture paysagère, vraie modernité.

2 - Patrimoine et symboles nationaux

Pour des raisons nationalistes évidentes, décrites dans un chapitre précédent, *Konggan* et Kim Sugùn n'eurent pas besoin de faire le siège des autorités pour obtenir la protection du patrimoine séoulite. Dès 1962, la loi 961 de protection des biens culturels *(Munhwajae poho pòp)* avait montré l'intérêt du pouvoir pour cet enjeu hautement symbolique de la construction nationale. La plupart des biens de la dynastie des Yi étant devenus propriété nationale, Séoul jouissait d'un assez joli capital de formes anciennes érigé en bastion de l'institution patrimoniale. En plus des quatre palais royaux, qui en constituaient le coeur, les autres hauts lieux du patrimoine urbain -portes monumentales et enceintes- furent mis à la disposition du public sous la houlette de La Direction du patrimoine *(Munhwajae kwalli guk)*. Dans l'ensemble, le système législatif de protection ressortissait surtout de procédures d'inventaire, dont les catégories étaient étroitement inspirées de la loi japonaise équivalente. D'où l'accent qui fut mis sur le bâti monumental *(kinyòm mul)* appelé à jouer l'indispensable fonction mémorielle et, dans le cas de Séoul, l'importance réservée à la seule période Chosòn. Les palais furent "restaurés", c'est-à-dire débarrassés des éléments les plus évidemment modernes qui les fragilisaient. Ils commencèrent leur existence dans le temps suspendu de l'éternité patrimoniale.

Peu à peu toutefois, on assista à un élargissement non seulement du nombre de "biens culturels" classés, mais surtout des "objets" mêmes qu'il s'agissait de prendre en compte [130]. En 1972, suite aux *Conventions et Recommandations de l'UNESCO relatives à la protection du patrimoine culturel*, la nouvelle *Loi de Promotion de l'art et de la culture* dota le patrimoine bâti de nouvelles protections en élargissant aux abords des monuments les nécessités d'une réglementation. Elle créait l'idée de "préservation de l'environnement historique" *(yòksajòk hwan'gyòng-ùi pojon)*. Comme au Japon, l'application de ces

130 - On reprend en simplifiant A. DELISSEN, "Le patrimoine urbain séoulite, simulacres et impermanence", *in Asies n°2*, sous presse. On se reportera à la bibliographie coréenne citée.

dernières mesures fut toute relative. D'une part, elle venait trop tard et, sauf dans le cadre d'une opération de rénovation urbaine, l'Etat ne se donna pas les moyens de lisser le paysage aux abords des grands monuments. Lorsque cette rénovation eut lieu, comme autour de la Porte de Namdae-mun, ce fut pour empirer la situation antérieure : la porte monumentale est noyée dans l'ombre des -beaux- gratte-ciel de marbre des *chaebòl* et reste plus que jamais inaccessible aux piétons puisque elle sert de rond-point aux deux fois cinq voies de T'aep'yòng-no et Namdaemun-no... Les cartes postales réclament d'être judicieusement cadrées ou prises de nuit pour transformer les voitures en guirlandes de Noël du plus bel effet. Les modifications incessantes de la loi -vernis légal de toute opération techno-autoritaire- témoignent de ce que la pression foncière reste la force dominante. La politique d'élargissement continu des grands axes vient en second. L'avenue T'oegye, qui relie pourtant le palais Kyòngbok au palais Ch'angdòk par le sud est un modèle du genre. Elle vient de subir son n-ième recalibrage. Enfin, la pression récente en faveur de parkings plus nombreux au centre-ville achève aujourd'hui de transformer en voeu pieux la gestion des abords. Elle fait du patrimoine une "réserve" purement symbolique sans aucune capacité à *rayonner* sur le paysage urbain.

Dans le même esprit, la loi d'urbanisme de 1981 tenta d'élargir aux tissus urbains résidentiels, véritables miraculés d'Hanyang, les bénéfices de la "protection". L'idée de "zone de beauté paysagère" *(migwan chigu)*, tout aussi japonaise d'inspiration [131], créait un classement en cinq degrés et imposait des limitations de hauteur ou des recommandations d'aménagement (couleurs, matériaux). Les quartiers de Kahoe-dong, d'Insa-dong et de Samch'òng-dong, qui avaient fait l'objet des éloges constants de Kim et de *Konggan* pouvaient enfin espérer souffler et montrer que l'architecture de bois allait résister aux pressions de la ville de pierre. Après dix ans, le fiasco est à peu près total. Cela pour plusieurs raisons convergentes. D'une part, à cause de l'ambiguïté qui entoure le mot "préservation" *(pojon)* par rapport au mot "protection" *(poho)*. Dans la mesure où les tissus résidentiels sont aussi des lieux privés et des lieux de vie, que signifie "préserver"? Est-ce à dire que, seuls habitants de Séoul, les résidents de ces quartiers seront privés de mobilité sociale et des délices de la rente foncière en centre-ville? D'autre part, le critère légal du classement, au

131 - Voir C. GALLIAN, "Système de protection du patrimoine dans la ville japonaise", *La qualité de la ville 1, Urbanité française, Urbanité nippone*, Tokyo, Maison franco-japonaise, 1987, p. 139-146.

lieu de prendre la mesure d'une possible hétérogénéité de ces quartiers apparemment homogènes, fut fondée sur une idée assez sottement nationaliste : il s'agissait de préserver la "maison purement coréenne" *(hanok)*. La loi d'architecture spécifia alors les critères de taille, structure, matériaux et couleur. Enfin, sans aucune considération pour le contenu social et la mise en valeur économique ou touristique de ces quartiers, la loi imposa un très lourd contrôle de son application, avec force amendes, quitus et inspecteurs. Deux poids, deux mesures. Rédigée et gérée en dépit du bon sens, elle fut fermement dénoncée par la majorité des résidents concernés qui, en exagérant un peu, se disaient contraints de demeurer à jamais dans une sorte de bidonville historique moins habité que hanté par l'histoire. Ils trouvèrent rapidement la faille : la maison de style "purement coréen" définie par la loi d'architecture ne concernait réellement que 10% des constructions. La loi de préservation était donc une loi privée, taillée pour les élites bourgeoises et cultivées qui y tenaient les plus belles demeures. En janvier 1991, elle fut abrogée. On peut s'inquiéter aujourd'hui pour Kahoe-dong.

Kim Sugùn et *Konggan* eurent donc à coeur de mobiliser leurs ressources et de faire pression sur l'Etat pour encourager cet élargissement du patrimoine coréen. Une bonne partie de la critique vint de l'insuffisance du catalogage ou du non respect des abords des monuments. Ch'ilgung, un sanctuaire privé des Yi proche du palais Kyòngbok, fut ainsi acculé à perdre son sens au coeur d'une urbanisation bien cavalière [132]. La "restauration" de Kyòngju, capitale du Silla, fut encore plus contestée : elle mêlait parcs d'attractions et réinvention gratuite de formes à jamais disparues. Enfin, le cher Piwòn, le cher jardin secret du palais Ch'angdòk, quintessence du jardin coréen, se voyait soumis à un programme de "rénovation" *(chaegaebal)* alors qu'il avait tout juste résisté aux aménagements nippons. En 1984, Kim respire. On a renoncé à le rendre carrossable!

Mais l'essentiel de la critique de *Konggan* par rapport à la politique du patrimoine n'est pas là. Même si nombre des contributeurs de la revue appartenaient à la Direction du patrimoine, Kim ne cessa de tempêter contre les techniques de restauration et leur philosophie cachée de préservation *(pojon)*. Il est vrai que les si coûteuses techniques de restauration sont très loin d'avoir suivi en Corée la cadence du catalogage. Elles ont conduit à des reconstitutions

---

132 - Voir *CKNK*, 1984, p. 132.

hasardeuses et à des pratiques contestables. Le patrimoine coréen souffre en général de l'effondrement que subirent les artisanats nationaux pendant la période coloniale. Ils en sortirent moribonds ou morts. D'où la nécessité, par exemple, de recourir à des moines bouddhistes qui avaient gardé les techniques de construction des monastères mais qui furent conviés, indûment, à les appliquer aux palais ou aux pavillons. D'où de fréquentes erreurs dans la proportion des charpentes [133]. "A Séoul, la porte de Kangwha-mun sur l'avenue T'aep'yòng-no est une restauration dont la structure est en béton. Ce n'est pas une restauration. Lorsqu'on restaure, de même qu'on ne modifie par la forme et le style, on ne peut pas se permettre de modifier les matériaux [134]", écrit Kim. Il aurait pu ajouter, comme en témoignent les photos de l'époque Chosòn, que le galbe des toits de cette porte palatiale fut aussi redressé par rapport à l'original. Il ajoute : "Ce dont a besoin la science de la préservation, c'est de sauver le patrimoine contre la décoloration, l'érosion, la décrépitude. En Corée, l'ancien est maquillé en neuf. On commet une profanation et partant, on donne une fausse idée du passé [135]". Il est donc partisan d'une philosophie de la restauration de type ruskinien qu'il s'empresse, en 1984, de renommer "négativisme patrimonial". *Exit* la référence. Face à lui, l'Etat sud-coréen serait plutôt un adepte de la voie Viollet-le-Duc : remettre la construction dans un état idéal-typique n'ayant sûrement jamais eu aucune existence concrète dans l'histoire. En Corée, où le patrimoine urbain subsistant est maigre et où les fréquentes reconstructions ont été la règle, où peut mener cette politique? Que signifie l'état originel? Comment bâtir des types et comment retrouver les techniques anciennes? La formule du Disney Land patrimonial est sans doute à l'horizon. Elle a déjà cours dans le "village folklorique" *(minsok ch'on)* de Suwòn. Elle engrange les recettes symboliques du nationalisme culturaliste sans rien dire ou si peu des architectures anciennes [136].

Un point très particulier du patrimoine urbain séoulite pose pourtant problème à l'identité urbaine et à l'identité nationale. Il s'agit de toute l'architecture, plus ou moins monumentale, de la période japonaise et des autres lieux marqués du sceau de la puissance étrangère. Sur cette question rien

---

133 - Voir C. ROBIN, SHIN Yonghak, B. JEANNEL, *op. cit.*, p. 144.
134 - *CKNK*, 1972, p. 159. L'avenue T'aep'yòng-no reliait Namdae-mun au palais central. Sur un tronçon, elle fut ultérieurement rebaptisée avenue Sejong.
135 - *CKNK*, 1984, p. 134.
136 - Cf. Les projets récents de restauration du palais Kyòngbok "dans son état originel". Lequel? Voir *Le Courrier de la Corée*, 15 juin 1991, p. 6-7.

n'est aujourd'hui clairement arrêté. *Konggan*, toujours en pointe sur ce thème, a été assez rapide à prendre en compte les bâtiments néoclassiques du paysage de Séoul et à demander qu'ils soient inscrits au patrimoine et protégés comme tels [137]. Plus largement, c'est l'ensemble de la production architecturale du XXe siècle, y compris celle de Kim Sugùn et de Kim Chungòp, qui est aujourd'hui concerné par cette indécision. Par le poids symbolique qu'elle représente, l'architecture coloniale est pourtant, et depuis longtemps, un des enjeux de l'identité de Séoul. L'énorme Capitole en est le stigmate le plus intolérable. C'est le serpent de mer patrimonial, le "trou des Halles" de la capitale. A suivre en continu *Konggan*, la question revient très régulièrement sur le devant de la scène. Dans ce débat, Kim est l'un des plus modérés. Il reconnaît quelque qualité au bâtiment pourvu qu'on lui ôte son dôme. La décision prise au début des années 80 d'en faire l'abri des collections nationales lui convenait assez bien : "Comme c'est à Séoul, véritable tête de notre pays, que se sont accumulés nos trésors culturels, la mise en place d'un musée central, au coeur de la ville, aurait un grand poids symbolique pour notre culture. En se gardant de tout chauvinisme étroit, la sensibilité coréenne *(uri Han'gug-ùi maùm)* s'ouvrirait au monde en montrant à la fois la qualité de nos ressources et notre capacité d'ouverture. Je suis persuadé que cela contribuerait puissamment au déploiement de notre identité nationale *(uri-ùi chasin'gam)* [138]". Ce compromis, qui faisait cette fois fonctionner à rebours l'interception symbolique en emplissant la coquille japonaise des trésors de la culture nationale, dura dix ans.

Au début des années 90, c'est moins la destruction du Capitole qui est à l'ordre du jour que son déménagement [139]. Cette fois, le poids symbolique du bâtiment vient à la rencontre d'une autre question chaude du paysage national : la base américaine de Yongsan. Outre ce qu'elle représente de présence étrangère, militaire et massive, au coeur de la ville -une véritable concession ayant le droit, par exemple, de tirer un feu d'artifice le 4 juillet-, elle est choquante à d'autres titres. La base de Yongsan se situe en effet au centre exact de la mégapole. La théorie des valeurs foncières donne à ces trois cents hectares d'un centre "vide" sans empereur un prix mirobolant. Elle excite bien des

---

137 - Voir le dossier "Han'guk hyòndae kònch'uk pojon-ùi che munje", (Divers problèmes concernant la préservation de l'architecture moderne en Corée", *KG*, n° 223, 1986, p. 89-114.
138 - *CKNK*, 1982, p. 173.
139 - Cf. "Chungang ch'òngsa ijòn", (Le déménagement du Capitole), *KG*, n°280, 1990, p. 10-43.

convoitises en temps de rareté foncière. De plus, si l'utilité de la militarisation de Séoul n'est pas en bloc remise en question, il parait singulier aux Séoulites de devoir faire un long détour pour éviter la base et d'y voir les hauts gradés américain *et coréens* s'y payer le luxe d'un golf 18 trous...

Le nouveau serpent de mer patrimonial-national consiste aujourd'hui en un projet : recouvrer la base, transformer le golf en parc intra-urbain... et y déménager le Capitole. Le président Kim Yòngsam a annoncé la décision. Le processus est engagé.

On signalera enfin, quoique cette tendance soit restée balbutiante et un peu répétitive dans ses lieux d'explorations, que *Konggan* tenta de raviver la mémoire urbaine des lieux célèbres de la ville. En 1984, les prodromes de ces recherches donnèrent lieu à un dossier spécial encore un peu court sur ce sujet [140]. Ils posaient les premiers jalons d'une géographie sensible ancrée dans des lieux oubliés depuis longtemps et dont les hectares sans mémoire de Kangnam n'avaient même pas idée. On y reviendra.

Tel qu'elle apparaît dans un très grand nombre d'articles de *Konggan*, la question du patrimoine urbain a donc deux fonctions. D'une part, elle a une fonction proprement nationale voire nationaliste à travers les symboles et anti-symboles de la monumentalité. D'autre part, elle a une fonction éducative, d'acculturation à la ville en ordre à travers l'accent qui est mis sur les ressources du bel Hanyang mythique ou du Kahoe-dong réel et menacé. Ce projet éducatif est aussi poursuivi par d'autres moyens et avec d'autres modèles.

3 - L'éducation sensible et l'architecture paysagère

Il n'est plus utile de revenir sur les espoirs que mettait Kim Sugùn dans l'éducation de ses concitoyens afin de surmonter leur absence d'intérêt pour les choses de l'art et les choses coréennes. On a dit les fondements et les lacunes de cette république idéale des *sònbi*. Quant à l'action même de *Konggan*, elle trouve ses limites dans l'étroitesse de son lectorat. Il fallait trouver des voies moins savantes et moins livresques de l'édification pédagogique. La ville elle-même, comme territoire d'une culture urbaine spécifique et comme support de nombreuses institutions culturelles, la ville comme paysage sensible, vécu au

---

140 - "Tosi-ùi changso, tosi-ùi kiòk", (Lieux de mémoire de la ville), *KG*, n° 199, 1984, p. 68-75.

jour le jour par ses habitants, pouvait être le terrain d'un embrayage général vers la belle ville coréenne à partir de quelques lieux de qualité : "Quel que puisse être le niveau de développement économique, quel que soit le PNB par habitant, l'absence d'intérêt pour les arts et la culture est un tabou absolu. Quant à l'idée que l'art et la culture doivent venir après qu'on a résolu nos problèmes économiques, elle est extrêmement dangereuse. Il faut que les deux démarches avancent de concert. [...] Plutôt que de mettre en forme la ville en ne construisant en grand nombre que des gratte-ciel coûteux, trop hauts et sans rime ni raison, il faut d'abord commencer par embellir. Cela commence par le corps. Puis l'on passe à sa chambre. On s'essaie à lui donner une dimension intérieure. De là à la maison et à la cour ou, si c'est un immeuble, au balcon et à la véranda qui s'orneront de fleurs. Et puis, naturellement, on en arrive au voisinage, à la rue et enfin à l'ensemble de l'arrondissement. [...] Il faut commencer par le bouillon de culture que constitue la conscience esthétique de chaque individu [141]".

Pour cela l'architecte joue un rôle dans le paysage urbain. Et cela avant de commencer ici à traiter de questions strictement architecturales. Le travail qu'il laisse a une valeur exemplaire d'entraînement et d'inspiration. Il finit par guider les sensibilités. Mais il est des architectures spécifiques qui permettent de potentialiser cette force : les architectures culturelles. Comme revue d'architecture, *Konggan* ne cessa de prêter une attention sourcilleuse à tous les projets en cours de musées, de bibliothèques, de théâtres, de campus universitaires. Comme architecte, Kim goûta par dessus tout les concours publics qui mettaient ce thème à leur programme. Sur l'ensemble du territoire national, il réalisa de nombreux musées sans avoir eu visiblement à souffrir des embarras consécutifs à l'"affaire Puyò". La Corée olympique officielle, qui souhaitait faire bonne figure et montrer que ses équipements culturels étaient à la hauteur de ses ambitions, acquiesça assez pour que divers instituts et complexes de loisirs culturels aient proliféré à Séoul et en périphérie... sud. La question de savoir ce qu'on mettrait ensuite dans ces musées tout neufs ne préoccupait personne. Faute de moyens financiers puissants, ces belles institutions publiques continuent de voir les seuls grands magasins *(paekhwajòm)* sud-coréens proposer au grand public les expositions et les

141 - *CKNK*, 1983, p. 152-154.

spectacles véritablement prestigieux. Comme disait Kim, l'art et l'argent doivent avancer de concert.

Sur le plan des améliorations paysagères de la ville vers un plus grand sens de l'aménité *(k'waejòksòng)*, vers une esthétique de détail générée spontanément par les habitants, on ne peut à dire vrai qu'être sceptique sur la méthode proposée. Elle relève de l'incantation. Certes, pour peu qu'on se promène aujourd'hui dans les rues de Kangnam-gu ou sur certains versants plein sud du nord de la citadelle (P'yòngch'ang-dong ou Puam-dong), on découvre sans problème une qualité paysagère urbaine organisée et entretenue par les Séoulites eux-mêmes. Les naïvetés sociales de Kim pourraient faire croire qu'on lit là le résultat de trente années de lecture assidue de *Konggan* ou de fréquentation ardente des musées et salles de concert. La prospérité générale des lieux et de leurs occupants est loin d'y être étrangère.

Cela dit, il est un domaine d'action où les exhortations de *Konggan* et de Kim eurent plus de poids : défense et illustration de l'architecture paysagère [142]. Il est incommode de séparer ici pour des raisons d'exposé, ce que Kim cherchait précisément à relier : le bâtiment et la ville. Contre le désordre du paysage, il plaide en faveur d'une discipline globale : le *design (chohyòng)*. Celui-ci permettrait pour la période moderne de retrouver les échelles affines et l'ordre esthétique de la ville classique. L'architecture n'est donc pour lui qu'un élément dans un continuum de mises en formes *(hyòngt'ae)* qui vont du schéma directeur d'aménagement urbain au grain du béton utilisé par les façades. Mais surtout, il s'agit de veiller à la qualité paysagère de l'espace extérieur à la boîte du bâtiment, de se soucier autant de la *forme vide* de l'espace non-construit que de la forme construite. Pour qui fréquente les revues d'architecture des pays opulents, la requête est d'une banalité effroyable. Elle est frappée au coin du bon sens dans le contexte coréen. L'une des autres cruautés photographiques de *Konggan* consiste ainsi à souligner les abords immédiats des architectures qu'elle présente et le désordre sans raison du mobilier urbain des espaces publics [143]. Contre le fonctionnalisme et la division du travail, l'architecture paysagère permettrait de donner à l'ensemble du projet un air d'unité. La

---

142 - Le coréen utilise le mot *"chogyòng"* pour traduire l'expression anglaise de *"lanscape architecture"* qui reste difficile à traduire en français et qui ne correspond pas tout à fait à l'idée portée par le mot "paysagiste".

143 - Voir aussi *CKNK*, 1972, p. 165 où Kim affirme que la qualité urbaine commence par les corbeilles à papier et qu'une belle signalétique remplace 10000 policiers de la circulation.

qualité urbaine d'un projet se mesure donc au souci attentif du détail et à l'intégration de différentes échelles.

On voit donc *Konggan* faire connaître, pendant toutes les années 70, les grands spécialistes américains de *"landscape architecture"* comme Lawrence Halprin [144]. On la voit militer pour la création en Corée d'un cursus de design. Ce sera chose faite en 1981 [145]. On voit l'agence précéder le mouvement en créant un département spécifique qui sera par exemple chargé de l'aménagement intérieur de certaines stations de métro du centre-ville ou de la réalisation d'un micro-parc urbain (Sup'yo *so kongwòn).* Patio de briques brunes ouvert sur le ciel, flanqué d'une cascade et planté de ginkgos, il réserve une petite pièce de qualité paysagère à deux pas des pires autoroutes suspendues du centre-ville. La question du paysagement architectural se décline fréquemment dans un plaidoyer pour l'espace ouvert. Sans aucune considération pour les valeurs foncières, on y préconise une dédensification du bâti. Enfin, on voit même Kim Sugùn plaider pour la qualité paysagère des chantiers en cours de réalisation : "inhumains, crasseux, répugnants [146]".

On sait bien que *Konggan* milite. Elle joue son rôle de relative avant-garde non dans le mouvement mondial des idées et des pratiques du paysage urbain, mais dans ce qu'elle retient du monde et qu'elle juge bon de transmettre, fût-ce au prix d'un décalage avec les attentes immédiates des Séoulites, à la masse des architectes coréens qui n'ont pas ces références à portée de la main. S'ils les ont et ne les utilisent pas, elle aiguillonne les esprits en entamant le lamento nationaliste. Cela dit, à la différence des questions urbaines générales, elle va aussi au charbon, espérant déclencher ce réflexe salutaire qui peu à peu ramènerait la ville vers un paysage de qualité. Aussi, en dépit du charme trouvé à la ville baroque d'Europe, la résolution du problème posé par la rugosité paysagère ne passe pas chez Kim par le recours à une réglementation de type haussmannien. Il s'agit dans la ville moderne de prendre la mesure de l'hétérogénéité des volumes bâtis et de déléguer au design global des espaces ouverts la *capacité de liaison* spatiale et volumétrique. L'esthétique du *mòt,* telle qu'il l'a construite, mettant l'accent sur l'irrégularité,

---

144 - Voir par exemple les dossiers suivants : "Hwangyòng-gwa chogyòng", (Environnement et paysagement", *KG,* n° 107, 1976, p. 8-26 ; "Tosi-ùi [open space]", (Ville et espaces ouverts), *KG,* n° 154, 1980, p. 47-62 ; "Tosi-wa kònch'ug-ùi chunggan yòngyòk", (Le territoire intermédiaire entre la ville et l'architecture), *KG,* n°215, 1985, p. 113-128.

145 - Cf. *CKNK,* 1981, p. 143-145.

146 - *CKNK,* 1983, p. 166.

Illustration 116 : paysagement et ouverture des *tanji* [147]

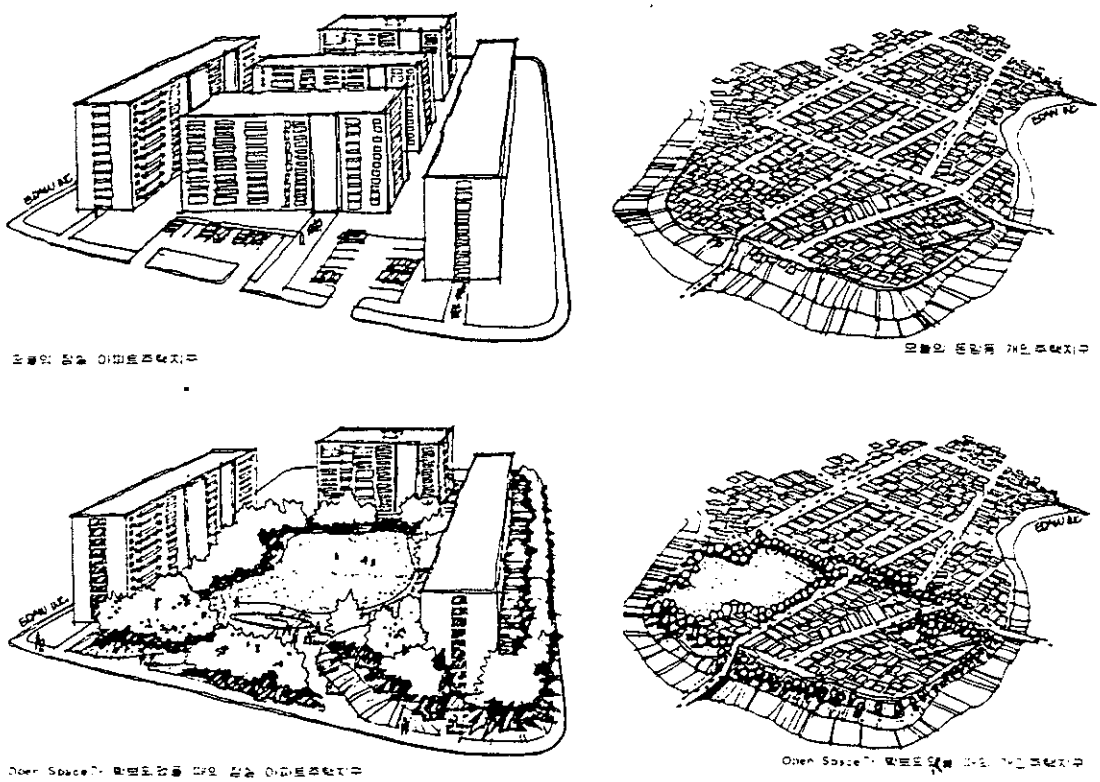
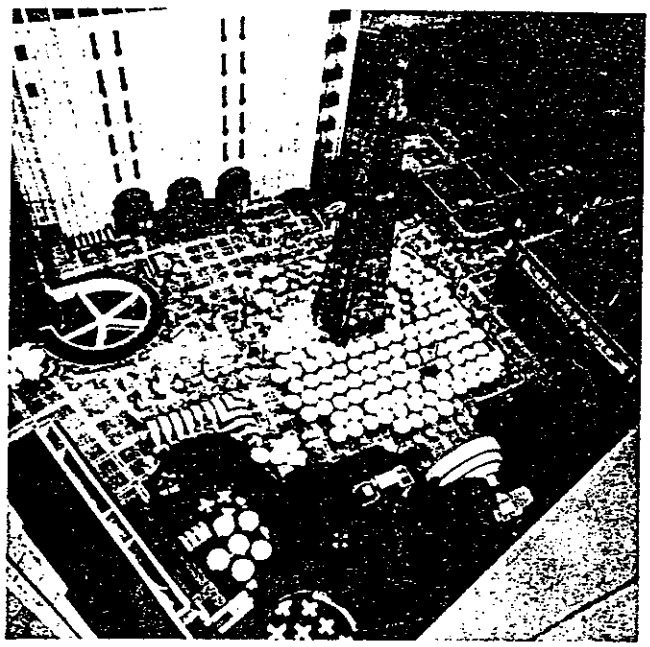


Illustration 117 : un exemple d'espace ouvert de qualité au centre-ville - La piazza de l'hôtel Lotte [148]



147 - Source : YI Tòkhùi, "kkwach'an tosihwa sog-e Sòur-ùi kwaje", (Les tâches de Séoul dans le cadre de l'urbanisation rapide), *KG*, n° 153, 1980, p. 40.

148 - Source : *KG*, n° 199, 1984, p. 75. La piazza de l'hôtel Lotte est un des exemples fétiches de la revue. On notera que, face aux problèmes de stationnement, les rares terrasses de la ville ont aujourd'hui été transformées en parking, y compris celle-là! La spéculation sur les espaces vides par parkings interposés est la nouvelle tendance. Les revenus considérables qui s'y gagnent sont défiscalisés pour résoudre le nouveau *tosi munje*.

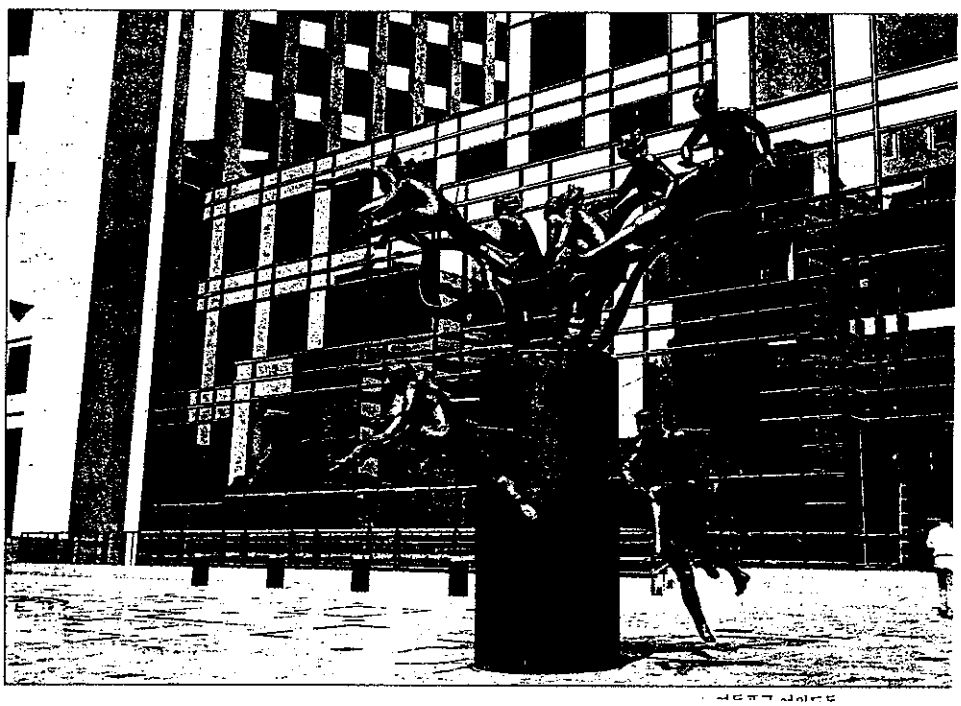
la non-symétrie, la segmentation des volumes et l'affinité des échelles lui paraît alors tout indiquée pour faire des villes coréennes, belles et modernes, en évitant le ridicule de poser un toit de tuile sur un immeuble de quinze étages.

Il reste enfin un dernier point, plus anecdotique, mais très efficace, touchant les combats de *Konggan* en faveur de l'aménité urbaine du paysage. D'une manière, il se situe à la rencontre de la problématique du patrimoine de Séoul, de l'éducation paysagère des Séoulites et de l'esthétique de l'espace extérieur. Il s'agit de la sculpture de plein air. Elle permet cette fois de procéder à la fusion des beaux-arts et de l'architecture. Dans la mesure où la ville asiatique de bois n'a pu résister aussi bien que la ville d'Europe face à la modernisation, elle ne dispose plus que d'un capital patrimonial, limité et encagé, impropre à diffuser vers l'ensemble de la mégapole. La sculpture de plein air, peu coûteuse, de taille libre et même mobile peut en partie compenser cette lacune. De plus comme, l'architecture paysagère a pour visée ultime d'établir un ordre des volumes dans l'espace ouvert, elle tend à lire les architectures construites comme des sculptures. La boucle est bouclée : la sculpture urbaine est un objet essentiel de l'équipement paysager de l'avenir. On rappellera ici que pendant les années 70, le mot "sculpture" fit une apparition dans le sous-titre de la revue. La question alimenta un nombre considérable d'articles et de débats [149]. Ils invitaient l'Etat à cesser de disposer dans les rues des sculptures en bronze aussi raides qu'académiques et d'animer la ville de grands ouvrages modernes et non figuratifs. Les références américaines n'étaient pas loin. Ces campagnes répétées finirent par faire leur effet. A la fin des années 80, l'Etat sud-coréen fit voter la loi dite du 1%. Elle rendait obligatoire pour les immeubles qu'1% du coût de la construction soit consacré à l'achat d'art. Depuis lors en effet, les sculptures, flanquées-coincées au pied des immeubles séoulites ont commencé de pulluler. La commande privée canalisée par l'Etat a fait la fortune des sculpteurs coréens... et généré son académisme. Dans la masse, il en restera toujours quelque chose. Ce trait particulier du paysage séoulite est aujourd'hui assez visible. Il est une conséquence directe de l'activité de *Konggan* comme groupe de pression.

---

149 - Voir IM Yòngbang, "Sòul siga-e sewòjin chogangmul", (Nouvelles sculptures des rues séoulites), *KG*, n° 45, 1970, p. 39-45, CHANG Sik, "Tosi konggan-gwa chogak", (Espace urbain et sculpture), *KG*, n° 205, 1984, p. 138-141 et le débat "Tosi hwan'gyòng-gwa hwan'gyòng chogak", (Environnement urbain et sculpture d'environnement), *KG*, n° 227, 1986, p. 55-65.

Illustrations 118 et 119 : la sculpture de plein air dans le paysage urbain [150]



150 - Source : IM Yòngbang, *art. cit.*, p. 42 et KANG Tòkhùi, "Kònch'uk-kwa chogak', (Architecture et sculpture), *KG*, n° 242, 1987, p. 90-91, p. 91.

4 - La vraie modernité paysagère

Cette interaction entre sculpture et architecture désigne bien ce qui est visé : que dans le cadre des volumes hétérogènes de la ville moderne, un ordre esthétique soit trouvé. Dans la pratique, lorsque l'architecte-urbaniste doit intervenir modestement sur une petite parcelle, les choses sont plus complexes. Il doit selon les cas veiller à *s'intégrer* aux caractéristiques morphologiques du paysage environnant ou bien tenter de *stimuler* ce paysage en lui indiquant de nouvelles directions à suivre. La dynamique envisagée va donc soit du tissu au bâti nouveau, soit du bâti nouveau au tissu urbain. Mais dans les deux cas, le devoir de l'architecte idéal, tel que Kim Sugùn le conçoit, est d'envisager aux multiples échelles de son intervention, un paysagement global de qualité.

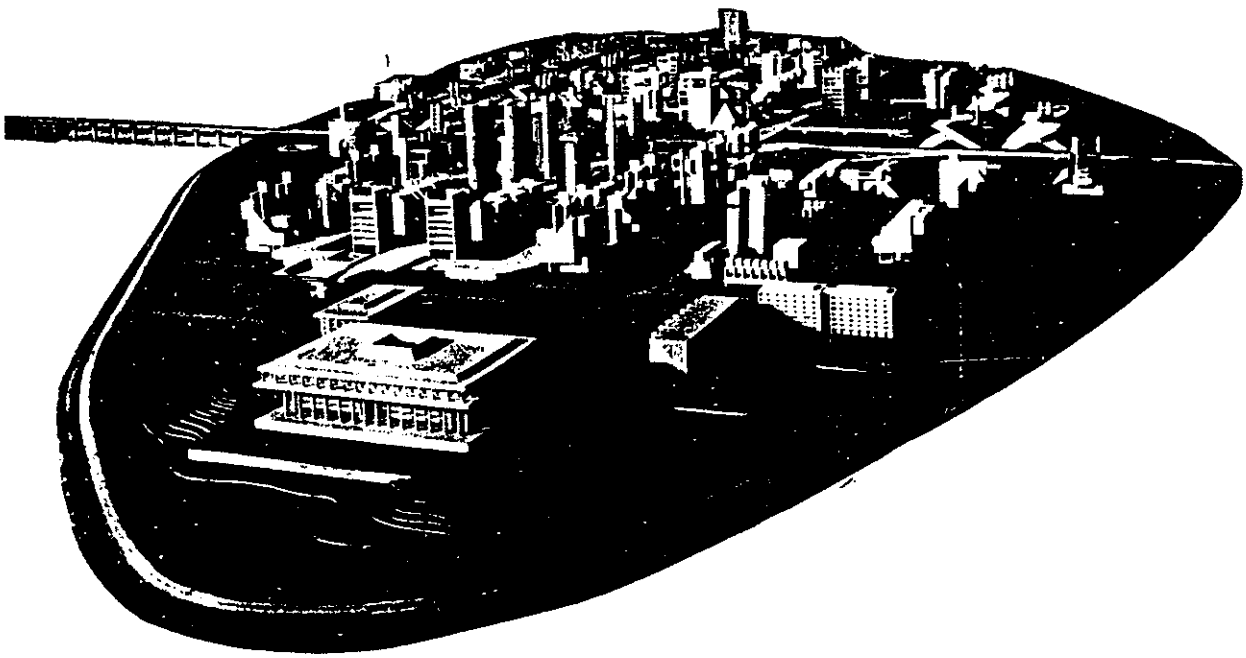
Les choses sont un peu différentes lorsqu'il s'agit de créer de toutes pièces un nouveau tissu urbain. C'est pourquoi, en dépit des obscurités qui entourent cette question, il paraît utile de revenir sur les plans d'aménagement de l'île de Yòùido présentés en 1969. Ils auraient été l'occasion de donner à ce gros morceau de ville (700 hectares) l'illustration de ce que pouvait être un tissu urbain, moderne et coréen, débarrassé de la fausse modernité de l'urbanisme technocratique et des faux prestiges du gratte-ciel, mais débarrassé aussi des tentatives dérisoires, visant à déformer les proportions de l'architecture coréenne classique pour produire une improbable fusion de motifs et de formes.

Du schéma d'aménagement de Yòùido, on a déjà dit l'essentiel sur le plan strictement technique des options d'urbanisme. On s'étendra d'autant moins sur ce sujet qu'on n'y a pas compétence et qu'ils restèrent dans les cartons à dessin. Kim Sugùn et Konggan n'apparaissent pas directement dans l'opération. Pourtant, la *Korea Engineering Consultants Corporation (Han'guk chonghap kisul kaebal kongsa)* compte dans ses rangs des membres du groupe Konggan, comme Kim Wòn et le directeur du projet n'est autre que Yun Sùngjung, architecte en chef de Konggan. La famille Konggan y est donc plus que présente. Enfin, il faut dire un mot de ce qu'était Yòùido et des ambitions du schéma. Pendant l'époque Chosòn, la plus grosse île du fleuve Han était restée un de ces pâturages où paissaient les chevaux de l'Etat. A la faveur du développement colonial vers Inch'òn et Yòngdùngp'o, elle permit naturellement de jeter sur le fleuve les tout premiers ponts fixes de la capitale et

servit d'aéroport. Dans les années 60 où se dessine le nouveau plan, l'aéroport continue de fonctionner avant que Kimp'o ne le remplace. Le schéma d'aménagement de Yòùido avait pour but de disposer de cet ensemble de terrains plats pour créer un pôle de développement secondaire en y desserrant des fonctions centrales -assemblée nationale, télévision d'Etat- et en créant un centre des affaires secondaire susceptible de mieux relier sur l'axe nord-est/sud-ouest, les deux rives de la ville.

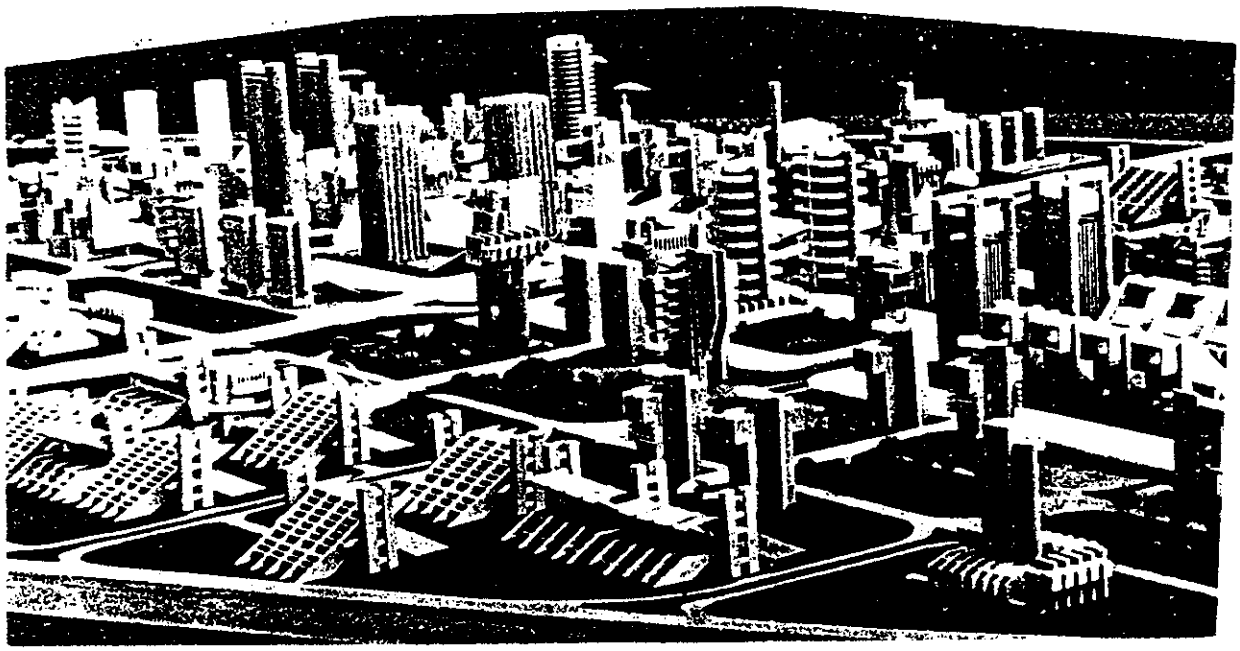
L'avant-projet proposé en 1969 par la *Korea Engineering Consultants Corporation* est cependant intéressant pour ses partis-pris paysagers [151]. Il ne témoigne que médiocrement de ce que Kim dénonce comme la forfanterie du gratte-ciel : réduire la modernisation du paysage urbain à cette parfaite icône de modernité. Au contraire, il témoigne de son désir de paysagement global et d'effet de masse.

Illustration 120 : Yòùido - L'effet de masse



151. Voir "Yòùido kaebal Master Plan-ùl wihan chònje-wa kasòl", (Pré-projet provisoire pour le Plan directeur d'aménagement de Yòùido), *KG*, n° 28, 1969, p. 10-39.

Illustration 121 : Yòùido - un champ de sculptures



Surtout, il offre à la ville un véritable champ de sculptures, dont l'esprit est celui qu'on a déjà décrit : variabilité des volumes en hauteur et en forme -goût Kim Sugùnien des immeubles d'habitation en pyramide-, lisibilité des bâtiments par segmentations de leur forme interne, refus de la symétrie. Le tout -qui ne nous dit rien de ce que devient la rue si vantée par ailleurs- est à la fois hétérogène et ordonné dans l'ensemble. Il serait la version moderne du *mòt*.

Ce projet ne sera jamais appliqué. L'effet d'ensemble souhaité sera brisé par l'aménagement, à première vue incongru, d'une immense place centrale (1500 x 300 m) au beau milieu de l'île. Loin d'être un espace ouvert conçu pour l'aménité urbaine, sa justification est militaire : conserver une piste d'envol pour avion à réaction. Au cas où. Par rapport à ce lieu vide, le parcellaire a ensuite disposé un quadrillage orthogonal où les opérateurs, privés et publics, chargés de le remplir ont ensuite jeté, qui des barres et des barres, qui de ces orgueilleux gratte-ciel. La maîtrise du paysage urbain n'appartient pas à l'architecte-sculpteur-paysagiste.

Patrimoine urbain, paysagement de qualité et modernité du *mòt* sont donc à la fois les combats et les formules proposés par Kim Sugùn et *Konggan*

pour en finir avec une rugosité aux multiples visages. Les exigences de ce combat ont leurs arguments-chocs, un peu caricaturaux, qui ne remettent pas en cause une intelligence plus modeste de ce qui fait la ville. Les contradictions relevées ici ou là nous paraissent plus tactiques qu'intellectuelles. Mais l'idée d'identité paysagère coréenne comme levier vers la qualité urbaine produit pourtant des effets pervers. Si l'architecte espère stimuler une réflexion et réveiller une sensibilité par recours à ses figures, il s'expose à être mal compris et à voir proliférer les fausses formules de la tradition formelle. Il a besoin du mythe de la ville centripète, mais il redoute le mythe de la tradition figée, érigée en bouclier chauvin contre la ville centrifuge. Il lui faut à la fois lutter contre les fausses valeurs -vanité moderniste et chauvinisme étroit du style- et inventer un nouveau langage qui soit l'adéquation entre une forme *(hyòngt'ae)* et une sensibilité *(maùm)* : "Voilà une question qui n'est pas si simple que ça à résoudre. Par quel moyen pourra-t-on sublimer notre identité, ainsi ressaisie, en langage moderne *(hyòndaejòk ònò)* [152]". On passera sur le versant de l'architecture pour préciser les réponses.

152 - *CKNK*, 1981, p. 145.

III - LE CHAMP DE L'ARCHITECTURE COREENNE

Presqu'au terme de ce travail, on en arrive à un question délicate et finalement paradoxale : alors qu'on a fait d'un architecte le personnage central d'une aventure coréenne, nationale et urbaine, on se voit contraint à un mouvement de retrait lorsqu'il s'agit de parler en propre de ce qui le caractérise : *son* architecture. Jusqu'ici il y avait à cela plusieurs bonnes raisons. On a privilégié l'intellectuel, l'animateur culturel, le militant et l'écrivain sur le praticien, dont le legs bâti est pourtant copieux. Venu le moment de le décrire, on ne peut guère cependant que rester prudent.

L'incompétence en architecture pure, voire en histoire de l'architecture telle qu'on la pratique d'ordinaire, est ici un obstacle insurmontable. Un goût privé pour la chose architecturale ne la rachète pas et les efforts pour combler ces manques ne nous donneront jamais qu'un aperçu très étroit de questions techniques qui nous échappent totalement. Le lexique même des textes qu'on a pu lire nous fut parfois obscur, surtout après plusieurs vagues de traduction. Se reporter à des dictionnaires spécialisés ne donne qu'une idée assez vague, non une compétence. Dont acte.

Pour avoir fréquenté les histoires de l'architecture moderne disponibles sur le marché, on s'est toutefois posé un certain nombre de questions strictement historiques et non architecturales [153]. Les frustrations, voire les critiques, qu'ont provoquées ces lectures nous ont de même amené à cette position de retrait relatif. Dans l'ensemble, elles ne nous ont apporté que très peu d'outils susceptibles de nous éclairer sur la pensée architecturale ou la pratique de Kim Sugùn. Il ne s'agit pas simplement ici du caractère marginal de la Corée par rapport à l'architecture mondiale. Il s'agit plutôt de la manière dont est écrite cette histoire et de ce qui l'institue en histoire *mondiale*. Dans l'ensemble, ces récits réservent une place infinie à la question des styles et du vocabulaire architectural qui instaure souvent le découpage chronologique. Elle repose à la fois sur les grandes oeuvres de l'histoire sainte de la modernité et

153 - Outre F. DAL CO et M. TAFURI, *op. cit.*, L. BENEVOLO, *Histoire de l'architecture moderne*, Paris, Dunod, 1987 et 1988, 4 volumes dont surtout L'inévitable éclectisme - 1960-1980, 192 p. Voir en outre, dans un genre différent, M. RAGON, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Casterman, 1986, 3 volumes.

sur de grands débats théoriques ou des références concrètes dominantes. Au pire, elle devient la suite des "écoles" occupant le haut du pavé, au mieux, une enfilade de typologies de plus en plus sophistiquées. Ce travail, utile, tend à la redite de moments-clés où tantôt l'architecture se réduit à des icônes-étapes et où tantôt elle est noyée dans des questions plus larges : la ville au premier chef.

D'avant-garde en avant-garde, le débat a des allures logomachiques et nous dit très peu de ce qui constitue à une époque donnée une *architecture moyenne*, d'où elle vient, comment elle se diffuse, quand elle meurt. Ainsi, lorsque la société est invitée comme acteur dans le débat sur l'architecture et la ville, c'est comme un objet. Elle est le "problème" que l'architecte-urbaniste résout. On imagine trop rarement que l'architecte se situe entre une société et son espace bâti et non que la société est un "problème" entre l'architecte et l'architecture. Il ne fait aucun doute que de nombreux travaux de détail proposent autre chose [154]. Ces apports nouveaux ne sont pas encore passés au stade supérieur d'une redéfinition de ce qu'on entend par "histoire de l'architecture". Avoir voulu à toute force rejeter son héritage "Ecole des Beaux-Arts" et tendre les bras à l'imaginaire technico-social du moment, a provoqué un éclatement de la discipline. Dans le même temps en revanche, l'histoire de l'art a profondément renouvelé ses enquêtes, ses méthodes, ses objets et produit une quantité remarquable de nouvelles questions. Elle a anéanti en partie l'idée d'une histoire globale de l'art moderne mondial comme généalogie des chefs d'oeuvre. Mais elle a su tirer cet éclatement vers une invention de visions nouvelles non vers la sophistication d'idées vieillies. Les questions que se pose aujourd'hui un historien incompétent en architecture seraient les suivantes : quels sont les acteurs dominants de l'architecture moyenne? En quoi le goût du public et les phénomènes de mode en sont-ils partie prenante? Comment sont reçues dans le public les oeuvres-vedettes et comment rejaillissent-elles sur l'ensemble? Comment fonctionne, et sur quelles valeurs, le milieu professionnel des architectes et quelles variations institutionnelles pèsent sur l'architecture des nations? Quel poids représente l'enseignement académique et pratique dans ce processus? Comment s'instituent les clans, réseaux et écoles? Qu'est-ce au fond qu'une agence d'architecture? Au sommet, comment circulent et par quels moyens -prix, concours, revues- les idées influentes? Comment

---

154 - Voir par exemple, J.-M. LEGER, *Derniers domiciles connus, Enquête sur les nouveaux logements, 1970-1990*, Paris, Créaphis, 1990, 168 p.

l'architecture s'institue-t-elle comme art et selon quelles pratiques culturelles? Quel processus poétique, personnel et collectif, explique la genèse de l'oeuvre? Quel est le rôle de l'argent, de la commercialisation et du coût dans la production des différentes formes de bâti? Comment se diffusent dans le monde non les idées, mais les techniques et les matériaux? Comment sont-ils adaptés?

Toutes ces questions lancinantes plaident pour une histoire de l'architecture qui ne se limite pas au carré magique style-technique-société-idées.

De même, on s'est beaucoup posé la question de la critique d'architecture à laquelle nous contraignait en partie l'évocation de l'oeuvre de Kim Sugùn. La tendance à juger l'architecture comme une sculpture, matinée de considérations sur les fonctions, l'intégration à la ville et les tendances de la mode est moins ici en cause -comment faire autrement- que la précipitation à juger à chaud des constructions neuves. Comment bougent et changent les bâtiments et leur environnement, comment ils vivent et sont habités, nous semble un travail de critique indispensable. Que devient l'architecture une fois qu'elle a quitté la première page des magazines?

Toutes ces questions accumulées n'ont pas pour ambition démesurée et bien prétentieuse de donner des leçons. Encore moins d'apporter des réponses. L'incompétence peut parfois le disputer à l'ignorance des travaux en cours. Dont acte encore une fois. Elles situent les remarques qui vont suivre sur ce qu'on a appelé le "champ de l'architecture coréenne". Parce qu'on travaille ici surtout sur des textes, c'est par rapport à ce champ de l'architecture qu'on essaiera de situer Kim Sugùn comme architecte. Les questions qu'il lui pose avec *Konggan* ne ressortissent pas à une histoire mondiale de l'architecture, mais d'un contexte et d'enjeux coréens encadrant une oeuvre et ses éventuelles justifications.

A - Kim Sugùn - Le métier et le rôle de l'architecte

1 - Qu'est-ce que l'architecture?

Sur la définition de ce qu'est l'architecture et de ce que doit être le métier d'architecte, les idées de Kim Sugùn n'ont guère varié en trente ans. Elles sont un des piliers solides de son système de pensée. Il y va d'une vocation, on l'a vu. En se posant la question de ce qu'entend Kim par "architecture", on ne cherche pas à revenir sur les grands concepts et les grandes valeurs qui constituent *sa* poétique mais de poser plus généralement une pratique et un métier. De fait, on ne trouve pas chez lui de définition générale ramenée à quelques mots. L'architecture s'y définit par ce qu'elle n'est pas et par un apparent truisme : l'architecture, c'est ce que produit un architecte. Plusieurs dimensions de ce métier viennent peu à peu donner un contenu par touches à ce mot indéfinissable.

Pour Kim, l'architecte est fondamentalement celui qui conçoit une maison. "Parmi les tâches qui nous incombent aujourd'hui à nous architectes, la plus importante est de faire un travail sur soi. Cette entreprise est bien difficile, mais elle est indispensable pour qui a cette responsabilité publique qui le différencie du peintre ou du sculpteur. Il joue un rôle considérable en dehors de soi. D'où le travail qu'il doit accomplir sur lui-même. Cette prise de conscience est , sans exagération, toute l'architecture. Ce qu'on appelle "architecture", il me semble, devrait être conçu à partir de la maison *(chip)* au sens large. Et ce à quoi il faut renoncer, c'est à la maison au sens strict, réduite aux murs d'un bâtiment [155]". Dans l'hypothèse, assez improbable, où ses concitoyens ne comprendraient plus bien le sens du mot *"chip"*, Kim précise : "au sens large". Pour le lecteur français et quitte à enfoncer le clou, il est nécessaire en effet de rappeler que le mot *"chip"* traîne derrière lui bien plus qu'une signification immobilière. Il comprend la famille nucléaire ou élargie avec tout son univers serré de sens social, religieux, culturel. L'architecture part donc de la "maison" : des murs, des hommes et du sens. Au sens étroit, elle est leur enveloppe *(kùrùt* [156]). Mais cette peau extérieure de l'homme n'est pas hermétique : "On a pu

---

155 - *CKNK*, 1985, p. 214.
156 - Voir *CKNK*, 1976, p. 219.

parler de l'architecture comme d'une "machine à habiter" alors que l'architecture est plutôt un être vivant qui respire. C'est la totalité d'un moi qui pense. C'est la totalité d'une matrice *(moch'e)*. J'en suis venu à penser qu'elle était un enveloppement sans [effet d']intérieur-extérieur [157]". L'ouverture-fermeture de ce qu'est une architecture permet non seulement au "moi", individuel ou collectif, d'être protégé mais aussi d'être ouvert sur l'extérieur. Elle est lien à l'autre et lien à la nature [158]. Elle est l'articulation fermée-ouverte d'un intérieur-extérieur.

Ces premiers pas vers une définition opposent fermement "architecture" *(kònch'uk)* à "construction' *(kònmul* - chose construite). Voire parfois, par jeu de mots "mettre en architecture" *(kònch'ukhwa)* à "bétailliser" *(kach'ukhwa)* [159]. Ils inscrivent l'architecte dans un registre autre que celui de la pure technique de construction. Si l'on a déjà évoqué plusieurs fois l'idée que les spécialistes, techniciens et technocrates en tout genre étaient les têtes de Turc favorites de Kim, sur le plan de l'architecture, cette attitude mérite d'être précisée. Il ne cesse en effet de marteler que l'architecte n'est pas un "spécialiste" *(chònmun'ga)* : "Il y a dans mon domaine toutes sortes de spécialistes, des structures, de l'électricité, des machines, des matériaux etc. L'architecte est celui qui réunit les spécialistes appropriés. Il les met à l'unisson. C'est pourquoi il est un généraliste *(ilban'ga)* [160]". D'où une métaphore, une anecdote et un argumentaire : l'architecte est un chef d'orchestre ; Franck Lloyd Wright se souciait comme d'une guigne des aspects techniques de la construction et répondait à ses clients qui signalaient une fuite, de mettre une bassine ; c'est précisément parce que l'architecte est généraliste qu'il pourra conserver, contre la division du travail, la mesure et l'unité de l'homme dans sa conception du bâti. Jusque là, on retrouve le Kim Sugùn déjà bien connu. On a simplement changé d'échelle.

Pourtant, on pourrait croire, en lisant vite, qu'il s'agit du débat usé opposant l'ingénieur et l'artiste. Le point d'attaque est pourtant plus subtil. L'opposition spécialiste-généraliste situe un métier dans ce champ coréen du travail qui valorise avant tout la figure de l'expert et sa technicité. Il est pourtant un autre terrain critique qui concerne la technique et les techniciens :

---

157 - *CKNK*, 1985, p. 215.
158 - Voir *CKNK*, 1971, p. 138.
159 - *Idem*, p. 138.
160 - *CKNK*, 1985, p. 214.

"J'appelle "architecte" celui qui fait une belle maison. J'appelle "technicien de l'architecture" celui qui ne connaît que la technique. Etrange n'est-ce pas? Une sorte d'ingénieur-architecte *(kònch'uk kisa)* en quelque sorte. Enfin... vous voyez ce que je veux dire [161]". Dans ce cas précis justement, il est préférable de ne pas lire la situation coréenne avec les lunettes d'une fausse alternative universelle, artiste ou ingénieur ou avec celles qui correspondent à la définition institutionnelle, française ou autre, de l'architecte. Or c'est précisément de cela qu'il s'agit ici. Kim ne se pose pas vraiment contre les techniciens de la construction, il en est un, mais bien davantage contre une certaine catégorie socio-professionnelle d'architectes qui n' a pas du tout reçu sa formation et qui pourtant partage avec lui - scandale- le titre vénéré d'architecte. On y reviendra.

S'il est besoin que l'architecte soit le chef d'orchestre de l'architecture, c'est parce qu'il en est le responsable. L'éthique de la responsabilité de l'architecte est le leitmotiv permanent du discours sur le métier. Par rapport au contexte techno-autoritaire sud-coréen, on voit bien à quoi sert la répétition de cette exigence. Mais la responsabilité en question est multiple. L'architecte est d'abord responsable techniquement de tout ce qui se rapporte à l'aspect "construction" de l'architecture [162]. Kim ne se décharge pas sur les experts des erreurs de fabrication. Toutefois, il est surtout responsable envers un *client*. Parce qu'il a la capacité ou non de "dessiner du bonheur" (*haengbog-ùl sòlgyehamnida* [163]), l'architecte ne peut que placer l'utilisateur au centre de son projet. C'est pourquoi l'architecture est en dernière analyse l'objet d'un rapport "social" avec un client pour concevoir une *chip*. Cela vaut non seulement pendant tout le temps où s'élabore le projet, pendant le chantier, mais encore après la construction, puisque l'architecte doit laisser ce libre jeu *(yòyu)* qui permettra à l'habitant de *faire sa maison*. D'où son plaidoyer pour des architectures modulables, ouvertes, à géométrie variable [164].

Parfois, on voit ainsi Kim faire l'éloge de ses clients. Rareté dans les écrits de la profession. Un texte entier est consacré à l'un d'entre eux. Sans dire *un seul mot* sur le bâtiment réalisé, il montre en quoi les rapports qu'il eut avec cet amateur de Bach furent l'élément décisif de son bonheur d'être architecte :

---

161 - *CKNK*, 1976, 210-211.
162 - Voir par exemple *CKNK*, 1975, p. 202-203 et 1979, 204-205.
163 - *CKNK*, 1977, p. 198-199.
164 - Voir *CKNK*, 1984, p. 266-267.

guider en partie la vie des gens par la qualité proposée d'un espace. Telle est pour lui la vraie récompense. L'architecte est un guide *(chidoja)* [165].

Cette responsabilité n'est pourtant pas celle de la compromission et elle n'implique pas un effacement devant les désirs du client. Pour avoir refusé des compromis avec l'Etat, Kim perdit ainsi le chantier de l'assemblée nationale. A cela plusieurs raisons. La métaphore de la maison fait en effet oublier que dans bien des cas et surtout pour une commande publique, le client et l'usager ne sont pas la même personne. La responsabilité et la conviction de l'architecte rendent nécessaire de privilégier l'usager sur le commanditaire qui a la maîtrise d'ouvrage [166]. Mais l'architecture repose aussi sur la conviction *(hwaksin)* de l'architecte dans le dessin qu'il propose. Une fois qu'il s'est installé dans l'idée qu'il devait faire toute construction comme une *chip*, que l'architecture n'est pas la construction et qu'il a une responsabilité sur la vie et l'activité des hommes, il peut alors avoir le droit de penser à la beauté et, s'il est imaginatif, espérer avoir du talent. C'est alors seulement qu'il devient artiste. C'est alors aussi que la "maison" sera bonne et belle. L'architecture rentre alors au rang des beaux-arts aux côtés de la littérature et de la peinture. C'est dans cette dimension ultime de sa création que l'architecte a besoin des ressources de son imagination *(sangsangnyòk)* et de cette vision intérieure *(anmok)* de l'esthète qui saisit les conditions de son temps pour les dépasser et créer du neuf : "La force d'imagination, en tant que fondement d'une amélioration de soi fusionne avec la tradition et, lorsqu'elle met en oeuvre un esprit créatif, elle porte l'architecte au niveau de l'artiste en lui permettant de créer une tradition nouvelle [167]. "

A lire Kim, l'architecture est un métier qui a ses exigences et ses valeurs. Le talent est une grâce. Lorsqu'elle prend une dimension nationale et identitaire en sublimant la tradition ancestrale, elle est une révélation. On sait bien pourtant, sans revenir trop longuement sur ce thème, que la capacité de l'architecte à tirer enseignement de l'architecture du passé dépend de sa capacité à en transmettre les leçons non les formes. La question de l'architecture telle qu'elle vient d'être définie ne se soucie pas d'abord du style, mais de la qualité humaine d'un espace en tant qu'articulation fermée-ouverte d'un intérieur-extérieur. Lorsque, qui plus est, l'idée de style architectural est réduite

---

165 - Voir *CKNK*, 1968, p. 206-209.
166 - Voir *CKNK*, 1984, p. 266-267 et *CKNK*, 1983, p. 118-119 sur la différence entre "propriétaire-commanditaire" *(soyuja)* et "usager" *(sayongja)*.
167 - *CKNK*, 1976, p. 218-219.

à un dessin ou a une image, l'architecture est trahie : "L'architecture, c'est l'échelle. Ce n'est pas un art à voir [168]". On veillera ici à être vigilant en matière de traduction. En effet, on a vu dans le paragraphe précédent que, pour faire une belle ville, Kim Sugùn et *Konggan* tentaient de diffuser en Corée le concept et les pratique de la *"landscape architecture"*, qu'on a traduit par "architecture paysagère". Or, dans ce cas, le coréen ne parle que de "*chogyòng*", de "paysagement". La finalité esthétique, l'ordre des volumes et la finition de détail sont une dimension essentielle du paysage urbain, en tant qu'il est vu et vécu à la fois. Mais les exigences de l'architecture en propre *(kònch'uk)* mettent davantage l'accent sur la manière dont l'espace est vécu et parcouru de l'intérieur non sur l'image extérieure. L'idéal, c'est qu'il n'y ait pas de solution de continuité entre l'une et l'autre des pratiques. L'architecture est passage et échange non clôture, fixité, image.

2 - Les exigences de l'architecture

Un texte copieux de 1978, intitulé "Création architecturale et culture : problématique de la médiation", donne l'occasion à Kim de reprendre toutes ces idées et de les exposer dans leur cadre coréen. Ce texte pose de nombreuses difficultés, y compris de traduction. Il est assez verbeux et envahi par la thématique à la mode du *minjung*. On tentera d'en restituer le développement, pas à pas, pour conclure sur ce que Kim entendait par architecture et sur les tâches propres à l'architecte coréen [169].

Le texte s'ouvre sur un constat : la crise du modernisme se traduit par un malaise *(puran'gam)*. D'où vient cette crise et que peut y faire l'architecte? Selon Kim Sugùn, ce "malaise" provient de plusieurs sources : la pensée occidentale de l'art pour l'art qui rend impossible de penser le lien entre architecture et art, la recherche d'une ontologie du beau, l'aliénation de l'homme par la technique. Le métier d'architecte a changé de signification : autrefois, l'architecture était surtout un lien au divin, à la nature et à l'homme. Aujourd'hui, sécularisée, elle met l'architecte face aux corps sociaux. "L'architecte devient le médiateur entre la société réelle et les représentations

---

168 - *CKNK*, 1966, p. 301.
169 - *CKNK*, 1978, p. 249-258.

idéales de cette société [170]". Pour faire face à la crise et prendre la mesure de ce lien réciproque, il faut donc se débarrasser de la quête ontologique *(chonjaeron)*, du formalisme *(hyòngsingnolli)* et du fonctionnalisme *(kinùngnolli)*. Il plaide en faveur d'un existentialisme *(siljollon)* non défini, mais qui doit visiblement très peu à Sartre et pour l'exhumation de la conscience esthétique nichée au fond des masses *(taejung)*.

Suivent en rafale plusieurs références philosophiques, passablement embrouillées, à Giedeon et à Kant.

Les deux piliers édifiés pour venir à bout de la crise moderne sont l'homme et l'environnement dans leurs rapports réciproques. L'environnement *(hwan'gyòng)* a trois significations. Il désigne au sens propre tout ce qui entoure l'homme ; il désigne ensuite le monde physique des objets *(mulli)* et la nature *(chayòn)* ; il désigne enfin les autres humains. "L'espace vivant [L'espace de vie] est le lieu que produisent ces rapports d'environnement [171]". L'idée d'environnement humain renvoie à deux concepts : la société *(sahoe)*, qui est une sorte de cadre *(t'ùl)* et la culture *(munhwa)* "qui est le concept de base correspondant à ce cadre [172]".

Dans ce système, l'architecture est ce qui est produit entre l'architecte comme individu et le "système de valeur" *(kach'igwan)* propre au *minjung*. La force de ce *minjung* consiste dans un "capital d'expérience humaine accumulée" *(in'gan-ùi kyònghòm-ùi ch'ukchòk)* dont il revient à l'architecte de tirer "la rationalité intérieure" *(naemyònjògin [iyusòng]* [173]). "C'est cette ressource qu'il faut interpréter comme le sens de la tradition [174]". Par cet effort, l'architecte pourrait non seulement résoudre la crise du modernisme, mais aussi "participer à la formation de la "base spirituelle du *minjung" (minjung-ùi chòngsinjòk kiban)*. Il permettrait de même d'articuler "les représentations des hommes d'aujourd'hui aux représentations des hommes à venir" *(chigùm salgo innùn in'gan-ùi sang, ingt'ae chungin mirae-ùi in'gan sang-gwa hapch'iha[da])*.

Le problème pratique qui se pose à lui est pourtant situé à un autre niveau : l'architecte a surtout affaire à des décideurs politiques *(ch'òngch'aek kyòljòngja)* qui ignorent les résultats de leurs options. Par souci du bien-être et

---

170 - *Idem*, p. 250.
171 - *Ibid..*, p. 252.
172 - *Ibid..*, p. 252.
173 - *Ibid..*, p. 253. Le texte édité porte *"yuisòng"*, mot inconnu. On a rétabli *"iyusòng"* pour "rationalité".
174 - *Ibid..*, p. 253.

des droits civiques élémentaires *(kwònik)*, par esprit civique *(simin chòngsin)*, par rôle pédagogique *(kyoyuk)*, l'architecte doit agir sur le politique pour l'encourager à une approche prudente *(mosaek)*.

Le texte entame ensuite un historique rapide du mouvement moderne en architecture : invention et dissolution des CIAM (1958), concept d'"unité de voisinage" de Perry, naissance du formalisme aux Etats-Unis et du brutalisme en Europe, Charte de l'habitat de l'UIA en 1975, idée de culture du quotidien chez Max Bill (1956), notion de *Gestalt*, etc.

Suit une définition des fonctions de l'architecture, telles qu'on les a développées plus haut. Kim Sugùn précise alors ce qu'il entend par "espace architectural" *(kònch'uk konggan)*. C'est la rencontre entre une "structure spatiale" *(konggan kujo)* fondée sur l'homme et sa vie quotidienne et d'une "structure plastique" *(chohyòng kujo)*, qui pose la "capacité essentielle" *(ponjiljòk sòngnùng)* du bâti. Cette rencontre se produit dans le cadre systématique du "projet" *(sòlgye)* "qui est un instrument expressif de la forme *(chohyòng)* spécifique, intervenant entre le programme et sa réalisation" [175]. S'il est possible que le projet soit ouvert aux modifications en cours de chantier, la structure spatiale posée ne peut absolument pas changer.

A quelque échelle qu'on considère cette mise en forme, du bâtiment à la ville et de la ville au schéma directeur, l'architecte est responsable puisqu'il doit répondre à une attente *(kidae)* de la société et parce que les formes qu'il crée déterminent largement la vie des hommes. Il doit donc tenir compte du libre-cours de la vie *(saenghwar-ùi mòt)* et du libre-jeu de l'esprit *(chòngsinjòk yòyu)*. C'est en cela qu'il n'est pas un pur producteur d'enveloppes *(kùrùt)* comme le céramiste d'art dont le métier s'est dégradé, à force de produire des objets d'art qui n'ont plus valeur d'usage. Grâce à sa vision intérieure *(anmok)*, à son intelligence *(chisik)* et à son action *(tongnyòk)* il peut espérer créer une nouvelle tradition. Kim conclut par une formule : "A = f(H+E) + Rα [176]". L'architecture est une fonction de l'homme et de l'espace à quoi s'ajoute une constante. Cette constante c'est le "je-ne-sais-quoi de coréen" *(Han'gug-ùi kòt*, mot à mot : le "quelque chose de Corée").

Ce long discours prononcé devant l'Association des architectes coréens a valeur de synthèse. Il est tout Kim Sugùn, ses idées, ses obsessions, son

---

175 - *Ibid..*, p. 256.
176 - *Ibid..*, p. 258.

abstraction et son champ d'action : la Corée. On notera ici un apport fondamental. Lorsqu'on a employé jusqu'ici le mot "coréanité" pour traduire une des préoccupations majeures de l'architecte, on a simplifié la traduction. Kim Sugùn n'emploie *jamais* le mot *"han'guksòng"* qui fixerait l'idée comme une racine. Il emploie toujours des périphrases ou bien cette expression : *"Han'gug-ùi kòt"*, ce "je-ne-sais-quoi de coréen". C'est après sa mort seulement, comme un grand discours flottant au dessus de l'architecture et témoin des évolutions de la Corée, que ce mot apparaîtra dans *Konggan* [177]. Mais avant d'en arriver à cette ultime étape, il nous reste à préciser ce que fut le champ de l'architecture coréenne. On abandonnera donc aux spécialistes de l'histoire de l'architecture, le soin de juger sur le plan architectural ou architecturologique, les pages qui précèdent. Elles ne font sens pour nous que dans le contexte coréen d'une oeuvre.

B - La critique du champ coréen de l'architecture

1 - Les prodromes de l'architecture moderne-contemporaine en Corée

Afin de fixer un cadre, il nous paraît nécessaire de rappeler tout de même à grands traits les grandes étapes d'une introduction en Corée de l'architecture moderne-contemporaine [178]. En dépit d'une histoire classique qui est loin d'avoir été aussi stable que l'idée même de tradition architecturale classique pourrait le laisser penser et qui reste mal connue dans biens des domaines, l'apparition d'une architecture de pierre et du *mur porteur* constitue pour l'histoire de l'architecture coréenne une rupture indéniable [179]. C'est souvent dans cette perspective que font sens les propos de Kim Sugùn sur ce bâti idéal qui serait à la fois protecteur et enveloppant, mais ouvert, à la fois segmenté, mais inentravé. Tentative de synthèse.

L'introduction d'un bâti monumental en dur à la fin du XIXe siècle fut le fruit de l'activité missionnaire et de "moines-bâtisseurs", dans la grande

---

177 - Voir le dossier "Han'guksòng pyohyòn -ùi silch'e", (Présence et expression de la coréanité), *KG*, n° 243, 1987, p. 70-101.
178 - Ce passage s'inspire largement de YUN Ilju, *op. cit.*, 1988 et de *Han'guk kònchukka, op. cit.*, n. d.
179 - Sur l'architecture "classique", voir le travail de YUN Changsòp, *Han'guk kònch'uk sa, (Histoire de l'architecture coréenne)*, Séoul, Tongmyòng sa, 1972, 300 p.

tradition triomphante de la pastorale chrétienne de l'époque. Dans l'ensemble pourtant, la production de nouvelles formes dans le paysage urbain, fut imputable, jusqu'au années 30, au seul travail d'architectes professionnels étrangers, européens, américains puis japonais. Dans la foulée d'un design architectural, un certain nombre de techniques et matériaux nouveaux firent leur apparition, comme le béton ou les charpentes métalliques. Le père fondateur des architectes coréens fut Pak Killyong (1898-?), choisi par Pak ùngsik pour concevoir le grand magasin Hwasin *(Hwasin paekhwajòm)* entre Myòngdong et Namdaemun. Formé par Okada Susumu, il fut le premier diplômé de l'Université impériale de Keijô dans cette branche des savoirs techniques que désignait le mot nouveau de *"kònch'uk"* [180].

Comme ce fut largement le cas en Europe cependant, les nouvelles techniques de construction ne donnèrent pas immédiatement naissance à l'invention d'un vocabulaire moderniste autonome. L'essentiel de cette production consiste en un ensemble de bâtiments, aujourd'hui largement disparus, inspirés moins du langage "Beaux-Arts" que d'un néoclassicisme plus raide et appauvri, passé par le Japon [181]. A travers l'influence d'une agence privée, dirigée depuis Tokyo par l'architecte américain William Vories (1880-1964), d'autres tendances, néo-gothiques, néo-Tudors ou néo-renaissances, permirent à cette même génération (Pak Tongjin, Kang Yun) de se frotter à un autre client que le commanditaire colonial (pour des campus essentiellement, dont il reste de beaux exemples à Séoul). Si en matière de dimension des constructions, on observe une évidente rupture par rapport aux usages de la dynastie des Yi, la conquête du ciel fut loin d'être à l'ordre du jour. Les lignes dominantes restèrent horizontales -voir le campus de l'Université Koryò (1934). De même, l'idéologie du mouvement moderne qui se développa dans les années 30, en Europe et aux Etats-Unis, n'eut aucune sorte d'influence sur l'architecture coréenne. La question reste ouverte de savoir si Franck Lloyd Wright, actif à Tokyo pendant cette période, a pu avoir une influence sur ces jeunes architectes coréens. En gros, on a donc affaire à une modernisation sans modernisme. La réception de l'architecture "occidentale" se fit à travers un très petit nombre d'individus, dont les moyens d'information sur le monde

---

180 - Sur Pak Killyong, voir YUN Ilju, "Kònch'ukka-wa sahoe", (L'architecte et sa société), *KG*, n° 6, 1967, p. 12-14.

181 - Les ambassades et au premier chef l'ancienne ambassade de France, détruite lors de la guerre de Corée, furent les seuls bâtiments importants dans l'esprit de l'Ecole des Beaux-Arts.

extérieur furent limités par la fermeture coloniale et qui reçurent un enseignement purement technique. Dans tous les cas, le plus important maître d'ouvrage fut le gouvernement colonial qui imposait ses solutions techniques et ses budgets.

La vraie naissance d'une architecture coréenne moderne, fondée sur un milieu plus étoffé de professionnels et sur un véritable marché de la construction, animée par des débats d'idées ouverts sur le monde date donc uniquement des années 50 et de la reconstruction. Certes, la période de la libération avait été l'occasion d'un premier moment de réflexion et de mise en place institutionnelle d'une association professionnelle des architectes, en 1947. Elle ne réunissait pourtant qu'une trentaine de personnes, contraintes au chômage technique faute de commandes et puissamment clivée par les enjeux politiques de l'époque. Après la guerre de Corée, la forte demande liée aux urgences de la "reconstruction" permit le véritable décollage de l'architecture coréenne contemporaine. En même temps que les premières agences coréennes d'architecture, apparurent des concours publics, dont le plus symbolique de la souveraineté retrouvée fut celui de l'assemblée nationale. Outre une nouvelle génération d'architectes éduqués au Japon et qui subirent l'influence formelle de Tange Kenzô, bon nombre des nouveaux visages du milieu trouvèrent à se former tant dans les nouvelles universités coréennes qu'auprès des agences de l'ONU, des conseillers américains... et de leurs ressources financières. Outre l'influence du mouvement des idées sur cette génération qui ouvrit, pour la première fois, la réflexion sur les rapports entretenus entre architecture et culture nationale, l'ensemble du métier disposa de nouveau outils techniques tels les murs-rideaux et les cantilevers. Le béton fut affecté à d'autres usages que la redite rapide des modénatures classiques. Le trait le plus frappant de cette architecture des années 50 fut la diffusion foudroyante de la normalisation des techniques et des équipements. Fenêtres et verrières, toutes identiques, disent, telle quelle, l'armature métallique sous-jacente. L'esthétique d'ensemble adopte les géométries et l'épurement du modernisme sans qu'on sache trop s'il s'agit d'une option théorique ou de limitations financières. Seul le rez-de-chaussée des nouveaux immeubles fait l'objet d'un traitement structurel et décoratif plus poussé : péristyles et perrons animent les façades sur le mode général de la symétrie. L'aspect global de ces nouvelles constructions -hôpitaux, écoles, cliniques, centres cultuels et culturels- paraît avoir reçu les leçons du

gratte-ciel façon Sullivan, mais d'un gratte-ciel qui se serait réduit à moins de dix étages. Or, dans le même temps, un ensemble d'influences spécifiques, issues de l'architecture occidentale des années 30, arrive en vrac dans le paysage urbain. On n'y trouve, réduit à des éléments décoratifs, un vocabulaire qui s'inspire de Mies, de Mallet-Stevens voire de Gaudi. Dès le départ, l'architecture contemporaine coréenne donne dans l'éclectisme moderniste voire dans le post-modernisme, au sens premier.

Tout ce bric-à-brac est extrêmement difficile à interpréter. L'histoire qui nous les restitue n'a pas de sens. Elle tient du catalogue des "premiers moments" techniques ou stylistiques. On ne sait rien de ce qui les mobilise ni ce qu'ils deviennent après cette naissance. On ne sait rien non plus de ce qui se passe à l'intérieur de ces coquilles, parées d'un vernis international. Car lorsque les architectes coréens de cette époque empruntent le vocabulaire moderniste s'agit-il de s'associer à une philosophie de l'architecture et à ses fondements ou bien de dire tout simplement la modernité? La leur, comme individus "au courant" et celle de leur pays en cours de relèvement et membre de la communauté mondiale? Les querelles d'écoles et de style, dont Kim se plaint qu'elles obscurcissent la question de l'architecture, ont-elles une autre signification qui reste encore à explorer?

2.- Questions sur l'architecture coréenne

Lorsqu'on passe à notre période, les choses s'éclaircissent à peine. *Konggan,* qui a sa ligne et ses combats, ne nous renseigne que par la bande sur les débats qui animèrent trente années de l'architecture coréenne. Le point de vue qu'on offrira ici ne sera donc qu'esquissé en partie et sous la forme fréquente d'interrogations. Lorsque Kim Sugùn et *Konggan* se font les critiques de l'architecture coréenne, cette idée recouvre plusieurs dimensions différentes. Il y va certes des oeuvres jugées importantes qui sont passées au crible des exigences posées plus haut. C'est toujours un petit nombre de noms qui revient et ce sont très souvent les oeuvres de la "famille Konggan" qui sont développées et mises en valeur. On ne peut ici passer en revue la liste des travaux présentés. On ne jouera pas un style contre l'autre, une création contre une autre. On s'intéresse davantage aux critiques qui sont adressées à

l'ensemble des architectes coréens comme producteurs du paysage urbain et d'une architecture moyenne. Cette démarche par grands thèmes et grands débats, même laissée à l'état d'esquisse, permet de situer l'architecture propre à l'agence Konggan et à Kim Sugùn, qui se veulent exemplaires. Ils tentent d'abord de se poser contre une tendance et une pratique dominantes, non contre une poétique individuelle du bâti.

a - Les matériaux et les techniques

La question de l'histoire des techniques architecturales nous retiendra tout d'abord. L'architecte qui crée dans un cadre national a certes les savoirs techniques que lui a procurés sa formation. Ceux-ci évoluent sans cesse et ont justement donné une de leurs raisons d'être aux revues d'architecture : la formation continue n'y est pas moins importante que la chronique des grandes créations et des grandes idées d'une époque. On se souvient par exemple que les années 60 de *Konggan* furent très didactiques dans cette direction. Non seulement les articles techniques, les tableaux de résistance des matériaux y abondent, mais on trouve en annexe des spécificatifs sur un ensemble de ressources mises à la disposition des architectes du pays.

Sur le plan des matériaux, la Corée n'en en apparence pas trop de problèmes. Le vieux socle granitique donne en abondance à ses habitants de la bonne pierre bien dure. En fait, cette pierre est largement inutilisable. Sauf exercice de style extrêmement coûteux en stéréotomie et délicat sur le plan des structures, on n'édifie pas de hautes construction en granite [182]. Il sera plus aisé de recourir au béton dont les techniques de fabrication ne sont pas insurmontables. Pour le reste, on comprend aisément que l'usage très répandu de la brique rouge ait été aussi une solution de choix. Les ressources coréennes en argiles sont abondantes, la fabrication des briques peut s'effectuer de manière industrielle ou artisanale et, pour de petites constructions, la maîtrise technique du matériau peut reposer sur la longue tradition de l'époque Chosòn. En revanche, lorsque les histoires de l'architecture coréenne signalent l'apparition des armatures métalliques, elles oublient de nous dire que pour les fabriquer il faut avoir une industrie métallurgique ou bien les importer. Or tout cela est très loin d'être une donnée évidente pendant les années 60. On ne peut

182 - Voir l'annexe de la Banque de Corée réalisée à Séoul... à la fin des années 80.

ici faire d'histoire de l'architecture sans faire d'histoire économique. Le régime des importations en Corée du sud fut pendant longtemps -et reste en partie- soumis à des procédures extrêmement complexes de licence. Si le secteur était prioritaire, l'Etat donnait son accord. Sinon, il valait mieux renoncer. Par chance, l'industrie du bâtiment, en tant qu'elle était créatrice d'emplois et entrait dans la politique de substitution aux importations, permit au pays d'acquérir les technologies et les matériaux dont il avait besoin.

Cela dit, transférer une technique ou transférer un matériau -qui n'a de valeur que dans son usage correct- revient aussi à se poser la question de la maîtrise du processus d'innovation. Dans le domaine de l'histoire économique sud-coréenne, cette question est une de celles qui stimulent le plus la réflexion : comment un pays rural s'est-il rapidement industrialisé? Le problème de la socialisation des techniques nouvellement importées est essentiel. En dépit du succès global du processus, les ratages, moins souvent étudiés, furent assez nombreux [183]. Dans les textes qu'il consacre à l'architecture coréenne des années 50 et 60, Yun Ilju précise combien chaque chantier fut une petite conquête pleine de retards et de perplexités. On ne se met pas du jour au lendemain à fabriquer des gratte-ciel. La place qui leur est réservée dans une revue d'architecture comme *Konggan* est aussi la mesure du feuilleton des victoires et des progrès accomplis. Ils sont autant des repères du paysage urbain et de l'économie d'une nation que des étapes dans l'histoire des techniques.

Enfin, cette socialisation des techniques ne se limite pas à un simple savoir-faire. Les exigences de la "reconstruction" firent exploser la demande de bâtiments. Or, il y avait en Corée très peu d'architectes et ceux-ci n'avaient jamais eu à eux seuls la maîtrise de chantiers complexes, impliquant la coordination de plusieurs métiers. Cette culture organisationnelle liée à un métier ne s'est pas non plus construite en un jour.

Les techniques ne sont pas introduites dans un pays du jour où ils en achète les droits. Elles se conquièrent et se domptent. La question de ce que les licences d'importations gouvernementales laissèrent passer, selon quelle chronologie et quels critères d'opportunité, reste entière. Les difficultés de ce processus ont déjà ici ou là été évoquées. On a ainsi parlé de l'effondrement des immeubles Wau et de ses conséquences politiques. Par ailleurs, la chronique des dysfonctionnements techniques du secteur du bâtiment coréen pourrait en

---

183 - Cf. les difficultés de la chimie lourde dans les années 70.

ajouter une foule d'autres, moins dramatiques et n'ayant pas nécessairement partie liée avec la corruption. Il y va ici de la volonté du pays d'aller de l'avant et, au lieu d'importer des techniques, de les créer ou de les recréer. Au-delà des querelles stylistiques de modernité, l'histoire architecturale de cette période se montre encore friande en morceaux de bravoure technique dont les comptes-rendus signalent toujours qu'ils sont le résultat d'une technologie "purement coréenne". Ce qui veut dire sans aide d'experts étrangers. Mais si la rétro-conception (*reverse engineering*), qui a mille avantages en matière de sociologie de l'innovation, fut une pratique constante de l'industrie coréenne, elle a ses limites lorsqu'on cherche d'un coup à griller plusieurs étapes. Le pont olympique qui devait franchir le Han en est un exemple tardif. Pour des raisons techniques qui nous échappent, il devait introduire pour la première fois en Corée, sur la base d'une technologie "purement coréenne", un nouvel exploit architectural. Il ne fut jamais achevé pour 1988 et il fallut renoncer à la technique envisagée. A un niveau plus modeste, on pourrait enfin mentionner toutes les anecdotes de la vie séoulite qui courent sur la qualité, longtemps approximative, de l'architecture et du bâtiment coréens. Des lavabos de salle de bain placés à 50 cm du sol, à cause de la mauvaise coordination des métiers et des difficultés de lecture des plans ou des tuyauteries raccordées en façade pour aller plus vite... et qui oubliaient le gel coréen, on pourrait faire un gros recueil tragi-comique. Dans l'ensemble cependant, ces problèmes ont été assez rapidement maîtrisés. L'industrie sud-coréenne du bâtiment s'est fait la main à l'étranger avant de revenir au pays, investie d'une compétence plus grande. Mais, comme dans d'autres domaines de la production nationale, la qualité technique des produits réservés au marché intérieur est longtemps restée inférieure à la qualité des produits exportés.

Dans l'intervalle, on comprend que l'architecture moyenne qui caractérise le paysage de Séoul se soit limitée à une série de parallélépipèdes peu élevés. Les remarques qu'on vient de faire valent d'ailleurs pour les équipements fondamentaux de la construction : huisseries et revêtements en tous genres. On peut en effet souvent se demander, en regardant de plus près ces cubes, si les architectes sud-coréens n'étaient pas prisonniers d'un unique fournisseur ou du catalogue étique d'un magasin d'Etat socialiste. L'uniformité des percements est un des traits redoutables de la ville. On sait bien que dans

certain cas, les constructeurs du pays furent "invités" à se fournir auprès d'une entreprise unique, amie des hautes sphères de l'Etat (*e. g.* tuiles de couleur obligatoires des villages saemaùlisés). Il faudrait étudier de plus près ce marché-là et voir dans quelle mesure et sur quels produits il fut captif des impératifs économiques ou de la corruption. On obtient donc à Séoul un paysage architectural moyen, marqué par un *grand désordre* des volumes et, fréquemment, par l'assez médiocre qualité structurelle et matérielle des bâtiments, mais qui en même temps trahit une *hyper-uniformité* peu commune des équipements et ornements.

Ces remarques sont essentielles. La création architecturale de la Corée contemporaine ne se fait pas dans un contexte absolument libéral où le brillant architecte peut puiser à sa guise et selon son inspiration dans une variété énorme de ressources. Il est bien sûr, comme les autres, limité par un coût. Cette limitation ne compte pas peu dans un pays en développement. Mais bien d'autres données que la stricte équation forme-fonction-coût entravent, on le voit, sa capacité à penser son oeuvre. Bien sûr, tout cela a peu a peu évolué. Dans les années 80, il n'y a plus guère de gros problèmes techniques à maîtriser. Il suffit de circuler dans la vitrine urbaine de Kangnam pour s'en assurer. Elles est devenue un show baroque de formes, de matériaux et de prouesses techniques. Elles témoignent que ceux-ci ont été incorporés. Pourtant, en 1979, Kim Sugùn écrivait encore : "Ce qu'on attend le plus des entrepreneurs, c'est qu'ils voient l'urgence qu'il ont à se moderniser [184]". Les pages de Kim Sugùn qui plaident pour une autre architecture et présentent d'autres travaux étrangers ou coréens, les oeuvres de Kim enfin essaient ici de proposer autre chose.

b - Le milieu des architectes coréens

Avant d'être le héros d'une aventure créatrice et l'acteur, plus ou moins modeste, du paysage urbain, l'architecte se définit par une compétence et par des titres. Jusqu'ici on ne s'est guère embarrassé de définir plus précisément la part qui revenait à l'architecte et la part qui revenait à l'urbaniste et, lorsque Kim Sugùn désignaient les technocrates à sa vindicte, on ne s'est pas demandé quel métier réel cachait cette apparente insulte. On avouera que tant les acteurs

184 - *CKNK*, 1979, p. 204.

de l'urbanisme édilitaire, que ceux de l'urbanisme de schéma directeur nous sont mal connus. Il semble là qu'il y ait plusieurs catégories professionnelles bien différenciées. Ainsi, on n'a rencontré aucun projet de l'architecte Kim Chungòp pourtant sur des opérations d'urbanisme. A l'inverse, il existe de purs urbanistes qui n'interviennent pas dans le projet architectural. Dans le cas de Konggan, on a affaire à une agence qui agit aux deux échelles. Certes, cet urbanisme d'agence, qui rappelle la fonction du *"planner"* nord-américain, n'intervient ni dans l'urbanisme édilitaire qui est du ressort du service public ni, sauf à titre d'expert momentané, dans la formulation des schémas directeurs. En revanche, il semble jouer un rôle considérable tant dans les opérations publiques qui créent d'un seul coup un énorme morceau de ville que dans des opérations privées qui donnent naissance aux *tanji*. Dans l'ensemble, ces questions institutionnelles nous restent obscures.

La question de la formation de ces architectes coréens est un peu mieux couverte. Elle constitue un des aspects du combat pédagogique de *Konggan*. On se souvient des attaques de Kim contre ces gens qui s'appellent "architectes" et qui ne connaissent que la technique et de l'opposition tracée entre *kònch'uk* et *kònmul*. Ainsi qu'on l'a annoncé, ce problème n'est pas une simple redite d'un débat universel et ancien où s'affrontent le technicien et l'artiste dans le cadre d'un métier unique. Cette distinction correspond en partie à la formation des architectes coréens. Sans qu'il soit possible ici de fonder cette assertion sur des chiffres, il semblerait que la très grande majorité d'entre eux reçoive son savoir dans les "écoles" d'ingénieurs internes à chaque université. Une minorité d'entre eux en revanche trouverait un accueil différent dans les facultés des beaux-arts. S'en déduirait, si l'on suit les flèches décochées par Kim, que les premiers seraient de purs techniciens dont l'unique métier est de veiller à ce qu'un bâtiment tienne debout. Les autres, si rares, recevraient une formation plus équilibrée. Il est vrai qu'à notre connaissance l'enseignement de l'architecture et des pratiques connexes -design, architecture intérieure, paysage- ne connaissent pas de cursus unifié. La plupart des universités étant privées en Corée, la question manque de visibilité et chaque département peut se voir rattaché à des facultés ou instituts divers [185]. Le lamento kimsugùnien sur l'enseignement de l'architecture en Corée et ce que nous donne à lire le

185 - Le département "environnement et paysagement" de l'Université nationale de Séoul dépend par exemple de la faculté de droit.

paysage paraissent justifier ces remarques générales dont l'histoire reste à faire.

En 1979, Kim écrit : "Un de nos problèmes est la qualité et le nombre de nos architectes. Il serait bien nécessaire que la qualité accompagne la progression rapide de leur nombre. Chaque année, il se soutient en Corée une dizaine de doctorats en architecture, mais c'est par milliers qu'on distribue des diplômes dans les universités et instituts. Certes, devenir docteur ce serait demander la lune... Dans ces conditions, il est impossible d'attendre de nos professionnels une culture architecturale [186]". On découvre ici un de ces clivages universitaires hiérarchisant fortement formations courtes ou longues, renommée de l'université et type de cursus. Kim, qui enseigne par ailleurs le design à l'université Kungmin dans un département des beaux-arts, qui est docteur de Tôdai et qui, partant, a un diplôme étranger, cumule les signes extérieurs d'excellence dans le champ coréen de la réussite. Cela dit, il semble que ces divers titres universitaires donnant accès à la profession d'architecte se traduisent aussi par une forte segmentation corporative du métier. Il n'y a pas un Ordre unifié des architectes en Corée, mais trois. Il est probable, sans qu'on ait pu enquêter sur ce point, que ces trois associations correspondent à des activités et des statuts différents. La caste supérieure réunit les "vrais architectes" dans le *Korean Institute of Architects (Han'guk kònch'ukka hyòphoe)*.

Ce même texte nous renseigne par ailleurs sur d'autres clivages internes au monde coréen de l'architecture. Kim écrit : "Dans ce système d'enseignement où, pour devenir professeur *(kyosu)* d'architecture, il ne faut exercer aucune activité professionnelle, on ajoute à la difficulté de donner naissance à une culture architecturale. Et comme en plus nous n'avons aucun Ordre unique de l'architecture, les tâches qui nous incombent sont lourdes [187]". D'après *Konggan*, cette séparation réglementaire entre architectes professionnels et enseignants d'architecture trouve son origine dans la mise en place de la profession dans les années 50 [188]. Comme il y avait peu de travail pour les architectes de l'époque, ils trouvèrent naturellement dans l'enseignement leur seul débouché. Mais à cause du prestige coréen lié à la fonction de *kyosu*, ils finirent, lorsque le marché s'ouvrit, par monopoliser l'ensemble des commandes. Le gouvernement intervint en séparant nettement les deux fonctions et en interdisant aux

---

186 - *CKNK*, 1979, p. 205.
187 - *Idem*, p. 205.
188 - Voir "Han'gug-ùi taehakkyoyuk kònch'ukka-dùl" (Les enseignants d'architecture en Corée), *KG*, n° 246, 1988, p. 27-63.

professeurs de pratiquer et aux praticiens de devenir professeur. C'est ce fossé absurde que dénonce Kim : les enseignants en titre n'ont plus aucun contact avec la réalité du métier. La formation de base s'en ressent. La situation n'avait pas changé en 1988.

Enfin, Kim avance une dernière critique du milieu coréen de l'architecture : "Nul besoin de dire ici ce que [la mauvaise qualité technique des constructions] doit aux entreprises de bâtiment qui prétendent faire elles-mêmes leur propre projet. Il est urgent de réclamer une claire et nette séparation entre les architectes et les techniciens de l'architecture. C'est à l'architecte que revient d'assurer la continuité des tâches, du projet à la livraison. Son ultime vérification doit être distincte du contrôle technique et de la maîtrise d'oeuvre [189]". Sont ici visés ces "architectes" formés en cycle court de technique du bâtiment et qu'en effet, non seulement les grandes entreprises coréennes de ce secteur, mais tous les autres grands groupes utilisent comme architectes "maisons".

C'est dans ce contexte particulier que font sens les concours d'architecture organisés par *Konggan* et destinés aux étudiants.

c.- Les moeurs architecturales

Cette question des concours intéresse l'agence Konggan a plus d'un titre. Pour les très gros projets, publics et privés, voire pour certains plus petits, le choix d'un architecte se fait sur un appel d'offre ou sur un concours. Kim Sugùn avait eut dès son retour en Corée, au début des années 60, l'occasion de faire l'expérience de ce qui pouvait advenir d'un projet lauréat. Il découvrit par la suite que le processus de sélection régnant en Corée était loin de posséder les caractères fondamentaux de clarté d'une idéale docimologie. Ayant lui-même participé à des concours internationaux -plateau Beaubourg- il avait une petite idée de ce que représentaient les critères, au moins formels, d'un concours à peu près équitable. *Konggan* ne manque pas de revenir fréquemment sur cette question. Si elle ne nous dit rien des appels d'offre plus ordinaires qui font la vie du marché architectural, elle s'intéresse plus particulièrement à tous les chantiers publics lancés par l'Etat ou la municipalité de Séoul. Les enjeux financiers, symboliques et paysagers y sont toujours assez considérables pour

189 - *CKNK, Ibid..*, p. 205.

qu'elle se mette sur les rangs... et se sente frustrée des résultats. Comme n'importe quelle revue d'architecture, elle critique bien sûr les choix qui ont été arrêtés par tel ou tel jury et qui ne lui paraissent pas conformes avec ce qu'elle attend de la "véritable" architecture. Mais bien plus fondamentalement et malgré sa position toujours très privilégiée dans ces concours, elle dénonce leur manque de rigueur et de transparence. D'après *Konggan*, les concours sont utiles pour la collectivité, mais ils le sont aussi pour les architectes qui doivent y montrer leur professionnalisme jusque dans la présentation du projet [190]. De plus, si un concours se déroule convenablement, il est un encouragement au dépassement des agences et des individus. En 1983, la revue publie donc un gros dossier sur l'historique des concours publics d'architecture en Corée [191]. Si elle ne fait pas remarquer qu'ils sont toujours strictement nationaux, elle découvre que bien peu d'entre eux ont satisfait aux règles minimum d'usage en matière de transparence. Toutes les règles sont bonnes pourvu qu'elle soient fixées et publiques. Elle propose ainsi qu'apparaissent systématiquement les règles suivantes : caractère du concours (ouvert, à plusieurs tours, fermé) ; nombre de projets soumis au jury ; désignation du vainqueur et classement ; membres du jury ; sujet précis du concours ; attendus du jury pour son choix ; problèmes posés par le choix ; publicité des résultats. Rien que de très ordinaire en somme.

Afin de mettre les pratiques en accord avec les idées, *Konggan* prendra peu à peu soin d'avoir cette rigueur exemplaire dans l'organisation de ses propres concours.

Ce combat fait d'autant plus au honneur à la revue que l'agence Konggan aura été assez choyée par de nombreux jurys. Lorsque le concours est fermé et qu'un petit nombre d'agences soumettent leur projet, elle fait fréquemment partie du lot. Il n'est pas certain que les obscurités d'un concours ne lui aient pas ici ou là bénéficié. De plus, quand bien même l'anonymat régnerait sur les maquettes présentées, il n'était pas si difficile d'y reconnaître la patte du maître qui avait fini par se muer en style. *In fine*, le choix d'une architecture publique se jugeait sur un nom. L'équité codifiée ne signifiait pas l'égalité des chances et les options créatrices finissaient par payer. En fait, avec

---

190 - Voir KIM Wòn, "Sigùphan hyònsang sòlgye p'ungt'o kaesòn", (L'urgence d'une amélioration rapide du climat des concours), *KG*, n° 105, 1976, p. 20-21.

191 - "Hyònsang sòlgye-ùi hyònhwang-gwa munjejòm", (Etat actuel et problématique des concours d'architecture), *KG*, n° 196, 1983, p. 22-57.

le temps, Kim fut moins souvent candidat qu'il ne siégea comme irremplaçable membre des jurys. Dans tous les cas, il est acculé au statut d'architecte-star du pays.

A la rencontre des deux questions précédemment évoquées, il est un dernier domaine où *Konggan* plaide pour d'autres moeurs du milieu architectural. Il s'agit de la critique d'architecture. D'une manière générale, les liens entre la presse, les cliques artistiques et les marchands d'art et de culture sont en Corée d'une transparence douteuse. Si les préférences et les partis pris sont le propre de toute critique, il n'est pas certain que cette fonction, en Corée du sud, fonctionne totalement sur des critères propres à la logique des arts présentés. Cette remarque vaut pour l'architecture. Dans divers articles et dossiers, *Konggan* fait remarquer qu'on a affaire à deux sortes de critiques [192]. D'un côté, une critique de journalistes dont la spécialisation dans ce domaine est loin d'être affirmée et qui jugent sur des critères qui ne sont pas à son sens pertinents : l'architecture comme image. On se rappelle l'ire de Kim lors de la "querelle de Puyò". De l'autre, des professionnels de l'architecture, des praticiens en exercice, mais qui fonctionnent sur le modèle des cliques : discussions assez idéologiques sur des critères formels ou nationalistes éloignées des enjeux "véritables" de l'architecture ou bien qui défendent les membres de leur coterie. Le phénomène de l'autocensure ou des renvois d'ascenseur en serait le trait marquant.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer, il n'est pas certain qu'elle échappe elle-même à ces schémas. Dans tous les cas, elle plaide pour une indépendance et une professionnalisation de la fonction critique en architecture, tout en essayant de caser sa ligne : que la critique d'architecture s'effectue du point de vue plus haut d'une "architecturologie" et non en fonction de clans ou de querelles de style. C'est donc avec cette visée aussi, elle finit par mettre en place un concours spécifique pour développer cette capacité [193].

D'une manière cachée, les différentes indications qu'on vient de donner sur ce que fut le champ coréen de l'architecture, comme pratique et comme milieu, montrent un déplacement chronologique des sujets discutés. Elles posent les grandes étapes d'un métier et les conditions de production d'une

---

192 - Voir par exemple le dossier "Kònch'uk pip'yòng", (La critique d'architecture), *KG*, n° 205, 1984, p. 53-79.

193 - En 1985 fut créé un premier Grand prix d'"essais sur l'environnement" *(hwan'gyòng nonmun taesang)*. Voir *KG*, n° 217, 1987, couverture. En 1990 seulement naît un "Prix de critique d'architecture", *(Kònch'uk pip'yòngnon)*. Voir, *KG*, n° 279, 1990, p. 62-63.

architecture moyenne en Corée. La périodisation précise de ces thèmes reste à entreprendre en comparant avec d'autres revues coréennes d'architecture et en recourant à d'autres sources. Ce déplacement des combats est à la fois le signe d'une évolution interne de l'architecture sud-coréenne et de la volonté de *Konggan* de toujours être sur la brèche. Un enjeu succède à l'autre.

C'est dans ce contexte que prend sens la pratique architecturale de Kim.

C - L'oeuvre

Le catalogue des réalisations architecturales et urbaines menées par l'agence Konggan et par Kim Sugùn est considérable. Outre Séoul, il concerne l'ensemble de la Corée et, plus modestement, le monde entier. Comment rendre compte de cette oeuvre? La question du style est embarrassante. D'un côté, elle est indispensable puisque l'ambition de Kim fut de donner naissance à de nouvelles formes du paysage urbain capables de porter un signification nationale au-delà de leur qualité intrinsèque. De l'autre, elle nous amène nécessairement à juger des images et à tenter de les restituer dans le flot des typologies architecturales et des influences reçues. On se voit contraint d'osciller entre trahison et incompétence.

Les textes nous apprennent très peu des influences formelles qui pesèrent sur la poétique architecturale de Kim. Franck Lloyd Wright est fréquemment cité, mais on voit mal ce qui relie les deux langages créatifs. Certaines résidences privées réalisées dans les années 70 ressemblent certes aux villas du grand architecte américain. Pour en savoir davantage, il aurait fallu visiter les unes et les autres. Ce qui ne fut pas le cas. On touche là les limites d'une investigation par le texte et la photo. Cette remarque vaut aussi pour l'autre nom d'architecte cité par Kim : son maître, Yoshimura Junzô, dont l'oeuvre japonaise nous est inconnue et que les histoires contemporaines de l'architecture nippone n'ont pas retenue comme particulièrement importante. De plus, autant les écrits de Kim nous offrent un discours général sur l'architecture en Corée, autant ils sont silencieux sur les oeuvres réalisées. Le seul long texte de Kim consacré à sa propre création concerne la cathédrale de

Masan [194]. Il nous apprend beaucoup de l'ambivalence de Kim à l'égard du christianisme à la fin de sa vie, mais il nous apporte très peu d'éléments nouveaux sur les grands maîtres qui l'inspirèrent. La procédure de déréférencement ne touche plus ici simplement la question nationale. Elle doit aussi assurer l'originalité absolue de l'artiste et de sa création. D'une manière purement gratuite et nécessairement contestable, on pourrait avancer des noms. Pour l'usage si particulier de la brique en grandes façades aveugles et pour l'orthogonalité sans symétrie, on renverrait à Alvar Aalto. Pour la construction des volumes, leur scansion en lames et la lisibilité fonctionnelle, pour le traitement du béton, on citerait Louis Kahn. Ces deux noms n'apparaissent jamais dans les écrits de Kim et *Konggan* laisse peu de place à leur oeuvre. Faute de pouvoir établir une influence directe, on parlera d'un rapport spécifique au mouvement moderne en architecture. Car le langage architectural de Kim est toujours très éloigné des tendances dominantes du modernisme, façon Gropius, Mies ou Le Corbusier. Sur le versant d'une recherche de la forme pure, c'est plutôt Kim Chungòp qui occupe le terrain, sans être outre mesure préoccupé par la question nationale. Si l'oeuvre de Kim Sugùn semble proche de Kahn ou d'Aalto c'est que, comme chez eux, elle ne se pose pas par rapport à un *dogme formel* extérieur au projet. Cette distinction nous paraît à tout prendre plus éclairante que le distinguo convenu entre style international et modernisme régionaliste. D'où aussi la difficulté posée par l'évolution et la classification des oeuvres. Le concept de style tel que le romantisme l'a associé au génie *unique* de l'artiste se prête mal à la discontinuité des formes observées dans les bâtiments réalisés.

D'une construction à l'autre, comme c'est le cas pour Aalto ou Kahn, on ne reconnaît pas immédiatement l'unité d'une patte. La chronologie des traits dominants, outre qu'elle échoue à rendre compte des décalages entre conception et achèvement de l'oeuvre, empêche de rendre vraiment convaincants les découpages proposés. Dans les publications institutionnelles produites aujourd'hui par Konggan, on s'essaie une nouvelle fois au rythme décennal. Certaine emphase moderniste donne une sorte de cohérence aux années 60 : géométrisation abstraite ou régionaliste et débordement des étages supérieurs produisent une première synthèse moderne, non purement citative,

194 - *CKNK*, 1980, p. 284-290. Une traduction assez approximative a été publiée en anglais dans *Inculturation*, voL. 6, n° 1, printemps 1991, p. 4-12.

entre le "schème architectural" extrême-oriental de l'avant-toit et la structure verticale de ces bâtiments poussés ver le ciel. Mais c'est surtout l'usage systématique du béton qui paraît faire office d'engagement moderniste. Il devient chez Kim, contre les constructions de l'architecture moyenne, une démonstration technique et décorative. Outre une dynamique qui cherche à éviter la massivité et le cube, il fait l'objet d'un traitement de détail assez sophistiqué.

A l'inverse, les années 70 sont largement marquées par la redécouverte d'un matériau : la brique. Il semble que sur ce point, la philosophie de Kim ait évolué. On l'avait vu critiquer ces briques rouges qui avaient envahi le paysage architectural de la ville coloniale et prétendre qu'elle n'était pas adaptée au climat coréen. Dans un premier temps la construction du siège de Konggan, voisin immédiat du palais Ch'angdòk, s'annonce comme un manifeste de la brique coréenne. Kim y réutilise la brique brune, présente autrefois dans la maison de l'époque Chosòn. Ce matériau constitue aujourd'hui un des moyens les plus sûrs d'identifier en Corée une oeuvre de l'architecte. Elle entre en résonance avec un certain nombre d'apports formels nouveaux marqués par les traits suivants : une segmentation des volumes en sous-unités, d'élévation et de largeur différente ; une dynamique verticale créée par des arêtes vives débordant l'enveloppe du mur ; une organisation savante des effets globaux de symétrie et de dissymétrie ; une disposition, une taille et une forme irrégulière des ouvertures (meurtrières, lanternons, pavés de verre, baies vitrées) ; un jeu constant sur les demis ou quarts de niveau traitant l'escalier comme un élément fonctionnel et structurel ; un traitement décoratif de l'appareillage des briques animant les murs sans percement. On notera sur ce point que nombre de ces architectures de brique des années 70, ont fini par recourir à la brique rouge au lieu de la brique brune. Evolution silencieuse.

Dans tous les cas, la transition entre l'architecture de Konggan des années 60 et celle des années 70 pose problème. Il faudrait ici que les sources datent non l'achèvement du bâtiment, mais la finalisation du projet. De plus, les plans dessinés pour l'Iran ou les premières installations sportives destinées à Séoul ou Pusan ne rentrent pas dans cette poétique "dominante" des années 70. La variété des constructions des années 80 est plus grande encore. Si à Séoul les très grandes constructions que sont l'hôtel Ramada Renaissance, le palais de justice ou le gratte-ciel Pyòksan conservent pour idéal une segmentation de

l'unité construite en volumes multiples où tente de se défaire leur monumentalité, les matériaux, équipements et traitements décoratifs puisent dans des registres très variés. Ils montrent au moins combien les conditions de la création architecturale ont donné aux agences coréennes un espace moins contraint et étriqué dans ces années-là. Dans le cas de Konggan, on peut se demander si la difficulté à retrouver la patte de Kim Sugùn dans la forme architecturale ne provient pas simplement de l'abandon de la référence obligée à l'identité coréenne : "A partir d'aujourd'hui, la véritable création devrait sortir de soi [195]", affirme-t-il en 1986.

Par delà ces différences dans l'apparence formelle des constructions laissées par Kim Sugùn se lisent des continuités et des ruptures qui doivent peu à de grandes périodes créatives découpées en tranches décennales. Tout au long de cette oeuvre, un certain nombre de traits constants apparaissent qui valent tant pour l'effet extérieur que pour l'organisation spatiale interne. Les architectures qu'on a pu visiter en témoignent. Ces valeurs renvoient bien sûr à cette coréanité spatiale patiemment exhumée qui, dans un refus absolu de la citation formelle, sont mises au service de la création contemporaine. La *segmentation* en est le caractère dominant. Elle a pour ambition de faire contre-poids à l'effet de bloc et au *"big is beautiful"* régnant ailleurs dans l'architecture du pays. Cette segmentation se décline sous plusieurs formes. Elle concerne autant les volumes extérieurs que l'organisation interne -horizontale et verticale- des espaces. Elle goûte le décrochage contre la forme géométrique pure. C'est pourquoi un équilibre relatif est recherché entre verticalité dominante et horizontalité dominante. Les sous-unités d'une construction et l'organisation des motifs décoratifs tentent de compenser ce que dit la structure fondamentale. La *variabilité et l'irrégularité* interviennent à ce niveau pour donner à l'esthétique du *mòt* une forme contemporaine. Effets de dissymétrie, effets d'arrangement, disposition des équipements et des ouvertures, variabilité interne des surfaces et des volumes raccordés par des escaliers intérieurs, alternance des pièces très claires et des pièces très sombres ont ici pour fonction de briser cette hyper-uniformité et ces effets de casiers, caractéristiques de l'architecture moyenne. L'attention portée au détail décoratif est de même une traduction directe de l'exigence formulée d'une qualité paysagère pour la ville et d'une qualité spatiale pour l'usager. C'est pourquoi la synthèse élaborée dans

---

195 - *CKNK*, 1986, p. 308.

les années 70 paraît être la plus grande réussite de Kim Sugùn. Elle donne au siège du groupe une valeur de manifeste architectural de la coréanité moderne.

Mais il y va ici d'un *effet de taille* des constructions. Lorsque Kim dessine des villas, de petites églises, de petits bâtiments d'habitations, de petits centres administratifs et de petits sièges sociaux, les différentes exigences de sa poétique et de la coréanité spatiale, telle qu'il l'a définie, entrent en résonance harmonique. Pour autant qu'on ait pu en juger brièvement du dehors et du dedans, ce sont de très belles réalisations où l'on se sent bien et où règne une atmosphère sereine. Les principes de cette esthétique nous paraissent bien moins convaincants lorsqu'on passe aux constructions de grande taille dessinées dans les années 80. Mises à part les installations olympiques sur lesquelles on reviendra, les gratte-ciel du groupe Konggan manquent de force. Le modelé des volumes reste nécessairement plus pataud et la volonté d'équilibrage entre verticalité et horizontalité empêche ceux-ci d'affirmer clairement leur dynamique ascensionnelle. L'hôtel Ramada Renaissance ressemble simplement à une pièce montée sans grande ligne de force. Sur ce segment de la création architecturale, les gratte-ciel réalisés au centre-ville par Kim Chungòp sont bien plus réussis. Ils sont beaux et forts. Certes, ils ne disent rien d'une esthétique de la coréanité....

Ces remarques expliquent sans doute pourquoi, sur la fin de sa vie, Kim cherchait autre chose. Elles rendent compte aussi de sa volonté de plus en plus affirmée d'échapper au débat sur l'identité nationale. La synthèse des années 70 fut un accomplissement. Elle fut aussi une limite. Au-delà, il devenait impossible de créer une tradition moderne sur la base de la coréanité ancienne. Il ne restait plus à celle-ci qu'à jouer deux rôles : un rôle de stimulation pour la qualité architecturale et urbaine qui ne se dément pas dans les gratte-ciel patauds, un rôle idéologique laissant planer un discours national et identitaire sur l'architecture et sur la ville. D'une certaine manière, Kim était devenu prisonnier de son discours identitaire et celui-ci finissait par entourer l'architecture d'un nuage de paroles. Les voies de la séoulité prenaient un chemin inattendu.

On n'en dira pas davantage sur l'oeuvre de Kim à Séoul. Pour diverses raisons, elle reste aujourd'hui difficile à évaluer. On trouvera autant d'hagiographes que de détracteurs. Du côté des hagiographes -autant dire des

héritiers [196]- l'accent est porté sur deux aspects : la synthèse des années 70, pour la qualité des espaces et du bâti d'une part et les installations olympiques qui font sens pour la ville d'autre part. Du côté des détracteurs les anecdotes bruissent. La critique la plus solide repose sur les effets négatifs de la segmentation spatiale et volumique. Elles se traduit très souvent par une absence totale de flexibilité fonctionnelle : il faut démolir pour pouvoir y faire autre chose. Le jeu des espaces vides et ouverts ne suffit pas à faire face à la pression de fonctions qui changent ou de fonctions qui s'élargissent. Le siège de Konggan, qui ne fait l'objet d'aucune mesure de protection, risque lui-même de perdre bientôt son visage initial. De plus, la qualité des espaces se paie tout aussi fréquemment en termes d'embarras. La multiplication des niveaux, des escaliers et des petites pièces ne manque pas de charme pour le *sònbi* en quête de sérénité intérieure. Elle devient rédhibitoire quand il faut installer un piano, un congélateur ou un photocopieur. Quant à la symbolique du modeste, portée par les valeurs spatiales nationales, on lui reproche de n'accorder aucune attention à la symbolique sociale, si précieuse dans une société en mutation rapide. Certains présidents de sociétés, qui avaient passé commande au célèbre architecte, qui pour un siège social, qui pour une résidence, trouvèrent que des plafonds situés à 2 mètres du sol et une esthétique sans grandiloquence amoindrissaient intolérablement leur statut social. Enfin, il n'est pas évident que la qualité technique de la construction ou la maîtrise des matériaux ait toujours été au rendez-vous. Malgré l'éthique de la responsabilité architecturale, il semble que Kim ait dû aussi conseiller à ses clients de recourir à la bassine en cas de pluie. Franck Lloyd Wright fut son propre parapluie. De même, le détail du traitement du béton disparaît aujourd'hui sous des épaisseurs de mousses polluées alors que les façades de briques sont souvent affligées de disgracieuses remontées de salpêtre...

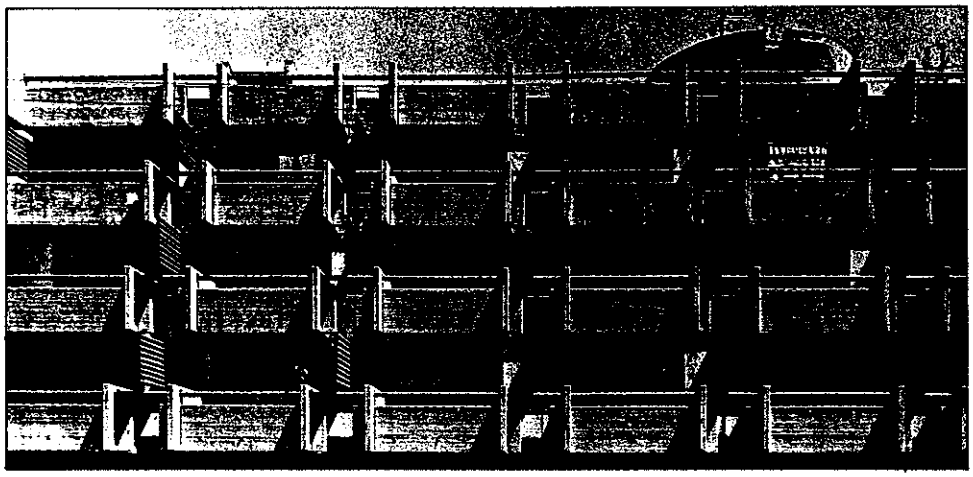
Il ne nous reste donc plus -ultime trahison- qu'à présenter, vierges de tout commentaire, les principales réalisations de Kim Sugùn à Séoul.

---

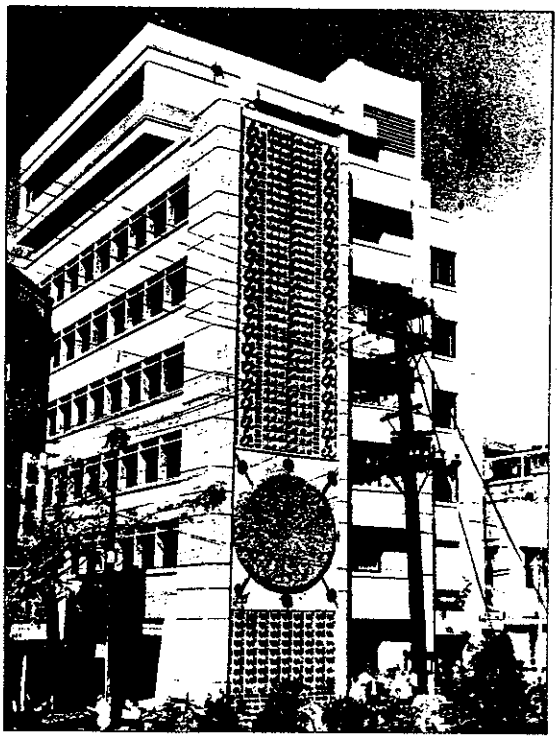
196 - Ainsi qu'on l'a fait remarquer dans un chapitre précédent, les conditions de fonctionnement et de direction du groupe Konggan, après la mort de Kim, sont d'une grande opacité. Par delà la révérence hagiographique qui permet de faire fructifier le capitale "image" de l'agence, les enjeux juridiques et financiers de sa survie ont été moins iréniques et consensuels.

Illustrations 122 : les oeuvres de Kim Sugùn à Séoul

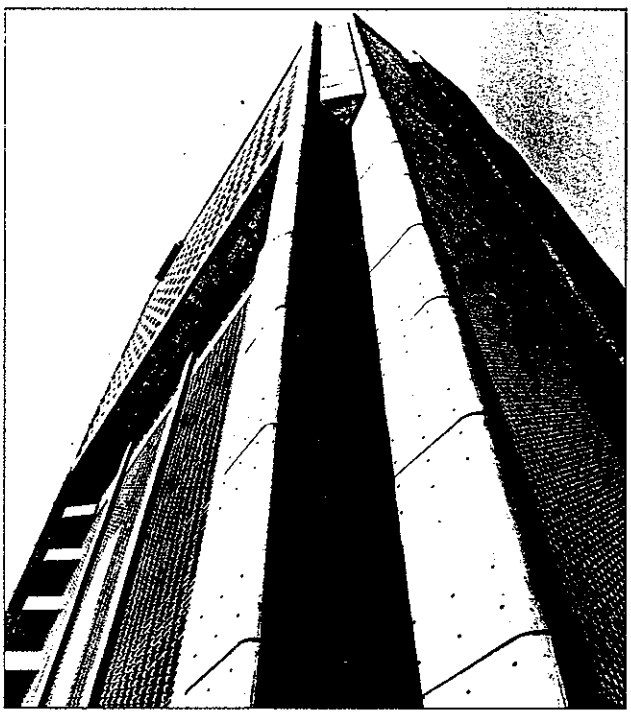
NAMSAN MANSION
● 1965 · 서울



O-YANG BUILDING
● 1962 · 서울 明洞



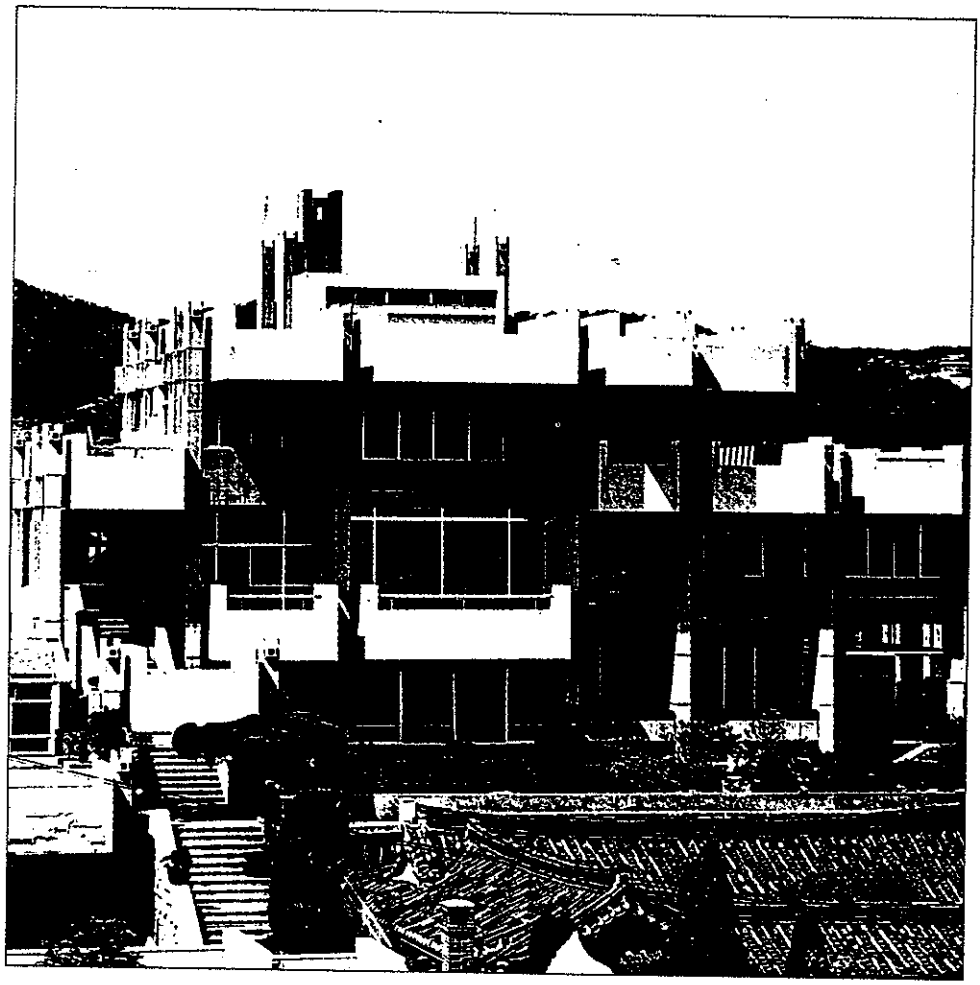
HANKOOK MUNHWA BROADCASTING CO.
● 1967 · 서울 貞洞



627

CHAIRMAN 「K」'S RESIDENCE

● 1966 · 서울 苑西洞

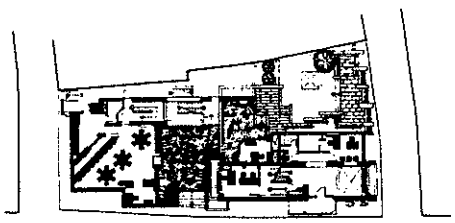


APARTMENTS FOR STAFFS OF KIST

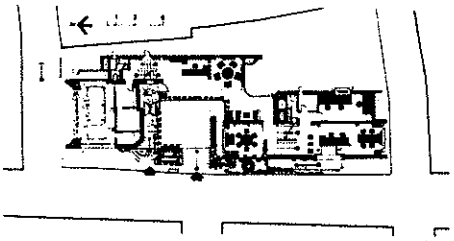
● 1967 · 서울 洪陵

LE SIEGE DE KONGGAN

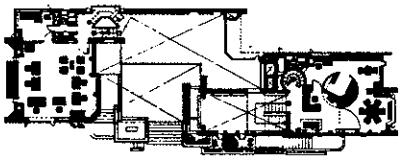
1971



▲ 지하 1층평면도

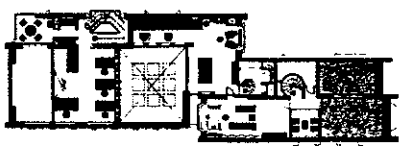


▲1층 평면도

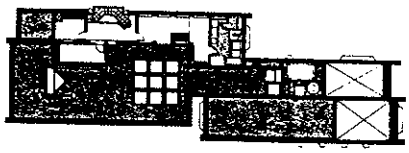


▲2층 평면도

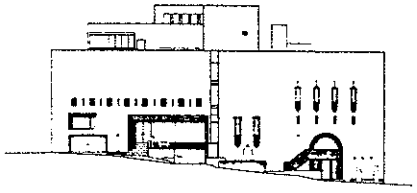
▲3층 평면도

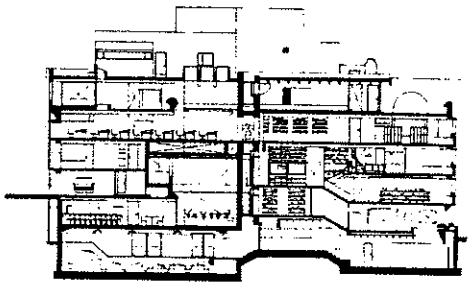


▲ 4층평면도



▲ 옥상층 평면도

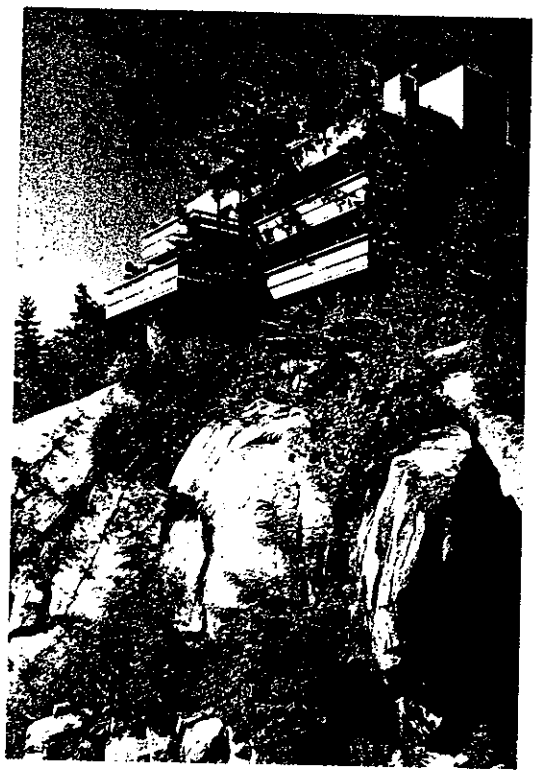




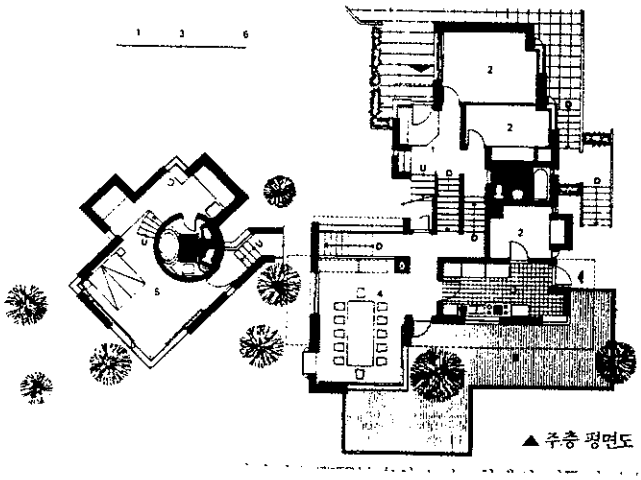
▲ 단면도

RESIDENCE「CHANG AM JANG」

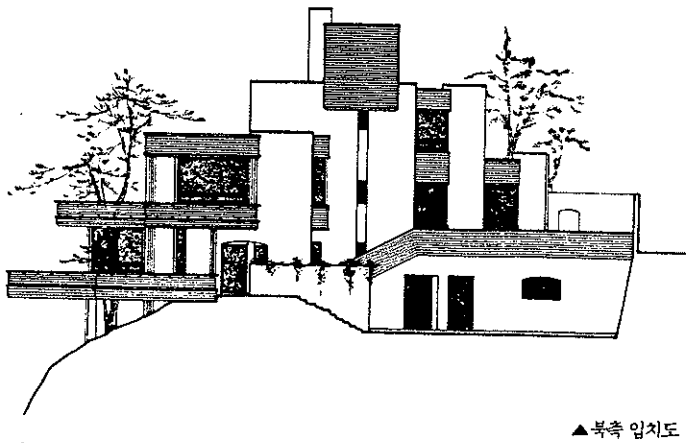
● 1974 · 서울



1 현 관　4 식 당
2 침 실　5 욕 실
3 주 방　6 테라스



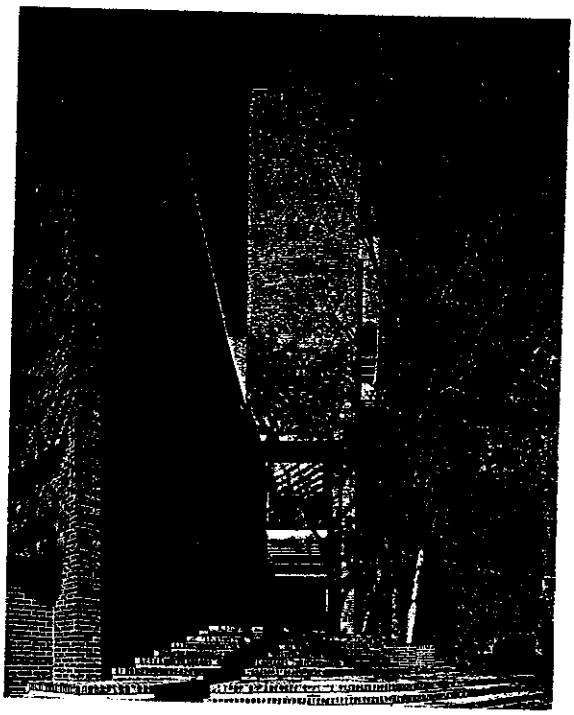
▲ 주층 평면도

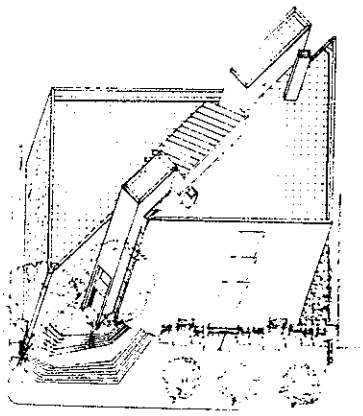


▲북측 입치도

KOREA OVERSEAS DEVELOPMENT CORPORATION BUILDING

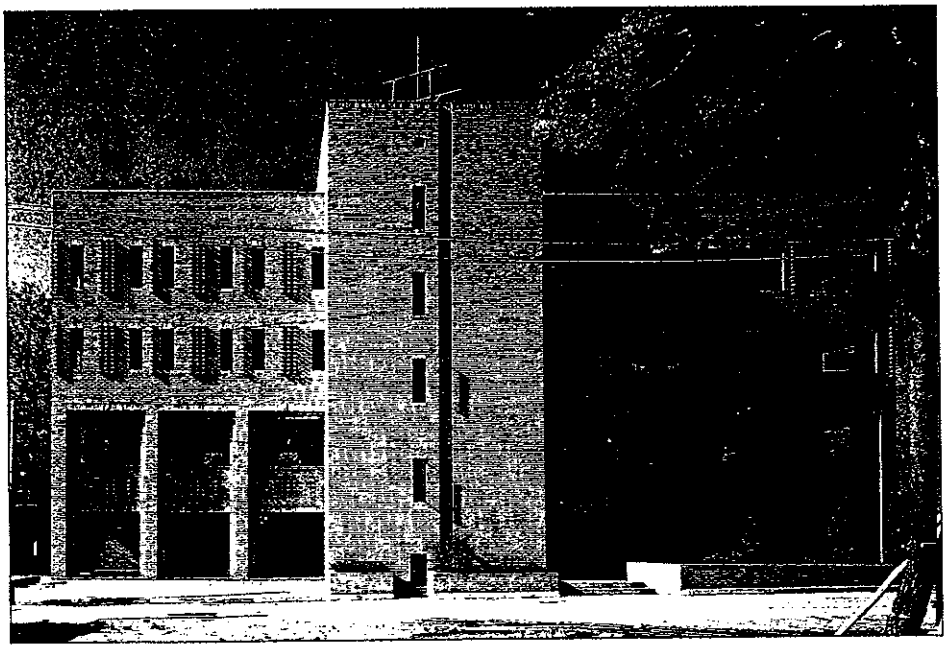
● 1976 · 서울 연건동



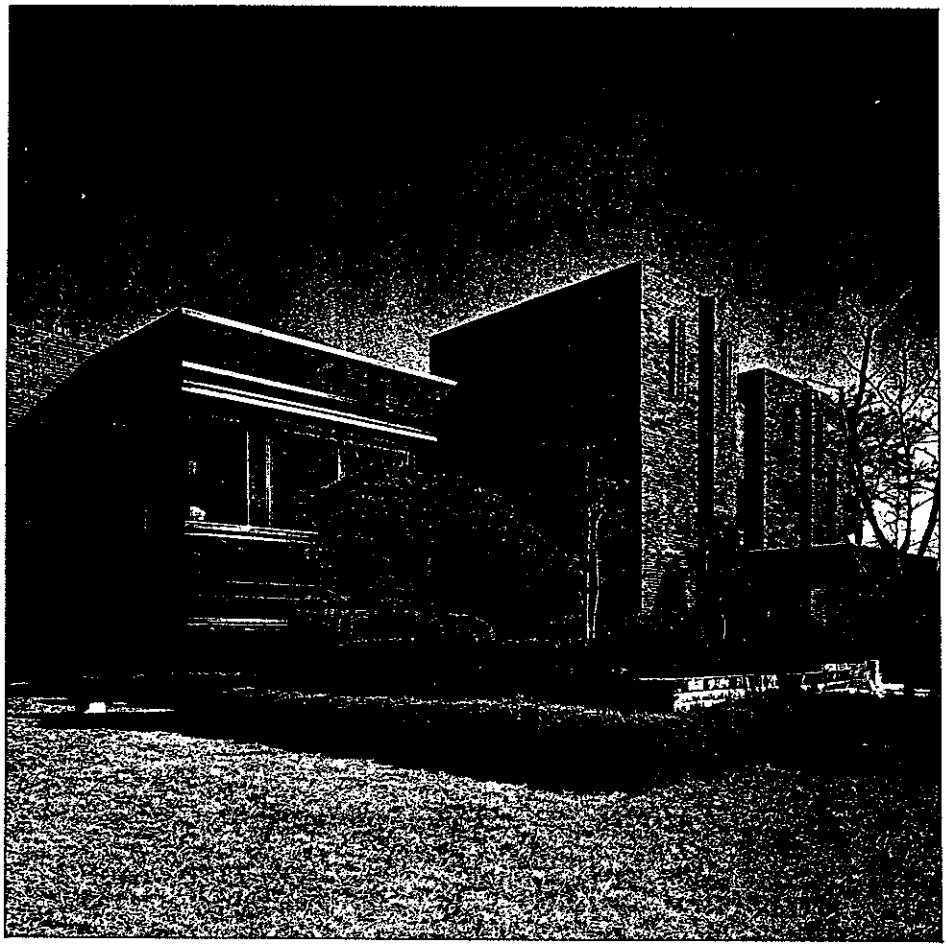


SAMTEO BUILDING

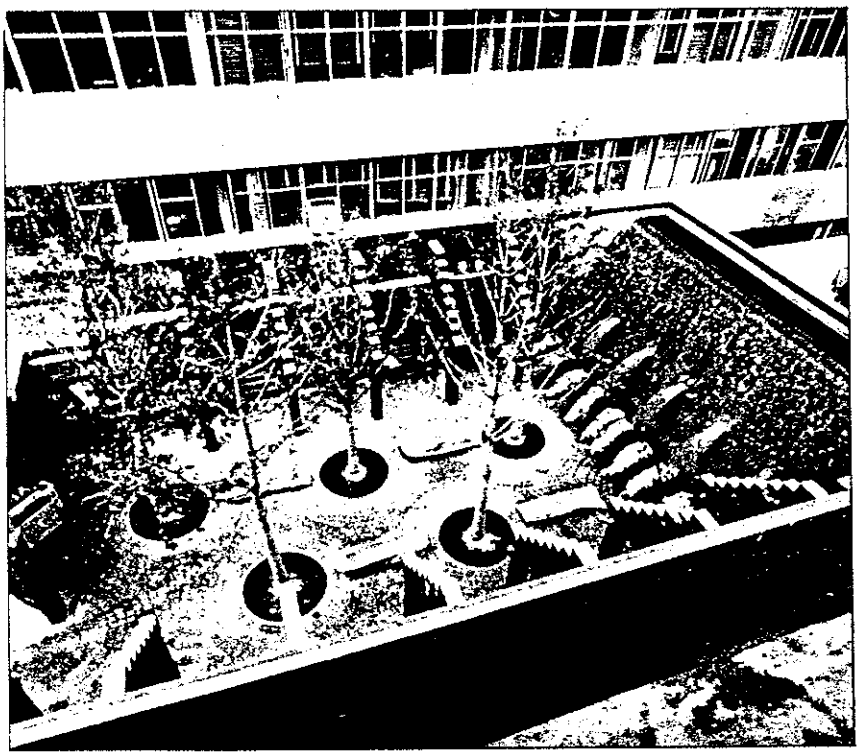
● 1977 · 서울 연건동

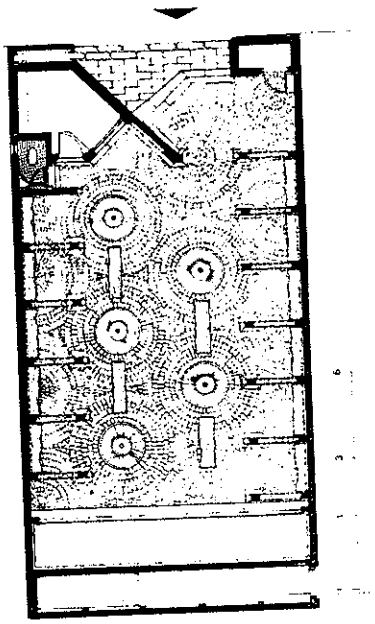


C-RESTAURANT
● 1978 · 서울 장충동



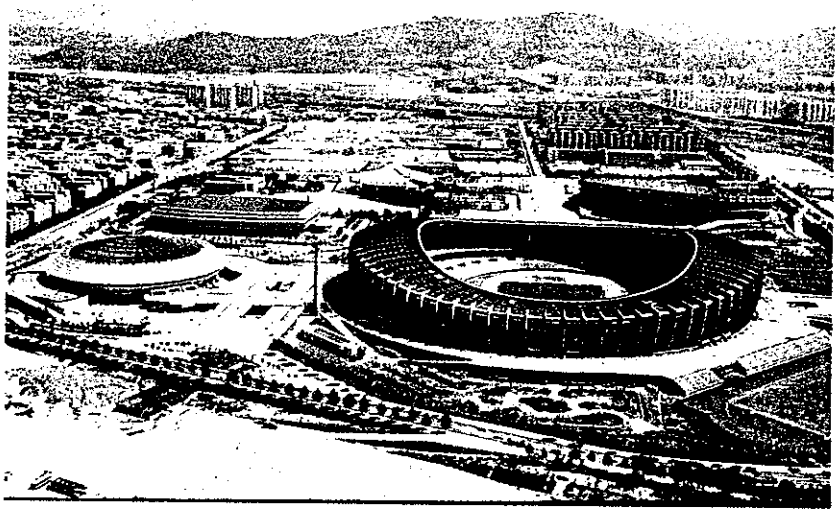
SOO PYO MINI PARK
● 1974 · 서울 수표동

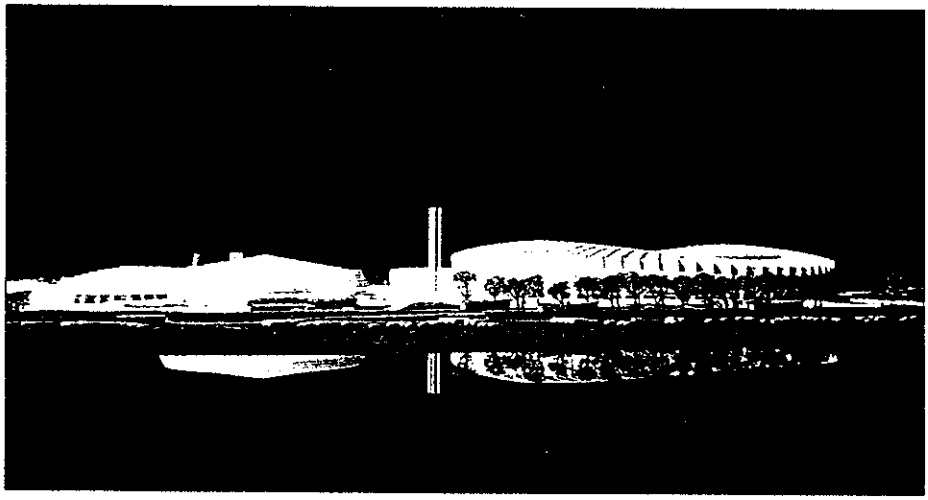


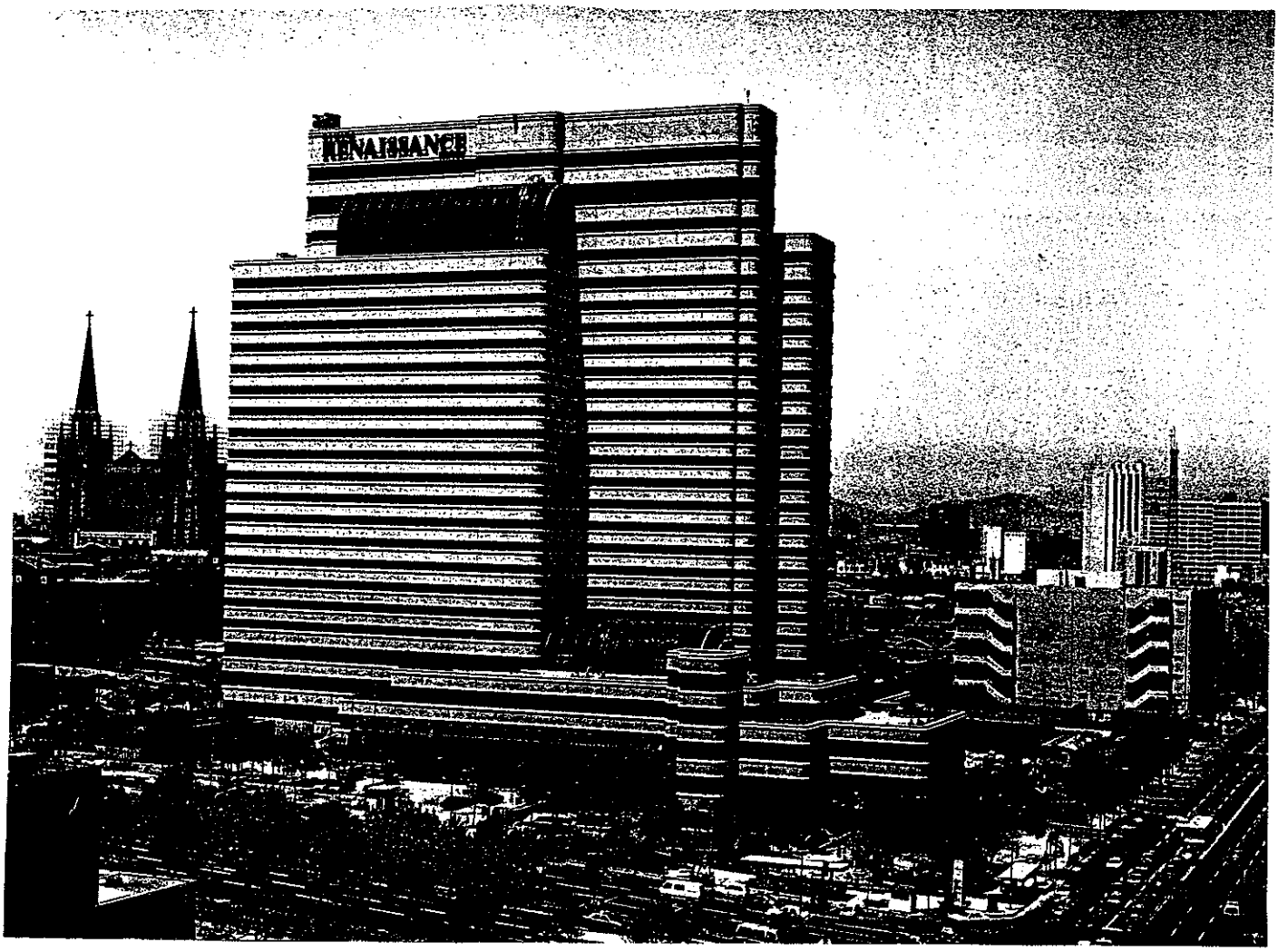


FIRST PRIZE IN CLOSED COMPETITION OF SEOUL SPORTS COMPLEX

● 1977 · 서울 잠실

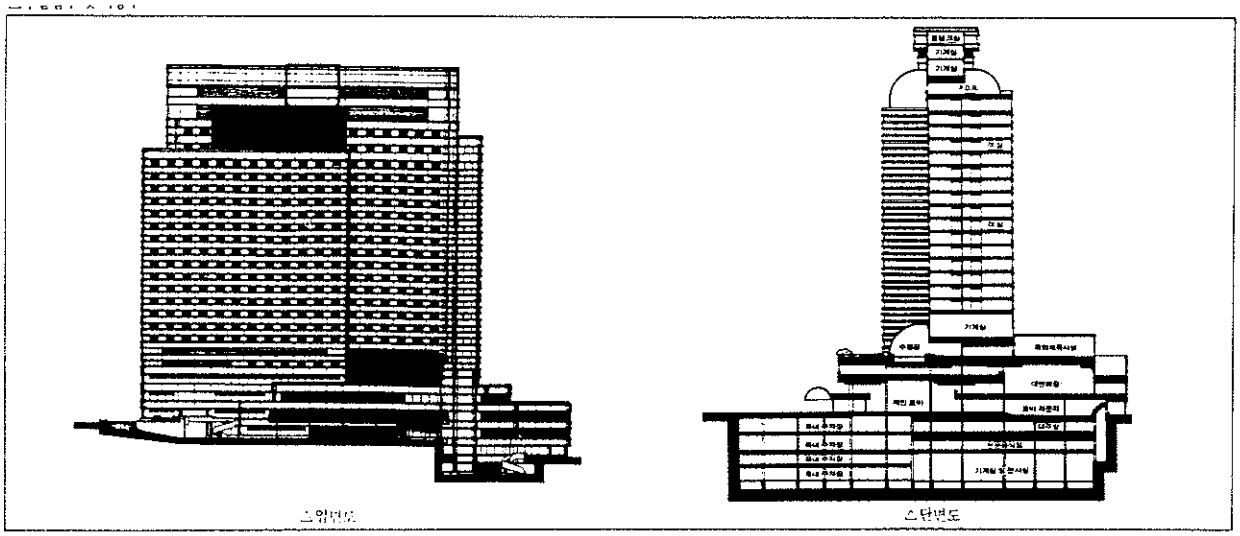


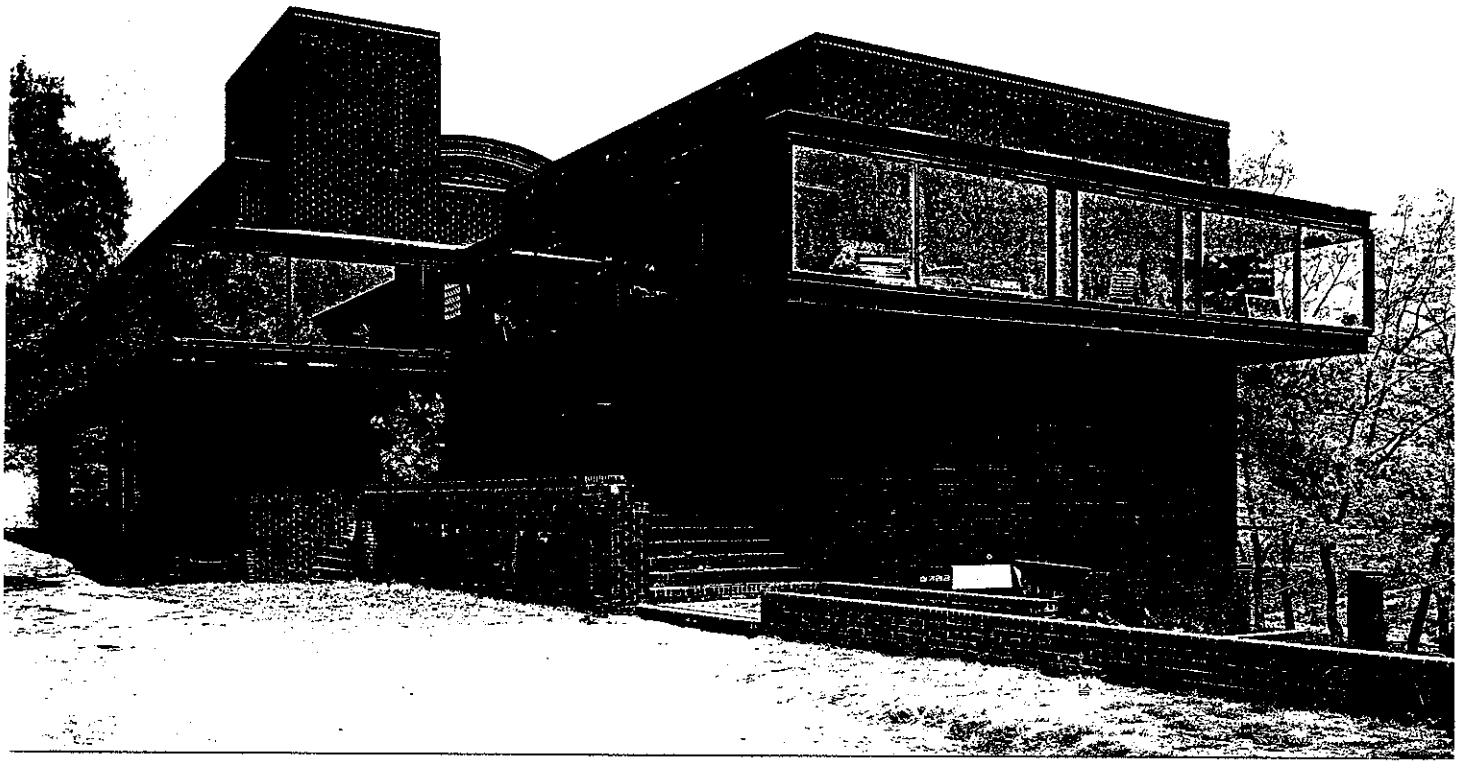




Ramada Renaissance Hotel Seoul

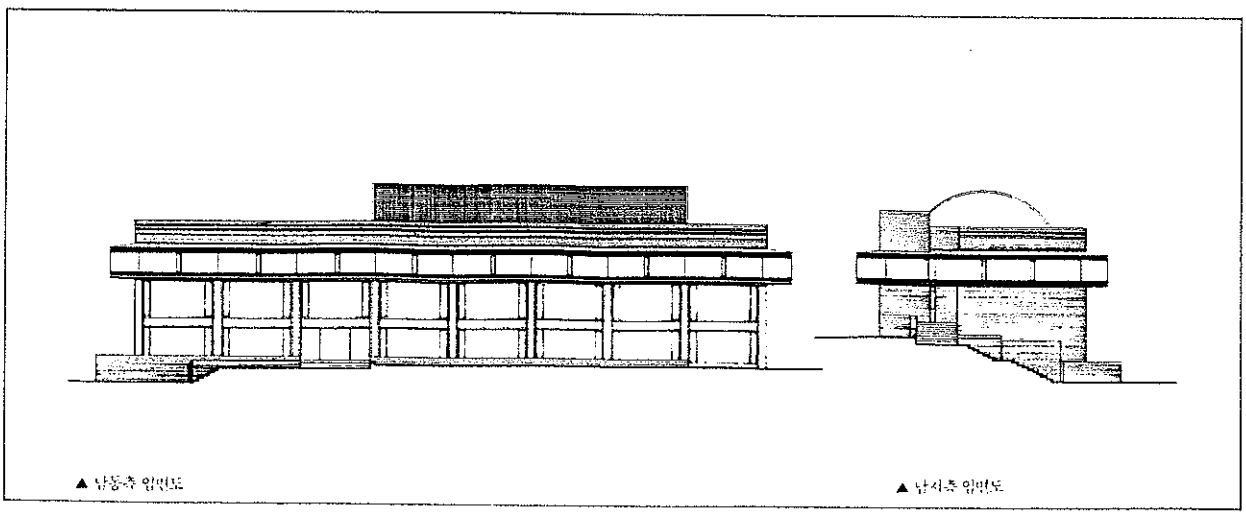
1987





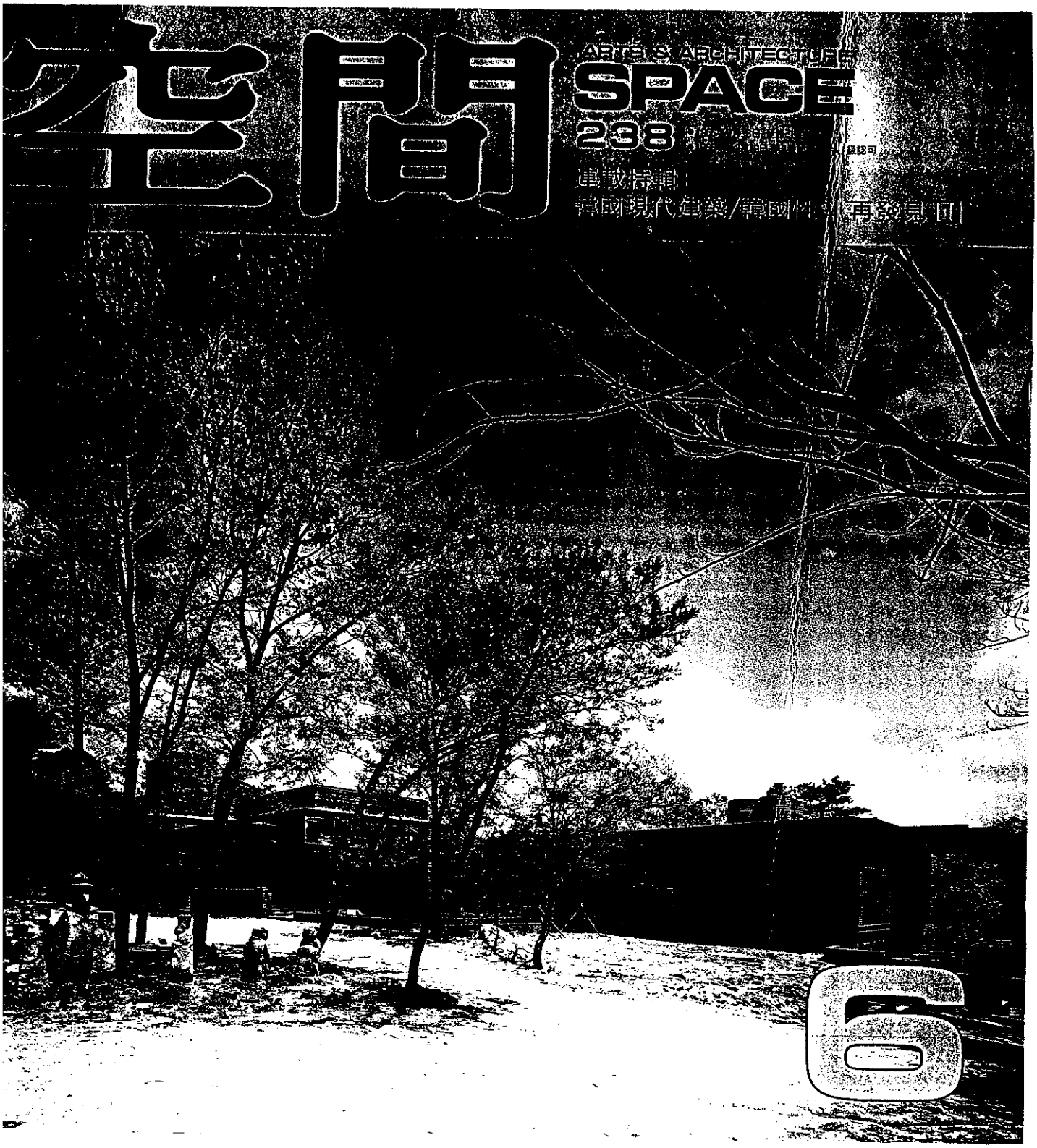
SPACE GROUP OF KOREA KONGNEUNG WORKSHOP

1987



▲ 남동측 입면도

▲ 남서측 입면도


空間
ART & ARCHITECTURE
SPACE
238
6

L'ultime difficulté consiste bien sûr à décrire l'impact réel de l'architecture de Kim sur la ville. Sur le plan de l'intégration paysagère, les réponses sont difficiles à donner. Kim donnait tantôt au bâtiment pour fonction de s'intégrer au tissu urbain, tantôt au contraire de stimuler sa transformation vers une meilleure qualité. Il est clair qu'un bâtiment comme le siège de Konggan ou que les diverses réalisations sur Taehangno participent du premier genre et tiennent leur pari d'une rencontre entre qualité architecturale et qualité urbaine. Pour le reste, on est en mal de réponse claire. Les quelques bâtiments réalisés dans les vieux tissus urbains du nord -église Kyòngdong par exemple- ont surtout pour effet premier d'apparaître incongrus. Dans un paysage urbain en évolution permanente, il est impossible aujourd'hui de dire en quoi leur existence joue ou jouera un rôle sur leur transformation. Dans tous les autres cas, la création de Kim s'est faite sur fond vide d'espace naturel campus de l'UNS à Kwanak-ku- ou de tissu urbain très neuf -à Kangnam-gu. Il est donc beaucoup trop tôt pour juger de leur impact. Encore faudrait-il à la fin être sûr que l'amélioration de la qualité paysagère séoulite provient de ce stimulus architectural ou de l'amélioration générale des niveaux de vie urbains.

Dans tous les cas et ce n'est pas là une grande découverte, la prise d'un architecte sur les paysages de la ville est à peu près nulle. Au mieux, il réussit par son oeuvre à "porter" quelques lieux ici et là. Il n'est alors qu'un des acteurs de cette alchimie mystérieuse créatrice des lieux. Ainsi, quand bien même l'essentiel de la création architecturale de Kim eut Séoul pour terrain, une cinquantaine de bâtiments ne peuvent qu'être noyés dans les 60 000 hectares d'une agglomération distendue et chaotique. L'architecte se dissout dans la mégapole.

CONCLUSION - L'ARCHITECTE ET L'IMAGE DE LA VILLE

A - Le moment olympique

Par hasard, les Jeux olympiques d'été de 1988 réinstallèrent Kim Sugùn et l'agence Konggan au coeur de Séoul. Ce que les réalités de la fabrique urbaine et du métier d'architecte en Corée, ce que trente ans de travail sur la scène culturelle n'avaient pas réellement réussi à faire, un événement international de première grandeur le rendit possible. Il avait à la fois une dimension urbaine et une dimension culturelle. Plus que tout, il sanctionnait trois décennies d'ouverture de la Corée sur le monde, le succès de l'entreprise de développement et la confiance en soi acquise par le pays. Il lui restait à convaincre la planète qu'il méritait bien du club des pays développés et que l'identité nationale patiemment reconstruite pouvait faire sens et intéresser la communauté mondiale. Il s'agissait d'un couronnement : la fin d'un complexe culturel et d'un sentiment d'arriération. Kim écrit : "Il y a beau temps que les Jeux olympiques sont devenus la vitrine où s'expose la puissance des nations [197]". La manière dont l'événement olympique fut géré en Corée et les conséquences qu'il eut constitueraient un sujet d'étude en soi. On en retiendra la dimension identitaire et la dimension architecturale puisqu'elles concernent Kim Sugùn.

Sur l'architecture olympique, on n'ajoutera pas grand chose à ce qui a déjà été dit. Konggan avait été chargée dès la fin des années 70 de construire un complexe sportif à Chamsil. L'acceptation de la candidature séoulite en 1981 plaça l'agence au coeur d'un ensemble d'opérations urbaines bien plus puissantes. C'est elle par exemple qui fut chargée du Plan d'aménagement du Parc olympique. En collaboration avec d'autres architectes et avec le département "paysage" de l'Université Nationale de Séoul, elle oeuvra autant au niveau de l'architecture qu'au niveau plus général de l'urbanisme. La masse de financements subitement disponibles permit ainsi de donner une illustration pratique à l'idée de qualité paysagère. Kim Sugùn put ainsi recourir à une

---

197 - *CKNK*, 1982, p. 108.

immense dalle urbaine pour séparer nettement flux automobiles et flux piétonniers autour du stade olympique. Il en tira un excellent parti en réduisant grâce à elle la monumentalité impressionnante d'un stade conçu pour cent mille personnes. Sa masse se voit donc en partie enfouie dans un sous-sol dont n'émergent plus que l'ondulation des tribunes supérieures. Chaque opération olympique fut de plus conçue avec pour visée ultime l'impact structurant sur la capitale, non la démonstration de force et le bluff médiatique.

Cela dit, pour la première fois dans l'histoire de Séoul et de l'architecture coréenne, la question de l'identité paysagère ne se posait plus simplement en termes nationaux. Elle devint une question internationale : quelle image donner de Séoul à l'occasion du grand événement? Dans tous les domaines et avec une certaine anxiété on se posa la question. Assez naturellement, les pouvoirs publics souhaitaient faire montre de leur savoir-faire organisationnel sur des échéances très rapprochées. On a dit les effets positifs qu'eut sur la ville cette exigence. D'autres souhaitèrent mettre en évidence, selon les formules éprouvées du tour de force technologique ou du gigantisme, la puissance nationale conquise. D'autres encore étaient tout prêts à ressortir pour l'occasion les images identitaires d'une architecture fondée sur la citation formelle. Kim donne là dessus son point de vue : "Comment utiliser ce moment exceptionnel qui va révéler ce que nous sommes si l'on ne sait pas où l'on met les pieds? [...] On entend dire ici et là que pour la Corée et les Coréens qui cherchent la reconnaissance du monde, c'est l'occasion rêvée. Mais les Jeux olympiques n'ont que faire du décorum. [...] Aussi l'idée de donner le dessus à un invité qui ne sera là que dix jours n'est pas bonne. [...] Si l'on n'a d'autre ambition que de copier l'exemple étranger et d'aboutir à une version "banquet international" de l'événement, on perdra de vue ce qui fait notre spécificité. [...] Les sept années qui nous restent passeront vite. Pour utiliser ce délai sans gaspillages, il est plus que jamais impératif de prêter attention à l'union nationale et à la sagesse civique. Il ne s'agit pas ici de faire chic *(mòt)* par un banquet tapageur dans un palais de 99 *k'an,* il s'agit de nous laisser guider par le *mòt* de la modestie *(kyòmhò)* coréenne qui seul dira au monde entier ce que nous sommes vraiment. Là se situe notre véritable image. Celle de notre intériorité [198]".

---

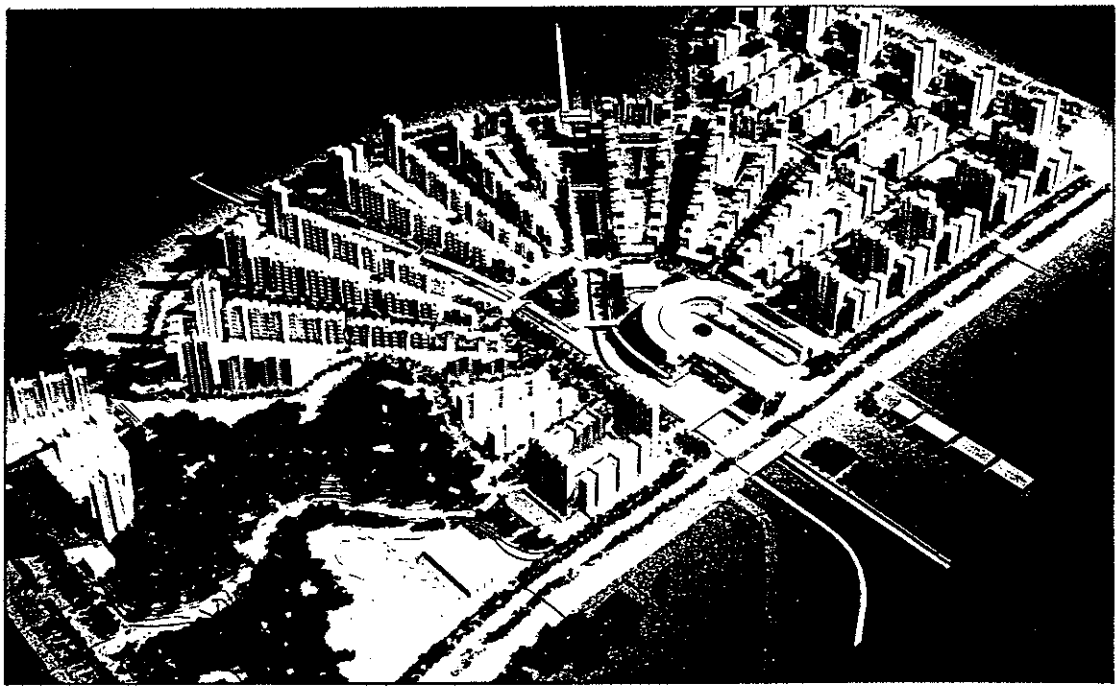
198 - *CKNK,* 1981, p; 194-196.

Il n'est pas certain que dans l'ensemble ces vertus intérieures de la modestie coréenne aient dominé les Jeux olympiques de 1988. Moins par forfanterie nationaliste que parce qu'ils eurent précisément lieu à Séoul, ville où pouvait difficilement s'oublier certain gigantisme. Ils donnèrent au moins à la capitale l'occasion de se doter d'une vitrine urbaine. En effet, au delà du parfait déroulement des Jeux et de la bonne adéquation des sites et des installations sportives, les environs de Chamsil et du Parc olympique furent l'enjeu d'une démonstration architecturale de qualité urbaine. Ainsi, les différents "villages" destinés à l'accueil des athlètes, de la presse et des officiels, ne pouvaient adopter l'universellement rentable modèle des *tanji*. Barre après barre, casier après casier, les plus-values grossièrement financières se muaient nécessairement en moins-value paysagère, identitaire et urbaine. Sans pour autant lorgner vers le champ de sculptures urbaines qu'avait proposé l'équipe de Yun Sùngjung, une décennie auparavant, pour Yòùido, l'architecte U Kyusòng et l'agence Ilgòn conçurent une vaste cité ayant au sol la forme d'un demi-cercle. Des barres de logement déclinées en gradin s'adossaient aux montagnes de l'arrière-plan et convergeaient vers une grande place centrale occupée par un centre commercial. Au-delà, l'autre demi-cercle accueillait le Parc olympique, rassemblant autour du site d'une ancienne forteresse du Paekche, les installations sportives légères et un vaste parc boisé et bordé de lacs. Ces réalisations olympiques furent érigées en idéal nouveau d'une modernité urbaine de qualité, débarrassée du fétichisme du modernisme.

Ce *tanji* du riche est aujourd'hui fréquemment remis sur le devant de la scène lorsqu'il s'agit de présenter Séoul. L'image saisissante qu'il propose devient un modèle de cet urbanisme et de cette architecture "modeste" qui sauraient composer les exigences de la mégapole et de la qualité humaine sans donner dans l'ivresse du style ; qui sauraient réunir les grands équipements urbains utiles à la capitale et les fonctions essentielles de la vie de quartier ; qui mêleraient l'homme, la nature et l'histoire, grâce aux parcs et aux arrière-plans montagneux visibles entre le rayon des barres. Cet ensemble de logements est clairement devenu dans la littérature moderne sur Séoul une icône louée [199]. On est en droit de se demander si elle ne sert pas de faire-valoir ou d'incantation pour les programmes actuels de rénovation urbaine qui ont

199 - Voir Kim Chinhae, *Sòulsòng, op. cit.*, p. 131-156. Un chapitre entier lui est consacré.

Illustration 123 : le villages des athlètes, vitrine de la qualité urbaine séoulite [200]



davantage retrouvé la voie des casiers et des barres que le caractère exemplaire du travail de U Kyusòng.

Pareille mésaventure est arrivée à Kim Sugùn. Placé au coeur de la fête olympique, le stade central n'est pas moins un symbole puissant de la ville. Il est dans toutes les têtes. Par sa monumentalité, il fonctionne comme repère *(landmark)* dans le paysage urbain. Contre le chaos des formes urbaines, il joue le rôle de phare à l'échelle de l'ensemble de l'agglomération. A suivre Kang Hongbin et son *Seoul City Guide,* ces repères globaux sont au nombre de cinq à Séoul : la tour de télévision de Namsan, l'aéroport international de Kimp'o, les monts Pukhan-san, le complexe olympique et la tour de 63 étages (DLI Building) de Yòùido. "Ces repères représentatifs sont aussi les symboles de la cité. L'un d'entre eux au moins est toujours visible, où qu'on se trouve dans la ville. Ils donnent un sens de l'orientation qui rassure et sont des amers commodes pour qui cherche son chemin [201]". C'est moins la véracité de

200 - Source : "Swaesin-gwa suyong-ùi kwaje - Ollimp'ik-kwa tosi, kònch'uk", (L'innovation et sa réception : la ville et l'architecture face aux Jeux olympiques), *KG,* n° 252, 1988, p. 31-70. Document p. 57.
201 - KANG Hongbin, *Seoul City Guide,* Séoul, Korea National Tourism Corporation, 1986, 227 p., p. 2.

l'information qui importe ici que la capacité reconnue à une architecture monumentale de prendre sens dans le paysage urbain. A ce titre au moins, le nom de Kim Sugùn, par stade olympique interposé, flotte au dessus de la ville.

Mais dans son cas, cette polarisation paysagère prend une dimension qui va bien au delà de la territorialité immédiate et physique. Elle est plusieurs fois symbolique. Par sa taille, par le souvenir d'événements qui marquèrent une étape dans la vie de la nation sud-coréenne et par la prise qu'elle offre au discours sur l'identité nationale. Kim Sugùn s'étant fait le chantre de celle-ci pendant trente ans, son architecture se voit en bloc, malentendus y compris, investie d'une force expressive nationale. A l'échelle d'un repère urbain majeur, elle rejaillit sur l'ensemble de la ville.

Il est ici intéressant de voir comment une revue spécialisée d'Europe occidentale a rendu compte des installations olympiques. La revue italienne *Spaziosport* a ainsi publié en parallèle le descriptif de celles-ci par le président de Konggan en 1988, Sùng Hyosang et par un de ses collaborateurs italiens. Le discours coréen ne cesse de mettre l'accent sur les performances techniques mises en oeuvre dans le stade olympique. En ultime analyse, il précise comment, au-delà des considérations de structure, l'agence Konggan s'est attachée à garder un sens des mesures humaines dans le dessin du projet. Il concède alors à mi-mots : "le stade olympique n'est pas supposé inspirer un sentiment d'effroi au spectateur, mais plutôt une certaine sensation de sérénité et d'élégance "coréenne" dans la modestie. D'une manière subtile, la structure est censée représenter le sens coréen du beau [202]".

A l'inverse, le commentateur italien, à grands renfort de photos implicites représentant le travail de Tange pour les Jeux olympiques de Tokyo, s'offre un long laïus de typologie orientaliste et de références à la forme : "Pour se faire une idée générale de l'apparence formelle du stade olympique, il faut souligner l'accent placé sur un langage coréen moderne et, en tout cas, oriental. Malgré l'usage de matériaux et de technologies internationaux, une identité intacte est préservée. Cette expression architecturale de niveau international, fondée sur une culture millénaire, est présente dans toutes les installations olympiques, dessinées par des personnes différentes. Tout se passe comme si une influence atavique était à l'oeuvre [203]". Mort depuis deux ans, Kim pouvait

---

202 - SùNG Hyosang, "Olympic planning", *Spaziosport*, n°3, septembre 1998, p. 144-164, p. 155.
203 - G. BRANDIZZI, "Architecture and the Games", *Spaziosport*, n°3, septembre 1988, p. 166-192, p. 172.

se rassurer. La défense de la culture coréenne était passée dans le camp des amateurs de l'Orient.

B- L'image de Séoul et la ville mondiale

Il est impossible de savoir comment l'architecte aurait jugé de ce succès inespéré de son entreprise. On peut deviner qu'il n'aurait pas été long à saisir au creux de ces discours un formalisme nouveau donnant prise, sous son égide involontaire, soit au chauvinisme local soit au culturalisme orientalisant. Dans tous les cas, si l'on a bien vu comment il pressentait sur la fin de sa vie qu'il lui faudrait redéfinir ou "désambiguïser" son combat pour une identité coréenne dans la ville et l'architecture, il n'avait visiblement pas prévu l'apparition d'un discours officiel ou dominant sur l'identité urbaine. La toute fin des années 80 a vu la municipalité de Séoul tenter de rebondir sur la notoriété gagnée en 1988. Les rues n'étaient plus si souvent envahies de police anti-émeute et de gaz lacrymogène, les présidents sud-coréens devenaient plus fréquentables et l'économie nationale continuait de caracoler à grande vitesse, malgré le lamento excessif sur la crise économique *(pulgyònggi)*. Qui plus est, l'idéologie ambiante de l'ère du Pacifique", les grandes visions planétaires de la globalisation et les derniers feux de la bulle spéculative poussaient en ce sens. Il n'y manquait plus que la mode... qui fut à la communication et à la publicité. La politique de l'image urbaine fut à l'ordre du jour.

Une première étape fut franchie par la participation de la ville à la Triennale de Milan de 1989. Le thème de cette année là était : "les villes mondiales et l'avenir des métropoles". Sous la houlette de Kang Hongbin et de Kim Chinhae, architecte formée au MIT et spécialiste de communication, elle se traduisit en une suite de publications et d'expositions destinées tant au public coréen qu'aux audiences internationales. Pour la première fois, en 1990, apparut le mot "séoulité" *(sòulsòng)* comme titre d'un de ces ouvrages [204]. Plusieurs éditions suivirent sous des formes sensiblement différentes et, sauf une exception, furent bilingues coréen-anglais. Ces ouvrages seront ici analysés en bloc. L'identité urbaine y est construite comme un kaléidoscope d'images

204 - Voir *Seoul, a Metropolis in the Making: Excavating a Layered Reality*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1989, 123 p. KIM Chinae, *Sòulsòng-Seoulness*, Séoul, Forum, 1990, 178 p. et KIM Chinae, *Àrùmdaun Sòul - Seoul with all her Beauties*, Séoul, Forum, 1991, 3 x 40 pages.

partielles, comme un tissu de discours et d'idées dont l'impeccable et luxueuse présentation matérielle assure la cohérence.

Une large part est bien sûr réservée au passé de la ville. A travers des cartes anciennes et un diaporama, l'univers des représentations séoulites sensibles -peintures, architectures classiques, ornementation, symboles- voit mis à son service l'unité esthétique d'un pays et d'un milieu naturel, la longue durée d'un ordre classique, la richesse d'un patrimoine. Fondu-enchaîné. Un autre diaporama, réunissant des photos en noir et blanc de personnes et de foules permet, grâce au talent de Kim Kich'an, de découvrir les visages d'un paysage humain. Cette première "mise en ambiance" accomplie, un travail de morphologie urbaine rend compte des diverses facettes paysagères et sociales de la capitale. En bonne place figure bien sûr la géomancie dont il est clair qu'elle s'est instituée en Corée comme trait national assez puissant pour oublier sa naissance chinoise.

La présentation de Séoul repose sur le modèle Kangbuk-Kangnam. La partie nord est celle où subsistent les "fragments du passé", où se superposent les couches et trames urbaines et où bourgeonnent les "villages de la lune". La partie sud est celle où les macro-grilles sont peu à peu investies par un tissu urbain tantôt ultra-monotone tantôt parfaitement désordonné. Ses lieux sont sans autre réelle mémoire identitaire que celle qui s'exprime dans les logements. Pourtant, ils offrent à la culture urbaine de nouveaux espaces publics et une architecture paysagée de qualité (la cité de U Kyusòng). Enfin, une dernière partie, ordonnée selon les cinq éléments de la géomancie, présente à diverses échelles des images du paysage urbain et de ses architectures. C'est là que réapparaît Kim Sugùn. Ses diverses réalisations, dispersées dans la mégapole, jouent un rôle essentiel dans la politique de communication urbaine menée par la municipalité. Aux côtés de Kim Chungòp, il devient une des figures tutélaires de la séoulité [205]. Le nom de l'architecte rayonne sur la ville et l'image de la ville auréole le nom de l'architecte. Ce rapport entre architectes-stars et politiques urbaines de l'image fut une des marques caractéristiques de la période récente. Il a créé des liens nouveaux entre architecture et métropole dont les effets sont encore difficiles à évaluer. L'identité urbaine ainsi construite associe en un dense réseau de relations le nom de la ville et le nom de

---

205 - Voir *Sòulsòng, op. cit.*, p. 65 qui réunit la photo des deux architectes.

l'architecte, les lieux-icônes d'une architecture-image au kaléidoscope esthétisé des représentations multimédias.

Le champ ouvert par cette nouvelle métamorphose de l'identité urbaine confiée aux anges de la communication est un phénomène trop récent et trop vaste pour être ici abordé [206]. D'une manière, il pose le problème de la construction des images. Qu'est-ce qui se perd de la multiplicité d'une agglomération, là où même un kaléidoscope d'images produit finalement une plaquette luxueuse où plus rien n'a de logique que la vénération des icônes et l'impression d'ensemble? Cette question générale de méthode n'est pas absente des travaux sur Séoul présentés ici. S'ils cherchent à rendre compte d'une manière contestable (modèle Kangbuk-Kangnam) des réalités de la ville, ils ne se livrent pas à un acrobatique exercice d'évacuation des problèmes urbains. C'est vrai, on l'a vu, l'idée de *tosi munje* fait finalement partie, pour le meilleur et pour le pire, d'une identité séoulite vécue de manière ambivalente par ses habitants. Si Kim Chinae ne nous dit rien des banlieues de Séoul, de l'état réel du patrimoine historique et du spectacle des *tanji*, elle n'oublie pas de mentionner et de montrer - certes sublimés par le talent de Kim Kich'an- la réalité des "villages de la lune". Dans son cas, les nécessités de la communication conservent une vertu pédagogique et un penchant au réalisme. Il ne s'agit pas à toute force d'offrir un visage de Séoul présentant uniquement des aspects positifs. C'est d'ailleurs la question essentielle qu'on peut poser à ces nouvelles constructions de l'identité urbaine. L'esthétisation et l'iconisation ont-elles pour fonction d'établir un rapport nouveau entre les citadins et leur ville, en leur donnant les moyens pédagogiques et simplifiés de mieux la comprendre, ou bien ont-elles pour fonction de les détourner des questions difficiles, techniques ou politiques, auxquelles d'autres répondraient pour eux? L'efficacité signifiante et cohésive d'une identité réduite à quelques traits schématiques a déjà été soulignée à propos de l'identité coréenne en général. Ces quelques repères suffisent à donner un cadre fixe aux représentations nationales. Mais la vie politique laisse aux électeurs le soin de retrouver la complexité des réalités de leur société et de décider de leur destin. Que peut devenir une politique de l'image urbaine quand les Séoulites ne sont pas

---

206 - Avec une problématique qui n'est pas du tout celle de la ville mondiale, voir *L'urbanisme : la ville entre image et projet*, Cahiers du CCI n°5, 1988, 208 p.

associés aux décisions fondamentales de l'urbanisme? Qu'advient-il quand la ville se fait en dehors de la *cité?*

On ne saurait toutefois limiter les métamorphoses récentes du discours sur Séoul à la prise de conscience par les pouvoirs publics des nécessités d'une image plus forte et plus claire de la capitale pour des fins internationales ou locales. Si l'on ne peut être certain que ce furent les appels de Kim Sugùn en ce sens qui aboutirent à ce questionnement, c'est aussi qu'une bonne part de ces discours nouveaux répond à une demande sociale nouvelle. Elle provient de l'opulence récente du pays, de l'élargissement, de l'approfondissement et de la maturation des classes moyennes. Installées dans leurs appartements de Kangnam, motorisées et déjà suréquipées, courant les aéroports de la planète depuis la libéralisation des voyages, ces classes moyennes éduquées n'ont pas manqué de se poser la question du sens de leur ville et de l'identité de Séoul. Le discours officiel répond en partie à cette demande.

Il faut pourtant signaler d'autres tendances qui lui doivent peu. L'intérêt pour les choses du patrimoine commence de s'éveiller réellement et les débats à sortir de cette étroite élite où ils étaient restés confinés pendant trente ans. L'usage nationaliste et politique de l'histoire tend à s'y effacer. Du fond des archives, on voit aujourd'hui resurgir des photos et des textes qui parlent d'histoire locale, de mémoire des lieux, de lieux célèbres oubliés, de toponymes rendus à leur sens. Se construit une image renouvelée du Séoul d'autrefois qui ne doit plus rien aux réflexions de l'historiographie savante, de la morphologie urbaine historique et des grandes constructions sociales théoriques. De manière un peu décousue, la culture urbaine et la vie du peuple de Séoul réapparaissent alors sur le mode nostalgique d'une histoire sentimentale sans autre finalité qu'un puissant pouvoir d'évocation. Les journalistes, qui sont souvent plus sensibles aux changements de mentalité, se sont ainsi lancés dans de nouvelles aventures éditoriales, inventant un corpus de "savoirs", invérifiable et séduisant, sur la ville ancienne. En 1989 par exemple, Cho Yeyòn publiait un *Dictionnaire miscellané de Séoul* retrouvant des objets perdus, des lieux effacés, des usages exotiques [207]. Si ces travaux posent problème à l'historien, ils jouent aujourd'hui un rôle essentiel dans l'élaboration d'une identité urbaine correspondant aux *désirs d'histoire* d'une société. Ils ajoutent une pierre, souvent commerciale, à l'édification d'une mémoire et d'un patrimoine réduits aux

---

207 - CHO Yeyòn, *Sòul chaphak sajòn*, Séoul, Chòngdong ch'ulp'an-sa, 1989, 464 p.

images et aux fétiches. La tendance est générale dans les pays développés [208]. Mais dans le cas coréen, cette évolution ne témoigne pas simplement d'un changement social et culturel. Elle participe aussi d'une sorte de retournement. La société coréenne contemporaine se sent plus à l'aise dans ses vêtements coréens et ne souffre plus de ce complexe d'infériorité qui l'avait conduite à répudier les réalités multiformes de son passé. Sur ce chapitre nouveau qui implique la question de l'identité urbaine, il aurait été particulièrement intéressant de pouvoir conclure notre enquête sur les célébrations du six-centième anniversaire de la fondation de Séoul, en 1994. Non par fascination des chiffres ronds bien sûr, mais pour savoir si la pratique de la commémoration, si puissante dans nos sociétés européennes à compenser le mal-vivre du changement socio-économique et les inquiétudes nationales face à l'"internationalisation", inventerait de nouvelles voies dans le champ coréen.

D'une manière générale, les effets locaux de cette politique de l'identité urbaine par la communication et par l'image restent à explorer. Il ne fait aucun doute en revanche que l'invention de la séoulité joue un rôle important dans la volonté de la capitale sud-coréenne de se poser parmi les grandes villes du monde autrement que par les chiffres et les courbes d'une tératopole. Ainsi qu'on l'a fait remarquer, l'offensive culturelle est entrée au programme de la diplomatie coréenne. Sur le strict plan économique, qui n'est jamais bien loin dans ces préoccupations, Séoul est d'ores et déjà une ville qui peut être identifiée par *chaebòl* interposés comme un des centres du commandement mondial de l'économie. Ville globale discrète, elle ne peut manquer de chercher ce supplément d'âme qui ferait d'elle une ville mondiale immédiatement associée à deux ou trois clichés valorisants. La politique des jumelages est un premier pas : en 1991, Séoul signait ainsi avec Paris un pacte d'amitié. On peut s'attendre à ce que d'autres efforts soient accomplis en ce sens. Contre les images tenaces du pays-atelier, de la fourmilière asiatique et des émeutes urbaines, elle tend aujourd'hui à déployer la valeur ajoutée d'une vie culturelle active et le *glamour* des activités haut de gamme. Elle n'aura sans doute de cesse de voir apparaître son nom au bas des paquets de cigarettes et sur les sacs luxueux des maisons de mode. Les icônes architecturales participent de ce dessein. Combattant de la première heure au service de la séoulité, Kim Sugùn y devient à son tour une sorte de monument.

---

208 - Voir F. CHOAY, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 272 p.

Sources écrites autres qu'en français

- Note 73 : "Tosiran kòs-i han chang-ùi 'kùrim' moyang han sijòm wihaesò imùi-ro kùryòjil su innùn kòs-i anira illyu-ùi chinùng-gwa noryòg-i yòksa-wa chònt'ong sog-e chipchòktoeò wakko tto ap'-ùrodo muhan-ùi pyònmo-rùl irukhae nagal sòngjir-ùi kòs-ùrosò saenghwal kaesòn iranùn in'ganùiyog-ùi wònsimnyòkchòk panghyang-ùro 'tosi'-ga chakku-man ttùdò koch'yòjinùn panmyòn chònt'ong-ùi aech'ak-kwa saenghwar-ùi posusòng-e kiiktoenùn kusimnyòkchòk chòngch'aksòng-ùl tongsi-e naep'o hago ikki ttaemunirira. Kùròna punmyònghi marhal su innùn kòs-ùn chigùmkkaji pyònhwahaeon kòtch'òròm ap'-ùrodo kyesok pyònhwahal ppun anira kù pyònhwa-ùi sokto-wa kyumo-e issò haengmuljir-ùi tongnyòkhwa-e twittarùnùn kyòngijògin kòs-i anil su òpsùl kòsiranùn chòmida".

- Note 75 : "Heangmuljir-ùi iyong-esò yònyudoenùn piin'ganjòk 'sùk'eir'-ùi paldal, òje-ga 'yennar'-i toegomanùn t'omok kònch'ukhaksang-ùi kwahakkisuljòk chinbo, nunbusin sokto-ro tanch'uktoeò kanùn chirijòk kòri-wa pandae-ro òmch'òngnage hwakchangdoeò kanùn kyot'ong mit taejungjòndal tùng-e nun-ùl ttùgo 'kyehoeg'-i saenggaktoeòya hal kòsida".

- Note 76 : "Tosi ch'ejir-ùi pyòn'gyòng-e issò 'Tongyang'-ùi tosi-ga 'kuju'-ùi tosipoda p'òk yongihan irigett[a]".

- Note 77 : "[...] 'in'gong taeji' kyehoeg-ùi ùidohanùn painde kòdaehan 'in'gong taeji'-ùi tòngòri-rùl mandùrò i kòt-tùrùl ipch'ejògin kyot'ongno-ro yòn'gyòlsik'indamyòn Sòur-ùi sowi 'munhwajòg' irago irk'ònnùn chahamun pakk ildae-ùi polkol òpsi tùròch'an chut'aek-tùrùl ch'òlgòhaebòrigo yennar-ùi aengdubat, nùnggùmbat kat'ùn chayòn-ùi p'ungch'i-rùl toech'akke hal su issùl kòsida".

- Note 78 : "[...] changnae-ùi tosisang-i òttòhan kòsigennùnka-rùl ch'udan hagi-e òryòpchi anùl kòsida".

- Note 79 : "Kùrònde uri nara Sòur-e kwanhan kù kòs-ùn mach'i musùn padukp'an kat'i nemopandùthan t'ongnomang-ùro òlgònohùn 'sigaji' rayaman handanùn insang-ùl chunda. òbulsòngsòrida. Kùròn 19 segijòk kojòngkwannyòm-esò haruppalli t'alch'urhaeya handa".

- Note 80 : "Hùigwihage namainnùn 'kojòg'-ùi han kwit'ungi-rùl hòròbòrigo sinjangno-rùl nòlphyòyagettanùn kyehoeg-i sudo 'Sòur'-ùi 'tosi kyehoeg' iramyòn igòn chòngmal-lo pokt'onghae chugùl norùsigekkòniwa kù 'nara'-ùi chònt'ong-gwa minjoksòng kù tosi-ùi kaesòng-gwa yòksa-ga molgaktoen tosi kyehoeg-i ittamyòn kù kòs-ùn taehak ch'ogùppan konghakto-ege haksùbyong-ùro purhahaejwòbòrigo sae-ro kusanghaeya hal kòsida. I kusangiyamal-lo mirae-ùi tosisang-ùl taedamhage ttohan chinjihage kùrim kùryòbol chul anùn chòmgo kyòmsonhago hyòndaemunmyòng-ùi changdan-ùl ihaehanùn kwahakto-ege makkyòjyòya haji ank'ennùnka!".

- Note 84 : "Uri Sòul-do kwagò-enùn hullyunghan tosi, kònch'ungmur-ùl soyuhaessòtta. 1900 nyòn ch'o-e Namsan wihaesò pon Sòul chòn'gyòng-ùn chuwi chayòn hwan'gyòng-gwa tòburò chal chohwadoenùn kiwajibung-ùi hoesaek pada-ro changgwaniòkko, arùmdaun tosiiòtta. Uri koyuch'òkto-e chohwa-wa t'ongil-lo iruòjin mokcho kiwajib-ùn sòrosòro chal almakke chiòjyò uahan k`ri-rùl hyòngsònghago issòtta".

- Note 91 : "Sòul tosi kyehoeg-ùi 20 segi 'parok'ù' sidaeinkayo".

- Note 92 : "Mirae-ùi tosi-rùl chònghwakhage chòmch'il su ittamyòn kòjimmaril t'òigo wanjònhi kùril su ittamyòn sesang-i chaemi òpsòjil kòsida. Apnar-ùl chal yegyònhal su òpsùni tosi kyehoeg-i munje-ga toemyò tto walgawalbuhanùn kòsida.
Uri Sòur-ùi miraesang-do anin tto walgawalbu-do anin, hwansanggok iljòl".

- Note 94 : "[...] i '[plaza]' (kwangjang)-nùn myòngsilkonghi Sòulsimin-ùi [living-room] (kòsil) indeyo. [Europe] 'parok'ù'-ùi kwangjangch'òròm haengjin-ùl wihan kwangjang-do aniguyo. [San Pietro] kwangjang kat'i sikchòn-ùl wihan kwangjang-do animnida. Yijosidae-ùi toro-ùi yònjangi[da]".

- Note 95 : "Uri-ga salgo innùn i Sòur-ùi munje-rùl han saram-ege paekchiwiimhandanùn kòs-ùn p'òttùk tùtki-e mòsikko paramjikhan kòt kat'i yògyòjina much'òk wihòmhan saenggagigido hada. Waenyahamyòn kaesòng-i kakki tarùn saram-dùri salgo innùn kos-ùl han saram-i 'yòt changsu mamdaero' sig-ùro hanùn wihòm, kùrigo tosi-ga nòmunado pokchaphago manùn yoso-dùllo òngk'yò issòsò tansunhago hoegiljògin saenggag-ùro haegyòr-i an toendanùn kòs-i punmyònghagi ttaemunida".

- Note 96 : "Kùmsugangsan Sòur-ùi ch'an'ga-rùl purùgo itta".

- Note 98 : "Mirimiri junbihanùn kù kigan-i kilmyòn kilsurok sònjin'gugira hagetta".

- Note 99 : "òlma chòn oegug-ùi han tosi kyehoekka-ga wasò marhagi-rùl 'Han'gug-ùn tosi kyehoeg-ùl hagi-enùn ch'òn'gugiyo. Iròk'e chmin-dùri mar-ùl chal tùtko, chal pik'yò chunùn tosi-nùn tasi òpsùl kòsiyo. Puròpsùmnida' hanùn mar-e na-nùn pukkùròwòssò chwigumòngirado issòssùmyòn tùròga sumgo sip'òssòtta".

- Note 100 : "Chùk tosi-nùn Sòulsi-ùi tosi kyehoegina kònch'ukkkuk kwalli-dùrùi son-e tallin kòs-i aniranùn kòs-ùl araya ketta. TTo kuch'ònqina tongsamuso-e tallin kòt-to anida. Kak kaegaein-ùi ùisikkujo-e tallin kòsida. [...] Kùrigo chubyòn-esò muryo-ro pol su innùn misulp'um, kù sog-e 48 sigan mom-ùl tamgo innùn misulp'umin tosi kònch'ug-e kwansim-ùl kakosò kaech'e mihwajagòb-ùi sijag-i tosi kyehoeg-ùi sijag-i[da].

- Note 103 : "In'gan punsanch'aegina òkchech'aeg-i sònggonghan tosi-nùn segye ònù kos-edo ye-ga òpko kù chòngch'aeg-ùn wòllae in'ganwijuin tosi-rosònùn hùimangjògin kòsiji hyònsilsòng-ùn òmnùn kòsira hagetta".

- Note 104 : "Much'òk k'ùn si saòbira hayò hùngbunhago itchiman wan'gongdoeò pwado kyòu 12man myòngiranùn in'gusuyong pakk-e an doenda. Sòul sudogwòn-e yogudoenùn kòs-ùn maenyòn Moktongmanhan kòs-i 3 kae chòngdo p'iryohan siljòngida. Maenyòn yak 30man myòng karyang-i chib-ùl maryònhaeya hal chigyòngida. Kùraedo nae chib-ùl katchi mothan in'gu-ga chòlban karyangirago pwaya hal kòsida. Kùrònde Sòulsi-enùn chib-ùl chiùl chari-ga òpta".

- Note 105 : "Mullon mujakchòng wi-ro nop'aganùn'ge tosi munje-ga haegyòldoendanùn iyagi-nùn anida. Kwagò-ùi silch'aeg-ùl toesaegil chul algo kwagamhage chalmos-ùl injònghago, in'gan-ùl suyonghanùn tosi munje-rùl nòmu kongnijòg-ùroman poji malgo in'gan kibonjògin ch'awòn-ùi anmog-ùro sijakhayò taeùnghaeya haegyòr-ùi panghyang-ùl ch'ajùl su issùl kòsida".

- Note 116 : "Miin-ùl marhal ttae kùnyò-ùi p'ibu-nùn yongmo-na ch'egyòk-kwa kat'i yoso-ga toenda. Tosi-do saramina t'asaengmul-gwa mach'an kaji-ro p'ibu-rùl kajigo itta. Kù nara-e ttara, kù chibang-e ttara kakkak tokt'ùkhan p'ibu-rùl kajimyò i kòs-ùn sigwan-gwa pyònhwa - pyònjildoeò watta. Kù p'ibu-nùn kù tosi sog-e sanùn saram-gwa kwan'gye-ga kip'ùmyò tosi-rùl kusònghago innùn kù [texture]-n`n kù tosi-ùi saengmyòngiragodo hal su itta".

- Note 117 : "Kùrimyòn uri Sòur-ùi p'ibu-nùn? Chokpo-nùn muòsilka? [...] Uri-nùn maesa-e musùn sik, musùn sig-ùl ch'ajabòrùt haekki ttaemun-e chagi-ùi kòt-to chagi sigirago haebòrinùn [non sense]-rùl chòjirùnda. [...] Ilje sidae-e tùròsòsò Yòngguksigira hayò pulgùn pyòktol kongjang-i sewòjigo hoesaek chòndol taesin uri p'ungt'o-e matchi anùn pulgùn pyòktor-i manyòndoeò mach'i chigùm-e wasò-nùn pulgùn pyòktol p'ibu-ga uri-ùi kòsinyang ch'akkakhago-dùl itta. [...] Tto haebang hu-e Sòul [-e [...] [tile] kot yokt'angsik p'ibu-rùl mandùrò[tta]. [...] Ttohan kù hu-e nat'anan hyònghyòng saeksaeg-ùi kanp'angwa tòburò k'onk'ùrit'ù noch'ulsik p'ibu-nùn kù chaeryo-e taehan morihaewa i-e ttarùn ch'òri-ùi chalmos-ùro ch'uhan p'ibu-rùl noch'ulsik'yò uri koyu-ùi p'ibu-rùl wanjònhi sangsilsik'yò pòryòtta".

- Note 119 : "Ch'ulbaljòm-esò mokchòkchikkaji-ùi cillòganùn 'kil', han kadag-ùi sònira hal su itta. [...] Kyehoekhamyòn toro-torohamyòn p'ogwòn-gwa sòn-gwa kat'ùn kwannyòm-i apsònda".

- Note 120 : "Sasilsang tosi-nùn toro-wa kònmul-lossò kusòngdoeò ittago poado chok'etta". Toro-nùn kuch'ejògin kòs-ùl yòn'gyòrhanùn, yek'òndae chajòn'gò-ùi [chain] kat'ùn kòs-ùrosò kù yòkhar-ùn musihal su òpta. Tto uri tosi saenghwal-do nosang-esòbut'ò sijaktoenùn kòt-to sasirigo kibonjògin kòsimedo t'ùllim òpta".

- Note 124 : Hyòndae tosi naebu-e ponyòn-ùi in'ganjògin kir-ùl hwakpohanùn kòs-i uri-dùrùi kwaje-ga aninka saenggak handa".

- Note 134 : "Sòul T'aep'yòng-noùi Kwanghwa-mun-ùn [sic] k'onk'ùrit'ù-ro mandùròjin mojo kujomuriji Kwanhwamun-ùi pogwòn-ùn anida. Pogwòn-e issòsò yangsig-ùl pyòn'gyònghaji mothanùn kòtkwakat'i chaeryo-rùl pyòn'gyòng hal su òpta".

- Note 135 : "Hyòngt'aeigòn, chaejirigòn, saegigòn, yemmosùp, sònsedae-ùi anmog-ùro mandùrònon kùdaero ch'oesòn-ùl tahaesò kù sangt'aedaero kwalli pojonhayò husaedae-e kùdaero nòmgyòjunùn kòs-i munhwajae pojpn-ùi kibon chòngsinira hal su ikko tto kù kòs-i hyònsedae-ùi ùimura hagetta. Pojon kwahak kisur-i p'iryohan kòt-to yet kùdaero nòmgyòjugi wihaesò t'oesaek, p'unghwa, punggoe tùng-ùl magùryònùn kòsida".

- Note 138 : "Uri nara sudo-rosò Sòur-ùi munhwasisòr-ùi changgijòk anmog-ùro poa Sòul si-ùi chuch'uksang-e, mòri-wa kat'ùn chungsimjari-e munhwa yusan-i tamgyòjin pangmulgwan-i kù munhwa-ùi sangjingjòk yòkhar-ùl hayò chuyòn paeugyòg-i toenùn semida.

Chogùmahan syobinijùm-esò pòsòna Han'gugin-ùi munhwajòk ch'awòn-ùi nop'i-wa chir-ùl poyòjugo uri Han'gugin-ùi maùm-ùi nòlbido segye-e ipchunghago uri-ùi chasin'gam-ùl kwasihal su innùn kyegi-ga toel su ittago hwaksinhanda".

- Note 141 : "Amuri kyòngje kaebaljòn-i toel su itta hadòrado BNP-ga myòt chònbul twaetta hadòrado munhwa yesur-e taehan mugwansim-ùn chòldae kùmmurida. Kyòngje munje haegyòl hu munhwa yesuriranùn sago-do much'òk wihòmhan kòsida. Yangja-ga pyòngheang twaeyaji t'aegil usòn-ùn issùl su òpta. [...] Mujogòn k'òdarak'o, nop'ùn pissan pilding-man mani chiòsò tosi-rùl hyòngsòngharyònùn kòtpodado usòn chagi sinbyòn-but'ò mihwahago chagi kaesòn, chagi kaein-ùi pang-but'ò anmok ikke chòngbihago kù taùm-e chagi chip, chagi madang, ap'at'ùramyòn pelanda-na palk'oni-e hwabunirado naranhi nok'o chagi tongne chubyòn, kùrigo tongne-ùi kòri, kù taùm-e kù chigu irwòn-e p'agùptoenùn kòs-i sunsòrago saenggakhanda. [...] Chagi chasin-ùi miùisig-ùi paeyang-but'ò sijakhaeya ketta".

- Note 145 : "Hanmadi-ro piindojògin, pulgyòrhago, tòròun kongsajangira hagetta".

- Note 151 : "Kùròna munje-nùn kùròk'e tansunhan kòn-manùn anida. Ye-rùl tùlmyòn kùròk'e haesò p'och'aktoen uri-ùi chiyòkchòk [identity]-rùl òttòk'e hyòndaejòk ònò-ro sùnghwasik'inùnka hanùn pangbòmnonjògin munje-ga paro kòsida".

- Note 155 : "Chigùm uri kònch'ukka-dùrùi kwaòp chung kajang chungyohan kòs-ùn kònch'ukka chagi chasin-ùl ihaehanùn irira hagetta. Chagi chasin-ùi kinùng-ùl chòngùihanùn ir-i much'òk òryòun iriginùn hagiman kònch'ukka-ùi kinùng-ùn hxaga hogùn chogakka-ùi kòt-kwa talli chùkkak konggongjòk sònggyòg-ùl chinimyònsò chagi oe-e kanghan yònghyang-ùl mach'igi ttaemun-e tòuk kù kinùng-ùi chagi chòngùi-nùn chungyohada. Nun-man ttùmyòn nun-e tùròonùn kòs-ùn modu kònch'ugira haedo kwaòn-i anida.

Kònch'ugiran chip (kwangùi) kaenyòm-esò saenggakhaeya hal kòt kat'a. Hyòbùi-ùi chip kaenyòm, chùk kòmmuriran kaenyòm-ùn sujòngdoeòya hal kòsida".

- Note 157 : "Kònch'ug-ùn sanùn kigyeragodo haessùna ohiryò kònch'ug-ùn sumshwinùn saengmuriyo, saenggakhanùn na, moch'e chònbuimyò anp'akk-i òpsi kù chach'e-rùl chònbu ssadoraganùn kòs-i aninka saenggaktoenùn kòsida".

- Note 160 : "Kònch'uk kisul konghak chònmun'ga-nùn ttaro itta. Chùk kujokyesan chònmun'ga, chòn'gi, kigye, sigongchaeryo chònmun'ga tùngdùng kak punya-e manùn chònmun'ga-ga itta. Kònch'ukka-nùn i chònmun'ga-rùl chòkchòrhi moa hyòptongsik'yò kamyònsò chunggan yokhar-ùl hanùn ilban'ga in kòsida".

- Note 161 : "Kònch'ukka-nùn arùmdaun chib-ùl chinnùn saram-ùl marhago kònch'ukkisulja-nùn kisul-man anùn saram-ùl marhamnida. Kù kòt-to isanghandeyo. Kùròmyòn kònch'ukkisa-nùn muòsimnikka? Kùlsseyo".

- Note 167 : "I Sangsangnyòg-i chasin-ùi kaesòng-ùl pat'ang-ùro kyòrhaphayò ch'angùiryòg-ùl parhwihal ttae kònch'ukka-rùl yesulga-ùi sujun-ùro ollyòjul kòsigo saeroun chònt'ong ch'angjo-e ibaji hal su ikke toel kòsida".

- Note 168 : "Tòugi kònch'ugiran sùk'eil-lossò poaya hanùn yesur-i aninka".

- Note 170 : "Kònch'ukka-nùn in'gan sahoe-ùi isangsang-ùl paro kù ing'an sahoe-e maegaehanùn chungganja-rosò chonjaehanda".

- Note 171 : "Iròn hwan'gyòngjòk kwan'gye-dùri chinhaengdoenùn changso-ga paro saenghawl konggan ida".

- Note 172 : "Munhwa-nùn kù t'ùr-i tamgo innùn kibonjòk kaenyòmiyo".

- Note 174 : "Chònt'ong-ùi ùimi-ro haesòktoeya hal kòsida".

- Note 175 : Il sòlgye-nùn p'ùrogùraem-gwa p'urojaekt'ù kan-e kaeiphanùn koyuhan chohyòngp'yohyònsudanin kòsida".

- Note 184 : "Sigongòpja-ùi yangsig-i kajang yogudoemyò kùròryòmyòn kù-dùrùi hyòndaehwa-ga sigùphada".

- Note 186 : Tto han kaji muje-rosò kònch'ukka-ùi chil-gwa suida. Su-ga mankho, ch'ùg-i tukk`wòjyòya childo naonùnde uri-nùn 1nyòn-e kònch'uksa 10su myòngpakk-e paech'urhaji mothago itta. Kak taehak mit chònmuntaehag-ùi maenyòn choròpsaengsu-nùn such'òn myòng-e irùnda. Kùròna kònch'uksa-ga toeryòmyòn hanùr-ùi pyòlttagi podado himdùlda. Pakkwò marhaesò kònch'uk munhwa-rùl kidaehandanùn kòs-ùn chedosang pulganùng-e kakkaptanùn yaegida".

- Note 187 : "Silmukyònghòm-ùl mothago kyosu-rùl haeya hanùn kònch'ukkyoyukchedo, kònch'ukkuk-to hana mot kajin uri-nùn uri sùsùsro kònch'ug-ùl munhwa-ùi ult'ari-esò toedollyò nohùn chagòb-ùl hago itta".

- Note 188 : "Tasi marhaesò kònchukka-wa kònch'ukkisulja-ùi myònghakhan kubyòl-gwa unyòng-i chòlsirhi yogudoenùn kòsida? Chùk kònch'ukka-nùn sòlgye-wa kù sòlgye-ùi kamli-rùl kyesokhaeya teondanùn iyagiigo sòlgyekamli-nùn kongsakamli, kongsakamdok-kwa myòngbaekhi kubunhaeya hagettanùn kòsida".

- Note 195 : "Ije-but'ònùn i kòs-ùn nae kòsiranùn chinjònghan ch'angjag-i naol kòt kat'i toeòssòyo".

- Note 197 : "Kù kaech'oehanùn nara-ùi kungnyòg-ùl kwasihanùn chònsijang-ùro pakkwò chi kkwae orae toeòtta".

- Note 198 : "Tasi marhaesò òttòk'e hamyòn mòtchige haenaemyò òttòn panghyang-ùro molgo kamyòn uri-ùi koyusòng-ùl sallin ollimp'ig-i toel kòsigo kù kyòlgwa-ga chohùl kòsinya hanùn kòs-ùl hanahana chip'ògamyò naagal su pakk-e òpta. [...]

Ttaettae-ro tùnnùn marijiman 'kukchejòg-ùro injòng-ùl padùryòmyòn ch'òljòhage Han'gukchògimyòn toenda' nùn mar-i itta. Ollimp'ik-to yeùi-nùn anida. [...] Yòrhùlkan-ùl wihaesò [...] pun-e n`mch'inùn sonnim wiju-ùi sago-nùn olch'i anthanùn kòsida. [...]

Kukchejòk chanch'ira hayò oegug-ùi ye-manùl ttarùryò hal ttae-nùn uri-ùi koyusòng-ùl ilkhi shwipta. [...]

Ap'-ùro 7 nyòn irajiman chuòjin sigan-ùn much'ògina tchapta. Uri-nùn i tchalbùn sigan-ùl han p'unùi nangbi-do òpsi sayonghagi wihaesònùn kungmin-ùi ch'onghwa-wachihye-rùl poda tò hyoyuljòg-ùro kiuryòyaman hal kòsida. Kù chunbi-wa sihaeng-e issòsò 99 k'an sigigòna hwaryòhan hohwap'an-ùi mòs-i anira uri han'gugin-ùi kyòmhòhan mòs-ùro maesa-rùl ikkùrò kam-ùrossò uri-ùi parùn imiji-rùl kukchesahoe-e chòndarhago uri-ùi naesir-ùl wihanùn kihoe-ro samaya hal kòsida.

- Note 201 : "These representative landmarks are also symbols of city. At least one of them is visible from nearly all parts of town, giving a reassuring sense of direction and providing a handy reference for finding your way around".

- Note 202 : "The main stadium is not supposed to awe human spectators, but rather to express certain feeling of calmness and "Korean" elegance in modesty. In a subtle way, the structure is supposed to represent Korean sense of beauty".

- Note 203 : "In order to give an overall assessment of the stadium's formal appearance, a strong accent of modern Korean and in any case Oriental architectural language must be recognized, which despite the use of modern and international materials and technologies, preserves its identity intact.

This architectural expression at the international level, basesd on a millenary culture, is present not on ly in the stadium but in al the other olympic facilities designed by diferent people, as if an atavic influence were at work [...]"

CONCLUSION

L'entrelacement des problématiques qu'on s'est données au début de ce travail nous a permis de croiser les fils d'un épisode touffu de la courte histoire de la Corée du sud contemporaine. On y a non seulement rencontré la plupart des grandes données présentes dans d'autres récits de cette période, mais aussi on aura pu les relier à la plus longue durée séculaire de l'histoire d'une nation. Ici et là, les mailles du filet auront sans doute été ou trop larges ou trop fines. On espère au moins n'avoir manqué aucun poisson essentiel pour la pèche qu'on s'était fixée. La multiplicité des thèmes rencontrés a donné lieu dans chaque cas à une discussion critique et à une mise en perspective qu'il ne nous paraît ni utile ni souhaitable de reprendre en détail en guise de conclusion. La liste en aurait été à la fois trop longue et informe.

On se propose donc de reprendre en les élargissant progressivement les questions fondamentales que posaient nos trois problématiques.

Elites et Etat, intellectuels et milieux culturels, identité et idéologie nationales

Pendant trente ans, les *élites sud-coréennes* ont joué un rôle considérable dans le processus de modernisation du pays. Le phénomène n'était ni nouveau dans son histoire ni particulièrement original, rapporté à l'histoire mondiale de l'industrialisation ou du développement. Il prenait toutefois tout son sens d'avoir été le seul véritable capital national disponible lorsque le pays eut à surmonter les conséquences de la colonisation et de la guerre de Corée. C'est pourquoi, à bien des égards, l'idée qui consiste à mettre l'accent sur la rupture que constitua l'arrivée au pouvoir du général Pak Chònghùi mérite d'être nuancée. Certes, on vit apparaître au rang des élites un nombre impressionnant de casquettes et de galons. Mais l'idée de "bureaucratie civilitaire" ne rend que très imparfaitement compte d'une certaine continuité structurelle avec les élites de la période antérieure. Le monde des affaires, le monde des professions libérales, le monde bureaucratique et le monde intellectuel n'ont pas surgi brutalement dans les fourgons du coup d'Etat militaire. La révolution du 16 mai 1961 fut une révolution de la volonté politique. A tout prix et par tous les moyens, de la séduction à la coercition, le pouvoir politique imposa un *leadership* où l'ensemble des élites, *nolens volens*, fut partie prenante du projet de modernisation. Les conditions de la vie politique et sa radicalisation ultérieure

dissimulent en partie un consensus national sur les objectifs à atteindre. Le petit monde des experts, des intellectuels, des hommes d'affaires, des fonctionnaires, voire des notables locaux fondait un *ordre politique et socio-culturel* qui domina l'ensemble de la société et qui dura trente ans.

La place qu'y jouèrent les *élites culturelles et intellectuelles* ne peut y être tenue pour négligeable. L'idée commode de *"Korea Inc."* a trop tendance à ramener l'histoire contemporaine du pays aux discussions d'un conseil d'administration. Comme tous les autres segments de l'élite, elle eut pour fonction essentielle d'articuler la Corée et le monde, les idées et leur mise en pratique et de servir de structure d'échange entre l'Etat et la nation. Vers le bas par influence sociale. Vers le haut en proposant d'exemplaires modèles de réussite. Cela dit, la vie culturelle et la vie intellectuelle eurent leurs exigences propres qui ne passaient pas nécessairement par l'acceptation des moyens de la politique d'Etat au nom des objectifs suivis. Qui plus est, et ce fut là une nouveauté dans l'histoire de la Corée contemporaine, l'Etat se donna les moyens d'intervenir assez lourdement dans le champ des arts, de la culture et des idées. Privilégiés et bridés à la fois, les intellectuels furent contraints d'avoir à choisir entre la collaboration et le martyre. Le champ idéologique détermina largement la nature de leur travail : pouvaient-ils s'associer à un Etat autoritaire, voire tortionnaire, mais qui tenait ses promesses modernisatrices ? Devaient-ils se réfugier dans leur art au prix d'une trahison des attentes de leur société ? Ces ambivalences, qui aboutirent à des *clivages internes complexes* dans les milieux culturels, enfouirent dès lors sous la logomachie les transformations d'une vie culturelle qui ne se limitait pas à ce face à face. Les formes de la culture de masse et les pratiques culturelles de la nouvelle société sud-coréenne, qui changèrent pourtant puissamment, disparurent largement de ces débats où finirent par s'opposer de manière manichéenne culture de l'*Establishment* et culture *minjung*.

Pareilles tensions et contradictions se retrouvent dans *la construction de l'identité nationale*. Celle-ci ne manquait pas des ressources d'un long passé d'édification. Depuis longtemps, la Corée avait dû se poser face à la Chine, face à l'Occident puis face au Japon. Le corpus des particularismes et des traits nationaux ne fut donc pas institué en idéologie à compter des seules années soixante. Mais il fut mobilisé et recomposé en discours de plus en plus cohérent et de plus en plus élaboré. Son trait le plus caractéristique fut une *volonté de*

désenclavement. D'une manière qui peut paraître paradoxale, mais qui eut sa logique, l'idéologie nationale coréenne visait en même temps la *reconnaissance universelle* -c'est-à-dire occidentale- de son identité et la *connaissance de soi.* Elle voulait prouver qu'elle n'était ni une annexe modernisée de la Chine ni une annexe attardée du Japon. Sa stratégie, alimentée par un complexe d'infériorité ancien qu'avait renforcé la ruine du pays, la poussa à se poser *soi* dans *le monde* et non à se poser soi en dehors du monde. Les alliances idéologiques internationales et les enjeux économiques ne sont pas étrangers à cette posture. La construction de l'identité nationale sud-coréenne ne procède donc ni de l'insularisme ni du nationalisme renfrogné du repli. Elle ne pose pas d'essence de la nation coréenne ni ne repose sur des métaphores fusionnelles. Pour les milieux intellectuels qui contribuèrent à cette nouvelle synthèse nationale, il s'agissait de revenir sur la modernisation ratée du XIXe siècle, sur la déculturation coloniale et sur le traumatisme de la division nationale. Reprendre confiance en soi *en prenant conscience de soi* permettrait de faire face aux inévitables mutations du présent, de manière critique et non crispée. Le discours nationaliste mettait l'accent sur une dynamique et sur des adaptations non sur de l'intemporel ou du quintessentiel.

Pour l'Etat, qui déploya toutes les armes de la propagande nationaliste et qui ne goûta sans doute pas peu l'idée de "modèle" coréen, les objectifs furent sans doute moins purs et les messages plus grossiers. On avait bien relu les leçons de Meiji. Politiquement, le nationalisme joua un rôle mobilisateur parallèle à la mystique du développement et ajouta ses slogans aux autres mécanismes du contrôle social. Face à l'étranger, le pouvoir n'oubliait pas ce que la puissance des nations doit aussi à la culture et au monde de l'esprit et il les encouragea. D'où, inévitablement, la lutte interne entre des représentations concurrentes de l'identité nationale. Ces divisions ne peuvent faire oublier le travail accumulé où la frontière entre études coréennes et coréanologies est parfois ténue. La nation capitalisa pêle-mêle toutes ces tentatives pour *s'acculturer à son propre passé.* Car c'est bien lui qui, au début des années 60, posait dans son ensemble problème au pays. L'histoire nationale fut un enjeu central de ces réécritures, aux côtés de l'anthropologie. A la fin de notre période, les Sud-Coréens ont pris certaine assurance en soi et ont appris à aimer leur histoire. Le résultat est loin d'être négligeable même s'il a commencé ici ou là de s'instituer en mythologies nationales et en élucubrations douteuses sur le

plan scientifique. Il reste à savoir si les valeurs nationales exhumées et vantées de la modestie et de la simplicité coréennes résisteront encore longtemps aux sirènes de la puissance et ne donneront pas naissance, à terme, à un nationalisme plus arrogant.

Ville et urbanisme, logiques urbaines et paysages chaotiques, identité urbaine et architecture

Les paysages urbains de Séoul nous en apprennent beaucoup sur les conditions concrètes de la modernisation coréenne. Au-delà d'un apparent désordre dont l'appréciation demande à être située sur le plan des sensibilités culturelles, ils laissent transparaître un ensemble de mécanismes et d'acteurs dont l'interaction est particulièrement complexe. Ils nous permettent d'apporter un début de réponse à une question essentielle : comment la métropole sud-coréenne, alors qu'elle a connu une poussée d'urbanisation semblable à celle des grandes villes du Tiers-Monde et qu'elle est devenue le coeur d'une des plus grosses agglomérations du monde a-t-elle pu *croître dans l'ordre* et demeurer le moteur économique du développement national? Séoul est une ville qui fonctionne et qui "tient" malgré son gigantisme. Il est nécessaire pour y répondre de ne se laisser impressionner ni par le chaos des formes urbaines ni par la litanie des "problèmes urbains". Ces derniers n'ont rien d'absolument original en Corée du sud et l'expression recouvre des questions qui n'ont cessé de se déplacer et de changer de nature. Qu'il s'agisse de la production du paysage urbain ou de ses métamorphoses, la rugosité lisible est en première analyse une conséquence matérielle immédiate des *rythmes très rapides* du changement économique et du changement social, tirés par de puissantes mobilités démographiques. Séoul est la traduction "en dur" de l'idée de "capitalisme tardif". Ses paysages sont aujourd'hui seulement en cours de stabilisation.

Le rôle de l'urbanisme et de l'intervention d'Etat furent loin d'y être aussi faibles que le laissent supposer l'idée de désordre urbain et certains échecs patents. Il est vrai que dans l'ensemble les macro-politiques territoriales ou urbanistiques ont échoué à peser sur le processus d'urbanisation. Elles ont pourtant fourni des outils de contrôle dont l'effet régulateur à long terme a été souligné. Dans certains cas, au nom du paternalisme social et du slogan de la

"société de bien-être", l'Etat s'est aussi donné les moyens d'intervenir de manière brutale et autoritaire sur les tissus urbains afin de redresser la barre. En dépit d'une arrogance technocratique indéniable qui se limitait volontiers à un fonctionnalisme rigide et parfois absurde, la musique des grandes infrastructures a remarquablement bien accompagné, sinon toujours précédé, l'expansion de la mégapole. Mais on veillera surtout à reconnaître un rôle de tout premier plan à l'*urbanisme ordinaire de l'édilité*. Moins prestigieux et incantatoire que les grands schémas directeurs, il nous semble avoir été un élément central de l'ordre urbain, aussi essentiel que mal connu. *Une logique du service public* a oeuvré à la mise en ordre de Séoul.

Au-delà, les paysages urbains furent laissés à l'*articulation entre Etat et marché*. A la raideur, inégalement présente dans la ville, des grandes réalisations publiques s'opposent tantôt un désordre multiforme, tantôt de grandes nappes de monotonie. Ces volumes et cette rugosité urbaine trahissent le libéralisme à peu près total qui oeuvra à la mise en place des formes urbaines et de l'architecture. Chaque unité isolable renvoie à une équation complexe où jouent la nature et l'histoire du parcellaire, la *pression foncière* et, bien plus tard, si tard, les quelques molles régulations portant sur la nature et la forme des volumes construits. Il est ici utile de ne pas se laisser impressionner non plus par les scandales immobiliers et les grandes affaires de corruption. La spéculation foncière et le rapport fondamental entre la valeur foncière et la valeur immobilière donnent au paysage séoulite sa logique. Le règne de la plus-value maximale ne concerne pas si simplement le grand capital et les grands intérêts financiers. A des niveaux sociaux beaucoup plus modestes, il contribue à faire de la qualité paysagère un enjeu très secondaire et à mettre en place une *segmentation socio-spatiale* dans la municipalité de Séoul et entre celle-ci et ses périphéries. Les paysages, encore très mobiles, n'ont pas encore abouti à mettre en évidence ce phénomène sous la forme de vastes blocs socio-paysagers clairement identifiables. Utile et encore grossière, la distinction entre Kangbuk et Kangnam est une première donnée. D'une manière aussi, la taille de la municipalité évite qu'à ces fragmentations sociales et paysagères, s'ajoute la rupture symbolique entre ville-centre et banlieue. Le nom de Séoul donne un supplément d'âme à l'ensemble du tissu urbain. L'enquête sur la ville, ramenée aux seuls paysages, rencontre ici ses limites. On n'aura pu évoquer que de manière fantomatique et fragmentaire une dimension plus qu'importante de la

ville : la société urbaine et le changement social. Ce champ immense reste à explorer.

On peut comprendre, à la lumière de ces différentes données que la question de *l'identité urbaine* n'ait pas été une préoccupation de premier plan. Qu'on désigne par là un phénomène d'identification des sociétés à des paysages ou à des lieux, dotés d'une *qualité particulière de rassemblement*, d'unité et de beauté ou bien qu'on y entende la *projection idéologique de spécificités* locale, nationale et internationale, ni l'Etat ni la société ni le marché ne se sont au départ beaucoup intéressés à cette dimension de la ville coréenne. Il y eut une convergence entre l'Etat, qui cherchait avant tout à faire marcher le monstre urbain et à montrer sa maîtrise et la société, qui plaçait au dessus de tout les valeurs de la mobilité et de la réussite, et en dessous de tout les vieilleries du passé. Entre les deux, traduction officielle et paysagère du discours *"tradition et modernité"* , les symboles du patrimoine historique et du gratte-ciel tinrent lieu d'identité urbaine. On a dit combien l'un et l'autre furent pourtant médiocrement entretenus ou réalisés. C'est pourquoi l'*événement olympique* constitue un tournant. Non comme cause des transformations récentes de Séoul mais comme *révélateur de tendances en cours*. Outre l'exigence qu'il imposait à Séoul de montrer un visage qui ne se limitait pas à la carte postale soigneusement cadrée de Namdaemun et du gratte-ciel Samsung, il vint à point pour prendre en compte une double évolution du pays. D'une part, un changement social ayant mis sur le devant de la scène les nouvelles classes moyennes et un déplacement des valeurs dominantes vers d'autres objectifs que l'argent ou l'ascension sociale. L'enrichissement général du pays et l'effort d'éducation poursuivi pendant trente ans rendirent possible de donner un début de réponse à une demande qui était restée confinée auparavant à une très étroite élite. D'autre part, l'internationalisation croissante de l'économie sud-coréenne et son émergence comme centre de commandement de l'économie globale parurent justifier aussi qu'une *politique de l'image* vienne au secours de l'identité urbaine. Ces effets réels restent à évaluer et ses tours de passe-passe à surveiller. L'architecture, dont le champ coréen mérite un historique contextuel qui ne se ramène pas au grand tout de l'histoire sainte du modernisme, a réussi à y devenir un nouvel enjeu.

Kim Sugùn et Konggan

Par rapport au champ de la nation et au champ de la ville, le bilan de trente années d'un architecte et d'un groupe, riches en idées et en actions est loin d'être commode. De plus, il est souhaitable que l'objectif qu'on s'était fixé de prendre une pensée au sérieux, en tentant de comprendre ses cohérences et ses stratégies, ne nous conduise pas à une empathie coupable. Pour la nation et pour la ville en tout cas, le rôle de notre témoin et acteur privilégié nous semble avoir à la fois été *central et décalé*. Moins que le système des idées, parfois aporétique, souvent ambigu, dont on a largement rendu compte, c'est la relation entre leur rôle historique immédiat et le sens final de leur action qui est difficile à asseoir. Architecte assez brillant et assez mondain pour que son entregent ait fait de lui un intellectuel actif de la vie culturelle nationale, Kim Sugùn réunit *les constances d'un combat et d'une conviction et les malaises d'une pratique et d'une position.*

L'engagement, sur un mode assez largement élitiste et idéaliste, l'amena à défendre une identité nationale puisée dans une *architecture classique idéalisée.* Fuyant le registre formel de la citation architecturale, indigné par le faux modernisme fonctionnaliste, préoccupé par le chauvinisme borné, Kim fut un des acteurs essentiels de cette reconstruction nationale de l'identité coréenne sur le mode du désenclavement : ouverture vers soi et sur le monde. Il en reste, à travers les collections de *Konggan,* un important travail accumulé dont Kim estimait qu'il servirait sa problématique de la tradition : retrouver l'*ordre du passé* pour construire *l'ordre de demain.* Par rapport à cet objectif, son rôle fut assez central pour qu'au prix d'un malentendu sur sa pensée, on tende à voir aujourd'hui en lui un héraut du passé national. Seule la première partie du message fut retenue. Il fut cependant décalé de produire ses questionnements dans un domaine qui intéressait peu ses compatriotes et à une époque où les valeurs dominantes se contentaient volontiers du slogan "tradition et modernité" pourvu qu'on les laissât vaquer à leurs affaires.

Mais Kim et Konggan furent aussi centraux et décalés par rapport au champ culturel sud-coréen lui-même. L'organisation informelle du groupe et sa structure en réseaux, puis la multiplicité des sujets couverts firent de lui une institution importante de la scène intellectuelle et artistique du pays. Mais dans un même temps, une volonté d'évitement des débats politiques -le problème de

la démocratie-, un silence éloquent sur de grandes controverses culturelles -la question du *minjung*- firent du groupe une institution isolée : *sans prise réelle sur les interrogations immédiates d'une société.*

D'où le malaise, les ambiguïtés et les revirements de Kim. Membre d'une élite privilégiée, il ne se privait certes pas de critiquer le pouvoir. Mais au champ du combat politique, il préféra les formules un peu creuses d'un humanisme incantatoire ou d'une éthique de la réserve. L'idéal affiché d'une république des *sònbi* occultait la question de l'ordre politique derrière un programme éducatif et paternaliste. D'une manière, *il restait dans l'ordre socio-culturel dominant* où des élites éclairées s'affairaient, qui à assister le pouvoir, qui à le combattre, qui à dégager en touche. Partagé entre sa responsabilité d'intellectuel et ses soucis de chef d'entreprise, Kim donne souvent l'impression de naviguer à vue entre ces trois postures. Il fut loin d'être le seul dans cette situation. Dans un contexte qui n'était pas celui de la démocratie pluraliste et libérale, il est difficile de juger une pensée qui pouvait se vouloir prudente et *préférer les actions par la bande* : mettre à toute force l'accent sur la culture pour compenser le technocratisme autoritaire ambiant ou bien se servir des mythologies nationales pour au moins déclencher un réflexe salutaire vers une prise en compte de la qualité urbaine.

A première vue, l'influence d'un architecte isolé sur une ville immense et en mutation continue est dérisoire. Quand bien même celui-ci exercerait la fonction d'urbaniste, quand bien même il serait le conseiller occasionnel du prince, quand bien même il serait devenu le héraut de la Corée et le héros de la ville olympique, *son oeuvre se dissout dans la masse informe de la mégapole.* On ne peut certainement pas prêter à Kim aucune inclination pour le prométhéisme urbain. Le mouvement moderne fut une de ses cibles les plus constantes et d'autant plus qu'il triomphait en Corée, comme partout dans le monde, sous la forme appauvrie de recettes formalistes expurgées de leurs visions radicales originelles. En matière de pensée urbaine et de propositions pratiques, Kim ne sut pas apporter autre chose aux débats qu'un discours où transpirait sa nostalgie de la ville coréenne classique, élevée au rang de mythologie. Ici encore c'est l'ordre qu'il recherchait. Il postulait *l'unité du sens plein de la ville* et de la vie. Entre ce sens plein et son éclipse, il peina à penser la ville sur le mode du fragmentaire, de l'aggloméré et du demi-sens ambivalent. Il échoua surtout

à voir ou s'il le vit, s'en indigna, que d'autres valeurs pesaient de tout leur poids dans la société urbaine séoulite.

Cela dit, dans un contexte d'ivresse technocratique et de futurisme obligé et bricolé, *la fonction critique* jouée par *Konggan* et Kim fut loin d'être négligeable. Outre qu'il ne s'agissait aucunement de rejeter les progrès du présent, l'impératif y fut au contraire d'y *être vraiment moderne* en rendant l'homme à la ville -ce qui demande modestie et effort- et en s'interrogeant sur une éthique de la responsabilité urbaine. Divers combats en faveur d'une morale de la ville et de l'architecture n'ont cessé d'être menés et de produire leurs effets, même tardifs. De même, l'action en faveur de l'identité urbaine eut-elle plusieurs conséquences tangibles. La défense du patrimoine urbain menacé rencontrait partiellement l'assentiment des pouvoirs publics. *Konggan* s'attacha pourtant à en élargir le champ et à en revoir les pratiques. Mais surtout, le discours tenu sur l'ordre classique du Chosòn, sur la mémoire et l'histoire de la ville servirent de *bras de levier et de stimulus* à une action en faveur de *la qualité urbaine.* Produire au présent des paysages de qualité, c'était retrouver les leçons ancestrales. Les architectes coréens ne pouvaient pas rester insensibles à ce discours même s'il fut parfois mal compris et donna lieu précocement à d'étranges collages post-modernes.

Sur toutes ces questions assez spécifiques Konggan et Kim furent assez souvent en avance sur leur société. Avoir persisté dans cette voie fut leur honneur. Sur le moment, le sens de leur action fut décalé. Au final, il était important. Après sa mort, Kim, architecte-star des installations olympiques, auteur d'une oeuvre bâtie limitée et isolée, finit par être érigé à son tour en icône marquante de cette séoulité où fusionnait la nation et la ville. La rencontre fut posthume. Il avait accompli sa mission.

Polis, politique

Se consacrer à un individu qui vécut et influença ces trente années de la renaissance coréenne n' a pas manqué de nous donner de la Corée du sud une vision un peu moins caricaturale que celles qui ont cours dans les théâtres d'ombre. Pourtant, il est illusoire de vouloir à toute force, pour des questions aussi considérables que la nation ou la ville, situer une influence historique individuelle. L'histoire ne se nourrit qu'en partie d'idées et le poids des

personnalités, si brillantes et actives soient-elles, finit par se dissoudre dans des forces de transformation plus grandes.

Si la période 1960-1990 nous paraît faire sens et constituer un ensemble autonome de la longue histoire d'une nation, c'est pour plusieurs raisons. La modernisation coréenne ne fut pas simplement l'impeccable succession de décisions techniques impulsées par un Etat autoritaire qui sut saisir les occasions et avoir le sens du *timing*. Elle fut aussi l'effort de toute une nation. Parmi ses valeurs, elle eut à sa disposition les différentes facettes d'un nationalisme qui fut réélaboré en parallèle. Jamais auparavant dans l'histoire du pays, pareille entreprise ne fut suivie avec une telle constance et chez de si nombreux acteurs. Elle accompagna efficacement, en lui donnant des repères, l'énorme mutation. On la comparera ici utilement autant au Japon de Meiji qu'aux diverses nouvelles synthèses nationales que connut l'Europe au cours du XIXe siècle. Le caractère récent de cette synthèse a doté la Corée d'une certaine confiance en soi qui peut être disponible, aujourd'hui que le cadre national est ébranlé partout dans le monde. Dans la mesure où la volonté de reconnaissance par le monde se posait assez explicitement contre l'identification chinoise ou l'identification japonaise, il sera intéressant de voir comment le néo-panasiatisme -encore commercial- en cours lui imprimera de nouvelles teintes.

L'ordre politique et socio-culturel qui lui a donné naissance a cependant fait son temps. Le paradigme sud-coréen -Etat, Elites, Modernisation, Nationalisme- doit faire face aujourd'hui à de nouveaux défis qui ont partie liée à *l'invention d'un nouvel espace politique.* Aussi la mutation actuelle ne se limite-t-elle pas à être un ajustement économique aux nouvelles conditions internationales et diplomatiques. La Corée en connut bien d'autres. Elle ne se limite pas non plus à la réécriture du système politique national selon des canons plus conformes à la démocratie libérale. Car loin des mots et des slogans, la démocratie est aussi une forme de la culture et du lien social. Elle ne fait sens que dans une pratique qui réinstalle la société comme sujet de son histoire et non comme objet du paternalisme ou pur instrument de combat politique. L'heure est aujourd'hui en Corée du sud à la découverte réelle *du* politique. Il est clair que cette question concerne la ville au premier chef. Une politique de communication urbaine, un Etat plus modeste et un marché plus transparent ne suffiront pas à donner un sens nouveau à la ville. La ville doit

trouver les voies qui feront d'elle une *polis*. C'est pourquoi la question de la démocratie locale et de la maîtrise partielle des citadins sur leur destin urbain est loin d'être une question annexe.

Entre la nation et la ville, la Corée du sud doit aujourd'hui inventer la cité.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

NB : Il n'a pas été tenu compte des signes diacritiques dans le classement alphabétique.

I - SOURCES PRIMAIRES

Toutes les sources sont éditées.

A - Recueil

- KIM Sugùn, *Chohùn kir-ùn chobùlsurok chok'o nappùn kir-ùn nòlbùlsurok chot'a, [CKNK]*, Séoul, Konggan-sa, 1989, 308 p.

B - Les textes de Kim Sugùn (titre, origine, référence du recueil)

- "Mirae-ùi tosisang", (Image de la ville future), *Han'guk Ilbo,* 27-01-1962, [CKNK p. 155-157].
- "Puyò pangmulgwan kònch'uk sibi", (Querelle d'architecture autour du musée de Puyò), *Tonga Ilbo,* 05-09-1966, [CKNK p. 300-302].
- "Kasùm mewòttòn yòja tamimsònsaeng", (L'institutrice que j'ai au fond du coeur), *Sina Ilbo,* 13-04-1968, [CKNK p. 18-19].
- "Hyòndae yesur-ùi t'aema", (Les thèmes de l'art d'aujourd'hui), *Ihwa yòja taehakkyo hakpo,* 09-09-1968, [CKNK p. 216-217].
- "Kònch'ukka-ùi moròl", (Ethique de l'architecte), *Wòlgan Chungang,* octobre 1968, [CKNK p. 212-213].
- "Kònch'ukka", (Architecte), *Chònggyòng yòn'gu,* novembre 1968, [CKNK p. 206-209].
- "[Quo vadis] kònch'ukka", (Architecte, quo vadis ?), *Sin Tonga,* novembre 1968, [CKNK p. 220-223].
- "Mokchòng", (L'amour des arbres), *Wòlgan Sedae,* décembre 1969, [CKNK p. 74-75].
- "Sigak konghae", (La pollution visuelle), *Han'guk Ilbo,* 11-04-1970, [CKNK p. 186-187].
- "Orae chinnùn chip", (Une maison construite avec le temps), *Han'guk Ilbo,* 18-04-1970, [CKNK p. 200.
- "Hyòndae yumogin", (Nomades d'aujourd'hui), *Han'guk Ilbo,* 25-04-1970, [CKNK p. 88-89].
- "Saram-gwa t'oji", (L'homme et ses territoires), *Han'guk Ilbo,* mai 1970, [CKNK p. 46-47].

- "Manbak", (Expos universelles), *Han'guk Ilbo,* mai 1970, [CKNK p. 86-87].

- "Tosi-wa sòn", (Ville et limites), *Han'guk Ilbo,* 13-05-1970, [CKNK p. 162-163].

- "[Expo]' 70-ùi iyagi", (A propos de l'Expo universelle d'Osaka), *Chubu saenghwal,* juin 1970, [CKNK p. 76-77].

- "Usùm-ùro pigyohae pol ttae", (Deux manières de rire), *Saemt'ò,* novembre 1970, [CKNK p. 72-73].

- "Chigu chuin", (Le maître du monde),février 1971, [CKNK p. 190-193]. *Chònggyòng yòn'gu,*

- "Mobang-ùn chònt'ong kyesùng anida", (L'imitation : un contresens sur la tradition), *Sòul Sinmun,* mars 1971, [CKNK p. 128-129].

- " In'gan kach'ukhwa", (La bétaillisation de l'homme), *Chungang Ilbo,* mars 1971, [CKNK p. 138-139].

- "Pòm T'aep'yòngyang kònch'uksang susang kangyòn", (Discours de réception du prix "Architecture pan-Pacifique", 07-06-1971, [CKNK p. 259-265].

- "Kwan'gwang munhwa tosi Kyòngju-sò chònbottae-rùl ppobara", (A bas les poteaux électriques dans la ville culturelle et touristique de Kyòngju), *Sòul Sinmun,* 13-01-1972, [CKNK p. 158-159].

- "Tosi-ùi kil", (Voies urbaines), *Sòul Sinmun,* 10-04-1972, [CKNK p. 175-177].

- "Tosi tijain hwansanggok", (Balade sur une ville de rêve), *Sòul Sinmun,* 17-04-1972, [CKNK p. 168-169].

- "Tosi-ùi p'ibu", (La peau de la ville), *Sòul Sinmun,* 25-04-1972, [CKNK p. 170-171].

- "Tosi kyehoek-kwa sijang", (La planification urbaine et le maire), *Sòul Sinmun,* 01-05-1972, [CKNK p. 164-165].

- "Ch'oga-wa p'yònae", (Passions autour de la chaumière coréenne), *Saemt'ò,* septembre 1972, [CKNK p. 136-137.

- "Maya t'ou", (Idoles de terre Maya), *Yòsòng Tonga,* décembre 1972, [CKNK p. 92-93].

- " Chayu ppaeakkin Pukhan kwanwòn-dùrùi ossakhadòn òndong", (Des gesticulations nord-coréennes qui font froid dans le dos), *Tonga Ilbo,* 30-07-1973, [CKNK p. 78-79].

- "Hwan'gyòng oyòm", (La corruption de l'environnement), *Chugan Han'guk,* 04-11-1973, [CKNK p. 188-189].

- "Chohyònghag-ùi ùiùi", (Le sens dans les arts plastiques), *Kungmin taehakpo,* 21-03-1975, [CKNK p. 148-150].

- "Hwaksin-i chiùn chip", (Une maison construite avec conviction), *Saemt'ò,* juin 1975, [CKNK p. 202-203].

- "Tùngsap'an-ùl minùn han-i issòdo", (S'il n'en reste qu'un à la ronéo...), *Konggan,* septembre 1975, [CKNK p. 272-274].

- "Han'gugin-ùi chòngsin saenghwar-e yun'taeg-ùl", (Pour donner du lustre à la vie spirituelle des Coréens), *Konggan,* octobre 1975, [CKNK p. 275-277].

- "Yoksir-ùi kùndaehwa", (Modernisation de la salle de bain), *Han'guk Ilbo*, 01-10-1975, [CKNK p. 146-147].

- "Siganjòk sayu konggan", (Un espace privé pour le temps libre), *Han'guk Ilbo*, 08-10-1975, [CKNK p. 122-123].

- " Il saeng il hoe", (Une seule fois dans sa vie), *Han'guk Ilbo*, 15-10-1975, [CKNK p. 70-71].

- "Kùmjagùm", (Interdire les interdictions), *Han'guk Ilbo*, 23-10-1975, [CKNK p. 50-51].

- "Chungdong chinch'ul", (Percée au Moyen-Orient), *Han'guk Ilbo*, 29-10-1975, [CKNK p. 80-81].

- "Kònch'ug-ùl sijakhan chi 30 nyòn 'Konggan'-chi 1 paek ho parhaeng", (Un double anniversaire : 30 ans d'architecture et 100 numéros de *Konggan), Konggan*, décembre 1975, [CKNK p. 278].

- "Kònch'ukka-ùi kùngji", (Ma fierté d'architecte), *Nongwòn*, février 1976, [CKNK p. 210-211].

- "Nae-ga nùkkinùn maeryòkchògin yòja", (La femme qui me séduit), *Han'guk Ilbo*, 05-02-1976, [CKNK p. 68-69].

- "Kònch'uk-kwa munhak", (Architecture et littérature), *Sin Tonga*, mai 1976, [CKNK p. 218-219].

- "Hwan'gyòng, kònch'uk, yesur...-e issòsòùi konp'ogam", (Un sentiment d'horreur dans l'environnement, l'architecture et l'art...), *Konggan*, juin 1976, [CKNK p. 224-225].

- "Kach'i-ùi parhyòn-gwa pan'gach'i-ùi chiyang", (Révélation de la valeur et dépassement de l'anti-valeur), *Konggan*, novembre 1976, [CKNK p. 279-280].

- "Ch'ulgùn-ùn ittoe t'oegùn-ùn òpko", (Un petit bureau dans la tête), *Tongsò munhwa*, janvier 1977, [CKNK p. 26-27].

- "Chijòk pult'aeman-ùro sae mihag-ùi chòngnib-ùl", (Contre la paresse intellectuelle, une nouvelle esthétique...), *Konggan*, janvier 1977, [CKNK p. 140-142].

- "Haengbog-ùl sòlgyehamnida", (Le bonheur comme but du projet d'architecture), *Saemt'ò*, février 1977, [CKNK p. 198-199].

- "Chònt'ong-gwa minjung kùrigo chakka-ùi samgak kwan'gye", (Les rapports triangulaires entre tradition, minjung et créateur), *Konggan*, mai 1977, [CKNK p. 130-131].

- "[Mood]-ùi tijainò", (Designer de mood), *Tonga Ilbo*, 02-05-1977, [CKNK p. 66-67].

- "Tangdaebyòng", (La maladie du 'tout de suite'), Tonga Ilbo, 08-05-1977, [CKNK p. 201].

- "'Kan'-ùi ch'an'ga", (L'hymne du kan), *Tonga Ilbo*, 11-05-1977, [CKNK p. 64-65].

- "Chònt'ong-ùi ch'angjo", (La création dans la tradition), *Tonga Ilbo*, 25-05-1977, [CKNK p. 127].

- "Nappùn kir-ùn nòlbùlsurok chok'o chohùn kir-ùn chòlbùlsurok chot'a", (Vilaines rocades et gentils chemins), *PPuri kip'un namu*, octobre 1977, [CKNK p. 102-107].

- "Kyòngjeryòg-e apsòsò munhwajòk kaean", (L'éveil culturel avant la compétitivité économique), *Konggan*, janvier 1978, [CKNK p. 114-115].

- "Hanok-kwa Yangok", (Maison coréenne, maison occidentale), *Chosòn Ilbo*, 11-03-1978, [CKNK p. 100-101].

- "Taegangdaegangjuùi", (Le grosso modisme), *Chosòn Ilbo*, 18-03-1978, [CKNK p. 62-63].

- "Mudae changch'i", (Mise en scène), *Chosòn Ilbo*, 25-03-1978, [CKNK p. 178-179].

- "Nam-gwa Puk", (Le Sud et le Nord), *Chosòn Ilbo*, 01-04-1978, [CKNK p. 94-95].

- "Chiljòk konggan sòlgye-rùl wihan parùi", (Une initiative pour des espaces de qualité), *Konggan*, mai 1978, [CKNK p. 120-121].

- "Hùin pich'-ùn yòksi uri-kòt", (Le blanc, notre couleur nationale), *Saemt'ò*, juillet 1978, [CKNK p. 60-61].

- "Ap'at'ù-wa kòju munhwa-ùi t'arak", (Les immeubles et la décadence de notre culture de l'habitat), *Chosòn Ilbo*, 07-07-1978, [CKNK p. 111-113].

- "Chugò konggan ònù chòngdomyòn almajùlka", (Comment mesurer l'espace habitable?), *Tonga Ilbo*, 22-07-1978, [CKNK p. 98-99].

- "Migug-e chaju yòhaeng-ùl tanim", (Une image mouvante de l'Amérique), *PPuri kip'ùn namu*, août 1978, [CKNK p. 23].

- "Kònch'uk ch'angjo-wa munhwa-ùi maegae munje", (Création architecturale et culture : le problème de leur médiation), discours, novembre 1978, [CKNK p. 249-258].

- "Konggan insaengnon", (Sur la vie d'(de l'/dans l') Espace), *Konggan*, novembre 1978, [CKNK p. 281-283].

- "Yi kisa-ùi haru", (Une journée dans la vie de l'ingénieur Yi), *Tonga Ilbo*, 06-01-1979, [CKNK p. 57-59].

- "T'aegùkki sinse", (Ce que l'on doit à notre drapeau national), *Milmul*, février 1979, [CKNK p. 84-85].

- "Hanùr-i munòjyòdo", (Même si le ciel nous tombe sur la tête), *Saemt'ò*, avril 1979, [CKNK p. 24-25].

- "'Kònmur'-ùn manhado 'kònch'ug'-i òpta", (Beaucoup de constructions, pas d'architecture), *Chosòn Ilbo*, 01-08-1979, [CKNK p. 204-205].

- "Na-ege Sòul Si kyot'ong munje-rùl makkindamyòn", (Si l'on me confiait la question des transports à Séoul), *Saemt'ò*, septembre 1979, [CKNK p. 180-181].

- "Konghae yugam", (Le drame de la pollution), *Han'guk Kongòp pyojun hyòphoe chi*, septembre 1979, [CKNK p. 184-185].

- "Kyòg-i òpta... saram-do, sesang-do...", (Des gens et un monde sans caractère), *Tonga Ilbo*, 27-09-1979, [CKNK p. 54-56].

- "Kònch'ug-e issòsòùi negat'ibijùm", (Le négativisme en architecture), Discours UIA, 1980, [CKNK p. 240-248].

- "Masan sòngdang, 'sin'-gwaùi mannam", (La cathédrale de Masan, rencontre avec 'Dieu'), *Konggan*, janvier 1980, [CKNK p. 284-290].

- "Kyòljòngjòk '[Hello!]'", (Un 'Hello!' décisif), *Saemt'ò*, mai 1980, [CKNK p. 16-17].
- "[Knock] pujae-ùi sidae", (Une époque où l'on ne frappe pas aux portes), *Wòlgan Chosòn*, mai 1980, [CKNK p. 43-45].
- "Tijain òmnùn tijain", (Dessins sans desseins), *KKumim*, n°30, 1981, [CKNK p. 143-145].
- "Hwallyòk-kwa [rhythm]-ùl ch'aja", (A la recherche de l'énergie et du rythme), *Saemt'ò*, août 1981, [CKNK p. 28-30].
- "Ollimp'ik-kwa tosi konggan", (Espace urbain et Jeux olympiques), *Tonga Ilbo*, 13-10-1981, [CKNK, p. 194-196].
- "Sòngnyòn'gi Han'guk munhwa-rùl para pomyònso", (La culture coréenne qui devient majeure), *Konggan*, novembre 1981, [CKNK, p. 291-293].
- "Pyòg-e put'ùn tallyòk", (Calendriers muraux), *Milmul*, janvier 1982, [CKNK, 82-83].
- "Ollimp'ik-kwa ch'angùisòng", (Pour des Jeux différents), *Munye chinhùng*, mars 1982, [CKNK, 108-110].
- "Sudo-ùi haeg-ùl munhwa ilsaek chidae-ro", (Le centre de Séoul, animé par le meilleur de notre culture), *Tonga Ilbo*, 17-03-1982, [CKNK, 172-174].
- "Kògi-e tto hana-ùi saengmyòng-i", (Repartir à zéro), *Saemt'ò*, mai 1982, [CKNK, p. 14-15].
- "Tongnip kinyòm kwan ch'agùn ch'agùn chitcha", (La bonne méthode pour faire notre Mémorial national), *Tonga Ilbo*, 03-12-1982, [CKNK, p. 124-126].
- "Soyuja-wa sayongja", (Propriétaires et usagers), *Sòul Sinmun*, 04-08-1983, [CKNK, p. 118-119].
- "Mujilsòhan kongsa", (Des chantiers chaotiques), *Sòul Sinmun*, 11-08-1983, [CKNK, p. 166-167].
- "Sudogwòn chòngbi", (Aménager la zone métropolitaine de Séoul), *Sòul Sinmun*, 18-08-1983, [CKNK p. 182-183].
- "Tosi-nùn 24 sigan-ùi yesul", (Le paysage urbain : l'art 24 h sur 24), *Sòul Sinmun*, 16-12-1983, [CKNK p 152-154].
- "Munhwa-wa konggan", (Culture et espace), Discours, 21-01-1984, [CKNK p. 226-239].
- "Munhwajae-wa pujòngjòk sago", (Patrimoine et négativisme), *Sòul Sinmun*, 28-01-1984, [CKNK p. 132-135].
- "Toe tora kal su òmnùn kir-esò", (Le chemin parcouru est sans retour), *Konggan*, février 1984, [CKNK p. 294-296].
- "Ijùl su òmnùn saram-dùl", (Des gens qu'on n'oubliera pas), *Han'guk Kyòngje Sinmun*, 11-02-1984, [CKNK p. 90-91].
- "Chijòk chugò", (L'habitation intelligente), *Tonga Ilbo*, 05-03-1984, [CKNK p. 116-117].
- "Chijòk sòlgye pan'gyòng", (Une preuve d'intelligence : les modifications du projet), *Tonga Ilbo*, 19-03-1984, [CKNK p. 266-267].
- "Son tanùn kos-e ch'aeg-i innùn chip", (Maison avec livre à portée de la main), *Sòul Sinmun*, 20-03-1984, [CKNK p. 40-42].

- "Yòngwònhan [Eve]", (Eve éternelle), *Saemt'ò*, novembre 1984, [CKNK p. 20-22].
- "Miùiyònnyòn", (L'art dure longtemps), *Konggan*, novembre 1984, [CKNK p. 297-299].
- "Ch'oe Sunu Sònsaeng-ùi tu nun", (Ch'oe Sunu, les deux yeux d'un maître), *Saem-i kip'un mul*, février 1985, [CKNK p. 31-38].
- "Kònch'ukka-nùn chònmun'ga anida", (L'architecte n'est pas un spécialiste), *Kukt'o-wa kònsòl*, février 1985, [CKNK p. 214-215].
- "Pug-ùi kònch'uk konggan", (L'espace architectural du nord), *Chosòn Ilbo*, 03-09-1985, [CKNK p. 160-161].
- "Ashwiun kònch'uk munhwa", (Le manque de culture architecturale), *Chosòn Ilbo*, 17-09-85, [CKNK p. 268-269].
- "Saenggakhanùn saram", (Le penseur), *Chosòn Ilbo*, 22-09-1985, [CKNK p. 52-53].
- "Sai-rùl innùn saram-ùi kach'i", (Valeur de l'homme qui s'attache au *kan)*, *Konggan*, novembre 1985, [CKNK p. 48-49].
- "Ilbon-gwa Han'gug-ùi chònt'ong-gwa ch'angjo", (Création et tradition au Japon et en Corée), *Hermès*, 03-01-1986.

C - Périodique

- *Konggan [KG]* : 1966-1988.

D - Entretiens

- Chòn Chinsam, été 1992
- Chòng Kiyong, 1989, été 1992
- Im Yòngbang, été 1992
- Kang Hongbin, automne 1989 et été 1992
- Kim Hwayòng, été 1992
- Kim Wòn, été 1992
- Min Hyònsik, été 1992
- So Hùngnyòl, correspondances, 1993.
- Sòng Hwan'gyòng, 1989, été 1992
- Yang Yunjae, automne 1989
- Yi Kònyòng, automne 1989
- Yi Kyumok, été 1992

II - OUVRAGES (en coréen)

- CHANG Poung, *Han'gug-ùi min'ga yòn'gu, (Etudes sur la maison coréenne)*, Séoul, Pojinjae, 1981, 296 p.

- *Che 2 ch'a Kukt'o Chonghap Kaebal Kyehoek : 1982-1991, (Le Second plan d'aménagement du territoire : 1982-1991)*, Séoul, Institut de développement du territoire, 1981, 267 p.

- CHO Yeyòn, *Sòul chaphak sajòn*, Séoul, Chòngdong ch'ulp'an-sa, 1989, 464 p.

CH'OE Ch'angjo, *Han'gug-ùi p'ungsu sasang, (La géomancie en Corée)*, Séoul, Minùm-sa, 1984, 337 p.

- CH'OE Ch'angjo, *Chohùn ttang iran òdi-rùl marham inka, (Où et pourquoi : le discours sur les sites propices de Corée)*, Séoul, Sòhaemunjip, 1990, 505 p.

- CH'OE Yòl, *Han'guk hyòndae misul undong sa, (Histoire des mouvements artistiques de la Corée contemporaine)*, Séoul, 1991, 390 p.

- CH'òN Kwanu, *Han'guksa-ùi chae palgyòn, (Histoire coréenne révisée)*, Séoul, Iljogak, 1974, 378 p.

- CHòNG Changho, *Han'guk chiri, (Géographie de la Corée)*, Séoul, Sòksòng munhwa-sa, 1986, 401 p.

- *Chònhwan'gi-ùi uri munhwa, (La culture coréenne en transition)*, Séoul, 1991, 286 p.

- *Chosòn sidae t'ongsinsa*, (Les grandes ambassades [japonaises] de l'époque Chosòn), Séoul, Musée national central, 1986, 155 p.

- *Haebang hu tosi sòngjang-gwa chiyòk sahoe-ùi pyònhwa, (Processus d'urbanisation et mutations socio-spatiales après la libération)*, Sòngnam, Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn, 1991, 412 p.

- *Han'gug-ùi karosu, (Les voies complantées de Corée)*, Séoul, Tosòch'ulp'an chogyòng, 1989, 199 p.

- *Han'guk kònchukka, (Architectes de Corée)*, Séoul, Konggan-sa, n. d., 308 p.

- HAN Yòngsu, *Salm - Korean lives after the war, 1956-1960*, Séoul, Sint'aeyang-sa, 1987, 302 p.

- *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16 (Comprendre l'histoire contemporaine, vol 4 : Pak Chònghùi et sa période)*, Séoul, Tonga Ilbo-sa, 1990, 535 p.

- *Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 5 : Minjokchuùi, minjujuùi, munhwajuùi-ùi onùl-gwa naeil, (Comprendre l'histoire contemporaine : nationalisme, démocratie et culturalisme en Corée dans les années 80)*, Séoul, Tonga Ilbo-sa,1990, 412 p.

- IM Hùisòp (ed.), *Han'guk sahoe-ùi paljòn-gwa munhwa. (Développement et culture de la société coréenne)*, Séoul, Nanam, 1988, 244 p.

- KIM Chinhae, *Sòulsòng, (Séoul, l'essence d'une ville)*, Séoul, Sòul P'oròm, n.d. (vers 1990), 176 p.

- KIM Chinhae (ed.), *Arùmdaun Sòul, (La belle Séoul)*, Séoul, Séoul Forum, 1991, 40 + 40 + 40 p.

- KIM Hyòngguk, KWòN T'aejun, KANG Hongbin, *Saram-ùi tosi, (La ville des gens)*, Séoul, Simsòldang, 1985, 247 p.

- KIM Hyòngguk, *Tosi sidae-ùi Han'guk munhwa, (la culture coréenne au temps des villes*, Séoul, Nanam, 1989, 259 p.

- KIM Pongnyòl, *Han'gug-ùi kònch'uk*, Séoul, Konggan-sa,1988, 293 p.

- *Kim Swoo-geun*, Séoul, Konggan-sa, n. d. (vers 1980), 212 p.

- KIM Yeyong, *Tosi kyehoek-kwa kukt'o kaebal, (Planification urbaine et aménagement du territoire)*, Séoul, Chegye-sa, 1966, 287 + 28 p.

- KIM Yòlgyu, *Han'gugin uri-dùrùn nugu inka, Han'gugin t'ùgyu-ùi chòngsin-gwa ùisik kujo-rùl semirhi p'ahech'in saeroun Han'guginnon, (Coréens, qui sommes-nous? Nouvelle coréanologie dévoilant avec précision la structure de conscience et l'esprit particulier du Coréen)*, Séoul, Chayu munhak-sa,1986, 351 p.

- KIM Yòngsang, *Sòul yukpaengnyòn*, Séoul, Han'guk Ilbo-sa, 1989, 335 p.

- *Kukt'o chonghap kaebal kyehoek 1972-1981, (Plan d'aménagement du territoire : 1972-1981)*, Séoul, Gouvernement de la République de Corée, 1971, 139 p.

- *Kyòktong-ùi kuhanmal yòksa-ùi hyònjang,(Les événements en Corée et en Extrême-Orient vus par les journalistes français)*, Inch'òn, Centre culturel français, 1986, 140 p.

- *Minhwa kòljak chòn, (Chefs d'oeuvres de l'art populaire [coréen])*, Yongin, Musée Hoam, 1983, 129 p.

- MUN Okp'yo (ed.), *Tosi chungsanch'ùng-ùi seabghwal munhwa, (Vie quotidienne de la classe moyenne urbaine)*, Sòngnam, Han'guk chòngsin munhwa yòn'gu wòn, 1992, 232 p.

- NAM Yòngu, *Tosi-wa kukt'o, (Ville et territoire)*, Séoul, Pòmmun-sa, 1988, 347 p.

- *Paro ponùn uri yòksa (Notre histoire vue de manière correcte)*, Séoul, Kòrùm, 1991, 240 + 262 p.

- *Saram-ùi tosi, (La ville des gens)*, Séoul, Simsòldang, 1985, 247 p.

- *Sejong changhòn taewang sillok - Chiriji, (Annales du règne de Sejong le grand - Géographie)*, Séoul, Sejong taewang kinyòm saòphoe, 1972, 462 p.

- SIN P'yòng, *Ilbon ttang Ilbon param, Hese-ùi Ilbon kyònmunnok, (Terre japonaise, vent japonais, images vécues du Japon de Heisei)*, Séoul, Sedae,1990, 378 p.

- SON Chòngmok, *Chosòn sidae tosi sahoe yòn'gu, (La société urbaine à l'époque Chosòn* , Séoul, Ilji-sa, 1977, 560 p.

- SON Chòngmok, *Han'guk kaehanggi tosi sahoe kyòngje sa yòn'gu, (Histoire économique et sociale des villes coréennes à la fin du XIXe siècle*, Séoul, Ilji-sa, 1982, 406 p.

- SON Chòngmok, *Han'guk kaehanggi tosi pyònhwa kwajòng yòn'gu, (Les mutations urbaines en Corée à la fin du XIXe siècle)*, Séoul, Ilji-sa, 1982, 479 p.

- *Sòul munhwa, (Séoul, portrait d'une ville)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1991, 248 p.

- *Sòur-ùi tosi kyehoek, (L'urbanisme de Séoul)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1991, 78 p.

- *Tanwòn Kim Hongdo*, Séoul, Musée central national, 1992, 127 p.

- YANG Yunjae, *Chòsodùkch'ùng-ùi chugòji hyòngt'ae yòn'gu, (Formes d'habitat des couches à bas revenus)*, Séoul, Yòlwadang, 1991, 138 p.

- YI Chiho et YI Yòngt'aek, *Kukt'o-wa chido, (Le territoire par les cartes)*, Séoul, Pojinjae, 1972, 156 p.

- YI Chunghwan, *T'aengniji*, Séoul, Chinmyòng Ch'ulpan-sa, 1987, 305 p.

- YI Ihwa (dir.), *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, 1860-1990, (Dictionnaire historique de la Corée moderne et contemporaine, 1860-1990)*, Séoul, Karam kihoek, 1990, 592 p.

- YI Kònyòng, *Salgo sip'ùn chip kòtko sip'ùn kòri, (Des maisons où il fait bon vivre, des rues où il fait bon marcher)*, Séoul, Chònyewòn, 1987, 322 p.

- YI Subong, *Paekche munhwa kwònyòg-ùi sangyesok-kwa p'ungsujilisòl, (P'ungsu et rites funéraires dans la sphère culturelle du Paekche)*, Séoul, Institut pour la promotion culturelle du Paekche, 1986, 292 p.

- YI Usòng, *Han'gug-ùi yòksa sang, (Une historiographie coréenne)*, Séoul, Ch'angjak-kwa pip'yòng-sa,1984.

-YI Wòlbok, *Mòn nara, iun nara, (Pays lointain, pays proche)*, [vol 1 : La France], Séoul, Koryòga,1987, 209 p.

- YI Wònsik, *Han'gug-ùi pae, (Bateaux de Corée)*, Séoul, Taewòn-sa, 1990, 131 p.

- *Yulgong-no - Taehang-no tosi kyehoek, (Plans urbains pour les avenues Yulgong-no et Taehang-no)*, Séoul, Municipalité de Séoul, 1985, 137 p.

- YUN Changsòp, *Han'guk kònch'uk sa, (Histoire de l'architecture coréenne)*, Séoul, Tongmyòng sa, 1972, 300 p.

- YUN Ilju, *Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu, (Etudes sur l'histoire de l'architecture moderne coréenne)*, Séoul, Kimundang, 1988, 220 p.

III- OUVRAGES (français, anglais, allemand)

- ABBAD Fabrice, *Histoire du Japon, 1868-1945*, Paris, A. Colin, 1992, 185 p.

- ADAMS Edward B., *Through gates of Seoul, Trails ans tales of Yi Dynasty*, Séoul, Taewòn-sa, 1974, 393 p. + 378 p.

- ASHIHARA Yoshinobu, *The Hidden Order, Tokyo through the Twentieth Century*, Tokyo, Kodansha, 1989, 158 p.

- ASSOULINE Pierre, *L'épuration des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, 1985, 175 p.

- *Le grand Atlas Universalis de l'architecture*, Paris, Encyclopaedia Universalis,1988, 436 p.

- BALAZS Etienne, *La bureaucratie céleste*, Paris, Gallimard, 1968, 346 p.

- BARRAT Jacques, *Géographie économique des médias, diversité des Tiers Mondes*, Paris, Litec, 1992, 468 p.

- BARTZ Patricia, *South Korea*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 203 p.

- BEG M.A.J. (ed.), *Historic cities of Asia*, Kuala Lumpur, chez l'éditeur, 1985, 320 p.

- BENEVOLO Leonar, *Histoire de l'architecture moderne, "L'inévitable éclectisme - 1960-1980"*, Paris, Dunod, 1988, 192 p.

- BERQUE Augustin,*Vivre l'espace au Japon*, Paris, PUF, 1982, 222 p.

- BERQUE Augustin,*Le Sauvage et l'artifice, Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986, 314 p.

- BERQUE Augustin (dir.), *La Qualité de la ville 1. Urbanité française, Urbanité nippone*, Tokyo, Maison Franco-Japonaise, 1987, 327 p.

- BERQUE Augustin, *Médiance, de milieux en paysages*, Montpellier, Reclus, 1990, 163 p.

- BERQUE Augustin, *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard, 1993, 247 p.

- BIRD BISHOP Isabelle, *Korea and her neighbors*, Séoul, Yonsei University Press, 1970 [New York, 1898], 488 p.

- BOUISSOU Jean-Marie, *Le Japon depuis 1945*, Paris, A. Colin, 1992, 191 p.

- BOUVIER Nicolas, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot, 1990, 171 p.

- CAIDEN Gerald et KIM Bun-woong (eds.), *A Dragon's Progress, Development Administration in Korea*, West Hartford, Kumarian Press, 1991, 273 p.

- CALICOTT John B. et AMES Roger T., *Nature in Asian Traditions of Thought, Essays in Environmental Philosophy*, Albany, SUNY, 1989, 335 p.

- CHALLAYE Félicien, *Le Japon*, Paris, Larousse, 1915, 295 p.

- CHAPONNIERE Jean-Raphaël, *La République de Corée, un nouveau pays industriel*, Paris, La Documentation française, 1982, 172 p.

- CHARLE Christophe, *Naissance des "intellectuels", 1880-1900*, Paris, Minuit, 1990, 271 p.

- CHENG François, *Vide et plein, le langage pictural chinois*, Paris, Seuil, 1991, 157 p.

- CHO Sehùi, *La petite balle lancée par un nain*, Arles, Actes Sud, 1991, 89 p.

- CHOAY Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités, Une anthologie,* Paris, Seuil, 1965, 272 p.
- CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine,* Paris, Seuil, 1992, p.
- *La Corée,* Paris, PUF, 1991, 117 p.
- CHOI [CH'OE] Minhong, *Han Philosophy and the 21st Century,* Séoul, Séoul, Seong Moon Sa, 1990, 129 p.
- CLAUDEL Paul, *Connaissance de l'est,* Paris, Gallimard, 1974 [1900], 305 p.
- CLEMENT Sophie, CLEMENT Pierre, SHIN Yonghak, *Architecture du paysage en Extrême-Orient,* Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, 1987, 239 p.,
- COURANT Maurice, *Etudes Coréennes de Maurice Courant,* Paris, Collège de France, 1983, 293 p.
- COURANT Maurice, *Répertoire historique de l'administration coréenne,* Paris, Collège de France, 1986, 154 p.
- CUMINGS Bruce, *The Origins of the Korean War,* Princeton, Princeton University Press, 1981 et 1990, 2 vol.
- DAL CO Francesco et TAFURI Manfredo, *Architecture contemporaine,* Paris, Gallimard-Electa, 1991, 427 p.
- DAUTREMER Jean, *L'Empire japonais et sa vie économique,* Paris, Guilmoto, n. d. (vers 1910 ?), 308 p.
- DEGE Eckart, *Entwicklungsdisparitäten des Agraregionen Südkoreas,* Kiel, Kieler geogräphische Schriften, 1982, 332 p. + 19 cartes.
- DELMAS Claude, *Corée 1950, paroxysme de la guerre froide,* Bruxelles, Complexe, 1982, 191 p.
- DEUCHLER Martina, *Confucian gentlemen and barbarian envoys: The opening of Korea, 1875-1885,* Seattle, University of Washington Press, 1977, 310 p.
- ECKERT Carter J., *Offspring of Empire, The Koch'ang Kims and the Colonial Origins of Korean Capitalism, 1876-1945,* Seattle, University of Washington Press, 1991, 388 p.
- *Esthétiques du peuple- Révoltes logiques,* Paris, La Découverte, 1985, 276 p.
- ETIEMBLE, *Confucius,* Paris, Gallimard, 1956, 320 p.
- FEUCHTWANG Stephen, *An anthropological analysis of Chinese geomancy,* Vientiane, Vithagna, 1974, 263 p.
- FONTAINE André, *Histoire de la guerre froide,* Paris, Seuil, 1965 et 1967, 569 + 501 p.
- FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines,* Paris, Gallimard, 1966, 400 p.
- FREDERIC Louis, *Corée, dictionnaire du voyage,* Paris, Editions du Félin, 1988, 470 p.
- GAUTHEY Franck et XARDEL Dominique (éds.), *Management interculturel - Modes et modèles,* Paris, Economica, 1991, 126 p.
- GERNET Jacques, *Le monde chinois,* Paris, Colin, 1972, 699 p.
- GOUROU Pierre, *L'Asie,* Paris, Hachette, 1972, 608 p.

- GRAYSON James H., *Early Buddhism and Christianity in Korea: a Study in the Emplantation of Religion*, Leiden, E. J. Bril, 1985, 164 p.

- GUILLEMOZ Alexandre, *Les algues, les anciens, les dieux*, Paris, Léopard d'Or, 1983, 320 p.

- HAMEL Hendrik, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert avec sa description du Royaume de Corée*, Paris, L'Harmattan, 1985, 111 p.

- HAROOTUNIAN Harry D., *Things Seen and Unseen, Discourse and Ideology in Tokugawa Nativism*, Chicago, University of Chicago Press, 1988, 494 p.

- HENRIOT Christian, *Shanghai 1927-1937, Elites locales et modernisation dans la Chine nationaliste*, Paris, Editions de l'EHESS, 1991, 342 p.

- HERAIL Francine*et al.*, *Histoire du Japon*, Le Coteau, Horvath, 1990, 631 p.

- HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983, 320 p.

- HORACE, *Art poétique*, Paris, 1967, 257 p. (trad. F. Villeneuve).

- JACOB Christian et LESTRINGANT François, *Arts et légendes d'espaces, Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1981, 303 p.

- JACOBS Norman, *The Korean Road to Modernization and Development*, Chicago, University of Illinois Press, 1985, 355 p.

- JONATHAN Philippe, *Pékin*, Bulletin d'Informations architecturales, Paris, Institut Français d'Architecture, 1983, 15 p.

- JONES Leroy P. et IL Sakong, *Government, Business and Entrepreneurship in Economic Development: the Korean Case*, Cambridge (USA), 1980.

- JUDET Pierre, *Les nouveaux pays industriels*, Paris, Editions ouvrières, 1986, 161 p.

- JULLIEN François, *La propension des choses, Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris, Seuil, 1992, 281 p.

- KANG Hongbin, *Seoul City Guide*, Séoul, Korea National Tourism Corporation, 1986, 227 p.

- KANG Kyoung-won [KANG Kyòngwòn], *Die räumiche Kognition koreanischer Stadtbewohner*, Kiel, Materialen zur regional-entwicklung, 1988, 282 p.

- KIM Sung-gyun [KIM Sònggyun], *Winding river village: poetics of a Korean landscape*, Séoul, chez l'auteur, 1988, 348 p.

- KIM Yersu [Yòlsu], *Cultural policy in the Republic of Korea*, Paris, UNESCO, 1976, 59 p.

- ILYON [Iryòn], *Samguk Yusa, Legends and History of the Three Kingdoms of Ancient Korea*, Séoul, Yonsei University Press, 1972, 456 p.

- *Korea, 20 Years in Pictures*, Séoul, Kyònghyang Sinmun-sa,1968, 530 p.

- *Korea, Old and New*, Séoul, Hollym, 1990, 454 p.

- LANZAROTTI Mario, *La Corée du sud : une sortie du sous-développement*, Paris, IEDES-PUF, 1992, p.

- LAUTENSACH Hermann, *Korea, a Geography based on the author's travels and literature*, Berlin, Springer Verlag, 1988, [Leipzig, 1945], 598 p. + cartes, (trad. C. et E. DEGE.)

- LEE Changsoo [YI] (ed.), *The Modernization of Korea and the Impact of the West*, Los Angeles, 1981, 310 p.

- LEE Chong-sik [YI] (ed.), *Korea Briefing 1990*, Boulder, 1991, 175 p.

- LEE Hoon-K., [YI], *Land utilization and rural economy in Korea*, New York, Greenwood Press, 1969, [Chicago, 1936], 289 p.

- LEE Hyojae [YI Hyojae] (ed.), *Life in urban Korea*, Séoul, Royal Asiatic Society, Korea Branch, 1971, 104 p.

- LEE Ki-baik [YI Kibaek], *A New History of Korea*, Séoul, Ilchogak, 1984, 474 p.

- LEE Ki-suk [YI Kisòk], *A social geography of greater Seoul*, Séoul, Po Chin Chai, 1977, 288 p.

- LEE Younghae [YI Yònghae], *The population of Korea*, Séoul, Presses de l'Université nationale de Séoul, 1975, 154 p.

- LEGER Jean-Michel, *Derniers domiciles connus, Enquête sur les nouveaux logements, 1970-1990*, Paris, Créaphis, 1990, 168 p.

- *Liberté sous clé*, Paris, Léopard d'Or, 1981, 438 p., (trad. R. Leverrier).

-LI Ogg [YI Ok], *Recherches sur l'antiquité coréenne, Ethnie et Société de Koguryò*, Paris, Collège de France, 1980, 303 p.

- LI Ogg [YI Ok], *La Corée des origines à nos jours*, Paris, Léopard d'or, 1988, 451 p.

- LIM Gill-Chin [IM] (ed.), *Korean Development into the 21st Century: Economic, Political and Spatial Transformation*, Séoul, Consortium on Development Studies, 1988, 146 p.

- LIM Gill-chin [IM] et CHANG Wook (eds.), *Dynamic transformation: Korea, NICs and beyond*, Séoul et Urbana, Consortium on Development studies, 1990, 536 p.

- LODGE David, *Un tout petit monde*, Paris, Rivages Poche, 1992, 487 p.

- MATTIELI Sandra (ed.), *Virtues in Conflict*, Séoul, Royal Asiatic Society, 1977, 214 p.

- MAURUS Patrick, *Les Bouddhas de l'avenir*, Arles, Actes Sud, 1993, 165 p.

- MESCHONNIC Henri, *Critique du rythme, Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982, 713 p.

- MESCHONNIC Henri, *Modernité Modernité*, Lagrasse, Verdier, 1988, 313 p.

- MILLS Edwin S. et SONG Byung-nak, *Urbanization and Urban Problems, Studies in the Modernization of The Republic of Korea: 1945-1975*, Cambridge (USA), Harvard University Press, 1979, 310 p.

- MORISHIMA Michio, *Capitalisme et Confucianisme, Technologie occidentale et éthique japonaise*, Paris, 1987, 314 p.

- MUCHEMBLED Robert, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Champs-Flammarion, 1978, 398p.

- MYERS Ramon H. et PEATTIE Mark R., *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1984, 540 p.

- NAHM Andrew, *Korea, Tradition and Transformation*, Séoul, Hollym, 1988, 583 p.

- NAMER Gérard, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, 242 p.

- NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, 674 p.

- *L'Oiseau de Molgyewol*, Paris, Le Méridien, 1988, 141 p., (trad. P. Maurus et Kim Hwayòng).

- ôKUMA Shigenobu (ed.), *Fifty years of New Japan (Kaikoku gojûnen shi)*, Londres, Smith, Elder & Co., 1909, 646 + 616 p.

- PALAIS James B., *Politics and Policy in Traditional Korea*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1975, 390 p.

- PAYOT Dominique, *Des villes-refuges, Témoignage et espacement*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1992, 110 p.

- PHILLIPS David R. et YEH Anthony (eds.), *New Towns in East and South-East Asia*, Oxford, Oxford University Press, 1987, 257 p.

- PIGANIOL André, *Le sac de Rome, 5e siècle*, Paris, Albin Michel, 1964, 400 p.

- PONS Philippe, *D'Edo à Tôkyô, Mémoires et modernités*, Paris, Gallimard, 1988, 458 p.

- RAGON Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes*, Paris, Seuil, 1991, 374 + 348 + 402 p.

- *La République de Corée, concurrent ou nouveau partenaire?*, Grenoble, IREPD, 1987.

- RHEE Chongik [YI], *Korea: The Turbulent Decade*, Séoul, 1989, 487 p.

- ROBINSON Michael, *Cultural Nationalism in Colonial Korea, 1920-1925*, Seattle, University of Washington Press, 1988, 217 p.

- ROBINSON Thomas W. (ed.), *Democracy and Development in East Asia, Taiwan, South Korea, and the Philippines*, Washington, AEI Press, 1991, 321 p.

- ROSSI Aldo, *L'architecture de la ville*, Paris, Livre & Communication, 1990, 295 p.

- RYU Murakami, *Bleu presque transparent*, Paris, Laffont, 1979, 192 p.

- SEIDENSTICKER Edward, *Low City, High City*, Tokyo, Tuttle, 1983, 302 p.

- SEIZELET Eric, *Les petits-fils du soleil : la jeunesse japonaise et le patriotisme*, Paris, POF, 1988, 192 p.

- SHIN Yong-ha [SIN Yongha], *Formation and Development of Modern Korean Nationalism*, Séoul, Dae Kwang Munhwasa, n.d., 401 p.

- *Seoul, a Metropolis in the Making: Excavating a Layered Reality,* Séoul, Municipalité de Séoul, 1989, 123 p.
- SPENCE Jonathan D., *The Search for Modern China,* New York, Norton, 1990, 876 p.
- TAKAMI Jun, *Haut le coeur,* Paris, Le Calligraphe/UNESCO, 1985 [Tokyo, 1960-63], 427 p.
- *Upper-class Culture in Yi-dynasty Korea,* Séoul, Sisayongo-sa, 1982, 189 p.
- *L'urbanisme : la ville entre image et projet,* Cahiers du CCI n°5, Paris, 1988, 208 p.
- VILLETARD de LAGUERIE, *La Corée, indépendante, russe ou japonaise,* Paris, Hachette, 1898, 304 p.
- WEBER Max, *La ville,* Paris, Aubier,1982, (Tübingen, 1947), 218 p.
- WHITE Gordon (ed.), *Developmental states in East Asia,* New York, St Martin's Press, 1988, 242 p.
- WORONOFF Jon, *Asia's "Miracle" Economies,* Tokyo, Yohan, 1986, 404 p.
- YI Chunsòn, *Le village clanique en Corée du sud - et son rôle dans la vie rurale,* Paris, Collège de France, 1992, 249 p.
- YI Munyòl, *Le Poète,* Arles, Actes Sud, 1992, 193 p., (trad. P. Maurus et Ch'oe Yun).
- YOO Wondong [YU Wòndong] et SHIM Sangpil [SIM Sangp'il], *Histoire économique de la Corée du temps ancien à nos jours,* Séoul, Université Sungmyòng, 1986, 131 p.
- YOON Hong Key [YUN Honggi], *Geomantic relationship between culture and nature in Korea,* Taipei, Orient Cultural service, 1983, 219 p.
- YU Wòndong, *Le déclin des marchands privilégiés en Corée. Fin du XVIIIe siècle-Début du XIXe siècle,* Paris, Collège de France, 1984, 104 p.

IV - ARTICLES ET PERIODIQUES (coréen, japonais)

A - Les articles de *Konggan* cités

- CHANG Sik, "Tosi konggan-gwa chogak", (Espace urbain et sculpture), *Konggan,* n° 205, 1984, p. 138-141
- CHO Chunggwòn, "Kim Sugùn-gwa DMZ kinyòm chayòn kongwòn chean", (Kim Sugùn et son projet de parc naturel et memoriel sur la DMZ), *Konggan,* n°259, 1989, p. 44-45.
- CH'OE Sunu et KIM Sugùn, "Han'gug-ùi ch'o ga", (La chaumière coréenne), *Konggan,* n° 62, 1972, p. 18-23.
- CH'OE Sunu et KIM Sugùn, "Han'gug-ùi ch'o ga", (La chaumière coréenne), *Konggan,* n° 65, 1972, p. 16-28.

- CH'OE Sunu et KIM Sugùn, "Han'gug-ùi ch'o ga", (La chaumière coréenne), *Konggan*, n° 67, 1972, p. 28-39.

- "Ch'oe Sunu - Ku in'gan-gwa yesul", (Ch'oe Sunu, l'homme et son art), *Konggan*, n° 212, 1985, p. 28-57

- CHO Inch'òl, "Negat'ibijùm-Iròk'e saenggakhanda", (Ce que je pense du négativisme), *Konggan*, n°279, 1990, p. 64-73.

CHO Kisun, "Chònt'ong chugò konggan-ùi chae ch'angjo" (la recréation d'un espace d'habitat traditionnel), *Konggan*, n° 223, p. 102-103.

- "1900 [ch'òn kubaek] nyòndae-ùi Sòul, ch'ònggam òrin sigak" (Séoul vers 1900, des images émouvantes), *Konggan*, n° 182, p. 20-26.

- CH'òN Pyòngok, "Chosònjo chut'aeg-ùi changsikchòk ùijang", (Le design ornemental de la maison du Chosòn), *Konggan*, n° 118, 1977, p. 80-87.

- "Chònt'ong kyesùng-gwa pip'yòng-ùi tangwi", (Hériter la tradition de manière critique), *Konggan*, n° 12, 1967, p. 8-24.

- "Chònt'ong-ùl kyesùnghanùn kir-ùn", (Comment recueillir en héritage notre tradition architecturale), *Konggan*, n° 3, 1967, p. 6-17.

- "Chungang ch'òngsa ijòn", (Le déménagement du Capitole), *Konggan*, n°280, 1990, p. 10-43.

- "DMZ-rùl kinyòm chayòn kongwòn-ùro", (Un parc naturel et memoriel sur la DMZ), *Konggan*, n°153, 1980, p. 14-22.

-"Han'guk chònt'ong tosi hyòngt'ae-wa konggan kusòng", (Forme et composition spatiale de la ville classique coréenne), *Konggan*, n° 237, 1987, p. 113-129.

- "Han'gug-ùi taehakkyoyuk kònch'ukka-dùl" (Les enseignants d'architecture en Corée), *Konggan*, n° 246, 1988, p. 27-63.

- "Han'guk ch'usang hoehwa 10 nyòn", (10 ans de peinture abstraite coréenne), *Konggan*, n°14, 1967, p. 67-92.

- "Han'guk hyòndae kònch'ug-ùl wihan" (Pour une architecture coréenne moderne), *Konggan*, n° 12, 1967, p. 8-24.

- "Han'guk hyòndae kònch'uk pojon-ùi che munje", (Divers problèmes concernant la préservation de l'architecture moderne en Corée", *Konggan*, n° 223, 1986, p. 89-114.

- "Han'guk kònch'ug-esò Ilbonjògin munje" (la question japonaise dans l'architecture coréenne), *Konggan*, n° 12, 1967, p. 56-57.

- "Hoehwa sog-e chaehyòndoen yes Sòul", (Le vieux Séoul retrouvé dans la peinture), *Konggan*, n°102, 1975, p. 38-43.

- "Han'guksòng pyohyòn -ùi silch'e", (Présence et expression de la coréanité), *Konggan*, n° 243, 1987, p. 70-101.

- HWANG Kiwòn, "Chosòn sidae hyangùb-ùi kongdong konggan", (L'espace public dans les bourgs de l'époque Chosòn), *Konggan*, n° 237, p. 119-129.

- "Hwangyòng-gwa chogyòng", (Environnement et paysagement), *Konggan*, n° 107, 1976, p. 8-26

- "Hyònsang sòlgye-ùi hyònhwang-gwa munjejòm", (Etat actuel et problématique des concours d'architecture), *Konggan*, n° 196, 1983, p. 22-57.

- "2000 [i ch'òn] nyòndae Han'guksang, tosisang", (Image de la Corée et de la ville en l'an 2000), *Konggan*, n°38, 1970, 36-41.

- "Ilbon-ùi hyòndae kònch'uk", (Architecture contemporaine du Japon) *Konggan*, n° 9, 1967, p. 5-57.

- IM Yòngbang, "Sòul siga-e sewòjin chogangmul", (Nouvelles sculptures des rues séoulites), *Konggan*, n° 45, 1970, p. 39-45

- KANG Tòkhùi, "Kònch'uk-kwa chogak', (Architecture et sculpture), *Konggan*, n° 242, 1987, p. 90-91.

- "Kim Chungòp", *Konggan*, n° 250, 1988, p. 27-69.

- KIM Hongsik, "Sayongja-rùl wihan kònch'uk -Minjung kònch'ungnon", (Théorie de l'architecture *minjung* : une architecture pour l'utilisateur), *Konggan*, n° 131, 1978, p. 22-25.

- KIM Sugùn, "In'gan-gwa chayòn-ùi hoebok", (la restauration de l'homme et de la nature), *Konggan*, n° 38, 1970, p. 64-65.

- KIM Suik, "Hwanghae-do naerim kut", (*Kut* de descente de la province du Hwanghae) *Konggan*, n° 185, 1982, p. 66-90.

- KIM Wòn, "Sigùphan hyònsang sòlgye p'ungt'o kaesòn", (L'urgence d'une amélioration rapide du climat des concours), *Konggan*, n° 105, 1976, p. 20-21.

- KIM Wòn, "2 nyòn tongan saenggakhan il", (Deux ans de réflexion), *Konggan*, n° 250, juin 1988, p. 26.

- KIM Wònsòk, "Konggan chi-ùi p'yònjipcha-dùrege ch'anggan 25 tor-ùl majihanùn òje-ùi kamhoe-rùl onùr-e chòkta", (Aux rédacteurs de Konggan : Une note d'aujourd'hui en souvenir d'hier pour le 25e anniversaire), *Konggan*, n°290, p. 8.

- "Kònch'ukka Kim Sugùn", (Kim Sugùn, architecte), *Konggan*, n° 230, 1986, p. 38-305.

- "Kònch'uk pip'yòng", (La critique d'architecture), *Konggan*, n° 205, 1984, p. 53-79.

- PAK Killyong, "Uri-ùi karo konggan", (Le long de nos rues), *Konggan*, n° 229, p. 132-139.

- PAK Pyòngju, "Sòul tosi kyehoek chònsihoe-e taehan p'yòngga", (Compte-rendu critique sur l'exposition 'Le Schéma directeur d'aménagement de Séoul'), *Konggan*, n° 1, 1966, p. 10-16.

- PAK Yonggu, "Tongyòng sidae, kurigo kù ihu..."(La vie à Tokyo et après), *Konggan*, n° 230, septembre-octobre 1986, p. 42-43.

- "88 [p'al p'al], Sòul ollimp'ik segye hyòndae misul che nollan" (Controverse sur le Festival d'art contemporain international des Jeux de Séoul), *Konggan*, n° 240, août 1987, p. 52-63.

- "Pusan", *Konggan*, n° 265, 1989, p. 57-79.

- "Sin munhwa 60 nyòn", (Soixante de nouvelle culture), *Konggan*, n°25, 1968, p. 7-36.

- SIN Yonghun, "Méthode d'assemblage des charpentes de l'époque Chosòn", (Yijo mokcho kònch'ug-ùi iùmmae), *Konggan*, n°4, 1967, p. 61-67.

- SIN Yonghun et KIM Tonghyòn, "Han'guk ko kònch'uk kiwa", (Les tuiles dans l'architecture coréenne ancienne", *Konggan*, n° 46, 1970, p. 69- 79 et 85-95.

- SIN Yonghun et KIM Tonghyòn, "Han'guk ko kònch'uk kiwa", (Les tuiles dans l'architecture coréenne ancienne", *Konggan*, n° 47, 1970, p. 85-95.

- SIN Yònghun, "Chosòn Ch'ongdokpuch'òngsa sinch'uk chònmal", (Les circonstances de la construction du Capitole), *Konggan*, n° 113, 1976, p. 104-116.

- SIN Yònghun, "Han'guk kònch'uk sa - Tosi kyehoek", (Histoire de l'architecture coréenne - La planification urbaine), *Konggan*, n° 268, 1989, p. 146-153.

- SIN Yòngyong, "Chibangjòk imyònsò in'ganjògin kòs-ùro", (Le plus local est le plus humain), *Konggan*, n°138, 1978, p. 33-38.

- "So kùkchang Konggan sarang-gwa munhwajòk pokhap konggan", (Le petit théâtre Konggan au coeur d'un espace culturel complexe), *Konggan*, n°241, p. 115-137.

- "Sòul 1967", (Séoul, 1967), *Konggan*, n°11, 1967, p. 28-43.

- "Sòul Ollimp'ik misul che- Chae nollan", (Nouvelle controverse sur le Festival olympique des arts), *Konggan*, n° 247, mars 1988, p. 27-67.

- "Sòur-ùi tosi kyehoek... kkum-ùi sùk'ech'i", (Esquisses visionaires sur l'urbanisme séoulite), *Konggan*, n° 140, 1979, p. 17-33.

- "Swaesin-gwa suyong-ùi kwaje - Ollimp'ik-kwa tosi, kònch'uk", (L'innovation et sa réception : la ville et l'architecture face aux Jeux olympiques), *Konggan*, n° 252, 1988, p. 31-70.

- "Tosi hwan'gyòng-gwa hwan'gyòng chogak", (Environnement urbain et sculpture d'environnement), *Konggan*, n° 227, 1986, p. 55-65.

- "Tosi-ùi changso, tosi-ùi kiòk", (Lieux de mémoire de la ville), *Konggan*, n° 199, 1984, p. 68-75.

- "Tosi-ùi kil, saram-ùi kil" (Des rues pour la ville, des rues pour les gens), *Konggan*, n° 134, p. 14-39.

- "Tosi-ùi [open space]", (Ville et espaces ouverts), *Konggan*, n° 154, 1980, p. 47-62

- "Tosi-wa kònch'ug-ùi chunggan yòngyòk", (Le territoire intermédiaire entre la ville et l'architecture), *Konggan*, n°215, 1985, p. 113-128.

- YANG Hoil, "Han'gug-ùi tolgil", (Voies pavées de Corée), *Konggan*, n° 144, 1979, p. 42-55.

- YANG Hoil, "Kòmyunik'aesyòn dijain-ùi sinhwasòng-e kwanhan sach'al" (Réflexion sur le caractère mythique du design de communication), *Konggan* n°188, février 1983, p. 72-88.

- YI Chòngmyòn, "Tosi iyong kyehoek", (Les plans d'utilisation des sols), *Konggan*, n°7, 1967, p. 6-10.

- YI Kùnsam, à la mort de Kim Sugùn, "Les fleurs de Konggan doivent vivre", (Konggan hwarang-ùn saraya handa), *Konggan*, n°229, 1986, p. 24.

- YI Sangman, "Chae Tongsòn, kù saengae-wa chakp'um-gwa sasang" (Chae Tongsòn, sa carrière, son oeuvre, sa pensée), *Konggan*, n°188, 1983, p. 29-40.

- YI Tòkhùi, "kkwach'an tosihwa sog-e Sòur-ùi kwaje", (Les tâches de Séoul dans le cadre de l'urbanisation rapide), *Konggan*, n° 153, 1980, p. 40.
- "Yòùido kaebal Master Plan-ùl wihan chònje-wa kasòl", (Avant-projet provisoire pour le Plan directeur d'aménagement de Yòùido), *Konggan*, n° 28, 1969, p. 10-39.
- YUN Ilju, "Pak Killyong : kònch'ukka-wa sahoe", (Pak Killyong : l'architecte et sa société), *Konggan*, n° 6, 1967, p. 12-14.

B - Autres articles et autres périodiques

- AN Kyebok, "Han'guk Nu-Chòng yangsingnon : Han'guk chònt'ong chòngwòn non-eso pon Nu-Chòng yangsig-ùi maengnak" (Belvédères et kiosques : la cohérence formelle cachée dans la tradition coréenne des jardins), *Hwan'gyòng & Chogyòng (Environnement et paysagement)*, n°29, Séoul, 1989, p. 78-82.
- "70 [ch'il sip] nyòndae Han'guk hyòndae kònch'uk pyònmo", (Métamorphoses de l'architecture coréenne moderne pendant les années 70), *in Han'guk kònch'ukka*, p. 18-23.
- CHòNG Ch'angsu, "Sònbi chòngsin-gwa chisigin sang" (Ethos du *sònbi* et figure de l'intellectuel), *in* Im Hùisòp (ed.), *Han'guk sahoe-ùi paljòn-gwa munhwa*, p. 155-176.
- CHòNG Yongsòk, "Pak Chònghùi-wa Miguk" (Pak Chònghùi et les Etats-Unis) *in Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16*, p. 167-186.
- "Han'guk hyòndae kònch'ug-ùi hoesang", (Retour sur l'architecture moderne en Corée), *in Han'guk kònch'ukka*, p. 9-17.
- HYòNG Kiju, "Tosòng kyehoek chonggo, Han-Chung-Il pigyo yòn'gu singnon", (L'unité des références dans les modèles d'urbanisme coréens, chinois et japonais), *Chirihak Nonch'ong*, vol. 12, déc. 1985, p.41-77.
- KIM Hyòngguk, "Sosòl "T'oji"-ùi inmul-dùlgwa onùr-ùi tosi saenghwal", (La vie quotidienne urbaine dans les villes d'aujourd'hui et les personnages du roman *La terre), in Saram-ùi tosi*, p. 50-62.
- KIM Hyòngguk, *"Sae Sòul p'unggyòng 10 kaji"* (Dix paysages du nouveau Séoul), *in* Kim Hyòngguk, *Tosi sidae-ùi Han'guk munhwa*, p. 99-110
- KIM Yòngmin, "Minjok munhak iron-ùi chòn'gae-wa pyònmo" (Naissance et métamorphoses des théories de la littérature populaire-nationale), *in Chònhwan'gi-ùi uri munhwa*, p. 13-40.
- KO Yòngbok, "Pak Chònghùi-ùi kùndaehwa inyòm" (Le concept de modernisation chez Pak Chònghùi), in*Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16*, p. 261-296.
- PAK Inbae, "Munhwap'ae munhwa undong-ùi sòngnip-kwa kù hyangbang" (Formation et orientation des mouvements culturels), *Han'guk*

minjokchuùi ron (Théories du nationalisme coréen), vol 3, Séoul, 1986, p. 420-455.

- *Sahoe pip'yòng, (Critique sociale)*, "Uri-ùi tosi, muòs-i munje inka", (Quels sont nos problèmes urbains ?), Séoul, été 1989, p. 14-172.

- SIN Kich'òl, "Sejong-nobyòn yòksa kyònggwan hoebog-ùl wihan sago", (Idées pour la restauration du paysage historique de l'avenue Sejong et de ses abords), *Kònch'uk*, n°164, janvier 1992, p.72-82.

- YI Pyòngdong, "Pak Chònghùi-wa Sae maùl undong" (Pak Chònghùi et le Mouvement des nouvelles communautés), *in Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16*, p. 356-381.

- YI Kit'ak, "Pak Chònghùi-wa Ilbon", (Pak Chònghùi et le Japon) *in Hyòndaesa-rùl òttòk'e polgòsin ka, vol 4 : Pak Chònghùi-wa 5.16*, p. 187-203.

- YI Sanghae, "Hanyang tosòng kyònggwan-ùi wònhyòng", (Les archétypes du paysage de Séoul), *Kònch'uk*, vol.36, n°1, 1992, p.36-45.

- YOSHIDA Mitsuo, "Fûsui no miyako - Kanjô [Hansòng]", *in* 'Kaleidoscope on urban history', *ISLA* n°3, Tokyo, automne 1992, p. 42-51.

- YUN Chongju, "Haebang hu-ùi in'gu idong-gwa tosihwa", (Urbanisation et mobilités démographiques après la libération), *in Haebang hu tosi sòngjang-gwa chiyòk sahoe-ùi pyònhwa*, p. 1-67.

- YUN Ilju, "Yangsik kònch'uk yuip sigi-e issòsò Han'gugin kònch'ukka-ùi saenghwal-gwa kù chakp'um-e kwanhan chosa yòn'gu", (Vie et oeuvre des architectes coréens au moment de l'occidentalisation de l'architecture), *in* YUN Ilju, *Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu*, p. 78-90.

- YUN Ilju, "Han'guk kaehwagi-ùi yangok kònch'ug-e kwanhan chosa yòn'gu", (Les débuts de l'occidentalisation architecturale en Corée) *in* YUN ILJU, *Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu*, p.91-104.

- YUN Ilju,"Haebang ihu Sòur-ùi kònch'uk (1945-1961)", (L'architecture de la libération : Séoul - 1945-1961), *in* YUN ILJU, *Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu*, p. 105-120.

- YUN Ilju, "1910-1930 nyòndae-ùi 2in-ùi oein kònch'ukka-e taehayò", (Deux architectes étrangers des années 10 à 30), *in* YUN Ilju, *Han'guk kùndae kònch'uk sa yòn'gu*, p. 131-142.

V - ARTICLES ET PERIODIQUES (en français, anglais, allemand)

- ANN-BARON Oksung, "Quelques caractéristiques de la peinture des lettrés en Corée, comparées à la Chine", *Arts asiatiques*, T. XLV, 1990, p. 97-113.

- *Architecture d'Aujourd'hui*, "Soixante années d'architecture d'aujourd'hui", n°272, décembre 1990.

- BLANC Monique et CHAPONNIERE Jean-Raphaël, "Les 'Jaebuls' coréens à l'heure de la globalisation", *Revue Tiers Monde*, t. XXXI, n°124, 1990, p. 789-806.

- BONNOT Gérard, "Osaka ou le mirage technologique", *L'Express* (13 avril 1970), *in Cahiers de l'Express*, n°19, 1993, p. 4-7.

- BOSCHE Marc, "Représentation des comportements en affaires et stéréotypes culturels : vision de Corée du Sud" *in* GAUTHEY Franck et XARDEL Dominique (éds.), *Management interculturel - Modes et modèles*, Paris, Economica, 1991, p. 115-135.

- BOULESTEIX Frédéric, "Quelques images de Séoul dans les récits des voyageurs français au début du XXe siècle", *Revue de Corée*, vol. 19, n° 2, été 1987, p. 60-74.

- BRANDIZZI Giovanni, "Architecture and the Games", *Spaziosport* n°3, septembre 1988, p. 166-192.

- BRANDT Vincent, "South Korean Society", *in* LEE Chong-sik (ed.), *Korea Briefing 1990*, Boulder, 1991, p. 75-95.

- CARTIER Michel, "Une tradition urbaine : les villes dans la Chine antique et médiévale", *Annales ESC*, Juillet-Août 1970, n°4, p. 831-841.

- CARRADINE David, "The Context, Performance and Meaning of Ritual : The British Monarchy and the 'Invention of Tradition', c. 1820-1977", *in* HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (eds.), *The Invention of Tradition*, p. 101-164.

- CHENG Anne, "La 'Maison des Han' : avènement et fin de l'histoire", *Extrême-Orient Extrême-Occident* n°9, "La référence à l'histoire", Paris, 1986, p. 29-43.

- CHO Chayong [Zozayong], "Folk Paintings and Folk Aesthetics", *Korea Journal*, février 1977, p. 4-11.

- CHO Hung-youn, "The Caracteristics of Korean Minjung Culture", *Korea Journal*, novembre 1987, p. 4-18.

- CHOI Byung Sun [CH'OE Pyòngsòn], "The Structure of the Economic Policy-making Institution in Korea and the Strategic Role of the Economic Planning Board", *in* CAIDEN Gerald et KIM Bun-woong (eds.), *A Dragon's Progress, Development Administration in Korea*, p. 95-106.

- CH'OE Choon, "Yi Sang-Jai : sa vie et ses idées", *Revue de Corée*, 1973, V, 4, p. 3-11.

- CHUNG Bertrand [CHòNG], "Le Nihonjin-ron et l'internationalisation du Japon", *Traverses* n° 38-39 "Japon fiction", Paris, 1986, p. 130-135.

- COURANT Maurice, "Un établissement japonais en Corée Pusan depuis le XV° siècle", *in Etudes Coréennes de Maurice Courant*, Paris, Collège de France, 1983, p. 253-291.

- COURANT Maurice, "La pavillon coréen au Champs de Mars", *in Etudes Coréennes de Maurice Courant*, Paris, Collège de France, 1983, p. 223-231.

- DEGE Eckart, "Spatial Perception and City Planning in East Asia", *Chirihak*, vol. 9, déc. 1984, p. 453-463.

- DEGE Eckart, "Die Industrialisierung Südkoreas", *Geographische Rundschau*, n°38, 1986, p. 522-530.

- DEGE Eckart, "P'yòngyang - Ancient and Modern - the Capital of North Korea", *GeoJournal*, 22.1, 1990, p. 21-32 + cartes.

- DELISSEN Alain, "Des villes invisibles: l'urbanité dans l'histoire coréenne", *l'Espace Géographique,* tome XXI, n°1, 1992, p. 69-77.

- DELISSEN Alain, "Des dragons dans le paysage coréen", *L'Homme et la Société* "Anthropologie de l'espace habité", Paris, 1992/2, n°104, p. 15-22.

- DEUCHLER Martina, "The Tradition : Women during Yi Dynasty" *in* MATTIELI Sandra (ed.), *Virtues in Conflict,* p 1-47.

- DWAN Sean, "Seoul - a sacred city ?", *Inculturation,* printemps 1991, p. 14-20.

- EBERSTADT Nicolas, "Some Comments on Democracy and Development in East Asia", *in* T. ROBINSON (ed.), *Democracy and Development in East Asia, Taiwan, South Korea, and the Philippines,* p 261-271.

- *Extrême-Orient Extrême-Occident* n°9, "La référence à l'histoire", Paris, 1986, 144 p.

- FABRE André, "La Corée et la présence obsédante de la Chine", *Critique,* 1976, p. 1132-1145.

- FOSTER-CARTER Aidan, "Explaining Korean Development: Some Issues of Ideology and Method", *Papers of the BAKS* (British Association for Korean Studies), vol 3, Londres, 1992, p. 19-35.

- GALE B. A., "Hanyang (Séoul)", *Transactions of the Royal Asiatic Society- Korea Branch,* vol. 2, 1906, p. 1-43.

- GALLIAN Claire, "Système de protection du patrimoine dans la ville japonaise", *inLa Qualité de la ville 1. Urbanité française, Urbanité nippone,* p. 139-146.

- GOLDBLUM Charles, "The Singapore Paradigm: Urban Planning Materiel for making a "Dragon"", *in* LIM Gill-Chin et CHANG Wook (eds.), *Dynamic transformation: Korea, NICs and beyond,* p. 223-231.

- GRAYSON James H., "Reverse syncretism and the sacred area of Muak-tong: The Accomodation of Korean Folk Religion to the religious forms of Buddhism", *Papers of the British Association for Korean Studies,* vol 3, Londres, 1992, p. 125-145.

- GUILLEMOZ Alexandre, "Manuscrits et articles oubliés d'Akiba Takashi", *Cahiers d'Extrême-Asie,* n°6, 1991-1992, p. 115-149.

- GUILLEMOZ Alexandre, "Seoul, la veuve et la mudang : les transformations d'un chamanisme urbain", *Diogène,* n°158, 1992, p. 104-115

- GUILLEMOZ Alexandre, "En chamanisme coréen, Kut pour le mort , pour les vivants ?", *Bulletin de l'EFEO,* 79.2 (1992), p. 317-358.

- HARPER Robert A., "A new world force: the global network of major metropolitan management centers", *in* LIM Gill-chin et CHANG Wook (eds.), *Dynamic transformation: Korea, NICs and beyond,* p. 29-35.

- "Holà ! à l'invasion culturelle nippone !", *Le Courrier de la Corée,* 24.11.1990, p. 24.

- HWANG Sògyòng, "Le sang" (1972), *in Liberté sous clef,* Paris, 1981, p. 39-59.

- HOBSBAWM, "Introduction : Inventing Traditions", *in* HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (eds.), *The Invention of Tradition,* Cambridge, 1983, p. 1-14.

- HUR Young-hwan [Hò Yònghwan], "Chosòn Dynasty Maps of Seoul", *Korea Journal,* XXX, n°6, juin 1990, p. 21-36.

- JEANNEL Bernard, "La Chine", *inLe Grand atlas de l'architecture mondiale,* Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 18-32.

- KIM Joochul [KIM Chuch'òl], "Urban Renewal in Korea: A Tale of [Sanggye]-dong", *in* LIM Gill-Chin (ed.), *Korean Development into the 21st Century: Economic, Political and Spatial Transformation,* p. 113-123.

- KIM Kwangòk, "Socio-cultural implications of the recent invention of tradition in Korea: an overview", *Papers of the BAKS,* vol. 1, 1991, p. 7-28.

- KIM Kwigon, "Environmental Impacts of New Town Development: the Case of [Kwach'òn] New Town, Korea", in PHILLIPS David R. et YEH Anthony (eds.), *New Towns in East and South-East Asia,* p. 126-152.

- KIM Kyòngdong, "Confucianisme introuvable, Confucianisme retrouvé", *EspacesTemps,* n° 45-46, 1991, p. 62-72.

- KIM Pyòngha, "Les idées économiques de Yu Kil-chun", *Revue de Corée,* automne 1978, p. 3-33.

- KiM Tong-wook [KIM Tonguk], "The life of the Literati in the Sònggyun'gwan", *inUpper-Class Culture of Dynasty Korea,* p. 40-65.

- KIM Wòn, "Histoire de l'urbanisme de Séoul et perspectives", *Revue de Corée,* vol. 13, printemps 1981, p. 4-25.

- "KOO Hagen [KU Hagòn], "Urbanization Pattern and the Emerging Inequality Structure in Korean Development", *in* LEE Changsoo (ed.), *Modernization of Korea and the Impact of the West,* p.101-114.

- "Korean Architecture", *Koreana,* vol. 3 n°3, 1989.

- KOZYREFF Chantal, "Le sanctuaire shintô, expression de la tradition nationale", *in* article "Japon", *Le grand Atlas Universalis de l'architecture,* Paris, 1988, p. 46-47.

- LANZAROTTI Mario, "Chocs exogènes, ajustement et changement structurel en Corée du Sud", *Revue Tiers Monde,* t. XXXII, n° 127, 1991, p. 633-653.

- LEE Changsoo [YI], "Civil-military Relations and the Emergence of Civilitary Bureaucrats in Korea", *in* LEE Changsoo (ed.), *The Modernization of Korea and the Impact of the West,* Los Angeles, 1981, p. 83-100.

- LEE Taeil [YI T'aeil], "New Town Planning and Development in Korea", *in* PHILLIPS David R. et YEH Anthony (eds.), *New Towns in East and South-East Asia,* p. 109-125.

- LEE Yoon-ki [YI Yun'gi], "The *Sònbi* Spirit and Its Manifestation in the Political Domain", *Korea Journal,* avril 1989, p. 12-17.

- LEE Yur-bok [YI Yulbok], "Robert Hart and Chinese Domination of Korea: a Study of Misguided Imperialism", *Papers of the BAKS,* vol. 4, 1993, p. 111-148.

- LIM Jae -hae [IM Chaehae], "Continuité et transformations de la tradition suivant les changements de la société coréenne", *Revue de Corée,* vol. 24, n°1, juin 1992, p.

- LUEDDE-NEURATH Richard, "State Intervention and Export-oriented Development in South Korea", *in* WHITE Gordon (ed.), *Developmental states in East Asia,* New York, St Martin's Press, 1988, p. 68-112.

- MARTIN François, "Expression chinoise et spécificité coréenne", *Cahiers d'études coréennes n°5,* Paris, 1989, p. 147-167.

- MENZEL Ulrich et SEBGHAAS Dieter, "Des nations émergentes. Nouveaux indicateurs pour le développement", *EspacesTemps,* n°45-46, "Sortir du tiersmonde", 1991, p. 27-43.

- MOON Chung-in [MUN Chungin], "The Politics of Structural Adjustment in South Korea: Analytical Issues and Comparative Implications", *Korea Journal,* automne 1991, p. 54-68.

- NISH Ian, "John McLeavy brown in Korea", *Papers of the BAKS,* vol. 2, 1992, p. 29-50

- O Kwangsu, "L'assimilation et l'interprétation des beaux-arts occidentaux", *Revue de Corée,* été 1988, p. 41-66.

- PAK Wansò, "Celle que j'ai rencontrée à l'aéroport" *in L'oiseau de Molgyewol,* p. 13-37.

-PARK Jong-guk [PAK Chòngguk], "Politique culturelle coréenne", *in "Architecture et grands équipements culturels en France et en Corée",* p. 2-1 à 2-12.

- PEATTIE Mark, "Attitudes toward Colonialism", *in* MYERS Ramon et PEATTIE Mark (eds), *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945,* p. 109-110.

- PIGEOT Jacqueline, "La structure d'iki", *Critique,* n°308, 1973, p. 40-52.

- PONS Philippe et SOUYRI Pierre-François, "Moderne sans être occidental", *Le Monde des Débats,* novembre 1992, p. 16-17.

- PONS Philippe, "Corée du Sud : Andong, où le passé s'achève encore", *Le Monde diplomatique-Manière de voir,* n°13, octobre 1991, p. 70-73.

- ROBINSON Michael, "Colonial Publication Policy and the Korean Nationalist Movement", *in* MYERS Ramon et PEATTIE Mark (eds), *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945,* p. 312-343.

- SASSE Werner, "Minjung Theology and Culture", *Papers of the BAKS,* vol 1, 1991, p. 29-43.

-SCHÄTZL Ludwig, "Raumwirtschaftspolitische Ansätze in den Wachstumsländern Ost-/Südostasiens", *Geographische Rundschau,* n°44, 1992, p. 18-24.

- SEO Tatsuhiko, "The urban systems of Chang'an in the Sui and T'ang Dynasties", in BEG M.A.J. (ed.), *Historic cities of Asia,* p. 159-200.

- "Seoul", *Koreana,* vol. 5, n°1, 1991,

- SIN Yongha, "L'idée patriotique pour éclairer le peuple de Sin Ch'ae-ho", *Revue de Corée,* n°4, hiver 1980, p. 27-50.

- SHIN Yong-ha [SIN Yongha],"Le mouvement révolutionnaire des paysans du Tonghak à la lumière de la Révolution Française", *Revue de Corée*, Automne 1989, p. 50-58.

- SùNG Hyosang, "Olympic planning", *Spaziosport* n°3, septembre 1998, p. 144-164.

- TSURUMI Patricia, "Colonial Education in Korea and Taiwan", *in* MYERS Ramon et PEATTIE Mark (eds), *The Japanese Colonial Empire, 1895-1945*, p. 275-311.

- VARAT Charles, "Voyage en Corée", *Le Tour du monde*, Paris, Hachette, 1892, p. 289-368,

- WHANG In-joung [HWANG Injòng], "Government Direction of the Korean Economy", *in* CAIDEN Gerald et KIM Bun-woong (eds.), *A Dragon's Progress, Development Administration in Korea*, p. 85-94.

- WILL Pierre-Etienne, "The resilience of "Confucianism" in contemporary societies", *Cahiers d'Extrême-Asie n°6*, 1991-1992, p. 201-207.

- YAMAMOTO Tadanao, "Development of city planning in ancient Japan - an archeological re-assemblage of palace-cities", *in* M. A.J.BEG (ed.), *Historic cities of Asia*, p.147-158.

- YI Kwang-rin [YI Kwangnin], YI U-song [Yi Usòng] et CHOI Young-ho [CH'OE Yòngho], "Sonbi culture of Korea" *in Upper-class Culture in Yi-dynasty Korea*, p. 160-189.

- YI Tonga, "Le gros rire" *in L'oiseau de Molgyewol*, p. 121-142.

- YOON Hong-key [YUN Honggi], "T'aengni-ji: a Classical Cultural Geography of the Korean Settlement", *Korea Journal*, août 1976, p. 4-12.

- ZUBER H., "Une expédition en Corée", *Le Tour du monde*, Paris, Hachette, 1873, p. 401-416.

VI - REFERENCES NON EDITEES

A - En coréen

- *Architecture et grands équipements culturels en France et en Corée"*, Séoul, Juillet 1987, Séminaire, 29 p.

- KIM Kyehyòn, *Sòul si tosi chaegaebal chòngch'aeg-e taehan kujoùijòk chòpgùn, (Approche structuraliste du redéveloppement urbain séoulite)*, Thèse de doctorat, Université Han'guk [Wedae], 1990, 184 p.

- KIM Hyeran, *Sòul Insa-dong chiyòg-ùi tosi hyòngt'aejòk t'ùksòng-e taehan yòn'gu, (Morphologie urbaine d'Insa-dong)*, Séoul, Mémoire de Maîtrise, UNS, 1986, 117 p.

- KIM Kònyu, *Paekche Sabi tosòng-ùi chirihakchòk yòn'gu, (Géographie d'une ville, Sabi du Paekche)*, Mémoire de maîtrise, Université Sòngsin, Séoul, 1986, 95 p.

- KIM Mijin, *Tosinae Han'ok pojon chigu chijòng wihan kijun-e kwanhan yòn'gu, (Critère pour le classement des tissus historiques)*, Séoul, Mémoire de maîtrise, UNS, 1985, 160 p.

B - Autres langues

- ALEXANDRIDES Goerges. C., *The UN Economic assistance to the ROK: a Case Study of Economic Reconstruction and Development*, Thèse,1960-New York University, viii + 335 p.

- BAE Soon Suk [Pae Sunsòk], *Analysis of the rental housing system in rapidly industrializing environments: feasibility problems and policies for Korea*, Thèse de doctorat, Université de Washington, 1987, 222 p.

- BOSCHE Marc, *La problématique interculturelle : une étude exploratoire sur le thème du management avec la Corée du Sud pour terrain*, Thèse de doctorat, Université Paris IX Dauphine, 1991, 429 p.

- DE CEUSTER Koen, *The Ambiguity of Tradition, Problems of Interpretation in Korean Nationalism*, Tiré à part, 25 p.

- DE CEUSTER Koen, *Qu'est-ce qu'une nation ? The Nation Concept among Korean Cultural Nationalists*, Tiré à part, 7 p.

- GELEZEAU Valérie, *La rue à Séoul : paysages et pratiques quotidiennes d'un espace ouvert urbain*, Mémoire de maîtrise, Université Paris IV, 1990, 134 p.

- HOWARD Keith, *Cultural awareness in Korea, A survey of Korean attitudes toward culture and its presentation*, Tiré à part, 1991, 4 p.

- HOWARD Keith, *Changing times, frozen culture?*, Tiré à part, 1992, 21 p.

- LI Hong [Yi Hong], *Le développement agricole en République de Corée : le Saemaùl Undong*, thèse de doctorat, Université Paris VII, 1988, 435 p.

- OH Woong Sung [O Ungsòng], *Etude sur l'Aménagement du Patrimoine Historique Paysager en Milieux Touristiques. Le Cas de la Région Séoulienne en Corée*, mémoire de DEA, EHESS-Paris La Villette, 1992, 139 p.

- PELLETIER Philippe, *La machistique -ou le poids du politique dans la constitution des villes japonaises*, Tiré à part, 8 p.

- ROBIN Christelle, SHIN [SIN] Yonghak, B. JEANNEL, *Les espaces hybrides à Séoul*, Rapport au Ministère de l'urbanisme (1985), 196p.

- SEIZELET Eric, *Les libertés publiques et le droit en Corée du Sud*, Tiré à part, 1992,10 p.

- SONG Du-yul [SONG Tuyòl], *Minjung: Subjekt einer post-, anti- oder transmodernen Strategie? Eine semantische und soziologische Skizze*, Tiré à part, 1993, 3p.

- SUH Eui Tack [Sò ùit'aek], *Politique du logement en Corée*, Thèse de 3e cycle, Université Paris VIII, 1977, 265 p.

- WALRAVEN Boudewijn, *River of living history, Shijo, History and Historical Consciousness,* Tiré à part, 3 p.

GLOSSAIRE

NB : Il n'a pas été tenu compte des signes diacritiques dans le classement alphabétique.

A

Aegukka - 애국가 - 愛國歌 - 1) Chant de l'amour du pays, 2) hymne national sud-coréen

aeguk kyemong - 애국계몽 - 愛國啓蒙 - Lumières patriotiques

anmok - 안목 - 眼目 - 1) coup d'oeil 2) pénétration

anch'ae - 안채 - - corps de bâtiment interne de la maison (féminin)

ap'at'ù tanji - 아파트단지 - 團地 - grand ensemble, ZUP

B

bunka seiji - 문화정치 - 文化政治 - 1) politique culturelle, 2) politique d'indigénisation

C

chabon - 자본 - 資本 - capital

chaebòl - 재벌 - 財閥 - conglomérat

chaegaebal - 재개발 - 再開發 - redéveloppement, rénovation urbaine

chagal - 자갈 - - galet

chal sara pogetta - 잘살아보겠다 - mieux vivre

changdokttae - 장독臺 - terrasse-porte-jarres

chang p'ung - 장풍 - 藏風 - se garder du vent

chayòn - 자연 - 自然 - nature

chiban - 집안 - - 1) maison, 2) parentèle

chin'gyo - 진교 - 親交 - intimité

chip - 집 - - maison

chiri - 지리 -地理 - géographie
ch'oga - 초가 -草家 - chaumière
choguk kùndaehwa - 조국근대화 -造國近代化
- refondation nationale moderne
chogye - 조계 -租界 - concession
chogyòng - 조경 -造景 - paysagement
chohwa - 조화 -調和 - harmonie
chohyòng - 조형 -造形 - 1) forme, 2) design
chonghap sangsa - 종합상사 -綜合商社
- maison de commerce
Chongmyo - 종묘 -宗廟 - sanctuaire des ancêtres dynastiques
ch'ònmin - 천민 -賤民 - gens de rien
ch'òkto - 척도 -尺度 - système de mesures
chòng - 정 -井 - puits
chònghyòl - 정혈 -定穴 - faire son trou
chòngja - 정자 -亭子 - pavillon, kiosque
chònhwan'gi - 전환기 -轉換期 - tournant
chònmang - 전망 -展望 - perspective
chònmun'ga - 전문가 -專門家 - spécialiste, expert, technocrate
chònse - 전세 -傳貰 - loyer total, key-money
chosang - 조상 -祖上 - ancêtres, aïeux
Chosòn - 조선 -朝鮮 - 1) matin frais 2) dynastie 3) Corée
Chosòn minjujuùi inmin konghwaguk - 조선민주주의인민공화국
-朝鮮民主主義人民共和國 - République Populaire et
Démocratique de Corée
chòn'gi - 전기 -前期 - première moitié d'une période
chòngsin - 정신 -精神 - esprit, mentalité, éthos
chosan - 조산 -朝山 - montagne à venir
chuch'e - 주체 -主體 - autonomie, indépendance
chunghùng - 중흥 -中興 - relèvement
chungin - 중인 -中人 - fonctionnaire-lettré subalterne,
chargé des questions techniques
chusan - 주산 -主山 - montagne principale et protectrice
chut'aek munje - 주택 문제 -住宅問題
- problème du logement

F

fengshui - - 風水 - voir p'ungsu

H

han - 한 - 恨 - rancoeur, resentiment
han'guginnon - 한국인논 - 韓國人論 - coréanologie
Han'gug-ùi kòt - 한국의것 - un je-ne-sais-quoi de coréen
Han'guk - 한국 - 韓國 - la Corée
Han'guk chonghap kisul kaebal kongsa - 한국종합기술개발공사 - 韓國綜合技術開發公社 - Korea Engineering Consultants Corporation
han'gùl - 한글 - - alphabet coréen
Han munhwa kwòn - 한문화권 - 漢文化圈 - monde sinisé
hanok - 한옥 - 韓屋 - maison de style coréen
ho - 호 - 戶 - foyer fiscal
hop'ae - 호패 - 號牌 - plaque d'identification
hubae - 후배 - 後輩 - cadet, nouvelle génération
hujin'guk - 후진국 - 後進國 - pays arriéré
hugi - 후기 - 後期 - deuxième moitié d'une période
hwan'gyòng - 환경 - 環境 - environnement, milieu
hùinsaek - 흰색 - - blancheur
hyangyak - 향약 - 鄕約 - codes provinciaux
hyòndae - 현대 - 現代 - 1) contemporain, 2) moderne
hyòndaejuùi - 현대주의 - 現代主義 - modernisme
hyòngmyòng - 혁명 - 革命 - révolution
hyòngt'ae - 형태 - 形態 - forme
hyònsiljuùi - 현실주의 - 現實主義 - réalisme
hwarang - 화랑 - 花郞 - chevalier-lettré [Silla]

I

iki (jap.) - - 粋 - élégance, raffinement
Ilbon - 일본 - 日本 - Japon
in'gan - 인간 - 人間 - homme, humain
In'gan hwan'gyòng kyehoek yòn'gu so - 인간환경계획연구소 - 人間環境計劃研究所 - Institut pour la Planification de l'Environnement Humain
in'gong taeji - 인공대지 - 人工垈地 - site artificiel

K

kaebal chehan kuyòk - 개발제한구역 - 開發制限區域 - zone de développement limité, ceinture verte
kaehwadang - 개화당 - 開化黨 - parti progressiste
kaekkuthada - 깨끗하다 - - clair, limpide, net, franc
kan (k'an) - 간 칸 - 間 - 1) intervalle, entre-deux, 2) surface
kangsan - 강산 - 江山 - 1) fleuve-montagne, 2) paysage
kan'gyòk - 간격 - 間格 - intervallement
kan yong - 간룡 - 看龍 - observer le dragon
ki - 기 - 氣 - souffle terrestre, énergie (chin. qi)
kidan - 기단 - 基壇 - socle-terrasse
kil - 길 - - chemin, voie, moyen, méthode
kinyòmmul - 기념물 - 紀念物 - monument
kisaeng - 기생 - 妓生 - courtisane
kohyang - 고향 - 故鄕 - pays natal, berceau familial
kojòn - 고전 - 古典 - 1) les Classiques, 2) patrimoine
konggan - 공간 - 空間 - espace
kònch'uk - 건축 - 建築 - architecture
Kòn'guk hunjang - 건국훈장 - 建國勳章 - médaille de la reconstruction nationale
kònmul - 건물 - 建物 - construction
Kònsòlbu - 건설부 - 建設部 - ministère de la construction
Koryò - 고려 - 高麗 - 1) Dynastie, 2) Corée
kòsil - 거실 - 居室 - pièce de la maison
kuk - 국 - 國 - pays, état, royaume

kukchehwa - 국제화 - 國際化 - internationalisation
kukhak - 국학 - 國學 - 1) science nationale, 2) nativisme
kuksu - 국수 - 國粹 - particularité/particularisme national
kukt'o chonghap kaebal kyehoek - 국토종합개발계획
-國土綜合開發計劃 - aménagement du terrioire
Kukt'o kaebal yòn'gu wòn - 국토개발연구원
-國土開發研究院 - Institut pour l'aménagement du Territoire
kulttuk - 굴뚝 - - cheminée, voir ondol
kùmsu kangsan - 금수강산 - 錦繡江山 - brocart du payasge
kùndae - 근대 - 近代 - moderne
kùndaehwa - 근대화 - 近代化 - modernisation
kut - 굿 - - séance chamanique
kùrùt - 그릇 - - enveloppe
k'waejòksòng - 쾌적성 - 快適性 - aménité
kye - 계 - 契 - 1) tontine, 2) association
kyedan - 계단 - 階段 - escalier, niveaux
kyohyanggok - 교향곡 - 交響曲 - symphonie
Kyònggi - 경기 - 京畿 - province métropolitaine de la capitale
Kyòngje kihoek wòn - 경제기획원
-經濟企劃院 - Agence de planification économique
kyot'ong munje - 교통문제 - 交通問題 - problème des transports

M

ma (jap.) - - 間 - intervalle, entre-deux, voir kan
madang - 마당 - - cour de la maison
maenga - 맹아 - 萌芽 - germe
makta - 맑다 - - clair, limpide
maru - 마루 - - 1) faîte, 2) balcon, véranda, 3) plancher surélevé
mat - 맛 - - goût
maùl - 마을 - - 1) village, 2) communauté
maùm - 마음 - - 1) coeur, 2) sensibilité, 3) âme
mi - 미 - 美 - beauté
Miguk - 미국 - 美國 - Etats-Unis

min'ga - 민가 - 民家 - 1) maison populaire, 2) maison nationale
minhwa - 민화 - 民畫 - peinture populaire
minjok - 민족 - 民族 - nation, race, peuple
minjung - 민중 - 民衆 - masses, peuple, nation
minsok - 민속 - 民俗 - folklore
minsok charyo - 민속자료 - 民俗資料 - matériau ethnographique
misin - 미신 - 迷信 - superstition
modònijùm - 모더니즘 - - modernisme
moguk - 모국 - 母國 - matrie
mosaek - 모색 - 摸索 - tâtonnement, approche prudente
mòt - 멋 - - élégance, saveur, esprit, style
mot'aejòk konggan - 모태적 공간 - 母胎的空間 - espace-matrice
muhyòng - 무형 - 無形 - intangible [patrimoine]
munbang - 문방 - 文房 - étude du lettré
munhwajae - 문화재 - 文化財 - 1) trésor culturel, 2) patrimoine classé
Munhwajae kwalli guk - 문화재관리국 - 文化財管理局 - Commission et direction du patrimoine
munhwa undong - 문화운동 - 文化運動 - mouvement culturel
myòlmang - 멸망 - 滅亡 - déclin, effondrement
myòngdang - 명당 - 明堂 - espace d'expression du site géomantique

N

nu - 누 - 樓 - grand belvédère
nori - 노리 - - jeu, passe-temps, fête

O

ondol - 온돌 - - hypocauste
ònmun - 언문 - 諺文 - 1) écriture vulgaire, 2) han'gùl

òullinda - 어울린다 - - harmonie, accord

P

paekcha - 백자 - 白瓷 - céramique blanche
pakkatch'ae - 바깥채 - - corps de bâtiment externe de la maison (masculin)
p'anja chip - 판자집 - 板子 - maison de planche, bidonville
poho - 보호 - 保護 - protection
pojon - 보존 - 保存 - préservation
pokchi sahoe - 복지사회 - 福祉社會 - société de bien-être
pon - 본 - 本 - racine, pays natal, berceau ancestral
pot'ong saram sidae - 보통사람 시대 - 普通一一時代 - ère des gens ordinaires
pudongsan - 부동산 - 不動產 - biens immobiliers, agences immobilières
pudùròum - 부드러움 - - 1) douceur, 2) bien-être
pujòngjòk sasang - 부정적 사상 - 否定的思想 - négativisme
pukch'on - 북촌 - 北村 - village du nord, quartier des yangban au pouvoir
pukhak - 북학 - 北學 - science du nord
p'um - 품 - 品 - degré de noblesse
p'umasi - 품앗이 - - travail collectif, entraide
pundan - 분단 - 分段 - division [nationale]
p'ungsok - 풍속 - 風俗 - moeurs, coutumes, folklore
p'ungsu - 풍수 - 風水 - 1) vent et eau, 2) géomancie
punwigi - 분위기 - 雰圍氣 - ambiance
puòk - 부엌 - - cuisine
purak - 부락 - 部落 - hameau

S

sadae - 사대 - 事大 - servir ce qui est grand
sadaebu - 사대부 - 士大夫 - fonctionnaire-lettré de haut rang
Sae maùl undong - 새마을운동 - — — — 運動 - Mouvement des nouvelles communautés

saenghwal - 생활 - 生活 - vie, existence
sagòn - 사건 - 事件 - affaire, événement
sagunja - 사군자 - 四君子 - les quatre plantes nobles de la peinture de style lettré
sai - 사이 - - intervalle
Sajik - 사직 - 社稷 - autel des divinités gardiennes de l'Etat
sak wòlse - 삭월세 - 朔月貰 - type de loyer
salm - 삶 - - vie
samil - 삼일 - 三一 - trois mars [mouvement du]
sangin - 상인 - 常人 - gens du commun
sa-nong-kong-sang - 사농공상 - 士農工商 - lettrés, paysans, artisans, marchands
sansòng - 산성 - 山土成 - forteresse de montagne
saram - 사람 - - humain, homme
sarangbang - 사랑방 - 房 - pièce de réception des hommes
sasinsa - 사신사 - 四神沙 - quatre "divinités" protectrices du site
se - 세 - 勢 - potentiel dynamique (chin. : shi)
si - 시 - 市 - municipalité (sens moderne)
sigaji - 시가지 - 市街地 - tissu urbain
sijo - 시조 - 時調 - forme poétique brève
Silla - 신라 - 新羅 - 1) Dynastie, 2) Corée
sin sigaji - 신시가지 - 新市街地 - nouveau tissu urbain
sin tosi - 신도시 - 新都市 - municipalité nouvelle
sirhak - 실학 - 實學 - connaissance du réel
siwònham - 시원함 - - 1) frais, 2) bien-être
sobakham - 소박함 - 素朴 - simplicité
sòdang - 서당 - 書堂 - école confucianiste
sòlgye - 설계 - 設計 - projet
sònbae - 선배 - 先輩 - aîné, ancien, devancier
sònbi - 선비 - - lettré, intellectuels
sònggong - 성공 - 成功 - réussite, succès
sònjin'guk - 선진국 - 先進國 - pays avancé
sònjo - 선조 - 先祖 - ancêtres
sòrabòl - 설아벌 - - capitale
sòulsòng - 서울성 - 性 - séoulité
sudogwòn - 수도권 - 首都圈 - zone métropolitaine de Séoul

suyong - 수용 - 受容 - réception
swaeguk - 쇄국 - 鎖國 - fermeture du pays

T

taech'òng - 대청 - 大廳 - espace planchéié
taedong - 대동 - 大同 - harmonie collective
T'aegùkki - 태극기 - 太極旗 - drapeau [sud]-coréen
Taehan cheguk - 대한제국 大韓帝國
- Empire du Grand Han coréen
Taehan min'guk - 대한민국 - 大韓民國
- République de Corée
Taehan chut'aek kongsa - 대한주택공사 - 大韓住宅公社
- Office public du logement
taejung - 대중 - 大衆 - masses
taltongne - 달동네 - - village de la lune, bidonville
tanji - 단지 - 團地 - complexe, voir ap'at'ù
tansunham - 단순함 - 單純 - simplicité
tarak - 다락 - - grenier
t'arak - 타락 - 墮落 - décadence
t'oji kihoek chòngni chigu - 토지 기획 정리 지구
- 土地企劃整理地區 - zone de remembrement
tongdo sògi - 동도서기 - 東道西器
- Voie orientale, machines occidentales
Tongguk - 동국 - 東國 - 1) royaume de l'est, 2) Corée
tonghak - 동학 - 東學 - savoir oriental

tongnip hyòphoe - 독립 협회 - 獨立協會
- Club de l'indépendance
T'ongil Silla - 통일신라 - 統一新羅 - Grand Silla
t'ongil - 통일 - 統一 - réunification
tongsan - 동산 - - jardin, verger
t'ongsinsa - 통신사 - 通信使 - ambassade vers le Japon
tosi kibon kyehoek - 도시 기본 계획 -
- schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme
tosi munje - 도시문제 - 都市問題 - problème urbain

tosi ch'ejil - 도시 체질 - 都市體質 - matière urbaine
t'ùkpyòlsi - 특별시 - 特別市 - ville spéciale
tùk su - 득수 - 得水 - obtenir de l'eau
ttùl - 뜰 - - cour de la maison
ture - 두레 - - équipement banal
twit mokkil - 뒷목길 - - ruelle de derrière

U

ùibyòng - 의병 - 義兵 - armée des justes
ùmyangohaeng - 음양오행 - 陰陽五行 - Yin-Yang et cycle des 5 éléments
undong - 운동 - 運動 - mouvement
ùp - 읍 - 邑 - ville, bourg
uri nara - 우리나라 - - 1) notre pays, 2) la Corée

W

wijòng ch'òksa - 위정척사 - 衛正斥邪 - défense de l'orthodoxie et rejet de l'hétérodoxie
wòlse - 월세 - 月貰 - loyer mensuel

Y

yangban - 양반 - 兩班 - 1) fonctionnaire-lettré des deux ordres, 2) noble
yennal - 옛날 - - autrefois, jadis
yesuljisangjuùi - 예술지상주의 - 藝術至上主義 - l'art pour l'art
yòbaek - 여백 - 餘白 - blanc, marge
yòyu - 여유 - 餘裕 - marge, jeu, réserve, aisance, surplus
yugùijòn - 육의전 - 六矣廛 - Six magasins centraux à monopole
yuhyòng - 유형 - 有形 - tangible [patrimoine]
yusan - 유산 - 遺産 - 1) héritage, 2) patrimoine
yusin - 유신 - 維新 - revitalisation

Merci à Olivier Descour pour avoir prêté sa plume aux caractères chinois

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 1

PREMIERE PARTIE : LA NATION 10

PREMIERE SOUS-PARTIE : IDENTITE ET IDEOLOGIE NATIONALES DANS LA CULTURE COREENNE
.....11

INTRODUCTION.....12

I - LA CULTURE NATIONALE CLASSIQUE - LE "PREMIER" CHOSON.....15
A - La Corée classique - nation et vision du monde.....15
1- Ombre chinoise, ombres japonaises.....16
2 - La Corée sinisée - la Chine comme référence complexe.....17
B - La Corée classique - structures de la vie culturelle.....19
1 - Un modèle socio-culturel.....20
2 - Les élites culturelles.....21
3 - Le modèle détourné - l'usage social de la Chine.....24

II - VERS UN NATIVISME COREEN ? LA QUESTION DU SIRHAK.....26
A - L'ébranlement de la référence chinoise.....27
B - La mutation des structures culturelles.....29
C - Naissance d'un nativisme coréen ?.....31
1 - La science nationale.....31
2 - La simplicité coréenne, première figure du génie national ?.....33
D - Conclusion sur le sirhak.....35

III - NATION ET MODERNISATION - 1860-1910.....37
A - Idées et thèmes.....40
1 - la jeunesse et le grand large.....40
2 - La nation entre tradition et modernisation.....43
B - Références et pratiques.....45
1 - Un cadre nouveau - Orient et Occident.....45
2 - Le jeu des nations.....48
3 - Naissances du patriotisme.....51

IV - LA PERTE DE SOI - 1910-1945.....56
A - La nation en miettes.....58
1 - Les forces de dissolution.....58
2 - Les actes de démolition.....63
B - La nation ressaisie.....67
1 - Le 1er mars 1919 - lieu de mémoire et lieu d'identité.....68
2 - La "politique culturelle".....72

V - LE TRAUMATISME DE LA GUERRE CIVILE - (1920) 1945-1960.....77
A - La grande lueur née à... l'ouest.....79
1 - Les premiers pas du socialisme coréen.....79
2- Nation et minjung - une naissance dans les années 20?.....80
3 - Les jalons de la contre-culture prolétarienne.....83

B - Le sud et le nord 85
1 - Décomposition et reconstruction nationales 85
2 - L'envers du conflit coréen - de la division au désir de puissance 89
C - Retour du grand large et désirs de Corée 92
1 - Totem américain et tabou japonais 92
2 - La politique culturelle et la gestion des symboles nationaux 95

CONCLUSION 98
Sources écrites autres qu'en français 99

DEUXIEME SOUS-PARTIE : IDENTITE NATIONALE, VIE CULTURELLE ET MOUVEMENT DES IDEES EN COREE DU SUD - 1960-1990 101

INTRODUCTION 102

I - LE SYSTEME DE L'IDEOLOGIE NATIONALE - 1960-1990 105
A - Définitions
B - Contenus
1 - Le cadre global 108
2 - Le capital identitaire et ses plus-values 109
C - Les acteurs du "dedans"
1 - L'Etat et les milieux intellectuels 111
2- La censure et les atteintes aux libertés publiques 112
3 - Un système radicalisé en apparence? 113
D - Les échos du "dehors"
1 - Filtrages 116
2 - Traductions 120
E - Périodisations

II - LES ANNEES 60 - IL FAUT ETRE ABSOLUMENT MODERNE 126
A - modernisation et construction nationale
1 - Les mots
2 - Choguk kùndaehwa 129
3 - L'idée de modernisation chez Pak Chònghùi 130
4 - Anti-américanisme et retour du Japon - la traversée des apparences 132
B - Culture de la modernisation et nationalisme
1 - Les élites et la population - la protension temporelle 136
2 - La vie culturelle - de la modernisation à sa critique 140
a - L'institution du patrimoine 140
b - Aux grands hommes, la patrie reconnaissante 142
c - Un modernisme officiel 143

III - LES ANNEES 70 - REALISMES ET REVITALISATION 147
A - Changement d'ambiance
1 - Les bouleversements de la modernisation 147
2- Le tournant 1969-1972 149
B - Le retour du réel
1 - Un art réaliste 152
2 - Une littérature réaliste 155
C - La contre-attaque de la revitalisation
1 - Renforcement de l'Etat policier 158
2 - La politique culturelle et le contrôle idéologique 159
3 - Une coréanologie - la revitalisation selon Pak Chònghùi 165

IV - LES ANNEES 80 - MINJUNG ET INTERNATIONALISATION 170
A - Les années de plomb
1 - Images floues ou croisade démocratique? 170
2 - Incertitudes et coup d'Etat militaire 172

3 - Le drame de Kwangju et la chute de la, maison US....175
4 - Ajustements....177
B - Qu'est-ce que le minjung ?
1 - Essai de définition critique....180
2 - Un mouvement polymorphe....181
3 - Le vrai peuple et la chamane....184
C - Les classes moyennes et l'internationalisation
1 - Classes moyennes, Jeux olympiques et chute du régime....187
2- Coréanologies et internationalisation....191
3 - L'ère du Pacifique et le post-modernisme....198

CONCLUSION....201
Sources écrites autres qu'en français....205

DEUXIEME PARTIE : KIM SUGUN ET KONGGAN 1960-1990
....207

INTRODUCTION....208
A - Kim Sugùn et Konggan - les objets visés....208
B - Les sources....210
C - Périodisation....214

I - PREMIERS PAS (1960-1965)....217
A - Les origines....217
B - La vocation d'architecte et les beaux jours de Tokyo....220
C- Retour au pays....225
D - L'homme et le style....229

II - FONDATION ET INSTALLATION (1966-1971)....238
A - Mise au point - le nom des institutions....238
B- Le tournant de 1966-1967 et l'influence de Ch'oe Sunu....240
C - Deux polémiques de l'année 1967....246
D - La vie de Konggan à la fin des années 60....253

III - KONGGAN - PORTRAIT DE GROUPE (1966-1988)....260
A - Les données matérielles....260
B - Lignes éditoriales et contenus....266
C - La famille Konggan et ses cercles....286

IV - LES ANNEES 70 - ELOGE DE L'ESPACE COREEN....303
A - Une période difficile et brillante....303
B - Illustration de l'espace coréen et icônes de coréanité....307

V - LES ANNEES 80 - APOGEE OU DECLIN?....340
A - Une décennie agitée et essoufflée....340
B - Le négativisme et autres coréanités des années 80....350

CONCLUSION - LES LIMITES D'UNE COREANOLOGIE....357
Sources autres qu'en français....363

TROISIEME PARTIE : LA VILLE 369

PREMIERE SOUS-PARTIE : LES IDENTITES D'UNE CAPITALE 370

INTRODUCTION.....371

I - SEOUL, AU COEUR DE L'ASIE DU NORD-EST.....375
A - Le site - autour des sept montagnes.....375
B - La situation d'une capitale.....390

II - SEOUL, CAPITALE DE LA GEOMANCIE 403
A - Problèmes et définitions.....403
B - Le cas de Séoul.....407
1 - Site et situation géomantique - les principes généraux.....408
2 - Naissance géomantique d'une capitale.....415

III - SEOUL, LES VISAGES DE LA VILLE SINISEE.....421
A - Un second modèle - Du Zhouli à Chang'an.....421
B - Le masque de la capitale lettrée.....434

IV - SEOUL, PHENIX DE LA MODERNISATION COREENNE.....446
A - Une modernisation autonome - les banlieues d'Hanyang.....446
B - Une modernisation limitée - l'occidentalisation du paysage.....454
C - Une modernisation ambiguë - Séoul, capitale coloniale.....464
1 - La croissance et les origines des villes coloniales coréennes.....464
2 - Urbanisation, urbanisme, urbanité de Keijô.....469
3 - Identité urbaine et identité nationale - une déculturation urbaine?.....479
D - Ruines et reconstruction - 1945-1960.....483

Sources autres qu'en français.....490

DEUXIEME SOUS-PARTIE : DE LA MEGAPOLE A LA VILLE MONDIALE LA CONSTRUCTION DE LA SEOULITÉ 491

INTRODUCTION.....492

I - LA VILLE ET L'AGGLOMERATION.....502
A - La formation de la mégapole.....502
1 - Urbanisation et industrialisation.....502
2 - Périodes et espaces 507
a - 1960-1970 - le vieux nord.....507
b - 1970-1980 - le sud nouveau.....514
c - 1980-1990 - le sud, de nouveau.....522
B - Les logiques d'une agglomération.....526
1 - Les forces à l'oeuvre.....526
2 - Unité, logique et identité de l'agglomération.....533
C - Konggan - Plaidoyers pour une ville moderne et coréenne.....537
1 - La continuité et les cohérences d'une philosophie de la ville.....539
2 - Apories et ambiguïtés.....547

II - LA QUALITE URBAINE ET LES RUGOSITES DU PAYSAGE.....555
A - Scènes du désordre urbain.....555
1 - Paysages-ambiances.....555
2 - Rugosités - trames, parcellaires, volumes et profils.....557
3 - L'eczéma urbain et l'horreur des rues.....565
B - Les voies de la qualité urbaine.....572
1 - Konggan -Reportage (Illustrations 115 - Paysages de Séoul).....572
2 - Patrimoine et symboles nationaux.....581
3 - L'éducation sensible et l'architecture paysagère.....586
4 - La vraie modernité paysagère.....593

III - LE CHAMP DE L'ARCHITECTURE COREENNE.....597
A - Kim Sugùn - Le métier et le rôle de l'architecte.....600
1 - Qu'est-ce que l'architecture?.....600
2 - Les exigences de l'architecture.....604
B - La critique du champ coréen de l'architecture.....607
1 - Les prodromes de l'architecture moderne-contemporaine en Corée.....607
2 - Questions sur l'architecture coréenne.....610
a - Les matériaux et les techniques.....611
b - Le milieu des architectes coréens.....614
c - Les moeurs architecturales.....617
C - L'oeuvre.....620

CONCLUSION - L'ARCHITECTE ET L'IMAGE DE LA VILLE.....637
A - Le moment olympique.....637
B- L'image de Séoul et la ville mondiale.....642

Sources écrites autres qu'en français.....647

CONCLUSION.....651

TABLE DES MATIERES.....700
LISTE DES ANNEXES.....705
TABLE DE L'ICONOGRAPHIE.....706

LISTE DES ANNEXES

Document 1 - Les organisation culturelles en Corée en 1922
Document 2 - Le travail de la référence.
Document 3 - Table des "médaillés de la reconstruction nationale"
Document 4 - De la KAPF aux réalismes des années 70 et à l'art *minjung*
Document 5 - L'hymne du *Sae maùl undong* (traduction officielle)
Document 6 - Table des matières de *Coréens, qui sommes-nous?* (Kim Yòlgyu)
Document 7 - Les dessins de Kim Sugùn
Document 8 - L'hymne du kan *(Kan-ùi ch'an'ga)* - Kim Sugùn (1977)
Document 9 - Culture et espace (Munhwa-wa konggan) - Kim Sugùn (1984)
Document 10 - La *Korea Engineering Consultants Corporation* (publicité)
Document 11 - Les sommaires coréens et anglais du n°115 (janvier 1977)
Document 12 - Le personnel administratif de Konggan (1967-1988)
Document 13 - Les contenus : tables de dépouillement des sondages
Document 14 - Les principaux contributeurs de *Konggan* (1966-1988)
Documents 15 - Les données climatiques de Séoul d'après *Sòul Munhwa*
Document 16 - La course aux concessions (1883-1898), d'après LEE Ki-baik.
Document 17 - Les Dix bal(l)ades de Hando (d'après Kim Hyòngguk)
Document 18 - Cartes du bâti urbain pendant la période coloniale (Yi Kisòk).
Document 19 - Kangnam en 1970
Document 20 - "Image de la ville future" *(Mirae-ùi tosisang)* - Kim Sugùn (1961)
Document 21 - Balade sur une ville de rêve *(Tosi tijain hwansanggok)* - Kim Sugùn (1972)
Document 22 - Aménager la zone métropolitaine de Séoul *(Sudogwòn chòngbi)* - Kim Sugùn (1983)
Document 23 - Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 18, Projet de Kang Pyònggi
Document 24 - Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 29, Projet de Yang Hoil
Document 25 - Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 23, Projet de O Kisu
Document 26 - "Dix paysages du nouveau Séoul" Kim Hyòngguk - *in La culture coréenne au temps des villes (1989)*
Documents 27 - Les tissus urbains de Séoul

TABLE DE L'ICONOGRAPHIE

Tableau 1 : le système producteur de l'identité nationale
p. 115
Graphique 2 : importations de livres en Corée en 1966
p. 134
Graphique 3 : importations de livres en Corée en 1967
p. 134
Graphique 4 : genres importés par volumes et pays en 1966
p. 135
Graphique 5 : genres importés par volumes et pays en 1967
p. 135
Graphique 6 : la répartition des crédits de la politique culturelle
p. 160
Liste 7 (a, b, c) : analyse lexicographique des écrits de Pak Chònghùi
p. 167-168
Graphique 8 : Kim Sugùn, sources recueillies (1960-1986)
p. 211
Graphique 9 : Kim Sugùn : thèmes des écrits édités
p. 211
Graphique 10 : pour qui écrit Kim Sugùn?
p. 232
Illustration 11 : le projet de musée central. Palais Kyòngbok (1966-1967)
p. 247
Illustration 12 : le musée de Puyò (1967)
p. 251
Illustration 13 : De Kyònghoe-ru au pavillon coréen d'Osaka (1970)
p 257
Graphique 14 : le prix de Konggan (1966-1988)
p. 263
Graphique 15 : l'évolution des lignes éditoriales par les sous-titres (1966-1990)
p. 268
Graphique 16 : le biais du sondage : le champ "sujets" dans la première série
p. 272
Graphique 17 : le biais du sondage : le champ "sujets" dans la deuxième série
p. 272
Graphique 18 : le champ national dans *Konggan* - série 1 (1967-1990)
p. 273
Graphique 19: le champ national dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)
p. 273
Graphique 20 : le champ national dans *Konggan* - série 1 (moyenne 1967-1990)
p. 274
Graphique 21 : le champ national dans *Konggan* - série 2 (moyenne 1967-1990)
p. 274
Graphique 22 : le champ temporel dans *Konggan* - série 1 (1967-1990)
p. 275
Graphique 23 : le champ temporel dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)
p. 275
Graphique 24 : le champ temporel dans *Konggan* - série 1 (moyenne 1967-1990)
p. 276
Graphique 25 : le champ temporel dans *Konggan* - série 2 (moyenne 1967-1990)
p. 276

Graphique 26 : le champ "sujets" dans *Konggan* - série 1 (1967-1990)
p. 277
Graphique 27 : le champ "sujets"dans *Konggan* - série 2 (1967-1990)
p. 277
Graphique 28 : le détail du champ "milieu" dans *Konggan* -série 1 (1967-1990)
p. 278
Graphique 29 : le détail du champ "milieu" dans *Konggan* -série 2 (1967-1990)
p. 278
Liste 30 : les séries dans Konggan (1966-1990)
p. 283-285
Graphique 31 : les classes d'auteurs par nombre d'articles écrits dans *Konggan* (1966-1988)
p. 289
Graphique 32 : les auteurs et leur champ de compétence dans *Konggan* (1966-1988)
p. 290
Graphique 33 : les institutions présentes dans *Konggan* à travers les auteurs (1966-1988)
p. 292
Graphique 34 : les universités coréennes dans *Konggan* (1966-1988)
p. 292
Graphique 35 : les auteurs non coréens dans l'écriture de *Konggan* (1966-1988)
p. 295
Illustration 36 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - les interfaces du dedans et du dehors
p. 320
Illustration 37 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - enveloppes et ouvertures
p. 321
Illustration 38 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - adossement
p. 322
Illustration 39 : la maison coréenne d'après Kim Sugùn - approche topologique et unité esthétique
p. 323
Illustration 40 : la segmentation intérieure de la maison coréenne
p. 326
Illustration 41 : les niveaux de la maison coréenne d'après les façades
p. 334
Illustration 42 : chicanes et étagements - un site de sépulture (Changnùng)
p. 335
Illustrations 43 à 46 : la maison coréenne - le bonheur d'être *sònbi*
p. 337-339
Illustration 47 : les structures de la culture coréenne
p. 351
Illustration 48 : le site originel de Séoul sous les Yi
p. 377
Illustration 49 : le site originel de Séoul aujourd'hui (vers 1985)
p. 377
Illustration 50 : Séoul et le relief de sa région
p. 379
Illustration 51 : la double enveloppe topographique du site de Séoul
p. 380
Illustration 52 : un relief orienté
p. 380
Illustration 53 : les berges du Han au début des années 70
p. 383
Illustration 54 : la rose des vents à Séoul
p. 386
Illustration 55 : le déboisement des environs de Séoul au début du XXe siècle
p. 389

Illustration 56 : les capitales coréennes et leur situation
p. 391
Illustration 57 : Corée de l'endroit, Corée de l'envers
p. 392
Illustration 58 : endroit et envers, une représentation figurée
p. 393
Illustration 59 : villes et routes du Chosòn - Un schéma radio-concentrique
p. 395
Illustration 60 : la côte à proximité de Séoul
p. 396
Illustration 61 : la défense de Séoul - Schéma simplifié
p. 397
Illustration 62 : le développement ferroviaire à l'époque coloniale
p. 400
Illustration 63 : Séoul et la Mandchourie
p. 401
Illustration 64 : une cartographie géomantique, le *Taedongyòjido*
p. 410
Illustration 65 : le site idéal dans la géomancie
p. 412
Illustration 66 : la classification des sites
p. 414
Illustration 67 : deux sites concrets de la péninsule
p. 414
Illustration 68 : les sites alternatifs de Séoul
p. 418
Illustration 69 : la capitale idéale
p. 419
Illustration 70 : la controverse Muhak- Chòng Tojòn
p. 423
Illustration 71 : la ville du Zhouli
p. 424
Illustration 72 : le "modèle Chan'gan"
p. 424
Illustration 73 : Chang'an et son écologie urbaine à la fin des Tang
p. 425
Illustration 74 : la Changan coréenne : P'yòngyang du Koguryò
p. 426
Illustration 75 : un schéma simplifié de l'organisation spatiale de Séoul
p. 429
Illustration 76 : l'ordre spatial séoulite
p. 431
Illustration 77 : décomposition des structures paysagères de Séoul
p. 432
Illustration 78 : le *hyòn* de Sòksòng, province du Ch'ungch'òng
p.437
Tableau 79 : population et densités des vingt premières villes coréennes dans le recensement de 1786
p. 438
Graphiques 80 et 81 : l'évolution comparée de la population coréenne et de la population de Séoul du XVIIe au XIXe siècle
p. 440
Tableau 82 : le système cadastral selon les dignités au XIVe siècle
p. 444
Illustration 83 : les deux courbes de la population coréenne (1650-1910)
p. 447

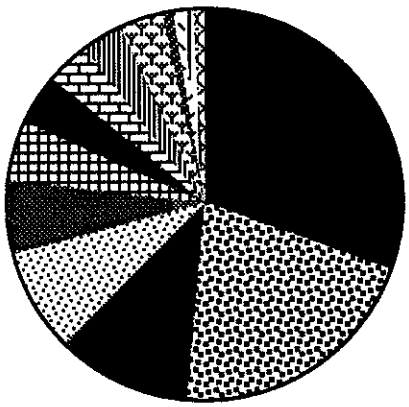
Illustration 84 : les "classes sociales" à Taegu du XVIIIe au XIXe siècle
p. 448
Illustration 85 : la société du XVIIIe siècle chez Kim Hongdo
p.450-451
Illustration 86 : la banlieue de Séoul
p. 452
Illustration 87 : les environs de Tongdaemun vers 1880
p. 461
Illustration 88 : les abords de Tongdaemun vers 1900
p. 462
Graphique 89 : l'envol de la population urbaine en Corée - 1915-1945
p. 465
Graphique 90 : populations urbaines et rurales en Corée - 1910-1941
p. 465
Illustration 91 : le schéma d'aménagement de la concession de Mokp'o (province du Chôlla) - 1911
p. 467
Illustration 92 : Mokp'o à la fin des années 30
p. 468
Illustration 93 : la croissance de Séoul - 1900-1945
p. 470
Illustration 94 : Yulgong-no et Taehang-no - La trame fondamentale
p. 472
Illustration 95 : la naissance de l'avenue Sejong
p. 473
Illustration 96 : le plan d'aménagement de Séoul de 1934
p. 476
Illustration 97 : le Capitole et les marques "japonaises" en 1926
p. 482
Graphique 98 : la croissance de Séoul (1955-1990)
p. 505
Graphique 99 : Séoul et sa zone métropolitaine (1955-1990)
p. 505
Graphique 100 : Séoul - la population et l'emploi industriel (1963-1990)
p. 506
Graphique 101 : l'emploi industriel - Séoul et Pusan (1963-1986)
p. 506
Illustration 102 : le bâti urbain en 1970
p. 509
Illustration 103 : le schéma directeur simplifié de Séoul- 1966
p. 512
Illustration 104 : les zonages du schéma directeur de 1966
p. 512
Illustration 105 : la "ceinture verte" de Séoul
p 517
Illustration 106 : les macro-grilles géométriques de Séoul
p. 519
Illustration 107 : l'urbanisation du sud et l'espace bâti (1970-1990)
p. 520
Illustration 108 : le phénomène Kangnam -1970-1988
p. 520
Illustration 109 : le nouveau profil du centre des affaires
p. 525
Illustration 110 : parcellaire du centre historique et remembrement en bordure
p 559

Illustration 111 : parcellaire nouveau de l'arrondissement de Kangnam
p. 560
Illustration 112 : un exemple de rugosité urbaine : la pente nord de Namsan
p. 561
Illustration 113 : le profil schématique d'une avenue et ses mutations
p 562
Illustration 114 : la rue séoulite d'après Kim Sugùn
p. 568
Illustrations 115 : Paysages de Séoul
p. 572-579
Illustration 116 : paysagement et ouverture des *tanji*
p. 590
Illustration 117 : un exemple d'espace ouvert de qualité au centre-ville
p. 590
Illustrations 118 et 119 : la sculpture de plein air dans le paysage urbain
p. 592
Illustration 120 : Yòùido - L'effet de masse
p. 594
Illustration 121 : Yòùido - un champ de sculptures
p. 595
Illustrations 122 : les oeuvres de Kim Sugùn à Séoul
p. 626

ANNEXES

1 - ANNEXES AU CHAPITRE 1

Document 1 : Les organisation culturelles en Corée en 1922



religion	30,6%
jeunesse	20,8%
jeunesse- religion	11,2%
industrie	8,3%
loisirs	6,1%
autres	4,9%
auto-éducation	4,1%
monde du travail	3,6%
société savante	3,6%
anti alcoolique	3,4%
femmes	1,0%
entraide	0,9%
politique et intellectuelle	0,8%
enfance	0,7%

Source : Michael ROBINSON, *Cultural Nationalism in Korea 1920-1925*, Seattle, 1988, p. 50.

NB : Seules 5696 organisations sur les 5728 comptées par M. ROBINSON ont pu être ici représentées. 0,6% des données ne sont pas prises en compte.

2- ANNEXES AU CHAPITRE 2

Document 2 - Le travail de la référence.

note : 17. Extrait de *Konggan*.

[illegible] 建物 하나하나가 무서 뚜렷한 明暗속에서 몸을 위치이고 있었다⑩. 象徵의 動物⑪처럼 그것은 푸근한 몸짓을 가지고 있었다⑫. 나는 마치 놓였던 듯하다⑬. 여기서 살아도 좋다고 생각했었던지도 모른다⑭.

봄빛을 받고 하얗게 빛나는 駅앞 広場을 천천히 가로질러서 나는 都市를 향하여 걸어 갔었다. ⑮. 初行이었기 때문에 나는 길을 잃지 않기 위해서 記憶을 위한 標識物을 만들며 걸어갔었다⑯. 처음에는 사과가게⑰, 두번째는 쥬스가 진열장안에 놓인 빵집⑱, 다음에는 女人들의 內服을 파는 商店⑲…그리고 마침내 都市 한복판까지 갔었다. 그곳에는 褪色한 懸版을 단 古代의 城樓⑳가 서 있었다㉑.

그것은 歷史라기보다 차라리 하나의 誕生같았다㉒. 나의 손자국이라도㉓ 남길듯이 나는 그 城樓의 礎石을 어루 만졌었다㉔. 그리고 駅으로 돌아가기 위해서 발길을 돌렸다.

그리고 길을 잃어 버렸던 것이다. 허지만 분명히 기억하거니와, 그때 나는 조금도 초조해있지 않았었다. 내 등뒤에 하늘 높이 솟아 있는 城樓의 存在㉕를 믿었기 때문㉖이었던 것 같다.

그렇지만 지금은 희미한 기억에나 남아있는 그 都市㉗. 초조의 채찍이 날리는 지금 길을 잃고도 침착했던 그 때의 내가㉘ 부러움다.

先이가㉙ 그러운것㉚ 같다.

위의 散文event에서 보여지는 筆者의 主觀的 神話伝達体系를 番号別로 解釈해 봄으로써 앞서 記述되었던 諸理論의 意味를 유추해 보겠다.

① 期瞞的 神話의 出発
② 神話의 収容空間의 暗示
③ 集団的 記憶
④ Sign-Gestalt
⑤ 知覚状態
⑥ 観念과 認知状態
⑦ Image
⑧ 感覚皮質의 不安定性
⑨Image
⑩ 矛盾, 葛藤을 解決하는 改革의 意志를 委任하게되는 時間的 状態
⑪ 象徵(Symbol)
⑫ Schemata의 再修正으로서 回復(recall), 再学習(relearning), 再認知(recognition) 됨으로써.
⑬ 昇華(Sublimation)되고 安堵의 判断이 成立.
⑭ 神話性의 確認
⑮ 知覚의 連続性(Temporal Sequence)
⑯ 記憶意志의 確認을 위한 Sign의 製造.
⑰⑱⑲ Sign의 象徵을 暗示하는 Spatial Sequence의 macro와 micro사이의 Continuum 概念
⑳ 神話의 象徵
㉑ 神話의 図式에 存在하는 Meru山을 向한感興噴出(Sensation)의 process 에서
㉒ libido, (ecstasy)
㉓ 觸覚的 Image
㉔ 人間行態(haman behavior)의 痕迹(trace)에 대한 安堵感을 想起(remember)
㉕ 神話性
㉖ 宗教性
㉗ 集団的 記憶에 도사린 神話
㉘ 個人的 意識의 進化process
㉙ Utopia
㉚ 原型(archetype, prototype)

위 ㉗項에 記述된 「都市」는 希臘的 神話를 孕胎하였던 都市国家로서의 polis를 뜻하는 것은 전혀 아니다. 希臘的 神話, 또는 説話는 그들의 多神教와 多悪霊主義의 한 様式分派의 領域에 지나지 않는 것으로 보여진다. polis의 代表되는 都市로서는 Athene(로마神話에서는 Minerva 로서 발현되는 同位性(Synchronistic)을 지니는 概念으로서)는 원래 知慧의 女神으로서 知能的 戦争女神과 平和的 技術의 女神이면서 愛慾에 無觀心하고 処女의 純潔性을 지키고자 하는 属性을 가졌으며 Athene 女神은 「부엉새」를 사랑하는 象徵性을 지니고 있는데 이러한 「부엉새」의 暗示는 人間의 知慧에 대한 時空을 超越한 暗示를 주고 있는 것이다. 바로 이러한 暗示의 意味(Semantic)가 包含된 希臘人들의 理想과 人間像들은 Zeus 神이 이야기하였다는 「中庸을 지켜라, 愼重이 으뜸이다」라는 法則등은 現世的 휴머니스트들에게 오랫동안 이어져 왔던, 이른바 Geothe가 時間을 조절하고 空間을 拡張하는 「daemonic」으로 表記된 「神의 言語」(Speak of God)로서 해석되어져야 한다는 A. Jaffé의 「神話의 意味」(The Myth of Meaning)가 成立된다.

따라서 ㉗項 「都市」의 意味는 時空間을 超越한 神話를 담는 「그릇」으로서 象徵되는 틀(frame)로서의 「희미한 기억에 남아 있는(集団的 記憶) 그 都市(神話)」라고 해석할 수 있다.

② 現代造形의 神話性

Ⓐ 彫刻家 Marino Marini 神話遺伝의 model

Marini는 80年이란 긴 歳月을 통하여 人間이란 이 世上에서 가장 平和스러운 存在로서 생각되었던 자신을 깊이 嫌悪하고있는 作家이다.

1901年 이태리의 銀行家와 知性的인 어머니에게서 厳格하게 자란 個人環境을 지니면서 美術教育을 받으며 成長하게 되는데 그의 畢生의 sign은 말(馬)을 탄 騎馬像이라 할 수 있다. 이러한 騎馬像은 로마의 오랜 銅像을 그의 社会, 文化, 環境에서 쉽게 볼 수 있었고 이러한 古代 地中海文化를 現代에 再生해 보고자 하였다.

끝없는 地中海의 太陽과 올리브가 만발한 에게文明의 半島的 情趣는 그에게 있어 로마의 先住民族의 神話에 대한 思慕의 情念이 깃들어 있었고 人間에 대한 끝없는 肯定態度는 그의 作品속에 強靭한 生命力을 말의 体臭처럼 풍기게 된 것이다.

이러한 그의 騎馬像은 戦争의 体験과 함께 점차 抽象的인 様式으로 변하게 되는데, 말은 점차 격렬한 形態로 나타나, 말을 탄 騎士는 현실적 시련을 이겨내려는 必死的인 노력이 戦場을 超越한 現象으로 나타난다. 바로 그것은 人類에 대한 강한 집착이 그리스도的 奇蹟을 祈禱하며 瀕死状態의 騎士는 더 많은 Energy를 얻으려는 現代의 造形으로서 깊은 感興을 주는 것이다.

그의 人類에 대한 깊은 愛情은 다음과 같은 그 自身의 叙述에서 느낄 수 있다.

「나는 평소에 世界의 終末이 가까움을 깊이 믿고 있다. 이는 로마帝国末期에 野蠻族 侵入의 衝撃에 의하여 오랫동안 계속되었던 秩序가 崩壊되는 것을 目撃한 당시 로마人들의 精神状態와 같은 것이다. 내가 조현하는 騎馬像은 今世紀의 여러 残忍한 戦争에 의하여 惹起되었던 깊은 煩悩을 말해주고 있다.

말에 의해 표현되는 不安은 나의 계속되는 作品속에서 더욱 増大해 나간다. 이러한 罪仰은 소동과 폭패이를 破壊시킨 것과 비슷하다.

내가 표현하고 싶은 것은 엄청난 神話의 소멸, 즉 휴머니스트들의 德望있는 神話가 바야흐로 崩壊되는 最后의 장면인 것이다. 따라서 나의 과거 15年間의 騎馬像은 英雄的이 아니고 悲劇的인 요소의 것이다.

나, 마리노·마리니는 어느덧 人類가 平和的이라고는 생각할 수 없다는 것이고 人間 그 自身은 平和的인 存在는 결코 아니라는 것이다」.

따라서 그는 個人的 記憶에 던져진 충격이 누구나 収容한 集団的 戦争記憶으로서의 Schema속에 간직된 神話를 抽象的인 作品化를 통하여 期瞞的 神話로 변용하면서 그의 騎馬像과 騎士를 古代로마로 부터 引用하는 것이다.

따라서 이러한 神話의 否定과 崩壊되고 믿어지는 그의 芸術行為와 그 象徵Sign은 神話의 조종자에게 다시 Feed Back되는 process속에 意味를 지니는 것이며, 그가 지적한 로마의 神話는 現代의 作家自身에게 주술히 集団的으로 脈을 이어 온 記憶속에서 神話的 現象으로서 Levi-Strauss가 말한 原始人들이 創造한, 그리고 伝承시키고 있는 神話가 論理的(logical)이며 그 구조는 不変的이라는 分析과 함께 社会, 文化的 集団과 個人의 変革과의 構造的 関係에 있음(Strauss, 1963)을 알 수 있으며 時空間을 통한 神話의 集団的 承継를 엿볼 수 있다(도판⑥).

B 抽象画家 Arshile Gorky(神話記憶의 外傷的 model)

Gorky는 Jung이 지적한 內在的 形而上学의 Image를 깊숙히 経験的으로 証明한 作家로서의 例를 들 수 있는데, 그의 生을 통한 危険, 激変, 悲劇的 죽음의 暗示 등의 原型的 行動이 個

Table des "médaillés de la reconstruction nationale"[1]

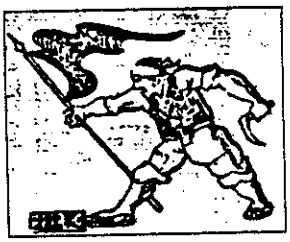
Nom	dates	caractéristique	désignation	page
Yi Sangjae	1850-1927	protestant	1962	74
Yi Wijong	?-?	médecin	1962	101
Pak Sùnghwan	1869-1907	militaire	1962	103
Chang Chiyòn	1864-1921	homme de presse	1962	112
Hwang Hyòn	1855-1910	poète	1962	112-113
Min Yònghwan	1861-1905	homme de lettres	1962	113
Chang Inhwan	1877-1930	médecin	1962	115
An Chunggùn	1879-1910	médecin	1962	115-116
Yi Chaemyòng	1890-1910	indépendantiste	1962	116
Yi Ch'unyòng	1869-1896	armées des justes	1963	118
Yu Insòk	1842-1915	armées des justes	1962	118
Yi Kangnyòn	1861-1908	armées des justes	1962	118-119
No ùnggyu	1861-1907	armées des justes	1977	119
Min Chongsik	1861-?	armées des justes	1962	119
Yi Seyòng	1896-1938	indépendantiste	1963	119
An Pyòngch'an	1854-1921	avocat	1963	119-120
Ch'oe Ikhyòn	1833-1906	poète, savant	1962	120
Im Pyòngch'an	1851-1916	médecin	1962	120-121
Sin Tolsòk	?- 1908	armées des justes	1962	121
Chòng Hwanjik	1854-1907	armées des justes	1963	121
Yi Inyòng	1867-1909	armées des justes	1962	121-122
Hò Wi	1855-1907	armées des justes	1962	122
Min Kùngho	?-1908	armées des justes	1962	122
Son Pyònghùi	1861-1922	Chòndogyo	1962	124
Na Chòl	1863-1916	Taejonggyo	1962	125
O Kiho	?-?	Taejonggyo	1962	125-126
An Myònggùn	?-?	indépendantiste	1962	148
Sò Il	1881-1921	indépendantiste	1962	151-152
Yi Pòmyun	?-1922	indépendantiste	1962	155

1 - Source : dépouillement du *Han'guk kùnhyòndae sa sajòn, op. cit.* Les "caractéristiques" sont les brèves indications prosopographiques mentionnées par ce dictionnaire.

Kim Maria	1891-1945	indépendantiste	1962	157
Han Yongun	1879-1944	poète	1962	161
Yu Kwansu	1904-1920	étudiante	1962	161-162
Yi Hoeyòng	1866-1932	indépendantiste	1962	166
Yi Siyòng	1868-1953	homme politique	1962	166-167
Yi Tongnyòng	1869-1940	indépendantiste	1962	167
Yang Kit'ak	1871-1938	homme de presse	1962	167-168
No Paengnin	1875-1926	indépendantiste	1962	168
Sin Kyusik	1880-1922	indépendantiste	1962	168
Kang Ugyu	1890-1923	indépendantiste	1962	177
Kim Sangok	1890-1923	résistant	1962	181
Na Sòkchu	1889-1920	résistant	1962	183
Yi Pongch'ang	1900-1932	résistant	1962	187
Yun Ponggil	1908-1932	résistant	1962	187
Chu Kich'òl	1897-1941	pasteur	1963	190
Chi Ch'òngch'òn	1888-1959	homme politique	1962	201
Hong Pòmdo	1868-1943	résistant	1962	202-203
Kim Chwajin	1889-1930	résistant	1962	204-205
Yi Yunjae	1888-1943	linguiste	1962	240
Kim Ku	1876-1949	homme politique	1962	276-277
Kwòn Tongjin	1861-1947	indépendantiste	1962	277
Kim Ch'angsuk	1879-1962	indépendantiste	1962	277
Kim Sòngsu	1891-1955	homme politique	1962	280.

Document 4 - De la KAPF aux réalismes des années 70 et à l'art *minjung* [2]

안석주의 '재령 북율면의 소작쟁의',
만화, 「개벽」, 1925(옆)
안석주의 '위대한 사탄',
만화, 「조선일보」, 1928(위)



이갑기의 판화, 1932
'농민'(위), '여성'(아래)

광업사 제6회 전선정기대회 포스터, 1928

다이라사도다 ! 外排 ! 外排
時代漫畫◆

'배외! 배외! 나도 사람이다',
만화, 시대일보., 1925

신학철의 '고난길', 유화, 1978

오윤의 '1960년 – 가', 유화, 1969

2 - Source : CH'OE Yòl, *op. cit.*, p. 47, 69, 131, 134, 143, 155 et 165.

두링의 '통일염원도', 걸개그림, 1985

오윤의 자화상, 목판화, 1983

송만규의 '그날이 오면',
걸개그림, 1987

둥지의 '평등의 향하여',
유화, 1987

홍성담의 '대동세상', 판화, 1984

- L'hymne du *Sae maùl undong* (traduction officielle) [3]

La Cloche de l'aube sonne, une nouvelle aube point
Levons-nous, vous et moi et construisons un nouveau village

Mon village est un bel endroit pour vivre
Construisons le avec notre force

Avec de meilleures habitations, avec de meilleures routes de village
Faisons un jardin et occupons nous en avec soin

En nous aidant les uns les autres, en travaillant à la sueur de notre front
En augmentant nos revenus, nous bâtirons un village prospère

Nous devons nous battre, travailler, encore travailler
Nous battre pour aménager une nouvelle terre

Une nouvelle ère s'ouvre
Créons une histoire nouvelle de démocratie, de prospérité, de justice

[3] - *Maùl* peut être rendu par "village" ou "communauté". Comme il existe un *sae maùl* urbain on a préféré le second. Cette traduction, dont on n'a pas l'original coréen, n'est pas particulièrement réussie.

- Table des matières de *Coréens, qui sommes-nous ?* (Kim Yòlgyu)

1 - Les questions que se pose le Coréen (Han'gugin-ege tònjinùn murùm)
- L'humanité est et n'est pas une (Hana imyònsò hana-ga anin in'gan-dùl)
- La coréanité et le folklore (Han'gukchògin kòt-kwa minsok)
- Le visage du Coréen (Han'gugin-ùi òlgul)
- Ethos du petit peuple coréen (Uri-dùrùi sòmin chòngsin)
- Des mythes toujours vivants (Ajikto sara sumshwigo innùn sinhwa)

2 - Sensibilité et pensée coréenne (Uri-dùrùi maùm kùrigo sasang)
- [Le concept de] "maison" en Corée (Uri-dùrùi chip)
- La "maison" du passé en déshérence (Yet chib-i hòllimyònsò)
- Kut, ramdam et pour-boires (Kut-kwa nanjangp'an-gwa taep'otchan)
- L'affect social et le Coréen (Chòng-gwa Han'gugin)
- L'art du laisser-aller (Chòllo-ùi yesul)
- La lune et le Coréen (Tal-gwa Han'gugin)
- La lune et l'andouiller (Tal-gwa nogyong)
- Entre *Tchigae* et fromage (Tchigae-wa [cheese] sai)

3 - Notre univers et ses formes (Uri-dùrùi segye kùrigo hyòngsang-dùl)
- La symbolique du pont (Tari paptòn saram-dùl)
- Entraide agricole et travail des journaliers (P'umasi-wa p'ump'ari)
- Travail d'hier, travail d'aujourd'hui (Yen nodong, chigùm-ùi nodong)
- S'il y a un esprit pour toi... (Ne-ge nòks-i ittamyòn)
- "Les noeuds d'angoisse" (Sar-i orùndanùn kòs-ùn)
- Le sens du mot "sal" (Sar-ùi ùimi)
- Le charme par la chanson (Hùngch'igo noraehara)
- Vociférations et voix des esprits (P'unyòm-gwa nòkturi)

4 - Rancoeur, affect social et agitation "divine" (Wònhan - chòng kùrigo sinparam)
- Le complexe humain du Coréen (Han'gugin-ùi in'gan [complexe])
- Les conflits et leur dénouement (Han'gugin-ùi kaldùng-gwa haegyòl)
- Qu'entend-on par "chòng" ? (Chòng iran muòsinka)
- Affect social et capacité de retrait (Ttel chul anùn chòng)
- La différence entre gentillesse et affect social (Ch'injòl-gwa chòng-ùi ch'ai)
- Mythe et agitation "divine" (Sinhwa-wa sinparam)
- Dis-moi ce que me réservent le vent et les vagues (P'ungp'aya ne-ga òtchòndan marinya)
- Les tombeaux qui chantent (Noraehanùn mudòm-dùl)

5 - L'idée de ciel et la religion de la transparence (Hanùr-ùi sasang-gwa malgùm-ùi midùm)
- Le ciel n'est pas si effrayant (Hanùr-i musòpchi anna)
- Volonté céleste et volonté humaine (Chònùi-wa minùi)
- Un espace plein de sens (Ttùs-ùro ch'aewòjin konggan)
- Rancoeur céleste et rancoeur humaine (Ch'ònwòn-gwa minwòn)
- La croyance en l'eau lustrale de l'aube (Chònghwasu-ùi midùm)
- Temps clair, perspective dégagée (Malgùn sigan, malgùn pangwi)
- Pourquoi le ciel est clair dans le lointain (Chò malgùn hanùr-ùi ich'i)
- Le mythe de Tan'gun et l'impureté féminine (Tan'gun sinhwa-wa yòsòng pujòng)
- Mort et impureté (Chugùm-gwa pujòng)
- La mort comme exclusion (Ttadollim tanghan chugùm)
- Morale du pur et de l'impur (Chòngjòng-ùi kyohun)

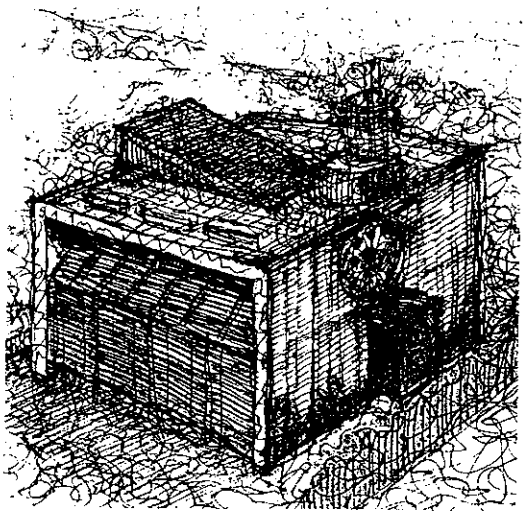
6 - Les femmes et la féminité (Yòsòng, kùrigo yòsòngjògin kòt)
- La femme et l'idée absurde qu'elle est illogique (Yòsòng, kù mosun-ùi taerip)
- Culture, religion et féminité (Munhwa-wa chonggyo-wa yòsòngsùròun kòt)

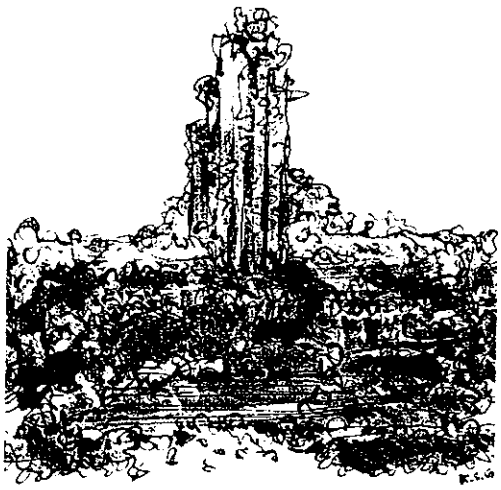
7 - Le lutin à une jambe de la famille Kim (Han tari Kim ssine tokkaebi)
- Pourquoi il appartient aux Kim , (Kù-nùn wae Kim ssi inka)
- Un lutin sans nom personnel (Irùm òmnùn tokkaebi)
- Le lutin, reflet d'un état sensible (Tokkaebi-wa maùm kùrimja)
- L'héritage du lutin (Tokkaebi-ga namgin mulgòn-dùl)
- Le lutin est comme une roue de charrette (Sure pak'wi kat'ùn tokkaebi)
- Les proverbes au lutin (Tokkaebi soktam)
- Le lutin et la morale du subterfuge (Tokkaebi, òllòngttungttang-ùi kyohun)
- Le malaise social et le lutin (Sahoejòk puran-gwa tokkaebi)
- Tirer en l'air contre les lutins (Tokkaebi-wa pangp'o)

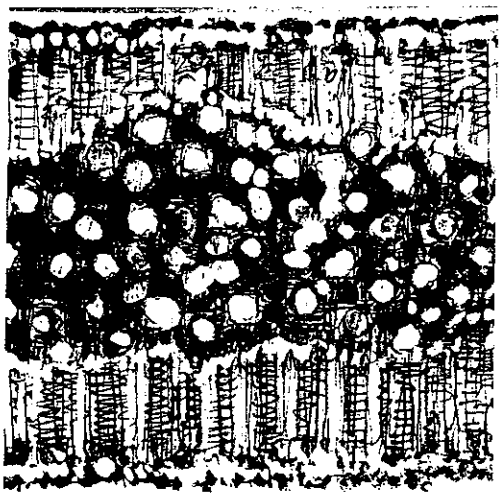
8 - La longue route vers nos racines (Ppuri-rùl hyanghan mònamòn kil)
- Ce qu'on entend par "Sibérie" (Siberia-ga ùimihanùn kòt)
- Le berceau de nos croyances anciennes (Uri-dùl yem midùm-ùi t'òbat)
- Nos esprits et nos rois (Uri-dùrùi sin, uri-dùrùi wang-dùl)
- Les obsédés des bois de cerf (Sasùmppur-ùl mòri-e in saram-dùl)
- Ceux qui croyaient en l'ours (Kom-ùl midùn saram-dùl)
- Les bêtes qui reviennent (Kòdùp ponùn chimsùng-dùl)
- Les bêtes sont comme la lune (Tal-gwado kat'ùn chimsùng-dùl)

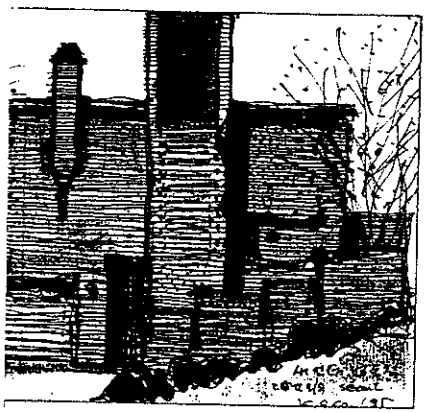
3 -ANNEXES AU CHAPITRE 3

Document 7 - Les dessins de Kim Sugùn









Document 8 - L'hymne du kan *(Kan-ùi ch'an'ga)* - Kim Sugùn (1977) [4]

L'homme *(in'gan)*, le temps *(sigan)*, l'espace *(konggan)* : ces trois mots n'ont-ils pas en commun le caractère *"kan"* ? L'espacement *(kan)*, le cosmos *(ujugan)*, l'agencement des orients *(tongsògan, nambukkan)*, le genre humain *(namnyògan)* ne seraient rien sans le *kan*. Je me demande même si Einstein ne connaissait pas l'existence du caractère *"kan"*.

Entre les hommes *(saram sai)* est l'humain, entre les instants *(sigan sai)* est l'histoire, entre les vides *(pin k'an sai)* est la matière.

Le caractère *"in"*, qui dit l'humain (saram), s'écrit avec un trait à gauche qui est le mâle *(nam)* et un trait à droite qui est la femme *(yò)*. Dans le premier trait de l'homme, c'est la tête *(mòri)* qui est grasse *(k'ùda)*, dans le second trait de la femme, c'est le fondement *(araettori)* qui est gras. Entre la gauche et la droite *(chwaugan)*, il y a nécessairement une relation-distance *(sai (kan))*.

Sans *kan*, pas de musique *(ùmak)* et pas de son *(sori)*. Car ce qu'on appelle son *(ùm)*, c'est l'intégration *(chòkpun)* des mesures *(kan)* et ce qu'on appelle joie *(ak)* c'est l'intégration des jeux *(nori)*. Entre le "je" et l'espace *(konggan-gwa na sai-e)* il y a un espacement *(kan)* et comme entre le "tu" et l'espace, il y aussi un espacement, alors entre toi et moi, il y a un autre espacement. Sans *kan* pas de foyer *(chip)* et sans foyer, pas de multiplication *(kugugan)*.

Dans la caractère *kan* il y a le caractère du jour *(il)*. Sans soleil pas de *kan*, sans toi pas de moi. La roue du moulin ne tournerait pas sans *kan*, le piston de la voiture ne se mouvrait pas sans *kan*.

Sans écurie *(makukkan)* pas de cheval, sans petit-coin *(twikkan)* pas de vie. Sans *kan* comment faire la sieste, sans *kan* comment rêver ? Sans saumure *(kan)*, comment les aliments auraient-ils du goût [5] ? Ainsi le *kan* est la totalité de la vie, il en est comme l'essence.

Le foie *(kan)* qui se croît unique, est un foie boursouflé [6]. Les puces se délectent de sucer ce foie mais le type qui a du cran *(kan-i kùda)* possède aussi une grande réserve *(kan)*. C'est cette capacité de réserve *(kan)* qui lui donne son courage *(kan)* [7].

A l'intérieur du foie *(kan)* il ya de la réserve *(kan igo - ?)* parce qu'il y a une multitude de cellules *(kan)*. Grâce à elles, même si l'on se remplit le ventre en mangeant, il y a toujours un espace libre *(kan)*.

Sans le charme de la transgression *(kan)*, il n'est ni plaisir extrême *(chami)*, ni mythes *(iyagi)*. Sans la transgression qui fait les mythes, sans l'enchaînement des *kan* aux *kan*, il n'y a ni humanité, ni temps, ni espace, ni ego.

---

4 - Cette traduction n'est qu'une possibilité. Le *kan* déjoue aussi ce genre d'assignation. Il a paru utile, outre l'apport des caractères chinois, d'ajouter une copie de l'original.

5 - Jeu de mots intraduisible. En coréen pur "kan" signifie le salé. *Kanjang* est l'indispensable sauce de soja accompagnant les plats.

6 - Autre jeu de mots : *kantòngi puòtta* (forme dialectale. Le dictionnaire retient *kanttaengi*), signifie "avoir le foie enflé" comme on dirait "avoir les chevilles enflées".

7 - La traduction est problématique. On n'a trouvé aucune expression idiomatique usant du mot "puce" *(pyòruk)* qui explicite le mot *"kan"* qui suit. *"Kan* (le foie) *k'ùda"* signifie bien "avoir du cran". L'anglais *"to have guts"* le traduirait mieux.

Document 9 - Culture et espace (Munhwa-wa konggan) - Kim Sugùn (1984)

Mesdames et Messieurs.

Bienvenue en Corée. Il me revient aujourd'hui de vous parler du sujet "culture traditionnelle et société contemporaine" mais comme beaucoup d'entre vous nous font la gentillesse de venir de l'étranger, il m'apparaît préférable d'avoir sur la culture coréenne une vue de côté, aussi je préfère commencer par les rapports culturels entre Corée et Japon.

Corée et Japon utilisent les caractères chinois et appartiennent à la même sphère culturelle, disons sinisée *(han)*. C'est seulement au niveau politique et national que s'installe un esprit de concurrence où, Etat contre Etat, deux macro-systèmes, la Corée et le Japon, en viennent aux mains

Et dans le passé ? Il n'y a guère que trois ou quatre cents ans que cette animosité est apparue. Avant, il n'existait nulle idée de rivalité entre les deux pays et il semble même qu'il y eût des rapports d'égalité mutuelle entre clans de Kyûshû à Kyongju. S'il y a peu de Coréens pour aimer ce pays qui s'appelle Japon, on entend en revanche souvent dire du bien des Japonais, comme personnes. C'est que le Japon pris dans sa dimension nationale, a dans ses relations avec autrui une perception extrêmement aiguë de son intérêt propre *(ihae kwan'gye)*, mais en tant qu'individu, il est indéniable que le Japonais est plein d'humanité et qu'il a bon coeur. Aussi, bien que nous soyons ici dans l'antique capitale de Silla, j'ose croire que le temps est venu pour de meilleures relations entre la Corée et le Japon, comme entre les clans d'autrefois.

Le Japon, situé dans la partie la plus orientale de l'espace sinisé est géographiquement très isolé. Qu'il ait reçu l'écriture chinoise directement de Chine ou à travers la péninsule coréenne, ce n'est pourtant pas un espace de circulation culturelle mais plutôt une sorte de terminus *(chongch'agyòk)* Les éléments indigènes du fonds japonais originel, l'apport culturel chinois direct et tout ce qui est passé par la péninsule coréenne furent assimilés de manière efficace pour laisser s'épanouir une culture unique *(Unique)*.

Traçons un cercle *(wòn)* qui représente l'espace sinisé *(Han munhwagwòn)*. La particularité de la culture japonaise contemporaine c'est qu'elle est à l'intersection du cercle sinisé et du cercle occidental et qu'en ce sens on peut finalement parler de structure culturelle double.

Dans le cas coréen, il s'agit d'une structure triple ou quintuple. En effet, ce qu'on peut appeler culture coréenne, ce sont les deux cercles entrecroisés de la culture coréenne et de la culture occidentale, plus un troisième cercle, celui de la culture japonaise.

Mais tout cela ne suffit pas à éclairer la culture coréenne et il faudrait aussi dessiner quelque chose comme un cornet à glace *([ice-cream cone])*, avec un lieu d'origine situé quelque part dans la péninsule ou en Mandchourie, et qui, sans solution de continuité nous amènerait jusqu'à notre époque. Mais il faut aussi mentionner la situation particulière créée par la "culture" coloniale japonaise et comment, pendant trente-six ans, l'introduction de cette culture, prétendue japonaise, a fini par saper notre culture originelle *(Original)*. Nous avons depuis réparé les dégâts en surface et si, à partir de là, nous commençons de reprendre contact avec le noyau originel de notre culture, les parties extérieures, attaquées, sont perdues pour nous. Voilà justement ce qu'on appelle une rupture culturelle. La difficulté, si l'on souhaite rétablir les liens, c'est qu'il faut repartir d'un point de départ reconstitué.

On ne saurait fermer les yeux sur le comportement de la police militaire japonaise, les exactions du militarisme et les crimes de cette période, mais il y eut bien pire : le meurtre d'une culture plongeant loin ses racines dans le passé et qui avait su survivre, la tentative abominable de briser la culture des autres, toutes choses qu'on a du mal à se représenter.

Ce que j'ajouterai, c'est que lorsque vous pensez à la Corée, il est bon de penser au décalage chronologique *(sigandae)*, pour bien comprendre. Nous voila certes à la fin du XXe siècle, mais on est en droit de trouver une ressemblance remarquable entre la presse d'aujourd'hui au Japon et la presse coréenne lors des émeutes du 26 février 36 à Tokyo. En revanche, si l'on veut nous comparer avec l'ensemble du Japon d'aujourd'hui, les problèmes apparaissent. Si les hommes et les lieux sont toujours les mêmes, il y a tout de même un décalage *(kan'gyòk)* de temporalité [entre Corée et Japon].
Tout cela va m'aider à parler de la culture coréenne.

La présentation que je souhaite faire des traits spécifiques de la culture coréenne repose sur trois mots, qui, tirés du lexique en caractères chinois utilisés en Corée et au Japon, sont chargés de sens, à savoir : l'"homme", le "temps" et l'"espace". Ils sont ce qu'il y a de plus important pour le designer *(dijainò)*, l'architecte et même le poète et le romancier. Avec l' idéogramme *kan*, on peut exprimer tout ce qui relie Corée et Japon.

Au Japon, cet idéogramme entre dans la formation de très nombreux mots. En Corée, où l'on peut aussi bien écrire ce caractère, en rapport avec l'homme, l'espace ou le temps, il se prononce *'kan'* et c'est sa seule prononciation possible. Sans faire une glose complète de ce caractère, lorsqu'on en exprime le sens, on peut lui substituer d'autres mots. On l'utilise dans le sens d'"intervalle" *(sai)* et dans le sens de "réserve" ou d'"aisance" *(yòyu)*. Il y a cet autre mot qu'on utilise volontiers en coréen : *'mòt'*. En peinture, un "homme de *mòt*" est un homme raffiné, sophistiqué, qui a de l'aisance et qui sait vivre.

L'équivalent du caractère chinois signifiant le goût *(mi)* c'est le mot coréen *'mat'*. Ces mots, *'mòt'* et *'mat'*, correspondent, je crois aux différents usages japonais du caractère *'kan'* et je vais m'y étendre.
Les périphrases données ci-dessus, "celui qui est cultivé", "ce qui est sophistiqué", "ce qui donne de l'aise" produisent à peine une définition. Pour définir ce mot de *mòt*, je me suis référé à un grand spécialiste de la culture coréenne. Il a bien ce sens réserve. Prenons un exemple : dans le costume des Coréennes, on se sert pour fermer le surplis d'une sorte d'attache à cinq crans. Cela permet d'ajuster la longueur de façon qu'il tombe juste en froufroutant. Ce jeu des mesures est le *mòt*.

Il y a aussi les manières de table. Au Japon, on sert autant de riz qu'il paraît correct d'en absorber, et dès lors, ne pas vider son bol est mal poli. En Corée, il est d'usage de mettre à l'aise et on s'arrange pour que le bol ne soit jamais vide. Si du point de vue strictement économique, on peut critiquer ce genre de gaspillage, cette réserve est le *mòt*. Voilà ce qu'est un repas élégant.

Mais venons en à l'architecture. Au Japon, il y a la véranda, le *maru (engawa)* . Son équivalent dans la maison coréenne, c'est le *taech'òng*. Tout cela pourrait recevoir le nom d'espace planchéié *(pan'ga)*. Ce sont des notions semblables. En Corée, le *taech'òng* et au Japon, l'*engawa (yònch'uk)*, sont utilisés l'hiver comme espaces intérieurs et l'été, comme espaces extérieurs. Ce sont des espaces intermédiaires, et comme la cloison d'entrée des portes se trouve juste devant le *taech'ong*, l'été, plus on s'approche des cloisons, plus on est en fait proche de l'extérieur. Mais si l'on observe plus attentivement, en Corée, l'espace intérieur ne laisse pas le bois apparent, et il tend même à le dissimuler tellement que même l'intérieur des portes est recouvert de papier. C'est pour cette raison que lorsque je séjourne au Japon j'ai toujours envie de rester sur *l'engawa* : la simple vision du bois annonce l'extérieur. En Corée, l'espace intérieur étant caractérisé par la présence de *l'ondol*, il est plus porté vers l'intérieur. D'où l'idée que le bois doit être dissimulé.

Jusqu'ici j'ai parlé des qualités de *mòt* de ces espaces mais un lieu comme le *taech'òng* ou comme le plus étroit *engawa* sont beaux et bons *(chohùn)* du fait- même qu'ils sont dépourvus de limite externe.

J'en viens enfin à l'espace et à la culture coréenne. Dans les temps primitifs, l'homme utilisait l'espace offert par les grottes. Il vivait dans ces grottes, fermées naturellement, allant même jusqu'à en peindre les parois. Ces fresques montrent qu'il se distrayait et se réservait du temps libre. Dans nos mots d'aujourd'hui, on parlerait d'activité artistique. Pendant très longtemps, l'homme a su mettre ensemble distraction et travail. On observera que jusqu'à la révolution industrielle, il n'a cessé de produire des espaces de vie en érigeant toutes sortes d'édifices, pyramides, temples, citadelles royales, etc. Pour l'essentiel, ce que l'homme a construit, avant la révolution industrielle, c'était des espaces d'habitation. Car au fond, même la pyramide est la demeure posthume du pharaon, comme la cathédrale est la maison de dieu. Si l'on met à par ce genre de formes, à compter de la révolution industrielle, la nature des espaces élaborés par l'homme a changé : on en est venu à fabriquer des espaces qui eux mêmes fabriquaient des choses. Je propose d'appeler "espace primaire" l'espace originel et "espace secondaire", celui qui fabrique des choses. C'est l'espace de production. A notre époque, il faut entendre par là évidemment, bureaux, écoles *[sic]*, usines, etc., mais la notion proposée concerne l'ensemble de l'espace productif. Pourtant, il existe un autre espace que j'appelle "espace de l'esprit" qui ne recoupe ni l'espace d'habitation, ni l'espace productif. Par "espace de l'esprit" j'entends par exemple l'espace de l'homme de lettres, disons l'étude du lettré *(munbang)*. Pour le Coréen d'autrefois, dans un coin de la maison, c'était ce lieu réservé aux hommes, ce lieu de beauté, sacré et inviolable. Hélas, il n'y a que notre époque pour penser notaire quand on parle d'une étude! Car l'étude était pour l'homme de lettres, espace de la méditation et de la création.

S'il s'agit là d'une réalité de la dynastie des Yi mais on en trouve de semblables même à notre époque. Lorsque les Etats-Unis, ont conquis la lune, l'astronaute Eisen Seiford [8] avait, en cachette, embarqué dans son sac des balles de golf pour les jouer sur la lune grâce à la faible gravitation. L'énorme travail que représente cet aller-retour terre-lune, sommet absolu de la technologie, ne laisse pas la latitude d'emporter une balle de golf. Car alors, on pèse tout, jusqu'au repas, avec une extrême minutie. Et pourtant, quelque chose a rendu possible cet acte-là. On pourra juger irresponsable, qu'il ait été incapable de se contenter des seul espaces de production et d'habitation et qu'il se soit montré indifférent à la perfection d'ensemble de la technologie, mais il a éprouvé le besoin de faire quelque chose de spécial. Son comportement a manifesté sa liberté. La nature humaine est faite de ce je-ne-sais-quoi. Calcul prémédité ou pure création, ce qui s'est produit l'a été dans l'espace de l'esprit. Voila donc pourquoi mon troisième type d'espace est le plus fondamental pour l'homme. On aura beau développer les ordinateurs, l'homme médite et c'est l'espace où il devient créateur qui, à n'en pas douter, est l'espace essentiel.

Prenons un autre exemple. Il y a dans les campagnes coréennes, à flanc de montagne, ces pavillons à quatre piliers qu'on appelle *chòng*. A l'époque Chosòn, ils servaient à nos ancêtres pour jouir de la nature. En s'y rendant, ils éprouvaient la paix de la nature, en ressentaient la beauté et composaient des poèmes. C'était là un autre de ces espaces réservés à la création.

C'est aussi, je crois, que nos ancêtres avaient cette capacité d'interpréter leur environnement plus spirituellement que physiquement.

Nos chaumières coréennes, du moins ce qu'il en reste aujourd'hui, ont un côté [du toit] qui penche lorsqu'on les compare à celles du Japon. Elles ne sont pas symétriques. Au début, je pensais que c'était parce qu'on avait un peu trop coupé d'un côté -je n'avais pas encore l'oeil- mais je me suis rendu compte qu'au contraire, c'était la chaumière japonaise qui n'avait pas le *mòt*. Il n'y a pas dans la chaumière coréenne de symétrie droite-gauche. La chaumière japonaise, est ordonnée selon une symétrie droite-gauche alors que celle de Corée, quelque ordonnée qu'elle soit par ailleurs, ne se satisfait pas de la symétrie, et par exemple son côté gauche est plus relevé. Quel est le sens de cette ordonnance? Certains disent qu"on ne peut tirer satisfaction d'une signification non-humaine comme la symétrie. Pour l'homme du Chosòn, cette forme exprimait un état d'esprit privilégiant le brut *(rough)* contre l'exhibition décorative. Cet exemple de la chaumière, nous ramène à notre *mòt* comme matrice formelle *(chohyòng)* qu'on retrouvait partout.

Voici un autre exemple : nos ancêtres de la dynastie des Yi avaient le sens de l'agrément, et, lorsqu'ils bâtissaient leur maison, ils prêtaient moins d'attention à la technique de construction qu'à l'emplacement et à l'orientation. C'est qu'ils préféraient savoir comment, une nuit de clair de lune, les branches du plaqueminier planté dans l'avant-cour viendraient projeter leurs ombres sur le treillis des cloisons. Leur problème n'était pas un problème d'éclairage mais un problème d'impression visuelle : il leur était plus important de jouer sur la variation de la lumière dans le temps.

---

8 - Le geste est attribué à un autre nom dans d'autres textes.

Autre détail intéressant, l'usinage des treillis : au Japon ils sont faits de lamelles plates où l'on se coupe les doigts. En Corée, leur arète est arrondie. Ils s'annoncent déjà comme visages humains.
Il y aussi l'odorat. En automne, pour dormir, on met des chrysanthèmes à l'intérieur des oreillers. Dans son sommeil on profite ainsi de leur bonne odeur parfumée. Il en va de même pour l'odeur du thé. Au Japon le thé est devenu aujourd'hui un banal produit de grande consommation, alors qu'autrefois, dans les pavillons de thé, on créait avec lui toute une atmosphère d'odeurs.

Dernier exemple significatif : on croise aujourd'hui en Corée un nombre énorme de personnes qui nous sont inconnues, alors qu'autrefois, les femmes avaient pour usage d'attacher leur porte-monnaie à l'intérieur de leur jupe. Il y avait deux petites boules pour le fermer. Chez les plus riches, elles étaient en jade, chez les pauvres en pierre. En se promenant, même si les portes et fenêtres étaient fermées, cela faisait du bruit et l'on pouvait, grâce à ce bruit et à la manière de marcher, différencier qui flânait aux alentours des jardins et savoir si c'était son épouse, une fille de rien ou sa propre fille. Cela créait une atmosphère sonore, acoustique.

Voila bien la sagesse d'une vie simple *(tansunhan)* : un environnement conçu par et pour la vue, l'odorat et l'ouie. L'exposé que je viens de faire exprime autant la philosophie de la nature de nos ancêtres que leur conception d'un véritable milieu de vie *(saenghwar-ùi hwan'gyòng)*. C'est tout cela le *mòt*.
En Corée, il y a cette porcelaine *(paekcha)* de la dynastie des Yi que vous connaissez bien. Certains Coréens pensent que ce nom de *"paekcha"* provient de la couleur blanche *(paek)* et que la porcelaine de Koryò, le céladon, est appelée *chòngja* à cause de sa couleur bleu-vert *(chòng)*. Tout cela est faux puisque, sous ce même nom de *chòngja* il existait sous Koryò une variété de couleur blanche! Quand bien même la technique de fabrication fait partie des choses venues de Chine, dès cette époque, le céladon avait pour trait caractéristique d'adopter des couleurs qui ne soient ni éclatantes, ni fâdes mais qui soient stables. A commencer par le noir.

Pour beaucoup la Corée est le "pays du matin calme" [9]. Les montagnes du pays, comme celles que vous apercevez ici, vous procurent une sensation de douceur *(pudùròpta)* parce qu'elles sont à très petite échelle. Elles se répètent, et c'est toujours et encore le même endroit que vous traversez. Vous croyez en avoir fini et cela recommence, mais vous finissez par prendre goût à cet éternel retour de la vallée qui s'esquisse. Ce bonheur vient de la petite échelle. Notre sens de la couleur fonctionne de la même manière.
Nos porcelaines ont évolué en ce sens. Car quoique nous possédions le savoir-faire pour réaliser des porcelaines d'un blanc éclatant et massif, comme il sied à la porcelaine chinoise, la porcelaine coréenne a favorisé les couleurs calmes, atténuée s, le blanc cassé *(off-white)* . Et cette porcelaine où s'est insinué un peu de bleu, devient semblable à la porcelaine où se mêle un peu de gris.

Vous connaissez sans aucun doute M. Yu Chongyòl. J'ajouterai que c'est un érudit animé d'une passion énorme pour les arts populaires de Corée où il s'est montré particulièrement actif. Aujourd'hui, face au bâtiment du gouvernement central à Séoul, transformé en musée, se dresse la porte de Kanghwamun. Lorsque le gouverneur général japonais a voulu la supprimer, M. Yu a composé un essai destiné à l'opinion publique coréenne, intitulé "il ne faut pas détruire la culture des autres". C'est grâce à lui qu'après guerre, la porte a retrouvé son emplacement initial.

Ce même Yu Chongjòl, s'était exprimé sur la couleur blanche en Corée comme "symbole de la tristesse et du tragique". Il faut sans doute resituer cette affirmation dans son contexte chargé d'émotion et de souffrance, et penser à l'état d'esprit d'une époque, hantée par les atrocités du militarisme japonais. Car pour le Coréen d'aujourd'hui, il n'y a pas de lien évident entre le blanc et le sentiment du tragique.

L'usage du blanc pour le costume funéraire provient de la dynastie Shang et changea en noir avec la dynastie Chen. On ne peut donc parler du blanc comme d'une couleur particulièrement triste. Je rappelle que le blanc de Chine est d'une éclatante luminosité alors que le blanc coréen est comme atténué et pour cette raison, je tiens beaucoup à l'appeler "blanc calme".

Dernière mise au point sur les couleurs : certains étrangers ont exprimé leur admiration pour la beauté et la richesse des jaunes et des rouges en Corée. Mais, ces couleurs, exception faites des bâtiments publics et des temples, où elles sont fréquentes, n'étaient pas utilisées ailleurs. Certains ont lié cela à la pauvreté, mais je crois plutôt que ce qui se joue là c'est l'âme et le coeur *(maùm)* des Coréens.

J'en reviens à ma question de l'échelle. Vers l'an 600 de notre ère, il y avait un monastère, aujourd'hui en cours de fouille, nommé Hwangnyong-sa, dont les dépendances occupaient une surface bâtie d'environ 40000 *p'yòng* (NB : env. 13ha). Il n'en subsiste que les pierres "angulaires". En les observant, il est possible de se faire une idée de ce qu'a pu être la hauteur de la pagode. Les pagodes de bois de très grande taille (270 pierres "angulaires", 30 étages), reçues de Chine, se sont au cours du temps progressivement amenuisées pour atteindre 60 *ch'òk* (NB : env. 18 mètres). Un jour elles brûlaient et on les relevaient. A travers ce processus de destruction-résurrection leur taille fut réduite. D'aucuns y voient la cause dans un manque de ressources, mais je crois pour ma part fermement que l'enjeu en était l'échelle humaine. Elles ont subi un amenuisement progressif parce qu'elles n'"allaient" *(matta)* pas avec le paysage coréen. On pourra d'ailleurs le prouver à partir d'autres exemples.

Il y a quinze ans, mon maître et professeur, Yoshimura Junzô m'a rendu visite. A l'époque, on trouvait encore intactes des maisons au toit de chaume. Un jour que nous pénétrions dans l'une d'elles, il s'exclama : "Regarde ce trésor ! Il n'y a nulle part au monde de chose aussi sublime et inespérée. N'est-ce pas là un exemple parfait du sens de l'échelle humaine, un espace fait pour l'homme ? De toute ma vie je n'ai jamais vu pareil trésor".

Au début, je n'ai pas bien compris le sens de ses paroles. Dans mon esprit, ce n'était rien qu'un exemple de très grande pauvreté. Mon interprétation n'allait pas dans la bonne direction. Plus tard, grâce à d'autres données, à force de mesures, j'ai réussi à faire le lien *(sai)* : c'était un échantillon d'échelle humaine. Aussi, lorsque je me demande de quoi je peux tirer fierté d'être né en Corée, je réponds que c'est

---

9 - Kim entérine le contre-sens sur Chosòn.

d'être aussi né à l'architecture, dans un monde où l'on concevait les aménagements spatiaux à l'échelle humaine.

Il me reste donc, dans cette Corée du bout du monde, située au beau milieu de l'espace culturel sinisé, à exprimer ma pensée d'architecte sur la tradition. Après la guerre, quand la Corée eut recouvré le pays perdu dans la colonisation japonaise, je me posais des questions : que suis-je au fond ? quelle est la part de l'autre dans la tradition ? Et déjà, comment comprendre le mot "tradition" ? Qu'en faire dans l'architecture ? Est-ce à dire que l'ouvrage doit l'incarner jusque dans ses détails ? J'étais loin d'être le seul à me torturer de la sorte.

A l'heure actuelle, on fait injonction à l'architecte, au designer, à l'architecte d'intérieur, de servir de guides pour résoudre de manière globale les problèmes écologiques et sociaux. Pour ma part, je ne ressens pas cette obligation. Ce qui m'intéresse, c'est d'être le médiateur d'une structure tripartite, entre, l'homme, la société, et l'espace créatif. Mais avant d'en arriver là, il faut savoir ce qu'on entend par "tradition". Ce qu'on appelle tradition, étymologiquement c'est ce qui nous est transmis et donné [10]. Mais qu'est-ce qui est donné?

Certes, il existe des exemples superbes d'architecture ancienne comme les temples de Hôinji [*sic*? [11]] ou le sanctuaire d'Ise. Mais s'agit-il d'un patrimoine ou d'une tradition ? Ne serait-il pas bon que de distinguer ces deux notions ? J'ai tendance à croire que les architectes et les designers font mal la différence et que de cette généralisation naît un malentendu.

Ce que moi j'appelle tradition, ne se voit pas avec les yeux. Ce serait plutôt, à mon sens, l'énergie vitale jaillie du tréfonds. Le patrimoine restera patrimoine jusqu'à sa disparition, alors que la tradition est la force vitale de ceux-là mêmes qui nous ont légué ce patrimoine. Cette transmission continuée est une énergie, ce que n'est pas le patrimoine. Chaque génération use de cette force vitale en laissant à son tour un patrimoine. C'est elle qu'il est impératif de transmettre à la génération suivante.

Chers compatriotes, nous avons reçu en héritage nutritif *(yangbun-ùro)* la culture coréenne, mais je vous serais infiniment reconnaissant si, dans un travail de re-création, vous vous nourrissiez de cette force vitale. Ce que j'entends par là ? De soi-même, mâcher et avaler la culture traditionnelle et après digestion, la régurgiter depuis cette origine profonde de soi. La tradition vient du fond de soi et non des autres.

Est-ce à dire qu'à Séoul, il va falloir fabriquer "à la coréenne" *(Han'gukchògin)* des chasseurs F-15 américains ? Ne pourrait-on au moins fabriquer un cockpit en forme de tête de dragon ? On a pu entendre ce genre de sottises. Il faut bien qu'un chasseur F-15 ait la forme de sa fonction. Vouloir le faire "à la coréenne" est une idiotie. J'évite pour ma part, d'employer ce genre d'expression : "à la coréenne".

Beaucoup de Japonais ne se privent pas d'utiliser le mot *"Nihonteki"*, "à la japonaise". Mais dans quel sens ? Cela veut dire "japonais" et non "à la japonaise". Ou alors, ceux qui disent "à la japonaise" font un complexe. Il tire son origine des changements brutaux de la culture japonaise, liés à l'occidentalisation, au début de l'ère Meiji.

Avec la restauration de Meiji, le Japon s'est retrouvé d'un coup faire face à tout l'Occident. Ce qui m'intéresse, c'est la manière avec laquelle le Japon s'est mis à l'école de l'Occident. Du moment où Itô Irobumi s'est rendu en Angleterre, c'est toute l'Angleterre qui est devenue le point de mire, depuis l'introduction du chemin de fer, l'utilisation des briques dans les constructions, jusqu'à la circulation à gauche. Il me semble, par comparaison avec le marathon, qu'à partir du moment où le Japon a voulu coller au coureur de tête, tout s'est arrangé.

Je suis pourtant persuadé que ce fut un avantage immense que d'être à la traîne de l'Occident car on voit aujourd'hui le Japon caracoler en tête vers l'avenir. C'est là un événement considérable. Nous en sommes donc arrivés au point où il faut se demander comment le Japon a procédé pour changer ainsi de direction.

Le Japon possède une culture "unique" comme je l'ai déjà dit. L'une des raisons qui font que le Japon a réussi à s'élever, par l'économie, au rang de puissance mondiale, c'est qu'il y a bien peu de peuples chez qui la capacité à saisir et tirer parti d'une situation *(sarip'andan)* soit si rapide.

Il y a un idiotisme japonais qui se dit *"naruhodo"* : il signifie : c'est cela, tout-à-fait, en effet. Il n'y a dans aucun pays du monde, d'expression qui dise mieux cette capacité particulière. Pour trahir le secret du *"naruhodo"*, disons qu'il correspond à un intervalle de temps, qui peut durer entre deux secondes et plusieurs minutes. C'est avec lui qu'on fait des transistors et des voitures. Faites le compte, et vous verrez qu'on utilise ce mot plus de vingt fois par jour.

Pour être mieux compris, on peut concrétiser dans le temps et dans l'espace, cette idée d'instantanéité. On la trouve dans "le vieil étang" de Bashô. Une grenouille saute. Le "plouf" de la grenouille réduit à un clin d'oeil les deux mille ans du vieil étang. Ainsi, elle devient elle-même millénaire. On peut prendre un autre exemple dans l'espace. Chez Takuboku ("Un crabe s'évanouit sur un banc de sable de la mer de l'est" [12]) un crabe s'amenuise peu à peu dans sa marche titubante et se fond dans l'espace incommensurable de la mer de l'est. Comme quoi il est possible de réduire la taille d'un lieu, même très vaste. Mais cette capacité naturelle à appréhender toute chose, très vite, sous son aspect monstrueux est je crois la force motrice du développement japonais.

---

10 - Kim Sugùn utilise ici le mot *"torendou"* qui n'est visiblement pas coréen. Il n'est pas davantage japonais. Il est probable qu'il s'agit d'un mot latin méconnaissable : *trado*.

11 - En coréen, les caractères mentionnés se liraient Pòbwòn-sa (la loi + l'institution). Aucun temple coréen ne porte ce nom. La proximité de l'exemple d'Ise inciterait à lire les caractères en japonais. Mais aucun Hôinji -seule lecture possible du second caractère- ne semble exister. Il y a probablement une erreur sur ce second caractère. Hôryûji, à Nara, paraît plus probable. *In* et *ryû* ont la même clé *(kozatohen)*.

12 - On n'a pas retrouvé cette référence dans les oeuvres de Takuboku publiées en France. Faute de l'original, la traduction depuis le coréen est sous réserve.

Pour en finir avec ce discours, quels sont les problèmes qui se posent à nous, designers, à l'aube du 21e siècle ? C'est sur ce point que je m'exprimerai avant de quitter cette tribune. Notre plus grande inquiétude vient d'une destruction de l'environnement qui va d'un pas toujours plus rapide. Le débit de l'Amazone s'est déjà amenuisé de 30% et dans 20 ans, à ce rythme, ce serait la fin. Notre vie en l'an 2000, aura au ventre la peur du désert. Il est probable qu'on n'en a pas fini avec des problèmes de cette nature. Autrefois, les parages de la Palestine, et du Moyen-Orient d'aujourd'hui portaient des arbres. C'est l'introduction de la civilisation qui a tout transformé en désert.

Autre exemple : il n'est pas mauvais que les designers se soient essayés, qui à la planification urbaine, qui à des projets de développement, et pourtant, ils ont produit des villes et bâti des maisons en dépit du bon sens. De l'Occident on n'a retenu que l'utilitarisme et le fonctionalisme. Or il faudrait revenir sur cette obsession de l'utile, qui rabat tout sur la valeur de commodité et ne cesse de fabriquer des choses purement fonctionnelles. Je ne m'oppose pas, cela va sans dire, à la technique et à la technologie, mais je souhaiterais qu'on soit plus ouvert et qu'on s'efforce d'adopter une posture "négative". Il faut de même en finir avec l'attitude satisfaite, consistant à emprunter tels quels à l'Occident fonctionnalisme, utilitarisme ou quoi que ce soit d'autre d'ailleurs.

Trois courants de pensée, confucianisme, bouddhisme et taoisme animent la pensée coréenne, mais il y a aussi ce courant de pensée que j'ai appelé "négatif". Dans notre contexte de constructions sans architecture et de destruction de la nature sous l'égide de l'utilitarisme, qu'est-ce qui, dans notre système de pensée, résiste ? Il ne peut s'agir de la pensée chrétienne, qui nous intime seulement de faire le bien de l'individu, mais d'une attitude qui juge possible de faire le bien de la société tout entière. Cela, c'est justement l'attitude "négative". Mais ce n'est pas une attitude qui consiste à ne rien faire et à rester passif, car elle consiste à prendre l'habitude d'interroger le côté négatif de ce qu'on a intégré comme progrès technique (les organisations, la génétique, l'électronique) pour débusquer ce qu'ils ont de nuisible pour l'homme. Alors arrivés au 21e siècle, ni l'Amazonie, ni la possibilité d'appeler encore le Japon "pays céleste aux alentours montagneux", ni le tigre des montagnes n'auront disparu.

Mais un autre piège nous guette avant de parvenir au 21e s. Le monde est divisé en deux camps. Cela crée des conditions difficiles -comme l'existence d'ogives nucléaires- et, sachant que Corée et Japon sont au coeur de ce tourbillon, on peut se demander, au fond, à quoi peuvent bien servir les idées des architectes, des décorateurs et des urbanistes. Il y a bien le post- modernisme dont vous avez entendu parler. Je crains hélas qu'il ne soit possible de faire goûter aux hommes les bienfaits d'une architecture moderne authentiquement humaine avec ces "pousses de bambous" à la mode aujourd'hui.

Cela fait à peine quelques dizaines d'années qu'est née l'architecture moderne, mais en face, le post-modernisme n'a pas d'autre contenu que l'"air du temps" et le "vent de la mode". L'architecture en est réduite à stimuler la vue et à la fascination des jeunes. Voila bien une question épineuse. Il faut reconnaître que les architectes, ou si l'on veut les architectes-plasticiens, ont perdu leur dignité. Autrefois, dessinait-on un bâtiment en forme de triangle, il était normal de remercier le client pour vous avoir laissé agir à votre guise. Aujourd'hui, il n'est plus rare que le client demande des comptes et ne se rende plus à nos arguments.

La raison pour laquelle ils ont perdu leur dignité, c'est que, négligente, l'architecture moderne à livré de force à ses clients, qui la trouvaient abstraite, des oeuvres sans grâce, sans *mòt*. Le toit de la maison correspond certes à une nécessité pratique, mais on peut aussi le voir comme une image propre à un temps historique déterminé. Or, on a livré de force à leurs utilisateurs des oeuvres qui avaient perdu toute la richesse d'équilibre et d'humanité qu'on trouvait aux oeuvres classiques. C'est pourquoi, il y a cette nostalgie qui traîne dans le post-modernisme. Cela n'en fait pas pour autant quelque chose d'authentique. Au-delà de tous ces pièges, que j'ai évoqués et auxquels sont confrontés les architectes-plasticiens d'aujourd'hui, le plus grave serait de renoncer à retrouver, à ressusciter, dans l'espace physique et mental, cet équilibre dans des projets destinés à leurs clients. J'en resterai là.

Document 10 - La *Korea Engineering Consultants Corporation* (publicité)

技術用役은
技公으로

趣 旨

韓國綜合技術開發公社는 技術自立 없이는 經濟自立 없다는 原則 아래 創立된지 數年, 그間 政府의 强力한 技術振興을 위한 뒷받침 아래 日進月步, 오늘날에 와서는 綜合技術發展을 위한 國內支柱的役割을 할 수 있는 技術陣의 總集結體가 完成된 곳이 바로 韓國綜合技術開發公社이다. 지난 8月 1日字로 湖南엔지니어링을 合併하고 建設分野에 있어서는 美林技術公團과 合同作業으로 技術을 提供하게 되였으며 더욱이 政府에서는 外資導入에 韓國技術陣의 參與를 決定하였기 本公社에서는 建設分野는 물론 化工, 機械, 電氣, 鑛山, 金屬, 船舶 等 各分野의 技術檢討를 할 수 있는 態勢를 完全히 갖추었읍니다.

이는 國內技術振興과 外貨의 浪費 防止, 國內產業 育成을 위하여 對期的인 發展을 가져올 수 있는 기틀을 마련한 것입니다. 앞으로 政府各機關은 물론 國內企業家의 아낌없는 聲援을 바라오며 아울러 產業技術分野의 事業에 있어서는 安心하시고 本公社를 利用하시기 바랍니다.

技術提携現況

日 本
- Pacific consultants(綜合技術)
- 日本船舶(船舶港灣)
- Pacific 航業(航空測量)
- 日本港灣 Consultants(港灣)
- 千代田化工建設(化學機械發電部門)
- 日本工營(水資源土木)
- Tokyo shoji co, Ltd

카 나 다
- Proctor & Redfern(上水道)
- M.M.G.L.C.c.P.B.w & Associates (綜合技術)

프 랑 스
- SOGREAH(水資源土木)

이 태 리
- Sella s.p.a.

美 國
- Howard Needles. Tammen(綜合技術)
- Trans-Asia(建築 및 土木)
- Ralph. M. Parsons(綜合技術)
- Howe Richardson Scale, Co.
- Mining Equipment Co.
- Armstrong Machine Works
- Labour Company
- Farris Engineering Corp.
- Farris Flexible Valve Corp.
- Annin Company
- Tube Turns
- Crane Packing Company
- Struthers wells corp.
- American Machine & Metals. Inc.
- American Meter Controls Inc.
- Thermo Electric Company
- Bell manufacturing Company.

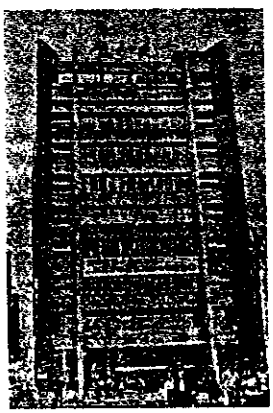
業務內容

1. 化工, 電氣, 金屬, 機械, 船舶, 土木建築(都市計劃, 國土綜合開發計劃) 水資源開發, 都市土木, 經濟調査 等
2. 上記에 對한 調査, 設計, 計劃, 監理監督, 診斷, 檢査, 研究, 相談
3. 經濟企劃院 또는 商工部에서 指示된外資導入에 따른 經濟 및 技術的 諸檢討 및 檢査

住所 서울特別市 鍾路區新門路1街25

電話 72-2087
73-8908
73-4725
74-3232
75-1790
75-1391

交換 75-3281~7



韓國綜合技術開發公社
KOREA ENGINEERING CONSULTANTS CORPORATION

Document 11 - Les sommaires coréens et anglais du n°115 (janvier 1977)

5 [illegible] 知的「不怠慢」으로 새 美学의 定立을
6 空間對照 줄뚝과 環境의 調和
8 現代의 視角 영등포 입체 교차로
10 韓國의 木工藝③ 文匣

特輯 : 1977년 새해共同討論
13 國立現代美術館 輕視속에서의 「참혹」相
17 國立交響樂團 樂團은 있어도 運動은 없다
20 國立劇場「演劇界의 孤島」에 찬란한 活氣를

23 住宅10年 그 形態, 空間의 意味

포토에세이
34 [illegible] 內雪岳의 너와집

44 [illegible] 獨逸에 있는 謙齋의 繪画
50 [illegible] 韓國 옛 建築의 香氣⑨
58 [illegible] 連載에세이 回想의 彫刻家 車根鎬
74 [illegible] 藝術과 靈魂②
85 [illegible] 東洋画 1,000年〈3〉 馬遠
89 [illegible] 音樂史의 首第② 音樂史의 方法論

[illegible]
93 [illegible] 美術批評의 '76年度 現住所 美術
94 [illegible] 國家的 규모의 作曲賞의 制定 音樂
95 [illegible] 演劇의 社會的 機能 演劇

공간리뷰
96 [illegible] 深香回顧展, 呂運晨 美術
97 [illegible] 韓國 1. 폴디자이너協會 제 5 회 企劃展 디자인
98 [illegible] 서울 [illegible], 수립합창단 제 5 회 정기공연 音樂
100 [illegible] 옛날 옛적의 희어이 훠이 演劇

卷末附錄
101 編輯室 空間 10年 総目次

화제와 소식
空間評論 推薦作品 專集

空間
環境 · 建築 · 藝術
SPACE
1977
1
115

SARANG BANG — Kim Swoo-geun
Chimney Matching Its Surroundings SPACE CONTRAST BY PICTURE
The Young-deung-po Interchange A NEW LOOK IN CITY — Kim, Won
Stationery Chest THE WOODCRAFTS OF KOREA (3) — Park Hyung-cheol

SPECIAL SECTION: DISCUSSION OF SOME PROBLEMS
Terrible Condition Caused by Indifference
There Are Orchestras, but No Movement
Give Vitality to the Faraway Island of Theater

THE 10 YEARS OF KOREAN HOUSE—ITS FORM AND MEANING OF SPACE

PHOTO ESSAY
NEO-WA CABINS IN THE INNER SEOL-AK VALLEY — Kang Un-koo

PAINTINGS OF KYUM-JAE DISCOVERED IN GERMANY — Yu Joon-young
The Exquisite Touch of the Korean Ancient Building [9] — Shin Yong-hoon
Cha Geun Ho: Sculptor in Retrospect — Choi Jung-ho
L'art et L'âme — Rene Huyghe
The 1000 Years of Oriental Paintings [3] Ma Yüan — Huh Young-hwan
The Methodology of the History of Music — Lee Se-jang

FOCUS
Art Criticism in 1976 — Yi, Il
The Social Function of Drama — Pak Yong-ku
The National Prize for Music Composer — Kim Jung-ok

SPACE REVIEW
Art — Oh Kwang-soo
Design — Chung Shi-hwa
Music — Han Sang-woo
Drama — Han Sang-cheol

THE SPACE SUPPLEMENT
BIBLIOGRAPHY OF SPACE MAGAZINE ARTICLES 1966-1976

TOPICS AND NEWS

S. Chang
[illegible]
[illegible] 1977年 1月号
[illegible] 서울 [illegible] 219
[illegible] 8776, [illegible] 8771-4
[illegible] 517466 I P O No 1855

ADVISERS
[illegible] Sohn-woo
[illegible] Yong-ku
[illegible] Kyung-seong
[illegible] Geun-sam
[illegible] Tong-whe
[illegible] Chang
[illegible]

SENIOR EDITORS
KANG Sue-hi
LEE Koo-nyeol
KIM Won
PARK Yong-cook
LEE Hung-woo

PUBLISHER & EDITOR KIM Swoo-geun
PUBLISHED MONTHLY BY THE SPACE
Mar. Add. Wonsoo-dong Chongno-ku
Seoul 110 Korea Tel. 70-8771-4 8776
SUBSCRIPTIONS (including postage)
Korea 1 Year – W12,000 Single Copy – W1,200 Overseas 1 Year – $50 Single Copy – $5

Document 12 - Le personnel administratif de Konggan (1967-1988)

N° et Date	Directeur de publication	Rédacteur en chef	Conseillers	Directeurs de rédaction	Gérant
n°3-67	Sŏk Chŏngsŏn	Yi Sinbok	Yi Kyu, **Kim Sugŭn**		
n°27-69	**Kim Sugŭn**	Yi Sinbok			
n°38-70	**Kim Sugŭn**	O Kwangsu	Ch'oe Sunu, Son Chŏngmok, Cho Tonghwa, Sim Hyŏnsŏp, Yi Chinsŏp, Ch'oe Chŏngho, Yi Sanyŏng		
n°75-73	**Kim Sugŭn**	Pak Yongsuk	idem		Pak Yonggu
n°81-74	Kwŏn T'aesŏn	**Kim Sugŭn**	Ch'oe Sunu, Im Hŭngsik, Pak Yonggu, Yi Kyŏngsŏng, Yi Kŭnsam, Cho Tonghwa, Kim Sugŭn	Pak Yongsuk	idem
n°101-75	idem	**Kim Sugŭn**	Ch'oe Sunu, Pak Yonggu, Yi Kŭnsam, Cho Tonghwa, S. Chang, Kim Sugŭn	Kang Sŏkhŭi, Yi Kuyŏl, Kim Wŏn, Pak Yongsuk, Yi Hŭngu	idem
n°113-76	**Kim Sugŭn**	Pak Hansik	idem	idem	idem
n°115-76	**Kim Sugŭn**	**Kim Sugŭn**	idem	idem	idem
n°138-78	**idem**	**idem**	idem	#Pak Yongsuk	idem
n°142-79	**idem**	**idem**	idem	+ So Hŭngnyŏl	idem
n°154-80	**idem**	**idem**	+ Chŏng Haejik	idem	idem
n°155-80	**idem**	**idem**	+ Pak Hakchae	+ Cho Yŏngmu	idem
n°164-81	**idem**	**idem**	idem	+ Yi Kangsuk	idem
n°175-82	**idem**	**idem**	# Pak Hakchae	idem	idem
n°195-83	**idem**	**idem**	idem	+Cho Chŏngwŏn	Cho Kukchŏng
n°204-84	**idem**	**idem**	Pak Yonggu, Yi Kyŏngsŏng, Yi Kŭnsam, Cho Tonghwa, S. Chang, Chŏng Haejik, Chŏng Yangmo	+ Yi Sinbok	idem
n°224-85	Kim Wŏnsŏk	Kim Wŏnsŏk	idem	idem	idem
n° 252-88	Chang Seyang	Chang Seyang	idem	idem	

NB : le signe # indique un départ

Document 13 - Les contenus : tables de dépouillement des sondages

Série 1

		Mois	1	11	9	10	5	10	3	6	2	8	12	4	7	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12		
		An	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	Moyenne	Ecart-type
	Nation	Corée	46	52	30	53	53	51	36	66	67	57	80	53	69	57	83	47	71	86	78	117	89	115	82	114	69	23,647777724
	Nation	Nation autre que Corée	36	31	24	21	21	29	15	16	16	20	20	26	29	33	51	26	65	39	29	36	39	30	12	48	28,166666667	13,961645184
	Temps	Ancien	37	31	0	0	29	10	0	0	13	20	13	26	34	39	37	17	29	17	0	0	15	0	8	10	15,5	14,148283042
	Temps	Moderne	0	0	0	0	0	0	0	0	16	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1,208333333	4,117609761
	Temps	Contemporain	47	47	54	54	40	54	20	34	42	32	42	42	46	48	98	76	81	86	104	98	94	93	122	104	64,916666667	28,635515599
	Temps	Tradition	0	0	0	21	0	5	17	5	16	11	30	38	0	13	16	4	7	5	28	10	31	10	34	0	12,541666667	12,054150166
CHAMP	Milieu	Architecture	61	48	37	10	23	38	15	16	22	15	16	9	10	44	32	11	8	28	0	26	31	33	76	60		
CHAMP	Milieu	Ville	7	11	0	22	0	0	0	0	0	0	9	11	14	0	0	0	13	36	13	23	0	0	37	0		
CHAMP	Milieu	Paysage/Environnement	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	4	0	0	0	0	0	8	57	31	33	138	60	38,458333333	27,114859021
		Total Milieu	68	59	37	32	25	36	15	26	22	15	24	20	34	48	32	11	21	64	13	57	31	33	138	60		
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Peinture/ Esthétique	2	24	17	10	27	7	2	0	3	28	56	38	59	37	70	94	64	54	63	20	10	42	47	18		
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Musique	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	4	10	0	0	0	0	0	0	0	5	7	4	0	24		
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Sculpture	8	0	0	0	13	0	9	0	0	0	5	0	0	0	0	0	0	6	0	0	0	4	0	0		
		Total Arts	10	24	17	10	40	16	22	0	20	35	60	46	59	37	70	94	69	60	63	45	17	50	47	42	39,791666667	23,439059127
CHAMP	Spectacles/Médias	Scène/Médias	0	0	0	0	0	0	6	0	16	3	10	0	0	0	0	0	0	4	5	0	5	33	8	0	12	
CHAMP	Spectacles/Médias	Photo	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
CHAMP	Folklore	Ethnographie/ Religion	0	0	0	0	0	0	0	16	6	0	0	8	19	28	8	0	7	5	0	0	0	0	0	0	0	
CHAMP	Folklore	Artisanat/Vie quotidienne	6	0	0	0	11	9	10	0	8	4	13	7	0	28	0	0	9	5	0	5	33	6	0	12	12,083333333	10,307939813
		Total Spectacle + Folklore	6	0	0	0	11	9	17	0	17	4	14	21	28	28	8	0	25	10	70	54	43	36	30	3		
CHAMP	Idées/Débats	Théorie/Idées	0	0	0	0	0	0	0	24	14	12	10	5	4	4	15	0	0	0	0	0	0	0	0	0		
CHAMP	Idées/Débats	Débats/Méthodologie	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	13	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0		
		Total Idées	0	0	0	0	11	0	0	24	14	18	10	18	4	4	15	0	9	10	70	54	43	36	30	3	15,541666667	18,826390281

Champs sujets Série 1

		An	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990		
		Milieu	60	59	37	32	25	36	15	26	22	15	25	20	34	48	32	11	21	64	13	57	31	33	138	60	37,2	27,082434368
		Arts	10	24	17	10	30	16	22	0	3	28	35	60	48	37	70	94	69	60	63	45	17	50	47	42	39,708333333	23,292904486
		Spectacles, médias	0	0	0	0	0	0	0	1	16	3	0	10	0	0	0	0	4	5	5	5	33	8	0	12	5,041666667	7,309293586
		Folklore	6	0	0	0	11	9	10	0	8	4	13	7	0	28	8	0	7	5	0	5	33	6	0	12	12,083333333	10,307939813
		Idées	0	0	0	0	0	0	0	24	14	18	10	18	4	4	15	0	9	10	70	54	43	36	30	3	15,541666667	18,826390281

Série 2

		Mois	7	8	9	10	9	10	7	1	12	4	5	5	8	11	3	7	10	2	6	12	4	1	3	9		
		An	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990		
	Nation	Corée	66	37	30	78	63	43	50	67	66	6	16	29	37	54	77	53	84	120	72	86	76	78	74	60	76	92	69,625	22,686545524
	Nation	Nation autre que Corée	13	47	24	18	8	21	0	6	16	29	37	35	41	77	53	84	36	61	54	49	36	67	72	44	38,666666667	23,164190254
	Temps	Ancien	18	0	0	0	0	0	0	0	0	0	11	1	2	0	10	18	20	14	0	9	0	0	0	12	7,291666667	11,456841553
	Temps	Moderne	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
	Temps	Contemporain	44	63	54	65	60	54	0	0	45	37	29	64	62	51	87	78	100	89	87	123	114	110	127	148	130	76,708333333	36,367064850
	Temps	Tradition	22	21	0	11	11	10	0	0	12	29	51	17	21	26	32	19	9	0	22	8	7	0	0	4	13,833333333	12,760900427
CHAMP	Milieu	Architecture	65	59	37	43	49	55	0	25	33	11	4	34	15	23	18	13	57	32	25	37	26	25	48			
CHAMP	Milieu	Ville	34	0	0	33	8	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	40	0	0	4	0	7	0	0	0	0
CHAMP	Milieu	Paysage/Environnement	0	0	0	39	18	0	0	0	28	4	13	20	15	0	26	11	17	0	0	0	0	7	0	13	0	0
		Total Milieu	99	59	37	115	75	55	0	25	74	15	17	54	56	34	37	18	53	57	36	32	44	26	38	48	46,833333333	26,391149153
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Peinture/ Esthétique	19	25	17	6	4	9	0	21	19	25	64	33	23	79	36	57	42	24	76	64	34	30	46	82		
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Musique	0	0	0	0	0	0	0	0	0	10	15	28	13	6	0	4	0	12	2	9	0	20	0	0		
CHAMP	Arts plastiques/Esthétique	Sculpture	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	8	4	6	17	4	0	6	0	0	0	0	0	42	27,077987209
		Total Arts	19	25	17	6	4	9	0	31	34	53	77	39	31	87	42	83	46	36	78	79	34	50	46	82		
CHAMP	Spectacles/Médias	Scène/Médias	0	0	0	7	0	0	0	0	11	0	0	5	0	2	0	0	0	15	6	18	15	6	29	12		
CHAMP	Spectacles/Médias	Photo	0	0	0	0	8	0	0	0	0	0	0	0	0	0	11	0	0	0	0	0	0	0	0	0		
CHAMP	Folklore	Ethnographie/ Religion	0	0	0	7	0	0	0	21	0	0	0	0	0	0	8	12	7	0	0	0	0	0	0	0		
CHAMP	Folklore	Artisanat/Vie quotidienne	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2	2	19	12	7	0	15	6	18	15	6	29	12	11,166666667	12,217826689
		Total Spectacle + Folklore	0	0	0	14	12	0	0	32	12	0	5	2	2	19	12	7	0	15	6	18	15	6	29	12		
CHAMP	Idées/Débats	Théorie/Idées	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	11	15	16	15	9	13	5	9	0	19	2	4	45	48	4	
CHAMP	Idées/Débats	Débats/Méthodologie	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	6	4	0	2	0	0	17	38	0	0	23	0	0	0	0	
		Total Idées	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	17	19	16	17	9	13	5	26	38	19	2	4	68	48	16	13,208333333	17,405594220

Champs sujets Série 2

		An	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990		
		Milieu	99	59	37	105	75	55	0	25	74	15	17	54	56	34	37	18	53	57	36	32	44	26	38	48	46,416666667	25,325561355
		Arts	19	25	17	6	4	9	0	31	34	53	77	39	31	87	42	83	46	36	78	79	34	50	46	82	42	27,077987209
		Spectacle, médias	0	0	0	14	8	0	0	11	12	0	5	0	2	11	0	0	0	15	6	18	15	6	29	12	6,833333333	7,760920310
		Folklore	0	0	0	0	4	0	0	0	0	0	2	0	0	8	12	7	0	0	0	0	0	0	0	0	4,333333333	10,968945511
		Idées	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	11	19	16	17	9	13	5	26	38	19	2	4	68	48	16	12,458333333	17,479306637

Document 14 - Les principaux contributeurs de *Konggan* (1966-1988)

- O Kwangsu, historien et critique d'art, 1967, Konggan.
- Sin Yònghun, histoire de l'architecture, 1967, membre de la Commission du patrimoine, Musée national.
- Yi Kyòngsòng, historien et critique d'art, 1966, Musée d'Inchòn, professeur [13] (Hongik), Musée national d'art moderne.
- Kim Pogyòng, critique d'art, 1979, professeur (Kangwòn).
- Yun Uhak, critique d'art, 1979, professeur (Ch'ungbuk).
- Yi Il, peintre, critique d'art, 1967, professeur (Ihwa).
- Kim Tonghyòn, historien de l'art, 1967, membre de la Commission du patrimoine.
- Chòng Pyòngho, anthropologue et folkloriste, 1978, professeur (Chungang).
- Kim Ch'olsun, critique d'art, 1966, journaliste au *Han'guk Ilbo*.
- Kim Inhwan, critique d'art, 1977, professeur (Sòngsin).
- Ch'oe Pyòngsik, historien de l'art oriental, 1983, professeur (Chònnam puis Sungmyòng).
- Yi Hùngu, écrivain, critique, 1975, Konggan.
- Chang Sògwòn, critique d'art, 1978, professeur (Chònnam).
- Im ùngsik, photographe, 1966.
- Yi Chaejun, historien de l'architecture, 1981, membre de la Commission du patrimoine.
- Kim Wòn, architecte, 1966, Konggan, agence Wòn tosi, agence Kwangjang.
- Pak Yònggyu, historien des artisanats et techniques, 1977,Musée national.
- Chòng Pyònggwan, histoire de l'art moderne, 1979, professeur (Ihwa).
- Pak Naegyòng, historien et critique d'art, 1966, professeur (UNS), Musée national d'art moderne.
- Yi Kuyòl, critique d'art, 1967, Centre de recherche sur l'art contemporain, Konggan.
- Yu Chunsang, critique d'art, 1974, Musée national d'art moderne.
- Song Misuk, critique d'art, 1981, professeur (Sòngsin).
- Pak Yonggu, musicologue, 1972, Konggan.
- Hò Yònghwan, historien de l'art oriental, 1974, membre de la Commission du patrimoine.
- Kim Chòngt'ae, historien de l'art oriental, 1975, professeur (Changang puis Hanyang).
- Paek Sùnggil, historien de l'art oriental, 1977, UNESCO-Corée.
- Cho Yòngmu, architecte, urbaniste, 1967, Office coréen du logement (Taehan chut'aek kongsa).
- Ch'oe Sunu, historien d'art, 1967, membre de la Commission du patrimoine, Musée national.

---

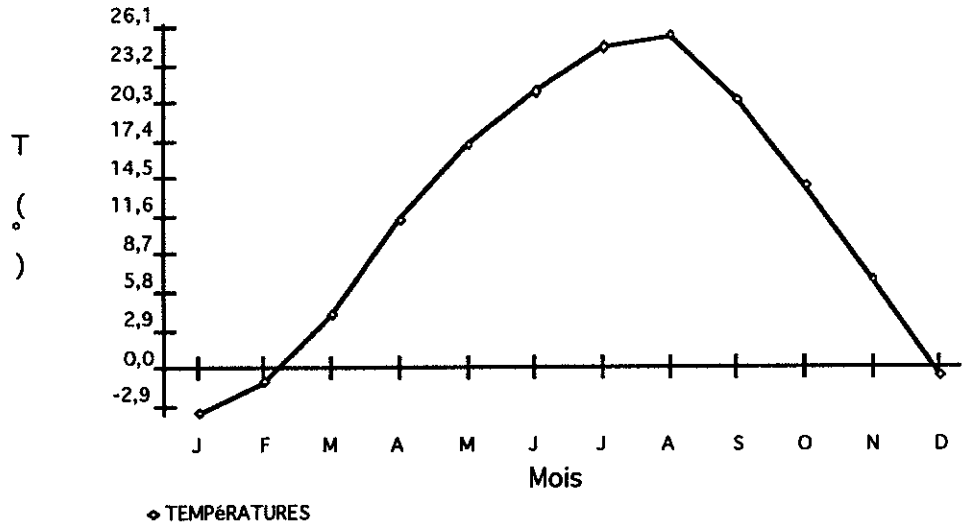
13 - On n'est pas entré dans le détail des positions universitaires. L'appellation est générique.

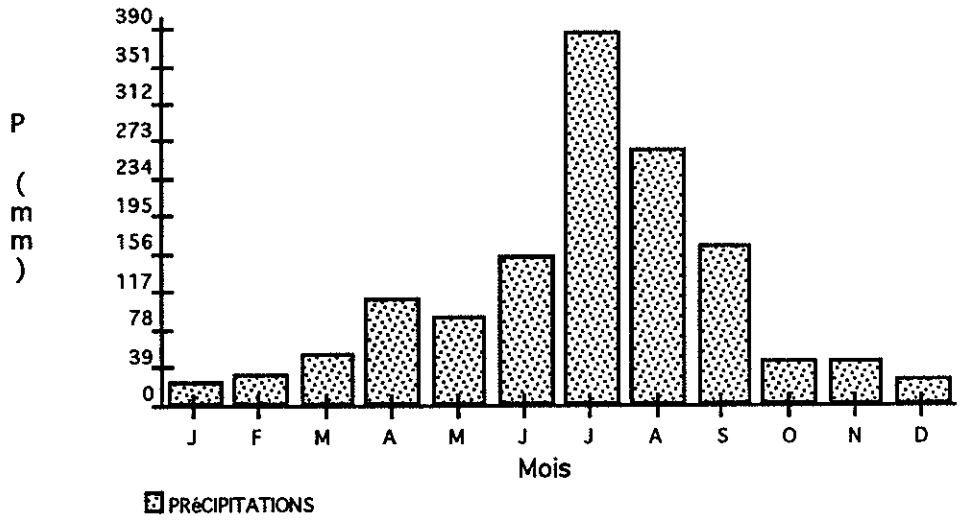
- Kim Pyòngjong, peintre, critique d'art, 1980, professeur (UNS).
- Ch'oe Sòngho, historien de l'art et de la culture, 1979.
- Hwang Pyònggi, musicien (kayagùm), 1975, professeur (Ihwa).
- Song Min'gu, architecte, 1980, Agence Song.
- Ch'oe Chòngho, médias, 1975, professeur (Sònggyun'gwan puis Yònse).
- Pak Yongsuk, critique d'art, 1973.
- Yi Sangman, critique musical, 1968.

4 -ANNEXES AU CHAPITRE 4

Documents 15 - Les données climatiques de Séoul d'après *Sòul Munhwa*

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
T(°)	-3,5	-1,1	4,1	11,4	17,1	21,1	24,5	25,3	20,5	13,9	6,6	-0,6
$P_{(mm)}$	20,6	28,2	49	105,2	88,3	151,1	383,3	263	160,3	43,4	42,9	24,7





Document 16 - La course aux concessions (1883-1898), d'après LEE Ki-baik.

Année	Pays	Concession
1883	Japon	Câble sous-marin Pusan-Nagasaki
1885	Chine	Télégraphe Inch'òn-ùiju
	Japon	Télégraphe Pusan-Inch'òn
1886	Japon	Autorisation de bâtir une réserve de charbon à Yòngdo, au large de Pusan
1888	Japon	Droits de pêche côtière
1891	Japon	Autorisation de bâtir une réserve de charbon à Wòlmi, au large d'Inch'òn
		Droits de pêche hauturière au large du Kyòngsang
1894	Japon	Voie de chemin de fer Séoul-Pusan
1895	E-U	Extraction minière (or) à ùnsan
1896	E-U	Chemin de fer Inch'òn-Séoul
	Russie	Extraction minière
		Autorisation de bâtir une réserve de charbon à Wòlmi, au large d'Inch'òn
		Exploitation forestière sur le Yalu et l'île d'Ullùng
	France	Chemin de fer Séoul- ùiju
1897	Allemagne	Extraction minière (or), Kùmsòng et Kangwòn
1898	Russie	Autorisation de bâtir une réserve de charbon à Yòngdo, au large de Pusan
	E-U	Réseau d'électricité et d'eau de Séoul
	Russie	Etablissement de la banque Russo-coréenne
	G-B	Extraction minière (or) à ùnsan
	Japon	Monopole des achats de charbon à P'yòngyang
		Rachat de la concession américaine sur le chemin de fer Inch'òn-Séoul

Document 17 - Les Dix bal(l)ades de Hando (d'après Kim Hyòngguk)

1 - Rendre visite aux bonzes du monastère de Changùi-sa (situé à l'emplacement de l'actuelle école primaire Segòm-jòng, une des plus belles excursions hors les murs).
2 - Admirer la lune depuis le pavillon de Chech'òn-jòng (dans les parages de l'actuel Hannam-dong, pavillon à flanc de colline donnant directement sur le fleuve Han)
3 - Accompagner un visiteur sur le départ jusqu'au pavillon de Pansòng-jòng (dans le quartier actuel de Ch'ònnyòng-dong, arrondissement de Sòdaemun, pavillon dans un bois de pins)
4 - Fouler la neige à Yanghwa (bac de franchissement du Han situé à l'emplacement de l'actuel pont Yanghwa)
5 - Aller contempler l'éclosion des premières fleurs sur les pentes de Namsan
6 - Se promener au printemps dans les prés de Salgoji
7 - Prendre le bac à Map'o
8 - Pécher à l'embarcadère d'Ipsòkp'o
9 - Aller voir les fleurs du monastère Hùngdòk-sa (derrière Sònggyun'gwan)
10 - Se réjouir du spectacle nocturne des lanternes sur l'avenue Chongno

Document 18 - Cartes du bâti urbain pendant la période coloniale (Yi Kisŏk).

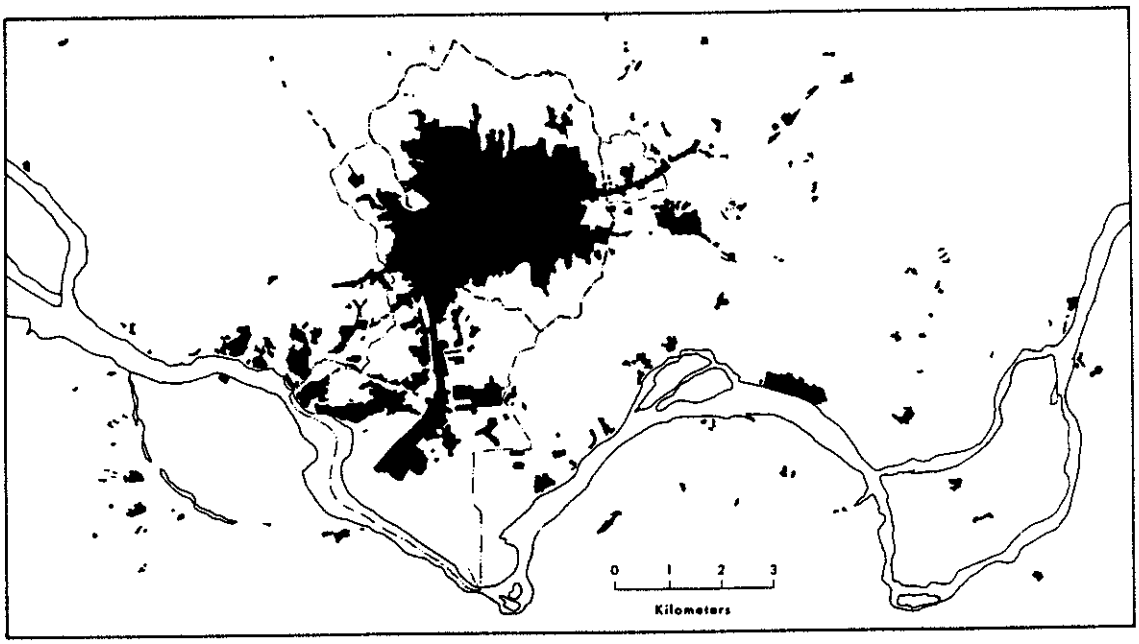


FIGURE 10. 1927 SEOUL BUILT-UP AREA. (Compiled from Japanese Imperial Land Survey, 1927, Korea, 1:25,000, second edition, Seoul and Incheon area.)

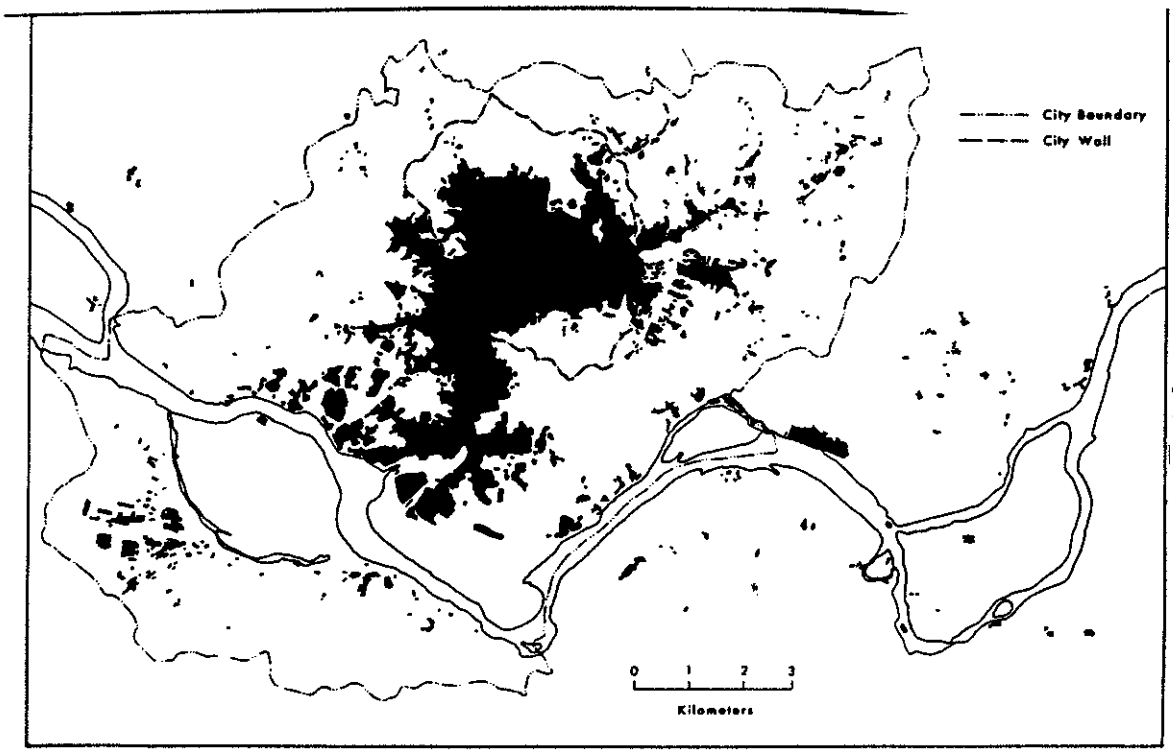
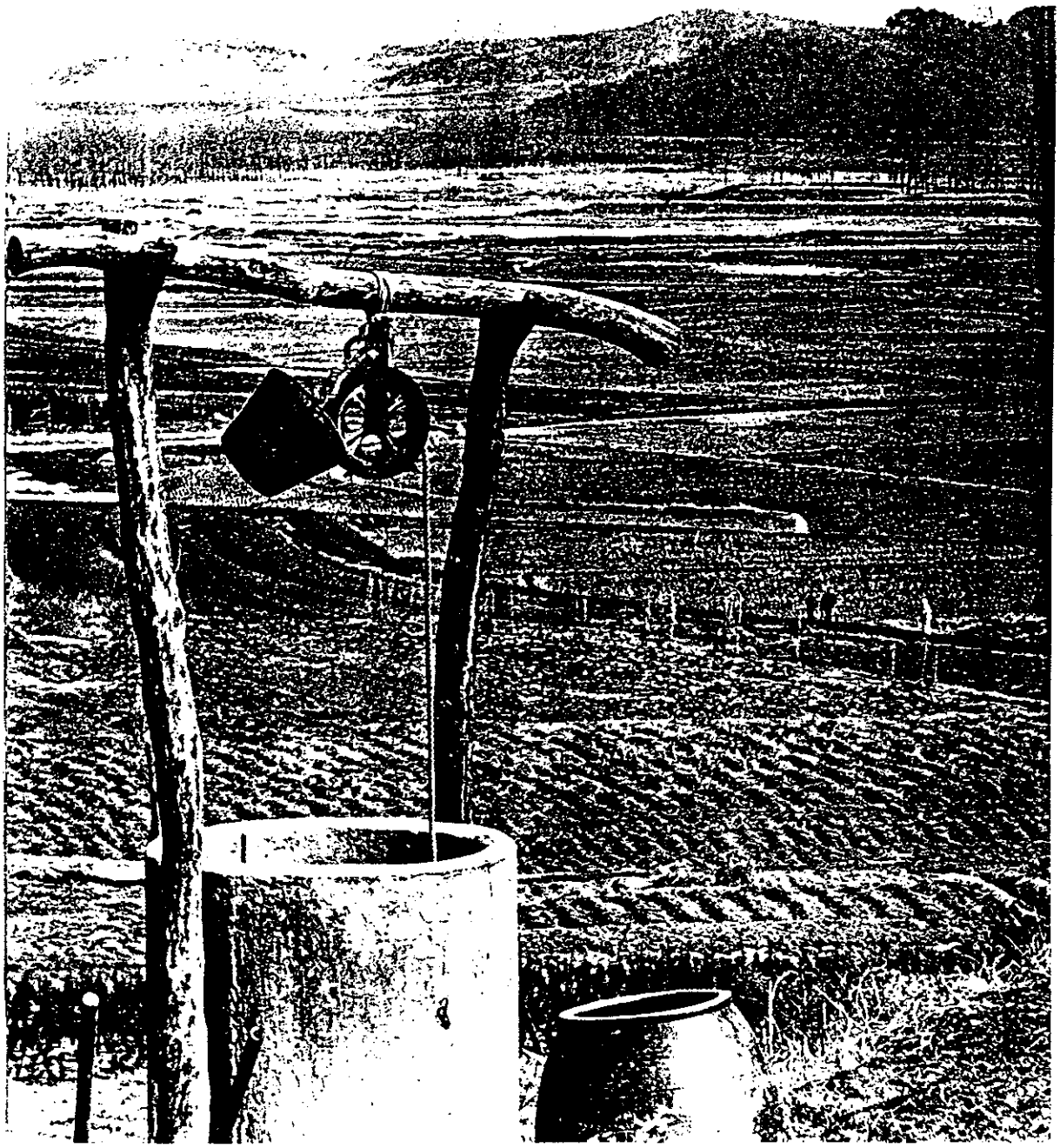
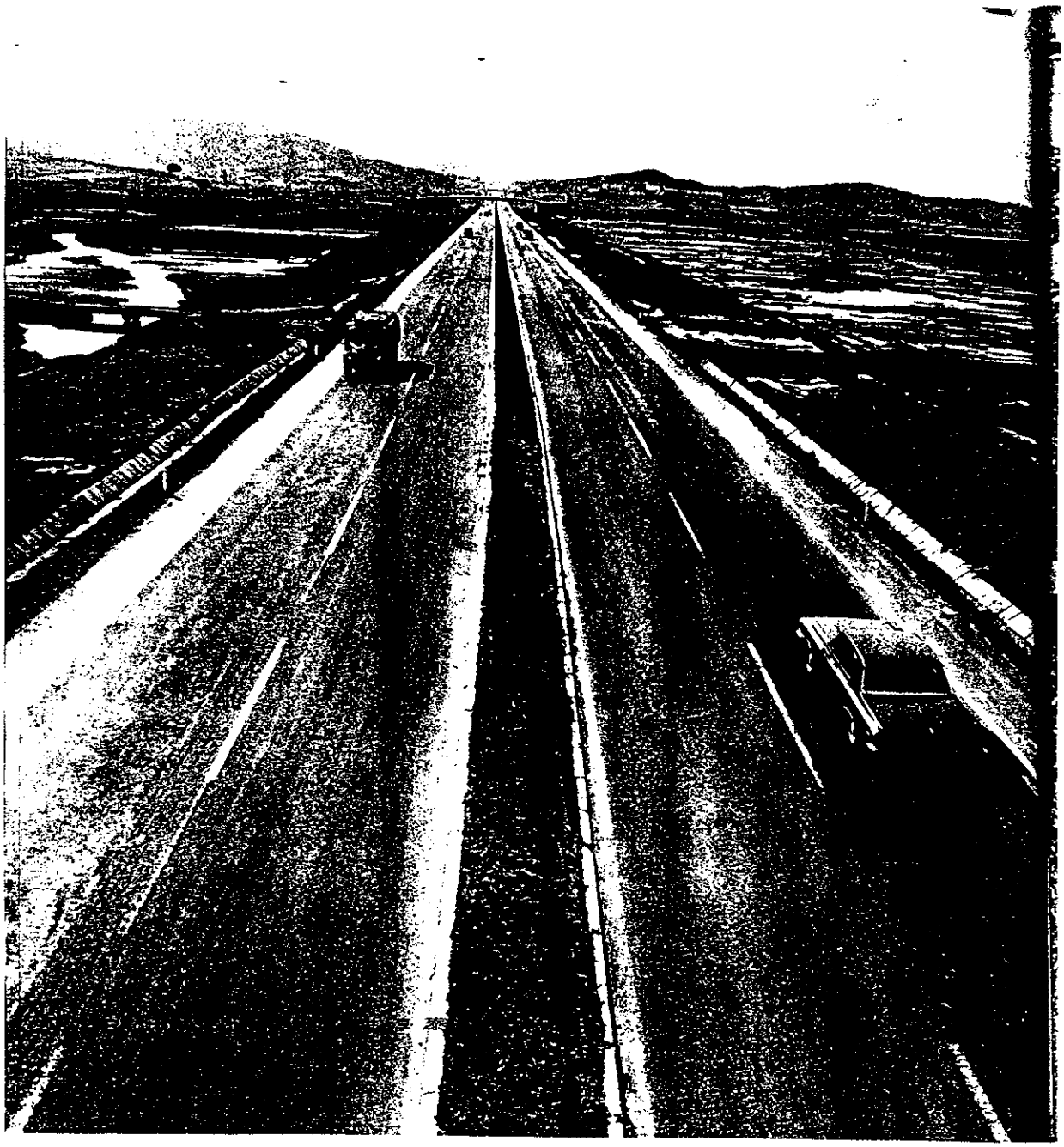


FIGURE 11. 1937 SEOUL BUILT-UP AREA. (Compiled from Japanese Imperial Land Survey, 1937, Korea, 1:25,000, third edition, Seoul and Incheon area.)

Document 19 - Kangnam en 1970





Document 20 - "Images de la ville future" *(Mirae-ùi tosisang)* - Kim Sugùn (1961)

Quelque brillant spécialiste qu'on soit, se représenter précisément ce que sera la ville de demain tient de la gageure. Ce que j'appelle "ville" ici ce n'est pas un dessin griffoné sur une feuille selon l'inspiration du moment. C'est la sédimention en histoire et en tradition des forces et des potentialités humaines, et dont la nature même est d'être le terrain d'un processus infini de métamorphose. Dès lors, poussée par les forces centrifuges du désir humain d'améliorer la vie quotidienne, la ville se transforme par retouches successives, par effacements. Mais elle bénéficie aussi des forces centripètes que sont le conservatisme en matière de vie quotidienne et l'amour de la tradition. Tout cela fait la ville. Ce que je veux dire simplement, c'est que non seulement la ville ne va cesser de changer dans l'avenir -comme elle a toujours changé dans le passé- mais aussi qu'on ne peut pas ne pas être stupéfait par la vitesse et par l'ampleur des changements actuels, comme propulsés par une énergie nucléaire.

La ville d'Extrême-Orient était pour l'essentiel composée de bâtisses de plain-pied construites en bois et en terre ou bien en bois et en brique. Pékin en est une bonne illustration : à cause de ce phénomène de plain-pied, elle s'étendait sur plusieurs centaines de quartiers *(tong)* et couvrait une surface immense. Il y fallait donc rien moins que sept cents employés pour transmettre d'un lieu à l'autre le courrier administratif.

Dans la ville actuelle, même si elle ne suit pas le modèle de la ville américaine, l'apparition des structures métalliques et du béton armé fut une évolution nécessaire. La matière même de la ville s'en trouva changée au même titre que celle des constructions. D'où la nécessité de se rendre capable d'anticiper par un plan d'urbanisme, les mutations du siècle à venir.

Il est certain qu'à cause de cette mutation de la matière urbaine *(tosi ch'ejil)*, la ville d'Extrême-Orient sera plus facilement bouleversée que la ville européenne. Pourtant, dans le cas Séoul et du quartier d'ùljiro, cette "facilité", accentuée par une absence de planification, se mue en difficulté. La question posée est celle de la structure de la ville. Si l'on pose que la ville est une très grande bâtisse *(kòdaehan hana-ùi kònch'ungmul)*, alors, de même qu'on ne fait pas entrer les voitures à l'intérieur de sa maison *(chiban)*, de même, on ne laissera pas entrer les voitures dans les arrondissements urbains actifs. Dans la mesure où l'espace de travail ne doit plus accueillir que des piétons, l'une des solutions au problème posé ne peut être que d'imaginer des sites artificiels *(in'gong taeji)*. Telle fut l'idée avancée par Le Corbusier il y a une vingtaine d'années et qu'on voit aujourd'hui partout mise en pratique.

Grâce à ces sites artificiels produits par un empilement d'étages et grâce à des matériaux de construction produits en masse, il sera possible d'édifier des logements de tailles variées, adaptés aux besoins de chacun. Avant d'en arriver là, donnons un aperçu du résultat. La méthode avancée ci-dessus consiste à produire d'énormes grappes de sites artificiels et à les relier par des infrastructures de transport lourdes *(ipch'ejòk)*. On va donc envoyer à la casse des logements minables en épargnant uniquement, en guise de faire-valoir culturel de Séoul, les grandes portes monumentales d'Hanyang. Ainsi retrouverait-on le paysage naturel de nos vergers de prunelle et de pomme. d'autrefois

D'infinies difficultés naîtront pour tenter d'harmoniser population et densités et de plus, à cause de la nature et de la taille de ces constructions, on assistera à une mutation radicale des liens entre matière [urbaine] et structure [urbaine].

Le projet de rénovation urbaine élaboré par Le Corbusier pour le centre de Paris propose une ville verticale *(ipch'e tosi)* où la densité descend à 600 habitants à l'hectare grâce à des gratte-ciels et à des blocs d'appartement cernés d'espaces naturels. Le système de transit - métro et bus rapides- de New York n'assure qu'un débit quotidien de six millions de mouvements ? Qu'à cela ne tienne, il suffit d'accroître leur capacité en doublant les niveaux pour arriver à quinze millions. En voilà un au moins qui n'avait pas de problèmes pour se représenter la ville du futur !

Si notre destin urbain revient à voir la ville bouleversée par le passage de la largeur à la longueur et de la surface au volume, il devient en effet inévitable que la matière urbaine prenne l'aspect d'un bouquet de hautes tours dressées sur la grappe des sites artificiels. Il n'y aura plus d'autre limite à l'élévation qu'économique ou technique, en fonction des matériaux à venir.

L'idée de "planification urbaine" cache souvent des pratiques très dissemblables. A Séoul par exemple, on donne l'impression d'avoir pour unique ambition de transformer le tissu urbain *(sigaji)* en réseau quadrillé de routes identiques, semblable à un plateau de *paduk (go)*. Cela n'a aucun sens. Il est temps d'échapper à ses visions dépassées et fixistes venues du XIXe siècle.

L'invasion d'échelles in-humaines, qui trouve son origine dans l'énergie nucléaire, transforme hier en jadis et le progrès technique -qui s'applique à l'architecture et à la construction- est parvenu à réduire les distances de manière stupéfiante. Ces gains de vitesse sont inversement proportionnels à la quantité d'espace que consomment les moyens de liaison et de transmission. Il faut donc préciser ce qu'on entend par "planification".

Tout d'abord il est impératif, sur le plan éthique, de se départir d'un mode de pensée qui associe la ville à une mécanisme de civilisation *(munmyòng-ùi mek'anijùm)*. De même, on évitera les grandes visions esthétiques qui renvoient aux seuls critère de la beauté et de la grâce.

La planification urbaine, avant d'être un des champs du génie civil ou de l'architecture, doit partir, il me semble, d'une philosophie ayant pour objet de réflexion ce que pourrait devenir le mode de vie humain.

Si l'on appelle "planification urbaine de Séoul" la pratique qui consiste à bazarder les derniers recoins de monument anciens qui survivent afin de tracer de belles et larges avenues, alors c'est un métier qui n'aura très bientôt plus rien à se mettre sous la dent. Si cette prétendue "planification urbaine" méprise et ignore l'histoire et la personnalité propre d'une ville, qui est le symbole d'un pays, d'une culture et d'une tradition, alors autant jeter au feu tout de suite tous les manuels d'architecture. Ainsi l'on pourra confier à nos jeunes têtes d'oeuf, si modestes, le soin de dire pour nous les "bonnes mesures" *(changdan)* à

prendre pour notre civilisation moderne. Ils savent si bien et avec quelle audace sérieuse nous dessiner la ville du futur!

Il faut dire "stop!" à l'extension permanente des surfaces. On en est déjà au point aussi où il faut stopper l'escalade des volumes vers le haut. Séoul n'a pas vécu si longtemps jouer les monte-en-l'air et pour balancer sur la campagne, telles de vieilles crottes, ses cargaisons de polluants.

Document 21 : Balade sur une ville de rêve *(Tosi tijain hwansanggok)* - Kim Sugùn (1972)

Dire que l'on peut imaginer précisément la ville de demain serait un mensonge et la décrire en gros n'a aucune sorte d'intérêt. Dès lors toute planification en est ou problématique ou contestable.

Ma "balade dans une ville de rêve" n'est donc ni une vision du Séoul du futur ni ne donne lieu au petit jeu du pour et du contre.

Monsieur Kim est de retour de l'étranger et il regagne son Séoul après plusieurs années d'absence. Arrivé à l'aéroport international des transports supersoniques, situé en front de mer à Inch'òn, il a rempli les procédures de débarquement dans l'avion et le voilà qui foule librement le sol de sa patrie. Il emprunte une vedette rapide sur le canal, passe devant Map'o et descend à Kwanggyo. Par la rivière Chònggye il file ensuite en direction de Chòngnyangni et pendant tout ce trajet il n'a rien d'autre littéralement sous les yeux qu'eaux claires et sols gréseux. Les toponymes laissés par ses ancêtres ont retrouvé un sens dont il ressent de nouveau la justesse. Au centre-ville piétons et machines de transport sint séparés. Comme dans la citadelle d'autrefois dont les quatre grandes portes filtraient le trafic. A l'intérieur on n'y voit désormais plus l'ombre d'une voiture. Elles ont été reléguées hors les portes pour rendre à la vieille ville son ancienne vocation piétonnière. Désormais on n'y utilse plus que des vélos et des voitures électriques roulant silencieusement à 20km/h et laissées au libre usage des citadins. Autrefois, dans le centre-ville les voiures tuaient et l'on avait même tenté sans succès de chasser de Myòngdong les charettes à auvent.

Passant devant la Porte de Kanghwa-mun Monsieur Kim est stupéfait. Il n'y voit plus le Capitole qui autrefois se tapissaient comme un monstre derrière elle. En enfilade on goûtait Kanghwa-mun, la salle d'honneur du palais Kyòngbok puis le mont Pugak. Comme si d'un coup on retrouvait le site géomantique d'autrefois. Il se rappela qu'à une époque il avait lui aussi souhaité voir disparaître ce bâtiment . Puis voyant ce qu'il avait de pratique il s'était mis à penser qu'en lui supprimant son dôme, on aurait pu à la fois jouir de Kanghwamun et de la nature en arrière-plan.

Un autre sujet de surprise l'attendait : la place qui faisait face à la mairie. C'était devenue une place sans voitures, aérée, pleine de très grands arbres dont l'ombre cachait jeunes gens et jeunes filles. Des couples de personnes âgées promenaientt leur chien. On cueillait des cerises et des fleurs. Il y avait des peintres du dimanche qui tenaient galerie ouverte en plein air et des jeunes qui jouaient de la flûte.

Autrefois se dit Kim, ce n'était là que voitures et voitures. Tout juste si un humain pouvait pointer son nez. Aujourd'hui cette [plaza] est vraiment devenue le living-room *(kòsil)* du Séoulite. Ce n'est pas une grand-place pour la parade comme dans la ville baroque d'Europe. Ce n'est pas une place pour les pompes comme devant St Pierre de Rome. C'est un avatar de la rue du Chosòn. Pour Séoul elle est devenue un noyau centripète, une sorte de place Saint Marc orientale.

C'est un lieu où l'espace procure une sensation d'unité *(t'ongilgam)* et d'intimité *(ch'inmilgam)*. Un lieu pour les humains.

Par quel miracle et à quel prix Séoul s'est-elle ainsi métamorphosée ?

C'est sûr, si l'on veut que la ville mue et change de direction il faut détruire beaucoup, inévitablement. Il y avait trop de points de congestion.

Prenons Paris. Même un endroit comme les Champs-Elysées n'a pris de caractère monumental (kinyòmjòk sùonggyòk) qu'après qu'on ait fait donné la police contre les vieilles rues de ville médiévale.

Alors l'urbanisme séoulite des années 60 et 70 a subi le mêm sort. Comme à Paris.

C'est bien ça ! La clé de l'urbanisme séoulite du XXe siècle fut le temps du baroque.

Document 22 : Aménager la zone métropolitaine de Séoul (*Sudogwòn chòngbi*)- Kim Sugùn (1983)

La population totale de la Corée [du sud] dépasse les quarante millions d'habitants. La population de Séoul atteint neuf millions. Avec la zone métropolitaine on passe à douze millions. Jusqu'ici on a tenté de faire face a ce phénomène sans grand principe directeur. Résultat : une suite de politiques contradictoires. On nous promet pour bientôt une loi portant sur l'aménagement de la zone métropolitaine. Je n'en connais pas encore le détail mais dans l'ensemble elle affirme de nouveau pour principe le desserrement de la population.

Qui plus est, on limite désormais à 21 étages la hauteur des constructions et l'on s'attaque aussi à leur largeur. Depuis que Séoul a franchi les trois millions d'habitants [NB : 1962] on persiste dans l'erreur qui consiste à vouloir desserrer la population. Croissance bloquée ou desserrement, il n'y aucun exemple de ville au monde qui ait réussi dans ce genre de politique. Pour autant qu'une ville est avant tout une concentration d'hommes, elle manque de réalisme.

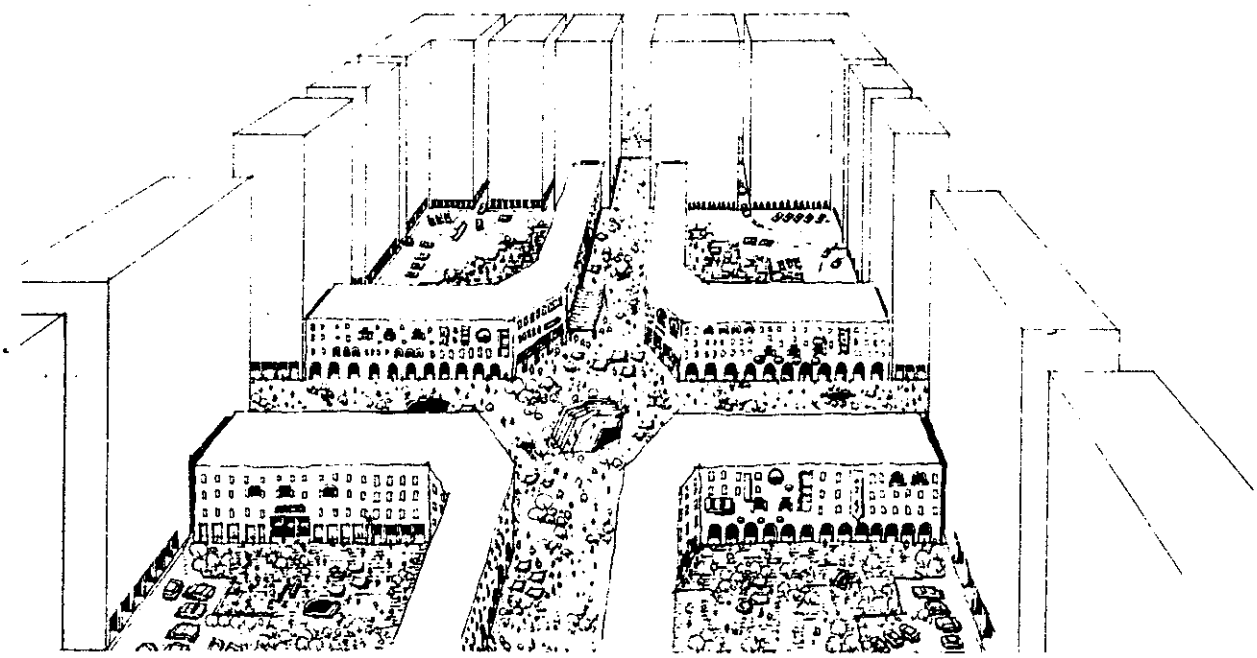
Désormais, il est nécessaire que les décideurs politiques en charge des problèmes urbains et des problèmes démographiques reconnaissent franchement leurs erreurs. Mieux encore, il serait souhaitable qu'ils voient les choses de plus haut pour avoir le sens de la pespective. On en voit encore qui tiennent la ceinture verte *([Green belt])* pour aussi intouchable qu'une vache sacrée alors qu'elle fut une de leurs erreurs. Il n'est même plus temps d'en réévaluer les avantages et les inconvénients : il est urgent de reprendre et de corriger.

A l'heure actuelle, on est en train de préparer le terrain *(chosòng)* dans la région urbaine de Moktong pour y bâtir une cité nouvelle *(sin sigaji)* d'1,3 millions de p'yòng [NB : 429 ha]. Tout cela est en cours de réalisation conformément à la Loi sur la planification des "villes nouvelles" *(saeroun tosi sòlgye pòp)*. Sans aucun doute, y a-t-il quelque chose d'excitant dans cette entreprise urbaine de très grande envergure. Mais à peine sera-t-elle achevée qu'elle pourra tout juste accueillir 120 000 personnes. L'urgence pour la zone métropolitaine serait de faire trois Moktong par an ! On en est là en effet qu'il faut aujourd'hui produire 300 000 logements par an. De plus, il faut compter que la moitié de la population n'a pas les moyens d'accéder à la propriété de son logement. Enfin, il n'y a plus de place à séoul pour bâtir des maisons individuelles *(chip)*.

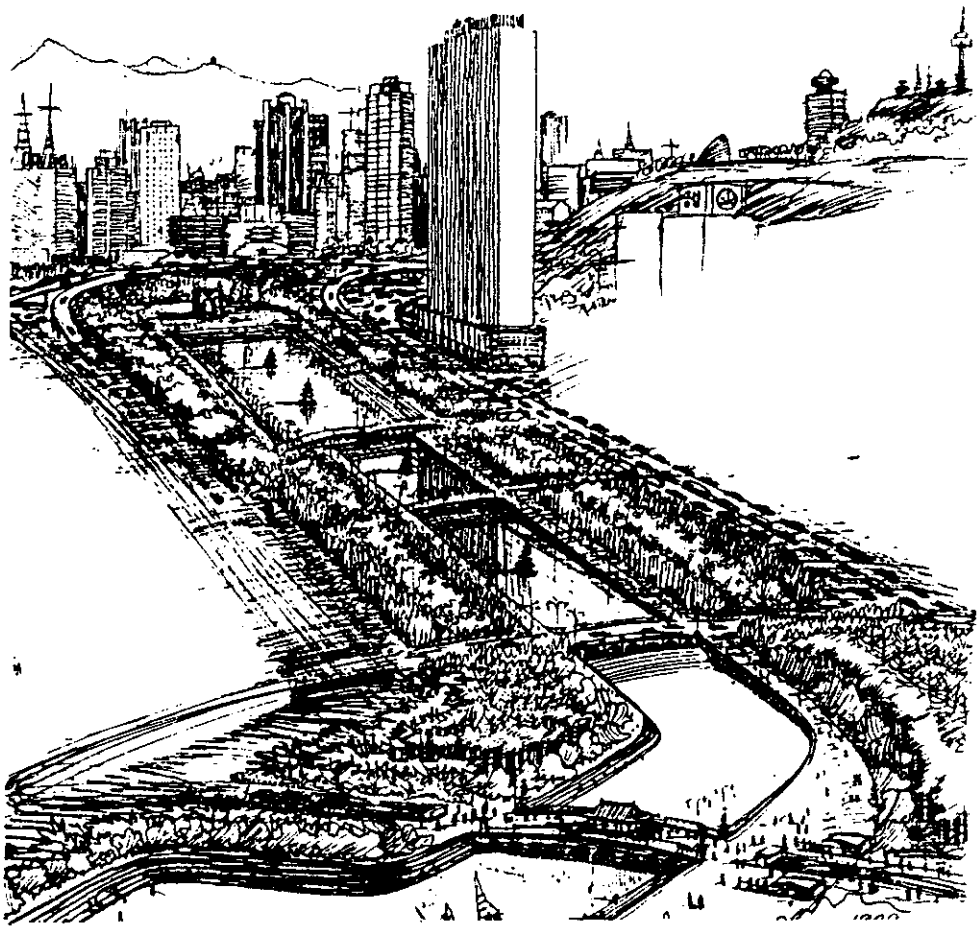
Le désordre consécutif au manque de terrain à bâtir est grave. Dans ce pays (ttang) où les terrains plats sont rares, il est inévitable qu'on soit dans l'avenir amenés à gagner en surface. Je ne vois pas d'autre méthode ici que de gagner sur la mer, de défricher les forêts, d'éventrer les montagnes et, en dernier recours, de s'élancer vers le ciel. Les trois premières solutions que ce soit du point de vue économique ou du point de vue écologique posent de nombreux problèmes et partant, il n'y a guère d'autre solution que d'empiéter sur le ciel.C'est précisément ce que la nouvelle loi est sur le point d'interdire.

Bien sûr, je ne suis pas en train de dire qu'augmenter sans limites la hauteur des constructions résoudra les problèmes urbains. Commençons déjà par réparer les erreurs du passé, par assumer nos responsabilités, par cesser de tout passer au filtre technique ou politique. Le problème posé par l'expulsion des citadins ne pourra être résolu que lorsqu'on aura pris en compte les intérêts fondamentaux des gens et qu'on s'y sera adapté.

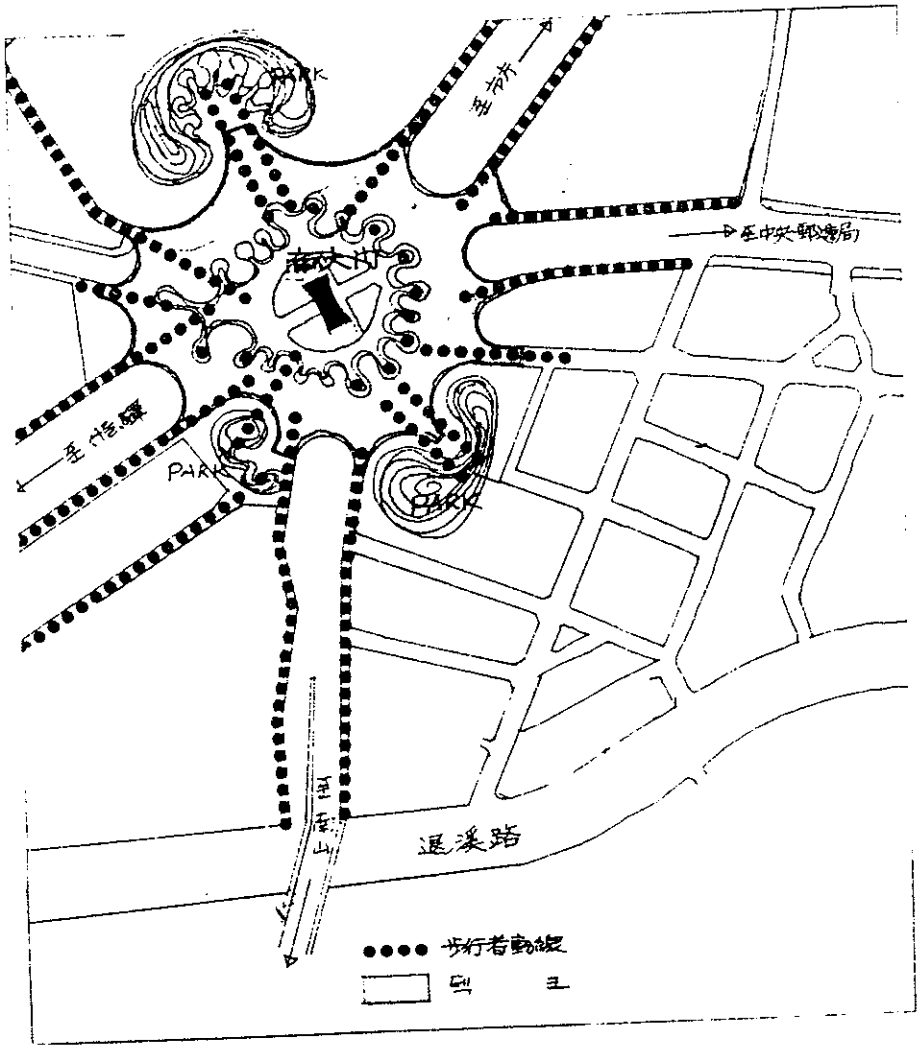
Document 23 : Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 18. Projet de Kang Pyònggi

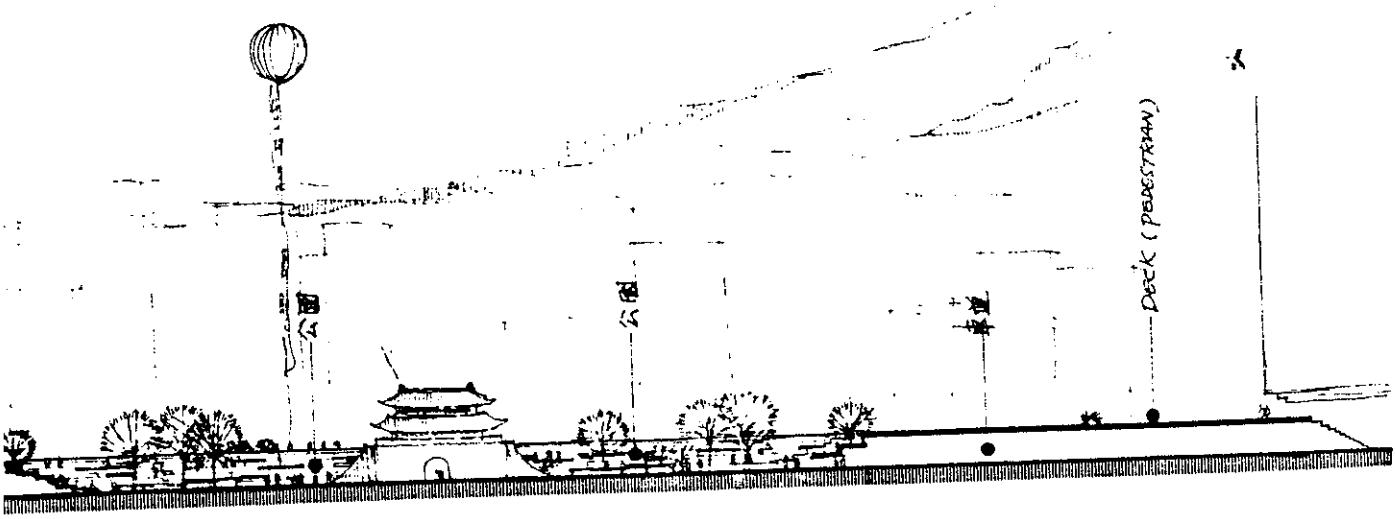


Document 24 : Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 29, Projet de Yang Hoil



Document 25 : Visions de la ville de rêve. Extrait de *KG*, n° 140, 1979, p. 23. Projet de O Kisu





Document 26 : "Dix paysages du nouveau Séoul"

Kim Hyòngguk *in La culture coréenne au temps des villes (1989)*

Si depuis quelque temps déjà le Séoulite s'est mis à rechercher hors de la ville les hauts lieux de ses loisirs et de ses vacances c'est qu'on y a en effet, aujourd'hui, perdu tout contact avec les vertes montagnes, l'eau pure et l'air léger. Il suffit pourtant de partir pour la province du Kangwòn pour retrouver, à leur place, les "Huit grands paysages du Kwandong"; de même qu'en prenant la route de l'île de Cheju, on peut compter retrouver les "Huit grands paysages de Cheju".
C'est pourtant une dimension récente du mode de vie séoulite que de contraindre à quitter la ville les amateurs de beaux paysages sauvages : avant la guerre de Corée, il était encore largement possible d'en trouver sur place.
Séoul, qui devint capitale du pays d'après les règles de la géomancie, possédait en abondance les montagnes et les cours d'eau qui font la beauté d'un site. Les montagnes rocheuses qui entouraient la citadelle, telles Pugaksan, Inwangsan et Naksan, avaient la forme adéquate et, grâce aux sols qui se développaient sur ces terrains rocheux, le coeur urbain disposait d'assez d'eau. C'était donc un site propice au rassemblement des hommes et qui offrait qui plus est aux anciens dix occasions de belles promenades.
Pour les Séoulites d'aujourd'hui il y a beau temps que la nature s'est évanouie, ou si l'on préfère, éloignée. La mégapole de Séoul, qui compte dix millions d'habitants, présente plus de traits d'humanisation que de traits naturels. Au lieu des mottes de terre, du béton; au lieu des pins agrippés aux crevasses du roc, des poteaux télégraphiques et des platanes en rang d'oignon; au lieu de nos jardins à ras de terre (yat'ùmak'an tongsan), des grands ensembles en béton : voilà de plus en plus à quoi ressemble Séoul.
La capitale, en utilisant la pierre et la terre des monticules naturels pour élever des murailles artificielles, en est arrivée à forcer sa silhouette dans un corset de structures rigides et aujourd'hui les torrents d'eau claire de Chòngnùng ou de Segòmjòng ont fini enfouis sous le béton des voies de circulation. Aussi, en cherchant comme les anciens à identifier les lieux fameux du nouveau Séoul, le réalisme exige qu'au lieu de beaux paysages ( ) sauvages, on mette en avant les paysages fonctionnels d'une capitale ( ), c'est-à-dire qu'on s'intéresse à ce qu'y font les hommes.
Le visage de Séoul aujourd'hui -ce qu'on montre à un étranger- c'est le tourbillon des hommes. Le Séoulite peut bien aller en province contempler des paysages sauvages, le provincial vient lui aussi à Séoul en touriste. A une époque, on disait même des provinciaux en visite à la capitale qu'ils envahissaient littéralement Myòng-dong ou Ch'ungmu-ro. Ils s'installaient dans des cafés qu'avait rendus célèbres la fréquentation d'acteurs de cinéma croyant qu'on ne pouvait venir à Séoul sans obligatoirement tomber sur l'un d'eux au "menu" de sa visite.
Pour ceux qui ne venaient pas dans l'espoir de rencontrer des acteurs, comptait surtout le spectacle de cette foule d'hommes qui vivaient les uns sur les autres dans un tout petit espace. On se représente donc Séoul comme un minuscule lopin de terre surpeuplé, où les constructions sont hautes et où les gens sont débordés : le vrai visage de Séoul, plus que son site, c'est ce jaillissement de vie.
Ce visage est mobile. A la différence des immuables paysages naturels, la vie des hommes est bien plus mobile. Cela est encore plus vrai à Séoul. Il change avec le temps. Ainsi les traits de Séoul se transforment selon les heures du jour, les jours de la semaine et le cycle des saisons.
Ne serait-il pas dès lors stimulant d'identifier les différents traits caractéristiques de Séoul?
Il est clair que si l'on prend pour attributs de Séoul un trop grand nombre de traits caractéristiques, leur sens va se diluer et qu'à l'inverse si on n'en retient qu'un petit nombre on passera à côté de tout. Face à ce genre de défi, les anciens mettaient toute leur intelligence à identifier les huit ou dix très beaux paysages d'un site donné.
Pour eux, le chiffre 8 était celui de la complétude. Ainsi les huit directions ( ), autrement dit les quatre directions ( ) et les quatre coins ( ) accomplissent tout l'horizon extérieur; ainsi les huit provinces disent la totalité du pays, ainsi enfin, les huit vertus assument les qualités fondamentales de l'homme : bonté, justice, politesse, sagesse, loyauté, confiance, piété filiale et sens de l'harmonie. Les anciens qui firent la liste des "Huit grands paysages du Kwandong"ou bien la coutume qui réclamait qu'on allât contempler Séoul depuis Namsan et qui donna naissance aux Huit ballades de Namsan, retinrent le chiffre 8 pour sa signification de complétude et de totalité.
Mais on peut aussi compter les choses sur ses dix doigts. C'est un nombre qui n'est pas moins chevillé au corps. Autrefois, se repasser les Dix balades de Hando, c'était se promettre dix promenades dans la nature. Aujourd'hui, vu les bouleversements de notre environnement, il est bien difficile de s'imaginer ce que furent ces paysages à l'époque Chosòn et les promenades qu'on y faisait comme autant de parties de plaisir. Pourtant, à la simple évocation de leur nom, irrésistiblement, nous nous représentons leur scène...

1) Rendre visite aux bonzes du temple de Changùi-sa (temple qui se trouvait à l'emplacement de l'actuelle école primaire Segòmjòng; une des plus belles excursions hors les murs); 2) Admirer la lune depuis le pavillon de Chech'òn-jòng (dans les environs de l'actuel Hannam-dong; pavillon à flanc de colline donnant directement sur le fleuve Han); 3) Accompagner un visiteur sur le départ jusqu'au pavillon de Pansòng-jòng (actuel Ch'ònyòng-dong, Sodaemun-gu; pavillon dans un bois de pins); 4) Fouler la neige (nunpapki ?) à Yanghwa (bac situé à l'emplacement du pont de Yanghwa); 5) Aller admirer les fleurs de Namsan; 6) Se promener au printemps du côté des champs de tir à l'arc (salgojibòl ?) (de l'autre côté du Han par rapport à Sòngdong); 7) Faire de la barque à Map'o; 8) Pécher à Ipsòkp'o (ancien bac près du pont

de Sòngdong); 9) Contempler les fleurs du temple de Hùngdòk-sa (temple derrière l'Université Sònggyun'gwan); 10) Voir les lampions sur Chongno.

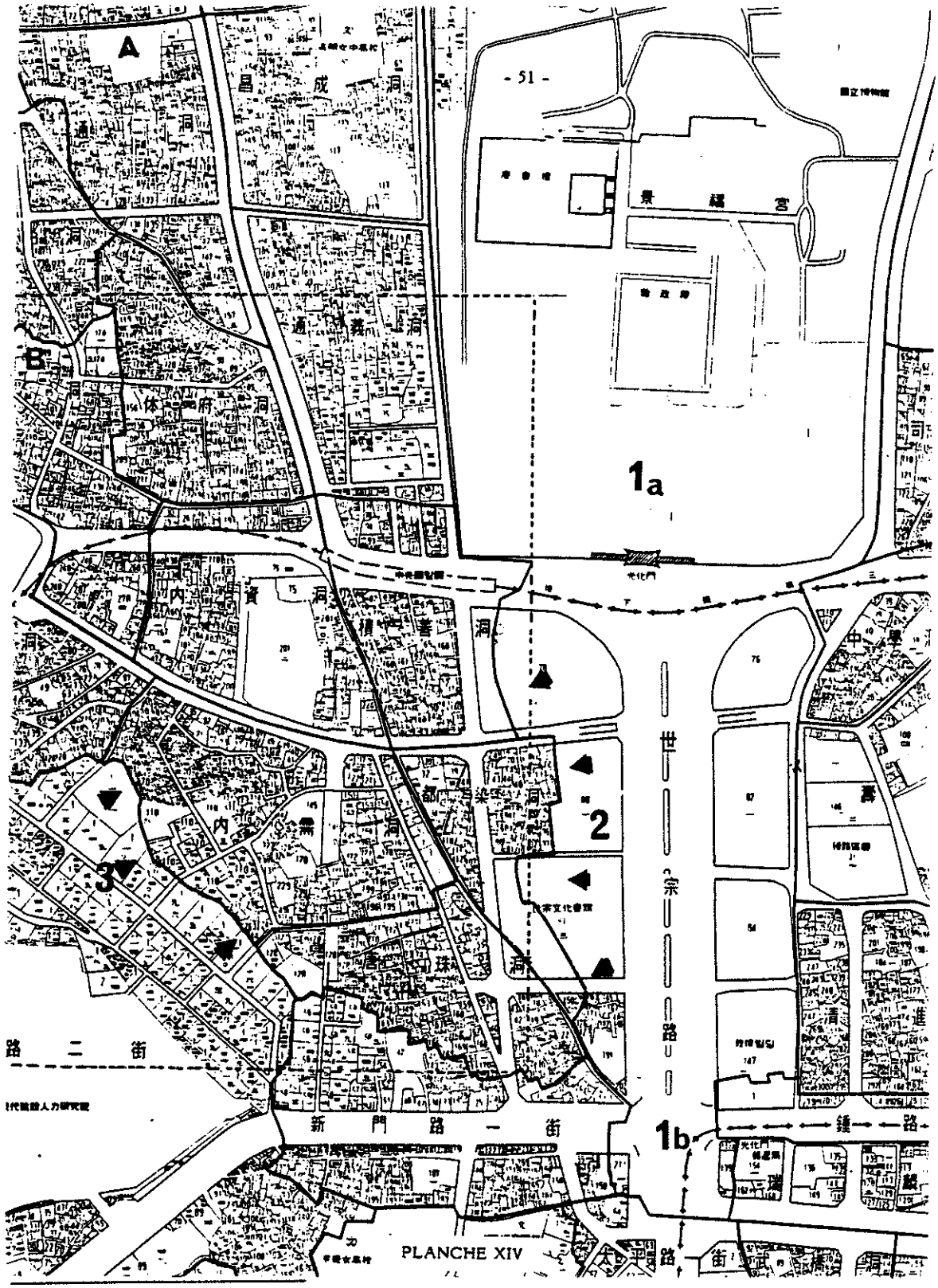
Il y a bien longtemps que ces dix buts de promenade dans la nature chantées par les Balades de Hando ont disparu. Mais si l'on veut dire par un choix de paysages ce qu'est le Séoul d'aujourd'hui, ce qui compte ce sont les dix lieux où la vie des Séoulites est dense et intense, autrement dit, dix ambiances ( ) particulières. Celles où le Séoulite retrouve la beauté sauvage ne forment donc qu'une partie du tout.

1 Au petit matin, les urbains quittent un de ces grands ensembles dont la taille égale celle de villes moyennes -42 000 familles vivent à Chamsil, soit 180 000 personnes- pour se rendre sur leur lieu de travail. Ils font penser au mouvement synchronisé des oiseaux qui s'envolent tous ensemble ou bien, quand ils s'engouffrent dans la bouche de métro, à l'eau de pluie s'écoulant sur la chaussée et tourbillonnant jusqu'à l'égout.
A ces marées gigantesques, plusieurs explications. L'une d'elles, serait qu'à la différence du système d'horaires à la carte qui se répand peu à peu dans les pays avancés -on peut choisir d'arriver quand on veut pourvu de faire ses huit heures quotidiennes- nos administrations et nos entreprises s'obstinent à préférer des horaires fixes exigeant d'arriver entre 8 heures 30 et 9 heures.
Une autre raison serait la nature même de l'habitat urbain où domine chaque jour davantage la vie en appartement- donc un habitat à hautes densités. Comme au coup d'envoi de quelque compétition sportive, comme des colombes qui s'envolent de leur colombier, les gens que dégorgent leurs immeubles s'égaillent vers le métro, l'arrêt de bus et les stations de taxi.
Notre première ambiance est facile à localiser : il s'agit de quartiers d'immeubles comme Chamsil, Tunch'on, Apkujòng, Panp'o ou Kodòk. Ils ont remplacé des quartiers d'intérêt historique (Myòngnyun-dong, Tonam-dong ou An'guk-tong) où se pressaient des maisons de torchis, et sont les quartiers les plus connus du Séoul moderne.
La plupart d'entre eux sont apparus dans les années 70. Ils ont donc tout juste un peu plus de dix ans d'histoire. Sur ces berges inondables au sud du fleuve Han, cressonnières et champs de mûriers poussaient autrefois en un clin d'oeil. Le vieux proverbe proclamant que les champs de mûriers sont semblables à l'océan paraît toujours d'actualité puisque le site de Chamsil s'est rempli d'immeubles pareils à des cocons entassés et pelotonnés sur eux-mêmes. Un grand nombre de Séoulites a choisi d'y installer son foyer.
2 Des employés de bureau ou "cols blancs", l'air débordé, entrent et sortent des hautes tours de bureaux qui ont largement envahi le centre-ville sur Namdaemun-no, T'aep'yòng-no et Sejong-no. Par "cols blancs" on entend les fonctionnaires des administrations centrales, les employés des grands conglomérats (46 des 50 chaebòl ont leur siège au centre-ville de Séoul), les employés des grandes banques publiques et privées et ceux des grands organes de presse, les avocats qui ont un cabinet privé ou d'autres spécialistes comme les comptables.
Aujourd'hui les employés de bureau ont pour particularité de travailler constamment avec du papier. Formulaires administratifs, circulaires officielles, manuscrits, telex, télécopies, papier listing, ils lisent, rédigent, vérifient, discutent et arbitrent. A la différence des usines où l'on produit des biens manufacturés, ces employés concentrés au centre-ville produisent et font circuler des idées, des connaissances et des décisions.
Ces Séoulites qui traitent ainsi l'information au coeur de la ville sont non seulement les fers de lance, cela va sans dire, du développement économique de Séoul mais aussi de l'économie nationale tout entière. La nation en est encore à se hisser au niveau d'une société industrielle que Séoul, au centre, en est déjà à l'étape suivante de la société d'information. Le poids séoulite dans les activités d' administration qui atteint déjà 40 % du total national, ne cesse d'augmenter chaque année. De plus, ces activités occupent 30% des actifs de Séoul dans les arrondissements animées de Chung-gu et de Chongno-gu.
Les autorités municipales, pour éviter l'engorgement du centre-ville délimité par les quatre grandes portes de la vieille ville, se sont plus ou moins efforcées d'encourager le déplacement des activités de bureau. Les politiques urbaines imaginèrent de développer l'île de Yòùido de manière intégrée et d'implanter à Kangnam de vastes immeubles de bureaux. Malheureusement, le centre-ville de Séoul, tel un jaune d'oeuf, reste aussi riche de bureaux. Parce qu'y subsistent les vieux palais dont nos rois furent si fiers, cet espace a conservé son aura d'autorité et certains croient qu'avoir leurs bureaux au centre en rajoute à leur entreprise.
Le centre-ville de Séoul, un jour normal de semaine où l'activité des administrations et des entreprises se mesure à la fréquence des sonneries de téléphone, n'est pourtant pas l'espace le plus productif du pays. Car au coeur-même de ces périodes de haute pression productive, il existe de très appréciables failles de temps libre.
Le repas de midi en est une. En retrait des grands bâtiments modernes, on peut s'enfoncer dans ces ruelles qui fleurent bon le charme d'autrefois à la recherche d'un restaurant ou d'un café. Après avoir bien profité de sa pause, l'employé, s'en retournant vers son bureau survolté, jette un oeil par delà la porte de Kanghwa-mun , en direction du mont Pugak puis du Puk'an. Il lui en restera la sensation intense d'avoir été un court instant dans la fraîcheur sauvage.
3 Un après-midi au marché P'yònghwa. C'est là que les Séoulites achètent leurs vêtements. Pour la nourriture on peut se contenter du marché ou des nouvelles superettes de quartier mais pour les vêtements, dont il est impératif qu'ils soient à la dernière mode si l'on veut être comme tout le monde, il faut s'enfoncer dans cet énorme marché spécialisé.
C'est un endroit qui réconcilie les prix et la mode. Si on a l'oeil, on peut y acheter à volonté non les articles de grandes marques qu'on voit dans les grands magasins mais de bonnes copies d'articles de la mode étrangère. D'ailleurs on n'y croise pas que des Séoulites ... car les étrangers au courant préfèrent P'yònhwa à It'aewòn.
Dans ce lieu, où la loi économique qui veut qu'on achète toujours moins cher et toujours plus beau, provoque une sorte de frénésie acharnée d'achat, se dissimulent deux caractéristiques de notre société.

C'est d'abord un espace presque totalement féminin. D'après une enquête, si en général les femmes représentent 60% des clients, au marché P'yònghwa, on atteint presque 100%.
Mais le marché P'yònghwa, c'est aussi le rétablissement de notre balance commerciale, vécue par tous comme une renaissance. Les produits électriques comme les télévisions étant trop chers pour le marché coréen, on a pu les exporter bon marché à l'étranger. En revanche, à P'yònghwa, on fit des affaires sur toutes sortes de vêtements. Avec pour seul capital notre habileté manuelle, en dépouillant les magazines de mode étrangers sans payer les royalties, nous avons su produire à bas prix les luxueux vêtements des designers étrangers. Tout cela se vendit à P'yonghwa.
4 La nuit, les quartiers de plaisir. Au sud du Han, on trouve côte -à-côte Sòch'o-dong, Pangbae-dong et Apkujòng-dong . Mais il y eut une "époque Myòng-dong" puis une "époque Mugyo-dong" . Avec le développement des nouveaux quartiers de Kangnam et le déménagement des habitants au sud du fleuve , la vie nocturne a suivi.
Les bars y occupent une place de choix. L'expansion de notre économie et de nos exportations est étroitement liée à leur fréquentation par les Séoulites. En effet, comme ils rapprochent les employés du monde industriels, ces bars fonctionnent comme les stages pour débutants et comme c'est là aussi qu'on paie un verre à son interlocuteur étranger pour l'amadouer ils sont un élément obligé de nos marchés à l'exportation. Mais ce ne sont pas simplement des lieux où faire la fête car nombreux sont les amateurs d'alcool qui par ce moyen luttent contre le stress.
Quelle qu'en soit l'origine, la seule manière qu'on nos compatriotes de boire c'est de continuer jusqu'à l'ivresse. Voilà pourquoi les abords des bars sont si bruyants et si animés... Le penchant excessif des Coréens pour l'alcool est de notoriété publique depuis longtemps -un missionnaire occidental le notait dans son journal il y a cent ans- et l'on peut se demander s'il a disparu des rues de Séoul aujourd'hui.
Les mouvements de mode en font aussi des foyers de diffusion culturelle. Si les adolescents aiment la pop, les consommateurs d'alcool, eux, aiment les variétés. Avec leurs rengaines à la mode, les programmes de télévision cherchent non seulement à courtiser le public mais créent cette culture de masse -incluant d'ailleurs ceux qui trouveront toujours ces chansons insupportables ou innommables- caractéristique de nos sociétés.
5 Myòng-dong un samedi après-midi. Une foule affamée de mode -pour l'essentiel des employées de bureau et des étudiantes- s'adonne avec ardeur au shopping ou comme on dit, au lèche-vitrines. A la vue de ces vêtements occidentaux, de ces chaussures occidentales, de ces articles occidentaux, leur regard s'allumant du désir d'être du dernier chic, elles sont déjà dans un autre monde. Ces rues dans la ville où, comme à Myòng-dong, on bat le pavé, ne sont pas simplement des espaces de circulation. Comme on s'y attarde et qu'elles se révèlent des lieux d'agrément, elles en deviennent des rues dotées de sens.
Ce sens n'est pas sans lien avec les caractères du développement contemporain de Séoul. La croissance de la ville dans l'espace, hier et aujourd'hui, a beaucoup allongé les trajets dans la ville. Pour faciliter la circulation, on a supprimé les obstacles et accru le nombre et la surface des voies destinées en priorité aux véhicules motorisés. Corrélativement les voies réservées aux piétons ont fini par se rétrécir comme une peau de chagrin. Rencontrer des gens, se balader, s'attarder dans la rue est devenu une chose du passé. Dans un monde dominé par les voitures, Myòng-dong reste la dernière forteresse à conserver tout le charme des rues piétonnes.
Mais l'aura culturelle qu'elle avait autrefois a bel et bien, elle, disparu. Dans l'ambiance très pénible de notre après-guerre, des artistes, qui cherchaient dans leur art à témoigner du combat acharné de la vie pour en surmonter les ravages, battaient la semelle à Myòng-dong. A cette époque devenue mythique, des peintres comme Yi Chungsòp ou Pak Sugùn, des écrivains comme Pak Inhwan ou O Sangsun y traînaient leur vie de Bohême. Autrefois quartier de la culture des Beaux-Arts Myòng-dong a fini par devenir celui de cette culture commerciale qu'on appelle la mode.
6 Le sentiment qu'on éprouve de baigner dans l'histoire et la culture lorsqu'on visite le palais Kyòngbok, le Capitole ou le palais Tòksu. Ils offrent à l'urbain habitué à un univers gris-ciment, la possibilité d'échapper à la froideur du béton armé. Si ce ne sont pas vraiment des lieux naturels, en tant que lieux culturels et historiques, ils font penser à ceux qui les animèrent autrefois et y vivent encore aujourd'hui.
De toutes les villes de Corée, Séoul, qui fut six cents ans notre capitale, est sans conteste possible celle qui garde le plus de traces vivantes de notre histoire. Certes Kyòngju, la vieille capitale de Silla, est plus antique mais sans être temporellement de plain-pied avec notre société actuelle. Cette histoire précieuse dont Séoul est dépositaire c'est l'époque encore vivante de nos rois, c'est l'histoire du XXe siècle et c'est aussi la période actuelle. Ainsi les palais royaux témoignent de la dynastie Yi quand le Capitole nous rappelle l'occupation japonaise.
La culture constitue la chair vivante de cette ossature historique. Il y a certes les lieux savants, les collections d'art et les musées des traditions populaires qui préservent les cultures d'autrefois, mais là, à l'ombre apaisante des arbres, pour incroyable que cela soit en plein centre-ville, on dispose aussi d'espaces de repos et de tranquillité. Remarquons, pour les chantres du progrès économique, que ces espaces verts sont extrêmement attrayants en comparaison de ceux qu'a produits à Kangnam un développement urbain supersonique qui fut incapable de réaliser un seul parc urbain satisfaisant
7 Les gigantesques lieux de cultes qui se sont adaptés à l'ère des productions et de consommations de masse. Il y a ainsi plusieurs "méga-églises" à Kangnam dont, au premier chef la Full Gospel Church (sunbogùm kyohoe) où l'on officie sept fois par dimanche. A Yòùido, dans le temple de cette congrégation qui compte cinq cent mille fidèles, un énorme espace cultuel peut rassembler pour l'office dix mille personnes : trois fois la capacité du grand auditorium du centre Sejong.
Au-delà de cette tendance au gigantisme, on assiste à la dissémination des églises dans toutes les villes du pays, y compris encore à Séoul. Si, du haut des voies rapides, vous examinez de nuit un de ces denses quartiers d'habitations, ce que vous verrez surtout c'est une forêt drue de croix illuminées au néon. A la différence des 724 lieux de cultes bouddhiques de Séoul, pour la plupart situés dans sa périphérie, ces temples protestants qu'on croise partout des avenues aux ruelles, sont un des aspects de la ville. Avec 3.534 temples protestants et 137 églises catholiques en 1984, il y avait en moyenne dans chacun des 426 districts de Séoul 8,6 lieux de cultes chrétiens.

L'influence du protestantisme a brutalement explosé avec ces périodes d'épreuves que furent la libération et la guerre de Corée. A l'époque, il y avait une expression qui disait "si c'est debout c'est une église!". L'écrivain Sònu Hwi, sans être protestant, a décrit dans un texte intitulé le filon, la percée des églises dans cette époque de troubles extérieurs et intérieurs.
Comme la société se stabilise et que l'économie s'améliore certains petits esprits, grands clercs en économie, collent aux églises l'image d' entreprises sur le déclin. Maintenant qu'on est riche et qu'on peut passer son week-end à faire du sport et à se détendre seuls peuvent encore vouloir se rendre à l'église les personnes âgées, infirmes et sans argent... En vérité, les données économiques ne rendent pas compte d'un progrès absolu et l'on peut se demander si le poids toujours grandissants des confessions religieuses ne trouve pas aujourd'hui davantage sa source dans l'angoisse accrue des populations face à la violence politique de notre société.
Au sein de cette ville qui continue de grandir subsistent, certes moins nombreux, des espaces sauvages dont l'exceptionnelle beauté est restée intacte. Ici on parlera de nouveau de paysages ( ) et non plus d'ambiances ( ).
8 Les monts Puk'an au printemps et à l'automne. Il n'y a pas de grande métropole dans le monde qui jouisse de montagnes aussi belles et imposantes que Séoul. Comme ailleurs dans le pays, les Puk'an resplendissent au printemps de toutes leurs azalées et en automne de tous leurs érables. Mais ici, ils ont pour écrin la couleur blanche d'un roc semblable à une pierre précieuse. Certains poètes sont allés jusqu'à désigner les monts Puk'an comme les "joyaux de Séoul" mais se sont des mots encore en dessous de leur beauté.
Au printemps et à l'automne, ils se couvrent de randonneurs. La nature ne s'est donc pas tant éloignée de la ville qu'on ne puisse à la faveur d'un beau week-end la rencontrer encore dans ses limites-mêmes. Ici et là des chemins partent à l'assaut de ces monts qui bordent au nord Séoul comme un paravent. Ils partent de Ui-dong, de Chòngnùng-dong et de P'yòngch'ang-dong. Certains chemins mènent à la ligne de crête. Parce que c'est une montagne étroitement chevillée à la ville, le vacarme et les vrombissements de la ville montent jusque là haut mais, les jours où le plafond des nuages est bas et lourd et qu'on n'entend plus du tout son fracas intermittent, on n'a plus alors sous les yeux que le royaume magique des ermites. Ces chemins qui mènent la ligne de crête ne sont pas tendres pour les mollets : aux abords des passages difficiles les troncs d'arbres sont devenus lisses à hauteur de ceinture, à coup sûr, sous la main des randonneurs.
9 A la différence des monts Puk'an, c'est chaque jour à l'aube qu'on rencontre sur Namsan les Séoulites soucieux de leur santé. Plus volontiers au printemps d'ailleurs. Lorsque les cerisiers sont à l'acmé de leur floraison tout n'est plus que nuage de fleurs; plus tard, lorsque la ramée tourne aux feuilles elle se déploie en un rond, vert comme un nénuphar. Le Namsan d'aujourd'hui n'a pas perdu ce charme que lui reconnaissaient justement, à l'époque Chosòn, les Dix balades de Hando.
Namsan est une grosse colline qui domine la rive nord du Han. Pour cette raison, les étrangers qui ont du mal à retrouver leur chemin en voiture dans Séoul en prennent le sommet comme point de repère. Si l'on se trompe de route c'est en remontant vers Namsan qu'on retrouvera sa direction. Pour nous, le pin de Namsan, présent dans un des vers de notre hymne national, est comme le symbole de la permanence de notre pays et de ses hommes.
De toutes les montagnes intra-urbaines, notre société s'est efforcé malgré le tourbillon du développement, de garder à Namsan son allure. On a construit une voie rapide tout autour et on a rendu la zone inconstructible. Mais la négligence s'est installée dans le respect de ses principes. En violation de ceux-ci, des immeubles se sont édifiés dont on serait en droit de juger nécessaire la destruction .
10 Le fleuve Han. Autrefois c'est surtout l'été qu'on aimait ce site aquatique mais l'hiver aussi, après avoir percé un trou dans la glace, on s'amusait à y pécher la carpe. Malheureusement la "haute saison" se limite aujourd'hui à l'hiver. Même si, grâce à l'agence de bassin, la qualité de l'eau s'est beaucoup améliorée les Séoulites ne profitent plus guère du Han en été depuis qu'ils prennent leurs vacances sur quelque plus lointain bord de mer. Leurs liens avec le fleuve ont fini par se distendre. D'ailleurs à y bien regarger c'est toute la ville qui ignore désormais l'été! En effet, pour les boutiques et les restaurants sans climatisation les affaires ne vont pas fort... De même, métro et automobiles sont dotés de l'air conditionné qui se répand très vite dans les maisons privées.
C'est donc en hiver que le Han montre son vrai visage. Même quand il est impossible d'y patiner le Han hivernal offre à la ville cette sensation que la nature sauvage est toujours à portée de main. Lorsqu'on emprunte le Pont de Chamsu qui constitue l'étage inférieur du pont de Panp'o on peut voir en hiver des troupeaux de canard qui somnolent tranquillement. Il est sans doute dans l'ordre naturel du monde sauvage de trouver des oiseaux migrateurs sauvages vivant sur un fleuve sauvage, mais pour les urbains obsédés par leur petit intérêt, la simple réalité de ces oiseaux finit par leur faire comprendre que l'existence des gens qui vivent en étroite relation avec le Han n'est pas si pleine de périls.
Les "dix paysages de Séoul" de l'époque pré-moderne furent conçus à l'aune de leur beauté sauvage. A en chercher dix autres dans la Séoul de l'ère industrielle, devenue une grande métropole, on trouvera plutôt des espaces fortement humanisés.
Ce sont ces lieux où la vie urbaine palpite qui dominent les paysages d'aujourd'hui. La beauté sauvage qui émanait des dix paysages d'autrefois s'est évanouie mais nos paysages d'aujourd'hui, sans beauté, ont pour eux la vérité d'être vivants.
Cette vérité-là a ses ombres. Car les dix paysages du nouveau Séoul disent aussi la lutte pour la vie dans un univers dominé par la loi du plus fort et la vulgarité d'une existence dévouée aux seuls biens matériels. Il faut surmonter cela. Non plus la loi de la jungle, mais la possibilité pour tous de vivre ensemble, non plus la dévotion exclusive aux biens matériels mais un mode de vie qui réserve une petite place au monde sensible de la culture : tels sont les défis qu'il nous faut relever.
Le jour où nous en serons là, alors il faudra encore choisir et expliquer dix nouveaux paysages de Séoul. Au lieu d'endroits respirant la tragédie, d'autres, où l'on respirerait librement la culture, au lieu d'espaces artificiels saccageant la nature des lieux de sagesse qui la protégerait
Décembre 1986

Documents 27 : Les tissus urbains de Séoul [14]



[14] Extrait de C. ROBIN, B. JEANNEL et SHIN YONGhak.

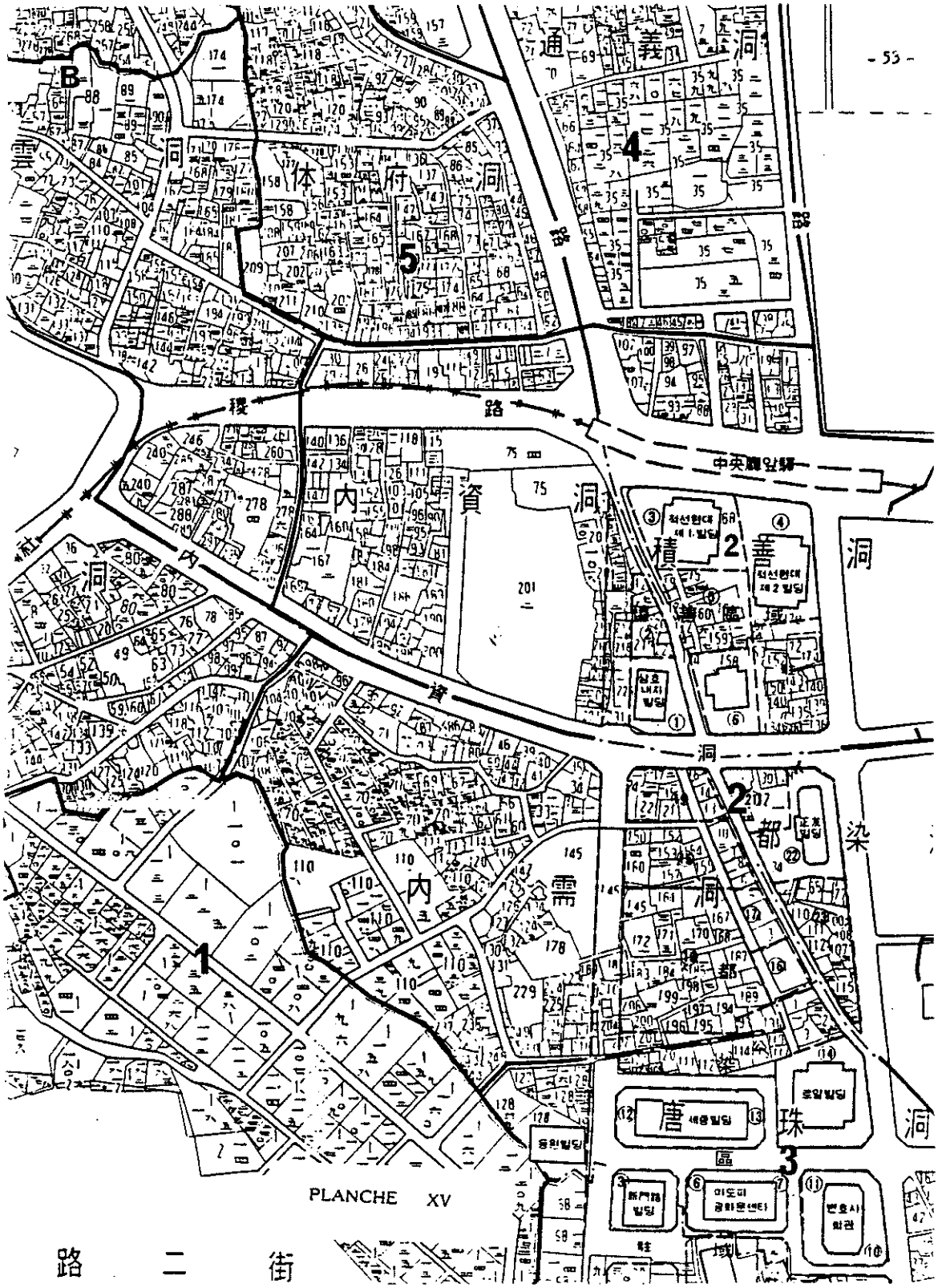
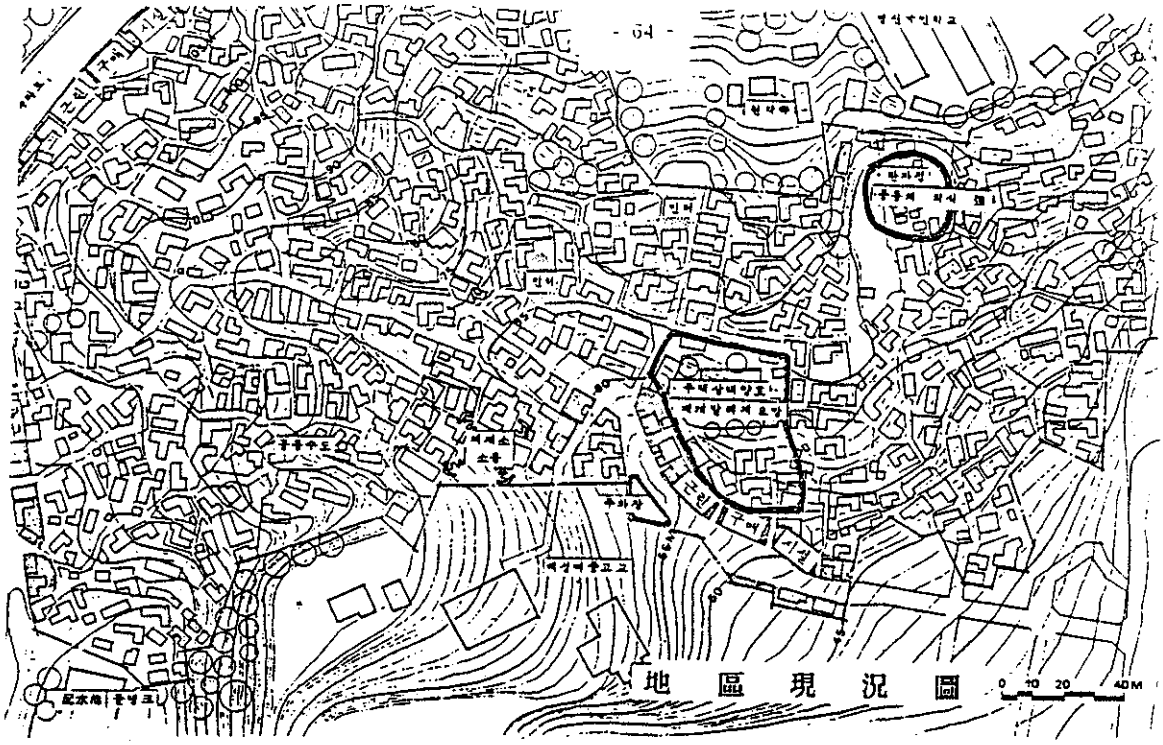


PLANCHE XV
路 二 街



Plans extraits du diplôme: PLANCHE XXI Etat actuel

Proposition

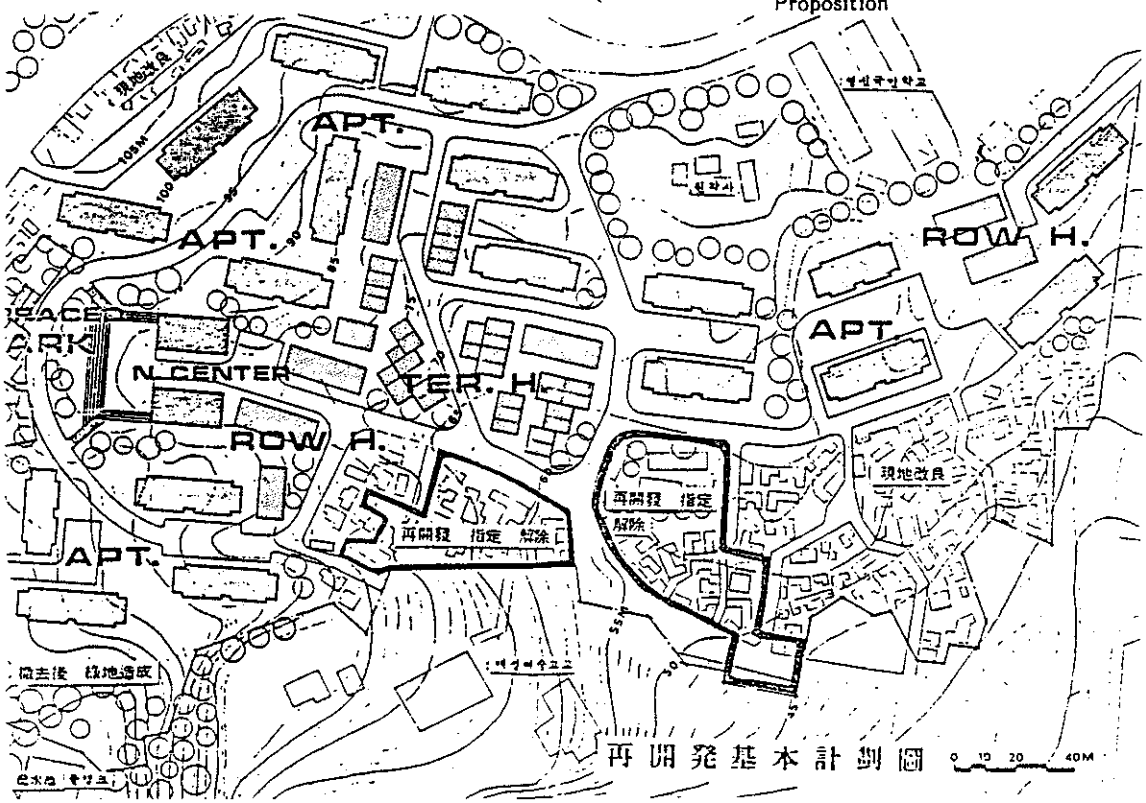


PLANCHE XXV b

Exemple de tissus urbain dans la partie sud-est de la ville: habitat individuel spontané ou résultant d'opérations privées: voieries irrégulières.

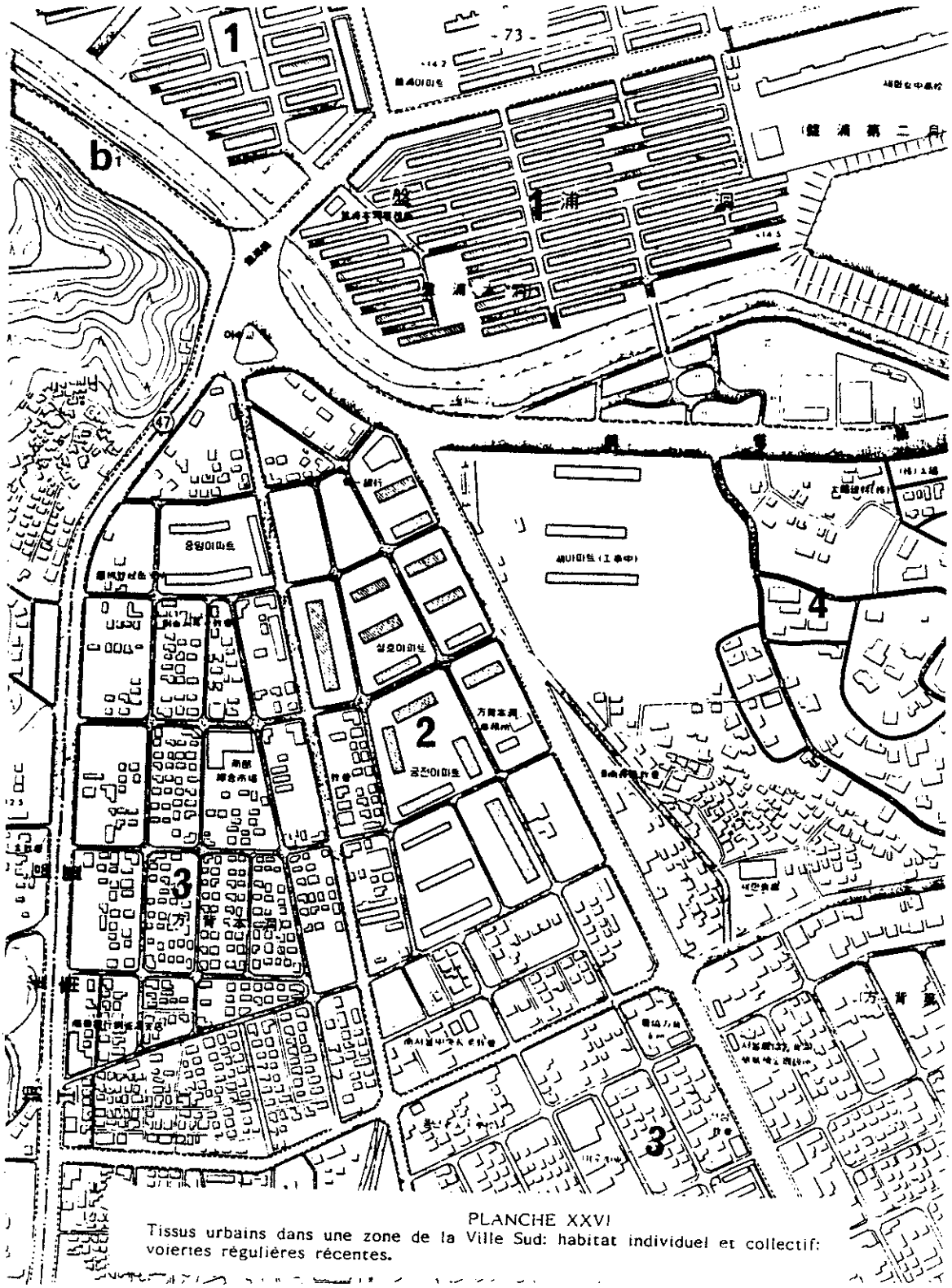


PLANCHE XXVI

Tissus urbains dans une zone de la Ville Sud: habitat individuel et collectif: voieries régulières récentes.

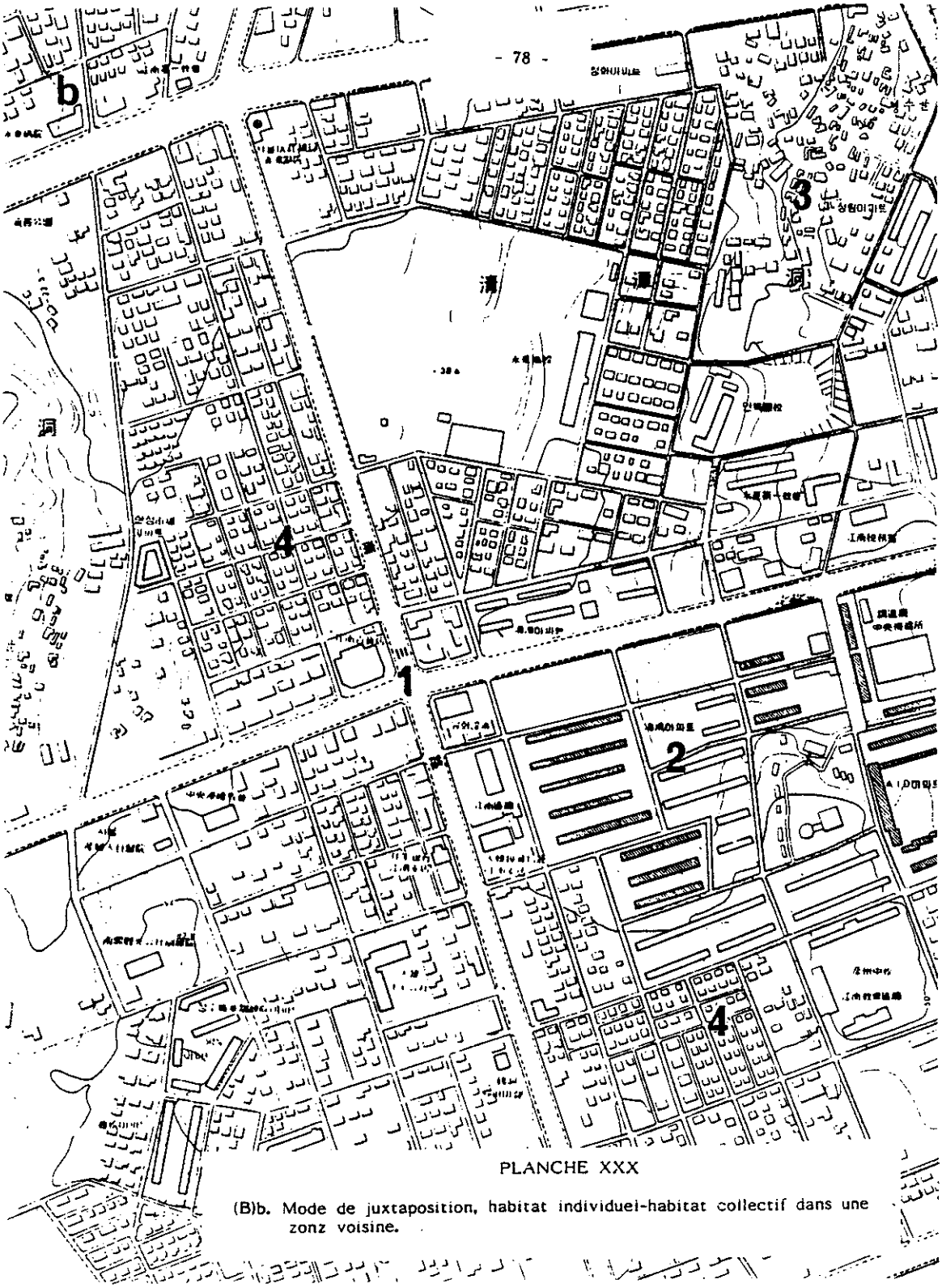


PLANCHE XXX

(B)b. Mode de juxtaposition, habitat individuel-habitat collectif dans une zonz voisine.